



HAL
open science

L'urbanité d'une ville-faubourg : Etude ethnographique de l'expérience urbaine : L'exemple de Saint-Etienne : 2 Tomes

Olivier Ocquidant

► **To cite this version:**

Olivier Ocquidant. L'urbanité d'une ville-faubourg : Etude ethnographique de l'expérience urbaine : L'exemple de Saint-Etienne : 2 Tomes. Sociologie. Université Jean Monnet - Saint-Etienne, 2022. Français. NNT : 2022STET0039 . tel-04190334

HAL Id: tel-04190334

<https://theses.hal.science/tel-04190334v1>

Submitted on 29 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N°d'ordre NNT : 2022STET0039

**THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
Université Jean Monnet de Saint-Etienne**

**École Doctorale N° 483
École Doctorale Sciences Sociales**

**L'urbanité d'une ville-faubourg.
Étude ethnographique de l'expérience urbaine.
L'exemple de Saint-Etienne.
TOME 1**

Thèse de doctorat en sociologie
Sous la direction de Pascale Pichon
Soutenue publiquement le 06/12/2022, par

Olivier Ocquidant

Devant le jury composé de :

Alexandra BIDEF, Chargée de Recherche CNRS. *Examinatrice.*
Denis CERCLET, Maître de Conférence HDR, Université Lyon 2. *Président.*
Pascale PICHON, Professeure émérite, UJM, Centre Max Weber. *Directrice de thèse.*
Jean-Paul THIBAUD, Directeur de Recherche CNRS. *Rapporteur.*
Stéphane TONNELAT, Chargé de Recherche CNRS. *Examineur.*
Chris YOUNES, Professeure émérite, Ensa Paris La Villette. *Rapporteuse.*

Aux amis rencontrés dans les villes,

A mon père,

A Lila.

Le travail de l'insensé le fatigue,
parce qu'il ne sait pas aller à la ville.

Ecclésiaste 10.15.

Remerciements

Commencé en 2016, ce travail s'inscrit dans un plus long cours. Je remercie donc les camarades et enseignants du Master d'anthropologie de Lyon 2 de 2004-2005, où j'ai été finalement initié aux sciences sociales. Je remercie les amis, d'hier et d'aujourd'hui, perdus de vue et retrouvés pour certains, à retrouver pour d'autres, qui m'ont accompagnés dans cette aventure et dans la vie : Boz, Jaf, Capi, Nilou, Martin, Tatiana, Juliette, Marc, Tamara, Pamela, Véronique, Vincent, Ella, Léa, Eric, Margot. Pardon à ceux que j'oublie. Un *saludo* aux amis espagnols, Helena, José, José Luis, et les autres, pour m'avoir donné le goût de l'architecture et des rues de Madrid et d'ailleurs – *recuerdos*. Une pensée pour les nouveaux amis grenoblois et vertacomicois.

Je remercie Luc Pecquet de m'avoir recruté dans le rang des enseignants de l'école d'architecture de Saint-Etienne. Sans lui, je serai probablement aujourd'hui sous d'autres horizons. Je remercie Denis Cercllet pour son appui constant durant toutes ces années, et pour m'avoir aidé à retrouver mon mémoire de Master dans les archives de l'université Lyon 2, nécessaire pour le dossier du contrat doctoral. Je remercie les collègues et camarades doctorants du Centre Max Weber de Saint-Etienne, qui ont su braver la solitude des couloirs déserts du « bateau renversé ». D'abord, Marine Maurin, excellente collègue de bureau avec qui le partage de l'espace s'est toujours fait dans une ambiance studieuse. Je remercie Gabriel Uribelarrea pour nos échanges sur le pragmatisme et la co-organisation de l'atelier doctoral sur « l'usage des images dans la recherche sur les espaces publics », Julie Thomas pour ses youyous résonnant dans le couloir et sa belle humeur, Michaël Segond pour les discussions sur le Tour de France 2018, et les autres membres de l'équipe 4 « cultures publiques » du CMW et habitants des couloirs du bâtiment D de l'UJM. Ils ont tous contribué à une ambiance de recherche qui a joué un grand rôle dans l'accomplissement de ce travail. Je remercie chaudement les enquêtés – plutôt co-enquêteurs – qui se reconnaîtront sous les pseudonymes. Je leur dois simplement d'avoir réalisé ce travail avec moi.

Je remercie Pascale Pichon, qui a su me guider sans en avoir l'air, et faire preuve d'ouverture d'esprit et de patience à mon égard. J'ai appris à ses côtés une méthodologie et une posture de recherche consistant à être « un parmi les autres », et à accepter l'apprentissage constant demandé par la recherche. Cet enseignement, pragmatiste s'il en est, m'a ouvert à une participation augmentée aux instants ordinaires – ce qui n'est pas le moindre fruit de ce travail. Je remercie

Georges Henry Laffont, Aurélie Brayet et Noémie Boeglin, pour les beaux moments d'amitié partagés durant ces années studieuses. Que ce soit dans les bars ou lors de repas (au parc Couriot et ailleurs), ces moments ont su créer un climat d'aisance et m'ont donné le plaisir de discussions vives et souvent drôles. Je termine avec un remerciement particulier à Lise de Dehn. Merci d'avoir trouvé les ressources de supporter cette épreuve, et d'avoir eu la présence d'esprit de mettre au monde Lila, soleil de mes jours.

SOMMAIRE

TOME 1.

INTRODUCTION GÉNÉRALE	17
1. La ville et ses problèmes : un objet complexe, chevelu et sensible.....	19
2. Démarche de l'enquête de terrain.....	61
3. Sur notre posture de recherche.....	120
4. Plan de la thèse.....	123
PARTIE 1. DE PROCHE EN PROCHE, LA VILLE	129
CHAPITRE 1. Au contact de la ville, ou les intrigues de l'expérience	133
1. Premiers contacts.....	134
2. L'urbanité expérimentée en variations.....	142
3. Des personnes, des lieux et des choses. Une expérience distribuée.....	153
4. Des formes sensible de l'aisance.....	179
Conclusion du chapitre.....	206
CHAPITRE 2. Des rassemblements urbains ordinaires	209
1. Des situations dans la ville.....	210
2. Des profils d'engagements en relation.....	223
3. L'urbanité, une histoire de rapports et de réciprocité	235
4. Des rapports urbains.....	238
5. « L'expérience publique » en intrigues.....	253
6. Civilités faubouriennes.....	260
Conclusion du chapitre.....	269
Conclusion de la partie.....	271

PARTIE 2. LES BORDS DE LA CITÉ.....	275
CHAPITRE 3. Frictions mitoyennes.....	279
1. Des petites rencontres urbaines ordinaires.....	280
2. Du dérangement à l'arrangement (et retour).....	300
Conclusion du chapitre.....	316
CHAPITRE 4. La cité en faces et en travers.....	319
1. Des accrocs en public.....	320
2. La non concordance des définitions situationnelles.....	322
3. Des offenses. Situations et « public » à l'épreuve.....	334
4. Les aventures de la conduite des « unités véhiculaires ».....	341
5. Regards et modulations de l'(in)attention (in)civile.....	349
6. Parades d'intentions et « configuration de rôles ».....	353
7. Gestion des « contacts mixtes » et stigmatisation.....	363
8. Formats du « face-à-face » dans les faubourgs.....	367
9. Maintenir l'urbanité en faces.....	371
Conclusion du chapitre.....	375
CHAPITRE 5. De la ville idéale à la cité réelle.....	377
1. État des lieux, état d'une urbanité.....	378
2. Tensions et ambivalences d'une urbanité faubourienne.....	406
Conclusion du chapitre.....	430
Conclusion de la partie 2.....	433
PARTIE 3. LES CHEMINS DE L'URBANITÉ.....	439
CHAPITRE 6. La ville en marche(s).....	443
1. L'expérience, une question de cadrages.....	444
2. Se situer, « Être perdu », « s'y retrouver ».....	447
3. Marcher avec les voitures.....	453
4. L'intrigue de l'expérience, entre scripts et cadres.....	465
5. L'usage ordinaire de la ville. Histoire(s) d'habiter.....	470

6. Une urbanité malmenée par la productivité.....	477
Conclusion du chapitre.....	492
CHAPITRE 7. Le goût des faubourgs.....	495
1. En quête de formes, passer des frontières.....	496
2. Des intrigues attachantes.....	511
3. Ressources et attachements faubouriens.....	521
4. Des « substances » attachantes.....	534
Conclusion du chapitre.....	547
CHAPITRE 8. La ville ordinaire en intrigues.....	549
1. La ville à l'envers.....	550
2. Une urbanité par moments.....	559
3. Vers une urbanité faubourienne bien tempérée.....	567
Conclusion du chapitre.....	588
Conclusion de la partie 3.....	591
CONCLUSION GÉNÉRALE	595
1. La trame sensible de l'urbanité.....	595
2. Un essai d'ethnographie de l'urbanité.....	600
3. La ville mode d'emploi.....	606
BIBLIOGRAPHIE.....	613
 TOME 2. CARNET PHOTOGRAPHIQUE.	
I.....	5
1. Une intrigue en images.....	19
2. Dérive photographique commentée.....	25
II.....	77
Aux passants.....	84

III.....87
En quête de gris.....89

INTRODUCTION GÉNÉRALE

« Mettons-nous en présence d'un grand objet, le ciel étoilé, la mer, une forêt, une foule, une ville. De tous les points de cet objet émanent des impressions qui assiègent les sens du sauvage aussi bien que ceux du savant. Mais, chez ce dernier, ces sensations multiples et incohérentes suggèrent des notions logiquement agencées, un faisceau de formules explicatives. Comment s'est opérée l'élaboration lente de ces sensations en notions et en lois ? Comment la connaissance de ces choses est-elle devenue de plus en plus scientifique ? Je dis que c'est, d'abord, à mesure qu'on y a découvert plus de similitudes ou qu'après avoir cru y voir des similitudes superficielles, apparentes et décevantes, on y a aperçu des similitudes plus réelles, plus profondes. En général, cela signifie qu'on a passé de similitudes et de répétitions de masse complexes et confuses, à des similitudes et à des répétitions de détail, plus difficiles à saisir, mais plus précises, élémentaires et infiniment nombreuses autant qu'infinitésimales. Et c'est seulement après avoir aperçu ces similitudes élémentaires que les similitudes supérieures, plus amples, plus complexes, plus vagues, ont pu être expliquées et réduites à leur juste valeur. Ce progrès s'est opéré chaque fois qu'on résolvait en combinaisons de similitudes bien des originalités distinctes qu'on avait jugées *sui generis*. Ce qui ne veut pas dire que la science, en progressant, fasse évanouir ni même diminuer, en somme, la proportion des originalités phénoménales, des aspects non répétés de la réalité. Non, sous le regard le plus perçant de l'observateur, les originalités de masse, grosses et voyantes, se dissolvent, il est vrai, mais au profit d'originalités plus profondes et plus cachées, qui vont se multipliant indéfiniment, aussi bien que les uniformités élémentaires. » Tarde 1898, p. 11-12.

Cette thèse procède d'un projet qui a pu se développer grâce au financement du Ministère de la Culture et de la Communication, à travers l'école d'architecture de Saint-Etienne (Ensase) et le Braup (Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère)¹. Ce projet s'intitulait : « Les composantes sensibles de l'urbanité. Une ethnovidéographie de la ville de Saint-Etienne ». Il avait pour objectif de produire une description de la ville au travers de « l'expérience sensible ». Nous allons, dans cette partie introductive, retracer le déroulement de ce travail avec ses étapes importantes. L'idée est de rendre compte du cheminement méthodologique qui a abouti à l'émergence de notre objet de recherche. Dans un premier temps, nous allons cadrer cet objet « ville », qui a une fâcheuse tendance à être débordant, en examinant les jalons théoriques qui nous ont permis de le saisir. Nous allons voir qu'il se situe à l'intersection de plusieurs disciplines et approches, et quelle approche nous avons choisi. Nous verrons ensuite quelques types d'enquêtes de terrain en milieu urbain, afin de préciser notre propre démarche. Cela nous conduira à préciser notre

1 Que les personnes ayant permis ce financement soient ici remerciées.

propre méthodologie d'enquête, qui s'est développée autour de quatre outils, la description, les entretiens, les « marches commentées » (Thibaud, 2015) et les photographies. Au travers d'une approche sensible et compréhensive de la ville, nous avons enquêté sur l'expérience des espaces publics, ses enjeux et ses formes. Nous verrons que cela constitue le fil de l'enquête de terrain. Nous apporterons, pour finir cette longue introduction générale, quelques précisions sur notre posture de recherche.

1. La ville et ses problèmes : un objet complexe, chevelu et sensible.

En échangeant au début de cette thèse avec des connaissances, nous nous sommes rendus compte que lorsqu'il était question de la ville, les personnes avaient toujours quelque chose à dire. Que ce soient des jugements de valeurs (« j'aime bien cette ville », « ah, c'est pas terrible... »), des réflexions personnelles (« je connais bien, j'ai vécu dans tel quartier... », ou « avant c'était super, c'était une ville anarchiste, maintenant, c'est triste... »), les gens ont souvent des choses à dire sur une ville. Mais un phénomène arrive régulièrement, c'est que ces discours tournent court. On dit l'attachement qu'on a à une ville, à un quartier. Une ville engage des jugements personnels de goût, mais elle se confond avec des histoires de vie, des rencontres, une carrière. Voilà qu'en développant un peu, en creusant, la ville disparaît, s'évapore. On s'y perd un peu avec la ville. Elle tend à se cantonner à un simple décor où se déroule des actions et des vies, qui n'ont finalement pas grand-chose à voir avec elle. Comme nous l'a dit une collègue chercheuse, lors d'une discussion : « la ville, c'est ce qu'on en fait ». Et pourtant, la plupart du temps, les villes sont des objets d'intérêt et même de passions dans les discussions. On les aime ou non, on aimerait y habiter, elles nous font rêver, etc. La ville a donc un mode d'existence étrange : bien réelle, consistante et supports d'opinions bien trempées, celle-ci s'évanouit dans la complexité des entrelacs qui la tisse, lorsqu'on cherche à la saisir. Ce caractère « clignotant » de la ville nous a rapidement frappé.

Comme l'écrit Jean-Loup Gourdon (2001) : « La « ville » est de l'ordre de ces grands objets qu'on ne voit jamais d'assez loin pour les voir tout entiers, et alors, on ne les voit plus. » (p. 16). La ville brouille les pistes, le sens, dans un amalgame de bruits et d'agitations. Grisante la ville, sans doute. La ville est un objet complexe, débordant, aux multiples facettes. Plusieurs disciplines l'appréhendent à leur prisme, que ce soit pour la construire, la connaître ou la prévoir. Mais elle est aussi, « simplement », le territoire du quotidien de beaucoup d'entre nous. Comment s'extirper de cette complexité et de notre perplexité ? Bruno Latour (1994) distingue le complexe et le compliqué, plus exactement une socialité complexe d'une socialité compliquée. La première signifie « la présence simultanée dans chaque interaction d'un grand nombre de variables que l'on ne peut distinguer discrètement » (Ibid., p. 594). La seconde renvoie à « la présence successive de variables discrètes que l'on peut traiter une par une et plier dans une autre » (Ibid.) :

« Un exemple banal fera comprendre cette évidence. Pendant que je suis au guichet pour acheter des timbres-poste et que je parle dans l'hygiaphone, je n'ai sur le dos ni ma famille, ni mes collègues, ni mes chefs ; la guichetière, Dieu merci, ne me fatigue pas non plus avec sa belle-mère, ni avec les dents de ses poupons. Cette heureuse canalisation, un babouin ne

pourrait se la permettre puisque, dans chaque interaction, tous les autres peuvent intervenir. »
(Ibid.)

Le complexe se reconnaît au fait qu'il sème le trouble. On ne s'y retrouve plus, tout se mélange. On veut parler de la ville et mille images nous viennent, des dizaines de lieux, de souvenirs, d'exemples. On peut être tenté, pour ne pas s'avouer vaincu, de se rabattre sur des généralités et des clichés, ou alors sur un axe théorique bien balisé. Pourtant, le trouble du « complexe » ne doit pas nous mener à bâcler la recherche d'un ordre cohérent. Selon Latour, le compliqué est un ordre où les choses s'agencent par parties (discrètes et pliables), pour former un tout. Si chacun voit bien ce qu'est une ville (le tout), il est bien plus difficile d'appréhender ce qui la compose, ce qui la constitue. Le « sens de la ville » dépendrait-il de l'identification d'un ordre, de ses agents, éléments ou variables ? Nous allons tenter d'y voir plus clair. Pour ne pas nous perdre dans cet objet – nous l'avons suffisamment fait dans les vraies villes –, nous allons voir comment la ville est « classiquement » saisie par la sociologie.

1.1. Une enquête sur Saint-Etienne

Un jour, un visiteur étranger arrivant d'Ottawa² (Canada) nous a dit : « Saint-Étienne, c'est une ville qui va mal, non ? » Une ville pourrait donc aller bien ou mal ? Il était arrivé un dimanche, et avait trouvé la ville plutôt déserte. Il s'y était promené à nouveau le lundi, pour voir que son ambiance restait similaire. Il en avait alors tiré ce constat. Certes, on peut considérer (et on considère assez couramment) qu'une ville va bien lorsque l'économie va bien, lorsque la croissance et le travail sont présents, lorsqu'elle dispose de richesses dont ses habitants peuvent profiter, de services, distractions, culture, équipements, etc. En effet, l'économie est une ressource essentielle, procurant une confiance dans la possibilité de construire, de poursuivre, de vivre sans crainte de lendemains trop ombreux. Et c'est bien dans cette perspective que les villes sont communément pensées. Une ville va bien, a la santé, la forme, lorsqu'elle est riche³. Mais ce critère du commerce peut aussi être entendu au sens plus ancien du mot, au sens d'un commerce humain, d'échange, d'une sociabilité ou d'une vitalité qui sont souvent directement visibles dans une ville.

2 Nous remercions Vincent Mirza pour son amabilité et l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder à feu la Halle des faubourgs, à Lyon.

3 Ce que le terme anglais « healthy » dit bien.

L'urbanité ne se résume pas à la richesse. Des villes bien portantes (notoirement Paris, Bordeaux, Lyon, Grenoble, Strasbourg pour rester en France) ont aussi des problèmes. Mais surtout, elles suscitent des types d'expérience typiques, qui ne sont pas les mêmes que les « villes qui ne vont pas bien ». Saint-Étienne, Mulhouse, Roubaix, Brest, Alès – par exemple – sont des villes communément appelées populaires, pauvres, voire décroissantes (ou en déclin). Elles rassemblent des groupes sociaux différents que les premières et engagent des expériences également différentes. Il n'est pas évident de juger *a priori* de leur qualité, sauf à considérer que l'accès aux richesses économiques (quantitativement et en moyenne), constitue l'horizon de l'urbain et du social (ce qui est souvent le cas). Si l'on écoute notre ami Canadien, il n'est pas seulement question d'économie, mais bien de vie urbaine, d'intensité de l'expérience, d'une question de densité et de diversité que l'on peut voir lorsqu'on traverse une ville. Et c'est bien ce qui caractérise effectivement la ville, l'animation d'une vie urbaine dans laquelle on aime se laisser embarquer.

Si l'on prend au sérieux cette appréciation sensible de notre visiteur, peut-on dire que la « santé » d'une ville réside dans une qualité perceptible, qui résulte d'un ensemble de situations et d'interactions (y compris commerciales) ? C'est bien la première chose dont on se rend compte lorsqu'on « débarque » dans une ville inconnue. Sa vitalité consiste dans un agencement subtil qui fait qu'il y a de la vie (ou que « c'est mort »), que les contacts et la sociabilité ordinaires se produisent sans le poids d'un climat inquiétant. Cette « qualité » se lit aussi dans l'espace. Les lieux, l'architecture, les végétaux, les objets (le mobilier urbain) offrent aussi des contacts plus ou moins agréables et vivants. Mais sans humains, et malgré leur qualité et nouveauté, ces objets resteront peu engageants. Il y a donc quelque chose comme un flux d'échanges et d'interactions d'ensemble, dont on tire satisfaction de façon assez immédiate, et qui témoigne de l'existence d'un public au travail et en contact. Même si toute ville a son rythme, son histoire, sa population, ses ressources, ses qualités, cela est perceptible.

Lors d'une émission de radio sur *France Inter*⁴, une personne disait en substance la chose suivante : « cette ville a tous les atouts, elle a tout pour plaire, et pourtant, elle a encore une image très négative, elle est largement dénigrée par ses habitants. Ce qu'il faut, c'est donc changer cette si mauvaise image ». Cette ville aurait donc un problème d'image. On pourra apprécier la condescendance d'un tel jugement à l'égard d'habitants dont on n'a pas cherché à comprendre le

4 Le 22 février 2019, France Inter consacrait sa journée à la ville, avec enregistrement de ses émissions en direct de Saint-Etienne.

quotidien. Mais, le motif revient : la ville a les équipements d'une grande ville, elle n'est pas *si* laide, pas *si* terrible⁵. Alors quoi ? Le problème doit bien venir des habitants, qu'il faudrait « éduquer », etc. Des petites occurrences que nous avons saisies lors d'échanges informels, redisent un problème, voire un complexe. Comme par exemple : « A mon avis, cette ville, c'est tout ce qu'il ne faut pas faire en terme de ville ». Ou encore : « Le centre ? Pfff... il faudrait y mettre une bombe... » Ce type d'avis négatifs sont lâchés en roue libre sur les réseaux sociaux et certains sites internet : « Horrible ! », « Point positifs ? Aucun », etc.⁶ Sur le site « ville-idéale.fr », on voit que les avis sur la ville sont fortement polarisés : d'un côté un véritable malaise, un dégoût et une forme de mépris, et de l'autre des avis qui performent le redressement de l'image (et du tort), qui « militent » pour véhiculer l'image d'une ville « où il fait bon vivre ».

La ville serait-elle une entité dépendant d'images et de représentations ? C'est ce que semblent croire bon nombres de politiques, dirigeants, urbanistes, journalistes (souvent habitants des grandes métropoles). Y a-t-il quelque chose de scandaleux à ce qu'une ville résiste à « être simplement faite par ce qu'on y fait » ? Il faut croire que certaines villes ont une forme et une consistance concrètes, qu'elles ne sont pas seulement des contenants neutres pour le développement de nos vies et de nos carrières. Une ville, ce sont aussi des situations d'interactions quotidiennes, des lieux traversés, appréciés et dépréciés, etc. Une ville ce n'est pas juste une image qu'on pourrait changer à force de persuasion et de campagnes de communications (bref, de propagande). Une matérialité de la ville et du social résiste à une telle réduction idéologique et iconographique. Le « rechignement » des habitants (indisciplinés) à « envisager » leur ville du bon côté, n'est peut-être pas seulement une survivance de « ronchonchons⁷ », qu'il est possible de balayer d'un revers de veston. Plutôt que d'affirmer, comme cet interlocuteur sur « France Inter », que le problème de cette ville est l'image qu'en ont certains habitants (lesquels?), il serait plus précis de dire : « cette ville possède des discours clivés de façon singulièrement binaire, et ce depuis longtemps ». Cela est une caractéristique de cette « ville-faubourg ».

Une autre occurrence de la vision majoritaire sur Saint-Étienne, a fait grand bruit il y a quelques années. Le journal le Monde a publié un article intitulé, « A Saint-Etienne, le centre-ville miné par

5 La récurrence de ce petit adverbe est une réalité, lors de nos questions à des personnes venues s'y installer. Cela signifie qu'ils *s'attendaient* à pire.

6 Extraits de commentaires issus du site « ville-idéale.fr » où des centaines de personnes évaluent et notent les villes.

7 Une chanson entendue à la radio associe humeur ombrageuse et paysage urbain gris : « C'est une maison grise adossée à une mine / De sidérurgie désaffectée / On y vient à pieds, on a un peu peur / Les gens qui vivent là sont tous de mauvaise humeur / [...] T'es ronchonchon, toi, t'es ronchonchon / Toi t'es fâché, toi t'es grincheux, toi t'es ronchon / Si t'es chafouin fais attention / Ou je t'emmène dans la maison des Ronchonchon »

<https://www.paroles.net/alexis-hk/paroles-la-maison-ronchonchon>

la pauvreté ». Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais disons à présent que le problème est ici bien cadré. La pauvreté serait quelque chose d'insidieux, capable de miner le moral, de miner les fondations et jusque l'existence d'une ville. Bref, la pauvreté est quelque chose que l'on ne veut pas voir. C'est quelque chose d'irreprésentable, de scandaleux, que l'on préfère garder invisible. La pauvreté est une image du mal (Geremek, 1991), de la laideur, de la tristesse, de la déchéance, bref de ce que l'espace public médiatique⁸ s'exerce quotidiennement à ne pas montrer, dans une sorte de pensée magique qui voudrait que ce que je ne vois pas, n'existe pas – sanctification au passage du désir d'ascension sociale comme ressort du capitalisme.

L'historien américain John Merriman (1994), spécialiste des villes et banlieues françaises du 19^e siècle, a qualifié Saint-Étienne de « ville-faubourg ». Pour lui, il s'agit d'une ville faite par ses marges plutôt que par un centre. On peut comprendre la notion de centralité spatialement (on sait à quel point le centre de Saint-Étienne est petit, ambigu, large de deux ou trois rues parfois). Mais on peut aussi comprendre le centre et les marges dans un sens sociologique. Si Saint-Étienne est une ville des marges⁹, c'est qu'elle a été largement construite et habitée par les gens plutôt situés à la marge de la société : ouvriers, migrants, paysans à la recherche de conditions meilleures. Cette « ville-faubourg », des marges, d'étrangers, offre potentiellement une « urbanité revêche » et des interactions un peu rugueuses dans ses espaces publics. Aussi, une part de sociabilité spécifique s'épanouit peut-être dans ces marges, dans ces faubourgs.

A Saint-Étienne, les espaces publics de la ville centre accueillent souvent un assez faible flux de passants. Cette configuration est exceptionnelle à Lyon (ou cantonné aux heures matinales et aux quartiers périphériques). Ce fait étrange produit une proximité entre inconnus. Proximité physique d'abord, mais aussi une proximité dans le partage des situations. Comme nous l'a dit une enquêtée si justement :

Mais je trouve qu'ici on peut se permettre de laisser flotter en fait... ce que je trouvais pas sur Lyon. Lyon on est sur un rail, et ça avance... c'est presque comme si le décor bougeait tout seul, on est sur un tapis roulant en définitive... Que là, on se déplace soi, on est moins absorbé... Ouais, on peut davantage rêvasser... enfin, plus léger...

Qu'est-ce qu'on laisse flotter alors ?

Ben une attention...

« Laisser flotter une attention »... ça veut dire qu'elle a pas à se fixer sur quelque chose, qu'elle est pas focalisée sur quelque chose ?

8 Les catégories sociales supérieures sont très largement surreprésentées dans les médias français par rapport à la réalité sociale (CSA, 2020). Cf. note 346, p. 391.

9 L'ouvrage de Merriman (1994) s'intitule *Aux marges de la ville*, traduction de l'anglais *The margins of City-life. Explorations on the french urban frontier, 1815-1851*.

Ouais... déterminée ou imposée, voilà... C'est peut-être aussi dû à ces absences de rez-de-chaussées [pas de portes commerciaux], avec des néons, enfin des choses très très visuelles, « happantes » quoi, et omniprésentes qu'on peut retrouver ailleurs... là, ici, c'est ces espèces de friches et ces zones anciennes qui permettent de pas être absorbé, de pouvoir poursuivre un regard... de prolonger...

Alors qu'une masse de personnes coprésentes favorise l'anonymat et une norme d' « inattention civile » (Goffman, 2013), ici, les situations de « contacts anonymes » engagent souvent seulement deux personnes. Cette « ville-faubourg » suscite des situations d'interactions souvent « dyadiques »¹⁰. On a souvent l'impression d'être, dans cette ville, comme sur un quai désert, en attente du dernier métro.

Nous avons commencé notre enquête de terrain un mois seulement après notre arrivée à Saint-Étienne. Nous avons déménagé de Lyon, où nous habitons un quartier faubourien tranquille. Très vite, nous nous sommes trouvés confrontés à une urbanité qui nous était étrange, malgré le fait que nous ayons habité cette ville dans l'enfance et l'adolescence. En tant que Stéphanois de naissance, notre expérience juvénile des espaces publics de cette ville était d'un contenu ambivalent. Habitant un ancien faubourg ouvrier collinaire (la Vivaraize Nord), nous « descendions en ville » assez rarement. Notre quotidien était rythmé par des allers et venues dans le quartier, sur la colline ou dans la centralité faubourienne située en contrebas (Saint-Roch). Aller en ville, c'était vraiment aller dans un autre territoire. Nous avons le souvenir, par exemple, d'y croiser de jeunes punks à iroquoises qui avait l'air débonnaire, et qui nous intriguaient, enfant. Nous pratiquions le centre surtout pour des courses occasionnelles qui nous requéraient, pour les vêtements notamment. Plus tard, à l'adolescence, nous avons ressenti une ambiance un peu tendue dans notre usage personnel (non accompagné de nos parents) de « la ville centre ». Nous étions plus méfiants quant à des abords et « emmerdes » (selon le mot d'une enquêtée, Blandine) éventuels. Notre usage principal de la ville restait cantonné au quartier faubourien de nos allers-retours quotidiens, et aux transports en

10 « La dyade est [...] inséparable de l'immédiateté de l'interaction *et* de sa rareté. C'est-à-dire de la capacité pour chaque interactant à faire signifier, dans la singularité d'un moment, l'interaction elle-même. [...] La deuxième caractéristique importante de la dyade est une caractéristique négative : il s'agit de l'absence de toute délégation de responsabilité telle qu'elle se présente dans une forme sociale organisée (groupe, triade). Le tout de l'interaction dépend directement de chacun des individus co-responsables de la situation. La dyade est donc la forme sociale qui oscille le plus clairement entre tout et rien, c'est-à-dire entre la communion et la rupture. [...] Ce ne sont pas les singularités de chacun qui constituent l'enjeu de l'interaction, mais la singularité même de l'événement qu'ils vivent qui les pousse à sacrifier leur propre singularité. [...] A partir de là, commence une dialectique tout à fait spécifique à l'interactionnisme. Car, d'une certaine manière, le sauvetage de la rareté ne s'accomplit que par une hyper-ritualisation. Plus les acteurs sont supposés gardiens du sens, plus ils sont obligés « d'en rajouter ». Plus la situation est dyadique (plus la réciprocité est immédiate, plus elle est singulière), et plus elle doit avoir recours à des ready-mades expressifs, à des abstractions ritualisées. Plus l'interaction est « toute naturelle », plus elle fait appel à un langage sur-codé qui la fait échapper au désespoir du trivial [...]. » Joseph, 1984, p. 49-50.

commun. Nous avons habité le centre-ville durant 3 ans, à la fin de l'adolescence, et à ce moment-là, notre usage de la ville a changé. Il est devenu plus urbain, nous écumions notamment les boutiques de disques, qui existaient encore à l'époque. Pour autant, nos copains habitaient en périphérie pour la plupart – étant donné que notre collègue et lycée (Jean Monnet), bordait la campagne et un quartier périphérique. Disons que c'est une ville que nous connaissons bien, et surtout que ces quelques images de notre expérience juvénile, sont liées à une physionomie « faubourienne ».

1.2. La ville de la sociologie

La ville est un objet compliqué, fait d'une multitude d'espaces, engageant une multitude d'acteurs, de personnes, d'institutions et d'organisations. Ce n'est pas une coquetterie théorique que de le dire. Si l'on se laisse guider par la ville, on a toutes les chances de se perdre, entre ses lieux, situations, histoires et intrigues. Mais clairement, la ville est d'abord un espace qui rassemble des gens dans une certaine proximité. Contrairement au village où tout le monde se connaît, la ville est un monde d'anonymat, un « monde d'étrangers » comme dit Lyn Lofland (1973). A cette proximité, qui est plus ou moins dense selon la taille des villes et leur histoire, s'ajoute la diversité¹¹ : diversité sociale, culturelle, diversité des types de personnes selon leur âges, sexes, et autres caractéristiques (par exemple les situations de handicap divers). La ville, c'est donc un espace de vie, dans lequel « tout le monde » se côtoie et se rassemble. Chaque ville a une histoire et chaque histoire urbaine donne une forme à cette coprésence de la diversité dans la densité. Dans les villes historiques, la structuration sociale s'effectue dans la longue durée, jusqu'à former un ensemble sociologique pouvant être assez stable. Mais les villes sont toujours des espaces nés à la croisée des chemins et des voies de communications. Elles sont toujours traversées par des visiteurs, des commerçants, des personnes en quête de travail, dont un certain nombre finissent par s'installer. Certaines villes (comme Saint-Etienne) sont nées très vite (on parle de « ville-champignon »), à la suite du développement d'activités industrielles. Elles sont donc structurées différemment, construites par les travailleurs venus de régions alentours et d'autres pays, rassemblant des personnes qui ne sont pas inscrites dans des relations et dépendances sociales au long cours. Les villes sont le lieu des cohabitations, de la proximité, des rencontres sociales, mais celles-ci ne sont pas les mêmes en

11 Les géographes Lévy et Lussault (2013) comprennent l'urbanité comme un rapport (ou gradient) de densité et de diversité.

toutes villes.

De façon générale, les différents segments de la société ont souvent des espaces et des temps distincts. Les riches et les pauvres vivent rarement dans les mêmes espaces, les communautés culturelles se regroupent souvent par quartiers, et parfois dans des ghettos (Wirth, 2006), les jeunes gens aiment avoir leurs propres lieux, les personnes âgées préfèrent souvent la tranquillité des matins aux nuits agitées, etc. Bref, la ville est l'espace de la proximité et de la diversité, mais aussi des séparations, comme en témoignent les nombreux murs, murets, barrières, grillages, portails qu'on y trouve. Ce sont autant des séparations entre les lieux, qu'entre des fonctions et des usages, mais aussi entre des temps et moments. La ville est une histoire ancienne de concentration de personnes et d'activités. Elle est ainsi liée à un besoin, celui d'une proximité et d'une concentration de peuplement utiles, qui a pris historiquement la forme d'une configuration d'instances de pouvoirs (justement appelées « politiques¹² »), de productions de biens et de richesses (donc de travailleurs et de propriétaires), et de moyens de protections (et donc d'attaque). Ces organisations ont parfois formés des « quasi État », des petites sociétés relativement variées dans l'histoire (Weber, 1982).

Dans la tradition sociologique, la ville est donc une distribution et une organisation entre des rôles (sociaux), des statuts, bref des fonctions sociales différenciées. En tant que nouvelle division du travail social, ce milieu porte un certain nombre de questions d'organisation (sociale). La séparation des activités et des fonctions, des riches et des pauvres, mais aussi leurs nécessaires relations, s'organisent-ils spécifiquement dans la ville ? En tout cas, leur proximité est nouvelle. La ville, pourrait-on dire, c'est donc la coprésence de personnes aux rôles, statuts, fonctions différentes, pour la plupart inconnues entre elles. Cette proximité a probablement rendu les inégalités plus intolérables, plus difficiles à justifier. Si le développement des villes – et la révolution industrielle –, a coïncidé avec un certain « progrès social », celui-ci a été précédé par une transformation radicale de l'organisation et de la « question sociale », dont l'obtention d'acquis sociaux (droits fondamentaux, citoyenneté, sécurité sociale, etc.) Robert Castel (1995) nous rappelle que la révolution (française) a transformé l'organisation sociale du travail, en faisant disparaître certains liens de dépendances (et de solidarité) et en reconfigurant ces liens.

La ville coïncide-t-elle avec la formation de nouvelles entités sociales et « groupes sociaux », comme les classes ? En tout cas, le développement des villes coïncide avec la modernité. Au 19^e

12 Du grec « polis » qui veut dire « ville » dans son acception d'organisation et de concentration d'un pouvoir, de « communauté politique » (Prato, 2015).

siècle, le développement urbain et l'exode rural ont constitué une reconfiguration importante de la société. Cette nouveauté a fasciné les poètes (comme Baudelaire), et inquiétée les premiers enquêteurs urbains (comme Marx, Engels et Le Play). La ville n'est pas contemporaine de la révolution industrielle, mais la « métropole » l'est. La nouveauté de la ville moderne, c'est la disparition des murs d'enceinte, et donc des outils de défenses de la ville (Choay, 2003), et le développement territorial des échanges sociaux et économiques. La ville interroge la sociologie naissante. On se demande si, et comment, cela peut bien tenir ensemble, comment cela s'organise mutuellement (socialement), avec quelles règles, quels problèmes, quelles innovations sociales (Grafmeyer, 2005). Des questions d'organisations spatiale, fonctionnelle, sociale (et politique) se posent avec la ville, du simple fait que différents groupes sociaux partagent un même territoire. On peut se demander alors si ces contraintes de milieu façonnent de nouveaux liens sociaux, ou bien si la société conserve ses formes et ses groupes, qui ne sont que « réarrangés » dans ce nouvel espace. Autrement dit, les espaces urbains et la coprésence sociale qu'ils occasionnent, sont-ils causes ou conséquences de la modernité politique, de son nouvel ordre social ? Certains voient dans la bourgeoisie une nouvelle classe issue du peuplement urbain (une entité nouvelle d'un nouvel ordre social), à l'origine de la formation de « l'espace public » (Habermas, 1988).

Serge Paugam (2008) propose une typologie du lien social. Il identifie différents types de liens sociaux appartenant à des sphères distinctes, non exclusives mais articulées. Les liens entre les personnes relèvent de la famille d'abord (liens de filiation), puis de liens d'interconnaissance un peu plus larges (liens de participation électorale, d'amitié ou de voisinages). A plus grande échelle, le lien social est constitué de liens formés entre acteurs de la vie professionnelle (liens de participation organique), et de liens entre membre d'une communauté politique, appelés liens de citoyenneté (Paugam, 2008, p. 64). Cette typologie de la composition du lien social est une manière de penser le fonctionnement de la société, et les registres du lien dont elle a à s'occuper. D'autres sociologues ont montré qu'un lien spécifique se créait dans les villes, un lien formé « à même les situations » de coprésences. La sociabilité comme forme d'actions réciproques a été l'objet des travaux pionniers de Simmel (2013 ; 2010). « L'air de la ville rend libre » (comme dit un vieux dicton allemand) et l'anonymat est une « pellicule protectrice » (Pétonnet, 1987) qui peut apporter un peu de tranquillité. Aussi, la ville possède un potentiel d'accomplissement social qui peut être grisant, mais qui peut s'avérer aussi décevant. Les personnages de provinciaux qui viennent à la ville pour se construire et qui finissent par déchanter (« A nous deux Paris ! » dit Rastignac dans le père Goriot de Balzac), parsèment la littérature du 19^e siècle. Le baron Haussmann, préfet et grand rénovateur

du Paris XIXe, voyait justement en Paris, « une arène d'ambition ».

A travers ces premiers éléments de cadrage, deux manières d'envisager la ville sont possibles. Soit les espaces publics sont une arène dans laquelle se retrouvent, se confrontent, se coordonnent des groupes sociaux indépendants et autonomes par rapport à la ville. Soit les espaces publics sont un creuset dans lequel se forment de nouvelles configurations, de nouveaux enjeux, de nouvelles compétences et aptitudes, de nouvelles opportunités, capables de transformer le social. Appréhender cet « entre les groupes sociaux », sans appréhender les groupes sociaux eux-mêmes, a-t-il un sens ? Cet espace du public ne peut-il fonctionner que comme un tampon, une trêve dans la lutte des classes, ou bien constitue-t-il un horizon social ? La vérité est peut-être au milieu. En tout cas, si l'urbanité est un « rapport de diversité et de densité » (Lévy, Lussault, 2013), elle fonctionne aussi bien par la rencontre de l'altérité, que par les séparations.

1.2.1 Espace(s) public(s)

La proximité urbaine met en présence beaucoup de paires d'yeux et d'oreilles, et de langues, qui se concernent pour les affaires humaines, qui se côtoient quotidiennement et qui peuvent finir par s'organiser pour leurs intérêts. Historiquement, « l'espace public » est « la sphère intermédiaire entre la vie privée de chacun et l'État monarchique » (Paquot, 2009, p. 10), qui est lui, la sphère de l'arbitraire, du pouvoir absolu, discret et secret, des emprisonnements. Au 18^e siècle, « [c]et « espace public » permet aux opinions privées d'être rendues publiques, il comprend les salons, les loges maçonniques, les académies, les sociétés savantes, les regroupements philanthropiques, les clubs, les cafés, les journaux [...]. » (Ibid.) L'espace public, c'est l'espace des contacts, des communications, des informations qui circulent, l'espace de ceux qui parlent et écrivent, et de ceux qui écoutent et lisent (leur public) – les rôles pouvant s'échanger. L'espace de la discussion, de la publicité des débats (auquel chacun a accès), est corrélatif d'une recherche de justice (en dehors des contraintes du pouvoir absolu), et va façonner l'existence d'une société civile et d'une opinion publique. Cette société civile et cette opinion publique sont cependant relativement dépendantes de la participation, de l'engagement et de la communication des personnes. Il suffit que ces tâches n'incombent qu'à quelques-uns pour que la liberté d'opinion et la vérité soient remises en question (pensons aux polémiques actuelles sur les rachats des groupes de presses par des groupes privés).

Cet « espace public », garant de l'existence d'une société civile informée et d'une participation politique, est d'abord urbain. Il est donc corrélatif des espaces bien concrets de la ville, appelés *les* espaces publics. Comme nous le rappelle Thierry Paquot (2009), « une ville est avant tout un ensemble organisé de voies » (Ibid., p. 67), voies de communication justement. La forme de ces espaces publics n'est pas étrangère à ses usages, et aux rapports qui s'y développent :

« [L]a Renaissance introduit le principe de composition urbaine, de perspective, de dégagement, d'où les places [...]. L'embellissement des villes au cours des 17^e et 18^e siècles transparait dans l'architecture des hôtels particuliers, des théâtres, des portes, mais aussi dans la création de places et de promenades, mails et parcs [...]. La voirie doit être, à la fois, belle et pratique, mettre en spectacle la ville et faciliter la circulation [...], les réglementations successives veillent à la « bonne circulation » (les voies sont élargies et redressées), à la « salubrité » (on plante des jardins publics pour aérer la ville, on se préoccupe des égouts pour éviter les miasmes, on déplace les cimetières hors des enceintes, on ouvre des halls pour alimenter la ville, on construit des quais, on trace des canaux, on aligne les façades, etc.) » Paquot, Ibid., p. 75-77.

Une chose aussi simple que le trottoir est spécifiquement urbaine. En effet, sur les routes de campagne, il n'y a pas de trottoir. C'est « un signe d'aménité pour une rue et d'efficacité pour la voirie [...]. Un trottoir défoncé révèle la faillite d'une municipalité incapable de le réparer ou la pauvreté d'un quartier. La propreté d'un trottoir et son animation expriment la « bonne santé » de la ville et de sa population. La fin du trottoir indique la fin de la ville, l'entrée dans les faubourgs, la banlieue. » (Ibid. p. 79). En 1867, Idelfonso Cerda, constructeur du nouveau plan de Barcelone, définit *l'urbanisation* (mot qu'il invente) comme :

« l'ensemble des actions tendant à grouper les constructions et à régulariser leur fonctionnement comme l'ensemble des principes, doctrines et règles qu'il faut appliquer pour que les constructions et leurs regroupement, loin de réprimer, d'affaiblir et de corrompre les facultés physiques, morales et intellectuelles de l'homme social, contribuent à favoriser son développement ainsi qu'à accroître le bien-être individuel et le bonheur public » (Ibid., p. 77-78).

L'espace est directement lié au « bien-être individuel » et au « bonheur public » selon Cerda. Pour l'écrivain et poète Gustave Kahn, auteur d'un traité d'urbanisme en 1900, la rue est « une école d'art pour tous qui élève l'âme des citoyens et les initie au sentiment du beau » (Ibid. p. 81). On voit bien que ces espaces urbains sont en lien, pour ces urbanistes, avec la vie des hommes, avec la qualité de leur vie, et même avec leurs qualités morales et sociales. La forme urbaine est une sorte de « service

public » qui leur est rendu, et pour une part, dû. La bonne facture et la beauté de ces espaces stimule le sens politique des humains, comme l'affirme Sitte : « la rue magnifiée éveillera dans le peuple un sentiment délicat des concordances esthétiques que l'éducation contribuera à affermir. Et la ville où la beauté s'élèvera à la hauteur d'une institution deviendra l'esprit et le cœur du monde. » (Ibid. p. 84). A cette époque, la forme de la ville, la ville construite est directement en rapport avec la qualité de vie, avec les aspirations et émancipations politiques. Bref, la *ville* (construite) est garante de la *cité* (et du droit politique à la dignité), *vice versa*. Ce qui est suggéré ici, c'est un lien entre la qualité des rapports aux lieux, et la qualité des rapports sociaux. Effectivement, les classes privilégiées ont rarement choisi des espaces désagréables, insalubres et incommodes. Et les Moscovites peuvent s'enorgueillir de couloirs de métro dignes d'un palais pour le peuple.

1.2.2. « Ville » et « cité »

La ville est une chose hybride. Construction d'architecture sédimentée dans le temps et déployée dans un grand espace, et construction historique et sociale. On peut retenir *a minima* cette double orientation de la ville, d'une part la ville matérielle (« ville¹³ »), et d'autre part, la ville vécue, l'espace social et relationnel (« cité ») (Sennett, 2019). Richard Sennett développe une réflexion sur cette distinction entre ville et cité :

« On pourrait penser qu'il n'y a pas de couture entre cité et ville : la manière dont les individus souhaitent vivre devrait s'exprimer dans la manière dont les villes sont construites. Rien n'est moins vrai. L'expérience de la ville [...] est rarement harmonieuse ; elle est, au contraire, le plus souvent pleine de contradictions et d'aspérités » Sennett, 2019, p. 11.

La ville ne s'organise pas forcément pour créer un espace public ouvert tous azimuts. S'y

13 Il y a une ambiguïté sémantique due à la dualité consubstantielle de l'objet. En français, le mot « ville » est le plus intégrateur des deux dimensions (*urbs* – la ville matérielle, et *civitas* – la ville sociale et politique). Le mot « cité » est peu utilisé (et plus de l'ordre du concept), et renvoie presque exclusivement à la dimension sociale et politique. Le mot « ville », s'il renvoie plutôt au pôle *urbs* (matérialité), est toutefois le seul qui englobe en principe les deux dimensions. En anglais, les deux mots *town* et *city* renvoient théoriquement à chacune des deux dimensions de l'objet. En pratique, le mot *city* englobe les deux. La seule distinction claire est bien celle du latin, *urbs* et *civitas*. Ainsi, lorsque nous emploierons donc le mot « ville » seul, il désignera *urbs* et *civitas*, comme dans le sens courant. Lorsque nous utiliserons dialectiquement les deux mots « ville » et « cité », il désignera alors *urbs*, la ville matérielle. La question du cadrage de ces deux dimensions se pose donc, mais on voit qu'il ne peut pas s'opérer de façon totalement étanche. Lorsque nous distinguons « ville » (*urbs*) et « cité » (*civitas*), ce n'est qu'en tant que « formes » dans lesquelles *urbs* ou *civitas* sont majoritaires, mais non pas pures. Le suivi de cette double référence serait instructif, tant l'une et l'autre s'échangent constamment, l'environnement étant social et matériel, et la société également matérielle et sociale.

construisent des espaces pour différents types et classes de personnes. La forme des espaces publics a évolué historiquement, nous rappelle Sennett :

« Un étranger, à Paris ou à Londres au milieu du 18^e siècle, ne ressentait aucune appréhension à vous aborder dans la rue, à vous interpeller, à vous saisir le bras (entre hommes) pour attirer votre attention. Lorsque vous preniez votre café dans les bistrot d'alors, vous étiez assis devant de longues tables et vous vous apprêtiez à passer un bon moment en débattant des sujets du jour avec de parfaits étrangers. Le Paris décrit par Stendhal représente un tournant : dans la rue comme dans les cafés, les gens estimaient avoir le droit d'être tranquilles, de prendre un verre perdus dans leurs pensées. Ils désiraient en effet que le silence les protège des autres, que l'espace public les abrite de leur intrusion. Ceci est toujours vrai aujourd'hui : dans la cité moderne, les individus, étrangers les uns aux autres, se jaugent visuellement et non verbalement. » Ibid. p. 44

Les formes urbaines et la forme des rapports sociaux varient donc selon les époques, selon les espaces, mais aussi selon les actions des uns et des autres. Ce que nous percevons et ce à quoi nous avons accès, dépend de notre attitude, de notre vitesse, et du type de véhicule que nous utilisons :

« [P]lus vous vous déplacez vite, moins vous vous rendez compte des spécificités de votre environnement. Si alors que vous roulez à 60km/h, vous êtes distrait par la vue d'une vitrine alléchante ou d'un piéton sexy, vous avez toutes les chances d'avoir un accident [...]. [O]n estime que notre cerveau est capable de traiter 50 % [...] d'informations visuelles latérales en plus, si l'on est à pied plutôt qu'en voiture. » Ibid., p. 53-54.

Une ville propose ainsi plusieurs espaces, plusieurs types d'expériences qui engagent à des rapports aux autres et à l'environnement variés, plus ou moins distants.

« Le trottoir haussmannien, large et surélevé, a permis à la foule dense des piétons de parcourir les rues tout en étant protégés des voitures à cheval lancées à vive allure sur les boulevards [...]. [Un] facteur qui détermine la sensation d'encombrement des rues dans la ville est l'alignement des rues par rapport à l'alignement des immeubles. Si l'immeuble est construit en retrait par rapport au bord du trottoir, le poids du confinement est allégé ; la décompression se ressent d'autant plus que le retrait des bâtiments varie. Si les murs qui longent la rue sont, au contraire, alignés et continus, comme c'est généralement le cas à Manhattan, les poids du confinement est plus sensible ; la rue n'a pour ainsi dire pas de brèches. » Ibid., p. 80-82

L'espace, selon sa forme, sa régularité, sa mono ou pluri fonctionnalité, peut appauvrir ou enrichir

l'expérience du piéton. L'espace procure des sensations, des possibilités de sentir, de percevoir, de communiquer, d'être avec. Bref, l'espace urbain est une configuration de rapports avec des objets et des personnes. L'espace participe donc de la « cité ». Richard Sennett parle d'un divorce entre « ville » et « cité » qui daterait du 20^e siècle. Les problèmes sociaux auraient alors commencé à y être traités indépendamment, et rendus autonomes par rapports aux problèmes spatiaux. La modernité triomphante, c'est l'avènement d'un « amour de la cité fonctionnelle », où « les rues sont orthogonales et l'esprit libéré » (Ibid., p. 103-104) comme dit Le Corbusier, où le boulevard et ses usages mixtes le cède aux voies rapides à usage unique de circulation (p. 105), au « zonage », etc. Cette rationalisation est une volonté de « simplifier la ville [pour] la rendre meilleure » (p. 104). L'esthétique architecturale moderne valorise le vide, l'épure des espaces et les espacements, qui laissent place à une expérience esthétisée à l'ambition totalisante et aux accents parfois mystiques (Goetz, 2001). A l'époque des avant-gardes de l'abstraction, la forme s'épure et s'autonomise, et la ville perd, peut-être, un certain nombre de liens qui la relie à sa dimension politique, publique et populeuse.

Cette dualité (« ville » matérielle et « cité » humaine) est pourtant difficilement dissociable. Les représentations de la ville matérielle, belle, propre et neuve, charrient souvent avec elles une idée des habitants qui vont avec. Un projet urbain est aussi – comme du sens qui passerait en contrebande – un projet de cité, un projet social et « politique ». L'écrasement du projet de « cité » sous celui de « ville », est une construction de sens parmi d'autres, une sorte de naturalisation du social sous l'urbain, un cadrage normatif (de causes et de conséquences) de la ville. Pourtant, « la cité » (tout comme la « ville ») n'est pas un concept qui s'appliquerait depuis le ciel des idées, à la réalité. Ce n'est pas une construction idéelle s'appliquant d'autorité comme norme transcendante¹⁴. Du moins ce n'est pas ainsi que nous l'abordons. La ville et la cité existent au travers de situations vécues et expérimentées par les citoyens. Celles-ci renvoient soit à la « cité » (lorsque leur contenu est « social »), soit plutôt à la « ville » (lorsque leur contenu est « environnemental »).

1.2.3. Ambiances

Faisons écho à l'invitation de Pierre Sansot de « s'ouvrir lentement aux exigences des lieux [...] et à

¹⁴ Du moins, ce n'est plus vraiment le cas depuis la modernité démocratique. Habermas (1988) rend compte de l'émergence de la sphère publique consécutive aux luttes ayant produit un changement d' « autorité » (Arendt, 1989). La ville moderne est consécutive de ce nouvel espace politique, de cette « organisation publique » ou démocratique.

être humblement un flâneur éclairé de sa ville » (cit. in Thomas, 2010, p. 184). La ville nous embarque dans des mondes et des intrigues, que ce soit dans l'instant d'un regard croisé, ou à travers la matérialité des lieux. Ces petits phénomènes, ces tous petits liens (Laplantine, 2003), sont changeants, labiles. Une des choses étonnantes de la ville, est sa capacité à transformer la perspective de nos engagements selon les lieux et les moments. La littérature saisit plus facilement ces phénomènes que la sociologie, comme par exemple le romancier allemand Erich Maria Remarque :

« Nous continuâmes à marcher. Puis nous arrivâmes au cimetière. Les arbres bruissaient, on ne distinguait déjà plus leurs cimes. Le cimetière était comme une île silencieuse dans le flot de pierre des maisons. Ayant trouvé un banc libre, nous nous assîmes. Devant nous, les réverbères se cernaient de halos orangés et tremblants. La lumière déroula son conte de fées parmi la brume qui tombait plus épaisse. D'un vol mal assuré, des hannetons ivres quittaient les tilleuls, ils entouraient les lanternes et se heurtaient lourdement aux vitres humides. Le brouillard transformait tous les objets, les soulevait et les libérait. L'hôtel d'en face flottait déjà comme un transatlantique aux cabines illuminées, sur le noir miroir de l'asphalte. Plus loin, l'ombre grise d'une église devint un voilier fantôme dont les mâts élevés se perdaient dans la lueur rougeâtre, et les trains de péniches des maisons se mirent à voguer, à se déplacer... [...] [I]l me semblait qu'elle ne me voyait pas... qu'elle souriait à travers moi au courant gris et argenté, comme si elle avait été mystérieusement atteinte par le souffle qui agitait les branches, par l'humidité qui coulait le long des troncs, comme si elle avait écouté derrière les arbres, derrière le monde, un appel sombre et inaudible [...]. » Remarque, 1970, p. 163-164.

Les villes sont des territoires privilégiés pour l'exploration. Il arrive souvent que nous perdions le fil de notre engagement, transportés par la diversité des situations et des espaces. Ces moments relèvent de l'expérience sensible et ordinaire. S'ils relèvent moins directement de la sociologie, les liens entretenus avec les nombreux non-humains urbains font également sens. Ces objets et non-humains ont également une histoire, ils attestent de « réseaux » plus ou moins développés, de liens et de formes d'expériences qui ont été construits, et qui ont un caractère social (Latour, 2007). Nous l'avons vu avec Sennett, l'aménité des espaces urbains a non seulement une histoire et un sens social, mais leurs formes configurent l'action, et donc les relations (sociales) entre les hommes. La qualité des espaces d'une ville industrielle de production et de celle d'une ville commerciale de consommation (Weber, 1982), ne sont pas les mêmes.

Avec les ambiances, l'enquête se fait plus phénoménologique que sociologique. L'objet d'interrogation est plutôt la forme de l'expérience, les phénomènes sensibles (visibles, audibles, tactiles), que les rapports sociaux. Jean Paul Thibaud (2015) appelle ainsi,

« à développer une *esthétique du passage* particulièrement attentive aux manières d'être en marche et aux puissances d'affection des environnements construits. [...] [U]n tel projet pourrait stimuler l'invention de nouvelles démarches de terrain centrées sur l'observation *in situ* et alimentant ce qui pourrait être une *éthologie des ambiances*. Tout en s'appuyant sur les propositions et les innovations ethnographiques existantes (je pense tout particulièrement aux nombreux travaux de François Laplantine), il s'agirait d'expérimenter des postures méthodologiques originales permettant de rendre compte des processus d'incarnation et d'incorporation des espaces sensibles. » Thibaud, 2015, p. 149-150. Il souligne.

La notion d'ambiance interroge la séparation, qui est aussi une division du travail de la recherche, entre le social et l'environnemental, entre les rapports avec les humains et avec les non-humains. Si les sciences sociales privilégient souvent les premiers au détriment des seconds, les travaux sur les ambiances (urbaines, architecturales et paysagères) abordent directement les phénomènes sensibles. Ils ont eu le mérite d'en souligner l'importance dans l'expérience de la ville. Nous verrons dans l'enquête que les phénomènes sensibles, esthétiques et atmosphériques, ont une grande importance, et qu'il importe de les saisir, sans quoi, nous manquons une dimension fondamentale de la ville.

1.2.4. Interactions et civilités

Les espaces publics urbains sont aussi le théâtre de relations humaines et de rapports sociaux spécifiques. En effet, les relations dans la ville sont rapides, fugaces, superficielles, changeantes, nombreuses. La plupart sont des « interactions non focalisées » (Goffman, 2013) entre inconnus. Ces différents croisements entre les personnes ne sont pas insignifiants. Ils peuvent recevoir une qualité particulière (chaque interaction inter individuelle possède une certaine qualité), mais plus encore, c'est la somme de ces contacts qui peut prendre une teneur typique, une qualité sensible. En se concentrant sur la question de l'usage quotidien de la ville, Pierre Mayol (1994) affirme que « l'utilisateur [vérifie] sans cesse l'intensité de son insertion dans l'environnement social » (p. 24). Ce qui se vérifie constamment dans la ville, ce sont bien des ressources, les possibilités d'attachement et d'engagement dans des situations. Une part des usages ordinaires consiste à apprécier les occasions de lien et de coordination, ou de trouble et d'accroc potentiels, dans la ville. Ce continu travail appelle des compétences particulières à produire des attachements ordinaires. Il importe de suivre ces expériences dans leur déroulement, avec les problèmes, et les résolutions qu'y trouvent les personnes.

« La culture ordinaire cache une diversité fondamentale des situations, des intérêts et des contextes, sous la répétition apparente des objets dont elle se sert. La *pluralisation* naît de l'usage ordinaire, de cette réserve immense que constituent le nombre et le multiple des différences. Nous connaissons mal les types d'opérations en jeu dans les pratiques ordinaires, leurs registres et leurs combinaisons, parce que nos instruments d'analyse, de modélisation et de formalisation ont été construits pour d'autres objets et avec d'autres visées. L'essentiel du travail d'analyse, qui serait à faire, devra porter sur la combinatoire subtile, de types d'opérations et de registres, qui met en scène et en action un faire-avec, ici et maintenant, lequel est un acte singulier lié à une situation, des circonstances, des acteurs particuliers [...] Nos catégories de savoir sont encore trop rustiques et nos modèles d'analyse trop peu élaborés pour nous permettre de penser le foisonnement inventif des pratiques quotidiennes. C'est là notre regret. Qu'il nous reste tant à comprendre des ruses innombrables des « héros obscurs » de l'éphémère, marcheurs dans la ville, habitants des quartiers, liseurs et rêveurs, peuple obscur des cuisines, cela nous émerveille. » Certeau et al., 1994, p. 360-361.

Goffman (2013 ; 1973b) a initié, dès les années 60, un large programme de recherche sur les « relations en public ». Il distingue deux types d'interactions, les « interactions focalisées » (de face-à-face, et mobilisant la parole le plus souvent), et les « interactions non-focalisées » (Goffman, 2013). La majorité de nos rapports avec les autres (inconnus) sont donc des interactions non-focalisées, en passant. Ils consistent en échanges de regards et de priorité, en attitude corporelle et en « engagement » vis-à-vis des autres (Ibid.) Dans ce ballet des passants coprésents, Goffman identifie une forme d'égards spécifique qu'il nomme « l'inattention civile » :

« Une première personne donne à la seconde suffisamment d'information visuelle pour lui montrer qu'elle a reconnu sa présence (et cette dernière admet ouvertement l'avoir vue), mais l'instant suivant, elle retire son attention afin de signaler que cette personne ne constitue pas une cible particulière de curiosité ou ne fait pas partie de ses plans. Pour réaliser cette forme de courtoisie, le regard de la personne voyante peut croiser le regard de la personne vue, mais sans que ne s'y laisse lire aucune « reconnaissance ». [...] Les passants se regardent l'un l'autre, jusqu'à arriver à environ deux mètres cinquante de distance. Ce faisant, ils s'allouent l'un à l'autre, par leurs gestes, un côté du trottoir. Puis ils baissent les yeux en se croisant – un peu comme on met les codes à la place des phares. [...] Par sa conduite d'inattention civile, l'individu laisse entendre qu'il n'a aucune raison de suspecter les intentions des personnes coprésentes : il n'en a pas peur, n'est pas hostile à leur égard et ne cherche pas à les éviter. En se montrant poli, il s'attend en retour, de façon automatique, à subir un traitement analogue de la part des autres. » Goffman, 2013, p. 74.

Il s'agit d'une « compétence du citoyen » (Sennett, 2019). Ce type de séquence gestuelle assez subtile, règle, selon Goffman, notre commerce ordinaire avec les autres dans la ville. C'est une

inattention mais pas une indifférence. C'est une considération pour les inconnus que l'on croise par production de discrétion, pourrait-on dire. Les croisements ordinaires sont l'occasion de tout petits signes qui disent que l'on s'est vu, que l'on se respecte (une petite moue, un petit hochement de tête, un haussement de sourcil, un haussement de menton). Et puis, au moment où l'on est le plus proche, on ne se regarde plus, car l'idée n'est pas d'entrer en contact. La ville est l'univers d'un contact constant, mais diffus, avec d'autres personnes. Goffman dit ailleurs que les citadins peuvent être appréhendés comme des « unités véhiculaires », dont la tâche consiste à (se) conduire sans s'entrechoquer. Cette bonne conduite (véhiculaire) est aussi une conduite de civilité :

« Parmi les divers ensembles de règles fondamentales qui fournissent les bases normatives de l'ordre public un seul nous intéressera ici : les codes de circulation. [...] Ce dont nous avons besoin [...], c'est de description. Prenons par exemple les techniques que les piétons emploient pour éviter de se cogner les uns les autres. Elles semblent de peu d'importance. Cependant, il existe un nombre appréciable de procédés de cette sorte ; ils sont constamment en usage et projettent une structure sur le comportement dans la rue. Sans eux, la circulation serait un carnage. [...] L'accord consiste à éviter systématiquement les collisions et les obstructions mutuelles au moyen de certaines restrictions consenties imposées au mouvement. Suivi, un code de circulation fournit un modèle sûr de trafic. [...] La maniabilité des règles d'écoulement et de dépassement repose sur deux processus importants pour l'organisation de la vie publique : l'extériorisation et le balayage visuel (*scanning*). Par le terme « extériorisation » [...], je désigne le processus par lequel un individu emploie explicitement des mouvements de tout son corps pour rendre accessibles des faits relatifs à sa situation et inaccessible autrement. Ainsi, à pied ou en voiture, l'individu se conduit [...] de telle sorte que la direction, la vitesse et la résolution du trajet qu'il se propose soient lisibles. En termes éthologiques, il fournit « une parade d'intentions » [...]. Par cette préfiguration gestuelle de ce qu'il [s']engage à faire, l'individu se transforme en quelque chose que les autres peuvent déchiffrer et prédire ; par l'emploi de ce procédé à des points stratégiques appropriés [...], il devient quelque chose à quoi les autres peuvent s'adapter sans atteinte d'amour-propre. Il n'est pas besoin de définir le terme « balayage visuel » mais il est nécessaire de décrire la façon dont cette action s'accomplit dans la circulation pédestre. Dans la société américaine, tout piéton semble tenir pour acquis que les individus qui occupent le demi-cercle situé immédiatement en face de lui sont ceux dont il doit surveiller les déplacements, alors qu'il peut mettre hors circuit ceux qu'une ou deux personnes séparent de lui ou qui sont derrière la ligne de son regard. Bref, l'individu qui se déplace tend à conserver une zone de surveillance. [...] Quand un individu estime qu'une simple vérification matérielle ne suffit pas – quand, par exemple, le trajet suivi paraît mener à la collision ou n'est pas clairement indiqué – il recherche alors des assurances supplémentaires. Il peut prendre ostensiblement une certaine direction, et ne s'y engager vraiment que lorsqu'il est sûr que l'autre le vérifie. [...] [L]es deux parties peuvent engager un bref face à face muet où l'une signale ce qu'elle propose de faire conjointement, et où l'autre signale son accord. [...] Dans toutes ces manœuvres, il y a deux moments particuliers. D'abord, le « signe critique » : l'acte par lequel l'autre montre enfin ce qu'il propose de faire. Ensuite, le « point de stabilisation » : le moment où les deux parties voient que les signes critiques ont été échangés quant aux directions et aux ajustements compatibles, et où toutes deux estiment que cela a bien eu lieu. C'est alors qu'elles peuvent se mouvoir en toute sécurité et en toute confiance ; c'est alors que les protagonistes peuvent se

sentir pleinement à l'aise et diriger toute leur attention ailleurs. » Goffman, 1973b, p. 21-28.

Ces éléments signalent plusieurs choses. D'abord, l'activité du passage et du croisement est une activité concertée (donc sociale), qui engage des compétences spécifiques à mettre en œuvre. Dans le passage, une communication se produit avec des signes (du lien), qui façonnent des rapports de confiance, de méfiance, d'indifférence, ou de prudence. Peut-on dire que dans le simple fait de passer s'éprouvent des liens et une appartenance à une situation commune ou non ? En tout cas, avec ces éléments, il devient possible d'étudier et d'analyser les moments les plus ordinaires de passage dans la ville. On peut identifier des « définitions de la situation » typiques. Cette optique interactionniste et pragmatiste (centrée sur l'action et l'expérience) nous fait entrer dans le détail des « cours d'actions », des perceptions et du sens qui prennent forme en situations. Il y a bien des manières de « faire-avec », des arrangements entre les personnes qui se produisent dans l'usage quotidien de la ville. Ce sont des « usages » et des pratiques de « civilité ». Sennett écrit :

«[L]a civilité est l'activité qui protège le moi des autres moi, et lui permet donc de jouir de la compagnie d'autrui. Le masque est l'essence même de la civilité. Le masque permet la pure sociabilité, indépendamment des sentiments subjectifs de puissance, de gêne, etc. de ceux qui les portent. La civilité préserve l'autre du poids du moi [...]. » Cit. in Paquot, 2010, p. 27.

Quant à l'incivilité, elle correspondrait au « fait de peser sur les autres de tout le poids de sa personnalité » (Paquot, p. 27-28). La figure du citadin réservé et blasé (Simmel, 2013) n'est pas quelque chose de négatif, mais seulement de spécifiquement urbain. C'est une manière de faire avec les inconnus coprésents qui nous entourent dans la ville. Cela permet de vivre dans la profusion urbaine sans trop nous y exposer, ni trop nous y fatiguer. Goffman, comme Simmel, ont bien soin de montrer qu'il ne s'agit pas d'indifférence, mais plutôt de liens typiques avec les autres passants, au travers de petits signes et par la communication non verbale essentiellement.

Et de fait, les interactions sociales urbaines ne sont pas lisses. Elles sont fugaces et nombreuses mais ont souvent une teneur sensible. Elles peuvent être agréables ou indifférentes, froides, tendues, agressives.

« [Les] espaces publics ne sont pas tant de dialogue que d'embarras, d'offense et de réparation, d'inattention civile dans les rencontres focalisées ou de coexistence pacifique dans les rassemblements orientés [...]. Ils ne sont pas tant de consensus délibératif que de friction

dans les commerces du quotidien, de compétition pour l'occupation de territoires, allant des reproches de l'ordre de l'irritation ou de l'agacement aux controverses autour des frontières et d'usages. » Cefai, 2007, p. 24-25.

Cette teneur sensible (affective et sensitive) des interactions constitue une qualité importante de l'expérience urbaine. Ces interactions sont plus ou moins tendues, énervées, dangereuses, etc. La ville est donc le théâtre et le lieu potentiel d'accrocs et de frictions, et d'une sorte de dramaturgie sociale. Ces frictions ont pour point commun d'être des situations où l'interaction ne se passe pas de façon fluide, où les « conduites de communication » (Goffman, 2016) qui ne sont pas harmonisées. Parfois, il y a un enjeu d'exclusivité de « la définition de la situation », comme si la situation urbaine ordinaire et ouverte était problématique. N'oublions pas que la communication (même non verbale) est au fondement de « l'espace public » (comme espace de discussion et de dispute), et de ce domaine qui en découle, la « société civile ». C'est aussi une action qui structure notre être en commun.

La publicité des espaces urbains offerts à l'accessibilité inconditionnelle, induit des rapports de coprésence qui occasionnent des (droits de) regards réciproques. Les choses du public nous regardent autant qu'un public regarde nos actes. La civilité est une configuration particulière de la réciprocité des rapports et des regards. Nous verrons que cette mise en regards réciproques n'est viable en pratique, que si un « devoir de limitation de l'attention » existe. C'est ce que suggère Goffman avec son « inattention civile ». Mais dans les faits, le réglage entre droit de regard et devoir d'inattention varie. L'étymologie du terme « civil » nous rappelle qu'il renvoie à une sphère de la vie sociale ordinaire, séparée des sphères militaires et criminelles.

« Civil : Empr. au lat. class. *civilis* « qui concerne le citoyen, sa vie, ses droits » [opus, virtus, bellum, pax]; opposé à *criminalis* domaine jur. [*jus, actio, res*]; opposé à *militaris, bellicus* [*officia, munera, dignitas*]. »

Un bref retour sur l'histoire de la civilité est utile. Elias (1985) a montré que les conduites de civilité sont nées dans l'espace de concurrence et d'exposition réciproque de la cour. L'exposition élargie des « conduites de communication » en un même lieu, a amené les acteurs à faire preuve de prudence. Cet espace et cette configuration sociale ont eu la vertu de développer un savoir-faire commun (essentiellement communicationnel), et des techniques permettant de se protéger de

l'opprobre, du déshonneur et de la rétrogradation sociale. Les gens de la cour inventent non seulement des « bonnes conduites » mais un ordre du civil, censé favoriser leur maintien dans cette sphère en les protégeant des impairs et faux-pas, aux conséquences potentiellement lourdes (pouvant être utilisés à leur dépens). D'un point de vue social, « l'espace public » est d'ailleurs le maintien des conditions d'une sphère d'intérêts partagés, ratifiée par des comportements¹⁵ de civilité qui performant cette sphère commune. La sortie de l'ordre des civilités pourraient-elle donc coïncider avec une sortie de « l'espace public » et de son ordre social ? Le dehors du civil est-il un état de guerre latent et permanent (Hobbes, 2000) ?

Disons que c'est plutôt cette perspective hobbesienne qui est parée par ces usages civils. L'horizon de « la guerre de tous contre tous » comme pendant de l'ordre du civil, est à mitiger. La perspective de la lutte pour l'accès aux ressources – ou concurrence – en est une modalité peut-être plus tangible. Les civilités ne sont donc « que » cela, la production d'un ordre de l'interaction performant la perspective d'un même intérêt en commun. Ce ne sont que des actions et des gestes, mais en tant que tels, ils ont un véritable poids puisqu'ils orientent les réactions. Ces actions et gestes ordinaires sont ainsi la structure d'un certain ordre des relations en public. Cet « ordre public » est moins une assignation d'identités, de « qualités » ou de statuts différents, qu'un cadrage de l'action en commun.

« [L]a tension, l'incertitude et l'ambiguïté sont des caractéristiques *vécues* par les acteurs, propres à une *situation* et constitutives d'un régime d'*échanges sociaux*. [...] Ils ont par eux-mêmes une *positivité* sociale. Ce sont les indicateurs d'une socialité précaire, significatifs en tant que tels. [...] Le principe de réserve veut qu'un acteur soit d'autant plus sociable qu'il maintient avec ses interlocuteurs une distance critique et qu'il garde la possibilité de jouer d'un arrière-monde [...]. Ce principe a d'abord été isolé à partir des formes de sociabilité de la cour, puis dans les civilités ordinaires des sociétés urbaines. Plus précisément il a fallu que la ville vienne « grossir » un certain nombre de comportements – et en ce sens on devrait définir l'urbanisation comme un processus qualitatif, comme diffusion et expansion de l'urbanité –, pour que les rituels formels de cour ne soient pas considérés comme de simples vestiges, mais comme autant de formes de civilité, c'est-à-dire des régulations des comportements *en public*. En ce sens les grandes métropoles ont bien été des « laboratoires » [...]. La retenue, le tact devenaient les conditions de possibilité de l'interaction [...] » Joseph, 1984, p. 96-97.

La civilité est censée neutraliser et pacifier les enjeux de pouvoirs pouvant s'exprimer en situation,

15 « Les comportements [sont un] système [qui] est visible dans l'espace social de la rue et qui se traduit par l'habillement, l'application plus ou moins stricte des codes de politesse (salutations, paroles « aimables », demandes de « nouvelles »), le rythme de la marche, l'évitement ou au contraire l'investissement de tel ou tel espace public. » Mayol, 1994, p. 16-17.

au travers d'un certain formalisme interactionnel, et d'une obligeance consentie par un formatage interactionnel. On retrouve les têtes perruquées prudentes, solidaires et inquiètes d'Elias. Pour autant, notre époque, notre régime politique, nos droits et devoirs ne sont pas ceux de l'Ancien régime. Le pouvoir n'y est plus absolu mais démocratique. L'espace public ouvert des discussions et disputes, en est la condition. Comme le dit Goffman (1973b, p. 13-15), l'ordre public n'est pas à ce point rigide et fragile, qu'il serait remis en cause par des accroc, des incivilités, des agacements.

Si l'incivilité est bien le fait de faire peser le poids du moi dans la situation (selon la formule de Sennett), faire peser le poids d'une « différence sociale » en relève-t-il également ? Si la civilité est le domaine des procédures d'apaisement, les incivilités sont-elles des procédures de conflictualité ? Pour s'engager dans des procédures de conflictualité, il faut avoir certains appuis, certains éléments indiquant que l'issue de cette conflictualité a des chances d'aboutir positivement. On peut – et cela se fait couramment – faire peser le poids de ses différences sur la situation, et on le fait d'autant plus qu'on a quelques chances de parvenir à « définir la situation »¹⁶. L'ordre public (comme l'ordre social) n'est ni homogène, ni « égalitaire », ni défini une fois pour toutes. Il est au contraire disputable et disputé.

1.3. Des enquêtes ethnographiques en terrain urbain

Après ce tour d'horizon théorique de la ville et ses problèmes, examinons maintenant quelques enquêtes conduites en terrains urbains. Nous en distinguerons trois grands types : les premières portent sur des groupes et cultures urbaines – leur entrée est sociale ; les secondes portent sur « la cité », elles interrogent l'ordre public et ont souvent lieu dans de grandes métropoles ; les troisièmes portent sur « la ville », son expérience, sa poétique, ses ambiances.

16 « Toute conduite auto-déterminée est précédée d'une phase d'examen et de délibération, que nous pourrions appeler *définition de la situation*. A vrai dire, il n'y a pas que les actes concrets qui nécessitent une définition de la situation. C'est en effet toute une ligne de vie, toute une personnalité qui découlent peu à peu d'une série de telles définitions. » Thomas, 1990, p. 80 (il souligne).

Goffman critique les « théories de psychologie sociale » et « la fameuse formule de W. I. Thomas selon laquelle, « si les situations sont définies comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Cette affirmation littéralement juste, est pourtant fautive dans son interprétation courante. Il est évident que le fait de définir des situations comme réelles a des conséquences, mais celles-ci peuvent n'avoir que peu d'incidence sur le cours des choses. Il arrive qu'une définition inadéquate de la situation n'ait d'autre effet que de laisser planer un léger embarras chez ceux qui s'y sont risqués. Le monde ne se réduit pas à une scène, et le théâtre non plus. [...] Si toute situation demande à être définie, en règle générale cette définition n'est pas inventée par ceux qui y sont impliqués [...] ; le plus souvent, nous nous contentons de confirmer correctement ce que nous attendons de la situation et nous agissons en conséquence. » Goffman, 1991, p. 9.

1.3.1. L'entrée par les « groupes et cultures urbaines ».

L'école de sociologie de Chicago a produit de nombreuses enquêtes en terrain urbain. Elle s'est intéressée aux formes de socialités spécifiques à une métropole en mutation, industrielle et dans laquelle le déplacement social et l'immigration jouent un grand rôle. Elle est au fondement de l'anthropologie et de la sociologie urbaine, mais plus au sens d'une anthropologie *dans* la ville, que d'une anthropologie *de* la ville (Hannerz 1996). La référence centrale de cette école est celle des *social survey* (enquêtes sociales) focalisées sur des groupes sociaux, certes urbains mais abordés comme des entités spécifiques, des « cases studies » (Cefaï, 2002). Que l'on pense aux gangs de rue (Thrasher, 2013), aux paysans polonais émigrés (Thomas, Znaniecki, 2005), aux vagabonds (ou hobos) (Anderson, 2018), aux danseuses de cabarets (Cressey, 2008), ou encore aux filles inadaptées (Thomas, 2018), on voit que ces travaux traitent de microcosmes ou de « niches » dans l'écologie urbaine. Zorbaugh (1983) traite de la ville de Chicago en elle-même, interrogeant l'organisation sociale de l'espace urbain et sa répartition en zones paupérisées et dorées. Burgess et Mackenzie (Grafmeyer, Joseph, 1990) analysent l'évolution du peuplement de la ville. Mais ces chercheurs traitent plus de la répartition spatiale des groupes sociaux que des formes de sociabilité qui s'épanouissent dans la ville. On trouve certes dans ces travaux une interrogation sur des fonctionnements sociaux typiquement urbains, constante de la sociologie urbaine, à savoir l'arrivée d'« étrangers » ou de nouveaux venus construisant leurs réseaux de sociabilité (Wirth, 2006).

Les grandes enquêtes états-uniennes ayant pris des villes pour objets d'études (Lynd, Lynd, 1959 ; Warner, 1963), les ont considérées comme des entités sociologiques pertinentes pour représenter la société américaine, et non comme des objets d'enquête empirique au travers de leurs espaces publics. Notons qu'il s'agissait de petites et moyennes villes (15 et 30 000 habitants). En France, les travaux de sociologie urbaine se partagent longtemps entre approches durkheimiennes et marxistes (Le Breton, 2012). Halbwachs étudie la « relation réciproque [qui] s'établit entre la forme sociale, c'est-à-dire l'organisation, la configuration et la cohésion, et l'espace matériel » (Fijalkow, 2013, p. 21)¹⁷. Des travaux marxistes plus tardifs sont produits sur des villes comme outils de production capitaliste (Castells, Godard, 1973). Lefebvre (2000) propose, dans une veine marxiste également, une réflexion sur la « (re)production sociale de l'espace ». Certaines enquêtes empiriques de terrain sont également réalisées à Paris sur les conditions de vie des quartiers ouvriers (Chombart de

¹⁷ Halbwachs indique que « la société s'insère dans le monde matériel, et la pensée du groupe trouve dans les représentations qui lui viennent de ses conditions spatiales un principe de régularité et de stabilité » [1938] ». Ibid.

Lauwe, 1965). Plus tardivement, le développement d'une anthropologie urbaine française étudie les pratiques habitantes (Gurwith, Pétonnet, 1987 ; Certeau et al., 1994 ; Raulin, 2001).

Des questionnements plus larges sur la socialité urbaine existent dans l'école de Chicago, mais ils sont plus théoriques qu'empiriques. Park interroge les spécificités du fonctionnement urbain, à partir de fragments d'observations et d'expériences (Grafbeyer, Joseph, 1990). Wirth a abordé plus tard cette question de « la ville », dans son article « *urbanism as a way of life* » qui est considéré par un certain nombre de sociologues de l'urbanité comme fondateur (Tonnelat, 2016). Il y pose les bases d'un « mode de vie urbain », de formes favorisant à la fois la concurrence, la spécificité (individuation), et l'excentricité. Si l'école de Chicago a produit de nombreuses enquêtes dans la ville, la question de l'enquête sur la ville y est moins nettement présente. Les questions ouvertes par Simmel – dont les textes sont un amalgame particulier d'observations de situations et d'extrapolations théoriques – demeurent, aujourd'hui encore, une matrice des interrogations sur la socialité urbaine.

1.3.2. L'entrée par la « cité » et l'« ordre public ».

Il nous semble que l'essentiel du questionnement sociologique sur la compréhension des formes de la socialité urbaine, ait été réalisé par la seconde école de Chicago, autour de Goffman. Cet auteur continue le travail de Simmel (et cette forme d'observation de situations développées en concepts). Goffman apporte de nombreux éléments sur le contenu, les formes de la socialité des espaces publics. La compréhension du lien social urbain s'en est trouvée considérablement améliorée. Les enquêtes de terrain de Goffman ne portent pas sur des sujets urbains (les îles Shetland, les hôpitaux psychiatriques). Pourtant, l'essentiel de son travail a consisté en une compilation de données sur les comportements de coprésence, sur les interactions qui ont lieu essentiellement en milieu urbain. S'il travaillait, nous a-t-on dit, avec des « post-it », et si ses livres sont (pour la plupart) des compilations d'articles eux-mêmes composés par un montage de données diverses, il est parvenu par ce moyen à saisir les traits structurant des relations en publics, des comportements dans les lieux publics, des interactions et des situations de la vie quotidienne « parmi les classes moyennes américaines » (Goffman, 1973b, p. 16). Le pas supplémentaire par rapport à Simmel, consiste en des observations (souvent qualifiées de « naturalistes ») d'une grande précision. Les ouvrages de Goffman sont donc d'abord basés sur des observations, mais sans se référer à un « terrain » délimité

et précis. Pourtant, sa précision d'observation en fait encore aujourd'hui, le plus grand répertoire des comportements et des concepts servant à l'étude sociologique des situations urbaines.

Lyn Lofland (1973 ; 1998) est l'une des continatrices de l'œuvre de Goffman ayant orienté son travail spécifiquement sur « la ville ». Avec un matériau empirique de première main, elle tend à saisir des situations-types et des « principes » organisant les comportements urbains. Jane Jacobs (2012) étudie également les espaces publics urbains, la question de la vie urbaine et de son déclin, la coproduction sociale de la sécurité et de l'urbanité. Richard Sennett (1995 ; 2019) propose une socio-histoire des comportements urbains et une réflexion sur « l'éthique de la ville ». On peut dire que ce sont des formes d'enquêtes sur la ville, mais qui ne font pas d'une ville un terrain. La ville engage-t-elle à un éclatement de la notion de terrain, par son étendue, par la multiplicité de ses espaces et de ses situations, et de ses temps ?

Une nouvelle sociologie *de* la ville se développera autour d'une interrogation sur les espaces publics et l'urbanité (Joseph, 1984), en s'inscrivant largement dans l'héritage interactionniste nord-américain. Traducteur de Goffman, Isaac Joseph a produit deux types d'ouvrages, certes corrélatifs mais sensiblement différents. Ses premiers travaux importants (comme Simmel et Tarde, il est philosophe de formation) consistent à interroger l'espace public urbain comme lieu d'une forme de socialité spécifique, ainsi qu'à proposer des outils conceptuels pour l'aborder (1984 ; 1998). Un deuxième pan de son travail est plus empirique. Il dirigera différentes enquêtes sur les espaces publics, et ajoutera à ces outils méthodologiques, des apports relevant de l'écologie de la perception et des travaux sur la cognition située. Ses enquêtes ont porté sur les relations de services (1995), les « lieux-mouvements » (1995 ; 1999) et l'automatisation du métro parisien (2004). Isaac Joseph a impulsé un courant d'enquête d'inspiration pragmatiste sur les espaces publics urbains (Cefaï, Joseph, 2002) qui s'est développé durant ces vingt dernières années. On peut distinguer dans cet ensemble, des enquêtes portant sur les interactions dans les espaces publics (Quéré, Brezger, 1992 ; Bordreuil, 1995, 2002 ; Bidet et al., 2015 ; Bidet, 2020 ; Tonnelat, 2003, 2016), et des travaux portant plutôt sur la dimension (micro) politique de l'expérience des espaces publics (Cefaï, Pasquier, 2003 ; Cefaï, 2007b, 2011, 2013 ; Quéré, 2003 ; Quéré, Terzi, 2015 ; Garcia Sanchez, 2002, 2006, 2007 ; Gayet Viaud, 2006, 2014, 2019).

On peut supposer qu'à travers cet ensemble de travaux, une « sociologie de l'urbanité » est aujourd'hui mature. Elle n'est pourtant pas si constituée que cela, mais plutôt au carrefour d'options

théoriques différentes. Les questions qu'elle traite nous semblent toutes concerner le « lien civil » comme type de lien social spécifiquement urbain. Mais il existe plusieurs manières de l'aborder. Détailler ces différentes approches nous permettra de situer la nôtre. Nous en identifions quatre. La première, caractérisée dans les travaux de Samuel Bordreuil et Daniel Cefaï, continue fidèlement l'héritage josephien, particulièrement dans sa veine goffmanienne. L'ordre public qui se construit à travers des formes d'interactions est au cœur du questionnement. Les situations d'interactions déploient des horizons d'actions en constant travail et ajustement, et constituent de l'ordre public en train de se faire. Elles appellent des observations à la fois précises et réflexives, dans le but de saisir les questions en jeu et en devenir dans les situations. Une seconde approche est caractérisée par les travaux d'Alexandra Bidet (2015, 2020), Marc Breviglieri (2004), Breviglieri et Danny Trom (2003), et Laurent Thévenot (1990 ; 2006). Ce sont plutôt des approches en termes de cognition située et d'une sociologie compréhensive du sens de l'activité empirique. C'est moins « l'ordre de l'interaction » qui fait question, que les « valuations ordinaires » mobilisées dans les cours d'actions qui sont appréhendés (Bidet et al., 2011). Autrement dit, il s'agit d'une interrogation sur les engagements pratiques et leurs horizons d'expérience (Thévenot, 1990 ; Bidet, 2011). Une troisième approche nous semble caractérisée par les travaux de Stéphane Tonnelat (2003, 2012, 2016a, 2017) et de Pedro José Garcia Sanchez (2006). Ce n'est ni tout à fait « l'ordre public », ni vraiment les horizons d'engagements individuels qui sont appréhendés, mais plutôt les formes d'actions réciproques produites lors de situations urbaines. Ce qui intéresse ces auteurs, selon nous, est moins la question de l'ordre résultant des interactions que l'exploration ethnographique des coproductions interactionnelles et de leurs formes. L'accent est moins mis sur la réflexivité issue de l'action que sur la description de ces situations. Une quatrième approche interroge les formes de civilité et de lien civil en tant que production du politique dans les espaces publics (Gayet Viaud, 2006, 2014, 2019 ; Garcia Sanchez, 2002). Le questionnement porte également sur l'ordre d'interaction, les engagements en action, et les milieux situés, mais au prisme des enjeux moraux et des perspectives politiques qu'ils comportent.

1.3.3. L'entrée par la « ville » et les ambiances urbaines.

A partir des années 70 de nouvelles perspectives s'ouvrent dans la « sociologie urbaine » en France (Le Breton, 2012). Sous la forme d'approches plus littéraires se démarquant du format de l'enquête

sociologique (et de la discipline¹⁸), des travaux interrogent l'expérience située et sensible des espaces urbains (Sansot, 2004 ; Medam, 1979). L'expérience des espaces aux architectures modernes font l'objet de travaux qui se situent au croisement des sciences sociales et de l'architecture (Augoyard, 1979). Le champ d'études des ambiances urbaines, architecturales et paysagères, se développe ainsi et déplace la matrice théorique et méthodologique. Ce sont les liens aux environnements et aux lieux qui sont appréhendés de façon centrale. L'appellation de « sociologie des ambiances urbaines » n'est d'ailleurs pas évidente. En effet, ces travaux ne relèvent ni tout à fait de la même tradition intellectuelle, ni directement de l'institution universitaire. Cette approche s'est surtout développée en marge de l'université, dans les écoles supérieures d'architecture et de paysage¹⁹. Son ancrage théorique relève majoritairement d'une socio anthropologie phénoménologique et pragmatiste, et sa dimension appliquée est propice aux expérimentations et innovations méthodologiques (Grosjean, Thibaud, 2001). La question abordée par ces auteurs (Augoyard, 1979 ; Sansot, 2000 ; Medam, 1979 ; Thibaud, 2015 ; Petiteau, 2012 ; Thomas, 2005 ; Tixier, 2013 ; Bailly, 1992 ; Younès, Goetz, 2010), est celle de l'exploration et de la compréhension d'environnements et d'espaces au travers de « l'expérience sensible ». Ces recherches s'interrogent fondamentalement sur la construction des milieux et de l'habitabilité (Younès, 2010). L'expérience sensible constitue ainsi une connaissance de la ville qui mérite d'être enquêtée. En effet, ce ne sont pas uniquement les formes d'actions réciproques avec leurs semblables qui préoccupent les citoyens, mais aussi les phénomènes sensibles et esthétiques qui se produisent au contact des espaces et environnements urbains.

Une ambiance est un composé affectif et environnemental. Toujours à la fois perçue et sentie, l'ambiance est difficile à concevoir et à objectiver. Elle est chargée d'une « signification » diffuse. Thibaud rappelle (citant Straus) que « [l]e vivant [...] se constitue [...] dans le sentir [...] » (2015, p. 24). Chercher à comprendre ces phénomènes d'ambiance, c'est entrer dans le domaine de l'expérience quotidienne, c'est enquêter sur les relations avec diverses entités (non-humaines et humaines également). Les affects et perceptions qui se composent au contact des lieux et situations, sont pourtant tout à fait ordinaires et normaux. Ces enquêtes se font, bien souvent, à partir des expériences personnelles du sentir, car comme le dit Merleau-Ponty :

« La perception du monde par les autres ne peut entrer en compétition avec celle que j'en ai

18 Pierre Sansot est docteur en philosophie et enseignera l'anthropologie à l'université de Montpellier. Alain Médam est docteur en lettres et sciences humaines et sera directeur de recherche au CNRS. Jean François Augoyard est docteur en « études urbaines » et enseignera à l'école d'architecture de Grenoble.

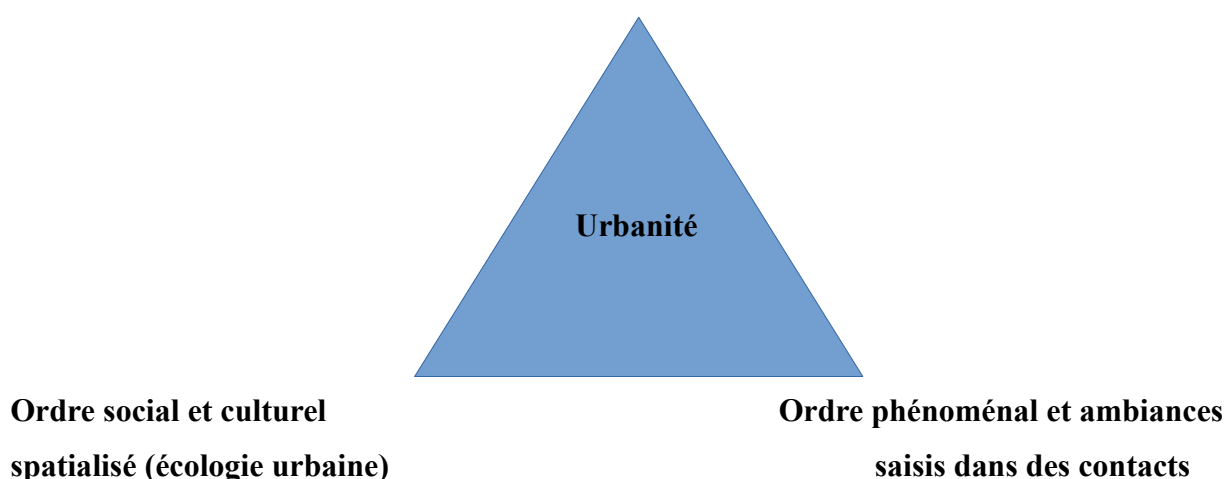
19 D'abord à Grenoble, au laboratoire Cresson de l'école d'architecture.

moi-même : mon cas n'est pas assimilable à celui des autres, je vis ma perception du dedans, et, de l'intérieur, elle a un pouvoir incomparable d'ontogénèse [à savoir de « production d'être »] » Merleau Ponty, 1964, p. 84.

Dans cette approche par les ambiances, les affects et le sensible sont les boussoles du sens. Ces travaux ont été le creuset du développement de « l'enquête par la marche » (Thibaud, 2001 ; Petiteau, Renoux, 2012, 2018 ; Thomas, 2005, 2007, 2010 ; Tixier, 2013, 2016), que nous avons utilisée. Avec cet outil, s'ouvre un questionnement plus écologique que strictement sociologique sur la ville : « La science écologique nous apprend que notre environnement physique n'est pas une entité inerte et immuable ; c'est un assortiment de relations vivantes, mouvantes, entre les êtres et les objets. » (Murphy, cit. in. Quéré, Relieu, 2001, p. 33). S'agit-il donc d'intégrer une quantité assez considérable d'éléments (non-humains) dans les définitions des situations – au premier rang desquels l'espace urbain ? Faut-il ouvrir plus encore le champ en révisant notre schéma de l'urbanité ? En tout cas, en nous basant sur le terrain, nous ne pouvons que constater que cette dimension des ambiances urbaines est très présente dans l'expérience des citoyens. Les lieux, leur forme, leur entretien, agissent et nous font réagir, et participent de l'expérience urbaine la plus ordinaire.

A l'aune de ce tour d'horizon des enquêtes en terrains urbains, nous proposons le schéma suivant :

Ordre public et interactionnel saisi en situations



L'enquête en terrain urbain a donc à faire à du « public » au travers du sens des situations de coprésence et des formes d'interactions, à du « social » au travers des groupes sociaux, de leurs fonctionnements spécifiques et de leur répartition territoriale, et à de « l'urbain » au travers de l'expérience sensible des espaces de la « ville ». On peut se demander quelle méthodologie d'enquête mettre en œuvre pour saisir ces différentes dimensions qui constituent la ville, dans son expérience ordinaire.

1.4. Enquêter l'urbanité par les aventures de l'engagement et les intrigues ordinaires de « l'expérience publique ».

1.4.1. L'ordre public en action, un ordre social et écologique

L'« ordre » des interactions en ville est certes fait de discrétion et de réserve, sans être pour autant indifférent à l'entourage. Au contraire, il y est relativement sensible. Si « ordre » il y a, c'est dans les formes (typiques) prises par les interactions qu'il faut le chercher. Dans les situations urbaines de coprésences, personne n'est vraiment acteur en particulier, mais tout le monde joue sa partie. Comme dans un orchestre, si un membre décide de jouer une autre partition, il affectera l'ensemble du morceau, de la situation. Les situations d'interactions sont donc des entités coordonnées. Par notre comportement, nous contribuons à un ordre, par notre manière de ne pas faire de vague (ou en faire), de (ne pas) déranger les autres qui sont à côté par exemple. Cet ordre n'est pas si anodin qu'il paraît. Il est au contraire en vigueur à peu près en chaque situation, que ce soit dans le bus, ou avec notre supérieur au travail, avec notre famille, avec nos amis ou des voisins devant notre porte. Cet ordre peut être qualifié de présentiste. Il est le suivant : maintenir et performer le déroulement de l'interaction sans encombre et le mieux possible. C'est une forme de respect, qui peut s'appliquer en toutes circonstances. Goffman en saisit ainsi les enjeux :

« [L]a réflexion sur les ordres sociaux a subi une déformation conservatrice [...]. Il y a cette doctrine politique pour laquelle l'ordre est « naturel », tout ordre est bon et un mauvais ordre social vaut mieux que pas d'ordre du tout. Il y a aussi la croyance selon laquelle les règles d'un ordre social sont faites pour rendre possible les rapports mutuels. Et il est vrai que les règles d'un ordre social sont nécessairement telles qu'elles préviennent toute forme d'activité qui romprait les rapports mutuels et les rendrait impraticables. Pourtant, il est encore vrai qu'un grand nombre d'infractions sont compatibles avec le maintien d'un ordre, et que la question de leur nombre exact est un beau problème qui a excité les passions, non les esprits. Enfin, dans

une société complexe, la désorganisation d'un ordre social n'est que l'effondrement d'un des composants du tout, et le tout n'est pas intégré si étroitement qu'il puisse s'effondrer pour autant. [...] A la différence de nombreuses organisations et structures, un ordre peut profiter à presque tous les individus qui y participent, souvent avec équité et parfois énormément en proportion du coût individuel ; en fait, il peut être consciemment soutenu (et même établi) parce que les profits mutuels sont évidents. Des personnes peuvent s'assembler et s'accorder volontairement pour respecter certaines règles fondamentales, formant ainsi une coalition normative [...] C'est pourquoi, quand un ordre s'effondre réellement, il peut s'ensuivre un déluge de troubles sociaux, et les participants sont alors forcés d'apprécier tous les usages qu'ils faisaient de l'ordre ancien et toute la dépendance qu'ils avaient formée à son égard. Réclamer un ordre est donc juste, en dépit du fait que cela entraîne une imagerie dont l'usage, semble-t-il, a été de justifier toutes sortes de mesures coercitives et superflues, et qu'il est possible d'exciter la crainte d'un effondrement de l'ordre à partir de troubles mineurs dont les conséquences se limitent pour beaucoup à cette réaction excessive. [...] [J]e m'intéresse aux règles fondamentales et aux régulations corrélatives du comportement qui appartiennent à la vie publique, aux personnes qui se joignent, aux lieux et aux manifestations sociales où a lieu ce contact en face à face. Je m'intéresse donc particulièrement à « l'ordre public ». [...] [L]'intérêt pour l'ordre public s'est concentré sur ces situations où inconnus et simples connaissances deviennent matériellement accessibles les uns aux autres, situations où il se peut que l'ordre comme tel soit un point central. » Goffman, 1973b, p. 13-15.

Un tel « ordre public » fait appel à des compétences spécifiques, comme les « ressources sûres » de la pluie et du beau temps (Goffman, 2016), ou la compétence à éviter les blancs ou à leur donner un caractère anodin (en maintenant un « engagement »). Cet ordre est vulnérable aux (arrières-)pensées des uns et des autres, susceptible de « se voir », d'apparaître pertinentes et d'induire un malaise sur les intentions des uns et des autres, et donc sur la conduite à tenir. Il est essentiellement naïf²⁰, mais ce serait un contresens de penser qu'il est hypocrite. Il est en fait rigoureusement respectueux des formes de l'interaction. Ce formalisme a pour fonction de rendre possible les rapports mutuels entre tout un chacun (quelles que soient les caractéristiques des personnes), de « profiter à presque tous les individus qui y participent, souvent avec équité et parfois énormément en proportion du coût individuel ; en fait, [s]es profits mutuels sont évidents. » (Ibid.). C'est aussi un « ordre expressif » (Goffman, 1974), et toute la question est celle de sa justesse et des coordinations consenties à son égard. Ce que l'on peut en saisir par l'enquête, ce sont ses manifestations concrètes qui renvoient à des raisons, intrigues ou justifications (Boltanski, Thévenot, 1990), et qui informent sur la qualité du social, pour ainsi dire.

L'ordre établi dans les formes interactionnelles en vigueur, ne profite pas également à tous. Certains peuvent en être exclus. Cette exclusion peut être l'effet d'une socialisation n'ayant pas transmis ces

20 « [I] est fréquent que les sentiments spontanés se composent plus élégamment avec la structure formelle de l'échange rituel que les sentiments consciemment élaborés. » Goffman 1974, p. 24.

compétences-ci (mais d'autres), d'une « appartenance sociale » spécifique ayant recours à un autre ordre d'interaction, comme c'est le cas pour beaucoup de monde, notamment les enfants, adolescents, ruraux, étrangers notamment. Les différents « groupes sociaux » ont souvent des ordres d'interaction avec leurs propres formes. Il suffit de songer aux formes interactionnelles châtiées et affectées des plus privilégiés, ou au contraire aux formes rugueuses et volontiers querelleuses des moins privilégiés. L'ordre public n'est pas uniforme et il est corrélé à « l'ordre social », même s'il s'en distingue. Il s'en distingue par son présentisme (l'important est le déroulement de l'interaction sans encombre), sa fonctionnalité et son « pragmatisme », mais il ne le remplace pas, ni ne l'efface. Il peut être au contraire l'occasion d'en remonter, de faire un usage de ses différences selon l'opportunité. Bref, dans les situations de coprésence, un « ordre public » est certes en cours, mais aussi en jeu et parfois en dispute.

S'il existe quelque chose comme un ordre public, et s'il y a des interactions qui se déroulent « avec encombre », c'est qu'elles témoignent d'autres ordres d'interaction (qui ensemble font un ordre public). L'intérêt n'est pas forcément mutuel et réciproque pour tous et en toutes circonstances. L'intérêt peut aussi être spécifique et différencié. Les « situations » sont des petits « systèmes d'activités situées » (Joseph, 1998b, p. 28) qui ont leur limites, leurs territoires et leurs publics. Il y a des situations qui sont moins « publiques » que « paroissiales » selon le mot de Lofland (1998). Les formes interactionnelles sont différentes, parce que l'intérêt mutuel n'est pas commun mais circonscrit à des mondes sociaux et catégories de personnes. Ces situations existent communément en ville, mais leur articulation à l'ordre du public (*public realm*), est plus ou moins souple. Ces formes de coordinations mobilisent les espaces urbains. Se mettre sur le côté du trottoir pour discuter avec une connaissance croisée dans la rue, se fait comme un aparté, mais d'autres définitions situationnelles (déviantes ou délinquantes par exemple) requièrent une certaine exclusivité et certains territoires. Différents types et définitions situationnels coexistent en ville, parfois simultanément, avec plus ou moins de frictions ou de fluidité.

La ville est donc le milieu d'un ordre spécifique, dit « public ». Les espaces publics sont comme des interfaces de rencontres mettant en « communication » (et en commun) des personnes qui ont par ailleurs leurs histoires, leurs identités. La ville est le terreau de rencontres, de croisements, de coprésences entre étrangers et inconnus, bref c'est un espace porteur d'un potentiel d'innovation sociale. C'est une sorte de laboratoire de « rencontres sociales » (Goffman, 1961), et en ce sens c'est un phénomène social spécifique. Si ces « rencontres sociales » diffèrent selon les contextes

(l'ordre public n'est pas décorrélé de l'ordre social), elles sont l'apanage des espaces publics des villes.

« [U]n espace public est un dispositif de mise en tension des identités entre distance et proximité, entre le face-à-face avec autrui et la coprésence de tout un chacun [...]. Il rappelle que toute socialisation passe par un travail de figuration [...]. Le fait même qu'un espace public soit « disputable » (dans ses usages ou dans les normes qui le régissent) en fait le théâtre originaire du civil, comme domaine des procédures d'apaisement, et du civique, comme domaine des controverses sur le bien public. [...] L'espace public ne construit d'identités que *rapportées* (dans un milieu de visibilité mutuelle) et culturellement *fragmentaires* (dans l'ordre de l'interaction) [...] C'est cette tension constante entre *l'accord* comme unité d'analyse de la pragmatique et *la mésentente* comme condition du politique qui est au cœur de l'étude des relations en public » Joseph, 1998, p. 15-16.

Ces sociabilités anonymes, superficielles et présentistes des espaces publics, ne sont pas des sociabilités en manque de structures, de consistance, de logique, de principes. Elles sont au contraire spécifiques, urbaines, comme un registre supplémentaire du social. Les « rencontres sociales » interviennent par moments, et la ville a de ces flux et reflux de « publicité ». Elle n'est pas à tout moment et en tous lieux « en mode public » (Tonnelat, Terzi, 2013). Aussi, ces relations en public se caractérisent par un caractère toujours redéfinissable et en cours de définition au moment présent, comme le dit bien Isaac Joseph, à nouveau :

« Le langage de la sphère publique s'articule donc autour de deux fonctions communicatives apparemment contradictoires : d'une part une fonction localisante qui l'attache à la « spéciosité du présent », d'autre part une fonction de délocalisation qui fait d'un espace public un espace d'accessibilité relative. C'est cette double articulation qui distingue un public d'un milieu [...]. Un espace public c'est tout le contraire d'un milieu ou d'une articulation de milieux. Il n'existe comme tel que s'il parvient à brouiller le rapport d'équivalence entre une identité collective (sociale ou culturelle) et un territoire. Une grande ville n'est un laboratoire de socialité que si elle fait de l'organisme urbain quelque chose de très particulier, fait de pleins et de creux, une éponge qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites et ses cavités. Un espace public n'est donc pas définissable par sa centralité – au contraire il peut se caractériser par son excentricité – mais par son fonction de désenclavement. De sorte que l'abstraction des identités sociales qu'il requiert de ceux qui y participent ne touche pas seulement les acteurs individuels, mais également les identités collectives. Ou, pour dire les choses autrement, un espace public n'est pas un plan d'organisation des identités dans un milieu, c'est un plan de consistance où les identités sont problématiques et les situations constamment redéfinissables. [...] [I]l faut arrêter de se plaindre de la superficialité des rapports sociaux. La grande ville n'est pas le décor d'une perte irrémédiable du sens. C'est un milieu où les identités se laissent lire en surface [...]. La surface comme lieu du sens, c'est très précisément l'expérience anthropologique du flâneur. [...] Affranchi de l'espace et du temps linéaires, le flâneur peut [...] glisser sur les surfaces de signes et se laisser capter par un moment et un visage [...]. [L]e flâneur, contrairement à

l'herboriste, ne dispose pas de son temps. Il se fait emporter par lui. Il dérive sur un scintillement de situations et les images qui l'envahissent n'ont aucune destination ; elles constituent sa ligne de flottaison, sa stabilité provisoire. » Joseph, 1984, p. 39-45.

La ville est un milieu de « rencontres sociales », mais celles-ci peuvent être aussi bien de simples contacts de coprésences que des liens durables entre des personnes issues de différents milieux, cultures et pays. La ville n'annule pas l'ordre social structurel, mais dans ses espaces publics, un ordre différent (public) y a cours. Comme le signalait Goffman et après lui Joseph, « [l]e rapport entre l'ordre structural et l'ordre de l'interaction est un « couplage flou ». » (Boucher, 2015, p. 68). La ville distribue des types de situations et d'expériences corrélées à des ordres distincts, social, public, « paroissial » ou communautaire, familial. Entre ces ordres ou régimes, il y a parfois confusion, friction, désorientation et mésusages (ou erreur de registre). Mais en tout cas, il y a des passages et des commutations entre les registres. « [L]'écologie urbaine telle que la concevait l'École de Chicago [...] [interroge] le traitement des formes régulières d'ajustement ou de conflit produites par la coexistence de différents types de populations sur un même territoire ». (Boucher, 2015, p. 58). Un « ordre écologique » renvoyait ainsi, pour l'école de Chicago, à une éthologie des comportements inhérents aux caractéristiques socio-culturelles des personnes et des groupes. Cela existe bien, surtout dans les villes d'immigrations comme Chicago et Saint-Etienne.

1.4.2. « L'expérience publique » en question

Louis Quéré (2003) suggère que « le public » peut se saisir comme une forme d'expérience, comme « une configuration de rôles, une dramaturgie » spécifique (Ibid., p. 114). Il emprunte la notion d'expérience à Dewey, pour qui il s'agit d'« un composé de choses faites et de choses subies ou endurées, ce qui est fait et ce qui est subi s'articulant l'un à l'autre dans un tout intégré, de telle sorte que la conclusion n'est pas seulement un point final, une terminaison, mais l'aboutissement, voire la culmination, de ce qui a précédé, et en dépend. » (Ibid., p. 123). Dans l'expérience, on ne se contente pas de subir, mais nous agissons aussi en vue de rendre nos actions appropriées :

« Nous ne sommes pas simplement soumis au cours des choses, nous pouvons aussi tenter d'intervenir sur lui pour induire ou pour prévenir des situations présentant des qualités désirables ou indésirables, ou encore pour empêcher que ne se produisent des événements ou que soient entreprises des actions dont on peut craindre que les conséquences soient fâcheuses, néfastes [...] » Ibid., p. 123

Une telle conception de l'expérience demande, pour être appréhendée, le récit prenant en charge les « aventures du soi » et les hésitations se produisant dans les interactions. A partir de là, de l'expérience que chacun fait, on peut saisir une dimension publique. Lorsque Laurent Thévenot (2006) décrit les différents régimes d'engagements dans lesquels nous pouvons nous inscrire selon les situations, il aborde bien la dimension « politique » de l'ordinaire. Rappelons la célèbre définition de Dewey, selon laquelle un « public » est « l'ensemble des personnes susceptibles [...] d'être affectées par les conséquences indirectes d'une activité sociale [...] [et] d'être intéressées à leur contrôle [...]. » (Quéré, 2003, p. 124). Selon cette conception, nous sommes (chacun de nous) toujours engagés à la fois dans des cours d'actions déjà déployés par d'autres (et par des équipements), et dans l'évaluation des conséquences de nos actions. Ces conséquences sont aussi bien interactionnelles que « logiques », car elles sont appréhendées au travers des « intrigues » que notre action peut ouvrir si nous agissons dans un certain sens. En ce sens, il apparaît que nos moindres actions sont inscrites dans le canevas des enjeux de leurs conséquences (sociales et « politiques »). Ces éléments sont souvent « pensés » ou sentis dans l'expérience (parfois à contretemps).

« Le public politique représente [...] une forme d'association caractérisée par le fait qu'elle se constitue autour de l'observation et de l'exploration, de l'appréciation et de la régulation de certaines conséquences, pour le « vivre-ensemble », des actions conjointes des membres d'une collectivité et des situations qu'elles créent : [citant Dewey] « Quand ces conséquences sont appréciées intellectuellement et émotionnellement, un intérêt partagé apparaît, et la nature de la conduite associée à d'autres est par là transformée. [...] La caractéristique du public en tant qu'état surgit du fait que toutes les formes de conduite interconnectée peuvent avoir des conséquences étendues et durables, qui impliquent d'autres personnes que celles qui sont directement engagées. Quand ces conséquences sont saisies par la pensée ou le sentiment, leur reconnaissance conduit à agir sur les conditions qui les ont engendrées. Il faut veiller sur ces conséquences, les explorer. » » Ibid., p. 125

En toutes circonstances, nous « apprécions » (contraints et forcés) les conséquences de nos actions et de celles des autres. Les situations que nous vivons sont l'objet d'une valuation « pragmatique » constante (« ça se passe bien, ou pas si bien »), valuation qui opère sur plusieurs registres (social, affectif, sensible, etc.) Ce travail est l'intelligence que nous mettons au travail dans les situations les plus ordinaires, afin de pouvoir y agir et réagir pour que ça se passe au mieux. Les données de l'expérience sensible sont ainsi souvent pertinentes pour (re)composer nos liens avec l'entourage,

cette dépendance environnementale étant inhérente à notre condition de vivant (Dewey, 2005a). Nous sommes ainsi toujours inscrits dans un écheveau de « dépendances sociatives », mais nous agissons et pouvons donner forme à ces liens.

Ainsi, le suivi détaillé de l'expérience d'une personne devrait pouvoir rendre compte de son « enquête ordinaire », de son cadrage, de ses hésitations²¹, de ses problèmes, qui sont bien un « contenu significatif de son activité » sociale (Weber, 1995). Ce que disent Marc Relieu et Cédric Terzi (2003)²² à propos des aménagements urbains, vaut aussi pour les interactions ordinaires :

« [L]es passants de telle ville verront fleurir quelques bornes et autres murets séparant les voies réservées aux bus de celles attribuées aux autres véhicules motorisés. Les automobilistes et les piétons devront alors prendre en compte ces nouveaux aménagements dans l'orientation de leurs trajectoires. Les passants de telle autre cité verront s'ériger, en lieu et place des deux tours majestueuses, un monument commémorant la mémoire des victimes d'un attentat. Certains pourront flâner sur le nouvel espace ainsi créé, contempler le monument ou en déplorer l'esthétique douteuse, le photographe, s'y recueillir. [...] Autrement dit, ces aménagements modifieront visiblement l'organisation et l'orientation de l'espace urbain et des pratiques qui s'y déploient. Ils transformeront les perspectives face auxquelles et dans lesquelles s'inscrivent les passants et les flâneurs pour orienter leurs déplacements. Ils redéfiniront la mise en œuvre des modalités du vivre ensemble, des opérations méthodiques et des principes normatifs qui orientent les pratiques urbaines routinières. Bref, ils contribueront à la définition de nouvelles « politiques ordinaires de la vie urbaine ». Ibid., p. 392.

Les formes d'interactions et de sociabilité expérimentées en ville, sont aussi des « perspectives face auxquelles et dans lesquelles s'inscrivent les [citadins] ». Elles sont une « mise en œuvre des modalités du vivre ensemble, des opérations méthodiques et des principes normatifs qui orientent les pratiques urbaines routinières. » (Ibid.) Ces éléments permettent de préciser ce que nous cherchons à saisir, à savoir les enjeux d'une expérience ordinaire de la ville, et à travers eux, les formes d'association et d'interaction « en public ».

« Si c'est l'action qui est collective, et pas le sujet, on peut en inférer que ce qui définit un public c'est un mode d'association dans l'expérience d'une situation, donc une manière déterminée d'agir et d'endurer ensemble. Il n'a pas d'autres sources que cette action et cette passion communes, et ce sont elles qui sont au principe du mode d'association qu'il représente. Bref, il faut privilégier l'usage adverbial (« en public ») par rapport à l'usage nominal « le public ». » Quéré, 2003, p. 129.

21 Comme le dit Kafka, « il y a un but mais pas de chemin, ce que nous nommons chemin est hésitation. » Cit. in Sollers, 1994, p. 365.

22 Dans un texte intitulé, rappelons-le : « Les politiques ordinaires de la vie urbaine. L'organisation de l'expérience publique dans la ville ».

« [I]l n'est pas anodin de s'engager dans l'espace urbain. À chaque fois que nous le faisons, nous pouvons être pris dans des intrigues imprévisibles [...] » (Relieu, Terzi, 2003, p. 381). Mais de quoi sont faites ces « intrigues » ? Quelles configurations apparaissent par leur intermédiaire ? Suivre les intrigues formées dans les rapports à la ville, suppose de les suivre vraiment telles qu'elles sont, dans leurs méandres éventuels. Nous sommes bien face à des ramifications multiples, mais cela ne veut pas dire que nous soyons face à un désordre. Écoutons Bruno Latour qui nous invite à suivre ce qu'il appelle les états non cristallisés du social, ses formes réticulaires :

« La sociologie de l'innovation n'offre pas à l'investigation un domaine comme le travail, la religion, la science ou la peinture, puisque les innovations ne sont pas un domaine ou une fraction détachable des activités humaines. Le génitif indique plutôt une phase du social comme l'état liquide ou gazeux. Nous découvrons d'autres états du lien social selon que nous les étudions cristallisés, stabilisés, ou labiles et comme naissants. [...] Le consommateur, le scientifique, l'usager, l'artiste, la machine, la musique, [...], le public [...], ne sont pas les points de départ obligés de la sociologie. En suivant les phases d'innovation, on peut les voir émerger, eux aussi, mais leur construction requiert des ressources croisées [...], des objets, de la société et des textes. Une fois construits, la sociologie de l'innovation retrouve les phénomènes traditionnels comme un cas particulier, comme une version provisoirement irréversible, des phases dont elle a pu documenter le mouvement. Le mot réseau permet de résumer ces parcours qui précèdent les divisions stabilisées. » Latour, Centre de sociologie de l'innovation, 1992, p. 1-2.

1.4.3. L'ordinaire, un ordre en question.

L'ordinaire²³ peut être compris sociologiquement, comme un certain réglage de l'engagement, coproduit et relancé par l'entourage.

« Voir le caractère ordinaire d'une scène, écrivait Harvey Sacks (1992), offre d'énormes avantages. Cela permet de disposer de toutes sortes de manières routinières pour s'y conduire. Ainsi, si vous avez affaire à quelqu'un qui vous est complètement étranger, par exemple un quidam dans une voiture qui s'approche tandis que vous êtes sur le point de traverser une rue, il semble terriblement utile de savoir que ce qu'il voit en vous regardant correspond non pas à quelque chose que Dieu seul connaît, mais aux traits ordinaires que n'importe qui peut voir avec les mêmes éléments pertinents. » Relieu, Terzi, 2003, p. 379.

23 « Empr. au lat. d'époque impériale *ordinarius* « rangé par ordre ; conforme à la règle, à l'usage » lui-même dér. de *ordo*, *-inis*, v. *ordre* ». <https://www.cnrtl.fr/definition/ordinaire>

Identifier systématiquement des catégories de personnes et les engagements qui leur seraient spécifiques, ferait de la ville une mosaïque de situations, un territoire hyper complexe, avec démultiplication des frontières et des normes. Dans la perspective de Sacks, l'ordinaire est une forme d'engagement (coproduite) visant à lisser les catégories pertinentes dans la situation, et à produire du commun. Marc Relieu et Cédric Terzi (2003) disent que la ville fait varier les pertinences catégorielles selon les situations. Cela a pour effet de ne les rendre pertinentes que ponctuellement, mais non essentiellement ou par principe.

« [L]es inconnus croisés en ville ne peuvent être assimilés *de facto* à des étrangers, comme l'ont rappelé à de nombreuses reprises les ethnométhodologues [...]. En effet, les passants sont susceptibles d'être perçus sous l'auspice de différentes catégories visuellement disponibles, telles que le genre sexuel, l'âge, ou les identifications ethniques. D'autres catégories, rendues pertinentes par la déambulation dans un lieu, peuvent également être mobilisées [...]. La disponibilité visuelle de ce « flux de catégories » (Lee et Watson, 1992) est caractéristique de la *publicité* et de la *diversité* de la vie urbaine. Parfois, ces identifications catégorielles disparaissent avec le croisement d'une personne ; parfois, elles précipitent l'adoption de conduites spécifiques, comme lorsqu'un piéton s'écarte pour laisser passer une personne aveugle ou une dame âgée. Mais jamais elles ne disparaissent de la scène publique au profit d'une catégorie omnipotente comme celle de « l'étranger ». » Ibid., p. 378 (ils soulignent).

La routine va souvent avec une certaine aisance. C'est un usage longuement construit et finement ajusté (Breviglieri, 2004). Dans les situations de coprésences urbaines que nous avons observées, l'ordinaire s'apparente à une réserve coproduite qui a pour effet de produire un espace (un écart) entre les profils d'engagement. Cette (co)production a souvent cours, sans même être pensée. De cette façon, une certaine stabilité (dans la définition) situationnelle prime. Les acteurs, leurs raisons et visées sont mis en sourdine. Du moins, c'est ainsi que nous l'observons. Relieu et Terzi (2003) ajoutent :

« A ces opérations méthodiques [de l'ordinaire] sont attachées, selon Garfinkel, des attentes normatives réciproques :

- tout un chacun s'attend à ce qu'autrui soit en mesure de les mettre en œuvre sans les questionner ni même les thématiser [...]. Ce savoir est considéré comme possédé et utilisé sur le mode de « l'allant de soi ». Sauf circonstances exceptionnelles, il est doté de deux propriétés essentielles : 1) il demeure à l'arrière-plan des pratiques ordinaires, 2) tout en les *constituant* de l'intérieur pour ce qu'elles sont ;
- maîtriser ce savoir pratique en société, c'est se constituer en « membre ordinaire » capable de se sentir en confiance et de voir en « apparences d'événements familiers » ce à quoi on

contribue ou ce que l'on regarde ;

– en réalisant une opération ou une autre, les membres se placent réciproquement dans un réseau d'attentes normatives relatives à ce qu'il convient ou non de faire par la suite. » Ibid. p. 385.

Ce texte nous permet d'avancer dans notre enquête. On peut spécifier l'ordinarité comme une conduite (de l'attention à l'autre) réservée, dont la mise en œuvre produit une qualité de « membre ». Interroger l'ordinaire des situations de coprésence urbaine consiste ainsi à enquêter sur ce dont les personnes sont membres, en fonction de la visibilité de leurs engagements et conduites. C'est l'objet des enquêtes et valuations ordinaires produites par tout un chacun. Lorsqu'il y a un doute sur les attentes normatives déployées par les engagements visibles, l'allant de soi et l'arrière-plan situationnels sont entamés. Ceux-ci sont importants, car c'est avec eux que se construisent l'aisance et une sorte d'appartenance commune au situationnel, appartenance certes micro et faites de liens faibles, mais qui peut s'avérer solide, et qui se développe particulièrement dans la ville. Certes, les personnes habituées à être stigmatisées (dont la qualité de membres ordinaires est couramment interrogée voire déniée), ont des raisons de mettre en doute un ordinaire qui leur refuse la qualité de membre. Mais en performant une ligne d'action critique qui entrave la mise en œuvre de l'ordinaire (et leur qualité de membre), ils ne peuvent plus compter sur cette « participation sociale commune ». On peut dire qu'ils ouvrent alors une ligne d'action conflictuelle, à travers laquelle l'horizon d'une aisance partagée s'éloigne. *A contrario*, les « personnes habituées à être (traitées comme) normales » (Goffman, 1975), peuvent considérer cette « mésentente » sur l'ordinaire comme injustifiée. Ils n'ont pas forcément été les agents de la stigmatisation ou des inégalités sociales, mais ils pâtissent, dans le situationnel, de cette conflictualité. Peut-être ont-ils (les normaux comme les stigmatisés) à traverser une « configuration de rôles » (Quéré, 2003) pour trouver une reconfiguration où le soin des conséquences sera partagé et commun. Du moins c'est une supposition, et nous allons voir quelles formes d'interactions et d'intrigues ordinaires, cela occasionne.

1.4.4. La ville en expériences et en personnes.

La légitimité d'une approche à la première personne ne va pas de soi en sociologie. Elle donne surtout lieu à des exercices d'auto analyse sociologique et d'essais autobiographiques (Hoggart, 1991 ; Bourdieu, 2004 ; Eribon, 2009), qui restent en marge de la discipline. Classiquement, la

sociologie traite l'expérience sensible à travers les distinctions et catégorisations sociales qu'elle exprime (Bourdieu, 1979 ; Boltanski, 1971). Pourtant, l'enquête de terrain est bien fondée sur l'expérience d'un « engagement ethnographique » (Cefaï, 2010) :

« La caractéristique principale de l'ethnographie, par rapport à d'autres méthodes d'enquête, est l'implication directe, à la première personne, de l'enquêteur [...]. Il observe, de ses propres yeux, il écoute de ses propres oreilles. [...] Le principal médium de l'enquête ethnographique est *l'expérience incarnée de l'enquêteur*. » Cefaï, 2013b, p. 1 ; 6. Il souligne.

L'ethnographie concerne bien un terrain, un objet d'étude, des enquêtés. Ce n'est pas un journal intime ou uniquement un récit d'expérience personnelle. L'articulation entre l'expérience personnelle du chercheur (première personne), les expériences personnelles de personnes enquêtées (qui nous sont adressées et qu'on peut ainsi qualifier de « deuxième personne »), aboutit-elle à l'émergence d'une « troisième personne », comme entité distante et abstraite procédant de l'analyse ? C'est sans doute un objectif, mais les procédures pour y parvenir sont variées, autant que les objets d'enquête et les terrains. Nous allons voir que nous avons eu recours à différentes approches expérientielles (phénoménologie, écologie de la perception, ambiances, micro sociologie). Cela n'est pas nouveau :

« L'approche cherchera donc à mettre en évidence les opérations cognitives et morales de traitement de l'environnement (qualification, identification, jugements, traitement de l'incertitude, composition avec les contingences du moment) ainsi que les procédés de coordination avec autrui dans le déroulement de l'action. C'est dans cette large configuration théorique qu'un pôle pragmatique s'est développé en sociologie, aux carrefours du pragmatisme, de l'interactionnisme, de l'ethnométhodologie, de l'ethnographie des sciences, et des approches cognitives de l'action située. » Dodier, 1993a, p. 67.

On peut admettre que le monde n'est pas séparable du filtre par lequel il est perçu, autrement dit que son « contenu significatif » n'est accessible que par le suivi des processus (de signification) qui le constituent. On peut aussi supposer qu'il n'y a rien d'autre à appréhender que des *actions* en train de se faire, actions au caractère social, étant donné que les actions de chacun sont corrélées et induisent des conséquences avec celles des autres. Décrire ces actions de façon suffisamment précise, pour saisir les choix, jugements, « valuations » (Bidet et al., 2011), ou simplement leur « contenu significatif », est alors crucial. L'expérience se révèle décisive et intéressante, si sa description nous amène à une compréhension « du social en train de se faire ». La saisie par l'enquête de l'émergence,

des ratés et conflits de la signification pour les acteurs, exige des procédures d'enquête et de description idoines (l'entretien compréhensif pouvant s'avérer insuffisant). L'enquête sur l'expérience (de personnes enquêtées et du chercheur), n'est intéressante qu'en tant qu'elle ouvre des questions et donne accès à un matériau qui n'est pas accessible autrement. En outre, l'expérience à la première personne possède un enjeu éthique et relève d'une sorte d'engagement moral, comme le dit Patrick Pharo :

« Certaines sociologies ont essayé de rayer, pour ainsi dire, la dimension de l'expérience privée de la carte sociologique, mais cela n'est pas convaincant. D'abord parce qu'il y a une différence essentielle, radicale entre le sens de ce qui m'arrive, et celui de ce qui arrive aux autres : je pâtis directement de mes plaisirs et de mes souffrances tandis que je passe par des intermédiaires conceptuels pour accéder à ceux des autres. Cela a une conséquence sociologique, c'est que les individus ne sont pas touchés de la même façon par ce qui leur arrive à eux que par ce qui arrive aux autres, et, parmi les choses qui arrivent aux autres, ils ne sont pas touchés de la même façon par ce à quoi ils ont consacré du temps, de l'attention et de la réflexion que par ce sur quoi ils ne se sont pas appesantis. On ne peut donc pas expliquer la vie sociale, si on n'a pas d'outil d'analyse des niveaux d'engagement personnel, de l'amour à l'indifférence en passant par la dette, la loyauté, le remords ou le désir de revanche, ce qui suppose d'admettre une réalité de l'expérience intime. » Pharo, 1992, p. 20-21.

L'intérêt d'une enquête de l'expérience est de prendre au sérieux les phénomènes sensibles, la perceptions des personnes, et de façon générale la réflexivité inhérente à chaque action (chose souvent écartée par la sociologie en général, sauf exceptions²⁴). Notre démarche articule différents outils d'enquête ethnographique, et il n'est pas question de supposer une démarche à la première personne comme suffisante. Mais, en réclamant un apport phénoménologique dans notre démarche, nous revendiquons une enquête sur *l'expérience*. La difficulté (et la crainte) est alors la confusion entre « ce qui devrait être » et « ce qui est » (Weber, 1998). Malgré le caractère fondamental de cette distinction, ce type de recouvrement est humain. Selon Patrick Pharo, il maintient même le

24 Outre le travail fondateur mais difficile d'accès de Schütz (2008), nous verrons que Goffman a été notre principal guide. Rarement considéré comme proche de la phénoménologie, il saisit pourtant les embarras et malentendus de l'expérience (ses cadrages), comme un enjeu fondamentalement social (1991). « Pour Goffman, le débat sur l'intentionnalité est du bavardage académique. Même quand nous parlons, nous ne sommes pas intentionnels, ou du moins rarement. Quand on montre une intention, c'est qu'on veut montrer autre chose : on est alors mal-intentionné. » Goffman, 2016, p. 285.

Nicolas Dodier précise : « Il peut [...] paraître curieux, sauf à faire des hypothèses audacieuses sur la nature humaine, de considérer, comme le font les modèles stratégiques de l'acteur, le calcul comme premier dans la coordination des actions. Il convient à l'inverse de disposer d'une théorie de l'action qui ne soit pas écrasée d'emblée par une présomption stratégique, lourde et peu réaliste. Une pragmatique sociologique qui tente de rendre compte des différentes formes d'engagement des agents dans leur action, passe donc nécessairement par une critique des modèles qui ne retiennent que le calcul comme forme de relation instaurée par les personnes avec leur environnement humain et non humain. Plutôt que de rabattre l'action présente sur d'hypothétiques motifs d'arrière-plan, il convient d'analyser d'abord les intérêts des agents en tant que visée immédiate dans la situation. » Dodier, 1993a, p. 66-67.

« concernement » entre les personnes, et les enjeux moraux du social. Ce dernier ajoute que la civilité – et donc l'expérience urbaine – se constitue précisément à l'articulation de l'intime et du social.

« Le concept de la civilité est justement celui de la place de l'intime dans le social. Il permet de comprendre que c'est le retentissement du sens commun dans leur vie intime qui force les individus à se plier aux ordres de la société. » Pharo, 1992, p. 18-19.

Si l'expérience est un « retentissement du sens commun », une attention précise au sens de l'expérience en train d'arriver, peut nous indiquer quel est ce « sens commun », et sous quelles formes il « retentit ». Cela peut nous amener à considérer une part sensible ou esthétique des relations sociales, comme commune et ordinaire²⁵, mais aussi comme fondamentale. Être en ville, marcher dans la ville, c'est être dans une posture et une action particulières. Le sens de l'expérience qui émerge dans ces situations, est riche de contenu. Notre enquête va s'attacher à en suivre le contenu, les aventures.

On peut voir dans l'approche par le sensible, une focalisation contestable sur le plaisir et l'aisance. C'est en effet un critère important dans l'expérience. Ce plaisir n'est pas interdit, et il est même souvent pertinent en tant que « sens commun ».

« L'expérience intime des personnes, c'est-à-dire le sens de ce qui leur arrive en bien ou en mal, se confronte en effet à des contraintes de sens commun, notamment de légitimité, qui engagent de façon profonde chacun dans ce qu'on peut appeler une norme d'intelligence commune [...]. Cette norme est un idéal régulateur et non pas une loi ; elle n'est donc pas toujours respectée, et on passe même une bonne partie du temps de la vie civile à jouer et à tricher avec elle ; mais ces manipulations elles-mêmes attestent de son empire et de l'*obligation* pour chacun d'en tenir compte s'il veut demeurer dans la communauté des êtres sensés, responsables, autonomes [...]. Cette norme attache ainsi les personnes à leurs propres actes et à ceux d'autrui, et donc finalement à une certaine stabilité de leurs conditions civiles, plus sûrement que ne le ferait la plus puissante des dominations organisées, car elle *oblige* chacun à ne refuser que le mal dont il peut attester qu'il est vraiment un mal, et à ne rechercher que le bien dont il peut attester qu'il ne fait pas le mal d'autrui, ce qui n'est pas si simple. La norme d'intelligence commune est à l'œuvre dans les contraintes du civisme ordinaire [...]. La contrainte ici est très simple : les membres de la Cité n'auraient aucune raison de valider des actes publics niant ostensiblement le bien de cette Cité. C'est une contrainte tout à fait équivalente qui est à l'œuvre dans les formes de civilité : car, sauf raisons particulières, nul ne peut faire fi du bien d'autrui et s'attendre encore à recevoir son agrément.

25 La notion d'expérience chez Dewey (2005a), conçue comme accomplissement « esthétique », reste un modèle – ce que nous développons plus loin. Hennion (2003 ; 2009) en fait un usage sociologique en termes de « goût » et d'« attachement ».

On peut exprimer cela en formulant une condition civile essentielle suivant laquelle chacun s'attend à être équitablement traité dans le lien civil et s'attend à ce que cette attente soit aussi celle d'autrui. Toutes les fois que cette condition est manifestement admise, autrement dit chaque fois qu'on propose un état de paix et non de guerre, et même si cet état n'est que le camouflage d'une oppression réelle, alors le lien civil est établi. [...] Nous sommes de la sorte liés, collés, attachés les uns aux autres par les formes de notre intelligence mutuelle, par les *obligations* et les attentes qui en découlent, les plaisirs et les compensations de souffrance qui s'y rattachent, les assurances sur soi-même qu'on y trouve. » Pharo, 1996, p. 8-10. Nous soulignons.

Une telle « norme d'intelligence commune » est-elle en vigueur dans la ville en toute circonstance ? Elle subit des variations, on s'en doute, mais cet objectif d'une perspective d'expérience satisfaisante fonde une sorte d'« obligeance » qui structure les rapports urbains. Pour autant, l'expérience urbaine a la caractéristique de ne pas être contrôlée ou cadrée strictement, d'être souvent « débordée », car aux prises avec un entourage varié et variable. Il y a sans doute un enjeu important à maintenir une forme d'expérience qui reste cohérente avec une obligeance, ou un bien co-produit par l'entourage. Mais ce type de lien (civil) et ces petites obligeances sont fugaces, segmentés, changeants, communicationnels mais souvent non verbaux, bref sensibles. Isaac Joseph l'indique clairement :

« L'espace public n'est pas l'espace de l'intersubjectivité. Il faut en effet souligner trois points importants : premièrement, dans la réciprocité immédiate, ce sont des expériences qui sont en jeu et non des consciences ; deuxièmement, cette réciprocité est toujours segmentée, inscrite dans un espace-temps défini et, troisièmement, la réciprocité est pragmatique, elle présuppose un jeu d'apparences concertées et non une logique de l'identité et de la reconnaissance. » Joseph, 1984, p. 47.

Il semble bien que le matériau le plus fiable pour rendre compte de la ville soit celui qui est à ce diapason du rapide et du fugace, des flux de consciences, des engagements, des émergences. En bref, c'est la perception ou les (aventures des) cadrages de l'expérience qui méritent d'être enquêtés de près. Ce qu'il importe de bien suivre, c'est le sens de l'expérience, les manières dont il se compose, qu'est-ce qui intervient et y participe, quelles intrigues s'engagent pour les personnes. C'est une façon d'interroger l'urbanité. Ces considérations nous amènent à examiner les outils d'enquête adéquats pour un tel objet.

2. Démarche de l'enquête de terrain.

Nous allons maintenant retracer le processus d'enquête que nous avons mis en œuvre. Nous allons dire ce que nous avons fait précisément, comment et dans quel but. Évidemment, la démarche s'est construite progressivement et par étapes, avec ses errements et ses ratés. Disons qu'il y a eu des tâtonnements et que nous nous sommes parfois cognés dans le noir. Nous allons exposer notre méthode d'enquête à partir des types de données produites et de leurs outils. Ensemble, ce sont ces données qui structurent et donne sa matière à cette thèse. Nous distinguerons quatre types de données : les descriptions, les entretiens, les marches commentées et les photographies. Ces différents types de données ont permis de saisir des éléments spécifiques, qui se recoupent néanmoins. C'est du moins avec ces matériaux que nous avons réalisé et construit notre enquête, défini le cadrage de notre objet.

2.1. Cadrage sur l'enquête de terrain

Un propos préalable sur la notion d'enquête est nécessaire. Rappelons la définition canonique de l'enquête par Dewey :

« L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié. » Dewey, 1993, p 169.

Entendons le caractère processuel et progressif de l'enquête, et la « situation indéterminée » de départ. La question est alors de comprendre ce qui a permis la transformation de cette indétermination vers un fil, une « logique », « un tout unifié ». Cette progression prend du temps, et le moment de la situation indéterminée a duré pour nous. Daniel Cefaï apporte des précisions supplémentaires quant au processus de l'enquête ethnographique. Faire du terrain sert à saisir une réalité dans son épaisseur et dans sa complexité, mais surtout « dans sa réalité » :

« [L'enquête] s'attache à comprendre le sens que les acteurs attachent à ce qu'ils font. Rendre compte des contextes d'expérience et d'activité tels qu'ils sont vécus et pratiqués, c'est montrer le travail collectif de définition et de maîtrise de situations, routinières ou problématiques, grâce auquel des personnes s'engagent dans des horizons de réalité et de

justice partagés. [...] S'engager dans une situation, c'est lui reconnaître un « accent de réalité » et un « style cognitif » propres, s'absorber dans une forme dominante de spontanéité, s'orienter dans un cadre spatial et temporel, entrer dans des processus spécifiques d'identification de soi et de coordination avec autrui. Les acteurs éprouvent un « choc existentiel » en se « convertissant » d'une attitude naturelle à une autre. Schütz dit qu'ils changent de « domaine de pertinence » thématique, interprétative et motivationnelle. Mais ils peuvent, en restant dans la même situation, commuter ou composer entre différentes « structures de pertinence » - trouver ici et maintenant leurs appuis dans plusieurs mondes. [...] Les acteurs en situation qualifient des sujets et des objets, leur imputent des propriétés et des motifs, configurent des actions et des événements, s'attribuent des identités et des responsabilités. Ces processus doivent être étudiés de près plutôt que d'être traités comme des effets de structures sociales. » Cefaï, 2006, p. 864.

Notre enquête ethnographique de terrain cherche à qualifier ces « définitions de situations » *in situ*, pour chercher à comprendre « ce qui se passe »²⁶, et de quoi est faite l'expérience de la ville. Daniel Cefaï nous invite à mener l'enquête pour comprendre *comment* les personnes « qualifient des sujets et des objets », *comment* elles « leur imputent des propriétés et des motifs », *comment* elles « configurent des actions et des événements, s'attribuent des identités et des responsabilités ». Ces questions sont le creuset des enjeux de sens – du « contenu significatif de l'activité sociale » engagée dans le simple fait d'être en ville. Daniel Cefaï écrit ailleurs, en simplifiant la formule, que dans une enquête ethnographique, « l'enquêteur se met en demeure de comprendre, d'observer et de décrire des opérations de définition et de maîtrise de situations [...]. » (Cefaï, 2001, p. 46). Reste à savoir *comment* un « enquêteur » parvient à saisir (comprendre, observer, décrire) ces situations et leurs enjeux.

2.2. (Lost in) Descriptions²⁷

Lors d'un « atelier marche sensible »²⁸ que nous avons conduit dans cette ville, un marcheur-enquêteur nous a dit avec justesse : « c'est difficile de documenter l'ordinaire, sans prendre tout ». Implicitement, il voulait dire que « c'est difficile de « prendre tout », sans se perdre ». Une telle

26 En référence au mot de Goffman selon lequel enquêter sur un terrain, c'est d'abord se demander « qu'est-ce qui se passe ? » (Goffman, 1989).

27 Ce clin d'œil au film *Lost in translation* (Coppola, 2003) – traduit en québécois par *Traduction infidèle* – indique aussi une proximité entre la description et la traduction.

28 Il s'agit d'un atelier « marche sensible » conduit à Saint-Étienne le 26/04/2018, dans le cadre du PREAC (pôle de ressources pour l'éducation artistique et culturelle) « Architecture, arts de l'espace et société(s), organisé par l'Ensase.

« perte » peut être considérée comme la moindre des choses pour un chercheur en sciences sociales²⁹. Et c'est effectivement ce qui nous est arrivé. En effet, la ville nous embarquait dans une inflation d'occurrences quotidiennes, que nous avons eu du mal à limiter. Cette perte – si elle a pris du temps – n'a pas été inutile. Elle a été une première étape de notre démarche d'enquête. Le travail scientifique consiste à comprendre et à expliquer. La question de l'ordre, du fonctionnement et donc du classement y est centrale. L'écriture du carnet ethnographique de terrain est devenu une fin en soi, et la ressaisie de son contenu ne s'est pas produite « naturellement ». En effet, différents registres d'écriture s'y mélangeaient, des descriptions certes, mais surtout des réflexions à propos de « choses vues » ou de situations vécues. Seules les premières ont été conservées, et cela pour une seule raison : les explications du carnet étaient décorréliées de situations précises.

François Laplantine note que la description est à la base du travail de l'ethnographie, mais que c'est une opération rarement interrogée en elle-même.

« La description ethnographique (qui signifie l'écriture des cultures), sans laquelle il n'y a pas d'anthropologie au sens contemporain du terme [ni d'enquête de terrain], ne consiste pas seulement à voir, c'est à dire à écrire ce que l'on voit. C'est un processus généralement implicite, tant il paraît aller de soi alors qu'il est d'une complexité inouïe. Procédant à la transformation du regard en langage, il exige, si nous voulons le comprendre, une interrogation sur les rapports visibles au dicible ou plus exactement du visible au lisible. La description ethnographique en tant qu'écriture du visible, met non seulement en jeu l'attention du chercheur [...] mais un souci tout particulier de vigilance à l'égard du langage, puisqu'il s'agit de faire voir avec des mots, [...] [qui] se fixe pour objectif de rendre compte de la manière la plus minutieuse de la spécificité des situations, chaque fois inédites, à laquelle on est confronté. C'est dans la description ethnographique que se jouent les qualités d'observation, de sensibilité, d'intelligence et d'imagination scientifique du chercheur. C'est [...] à partir de ce voir organisé dans un texte que commence à s'élaborer un savoir : le savoir caractéristique des anthropologues. Si la description en tant qu'activité indistinctement visuelle et linguistique n'a, à notre connaissance, jamais été pensée comme telle par les ethnographes, alors qu'elle est pourtant la catégorie principale de l'ethnographie, c'est qu'elle appelle pour être comprise, une pluralité d'approches que l'anthropologie - qui n'est pas une discipline autosuffisante mais ouverte - se doit de fréquenter : les sciences naturelles, la peinture, la photographie, la phénoménologie, l'herméneutique, la théorie de la traduction, les sciences du langage, mais aussi la littérature qui n'est rien d'autre que le plein exercice du langage. » Laplantine, 1996, p. 10.

Au départ de ce travail, nous avons envisagé de décrire la ville sans concevoir de problèmes particuliers à cette tâche. Le caractère partiel d'une telle tâche étant évident, nous pensions que la

²⁹ Une phrase de l'ethnologue cinéaste Jean Rouch souvent citée, l'affirme : « En ethnologie, accepter de se perdre est la moindre des choses ». <https://www.delincidenceediteur.fr/entretienfrancoislaplantine>

délimitation, le resserrage ou recadrage sur des éléments circonscrits s'opérerait « de soi-même ». Nous nous sommes donc attelé à la tâche, bille en tête, avec le précepte de Mauss : « il est essentiel de ne rien déduire *a priori* : observer, ne rien conclure »³⁰. Peut-on vraiment décrire des situations sur un terrain sans s'interroger sur le choix de ce que l'on décrit ? Cela a été le cas pour nous. Et cette première phase de recueil de « terrain » a été intense et productive. Nous y avons noirci cinq carnets, pris des milliers de photos, et des heures de vidéos. Nous nous mettions dans une posture de « descripteur » plus que d'ethnologue. Nous avions en tête des références plus littéraires que scientifiques, et les enjeux de méthodes ne nous effleuraient pas, à vrai dire. L'ordinaire se donnait comme un domaine d'exploration (Perec, 1989). Une première phase de « terrain » a donc consisté à rendre compte de situations diverses et variées, par leur description. Saisir et « décrire la ville³¹ », documenter l'ordinaire des manifestations de la ville, ne posait pas de problèmes particulier *a priori*, car nous étions confiant dans les pouvoirs de la description à montrer la ville, et ce faisant à la donner à connaître, à la problématiser. Nous étions confiants dans l'avènement (logique) d'un processus de compréhension consécutif.

Rappelons que l'exercice de la description est un travail exigeant. La description a été au cœur d'un renouvellement de la littérature – et d'une « littérature de recherche » faisant de la traduction du « réel » son objet. Un tel questionnement coïncide en partie avec la modernité³². Pour de nombreux écrivains, la littérature a pour objet la compréhension de « ce qui est » et de « ce qui se passe », chez Proust par exemple (auteur lu par Goffman). Le « nouveau roman » (Butor, 1954 ; Sarraute, 1973) radicalise la démarche, en faisant des descriptions radicales qui explorent les « flux de conscience »³³, le contenu de perceptions, ou les conversations intérieures que Sarraute appellera « tropismes »³⁴. Dans le domaine du cinéma, le travail de Vertov cherchant à documenter « la vie sur le vif »³⁵, se rapproche de ces démarches. Ces différents travaux ont souvent été qualifiés

30 Cit. in. Laplantine, 1996, p. 9.

31 « Décrire la ville » est le titre d'un ouvrage de Lorenza Mondada (2000). L'auteure y développe l'idée de l'impossibilité d'un tel projet, les tentatives pour ce faire ne pouvant qu'être ramenées à la rationalité pragmatique des personnes, à leur position, intention, projet. Nous nous situons dans une autre optique, plus pragmatiste que praxéologique. Une description de la ville, pour liée qu'elle soit à l'expérience, n'en a pas moins une rationalité, certes dépendante d'un point de vue, mais à partir de laquelle on peut monter en généralité. L'idée d'une « ethnographie combinatoire » (Dodier, Baszanger, 1997) est une perspective permettant de se démarquer de la stricte logique pragmatique des acteurs.

32 On peut y voir l'indice d'un nouveau « partage du sensible » (Rancière, 2000), d'un nouvel espace public reconfigurant largement les rôles sociaux, et à travers eux, le sens des choses.

33 Terme utilisé à la fois par le philosophe pragmatiste James, et par l'écrivain Joyce.

34 Mead (autre philosophe pragmatiste) utilise la notion de « conversation intérieure ». Cf. Quéré, 2010.

35 Comme le dit le manifeste du ciné-œil « Je suis un œil. Un œil mécanique. [...] Je suis en perpétuel mouvement. Je m'approche des choses, je m'en éloigne. Je me glisse sous elles, j'entre en elles. Je me déplace vers le mufler du cheval de course. [...] Voilà ce que je suis, une machine tournant avec des manœuvres chaotiques, enregistrant les mouvements les uns derrière les autres les rassemblant en fatras. Libérée des frontières du temps et de l'espace, j'organise comme je le souhaite chaque point de l'univers. Ma voie, est celle d'une nouvelle conception du monde.

d'expérimentaux. La ville est un objet prisé par la littérature³⁶. Mais la démarche de l'écrivain n'est pas celle de l'ethnologue. Disons que son souci n'est clairement pas la compréhension, au contraire du travail scientifique.

2.2.1. Démarche descriptive et usages de la description.

La difficulté avec la description, est qu'elle est à la fois un instrument de saisie des situations, et la traduction de leur sens. La description n'est pas une explication, mais le cadrage qu'elle effectue sur une situation et le choix de ses mots, constituent bien les préalables d'une compréhension. La question est donc d'explicitier ce processus de compréhension, en l'articulant à ce qui est décrit de l'objet.

« Prendre au sérieux la spécificité de la démarche ethnographique revient [...] à inverser la topique de l'originalité. Il ne s'agit pas tant pour la description de produire quelque chose d'identique à la réalité, que de produire quelque chose qui permette d'en éclairer convenablement certains aspects inédits. [...] Ce qui fait foi en dernière instance, c'est la capacité élargie à comprendre le monde : il s'agit de rendre visibles et observables des choses nouvelles, inaperçues jusque-là. » Gayet-Viaud, 2008, p. 377.

Une « démarche descriptive » vise à problématiser les situations, et à les traduire en un certain sens, dans un certain ordre, pour les donner à comprendre. Ce sens n'est pas forcément le bon, ni *a fortiori* définitif. Lorsqu'on décrit, on ne sait pas encore le sens que va prendre la description. Flaubert disait à Maupassant, qui lui demandait des conseils : « mets-toi devant un arbre, et décris-le » (cit. in. Laplantine, 1996, p. 9). Si la fonction de la description est de permettre l'identification des éléments pertinents et signifiants dans une situation, on peut alors parler de « démarche descriptive ». Celle-ci passe par un « devoir de perplexité » (« mets-toi devant l'objet et décris-le »), qui produit un texte, qui produit une compréhension. En ce sens, la description est comme une « étude » (au sens pictural du terme), qui est une étape pour et vers la compréhension. Le maintien de cet écart entre description et compréhension (constitué par leur articulation), est relativement

Je vous fais découvrir le monde que vous ne connaissez pas. [...] Vive l'enregistrement des avants-gardes dans leur vie de tous les jours et dans leur travail ! A bas les scénarios-histoires de la bourgeoisie. Vive la vie en elle-même ! Fini de mettre en scène notre quotidien, filmez-nous sur le coup comme nous sommes. »
<http://revuemanieste.free.fr/numeroun/manifestedv.html>

36 Citons pêle-mêle, Gracq (1985), Stendhal (1997) pour Rome, Calvino (2020), les anthologies littéraires publiés par Mercure de France sous le titre « le goût de [nom d'une ville] », ainsi que la collection « des villes » chez Champ Vallon, qui compte 31 titres, chacun sur une ville.

délicat. On peut dire que l'objet de la science est ce travail même d'articulation entre un objet et sa compréhension. Lorsque cette articulation n'est plus explicite, la science disparaît. On peut tomber sous le coup de l'idéologie d'un côté (qui « comprend » tout à un même prisme indifférent à l'objet), et de l'art de l'autre côté (qui « ne comprend rien » et s'en félicite). Une description qui ne maintiendrait pas cet écart et son cheminement, serait plutôt donc plutôt une explication (ce qui arrive à des « descriptions déguisées »).

La question est donc celle des formes de cette articulation. Théoriquement, une démarche descriptive optimale organiserait l'articulation de la compréhension sur la description, en faisant découler la compréhension de la description détaillée de l'objet. Mais en pratique, une bonne part de la réalité n'est pas prise en compte, n'est pas pertinente, et n'aurait pas à être décrite. Comment savoir alors comment cadrer la description ? Décrire n'est-ce que transcrire un processus perceptif ? C'est l'option prise par ce qu'on a appelé, la description instrumentale.

2.2.2. La description instrumentale ou par « main courante ».

Nous avons donc passé du temps dans les espaces publics, un carnet à la main. Assez vite, une forme de « descriptions » particulière est apparue que nous appellerons « description par main courante ». Nous avons laissé courir la main sur les pages du carnet, en décrivant les lieux, l'entourage, en essayant de « tout capter », dans l'idée de faire le tri ensuite. Il nous fallait alors être suffisamment bien installé pour pouvoir écrire pendant une certaine durée (banc, terrasse de café, bus). L'idée était de consigner « la réalité qui se déroule ». Une « main courante » est une sorte d'enregistrement ou captation, qui s'effectue en laissant courir la main sur le papier :

« Comment lire une main courante ? La question est difficile et l'issue incertaine. A la première lecture, l'impression d'éclats est telle, qu'elle nous bouscule immédiatement. On n'y voit goutte. Les faits et gestes notés là sont si brusques qu'on se demande s'ils sont vrais. Présentés de manière si fragmentaire, des cas, des événements, des scènes surgissent à l'improviste, dans une discontinuité inouïe. Écrits à la volée, dans une langue usuelle, ces brefs moments de vie apparaissent en toute sécheresse [...]. » Laé, 2008³⁷.

Ces descriptions « objectivantes » rendent compte de faits bruts, et souvent d'une « discontinuité

37 Référence books.google.fr non paginée, première page du livre.

inouïe » où « les scènes surgissent à l'improviste ». Elles sont un peu rébarbatives, volontairement extérieures, leur fonction est instrumentale. Elles cherchent à cerner une situation pour en faire émerger les éléments (de sens) pertinents. Nous les avons utilisées dans des situations ayant une stabilité spatiale et temporelle : dans les transports en commun, sur les terrasses de café et sur des places publiques. Elles nécessitent un « poste d'observation » suffisamment confortable pour capter ces scènes dans la durée. Nous verrons qu'elles ont permis de saisir – *a posteriori* – des éléments pertinents, notamment les signes des « profils d'engagement » situationnels, et des « signes du lien » (Goffman, 2013 ; 1973b).

Ces scènes, qui constituent l'essentiel du chapitre 2, et une partie du chapitre 3, ont permis de montrer les interrogations qui se posent en situation, les doutes sur la compréhension, et de décanter progressivement les éléments de compréhension, pour resserrer le cadrage sur ces éléments. Elles ont constitué une amorce de l'enquête, « lorsqu'on n'y voyait rien » en quelque sorte. Mais elles ont servi aussi – ce qu'oublie parfois le pragmatisme –, d'une part de rendre compte de la teneur du « visible », et d'autre part de montrer que le contenu significatif associé y est souvent ambigu, en question, ou problématique.

Qu'avons-nous décrit ainsi ? Quels éléments pertinents sont apparus avec cet outil ? On l'a dit, ces descriptions nous ont permis d'interroger en détail des situations, les situations de coprésences. « Les gens » y sont sur le devant de la scène, dans des situations de séjour (et non en mouvement comme avec les marches), comme dans les transports en commun, sur les places publiques, sur les bancs ou aux terrasses des cafés. Sans nous poser de questions, nous relevions dans nos carnets des scènes où des gens étaient simplement là, ensemble. Nous n'avions pas de problèmes méthodologiques à multiplier les entrées de terrain, selon différents lieux et différents moments – tant que cela se déroulait « dans la ville ». Nous en étions encore à l'exploration, armé de la conviction un peu naïve mais typiquement ethnographique, que tout peut être saisi et compris par l'outil de la description. « Qu'est-ce qui se passe » dans de telles situations de coprésence ? Les « objets » à décrire sont-ils ces situations mêmes, les différentes personnes présentes, ou les « rapports » entre des personnes qui ne semblent pourtant pas partager grand-chose ?

Notre lecture de Goffman (un processus qui a pris du temps) a été décisive, car il nous a permis de « voir » (en fait de cadrer) ce qui se passait. Grâce à lui, les situations de coprésences devenaient observables, c'est-à-dire intelligible au travers d'enjeux interactionnels. Dans les lieux publics, ce

sont surtout des « interactions non-focalisées » (Goffman, 2013) qui se produisent. Une part de « contenu expressif » (Ibid.) se transmet entre les personnes, essentiellement de façon non-verbale, par des gestes, par des actions. En décrivant de telles situations, nous transcrivions un tout constitué par nos perceptions et les interrogations qui les accompagnaient. On peut dire que l'objet était « le contenu significatif de l'activité » (Weber, 1995) « d'être sur une place » ou dans le bus, pour nous³⁸. Mais la distinction entre une « description instrumentale » et une « description sous forme de comptes rendus d'expériences », suppose que la première se cantonne le plus possible aux perceptions, au visible, à des « observables » (Quéré, 1991 ; 2004).

« Il est une manière de procéder en sciences sociales qui d'emblée perd les phénomènes. C'est celle qui consiste à substituer des objets sémiotiques, *i.e.* des objets « mis en signes » par une nomination, une conceptualisation ou une typification, aux conditions et aux procédures concrètes d'organisation des conduites, et au rôle qu'y jouent les apparences (ce qui apparaît, ce qui est manifeste), et à projeter les propriétés des premiers sur les seconds pour rendre compte de leur ordre et de leur rationalité. [...] A. W. Rawls [...] considère que la sociologie classique a constamment commis cette erreur. [...] L'argument est que la sociologie classique n'a appréhendé les phénomènes d'ordre qu'à travers le prisme des propriétés rationnelles des objets conceptualisés qui ont été substitués aux réalités concrètes [...]. L'ordre social est alors un ordre de part en part imaginé, à partir de la conceptualisation de base inhérente à la mise en discours ou à la « description théorisée ». Les conséquences en sont que l'accès aux modalités concrètes de production d'un ordre social est alors barré, et que tout le travail d'analyse qui est déployé se développe dans une bulle spéculative qui n'a plus aucun contact avec l'économie réelle des choses du monde social, en particulier avec les procédures effectives d'organisation des conduites [...]. D'où la nécessité de rouvrir l'accès aux phénomènes et de renouveler les voies de l'observation, voire de l'expérimentation. » Quéré, 2004, § 18-21.³⁹

« Décrire la situation », c'est autre chose que « décrire son expérience de la situation ». Goffman a parfois revendiqué l'observation naturaliste, et emprunté des concepts à l'éthologie. Décrire les

38 C'est dire que la description est enchâssée dans la compréhension, mais qu'elle ne s'y confond pas. Elle est une étape vers la compréhension.

39 Louis Quéré ajoute de façon claire : « Voilà, me semble-t-il, un argument de type phénoménologique, dont les sciences sociales devraient tirer un parti épistémologique : on ne peut pas saisir la nature de l'ordre social si on commence par en faire une affaire d'objets conceptuels. On ne peut pas préserver, dans la description sociologique, les phénomènes d'ordre inhérents à l'organisation des conduites si on définit la réalité empirique à partir de la conceptualisation de ce qui est et de ce qui arrive, puis de l'opérationnalisation de ces concepts. L'ordre social n'a pas besoin d'être nommé ni conceptualisé pour apparaître : il est immédiatement saisissable, comme « configurations sensibles », à même les accomplissements des agents sociaux; il n'est pas général mais déterminé localement, indexé sur la situation et la sérialité des conduites, et son observabilité immédiate (non cognitive, non conceptuelle) est la condition d'une intelligibilité mutuelle et d'une possible coordination. Il y a bien des constantes, des invariants et des structures; « mais ce n'est pas en recourant à des représentations génériques et en les introduisant dans le flux vivant des pratiques qu'on peut les trouver. Ils sont produits de façon endogène par les participants locaux qui procurent son personnel au phénomène réalisé » [Garfinkel, 2002, p. 209]. Bref, c'est un ordre accompli, et les représentations génériques, qui projettent l'ombre du langage ordinaire et de la théorie sociale sur les phénomènes concrets, ne fournissent qu'une version imaginée ou docile de la production de l'ordre social. » Ibid., § 22.

animaux (comme en éthologie), c'est décrire des comportements, étant donné que le contenu significatif de leur action nous est inaccessible. C'est donc saisir des attitudes suffisamment précisément pour pouvoir ensuite les interpréter. Mais c'est aussi le plus souvent décrire des situations dans lesquels nous ne sommes pas « acteur », d'où le terme d'observation. Décrire les citadins anonymes, peut également passer par cette description extérieure d'attitudes, de comportements (ce qui suppose un œil affûté). Nous avons donc décrit des situations en tâchant d'en rester à de « l'observation », et en tâchant de proposer des interprétations limitées (chapitre 2). Pour autant, l'observation est toujours plus ou moins participante en sociologie, ne serait-ce que parce nous sommes dans ces situations et que nous y réagissons, affectivement par exemple. Nous avons limité au maximum ces contenus personnels dans nos « descriptions instrumentales », mais nous en avons intégré lorsqu'ils rendaient compte d'un sens de la situation suffisamment évident.

L'outil de la description instrumentale (ou par main courante) a fait émerger les éléments suivants :

- *les signes de l'engagement*. Ce qui est visible et descriptible, ce sont d'abord des indices donnant sens à l'ambiance et signifiant « la perspective de l'engagement »⁴⁰ des personnes en présence. Il y a des signes qui semblent ne pas tromper, comme des regards lourds et intimidants, comme des « non cession de priorité », ou au contraire les politesses (comme l'inattention civile), des regards ou expressions amènes et de respect. Ce sont ce que Goffman a aussi appelé « les signes du lien ».

- des types de situations, que nous avons appelées « *les situations at large* »⁴¹. Cet outil nous a permis aussi de décrire par main courante, ce qui arrive, ce que l'on voit. Ainsi, une catégorie de situations est apparue, qui s'apparentent aux « occasions sociales » de Goffman (2013), à savoir un type de situation largement indéfini, à la normativité lâche, et constituée par une grande diversité d'éléments (humains et non-humains). Les « situations at large » sont aussi définies par un cadrage particulier, large et versatile, qui intègre une grande diversité d'objets d'attention, du proche au lointain. L'important est que dans ces situations, aucun élément n'ouvre à un engagement contraignant, c'est l'ensemble qui compte et qui maintient une attention diffuse. Elles se caractérisent par la richesse, la profusion et leur caractère diffus (non focalisé). On peut en retirer un certain plaisir⁴².

40 C'est-à-dire les actions dans l'épaisseur à la fois de leur « provenance » et dans leur « destination ». La notion d'engagement appréhende les « lignes d'actions » dans lesquels l'action présente s'inscrit, c'est-à-dire une continuité et un projet. Et c'est bien ce qui est intelligible (et vulnérable) dans l'ordre de l'interaction.

41 Nous utilisons le mot anglais car il désigne à la fois le caractère de généralité (une situation dans son ensemble, générale) et de liberté (une situation libre, en liberté, dans un état « sauvage » ou indéfini).

42 Lyn Lofland parle de « Crowding/Stimulus Diversity/Spectacle », de « visual excitement » et de « electric

- *l'ordinaire*. Cet élément saisi par nos descriptions est proche du précédent, mais il s'agit plutôt d'une qualité générale, d'un régime propre à certains moments. Le cadrage est encore plus large. Ce sont des « temps faibles », des situations creuses où bien souvent, il ne se passe rien *a priori*. Ils renvoient à de « l'ordinaire ». Ces moments sont importants numériquement (plus que les situations d'accros). Ils ont leurs formes, et donc normes et normativité propres, bien qu'ils soient souvent négligés, car ils n'ont pas de contenus significatifs clairs. Ils se caractérisent par une qualité diffuse. Comme son nom l'indique, « l'ordinaire »⁴³ est un certain ordre, un régime où s'ordonnent les choses d'une certaine façon. Il a des apparences d'inconsistance, mais il est pourtant à l'œuvre quotidiennement. Il est associé parfois à une « attitude naturelle », au commun. En ce sens, il a une valeur politique et sociologique.

« Se placer du point de vue de l'ordinaire conduit [...] la sociologie à s'engager dans l'exploration de domaines qu'elle a longtemps ignorés : le corporel, le contextuel, l'infra-langagier et le pré-réflexif. Cet engagement repose sur une hypothèse : une grande partie de la normativité des conduites sociales est contenue dans la masse de ces faits (qu'ils appartiennent à la structure des situations, à l'ordre de l'interaction, à l'environnement physique et matériel, au fonctionnement de la langue, aux modalités de l'inférence pratique ou à la logique des relations) qui constituent cette organisation sociale de l'expérience (selon Goffman) ou de l'activité pratique (selon Garfinkel) à laquelle l'individu peut difficilement se soustraire [...]. » Ogien, 2012, p. 176.

Cet ordre étrange où il semble ne rien se passer, se prête à une exploration par la description. On pourrait dire, pour paraphraser Flaubert, « mets-toi devant l'ordinaire, et décris-le ». Finalement, cette description au travail, instrumentale, nous a permis de développer des réflexions sur la distribution de l'attention (des égards et des regards), et sur la construction des rapports qui en découle.

invigoration » : « What I find especially interesting about these scenes is their commonplaceness. There is nothing outre, nothing grand, nothing monumental about them ; they are the products of ordinary people going their ordinary lives in ordinary settings. Despite their ordinariness, however, my notes record that some persons respond to such scenes with expressions reflecting pleasurable excitement. » Lofland, 1998, p. 87.

43 Objet revendiqué par une philosophie américaine du 19^e dite transcendantaliste, par la phénoménologie et le pragmatisme, l'ordinaire appelle un « retour aux choses mêmes » (selon la fameuse expression de Husserl). Il opère un geste empirique radical et un rejet des constructions logiques sophistiquées (Laugier, 2002).

2.2.3. La description comme comptes rendus d'expériences.

Il faut distinguer un autre type de description, les « descriptions de comptes rendus d'expérience ». Elles se différencient de la description instrumentale par le fait que leur sens est ancré dans l'expérience du sujet (de la description), qui est sujet d'un cours d'action situé. Le sujet n'est plus observateur extérieur mais un sujet mobilisé par l'action. Cette mobilisation dans l'action devient l'objet de la description. Ce n'est pas que la situation n'est plus décrite ou que l'environnement disparaît, mais ils ne sont décrits qu'en tant qu'ils font sens et mobilisent l'acteur décrivant. Le contenu significatif de l'activité sociale mobilisé dans la situation pour la personne devient le principe de mise en ordre de la description. Le cadrage perceptif et sémantique préfigurant la compréhension de la situation est revendiqué en tant que tel (au contraire de la description instrumentale qui cherche seulement à capter ce qui se passe le plus largement possible).

« Au moment d'évoquer les physionomies des personnes par exemple, les descriptions peuvent sembler incomplètes : parfois je ne décris pas du tout le vêtement, mais simplement le sexe, ou le style. Il arrive aussi que je ne précise que peu de choses de l'individu dont j'ai relevé les mots ou la conduite, si ce n'est l'air, ou la manière, le ton. Mes descriptions collent en ce sens à ce que ma compétence de membre perçoit comme critères de pertinence : les détails ne se dessinent qu'à mesure qu'ils deviennent significatifs, et partie prenante de ce que je comprends dans ce que je vois. La perception opère une sélection qui est un instrument de mise en lumière de la pertinence, et non pas le fruit d'une réduction arbitraire. Elle est, de ce point de vue, un lieu essentiel de restitution de l'intelligibilité des situations. » Gayet Viaud 2008, p. 372

En ce sens, « décrire » c'est rendre compte du sens d'une « expérience » (Dewey, 2005a). Ainsi comprise, la description est le résultat de choix, la sélection et « combinaison » d'éléments. Elle révèle « ce que ma compétence de membre perçoit comme critères de pertinence ». C'est un usage pragmatiste de la description, selon lequel « la perception opère une sélection » qui correspond à la pertinence et à l'intelligibilité des situations pour une personne. Notons au passage l'usage que Carole Gayet-Viaud fait de la première personne ici. Ce n'est pas un détail, car pour accéder à ce « sens de la perception », il faut en être l'acteur, ou alors trouver un dispositif rendant accessible ce « travail », chez une autre personne. Elle précise :

« Les réflexions de Merleau-Ponty sur la perception touchent en plein cœur le problème qui se pose à la description ethnographique [...]. Dans la perception, le sens est premier. [...] Il faut donc toujours recomposer des éléments qui font tenir les impressions reçues d'abord d'un bloc, comme un sens déjà constitué. La gageure consiste à articuler ces perceptions,

directement et irréductiblement évaluatives, dans des narrations. C'est là le sens littéral de la notion de « compte-rendu » : il s'agit à la fois, et en même temps, de livrer et de justifier ce qui a été observé et perçu. C'est-à-dire retrouver ces signes par lesquels mon œil a pu m'annoncer ce que j'ai vu. » Ibid., p. 374

Ce qui est perçu est donc corrélé à un sens. Il y a une réflexivité sous-jacente (peu consciente) qui met en intrigue ce qui est perçu, et qui lui donne sens, dans l'expérience. Une description est bien souvent déjà un embryon d'explication (de ce qui fait sens et pourquoi). Mais le processus de signification induit par le cadrage, doit être explicité. C'est là où nous passons plutôt du côté « description de l'expérience d'une situation », que de la description de la situation même.

« Pour raconter ce qui se passe, la description doit inclure les impressions qui informent la réalité perçue. [...] C'est bien le vécu qu'il faut ressaisir dans l'écriture. A mesure qu'il apparaît, et fait sens, ses appuis et les éléments qui le composent s'oublent et s'effacent. Ce sont pourtant ces éléments qu'il faut retrouver, recomposer par et dans l'écriture, en les rattachant à leurs effets. » Ibid. p. 373

La réalité perçue, la situation, nous engage, induit des réactions de notre part, des impressions, des affects. Il n'y a donc pas forcément à « décrire » une situation extérieurement (comme Maupassant devant son arbre), mais aussi à décrire l'interaction, les réactions, bref les réflexions et le sens qui se produisent en situation. La sélection (et captation) des éléments pertinents de la situation se détermine dans l'action. La description vise alors à ressaisir le « contenu significatif de l'activité » (Weber, 1995) pris en situation pour une personne, en l'occurrence celui qui décrit. En ce sens, décrire une situation, c'est donner à voir son fonctionnement, l'enjeu de maîtrise de la conduite de l'action. C'est une manière particulièrement opérante de décrire, puisqu'il y a tout-en-un : la situation et les actions, et leurs sens. L'action, son cours, sa conduite, son déroulement, le jeu de questions et de réponses (interactions), ses interrogations, ses ratés, tout cela devient le centre de la situation, et le processus à décrire.

« Le travail sociologique [...] ne fait que redoubler une réflexivité déjà présente chez les individus quant à leur pratique. C'est par l'extension accrue, et ce qu'on pourrait appeler la persistance, obstinée et assidue, d'une réflexivité portée sur les pratiques, qu'une compréhension du monde à prétention scientifique peut progressivement se faire jour. » Ibid. p. 370-371.

La réflexivité de et dans la pratique, devient objet d'enquête. Ce qu'une personne ressent, perçoit, pense de et dans la situation, a des conséquences dans l'interaction, se traduit en contenu expressif, et fait donc partie de « ce qui se passe ». Si une personne ressent de l'embarras, c'est parce qu'elle est incertaine sur la conduite à tenir, que cette conduite n'est pas évidente, que l'environnement et les interactants ne contribuent pas à éclaircir la situation. La situation devient ainsi un enjeu de définition, définition toujours co-produite, en cours de production, d'interrogation, ou de ratification.

Qu'est-ce qui se passe lorsque nous sommes dans le bus ou sur une place publique ? Nous sommes avec d'autres personnes, en principe des inconnus, nous les regardons et ils nous regardent, nous restons silencieux la plupart du temps. Nous faisons parfois quelques signes, ou nous disons quelques mots, lorsque la situation le demande. Nous prenons soin de ne pas nous imposer aux autres, mais en même temps, nous sommes sensibles, nous faisons l'expérience de la situation. Nous nous « réglons » sur un certain ordre de la situation. Si celle-ci est tranquille, nous pouvons l'être, chercher à la prolonger par exemple. Si elle est tendue, nous pouvons l'être également, chercher à la quitter, ou à l'exacerber si nous y trouvons un intérêt. Un sens pragmatique des situations apparaît, dont l'enjeu est l'expérience qu'on en a. C'est ainsi d'ailleurs qu'on peut en déduire un « ordre », un fonctionnement, une bonne (et une mauvaise) conduite à mettre en œuvre. En effet, des situations peuvent provoquer de l'embarras lorsqu'on s'y conduit d'une certaine manière, ou de l'aisance lorsqu'on s'y conduit d'une autre manière. La question des formes de l'interaction dépend ainsi de leur production, ratification et contrôle par une personne, un groupe. Cet ordre (public) est donc sensible à des variations de « définitions » (de la situation), selon les actions des personnes qui y prennent part. Et la ville est précisément le lieu où différentes personnes et groupes se rencontrent, et dont la coprésence est l'occasion de questions sur la « définition des situations ».

Ces descriptions de compte-rendus d'expérience, nous ont permis de saisir :

- des situations interactionnelles d'*accrocs*, de *gênes*, d'*agacements*. Dans ce type de situation, que nous en soyons acteur ou spectateur, un mécontentement, un geste d'humeur, voire des demandes de réparations, des situations d'offenses s'expriment. Ces situations montrent le caractère fluctuant et toujours en cours (c'est-à-dire à produire constamment) de la question de « l'ordre » des relations en public. Qui a raison, qui a la priorité et pourquoi, quelle est la bonne attitude, quels sont les

signes de respect et d'irrespect, les motifs d'offense – c'est toute la cuisine interactionnelle et les motifs opposables et disputables qui viennent sur le devant de la scène, qui deviennent pertinents. Il y a un intérêt à les décrire, car il arrive que ces situations soient rugueuses, qu'elles ne trouvent pas d'ajustements satisfaisants, ou qu'elles en trouvent un.

- des situations d'*aisance*, de *commodité* et de *familiarité*. Ce sont des situations qui se passent bien, et qui sont évaluées positivement, dont on tire un plaisir. Elles sont à l'opposé des précédentes, mais c'est bien un ordre de l'interaction, un fonctionnement et un déroulement qui explique ces sentiments. Les affects et les émotions sont importants à saisir, car ils sont une sorte de parachèvement ou couronnement du déroulement d'une (inter)action (Quéré, 2021).

*

Au filtre de ces descriptions, la ville apparaît sous la forme d'interactions dans les espaces publics. Les premières descriptions se caractérisent par une posture extérieure à la situation. Elles s'apparentent à un geste exploratoire – chercher à y comprendre quelque chose – et correspondent au début de l'enquête de terrain. Les secondes se caractérisent au contraire par une posture « intérieure à la situation », dans laquelle nous sommes (ou d'autres acteurs) partie prenante. Ces deux types de descriptions que nous distinguons correspondent à deux positions, celle d'observateur et d'acteur. Ces positions et rôles varient constamment dans la ville. C'est que le degré de participation et d'implication varie, de ce qui nous concerne et nous mobilise ou non. On peut avoir part à la situation en tant qu'observateur (description instrumentale) ou en tant qu'acteur (compte-rendu d'expérience). Si la fameuse « observation participante » voudrait que l'on fasse l'un et l'autre, ce n'est pas forcément toujours le cas, notamment dans les espaces publics d'une ville. Il y a des observations plus ou moins participantes. Et l'expérience des espaces publics urbains est une sorte d'aventure de l'engagement, pleine de possibles, de réserve et de prudence, de ratés et de risques. Si la ville est une aventure, c'est une aventure de « l'engagement » (Goffman, 2013). Cet engagement constitue une boussole pour notre enquête. Car à travers ses variations, ce sont les différentes situations et les territoires de la ville qui apparaissent.

2.2.4. La question de la typification des situations.

Une réflexion autour du choix des situations décrites s'impose. Nous avons décrit ces scènes parce qu'elles ont fait sens pour nous. Dans les espaces publics – et sans doute sur tous les terrains – les objets pertinents arrivent progressivement. Il y a une part d'intuition et nous commençons à décrire bien avant de savoir pourquoi nous le faisons précisément. Qu'est-ce qui, dans la ville tombe sous le coup du regard, et de la description et donc du sens ? Quand et pourquoi y a-t-il une situation qui attire notre attention ? La description ethnographique est faite par une personne, le chercheur. Ce qui est décrit fait donc sens d'abord pour le chercheur, mais l'enquête consiste à élargir la pertinence d'une expérience personnelle et de vérifier son caractère collectif et social. Comment et pourquoi adviennent donc des « configurations phénoménales typiques » ? Comme nous le rappelle Daniel Cefaï,

« les schèmes d'expérience opérants dans la définition et la maîtrise de la situation ne sont pas partagés par les acteurs, qui mettent en action des formes de rationalité et de légitimité divergentes, ou habitent des provinces de réalité et de moralité incompatibles. [...] [L]a construction du contexte d'action appelle [...] une mise en récit qui distribue des rôles et des statuts, assigne des prérogatives et des responsabilités, qualifie des objets et spécifie des relations, apprécie des motifs et évalue des circonstances, énonce des raisons et calcule des risques, présentifie ce qui est encore à venir et ce qui a déjà été. » Cefaï, 1994, § 18-19.

La profusion, la diversité et la variation des contextes d'actions et des situations est une caractéristique de la ville. Ces situations prennent un sens différent selon les acteurs, qui habitent des « provinces de réalité » différentes. Nos descriptions procèdent donc d'une mise en ordre et en récit, dont nous sommes le « centre de qualcul » (Callon, 2017). Cela n'est pas un problème si (et seulement si) ces procédures sont explicitées, et si elles ne sont pas l'horizon explicatif de la recherche. Qu'elles soient un point de départ est même typiquement ethnographique⁴⁴.

« La définition et la maîtrise des situations de la vie quotidienne, et celles des cadres de pertinence, des formes de rationalité, des ordres de motivation, des provinces de réalité qui les

44 Nicolas Dodier et Isabelle Banzanger (1997) proposent de nommer « ethnographie narrative », « la configuration narrative d'un soi dans le cadre d'une histoire singulière » (p. 49). Dans ce type d'ethnographie, le « moi » de l'auteur ne s'efface pas. Ce sont les expériences, affects et reconfigurations de sens, qui aboutissent à une compréhension du terrain. Des ethnographies reconnues de ce type existent, sous forme de journal de mission (Leiris, 1934), de réflexions rétrospectifs sur la position occupée par un chercheur sur un terrain (Rabinow, 1988), sur l'entre-deux territoires et « l'expérience ethnographique » (Laplantine, 1994). Cette réflexivité (mobilisant parfois littérature et psychanalyse) sert aussi d'amorce à des enquêtes canoniques (Geertz, 1983 ; Favret Saada, 1994).

articulent, passent par *un apprentissage des structures de typicalité qui font sens dans un monde social.* » § 26 (nous soulignons).

Le passage par l'expérience (du chercheur) est donc inhérent à l'ethnographie. C'est ce qui fait son intérêt et ses difficultés. La restitution suffisamment précise de l'expérience donne accès à une interrogation spécifique et scientifique sur les « formes de rationalité », « ordres de motivation », « cadres de pertinence », qui sont au centre de l'enquête. C'est donc par 1. la description, 2. la réflexivité, 3. la compréhension, que passe l'enquête de terrain. La description n'est donc pas suffisante mais nécessaire à cette démarche scientifique qu'est l'ethnographie. Comme le dit à nouveau Daniel Cefaï, dans un texte imprégné de sociologie phénoménologique :

« Les interactants et les interlocuteurs sont en prise sur les manifestations sensibles et publiques de l'action qui se dévoilent à eux comme une série ordonnée d'indices de visées intentionnelles, de signes d'entités réelles et de symboles d'entités idéales. Ils construisent des contextes objectifs de sens où ils typifient ce qui se donne à voir et à entendre des visées intentionnelles de l'acteur, et où ils proposent des réponses et des ripostes typiques, conformes à leurs anticipations interprétatives et motivationnelles de l'action. L'acteur lui-même s'auto-typifie à travers les hétéro-typifications qui lui sont adressées par ses interactants et ses interlocuteurs, et ne cesse de remanier l'appréhension et l'appréciation de ce qu'il voit et de ce qu'il sent, de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, de ce qu'il peut, veut et doit dire et faire dans telle ou telle situation, en prenant en compte dans son contexte subjectif de sens les réponses et les ripostes de ses partenaires ou de ses contemporains. » § 31

Les situations deviennent saillantes parce qu'elles se détachent d'un fond ordinaire et routinier. C'est le passage entre des « structures de pertinences » (Ibid.), les ruptures de la trame expérientielle qui produisent des « chocs existentiels », qui motivent la description. C'est parce qu'il y a trouble que l'interrogation est mise en branle.

« Le passage des frontières entre province de sens implique un changement de régime d'expérience et d'activité, caractérisé selon Schütz par « une tension particulière de la conscience [...] ». S'engager dans une situation, c'est lui reconnaître un « accent de réalité » et un « style cognitif » propres, s'absorber dans une forme dominante de spontanéité, s'orienter dans un cadre spatial et temporel, entrer dans des processus spécifiques d'identification de soi et de coordination avec autrui. Les acteurs éprouvent un « choc existentiel » [...] ils changent de « domaine de pertinence » thématique, interprétative et motivationnelle. » Cefaï, 2006, p. 864.

La description n'est qu'un moment de l'ethnographie. Elle n'est pertinente que dans la chaîne qui la lie à la réflexivité et la compréhension. Qu'elle soit personnelle et à la première personne n'est pas un problème *a priori*, tant que l'« apprentissage des structures de typicalité » qui sous-tendent les interrogations qu'elle porte, sont appréhendées⁴⁵. Quel est cet apprentissage dans les espaces publics de la ville, sur notre terrain à Saint-Etienne, quels sont les « chocs existentiels », les « domaines de pertinence », les « processus spécifiques d'identification de soi et de coordination avec autrui », voilà des questions soulevées dans cette thèse. Les descriptions ont été les premières amorces de ce questionnement.

*

De nombreuses descriptions ont été effectuées sur des places, sur des bancs, dans le bus et le tram – notamment par main courante (on l'a dit, cela implique d'être assis). D'autres descriptions ont été produites *a posteriori*, après des situations dont nous avons fait l'expérience (avec une retranscription le plus souvent rapide, mais qui a pris parfois plusieurs jours.) La quantité de ces descriptions de situations est difficile à préciser. Elles se sont déroulées sur une durée de quatre années, avec des périodes plus ou moins intenses. Elles ont eu pour théâtre la ville, la ville de Saint-Etienne mais aussi d'autres villes (secondairement, comme nous le verrons). Les lieux de descriptions sont des espaces centraux, péri-centraux et « faubouriens » de cette ville, mais non les espaces périphériques les plus éloignés.

Notre ethnographie cherche à rendre compte du cheminement de la compréhension sur ce terrain. La description a été l'un de nos outils privilégiés, mais il n'est pas le seul. Nous avons également utilisé des entretiens, des « marches commentées » et des photographies. Nous avons différencié ces types de données par chapitre, *grosso modo*. L'idée était d'utiliser leur spécificité tout en les faisant dialoguer dans la thèse. Cette thèse est en effet constituée d'un entrelacement de situations et d'expériences urbaines. La « totalité référentielle » sur laquelle se clôt l'enquête, selon Nicolas Dodier et Isabelle Bazsanger (1997), est un ensemble d'occurrences qui constituent, ensemble, des formes de l'urbanité. Ce sont les composantes d'une intrigue (celle de notre enquête).

45 Cela implique de déjouer les pièges de l'ethnocentrisme (toujours proche lorsqu'on mobilise l'expérience en première personne), de prendre garde à ne pas monter en généralité à partir de ces seules données, mais également de prendre en compte les « jugements » qu'induisent les processus sociaux (Dodier, 1993). Le jugement mobilisé dans l'expérience est « actantiel », il est circonstanciel et subordonné à la finalité d'« accomplissement de l'expérience » ou d'une tâche déterminée. Il n'est pas tant un « jugement de valeur » mais une étape du processus de « valuation » ordinaire (Bidet et al., 2011), toujours révisé et révisable. La spécificité du savoir ethnographique, sa réflexivité et la non-pertinence des jugements de valeurs qui le caractérise, sont respectés, si les valuations ordinaires sont articulées à une interrogation plus large sur les formes d'un ordre social, ou public.

2.3. En marche.

Revenons à la métaphore de l'objet chevelu proposée en introduction. Cette métaphore veut dire que ses cheveux caractérisent l'objet, et que l'objet rasé n'est plus tout à fait le même objet. En fait, il ne s'agit pas de cheveux mais bien plutôt de « réseaux », de liens et de dépendances qui font l'objet (autant que ces réseaux sont faits par l'objet). En ce sens, Callon (2006) propose l'appellation « sociologie du réseau-acteur » pour dire que c'est le réseau qui agit, et non un objet tout seul, ou un « acteur » dans son réseau. A part nos propres cheveux qui ont certes poussés durant la thèse, la ville n'a pas des cheveux, mais elle est constituée de relations et de liens multiples entre des éléments nombreux. Nos allers et venues quotidiens peuvent s'y apparenter. On peut dire que ce sont les trajets qui font la ville, qui la relie, qui « l'attachent » à tout un tas d'éléments et de liens. En dehors des marches et des traversées, la ville redevient un objet abstrait renfermé sur sa complexité. On peut dire que « la ville en marche », c'est la ville irriguée par les liens multiples qui la font, pour les événements ordinaires qui en font un lieu vivant. La ville vécue et habitée est parcourue, expérimentée, « goûtée » (Hennion, 2003). C'est cette ville-là que nous appréhendons dans notre enquête. On pourrait s'inquiéter alors de son inflation, de son déploiement illimité, des situations innombrables qui la constituent. Mais c'est au contraire ainsi qu'on peut la saisir telle qu'elle est (vécue). Ce n'est qu'une contradiction apparente : les cheveux de l'objet donnent une bonne prise pour s'en saisir, l'analyser, le comprendre.

2.3.1. Histoires de marches et de démarche.

La mise en œuvre de la méthode des « marches commentées » (Thibaud, 2015), a été tout un processus. Nous allons en rendre compte parce qu'il a été au cœur de la construction de notre position méthodologique et théorique. Il existe plusieurs « méthodes de marche » utilisées dans le champ des études urbaines. Ces méthodes sont majoritairement issues du domaine des sciences sociales appliquées à l'architecture. Pour expliquer notre bricolage, il faut rappeler rapidement les deux « méthodes de marche » les plus connues, « les parcours commentés » (Thibaud, 2001) et les « itinéraires » (Petiteau, Renoux, 2001).

La méthode des « parcours commentés » (Thibaud, 2001) est une description sensible ou sensitive

des espaces et ambiances. Par exemple, la pyramide du Grand Louvre est abordée comme une séquence spatiale, dans laquelle des personnes interrogées décrivent leurs perceptions et réflexions situées. Un enquêté dira « Là, c'est vraiment impressionnant », ou « ici je suis un peu perdu », et puis, « là, y a un brouhaha », « ici un éblouissement », etc. Ce sont les effets sensibles et les ambiances qui sont appréhendées. Cette méthode permet d'enquêter avec un certain nombre de personnes, sur les ambiances et expériences sensibles de certains espaces. On peut ainsi réaliser une espèce de radiographie des perceptions et des effets d'ambiance qu'une architecture, ou un espace, produit.

La méthode des « itinéraires » (Petiteau, Renoux, 2001) est différente. Ce sont plutôt des balades urbaines effectuées par un chercheur accompagné d'un habitant qui va lui raconter les lieux, selon son vécu, son histoire. Ce sont souvent des lieux bien connus des personnes enquêtées, comme par exemple des lieux utilisés il y a longtemps, des lieux de travail (comme avec les dockers de Nantes sur le quais actuels). Il s'agit donc d'une visite des mondes familiers des habitants qui permet de saisir les lieux à travers des usages et expériences humaines. Cela peut se traduire sous la forme d'un montage mettant en rapport la photographie d'un lieu et le commentaire d'un habitant en ces lieux même. L'itinéraire est une enquête sur les usages ordinaires des espaces, qui rendent une part de leur mémoire vive aux lieux muets.

Nous avons tenté d'appliquer, de reproduire, bref de mettre en œuvre ces deux types de méthode d'enquête en marche. Et cela a été un échec, dont l'histoire est intéressante. En effet, nous avons ainsi arrangé et bricolé une méthode un peu différente. La tentative de faire des parcours commentés n'a pas vraiment réussie. Nous demandions aux personnes de nous décrire les lieux, ce qu'ils percevaient et ressentaient le plus précisément possible, et cela ne marchait pas bien. Ce qui fonctionne dans la pyramide du Grand Louvre ou une autre architecture remarquable, ne fonctionne pas bien dans la ville. Les enquêtés avaient du mal à se tenir aux consignes (décrire les perceptions et sensations). Ils déviaient sur d'autres sujets, comme si les lieux ordinaires de l'enquête n'étaient pas porteurs de perceptions et de ressentis particuliers. Ces ressentis s'arrêtaient souvent à des « là, j'aime bien... », ou, « ben là, c'est quand même assez moche ». Cela nous agaçait un peu, nous relançons en leur demandant de se concentrer sur la perception et le sensible. Nous étions frustrés que nos enquêtés ne fassent pas de vrais « parcours commentés ».

Nous nous sommes donc adaptés. Nous nous sommes dit que nous allions plutôt faire des

« itinéraires à la Petiteau ». Nous avons alors demandé aux enquêtés de nous faire visiter les lieux, de les choisir, de nous raconter ce qu'ils voulaient sur les lieux. Mais les personnes n'avaient pas toujours de liens particuliers avec les lieux. Pour la plupart, ces lieux urbains ordinaires n'étaient pas des lieux du travail, ou des lieux arpentés quotidiennement pendant des années. Non, nous étions simplement dans la ville. Par rapport aux « parcours commentés », nous laissions les personnes enquêtées un peu plus libre. Nous élargissions le cadre, nous acceptions que « l'expérience des lieux » implique d'autres choses que l'immédiatement perçu, le sensible. Mais il y avait encore du flottement. Ils ne savaient pas trop quoi nous raconter, ils nous racontaient des choses ordinaires que nous trouvions banales, « ben là tu vois c'est le garage où je pose ma voiture quand elle est en panne ». Ou alors ils thématisaient eux-mêmes : « bon je me suis dit que j'allais t'emmener dans les coins que j'aime bien ». En fait, cela ne fonctionnait pas très bien, parce que nous doutions du bien fondé de notre méthode, et les enquêtés sentaient ce flottement. Ce trouble venait d'une double contrainte : nous nous demandions si la méthode était bien conduite, et en même temps si c'était la bonne. Autrement dit, nous nous demandions à la fois « comment faire » et « pour quoi faire ». Cette double réflexivité était intenable, la « tension épistémologique » était trop grande. Nous voulions l'impossible dans une enquête de terrain, à savoir l'application d'un schéma (d'une méthode) clés en main. Nicolas Dodier et Isabelle Baszanger (1997) nous rappelle que cette tension est inhérente à l'enquête ethnographique et que sa « résolution » est au cœur du problème de l'enquête, justement :

« Une question se pose [...] aux enquêtes de terrain : quel est le statut de ce contexte particulier dans lequel se déroule l'enquête? Comment est délimité ce cadre qui n'est pas celui de la situation *hic et nunc*, et qui n'est pas non plus celui d'une humanité saisie en toute généralité [...] ? C'est à cette question que se confronte toute réflexion sur la portée des approches ethnographiques. Elle renvoie à un examen des processus de totalisation, opérations par lesquelles l'ethnographe découvre que ce qui se présente à lui [...] comme une série chronologique et sensiblement désordonnée, en raison même de l'assouplissement des contraintes de codage, d'observations de terrain [propres à l'enquête], est potentiellement référentiable à un ensemble unique sur lequel va se clore, même temporairement, son travail. Car c'est alors cet ensemble qui lui fournit la clef pour identifier, souvent de manière rétrospective, à quel contexte particulier (une culture, une société, une histoire individuelle, etc.) renvoyait le terrain. » Dodier, Baszanger, 1997, p. 42.

Après quelques marches ratées, nous avons lâché. Nous disions seulement aux enquêtés : « Ok, donc on va faire une marche ensemble, et tu vas me raconter les lieux, ce que tu veux, ce qui te vient – tout est intéressant – tu peux me dire ce que ça te fait, ce que tu perçois, ce que tu ressens,

ton expérience présente, et aussi ce que ça te rappelle, ou même à quoi tu penses. Bref, on marche ensemble dans la ville et tu me racontes ton expérience. » Et cela a été mieux. Nous avons commencé à accepter de ne pas savoir ce que nous faisons, de ne pas être capable de situer précisément ce qu'on nous racontait. Bref, nous avons commencé à accepter de nous laisser *déborder*, et les choses se sont mieux passées (c'est la même contradiction qu'avec les cheveux de l'objet : c'est parce que les liens existants sont dépliés que l'objet devient intelligible, et même advient comme objet...) « Mieux passées », parce que nous étions moins tendus dans la situation d'enquête, plus disponible et encourageant pour les pauvres enquêtés, mais surtout parce que nous avons accepté de nous faire guider par eux. C'était la clé. Évidemment, nous avons pu « nous laisser déborder », parce que notre compréhension des savoirs en jeu dans les actions ordinaires avait avancé, et constituait un cadre. Le débordement n'était plus angoissant, mais au contraire devenait intéressant, pour nous et pour eux. Nous avons commencé à comprendre la sociologie, le rôle du sociologue et les limites du cadre dans lequel il opère. Nous avons trouvé une posture qui était finalement plus simple, plus modeste (Isaac Joseph oppose la posture du « modeste enquêteur » et de « l'athlète moral »), plus cadrée aussi (alors que nous laissions aux enquêtés le soin de nous dire ce qu'ils voulaient).

Une conversion s'est opérée, une sorte de mini révolution copernicienne, au sens où toute la cosmologie s'est ensuite alignée au travers de cette nouvelle posture. Cela s'est mis à fonctionner, progressivement, de la façon suivante. En limitant la méthode d'enquête à une modeste posture de recueil d'expériences individuelles, les situations d'enquête sont devenues moins problématiques. Au travers de notre posture (en fait l'endossement du simple rôle d'enquêteur), « c'est toute la sociologie qui est venu avec », pour ainsi dire. Nos lectures devenaient plus claires, plus faciles et plus utiles. Notre posture de recherche consistait à enregistrer, c'est tout. Le problème du contrôle du sens (interroger la perception ou la mémoire et pourquoi), n'était pas notre problème. Les enquêtés étaient bien assez grands pour nous dire eux-mêmes ce qui faisait sens. Les marches devenaient des sortes d'entretiens (non directifs), ayant pour objet l'expérience des personnes *in situ* (« si tu n'as rien à dire à certains moments, ce n'est pas un problème »). Les différentes personnes enquêtées ne nous racontaient pas les mêmes choses, n'allaient pas dans les mêmes lieux, les marches étaient plus ou moins longues. Mais toujours, les personnes « enquêtaient » sur leur expérience, avec nous. Plus exactement, les marches étaient un prétexte à interroger les lieux, et nous étions simplement le dépositaire de leur parole sur les lieux. Finalement, ces marches sont devenues des petites enquêtes conduites avec différentes personnes en différents lieux de la ville.

Nous avons ainsi pu faire des « marches commentées » (Thibaud, 2015) de façon plus détendue, et les multiplier.

2.3.2. L'enjeu de « l'expérience ».

Un collègue nous a confié un jour son agacement au sujet du « pragmatisme qui fait école », avec les réflexions interminables sur « l'expérience » qui vont avec. En ce qui nous concerne, la notion d'expérience proposée par Dewey (2005a), nous a tout de suite parlée. Non seulement parce que cette thèse s'est développée à la suite d'un parcours où l'art et l'esthétique (le cinéma et l'architecture) avaient tenus une place importante. L'expérience selon Dewey, nous paraissait réaliste et renvoyait à ce que nous vivions, dans nos propres usages et dans l'enquête. Cette notion éclaircit l'enjeu de l'enquête (défini par le même auteur), à savoir la construction de la compréhension d'une « situation déterminée » comme « un tout unifié ». Ce qui nous arrive ordinairement « fait sens », non pas vraiment comme signification claire et précise, mais de façon partielle, souvent de façon sensible et affective (« esthétique » dit Dewey), en fonction de la participation induite par les situations vécues. Le sens des situations n'est pas fixe, mais il est en cours et peut varier assez considérablement selon nos (ré)actions.

Nous commençons à saisir que l'objet de l'enquête, c'était précisément « ce qui arrive dans l'usage des lieux urbains », ce qui se produit au contact de la ville. « Le suivi de l'expérience située », « ce que la ville (nous) fait dire, faire, penser », voilà ce que nos marcheurs enquêtaient eux-mêmes, avec nous. Nous étions finalement dans une démarche pragmatique visant à saisir un « objet » par les actions qu'il nous fait faire. L'expérience qui advenait dans la relation concrète aux espaces urbains, était intrigante (et intéressante) pour les marcheurs eux-mêmes. C'était même une sorte de curiosité naturelle que de s'interroger sur ce qui se passait, sur ce qu'ils percevaient dans ces lieux, sur les enjeux et formes de leur expérience. L'idée fondamentale de Dewey (2005a) est de considérer « l'expérience » comme une enquête conduite par tout un chacun, qui est structurée par la visée d'un accomplissement « esthétique ». En effet, « l'existence se déroule dans un environnement ; pas seulement *dans* cet environnement mais aussi à cause de lui, par le biais de ses interactions avec lui. » (p. 45). Il est normal que le contrôle ou du moins l'intérêt du déroulement de ces interactions nous occupe donc. L'expérience n'est pas seulement la réception passive d'informations environnementales, c'est l'« opération » consistant à nous ajuster à l'environnement

en vue d'un rapport satisfaisant : « c'est seulement lorsqu'un organisme participe aux relations ordonnées qui régissent son environnement qu'il préserve la stabilité essentielle à son existence. » (p. 48). Le « contenu significatif »⁴⁶, qualitatif, sensible ou esthétique de l'expérience, s'élabore à travers l'appréciation ordinaire de nos interactions, qui est liée à notre capacité d'agir pour les « améliorer ».

« Le terme de « sens » recouvre une vaste gamme de contenus : le sensoriel, le sensationnel, le sensible et le sentimental, sans oublier le sensuel. Il inclut presque tout ce qui va du pur choc émotionnel et physique au sens lui-même c'est-à-dire la signification des choses présentes dans l'expérience immédiate. [...] Mais le sens, en tant que signification incarnée d'une manière si directe dans l'expérience qu'elle se signifie elle-même de façon lumineuse, est le seul terme qui désigne la fonction des organes des sens lorsqu'ils exercent pleinement leur fonction. Les sens sont les organes à travers lesquels la créature vivante participe directement à ce qui se passe dans le monde qui l'entoure. Par cette participation, le spectacle splendide et varié du monde devient pour l'être vivant une réalité par les qualités qu'il en perçoit. Cette perception de la réalité ne peut être opposée à l'action, car ce dispositif moteur et la « volonté » elle-même sont les moyens qui permettent la poursuite et l'orientation de cette participation. Cette perception ne peut pas non plus être opposée à l'« intellect », car c'est l'esprit qui permet de rendre cette participation profitable par le biais des sens ; c'est par l'esprit que des significations et des valeurs sont extraites, conservées et réutilisées par la suite dans les échanges entre la créature vivante et son environnement. L'expérience est le résultat, le signe et la récompense de cette interaction entre l'organisme et l'environnement qui, lorsqu'elle est menée à son terme, est une transformation de l'interaction en participation et en communication. » Dewey, 2005a, p. 59-60.

Cette citation éclaire la « boîte noire »⁴⁷ de nos expériences les plus ordinaires. En toute circonstance, une part de nous-mêmes « apprécie » la situation. Nous menons des enquêtes ordinaires de valuation (Bidet et al., 2011), jugeant les perspectives potentielles de développement et d'ajustement de notre « engagement »⁴⁸ à l'aune de ce que nous en expérimentons. L'expérience serait un processus toujours en cours d'accomplissement (inhérent aux êtres vivants selon Dewey). Dans certaines situations, nous éprouvons une « qualité esthétique » du fait d'une coordination de l'agir et du sentir (le sentir réajustant l'agir en vue d'une meilleure satisfaction – le tout étant

46 Nous empruntons ce terme à Weber (1995).

47 Nous empruntons le terme aux sociologues de l'acteur-réseau, qui l'empruntent eux-mêmes à la cybernétique. Wikipedia en donne une bonne définition : « Une boîte noire, ou boîte opaque, est la représentation d'un système sans considérer son fonctionnement interne [...]. Ce fonctionnement interne est soit inaccessible [...], soit omis délibérément [...]. Le fonctionnement de la boîte noire n'est donc appréhendé que sous l'angle de ses interactions [...]. La boîte noire est représentée de façon élémentaire en affichant les entrées et les sorties mais en masquant le fonctionnement interne. [...] Le contraire d'une boîte noire, dit boîte blanche, est un système dont les mécanismes sont visibles et permettent d'en comprendre le fonctionnement. Une bicyclette illustre bien ce type de système parce que, contrairement à ce qui se passe avec une boîte noire, les mécanismes de propulsion, de guidage, d'adhérence et de freinage sont visibles au premier coup d'œil. » [https://fr.wikipedia.org/wiki/Boîte_noire_\(système\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Boîte_noire_(système))

48 Notion centrale chez Goffman (2013).

gratifié de l'émotion)⁴⁹. Le défaut d'expérience, de « participation » et de « communication » avec le monde⁵⁰, est un enrayement de notre compétence à mobiliser ensemble le sentir, le faire sens, l'agir⁵¹. L'expérience est donc à la fois évaluation et recherche de co-construction d'une continuité sensible-signifiante entre un vivant et un environnement (et d'autres vivants). Notons qu'il s'agit, non pas d'un régime exceptionnel des interactions, mais bien de la structure ordinaire de son fonctionnement, potentiel qui n'est certes pas toujours accompli. Le fonctionnement ordinaire (ou commun) du sens serait corrélé, selon Dewey, à cette finalité expérientielle⁵².

L'important pour nous est que, ni les perceptions sensibles (saisies par les « parcours commentés »),

49 « La nature profonde de l'émotion peut être perçue lorsqu'on assiste à une représentation de théâtre ou lorsqu'on lit un roman. Elle accompagne la progression de l'intrigue ; et une intrigue nécessite une scène, un espace pour se construire ainsi que du temps pour se dérouler. L'expérience est émotionnelle mais elle n'est pas faite d'une série d'émotions séparées. De la même façon, les émotions sont attachées aux événements et aux objets dans leur évolution. Elles n'ont pas, mis à part les cas pathologiques, d'existence autonome. [...] C'est l'émotion qui est à la fois élément moteur et élément de cohésion. Elle sélectionne ce qui s'accorde et colore ce qu'elle a sélectionné de sa teinte propre, donnant ainsi une unité qualitative à des matériaux extérieurement disparates et dissemblables. [...] Une expérience [...] ne se limite pas à agir et à éprouver en alternance, mais se construit sur une relation entre ces deux phases. [...] *L'action et sa conséquence doivent être reliées sur le plan de la perception. C'est cette relation qui crée du sens et l'objectif de toute intelligence est de l'appréhender. C'est à l'étendue et au contenu des relations que l'on mesure le contenu signifiant d'une expérience.* [...] L'expérience est limitée par tout ce qui entrave la perception des relations entre éprouver et agir. Elle peut être gênée par une hypertrophie de l'agir ou par une hypertrophie de la réceptivité, en d'autres termes, de la phase où l'on éprouve. Les déséquilibre, qu'il soit située d'un côté ou de l'autre, brouille les relations et conduit à une expérience incomplète et déformée, dont la signification est maigre ou erronée. [...] L'ardeur à agir, la soif d'action, en particulier dans l'environnement humain, caractérisé par son impétuosité, dans lequel nous vivons, cette soif d'action, donc, fait que, pour bon nombre de personnes, l'expérience demeure incroyablement indigente et superficielle. [...] L'expérience (ou ce que l'on désigne par ce terme) devient si dispersée et si hétéroclite qu'elle ne mérite plus guère cette appellation. [...] On empêche aussi les expériences de parvenir à maturation par excès de réceptivité. Ce que l'on privilégie dans ce cas, c'est simplement le fait d'éprouver telle ou telle chose, sans aucunement se préoccuper de signification. [...] Il se peut que l'homme sentimental et rêveur ait plus de fantasmes et d'impressions qui lui traversent l'esprit que l'homme qui est animé par la soif d'action. Mais son expérience est également déformée, car rien ne s'enracine dans l'esprit quand il n'y a pas d'équilibre entre agir et recevoir. Il est besoin d'une action décisive pour établir le contact avec les réalités du monde et pour relier les impressions aux faits afin de tester la valeur de ces impressions et de les organiser. » Dewey, 2005a, p. 91-96 (nous soulignons).

Notons l'articulation de l'esthétique, de l'écologique et du politique, puisque tout est question de « participation ».

50 « Lorsque le cours même de la vie, quels qu'en soient l'heure ou le jour, se trouve réduit à un simple catalogue énumérant situations, événements et objets, cela indique la fin de l'existence en tant qu'expérience consciente. C'est la réalisation de continuités dans une forme individuelle et discrète qui constitue l'essence de cette dernière. [...] Là où les conditions sont telles qu'elles empêchent l'acte de production d'être une expérience où l'être tout entier vit pleinement et où il entre en possession de son existence par le biais du plaisir, le produit n'atteindra pas à l'esthétique. » Ibid., p. 63 ; 67 (nous soulignons).

51 L'art est pris pour modèle par Dewey parce qu'il « développe et accentue ce qui est spécifiquement précieux dans les choses qui nous procurent quotidiennement du plaisir » (p. 41-42).

52 « [Citant W.H. Hudson :] « J'ai l'impression, lorsque je ne vois plus l'herbe qui vit et qui pousse, et lorsque je n'entends plus le bruit des oiseaux et tous les autres bruits de la campagne, de ne pas être réellement vivant. [...] [L]orsque j'entends les gens dire qu'ils n'ont pas trouvé le monde et la vie assez agréables et intéressants pour en être amoureux, ou bien qu'ils attendent avec sérénité son terme, j'ai tendance à penser qu'ils n'ont jamais été réellement vivants et qu'ils n'ont jamais vu avec clarté ce monde dont ils ont une si piètre opinion ou rien de ce qui s'y trouve, pas même un brin d'herbe. [...] [Citant Emerson:] En traversant un terrain nu et désolé recouvert de flaques de neige, au crépuscule, sous un ciel nuageux, sans penser aucunement qu'un événement particulier et heureux pouvait se produire, j'ai goûté une parfaite joie de vivre. Dans mon bonheur, je suis à deux doigts de la peur. » Ibid. p. 69-70.

ni les réminiscences occasionnées par les lieux connus (saisies par les « itinéraires »), ne rendent tout à fait compte de ce qui se joue ordinairement dans la ville. C'est bien plutôt le processus décrit par Dewey (2005a), qui structure et permet de comprendre ce que font nos marcheurs enquêtés (et enquêteurs donc). En se déplaçant, ils s'attachent à conduire leur attention et à distribuer leurs engagements en vue d'un usage⁵³ félice, en vue d'avoir une expérience (tout ce qui est perçu étant « valué » à cet aune). Ce qu'ils perçoivent n'est pas « déterminé » de l'extérieur, par une appartenance à une certaine classe d'objets ou à certains types de phénomènes, mais déterminé par leur fonction de participation en vue d'avoir une expérience.

Ce qui participe à l'expérience, ce n'est ni exclusivement l'ambiance des espaces urbains, ni seulement la mémoire des lieux, ou les différentes personnes selon leurs catégories sociales, l'architecture ou l'expression de la citoyenneté, mais l'amalgame de cet ensemble de choses que rassemblent « la ville ». La ville, c'est cette foule d'éléments qui sont pertinents ponctuellement, ensemble mais successivement, à l'aune de leur participation à l'expérience des personnes. Et lorsque nous marchons dans la ville, nous vérifions l'état de ce fonctionnement (une sorte de « juste disposition des choses »), en explorant les voies par lesquelles avoir de l'expérience. De la sorte, la ville est une machine à distribuer des éléments participant à l'expérience. Si c'est une personne qui y contribue, elle sera considérée et prise en compte. Si c'est un détail architectural dont la perception produit un plaisir esthétique, il sera considéré comme important. Si c'est la vue sur les montagnes à l'horizon, ou la lumière du soir qui se reflète sur telle façade, ou un signe religieux, ou encore l'ambiance animée sur telle place en soirée, ce seront également des motifs (ou actants) de l'expérience. S'ils disparaissent, l'expérience de l'habitant sera affectée et diminuée.

Il est clair que l'enquête doit alors pouvoir s'attacher à suivre le contenu d'expérience d'une personne, si possible dans ses détails. Y a-t-il un risque de n'appréhender que du « subjectif » ainsi ? La montée en généralité peut être prudente et relative. Mais l'avantage, c'est que nous évitons les généralités plaquées venues du ciel des idées. Nous avons ainsi à faire à des choses qui existent, dont une personne a l'expérience, et dans ses termes mêmes. Par exemple, dans notre expérience, la texture du muret ancien de la place Merlat est plus importante, elle nous procure une émotion et a plus de « sens », que le grand immeuble de la place Roannelle, par exemple, alors que c'est une toute petite chose et que l'immeuble en question est imposant. C'est parce que cette texture nous l'avons expérimentée, remarquée, qu'elle a un sens pour nous. C'est aussi parce que

53 « L'usage » est ainsi à entendre dans sa dimension réflexive et créative (Breviglieri, 2004).

nous l'avons mise en intrigue (un toucher agréable, une fraîcheur préservée même en été, une historicité dont témoigne les traces de la taille des pierres, un usage en larges assises, des socles de lampadaires art déco qui ont été enlevés mais qui subsistent et que nous avons vu sur une photographie d'archive, etc.) Cet élément est relié par capillarité (pour reprendre l'image latourienne), alors que l'immeuble qui clôt l'avenue Émile Loubet, ne l'est pas (il bloque plutôt un la foule des petits liens qui l'environnent).

Une telle conception de l'expérience est peut-être touffue, mais elle a ouvert pour nous la possibilité d'une enquête véritablement ancrée et inductive. C'est une manière de saisir l'objet ville par les enjeux de l'expérience réelle et non au travers d'une thématique choisie *a priori*. Nous avons cru devoir appliquer des méthodes au départ, et nous nous sommes rendu compte que l'expérience des enquêtés n'y correspondait pas vraiment. Nos enquêtés « valent » (et donc jugent de façon circonstancielle) l'état de leur expérience, et ce faisant, ils discernent son fonctionnement (pour pouvoir agir), les éléments qui y contribuent, vis-à-vis desquels s'orienter pour avoir une expérience meilleure.

2.3.3. « Ce qui nous traverse ». Saisir les intrigues de l'expérience en marche.

Il est clair que nous pouvons passer dans la ville sans prêter attention et intérêt à l'accomplissement de notre expérience. Mais il arrive aussi que nous le fassions, et les situations d'enquête avec les « marches commentées » s'y prêtent. « Ce qui nous arrive » en marchant, c'est un condensé d'expérience, plutôt sous formes d'affects, de perceptions et d'impressions que de significations. Ce sont en effet des indices du sens de l'expérience, partiellement signifiants et pouvant donc donner lieu à élucidation. Aussi, ils ne sont ni linéaires ni constants, puisqu'ils sont corrélés à l'environnement (qui change dans le déplacement), et à la personne (qui change parfois aussi d'humeurs). Ce sont des signes porteurs de « ferments d'intrigues », demandant à être enquêtés. Joëlle Zask (2017) explique clairement que ce sont les troubles et les problèmes qui enclenchent l'enquête :

« Schématiquement, dans la plupart des situations, notre conduite est « adaptée » ou ajustée à notre environnement. Elle semble alors automatique, qu'elle soit intellectuelle, émotionnelle ou physique. Parler, marcher, calculer, établir le contact avec autrui, etc., semblent aller de soi. Mais il ne faut oublier ni que ces activités sont le résultat d'une longue éducation, ni que chaque modification de la situation d'ajustement mutuel entre la conduite de l'individu et le

mode d'existence des éléments environnementaux qui conditionnent sa conduite [ou lui sont nécessaires,] peut entraîner un *trouble* plus ou moins grave. C'est alors que survient l'enquête. Il n'y a d'exploration, d'investigation, voire même de conscience, que si notre conduite se heurte à un obstacle qui, soit, signale son insuffisance et suscite le désir de « l'accomplir » (comme dans le cas de l'expérience esthétique), soit la met en danger, voire l'annihile. Toute situation « problématique » est comme une douleur attendant un apaisement, une question attendant une réponse, un trouble déplaisant, inconfortable dont on souhaite se libérer. » Zask, 2017, § 4-5.

Quelque chose se passe (une perception, un sentiment, une sensation, une idée, un trouble), quelque chose nous traverse. Ce quelque chose traduit un rapport à l'environnement, plus ou moins « intéressant » pour la personne, plus ou moins digne d'enquête. Les marches commentées sont des sortes d'entretiens qui interrogent « ce qui arrive », où s'élabore le « contenu significatif de l'activité » (Weber, 1995) se produisant au contact des lieux, à un certain moment. Cet échange avec un enquêté rend compte du fait que cela demande une attention soutenue.

C'est ton expérience des lieux dans lesquels nous sommes, et que nous traversons, que je cherche à documenter, à travers la parole...

Non mais ça demande... ça demande pas mal de concentration quelque part, parce que ça veut dire être énormément...

ça demande d'essayer de formuler un peu ce qui...

Ce qui me traverse...

Voilà, c'est ça...

La marche est donc une action de composition et de mise en ordre de ce qui arrive. En marchant, nous sommes en interaction avec notre entourage, et les commentaires (des marches commentées) cherchent à en formuler la teneur. Du sens émerge et demande à être enquêté, formulé, déplié. Et la ville, dans sa densité, se prête particulièrement à ces émergences et à ce type d'exploration, comme le dit bien Jean Christophe Bailly :

« Comme on lance des mots en l'air avec sa voix, on déploie ses pas dans l'espace en marchant et quelque chose se définit peu à peu et s'énonce. [...] La ville existe en masse et se disperse en grains, mais ce qui l'engendre, ce qui la fait être et devenir, c'est le mouvement de celui qui la parcourt. [...] La ville ainsi parcourue, ainsi « ionisée » par la démarche qui la traverse, devient par rapport au langage le strict équivalent de son usage poétique : elle s'éclaire de l'intérieur. [...] [O]n sait tout cela, on sait lire, et le texte commence, n'a besoin que de notre approbation pour se dire. [...] [L]e déchiffrement des villes, cette activité à la fois lente et avide, lorsqu'elle se désapparente de toute fonction, même vague, et de tout but, devient [...] une forme de l'expérience et une forme telle que l'expérience s'y trouve

rassemblée [...]. A partir d'elle [...] la ville entière se déploie comme le champ de sa saisie – et il y a toujours un peu de sa venue, de son mouvement, dès qu'on sort : de soi, de chez soi, de sa chambre [...] Grammaire aléatoire, parcours – dans le système fixe du plan, le marcheur va abattre son jeu et la donne dépendra de ses choix, de son humeur, de sa chance – mais, qu'il le veuille ou non, quelque chose va venir, va le distraire ou l'envahir. [...] [N]ous devenons, dès la sortie de ce qui nous tient lieu de demeure, une composante et une particule de l'immense jeu de forces et d'attractions par lequel la ville s'emballa et se maintient [...] [L]e tissu, avec ses trous et ses fibres, ses fils rouges et ses plis, est à la fois achevé et à tisser encore. Une ville est une réserve, et aussi une action, un ensemble vivant qui ne vit que de ce qui sursaute et frémit dans sa trame. Une ville est une somme d'agencements réalisés et, à chaque fois, dans chaque parcours, la réalisation d'un nouvel agencement. [...] Tout tient encore ensemble et parfois par miracle. [...] Ce que j'appelle ici « grammaire générative des jambes », qui est, au sens le plus lointain, la promenade comme, au sens le plus proche, une forme immédiate de l'expérience, n'est rien d'autre que ce luxe déployé, que ce luxe de détails où s'appréhende un monde, où des hommes sont vivants, se déplacent, sont libres. Liberté concrète d'un jeu recommencé de sortie en sortie, liberté « politique » au sens le plus originel. » Bailly, 1992, p. 23-39.

Il s'agissait de montrer ici que l'enquête s'est débloquée en quelque sorte, et qu'un fil a pu être suivi au travers de la marche. Ce fil est l'un des plus importants de notre enquête. Nous avons commencé à « comprendre » la ville au travers de l'expérience des personnes, simplement via le « contenu significatif » induit par son contact. Nous nous sommes rendu compte qu'en enregistrant simplement « ce qui se passe », une posture de recherche tenable prenait forme, et à travers elle, un objet de recherche saisissable. « L'entrée » par l'action (de la marche) s'est révélée plus réaliste que la saisie d'un thème de la ville, parce que plus proche de l'activité réelle. Ce n'était pas un cadrage trop large risquant de nous perdre, mais au contraire un cadrage correspondant plus rigoureusement à ce que faisaient les marcheurs. Nous avons retrouvé ainsi ce qui est à la base de la compréhension sociologique, comme l'écrit Weber (1995) :

« Nous appelons sociologie [...] une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer [...] son déroulement et ses effets. Nous entendons par « activité » un comportement humain [...], quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un *sens* subjectif. [...] Ce n'est donc pas un sens quelconque objectivement « juste » ni un sens « vrai » élaboré métaphysiquement. C'est en cela que consiste la différence entre les sciences empiriques de l'activité, comme la sociologie et l'histoire, et toutes les sciences dogmatiques, telles que la juridique, la logique, l'éthique et l'esthétique qui cherchent à explorer le sens « juste » et « valable » de leurs objets. [...] Pour une science qui s'occupe du sens de l'activité, « expliquer » signifie par conséquent la même chose qu'appréhender l'*ensemble* significatif auquel appartient [...] une activité [...]. » Weber 1995, p. 28-29.

« Appréhender l'ensemble significatif auquel appartient » la marche en ville, revient à cerner l'expérience de la ville.

2.3.4. Marcher, faire avec.

La marche en ville est interactionnelle, mais cette interaction mobilise des personnes et des objets. Le rôle du passant varie, il est acteur ou spectateur⁵⁴, engagé ou dégage. Il a à gérer l'engagement et le désengagement, à s'attacher ou se détacher plus ou moins selon les circonstances. Si les situations de passage sont pour l'essentiel plutôt désengagées, certains éléments rencontrés constituent des « invites » à échanger, à s'attarder, à regarder. D'autres constituent au contraire des « invites » à ne pas s'attarder, échanger, regarder, etc. On peut dire que marcher, c'est régler son attention sur l'entourage pour en évaluer le potentiel alarmant et engageant (Goffman, 1973b).

« [L]'activité première qui nous intéresse pour comprendre les usages de l'accessibilité, c'est l'activité perceptive. C'est par l'exploration de cette activité que nous pouvons comprendre comment un usager « cadre » son expérience, comment il l'interprète et s'y engage, comment il dispose des ressources cognitives et pratiques qui lui sont offertes par un environnement donné. » Joseph, 1998, p. 147.

L'expérience engage des rapports avec des objets, lieux et personnes, et « value » leur disposition à contribuer à son accomplissement. Un « ordre de l'expérience », ou un bon régime de fonctionnement de l'expérience, a-t-il un sens ? Peut-on hiérarchiser, à partir de là, des pertinences environnementales et sociales ? Peut-être que la question du « sens et du bien commun » aborde ces

54 Luc Boltanski aborde la question de cet « engagement dégage » de l'espace public : « [L]e pur spectateur n'a aucun engagement préalable [...]. L'invisibilité du spectateur, lorsqu'il quitte le théâtre imaginaire pour ce microcosme de la société que constitue la grande ville [...] se réalise en l'espèce d'une capacité à changer d'identité selon les lieux où il se trouve – se déplaçant de salons en cafés, de tavernes en marchés. L'invisible M. Spectateur a pour qualité première la mobilité. [...] Cette capacité suppose l'indétermination de celui qui n'est rien en substance, qui n'a pas de place précise ni d'opinion déterminée, qui n'a pas d'*engagement* – au sens où rien ne le retiendrait dans une situation particulière, l'empêchant de se déplacer vers d'autres lieux –, dont la raison d'être est, comme celle de l'espion, d'observer, d'écouter, de rapporter. Cette indétermination, ce détachement qui, un siècle plus tôt n'aurait été qu'une qualité négative (car dans un monde « domestique » celui qui est sans attaches, sans feu ni lieu, sans position hiérarchique, n'est rien) est désormais valorisée en tant que garantie d'impartialité. C'est parce qu'il est sans attaches, sans engagement préalable que son rapport, son témoignage, peut se proposer comme crédible. Par ces opérations de déplacement sans entraves, d'observation depuis une position invisible, de rapport auprès d'un auditoire indéterminé, le spectateur confectionne l'espace public. L'idéal de l'espace public ne peut être dissocié, en effet, de la possibilité de se déplacer dans un espace social ouvert et homogène [...]. L'espace public suppose par là la constitution d'un observateur détaché, dégage, sans engagements préalables et surtout sans attaches locales, capable de surplomber les singularités de la société, à la façon dont le géographe, le cartographe ou le peintre inspiré par l'idéal cartographique surplombent les singularités du paysage. » Boltanski, 1993, p. 50-51.

rivages. N’y a-t-il pas contradiction à choisir une focale micro, expérientielle et individuelle pour parler de commun ? C’est une question d’importance, nous aurons à y revenir. Disons simplement, que le suivi de différentes expériences (dans leur combinaison) nous a paru être une manière d’enquêter la ville, faisant apparaître des récurrences. Notre enquête conserve une dimension exploratoire, et met d’ailleurs plutôt au jour, par le suivi d’expériences, des agencements et des réseaux signifiants. Conservons pour le moment l’idée que le suivi des expériences a des choses à nous dire, dans ses rapports aux personnes et aux objets.

« [L]e monde des objets et des artefacts peut nous permettre d'avancer dans nos analyses de l'espace public pour évaluer ses « *aménités* », son mobilier et les équipements qui régulent son *accessibilité* [...]. Ces objets techniques sont, eux aussi, des dispositifs sociaux qui peuvent faire de la rue un espace d'intelligibilité et d'action ou, au contraire, la rendre confuse, l'encombrer ou désorienter l'usager. [...] [L]'écologie de la perception nous permet de répertorier les emprises et les nuisances que nous subissons dans un espace public mal conçu et nous demande de prendre soin des prises qui s'offrent à nous, ne serait-ce que pour traverser une rue ou prendre un train. » Isaac Joseph (référence non retrouvée).

Pragmatiquement – ou écologiquement – parlant, les objets, comme les personnes, donnent des prises ou des « invites » (Gibson, 2014) à la réalisation d’expériences et d’interactions. Ces expériences et interactions sont qualifiables, et qualifiées par les enquêtés, au travers des rapports mis en œuvre, des conséquences (ou horizon) qu’elles dessinent. Nous disons souvent qu’elles sont plus ou moins accomplies (« esthétiques » dit Dewey), ou qu’elles se passent plus ou moins sans encombres. Cela est pertinent au niveau individuel, mais pas seulement. Car des formes de bons usages apparaissent, qui méritent d’être enquêtés et connus en tant que tels. La pragmatique interroger la recherche d’un usage optimal, dans une action et un environnement considéré. Mais cet usage adéquat, outre l’aisance qu’il peut procurer, est producteur de liens. En effet, il aligne aussi les acteurs dans des perspectives communes, qui font apparaître un souci en commun de l’action et de la situation (dont la normativité n’est pas forcément aliénante). Disons pour le moment que nous nous attacherons à suivre les formes de l’expérience de la ville et les rapports, liens et intrigues qu’elles activent. L’important est d’abord le suivi, le lien expérientiel et effectif que nous avons en situation, avec les personnes et l’environnement, lien si ordinaire qu’il a souvent été oublié par les sciences sociales, qui ont parfois regardé ce type de « sens commun » avec hauteur. « L’ethnographie de l’architecture »⁵⁵ proposée par Albena Yaneva (2017), s’attache à saisir ces

55 « [S]troll and discover, let yourself be guided by architectural objects and arrangements, experience them, and you will get access to the ways in which they serve as media of mediation, negotiation and translation between the reciprocal expectations of designers and requirements of people. » Ibid., p. 73.

« modes of distributing agency with the environment » (p. 67).

« *[D]esign functions politically*, in the very essential meaning of political as relating to, involving, making sensible, [...] motivated and interested ; by triggering actions that affect many – shaping alliances, constituting groups, reshaping positions and reconnecting entities, design manifests its emergent political dimension. Politics is not *outside* it, [i]t is *in* the objects world. [...] By using and misusing locks and keys [...], doors and corridors [...], we deal with social relations continued by other means such as wood, steel, glass, metal buttons and amplified by their design. » Ibid., p. 68-69. Elle souligne.

2.3.5. Cadrages et scripts urbains.

« L'expérience » selon Dewey et « l'ordre public » de Goffman ont en commun une même focalisation resserrée sur le déroulement de ce qui émerge dans l'action⁵⁶. Il est possible que l'ordre public soit réellement naïf – ou présentiste – et que cette naïveté soit l'endroit d'une accessibilité et d'une certaine « universalité ». Rappelons-nous que Dewey, Gibson et Goffman, font régulièrement référence au monde animal. L'usage de la notion de « cadrage » (de l'expérience) chez Goffman (1991), opère un rapprochement précieux entre le pragmatisme expérientiel de Dewey (et la phénoménologie⁵⁷), et l'étude des interactions en public. La notion de cadre ou cadrage (*frame*) donne un contenu « social » à l'expérience. Elle interroge finalement les déphasages entre les cadres dont témoignent beaucoup d'interactions, et les formes de coordination qu'elles peuvent prendre⁵⁸. Dans la marche en ville, il est particulièrement question de cela :

« [L]a marche est une activité concertée, pétrie d'interactions aussi bien avec d'autres piétons, qu'avec le paysage, les obstacles et les équipements du terrain. Marcher, c'est forcément naviguer, observer et agir en même temps ; c'est ajuster son allure, sa direction, le contact physique avec l'environnement d'humains et d'objets, à l'occasion penser aux salutations ou aux adieux, faire un mouvement de tête et, s'il s'agit de « marcher d'un même pas », signaler tout changement de rythme. Bref, c'est produire les indices de son activité au moment même de son effectuation, cadrer et marquer son déplacement avec et pour ceux qui l'observent. On admettra aisément qu'en milieu urbain, la marche, même si elle est solitaire, est une activité concertée qui présuppose un ordre (de marche) et un langage corporel que le marcheur sait déchiffrer ou interpréter pour s'ouvrir un passage dans la foule, s'écarter, se faufiler, etc. » Joseph, 1998, p. 18.

56 Selon Ogien (2020, §1), on peut distinguer chez ces auteurs « deux manières opposées de concevoir le rapport entre situation et expérience ». Chez Dewey, ce rapport est « lieu d'émergence pure », et chez Goffman, c'est la « réalisation d'une structure de contraintes ».

57 Comme il le rappelle, avec sa clarté habituelle, en introduction de l'ouvrage (Goffman, 1991).

58 Ce qui renvoie au « chocs existentiels » de Schütz et à ces frontières entre « provinces de sens » (Cefaï, 2006, op.cit.)

Nos enquêtés-marcheurs ont été plus sensibles et prolixes à propos des lieux. Mais ils nous ont aussi parlé d'interactions fugaces qu'ils avaient avec d'autres passants. Le suivi attentif de leurs marches, nous a conduit à saisir comment se forme leur expérience, comment apparaissent des troubles, des encombres, à propos de quels objets, quels lieux, quels comportements et personnes. Des pistes d'enquête s'ouvrent à partir de là. Ce qui émerge dans l'expérience est en fait chargé de sens en cours d'élucidation et d'interrogations en attente, cela de façon très ordinaire.

« [C]'est cette combinaison de la réceptivité et de la spontanéité dans l'habitude de la marche qui mériterait d'être analysée comme une expérience de cadrage, c'est-à-dire comme une expérience à la fois cognitive et pratique. Et on pourrait sans doute aller plus loin et voir dans la marche une forme de connivence continuée avec le présent et avec l'expérience de l'émergence. » Joseph, 1998, p. 19.

La belle formule de Goffman d'« onde de pertinence en mouvement » (1973b, p. 242) dit bien que ce qui fait sens, ce qui donne son contenu significatif à la ville, c'est cette « expérience de l'émergence », cette « forme de connivence continuée avec le présent » (Ibid.). Le suivi de cette émergence nous conduit à une lecture des rapports aux lieux et aux gens tels qu'ils apparaissent. Cette onde de pertinence émergente n'est pas une coquetterie théorique, mais bien le contenu de l'expérience urbaine telle qu'elle advient. Son maintien est crucial dans la ville, nous allons le voir. Rappelons-nous ces mots d'Isaac Joseph, selon lesquels « l'incertitude et l'ambiguïté sont [...] constitutives d'un régime d'échanges sociaux [...] [qui] ont par eux-mêmes une *positivité* sociale » (Joseph, 1984, p. 96). Ce sont même des « conditions de possibilité de l'interaction » urbaine (Ibid.). Aussi, l'accomplissement expérientiel de Dewey devient plus facile à saisir avec la notion de cadrage. Car ce qui fait sens et est sensible, c'est moins le contenu d'un cadrage ou d'une expérience, que ses modulations, changements, ruptures dans les interactions avec l'entourage.

« Un cadre est un dispositif cognitif et pratique d'attribution de sens, qui régit l'interprétation d'une situation et l'engagement dans cette situation, qu'il s'agisse du rapport à autrui ou à l'action elle-même [...]. [L]a notion de cadre désigne une « structure d'attente » par laquelle nous abordons le monde avec des *ready-made* interprétatifs [...]. Toute une série de notions découlent de [...] [cette] analyse des cadres. La notion de *participant ratifié* d'abord, qui désigne la personne « officiellement » destinataire de la représentation ou concernée par les propos échangés. Le participant ratifié est celui qui est à sa place dans l'ordre de l'interaction. Or cet ordre, loin d'être défini d'avance comme au théâtre où tout spectateur est destinataire du spectacle, se construit et se confirme dans la situation et au travers des différents indices ou mouvements, explicites ou implicites, produits par les participants. La deuxième notion découle de la première : puisque les participants adoptent des positions de locution et

aménagent le terrain de leurs interactions par leurs manières de faire ou de parler, le *format de production* de leurs paroles ou de leurs gestes, leur capacité à changer de registre, décide de l'intelligibilité mutuelle des participants et du maintien de la réciprocité des perspectives entre un locuteur et son auditoire. » Joseph (référence non retrouvée). Il souligne.

Avec ces éléments, nous trouvons un point commun entre la ville saisie en marche comme expérience esthétique, et la ville des situations de coprésence et de leur ordre public. L'un comme l'autre relèvent de l'expérience de l'être en public. L'un comme l'autre mobilisent des invites et des « alarmes » (Goffman, 1973b). L'un comme l'autre sont un accomplissement interactionnel, avec les objets et les lieux, ou avec les personnes. Et au travers des formes prises par l'expérience des coprésences et des espaces, la ville apparaît dans sa spécificité et avec précision. En effet, une ville prend une part importante de son contenu significatif au travers de cette « expérience de l'émergence » ordinaire. Il est clair que nous sommes, avec de telles notions, dans une démarche pragmatiste. « L'action » est ici la source de la connaissance, de ce qui nous arrive, et demande à être enquêtée. Cette « action » est notre réalité la plus ordinaire, en quelque sorte, ce dans quoi nous sommes toujours engagés (y compris lorsque nous n'agissons pas), notre lien au monde en quelque sorte, et ce qui mérite d'être interrogé à ce titre.

« Ce qu'il [l'individu] fait en agissant (et qui se manifeste simplement *dans* ce qu'il fait), c'est *simultanément* rendre public l'ordre des choses qui devrait prévaloir dans la forme d'activité dans laquelle il est pris et montrer qu'il respecte les contraintes qu'impose cet ordre à chacun des participants de cette activité. C'est sur cette base que l'analyse peut prétendre restituer, en détail, la manière dont les individus se rendent leur environnement intelligible *dans* et *pour* l'action qu'ils y mènent. [...] [L]'action [a] trois caractéristiques essentielles : elle est *première* (elle précède toujours la pensée et impose ses impératifs pratiques dans la temporalité des échanges) ; *réflexive* (elle se présente comme une suite d'enchaînements, orientée, non déterminée et en constante reconfiguration) ; et *constitutivement incertaine* (elle est frappée d'« ambiguïté résiduelle normale » comme le dit Goffman [...]). [L]e sociologue peut [ainsi] supposer que la réalisation de l'action dépend du « travail » qui consiste, pour ceux qui agissent, à révéler et reconduire constamment ce qui ordonne une forme d'activité pratique donnée, en comblant, sans cesse et dans le cours même des interactions, les incertitudes qui naissent de l'incomplétude des échanges et de la vulnérabilité de l'agir en commun. » Ogien, Quéré, 2005, p. 8. Ils soulignent.

En interrogeant la ville au travers des actions qui s'y déroulent, elle apparaît non comme une forme constituée et achevée, mais comme « un processus dont le terme n'est pas donné *a priori* et dont la forme se constitue dans le déroulement temporel des échanges qui la composent. » (Ibid., p. 6). C'est dire que chacun d'entre nous « fait la ville », et que nous sommes engagés quotidiennement,

chacun à notre niveau, dans la production de l'urbanité. Cela ne veut pas dire que des ordres et structures contraignants et normatifs ne s'imposent pas, mais cela signifie que pour les comprendre, nous devons nécessairement plonger au cœur de l'action.

Voilà que la ville peut devenir objet d'enquête en tant qu'elle est vécue et « agie ». Si nous faisons tous un peu la ville en participant aux interactions anonymes quotidiennes, d'autres l'ont faite avant nous. Ils en ont laissé les traces et l'ont parfois même « inscrite dans la pierre ». Nous verrons que notre enquête saisit non seulement le flux des actions présentes, mais les traces d'un certain nombre d'actions passées, comme les opérations urbanistiques et architecturales, les graffitis, l'histoire de certaines boutiques, les traces d'une soirée festive, etc. Si les lieux sont des prétextes à avoir une expérience (ou à n'en pas avoir, ou à en avoir une décevante), ils sont aussi prétextes à lire une histoire et une mémoire urbaines. La notion de « script » (Akrich, 1987) permet de saisir que l'environnement urbain contraint l'action à certains cadrages. La ville n'est pas que « cité », elle est aussi toujours une matérialité (« ville »). Et celle-ci a aussi une qualité sociale en ce qu'elle oriente l'action et l'expérience en un certain sens, vers certaines formes. Et ces orientations résultent d'actions passées qui sont des faits de l'urbanisme et d'une histoire sociale. L'expérience sensible et située d'une ville permet aussi de saisir une profondeur historique, en quoi l'expérience et l'ordre public ne sont pas si « présentiste » qu'on le dit souvent. Peut-être même que les formes et cadrages de l'expérience relèvent de la longue durée, en tant que « cadres sociaux » institués (Halbwachs, 1952).

2.3.5. Bricolages autour de la méthode des « marches commentées ».

Différentes méthodes d'« enquêtes en marche » ont été développées par Jean-Paul Thibaud (2001), Jean-Yves Petiteau et Bernard Renoux (2001), Rachel Thomas (2010), Nicolas Tixier (2016). La méthode des « marches commentées » de Jean-Paul Thibaud (2015), nous a servi de guide. Ce dernier nous invite ainsi à décrire « les affections de la marche » (« les tonalités affectives ressenties »), enquêter sur leurs motifs, interroger « les emprises de l'environnement sensible », ainsi que « les manières d'être mobile singulières » et les « inclinations de la marche⁵⁹ » (gestes,

59 Jean-Paul Thibaud (2015) parle des « inclinations de la marche » qu'il associe à la « marche à la 3^e personne » : « il s'agit de se rendre sur les lieux à divers moments de la journée et en observant aussi précisément que possible le parcours de divers piétons ou groupes de piétons. Cela consiste à suivre des yeux ou physiquement à distance respectable leurs va-et-vient [...] noter les allures et les arrêts, prêter attention aux gestes et aux démarches, enregistrer les actions et les expressions, consigner les activités et les rencontres, relever les événements et les incidents... La réalisation concrète de ce protocole amène ainsi l'enquêteur à se mettre en relative synchronie avec

activités, rencontres, incidents, etc.) Il nous propose de « mettre la marche à l'épreuve de l'enquête [...]. Transitoire et mouvante par définition, la marche [...] invite à varier ses angles d'approche et à s'engager dans l'expérience qu'il s'agit précisément de décrire. [...] [D]e toute évidence, la ville se prête à des expériences passantes de toutes sortes » (Ibid. p. 154-155).

« S'il s'agit de conjuguer la marche au pluriel [...], [c]'est que marcher ne consiste pas tant à se déplacer dans la ville qu'à s'immerger en elle et à s'embarquer avec elle : avec le sol sous les pieds, avec autrui à proximité, avec la rue comme stimulant. Si bien qu'étudier la marche nécessite d'intégrer l'environnement qui l'informe [...] » Thibaud, 2015, p. 155.

Jean-Paul Thibaud approche la marche « en tant qu'effectuation concrète et processus en acte, en développant une ethnographie incarnée redonnant au corps sa juste place [...]. Plutôt que d'étudier la marche après coup, une fois accomplie [...] il s'agit d'accompagner au présent le mouvement qui l'anime [...] [et] d'approcher autant que possible la marche en train de se faire [...] » (p. 156). Il propose de conjuguer la marche au pluriel, en commençant par la marche à la première personne.

2.3.6. « Marches à la première personne ».

« En ce qui concerne la marche à la première personne, l'opération principale consiste à explorer le terrain d'étude en en faisant une description. [...] L'expérience est donc ici celle de la découverte d'un nouveau territoire urbain que je rencontre à même les pas. Premier contact avec un espace inconnu et de nouvelles ambiances. Il s'agit ici de marcher librement, sans but affirmé et sans intentionnalité préalable, si ce n'est de me rendre disponible aux multiples sollicitations de la ville. Lors de cette tentative d'imprégnation *in situ*, je prends tout de même des notes, j'enregistre mes sensations et impressions, au fur et à mesure du trajet [...] Je prends parfois des photos quand l'envie me vient ou quand mon regard est capté par quelque chose. » Ibid. p. 157-159.

Nos marches commentées à la première personne ont été conduites de deux façons. Soit elles ont été retranscrites de mémoire après la marche, une fois assis et attablé. Soit les commentaires ont été enregistrés en marchant, puis retranscrits fidèlement. Pour l'essentiel, ces marches à la première personne ne sont pas des trajets quotidiens, mais des déambulations, des explorations et promenades

l'enquêté, à adopter et à reconduire lui-même le rythme des personnes qu'il observe [...]. Les observations et comptes rendus recueillis sur le terrain se traduisent sous la forme d'un texte synthétique, linéaire et continu, restituant par l'écriture le parcours du passant en respectant sa chronologie. Chaque trajet est aussi retracé sur un plan et doté d'un titre qui donne la tonalité dominante du récit. » (p. 169-170, nous soulignons). Pour notre part, nous appréhendons une part de ces « inclinations de la marche » à travers nos marches à la première personne.

qui ont occasionnées des sorties *ad hoc*. Toutefois, quelques-uns de nos trajets quotidiens ont également été transcrits. Durant toutes ces marches, des perceptions et des « affections » se produisent, qui prennent de l'importance dans la masse de l'environnement urbain mouvant. Les commentaires portent sur elles, autrement dit sur l'expérience.

« Cette approche à la première personne aide à dégager les affections de la marche, c'est-à-dire des manières d'être en marche en tant qu'elles expriment, traduisent et mobilisent les emprises de l'environnement sensible. En se rendant tout particulièrement perméables et réactifs aux flux ambiants, les enquêteurs révèlent par leurs conduites et dans leurs propos les diverses formes de mobilité piétonne auxquelles ils sont confrontés et qu'ils sont amenés à adopter. [...] Cela consiste plus fondamentalement à montrer comment les qualités d'ambiance particulières interagissent avec des manières d'être mobile singulières. Tout un vocabulaire est alors à inventer, qui répertorie des façons de marcher (glisse, fuite, transit, piétinement, évitement, promenade, etc.) rapportées à des embrayeurs de marche (attracteur, accélérateur, facilitateur, suspensif, diffuseur, inhibiteur, etc.) [...] Mais si nous choisissons de parler des « affections de la marche », c'est aussi parce que les dérives photographiques donnent accès à diverses tonalités affectives ressenties par les enquêteurs au cours de leur périple. A cet égard, les démarches adoptées durant une dérive ne révèlent pas seulement comment l'environnement sensible mobilise le pas du marcheur, elles expriment également dans quelle disposition affective il tend à le placer. Il en va ici du lien indissociable entre sentir et se mouvoir [...] » Ibid. p. 161.

Par rapport à cette méthodologie, nous avons fait quelques bricolages. Notre approche a été plus « descriptive » de l'environnement et de l'expérience, que cadrée sur les phénomènes du sensible et des affections, comme l'indique Thibaud. Nous avons aussi décrit des « moments » lors de certaines de ces marches (et pas d'autres), associables à des descriptions de situations. Des perceptions et des idées associées à des lieux ont donc aussi été tirées de nos marches à la première personne. La notion de cadrage a été importante pour nous (comme nous avons commencé à le voir), car elle articule approche phénoménographique (de l'expérience à la première personne), et approche interactionniste (interrogeant les situations).

Nous avons réalisé autour d'une trentaine de marches à la première personne,. Dans la plupart nous n'avons pris que des « moments » ou séquences. Certaines ont cependant été restituées dans la longueur et enregistrées. Nous les avons appelées des « traversées ». Elles se caractérisent par une description extensive d'une marche assez longue, ou une traduction de l'intrigue formée par « l'onde d'expérience » que nous avons eue. Nous avons aussi réalisé deux marches filmées, dont une seulement a été utilisée. Le procédé en a été le suivant : marcher en filmant avec une petite

caméra (type Gopro) accrochée à un harnais (ou avec une caméra en main)⁶⁰, puis réaliser un montage d'une image fixe toutes les 3 secondes⁶¹, et enfin effectuer une description textuelle à partir du visionnage. Concrètement, sous cette forme, c'est la continuité environnementale qui devient objet d'intrigue. Les actants de cette continuité et des frontières apparaissent ainsi (éléments historiques, formes paysagères, usages-types, état et entretien, etc.) Lors de ces marches en première personne, nous avons aussi pris des photos et réalisé des « dérives photographiques » (Thibaud, 2015). Nous avons décorrélé ces photos des marches, pour des raisons que nous expliciterons plus loin, dans la section sur les images.

2.3.7 « Marche à la deuxième personne ».

L'essentiel du dispositif d'enquête a consisté en des « marches à deuxième personne ». Jean-Paul Thibaud les définit ainsi :

« Alors que l'enquête à la première personne se plaçait délibérément dans une réceptivité maximale aux ambiances et aux espaces traversés, l'enquête à la deuxième personne permet plutôt de décliner divers types et degrés de réceptivité au milieu ambiant. La conduite esthétique n'est plus posée comme préalable, elle émerge éventuellement en situation. [L]'habitant [...] configure [...] son environnement à toute fin pratique mais se laisse parfois aller à une perception plus diffuse [...]. [L]e fait de passer par la parole *in situ*, en marche, permet de rapporter ce qui est dit par le passant à certains espaces que l'on parcourt avec lui. [...] Cette parole à la deuxième personne navigue donc entre le commentaire sur l'environnement présent et le propos plus surplombant sur les pratiques et les contextes habituels de la marche. [...] [L]es paroles recueillies sont de diverses natures, alternant impressions du moment, description du quotidien, évocations du passé, appréciations et associations personnelles, commentaires sur les relations de voisinages, les problèmes et habitudes de déplacements... » Ibid., p. 164.

Nous avons conduit 15 « marches à la deuxième personne ». Elles ont été systématiquement enregistrées. Nous avons conservé la focale « enquête sur le sensible et l'esthétique », qui est au fondement de la méthode des « marches commentées », mais en allant plutôt du côté d'un « pragmatisme de l'expérience » que d'une phénoménologie des ambiances. Cela nous a permis de mobiliser l'outil dans l'optique d'une sociologie de « l'expérience publique » (Quéré, 2003), se jouant dans le rapport aux êtres et aux choses. On peut dire que ces marches sont des enquêtes sur

60 Celle que nous avons utilisée dans la thèse a été faite en mini caméra sur harnais de poitrine.

61 La bande son a en revanche été conservée telle quelle.

les bonnes dispositions des espaces publics, sur les configurations qui permettent d'être avec, qui produisent de l'aisance et du trouble. Des attentes publiques ordinaires à l'endroit de la ville s'y expriment souvent. Il y a une quête de « quelque chose de bon » chez tous les enquêtés : à la fois une bonne disposition d'eux-mêmes, de leur corps, des lieux – mais aussi et surtout une disposition avec les lieux, les autres, pour l'émergence d'un (bien) être en public et en ville. Les marcheurs-commentateurs « valent » des manières d'être dans la ville et expérimentent des manières d'y être attaché (Latour, 2000 ; Hennion, 2003). Ce sont souvent des manières d'être attaché à des lieux ou à des configurations situationnelles. C'est donc bien d'attachement « à la ville » qu'il est question⁶². Cette quête des manières d'être à l'aise dans la ville constitue le cœur de l'enquête. Qu'il s'agisse de configurations situationnelles qui incitent à rester, à envisager de s'arrêter, à « s'engager » ne serait-ce qu'en attention, ce sont bien les configurations de l'aisance (avec qui, avec quoi et comment) qui sont au centre de l'enquête. La question que se posent les marcheurs est bien souvent, comment et pourquoi mon intérêt est-il mobilisé ici et maintenant. Ces mises en intrigues, avec leur caractère inachevé et partiel, sont aussi bien sensibles et esthétiques, qu'interactionnelles et (micro) politiques.

Nous avons donc conduit 15 marches commentées. Les personnes avaient pour consigne de nous raconter leur expérience et perception de la ville à travers un trajet de leur choix. Certains enquêtés ont choisi un parcours quotidien, et d'autres un parcours connu. Nous avons exclu la possibilité de trajets complètement inconnus car il nous a semblé que la surprise et la découverte auraient entravé la fluidité des commentaires. Les personnes ont été recrutées de proches en proches, par ce qu'on appelle l'« effet boule de neige ». Elles n'ont donc pas été choisies en fonction de critères ou de spécificités. Elles ont choisi le trajet, le jour, le lieu de départ et d'arrivée. Les marches se sont déroulées la journée, toujours par temps « praticable » (parfois sous une pluie légère). Elles ont duré entre 20 minutes et 1 heure 30.

Ce tableau rend-compte des renseignements pris sur les enquêtés, pour les 15 marches commentées réalisées (dont une a été conduite à plusieurs).

62 Cela signale une spécificité de ce travail : nous nous sommes mis au contact de la ville pour en saisir le contenu significatif. Autrement dit, nous nous sommes fiés à la ville pour qu'elle nous serve de guide. L'objet est donc bien « la ville », la forme d'expérience qu'elle occasionne, les sauts éventuels entre registres d'interactions qui s'y produisent. En ce sens, il s'agit plutôt d'une sociologie (écologique) *de* la ville, qu'une sociologie *dans* la ville.

Sexe	Age	Profession	Handicap	Stéphanois	Villes habitées	Zones pratiquées
M	24	Étudiant		Non	Manosque	Tréfilerie, Durafour, Centre-ville, Bellevue
F	35	Cadre administratif à l'université		Oui		Centre-ville, gare, Tréfilerie
H	44	Enseignant-chercheur		Oui	Firminy, Nantes, Brest, Tours.	Centre-ville, Jacquard
F	40	Sans profession	Oui	Oui		Fauriel, Tréfilerie
H	39	Enseignant-chercheur		Oui		Vivaraize, Centre-ville, Jacquard.
F	48	Documentaliste		Oui	Londres, Paris	Valbenoîte, Tréfilerie, Centre-ville, Bellevue.
F	64	Retraitée, médecin		Oui	Clermont-Ferrand	Fauriel, Villebœuf.
F	33	Agent administratif d'État		Depuis 3 ans	Le Puy, Montbrison, Lyon, Moulins.	Centre-ville, Jacquard, Fauriel.
H	47	Agent technique d'État		Firminy, depuis 6 ans	Roubaix, Montpellier	Jacquard, centre-ville.
H	60	Chercheur		Depuis 16 ans	Bordeaux	Crêt de Roc, Tréfilerie, Centre-ville
H	61	Agent administratif université		Depuis 17 ans	Roanne, Lyon, Sarlat	Bellevue, Tréfilerie, Centre-ville
F	61	Retraitée, infirmière		Saint Genest-Lerpt		Saint-Genest-Lerpt, Centre-ville.
H	55	Enseignant-chercheur		Non	Paris	Jacquard, Centre-ville, Carnot.
F	25	Étudiante		Non	Village des monts du lyonnais	Centre-ville, Jacquard.

Signalons maintenant des éléments concrets de la mise en œuvre des marches. D’abord, nous avons encouragé leur effort de « description », en relançant afin d’encourager leurs pensées, en demandant des détails, et d’explicitier les éléments implicites formulés. Bref, il s’agissait de se comporter comme en entretien et d’endosser la posture compréhensive envers toute occurrence (ne sachant pas ce qui importait vraiment dans l’expérience des personnes). Nous les avons aussi rassurés, car cette focalisation sur le diffus était déroutante pour certains, surtout au départ, lorsque nous étions déroutés nous-mêmes : « tout, vraiment tout est intéressant ! Il n’y a pas de bons ou de mauvais commentaires... L’important, c’est que tu me parles de ton expérience, de ce qui te traverses... Tu peux – y compris – me faire part de sensations et d’intuitions, même si elles ne sont pas claires, du genre : ici, je sens qu’il y a un truc, mais je ne saurais pas dire quoi ». Rappelons que c’est la lecture des pragmatistes qui nous a fait comprendre qu’il était illusoire, artificiel et non fidèle à l’expérience, de séparer ce qui est étroitement entremêlé dans l’expérience, à savoir la perception des « objets », le sentir de phénomènes, les jugements, avis, ou idées sur tels éléments, les associations de pensées (passées notamment). L’expérience de la ville, pour chaque personne, est bien une forme de « discours » sédimenté, un entremêlement entre perception, action, conception.

Cette formation de sens au travers de la ville et dans la marche, était l’objet même de la recherche, de leur recherche en situation, et de la nôtre en tant qu’enquêteur. C’est pourquoi, nous revendiquons une sorte d’« ethnographie coopérative » mobilisant une diversité d’enquêteurs (Joseph, 2015 ; Cefaï, 2007a ; Tonnelat et al., 2007). Les enquêtés ont finalement bien accepté un certain flou dans la demande, à partir du moment où ils ont compris que l’enquête était aussi entre leurs mains. Les marches commentées à la deuxième personne ont fonctionné grâce aux personnes qui se sont prêtées au jeu, à formuler et commenter leur enquête et valuation ordinaires de l’environnement en cours (Bidet et al., 2011). Le plus étonnant est que ce processus est effectivement pensé et réalisé ordinairement, mais presque jamais formulé et commenté. Comme nous l’a dit une personne qui a eu la gentillesse d’essayer, « c’est ce qu’on ne fait jamais, normalement ». Elle a d’ailleurs essayé sans succès, car elle n’a pas su se détacher de commentaires « contrôlés », thématiques ou sur des objets précis, refusant (malgré elle) de se livrer à l’aventure de l’exploration de ce qui émerge. Le cadrage méthodologique n’est donc pas allé sans un certain nombre de ratés, qui font bien sûr partie intégrante du processus d’enquête, et qui ont même été riches d’enseignements (Stavo Debauge et al., 2017).

2.3.8. Quelles situations-types et résultats des marches à la deuxième personne ?

Le résultat, ou la trouvaille principale qui est apparue avec ces données, a été la compréhension qu'il était question d'« expérience » en quête d'accomplissement (Dewey, 2005a). Un grand nombre d'éléments sont mobilisés dans cet accomplissement d'expérience, éléments d'ambiances, traces de l'état des lieux, indices alarmants, signes d'engagements et d'interactions, régularité et commodité sentie en marchant, etc. Cela revient à dire que l'aisance – l'expérience sensible – est le principe de ces agencements hybrides, ce qui structure « l'enquête ordinaire » des marcheurs. Cela n'est pourtant qu'un principe (un commencement) qui ouvre des pistes d'enquêtes (ou d'intrigues) en lien avec l'urbanisme, l'architecture, l'histoire, la sociologie, l'écologie, la phénoménologie. Ces pistes sont plus ou moins suivies et développées selon les directions prises par « l'onde de pertinence en mouvement » (Goffman, 1973b). Ainsi, l'enquête en marche saisit avant tout des continuités de différentes natures, leurs agents, et leurs ruptures ou articulations. Ces continuités ont été les objets à enquêter. Certaines nous ont conduit vers l'histoire urbaine (avec la notion de « script »), d'autres vers la micro sociologie de l'ordre public (avec les notions d'« engagement » et de « situation »), d'autres encore vers les formes de milieux (au sens de l'écologie de la perception) qui se constituent et se transforment dans la ville. L'expérience en marche est donc sensible aux frontières, elle perçoit des « territoires sensibles » en frayant des « lignes d'intérêt » par lesquelles passe le sens de l'expérience. Il est toujours question de configurations de l'engagement avec l'environnement (matériel et humain), de formations et transformations émergentes appréhendées dans l'expérience. Curieusement, les mots de Robert Musil (2011) – « Nous sommes une matière qui épouse toujours la forme du premier monde venu » (4^e de couverture) – qui peuvent sembler excessifs, se sont avérés assez réalistes.

2.4. Des entretiens compréhensifs semi directifs.

C'est une phase spécifique du terrain qui a commencé avec les entretiens, qui a succédé aux observations, descriptions, marches en première personne (les marches à la deuxième personne ont été réalisées après). Un collègue nous a d'ailleurs conseillé, après 7 mois de présence « sur le terrain » et deux gros carnets remplis, de « commencer le travail de terrain » – nous n'avions pas encore l'assurance (à ce moment-là) que notre carnet ethnographique pourrait constituer de bonnes données d'enquête⁶³. Nous avons pu réaliser 21 entretiens semi-directifs dans le cadre d'un projet de recherche auquel nous avons pris part, pendant la biennale du design de 2017⁶⁴. Contrairement aux autres données (observations et marches commentées), ces entretiens ont été réalisés et enregistrés « en chambre », dans un dispositif classique de face-à-face. La grille d'entretien utilisée a évolué et s'est étoffée au fil du temps. L'accroche principale par laquelle les participants étaient invités à répondre était « une enquête sur les perceptions et l'expérience de la ville de Saint-Étienne ». Rappelons que dès l'étape préliminaire du projet de thèse, nous avons l'intuition que le sensible (ou la perception) était une boussole fiable pour l'enquête. Notons que trois entretiens ont été réalisés dans un autre cadre que celui du local de la biennale, deux après un premier contact à cette occasion. L'un s'est déroulé par la suite dans une brasserie (Le Glasgow), l'autre au laboratoire à l'université. Le troisième a résulté d'une rencontre avec une commerçante récemment installée et intéressée pour nous répondre.

Un processus de compréhension progressive s'est déroulé, un peu comme avec les marches commentées. Les questions de départs étaient relativement peu importantes, elles avaient surtout pour but de « faire dire la ville » pour pouvoir en comprendre les enjeux. Les questions que nous avons posées se sont révélées relativement peu pertinentes au regard de l'intrigue « embarquée » et construite par les interviewés. Les entretiens ont surtout été l'occasion de recueillir ce que des personnes avaient à nous dire sur Saint-Etienne, à leurs manières. D'ailleurs, nous avons mobilisé ces données en majorité dans le chapitre 6, car les intrigues construites par les interviewés ont fini par constituer une cohérence propre. Cependant, nos questions sur l'expérience et les perceptions

63 Il s'agit de Jérôme Michalon. En ce sens, nous lui donnons à la fois tort et raison...

64 Durant la biennale du design de Saint-Étienne, du 9 mars au 9 avril 2017, une opération de valorisation, de diffusion et d'expérimentation de recherche a été conduite par des sociologues du Centre Max Weber, sous la direction de Pascale Pichon. Répondant à la thématique de la biennale (« Working promesse - les mutations du travail »), cette opération nommée « In situ. Faire voir et faire parler les métamorphoses du travail » a déployé diverses activités et animations de recherches. L'une d'elles a consisté à monter un petit studio d'enregistrement d'entretiens pour collecter des témoignages autour des mutations du travail, dans un local affecté à plusieurs associations à cette occasion. Nous avons conduit nos entretiens (sur l'expérience de la ville) dans ce cadre.

ont par la suite trouvé à dialoguer avec d'autres données, comme les descriptions et les marches. En cela on peut bien parler de « semi direction » (de l'entretien) : le cadre, le sujet, les questions étaient là pour engager l'enquêté à frayer sa propre voie, son propre sens autour de ces questions. La dimension compréhensive était ainsi au cœur de l'enjeu – ce que nous avons compris plus tard (Kaufmann, 2016 ; Weber, 1995). Certaines personnes nous ont d'ailleurs dit leur désarroi (« je pensais que ce serait plus précis ») face à nos questions. D'autres ont été plus loquaces.

Nous avons appréhendé ces données comme des mises en récit de la ville, de son expérience et de ses perceptions. Mettre en récit un tel objet (chevelu et hirsute!) était certes difficile, mais chacun a fait une proposition, en évoquant des éléments participant d'une « représentation » de la ville, en construisant une sorte d'intrigue plus ou moins ficelée, à partir d'expériences, parfois sédimentées dans le temps d'une vie. Bref, si la tâche n'a pas été facile pour les enquêtés, la plupart s'y sont prêtés avec application. On retrouve cette qualité d'objet intéressant (pour les habitants), mais débordant et clignotant dont nous parlions en introduction. Ces entretiens ont été, pour beaucoup, l'occasion de se prêter au jeu d'une mise en récit de la ville, ce qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de faire de façon si extensive. Ce que dit Merleau-Ponty correspond bien au sens de la démarche : « On ne parle pas seulement de ce qu'on sait, comme pour en faire étalage, - mais aussi de ce qu'on ne sait pas, pour le savoir. » Merleau Ponty, 1964, p. 139.

Le tableau suivant fait état des renseignements collectés sur les enquêtés lors des 21 entretiens réalisés.

Sexe	Age	Profession	Handicap	Stéphanois	Villes habitées	Zones pratiquées
H	59	Technicien spécialisé		Oui		Jacquard, Carnot, Rivière, Bellevue, Bergson, Terrasse.
F	44	Médiatrice artistique		St Chamond		Centre-ville
F	50	Sans profession	Aveugle	Oui		Bergson, « Centre-ville voire un peu plus haut », Châteaureux.
H	56	Enseignant-chercheur	Très malvoyant	Oui		Rond-point, Université, Centre-ville

H	23	Étudiant		Depuis 4 ans.	Mayotte, Dijon	Bellevue, Centre 2, Peuple, Jaurès, Terrasse
F	42	Chargé d'étude, social		Depuis 11 ans	Village Aveyron	Tardy, Centre-ville, Cotonne.
F	44	Professeur de yoga		Depuis 6 ans	Anvers, Belgique	Chavanelle, Durafour, Fauriel, Peuple, Dorian, Hôtel de ville.
H	69	Retraité, architecte designeur		Non, y a passé son enfance	Région parisienne, Alger	Chavanelle, Beaulieu.
F	40	Enseignante		Depuis 1 an et demi	Nantes	Centre 2, Cotonne, Centre- ville
F	49	Infirmière		St Chamond		Rue des martyrs, Michelet, Châteaureux, Restaurants.
H	24	Étudiant design		Strasbourg	Strasbourg, Paris, Grenoble	Cité du design, gare Châteaureux.
F	22	Étudiante sociologie		Aurec sur Loire		Bellevue, Hôtel de ville.
F	20	Étudiante architecture		Y a passé 5 mois	Paris	Centre-ville, Fourneyron- commerces , Pilat, Châteaureux.
H	68	Retraité, éducateur spécialisé		Oui	Firminy	Bellevue, Tréfilerie-Centre 2.
H	65	Retraité, commerçant		Oui		Centre-ville, Solaure, Jacquard.
F	59	Retraîtée, commerçante		Oui		Centre-ville, Badouillère, Fauriel
F	21	Ex-étudiante en sociologie		Non	Château-roux	Centre-ville, gare
F	33	Cadre administratif d'État		Depuis 3 ans	Le Puy, Lyon, Montbrison, Moulins.	Centre-ville, Jacquard, Fauriel.
F	41	Commerçante		Non	Lyon, Rive- de-Gier	Centre-ville

F	63	Retraitée, médecin		Oui	Clermont-Ferrand	Villebœuf, Fauriel, Rond-point, Monplaisir
F	61	Retraitée, infirmière		Oui		Saint-Genest-Lerpt, Centre-ville

Comme pour les « marches commentées », on notera l'absence de critère de sélection dans le recrutement des enquêtés. Nous avons interrogé ceux qui ont bien voulu nous répondre, qui avait donc un intérêt à se prêter à l'exercice de parler de la ville et du temps pour le faire, et qui ont poussé la porte du local de la rue de la République lors de la biennale du design 2017 (pour la plupart).

2.4.1. Retour sur la démarche compréhensive en sociologie.

Un bref retour à Max Weber nous a été utile. Ses notions de « contenu significatif de l'activité » et de « relation sociale » nous ont recentré sur ce qui fonde l'objet de l'enquête sociologique. Joan Stavo Debauge (2011), en se basant sur les travaux de Cyril Lemieux, écrit :

« [L]es enquêtes des sciences sociales sont astreintes à une séquentialité qui donne priorité à certaines « tâches », « techniquement premières », avant d'autres, « techniquement secondes ». [...] [L]a « compréhension » et la « description » sont « premières », tandis que la « prévision », « l'explication » et la « critique » sont « secondes » ; « secondes » ne signifie pas « d'intérêt secondaires », mais implique que ces « tâches » là « ne peuvent être correctement accomplies qu'une fois que les tâches techniquement premières (compréhension et description) l'ont été » [...]. Stavo Debauge, 2011, p. 3.

Cet objectif de compréhension est accessible par des outils, parmi lesquels l'entretien compréhensif (Kaufmann, 2016). Rappelons ces mots de Max Weber, qui ont été fondamentaux pour nous :

« Nous appelons sociologie [...] une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale [...]. Nous entendons par « activité » un comportement humain [...], quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un *sens* subjectif. [...] Pour une science qui s'occupe du sens de l'activité, « expliquer » signifie [...] appréhender l'*ensemble* significatif auquel appartient [...] une activité [...]. » Weber 1995, p. 28-29.

La compréhension sociologique a pour but de faire émerger ce « contenu significatif de l'activité » (sociale), par le biais d'un outil *ad hoc*, l'entretien. Ce sens des activités mérite d'être enquêté car il a sa propre rationalité. Notons qu'il est la plupart du temps ignoré, par ce que Weber appelle « les sciences dogmatiques [qui] cherchent à explorer le sens « juste » et « valable » de leurs objets. » (Ibid.) Le contenu significatif d'une activité sociale renseigne sur la teneur réelle d'une activité vécue pour une ou un ensemble de personnes. Par là, il informe sur les chances qu'a une activité sociale de perdurer ou non (« d'exister » dit Weber), et donc sur des actions sociales et politiques à mettre en œuvre à son égard⁶⁵. La notion wébérienne de « relation sociale » est également fondamentale :

« Nous désignons par « relation » sociale le comportement de plusieurs individus en tant que, par son contenu significatif, celui des uns se règle sur celui des autres et s'oriente en conséquence. [...] Le contenu peut être extrêmement divers : lutte, hostilité, amour sexuel, amitié, piété, échange commerciale, « exécution », « esquivé » ou « rupture » d'un accord, « concurrence » économique, érotique ou autre, communauté féodale, nationale ou de classe [...]. Il s'agit toujours du « contenu significatif » empirique visé par les participants [...]. [L]a relation sociale *consiste* exclusivement, et purement et simplement, dans la *chance* que, selon son contenu significatif, il a existé, il existe ou il existera une activité réciproque des uns sur les autres, exprimable d'une certaine manière. [...] Cette chance peut être très considérable comme elle peut être minime, presque négligeable. Ce n'est que dans le sens et la *mesure* où elle a existé ou existe effectivement [...], qu'a existé ou qu'existe également la relation sociale en question. [...] Cela ne veut aucunement dire que les individus qui participent à une activité dans laquelle les uns se règlent sur les autres attribuent, dans le cas particulier, un contenu significatif *identique* à la relation sociale ni que l'un des partenaires adopte intérieurement une attitude qui corresponde significativement à celle de l'autre, que par conséquent il existe une « réciprocité » en *ce* sens. *Seul* le fait que cette chance existe – par conséquent la plus ou moins grande *probabilité* qu'une activité significative correspondante se développe [...] – est l'indication de la « persistance » d'une relation sociale [...]. Le contenu significatif d'une relation sociale peut reposer sur une *entente* par un engagement mutuel. Cela signifie que ceux qui participent à cette relation se font (entre eux ou d'une autre manière) des *promesses* valant pour leur comportement futur. Chaque participant compte alors normalement [...] sur le fait que (avec une certitude variable) *l'autre* orientera son activité dans le sens que lui-même (agent) donne à l'entente. » Weber 1995, p. 58-61. Il souligne.

Une forme de « rationalité » est produite par les personnes dans leurs activités. Elles induisent une direction (sens) qui attend certaines réponses, une réciprocité. La chance d'une telle possibilité, fonde l'existence d'une relation sociale, son absence correspond à sa disparition. On comprend ainsi que « le sens de l'expérience » n'est pas qu'un verbiage subjectif. « Le sens donné » active et

65 La sociologie est ainsi corrélée au caractère démocratique (et donc récursif) d'une société.

maintient des formes relationnelles en les performant. Mais l'important est que c'est la réciprocité qui est au centre du processus. On peut dire, en tirant Weber du côté de Goffman, que lorsqu'il y a relation sociale réciproque, les engagements se coordonnent et l'« on ne s'aperçoit de rien ». En revanche, lorsque la relation n'est pas réciproque, les engagements induisent des frictions, et alors on s'aperçoit qu'il y a un ordre (de la compréhension chez Weber, de l'interaction chez Goffman).

Ce que la sociologie interroge spécifiquement, c'est la composition, la teneur et la consistance des relations (sociales) entre les hommes. Un sociologue de la même époque, Tarde (1890), parlera d'un flux (ou courant) constamment en jeu entre les personnes, dépendant de la production de réciprocité, de désir et de croyance, ou encore d'un certain « rayonnement imitatif » consenti par les personnes dans leurs rapports. La société dépend-elle du maintien de cette réciprocité, et des institutions qui y contribuent ? Simmel (2010) aborde quant à lui des « formes sociales », qui résultent de relations sociales produites historiquement et localement. Ces sociologues fondateurs cherchent quelque chose comme la forme élémentaire (équivalent de la cellule ou de l'atome pour les sciences de la matière), de la société.

2.4.2. L'objet de nos entretiens.

Les personnes interviewées nous ont parlées de la ville, de leurs expériences et perceptions. A travers ces éléments, ils ont cherché à saisir ce qui est en jeu dans la ville, le « contenu significatif de l'activité (sociale) » qui y correspond. Leur propos s'éclaire si l'on considère qu'ils ont appréhendé la chance d'une urbanité, ce qui la fait exister et ce qui l'entame, pour eux. Et c'est toute l'importance et la densité du sens (commun ?) que la démarche compréhensive fait apparaître. C'est aussi le dénominateur commun des différents entretiens. L'enjeu serait de cerner ce qui fait exister les chances de l'urbanité, car il est possible que l'urbanité disparaisse (pour eux), avec les contenus significatifs et activités qui façonnent des relations sociales réciproques. Autrement dit, si les chances qu'existe une réciprocité sociale disparaissent, l'urbanité périlite-t-elle ? Si la formule est juste, cela signifie que les conditions d'existence et de félicités de telle chance sont ce qui tient et maintient l'urbanité. Le sens commun de l'expérience comporterait ainsi une connaissance précieuse, dont nous aurions à nous faire les traducteurs. Nous avons transcrit cela, en cherchant à organiser ces différents contenus significatifs par thèmes et par ensembles.

Les entretiens nous ont permis de saisir le processus de « mise en intrigue » de la ville, qu'il importe de suivre précisément pour l'analyse. La mise en significations (en récit) de l'expérience d'une ville n'est pas aisée. Savoir ce qui la structure et l'articule devient un enjeu important de l'enquête. S'y révèlent des enjeux, des nœuds de significations, des circonstances intervenant de façon prononcée et plus ou moins récurrente, pour les personnes dans leur récit de la ville. La « vérité » ou la « subjectivité » de ces éléments n'entrent pas en ligne de compte. Dans « une science qui s'occupe du sens de l'activité » (Weber, Ibid.), il s'agit de prendre au sérieux le fait que de tels éléments soient effectivement mobilisés pour dire la ville (pour lui donner sens). Quels enjeux apparaissent alors au travers de ces agencements de significations ? Méthodologiquement, il faut nous situer entre l'écueil consistant à les prendre pour expression d'une vérité à restituer telle quelle, et l'écueil symétrique consistant à les trahir dans un propos parallèle qui n'est pas celui des enquêtés. Comment ?

Le plus important est de conserver le cadre et la dynamique de ces ensembles significatifs. Le sens des acteurs construit progressivement des « intrigues » (Ricoeur, 1983). Ils enquêtent sur les possibilités de sens qui se dessinent dans cette dynamique de combinaison, et tout leur art consiste à y apporter des jalons, des formes, tout en poursuivant l'intrigue. Conserver le cadre de cette dynamique comme part essentielle du contenu significatif, appelle deux méthodes. La première est de saisir les ensembles de significations réels de ce travail, notamment par des extraits suffisamment extensifs. La seconde est de réinscrire l'explication dans leur cheminement entre des pôles, des concepts, des enjeux et questions. C'est donc dans ce chantier (de mise en intrigue de la ville) que les enquêtés par entretiens nous font entrer. Le suivi de ces chaînes de sens et d'associations déployées par les enquêtés, nous amène à faire l'hypothèse que c'est aussi dans ces agencements que « la ville » existe. Globalement, les personnes interrogées ont donc cherché à rendre compte de ce qui vaut et de ce qui « compte » dans la signification de la ville (Bidet et al., 2011), de ce qui compte dans leur habiter. Le citoyen, en tant que participant à sa société, est constamment impliqué dans ce processus de mise en signification, de recherche de sens de ce qu'il vit, de « valuation » de ce qui l'entoure. Ces sortes de récits de la ville ressortent tous d'une préoccupation autour de la qualité des relations « sociales » qui prennent vie dans les espaces publics de la ville. Même lorsqu'elle est appréhendée en tant qu'entité matérielle (« la ville en dur »), une ville désigne toujours peu ou prou une cité, c'est-à-dire une organisation de rapports sociaux, humains ou des expériences. Sait-on vraiment ce qui importe et à quoi tient la chance pour que se maintiennent un sens et donc une certaine existence de la ville ? Avec qui et quoi, à travers quelles associations, la « ville » doit-elle compter sous peine de disparaître ? Avec quoi et qui la

ville nous maintient-elle en son sein ? Inversement, quelles associations sont communément problématiques et pourquoi ? Sont-elles susceptibles de défaire la cité, d'entamer ou de transformer l'effectivité des liens qui la maintiennent ? L'urbanité constitue-t-elle une « zone critique »⁶⁶ basée sur des rapports de réciprocité ou de résonances (Rosa, 2018) ?

Les enquêtés nous ont livré un écheveau de problèmes à démêler. Ces problèmes se comprennent dans des ensembles significatifs, qui touchent la question du « public⁶⁷ ». Nous envisagerons la notion de « problème » de façon dynamique, en tant que processus incluant développements, pistes, projets, blocages, chocs, résolutions, et recherche de coordination, d'équilibre et d'ordre. A travers cela, c'est quelque chose comme un « ordre » qui se raconte, qui apparaît en composition au travers de ligne de forces et de perspectives, d'intrigues combinatoires. On peut donc appréhender l'entretien semi directif comme l'un des outils majeurs de la compréhension sociologique et de la sociologie qualitative en générale.

Il y a plus. Il est possible que toutes nos données interrogent ce même objet, l'état et les chances de la réciprocité. Les attentes des enquêtés, les causes de leur déception ou désagrément, ce qui est valué, jugé et visé, c'est une forme de relation réciproque ou de disposition relationnelle active et effective avec les personnes, les objets, les lieux – une expérience. Les enquêteurs-enquêtés (et nous-même) construisent l'essentiel de leur intrigue sur l'état de cette réciprocité, ses chances d'advenir ou non. Ils déplorent et se plaignent des obstacles à cette réciprocité, à l'accomplissement de leur expérience, au retentissement de résonances qui sont attendues. Ce qu'ils saisissent, ce sont des cadrages, alignements, ou articulation et décadage vis-à-vis de cette relation sociale réciproque (notamment sous les formes de la sociabilité, de l'aisance, de la commodité). Bref, leur connaissance de sens commun appréhende les agencements qui font exister et ceux qui font échouer une telle « réciprocité ». Il importe de préciser qu'il s'agit de réciprocité relative, ponctuelle, de surface et d'abord sensible. Il est plus question d'un « ordre (de l'en) public » constitué par ces rapports, que d'un ordre social de stricte égalité et réciprocité. Chacun cherche des espèces de réciprocités sociatives, temporaires, multiples, qui maintiennent la chance d'une relation sociale en réciprocité – d'une participation (Zask, 2011) – qui est aussi la chance de la démocratie et de

66 Dans une conférence intitulée « The notion of « Critical Zones » and the Redefinition of Territories », donnée au Collège de France, le 6 novembre 2015, Bruno Latour aborde la redéfinition « politique » et épistémologique des territoires qui s'opère au travers de la notion de « zone critique ». Cette notion désigne la zone (la sphère ou le cadre) où les liens et articulations entre les divers actants en dépendance existe. Cette réflexion peut être mise en relation avec une pensée de la « cité » (Boltanski, Thévenot, 1991).

67 « Le public consiste en l'ensemble de tous ceux qui sont tellement affectés par les conséquences indirectes de transactions qu'il est jugé nécessaire de veiller systématiquement à ces conséquences » Dewey, 2005b, p. 95.

l'urbanité⁶⁸.

2.4.3. Résultats.

Des formes typiques (et idéales) apparaissent comme des attentes normales à l'endroit de la ville. L'animation, la sociabilité, l'aménité, la civilité, les opportunités économiques, les plaisirs du *shopping*, mais aussi la jouissance esthétique liée au paysage, la sécurité, la tranquillité en sont des exemples. En somme, l'aisance apparaît centrale, et il est attendu que le milieu urbain y pourvoie. Lorsque ce n'est pas le cas, c'est la surprise, parfois le scandale, l'indignation ou la déploration. De telles attentes sont directement liées (on peut s'en étonner) à une réciprocité des relations sociale (sociabilité, aménité), à une exigence d'expérience et de participation. Ce qui est « valué » ou jugé constamment dans la ville, c'est peut-être l'état de la réciprocité sociale ou des résonances (Rosa, 2018), selon les contextes, et l'identification des agents de celles-ci. L'urbanité ne se résume donc pas à l'accession à un « monde bourgeois » (et aux chances d'accéder à son confort), mais plutôt à un monde démocratique qui maintient l'accessibilité d'une vie digne et d'une aisance (au point de structurer les représentations de la ville). Les chances d'aimer une ville (Martouzet, 2014), résident dans la compétence et la possibilité d'ouvrir des perspectives d'aisance et de satisfaction, et à s'inscrire dans ses « réseaux ». Dewey (2005a) rappelle régulièrement que cette exigence n'est pas un privilège, mais nous est commune avec les animaux.

2.5. Sur les images

Un peu plus de 2000 photographies ont été prises durant cette enquête, ainsi qu'une quinzaine d'heures de vidéo (*rush bruts*). Ce n'est finalement pas très important. Rappelons-nous que le projet de cette thèse avait pour sous-titre « une *ethno-vidéo-graphie* de la ville de Saint-Etienne ». Quelles ont été les raisons de ce changement de cap et de l'abandon de l'ambition de placer l'image au centre de cette thèse ? La première raison est la difficulté que nous avons rencontrée à réaliser ce travail. Il y avait déjà fort à faire pour construire une « ethnographie de l'urbanité ». C'est une question d'ordre : ce n'est qu'une fois cernées la démarche et la méthodologie de l'ethnographie,

68 On peut supposer qu'avant d'en arriver à la guerre (qui normalise et légalise le meurtre), les formes de réciprocité sociale sont suffisamment bloquées pour n'être plus envisagées, ni comme chance, ni comme réalité.

que les images ont pu s'y articuler. Donner forme à cette enquête ethnographique a pris du temps, temps pris au détriment des images sans doute. On peut donc y voir un relatif aveu d'échec à l'endroit des images, bien que nous pensons leur avoir finalement donné une place, certes marginale, mais non négligeable. Nous avons rassemblé les images dans un carnet photographique situé dans le second Tome de cette thèse. Des renvois seront faits dans la thèse pour sa consultation.

Trois formes principales de prises de vues ont été effectuées lors de l'enquête. La première est la prise de photographies lors des marches à la première personne. La seconde a consisté à filmer des marches. La troisième a été la réalisation de plans fixes de longue durée à certains endroits passants de la ville. Nous avons finalement transformé les vidéos en photogrammes⁶⁹. Nous allons rendre compte dans un premier temps de ces différentes démarches. Nous dirons dans un second temps quels usages de ces images nous avons fait dans ce travail.

2.5.1. Travail de l'image, travail avec l'image.

2.5.1.1. « Dérives photographiques »

Les photographies mobilisées dans ce travail ont été prises, pour la plupart, lors de marches exploratoires. Elles auraient donc pu être utilisées en vis-à-vis de commentaires de ces marches, mais cela n'a pas été le cas pour deux raisons. D'abord, nous n'avons pas réussi à conduire de façon satisfaisante et systématique, « marches commentées à la première personnes » *et* « dérives photographiques » (Thibaud, 2015). Les photographies nous semblaient parler une autre langue, dire autre chose, que ce que nous voyions lors de nos marches. La prise de vue consiste à cadrer un lieu, une situation, un sujet. Cela peut prendre beaucoup d'énergie cognitive, occasionner des essais (plus ou moins concluants), prendre du temps sur un seul et même lieu. La prise de vue est en fait traversée de questions, d'hésitations, d'essais, de cadrages, de renoncements parfois (« non, ça ne rend rien »), bref de tâtonnements. Mais c'est surtout un processus spécifique qui n'a pas grand-chose à voir avec l'expérience des lieux (sans appareil photo). On peut toujours dire, *a posteriori*, que ce que nous avons mis vingt minutes à cadrer (après avoir scruté les lieux, les avoir arpentés longuement, opérer des choix, fait des essais), *reflète* notre expérience en marchant, mais en réalité, ce n'est pas vrai. La photographie n'est pas qu'une trace du réel. C'est un médium, un outil qui

⁶⁹ Les photogrammes sont des photographies extraites de plans vidéo ou cinématographiques (une seconde comportant 24 ou 25 images fixes dont la succession reproduit le mouvement).

traduit quelque chose de la situation, spécifiquement⁷⁰. Disons que des lieux et des scènes intéressants à photographier, apparaissaient dans la continuité de la marche, nous engageant à une réflexion *in situ* sur leur « traduction » photographique. Nous avons photographié la ville à différentes échelles (du détail au paysage), essentiellement avec une courte focale (grand-angle de prise de vue).

Nous avons aussi pris des photos lorsque nous avons cherché à conduire des « itinéraires » en marchant (sur le modèle de Petiteau), mais cela s'est avéré insatisfaisant. Conduire à la fois l'entretien durant itinéraire, s'occuper de la relation avec l'enquêté, lui témoigner l'intérêt nécessaire au plein déploiement de son récit, et photographier en même temps, est un exercice difficile. Ce n'est pas un hasard si Petiteau menait ses itinéraires avec un photographe. Lorsque nous l'avons fait, nous n'avons ni systématisé le protocole (photographier tous les espaces donnant lieu à un commentaire, les lieux d'arrêt), ni d'appareil commode (comme un téléphone), ni d'aisance suffisante avec le protocole pour effectuer ces petits décadrages avec souplesse. D'ailleurs, les photographies de Renoux (prises avec Petiteau), nous semblent avoir une dimension d'illustration. Elles sont étroitement dépendantes du protocole, au point d'en être indissociables (c'est l'idée du dispositif).

Notre sentiment est que chaque prise de vue est une petite enquête, spécifique à un lieu. Saisies de cette manière, les images ont une autonomie. La conduite de la perception, les éléments mobilisés ne sont plus du tout les mêmes lorsque la prise de vue est à l'œuvre. L'enjeu est la composition d'une image. Mais l'intérêt n'est pas « seulement esthétique », car le contenu de la photographie fait sens – au même titre que dans l'expérience. Simplement, puisque l'image fixe porte sur un lieu et un seul, l'enquête est beaucoup plus précise (et focalisée) qu'elle ne l'est en mouvement. Disons que dans la marche, nous avons une expérience de l'émergence qui advient au travers de quelques éléments saisis dans le déplacement entre des lieux⁷¹, alors qu'avec la photographie, les éléments pris en compte sont circonscrits dans un strict point de vue. Ils sont, curieusement, à la fois beaucoup plus resserrés et plus nombreux, car leur sélection ne se fait plus en fonction de l'expérience (l'intrigue embarquée si on veut), mais selon une fonction visuelle tout à fait spécifique au médium. Nous avons ainsi décidé d'accompagner les photographies d'une description textuelle. Il ne s'agit pas du compte-rendu de l'interrogation du moment de la prise de vue, mais de

70 Pour Peirce, « l'iconicité » est un « régime de connaissance [qui] est celui d'une tension (et non d'une résolution). » Laplantine, 2013, p. 45.

71 Notre marche filmée et montée en images fixes, vise à saisir quels sont ces éléments.

la description du résultat, de l'image. En effet, le processus de fabrication d'image ne s'arrête pas au moment de la prise de vue. Il faut ensuite sélectionner les images et pour cela à les regarder des dizaines de fois, souvent laisser passer du temps, y revenir des semaines plus tard. C'est que le contenu significatif des images varie, se précise, ou reste flou et indéterminé. C'est donc ce qu'il faut expliciter : pourquoi l'image nous regarde, quelles intrigues nous y associons (Barthes, 1980). Avant cela, un retour sur l'usage de la vidéo (et des photogrammes) s'impose.

2.5.1.2. De la vidéo aux photogrammes.

L'une des raisons de notre abandon de l'outil vidéo, est qu'il s'est révélé – après nos essais – relativement inopérant. Nous n'avons pas réussi à l'articuler à une expérience, ni à en faire un outil heuristique (sans doute parce que nous avons effectué ces prises de vue trop tôt). Pourtant des essais ont été réalisés, dont nous rendons compte ici.

Plans fixes

Nous avons effectué des plans fixes sur trépied de longues durées (de 5 à 30 minutes). L'idée était de filmer le passage dans le centre, car nous avons du mal à photographier les passants⁷². Pour ce faire, nous commençons par rester environ un quart d'heure sur place, afin d'identifier une « bonne place », à savoir celle d'où on capte le mieux le passage, sans le gêner, et où nous sommes visibles sans être au centre. Nous nous sommes interrogé sur le cadrage de ces plans. Trouver la bonne distance est un enjeu central pour filmer la ville. Ne pas être ni trop intrusif (capter alors des personnes privées), ni trop lointain (capter alors des flux). Ensuite, nous prévenons les personnes sédentaires que nous allons filmer. Lors de la prise de vue, le champ de chaque plan constitue l'espace d'une scène possible. La plupart du temps, notre intervention ne semble pas avoir d'effets visibles, les propriétés de la situation ordinaire de passage restent en vigueur. Parfois, de petits gestes apparaissent soit d'interrogation (visage interrogatif ou questions m'étant adressées, « C'est pour quoi là ? »), soit de complicité (saluts, signes de la main ou de la tête), soit de défiance (doigt d'honneur, frôlements rapides). Une catégorisation des personnes peut être faite en fonction de ces

⁷² Le déclenchement d'une photo apparaît plus intrusif, car il focalise précisément sur un instant, une personne ou une scène, à un travers un geste *ad hoc*. Le sentiment d'« image volée » est ainsi plus fort que lorsque la caméra tourne sur un long plan. Cela est paradoxal si l'on considère qu'elle prend 25 photos à la seconde, mais ne l'est pas si l'on considère qu'elle ne focalise ou ne « cadre » pas de moment, de personne ou d'action en particulier, mais une situation.

manières de faire avec la « scène », de s'y dérober, d'y jouer, d'éviter ou de signifier un désaccord. Par exemple, quelques jeunes cheminant en groupes, jouent à passer et repasser, et parfois à poser devant l'objectif. Aussi, des personnes âgées assises sur une place prennent les choses avec recul et humour : « Oh, mais nous ça ne nous dérange pas... On est un peu des clochards, alors... »

La vidéo fournit des indices sur la composition des engagements en situation. Prendre un visage interrogatif, s'écarter ou se cacher le visage, se rapprocher au contraire et venir se montrer, constituent des petits rôles que les passants se donnent. On voit bien qu'une situation publique est traversée de toute part par de petits contrôles visuels que chacun s'adresse, dans laquelle la caméra sème le trouble. Ces plans et photogrammes captent les signes discrets d'une orientation perceptive à travers laquelle se construit une certaine norme de participation et d'interaction. On peut voir des signes d'aisance, d'indifférence ou de « vulnérabilité situationnelle ». Par exemple, des visages figés ou hagards, oscillants entre inconfort, inquiétude et défi, ou alors la production d'un effacement, yeux baissés, qui est une manière de s'abstraire de la situation en refusant son regard aux autres. Ce geste d'indifférence polie, tout le monde ne semble pas être en mesure de le réaliser, notamment les dominés de « l'occasion sociale » – jeunes gens, femmes, « stigmatisés » (Goffman, 1975).

On peut aussi identifier un enjeu autour de cadrages objectivant et subjectivant (Rémy, 2009). Le cadrage objectivant, « objective » la situation sociale dans sa dimension normale en incorporant les conventions de civilités ordinaires (inattention civile, ajustement des unités véhiculaire). Le cadrage subjectivant cherche au contraire à produire des définitions situationnelles particulières, à familiariser la relation à travers des adresses, regards et expressions relevant de rapports familiaux plus directs. Des enjeux et des jeux apparaissent autour des alignements, articulations, oppositions entre ces différents types d'engagements. Nous avons également observé l'existence de différents types de configurations situationnelles, dans le centre, le péricentre proche et le péricentre éloigné. Dans le péricentre proche, nous remarquons des passants dont l'engagement principal est « par ailleurs », avec un « canal de distraction » qui fonctionne (Goffman, 1973b). Les lieux offrent des appuis pour une telle configuration, la diversité des foyers d'attention aide à cette inattention : bruits de voiture, ouvertures perspectives, diversité de formes architecturales, espacements entre les gens, variabilité de la situation, animation constante. Le centre-ville n'est pas saturé de foyers d'attention diversifiés et n'occasionne pas la multitude de perspectives qu'on pourrait s'attendre à y trouver. Sans voitures et donc sans bruit de fond constant, sans trop de magasins et avec des trottoirs étroits, le trouble des situations de croisement, et particulièrement de « contacts mixtes », semble accentué

(Goffman, 1975). À défaut de dynamique urbaine massive et de présence d'un flux continu, le croisement de personne à personne tend à devenir un objet d'attention focalisée, et non une caractéristique normale et diffuse de la situation.

Ces hypothèses sont restés à l'état d'ébauche. Nous avons tiré des photogrammes de ces plans fixes, que nous avons présenté lors d'un colloque de sociologie. On nous a dit l'intérêt (et le plaisir) qu'il y avait à voir ces images de passants. Nous avons donc choisi d'en faire un usage illustratif⁷³ ici, sous forme de planches, donnant à voir les personnes, sans ouvrir des questions pour l'enquête. Un court texte suit, évoquant ce que ces images traduisent des situations (carnet photographique 2). Y apparaît une dimension complice plus évidente que dans l'expérience, peut-être parce que la photographie distancie le contact, qui n'est plus de face à face, et engage une réflexivité dégagée des exigences de l'interaction située.

Marches filmées

L'autre usage de la vidéo a été de faire des marches filmées. Les transitions, les variations d'espaces et les seuils sont particulièrement visibles à travers ces « marches filmées ». Des continuités situationnelles apparaissent. L'enjeu est alors de décrire ces continuités révélés par le dispositif, à l'écrit, de suivre les images à la trace en quelque sorte. Les agents de ces continuités sont multiples. Ils peuvent être constituées par la lumière, l'ambiance chromatique, la forme de l'espace, les rassemblements sociaux, une homogénéité de l'état et de l'entretien des lieux, et même par des indices de détails comme des motifs visibles dans les brisures du revêtement au sol, les enchevêtrements des branches, etc. Le cheminement (mouvement) rend sensible les transitions entre des séquences, transitions plus ou moins brutales, fondues ou progressives. Le dispositif cherche à les rendre intelligibles. L'une de ces marches a occasionné une description, qui se trouve dans le corps du texte de l'enquête.

73 La fonction d'illustration, souvent dénigrée, a son importance puisqu'elle ajoute une dimension visuelle à un texte – comme nous l'a dit justement notre collègue Gabriel Uribelarrea. Les images peuvent d'ailleurs varier de sens et prendre plus ou moins d'autonomie, lors de lectures réitérées.

2.5.2. Usages des images.

Ces tentatives ont abouti au choix de composer trois carnets photographiques. Ainsi, les images conservent une certaine autonomie par rapport à l'enquête. Elles bénéficient d'un espace propre, et cet écart préserve la spécificité de leur régime spécifique de signification. Les photographies sont en effet plus opérantes seules (nous nous basons notamment sur notre plaisir à « feuilleter » les ouvrages de photographies). La photographie se prête à une expérience personnelle et intime, silencieuse et intense, provoquant des échos de souvenirs, et un flux de pensée propre qui peut être un objet d'enquête (Barthes, 1980 ; Ernaux, 2017). Le meilleur moyen de lui donner sa chance, c'est donc de la laisser « parler » seule. Et pourtant, il est difficile de s'y résoudre dans une thèse. Nous avons choisi une solution intermédiaire : laisser parler les photos, tout en les interrogeant.

Nous avons donc associé des textes en regard des images, de plusieurs manières. Afin de conserver leur valeur de photographies, donc une autonomie et une indépendance dans la production de sens (les images relevant plus d'une tension – ou suspension – du sens que d'une résolution du sens), nous avons maintenu un écart, une distance entre images et textes. En disposant une série de photographies, puis un texte sur la série, nous avons voulu laisser leur espace aux images. Le texte se fait alors moins description de chaque image, que compte-rendu du sens de la série selon nous (carnet photographique 1). Nous avons également mis images et textes en vis-à-vis, dans un exercice de description de chacune des images. On s'aperçoit ainsi de l'incommensurabilité des deux médiums, mais aussi de leurs fonctions spécifiques. La redescription de l'image n'est pas un redoublement de l'image, mais une traduction de l'image. Elle ouvre un usage de l'image dans l'enquête. Des intrigues se développent ainsi au travers des images, qui participent de l'enquête, en déployant parfois des interrogations spécifiques (carnets photographiques 1 et 3).

2.5.2.1. *Descriptions*

La description faite au travers des photographies diffère largement des descriptions directes de situations. Nous décrivons toujours des moments, mais le procédé de « redescription » nous contraint à décrire des situations, des moments, des vues que l'on n'aurait pas décrit sans les images. Nous avons vu par exemple qu'une bonne description par main courante nécessite de la durée, une assise et si possible une table. Des moments fugaces, un angle de rue, un trottoir peuvent

être décrits plus précisément de cette façon. Ensuite, ce qui est décrit, c'est ce qui est photographié, c'est donc ce qui est inscrit par la lumière (selon l'étymologie). Il est possible qu'un mur ou des graviers prennent un relief dans le moment photographié parce qu'ils prennent bien la lumière, ou qu'une teinte d'ensemble « fasse sens » (comme nous le verrons avec notre « intrigue de gris »). Aussi, un visage lointain, une ombre peuvent donner une connotation au moment photographié. Enfin, nous n'avons pas décrit une photographie mais une série de photographies. L'ensemble compose donc un récit associant des éléments de plusieurs images. Ces « histoires d'images » sont des récits descriptifs et mettant en intrigue différents objets et « détails ».

2.5.2.2. *Classements et séries*

Un autre travail avec les images a été leur classement par séries. Nous avons disposé les images (imprimées en format 9 x 13) sur une grande table pendant des jours. Nous les avons regardées longuement et avons opéré des rapprochements, des séries. Les rapprochements ont été thématiques. Nous nous sommes rendu compte qu'ils étaient aussi formels et que les photos mises en série possédaient souvent des cadrages et des ordres de distances similaires. Ce travail de classement a fait émerger des « catégories » à partir d'indices relevés dans les images. Nous avons regroupé les images au travers des thèmes suivants : présence de personnes, places, intériorités, textures urbaines, immeubles, faubourgs, ville-charnière, présences immobiles, obstacles, ville réparée, rues, passants isolés, végétaux. Ce processus a fait apparaître des idées nouvelles comme celle de « ville-charnière » (zone située entre centre et faubourg, passé et futur, subissant démolitions et rénovations). Aussi, une réflexion s'est engagée sur des « types des présences » (isolées, immobiles, discrètes, massives), que ce soit pour les personnes, pour les voitures et les végétaux, et sur l'équilibre entre ces différentes présences. Des séries à partir d'autres critères ont été réalisées, comme celui des degrés de notre attachement (attachement, indifférence, détachement). Il est apparu par exemple, à travers une série « faubourg », que ce type de territoire possédait des caractéristiques assez constantes, comme une diversité des types de bâtiments, un territoire d'habitat, la présence de végétaux, la présence d'espace et souvent des vues sur l'horizon, des présences en arrière-plan (personnes, voitures), une palette de gris assez homogène. Cela nous a conduit à interroger les similitudes entre le centre et le faubourg via ces critères. De nombreux lieux du centre-ville s'apparentent ainsi à ceux des faubourgs par un « mode de présences » similaire (discrète, clairsemée), par une amplitude spatiale, mais non en ce qui concerne la diversité de bâti,

la présence du végétal, l'ambiance chromatique et la forme des espaces (absence d'horizons ouverts).

Ce travail a donné lieu à une communication lors du 8^e congrès de l'Association Française de Sociologie à Aix en Provence, en août 2019. Nous ne l'avons pas utilisé dans ces pages. Nous avons privilégié les « redescriptions », car elles étaient plus en phase avec le cours de l'enquête exposée ici. En revanche, nous avons utilisé une autre série de photographies, classée moins en fonction de critères systématiquement identifiés, que comme traduction d'un contenu d'expérience et d'une atmosphère. Le premier texte du premier carnet photographique, en rend compte.

2.5.2.3. *Illustration*

La fonction illustrative est un usage minimal de l'image, où elle n'est pas mobilisée pour développer une réflexion propre, ni pour rendre compte du moment photographié, mais chargée de redoubler, d'illustrer une signification donnée par un texte. Nous parlons ici d'illustration à propos des photographies (en fait des photogrammes) de passants. L'usage que nous en avons fait est lâche, car le texte illustré par cette série – le carnet 2 – est en fait la thèse en elle-même. Le lecteur y trouvera des échos avec l'enquête, des réseaux de sens qu'il lui appartient de frayer. L'utilisation de ces images sous la forme de planches ne singularise ni les moments, ni les personnes photographiées, mais les intègre dans un ensemble. Cela replace ces personnes dans la communauté des passants anonymes de la ville. C'est une manière de rendre hommage aux passants ordinaires qui donnent sa texture à la ville.

Jean-Luc Godard (1982) a filmé des passants d'une ville (Lausanne) dans un ralenti très lent. L'« *estrangement* » (Kracauer, 2010) produit par le procédé, rend au passant ordinaire son caractère intrigant. Le spectateur est invité à s'interroger sur ces figures de passant : qu'y a-t-il derrière cette apparition fugace, qui est-elle, à quoi pense-t-elle, qu'est-ce qui me regarde chez elle ? On retrouve les interrogations du cinéaste sur l'image et le cinéma. Godard ajoute en voix *off* : « La ville, c'est la fiction... »⁷⁴. Évoque-t-il par ce terme l'éclatement de l'intrigue structurée du romanesque

74 La voix-off des deux dernières minutes du film dit : « Deux photos de Saturne prises par la sonde Voyager donnent quatre ans de travail aux scientifiques. Regarder les choses scientifiquement. Retrouver dans ces mouvements tout le rythme, le départ de la fiction, parce que la ville c'est la fiction. Le vert, le ciel, la forêt, l'eau, c'est le roman. La ville, c'est la fiction, c'est la nécessité de la fiction. La ville peut être belle à cause de cela et ceux qui l'habitent sont souvent magnifiques et pathétiques, même dans un pays très riche comme celui-là. »
<https://www.cineclubdecaen.com/realisateur/godard/lettrefreddybuache.htm>

(appartenant au 19^e), avec sa logique souveraine (sociale, psychologique ou autre) ? Veut-il parler de la dispersion produite par la littérature du 20^e où « le sujet » n'est plus aussi pertinent ? Chez Woolf, Joyce, Proust, Musil (écrivains de la modernité et de l'urbain), ce sont des flux de consciences, des « ondes de pertinence en mouvement » qui sont au centre. Un peu comme celles dont nous tâchons de suivre les intrigues.

Quant au « résultat des images », c'est le contenu significatif spécifique qu'elles apportent à l'enquête qui doit être examiné. Que les images nous débordent (malgré leur cadre), est le propre de la photographie. Malgré, nos efforts pour les mobiliser dans l'enquête, elles demeurent liées à une approche poétique de la ville, qui convoque nos expériences :

« L'image qu'on garde d'une ville un moment habitée se développe, par une prolifération anarchique [...]. [...] Ces images dépareillées et parfois dérisoires, que rien apparemment ne rassemble et ne relie, composent pour moi comme un écu écartelé, gironné : la ville éclatée ressaisit en elles un chiffre plus parlant que toutes les vues panoramiques qu'on peut en garder, parce que la clé en est tout entière dans le tri exercé souverainement, sur le chaos donné, par une sensibilité encore sans guide et sans modèle, qui suivait sa seule pente, et à laquelle rien n'en imposait. » Gracq, 1985, p. 28-29.

Nous demandons au lecteur de se référer au Tome 2 de cette thèse, pour le « carnet photographique ». Il regroupe différentes démarches effectuées en images. Nous suggérerons de le consulter en fin de parties, particulièrement après la première partie.

3. Sur notre posture de recherche

Nous nous sommes faits les enquêteurs de la ville à travers le contenu significatif de son émergence, dans l'expérience de personnes enquêtées, et dans notre propre expérience. C'est l'idée d'une approche sensible de la ville qui cherche à « se mettre au contact de la ville » et à suivre les liens, rapports et intrigues qui se créent. Posture réaliste, croyons-nous, pragmatiste aussi, qui a l'avantage de prendre la ville pour ce qu'elle est, à savoir une activité empirique de production de sens liée au simple fait d'être dans les espaces publics. Nous avons cadré précédemment notre posture de recherche, en précisant son cadre et ses outils principaux. Toutefois, celle-ci a non seulement mis du temps à se préciser – elle a nécessité la lecture de travaux de sociologie pragmatiste. Mais plus encore, elle s'inscrit dans un cheminement au long cours. Évoquons un ancrage de long terme dans des lectures et réflexions (pour ne pas dire dans des épistémologies) relevant des « champs » artistique et de l'architecture. Cet ancrage dans le champ artistique provient des années que nous avons dédiées à la vidéo et au cinéma, mais aussi à une formation en anthropologie ouverte aux disciplines artistiques⁷⁵. Un côtoiement de la littérature, mais aussi du cinéma, intervient probablement dans le choix de notre posture méthodologique. Aussi, une inscription de huit années dans le champ de la réflexion architecturale, urbaine et paysagère, explique sans doute le choix de notre posture, et notre sensibilité aux problématiques de la perception.

Reconnaissons des limites à cette posture. Un certain nombre d'éléments ne peuvent pas être traités ainsi. La limite la plus importante est peut-être une impression de dispersion, voire de flou. Qu'est-ce qui est représenté précisément ? « La ville », certains espaces (lesquels), l'expérience de certaines catégories de personnes ? Notre ambition de documenter l'urbanité de cette ville, les rapports et intrigues qui s'y créent dans l'expérience, tient-elle vraiment ? Ne faut-il pas parler plutôt de l'intrigue de la ville pour certaines personnes enquêtées, à certains moments et en certains lieux ? Sans doute. Mais l'approche pragmatiste ne procède pas par échantillons représentatifs. Nous verrons qu'il est plutôt question de réseaux (de sens) produits au travers de l'expérience des personnes. Les réseaux ou intrigues formés par une personne font plus ou moins échos à ceux d'une autre. Mais s'ils sont saisis de façon suffisamment précise, ils peuvent donner à voir un écheveau de liens suffisamment étendu pour constituer un objet commun non embrouillé. En tout cas, des formes

75 Citons à nouveau ces mots de François Laplantine : « l'anthropologie [...] n'est pas une discipline autosuffisante mais ouverte [et elle] se doit de fréquenter : les sciences naturelles, la peinture, la photographie, la phénoménologie [...] mais aussi la littérature qui n'est rien d'autre que le plein exercice du langage. » Laplantine, 1996, p. 10.

typiques apparaissent au travers des récurrences mises au jour par notre enquête.

Le souci d'exhaustivité ne peut être visé ici. On peut y voir globalement une enquête relativement genrée, et centrée sur certains espaces (et temps) urbains – même si nous avons enquêté sur les différents types de quartiers de cette ville, notamment socialement. Nous avons cherché à ne pas mélanger notre expérience en première personne, et celle des personnes enquêtées. C'est pourquoi, les différents chapitres ont une coloration soit à la première personne, soit à la deuxième ou troisième personne. Parfois cette coloration est exclusive, mais la plupart du temps elle ne l'est pas. En effet, nous avons intégré des notes de carnet de terrain tout au long de l'enquête, carnet rendant compte d'expériences personnelles. Puisque notre expérience est celle d'un homme de 37 à 41 ans (temps de l'enquête), elle prend des formes spécifiques, qui ne sont pas celle d'une jeune femme par exemple. C'est l'une des limites de la « méthode de l'expérience », en rester au plus près de la réalité des personnes. Et étant donné que nos notes de terrain jalonnent cette thèse, nous y trouverons plus d'éléments sur l'expérience urbaine en tant qu'homme adulte, qu'en tant que femme, qu'enfant, que personne âgée, ou sans abri, etc. L'avantage et le défaut de notre posture, est d'être capable de se saisir de proche en proche de l'expérience urbaine, mais de ne pouvoir monter en généralité que partiellement. Disons que notre enquête n'est qu'un jalon (qui appelle d'autres enquêtes), et qu'elle reste de « moyenne portée ». Mais si l'hypothèse d'une « méthodologie relationniste » tient – se saisissant des liens avec l'environnement dans l'expérience – peut-on dire que c'est (presque) toute la ville qui vient avec ? L'exhaustivité d'une telle entreprise serait absurde, tant la ville est faite de centaines de milliers de personnes, de presque autant d'espaces, de moments et de situations changeantes. En revanche, nous avons saisi quelques « situations-types » qui peuvent à ce titre être discutées.

L'objectif de faire une ethnographie de l'urbanité et des espaces publics d'une ville a été notre ambition. Pour cela, nous avons des modèles théoriques mais peu de modèles d'enquêtes à suivre précisément. Nous avons donc déterminé les objets pertinents d'une telle enquête ethnographique de l'urbanité (ce dont rend compte cette partie introductive). Le terme même n'est pas simple. Nous l'avons défini, avec Joseph (1984, 1998), comme le processus qualitatif (et social) correspondant à l'urbanisation. Autrement dit, si l'urbanité est le contenu significatif de l'expérience ordinaire de la ville, la notion réfère aux civilités, aux sociabilités anonymes urbaines et aux ambiances urbaines. Son contenu est à la fois politique et phénoménologique – politique parce qu'il est question de rapports avec l'environnement au sens large, humains compris. Mais l'important est que pour

enquêter sur l'urbanité, il faut suivre les expériences de et dans la ville, telles qu'elles sont. Ce faisant, un ensemble de choses sont saisies : les rapports aux espaces, aux gens, les représentations liées à la ville, les intrigues et histoires qu'on se raconte à son sujet. Bref, l'urbanité c'est la ville en tant que contenu significatif de l'activité ordinaire (qui consiste à la pratiquer).

Notre approche est exploratoire d'une démarche, et en un sens, expérimentale. Il s'est agi de frayer cette piste des expériences sensibles et des intrigues (ou récits) qui y sont associés. Communément, la ville est moins appréhendée comme une systématique qu'au travers de ces petites vérifications ordinaires sur nos participations sensibles, qui nous signifient une place. On peut dire qu'on évalue approximativement la quantité et la qualité moyenne des rapports qu'on y a, rapports (nous) engageant avec l'espace et les humains. Notre posture s'inscrit dans celle des « ravaudeurs »⁷⁶ (Latour, 2021) des liens ordinaires, qui confirment et contribuent à notre participation commune. Les formes de l'expérience, de l'aisance et de la réciprocité (ainsi que leurs agents et supports), comptent parce qu'elles maintiennent l'usage de la ville dans le registre ordinaire de la participation (Zask, 2022). Ce travail de « ravaudage » s'inscrit alors – de façon sous-jacente – autour d'une démarche de projet. Il ne s'agit certes pas d'un projet urbanistique, mais plutôt de pré-figurations d'enjeux de projets – nous pensons que la thèse en est jalonnée. Aussi, enquêter et trouver, par les outils de l'expérience ordinaire, ce qui fait sens dans les espaces, c'est ramener l'architecture et la paysage à une problématique du commun et de l'habitable. Nous sommes toujours intéressés (parfois de façon pré-réflexive) à ce qui est habitable, et nous « valons » constamment cet habiter au travers de détails, d'éléments de surface. C'est aussi une façon de ramener l'architecture et l'aménagement des milieux humains (Younès, 2010), à des enjeux sensibles et esthétiques ordinaires. Notre thèse ne cesse, finalement, de le répéter.

76 Le terme désigne chez Latour (2021), un travail réparateur de tissage des connexions de proche en proche, garant de notre participation et du souci d'engendrement de nos conditions de subsistance (et d'expérience). Ce travail de ravaudage entend rééquilibrer les conditions de l'habitabilité terrestre entamée par les « extracteurs », qui n'ont cessé, par l'intermédiaire de savoirs scientifiques modernes extrapolés, de détruire ces liens en nous « déterritorialisant ». Ce terme et cette tâche font sens, dans une ville au tissu effiloché par des édiles et urbanistes qui « ont bien été modernes ».

4. Plan de la thèse

La première partie « de proche en proche, la ville » est une plongée dans la ville. Il s'est agi de nous mettre au contact de la ville, de rapporter notre expérience en première personne et nos observations. Le premier chapitre est centré exclusivement sur nos marches à la première personne. Il contient une bonne partie des thèmes et objets qui seront traités ensuite, mais de façon condensée et surtout, du seul point de vue de notre expérience personnelle. Le fil rouge du chapitre est l'expérience sensible, le suivi du sens qui émerge au contact de la ville en marchant, et donc la mise en place du cadre théorique et méthodologique de cette approche. Les principaux éléments de la thèse y sont appréhendés : le rapport aux lieux, le rapport aux personnes coprésentes dans l'espace public, les interrogations et intrigues qui se font avec ces situations, la question des quartiers pauvres et de la continuité urbaine, la place du centre et sa relation avec les « faubourgs ». Ces éléments se donnent sous des continuités et ruptures de fils (ou de réseaux), qui forment des « intrigues » par l'intermédiaire de différents conduits, l'histoire, l'esthétique, l'aisance notamment. La ville apparaît sous cette forme, comme une intrigue dont on suit la continuité mais qui est parsemée de ruptures, ruptures qui nous demandent de nous déplacer, de reconfigurer la continuité – et d'envisager d'autres pistes pour faire sens, d'autres territoires et d'autres rôles. Le chapitre veut montrer qu'une approche pragmatiste de la ville est possible, par le suivi de réseaux de sens qui donnent sens à l'expérience, et cela, d'abord à la première personne.

Le deuxième chapitre est centré sur les descriptions et particulièrement les descriptions du premier type, dites « instrumentales » ou « par main courante ». C'est un tout autre outil que dans le chapitre précédent qui est mobilisé et du coup, un objet différent : les situations sociales de coprésence. L'objectif est de les explorer pour voir quel est leur sens, comment les appréhender pour les comprendre. Le concept d'« engagement » (Goffman, 2013) est le moteur de la compréhension de ces situations urbaines ordinaires. Nous identifions aussi des types de situations différentes, qui engagent et sont définies différemment, par différents acteurs. Apparaît ainsi l'enjeu central (et classique) des relations sociales réciproques (Weber, 1995 ; Joseph, 1998), ou rapports de réciprocité, par lesquels se forme la trame de l'expérience en public et du lien civil. Une première forme de l'urbanité faubourienne apparaît ainsi, avec ses spécificités, ses écarts, son organisation normative lâche.

La deuxième partie, « les bords de la cité », traite plus spécifiquement des interactions dans les

espaces publics et de la question de « l'ordre public » d'une « ville-faubourg » (Merriman, 1994). Le troisième chapitre aborde les interactions fugaces qui apparaissent en marchant, au travers de marches à la deuxième personne. Les occurrences qui portent sur les autres coprésents dans les marches, sont relativement marginales. Ce sont plutôt les rapports aux lieux qu'aux gens qui sont documentés. L'expérience de la ville en marchant engage pourtant un rapport pragmatique avec les autres, selon qu'ils collaborent ou non à la réussite de l'action ordinaire de marcher, de nos cadrages. Apparaissent donc des situations qui rompent avec ces attentes normales, des situations inhospitalières, des contacts rugueux, dont les personnes se tiennent éloignés. Se dessinent alors des micro territoires, formés par des situations et parfois par des espaces (comme des quartiers). C'est alors un art de l'arrangement et de l'ajustement avec ceux qui sont perçus comme des fauteurs de troubles – et leurs situations – qui est mis en œuvre, souvent avec un certain agacement.

Le chapitre suivant (4) remobilise l'expérience en première personne (la nôtre donc), et aborde les accrocs et frictions à ce prisme. Cela permet de décrire autrement et de réfléchir plus profondément à ces expériences, souvent saisies comme des occurrences marginales par nos marcheurs enquêtés. Une compréhension progressive de ces troubles, de leurs enjeux en tant que configuration de rôles, et des possibilités d'ajustement que nous parvenons à trouver, sont abordés. Les interactions typiques dans lesquelles adviennent les accrocs et leurs formes, l'évitement des définitions offensantes de part et d'autres, et les réponses praticables lors de ces accrocs – bref les solutions et problèmes que pose le maintien d'un cadrage civil lors des frictions –, voilà ce que l'expérience en première personne nous permet d'explorer, dans les limites d'une réflexion personnelle.

Le dernier chapitre (5) de la deuxième partie, traite de la question de l'ordre public et du lien civil en jeu dans l'expérience urbaine ordinaire, mais essentiellement au travers de données d'entretiens. On y comprend que cette dimension dite sensible structure en fait une compréhension assez commune, qui joue un rôle important dans le sens donné à la ville, et qui contribue largement au plaisir de l'habiter. On découvre que la ville se conçoit en référence à une forme idéale-typique assez régulière, chez nos enquêtés. Elle doit remplir des attentes d'animation sociale et commerciale, de diversité d'expériences, de maintien à distance des signes de pauvreté, bref elle doit offrir des perspectives sociales. Cet idéal est normatif en partie, et la spécificité d'une urbanité faubourienne peine à advenir face aux problèmes d'images et au caractère standard d'un tel modèle de ville. Les usages sont donc valorisés ou dévalorisés, selon leur capacité à répondre aux attentes d'une ville normale, largement idéale. Différentes manières d'habiter cette ville émergent ainsi –

avec leur compétences et ressources idoines, et sous des formes plus ou moins vindicatives, distantes ou engagées.

La troisième partie, « les chemins d'une urbanité » traite de la ville en marches (commentées), des expériences qui émergent à son contact, et des intrigues qui apparaissent ainsi. On y voit (chapitre 6) que les expériences en marche rendent compte de ruptures de cadres, de décadrages récurrents, qui s'expliquent par un urbanisme historiquement erratique et ambigu. La place de choix n'a jamais été pleinement donnée au piéton, mais plutôt à la voiture et à la production industrielle. La marche offre ainsi une lecture de l'histoire urbanistique relativement fine, en explicitant simplement des attendus inhérents de l'expérience sensible. Un fonctionnement de la ville en marches apparaît. Certains lieux provoquent des décadrages d'expérience et signalent des « scripts » non coordonnés à l'usage de nos enquêtés. Le suivi de ces gênes, pourtant très ordinaires, nous en disent assez long sur la ville. Une intrigue de réseaux d'associations et de rapports à l'œuvre dans cette ville se déploie au travers des marches. La dimension sensible de l'expérience est certes donnée au présent, mais n'est pas seulement présentiste. Elle renvoie au contraire à la longue durée d'une histoire, à des actions politiques et urbanistiques conduites depuis des décennies.

Le chapitre suivant (7) traite aussi de la ville en marches, mais en saisissant une dimension plus phénoménologique (et moins pragmatique) de l'expérience. Des enquêtés nous renseignent sur des formes de réussite et d'accomplissement de l'expérience, en certains lieux – essentiellement faubouriens, au travers d'invites spécifiques. C'est un autre déploiement de la marche comme enquête, et une autre ville qui apparaît. Elle se construit au travers de continuités de différentes natures qui en forment des trames enchevêtrées. Celles-ci comptent fortement dans l'expérience des marcheurs et peuvent être ainsi tenues pour des ressources de l'urbanité.

Enfin, le dernier chapitre (8), ressaisi la question d'une urbanité faubourienne en marches, dans des espaces de connexion entre centre et faubourg. La ville y déploie ses ambivalences centrales et métropolitaines, son régime intermittent, ses trous, et un rythme qui semble tenir la ville et provenir son péri centre. La ville prend la forme d'une intrigue moins urbanistique que d'expérience et d'ambiance. La spécificité d'une urbanité faubourienne trouve une formulation en termes d'habiter et interroge une certaine ambivalence politique autour de cette ville.

La thèse est une mise en récit de notre enquête de terrain. C'est donc dans l'écriture, dans la saisie

de liens, de concepts qui rassemblent des situations, de situations-typiques, que l'argument s'est construit. Finalement, une sorte d'ethnographie de l'urbanité apparaît, au travers des enjeux contenus dans l'expérience des espaces publics. Les pistes ouvertes par cette enquête sont ressaisies en conclusion dans la notion d'agencement urbain. Elles sont ensuite mises en perspectives au travers de leurs utilisations possibles pour certains types d'interventions et d'actions.

PARTIE 1 : DE PROCHE EN PROCHE, LA VILLE .

Introduction de la première partie

« Il y a pour une ville une façon [...] singulière, émouvante de se plier, de se déplier, de se replier. [...] Puisqu'une ville se présente comme [...] une étendue inextricable, chargée de traces, de faux jours, des zones insignifiantes, de quartiers sinistres, de places baroques, d'impasses, de merveilles cachées, nous devons y user d'un flair encore plus développé – manifester notre sens de la ville comme, par ailleurs, certains individus ont un sens de la mer ou de la montagne. L'apprentissage, le savoir ne suffisent pas. [...] La notion de sens éclaire au mieux ce que nous attendons d'un promeneur inspiré et d'une ville qui l'inspire. Le premier affiche de l'intelligence, de la délicatesse, de la curiosité à l'égard du paysage urbain. La seconde, dans sa chair et dans sa structure, possède assez de signification pour s'offrir à une lecture possible. Ses éléments (immeubles, places, boulevards, monuments, foules) s'y conjuguent pour donner forme à un ensemble qui résiste aux caprices et aux désordres du monde. Sans cette conjugaison, il y a seulement une juxtaposition hasardeuse, inintéressante, de fragments urbains et l'homme le plus avisé serait bien en peine de déchiffrer ce qui ne lui parle pas. [...] Une ville poétique. Ce n'est pas une belle image, mais une ville bien réelle, insistante au point de nous inciter à l'imaginer. [...] Nous nous soumettons à la nécessité de travailler cette matière précieuse par notre regard, par nos pas, par des rêveries actives. Nous la recréons à travers un envol de parcours possibles, de récits conformes à ce que nous croyons être son génie. Il serait faux de concevoir une ville figée dans la pierre. Nos chemins œuvrés par la mémoire, à la croisée de ce que nous percevons et de ce que nous imaginons, ne se confondent pas avec les avenues qui, dans nos moments de paresse, semblent quadriller une ville. » Sansot, 2000, p. 128-130 ; 144.

S'agit-il de comprendre, de lire ou de sentir une ville ? Comme le dit Sansot, l'important est de s'y immerger, de se mettre à son contact, de se laisser porter par ses « courants », par ses intrigues. C'est la première exigence à laquelle nous soumet une ville. Ce qui se joue dans ce contact, c'est une « expérience », dont Dewey (2005a) a montré l'ampleur et le caractère esthétique. Si nous faisons tous des expériences de rêveries de promeneurs solitaires, il importe de les ausculter avec soin. Car dans ce contact, nous faisons connaissance avec la ville, nous en éprouvons un lien de familiarité ou d'étrangeté, d'aisance ou de malaise. La ville se donne ainsi, en expérience, dans sa matière complexe et enchevêtrée, et pourtant signifiante et singulière. Si intrigue il y a, c'est une intrigue faite de fragments et de trous, qui nous incite à l'enquête. Au fond, une ville nous demande constamment et en tous lieux : « qu'est-ce qui fait sens ici ? »

On dénigre souvent les approches sensibles, « rousseauistes », « à la Sansot », pour leur caractère « impressionniste » qui serait contraire à la science. Quand on ne les soupçonne pas de sensibleries ou d'épanchements douteux, on y voit au mieux « de la littérature ». Et pourtant, une bonne part de son sens provient bien des expériences ordinaires qu'une ville procure. Fragments de récits dispersés ou intrigue de récits intriqués, la question est de savoir les appréhender sans faire fausse route, et avoir à rebrousser chemin vers de mornes « avenues quadrillées ». Pourquoi la ville en expériences ne pourrait-elle avoir de forme intelligible qu'en littérature (Gracq, 1985) ? Les outils et méthodes que nous utilisons ici pour « ausculter » la ville, s'ancrent dans le champ des ambiances urbaines d'abord, dans la micro sociologie et « l'écologie de la perception » ensuite, c'est-à-dire dans une constellation phénoménologique et pragmatiste. Ce chemin permet de suivre la ville en réalités (en expériences), en action(s), en marche(s), en « intrigues ».

CHAPITRE 1. AU CONTACT DE LA VILLE, OU LES INTRIGUES DE L'EXPÉRIENCE.

Introduction

Partons du postulat suivant : le « sens de la ville » se construit à son contact. Dans les usages quotidiens de la ville, une masse de significations émerge. Bien que ponctuelles et incomplètes, ces significations existent. Au contact de la ville, nous construisons ainsi une espèce d'intrigue que nous nous attachons à poursuivre, à continuer, à modifier. L'expérience de la ville s'apparente au suivi et aux aventures⁷⁷ d'une telle intrigue. C'est en nous portant au plus près de son contact que nous pouvons écouter la ville. Nous verrons dans un second temps que les variations de cette expérience importent. C'est en effet au travers de ces variations (de l'accessibilité et des engagements), que nous pourrions saisir quelques principes et situations-types de l'urbanité. Nous verrons dans un troisième temps, que la ville se donne à lire au travers de mises en intrigue mobilisant les liens aux lieux et aux personnes. Les variations de ces liens constituent en quelque sorte le fil (plus ou moins embrouillé) du sens de l'expérience ordinaire de la ville. Ces liens se donnent à la fois dans le présent de l'expérience, mais ils sont tissés par une Histoire de « ville-faubourg ». L'identification, la stabilité et le maintien de ce type de liens, permettent une expérience en aisance. C'est à travers eux que l'urbanité est à l'œuvre.

Dans ce premier chapitre nous interrogeons l'expérience de la ville à la première personne. Nous y éprouvons une ambiance intrigante, souvent étrangement calme. Puis, en la traversant, la ville se donne en modulations, en situations qui comptent. Des espèces d'amorces d'intrigues émergent à son contact, avec leurs éléments récurrents : des rencontres et relations avec des qualités différentes, des milieux avec leurs frontières, un centre et des faubourgs pas toujours bien délimités, des quartiers pauvres, des attachements orientant notre engagement, de l'aisance, des reconfigurations de rôles. Nous aurons ainsi une première représentation de Saint-Etienne, au travers de divers linéaments de sens, ainsi que quelques-uns des concepts-clés et une bonne part du paysage théorique de cette thèse.

⁷⁷ Ainsi qu'à ses modifications. Le roman de Butor (1957), *la modification*, saisit avec des moyens remarquables, un flux de conscience continu, dans un train entre Paris et Rome.

1. Premiers contacts

1.1. Une ambiance intrigante

Notre proposition de « se mettre au contact de la ville » est un premier jalon pour une ethnographie de l'urbanité. Nous allons voir des situations à certains moments et en certains lieux, et les cadrages de l'expérience (Goffman, 1991) qui leur donnent sens. La situation nocturne suivante, fait état d'une atmosphère particulière, inquiétante, enveloppante, mais aussi paradoxalement invitante.

Un soir j'ai raté mon train. Je devais rentrer à Lyon où j'habitais encore, après avoir passé une soirée chez un ami. Le dernier train en gare de Saint-Étienne pour Lyon partant à 23h15, j'ai dû le rater de quelques minutes. Pas d'autres moyens donc que de retourner dormir chez cet ami qui habitait à une vingtaine de minutes à pied. Je pris alors un passage en escaliers pour monter sur le flanc de la colline du Crêt de roc, rejoignant la rue Neyron pour m'acheminer vers Carnot. Ce trajet a été l'occasion d'expérimenter une ambiance étrange si caractéristique de cette ville. Durant ces vingt minutes de marche, j'ai aperçu deux voitures qui passaient au loin. Je n'ai croisé personne et j'ai effectué la marche dans une obscurité étonnamment profonde, quelques lampadaires éclairant la rue à des intervalles espacés. Le silence a été quasiment total laissant résonner mes pas et mon souffle dans la nuit. L'expérience avait quelque chose de ces marches de nuit à la campagne, où l'obscurité et la quiétude sont totales et où quelque chose en nous s'agite pour s'y opposer, comme si nous n'appartenions pas à ce milieu et qu'il fallait vite rentrer. Comme si nous dérangions un ordre qui nous tolérait mal, nous efforçant de maîtriser les limites de notre corps, comme si cet environnement semblait chercher à avoir une emprise sur nous. Je finis par arriver à bon port, non sans avoir fait l'expérience d'une ambiance urbaine de forte intensité avec cette traversée nocturne.

Il y a une immobilité qui paraît anormale pour une ville. Mais ce silence et cette obscurité ont aussi, sans que cela soit paradoxal, quelque chose de réjouissant. Ce vide invite à être comblé, à être exploré, enquêté. Cette rue endormie questionne notre engagement, le cadrage de notre action. Notre action est comme dispersée par cet environnement silencieux, nous incitant à nous fondre dans le milieu en limitant nos propres bruits. La situation silencieuse mobilise une attention aiguë des sens, comme si l'environnement n'était pas coordonné à notre pratique et présence, comme si nous étions à la campagne, la nuit, à s'interroger sur la nature des présences et du monde vivant qui nous entourent. Nous cherchons à ajuster notre attitude à cette ambiance, nous cherchons aussi à maîtriser l'inquiétude de la ville immobile, à trouver tranquillité et sérénité. Les choses nous sont rendues présentes différemment que dans un environnement urbain fonctionnel, bien balisé, éclairé et équipé pour l'usage piéton ordinaire. Des choses prennent du relief : l'obscurité, le bruit d'un chat qui passe, le « grondement des autos et, par moment, leurs timbres rageurs » (Del Castillo, 1991, p. 46). Comment expliquer cette étrangeté, cette ambiance un peu inquiétante, mais aussi prenante ?

Sur ce versant de la colline du Crêt de roc, des rues faubouriennes traversent un tissu fait d'anciennes industries abandonnées ou utilisées comme entrepôts, et de petits immeubles ouvriers. La rue est large, les trottoirs sont étroits, l'éclairage chiche et orangé (au sodium), comme dans les zones industrielles. Il y a quelques logements sociaux modernes un peu plus haut, des habitations très ordinaires, ainsi qu'une ZAC⁷⁸ récente de rang social plus élevé. Mais c'est l'ambiance, trop silencieuse, qui nous rend alerte et qui nous « intéresse » à la fois. Nous sommes dans un des nombreux quartiers d'anciens faubourgs industriels collinaires, qui ont un caractère à la fois urbain et non urbain.

Une fois parvenu chez notre ami, qui habite dans la Grand'rue près de Carnot, nous observons cette situation.

M. habite en bordure du centre-ville, au premier étage d'un immeuble dans la Grand'rue, l'une des rues principales de la ville. Cette nuit-là, un jeudi comme les autres, les trams ne circulent plus après minuit et il y a quelques snack et kebab eux aussi fermés après 22/23h. Le même silence se déploie dans les environs. Il semble nous envelopper comme une tranquillité nocturne, bienvenue une fois à l'intérieur mais impressionnante au dehors⁷⁹. Depuis l'appartement – au premier étage et de simple vitrage, j'entends un groupe de 4 ou 5 jeunes remontant la rue vers le centre, sans doute éméchés, parlant fort. Leur voix, leur présence se découpent sur ce fond de silence, leur donnant une place incongrue, que je perçois comme déplacée. Ces jeunes qui parlent normalement en se rendant sans doute dans un lieu pour poursuivre la soirée, apparaissent avec fracas sur la scène vide de la ville endormie. Cela leur donne une importance excessive. Eux-mêmes, ne semblent avoir d'autre choix que d'éclabousser le silence, probablement de façon un peu gênée au début, puis inconsciente par la suite. Mais pour ceux qui s'apprentent à dormir, qui lisent ou regardent la télé dans leur appartement, cette irruption prend un relief sensible trop important par rapport à la situation commune.

L'étrangeté ressentie a trait à une interrogation, quant à l'action prévue, aux présences attendues et légitimes. Les milieux humains (urbains et autres) sont inscrits dans des usages considérés comme ordinaires, des régularités qui leur donnent sens et qui nous les rendent familiers. Dans ces

78 Il s'agit de la Zone d'Aménagement Concertée Desjoyaux. « L'ambition du projet Desjoyaux, portée par la ville et son aménageur (la SEDL) est de créer un nouveau secteur à forte qualité résidentielle et de démontrer la possibilité d'y réaliser un quartier exemplaire du point de vue du développement durable en proposant un nouveau mode d'habiter et de vivre en ville. La ZAC prévoit de traiter en profondeur l'ensemble des fonctions du site (habitat, espaces publics, équipements, stationnement et déplacements), tout en restant attentif aux équilibres sociaux : le projet veut améliorer la situation des habitants sur place et rétablir les conditions d'attractivité pour les ménages plus aisés, qui quittent la ville-centre par défaut d'offre qualifiée. »
<http://www.ecoquartiers.logement.gouv.fr/operation/1806/>

79 L'absence de différence sonore entre l'intérieur et l'extérieur est caractéristique de l'ambiance de cette ville (et des petites et moyennes villes en général), sauf en quelques endroits passants. Annie Ernaux a relevé quelque part, cette caractéristique sensible de la province, « où les sons sont distincts » (référence non retrouvée). Sansot (2000) y voit une caractéristique de ce qu'il appelle « la banlieue ». Cf. p. 422.

situations, un doute subsiste. Cette ambiance – ce silence, cette immobilité – nous interroge sur les usages en vigueur, et sur la nature du milieu. Il y a un trouble sur les éléments pertinents à prendre en compte dans l'environnement, le silence étant un « objet inquiétant », complexe et en creux. En fait, nous avons à faire avec cette ambiance, comme le montre une observation dans un autre faubourg collinaire (la Vivaraize), rue Jean-Baptiste David : « Je marche sur le trottoir, un couple avec un enfant sort d'un immeuble en discutant. Alors que je me rapproche d'eux pour les dépasser, ils se rendent compte de ma présence, et baissent la voix et l'intensité de leur échange, l'homme disant « Chh... y a quelqu'un... » ». Ici, notre présence reconfigure la situation – et la conduite – en quelque sorte.

« Faire avec » cette ambiance induit peut-être moins une peur, qu'une prudence, une considération un peu trop scrupuleuse envers l'entourage. On pourrait se dire « bonjour » dans ces rues, comme on le fait à la campagne (ou dans certains parcs de cette ville comme celui de Montaud), et parfois on se le dit. Dans ces situations désertes et silencieuses, l'atmosphère est ambiguë : urbaine, rurale, publique, « paroissiale⁸⁰ » ? Dans la même rue Neyron (sur les flancs du Crêt de roc), un jeune *designer* nous racontait avoir parlé à des gens qui jardinaient, à travers un grillage.

A côté, y a des bâtiments qui sont en friche en fait, et des endroits qui ont été réhabilités en jardins partagés aussi, mais j'ai jamais vu personne là-bas, planter, travailler la terre... sauf cette mère et ses deux enfants, là dans leur petit jardin, clôturé par des grillages haut de 2 mètres... et ben ils étaient en train de planter des cornichons (rire)... j'ai facilement pu discuter avec eux, en leur demandant « ah ben tiens, on accueille le printemps ? »

Cette ambiance a l'air d'atténuer les limites et seuils entre les personnes, et les rendre accessibles plus facilement, pour le meilleur et le pire. Ces situations, nocturnes ou diurnes mais prenant place sur des collines, montrent en effet un lien à l'environnement et aux autres, interrogateur et un peu inquiet, comme si la définition n'était pas claire quant à la conduite à tenir, aux usages en vigueur. Lorsqu'elle s'invite dans la « ville centre », cette qualité d'ambiance particulière peut dérouter.

Un soir, rentrant de vacances, j'arrive à la gare à nouveau. C'est un soir d'été de fin août (un dimanche), autour de 22 heures, il y a encore un peu d'animation et de vie autour de la gare. Non pas une activité commerciale mais des gens qui passent, qui sortent de la gare et rentrent chez eux, quelques groupes de jeunes (Noirs notamment) circulent. L'arrêt du tram est relativement occupé. Le tram n'est pas bondé mais aussi relativement occupé, et je me surprends à penser « il y a une animation normale dans cette ville » (j'ai longtemps pensé – ou senti – que cette ville avait un déficit d'animation assez triste). Le tram s'arrête alors à un feu rouge, et mon regard se pose sur la rue de façon machinale. Je vois un feu au vert, des immeubles neufs peints

80 Selon le terme de Lofland (1998). Nous y reviendrons.

en blanc, des trottoirs ordinaires avec deux casiers électrique EDF. Pendant une minute trente environ, le tram est immobilisé et il n'y a pas le moindre mouvement dans cette perspective sur la rue. Cette immobilité radicale me frappe et ce caractère figé m'apparaît presque insupportable. La situation percute mes réflexions antérieures sur la normalité de cette ville. Il y a bien ici un lourd fond d'immobilité et d'absence, qui me regarde⁸¹. Le tram m'apparaît ensuite comme un étrange brise-lame traversant un milieu figé, dans lequel les personnes semblent se regarder prudemment. Quittant cette nef incertaine, je descends et me disperse dans la nuit, fendant un chemin dans la nuit.

Cette traversée nocturne ressemble à la traversée flottante d'un espace dont on ne sait si on lui appartient, s'il est habité, amène ou hostile, s'il est vraiment nôtre. Le cadrage de la situation est trouble, nous nous demandons quel est cet ordre urbain, si nous en sommes étranger ou s'il nous concerne. Cette étrangeté de l'environnement incite à la prudence et à l'incertitude quant à l'engagement à y tenir, quant à la manière de se conduire. Cette situation remet en question une familiarité routinière qui pourrait la caractériser en tant que situation ordinaire. L'aspect abandonné, figé, prend le pas sur l'agrément du calme. Cette ville (comme toute ville) a des moments qui procurent une expérience assez « terrible », s'apparentant à la traversée d'une zone industrielle la nuit. Il y a des basculements d'ambiances qui s'opèrent ainsi. On s'attend à jouir de la vie urbaine, mais l'on se retrouve dans une solitude mortifiante. Un proche nous disait à quel point remonter la rue Jules Ledin⁸² vers la place Marengo était, à l'époque, un plaisir (dans les années 60) tant la rue était animée et commerçante. C'est aujourd'hui une rue assez triste et délabrée de faubourg. Évidemment, on peut considérer nos attentes d'urbanité métropolitaine avec prudence – et tâcher de saisir la ville telle qu'elle est. Mais nous percevons certains indices donnant à penser qu'on est parfois sur le point de basculer dans un autre régime, dans autre chose.

L'écrivaine Marie Rouanet (2003) parle avec justesse d'un rapport à l'obscurité vécu à la campagne, et de l'ambiance réconfortante qui appartient à la ville :

« Car longtemps la ville se caractérisa par les lumières des rues et des magasins, en opposition à la campagne qui était dépourvue d'éclairage public. Dans les récits de ceux qui étaient

81 La réflexion de Didi Huberman (1992) sur « ce qui nous regarde » traite de l'affectivité en jeu dans l'acte de voir. Les objets « nous regardent » (ont de l'importance pour nous), ou ne nous regardent pas.

82 Il y avait de nombreux commerces, dont un horloger (chez Béal) et un magasin de boissons (Le vieux Cellier). Aujourd'hui, l'espace est dégradé, les commerces absents. La rue est plutôt mal famée : un trafic de drogue y a été démantelé, le meurtre d'une jeune femme y a été commis. Le journal Le Progrès en parle : <https://www.leprogres.fr/loire/2009/07/26/une-jeune-femme-tuee-au-couteau-a-saint-etienne> <https://www.leprogres.fr/loire-42-edition-saint-etienne-metropole/2019/10/22/des-coups-de-fusil-dans-la-rue-cinq-ans-de-prison-ferme> <https://www.leprogres.fr/loire/2015/10/01/rue-jules-ledin-on-a-l-impression-de-vivre-dans-une-zone-de-non-droit> <https://www.leprogres.fr/faits-divers-justice/2021/03/23/rue-jules-ledin-a-saint-etienne-le-duo-de-dealers-avait-repris-du-service>

partis, les lumières et leurs magnificences tenaient une grande place. [...] Bien que nous ayons tout oublié de la nuit, la vraie, la grande ville est encore le seul lieu où elle est totalement niée. Ayant quelque expérience de matin d'ouverture de la truite [...], aimant me lever avant le jour, [...] habitant au milieu des champs, j'ai quelque pratique de l'obscurité qu'aucune lumière artificielle ne déchire. Un matin, je vis tourner et retourner les effraies à un pas de moi. Je percevais à peine leurs yeux noirs dans leur visage rond et j'entendais le frottement des rémiges de ces dames blanches de l'ombre. Je surprends souvent un ou plusieurs chevreuils roux-rouge, et ils fuient, trébuchent parfois un brin d'herbe aux babines, car ce n'est pas l'heure des hommes. [...] L'impression d'être un absolu intrus dans cet univers nocturne livré à d'autres espèces est si forte qu'un groupe de lumières, même au loin, est un réconfort. [...] Mais qu'une ville, une vraie, une grande, s'annonce : Saint-Étienne, Clermont-Ferrand, Lyon, dont la masse de lumières illumine les nuages d'un feu de Bengale rouge, et l'on sait que l'on va trouver quelque chose de vivant. Des bistrots. Des hôtels. Des boulangeries [...]. Cela réchauffe le cœur. Quelque chose d'impalpable, *la clarté, crée une zone où rien de ce qui terrifie n'a droit de cité.* [...] C'est en marchant à pied vers ma maison isolée, entourée de bruits inconnus d'un volume inhabituel, d'arbres et d'air, que j'ai compris la peur ancestrale des ténèbres nocturnes et des temps de l'année où la nuit s'éternise. » p. 25-28. Nous soulignons.

Dans ces espaces traversés, il y a une ambiguïté. Sommes-nous inclus ou « intrus » dans ces territoires ? Sont-ils « livrés à d'autres espèces » ? C'est un doute assez profond qui advient ici, concernant à la fois l'environnement, notre place, notre engagement – qui va jusqu'à interroger notre identité. On peut avoir facilement l'impression que « quelque chose ne fonctionne pas ici », que « c'est une ville qui va mal », comme nous l'a dit un collègue Canadien (spécialiste des villes) en visite. L'ambiance faubourienne ou périphérique peut s'inviter inopinément jusque dans le cœur de la ville centre.

Les deux trajets suivants sont des comptes rendus d'expérience, focalisés sur la formation d'une ambiance d'ensemble, d'une forme sensible de l'urbanité. Cette ambiance se fonde sur des indices matériels de l'espace urbain, qui participent à la teneur de notre moral.

Lundi 9/04, 9h15 : La ville à 9h est encore fermée. Rue Gambetta : une homogénéité un peu sombre, encaissée, gris sombre, piétonne et donc sans bruit (passage d'un tram et voiture de police, deux vélos), magasins fermés. Déjà un ensemble qui fait sens – sentiment, sensation. Présence de gens qui montent et descendent (pas trop pressés). J'ai compté entre 4 et 8 dans les 30 m au-devant. Gestes et mouvements similaires, glisser le long de cette rue, pas de mouvements qui font événements (entrée et sortie de magasins), ni de passants pressés avec leurs gestes et engagements précis et rapides. Le sentiment d'un environnement et d'une rue tristes, si ce n'est triste du moins éteints, peu vivants. Sentiment d'une baisse d'intensité cognitive, par rapport à ce qui est attendu d'une rue centrale (en termes d'activités, de prises, de *stimuli*). Déception peu consciente, et effets de « mésengagement » : soit dans le retrait – effacement, embarras, contemplation – soit dans le positionnement (sur-engagement et surinterprétation dans les rapports aux autres, car on a le temps de les voir distinctement). Petit

problème d'engagement et d'attachement, donc. A partir du square Jouvin Bouchard, l'espace s'ouvre et l'horizon perceptif s'enrichit. Les sons des voitures reviennent, les magasins ouverts reprennent place dans le décor, de beaux arbres aussi, retour d'un sentiment plus gai. La ville devient plus animée (activités et horizons, rues plus larges avec plus de lumière, d'actants, de végétaux, arbres, d'acteurs, une plus grande diversité de gestes). Même constat rue de la ville : homogénéité repoussante (gris sale clair, silence, devantures fermées). L'avenue Émile Loubet est plus riche d'horizons, de gestes, mouvements, variétés lumineuses, etc.

Nous avons ici une séquence urbaines étrange, un peu morte. C'est l'absence de variation des engagements au sein d'une même séquence spatiale, qui est remarquable et troublante, morne. Une vague appréhension se produit, comme le sentiment d'être abandonné à une situation indéfinie. Il y a des « trous », comme des trous d'air dans lesquels nous ne sommes plus attachés, dans lesquels il y a un flottement du cadrage⁸³ de l'engagement⁸⁴. Ces trous sont des ruptures de la continuité du cadre de l'expérience attendue. Ils peuvent troubler, mais être aussi un peu tristes. Déplaisir ou désillusion, l'horizon familier de l'urbanité à l'air de se disperser, de s'évaporer. Le cadrage urbain habituel est débordé, défait. Il s'éclipse par moments, puis revient. Le cadrage de l'expérience se reconfigure-t-il ? Ce caractère clignotant et irrégulier est-il une question d'ambiance ou concerne-t-il une *publicness*⁸⁵ précaire, changeante ? En tout cas, cette ville se compose dans un régime de basse intensité urbaine, avec des variations.

83 « [T]oute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements [...] et notre propre engagement subjectif. Le terme de « cadre » désigne ces éléments de base. [...] [U]n cadre ne se contente pas d'organiser le sens des activités ; il organise également les engagements » Goffman, 1991, p. 19 ; 338.

84 « Quand des individus entrent en présence immédiate les uns des autres dans des circonstances où il n'est pas exigé d'eux qu'ils communiquent par la parole, ils ne s'engagent pas moins, inévitablement, dans un genre de communication. En effet, un sens est attribué à certains éléments de la situation, qui ne sont pas nécessairement liés à des échanges verbaux. Ceux-ci incluent des apparences corporelles et des actes personnels : le vêtement, la posture, le mouvement et la position, le niveau sonore, les gestes physiques comme le signe de la main ou les salutations, les décorations faciales et les expressions émotionnelles. Dans chaque société, ces possibilités de communication sont institutionnalisées. Si nombre de ces événements peuvent être négligés, certains, tout au moins, ont des chances de se produire régulièrement et de se voir attribuer une signification commune. [...] Alors que ces signes semblent mal apprêtés pour passer dans des messages discursifs, à la différence du langage articulé, ils paraissent bien conçus pour véhiculer des informations sur les attributs sociaux de l'acteur, et sur sa conception de la situation de coprésence, de soi et des autres. » Goffman, 2013, p. 31-32.

85 Le terme de « publicité » en français est équivoque, nous lui préférons ici sa traduction anglaise.

1.2. Entre ville et faubourg

Ce qui se conçoit en dehors de la perspective d'une urbanité centrale et animée, apparaît trouble et incertain. « Sous-urbanité » (*suburban*), faubourg⁸⁶, banlieue, périphérie, cité-dortoir, quartier, zone⁸⁷, les mots pour dire les régimes de l'urbain hors centralité, peinent à porter une connotation positive. Pourtant, les faubourgs sont aussi des territoires tournés vers les sphères domestiques. En ce sens, ils sont porteurs d'un autre rythme que la ville. Deux entités bien distinctes apparaissent, opposées peut-être, dont le mélange ne va pas de soi. D'une part « la ville » qui *doit* être animée sous peine de dévalorisation, et d'autre part « le faubourg », avec ses qualités domestiques et semi-rurales, à l'écart et au calme. Le « problème » est qu'ici, ces deux types d'espaces urbains se mélangent, se superposent régulièrement sans distinction claire, au point de causer un certain trouble. Un calme profond se dépose parfois sur la ville, comme pour la mettre en doute.

L'historien américain John Merriman (1994), spécialiste des villes françaises du 19^e siècle, s'est intéressé à Saint-Étienne. Il en fait le type même de la « ville-faubourg » (*suburb city*). Le terme veut désigner une entité contradictoire et en tension. Ces tensions sont d'abord d'ordre social. Les faubourgs sont des lieux « aux marges de la vie urbaine », moins chers pour se loger, caractérisés par trois critères, pas forcément concomitants⁸⁸ : le fait de se situer au-delà des murs de la ville (ancienne)⁸⁹, le lien avec le monde rural (et une « persistance de la vie rurale » (p. 41) en son sein), et l'importance de l'implantation industrielle (Merriman, 1994). A Saint-Étienne, c'est le

86 « Le faubourg est primitivement un quartier « fors le bourg » (de l'ancien français « fors », issu du latin *foris* « en dehors » et de *borc*, bourg : *forsborc* vers 1200, *forbours* vers 1260), donc en dehors des murs ou au-delà des portes d'une ville. » <https://fr.wikipedia.org/wiki/Faubourg>. La « ville-faubourg » (Merriman, 1994) est donc une contradiction, une ville formée par le dehors de la ville, une ville faite de quartiers périphériques. On comprend que la centralité y soit problématique.

87 L'histoire de « la zone » parisienne mérite mention. Cette bande de terre nue « de 200 à 400 mètres » située devant les « fortifs » (l'enceinte de Thiers achevée en 1844) afin de permettre les tirs de canons, visait à défendre la ville contre les armées étrangères. L'abandon de son rôle militaire après la défaite de 1870 occasionne une occupation de populations pauvres et marginales en bidonvilles (d'où le terme « zonard »). La zone a compté jusqu'à 42 000 habitants entre les deux guerres. Des logements sociaux (les premiers HBM) y seront construits, ainsi que des équipements sportifs et des lieux d'exposition. Mais c'est surtout la construction du périphérique (entre 1956 et 1970) qui délogera ses derniers habitants. On voit ainsi que la voiture « déloge » les habitants pauvres de la proximité urbaine en même temps qu'elle permet la création de nouvelles villes (et zones) périphériques.

88 Il y a des villes aux faubourgs étroitement connectés au monde rural, d'autres aux faubourgs liés à une longue histoire péri-urbaine (les fameux faubourgs parisiens par exemple). D'autres encore ont vu leurs faubourgs se développer rapidement dans la période industrielle. « Quand les faubourgs connaissent une croissance marquée, au XIX^e siècle, c'est le plus souvent en raison du développement industriel » Merriman, 1994, p. 53.

89 Et de la « barrière d'octroi ». Rappelons que les villes taxaient les marchandises qui entraient en leur sein (à l'exception des produits de première nécessité comme le blé à partir de 1814). Les prix pratiqués dans les villes étaient donc plus élevés qu'à l'extérieur (du fait de cette taxe), que dans les faubourgs. Merriman (1994) évoque les nombreuses révoltes que cette pratique de l'octroi a occasionné. Le faubourg a donc longtemps été un territoire aux marges de la vie urbaine et de sa pression économique, et en ce sens un espace intermédiaire entre la ville et le monde rural.

développement industriel rapide au 19^e siècle qui est à l'origine de l'espace faubourien. Avant cette période, « la ville est relativement insignifiante » (p. 68), le bourg médiéval étant très réduit. C'est donc un territoire formé par un ensemble d'activités industrielles, qui va devenir l'importante ville de Saint-Étienne⁹⁰. Cela en fait sa particularité⁹¹. C'est l'annexion des communes limitrophes de Montaud, Beaubrun, Valbenoîte et Outre-Furan qui va donner sa physionomie à la ville. La construction de la centralité n'apparaît que dans un second temps, après le développement d'usines, de puits et de leurs logements annexes. Historiquement, morphologiquement, mais aussi socialement, les faubourgs précèdent ici la ville. La « ville centre » ne s'est ainsi développée qu'après ses faubourgs et l'industrie, dans une période assez courte et rapidement. On peut voir dans ce centre-ville une construction un peu bancal, relativement mal intégrée à la fois aux faubourgs et au « vieux Saint-Étienne ». Notons aussi qu'il s'agit d'une partie de la ville construite en partie sur d'anciens terrains du clergé (Bonilla et al., 1994), entre des faubourgs existants tournés vers l'industrie.

L'ambiance particulière dont nous avons rendu compte s'explique-t-elle en partie par cette histoire urbaine spécifique ? Si la ville « a des trous d'ambiance », ou si elle s'éclipse par moments et endroits, c'est qu'elle est d'abord un ensemble de faubourgs devenus ville. Mais l'intégration de ces espaces à la ville reste ambiguë. Aussi, ces faubourgs ont été massivement vidés de leur activité industrielle (et donc d'une partie de leurs habitants) à partir des années 1970 et du déclin industriel. Ils sont alors devenus des quartiers uniquement résidentiels, se transformant et perdant une part de leur organisation. « La ville » s'est construite en tant que centralité, en vue de concentrer les fonctions administratives et politiques, et d'intégrer ces espaces faubouriens déjà constitués. On peut donc la concevoir dans une position et un statut instables, « s'octroyant » un pouvoir symbolique (et une direction), alors que les faubourgs existaient avant elle.

90 On peut parler de « ville-champignon », tant son évolution démographique est rapide et dépendante du travail industriel : environ 19 000 habitants en 1821, 96 000 en 1866, 146 000 en 1901, 190 000 en 1936, 223 000 en 1968, 173 000 en 2019. Sources historiques et INSEE, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Saint-Etienne>

91 « [P]eu de villes françaises devaient à l'industrie la totalité de leur développement moderne. Paris, Lyon, Rouen et Lille étaient sans doute les principales villes industrielles du pays, mais toutes avaient été auparavant d'importants centres commerciaux, administratifs et militaires. On trouvait en revanche des centres industriels plus petits qui avaient connu un développement si rapide qu'on peut les qualifier de « villes-faubourgs » comme Montceau-les-Mines, La Grande Combe ou Decazeville. [...] Le Creusot était sans doute la plus célèbre de ces villes nouvelles. [...] Saint-Étienne, en 1820 [...] ne se distinguait par aucun rôle commercial, administratif ou politique marqué. Mais elle va connaître une croissance si rapide, jusqu'à remplir toute la vallée du Furan et à balayer le souvenir de l'ancienne agglomération, qu'on peut voir en elle la ville-faubourg par excellence. » Merriman, 1994, p. 68.

2. L'urbanité expérimentée en variations

2.1. Éléments pour une approche écologique de l'expérience

Notre approche d'une ethnographie de la ville (ou de l'urbanité) demande de plonger dans l'expérience de la ville telle qu'elle se donne à vivre. Ce sont les relations, les rapports et les contacts urbains que nous allons examiner de plus près ici. Nous allons voir que la ville est un milieu où des rapports multiples et de surface adviennent. Pour en comprendre les enjeux, nous allons effectuer des traversées urbaines en marche. Nous mobiliserons des outils développés par la micro sociologie, l'écologie de la perception et plus largement les approches pragmatistes. Il sera question d'« engagements » et de « micro-milieus ». Ces différentes traversées nous permettront de mieux cerner la notion d'« urbanité ». Dans ce chapitre, nous utiliserons essentiellement des données d'observations et de marches à la première personne (Thibaud, 2015).

L'approche écologique de la perception développée par Gibson (2014), distingue trois ensembles de pertinence écologique, les surfaces, les substances et les milieux. Les « invites » perçues par les animaux (humains compris), se logent essentiellement à la surface des choses. Elles forment ainsi des indications de limites et de seuils entre différents milieux, ou des passages dans d'autres « substances » (terre, eau, sable, air, etc.) Concrètement, il y a des moments où nous ne sommes pas portés par l'élan d'une traversée, où nous sommes plus timides et méfiants, plus observateurs aussi. Il y a des moments où notre action nous engage à moins, où nous évaluons plutôt le potentiel d'engagement que comportent les lieux, les situations. Plus de prudence, moins de confiance, on se trouve confrontés à des questions sur les entrées dans des territoires, sur la teneur, les usages et usagers de ces territoires, les « règles » y ayant cours. L'évaluation écologique conduite par la perception, interroge les situations par une anticipation de leur devenir, et les chances que nous avons de nous coordonner avec elles. Les indices sont ainsi moins observés en eux-mêmes que pris en compte au travers de leurs effets.

Nous allons ainsi examiner les indices de surfaces, et saisir les lieux au travers des invites (*affordances*) qui s'y présentent (Gibson, 2014), en suivant le conseil de Sansot, nous invitant à nous « ouvrir lentement aux exigences des lieux [...] et à être humblement un flâneur éclairé de sa ville »⁹². Dans le passage, des relations se nouent, ratent, se défont. Le passage – et l'expérience

92 Cit. in Thomas, 2010, p. 184.

urbaine – est la traversée d'une « onde de pertinence » interactionnelle (selon le mot de Goffman). Les descriptions restituées ici sont moins visuelles et scéniques (chapitre 2) qu'expérientielles et séquentielles. Elles font intervenir ensemble le perçu et le senti – cette dialectique étant à la base du rapport des animaux (et vivants) au monde – humains compris. Au contact des lieux, dans le vécu des moments, bref dans l'expérience, nous pouvons suivre un processus d'attachement (ou de détachement) à l'œuvre⁹³. Si l'affect (Quéré, 2022) et le moral (Cefaï, 2007) traduisent souvent la teneur de cet attachement, la description située de ces phénomènes permet d'en saisir les « actants » et le contenu (qui concerne globalement une aisance – nous y reviendrons).

30/12 : Je suis sorti vers 21h30. La première chose a été le plaisir. Plaisir de jouir de la ville, d'autres espaces que mon appartement, d'inconnu, d'incertain, de possibilités de rencontre, même si on ne rencontre pas quelqu'un par le seul fait de sortir de chez soi. La première chose a été le plaisir de sentir, de regarder, et de prêter l'oreille : le plaisir d'être dehors. Ce plaisir existe à St Étienne immédiatement, pour la raison suivante : l'ambiance sonore est si peu agressive, si douce en volume, que la transition n'est pas brutale comme une coupure. Au contraire, elle est fondue, ce qui laisse à penser que le dehors est ici comme une extension du chez soi, auditivement. Peut-être cela nous incite-t-il à ne pas trop nous renfermer-protéger lorsqu'on sort. Ce calme, j'y pense et je le trouve très agréable. Je croise des gens parsemés, un groupe de trois jeunes qui discutent en marchant. Nous allons dans la même direction, je les suis quelques mètres derrière. Ce calme me donne envie de flâner, de me promener. Je ne suis pas agressé par les voitures, par le danger qu'elles constituent et leur vacarme (comme j'ai pu l'être à Lyon). Arrivée dans la rue Michel Rondet que je descends, l'ambiance est toujours animée *a minima* : le groupe de jeunes gens, l'éclairage, et les quelques personnes croisées ainsi que les quelques magasins ouverts (superU, un petit Pub) ou vitrines (bibliothèque). Curieusement, au croisement de la rue de la Résistance, une voiture est arrêtée, des gens en descendent. Arrivé dans cette dernière portion de la rue Michel Rondet, je lui trouve un caractère vide un peu sinistre. D'où cela vient-il ? Les magasins sont fermés, les trottoirs au même niveau que la chaussée accentuent l'impression de vide, les enseignes sont plus grandes et plus rapprochées (librairie de Paris, Forum). La rue, à plus grande fonction et densité commerciales, a l'aspect d'une rue fermée. Aussi, une teinte gris sombre homogène s'en dégage. Je croise un jeune homme. Le croisement comporte un peu de difficulté : gêne, « parade d'intention » stéréotypée vis-à-vis de l'autre, question-réponse en mode viril-lourd. Arrivée sur la place de l'Hôtel de ville : cet

93 Joëlle Zask nous éclaire sur le lien entre expérience, participation et démocratie. Ce qui se joue dans l'expérience est à la fois écologique et politique (articulation chère à Dewey) : « La première condition de l'expérience est que le milieu, naturel ou social, auquel un individu a affaire soit de nature à être impacté et transformé par les activités dont il est le partenaire. Il lui faut une certaine plasticité. [...] Certains environnements sont si destructeurs, si coercitifs, si écrasants, que les individus ne parviennent ni à accomplir ce qu'ils ont en vue ni à laisser la moindre trace de leur passage. D'un point de vue naturaliste, les milieux impropres à la vie humaine, tels le fond des océans [...], le sommet des hautes montagnes [...] ne sont tout simplement pas habitables. Ils se déroberont à l'expérience entendue comme un faire articulé à un pâtir. [S]'y adapter ou s'y ajuster est impossible. De tels milieux naturels sont pour l'instant l'exception. [...] En revanche, sur le plan social et politique, ils sont plutôt la norme. Les milieux contraires aux besoins humains les plus fondamentaux et hostiles à la participation des individus l'emportent largement sur ceux qui la favorisent. [...] Le risque de destruction des conditions de nos propres expériences, et donc de notre individuation [...] est plurifactoriel et permanent. [...] Quel que soit le domaine considéré (jeux d'enfants, choix industriels, relations sociales, pratique des sciences de laboratoire [...], l'expérience s'accompagne logiquement de la préservation des matériaux auxquels elle recourt [...] et de celle des conditions de sa perpétuation. [...] Une véritable expérience est donc « commune » ou partageable. [...] Lorsqu'elle aboutit, l'expérience [...] m'inclut comme membre d'une communauté en devenir. Tailler un olivier par exemple est dans l'ordre des choses, mais il faut savoir s'y prendre. Une taille est réussie dans la mesure où elle est favorable à la fois à la longévité de l'arbre et à la production des olives que je compte amener au pressoir. » Zask, 2022, p. 76-86.

endroit, ce carrefour (Général Foy, Michel Rondet) me pose un souci à chaque fois que j'y passe. Il n'y a rien de spécial, sauf une concentration d'arrêts de bus et de tram. C'est un croisement qui étonne parce qu'il fait partie de la place (qui elle en impose), mais en semble complètement détaché. Je descends la Grand'rue, des jeunes hommes gesticulent leurs appartenances populaires et contre-culturelle de banlieue, aussi de culture arabe et méditerranéenne : force embrassades, bises et rebises, paroles et voix hautes qui m'apparaissent légèrement forcées, comme si elles étaient à l'attention d'un public imaginaire. Je poursuis la descente de la Grand'rue, et là, quelque chose d'agréable : un ensemble de gens, peu nombreux par petits groupes. Cette faible densité humaine régulière (je crois que c'est cette régularité de présence humaine qui me fait plaisir), constitue une vie urbaine modeste et tranquille ayant un caractère presque intime (les coups d'œil y sont subtils). Cela me plaît. Je prends les arcades, traverse la place Jean Jaurès en diagonale : elle paraît vide malgré les différents restaurants et bars alentour. Je vais boire un verre. Au retour, je suis moins lucide, moins sensible à mon environnement : je trouve le trajet agréable, sauf la place de l'Hôtel de ville qui m'apparaît figée dans un silence et une immobilité de mort. Il y a quelque chose de curieux dans cette place figée, qui est pourtant le cœur de la ville. Je croise une voiture qui roule au pas – rencontre agréable et non agressive. J'entends un groupe de jeunes qui gesticulent très fort cette fois, visiblement excités ou souls. Je ne les vois pas, je les entends. Je pense à éviter de les croiser – en pensant à un ami qui s'est fait cogné par un de ces groupes une nuit. J'oblique rue Georges Tessier, et rentre chez moi. La ville est dans une quasi immobilité que je trouve encore rassurante, comme la surface d'un lac irisé par un très léger souffle d'air. Une ambiance particulière est faite par ces vides et ruptures d'animation que l'on traverse régulièrement, et qui – plus que rythmer la ville – lui donne sa tonalité principale. Chaque présence y est un petit événement et une interaction, dont on ressent la qualité (connivente, distante, indifférente, étrange, alarmante). Dire qu'on aime cette tranquillité confinante à la solitude ? Oui.

Dans ce trajet nocturne, nous traversons le faubourg de Beaubrun, puis faisons un tour dans la partie centrale de la ville. Il y a une ambiance spécifique et relativement homogène à ce moment de vacances scolaires, veille de la Saint Sylvestre. Le mouvement et l'activité urbaine ne sont pas au centre de l'attention. Il est plutôt question de cette « demi-solitude des banlieues » dont parle Jean Reverzy (1977, p. 190). L'ambiance générale calme produit une « perspective » plaisante. Cette ambiance de fond de faible intensité sonore, crée une continuité sensible entre l'intérieur du logement et les espaces publics, entre les sphères intimes et publiques. Remarquons des séquences (des situations) qui « font sens » indépendamment, comme les passants clairsemés sur le trottoir de la Grand'rue, les adolescents qui gesticulent. L'expérience est globalement caractérisée par une attention à l'intensité, oscillant entre un régime « normal » calme et agréable, et un régime trop calme plus inquiétant. Notre perception suit en quelque sorte les fluctuations à bas régime de la ville, comme si en elles se nouait le fil d'une intrigue. Les éléments apparaissent relativement à ce fond paisible (et ordinaire), en tant qu'ils y sont coordonnés ou non. Par exemple, la voiture qui passe au pas et les passants clairsemés s'y intègrent, alors que les jeunes un peu criards et la place de l'Hôtel de ville figée, non. Le rapport aux lieux semble fonctionner par esquisses schématiques d'un horizon d'actions potentielles (délimitant des situations), jaugées de façon assez immédiate

selon leur degré d'aisance. C'est ce que Gibson (2014) appelle la « perception écologique » de l'espace.

2.2. Traverser et « valuer »⁹⁴ ce qui arrive, ou les intrigues de l'engagement

L'un des moyens que nous avons utilisés pour « saisir » la ville – pour lui donner sens – a été la marche. Nous rendrons compte ici de marches conduites au début de l'enquête. Ces « traversées urbaines » ont permis une première « saisie » de la ville. Nous utilisons le terme de « traversée » pour désigner des marches longues, restituées par de longues transcriptions. Les trajets longs diffèrent des trajets plus courts (nous le verrons), non seulement quantitativement mais aussi qualitativement. L'attention s'y déploie différemment, et avec elle l'intelligibilité. Une longue traversée fonctionne sur le régime d'une attention plus diffuse (défocalisée), qu'une courte marche. Dans la traversée, c'est une sorte de saisie *grosso modo* qui s'effectue, qui a sa propre pertinence et « rationalité ».

Une première traversée est une marche nocturne effectuée en fin d'été 2016, un samedi soir (27 août).

Je sors de chez moi, après un enfermement plutôt vécu comme une contrainte. Dans le quartier maghrébin où j'habite, je croise quelques hommes jeunes, et passe devant le café de la place où un grand écran passe un match de foot, avec six ou sept hommes devant. Une femme âgée avec son chien discute avec une commerçante de la rue, elle se pousse en décalant légèrement son chien à mon passage, je bredouille un « merci ». Un adolescent, grand, crâne rasé avec des cheveux sur le dessus du crâne, roule sur un gyropode (planche à roulette électrique à deux roues auto équilibrante), un casque d'écoute sur la tête. Il roule sur la route, et j'évolue à la même vitesse que lui, en le suivant sur le trottoir. Je m'achemine, selon mon trajet habituel, vers la rue de la ville. Un homme est assis à une table devant sa boutique de snack kebab en haut de la rue, face à un ordinateur portable, nous échangeons un regard neutre. Le snack est vide. Un peu plus bas, la terrasse d'un bar « *lounge* » maghrébin, avec des fauteuils noirs en plastique tressés imitant le rotin et des coussins. Sept ou huit hommes jeunes sont assis là. Plus bas, au bar le « Key West », il y a six ou sept personnes en terrasse. Je salue quelqu'un, puis je rentre boire une bière⁹⁵. Il y a un concert à l'intérieur, avec deux musiciens. A l'intérieur, personne ; les sept

94 Dewey (2011) appréhende par le terme de « valuation » – traduit ainsi en français par Alexandra Bidet et al. (2011) – l'ensemble du processus d'enquête qui génère des valeurs. Il montre que les valeurs ne sont pas des « représentations », mais qu'elles dépendent d'une activité empirique en prise avec un environnement, en constante réévaluation et révision. L'évaluation en tant que telle n'en est qu'une étape, qui sera révisée en fonction d'autres indices et situations.

95 Dans les livres de Simenon, le commissaire Maigret s'arrête régulièrement dans une brasserie pour boire un demi (quand il ne le fait pas monter dans son bureau). C'est toujours pour lui une occasion de réfléchir plus posément à son enquête. Le temps précipité de l'enquête s'arrête alors, comme lorsqu'il regarde la ville depuis la fenêtre de son

ou huit personnes, des habitués, sont tous à l'extérieur à fumer et discuter. Je me fais servir un demi, puis je sors et fume une cigarette. Ensuite, je pars pour marcher et explorer la ville. Je traverse la place du peuple, et je remonte la Grand'rue vers le sud. Je croise des jeunes à l'angle d'une rue piétonne. L'un d'eux est en short et torse nu, il parle au téléphone assez fort, avec de grands gestes. J'entrevois son attitude comme potentiellement agressive, j'évite donc de le regarder vraiment, tout en signalant que je l'ai perçu (regard rapide dans sa direction). Il y a peu de monde dehors, et j'en suis un peu surpris car c'est un samedi soir. Plus haut, un couple de jeunes Asiatiques qui parlent dans une langue que je n'identifie pas, semblent chercher quelque chose. Ils interpellent un couple avec un enfant pour demander leur chemin sans doute. Ils sont assez euphoriques et remontent également la Grand'Rue. J'arrive à Badouillère, où je croise un homme maghrébin de cinquante ans sortant de l'ombre du square en silence, il m'a l'air assez raide dans son corps. Je le vois ensuite qui va dans le petit parc, peut-être pour chercher un coin pour uriner. Dans le square, deux jeunes au look punk et alternatif sont assis sur un banc. Je fais le tour de la place et redescends par la rue Michelet. Je croise une famille devant sa voiture avec des enfants qui décharge le coffre. Arrivé à un carrefour, quelques voitures passent. Puisque j'ai le temps, je décide de m'arrêter au feu. Six voitures se suivent avec un intervalle entre elles qui me laisserait le temps de traverser en vitesse, mais je choisis de les laisser passer. La dernière est conduite par une jeune femme (accompagnée d'une autre jeune femme sur le siège passager), fenêtre ouverte et musique forte (de la pop française romantique type France Gall). La conductrice me jette un regard appuyé, qui me fait penser à un mélange de défi et de drague. Je poursuis, arrive au prochain carrefour : une voiture arrive, je m'arrête pour la laisser passer. Il s'arrête et me fais signe, je le remercie de la main et traverse. Je descends à nouveau la rue, tourne mon regard vers une librairie ancienne sans m'arrêter. Je m'arrête ensuite quelques minutes face aux annonces d'une agence immobilière, non que j'ai les moyens de m'acheter un appartement, mais au vu des prix, cela me fait réfléchir (autour de 1000€ le mètre carré dans les quartiers centraux). Je descends à nouveau, regarde les habits dans les vitrines des boutiques du bas de la rue Michelet, dans lesquelles je suis allé pendant les soldes et où les prix restent très élevés malgré les soldes. Le style « sport de riche » (voile, golf, polo) est caractéristique. Je croise à cet endroit un couple. Lui est noir, il fume et semble nerveux. Elle, de type plutôt maghrébine, a un visage apeuré et marche la tête rentrée à côté de lui. J'imagine une situation de danger, qu'elle est peut-être une femme « captive » ou prostituée, sous l'emprise de l'homme. Je me retourne, et ne vois rien de plus de dos, si ce n'est deux personnes qui marchent côte à côte en silence. Je dépasse le secteur des toujours animées « rues piétonnes » (la rue des Martyrs de Vingré et les quelques rues adjacentes), où je n'ai pas envie d'aller. Mon humeur est plutôt à la traversée me dis-je, et ces espaces plus contraints (en termes de dimensions), et plus intenses en termes de socialité, m'apparaissent incompatibles avec mon envie de mouvement⁹⁶. Au carrefour de l'avenue de la Libération, j'entends des cris étranges, rauques et répétitifs, assez inquiétants, comme une femme qu'on maltraiterait ou quelque chose d'anormal. Je traverse dans cette direction, et me rends compte que deux ou trois jeunes couples avec un enfant (du Moyen Orient peut-être) sont en train de « faire les cons » : un homme est debout sur un banc

bureau.

« « Le café de quartier » – à distinguer du « café de passage » dont la fonction est tout autre – peut être considéré, à certains égards, comme l'équivalent de la « maison des hommes » des sociétés traditionnelles ; « Salon du pauvre », il est aussi le vestibule de l'appartement où les hommes se retrouvent un moment au retour du travail avant d'aller dîner chez eux ; le café est une « chicane », un sas de rééquilibrage de l'atmosphère sociale, entre le monde du travail et la vie intime ; c'est pourquoi il est si régulièrement investi en fin d'après-midi les jours de travail, et presque uniquement par les hommes ; c'est pourquoi aussi il est un espace ambigu, à la fois hautement toléré puisqu'il est la « récompense » d'un jour de travail, et terriblement craint, à cause de la propension à l'alcoolisme qu'il autorise. » Mayol, 1994, p. 38.

Le sociologue R. Oldenburg (1989) montre par ailleurs l'importance de ces « tiers lieux » (entre travail et logement), en tant qu'ils génèrent une sociabilité spécifique ouverte, publique et conviviale, dont l'absence déséquilibre la vie urbaine. Les bars ainsi que les cafés, librairies, salons de coiffure y sont définis comme des lieux de rencontres au cœur de la communauté.

96 On voit apparaître ici une différenciation entre une pratique étendue et diffuse de la ville, et une pratique intensive et focalisée en situations.

d'arrêt de bus, les femmes rigolent, et les cris viennent d'un petit garçon de trois ans qui court sur la route déserte. Ses parents amusés le rattrapent, et lui a ces cris rauques répétés. Le groupe signale avec force rires le non sérieux de la situation à mon passage, comme pour me signaler la normalité de la situation. Je me demande quand même si le garçon n'a pas un problème de langage. Vers la place Dorian, je croise deux jeunes à casquette qui roulent des épaules avec une démarche chaloupée caractéristique. Deux autres sont assis sur un banc, un peu cachés par un arbre, et me regardent en riant. Ils roulent une cigarette ou peut-être un joint. Plus loin, je croise trois femmes, une de quarante ans avec probablement ses deux filles, l'une grande de 17 ans peut-être, et l'autre d'environ 8 ans. Je vois que la mère discute avec un homme maghrébin d'une trentaine d'année, avec les traits du visage tirés, comme si elle expliquait quelque chose de difficile ou d'un peu amère. Lui, se sépare d'elles à mon arrivée en riant presque. Je me demande quelle est cette situation, et j'imagine qu'il leur a peut-être demandé pourquoi elles étaient seules en ville, et l'autre de devoir s'expliquer - sans doute un peu blessée. Sur la place de l'Hôtel de Ville, je croise des jeunes par petits groupes (de 2 ou 3 et jusqu'à 6), jouant à ce qui me semble un jeu à demi conscient de territoire, à base de regards appuyés et de roulements de mécaniques. Cela provoque une pression sur l'entourage, situation peu engageante pour une personne seule, et sans doute encore moins pour un jeune ou une femme. Sur les marches de l'Hôtel de Ville, il y a une petite dizaine de jeunes par petits groupes, les uns chassant sans doute le Pokémon (une borne de rechargement de tablette est installée à droite des marches), les autres assis et buvant de la bière, ainsi que deux jeunes filles d'une quinzaine d'années. Un autre groupe de filles (deux ou trois) sont assises sur des bancs, et deux jeunes leur passent devant, bien costauds et aux habits bien propres, avec une démarche ralentie lorsqu'ils arrivent devant elles, une sorte de parade me dis-je. Je poursuis sous les arcades désertes et très éclairées, assez belles, et j'arrive place Jean Jaurès. Je me dis que cette place est tout de même la centralité de la ville, éclairée, belle, avec de nombreuses terrasses de restaurants et bars. Je me souviens alors de quelques soirées de mes années de lycée, parmi les premières, où j'allais avec des copains sur la place, pour aller en boîte de nuit rue Marengo. Je fais demi-tour, remonte la Grand'rue, hésite entre les arcades ou non, je prends l'autre côté. Je croise à nouveau quelques petits groupes de jeunes et très jeunes au style un peu voyou⁹⁷. Je parviens à l'angle de la place de l'Hôtel de Ville, et là, un groupe de jeunes (18 ans) en train de parler fort (serait-ce les mêmes que ceux que j'ai vu plus haut, c'est possible), alors que deux jeunes filles de 14 ans s'en vont par la rue Michel Rondet : « Eh ! mais vous êtes mineures ! Allez-vous faire changer les couches ! » Il est fier, devant ses copains hilares ; les deux jeunes filles s'esquivent, en se parlant à l'oreille et en riant. Je poursuis, un homme de cinquante ans, maigre, à vélo avec un polo rose, semble dire quelque chose à mon passage comme je le regarde. Je poursuis et je reviens à mon ancrage le « *Key west* », où je bois une autre bière. Quelques interactions minimales avec un ou deux clients, et je rentre chez moi. Avant de rentrer, vers 23h30 donc, je suis surpris de voir, devant la Comédie, une jeune femme seule avec une poussette.

Cette traversée nocturne s'inscrit dans un registre d'exploration. En ce samedi soir d'été, le 27 août, la ville apparaît assez vide. Les éléments remarquables sont de natures diverses : petites interactions en passant, lieux, situations d'interactions. Il y a des arrêts (dans un bar), des hésitations (s'arrêter ou continuer, passer par ici ou là), des surprises (les cris étranges), des « pensées » ou frayages imaginaires. Certains lieux sont évoqués en eux-mêmes et se détachent du reste de la ville (des cafés, la place A. France, la rue Michelet, les arcades de l'Hôtel de ville, les places Dorian, Jean Jaurès et de l'Hôtel de ville). Ils prennent un relief dans la traversée, soit en tant que repères

97 Le dictionnaire en ligne CNTRL en donne l'étymologie : « Dér. de *voie*, littéral. « celui qui court les rues, enfant des rues », avec finale peut-être d'apr. *filou* ». <https://www.cnrtl.fr/definition/voyou>

d'orientation, soit en tant que territoires avec leurs propres ambiances et situations. Il y a donc aussi des lieux et des situations non décrits bien que traversés, dont on peut supposer qu'ils ne retiennent pas l'attention parce qu'ils font partie d'un fond allant de soi, dont la pertinence ou l'étrangeté n'est pas en question. L'essentiel des « choses remarquées » sont des interactions fugaces avec des passants, et plus encore avec des personnes sédentaires qui séjournent d'une manière ou d'une autre dans l'espace public. Les différentes « situations » ont toutes une qualité « morale », dans un schéma allant du potentiel danger à la connivence. La marche est ponctuée, rythmée et colorée par des événements plus ou moins intenses, et plus ou moins coordonnée à notre cadrage de l'expérience. Nous cherchons en passant des signes engageants pouvant accompagner notre exploration. Peut-être que la ville appelle un type d'attention exploratoire particulier, qui maintien son propre cap (l'action de déplacement), tout en étant restant ouverte à une participation de surface avec l'entourage.

« À la différence d'un simple contrôle de l'activité qui tente de résorber les imprévus venus du contexte, l'ouverture attentionnelle curieuse, que l'on peut aussi appeler « agir exploratoire », consiste à *se rendre disponible* à des perturbations, à ne pas les traiter comme des interruptions (qui créeraient une discontinuité dans l'action), mais à ne pas non plus les envisager comme des dispersions (qui créeraient une simple versatilité de la personne au gré des situations, sans guidage). C'est à ces deux conditions que l'on peut parler d'exploration ou de curiosité. » Auray, Vetel, 2013, p. 158-159.

Cette « ouverture attentionnelle curieuse », sa recherche, son maintien et les conditions de sa perpétuation, peuvent apparaître comme l'un des enjeux de cette traversée. C'est que l'expérience de l'émergence est un des plaisirs de la ville. Bien que ce trajet soit plutôt essentiellement désengagé, les interactions fugaces qui émergent en passant sont toutes « valuées » en fonction de l'engagement qu'elles offrent potentiellement.

Aussi, l'ambiance de la traversée incite à la *prudence*. Il y a un côté un peu « craignos »⁹⁸ dans la ville, qui oscille entre endroits déserts, rencontres fugaces avec passants, et interactions potentiellement problématiques (porteuses d'offenses ou d'agressivité). Il y a différentes « équipes » (Goffman, 1973a), avec leurs micro-milieus et leurs publics, avec lesquelles nous n'interagissons que de manière latérale et détournée : le groupe de chasseurs de Pokémon, la famille du Moyen Orient, les groupes de jeunes sur la place. Les terrasses des bars et restaurants de la place Jean Jaurès, occupées presque exclusivement par une population de type européenne, de jeunes et moins

98 Nous reprenons ce qualificatif de sens commun, utilisé plus loin par l'enquête Yazid.

jeunes, sont en dehors du cadre de l'interaction diffuse des espaces publics. En effet, ces terrasses (mais aussi la place) sont séparées par un entourage qui fait écran, un espace compliqué fait de chicanes, mais aussi des claustra ou séparateurs parfois formés par le mobilier urbain – comme les grands bacs de terre pour des arbustes. Ces situations composées de personnes attablées sont mises à distance des passants (et de « la ville »), dans un cadre stable et prévisible.

En plus de cette prudence, cette traversée rend compte d'une autre qualité d'ambiance pouvant paraître paradoxale. L'ambiance est « facile », la marche n'est pas entrecoupée ou parasitée par d'importantes ruptures, du bruit, des obstacles. Il y a un arrière-plan d'ensemble stable et homogène (il s'agit d'une heure avancée lors d'une nuit de fin d'été). Ce *fond* est à la fois sensible, sonore (calme, silence), et « moral » (tranquille). Ce fond étant singulièrement homogène et continu⁹⁹, et de qualité essentiellement vide, chaque personne croisée s'y découpe et procure une interaction effective. Les focalisations interactionnelles sont peut-être un peu excessives, et dans un contexte urbain plus animé, elles seraient sans doute beaucoup plus indifférentes. Disons qu'elles devraient être, « normalement », non pertinentes. Il n'y a pas l'animation de fond qu'on trouve dans les grandes villes et qui assure familiarité et sécurité par une « présence » constante et massive autour. Pourtant, ce calme est aussi familier et facile, il renvoie à une atmosphère domestique. Il semble être caractéristique de l'ambiance des villes de moyenne importance. Cette configuration induit à la fois une ambiance d'étrangeté se manifestant dans les croisements avec des passants, et à la fois un certain degré de confiance autorisant à engager, avec ces interactants, une attention partagée.

L'occurrence récurrente est celle des adolescents et des groupes de jeunes hommes aux conduites semblant erratiques dans l'espace public. En effet, ils ne sont pas à des places fixes, assignées et dédiées au séjour prolongé (à cette heure-ci, les terrasses de café), mais dans l'espace public. Ils sont entre l'attitude transitaire et le séjour, près d'endroits avec des assises (bancs, marches, murets, rebords). Cette mobilité fait qu'ils ne sont pas fixés à des situations délimités mais qu'ils participent aussi bien à « leurs » situations, qu'aux petites interactions de passage. Avec eux, des scènes d'interaction se constituent là où l'on n'en attendait pas, de petits échanges de communication non verbale particuliers. L'étrangeté de leurs postures (ni vraiment installés, ni vraiment passants), cultive une ambiguïté dans l'adresse et sur les interactants pertinents. La plupart de ces jeunes (plus encore dans le quartier Beaubrun) sont issus de l'immigration maghrébine ou africaine. Quand ils ne le sont pas, ils endossent souvent des signes caractéristiques (vêtements de sport, casquettes

99 Cela est aussi un des effets des longues marches ou « traversées ».

notamment).

Dans les rapports fugaces avec eux, un flou apparaît dans la conduite à tenir, et sur la teneur de l'ordre de l'interaction. S'agit-il d'une situation définie localement avec des usages spécifiques (groupes de jeunes copains), ou bien d'une situation de passage urbain avec des usages civils ordinaires ? Dans la traversée, les engagements à tenir sont modulés et interrogés en fonction des situations. Nous allons voir tout au long de ce travail que le passage d'un engagement civil ayant à faire à un entourage générique (non spécifique et non spécifié), à un engagement ayant à faire à un entourage spécifique et spécifié – « paroissial » selon Lofland (1998) –, est l'occasion de frictions et d'impairs. Nous avons ici à faire à des « configurations phénoménales typiques », à un « passage des frontières entre provinces de sens [qui] implique un changement de régime d'expérience [...], caractérisé selon Schütz par « une tension particulière de la conscience [...] » » (Cefaï, 2006, p. 864). Faisons-nous ici « un apprentissage des structures de typicalité qui font sens dans un monde social » (Cefaï, 1994, § 26) et une « province de sens » différents des nôtres ? Sans doute. Nous attendons une simple curiosité attentionnelle et des « participations fugaces » accordées à notre posture (seul, adulte, urbain et donc « réservé »), et nous sommes confrontés à des frontières situationnelles qui engagent des (auto et hétéro) typifications qui nous sortent de cette expérience urbaine bien tempérée¹⁰⁰.

2.2. Situations-types et formes de l'engagement

Les contacts avec les personnes dans le passage ne sont pas neutres. Ils ont des qualités et des intensités interactionnelles différentes, bien que les interactions restent pour l'essentiel virtuelles. Les rencontres sont d'abord définies par la qualité affective ou sensible qu'elles suscitent. Les situations sont saisies à travers leur contenu sensible, en fonction des configurations probables d'engagement qu'elles induisent. Ce sont des « configurations phénoménales typiques ». On peut distinguer ces « rencontres » selon leurs degrés d' « engagement ». On aurait ainsi :

¹⁰⁰ Il est utile de citer à nouveau ce texte de Daniel Cefaï sur la sociologie phénoménologique de Schütz. « Les interactants [...] sont en prise sur les manifestations sensibles et publiques de l'action [...]. Ils construisent des contextes [...] de sens où ils typifient ce qui se donne à voir et à entendre des visées intentionnelles de l'acteur, et où ils proposent des réponses et des ripostes typiques, conformes à leurs anticipations interprétatives et motivationnelles de l'action. L'acteur lui-même s'auto-typifie à travers les hétéro-typifications qui lui sont adressées par ses interactants et ses interlocuteurs, et ne cesse de remanier l'appréhension et l'appréciation de ce qu'il voit et de ce qu'il sent, de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, de ce qu'il peut, veut et doit dire et faire dans telle ou telle situation [...] » Cefaï, 1994, § 31.

- des rencontres engageantes (qui donnent envie de se rapprocher). Dans ce trajet nocturne, la tonalité générale n'est pas à l'engagement mais plutôt à la prudence et à la circonspection¹⁰¹. Toutefois, certains de nos engagements routiniers, sont décrits comme « naturels » : entrer dans un bar connu, y échanger de façon routinière, traverser la ville en appréciant son calme, etc.

- des rencontres indifférentes. Certaines situations ne nous affectent pas, n'engagent à rien. On les qualifiera de rencontres indifférentes. Lorsque nous croisons « quelques hommes jeunes [...] devant le café de la place où un grand écran passe un match de foot », ou lorsque nous croisons « une femme âgée avec son chien qui discute avec une commerçante de la rue » qui se décale légèrement, la relation n'est ni engageante ni alarmante, mais indifférente. De la même façon, c'est l'indifférence qui prime avec l'homme « assis à une table devant sa boutique de snack », ainsi qu'avec la famille qui décharge son coffre, ou les voitures qui passent. On peut y voir aussi des interactions certes minimales mais qui participent aux « apparences normales » (Goffman, 1973b).

- des rencontres étranges. C'est l'une des tonalités du trajet. L'étrangeté a toujours un motif, celui de n'être pas tout à fait conforme aux « apparences normales », sans pour autant relever de l'inquiétude ou de l'alarme. Le jeune qui roule sur un gyropode sur la route à ma vitesse de marche, produit une situation étrange qui advient parfois en ville, lorsqu'on marche à la même vitesse qu'une personne inconnue, en restant un moment dans sa proximité. Le couple chinois un peu euphorique qui interpellent un autre couple, constituent une autre situation étrange, qui tranche sur les attentes normales, sans être inquiétante. Les deux jeunes femmes qui passent en voiture avec une musique forte et qui me regardent avec insistante, provoquent une rencontre étrange, ainsi que les deux jeunes assis sur un banc qui rigolent, ou la femme et les jeunes filles qui parlent avec un homme avec une expression un peu forcée. Dans ces trois derniers cas, l'étrangeté provient d'un doute quant aux intentions des personnes dans l'interaction. Les scènes avec des jeunes sur la place de l'Hôtel de ville sont également étranges, comme si nous traversions des mondes qui ne nous concernaient pas.

- des rencontres alarmantes. Les rencontres alarmantes sont bénignes dans ce trajet. Mais à la différence des rencontres étranges, un doute plus sérieux quant aux intentions des acteurs existe. Ce sont des situations où l'on pourrait avoir à s'engager dans un cours d'action incertain et

101 La circonspection se définit comme une attitude de « retenue prudente que l'on observe dans ses paroles ou ses actions. [...] Empr. au lat. class. *circumspectio* « action de regarder autour ; attention prudente ». <https://www.cnrtl.fr/definition/circonspection>

potentiellement dommageable, des situations face auxquelles on anticipe une réponse, une riposte – et donc que l'on examine avec plus d'attention. Le jeune homme torse nu qui parle fort avec de grands gestes, que nous prenons soin de ne pas regarder trop attentivement, en fait partie. Tout comme le cinquantenaire qui sort de l'ombre sur la place Anatole France et semble chercher un coin pour uriner. Il apparaît en périphérie de notre champ d'attention, provoquant de la surprise. Ces situations ont quelque chose d'alarmant. Elles mobilisent nos « lignes d'aguets » (Goffman, 1973b). Ces lignes d'aguets sont aux limites de notre champ perceptif, « derrière les séparations » (le cinquantenaire est à l'intérieur d'un square qui possède une séparation spatiale nette), « derrière le dos » (aux bords du champ de vision), et « dans l'ombre » étant caché de la lumière sous les arbres (Ibid. p. 276-281). De plus, son intention (ou « projet d'action ») est incertaine (nous supposons que son action est de chercher un endroit pour uriner). Même si cela est imaginaire, l'air grave de la jeune fille accompagnée d'un homme plus âgé, nous alarme d'un possible problème, de même que les cris rauques de l'enfant. Aussi, les jeunes qui parquent en roulant des épaules modifient les « apparences normales » de la réserve citadine, et engagent un rapport d'interaction compétitif aux accents conflictuels¹⁰². « Les signes d'orientation mutuelles » (Ibid., p. 285) et leur « projet d'action »¹⁰³ ne sont pas clairs – ils semblent s'orienter vers la possibilité d'une rixe et d'un conflit. De la même façon, l'homme en vélo qui nous regarde et marmonne quelque chose, provoque un doute à son contact : nous ne savons pas s'il *s'adresse* à nous ou non – l'interaction est trouble dans sa teneur, dans la réponse à y apporter, et donc dans ses développements possibles.

Le terme de « rencontres » est contestable, car il s'agit plutôt de croisements, de coprésences, d'interactions non focalisées et fugaces. Mais l'important est que ces simples coprésences posent la question d'un profil d'engagement commun ou réciproque.

102 Ces mots de Simmel nous rappellent le caractère fondamental du conflit dans toute socialisation : « Le conflit a une signification sociologique, puisqu'il suscite ou modifie des communautés d'intérêt, des regroupements en unités, des organisations [...]. Si toute action réciproque entre les hommes est une socialisation, alors le conflit, qui est l'une des plus actives [...] doit absolument être considéré comme une socialisation. [...] Pour que l'individu parviennent à l'unité de sa personnalité, il ne suffit pas que ses contenus s'harmonisent totalement selon des normes logiques ou objectives, religieuses ou éthiques : la contradiction et le conflit non seulement précèdent cette unité, mais ils sont à l'œuvre à chaque instant de sa vie ; de même, il ne devrait y avoir d'unité sociale dans laquelle les mouvements convergents des éléments ne soient aussi inextricablement mêlés à des mouvements divergents. » Simmel, 2010, p. 265-266.

103 « Les types de comportement qui alarment sont donc ceux qu'on ne peut ranger dans une large classe d'activités inoffensives. De tels actes opaques ne sont pas forcément menaçants par eux-mêmes, mais ils laissent le témoin dans l'ignorance des pensées ou des intentions de leur auteur et le rendent par conséquent méfiant à l'égard de celui-ci. » Goffman, 1973b, p. 287.

3. Des personnes, des lieux et des choses. Une expérience distribuée.

3.1. La traversée comme suivi de l'intrigue de l'engagement.

Une seconde « traversée », également nocturne, nous conduira plus loin dans la saisie de ces mises en formes de l'expérience de la ville.

Mardi 6 septembre, parcours urbain entre 20h45 et 21h45.

Départ de la place Jean Jaurès, je prends la rue Robert, je vois 2-3 passants plutôt des jeunes, puis 3 jeunes assis à mi-hauteur des marches des escaliers du Crêt de roc, sans doute en train de boire et fumer, des jeunes de 20-25 ans ; je tourne à droite rue Roger Salengro vers la place de l'Attache aux bœufs, je vois une épicerie chinoise ouverte sans personne à l'intérieur, puis je vois une femme et une petite fille asiatiques, elles parlent en asiatique, la fille essaye de sauter pour attraper les feuilles des branches, puis elle me laisse passer, je suis derrière, elle me perçoit à un moment. Je passe devant un snack oriental kebab, un peu de bruit à l'intérieur, des voix ; puis un bar à *chicha lounge* qui fait l'angle, trois jeunes types assis devant, sur un rebord en train de regarder leurs téléphones, ne me dévisageant pas. Je remonte la rue Michel Servet et finalement j'oblique par la rue Brossard car je vois des jeunes qui sont sur le trottoir, devant une porte ouverte où il y a de la lumière ; il s'agit d'une association (les jeunes communistes), il y a pas mal de monde à l'intérieur, des jeunes de 25-30 ans ; certains sont assis sur le trottoir en train de rouler des cigarettes (j'hésite à entrer) ; je remonte la rue Blanqui, et là, derrière une vitrine, je vois un grand local avec des gens en train de faire la cuisine dans des grandes marmites ; ce doit être un local associatif populaire, sans doute un ancien restaurant. 3-4 personnes un peu âgées préparent quelque chose comme une soupe (populaire). Place Jules Guesde, je vois dans l'ordre : un snack oriental avec 3-4 personnes à deux tables en terrasse, un bar avec 4 tables chargées, le « Sporting » fermé, l'« Entrepôts café » est ouvert avec 6 ou 7 tables et pas mal de monde en terrasse, personne à l'intérieur. Je prends la rue du Jeu de l'arc, je vois des gens devant le « Au bar... et vous ? » qui fument, 10-15 personnes, des Blancs au style un peu interlopes, tatoués, etc. Je poursuis : entre la rue de la République et la place Jean Moulin, c'est une espèce de couloir où je ne vois que des voitures. Sur un petit trottoir, je me sens dévisagé par les voitures, ce qui n'est pas une impression agréable étant donné que l'observation réciproque est gênée et rendue asymétrique par les reflets sur les vitres. Je tourne à l'angle de la rue Elise Gervais : dans le « bar de Lyon », une douzaine de personnes, une clientèle cinquantenaire – l'ambiance me semble plus sereine et accueillante, j'aime assez les anciennes banquettes. Je remonte, devant l'église Sainte Marie : une voiture est garée avec un couple typé Moyen Orient, qui semble attendre, puis un jeune Arabe de 25 ans qui demande sa route à une femme, la quarantaine. Elle lui indique, il la remercie avec force sourire. Je poursuis, un magasin africain, une sorte d'épicerie qui vend de l'alcool et qui fait un peu bar improvisé sur le trottoir. Il y a des Noirs et un ou deux Maghrébins, ils parlent « à l'africaine », avec accent, voix chantante et forte. Je fais le tour, je ne monte pas jusqu'à Fourneyron, je redescends l'avenue de la Libération, passe devant le lycée Fauriel : une grande échappée spatialement belle mais vide d'animation. Je croise un type avec une bague, la démarche lente et filoute, bizarre, et une fille jeune 25 ans. Je poursuis place Jean Moulin, il y a quelqu'un qui promène son chien, et deux personnes sur un banc, des adultes, une femme avec un foulard. Je poursuis je passe devant l'ancien « Grand hôtel », il y a un bar qui a du succès, branché et un peu friqué, il y a vraiment du monde en terrasse (la terrasse est comme fermée, séparée du trottoir par des claustras). A l'intérieur une ambiance de boîte de nuit, ça doit être un peu chic. A côté, sur ce beau bâtiment haussmannien, le Grand hôtel n'existe plus (bien que la plaque de l'hôtel soit toujours là). Il y a des plaques de médecins. Un hall d'entrée vide. Je passe devant la « Grand'poste », une voiture s'arrête pour laisser sortir un homme noir, la voiture fait attendre

celles qui sont derrière mais pas longtemps, visiblement la voiture fait le tour pour le reprendre après. Je fais le tour par le square Violette. Un bus S6 attend. Devant la porte, deux types grands, blancs, l'un est peut-être russe et parle en prenant du volume sonore et spatial avec des gestes, large d'épaule. Il me semble parader un peu sa virilité. Il y a un peu de monde dans le bus, je croise le regard de quelqu'un assis dans le bus. Je poursuis par la « place » Antonin Moine, qui est plutôt une rue piétonne flanquée d'un parking, de bordures et de buissons. Deux types jeunes 18 ans, en train de boire une bière, l'un crache à mon passage, laissant flotter un instant incertain. Place Chavanelle, je vois un bar restaurant le « Coffee Mill », l'intérieur me plaît assez. C'est petit, il y a quelques tables et quelques personnes. Je décide de remonter par la rue Henri Barbusse vers Villebœuf, cette rue où je suis tombé un soir sur un vernissage dans un local d'artistes. J'aborde alors un tissu urbain différent, faubourien, avec de petits trottoirs, beaucoup de calme (je ne suis pas sûr de croiser une voiture). Les portes des immeubles anciens donnent directement sur le trottoir, certaines sont ouvertes (ce qui est étonnant à notre époque me dis-je). Pas de commerces. En arrivant à Villebœuf, je passe devant un local avec un grand drapeau tunisien. A son niveau, il y a trois types sur le trottoir qui ne bougent pas à mon passage, bien qu'ils gênent sur le trottoir étroit. Je marmonne un pardon mais que je retiens, car ils ne bougent pas d'un pouce. Je prends la rue Badouillère et puis la rue de la Mulatière, et là je croise trois femmes, la quarantaine, maghrébines, qui semblent sortir du « Cotton pub », un endroit qui a une drôle de façade fermée (type boîte), les vitrines occultées (je lis « concerts acoustiques, soirées privées »). J'arrive à la place Chapelon, puis à l'angle de la rue Antoine Durafour, je dépasse un snack (oriental et pizza), avec des scooters devant et quelques personnes à l'intérieur ; l'endroit est très éclairé (il illumine même l'extérieur), et il y a sans doute un peu de musique. Je remonte la rue Antoine Durafour, et je suis frappé : cette rue que je pratiquais enfant (il y a 30 ans environ) ne comportait quasiment pas de commerces arabes me semble-t-il ; aujourd'hui, il n'y a presque que cela (non il y a encore la boulangerie¹⁰⁴, d'ailleurs une boulangerie à l'ancienne comme on en trouve encore quelques-unes dans cette ville, avec peu de produits dans les présentoirs - ce que j'aime assez car cela me rappelle mon enfance). Un bar tabac est ouvert, avec quelques personnes à l'intérieur. Sur la place St Roch, toujours le petit bar du japonais dans un angle (une personne en terrasse, sans doute de la famille japonaise qui tient le commerce), et un grand local en face que je ne connais pas. En m'approchant pour aller voir, je m'aperçois qu'il y a des types dans des voitures (l'une est immatriculée 26), des jeunes Maghrébins qui « squattent », les uns dedans (la majorité), un ou deux dehors. Peut-être qu'ils dealent, car en traversant la place – au moment d'arriver vers le restaurant qui m'intéresse – je tombe sur deux jeunes types de 15 ans, le torse bombé, en train de me regarder bien fixement, se frottant les côtes nerveusement. Il me semble qu'ils n'attendent qu'une chose, que je leur demande s'ils « ont quelque chose ». Je fais mine de rien et je regarde le bar, l'intérieur, les menus : le local me paraît beau, ancien avec un haut plafond à moulures, des banquettes et un vieux comptoir. C'est une pizzeria, avec un certain style, pas luxueux mais avec une qualité esthétique. Une femme est au comptoir, et un homme fait les pizzas derrière. Il y a trois jeunes clients (Blancs) à l'intérieur. Les locaux ayant réussi à garder trace d'une histoire ne sont pas légions par ici. Je remonte par la rue du Vernay, fais un petit détour par la rue A. Durafour car je cherche vaguement un local associatif dont j'ai entendu parlé et qui se situe dans cette zone (« la dérive »). A l'angle de la rue Francis Baulier, je vois qu'il y a un bar, le « *Time well wasted* », avec une grande terrasse calme, une belle ancienne guirlande électrique de fête foraine. A l'intérieur, je vois trois ou quatre personnes, je trouve le lieu sympa, l'ambiance calme et accueillante. Il y a un certain nombre de « snack pizza » dans la zone. A l'angle de rue Durafour et Edouard Vaillant, je passe devant « la Maison du burger », ancien bar le « bateau ivre » (du temps de mon adolescence), local assez grand mais complètement vide. Je ne trouve pas « la dérive », puis redescends en direction de la fac, surpris de voir le tabac de l'angle ouvert (il y a un panneau indiquant ouvert jusqu'à 22h). Là, marchent deux Africaines (sans doute mères me dis-je), je les dépasse. Un type arabe, la cinquantaine, est adossé à un muret en face, en train de regarder sans se cacher, de manière insistante et directe, il est un peu dans l'ombre et vaguement inquiétant (disons que son attitude interroge). Je traverse pour passer devant le tabac et je pense

104 Deux ans plus tard, cette boulangerie deviendra une boulangerie de type orientale.

qu'il se dit (peut-être) que je change de trottoir pour l'éviter. Du coup je lui octroie un regard suffisamment long, mais sans insister (je n'ai pas envie de perdre d'énergie en entrant dans une configuration « offense »), et je poursuis en passant à l'angle de la BU. Il y a trois types sur un banc (j'ai l'impression que ce sont toujours les mêmes car je les vois souvent en sortant de la fac, et le lendemain matin, je les verrais à nouveau sur le banc d'en face – il s'agit sans doute des hommes logeant à l'Asile de nuit tout proche). Je remonte la rue du Onze novembre, surpris de voir le « City kebab » encore ouvert. En face, le bar « le Norway » est également ouvert, mais il n'y a absolument personne, ni dans l'un ni dans l'autre. Je remonte la rue Émile Reymond, et je vois deux bars fermés définitivement. Je descends ensuite la rue Désiré Claude en m'apercevant qu'un bar associatif est également fermé. Cette rue qui pourrait être un coin agréable et propice pour des restaurants et bars (elle est large et centrale), est aujourd'hui essentiellement d'un usage résidentiel : de grandes barres d'immeubles, un garage concessionnaire, des anciens restes d'usine, mais pas du tout d'animation. Je croise une jeune femme, descends du trottoir pour la laisser passer (ce n'est pas la première fois dans ce parcours car les trottoirs sont étroits). Elle me semble « faire un peu la gueule », elle tire une valise avec un visage vaguement triste, zygomatiques en berne. Je pense qu'effectivement, cela ne doit pas être facile d'être une femme dans cette nuit urbaine semi déserte. Je tourne dans la rue Papin pour revenir vers la vie (j'ai dans l'idée de retourner au « *Time Well Wasted* » pour écrire mon parcours), et je vois un petit bar avec une clientèle cinquantenaire, 5-6 personnes à l'intérieur (le « Lobster »), plutôt bel endroit, que je suis surpris de trouver ici. Je remonte tout droit la rue de la vapeur, longe la Maison de l'armée, et là, devant un immeuble de style post moderne plutôt réussi, il y a un vrai manque de lumière. Je pense : « si je me fais agresser, je ne vois pas l'agresseur, comme au Moyen Age ». Je tourne à gauche rue Cuvier, devant cette maison moderne qui ressemble à un gros garage, passe vers l'école et l'amicale « boules Desnoettes », remonte la rue Francis Baulier, avec ses petites façades, ses petits volets défraîchis, ses petits escaliers-perrons qui empiètent sur le trottoir (il y a des appartements en rez-de-chaussée sur la rue, d'anciennes maisons et non des immeubles à entrée collective). Là, un type sort de chez lui sur le trottoir. Il est un train de se mettre un produit sur la main, visiblement préoccupé à se répartir le produit. Je me dis « tiens, son logement a comme une petite extension sur le trottoir ». Il est mince, la cinquantaine, blanc, me jette un court regard de convenance qui ne « crisse » pas (signe de gestion habituel de sa présence sur ce trottoir, me dis-je), et continue à se concentrer sur sa tâche. J'arrive au bar, je prends ma bière, dedans trois étudiants à une table en train de regarder le foot, et deux types un peu plus âgés, en train de travailler à une table. Le gérant est sympa. Je bois une bière dehors, écrit, fume une cigarette, et repart une grosse demi-heure après, après avoir ramené mon verre à l'intérieur. Le coup d'œil du type est agréable, sincère et sympa (nous avons un peu discuté – « vous fermez à quelle heure ? / c'est quoi le match ? / quelle bière ? », etc.) Je redescends la rue Francis Baulier, jusqu'à la place Badouillère, je croise un jeune Noir de 16 ans, on se regarde pudiquement, avec une sorte d'humilité. Ensuite je passe devant un local éclairé, chrétien puisqu'il y a une grande croix à l'intérieur (en fait évangélique). Je tourne rue Jean-Baptiste Rivollier, pour arriver au coin de la place Badouillère. Je regarde les beaux bâtiments bourgeois 19^e qui entourent la place, des bâtiments d'un autre type, assez beaux bien que défraîchis (étonnant que cette place soit si peu investie – signe de la désertion des gens aisés de cette ville, me dis-je). Je n'ai pas envie de passer devant « Le 6 roses » pour ne pas m'arrêter (car je connais le gérant). Je passe devant un snack « Tacos », rue Michelet, des types parlent un peu fort, habillés à la mode « banlieue ». En face, deux jeunes « iroquois » avec des chiens, en train de faire je ne sais pas quoi (donner à manger ou s'occuper de leur chiens). Quand je les dépasse, j'entends un cri aigu de chien. Je regarde un local en location qui fait l'angle avec la place d'Arménie, je rêve (« ouvrir un club de jazz » me dis-je, « participer à la vie culturelle de la ville... ») : loyer élevé, 650€, et « pas de restaurant ». Je regarde l'intérieur qui n'est pas grand. Là, un type arrive en voiture, se gare sur le trottoir, sort de sa voiture juste derrière moi (une petite gêne s'installe ?), il me regarde, on se regarde de manière incongrue. Je me dis « mais que vient-il faire ce type ? et pourquoi il sort de sa voiture ici ? ». Lui doit se dire à peu près la même chose. Contre toute attente, il enlève alors un petit poteau, qui est donc descélé, et rentre sa voiture sur la place (un large trottoir), ressort de sa

voiture et remet le poteau, tout en parlant au téléphone (« tiens un petit malin lui, il a sa place privée sur la place... »). Ce qui explique peut-être le trouble de notre interaction. Je redescends par la rue Badouillère, j'arrive sur le square Jovin Bouchard : deux types sont assis sur un banc, du Moyen Orient dirais-je, attitude ouverte et décontractés. Ils parlent un peu fort dans leur langue, mais avec douceur, et derrière eux dans le square, il y a 3 ou 4 jeunes dans l'ombre (Blancs je crois), qui parlent eux très forts, sans doute saouls. Je descends la Grand'rue en direction du centre, et je suis frappé d'un sentiment de vide, la spatialité lisse (matériaux, couleurs et lumière homogènes) donne un aspect figé supplémentaire à cet espace. Évidemment, j'ai l'impression d'entrer dans un autre territoire. Je suis étonné car tout est fermé : il n'y a pas du tout d'animation. Je croise seulement trois passants épars entre les 400 mètres qui séparent le square Bouchard et la place Waldeck Rousseau. Je suis frappé, car c'est lorsqu'on arrive dans le centre que la ville apparaît la plus déserte et inanimée. Place Waldeck Rousseau, j'entends du bruit et je vois la terrasse des Halles (un bar-restaurant) avec beaucoup de monde, vraiment du monde (des jeunes essentiellement blancs pour ce que j'en distingue). Une source très localisée de vie et d'animation dans un grand vide. Je descends le cours Victor Hugo, en me disant « si on pouvait faire péter ce parking des Ursules, ça pourrait être un endroit d'une beauté ! » Avec le parc donnant sur « le château » (ancienne école des Beaux-Arts), des bars et restaurants pourraient s'installer, cela ferait un endroit magnifique pouvant faire « repartir » ce cours Victor Hugo qui est bien éteint (je m'avise qu'à cet endroit le cours s'appelle place des Ursules ! En effet, avant la construction du parking s'ouvrait ici une place, qui a donc gardée son nom). J'arrive à la place Grenette, remonte place Boivin, des bars sont en train de fermer. En haut de la rue Grenette le « *Chicken Family* » est ouvert et allumé : deux hommes sont à l'intérieur, on s'échange un regard de convenance rapide. Je vois ensuite les rochers affleurer sous une ancienne maison qui fait l'angle, et j'en suis curieusement content. Je me dis « tiens, voilà une trace du paysage d'avant la ville ». Je poursuis, je jette un coup d'œil en passant à la rue de la ville qui m'apparaît sombre et assez sordide : quelques Maghrébins devant les snacks et cafés, club sociaux et *lounge* à chicha, et plus bas, le bar de Colette avec ses deux trois copains. Je monte place Boivin, lorsqu'un type arrive très vite dans une grosse voiture pendant que je suis en train de traverser. Contact rugueux, mais sans encombre. L'avenue Émile Loubet est éteinte, et fait vraiment vide (alors qu'elle est animée le jour). Sa surface est réellement accidentée, irrégulière et compliquée par toutes sortes d'obstacles (trous dans le trottoir, panneaux et mobilier sur le trottoir, irrégularité du front bâti, etc.) Je croise un jeune homme devant l'immeuble de la Caf. Devant la Comédie, une famille ou plutôt un groupe d'une dizaine de personnes. Sans doute s'agit-il d'une sortie en groupe, peut-être d'une association médico-sociale, me dis-je en les regardant, ce sont peut-être des « personnes en situation de handicap ». Je remonte la rue Beaubrun : deux type qui parlent, et un peu plus haut trois types. Une femme sort d'une porte cochère, blanche, la soixantaine (je l'ai déjà vue plusieurs fois). Elle sort avec ses deux chiens, dont l'un pisse directement sur le trottoir au niveau du caniveau. Plus haut, vers les magasins de nuit qui vendent de l'alcool, il y a un peu de bruit, comme d'habitude, quelques jeunes gesticulent sans excès, et deux voitures sont garées devant, feux allumés. Je passe devant le café de la place, chose que je ne fais pas la plupart du temps, traversant obliquement le carrefour pour traverser ensuite la place : deux types devant le bar, pas de regards particuliers, une certaine retenue. Je rentre chez moi.

La visée de la traversée est d'exploration et l'ambiance générale est plutôt apaisée. Certaines interactions possèdent des qualités plus ou moins troubles, les « contacts mixtes » (Goffman, 1975) – en l'occurrence « inter raciaux » mais non sexuellement mixtes –, sont plus tendus que les autres. Devant le « Zoo bar » et sa « terrasse fermée », émerge également un trouble de « contact-mixtes » entre personnes d'« appartenances sociales différentes ». Les impressions de la première traversée

se confirment : ambiance flottante, groupes épars de jeunes, quelques boutiques, et beaucoup de vide. Dans cette traversée, les personnes sont l'objet essentiel de mon attention. On voit apparaître une sociologie de la ville et de ses lieux : les jeunes Maghrébins sur les marches du Crêt de roc, les commerces ou locaux ethniques de la place de l'Attache aux bœufs¹⁰⁵, des rue Barbusse et Durafour, les jeunes Blancs au look alternatif dans le local communiste et à l' « Entrepôt café », les moins jeunes Blancs au café de Lyon, les apparemment plus friqués au « Zoo bar », de jeunes adultes au « Lobster », les étudiants blancs au « *Time well wasted* », etc. On voit que l'immense majorité des lieux ne sont pas mixtes, mais au contraire bien identifiés selon ces catégories visibles.

3.2. Les personnes, leurs micro-milieus¹⁰⁶ et la perception de micro frontières

Dans cette traversée, les personnes se détachent du fond et déclenchent l'attention. Dans

105 Il s'agit en fait du début de la rue Roger Salengro, qui a gardé son ancien nom d'Attache aux bœufs pour beaucoup de Stéphanois. « La décision de construire un abattoir est prise en 1830 [...]. C'est le long de cette rue que le bétail était parqué en attendant l'abattage. Dès 1896, l'abattoir a été transféré aux Mottetières et le bâtiment de la rue de l'Attache-aux-Boeufs transformé en caserne de pompiers. Il abritera ensuite le service des eaux. Détruit, il est aujourd'hui remplacé par le Centre Communal d'Action Sociale. »

<http://noms.rues.st.etienne.free.fr/rues/attache.html>

Ce centre Communal d'Action Sociale accueille aujourd'hui la Maison de la radiologie. De larges trottoirs (et des places de parking en épis), rappellent vaguement l'ancienne fonction de « place », où les bœufs attendaient. D'ailleurs, on entend invariablement, « place » ou « rue » de l'attache aux bœufs, ou simplement « l'attache aux bœufs ».

106 Goffman emprunte la notion d'*Umwelt* (que nous traduisons par « micro-milieu » et par « entourage ») au biologiste Von Uexküll : « De tous les objets qui se trouvent de son entourage, son milieu ne retient toujours qu'un seul caractère perceptif par lequel la paramécie, si elle est stimulée à quelque endroit et de quelque façon que ce soit, est incitée à un mouvement de fuite. [...] Nous en arrivons [...] à la conclusion que chaque sujet vit dans un monde où il n'y a que des réalités subjectives et où les milieux mêmes ne représentent que des réalités subjectives. *Quiconque conteste l'existence de réalités subjectives, méconnaît du même coup les fondements de son propre milieu* » Von Uexküll, 1984, p. 45 ; 85 (nous soulignons).

Chez Goffman (1973b) : « Cette sphère qui entoure l'individu à l'intérieur de laquelle se trouvent de telles sources d'alarmes *potentielles*, je la nommerai son entourage ou son *Umwelt* [...] L'*Umwelt* est une zone égocentrique fixée autour d'un ayant droit, typiquement un individu. Mais les individus ne restent pas immobiles et leurs entourages se déplacent, eux aussi. A mesure que l'individu se déplace, certains signes, potentiellement alarmants cessent d'être à portée efficace (comme leurs sources cessent d'être pertinentes), alors que d'autres, qui peu auparavant étaient hors de portée, entrent dans le champ. Une bulle, une capsule d'événements semble ainsi accompagner l'individu, mais, en fait, ce n'est bien sûr pas la position des événements qui change, mais leur accessibilité ; ce qu'on prendrait pour une enveloppe d'événements ressemble en réalité à une onde de pertinence en mouvement. [...] [D]ans une pièce ou dans un lieu ouvert rituellement délimité et peu étendu, l'*Umwelt* ne se déplace pas en même temps que l'individu, puisque celui-ci reste généralement exposé aux mêmes sources d'alarmes potentielles, quelle que soit la position qu'il occupe. Quand l'individu marche dans la rue, son entourage le suit ; quand il marche dans une pièce, il ne le suit pas, ou très peu. Notons qu'en général l'individu cherche particulièrement à détecter les signes alarmants au moment et de l'endroit où il pénètre dans une zone délimitée. En effet, si l'on veut remarquer à temps les choses alarmantes, il vaut mieux les remarquer dès l'entrée. Par coïncidence, c'est à l'entrée que l'on est assez éloigné des personnes présentes pour pouvoir les examiner de la façon la moins offensante possible. De plus, le besoin légitime d'ajuster ses habits, d'être salué ou renseigné, de révéler son intention, etc., offre un prétexte tout préparé pour faire une pause et scruter les lieux. Comme on le démontrera, les personnes déjà dans la pièce ont également intérêt à garder un œil sur l'entrée et sur l'individu qui s'y encadre. » p. 239-243.

l'observation de l'entourage, nous nous occupons d'abord des gens¹⁰⁷. Les jeunes qui fument et boivent sur les marches restent à distance et n'empiètent pas sur notre *Umwelt*¹⁰⁸ (Goffman, 1973b) – ils restent à une distance d'une bonne dizaine de mètres. Pas plus que la jeune fille qui tire la branche avec sa maman, que les Turcs du kebab, que les jeunes Arabes en face du bar *lounge*, ou les jeunes communistes, les personnes qui préparent une soupe collective, le rassemblement de jeunes « alternatifs » sur la place J. Guesde, pas plus que les Africains face au « magasin – bar ». Toutes ces personnes sont engagées dans leurs situations, absorbées dans leurs occupations, et il n'y a pas empiètement d'*Umwelt*. Nous restons dans une « indifférence polie » réciproque par défaut, forme d'« égard » typiquement urbain. Ils « n'empiètent pas sur notre *Umwelt* », parce qu'ils ne nous amènent pas à reconsidérer le réglage de notre engagement. Au contraire ils participent au caractère animé et à l'intérêt de la traversée.

Il y a un sentiment d'étrangeté avec le couple qui a garé sa voiture devant l'église et qui attend, sentiment qui disparaît par un ré-attachement aux « apparences normales ». L'homme noir avec sa démarche lente et sa bague, apparaît étrange voire louche, car il autorise la prise en compte de certains signes dont on ne sait s'ils sont pertinents dans la situation (sa démarche particulière, sa grosse bague voyante). Ces éléments décadrent notre engagement, sont trop « focalisant » pour s'accorder au régime d'attention flottante de la traversée. Ils enclenchent un ajustement, une interrogation sur la situation et sa définition, et du coup, sur l'engagement à tenir. En même temps, ils attirent le regard. Ils prennent sens en tant qu'ils inscrivent une différence dans le monde, un décalage, quelque chose de non attendu.

Chaque élément est ainsi l'objet d'une appréciation. Il est saisi selon le type d'interaction probable qu'il peut susciter. La typologie proposée plus haut reste valable dans cette traversée. Les rencontres sont engageantes, indifférentes, étranges, troublantes ou alarmantes. Le trouble renvoie ici à une dimension possiblement alarmante, pouvant engager un potentiel conflit, un « empiètement » des *Umwelten* respectifs et une dispute sur le sens de la situation. Pour revenir à la traversée, la « terrasse fermée » (par des panneaux) du Zoo bar et son microcosme social, nous sont étranges, tout comme la voix haute et les gestes amples des deux « Russes ». Le crachat sur la chaussée à notre passage est un peu plus qu'étrange, il est troublant car nous nous demandons franchement s'il ne nous est pas adressé, s'il ne fait pas parti d'éléments *prémédités* à prendre en compte. L'ambiance

107 Dans la jungle, nous nous occuperions sans doute d'abord des gros mammifères carnivores, si l'on veut y voir par là un sens naturaliste.

108 Il ne s'agit pas d'un « territoire », mais d'une disposition (écologique) de l'entourage relative au cours d'action engagé.

déserte de la rue Barbusse, le non déplacement des « Tunisiens » sur le trottoir, l'interaction avec les jeunes « dealers » sont également troublantes, car on voit bien qu'il y a ambiguïté situationnelle, sinon empiètement d'entourage. Ces éléments pourraient bien n'être pas « fortuits » mais « prémédités », et s'imposer comme pertinents pour nous. D'ailleurs, notre petite enquête ordinaire les intègre comme potentiellement pertinents, et les articule à des questions d'« ayant droit » (Goffman, 1973b).

En revanche, les voitures en vis-à-vis dans le couloir de la rue du Jeu de l'arc, nous troublent et nous irritent un peu. Nous sentons que nous ne sommes pas « obligés » les uns envers les autres, que notre rapport est plutôt désobligé et désobligeant – comme si nous étions sur des plans d'engagement incommensurables¹⁰⁹. Dans ce cas, on peut parler d'empiètements, qui font « chauffer les *Umwelten* » ou qui « détraquent les entourages » comme dit Goffman (1973b). Concrètement, cela se manifeste par une irritation. Ces éléments modifient notre action, le mode de notre traversée, notre configuration pertinente de l'entourage et notre posture. Ils amorcent un effort de redéfinition de la situation. Riposter aux torts subis (de quelque sorte qu'ils soient), devient en effet une possibilité de l'interaction. Cette possibilité est la plupart du temps inhibée, car ce serait alors redéfinir la situation dans une perspective conflictuelle (demander réparation), cela pouvant avoir une issue incertaine¹¹⁰. Pourtant, dans le passage, de fugaces « signes du lien civil » sont parfois exprimés, dans l'attitude, le visage. En « condition normale », les éléments perçus dans le passage sont oubliés sitôt que perçus, lorsqu'il est établi qu'ils sont « fortuits et imprémédités » (Goffman, 1973b), ou non pertinent pour le sujet et son milieu. On touche ici une complication interactionnelle inhérente au milieu urbain, à savoir la propension que nous avons à considérer les actions des autres en rapport à notre présence, alors qu'elles ne lui sont pas forcément corrélées, qu'elles sont pertinentes vis-à-vis d'autres actions et situations. Et pourtant, la civilité consiste bien à considérer la présence des autres comme pertinente et coordonnée, par-delà leur insertion dans des situations indépendantes.

Lors des petites « interactions non focalisées » (Goffman, 2013) typiquement urbaines que nous

109 De fait, nous sommes soumis à des « cadres » différents, à des « alignements de réseaux » différents (Callon, 2006). Nous cohabitons pourtant dans le même environnement. Le réglage de cette cohabitation (et même de cette coexistence, tant l'un a tendance à exclure l'autre), est un enjeu écologique majeur qui se manifeste à l'échelle des villes (aménagement des centres piétons et modes doux), à l'échelle de la planète (pollution et réchauffement), mais aussi à l'échelle « personnelle » des engagements et des *Umwelten*.

110 La masse des faits divers concernant ce registre de phénomènes est importante. Leur effet de sidération est souvent utilisé par les médias, et par les « entrepreneurs politico-moraux ». Il n'empêche qu'il y a des morts et des blessés pour « civilités » : disputes pour les places de parking, pour des priorités « brûlées », pour demande de « port du masque », etc.

relevons, se définissent des conduites mutuelles. La situation de *deal* engage un flottement et une ambiguïté. Le vendeur (supposé) nous regarde pour savoir si nous allons lui faire le petit signe discret (du menton par exemple), signalant notre engagement dans la situation (délicate car délictuelle) dans laquelle il est engagé. Il est à l'affût des signes l'encourageant à nous aborder. De notre côté, tout à notre exploration, nous sommes à l'affût des signes perçus dans la traversée. Une ambiguïté et un décadage de l'engagement a également lieu avec l'homme assis sur un muret qui regarde de manière insistante. Au point que nous ajustons notre conduite à son égard pour ne pas nous montrer gêné, déficitaire et débiteur dans l'interaction en endossant le rôle de faible ou de proie¹¹¹ que son regard fixe tend à induire¹¹². Nous agissons ici dans le sens d'un « rééquilibrage rituel ». Goffman (1973b) à nouveau :

« [O]n peut utiliser plus ou moins intentionnellement les regards et les coups d'œil pour avertir les autres qu'il y a une raison de s'alarmer. Et il apparaît que cette pratique est particulièrement employée quand la source d'alarme est la personne même à qui le signe est destiné. Ainsi, on peut avertir un individu qui s'apprête à faire quelque chose qui risque d'être dangereux pour lui – tel que s'engager dans un sens unique ou ne pas voir un obstacle sur le trottoir – en lui adressant un regard trop prolongé – en fonction de la mesure d'attention habituellement accordée aux objets de l'environnement. De même, quand un individu empiète sans le vouloir sur les réserves d'un autre, un regard appuyé peut servir à l'avertir de la nécessité d'une action correctrice. C'est ainsi que le processus de base qui consiste à scruter les environs se ritualise, au sens éthologique du terme, et s'intègre aux ajustements réciproques des personnes en présence¹¹³. » p. 234-235.

Nos appréciations sensibles et nos expériences ne sont pas séparables d'une intelligibilité (écologique) inhérente à nos actions (Dewey, 2005a). Les situations traversées comportent toutes, peu ou prou, des qualités d'ambiance inscrites dans un *continuum* allant du trouble à l'aisance. Elles sont, dès que perçues, comprises, « valuées » (Dewey, 2011) et agies, en fonction d'indices les

111 Goffman (1973b) montre bien que la civilité se compose au travers de l'anticipation excessive des torts potentiels dans des « échanges réparateurs ». Lorsque ces petits rituels civils disparaissent, s'ouvrent des lignes d'actions conflictuelles aux conséquences incertaines. Les contextes hyper politisés, « révolutionnaires » et pré-guerriers, sont propices aux dérèglements de l'ordre des interactions (Garcia Sanchez, 2007 ; Karahasan, 1994).

112 On retrouve ici un jeu d'hétéro et d'auto typifications (Cefaï, 1994).

113 Une autre possibilité est suggérée ailleurs : « Le raisonnement est celui-ci : quand un sujet ressent que tout est normal, il manifeste généralement des signes de calme et d'aisance. Sa façon d'être montre qu'il estime qu'il ne se passe rien et que ceux qui l'entourent n'ont rien d'alarmant. Maintenant, s'il en vient à ressentir que quelque chose se passe (ou risque de se passer), il se peut qu'il préfère laisser voir ses soupçons, de façon à devancer l'action de ceux qu'il soupçonne – pratique qui, soit dit en passant, se développe avec les dispositifs de surveillance par télévision en circuit fermé ostensiblement déployés pour décourager les voleurs à l'étalage et les employés indelicats. Mais, me semble-t-il, il est plus fréquent que le sujet estime que la meilleure façon de faire face est de donner à ceux qui l'ont alarmé (parce qu'ils représentent une menace ou une chance) l'impression qu'il ne soupçonne encore rien. S'ils ne savent pas qu'il les soupçonne, ils continueront à suivre une tactique qui est, après tout, en partie la sienne [...] » p. 255.

plaçant dans cette gradation. D'une certaine manière, toute présence humaine, toute interaction, y compris la plus fugace (un croisement dans la rue), est perçue selon sa « qualité ou potentialité sociale¹¹⁴ », interactionnelle et sensible.

L'homme cinquantenaire qui sort sur le trottoir (qui est aussi son perron) nous semble agir dans une « convenance¹¹⁵ » (Mayol, 1994) exemplaire. Nous nous rencontrons dans une grande proximité, mais nos regards ne se croisent pas, sauf pour une « identification cognitive » (très courte, une fraction de seconde), et non une « identification sociale » (Goffman, 1975). Il reste absorbé dans son activité, il respecte « l'inattention civile » et produit, par l'absorption dans son action, des apparences normales, clairement affichées comme fortuites pour notre *Umwelt*. Son engagement principal et le nôtre n'empiètent pas, bien qu'un très léger signe de considération soit adressé. Il passe donc en dessous de notre radar de détection d'alarmes. Il a également l'apparence d'une personne appartenant *a priori* à la catégorie des « normaux » : blanc, non porteurs des stigmates de la pauvreté, ou d'un quelconque « handicap » (Ibid.), adulte mature.

Poursuivons. Les deux « jeunes du Moyen Orient » semblent « ouverts et décontractés » car ils n'empiètent pas sur les *Umwelten* alentour. Les jeunes derrière eux, plus bruyants, font l'objet de soupçons plus nets. Également, les hommes devant le *Chicken family*, semblent respectueux par un jeu de regards qui s'effacent, « de convenance rapide ». Il y a également des présences « indifférentes »¹¹⁶, avec lesquelles il n'y a pas d'engagement en particulier, comme les jeunes (qui sont loin) sur la terrasse de bar vers les Ursules, ou la femme avec son chien rue Beaubrun. Tous les individus et les groupes rencontrés sont ainsi « évalués » et expérimentés à travers ces signes d'empiètements (réels ou potentiels), dont l'absence signale une forme de respect¹¹⁷ civil (civilité par défaut, par « réserve »). Les « rassemblements » sont donc typifiés en situations plus ou moins

114 « Qualité sociale » est à entendre ici comme un « potentiel de sociation », de devenir de l'engagement (qui se passe bien, amicale, froide, hostile, polie, etc.) Ces signes peuvent s'interpréter comme des perspectives de participation à un « ordre interactionnel », à des formes de sociabilité.

115 « La convenance [...] exige que toute dissonance soit évitée dans le jeu des comportements, et toute rupture qualitative dans la perception de l'environnement social. [...] [E]lle produit des comportements stéréotypés, des « prêts-à-porter » sociaux, qui ont pour fonction de rendre possible la reconnaissance de n'importe qui en n'importe quel lieu. Elle impose une justification éthique des comportements qui est intuitivement mesurable, car elle les distribue autour d'un axe organisateur de jugements de valeur : la « qualité » de la relation humaine telle qu'elle se déploie dans cet instrument de vérification sociale qu'est le voisinage n'est pas qualité d'un « savoir-faire » social mais d'un « savoir-vivre avec » [...]. L'axe éthique de cette motivation, ce qui l'anime de l'intérieur, c'est la visée de la *mediocritas*. Non pas la médiocrité, mais *le point de neutralité sociale dans lequel s'abolissent au maximum les différences des comportements individuels* : il faut respecter le vieil adage *in medio stat virtus*. » Mayol, 1994 : 28-29. Outre les termes latins, nous soulignons.

116 L'indifférent peut être conçu, écologiquement parlant, comme ce qui n'a pas à être pris en compte dans l'environnement, ce qui n'est pas pertinent, et donc ce qui n'impose pas d'ajustement de l'action.

117 Notons le double sens du terme – moral en termes d'attention pour autrui, et spatial en terme de distance.

engageantes et obligeantes, à partir d'indices spécifiant les engagements. Le fait de rendre accessible (et compréhensible) son engagement (et non occulte), participe aussi d'une aisance commune (Goffman, 2013). La typification des situations est donc essentiellement corrélée au degré de coordination envisageable avec elles, et donc aux signes de l'engagement perceptibles.

3.3. Être au milieu des milieux¹¹⁸

L'approche par les « entourages » (*Umwelten*) en formation renvoie à une double problématique de l'empiétement et des ayant-droits. L'accessibilité – en principe inhérente aux espaces publics – est toujours en fait modulée en fonction des empiétements potentiels que nous y anticipons et prévoyons. Dans le milieu urbain, regroupement dense d'une diversité de personnes, cela est particulièrement sensible¹¹⁹. Mais de quels empiétements s'agit-il précisément, et quel est ce droit dont pourraient se prévaloir les citoyens dans ces situations ? Il s'agit d'abord d'un droit à l'accessibilité inconditionnelle et à la sûreté. Dans la ville, la possibilité d'interactions problématiques et conflictuelles est toujours présente. Les échanges bien tempérés, civils et policés ne sont pas le seul horizon de l'urbain¹²⁰. Peut-être que dans la ville coexistent différents « publics » avec des attentes spécifiques et des registres d'interaction particuliers, avec leurs ayant-droits et leurs empiétements. On peut alors introduire les différents registres d'interaction identifiés par Lofland (1998), le public, le « paroissial »¹²¹ et le privé. L'ayant-droit à la civilité anonyme, et à un entourage favorisant l'accessibilité inconditionnelle correspond au domaine du public. L'ayant droit à une reconnaissance personnelle, correspond en revanche au domaine du « paroissial » et du privé. Dans la ville, et *a fortiori* en contexte interculturel et de ville moyenne, ces régimes se mêlent. Ces éléments suggèrent pour le moment que la ville est à l'intersection d'attentes et de rationalités, appartenant à différents registres. Et peut-être que l'urbanité consiste à les garantir chacune dans leur pertinence, et à en sauvegarder la coexistence.

118 Selon l'expression de Chris Younès (2010).

119 Comme l'avait noté Walter Benjamin : « Nulle part – si ce n'est dans les rêves – il n'est possible d'avoir une expérience du phénomène de la limite aussi originaire que dans les villes. Connaître celles-ci, c'est savoir où passent les lignes qui servent de démarcation, le long des viaducs, au travers des immeubles, au cœur du parc, sur la berge du fleuve [...]. La limite traverse les rues ; c'est un seuil ; on entre dans un nouveau fief en faisant un pas dans le vide, comme si on avait franchi une marche qu'on ne voyait pas. » Benjamin, 1989, p. 113.

120 « [C]elui qui n'a pas bien pesé ces choses [...] peut ne pas accepter une telle déduction [...]. Qu'il s'observe donc lui-même quand, pour partir en voyage, il s'arme et cherche à être bien accompagné ; quand, allant se coucher, il boucle ses portes ; quand, jusque dans sa propre maison, il verrouille ses coffres, et cela tout en sachant qu'il y a des lois et des agents publics armés pour punir tous les torts qu'on pourrait lui faire. » Hobbes, 2000, p. 225-226.

121 Notre traduction de l'anglais « *parochial* » (Lofland, 1998).

Dans la perspective écologique du Goffman de *Relations in public* (1973b), un lieu constitue un « cadre équipé ». L'individu tend « à accepter l'innocuité du cadre matériel qui l'entoure, à le tenir pour établi en tant qu'arrière-plan de l'activité » (p. 274). On attend des « limites extrêmes d'un entourage » (« les murs, le plafond et le plancher ») qu'elles soient des « barrières » suffisamment « fortes pour arrêter les sources d'alarme potentielles » (p. 268), et qu'elles « établissent un « intérieur » et un « extérieur » ».

« De plus, on admet que les matériaux intérieurs ont eux-mêmes certaines propriétés rassurantes [...], on suppose que, pour les utilisateurs possédant les compétences escomptées, ces matériaux ne présenteront aucun péril, c'est-à-dire aucun risque appréciable de dommage corporels dus à des défauts involontaires et imprévus tels qu'une construction mal faite ou inachevée, une fuite de gaz, des fils électriques dénudés, des rats, des aliments accidentellement empoisonnés, l'incendie, etc. En fait, cette absence de périls est si coutumière dans nos foyers que nous devons nous référer aux études faites sur les taudis pour apprendre ce dont la plupart d'entre nous n'ont pas à se défier » Ibid.

L'objectif de Goffman est de délimiter un domaine d'étude qu'il a largement contribué à fonder, celui des « interactions de face-à-face [...] que structurent des normes de conjonction » (p. 11) et qui forment un « ordre public¹²² » (p. 14). La réalisation des « apparences normales » est intelligible comme production d'un ordre particulier. Toutefois, bien que Goffman traite essentiellement des « alarmes » dans les situations *sociales*, les lieux comportent aussi des motifs d'engagement et des « invites » (Gibson, 2014), plus ou moins « alarmants » et normaux. Comme les personnes, les lieux suscitent différents degrés d'engagement. Pour revenir à la première traversée décrite, nous nous arrêtons devant une agence immobilière, car nous sommes intéressés par les annonces en vitrine. Nous nous engageons dans un bar pour des raisons implicites, peut-être un besoin d'ancrage et d'attache durant cette dérive. En revanche, ni les magasins de vêtement de la rue Michelet (qui ne correspondent pas à nos attentes et moyens), ni la rue piétonne des Martyrs de Vingré (qui ne concorde pas avec notre souhait d'interaction), ne nous attirent. D'une autre façon, les arcades de l'Hôtel de ville ainsi que la place Jean Jaurès attirent notre attention : les premières par leur

122 « [L]'intérêt pour l'ordre public s'est concentré sur ces situations où inconnus et simples connaissances deviennent matériellement accessibles les uns aux autres, situations où il se peut que l'ordre comme tel soit un point central. » Goffman, 1973b, p. 15.

On trouve ailleurs une définition utile de la notion d'ordre : « Disposition des notions et des choses fondée, non plus selon une classification conceptuelle [...], mais sur leur dépendance [...] : « L'ordre consiste en cela seulement que les choses qui nous sont proposées les premières doivent être connues sans l'aide des suivantes (*Descartes, 2^e Rép.*) [...] [et aussi chez] (Leibniz) : « L'espace marque en termes de possibilité un ordre des choses qui existent en même temps et en tant qu'elles existent ensemble, sans entrer dans leurs manières d'exister particulières. » Morfaux, 1980, p. 251.

esthétique particulière qui se détachent du reste de la ville (en tant qu'espace intermédiaire entre intériorité et extériorité, avec un éclairage et une ambiance spécifiques), la seconde par son animation particulière ce soir-là.

Contrairement à la première traversée, la seconde se focalise plus précisément sur un certain nombre de lieux. Ceux-ci sont appréhendés à travers une « qualité sociale », entendue de façon générique comme potentialité de rassemblement et de réunion humaine paisible. Cette qualité sociale est soit constatée (à travers des usagers présents et des cours d'actions engagés), soit déduite et supposée (lorsque les usagers sont absents). Cela correspond à une dimension écologique de la perception de l'espace, qui décrypte les signes d'habitants potentiels et les usages plausibles¹²³. Les lieux acquièrent ainsi leur qualité d'« invite¹²⁴ » en fonction d'une double dimension : la considération des usages passés (s'ils en sont porteurs) et des usages potentiels à venir (Milligan, 1998). Les lieux portent des « invites » diverses et variées, « invites » à tout type d'actions – à rester, à apprécier, à fuir, à rester sur ses gardes, à explorer, à passer un mauvais quart d'heure, etc. La lecture des invites est certes corrélée à nos attentes, *habitus* et « appartenances » sociales, mais la question de leur « naturalité » est posée. N'y a-t-il pas des configurations situationnelles universellement accueillantes et hospitalières aux vivants ?

Les lieux constituent des cadres plus ou moins équipés. Ils ont leur degré de commodité¹²⁵. Par exemple, un escalier irrégulier, ou des trous irréguliers dans la chaussée ont une qualité d'usage inconfortable, en fonction de critères physiques indépendants des appartenances sociales. Aussi, un restaurant distingué (ou une gargote populaire) peut se révéler inconfortable, en fonction de notre maîtrise des usages sociaux y ayant cours. La rue Antoine Durafour a porté des usages et des interactions dans notre enfance. Mais aujourd'hui, les commerces ont presque tous changé et sont aujourd'hui « orientaux ». Cette rue nous procure un sentiment *d'étrangeté*, comme si une couche du passé s'y était effacée. Ces magasins « orientaux » nous sont aujourd'hui relativement indifférents,

123 Usage courant dans le monde animal, visant à apprécier le caractère habitable ou déjà habité, viable ou dangereux d'un espace. Il est significatif que Gibson ne distingue quasiment pas les hommes et les animaux dans son étude sur l'écologie de la perception (2014).

124 « [Les invites] ne sont pas simplement des propriétés physiques abstraites, mais elles possèdent une unité relativement à la posture et au comportement de l'animal en question [...]. Des dispositions de surfaces variées invitent les animaux, dans leur diversité, à des comportements et à des rencontres variés. » Gibson, 2014, p. 212.

125 La commodité est soumise à variation en fonction des apprentissages et socialisations. Mais on peut raisonnablement supposer qu'il existe une commodité « naturelle » qui a trait à l'anatomie (normale) du corps humain. Ce que l'on sent très bien avec les escaliers : si les marches sont irrégulières en hauteur (ou trop hautes) et non planes, chaque humain avec une motricité normale, éprouve de sérieuses difficultés, et cela, indépendamment de considérations sociales et culturelles. Pour Alberti (2004), « l'art d'édifier » doit répondre aux trois grands critères de *necessitas*, *commoditas* et *voluptas*.

nous en éprouvons un certain détachement. La ville change certes plus vite que le cœur des humains (selon l'adage baudelairien), mais elle peut continuer à nous rappeler le passé par la conservation de signes y renvoyant, ou non¹²⁶. La conservation des traces du passé – support d'authenticité selon Roncayolo (1996) et des cadres sociaux de la mémoire selon Halbwachs (1952) – se décline différemment selon les contextes, le contenu à transmettre et le public visé.

Dans l'expérience urbaine, nous parlerons plutôt de « lignes d'intérêt¹²⁷ » en émergence, qui sont parfois activées par des détails. Le haut plafond à moulures de stuc du restaurant de la place Saint Roch nous *engage*, par le soin et la conservation des traces d'un passé, ni malheureux ni oublieux. La terrasse du café aménagée dans un décrochement, dans une rue calme (avec la guirlande lumineuse), et le bar où nous nous arrêtons, invitent à s'attarder et à apprécier le lieu et sa durée. Ce bar (fermé en 2019) est situé dans un espace faubourien. Il est invitant à ce titre, un peu à distance de la ville. Ces deux lieux portent des indices, pour nous, d'une félicité de rapports : un plaisir esthétique d'un côté, un repos¹²⁸ régénérant, ainsi qu'un potentiel de rencontre engageante. En revanche, la rue Désirée Claude nous est indifférente et un peu étrange. Nous y espérons des invites

126 Dans les cas particulièrement brutaux de villes ou morceaux de ville rayés de la carte (comme Le Havre), l'expérience est proche du traumatisme, comme nous l'a dit un Havrais lors d'un entretien informel. Mais, il n'y a pas que les bombardements qui constituent des transformations brutales, la construction urbaine peut aussi utiliser la table rase à grande échelle.

127 L'expression est attribuée à Dewey, qui parle du « processus par lequel une personne porte et développe une ligne d'intérêt active » (« the process of a person carrying forward an active line of interest », cit. in Hansen, 2006, p. 45). La conception de l'intérêt chez Dewey mérite quelques développements, que l'on trouve chez Wilson : « *Interest is the engagement between self and world in a developing situation.* [...] Interest is (1) synonymous with the self, (2) connected to growth, and (3) ideally, directed to democratic ends. [...] Dewey stresses how both self and world are always in a transactional process of reconstruction and re-formation. Intersubjective and experiential, the world coalesces into particular moments, activities, and environments that define and “activate” a self. For Dewey, “there is no ready-made self behind activities.” That is, an individual is neither complete nor fully formed prior to experience, but is activated through experience. [...] Interested in an activity, we both find and lose our self. In fact, as Dewey remarks, “self and interest are two names for the same fact” [...]. Furthermore, this identity — this self — is not ready-made, but “something in continuous formation through choice of action” [...]. [...] More radically, Dewey implies that interest can only be developed in cooperation with others. Participation with others — in experiences where we come to share in the same consequences of an activity — is central to developing common interests. [...] As Dewey argues, “every choice sustains a double relation to the self. It reveals the existing self and it forms the future self ... shapes the self, making it, in some degree, a new self.” In some sense, the self can be understood in terms of growth. [...] This continually growing self depends on environments that facilitate that growth. In *Democracy and Education* Dewey emphasizes that an environment is more than our background surroundings. Instead, an environment implies a “specific continuity” of surroundings with what Dewey calls our “active tendencies,” or *developing lines of interest* [...]. Environments educate, in Dewey's sense, indirectly, by means of inviting — or dissuading — certain kinds of action and *lines of growth*. [...] According to Dewey, our “attitudes toward the world are fixed by the scope and qualities of (our) activities” [...]. [...] What kind of society best values the growth and self-development of individuals? For Dewey, the answer is democracy. [...] To what extent do individuals participate in joint activities, so — in Dewey's terms — each has to refer his or her own action to that of others, and to consider the action of others in giving point and direction to his or her own? *This openness to the interests of others — and the challenges they place on our own — is Dewey's understanding of democracy.* And, by extension, this helps us see the role that interest — properly understood — might play in fostering growth and learning for democratic ends. » Wilson, 2016, p. 155-157. Nous soulignons.

128 Dans une belle enquête de géographie phénoménologique, David Seamon (1979) montre l'importance du rôle des « invites au repos » dans l'attachement aux lieux.

et une configuration plus « heureuses », le lieu pouvant « être un coin agréable et propice pour des restaurants et bars » mais étant « aujourd'hui essentiellement d'un usage résidentiel ». Les barres d'immeubles, le garage, les anciennes usines composent un ensemble qui n'est pas « animé », qui offre peu d'invites de rencontre, d'autant que nous ne possédons pas de mémoire d'interactions passées dans ce lieu. Le bar *Lobster* est lui plus engageant, il porte une virtualité « invitante », il y a une vie, quelques personnes (quaranténaires) y boivent un verre. Le long d'un immeuble de style post moderne, l'obscurité est profonde, car quelques lampadaires sont coupés, et nous imaginons une situation d'alarme. L'interaction fugace et anonyme avec l'homme qui sort de chez lui est liée à une configuration des lieux, un ensemble d'habitations basses, de perrons, une rue calme – l'image d'un village et d'un ordre paisible. Aussi, le rocher qui affleure, rue du théâtre, porte en lui l'imaginaire d'une longue durée – « naturelle » –, virtualité apaisante par sa stabilité.

La portion entre le cours Jouvin Bouchard et la place Waldeck Rousseau, donne une impression de creux et d'absence, car nous n'y avons pas eu d'interactions importantes dans le passé, et n'y percevons pas d'interactions potentielles à venir (et n'en voyons pas au présent). A propos de la place des Ursules, une documentation préalable (photos anciennes) nous l'a montrée sous un autre jour, de façon clairement plus « esthétique » et « cohérente » spatialement. Son expérience actuelle en est dévaluée. Dans le secteur Villeboeuf – St Roch – Tréfilerie, nous identifions la qualité d'un tissu faubourien (ancien), une homogénéité spatiale et une continuité de texture (matériaux, ambiance sonore, petits trottoirs, bitume, couleur gris clair, largeurs de rue similaires, placettes disséminées). C'est une partie de la ville connue et parcourue, durant notre enfance et adolescence, qui possède donc une valeur existentielle intense, un « passé interactionnel » vif pour reprendre l'expression de Milligan (1998)¹²⁹. Lors de cette traversée et à notre grande surprise, nous avons pensé plusieurs fois à Grenade (que nous connaissons), ville vivante et assoupie à la fois, de taille moyenne, étudiante, dont les anciens quartiers maures ont une atmosphère de village.

Les détails¹³⁰ sont intéressants et importants, car ils contribuent à faire forme, et à amorcer des « réseaux » de sens, des intrigues. Circonscrits, ils renvoient à une histoire singulière. Mais en se croisant et se répondant, ils trament une intrigue par fragments. Un rocher émergeant du bitume, une devanture en bois sculpté, ou l'intérieur ancien et mis en valeur d'un restaurant, sont des *indices* qui suscitent notre intérêt. La coordination de ces intrigues concourt à donner un certain sens à la

129 Milligan (1998) affirme que l'attachement aux lieux est construit par un passé interactionnel (ou mémoire des interactions associées à un site), et par un potentiel interactionnel (la possibilité d'expériences futures).

130 Pour une conception du détail comme élément à la fois partie d'un tout et autonomisable, voir Arasse (2009).

ville. Dans cette ville où l'on use volontiers de la table rase¹³¹, ces éléments ont une importance particulière. Leur relative rareté est pour nous représentative d'une caractéristique de cette ville. Notons que dans la traversée, des lieux anciens et beaux voisinent avec des lieux dégradés, délaissés et « mal fichus » (la place A. Moine, les Ursules).

Les lieux ne sont pas inertes. Ils suscitent des réflexions, des souvenirs, des affects. Ils donnent sens et valeur à « l'expérience » (Dewey, 2005a), ils participent à tracer des lignes d'intérêts, que la ville maintient ensemble. Les lieux (à l'instar des personnes) sont ainsi perçus de façon dynamique et écologique, au travers des engagements, interactions et relations qu'ils peuvent occasionner. Cette valuation ordinaire porte sur des indices subtiles¹³². L'important est que les lieux sont saisis à travers la perspective d'intrigues basées sur des signes, qui nous « intéressent »¹³³ plus ou moins. Nous sommes par exemple naturellement concernés et attachés aux lieux invitant au repos, nous dit Seamon (1979). Si nous sommes tant concernés par la profondeur historique, c'est d'une part que ses signes sont relativement rares ici (ville récente et changeante), et d'autre part que nous y voyons un motif de solidité et de stabilité permettant l'attachement. Nous sommes concernés par une ambiance paisible et villageoise qui existe en certains lieux faubouriens, qui renvoie à la sociabilité et au repos, et qui innerve ou trame cette ville dans son étendue. Nous sommes aussi concernés par les traces d'un art inscrits dans les bâtiments, les objets, ou dans le travail paysager. En tant qu'indices du soin investi¹³⁴ par les habitants dans leur tâche d'habiter, ou par les concepteurs dans leur travail de façonnement de cet habiter, ces éléments nous attachent – aussi ponctuellement que ce soit – au processus d'habitation. Ils nous procurent de l'expérience, nous inscrivent dans un sens en commun. C'est un peu comme si les lieux, au travers des traces qu'ils portent, signalaient l'état d'un processus d'habiter collectif. Le « situationnel » et l'expérience ne sont pas si présentistes qu'on le dit souvent, ils ont aussi leur profondeur historique et sociale.

131 Cf. note 407, p 463.

132 Ce qui fait que le choix d'un bar ou d'un restaurant est toute une affaire. A quoi évaluer les indices (fiabes ou non) que nous allons entrer dans une situation agréable et commode, ou bien passer un moment décevant ?

133 On peut considérer que l'architecture, l'urbanisme et le paysagisme ont pour objet de fabriquer de « l'intéressement » ou du « concernement » dans les rapports aux lieux, dans l'habiter, aux travers de « lignes », de parcours, de réseaux, de continuités. « Le paysage est un art qui se fonde dans le sol. [...] Je sais que la terre, cette couche d'opulence, est prise et qu'elle est à prendre par des fondations larges et diffuses, qu'elle est une surface [...] où opère en réseaux une infinité de lignes constructrices. [...] Le paysage ne se fonde pas par points, il engage toute la surface, et l'on peut dire qu'à cet égard il est un art de la propagation. [...] Écoutons Henri Gaudin quand il dit : « Il n'y a pas d'architecture et de paysage, il y a une masse d'arbres et de pierres. [...] Il y a des sympathies, des maisons/lierre, des châteaux/paysage, des choses qui filent les unes dans les autres. C'est l'extension qui est responsable de la perte de l'architecture et sa réhabilitation passe par des attentions minuscules aux arbres, au moindre relief, aux oscillations des courbes de niveau pour que maison, ciel, touffe d'arbres, chacun ait son développement dans l'autre ». Corajoud, 2010, p. 40-41 ; 236.

134 On peut ainsi dire que ce qui est perçu de la ville, ce sont des « investissements de formes » (Thévenot, 1986) dans des registres divers et variés.

L'urbanité consiste en agencements d'éléments hétéroclites. L'expérience d'une ville s'accomplit au travers du suivi de « réseaux », en alternant les registres (paysager, social, historique, sensoriel, etc.) Remarquons pour le moment, qu'une continuité historique lisible dans les lieux est l'indice d'une trame ou d'un réseau stable, et que cette stabilité signale un entretien, une maintenance – bref un habiter – actifs et efficaces. On pourrait s'étonner d'une telle capacité à discerner les « réussites » et les « échecs » de ce genre de réseaux (de sens), dans la simple expérience ordinaire. Pourtant, des « enquêtes ordinaires » (Bidet et al., 2011) sont bien mobilisées par chacune et chacun quotidiennement.

En cherchant à s'accomplir (ou à développer sa pleine puissance), « l'expérience » se glisse dans les perspectives engageantes à sa portée, et en évalue la solidité, la pertinence, la « longueur ». Ces perspectives multiples sont relativement fragiles dans le milieu foisonnant de la ville. Elles sont vulnérables aux enchevêtrements et aux brouillages, ainsi qu'aux obstacles à l'engagement. Cela nous paraît s'appliquer à la fois à l'interaction sociale et à « l'expérience » d'un espace (Dewey, 2005a). Le milieu urbain active une dynamique d'exploration, dans laquelle tout un chacun est embarqué. La ville apparaît ainsi à l'expérience sous la forme de (dis-)continuités de lignes d'intérêts, d'accès ou d'obstacles, d'engagements ou de limites, d'attaches ou de détachements, plus que sous la forme de fonctions et de finalités. Une ville est un agencement d'« associations », d'engagements effectifs et d'attachements, qui constituent un certain ordre vivant du social.

3.4. Cheminer au milieu, en quête de centre

Dans la marche, une connaissance émerge au travers des intrigues micro écologiques de l'engagement. En ce sens, la marche peut faire l'objet de contrôle social et politique (Tonnelat, 2016a). Traverser la ville, c'est saisir les variations et configurations de son accessibilité, de sa visibilité, de son urbanité. A ce prisme-là, la marche constitue une connaissance.

« Déambulation urbaine, 16h30 – 17h30, jeudi 23 novembre : Je croise une voisine qui me sourit place Saint Ennemond, rare et agréable. Descente Beaubrun, toujours un peu de défis de corps et de regards. Là, c'est plutôt apaisé (un degré de tension est nécessaire à la production des virilités respectives). Peuple, je croise des groupes de collégiens et lycéens (filles et garçons par 3-4-5, qui criaillent leur jeune excitation « Ah ah ah... il nous a pris pour des lesbiennes ! »

Promenade dans le centre et l'impression à nouveau que les collégiens prennent le pouvoir sur la ville. Je me laisse dériver et véritablement je suis attiré par les corps, le flux, les gens. Rue piétonne, des femmes, la cinquantaine, beaucoup, des magasins ouverts, de la lumière. Deux jeunes femmes à l'air rom, aux visages riants. Dorian, le flux ne prend pas vraiment, elle reste la place de passage qu'elle a été¹³⁵. Hôtel de ville, un désordre inouï, installation du marché de Noël, encombrement. Je descends à Jaurès par les arcades de gauche. Jaurès : l'ampleur de l'espace, moins d'ambiance, de monde, de bruit, de mouvement. Je croise les jeunes à qui je n'ai pas envoyé les photos (comme je leur avais pourtant dit). Carnot : pour une fois, dans une telle ambiance, le carrefour bruyant ne me heurte pas, il est dans le ton – c'est même rassurant, ça circule. En revanche, je suis choqué par l'étroitesse du passage piéton. Ici, cela devrait être un passage large, c'est l'un des carrefours importants de la ville. Un vrai plaisir à déambuler, traversée de la place, je pense au parc de la Charité, à des statues émergeant dans la ville comme des rencontres (comme à Oviedo). Si seulement l'enceinte de la Charité pouvait devenir un parc ! Beaux en automne, les arbres de la place Carnot. Puis un regard qui crisse, un gamin de 15 ans, maghrébin, que je dois regarder un peu trop longtemps, je suis lent, sur un nuage, je regarde nonchalamment, ce qui est peut-être très suspect ici – car personne ne semble le faire et conduire une flânerie décontractée¹³⁶. Il est à bien 10 m dans la pénombre, il dit « qu'est-ce tu veux ! » (ou quelque chose comme ça)... Je me retourne, regarde à nouveau : « c'est à moi que vous parlez ? » Nos trajectoires se poursuivent néanmoins. C'est comme si le registre interactionnel tenu par cet adolescent avait un pouvoir de configuration de rôles (comme toute posture), qui dessinait un territoire gouverné par la crainte et la peur (d'un adolescent). Arrivée vers les bancs nord de Carnot, un groupe d'hommes maghrébins de 35 ans. Je passe proche d'eux : un regard insistant qui s'évanouit ensuite. Puis je vais à la bibliothèque. Les oiseaux forment des nuages, qui crient fortement sur les arbres. Parc fermé à 17h20 (je suis outré) ! Je reste 10 minutes, absorbé dans l'écoute du son incroyable de ce nuage d'oiseaux. »

Ce sont les variations de l'« onde de pertinence en mouvement » comme dit Goffman (1973b, p. 242), qui sont au centre de l'expérience. Nous sommes pourtant à un moment très animé. Le cadrage de l'attention varie en se focalisant sur des objets différents, plus ou moins engageants : les jeunes adolescents, des femmes Roms, le montage du marché de Noël, les dimensions de l'espace (passage piéton), un jeune dans le square, un groupes d'hommes, les oiseaux. Plus exactement, ils s'accordent plus ou moins avec le cadre embarqué, y font plus ou moins dissonance, et la description rend d'abord compte de cette coalescence affective de surface (ou des transformations du cadrage). Le trajet se divise en séquences spatiales. Il y a d'abord les espaces centraux. En saisissant des interactions et situations différentes, nous interrogeons la cohérence et la teneur de cette centralité – avec en ligne de mire, la question du maintien des « apparences normales ». On peut distinguer ensuite des espaces péricentraux. Leur expérience est différente, faite d'absorption, de circulation, de mouvement, et d'une plus grande distance avec les autres, d'une plus grande absorption en nous-même. L'engagement y est principalement réglé sur une inattention qui s'avère reconfortante.

135 Elle a accueilli, pendant des décennies et jusqu'aux années 2000, l'échangeur central de la compagnie des bus et trolley de la ville (Stas). Elle avait encore, dans les années 90, des toilettes publiques en sous-sol.

136 On peut y voir une insistance de notre part à produire une « configuration phénoménale » et une « province de sens » correspondantes à une urbanité classique, bien tempérée et tranquille. Cet entêtement, nous fait subir les petits « chocs existentiels » consécutifs aux passages de frontières entre « structures de typicalités » (pour reprendre le lexique schütziens).

Contrairement à la séquence précédente de l'urbanité centrale, il n'y a pas de recherche de sens, de considération des présences, mais plutôt la considération d'un fonctionnement. Ce registre, habituellement associé à l'urbain, s'avère donc ici péricentral. Sans doute la coexistence avec les voitures intervient dans cette urbanité qui nous paraît plus accomplie, plus anonyme et moins inquiète des « apparences normales ». Dans le centre, un questionnement plus exigeant de « coordination » des engagements et des actions avec les personnes est en jeu – le centre est effectivement essentiellement piéton. L'espace péricentral est en quelque sorte plus urbain, car la coexistence des passants semble aller plus facilement de soi, les « coordinations » sont moins en question. La réserve et la distance urbaines sont plus à l'œuvre. Dans le parc urbain de la place Carnot, des sentiments de quiétude, de relâchement, et de rêverie émergent. Le lieu implique-t-il un autre réglage des engagements mutuels ? En tout cas, nous y faisons une expérience d'accroc interactionnel, lié à la conduite de regards.

Une autre traversée nocturne interroge l'ordinaire de cette ville et son centre :

Parcours nocturne, 15 août 2018 à minuit.

Les éclairages sont souvent éblouissants et espacés, ils gênent le confort et l'aisance pour distinguer ce qui arrive. L'espace tordu du cours Hugo est moins visible, atténué par la nuit : la perception de la chaussée torve disparaît au profit des prospects des bâtiments, pourtant coordonnés approximativement. La nuit (comme le brouillard et la neige) effectue un lissage¹³⁷ particulièrement heureux dans cette ville mal dégrossie, hirsute, pour ne pas dire mal fichue¹³⁸. Les arbres du square Bouchard sont encore plus majestueux et imposants la nuit. Passée la rue Badouillère, en entrant dans le péricentre et les rues de la ville-faubourg, je ressens un sentiment d'aisance supérieure. Je l'assimile à une cohérence d'ambiance et d'espace : trottoirs étroits, asphalté gris sombre lisse, pierres d'angle des trottoirs élimées, homogénéité relative du tissu architectural et ambiance calme¹³⁹ (des bruits de vie proviennent parfois des logements, et des voitures interviennent dans l'ambiance sonore de manière atténuée, roulant doucement car les

137 La neige et le brouillard effectuent aussi un tel « lissage » de l'espace urbain. Sansot suggère que la pluie dans une petite ville de province a aussi un effet similaire : « La pluie, par le silence qu'elle venait de créer [...] nous montrait [...] *une certaine beauté* qui n'appartenait qu'à ces petites villes [...]. La pluie en effet, avait lavé la ville de son pittoresque, de son animation superficielle. Elle la restituait à une étrange lassitude, à une nonchalance hautaine. Elle faisait voir [...] ce qui, sans elle, serait demeuré inaperçu : cette place, ce square, ces pavés inégaux, cette horloge qui tintait, si distinctement, de cette façon-là. Elle [...] rassemblait les images précieuses. L'arrivant continuait à marcher sous l'ondée et il sentait que, pour la première et la dernière fois, il s'approchait d'un mystère : *celui de ces objets qui seraient si beaux, si les hommes savaient s'effacer devant eux*. Il n'y avait à ce moment-là que des pierres et des toits : l'enseigne du notaire admirable quand on oubliait l'existence du notaire, la façade d'un armateur ou d'un riche négociant (et cela n'importait pas à cette heure du soir), un café presque désert, où, seule, la serveuse finissait de laver quelques verres. Une porte cochère, un balcon, une plaque, une flaque devenaient belles. Demain la petite ville se réveillerait, elle ne se douterait même pas de la paix qui l'avait visitée pendant une soirée pluvieuse. Les hommes se remettraient à exister et il y aurait seulement des êtres qui chercheraient à gagner de l'argent et d'autres qui se sentiraient à la merci des plus puissants. Les uns et les autres marcheraient, sans vergogne, sur les pavés ; ils pousseraient les portes cochères, ils étendraient leurs mains sur les balcons. » Sansot, 2004, p. 142-143. Il souligne.

138 « [P]our reprendre une formule de Jean Guilton, ici « même le terrain travaille » ! » Mandon, 1976, p. 71.

139 Cette « cohérence » est d'abord un tact dans la coordination entre l'espace et des usages. Une vraie patine signale les traces d'un usage ancien éprouvé. Cela est rassurant et invitant, parce que ce sont les signes d'un habiter vivant.

rues sont étroites). Ces zones comportent une patine réconfortante. Ni dégradés, ni cossus, ces lieux me semblent être investis par des habitants de longue date, plus que par de nouveaux arrivants. J'ai aussi habité essentiellement dans ce type de tissu urbain dans cette ville. Il y a dans ces quartiers, un autre régime d'« exposition », moins intense que dans les lieux centraux. Mon engagement y est « agréable », car il alterne entre différents éléments relançant l'intérêt, l'attention, l'exploration. C'est une grande zone péricentrale, entre centre et faubourgs, qui reste pour moi, le cœur vivant de cette ville. Ou peut-être est-ce seulement la ville que je comprends le mieux, et dans laquelle je me sens le mieux. Elle a une vraie cohérence spatiale est relativement peu couturée et rapiécée. Il y a quelques cafés, restaurants et magasins, mais ils sont espacés entre eux¹⁴⁰. Cette frange en bordure de centre forme un périmètre comprenant, – la place Jules Guesde, rue Pierre Bérard, rue Elise Gervais, les rues piétonnes adjacentes à la centrale rue des Martyrs de Vingré, rue de la résistance, et quelques lieux autour du campus Tréfilerie – ainsi que des espaces en bordure de faubourg regroupés par zones : Valbenoîte, Durafour, St Roch, Villebœuf – St François, Fourneyron, Carnot, Montaud – Badouillère, Tréfilerie – et quelques lieux autour de Bellevue – La Rivière. C'est dans ces espaces où je me sens bien la nuit, et où je circule le jour avec aisance et plaisir. En revanche, le centre-ville me semble « plaqué » (comme un placage ou une peinture de surface), comme s'il sonnait faux, à l'exception des abords de la rue de résistance qui me rappellent les rues et hauts immeubles anciens de la presqu'île lyonnaise et des pentes de la Croix Rousse¹⁴¹. L'intention de restauration de l'ancien espace central bourgeois se comprend étant donné l'importance du centre pour une ville. Mais le résultat ressemble à un ravalement mal dégrossi. Cette zone, souvent fermée voire déserte à certaines heures, ressemble à un espace faubourien maquillé pour des fonctions de représentation. Dans cette marche, les passants que j'ai croisés sont très majoritairement des hommes maghrébins. La place Neuve (comme la plupart des terrasses de bars) est investie principalement par des jeunes Blancs. Il y a cependant sur cette place, un bar à chicha principalement occupé par des personnes typées arabes. Je ne perçois pas d'agressivité lors de ce trajet. A l'arrêt de tram Jean Jaurès, 2 ou 3 jeunes ont un haut-parleur qui joue une musique orientale, et en font profiter toute la place. Je remonte la Grand'rue en même temps qu'eux, et je vois un groupe à gauche de la mairie (visiblement immigrés étrangers, Bulgares, Turcs?) qui se dandinent à leur passage, leur faisant des signes de connivence. 2 adolescentes qui descendent la rue, font aussi le même genre de petits signes de connivence, peut-être sont-elles d'origines maghrébines. Pour ma part, j'entends une musique « orientale » (voïcodée¹⁴²), et je perçois une certaine revendication identitaire avec un brin de provocation et de fierté.

A travers cette nouvelle traversée, la perception de traits cohérents dans la zone décrite, se double d'un contenu affectif régulier. Autrement dit, l'aisance de l'attachement se voit dans l'environnement et se sent en nous-même. C'est au suivi de l'émergence et des variations d'une « forme » que la traversée consiste, forme composée par un ensemble d'éléments. Les lieux se prêtent à une lecture phénoménologique qui tient ensemble le sujet sentant et l'objet senti. Des

140 Cette ville-là (la ville qui s'invite dans les faubourgs, ou *vice versa*) est sans doute la plus soumise aux variations de l'animation, mais aussi la plus « vivante ». Elle correspond à ce que Bailly appelle « le propre de la ville » : « La vraie ville, la ville tout à l'œuvre d'elle-même est en effet toujours en quelque façon abandonnée : laissée tranquille, purement vouée aux joies du type et du nom, usant de sa propre essence comme d'une manne renouvelable. [...] La « banlieue » – l'universel sans centre du territoire urbain qui s'étend – règle des doses de silence au-delà du spectacle où rien n'est encore saturé [...] » Bailly, 1992, p. 19-41.

141 L'architecte et urbaniste italien Dalgabio a dessiné et tracé un plan urbain en damier à Saint-Étienne (1826). Il a aussi contribué, *a posteriori*, à l'urbanisme de Lyon (Bonilla et al., 1994).

142 Musique populaire et jeune (R'n'B oriental) en vogue dans les quartiers populaires (et globalement à la mode), qui comporte un trait distinctif (moins utilisé dans la musique typiquement écoutée par les jeunes Blancs) : le *voïcoder*, traitement synthétique de la voie des chanteurs, ressemblant à une « voix de robot ».

assemblages signifiants – ou « formes sensibles » – deviennent le moyen de décrire la ville, le moyen par lequel la ville fait sens. « Ce que nous mobilise » (Cefaï, 2007) relève de l'ambiance *et* du moral – d'une justesse « esthétique » et expérientielle (Dewey, 2005a). Les pierres taillées des bordures de trottoirs acquièrent une fonction d'attachement. Ce compte rendu est cependant assez condensé¹⁴³ et appelle le développement de deux points : la question de l'aisance et celle de la centralité urbaine.

3.5. L'aisance comme résultante interactionnelle et écologique

L'aisance (comme son envers le trouble) est souvent considérée comme relevant de la psychologie. Pourtant, Goffman (1973b) donne une conception interactionnelle de l'aisance sur laquelle nous allons nous arrêter. Selon lui, l'entourage se compose d'éléments prémédités et imprémédités. C'est le discernement clair de ces deux ensembles qui permet aux personnes de ressentir de l'aisance dans leur entourage.

« [P]our qu'un sujet soit à l'aise dans son entourage du moment – dans son *Umwelt* –, il n'est pas nécessaire que les événements correspondent à son attente, mais il suffit qu'il puisse sans danger en distraire son attention. [...] Étant donné le projet d'action actuel d'un sujet pris comme point de référence, c'est-à-dire étant donné son entreprise, son intention, son but, son dessein ou sa tâche, et étant donné l'application de cette perspective dans et sur un entourage immédiat, étant donné tout cela, on peut soulever un problème fondamental : celui de la cohérence. Un sujet peut percevoir un événement local comme tout à fait fortuit, parallèle au développement de sa propre action, mais non provoqué à dessein pour affecter l'issue de cette action. [...] A l'inverse, il y a l'événement que le sujet ou d'autres provoquent intentionnellement en raison de son effet sur le déroulement de leur action. Relativement au projet du sujet, il y a donc des événements prémédités et des événements imprémédités. [...] Cette division du prémédité et de l'imprémédité est exhaustive et exclusive¹⁴⁴. D'ordinaire, l'*Umwelt* individuel comporte plus d'éléments non cohérents à un dessein que d'éléments cohérents à un dessein¹⁴⁵. Quoiqu'il en soit, l'individu dans son *Umwelt* dépend de sa connaissance de l'opération de cette division à tout moment. Ainsi, pour garder notre exemple, l'aisance avec

143 La condensation est ici entendue comme une intrication un peu opaque de contenus significatifs. Sa désintrication par l'enquête, ouvre des réseaux de sens dont le suivi est susceptible d'amener une compréhension.

144 « Exclusive », signifierait que la distinction ne souffre pas d'ambiguïté. Ou plutôt, si elle est ambiguë, c'est qu'elle passe du côté du potentiellement prémédité et non fortuit. Et « exhaustive », signifierait que cette distinction recouvre la totalité de l'entourage, totalement divisé, donc, en éléments prémédités et imprémédités.

145 Il ajoute en note : « Il serait intéressant de savoir quelle part d'une scène donnée se rattache au projet d'action présent de l'individu, et quelle part est impréméditée. On peut mentionner au moins deux variables. Premièrement, plus l'individu a de prestige et de pouvoir, plus son entourage du moment s'intègre à ses desseins. [...] Deuxièmement, quels que soient le niveau social et le pouvoir d'un individu, il y a au long de sa vie des occasions rituelles qui impliquent une cohérence à un dessein relativement importante. » (p. 291-292).

laquelle les deux individus parviennent à se rencontrer dans le bar est généralement liée à leur aptitude à supposer à juste titre que la division entre éléments prémédités et imprémédités passe là où ils l'attendaient. Donc, l'individu divise son *Umwelt* en prémédité et imprémédité, projet et cadre, dirigé et fortuit. [...] [P]uisque l'individu ressent qu'une grande partie de son entourage n'a pas en soi de relation active à son dessein actuel (que ce soit pour le favoriser ou pour l'entraver), il se trouve fondé à traiter cette partie de son environnement immédiat comme une donnée qu'il peut négliger sans danger. » p. 290-292

On comprend que l'aisance passe par le discernement de « la division entre éléments prémédités et imprémédités » de l'entourage à l'égard du sujet, *et* de la vérification pratique que cette division « passe là où » il l'attend. Goffman dit que l'aisance provient de ce qu'une personne peut « distraire son attention » ou « négliger sans danger » l'entourage, parce que la supposition qu'il a fait sur la division du pertinent et du fortuit, « passe là » où il le suppose. En somme, l'aisance résulte de ce qu'une situation se passe sans encombre, parce que l'individu y a produit le bon cadrage¹⁴⁶. Nous allons voir l'intérêt de cette distinction du prémédité et de l'imprémédité, et du pertinent et du fortuit. Il ajoute :

« [H]abituellement, le sujet suppose que ses actions présentes ne préoccupent nullement les agents – présents ou non – responsables d'une grande partie de ce qui se passe autour de lui. Cette supposition lui permet d'appliquer des justifications rassurantes à une vaste classe d'événements qui seraient autrement menaçants, événements qu'il peut attribuer de lui-même ou en accord avec les autres à une quelconque « fortuité ». [I]l croit avec [...] force en l'indifférence de la plus grande partie de son entourage pour son dessein particulier [...]. Il peut croire qu'un événement survenu dans son *Umwelt* avec des conséquences [...] pour lui n'a pas nécessairement été provoqué à cette fin par quiconque. » p. 292-293

En somme, « être à l'aise » consiste à pouvoir s'absenter d'une attention alerte envers l'entourage, c'est-à-dire à supposer (et à être conforté dans cette supposition), que l'environnement est suffisamment bien disposé à notre égard (ne nous est pas hostile). C'est une théorie interactionnelle et écologique de l'aisance. C'est parce que nous embarquons une division stable entre prémédité (ou pertinent) et imprémédité (ou fortuit), que nous pouvons accéder à une aisance. Cette conception est fondamentale dans les situations sociales, parce que les interactants autour ont (peu ou prou) des semblants d'intentions à notre égard. En ce qui concerne l'environnement matériel, nous verrons plus loin (avec la notion de « script »), que la division entre pertinent et fortuit est également importante. L'aisance y procède d'une coordination entre un usage, et un « cadre équipé » *pour* cet

146 L'ouvrage de Goffman en question (1973b) précède de 3 ans *Frame analysis*. La notion de « cadre » y est sous-jacente, comme on le constate ici.

usage. Si l'espace entrave, gêne ou rend impossible tel usage (en cadrant l'expérience différemment) – par exemple la marche –, c'est que notre pertinence n'est pas celle des constructeurs. Cela est vrai pour la forme (et la fonction) des espaces, mais aussi pour l'entretien et le soin qu'on leur accorde. En effet, on peut supposer que ce qui est pris en soin et entretenu (par exemple le bon état des équipements et la propreté d'un parc), est considéré comme pertinent par ceux qui s'en occupent. Au contraire, on peut penser que ce qui est laissé à l'altération et à l'abandon, est considéré comme fortuit (sans importance ou non pertinent), par ceux qui ne s'en occupent pas. Aussi, la notion de « cadre équipé » est évidemment relative, car cet équipement souffre d'importantes variations selon les lieux, les quartiers, etc.

Il ne s'agit d'essentialiser les troubles perçus en passant. En effet ceux-ci sont dépassables et peuvent être transformés. Mais notre enquête nous amène à reconnaître une certaine rationalité écologique (et expérientielle), structurée par les pôles opposés de l'aisance et de la crainte (ou malaise). Cela vaut pour les rapports aux autres et aux choses. Au contact de certaines situations, la division du pertinent et du fortuit, du prémédité et de l'imprémédité n'est pas claire. Et cela demande d'augmenter l'attention (et de ne pas s'occuper d'autre chose). Dans les « contacts-mixtes » (Goffman, 1975) – courants dans cette ville – du trouble advient parfois, et le brouillage de la distinction « prémédité / fortuit » joue à plein. Le processus de stigmatisation est compris par Goffman comme provenant d'un doute (et d'un trouble) sur les éléments pertinents ou non dans la situation (typiquement, la couleur de peau). Par ailleurs, dans le centre-ville, une impression de faux, de « plaqué » apparaît, comme si ce centre-ville n'était qu'un espace faubourien déguisé. L'aspect de lissage (ou écrêtage) que nous observons la nuit, semble atténuer les accidents et arrêtes (et ruptures de cohérences urbanistique et architecturale). Il produit à la fois un effet esthétique et un sentiment d'aisance, en réduisant les éléments à prendre en compte dans la « valuation » environnementale. On peut parler – encore avec Goffman – d'une généralisation de sens projetée sur l'environnement en fonction de nos engagements :

« [I]l semble que l'entourage est fait d'éléments qu'on perçoit facilement comme des membres de classes, et il existe une tendance à généraliser d'un membre aux autres membres de la classe. Si la chaise sur laquelle on est assis se brise, on se met à soupçonner les autres chaises [...]. L'important n'est pas de savoir si cette généralisation est justifiée (elle l'est d'ailleurs pour diverses raisons), l'important, c'est sa conséquence pour la façon d'être de l'individu dans son monde. C'est ainsi qu'il faut comprendre que les actions de sabotage ont deux effets sur l'ennemi : l'un, matériel, qui se traduit par les biens essentiels détruits, et l'autre, psychologique, qui se traduit par l'effet sur le moral lorsque le sabotage est découvert et le soupçon étendu à toute une classe d'objets familiers dont il faut désormais se méfier, et qui rend

Dans notre approche sensible, on voit que les distinctions entre registres esthétiques (architecturaux), écologiques ou sociologiques, ne sont pas vraiment pertinentes. C'est plutôt une question d'adéquation à l'usage et d'accomplissement de l'expérience. Ce mélange nous semble normal dans la ville, où l'expérience s'appuie sur une multitude d'éléments. « Les aventures de l'engagement » semblent constituer l'essentiel du « sens de l'activité empirique » (Weber, 1995) de la ville. Ajoutons que toute ville donne une forme particulière à ces engagements, et donc au sens de l'urbanité. Mais les personnes s'attendent « normalement » à un degré minimum d'urbanité (du moins en démocratie), comme nous allons le voir¹⁴⁷. Les « apparences normales » (Goffman, 1973b) sont plus ou moins remplies selon que la division du pertinent et du fortuit, du prémédité et de l'imprémédité, est stable et commune. L'expérience est certes modulée par des sentiments et des situations variés et changeants, mais une stabilité et une régularité sont requis pour un « ordre public » et une aisance ordinaire. Le régime particulier des rapports urbains (multiples, rapides et superficiels) déplace la problématique classique et classiste du social. La civilité est d'ailleurs une

147 Un point mérite d'être souligné. Notre approche par l'expérience s'appuie sur une conception fondamentale de la citoyenneté et de la démocratie. C'est cette appartenance (à une participation commune) qui compte ici, et non d'autres appartenances (sociales, culturelles, de genres, d'âges, etc.) Ce « citoyen-citoyen » type est engagé à une transaction commune, avec les autres et son milieu, corrélative d'une « puissance d'agir » démocratique : « [P]enser l'expérience comme une variable d'ajustement entre les êtres et leur milieu, c'est lui conférer un rôle écologique, c'est-à-dire un rôle dans le maintien des équilibres entre les vivants et leur milieu et entre les vivants eux-mêmes. Au plan spécifiquement humain, je propose d'appeler « démocratie » l'organisation sociale dont la finalité est de distribuer à chacun les moyens de mener ses propres expériences, et donc d'accéder à l'autogouvernement. Les individus qui, en vertu de leur système culturel et politique (la démocratie), accèdent à l'expérience établissent avec le monde extérieur un contact qui les incline à le partager et à le préserver. La démocratie écologise la relation au monde tandis que l'écologie dispose à des formes de partage et de solidarité dont la démocratie est la formalisation. [...] [M]ême si personne n'est « fait » pour obéir, il n'en reste pas moins que personne ne possède spontanément l'art de se relier aux autres et au monde extérieur. L'autogouvernement, si indispensable à la dignité, à l'équilibre psychique et à la maturation individuelle qu'il semble faire partie de la nature humaine, doit pourtant être appris. Comme nous ne savons pas « naturellement » nous autogouverner, les moyens d'en acquérir l'habitude et la compétence doivent nous être apportés. C'est à cet endroit précis que la démocrate devient absolument indispensable, car telle est sa tâche et ce qui la définit. C'est à elle en effet qu'il revient de mettre à disposition des individus les outils dont l'usage les entraînera à s'autogouverner, un milieu favorable, une formation, des opportunités concrètes, une pédagogie dédiée, etc. Faute de telles opportunités, dont la distribution égalitaire incombe à toutes les institutions, les individus souffrent, régressent, meurent. [...] Encore une fois, il n'y a pas, d'un côté, un sujet qui veut ceci ou cela et, de l'autre, face à lui, un monde de choses « appropriables », mais une subjectivité développée au contact d'un milieu spécifique qui en oriente le développement, et des conditions environnementales qui changent au contact des pratiques qui les mettent en mouvement et en font usage. La relation transactionnelle, ou encore l'expérience, est indispensable au passage de l'individuel au commun, à l'agrandissement de la conscience d'exister, à la découverte d'un « nous » plus vaste que le cercle relativement étroit de ce qui est donné au départ [...]. Agir non comme utilisateur ni comme otage, mais comme partenaire d'une entreprise commune revient donc à entrer en démocratie. » Zask, 2022, p. 54 ; 39-40 ; 123.

C'est dire que l'on se trompe lorsque pense que le sensible ne coïncide pas avec la marche du monde réel, la politique, la société. Le sensible et l'expérience nous placent au contraire au cœur de « centre de qualcul » (Callon, 2017) du social. Et Latour (2021) de proposer de nommer « ravaudeurs » ceux qui s'engage à retisser les fils de l'expérience, contre les « extracteurs ».

forme d'atténuation et de mise en veilleuse, des « appartenances sociales », au profit d'un formalisme des rapports transcendant *a priori* les mondes sociaux.

Revenons à notre traversée nocturne. Nous y remarquons un ensemble constitué par des trottoirs de matériaux et dimensions similaires, une relative homogénéité architecturale (de gabarit) et d'ambiance. Cela s'apparente à ce que Giovannoni (1998) appelle « l'architecture mineure¹⁴⁸ ». D'après la tradition des urbanistes humanistes italiens, la qualité (artistique) d'une ville se perçoit dans et à travers l'expérience (Sitte, 2008). Pour nous, la forme urbaine et les situations sociales mobilisent les mêmes ressorts d'une valuation expérientielle, basée sur le degré de clarté de la distinction « pertinent / fortuit », sur la perception des limites de milieux (limites signalant précisément une cohérence écologique), et donc sur une certaine régularité typique de l'entourage. Un changement de milieu (Gibson, 2014) constitue une épreuve (on sait ce qu'on quitte, on ne sait pas ce qu'on trouve), remobilise l'attention, déplace l'ordre du pertinent et du fortuit. Ainsi, des changements de « (micro) milieu » incessants sont généralement incommodes (bien qu'un cadrage approprié puisse en atténuer les contraintes – c'est le cas de la « réserve » simmelienne).

3.6. Le centre et la ville

L'ensemble spatial constitué par la rénovation du centre-ville¹⁴⁹ (en travaux de 2009-2014) est un

148 Dans sa préface, Françoise Choay explique : « [Giovannoni] considère la ville ou le quartier historique comme une œuvre d'art autonome, un monument historique en soi, dont les bâtiments individuels ne sont que des composants, divisibles en deux catégories : les œuvres prestigieuses de l'architecture savante, qualifiée par lui de *majeure*, et les œuvres, modestes par leur échelle et par leur destination, d'une architecture de la quotidienneté, voire populaire ou vernaculaire, qu'il qualifie de *mineure*. Le tissu articulé des édifices mineurs (dont Giovannoni ne laisse pas de souligner l'intérêt historique, souvent supérieur à celui des édifices majeurs), constitue le contexte (*ambiente*) de l'édifice majeur, chacun étant totalement solidaire de l'autre, l'un n'ayant de sens historique et de valeur esthétique que par l'autre. Avec cette dimension esthétique, la notion de contexte acquiert ici sa pleine signification : l'altération de son contexte peut détruire un monument plus sûrement qu'une atteinte à sa propre structure physique. Pour Giovannoni, la protection du patrimoine urbain ne visera donc pas tant des édifices singuliers que les relations contextuelles génératrices de l'œuvre d'art urbaine. » Giovannoni, 1998, p. 13. Elle souligne.

Georges Perec exprime une idée similaire : « Le charme de Londres n'est pas facile à définir ; [...] il ne vient ni de ses monuments, qui n'ont rien de vraiment remarquable, ni de ses perspectives, généralement médiocres, mais de tout le reste, des rues, des maisons, des magasins, des gens : de ces alignements de belles demeures en bordure d'un square planté d'arbres centenaires, avec leurs portes de bois uniformément laquées de rouge ou de vert sombre, et leurs heurtoirs de métal doré ; de ces rues en demi-cercle où les anciennes remises de voitures à cheval sont maintenant devenues les luxueux ateliers de la bohème dorée et de l'intelligentsia ; de ces bow-window derrière lesquelles se distinguent vaguement les contours cossus d'un canapé Chesterfield [...] » Perec, 1989, p. 83-85.

149 Une brochure éditée par la ville explique ce projet de rénovation urbaine : « Déambulation agréable, flânerie en toute sécurité et shopping dans une ambiance propice : le projet Cœur de ville, avec un plateau piéton partagé, offre au piéton une place et un statut revalorisés, et donne tout son sens à l'attractivité commerciale du centre-ville. Un plateau piéton pour plus de convivialité. Ouvert à l'été 2010, ce plateau piéton donne priorité aux passants, aux

aménagement s'apparentant à un ensemble d' « architecture mineure ». Nous le percevons comme peu intégré, plaqué et artificiel. Son objectif à valoriser le « cœur de ville » distingue en fait une zone commerciale de son espace « environnant ». Il crée une relative continuité d'ambiance par l'emploi de matériaux homogènes dans cette zone (sol, mobilier, peinture, aménagement piéton et voies du tram). Mais de ce fait, il se différencie des autres parties de la ville, s'en distingue et trace une limite. La cohérence nouvelle qu'il produit se fait au détriment d'autres cohérences, plus transversales, qui relient les différentes zones urbaines. Sa qualité d'ambiance produit une forme de coupure et de rupture. L'objectif de remplir une fonction commerciale, ne prend pas au sérieux l'ensemble des fils qui tiennent, relient et attachent cet espace à son entourage. Plus exactement, il l'en détache.

Dans notre avant dernière traversée (diurne), nous avons identifié une zone péricentrale située entre le centre et les faubourgs résidentiels (sans animation urbaine). Nous lui avons trouvé un rôle d'articulation important, y voyant le « cœur vivant de cette ville ». C'est aussi une zone dans laquelle le réglage de l'attention est plus typiquement urbain, et produit « un sentiment d'aisance supérieure » pour nous : plus de passage, des voitures, des espaces sociofuges où une forme d'indifférence est coproduite. Dans la dernière traversée (nocturne), nous identifions une cohérence d'architecture mineure dans une zone qui se trouve également entre les faubourgs assoupiés (et collinaires) et la ville centre (« trottoirs étroits, asphalte gris sombre lisse, pierres d'angle des trottoirs élimées, homogénéité relative du tissu architectural et ambiance calme [...], patine réconfortante »). C'est un espace qui a peu été modifié, « couturée et rapiécée ». La saisie de la ville au travers d'un tel schéma concentrique (centre, péricentre, faubourgs, périphérie) peut interroger dans une ville où « le centre » est postérieur aux « faubourgs » (faubourgs ayant eux-mêmes leurs petites centralités). Mais c'est précisément en tant qu'articulation des faubourgs et de la ville-centre, que ce péricentre joue un rôle central ici.

moderés et aux transports en commun. Il permet aux piétons de circuler avec davantage de sérénité et de sécurité. « *Plutôt que d'aborder les différents aspects de la rénovation du centre-ville les uns après les autres, nous avons tout traité en même temps*, confie Florent Pigeon, adjoint à l'urbanisme. Le but était de remettre le piéton au cœur des préoccupations. C'est ce que nous avons fait, avec, dans le même temps, le retour des bus, la diminution de la voiture et l'apparition des modes doux. » L'attractivité retrouvée. Des trottoirs plus larges et moins hauts, un parcours chaland mieux organisé, des accès limités pour les voitures (bornes d'entrée et de sortie)... L'ensemble de ces éléments améliore l'offre à l'intention des piétons et participe à revaloriser les commerces du centre-ville. Des espaces publics rénovés. « Nous avons fait beaucoup d'efforts sur les plantations de massifs afin de donner de la gaieté à notre centre-ville », note le Sénateur-Maire Maurice Vincent. La réhabilitation des places Dorian et Hôtel-de-Ville s'inscrit également dans cette volonté d'offrir un cadre plus agréable aux promeneurs. Pour Pascal Hornung, directeur général de l'établissement public d'aménagement de Saint-Étienne, « offrir plus d'espaces pour les piétons, c'est aussi relancer l'attractivité résidentielle du centre-ville, car l'habitant a besoin d'espaces de détente en bas de chez lui. C'est aussi donner envie à ceux qui en avaient perdu l'habitude de revenir faire du shopping en centre-ville. » Saint-Étienne Atelier visionnaire, 2013, p. 15. Nous soulignons.

La forme de la ville de Saint-Étienne est longiligne et accidentée. D'après nous, elle possède deux centralités : la première au centre-ville, et la seconde à Bellevue. Autour d'elles, s'agrègent des péri centralités puis des faubourgs (puis des quartiers périphériques modernes). Deux éléments viennent contrarier ce schéma de structure urbaine : les collines et les quartiers populaires. Ces deux éléments effacent les transitions péricentrales (qui seraient l'élément le plus innervé et relié ici). Par exemple, entre le centre-ville et le Crêt de roc, le « péri centre » est très réduit. C'est aussi le cas entre le centre-ville et Tarentaize. La disparition de cette articulation péricentrale, induit des tensions, parfois des chocs (la journaliste du Monde et « les touristes passant par la rue des frères Chappe » que nous allons voir, en sont des exemples frappants). Ce sont des passages trop brutaux entre des mondes sociaux et des registres du public¹⁵⁰, qui induisent des ruptures de cadres.

150 En accord avec Lofland (1998) et sa conception des différents régimes (*realm*) de l'urbain (public, paroissial, privé).

4. Des formes sensible de l'aisance.

4.1. Frontières et obstacles à l'engagement. Des points et des lignes.

Le prochain extrait restitue l'expérience d'un autre trajet en marchant. Il y a des différences par rapport aux deux « traversées » précédentes. La perception y est différente, la réflexivité plus développée. Il y a une lenteur dans la marche et une attention supérieure. Il s'agit d'une marche diurne, plus attentive aux détails, et thématifiée dans l'appréciation des « textures pragmatiques » (Licoppe, Figeac, 2014) que portent les lieux. Alors que dans les traversées plus amples, l'interrogation porte sur les « prises » servant à poursuivre l'engagement, ici l'interrogation porte plutôt sur les « méprises », c'est-à-dire les prises qui se dérobent, les mauvaises prises. Ce regard scrute des indices articulés à des interrogations dans l'enquête en marche – sorte d'expertise pragmatique de l'espace¹⁵¹. Dans la traversée, les obstacles à l'engagement sont atténués afin de « perpétuer l'engagement dans son être » (pour ainsi dire). Ici, ils sont considérés en tant qu'indices d'autres milieux incitant à la prudence. Il s'agit de la description d'un trajet partant de la place Boivin et faisant une boucle passant par la rue Beaubrun, la place Raspail, la rue Vaillant Couturier et Franche Amitié, pour revenir sur l'avenue Emile Loubet.

L'avenue Émile Loubet ressemble à un boulevard par sa largeur¹⁵², mais c'est un boulevard raccourci, avorté. C'est une allée arborée et commerçante, de commerces tenus par des Maghrébins, sauf le café des Tilleuls. Elle est relativement animée la journée grâce aux bars et commerces alimentaires. A l'une de ses extrémités, la place Boivin est désuète mais non dépourvue de charmes, avec un square au milieu entouré de grilles toujours fermées, qui en empêchent la jouissance (autre que visuelle). Quelques assises maçonnées sont parfois utilisées. La place comprend également le parvis de la Grand'église, un autre square toujours ombragé sur le flanc Nord de l'église, et des rues relativement passantes et commerçantes. Les commerces sont maghrébins, sauf la pharmacie, le torréfacteur Chauvet, un restaurant le Boivin. Un ancien fromager a fermé, remplacé par une pâtisserie orientale. Les pavés disjoints de la place sont « casse-figure » à vélo, et aussi à pied. Sur l'avenue Loubet, les trottoirs sont encombrés :

151 Zube et al. (1982) distinguent 4 paradigmes-types dans les « démarches situées d'évaluations paysagères » : psychophysique, cognitive, experte, expérientielle. Ils notent l'absence de cadre théorique unifié et transversal entre ces différentes approches. En nous situant dans une épistémologie d'enquête pragmatiste, nous tâchons de relier ces approches. Le travail des experts en construction (architectes, urbanistes, paysagistes), s'il réfère à d'autres savoirs, n'en demeurent pas moins articulé au « savoir de l'expérience ». Voir notamment Zask (2014 ; 2017) et Corajoud (2010). En cela, enquêter sur les formations spatiales et phénoménales (*in situ*) peut être conçu comme un préalable méthodologique à la démarche de projet (Pirson, 2000 ; Gaudin, 1992 ; Corajoud, 2010).

152 Le « boulevard » – grande voie à la fois routière, piétonne et commerçante – est une forme urbaine rare dans cette ville. La plus importante et centrale est l'avenue de la Libération : large, aux larges trottoirs, centrale et commerçante. Le cours Fauriel est quant à lui très large, avec de larges trottoirs, mais peu central, et commerçant seulement sur certaines sections. Le cours Victor Hugo est assez large et central, mais il est court, et n'accueille des commerces que sur une partie. Enfin, certaines sections de la Grand'rue s'apparentent à cette forme : la rue des docteurs Charcot et la rue Bergson (mais avec des trottoirs relativement étroits), l'avenue du général Foy et la rue Gambetta (mais la rue est étroite). Cette forme typique de l'urbanité bourgeoise et haussmannienne n'existe pas vraiment dans cette ville, rappelons-le, à l'origine industrielle.

sanisette, poubelles, panneaux, trous et flaques, arbres avec leurs entours cerclés de terre, rendent le passage un peu compliqué. Il faut ajuster sa trajectoire entre les obstacles, et l'usage d'un caddy ou d'une poussette est difficile. La route quant à elle est passante, d'une largeur d'une 4 voies (alors qu'elle n'en a que deux), ce qui occasionne du parking en double file, des demi-tours - ce qui est également un peu dangereux à vélo. Avec une telle largeur (24 mètres environ), il y aurait de place pour deux trottoirs de 4 m de large, une piste cyclable (de 3 m), 2 allées d'arbres (de 2m) et une route à deux voies de 9m. La place Roannelle est historiquement un carrefour névralgique, desservant les faubourgs allant vers Firminy et Le Puy d'un côté, et vers la plaine du Forez et Roanne de l'autre. Prolongeant l'avenue Loubet, la rue Polignais était une ancienne rue de faubourg, typique, ressemblant à l'actuelle rue Élise Gervais, étroite, flanquée de petits immeubles disparates de mauvaise qualité. L'avenue était elle-même, à l'origine, une rue de faubourg, ce dont témoigne le front bâti Nord d'immeubles anciens de hauteurs et factures variées. Aujourd'hui, l'avenue est close par un immeuble imposant à l'Ouest, qui ferme complètement la perspective de cette « avenue ». La dynamique du flux est rompue. Dans le prolongement, un petit passage pour les piétons s'ouvre à droite de l'immeuble, et dessert le quartier de logements sociaux de Tarentaize (achevé au début des années 80), traverse une impasse qui sert de parking, puis rejoint la médiathèque (la médiathèque centrale de la ville). Toujours à cette extrémité Ouest de l'avenue, j'éprouve une hésitation à m'engager dans la rue Beaubrun, vers le Sud (une personne travaillant aux services d'urbanisme de la ville m'a dit que « des filles n'osaient pas s'y aventurer »). C'est une travée rectiligne datant du plan d'urbanisme à damier dit « plan Dalgabio (1824-1850) », plan visant à donner une cohésion au tissu urbain. Cette rue accueille aujourd'hui des commerces exclusivement maghrébins et turcs. Les usagers de cette rue et du quartier sont aussi majoritairement des hommes « arabes ». La rue est encaissée, souvent sombre. Vers quoi s'engage-t-on dans cette direction ? Vers le chez-soi (un quartier résidentiel de faubourg pauvre), et vers une centralité ethnique « Beaubrun – Saint Ennemond », avec des cafés qui sont des sortes de club sociaux communautaires (il y a un café albanais), avec leur clientèle d'habitues, une mosquée. On retrouve ici des hommes au coin de la rue¹⁵³. La rue Beaubrun fonctionne comme un sas, entre l'avenue reliée au centre-ville et cette centralité ethnique qui s'apparente à un ghetto. Dans l'interaction fugace avec ces hommes du coin de la rue, une tension est souvent perceptible. Ce sont des manières d'être culturelles, des mondes sociaux, avec leurs propres « styles cognitifs ». Les attentes de civilité sont sans doute différentes entre le passant blanc lambda qui marche dans la ville, et les membres des communautés qui considèrent ces lieux comme un espace spécifique et « paroissial »¹⁵⁴. La tension perçue est due à une situation à double définition, qui rend la coordination, l'ajustement des regards et postures compliqués : lieu d'attache, d'interconnaissance et de reconnaissance, avec ses enjeux de représentation publique pour les uns, lieu urbain de passage ordinaire avec ses attentes d'inattention civile pour les autres. L'espace exigu et encaissé, refuse d'autres ressources attentionnelles au passant, qui a donc à faire avec cette petite société. En poursuivant la rue Beaubrun, on accède à une partie plus dégradée : la rue est sombre et étroite, il y a peu de magasins. Ce sont des magasins d'un type particulier, pauvres, peu achalandés, destinés à une clientèle essentiellement maghrébine et de voisinage, des commerces qui vivent et ferment régulièrement, au statut ambigu entre lieu public et privé (ils sont publics mais « ethniques »). En montant jusqu'à la place Raspail, les trottoirs sont étroits, il y a très peu de circulation (sauf le passage du bus 3). Les colonnes sur le trottoir d'un immeuble « résidence sociale » des années 90 « le Raspail », tombent sur le trottoir et forment des petites arcades sous lesquelles on ne peut se croiser de face. Cela en rajoute donc au sombre et au serré. On a ici une accumulation des obstacles à l'engagement et à l'accessibilité (je m'y engage souvent à contre cœur). La Place Raspail est historiquement le premier jardin d'enfants stéphanois¹⁵⁵. Elle est bordée par de

153 Dont William F. Whyte (2007) a étudiée la société, dans un quartier italo-américain, à Boston entre 1937 et 40. Le « café de banlieue » est un lieu de sociabilité, d'interconnaissance, d'échanges, de liens, de réseau et d'entraide entre gens du ghetto (Wirth, 2006).

154 Lofland, 1998.

155 « [...] [A]vec un bassin pour courses de bateaux, plantations, des parterres variés, abri couvert, véranda et jeux, salle de lecture. On fait appel aux chômeurs stéphanois pour l'aménager en 1936 ». <https://archives.saint->

beaux immeubles de passementiers, et par le boulevard urbain qui est très passant pour les voitures et offre peu d'agréments aux piétons (pas de commerces, trottoirs étroits). Sur le trottoir se succèdent platanes et poteaux en béton pour trolley, qui laissent peu de place au passage des piétons (*a fortiori* à plusieurs ou avec poussette). La rue Vaillant Couturier est une rue de faubourgs qui monte sur le flanc de la colline, rue calme, avec des maisons, jardins et de petits immeubles. Les vues s'ouvrent sur l'horizon et la lumière est plus forte. On y respire après le goulet de la rue Beaubrun. La montée d'escalier Urbain Thévenon est belle et désuète, bien que mal entretenue : des mousses sur les marches de pierre noire, des déchets autour et des arbres et arbustes non entretenus qui empiètent carrément sur le passage. La place Raspail a l'air à l'abandon et semble d'un autre âge¹⁵⁶. Il n'y a pas de commerces autour. Des enfants y jouent régulièrement au foot sur un petit terrain entouré de grillages. Des femmes arabes s'y retrouvent parfois, des gens y mènent leurs chiens, mais la plupart du temps elle est vide. L'endroit a pourtant des ressources peu mises en valeurs : une taille importante (approximativement la largeur de la place de l'Hôtel de ville et les 2/3 de sa longueur), et des platanes peut-être centenaires. Cette place se situe à l'articulation entre le flanc de la colline des Pères (un quartier mêlant une population de classe populaire en contre-bas – souvent d'origines étrangères – et de classe moyenne sur le haut – souvent d'origines françaises), Beaubrun (quartier plus populaire et majoritairement maghrébin), et Tardy (faubourg mêlant également classes moyennes et populaires). Il y a un beau prolongement de la rue Vaillant Couturier par le passage Franche amitié : c'est un jardin récent qui fait lien avec la colline, et qui ouvre un peu l'horizon dans ce quartier dense et encaissé, offrant un espace plus large et une alternative aux façades grisâtres et délabrées de la rue Beaubrun. C'est un espace végétalisé (herbe, arbres, buissons) mais sale (déchets, emballages, déjections canines et restes de nourritures jetés), mal entretenu. Ce passage offre un axe reliant la place Raspail et l'avenue Loubet (proche du centre), permettant d'éviter la sombre rue Beaubrun. Mais « il ne débouche pas » : le lien à l'avenue Loubet et Boivin (puis le centre) est coupé par un carrefour particulièrement malaisé (rue de la sablière / rue Franche amitié), formant un obstacle à la circulation fluide et au passage des piétons. De la même façon, le lien au centre-ville (pourtant très proche) via les Ursules ou la rue Saint Marc est un peu compliqué : le parking des Ursules rend difficile le raccord au plein centre par le jardin des Beaux-Arts, qui est lui-même dégradé et mal entretenu – il accueille souvent des jeunes gens qui se mettent à l'écart pour boire ou fumer. La rue Saint Marc (montée d'escalier) est quant à elle souvent sale, avec des emballages jetés et des bris de verre.

Les lieux sont des dispositifs assez complexes, à la fois porteurs de l'inscription d'usages types, et d'un état (soin ou entretien) qui signale aussi un degré de publicité et d'accessibilité. C'est la continuité du trajet, son accessibilité, qui sont interrogées. Nous identifions des limites, des seuils. On voit que les lieux ne sont pas seulement ponctuels mais plutôt inscrits dans des lignes, flux, mouvements, échappées ou continuités, fonctions de leur accessibilité. Il y a ici des tensions et des obstacles, qui sont plus ou moins surmontés. On peut dire qu'on se retrouve parfois « face à des murs », au moins symboliques, caractérisés par des indices signalant des frontières de milieux : ombre, infrastructures routières, « faux raccords », indices de dégradation et de pauvreté, ainsi que des « signes du lien non civil »¹⁵⁷. Tous ces éléments font écran à une accessibilité urbaine

etienne.fr/article.php?laref=275&titre=jardin-de-la-place-raspail-

156 La place a été refaite en 2020, mais cela reste un aménagement de surface, un rafraîchissement de la place.

157 Nous reprenons l'expression de Goffman de « signes du lien » (1973b, p. 181-225). A quoi nous ajoutons le qualitatif de « civil ». En effet, il est question ici de la production d'un lien civil diffus. C'est une manière de comprendre un peu différemment ce qu'on appelle parfois les « incivilités ». Les « signes du lien non civil » sont

inconditionnelle. Il ne s'agit pas pour autant de frontières infranchissables, seulement de limites sensibles.

C'est une spécificité de ce quartier. Il s'agit d'un quartier populaire, assez délabré, qui est l'un des plus anciens faubourgs de la ville (le Panassa) proche d'un puits de mine important, le puits Couriot. C'est aujourd'hui la zone prioritaire Beaubrun-Couriot-Tarentaize. A ce titre, c'est un lieu d'accueil de personnes immigrées, et historiquement un quartier de mineurs. D'abord « point de chute » des paysans pauvres venus travailler en ville (Mazoyer, 1991), puis des immigrants italiens (ayant bâti l'imposante église Saint-Ennemond au centre du quartier), c'est aujourd'hui un « quartier arabe » proche du centre-ville. Ce quartier fait partie de la catégorie administrative et politique « quartier prioritaire de la politique de la ville », ex « zone urbaine sensible »¹⁵⁸. Il fait l'objet d'un plan de rénovation urbaine financé par l'État depuis les années 2000¹⁵⁹. Le taux de pauvreté y est de 46,5 %, contre 24,6 dans la commune et 18 dans l'aire métropolitaine (chiffres INSEE 2021)¹⁶⁰. Le pourcentage d'habitants étrangers y est de 26,6 %, contre 13,9 dans la commune et 9,5 dans l'aire métropolitaine¹⁶¹.

Dans la description de la traversée du quartier, il est question de « raccords » entre des espaces. Il y a des doutes et problèmes sur les limites et les accès, une incertitude au moment de s'avancer. Les limites font objets d'interrogation pour savoir sur quoi elles ouvrent. En tout cas, il y a perception de ruptures. Ces différentes hésitations induisent un rythme particulier, heurté. Qu'est-ce qui fait écran ? C'est d'abord une mauvaise lisibilité du trajet, une incertitude de ce vers quoi il conduit, une incapacité à l'anticiper. L'horizon bouché, le sombre y contribue, aussi bien que des ruptures brutales (comme un grand carrefour incommode à traverser), ou des « signes du lien » équivoques.

des manifestations (la plupart du temps non verbales) d'un lien civil non activé. Ils signalent d'autres territoires et appartenances, des « relations sociales non réciproques » (Weber, 1995) ayant une histoire. En effet, ce n'est pas parce que nous percevons des signes du lien non civil, que ces personnes ne mettent pas en œuvre des liens autrement avec d'autres.

158 Ce « quartier » est une délimitation politique sur critères sociaux. Sa délimitation est cartographiée dans :

<https://sig.ville.gouv.fr/Atlas/ZUS/fichiers/zus229.pdf>

159 « Le quartier de Tarentaize-Beaubrun-Couriot est un quartier prioritaire du renouvellement urbain depuis les années 2000 (Grand Projet de Ville puis ANRU 1 et aujourd'hui ANRU 2, convention signée le 14 mars 2019). Quartier ancien de centre-ville d'habitat privé ancien et d'habitat social, Tarentaize-Beaubrun-Couriot fait l'objet d'une intervention publique partenariale massive portant sur l'habitat, les espaces publics, les équipements, le Parc Couriot - musée de la Mine. Conduit dans la logique de projet de la politique de la Ville, ce projet a avant tout pour objet d'améliorer la qualité de vie des habitants du quartier, tout en proposant une mixité fonctionnelle, sociale et de formes urbaines. Le projet complexe qui est mené vise à mieux intégrer le quartier à l'hyper centre tout en confortant son statut de porte ouest de la ville, à traiter profondément l'habitat ancien dégradé et le parc social, à renforcer l'attractivité du quartier par ses équipements sociaux, éducatifs et culturels et par le développement et l'animation du Parc Couriot. » <http://www.ecoquartiers.logement.gouv.fr/operation/2266/>

160 https://sig.ville.gouv.fr/uploads/fiches_qp/84_QP042012_REVN_2021.pdf

161 https://sig.ville.gouv.fr/uploads/fiches_qp/84_QP042012_DEMO_2021.pdf

De tels indices provoquent un doute sur la « situation ». L'état de la chaussée rendant peu commode le passage (trous, rebords, largeur, texture, etc.), l'incertitude de la destination, l'ombre, l'animation, les signes du lien anonyme, tout concourt à l'invite ou à l'hésitation. Nous cherchons à octroyer une confiance dans les lieux, à être assuré qu'on ne va pas se blesser avec l'environnement matériel et qu'on peut relâcher l'attention. Cela est vrai aussi avec l'entourage social. Nous cherchons à octroyer notre confiance aux autres, à être assuré qu'on va pouvoir passer sans encombre et sans inquiétude. Dans un « cadre mal équipé », la présupposition d'un équipement environnemental fiable n'est plus. Une attention alerte et inquiète se développe.

En nous appuyant sur cette description, il apparaît que les « écrans » sont ponctuels alors que les « appels » sont linéaires. Autrement dit, la confiance et l'urbanité sont attendues, considérées comme normales, les obstacles à l'engagement étant perçus comme des écrans à ce « mouvement naturel ». Comme le dit Gibson, « le milieu n'est pas composé de points mais de chemins » (cit. in. Cerlet et al., 2020, p. 130). La marche mobilise une connaissance écologique. En traversant ce quartier et en embarquant naïvement nos attentes d'urbanité dans ces marges urbaines, nous exprimons un « droit à la ville » (Lefebvre, 2009) non limité par des frontières sociales. Nous attendons (et performons) une aisance ordinaire et inconditionnée dans les interactions anonymes et l'usage de la ville.

Ces descriptions de traversées font émerger la question de l'urbanité. En traversant la ville, elles relient et interrogent les (dis-)continuités qui y sont perçues. Ces continuités et ruptures sont sociales et spatiales. Pascale Pichon (2021) exprime l'enjeu du maintien d'une urbanité : « Notre urbanité commune est fragilisée par les inégalités sociales. [...] Comment fait-on pour tenir une urbanité partagée ? Il y a une perte d'urbanité lorsque certains espaces urbains ne sont plus accessibles. »¹⁶² C'est dire qu'en explorant la ville, en faisant l'expérience du tissu urbain, nous expérimentons les caractéristiques du « tissu social », les formes de relations sociales avec des personnes et des groupes. L'existence de groupes sociaux ségrégués, séparés, nous rappellent que l'urbanité partagée n'est pas donnée, qu'elle est fragile. En somme, « l'urbanité » est un espèce d'idéal de communauté produit par contiguïté. En pratique, elle est toujours modulée en degrés, formes et intensités. Si nos valuations ordinaires utilisent cette « boussole sensible », c'est que la jouissance de rapports à l'environnement est l'une des attentes les plus basiques, les plus « naturelles » de la condition humaine et animale (Dewey, 2005a). Pour autant, le tissu du social

162 Transcription personnelle, extrait du séminaire Cultures publiques du Centre Max Weber, le 17 décembre 2021 à l'Université Jean Monnet.

n'est pas lisse, et les rapports dans la ville ont du relief. Dans la marche urbaine, ce sont ces menus problèmes qui apparaissent sous forme de troubles.

4.2. Les trames de la continuité et ses attentes. Une traversée filmée.

Nous allons examiner maintenant l'ordre d'une ville qui émerge dans la marche au travers d'un autre outil. Il s'agit d'une marche à la première personne et d'un bricolage méthodologique inspiré des itinéraires (Petiteau, Renoux, 2012), des parcours commentés (Thibaud, 2001) et des « transects » urbains (Tixier, 2016). Ce dispositif d'enquête est le suivant. Nous avons filmé une marche avec une petite caméra accrochée sur un harnais au niveau du torse. Ensuite, nous avons effectué un montage ne conservant qu'une image fixe changeant toutes les 3 secondes. Enfin, le visionnage de ce petit film a occasionné une redescription du trajet. Nous allons voir que cela permet une description assez précise. Le fait que la description soit différée n'est pas anodin. Ce n'est pas l'engagement du « corps sentant » (Merleau Ponty, 2009) qui est pertinent ici, mais les éléments visuels. On peut voir une histoire, une intrigue, racontée par l'agencement des différents espaces traversés, par leurs « alignements » plus ou moins réalisés, ou leurs besoins d'« articulations »¹⁶³ mutuelles (Callon, 2017).

Cette marche nous entraîne une fois encore dans des lieux non centraux, jusqu'en périphérie. On retrouve un trouble concernant les cadrages de l'expérience à mettre en œuvre. Les engagements varient fréquemment, suffisamment pour que la continuité d'expérience soit difficile à suivre.

Nous sommes dans une descente d'escaliers publics, un passage. Les éléments suivants forment ensemble, un tout cohérent, une ambiance : matériaux usés et anciens, pierres, ciment, graffiti, barrière en métal ancienne, arbres des jardins autour qui recouvrent quasiment le passage. Nous arrivons dans une rue calme de faubourg, avec des voitures et des maisons, dont quelques villas d'une architecture bourgeoise fin de siècle, des immeubles modernes des années 50 ou 60, et des immeubles de rapport du 19^e ordinaires. L'ensemble est hétéroclite mais une sorte de patine intègre ses éléments disparates dans une appartenance commune à un temps long. Sur la gauche, il y a pourtant une barrière de facture industrielle de masse récente, verte, comme un grillage. Cela « jure » avec le reste, qui a la dignité des choses ancrées, anciennes, que le temps a mis en lien en atténuant les raccords réciproques. Cette barrière choque, elle constitue une sorte de

163 L'alignement et l'articulation sont un couple de notion de la sociologie de l'acteur-réseau. L'alignement est un alignement de différents cadrages et d'actions, en vue d'une finalité stratégique ou fonctionnelle. Callon (2017) évoque par exemple cinq cadrages de l'action pour constituer un « agencement marchand ». L'« articulation » renvoie à un agencement non aligné, qui appelle donc un travail pour fonctionner en réseau. Cf. Callon, 2017, p. 404-410.

« présence » non intégrée, une esthétique de grande surface dans un ensemble 19^e digne, si ce n'est vénérable. Nous traversons ensuite un carrefour en biais (il n'y a pas de circulation). Sur un angle de trottoir, il y a une table de café en aluminium et quelques chaises vides, face à un snack qui semble également vide. Nous traversons la rue et tout de suite, nous nous trouvons dans un autre espace, le parvis de l'église de Montaud. Du coup, « l'espace » (la section ou séquence) précédent apparaît trop court, et perçu comme de façon accidentelle. Il est formé par cette table, le snack, la chaussée grise de la rue, les voitures garées, dans une composition hétéroclite. Il apparaît peu corrélé et cohérent avec l'espace (et la cohérence) d'avant et l'espace d'après, et constitue une sorte de dissonance. L'arrivée face à l'église est immédiatement éloquente, esthétiquement. Un escalier descend sur le parvis en terre rouge. L'espace n'est pas surchargé comme précédemment, il est au contraire épuré. Deux bancs de chaque côté, un passage central qui donne sur le portail de l'église, église du 19^e siècle, simple, de la taille d'une église de village¹⁶⁴. La descente de l'escalier, l'alignement face au portail, l'épure du square attendant donne forme à cet espace. Le portail est entrouvert, un véhicule est garé devant, et un homme se tient à l'entrée. Il y a peut-être un enterrement confidentiel à l'intérieur. Nous longeons l'église sur le flanc droit, sur un trottoir étroit de bitume rouge. Des voitures sont garées en épis. Cela forme une autre section, aux dimensions exiguës, mais reliée à la précédente, par la présence toujours effective de l'église (et de ses pierres de grès houiller), et le maintien d'une teinte rouge au sol. Dépassant l'église, nous arrivons sur la place Girodet, et tout de suite une rupture apparaît. La couleur du sol change, le bitume devient gris sombre, et l'espace s'élargit (alors qu'il était auparavant directionnel, cet élargissement non contenu provoque une légère désorientation). Nous longeons un square, sous de grands arbres. Les raccords de goudrons de couleurs différentes sur le trottoir (d'une largeur confortable), ainsi que la barrière du parc en aluminium standardisée sont les éléments qui frappent. Un lien avec la séquence de l'église subsiste toutefois par une appartenance historique commune du square et de l'église. De l'autre côté du trottoir, il y a un bâtiment moderne en terrasses, siège d'EDF¹⁶⁵. Il est suffisamment à distance (la rue est large et le bâtiment en retrait) pour ne pas empiéter sur le milieu où nous nous trouvons. La distance des bâtiments entre eux joue un rôle dans leur appartenance à un même ensemble (ou contexte¹⁶⁶) et leur degré d'accord ou de coordination. La distance spatiale agit comme un tampon (ou zone franche) qui permet la cohabitation de ces formes architecturales pourtant très hétérogènes. La teinte de l'immeuble EDF est atténuée et discrète, autre marque de respect contextuel. Nous arrivons à un carrefour : un large boulevard et un restaurant à l'angle, le « café du faubourge ». Une part de l'ancienne devanture décorative en bois subsiste. La rue Clovis Hugues possède une qualité (sociale et esthétique) : quelques façades relativement soignées, notamment à l'angle de la rue Marengo avec un pignon d'angle, et quelques anciennes vitrines en bois. Cette section d'espace est néanmoins travaillée par des signes de dégradation : le trottoir n'est pas vraiment propre (des containers de poubelles sont posés sur le trottoir étroit), la peinture de certains volets et murs s'écaille et porte des traces de poussière incrustée, des câbles et armoires électriques sont apparents. Il y a des pas de portes de boutiques avec des annonces commerciales tape à l'œil qui ne cherchent pas à s'intégrer à l'entourage, mais qui cherchent à s'en détacher pour être vues (et qui rappellent une zone commerciale périphérique). L'impression est donc ambiguë : belle rue, bel alignement, ancienne rue bourgeoise et commerçante importante sans doute, qui s'inscrit aujourd'hui dans un devenir faubourien semi-désert et anonyme. Arrivée sur la Grand'rue et la place Carnot. Nous passons devant un véhicule commercial qui communique de façon voyante (couleurs vives), nous traversons la rue et les

164 Il s'agit de l'église de Montaud, ou Église Saint Jean Baptiste, achevée en 1857.

<https://archives.saint-etienne.fr/article.php?laref=238&titre=eglise-saint-jean-baptiste>

165 L'édifice possède une notice dans le *guide d'architecture Saint-Etienne Firminy* de Jorn Garleff et Luc Pecquet (2011).

166 Mot souvent employé en architecture. « La fonction urbaine – qui fait défaut à tant de parties de villes et à tant de banlieues – peut être définie comme ce qui entraîne l'assemblage à la ressemblance en créant de l'identité, et comme ce qui entraîne l'identité au partage en créant de l'accessibilité. [...] Le contextualisme, soit le nom un peu lourd du mouvement qui privilégie l'art de la ville sur l'art de l'objet architectural isolé, ne doit pas tant être compris comme une pure conservation que comme une création continue, au sein de laquelle le respect des règles du jeu (gabarits, rues, etc.) l'emporte sur les réflexes de stricte et vaine imitation. » Bailly, 1992, p. 10 ; 18.

voies du tram. Cela constitue un amalgame de couleurs peu harmonieuses (orange vif, gris sombre, vert pomme, fuchsia) et forme un espace transitoire indéfini. Sur la place Carnot, nous suivons un chemin de pavés drainants (de facture standard) et traversons une étendue de gazon plantée de grands arbres, sous lesquels l'herbe pousse mal. Un jeune homme maghrébin de 16 ans coupe le chemin devant nous en courant. Il joue au ballon avec d'autres. Nous arrivons sous des marronniers (à l'ombre épaisse), sous lesquels s'étend de la terre nue, des cosses et quelques déchets éparpillés (canettes, bouchons, mégots). Quelques bancs vides, quelques poubelles. En venant de la rue Clovis Hugues, la Grand'rue apparaît comme un espace autre (un large espace de trafic routier). Cette partie centrale de la place est un parc à l'ombre dense qui est relativement vide, malgré quelques personnes au loin et les joueurs de ballon. Nous arrivons sur la partie Est de la place et traversons un parking fait de petites dalles de béton standard, dont le calepinage paraît peu soigné. Dans cet espace il n'y a pas de directivité claire. Nous cheminons sans vraiment savoir si nous sommes encore sur la place, sur un trottoir ou sur un parking. L'espace est chargé de piquets, murets et horodateurs, ce qui accentue la désorientation. Nous avançons vers l'angle Nord-Est de la place où prend place un très grand arbre. Nous arrivons sur la petite place qui jouxte la place Carnot, et qui borde la rue Lenôtre, avec un arrêt de bus, une boulangerie, quelques bancs. Nous entrons dans une zone résidentielle de logements contemporains, bien différente des séquences précédentes. Nous empruntons un passage arboré entouré de buissons traversant entre les immeubles. Nous croisons un couple de jeunes qui ont les yeux rivés sur leur téléphone. Nous rejoignons une rue, large, entre deux bâtiments récents. Elle est vide et les immeubles en sont séparés par des grilles (intégrées cette fois-ci à l'ensemble). A l'angle, une rue similaire longe ces immeubles et fait face à l'ancienne manufacture d'armes rénovée. L'espace est large, lumineux, calme et agréable. Mais il est d'un vide étonnant qui n'incite pas à s'y attarder. Ce « quartier » est spacieux, lumineux, un peu à part du reste de la ville. Le fait de longer des grilles de deux mètres produit un effet étrange – celui de cheminer entre des résidences privées – bien que les trottoirs soient très larges (ce qui est toujours un confort). Nous arrivons sur une esplanade, derrière l'ancienne manufacture d'armes : en travaux, une vaste étendue de gazon apparaît comme une épure paysagère. Nous montons sur la passerelle en métal qui traverse la voie ferrée, dont le pont est couvert, et redescendons sur le boulevard Thiers. La passerelle fait en elle-même séquence et s'accorde avec l'esthétique brute et contemporaine de la manufacture rénovée. De l'autre côté, un changement important s'opère. Nous entrons dans l'ancien quartier industriel du Marais, et sur l'important boulevard Thiers, entrée de ville longeant la voie ferrée et desservant l'autoroute à quelques kilomètres. Une fois traversé (et attendu que le feu piéton passe au vert), il faut retraverser une autre route. Cette zone s'apparente à un espace périphérique dédié à l'usage automobile plutôt que piéton. Nous parvenons à traverser un peu en biais, et prenons une rue qui donne à droite sur un lavage automobile et sur la nouvelle Comédie de Saint-Étienne. L'espace est hybride : entre périphérie commerciale, espace en chantier, en bordure de parc. Des voitures sont garées sur le bord d'une petite voie sans issue. Nous arrivons finalement sur le parc François Mitterrand, en laissant la salle de concert le Fil, sur notre gauche. Ce parc est un ancien parking. Assez étendu, avec peu d'arbres, il est assez minimaliste et peu équipé (quelques bancs, quelques allées goudronnées). Ce qui apparaît ici, c'est d'abord une cohérence spatiale provenant d'un horizon lointain arboré qui se maintient pendant plusieurs minutes dans la marche, un espace large et quasiment désert, une atténuation des limites entre les différentes « surfaces¹⁶⁷ ». L'espace est à la fois une réussite (il utilise le substrat passé du site – des portions bitumées avec les lignes peintes du parking –

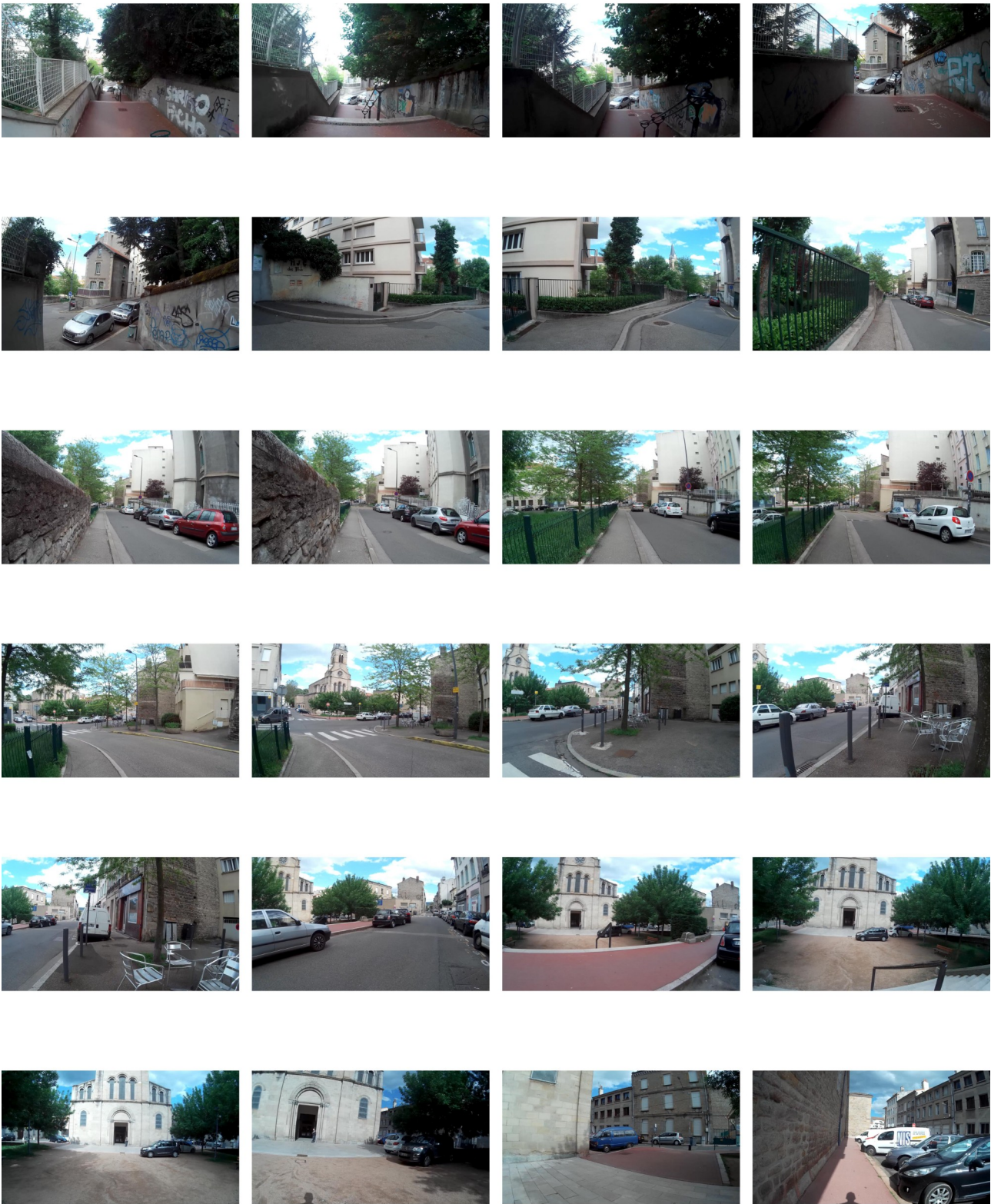
167 Au sens que Gibson donne à ce terme : « Un milieu est dénué de brusques transitions, de limites entre un volume et l'autre, c'est-à-dire de surfaces ; cette homogénéité est essentielle, car c'est elle permet aux ondes lumineuses et sonores de se déplacer depuis une source vers l'extérieur sous la forme d'ondes sphériques. De fait, c'est parce que le milieu est homogène qu'une émanation chimique en provenance d'une source lui est étrangère, et peut donc être sentie. [...] C'est à la surface que l'essentiel a lieu : c'est à la surface, et non à l'intérieur de la substance que la lumière est réfléchiée ou absorbée, et c'est la surface, et non l'intérieur, qui touche l'animal. C'est généralement à la surface que la réaction chimique a lieu, et c'est à la surface que se produit la vaporisation, ou diffusion de substances dans le milieu. Enfin, c'est à la surface que les vibrations des substances sont transmises dans le milieu. » Gibson, 2014, p. 66 ; 73.

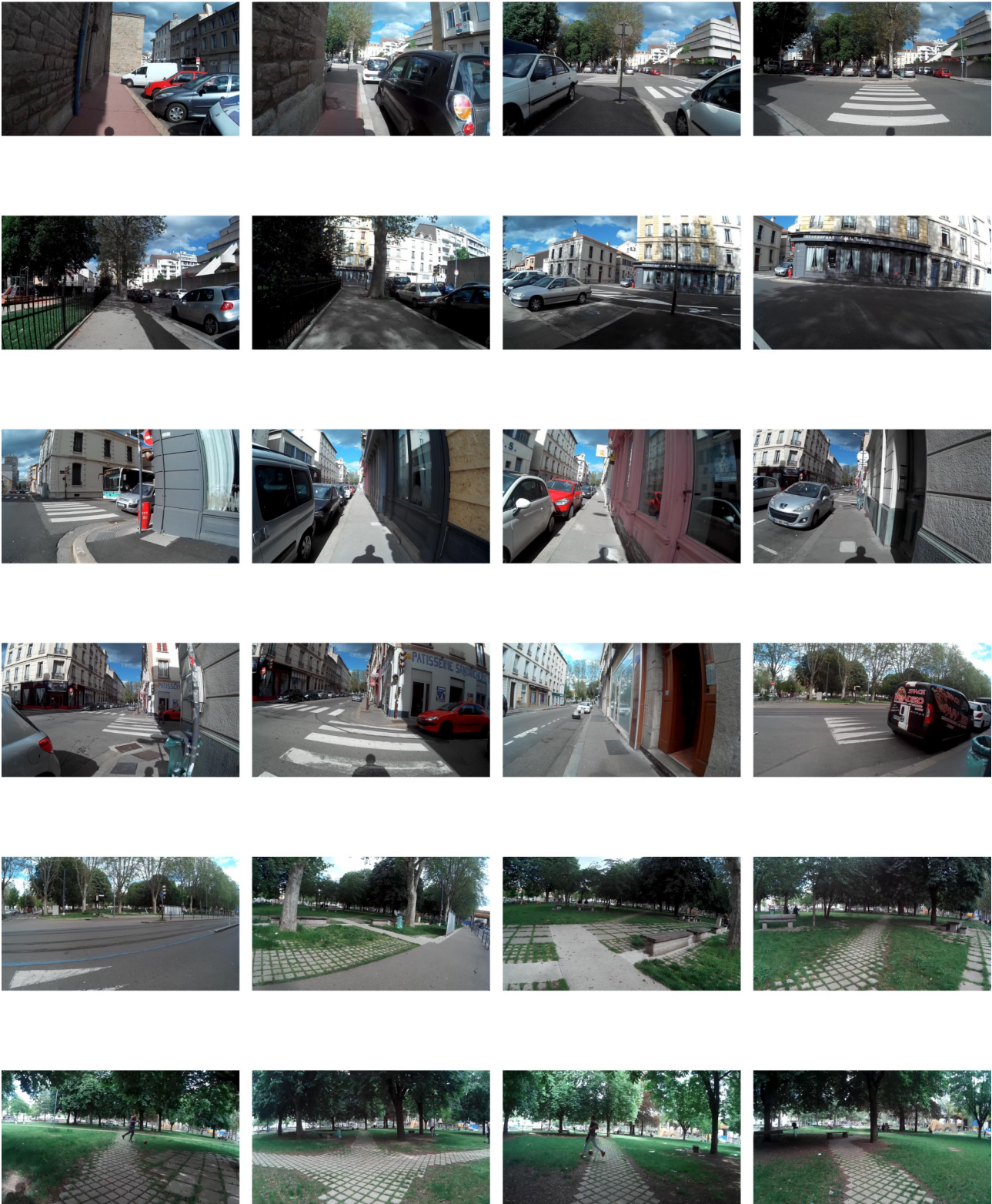
comme un collage), et à la fois un peu « pauvre », frugal¹⁶⁸. Visuellement, nous avons ici un apaisement¹⁶⁹. Nous traversons le parc et arrivons vers la piscine et le Palais des expositions : quelques personnes avec des enfants jouent et font du vélo. Vers le Palais des expositions l'ombre se fait épaisse. Sous les arbres, nous croisons quelques adultes qui passent ou attendent. Le rouge vermillon de l'immense façade du bâtiment « jure » pour le moins, et insiste de façon incongrue (avec peu d'égards pour l'entourage). Le cheminement piéton rejoint le boulevard Jules Janin, passe entre arbres et surfaces en terre, avec une ligne d'horizon qui redevient un peu brouillée. Sur la contre-allée du boulevard, le trottoir mesure moins d'un mètre. Des voitures garées en épis empiètent pourtant dessus, et rendent le passage compliqué. Nous sommes sous des platanes espacés, longeant la patinoire et des bâtiments en travaux. Le passage est si malaisé que nous empruntons la chaussée de la contre-allée destinée aux voitures. Nous entrons dans un autre « milieu » : garages et concessionnaires auto, circulation bruyante bien que distante, surface partout bitumée, allée de grands platanes. A l'approche d'un grand carrefour, le bruit des voitures monte très sensiblement et un vacarme de croassements de corneilles en rajoute. Nous traversons et nous trouvons dans une zone en travaux : un ancien bâtiment a été démoli à droite laissant place à un champ de gravats et de terre que nous longeons sur un trottoir peu large et abîmé. Nous arrivons à un autre carrefour et croisons une femme en foulard avec un jeune garçon. Une voiture démarre en trombe dans un son déchirant en laissant un petit nuage noir, passant tout près (le trottoir se rétrécit encore). Ce trottoir passe devant des façades délabrées, d'anciens bâtiments industriels sans doute, fermés depuis longtemps, et un mur ancien de pierre de grès. Puis il y a un décrochement, le trottoir se décale sur la droite, et s'élargit très nettement en laissant place à une partie herbeuse et de buissons, derrière laquelle s'élèvent des bâtiments neufs. L'élargissement est tout de suite ressenti comme une aisance et une sécurité. Au-devant, une forme spatiale régulière se déploie sur une vingtaine de mètres, que l'on suit avec aisance. Un ancien mur peint en blanc constitue un fil dans la marche, et surtout un lien temporel reliant les anciens bâtiments autour et les nouveaux. Il fonctionne comme une sorte de main courante. Autre carrefour : un bar tabac dans un immeuble assez ancien est en face, à l'angle arrondi, dans un immeuble avec une décoration des années 20 (sans doute les stucs seulement). Le bâtiment est comme un îlot entre des voies de circulation, entre des parcelles démolies et en travaux. Derrière, un renfoncement goudronné, avec des poubelles, des voitures. Nous arrivons sur la longue rue du Puits Thibaud qui longe la voie ferrée, derrière la gare. Commence alors une expérience toute autre. Nous longeons un mur de pierres tout à fait noircies, avec de la mousse et de l'herbe, pendant de longues minutes. Le bitume du trottoir est rugueux, abîmé. C'est une rue utilisée principalement par les voitures. L'expérience piétonnière est rébarbative, longue, monotone et austère. C'est un ancien quartier industriel à l'abandon (la rue sera condamnée deux ans plus tard). Pas âme qui vive à l'entour, quelques voitures qui passent assez vite. Au moment de traverser, la perception de l'horizon des collines au loin agit comme un rehausseur de moral, une réouverture de perspectives (aux sens propre et figuré). Nous arrivons devant d'anciens locaux commerciaux, puis une agence de location de voiture, avec un grand panneau « Louez-moi ». Nous passons sous le pont du chemin de fer (« le pont blanc »). Là encore, nous sommes seuls au milieu de la circulation automobile. Une fois la rue très large traversée, nous arrivons sur un trottoir sur lequel se trouvent des panneaux commerciaux, des devantures de magasins aux messages voyants (pour être vus en voiture). L'espace est hétéroclite, et j'y trouve une certaine esthétique, peut-être un rythme cohérent (surtout une vie) : des poids lourds, bus et des voitures, une station-service, des places de parking qui sont peut-être des entrées dans des parcelles en friche. Cet espace dédié à la circulation routière (l'avenue de la Montat est une entrée de ville) est fait d'une profusion d'éléments. Il est vivant. Je traverse, passe devant une école et ses panneaux métalliques électoraux, puis j'oblique dans une petite rue. Des petites

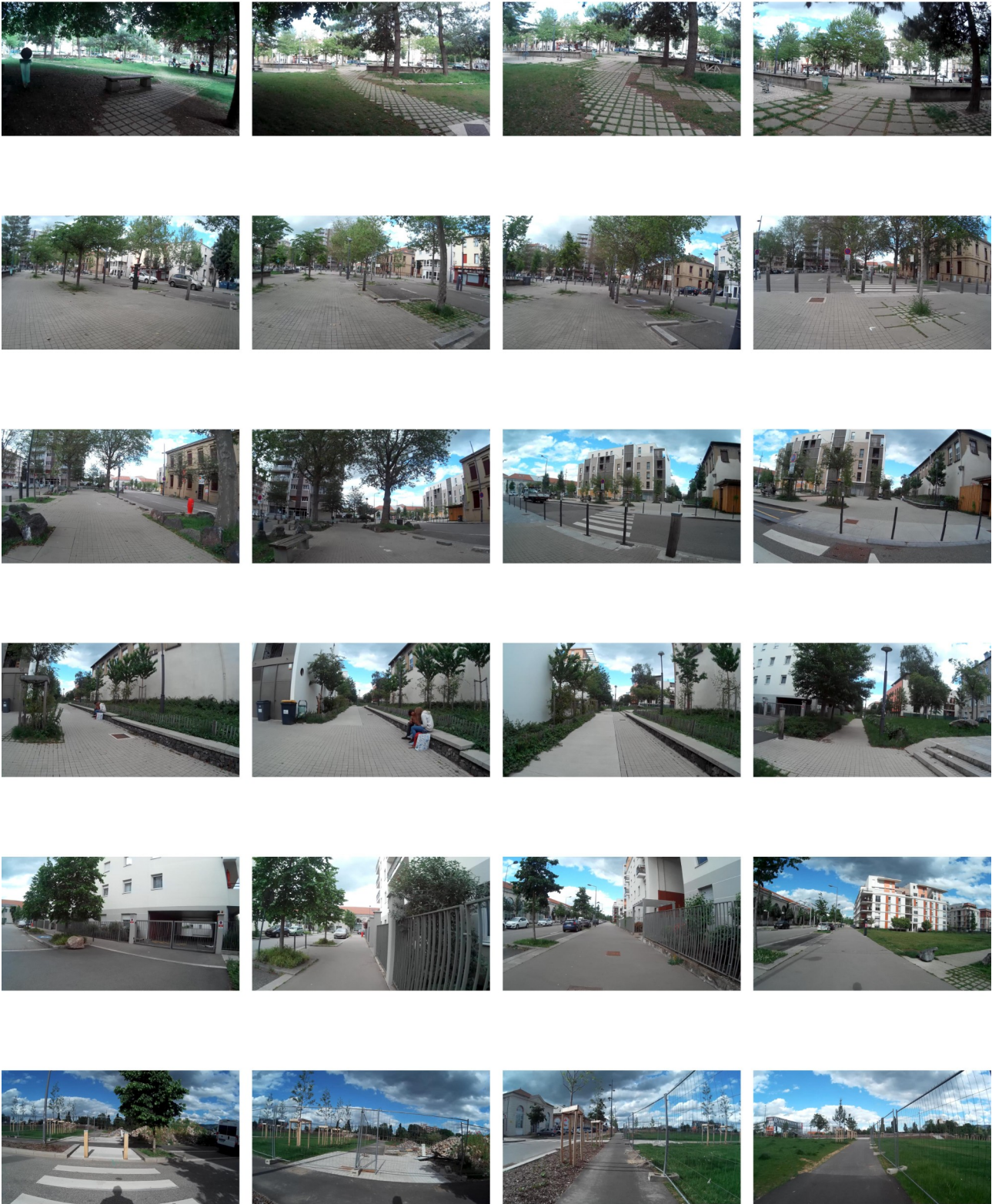
168 Deux interviewés nous ont parlé du parc Mitterand. Le premier, admiratif du projet de paysage, nous a dit : « c'est magnifique, sur un mode frugal ! ». La seconde nous a dit : « C'est terrible, y a pas un pic d'ombre pour les enfants ! ».

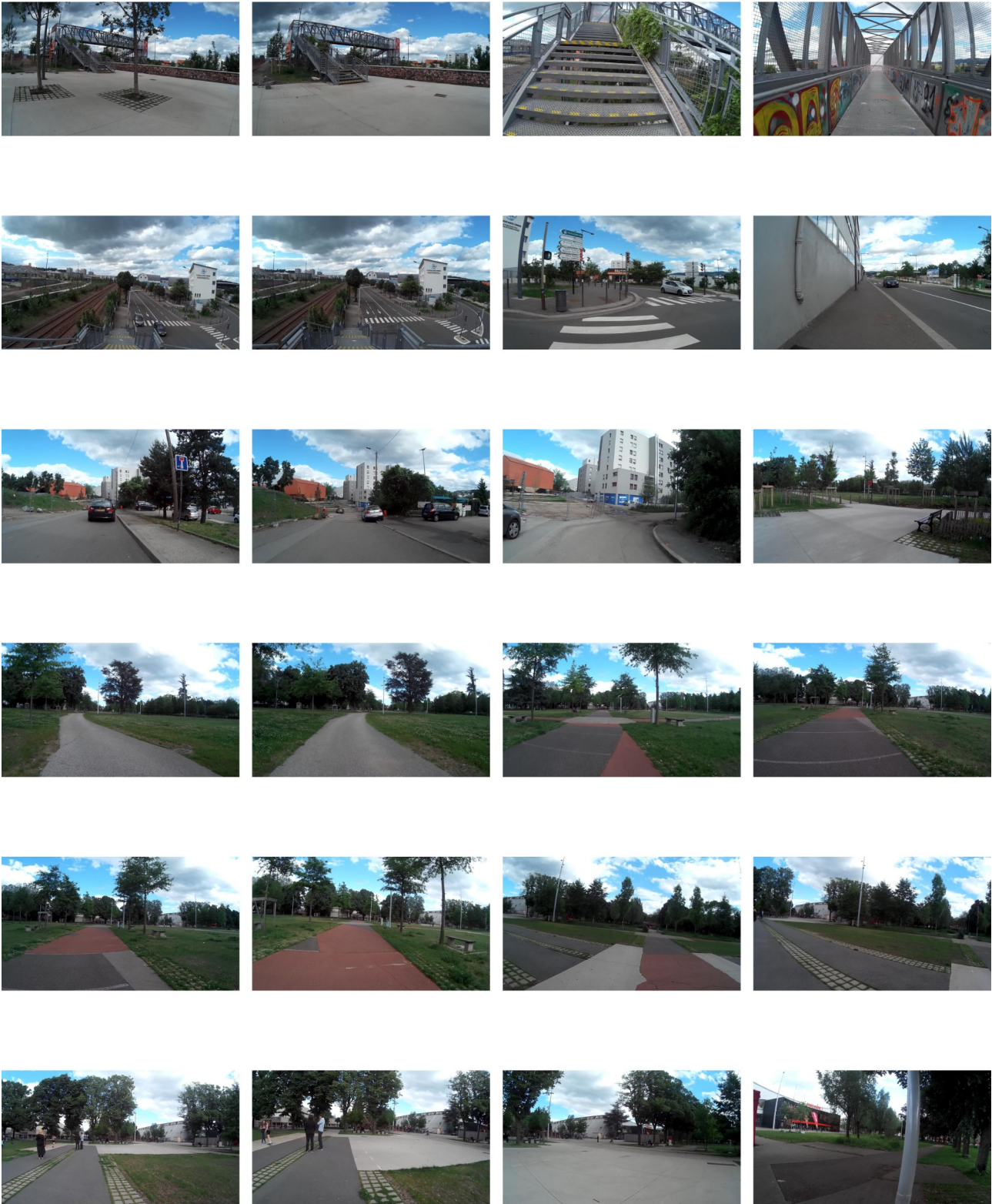
169 Cet apaisement est écologique et il est perceptible. C'est bien une atténuation des limites et des ruptures de milieux, de substances et de surfaces qui simplifie, et ainsi « apaise ». Écologiquement parlant, l'absence de changements de surfaces et de substance, plaide en faveur de la continuité du milieu et de l'habitat (Gibson, 2014).

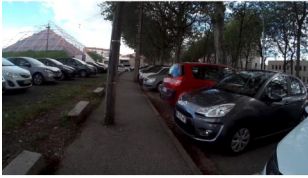
maisons individuelles (type Bouygues), puis des enfants qui jouent au ballon avec leur père à l'angle de la rue. Ensuite, je suis un instant une femme qui traîne un container de poubelle, et j'arrive vers une impasse où s'élève un ancien petit bâtiment industriel rénové en habitation. Le tablier de la chaussée est complètement ondulé. Visiblement, l'enrobé a simplement été versé dans la pente, mais ni aplati ni compressé.

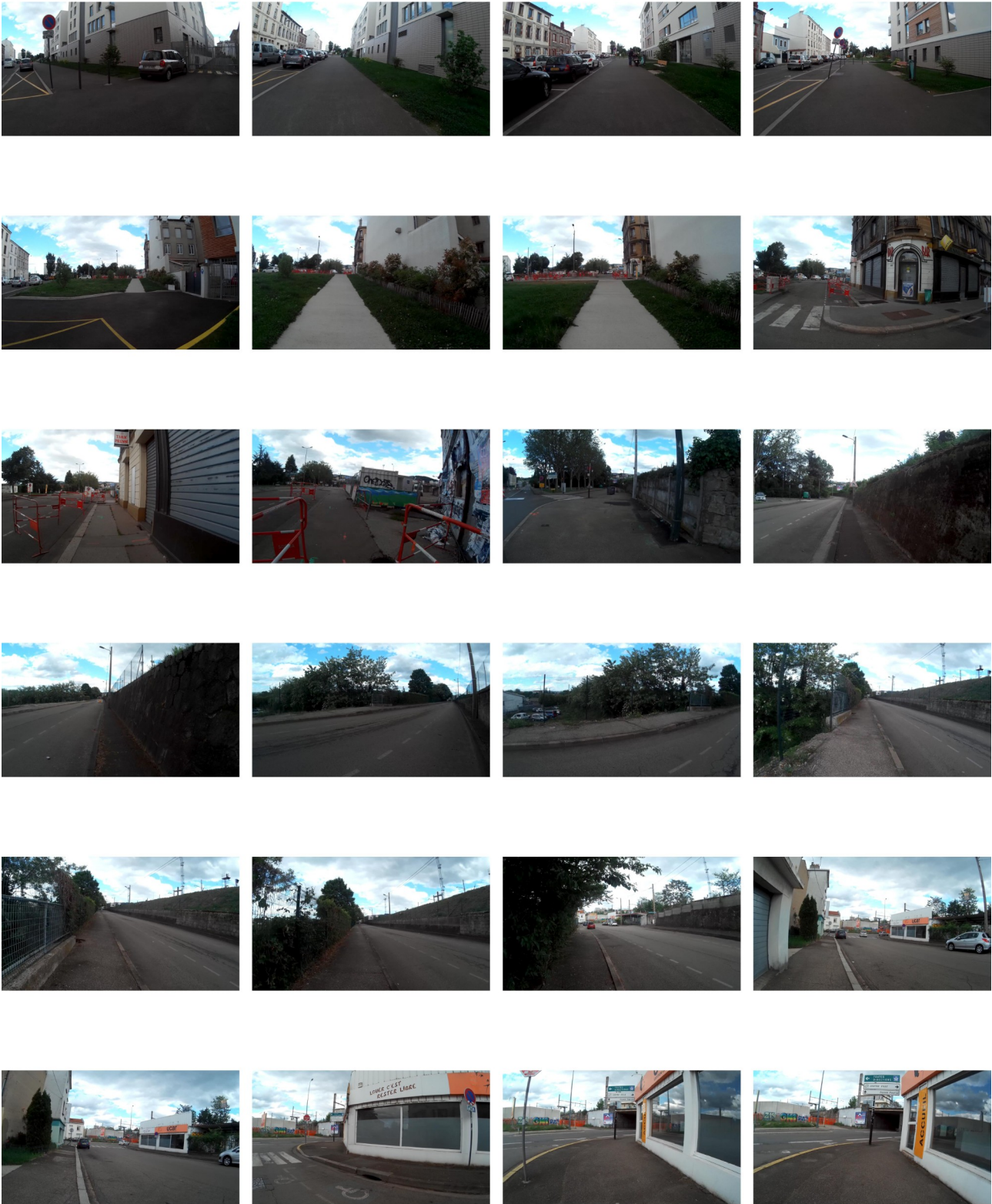














Par une attention visuelle aux espaces, cette marche nous fait saisir une succession de milieux en formation. Pour « faire forme », l'ensemble des éléments doivent être noués dans une trame perceptible. Une telle trame ou forme n'est pas perceptible en elle-même, mais sa rupture l'est. C'est exactement comme avec « l'ordre de l'interaction » de Goffman, qui n'apparaît jamais mieux que lorsqu'il y a de l'embarras (lorsque tout se passe normalement, on ne s'aperçoit de rien). Ces « milieux » ou ces « formes¹⁷⁰ » dépendent de tout un tas d'éléments, y compris des détails (poussière, couleurs du sol, continuité de l'horizon, patine ou éléments anciens). Ce qui importe c'est l'ensemble bien avant les parties, et de petits éléments sont susceptibles de jouer un rôle plus important que des grands bâtiments par exemple¹⁷¹. Les composantes sociales sont peu présentes ici, les lieux étant vides majoritairement. Mais une interrogation émerge sur les situations auxquelles on peut s'attendre selon l'état des lieux. En examinant ces espaces en détail, on comprend que le fil de l'intrigue est toujours celui de « l'engagement » (Goffman, 2013). Le sens émergent de la pratique des espaces est structuré par les formes d'engagement déduites de leur perception. Une constante enquête sur les formes en formation se produit, sur le degré d'accessibilité et de « sécurité », sur l'usage adéquat et la pertinence de notre place, et sur la nécessité du recadrage ou non de notre engagement.

Les éléments perçus sont moins appréhendés pour eux-mêmes, que par les relations qui les lient à l'entourage. Ces relations forment un fil que l'on suit, et qui nous maintient par sa cohérence, sa pertinence. Il nous maintient dans le présent, dans une perspective (liant passé et futur ainsi que « ici et là »), et dans une certaine « consistance situationnelle » dira-t-on. La vérification de la trame

170 « Qui dit forme dit soit contours morphologique, soit unité d'ordre, règle d'agencement d'un tout, donc structure, soit encore totalité signifiante irréductible aux éléments qui la constitue ; et qui dit « configuration » dit organisation, composition articulant et faisant tenir ensemble une diversité d'éléments reconnaissable comme une unité. » Quéré, 2003, p. 114.

171 « Mais si le tissu joue autour du solo du monument la partition de tout l'orchestre, mais si la ville, puissamment, est symphonique, cela veut dire aussi que toute note compte, qu'il faut faire attention, avoir une attention extrême. Et c'est ici que l'attention, qui doit composer avec le tissu, rejoint la mémoire qui s'en nourrit. [...] J'ai souvent été frappé, en Italie – et l'Italie est, on le sait, une réserve unique des traits urbains fondateurs –, par la qualité d'un éclairage sans violence et si discret qu'il semble avoir toujours fait partie du tissu la plupart du temps très ancien [...]. A quoi cela tient-il et d'où vient cette qualité qui donne aux villes italiennes, la nuit, cet air de partir au-devant d'elles-mêmes par le fait d'une ponctuation légère de l'espace ? C'est simple : il n'y a pas de réverbères mais des lampes suspendues au centre des voies par des câbles qui indiquent des tracés bien au-delà d'où l'œil normalement pourrait suivre et qui forment au sein même de la structure urbaine une sorte de toile d'araignée architectonique [...]. De surcroît, ces points, lorsqu'un peu de vent se fait sentir, oscillent en un mouvement étrange qui déplace le long des murs des théories d'ombres mouvantes. Il suffirait que, sous un prétexte quelconque (la « sécurité » ou autre fantaisie d'édile), on aille décrocher ces lampes [...], et qu'on les remplace par exemple, par ces boules lumineuses plus ou moins en grappes dont on a affublé, dans le reste de l'Europe, tant de rues piétonnes, pour affecter durablement l'être des villes italiennes et pour le diminuer plus profondément encore que ne le ferait la destruction, disons, d'un palais ou d'une église. » Bailly, 1992, p. 63-64.

formée par ces liens (de leur consistance et donc de leur fiabilité), est ce qui occupe et mobilise notre attention. Il s'agit de savoir si la perspective dans laquelle on s'apprête à se glisser, est praticable et fiable. Du coup, les éléments pertinents ne sont pas tant les espaces, que les réseaux et intrigues des liens qui les « font tenir » pour l'expérience. L'épaisseur temporelle compte, car elle est le signe d'une durabilité, d'un ancrage effectif. Il apparaît que dans cette espèce d'enquête micro écologique, les éléments pertinents sont ceux qui ont une certaine étendue, une certaine extension ou durée – les séquences trop courtes qui ne « font pas milieux » pouvant être négligées.

Dans cette traversée, on peut distinguer trois ensemble, ordres, ou « écologies » (Banham, 2008). Le premier ensemble est faubourien. Il est constitué par l'ancienne place du village de Montaud¹⁷², son église, les escaliers publics, une majorité de bâtiments de même époque (19^e), ainsi que par la rue Clovis Hugues et quelques vitrines à l'ancienne en bois ouvragé. La colline résidentielle, la cohérence historique et la petite centralité villageoise et commerciale, « s'alignent ». Des dissonances sont perçues : le grillage en kit, la table et les chaises en aluminium posées à l'angle sur le trottoir, le sol bitumé sombre de la place Girodet, les indices de délaissement de la rue (poussière incrustée aux murs, peinture écaillée, poubelles au milieu), les annonces commerciales voyantes. Tous ces éléments ne s'accordent pas avec cette forme, produisent des « faux-raccords ». En ce sens, ce sont des indices de non continuités, de changement de milieux ou d'ordre de pertinence. Le grillage en kit est une rupture esthétique et d'époque, le bitume gris sombre rompt une continuité établie par le sol en terre battue ocre et le bitume rouge. Les usures du temps, le délaissement et les annonces commerciales rompent aussi avec une rue ayant eu une fonction représentationnelle et un certain standing¹⁷³. Ce sont les indices d'un autre ensemble, sous-jacent, caractérisé par un changement de régime de l'espace, sous la forme d'une résidentialisation et d'une relative paupérisation.

Le second ensemble perçu est formé par les logements contemporains jouxtant la manufacture et le parc François Mitterrand. Ce sont des réalisations urbaines contemporaines qui offrent des cheminements larges et dégagés. Le « paysage » structure la perception dans cet ensemble. L'horizon y est présent par des vues lointaines continues et un aménagement arboré. Les usages sont résidentiels et récréatifs (loisirs dans les parcs). Les zones d'ombre épaisse forment des micro milieux dans cet ensemble. Les distances et les repères sont autres. Aussi, un bâtiment voyant (la

172 Rappelons qu'il s'agit de l'une des quatre communes annexées par Saint-Étienne en 1855 (Bonilla et al., 2005).

173 Cette rue est l'une des dernières, vers le Nord, du tracé orthogonal des rues de Dalgabio, plan ayant structuré la ville dans sa forme 19^e. L'aménagement du square Girodet et le prolongement vers la place Carnot en font cependant une « pièce urbaine » dans cette ville, à proximité de la grande manufacture d'armes et des faubourgs.

devanture rouge du Palais des expositions) fait sécession dans cette organisation visuelle régulière. Les ruptures dans cet ordre sont ceux des parkings en dalles de béton de la place Carnot, et la traversée incommode du boulevard Thiers avec le lavage de voitures. Cet ensemble propose un cheminement piéton confortable. L'omniprésence des espaces végétalisés, la continuelle présence d'un horizon lointain favorise un sentiment d'ancrage, écologiquement parlant, car les frontières de milieux sont ainsi moindres. Pourtant, cet ensemble est traversé par un autre type d'espace dédié à la voiture et clairement inscrit dans un autre réseau, d'autres usages. L'articulation entre ces espaces est souvent brutale et peu travaillée.

Le troisième ensemble est un espace périphérique animé où la voiture tient le haut du pavé. Le piéton cherche à s'intégrer dans un ordre dans lequel il est second. Il y a des espaces monotones et rébarbatifs pour le piéton – des rues dans lesquelles le piéton n'a rien à faire en principe (la rue du Puits Thibaud). D'autres espaces plus périphériques composent une écologie, par-delà le paysage hétéroclite, à travers une intensité d'animation articulant usages routiers et commerces, bureaux et logements. Il ne s'agit pas d'un boulevard mais d'une sorte d'avenue industrielle (la rue de la Montat). L'inscription de l'engagement principal est clairement pour l'automobile (accès-voitures aux commerces, stations, etc.). Les qualités piétonnières de la précédente écologie ne sont pas recherchées et mise en œuvre.

4.3. Traverser des configurations publiques. Histoires d'un parc

Les lieux portent les traces d'usages passés et présents, plus ou moins coordonnés avec une norme attendue. Certains lieux offrent des indices d'usages marginaux et incertains. Nous allons observer une dernière traversée dans ce chapitre. Pour cela, nous revenons dans le quartier paupérisé et d'immigration de Beaubrun – Tarentaize. La marche part du parc Sanguedolce (site du puits de mine Couriot)¹⁷⁴ pour aller à la médiathèque. C'est un espace que nous traversons régulièrement, car nous habitons à proximité.

La prairie du parc Couriot est un lieu que j'affectionne particulièrement. Cette ancienne gare de

174 « Dominant Saint-Etienne de ses deux crassiers, [le puits] Couriot a été édifié à partir de 1908. Il a longtemps été le principal siège d'extraction du bassin charbonnier de la Loire. Fermé en 1973, il est le dernier grand témoin de cette aventure, à l'origine du développement de la ville et de sa région. » Peyre, 2002, quatrième de couverture.

Le site est transformé en « parc musée » (musée 3000 m², parc 63 000 m²) en 2014, soit 40 ans après sa fermeture.

trilage d'un espace d'environ 150 mètres sur 70, est aujourd'hui une prairie (herbe et acacias), qui offre une ambiance sonore calme et une tranquillité précieuse au cœur d'un quartier industriel. Aussi, Couriot est un *hub* : une gare (avec 2 trains par heure pour Lyon et Firminy), de grands parkings et une entrée de ville. Dans le parc, des populations différentes se croisent. On y retrouve les « stigmates » de la pauvreté : saleté, déchets, négligence dans l'entretien, voire abandon. Un très grand parking-relais (sur deux étages) flambant neuf, est la plupart du temps au trois quart vide. La terrasse de cette grande surface bitumée sert d'aire de jeu automobile (pour dérapages contrôlés), de piste de roller parfois. C'est un coin où des jeunes se mettent à l'écart, avec leurs voitures ou non, pour être tranquilles, boire, fumer et autres. Il y a un aménagement paysager de qualité à sa lisière, mais quasiment à l'abandon (il a fallu 2 ans pour que soient enfin coupés les arbustes qui envahissaient le passage et enlevés des déchets jonchant l'accès). Cet aménagement est une entrée compliquée dans le parc, qui contourne le grand parking, et passe sous un tunnel sous la voie ferrée. Ce « tunnel Couriot¹⁷⁵ » est occupé par des Roms depuis des années, quelques personnes, une ou deux familles, que nous croisons régulièrement. Leur occupation de ce lieu sans aucun équipement occasionne une réelle insalubrité (il y a des rats) et un amoncellement invraisemblable de déchet (ils récupèrent des objets dans les poubelles). Un jour nous y avons surpris un homme en train de déféquer dans le parc. Comme nous l'a dit une personne, « quand tu passes là-bas, en fait tu es chez les gens ». Ils sont regroupés sous ce tunnel (y compris l'hiver), font du feu, y dorment sous des tentes, etc. Une petite passerelle piétonne, peu utilisée, relie le parking avec le boulevard urbain (périphérique intérieur). En face de la médiathèque, il y a un autre parking (55 places environ) qui lui est la plupart du temps plein. Cette « place » (qui n'a pas de nom car c'est un parking) est approximativement d'une surface équivalente à la place de l'Hôtel de ville. Il y a également un « raccord » un peu difficile entre la médiathèque et la place Johannes Merlat : le cheminement conduit à la place indirectement, entre des parterres compliqués de pelouses et de bordures en béton peu qualitatifs. Des dépôts d'encombrants jonchent régulièrement cette place le long de l'église. Dans ce quartier, les bris de verre sont courants au sol. L'espace n'est pas tant « dégradé » que mal entretenu. Lorsque des éléments sont cassés (poubelles brûlées, vitres des ascenseurs publics du parc et d'arrêts de bus brisées), ils sont parfois laissés en l'état des années avant intervention.

A propos de ce quartier, deux enquêtés nous ont dit : « on ne s'y sent pas bien là-bas », sans plus de développement. On s'y heurte à des indices signalant des mondes sociaux habituellement mis à l'écart des centres urbains. Ici, la pauvreté est visible et pèse sur l'expérience. C'est d'ailleurs dans cette zone que la journaliste du Monde a pris la photo illustrant son article « Le centre-ville miné par la pauvreté » qui a défrayé la chronique¹⁷⁶. Habitant dans ce quartier, nous avons eu du mal à accepter cet « état de faits » au début. Dans nos sorties régulières au parc, nous avons été confronté à différentes situations significatives restituant ce qui s'apparente à une configuration publique particulière¹⁷⁷. Dans cette configuration, nous nous sommes retrouvé dans un rôle qui ne semblait

175 La une du journal Le Progrès du 18 octobre 2019 titrait : « Couriot, le tunnel de la misère ». On trouve de nombreuses images aujourd'hui du « tunnel Couriot » sur Google. Le journal local a produit plusieurs articles sur le « tunnel » à partir de 2019. Pourtant, le phénomène existe depuis au moins 2016 – dès le début de notre enquête. Notons qu'entre la fermeture du site minier (1973) et la construction du parc (2014), le site a été une « aire des gens du voyage » pendant de nombreuses années.

176 Cf. p. 390.

177 Le cas marseillais, souvent considéré comme pertinent pour la comparaison avec cette ville, est intéressant à ce titre. Un récent voyage (2/09/21) du chef de l'État Emmanuel Macron à Marseille, a défrayé la chronique et occasionné l'annonce d'aides chiffrées ronflantes. « L'état des lieux » de la ville a choqué. La République vient en

pas être prévu.

Le quartier est assez mal entretenu on l'a vu. La maintenance et la rénovation du parc immobilier et du mobilier urbain y est moindre que dans les quartiers moins paupérisés. Le parc Sanguedolce affiche l'ambition d'être le grand parc du centre-ville, de porter le renouveau des espaces industriels. C'est en effet, un parc au traitement paysager assez subtil, qui jouxte les bâtiments du musée de la mine, intègre le chevalement du puits Couriot et le carreau de la mine, ainsi qu'un ensemble de traces du passé minier (bitume du carreau, heurtoirs de fin de voie de l'ancienne gare de triage entre autres)¹⁷⁸. L'entretien du parc est effectué par les services de la mairie, et par un organisme qui fait de la réinsertion par le travail (Carsat). Dans notre usage régulier du parc, les matins et soirs de semaine notamment, nous avons souvent croisé des agents en charge du ramassage des déchets. Nous nous sommes rendu compte que de nombreux rebus restaient. Nous leur avons signalé quelques fois, parce que nous en faisons le tour avec notre chien. Cette note de terrain rend compte de ces échanges :

L'homme qui ramasse les papiers au parc Couriot a une pince. Ainsi, il ramasse seulement les sacs en plastique et papier, alors que les bouts de verre sont plus gênants (ils ne sont donc pas ramassés, il faudrait un balai). Après que je lui aie montré un tesson de bouteille dans l'herbe, l'homme me dit « ah oui, mais il ne faut pas marcher dans l'herbe... c'est interdit de marcher dans l'herbe... » Je lui dis que cela m'étonnerait, étant donné que presque tout le parc n'est qu'une grande étendue d'herbe. Je lui dis que j'ai déjà signalé à ces collègues. Pourtant, il me dit : « Vous avez remarqué, depuis que je suis là moi, c'est mieux, non ? » Malaise, situation absurde et cynique. Un autre jour, alors que les agents sont en groupe, je m'approche pour leur signaler qu'il y a tout un tas de déchets là-bas. L'un me répond vertement : « Non mais de toute façon, y a que vous qui vous plaignez ! »

Les autres usagers du parc ne se plaignent-ils pas d'un entretien pour le moins limite ? Ou bien est-ce que les rares usagers du matin (promeneurs de chiens et joggeurs) ne s'adressent pas aux agents ? C'est comme si l'utilisateur, l'agent d'entretien, les services responsables étaient dans des sphères étanches qui ne partageaient pas un même souci (en l'occurrence l'usage du parc). Nous verrons un certain nombre d'autres situations qui accréditent l'hypothèse d'une configuration de mondes maintenus à distance. Ce parc est au croisement de différents espaces (l'ancien espace minier et le parc de centre-ville actuel, l'ancien faubourg ouvrier, le quartier prioritaire et le centre-ville). Nous avons vu que des Roms y demeuraient de façon régulière (sauf lors des périodes les plus froides).

aide à des quartiers scandaleusement « laissés à l'abandon » (« honte de la République »). Cette mobilisation médiatique ponctuelle, cache mal un processus de ségrégation socio-spatiale profond.

178 Le parc a été réalisé par Gautier Conquet et Corajoud.

<http://www.gautierconquet.fr/fr/projet/parc-musee-du-puits-couriot-schema-directeur/>

Ils en bouchent quasiment l'une des entrées, et ce côté est souillé de rebus et déchets en tous genres. Nous nous sommes habitués à une certaine cohabitation avec les Roms – en reconnaissant certains en ville. En revanche, l'état déplorable des abords du campement nous paraît anormal, et relever d'un problème de gestion de la part de la commune. Le problème n'est pas pour nous « les Roms » ou « l'incivisme des gens », mais le traitement inadéquat de la situation. Pourquoi ne pas loger les Roms ailleurs, si ce n'est parce que cet endroit est la plupart du temps désert, qu'il ne dérange personne – ou du moins, que les personnes qui pourraient en pâtir « ne sont pas en position de se plaindre » ? Nous formulons une demande qui nous paraît justifiée de « maintenance d'un usage normal ». Et cet agent nous renvoie à une « plainte », comme une mise en accusation personnelle (de travail mal fait). Bref, on nous fait le reproche de ne pas cadrer avec un fonctionnement, qui visiblement n'assimile pas ce genre de demande. Autrement dit, nous jouons un rôle citoyen de participation au traitement d'un problème (d'usage), et on nous dit que nous jouons un rôle qui n'est pas écrit sur le script, qui n'est pas prévu sur la scène, celui d'un fauteur de trouble plutôt « réac ».

Lors d'une de nos sorties dans ce même parc, nous croisons deux hommes trop bien habillés pour être de simples usagers de ce parc, comme nous le notons dans notre carnet :

Deux types dans le parc ce matin, l'un en polo vif coloré, *jean* bien propre avec une lanière de sacoche lui barrant le torse. L'autre plus petit, chemise pantalon à pinces, boucle de ceinture de ville. Ils sont de la mairie (je vois tout de suite qu'ils ne sont pas des usagers habituels du lieu – trop propres). Je vois qu'ils se dirigent en direction du « tunnel » des Roms, et je les aborde. Je leur signale que la cohabitation n'est pas toujours simple :

« Ils viennent toutes les années, ils vont rester l'été, comme les autres années, c'est quand même dur... »

- Nous on est de la mairie, on est venu voir... non, ils vont peut-être pas rester tout l'été...

- *C'est quand même pas l'endroit, c'est une entrée de parc urbain, y a quand même d'autres lieux pour les accueillir...*

- Oui, mais ils sont installés, on ne les déloge pas comme ça hein...

- *Oui c'est sûr... Mais bon, le parc il est très sale, y en a de partout...*

- Ah oui, ça c'est l'incivisme des gens... si les gens étaient plus respectueux... Oh et puis avec le géo-parc qu'ils vont faire, ça va peut-être s'améliorer... »

Je fais remarquer qu'il vaudrait peut-être mieux changer la manière de faire l'entretien que de vouloir « changer les gens », et qu'au fond, c'est quand même une responsabilité de la mairie.

- Ah oui, mais c'est un tâche sans fin... et puis avec l'incivisme... Vous savez, nos agents ils font ce qu'ils peuvent... »

Je fais remarquer qu'il faudrait peut-être changer l'outillage (râteaux et balais plutôt que pinces), et à nouveau, que s'ils veulent changer les gens... Je dis aussi que je nettoie parfois, que le problème c'est que si ça continue, on ne viendra plus dans ce parc :

« Et pourtant on y est attaché à ce parc, on l'aime ce parc... Moi j'ai pas d'enfants, mais y a des bouts de verre partout, dans l'herbe et tout, c'est quand même pas possible... »

- Ah oui, ça c'est les familles qui viennent ici... on sait... »

La situation rend compte d'une configuration particulière. Nous estimons qu'en tant que simple citoyen, nous devrions être préservés de ce contact avec la misère (l'odeur sous le tunnel soulève parfois le cœur), dans notre usage du parc. Ces représentants de la commune – de l'ordre public – fournissent un certain nombre de motifs de déresponsabilisation de la situation, quand à la gestion de l'état du parc : « Nos agents font ce qu'ils peuvent vous savez », et puis c'est surtout « l'incivisme des gens » qui est la cause du problème. Si pour fabriquer du public, il convient d'« élargir la participation et [d']internaliser les problèmes consécutifs à cet élargissement » (Joseph, 1998, p. 26), force est de constater que dans ce cas, les représentants de la commune tendent plutôt à externaliser les problèmes du domaine de leur compétence, et du public. « L'utilisateur » que nous sommes, avec ses « réclamations » de commodité ordinaire, fait moins partie du public, que les Roms en situation de grande pauvreté. C'est la leçon qu'on peut retirer de cette anecdote, et on peut s'en réjouir, car l'ordre des priorités est certainement respecté.

Mais si on saisit la situation du point de vue de l'urbanité, elle signale autre chose, un certain état du public. En passant par le relai des associations et des services municipaux, il y a « prise en charge » de ces grands précaires. Cela est certainement prioritaire par rapport à la prise en charge de notre demande d'entretien du parc. Mais cette situation signale un état du public qui a à faire avec des questions de grande précarité, et qui n'a pas à faire à des questions d'agrément. Le public du parc n'est pas censé faire des réclamations sur sa maintenance – et cela paraît « réac » en effet, sauf si on traite la question de la précarité *et* la question de l'agrément. La situation est prise en charge comme un problème social. Quant au problème public de cohabitation des usages, il est nul et non avenu. Ce quartier et ce parc (qui en fait donc partie), sont des lieux des marges du social, qui n'ont ni les mêmes problèmes, ni les mêmes exigences, ni les mêmes traitements que les autres lieux publics.

Une dernière anecdote à propos de ce parc Couriot. Ce parc avait initialement 4 entrées. L'une, contournant le parking et passant par le tunnel occupé par les Roms, est très peu utilisée. Une autre donne sur une rue (la rue de l'apprentissage) qui appartient plus à une zone industrielle (passante en voiture), qu'à la ville proprement dite. Elle est donc aussi relativement peu utilisée. Une autre, jouxtant le musée de la mine, est également à l'opposé du côté ville, disons côté-faubourg. Elle est donc d'un usage peu courant, pour les usagers du parc, sauf pour les personnes qui habitent de ce côté ou ceux venant en voiture. La quatrième et principale entrée, est l'ancien passage pavé menant au carreau de la mine. Donnant sur la voie ferrée, il faut traverser un passage à niveau, et avant le « boulevard urbain », et avant, une « place » avec une station-essence. Cette entrée est flanquée

d'acacias et de plantes vivaces, donnant une ambiance de friche plutôt réussie. Autant dire que l'accessibilité à ce parc urbain n'est pas facile. En 2017, une passerelle enjambant le parc a été construite, conduisant au musée de la mine sans passer par la route passante et faubourienne. Une entrée a alors été ajoutée depuis cette passerelle, avec des escaliers et un ascenseur. C'est devenue « l'entrée principale », la plus directement accessible – les autres entrées étant difficiles d'accès. Pourtant, cette entrée est assez peu utilisée, parce qu'elle débouche sur une route faubourienne, au-dessus d'une station-essence.

Le parc et le quartier font partie d'une zone en rénovation urbaine. L'un des aménagements urbains les plus importants a porté sur l'avenue Augustin Dupré, axe qui aboutit en face de la gare du Clapier et qui se trouve dans la continuité de la rue Michel Rondet, conduisant directement au centre-ville¹⁷⁹. Théoriquement, avec une telle disposition rectiligne (au bout de l'allée, la gare), l'entrée du parc aurait dû se trouver dans ce prolongement. C'est en effet, le trajet le plus direct en provenance du centre, celui qui évite de passer par des rues de faubourgs industriels très roulantes et peu amènes au piéton. De fait, une entrée s'est naturellement constituée dans ce prolongement, par la gare. Nous allons en raconter la petite histoire.

D'abord – ils me pardonneront de le noter – des lycéens du lycée professionnel (ou d'un autre établissement) de la rue de l'apprentissage, ont descélé un grillage. Arrivant à 8h en train (pour beaucoup des communes de banlieues), la traversée du parc les conduit en effet directement au lycée, évitant de longer le boulevard urbain puis la rue de l'apprentissage, des rues particulièrement roulantes et aux abords revêches (grillages, déchets, gaz d'échappement, bruit, etc.) D'après nous, ils ont les premiers descélé un pan de grillage et des poteaux, laissant ouvert le parc sur le quai de la gare. Le trajet pour aller au lycée est en effet nettement plus agréable en traversant le parc. Cela a cependant causé des problèmes, laissant le parc directement ouvert sur la voie ferrée, ce qui est problématique pour un usage du parc avec des enfants ou un chien. Ainsi, la commune ou la SNCF s'est attachée à re-sceller les poteaux et le grillage, pour résoudre le problème, protégeant ainsi les enfants de la proximité du quai de gare, mais empêchant les lycéens de passer par là. L'ennui, c'est que les lycéens en question, et peut-être d'autres personnes, ne l'ont pas entendu de cette oreille. Ils ont re-descélé le grillage. Nous avons compté le nombre de ces « descèlement – re-scèlement », car cela devenait absurde. Nous en avons comptabilisé une dizaine. Au point que nous avons demandé un jour à l'équipe qui s'occupait du rescèlement, si cela ne leur paraissait pas absurde. Ce

¹⁷⁹ Le parc est situé à 700 mètres environ de l'hypercentre.

à quoi ils ont répondu : « Nous, vous savez, des chantiers comme ça à 700 €¹⁸⁰ fait en deux heures, on en redemande ».

Mais d'autres personnes s'en sont mêlées. N'oublions pas que, si en descendant du train, la traversée du parc était particulièrement pratique, nous avons enfin, avec cette « entrée sauvage », une entrée naturelle du parc par l'avenue directement reliée au centre-ville. Pendant que les lycéens se faisaient un passage par le parc, d'autres personnes profitait également du passage sans faire les détours évoqués plus haut. Après cette bonne dizaine de « descelllement-rescelllement », la SNCF ou la ville ont décidé de dresser une barrière en dur ne pouvant pas être descellée, avec des barreaux. Cela a mis fin à ce petit jeu. Sauf que la barrière en dur ne s'étendant pas sur la totalité de l'enceinte, les gens (maintenant des usagers du parc – même si les lycéens ont été sans doute à la pointe de ce « mouvement ») ont fait des trous dans le grillage un peu plus loin. Trous qui ont été à nouveau bouchés, puis reperçés. Pensons aux responsabilités civiles et aux assurances qui devaient être sur l'affaire, aux conducteurs de train qui klaxonnaient avec la trompe « comme des malades »¹⁸¹ pour avertir des gens qui traversaient les voies (oui, car cette petite gare ne comporte ni passerelle, ni passage sous-terrain), sans parler des gens avec chiens indociles qui allaient explorer le ballast du chemin de fer...

Finalement, les choses sont rentrées dans l'ordre. Les services municipaux n'ayant pas construit cette passerelle ou ce passage sous-terrain (puisque'ils ont fait l'entrée du côté de la station-service), la SNCF (il nous semble que la responsabilité leur échoyait) n'ayant pas tout barricadé en dur, l'entrée naturelle dans le prolongement de l'avenue est devenue officieuse et utilisée par un grand nombre de personnes (nous-mêmes, même si nous avons résisté au début, en passant pendant longtemps par le « tunnel des Roms »). Des trous dans le grillage, sont devenus pérennes et plus récemment deux barreaux ont été écartés laissant le passage. Les choses sont rentrées dans un certain ordre. Les choses n'ont pas été prise en charge par la puissance publique pour proposer une entrée sécurisée et décente, dans le prolongement de cet axe urbain. L'accès « construit » par les usagers est devenu pérenne, ainsi que le danger de la traversée de la voie, le risque de sortie des enfants et des chiens du parc, les klaxons de trains, etc.

Les lycéens qui créent un passage traversant dans le parc n'expriment pas un simple besoin circonstancié impérieux, ils expriment un droit à user de l'espace selon leur besoin, à traverser. Le

180 Nous citons de mémoire, les chiffres n'étant pas forcément exacts.

181 Nous entendons cela de chez nous.

problème n'a pas été pris en charge par « le public », mais par une autre entité collective, en dehors des circuits politiques. Il y a eu des prises en charge par des institutions, mais les réponses au problème sont demeurées partielles et inefficaces. La participation n'a pas été élargie au point d'intégrer la nécessité d'une entrée dans cet axe, mais, d'une façon étrange, cette entrée est advenue. Il reste sans doute du travail dans l'élargissement de la participation publique aux habitants, et dans « l'internalisation des problèmes consécutifs à cet élargissement » (Ibid.). L'histoire de « l'entrée sauvage » du parc est celle de la construction d'une commodité d'usage, qui n'est pas passée par le circuit public. Plus exactement, « le public » et les usagers y ont été en opposition et n'ont pas su trouver d'entente. La puissance publique est restée sourde à cette « demande » (qualifiant sans doute de vandalisme le percement de cette entrée), quand les usagers sont restés sourds à l'insistance des services publics à refuser ce point d'entrée. Si compromis il y a, c'est dans une ignorance mutuelle des problèmes, plutôt que dans un traitement en commun. On ne peut pas parler de coordination.

Conclusion du chapitre

Cette enquête sur l'ambiance et notre expérience interroge l'environnement et notre place en son sein, au travers des « transactions » que nous opérons avec lui. L'expérience doit être examinée avec précision, pour en saisir les « invites » multiples (et leurs agents). Les intrigues de l'accessibilité et de l'aisance nous renseignent sur des formes, usages, ou associations effectives, en souffrance, en attente – pour nous. Avec ces traversées nous enquêtons sur les pertinences (micro écologiques et micro sociologiques), co-construites avec les autres et inscrites dans l'environnement, sortes d'intrigues ordinaires de l'expérience. L'urbanité apparaît ainsi comme une « texture pragmatique » (Licoppe, Figeac, 2014), constituée des coordinations qui y ont cours – coordinations faisant feu de tout le bois qui veut bien y participer. Ces liens, coordinations ou engagements sont plus ou moins effectifs, activés ou empêchés, et réciproques, et forment des situations et des ambiances plus ou moins étendues. Les éléments entrant en jeu dans cet espèce d'ouvrage de l'urbanité sont moins des « choses inertes » (Latour, 2021), que des choses en relations et en coordinations, et des environnements où un soin de la continuité (matérielle, esthétique, temporelle, signifiante, d'ambiance, d'aisance) est perceptible.

Les caractéristiques de cette « ville-faubourg » (Merriman, 1994) perturbent notre conception de l'urbanité. Certains éléments appartenant au registre des marges (pauvreté, mauvais entretiens, contacts non civils) bousculent nos attentes. Ainsi, des doutes adviennent quant à une forme de souci partagé en commun. Une « ville-faubourg » a la particularité de rendre mitoyens des populations habituellement « classées » (et séparées) spatialement et socialement. Les frontières, les passages et les raccords, sont donc ici particulièrement importants, par la « traversabilité » et l'accessibilité qu'ils gèrent. Le suivi de ces « réseaux » de l'expérience a quelque chose d'erratique. C'est ainsi que la ville appelle un apprentissage de la composition de notre engagement, et des actions spécifiques à mettre en œuvre (nous le verrons) – éléments importants pour le maintien d'une habitabilité. La ville – toute ville – nous fait faire l'expérience de la contiguïté. Elle fait de nous, moins des citoyens que des « mitoyens » (comme le dit Isaac Joseph), ou plutôt des citoyens par mitoyenneté – notre participation dépendant essentiellement de liens activables de proche en proche. On peut dire que ces « enquêtes en traversées » nous renseignent sur quelques formes de « l'en public » et l'en commun, en cette ville.

CHAPITRE 2. DES RASSEMBLEMENTS URBAINS ORDINAIRES.

Introduction du chapitre

Une ville, ce sont des lieux, mais ce sont aussi des personnes qui les habitent et les traversent. Une ville se donne en rassemblements de personnes, qu'il importe d'observer pour saisir le sens qu'ils ont, les enjeux qu'ils comportent. La grande majorité des enquêtes de terrain produites sur la ville sont surtout des « ethnographies *dans* la ville »¹⁸². Que pourrait-être l'ethnographie *de* la ville¹⁸³, si ce n'est une ethnographie de ses espaces publics ? C'est par l'intermédiaire des travaux de Goffman (2013), et précisément autour de la notion d'« engagement », qu'une telle perspective nous paraît praticable. Nous allons prendre les choses simplement, en suivant la démarche ethnographique classique définie par Mauss, selon laquelle « il est essentiel de ne rien déduire *a priori* : observer, ne rien conclure »¹⁸⁴. Nous allons voir ce qu'une telle démarche peut apporter de compréhension sur la ville comme milieu d'interactions ordinaires, sur les types de situations qui y prennent place.

Pour saisir ces rassemblements sociaux, nous avons observé les places et les transports en commun essentiellement. Si le premier chapitre aborde la ville en mouvements, en lignes et en réseaux, celui-ci traite de situations sociales. Ces situations sont observées dans leurs durées et étudiées au prisme de concepts de la micro sociologie, et plus particulièrement celui d'« engagement ». Nous observons certaines « épreuves de la réciprocité » et formes de « l'action conjointe » (Joseph, 1998) en ces rassemblements. Cela nous conduit à une réflexion sur les formes du lien civil ordinaire de cette ville-faubourg.

182 « Interestingly enough, most classic ethnographies of city life – older and modern – are studies of the parochial realm. [...] [I]t is the world of neighborhood of friend and kin networks, and of acquaintances that has been lovingly documented by urban sociologists and anthropologists [...]. And disattention to the public realm is quite reasonable, given the long tenure of the belief that nothing social or nothing socially important occurs there. » Lofland, 1998, p. 22.

183 Distinction proposée par Hannerz, 1996.

184 Cit. in. Laplantine, 1996, p. 9.

1. Des situations dans la ville

1.1. Qu'est-ce qu'un rassemblement public ordinaire ?

Les descriptions suivantes tentent de saisir par l'écriture « ce qui se passe » - question que Goffman (1989) place au cœur du « travail de terrain » en sociologie. Nous allons restituer ici de larges extraits de descriptions de type « main courante » qui nous permettront de rendre compte de la progression du processus de compréhension. Ces descriptions nous mèneront au cœur des situations de rassemblements publics ordinaires. Notre regard s'est organisé progressivement, passant d'un regard de type « grand angle éloigné », à des focalisations sur des scènes plus précises. Nous verrons ainsi émerger le thème des civilités ordinaires.

Commençons en nous transportant sur une terrasse de café par une fin d'après-midi de printemps, sur l'une des places centrales de la ville :

Place du peuple mercredi 18 mai 2017, 18h :

La lumière s'est atténuée. Nuages, une teinte grise générale. On distingue moins bien les détails de l'architecture autour. Des gens restent aux terrasses des café (où je suis), et sur les assises autour des arbres. Un groupe de jeunes avec des chiens, d'où des éclats de voix et aboiements montent régulièrement. Un autre groupe de jeunes vu en arrivant, est placé derrière le kiosque de cordonnerie, presque caché, en retrait du passage. A l'une des tables à côté, un groupe de jeunes filles, dont une avec un foulard sur la tête. Aboiements multiples, des voix d'ivrognes enroutées, « Ta gueule ooohh ! ». Derrière moi deux jeunes, 25 ans, parlent en arabe. A une autre table, trois jeunes femmes maghrébines bien habillées, une avec un petit blouson en cuir. Autre table, deux jeunes et un homme plus vieux (Maghrébins). Autre table : trois jeunes Blancs, une chemise rayée bleu ciel et cheveux coupés courts. Quatre personnes viennent s'installer, deux femmes et deux hommes plus âgés, avec un look syndicaliste CNT (habillés en noir et au style alternatifs discret), les hommes en jeans noir et sweats capuche, les deux femmes, habillées « plus normalement ».

Au centre de la place, des assises sont disposées autour de petits arbres sur lesquelles je vois : deux chibanis¹⁸⁵, deux autres chibanis, trois jeunes filles maghrébines, un couple avec poussette et bébé, deux chibanis pas très vieux, un couple âgé, Blancs, deux femmes maghrébines et un homme de 35 ans, deux jeunes Blancs en train de partir, ainsi qu'un autre couple âgé, blanc ; un homme âgé, anorak rouge qui téléphone, un cabas de course à ses pieds. Au total, cinq assises carrées, dont une avec un arbre bien touffu. Le grand groupe avec les chiens s'y trouve, ils sont une douzaine. Un homme jeune torse nu, avec deux chiens à ses côtés, revient vers le groupe.

185 Nous utilisons le terme pour désigner des hommes maghrébins âgés.

« Chibani [...] vient de l'arabe maghrébin et signifie vieux, vieillard, ancien ou encore « cheveux blancs ». Initialement le terme est utilisé pour désigner dans leur propre langue les familles de combattants harkis, émigrés en France sous la pression des indépendantistes algériens et dont les membres sont parvenus à l'âge de la retraite. À partir du début du XXI^e siècle, le terme est appliqué à une catégorie de population originaire d'anciennes colonies françaises (majoritairement du Maghreb, et dans une moindre mesure Afrique subsaharienne et Extrême-Orient), émigrés en France durant les Trente Glorieuses (1945-1975) sans réussir à se forger une situation stable en France et parvenus à l'âge de la retraite dans des conditions précaires. » <https://fr.wikipedia.org/wiki/Chibani>

Les trams passent, dans deux directions différentes en même temps. Les chiens aboient. J'entends derrière moi une phrase en arabe dans laquelle émerge « Ouah ouah ouah !... ah, nique les Français ! » Une voiture de police municipale passe au milieu, va vers le groupe à chiens. Ils parlent avec eux. Un tram passe. A ma droite un groupe d'ados (15 ans) se rassemblent debout. Il y a 11 chiens au moins dans le groupe, certains prennent leurs affaires et partent. Un tram passe bruyamment. Une forte rafale de vent. Un jeune crâne rasé, typé maghrébin passe et repasse, tapotant nerveusement une bouteille d'eau vide, avec une doudoune à manches courtes, bras nus. Les policiers ont fait partir le groupe à chiens qui reste néanmoins un peu plus loin, à l'angle de la place. Les trois policiers restent sur la place, debout, bras dans le dos. Du vent à nouveau (le temps est changeant). A un autre endroit de la place, il y a un arbre avec un tour en bois très bas, sur lequel est assis un couple (de type maghrébin) avec une poussette. Elle, jean déchiré, a un air un peu garçonne. Lui est plus vieux. Ils sont restés un moment, ils sont maintenant debout et tergiversent. Deux autres jeunes en T-shirt blancs, costauds, sont cette assise basse. Derrière, il y a une sucette publicitaire : « Opéra, Nabucco, Verdi ». Le couple à la poussette part. Le temps tourne gris. Orage ? Sur la terrasse où je suis, une fille rejoint les trois « chemises rayée ». Un groupe d'ados, blancs, coiffés et légèrement *grunge*, passe. Une jeune ado, petite, passe seule, elle a l'air dégourdie et joyeuse. Plus loin à droite, les terrasses vers le Tabac sont vides. En face, il y a 2 camionnettes bleues GDF urgence gaz. Il y a d'autres terrasses en face : pas beaucoup de monde. La pluie arrive. La serveuse déploie les stores.

Les boutiques donnant sur la place : Bar Alta Mente, Monoprix, Caroll (habits), Tabac bar, Free, Pimki, Carina (chaussures), Zara, Rouge gorge (lingerie), Du pareil au même (habits enfants), Wagon bar thé, Cœur de blé boulangerie salon de thé, La pause brioche, Piery, Zara, Plaza liquidation totale, pharmacie, Le temps des fleurs, Casino City, kiosque clé minute, Droguerie, Club Méditerranée. Un tram. Moins de passage. Un groupe arrive en face de moi et se disent : « ça va ? - ça va et toi ? - 3-1 ! J'ai battu tous mes records ! ».

Les passants : une femme avec jeune fille, un couple jeune, une ado fille cheveux bouffants, trois jeunes trapus au type bulgare, trois filles ados qui avant étaient assises sur un bloc de pierre à côté des camionnettes GDF, 2 filles petites et un grand à casquette, maghrébins, 2 hommes de 40 ans stylés classe, une ado avec casque chemise à carreau rouge et noire, la femme et sa fille repassent, une jeune fille au téléphone, 3 jeunes Blancs « classes », une femme aux cheveux gris, deux femmes jeunes de 20 ans avec poussette (typées slaves), un homme âgé en jean refait son lacet avec son cabas de courses, deux filles beurettes post ados boivent de l'Oasis, deux hommes en chemises classes, deux femmes rondelettes avec tresses rasta blondes, lunettes, jean et blouson, une mère et sa fille avec lunettes, sérieuses, une femme seule élégante, l'air un peu triste avec un sac en papier (courses vêtements), deux Maghrébins avec barbes et crânes rasés, habits de sport et casquettes rouges, pantalon larges et bermuda pirates, une femme yeux cernés avec poussette (typée libanaise?), une jeune femme en noir avec une clochette à sa chaussure, un homme arabe, sérieux, 35 ans, qui téléphone. Un fourgon de police passe, une femme et sa fille parlent, blanches, un couple un peu âgé blanc, une femme cheveux courts, une mère et sa fille ado qui grignotent, une femme seule jeune, 2 femmes âgées blanches sac à main et cabas, une voiture de police municipale passe doucement et fait le tour de la place. Une femme seule blanche, un groupe de familles arabes, 4 mères, 2 poussettes et 3 gamins de 6 ans me frôlent et me regardent, [...] 3 jeunes femmes délurées avec des airs « de cité », cheveux teints en rouge et en blond, l'une des trois est moins jeune, 2 femmes voilées de foulards, un couple d'homme classes en gris blancs, 2 jeunes arabes 25 ans, 2 jeunes blancs 25 ans, 2 femmes âgées (Portugaises ?), un couple piercé blanc, un homme arabe marche lentement en roulant les épaules 35 ans, un homme noir 40 ans, une femme blanche (Espagnole?) à vélo, 2 hommes arabes de 40 ans vont sur une assise en face. Les trois délurées donnent de la voix avec force gestes, partent reviennent, se montrent (sont-elles saoules ?) me passent devant et me regardent fixement (une à l'âge de leur mère, elles ont l'air « pompette »). Une vieille femme avec une canne (elle écarte quelque chose par terre avec sa canne), deux femmes blondes 35 ans, élégantes, un homme avec un kufi sur la tête vient s'asseoir, un homme jeune, blanc, sweet capuche et bermuda, une femme de type russe, jeune, habillée élégante style artiste. Les 3

délurées repassent, avec leurs jeans moulants, partent. Un couple d'ados (blancs), 18 ans, s'embrassent au centre de la place en se caressant, et partent.
Le temps : gris. Les cloches d'une église retentissent à mi-distance.

Avec une telle description, on est tenté de se dire qu'« on n'y voit rien »¹⁸⁶. Du moins, la question du choix des éléments pertinents donnant sens à la situation n'est pas tranchée. *A priori*, tout compte, et la description vise à saisir la situation de la façon la plus détaillée afin de pouvoir l'examiner le plus « objectivement » possible, et donc de pouvoir choisir ce qui est pertinent dans l'ensemble des « faits ». Ici, la densité des coprésences et le mélange de personnes qui passent et de personnes qui séjournent temporairement, rendent la description un peu confuse. On voit pourtant plusieurs choses. D'abord, nous voyons que les protagonistes de la scène n'interagissent pas tous ensemble, mais par « unités de participation » (Goffman, 1973b). Ils sont appréhendés et décrits selon plusieurs critères : leur qualité de membres (ou non) d'un rassemblement – ou d'unité de participation (en groupe ou seuls), leur sexe, leur âge, leur phénotype (parfois incertain), des caractéristiques de leur apparence diverses comme leurs vêtements ou des objets qui les distinguent (un sac en papier, un cabas, une canne¹⁸⁷, etc.) Il y a aussi des éléments environnementaux qui s'invitent dans la scène (le temps qui tourne à l'orage, les trams qui passent, la police qui passe, l'architecture, le mobilier urbain, les enseignes). Certaines paroles saisies à la volée font également partie de la scène, ainsi que certains « contacts » avec une teneur particulière (échanges de regard). On s'aperçoit qu'il y a beaucoup de personnes ayant des phénotypes différents, dont les principaux sont « Arabes ou Maghrébins » et « Blancs »¹⁸⁸. Il y a aussi beaucoup de jeunes des deux sexes.

La question du choix des catégories utilisées dans la description est importante. Certaines paraissent « évidentes », comme l'âge, le sexe, l'apparence vestimentaire, alors que d'autres semblent plus

186 A propos du livre de Perec (2008) intitulé « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien » (véritable exercice de style oulipien), un collègue anthropologue nous a dit : « mais en fait, il n'y voit rien sur cette place ! » L'expression « on n'y voit rien » est aussi le titre d'un livre d'histoire de l'art (Arasse, 2013), sous-titré « descriptions ». Il aborde précisément la question du déploiement coordonné du regard et du sens.

187 Ces éléments ne sont pas si anodins qu'ils en ont l'air. Ils comportent des « ferments d'intrigue » comme l'a bien compris le cinéaste Hitchcock. En effet, dans certaines scènes de foule de ses films (Hitchcock, 1959), des personnages se distinguent parce qu'il porte un escabeau, ou une contrebasse, ou encore parce que les portières de l'autobus de referment sur eux. Il s'agit parfois du metteur en scène déguisé en figurant. Par ailleurs, le fait que notre chien aboie lorsqu'une personne est accoutrée d'une manière anormale (grand chapeau, portant de grands objets par exemple) signale qu'il y a des formes d'accoutrement habituelles et d'autres qui le sont moins. Elles ne sont pas forcément objet d'alertes, mais peuvent « interpeller ».

188 Précisons qu'il ne s'agit ici que d'une tentative de dire le visible. C'est la manière la plus simple et adéquate, selon nous, pour dire les phénotypes. Le terme de « français » (bien qu'utilisé dans le sens commun) ne convient pas, car on ne peut pas saisir une nationalité *de visu*. Les termes de « Blanc » et de « Noir » renvoient à une caractéristique visible – et conviennent en ce sens. Pour dire le phénotype et la couleur de peau d'Afrique du Nord, le plus simple est le terme « Maghrébin » ou « Arabe ». La solution peut-être plus juste et scrupuleuse, d'user des termes « de phénotype européen », « africain » et « nord-africain » n'a pas été retenue, car elle alourdit les descriptions considérablement.

sujettes à caution – comme les phénotypes. Nous avons décidé de les documenter en tant qu'élément visible, et présentant qu'ils pouvaient avoir leur importance. Le fait que cette catégorie soit « sujette à caution » est significatif, peut-être, de notre posture, et du dilemme moral qui y est couramment associé dans le contexte républicain français¹⁸⁹. La description montre ici que ces phénotypes sont particulièrement mélangés, et que plus ils sont divers, moins ils paraissent pertinents. Pourtant, certains *ethos* (comportements, styles vestimentaires) sont liés à des cultures. La question sous-jacente importante est celle d'une éventuelle « racialisation », qui rendrait les phénotypes non seulement pertinents mais « situationnellement » conflictuels et exclusifs, comme cela peut parfois être le cas aux États-Unis entre les Noirs et les Blancs (Anderson, 2011). Ce n'est pas le cas ici.

Une ambiance générale, une animation, un flux et un mouvement constants, forment le fond sur lequel se découpent des groupes, des personnes, des occurrences. C'est le cas lorsque des personnes parlent plus fort que le fond sonore moyen, lorsqu'ils ont des gestes plus rapides, ou qui paraissent erratiques (à la finalité incertaine) – comme c'est le cas des « trois délurées » qui ont « l'air pompette ». C'est bien sûr aussi le cas lorsqu'une scène dans la situation se délimite, avec des propriétés et des échanges focalisés, comme lorsque les policiers demandent au groupe de jeunes gens avec les chiens de partir. Notons que des phénomènes s'imposent inopinément au milieu de la situation (comme des « inserts¹⁹⁰ »), et occupent le devant de la scène (par exemple le passage du tram bruyant, une forte rafale).

Notre description ne saisit pas de détails ou de « gros plans », mais plutôt des apparences et des surfaces¹⁹¹. Ne sont alors perçues que des caractéristiques génériques assez pauvres. Toutefois, ce qui est perdu en profondeur est gagné en largeur, pour ainsi dire, à la façon d'un grand angle. Nous avons à faire à une « situation »¹⁹² plus qu'à des personnes. Cet élargissement rend compliqué la

189 Jarrigeon (2007) évoque la véritable peur qu'elle avait d'appréhender la question de l'ethnicité dans les lieux publics.

190 Terme cinématographique désignant un « plan généralement bref introduit entre deux plans ordinaires » (<https://www.cnrtl.fr/definition/insert>). La question du « sens » et de l'homogénéité que comporte une collection de plans variés est au centre des grands films expérimentaux muets sur la ville (Vertov, 1929 ; Ruttmann 1927). L'écrivain Dos Passos (2002) utilise également ce procédé de l'insert pour restituer l'expérience urbaine foisonnante de Chicago, faite d'occurrences faisant irruption dans l'attention et donc dans l'intrigue (comme des spots publicitaires). Une partie de la « recherche littéraire » explore ces écritures du montage et du collage, interrogeant leur potentiel à « faire récit » (Jeannot, 1997).

191 La mode est l'art des apparences (vestimentaires) et des surfaces. Le terme « modernité » en est issu, rappelons-le.

192 « Je définirais une situation sociale comme un environnement fait de possibilités mutuelles de contrôle, au sein duquel un individu se trouvera partout accessible aux perceptions directes de tous ceux qui sont « présents » et qui lui sont similairement accessibles. [...] Des règles culturelles régissent la manière dont les individus doivent se conduire en vertu de leur présence dans un rassemblement. Quand elles sont respectées, ces règles de brassage organisent socialement le comportement de ceux engagés dans la situation. » Goffman, 2016, p. 180-181.

saisie de leur intention, de leur pensée¹⁹³ et du sens de leur action. Les actions individuelles se diluent dans une configuration d'ensemble qui est essentiellement indéfinie en terme d'action et de signification. Du coup, les éléments deviennent signifiants surtout selon qu'ils s'inscrivent dans l'atmosphère ou qu'ils contrastent avec elle. Il semble que plus la densité est importante, et plus rares sont les personnes et les groupes qui s'en distinguent. Les différences et les petites excentricités vestimentaires sont comme absorbées dans le passage incessant et le renouvellement des personnes. Seuls les groupes qui délimitent franchement une situation au sein de l'« occasion sociale¹⁹⁴ » prennent du relief (le groupe des jeunes avec les chiens, les « trois délurées » qui se font remarquer par des gestes erratiques). Des « scènes » (ou définitions situationnelles) délimitent leurs propres cohérences et sens parce qu'elles se distinguent d'un fond régulier et moyen.

Voyons une deuxième description, de même type, à un autre endroit et à un autre moment.

11h45, vendredi de printemps, terrasse de café place Badouillère, temps agréable.

Un passage piétons : ça passe beaucoup. C'est un carrefour compliqué, dense et spacieux, les trottoirs sont larges à certains endroits et moins à d'autres. Le passage d'enfants avec leurs mères, ils se cachent à l'angle. Il y a une mixité, mais surtout des Blancs de tous âges. Une femme seule, de jeunes étudiants, des enfants, un vieil homme, une vieille femme. Le « ding » du tram. Le café coûte 1€40, et 1€50 avec un verre d'eau. Il n'y a que des Blancs âgés à l'intérieur, et un homme noir. Café, jeux et courses. Un homme à l'air schizo, gros, qui fume nerveusement et regarde fixement. Des voitures. 24°C affiché de l'autre côté de la rue. Derrière moi, un chauffeur de taxi prend un rendez-vous au téléphone, une course pour l'aéroport. Il appelle sa femme ensuite : « Une escalope pannée... bien fine hein ! » Des hommes âgés en costume, le son feutré de grosses voitures qui roulement lentement. Une boîte aux lettres jaune vif. Un jeune Maghrébin en espadrilles vient poster une lettre, des femmes âgées et chics, pas mal de vieux Blancs, une odeur de cigare, un tram qui traverse, des pigeons qui viennent tout près. Les pas et vitesses variés des piétons. Une jeune femme en jean marche très bien avec des talons aiguille. Peu de choses, si ce n'est la répétition du passage ? Voitures, démarrage au passage piétons, enfants, jeunes, vieux et entre deux âges, pigeons, piétons sur la place, tram, jeunes typés maghrébins en sportswear, étudiants élégants, vieux un peu élégants. Musique dans la voiture qui est ensuite coupée au feu. Un ado trotinant et sautillant, un gamin diffuse de la musique sur son téléphone, une belle jeune femme mange une salade en marchant – elle prend un plaisir visible, un gamin sur un grand skate, un scooter roule sur le trottoir doucement, des groupes d'enfants, sortant d'un collège sans doute. 12h05. Le lieu est agréable. Une sonnerie, entre alarme et clochette, retentit. Passage d'une voiture avec un chanteur en *voicoder*, un homme manque de trébucher sur la marche du trottoir. Des gamins traversent au milieu, une voiture les klaxonne. Une voiture de la police municipale passe vite, avec gyrophare et sirène. Une femme

193 Le procédé cinématographique consistant à donner à entendre les pensées intérieures des personnes dans une foule, est au centre de deux films traitant de l'urbain, « Les ailes du désir » de Wim Wenders (1987), et « Bird People » de Pascale Ferrand (2014). Le procédé donne de la profondeur et dramatise les simples coprésences. S'il a l'air si « naturel » (alors qu'il n'est pas réaliste), c'est qu'il saisit une réalité ordinaire, celle de « nos » consciences réfléchissantes.

194 Cette notion est utilisée par Goffman (2013) et renvoie à une situation au sens large, peu définie par les participants. Il s'agit plutôt d'un contexte dans lequel prennent place des situations. La notion ne semble pas reprise dans ses ouvrages ultérieurs. La distinction qu'elle apporte est à la fois d'échelle (une large occasion) et de type d'engagement (des propriétés situationnelles lâches).

coure en tenue de footing. Un homme sort d'une voiture au feu rouge, en costume bleu marine et mallette, marche sur un plastique qui colle à sa chaussure, le racle à trois reprises, parvient à s'en défaire. Une femme avec un chien, un camion carré de marché, boucherie Untel. Une femme âgée en jupe rouge, deux jeunes filles avec un sac à main orange et une valise à roulette rouge, un homme âgé courbé qui a du mal à marcher. Un vent frais se lève. Une gamine secoue de très longs cheveux au vent. Un couple âgé regarde la rue, une voiture arrive vite au passage piétons, une femme marche doucement avec une grosse poitrine, son chemisier en soie bouge. Je ne décris pas la plupart des passants car ils sont trop indifférenciés. Un ouvrier emplâtré va au Carrefour city, une femme de 55 ans souriant au téléphone, avec des lunettes vertes pétantes, deux hommes typés maghrébins de 30 ans clament assez fort un « Ouais ouais ! », d'un air entendu (en direction d'une jeune fille qui part dans une autre rue?) Une grand-mère avec un petit manteau court de fourrure noir. 12H20, un creux de 3 minutes. En face, la terrasse du café « 6 roses » : 3 jeunes Blancs : « Allez patron viens boire un coup ! » Puis une voiture qui passe et dont le chauffeur dit « Allez feignants ! » en direction du groupe attablé. Je croise C., signe de la main, elle ne me voit pas, puis elle regarde à nouveau, me voit, « Bonjour », sourires de loin. Une femme avec une petite bouteille (rhume?) va comme pour la mettre dans la boîte aux lettres puis se ravise (il y a un bac à verre derrière). Un groupe d'ados shoote dans une canette en métal écrasée : bruit crissant. Une voiture qui coupe le moteur au feu, je suis surpris et tourne la tête. Le bruit du clignotant d'un scooter de marque chinoise qui attend au feu « tac tac tac tac tac tac... », un homme de 35 ans veste sport Adidas noire et rouge, s'arrête contre le rebord du trottoir surélevé, s'appuie à un poteau, et crache. Il attendait une femme qui sort du Carrefour city. De l'autre côté de la rue, un homme attend aussi sa femme avec un chien (grand malinois) qui s'assoie délicatement. Pas de voitures dans la rue d'en face, je vois les deux panneaux sens interdit. Le soleil a tourné ? 12H40, un creux. Une femme, type persan, passe, un peu forte, quelqu'un fait jouer le battant de la boîte aux lettres. 12H43, creux, silence. Des voitures, mais pas de passants. L. passe à vélo. L'immeuble en face, est beau, dans un style moderne années 30 ou 40. Des volumes très différents entre les bâtiments. Le creux se confirme, le vent se calme et le soleil sort et chauffe. Très peu de tramways qui montent et descendent depuis un moment, il y a sans doute une manifestation. Je croise M., et sors de ma réserve. Je l'interpelle : « Salut, ça va ? - qu'est-ce tu fais ? - ben je note avec un café là... - on se croise plus tard... A bientôt »). J'ai un peu honte. Je me sens privilégié par rapport à l'autre derrière, le taxi, content de faire ce travail. Puis je me dis finalement que lui est plus détendu que moi actuellement, que nous n'avons simplement pas le même travail (il est toujours là derrière). En tout cas, en parlant, je me dévoile. Une femme bien voilée de noir, le tissu qui traîne par terre (seul le visage ressort), avec un gamin. Malgré des sautes, le creux sonore se confirme. 12h55. Tram à nouveau. Une belle femme, 40 ans, un homme lui parle, elle sourit. Un homme âgé avec un pack d'eau gazeuse et une casquette sport. Une robe rose, une brune avec poussette, une femme jeune à lunettes noires avec jupe rouge bouffante traverse, s'arrête et revient sur ses pas. Elle repasse une minute après. Une femme très belle, blonde, 50 ans, lunettes noires, tenue légère en haut, pantalon moulant. Soleil installé, une brise légère. Le carrefour fait une placette arrondie de 15-20 m de diamètre. Il y a plusieurs formes arrondies autour : les deux rebords de trottoirs, l'immeuble moderne, la fin du cours Victor Hugo, l'immeuble à pignon face au Carrefour city, des façades d'angle étroites au-dessus de la pharmacie. Trois policiers passent à pied, de front, casquettes, manches courtes, marchant lentement.

Nous sommes ici en bordure d'une place. La densité humaine est nettement moindre que sur la place du Peuple (la précédente description). La perception d'activités différenciées est aussi plus importante. Nous sommes dans le temps de midi, et non en début de soirée, et les gens ne font que passer, rejoignant d'autres activités, alors qu'auparavant, le relâchement et l'oisiveté étaient plus

évidents¹⁹⁵. La diversité des âges est également plus importante, il y a moins d'adolescents mais plus d'enfants. La diversité des phénotypes est quant à elle moins importante, il y a plus de Blancs et moins de personnes typées maghrébines que précédemment. Les « unités de participation » sont plus réduites, les personnes sont principalement soit seules, soit à deux. Les piétons se partagent la situation avec les véhicules à moteur, pas toujours de façon fluide. Nous retrouvons pourtant un même type de configuration où les contacts semblent inexistantes entre les personnes, autrement qu'en termes de simples « rapports de coprésence ». Quelques bribes de paroles sont aussi captées à la volée.

L'intérêt de la description est ailleurs. D'abord, le plaisir de l'observateur est un élément remarqué (« le lieu est agréable »). Ensuite, la densité étant moindre, les éléments sont décrits plus précisément, et portent donc plus de sens. Nous sommes moins portés à restituer toutes les présences, mais les passants sont saisis à travers des caractéristiques un peu moins générales qu'auparavant. Les caractéristiques illustrent donc plus précisément leurs actions et sont moins de simples traits distinctifs apparents. C'est pourquoi la description est plus riche, et peut-être le plaisir à y participer, plus grand. Nous avons également des changements de posture en tant qu'observateur. Lorsque nous croisons des connaissances nous entrons en scène en quelque sorte. Cette réversibilité de la posture d'audience et de participation, rend compte d'un type de situation où proximité et engagement avec l'entourage sont plus évidents. On peut voir une qualité dans cette situation, celle d'un « contact plus facile », comme si les divers engagements participaient d'un agencement plus homogène. Autrement dit, la définition situationnelle paraît plus simple, moins tirillée, les participants étant moins nombreux.

Après ces premières descriptions *at large* de deux places, il nous faut interroger la pertinence de cette manière de documenter la ville. Qu'est-ce qui émerge de ces descriptions ? Ce que l'on gagne avec ce type de « descriptions assez radicales »¹⁹⁶, c'est la captation d'un ensemble étendu d'éléments fugaces – sans présager de leur importance¹⁹⁷. Cette manière de saisir les situations a cependant un défaut important. Tous les éléments saisis n'ont pas de « pertinence » particulière *pour l'expérience* (de qui)¹⁹⁸, et on peut se demander l'intérêt qu'il y a à les documenter. On a une

195 Une telle promenade vespérale et oisive se nomme *paseo* dans le monde hispanique.

196 La référence du côté de la littérature regarde plutôt du côté du « Nouveau Roman » que de l'« Oulipo ». Perec est souvent cité dans les « études urbaines », mais Butor, Sarraute, Simon, Robbe-Grillet, le sont moins.

197 De longs plans vidéo fixes pourraient s'en approcher. Nous avons tourné un certain nombre de plans fixes sur trépieds dans des situations urbaines denses. Nous n'en avons pas tiré profit, peut-être parce que le sens vient aux situations par la mise en mouvement du regard. C'est la variété des objets considérés qui compose des « ferments d'intrigue ». L'usage des images s'est alors recentré sur la photographie.

198 On peut parler en ce sens de « de-scription ». L'inscription des acteurs dans leur action est en quelque sorte défaite.

impression de dispersion¹⁹⁹. Ces descriptions précédentes suggèrent aussi que des rapports fugaces s'« ébauchent » entre les personnes (mais aussi avec des non-humains – voitures, météores, animaux parfois, espaces, bâtiments et objets). Le fait que ces rapports soient poursuivis, semble participer d'une ambiance favorable. Voyons d'autres manières de saisir ces rassemblements urbains ordinaires.

1.2. Des situations-types ?

Quel « ordre » trouve-t-on dans les différentes situations observées ? Y a-t-il une norme de comportement, un profil de l'engagement attendu dans certaines situations ? Quelles situations-types avons-nous distingué dans la ville ? Pour ne pas répondre trop rapidement à ces questions, observons encore quelques situations. La suivante se déroule sur une autre place du centre-ville.

Place Hôtel de ville, en terrasse de café, le jeudi 2 juin à 9h, temps couvert.

Un couple de 45 ans avec une enfant de 7 ans (Égyptiens ?), parlent en arabe – pour ce que j'en perçois – à côté de moi en terrasse. Je demande au Monsieur s'il faut aller commander. Il attend, réfléchi un moment, puis me répond « Non, il est venu ». Il cherche ses mots mais parle sans accent. Sa femme et son fils le rejoignent, ils sont peut-être marchands à la braderie. La serveuse, une femme maghrébine, très gentille et souriante, se préoccupe vivement de la famille : « Ça va ? Ça va ? Vous avez pas trop attendu ? » Avec moi, elle est moins prolixe, mais très souriante. Le passage sur la place se concentre dans le sens Nord-Sud et Sud-Nord : un vélo slalome, une femme passe avec une poussette. La plupart des passants sont seuls, des hommes et femmes de tous âges, marchant à différentes vitesses. Sur les sièges publics (à une ou deux places), côté mairie : une jeune fille fume, habillée en jean clair et blouson beige, sac à main sur les genoux, lunettes, cheveux frisés ; un homme de 35 ans brun est assis sur le rebord du banc avec son sac sur le dos, il pianote sur un téléphone. Côté Sud : un homme noir âgé, un chibani, un homme blanc de 40 ans attend, « habillé » mais pas riche, un chibani. Un homme au visage complètement rouge passe (s'agit-il d'un sans-abri ou bien du gérant du manège pour enfants ?) Il s'assoit sur le rebord du manège. Le passage s'intensifie, plus de voix sont audibles (10h20). On me demande du feu, puis on en redemande à la table d'à côté pour une cigarette indienne à l'odeur caractéristique. La femme qui m'a demandé du feu avait un air bizarre : elle a longuement cherché ses cigarettes (1 à 2 minutes), et a mis au moins 30 secondes pour l'allumer laborieusement. Des groupes passent : couples, 2 hommes, 3 amis, des individus et des livreurs. Sur les marches de l'Hôtel de ville, des gens séjournent quelques minutes et de façon intermittente : 2 jeunes Noirs, un homme qui fume, une femme de 50 ans qui attend, un homme

La description, qu'elle soit littéraire ou non, est toujours une tentative de saisir, « de l'extérieur », des actions faisant sens « de l'intérieur ». Mais on peut y voir un déplacement permettant de réagencer les choses, de saisir d'autres inscriptions, d'autres ordres. Pour Akrich, « de-description » signifie précisément « le recensement et l'analyse des mécanismes [...] [de] mise en rapport entre une forme et un sens que (et qui) constitue l'objet technique. » Akrich, 1987, p. 4.

199 Joseph (1984) sous-titrait son essai « le passant considérable », « essai sur la dispersion de l'espace public ». Le phénomène urbain y est appréhendé précisément dans une telle « dispersion » qui, si elle est faite de liens faibles et d'instantanés quelconques, n'en constitue pas moins une forme de solidarité, ou de « sociation », spécifique.

âgé s'assoit pour téléphoner. Un camion « Brico marché » de 3,5 tonnes est garé au milieu de la place, ainsi qu'une voiture utilitaire Fiat blanche, un camping-car sur lequel est marqué « J.P. Destack Ventriloque – Numéros avec des oiseaux ». Ce sont probablement ceux qui sont assis à côté de moi, ils vont monter un chapiteau. Un homme me demande une cigarette de façon exagérément modeste, de loin, un peu honteux. Il est en sandales, porte un vieux sac à dos en cuir, a les cheveux longs bouclés, un look mi routard, mi clochard. Il me remercie (« C'est gentil... »), avec un regard plein d'affectation. Une femme blonde avec poussette me demande du feu très poliment. Un homme arabe avec une voix très rocailleuse (un problème sans doute) arrive avec une petite fille blonde : la fille ne dit rien, lui fume et parle tout seul en pestant. Deux jeunes arrivent s'installent sur la terrasse, un Noir, un autre avec casquette et look « hip hop » (avec une femme qui est peut-être sa mère). Les 2 femmes blondes décolorées, 50 ans, derrière : « Tous les pays. Mexique, Brésil on a regardé. Les Bahamas, c'est magnifique, mais y a rien à faire là-bas. Le Mexique c'est joli – Attention on enlève les gens là-bas – Pfff... N'importe quoi... ». La serveuse a un fort parfum à la vanille. Un ou 2 groupes électrogènes tournent à distance. Une femme aveugle, canne blanche, passe. Plus d'Arabes par groupes de 2 ou 3 maintenant. Le Noir de la terrasse me demande du feu, il fume du haschich. A côté, un homme parle au téléphone, mi arabe mi français, d'affaires d'aspirateurs et de machines à laver : « j'ai essayé de vendre à 2 reprises... Ah non, c'est pas quelqu'un de bien... »

11h : Maintenant, il y a seulement des personnes typée maghrébines autour de moi en terrasse. Une animation près du manège, une musique de variété anglaise, puis un homme dit au micro, à la façon d'un forain, mais avec une conviction entamée : « La grande braderie de Saint-Étienne... vous allez faire des économies exceptionnelles grâce à nos amis commerçants... mais aussi grâce à votre animateur ! »

En ce matin frais de printemps, on perçoit moins un passage régulier et une foule de personnes, que des individus. Ils acquièrent des qualités personnelles relativement détaillées. Les « contacts » et rencontres sont plus individualisés et moins rapidement ré-embayés sur le flux du divers alentour, que précédemment. La situation d'ensemble a d'ailleurs moins de consistance que les diverses petites situations formées par les différents participants. Les fumeurs forment de courtes interactions délimitées en demandant du feu. Une femme est perçue comme ayant l'air d'avoir des problèmes, la serveuse a un parfum fort, les groupes autour sur la terrasse sont décrits plus précisément. On observe aussi différentes personnes dont la langue d'usage n'est pas le français. Il y a des personnes visiblement marquées par l'adversité et la pauvreté, et plusieurs personnes semblent modestes²⁰⁰. La situation d'ensemble ne semble plus vraiment avoir de pertinence en tant qu'objet, la situation n'a pas vraiment de « propriétés » évidente (Goffman, 2013). On a plutôt l'impression d'un relâchement normatif : un homme fume du haschich sur la terrasse du café, et la braderie donne lieu à différentes animations en cours de montage, ce qui ajoute un peu de flottement dans la définition d'un « profil d'engagement » (Goffman, 2013) ordinaire.

Nous observons de légers flottements dans les interactions – le temps (anormalement long) que

200 La médiane du revenu disponible par unité de consommation en 2019, est de 18410 € (médiane en France 21120 €, en 2017), et le taux de pauvreté en 2019 y est de 26 % (moyenne française 14,6%).
<https://www.insee.fr/fr/statistiques/1405599?geo=COM-42218>

prend la personne pour trouver ses cigarettes et en allumer une, le regard « un peu trop » affecté de l'homme et des manières un peu trop scrupuleuses, le petit délai de réponse de la personne sans doute étrangère. Pourtant, les contacts se font et sont relativement nombreux. Les différentes personnes sont accessibles aux autres et s'abordent assez facilement. On peut voir dans ces petites dissonances, les caractéristiques d'un rassemblement avec un certain relâchement normatif. D'autres situations captées dans la ville en témoignent également. Par exemple, une artiste de rue chante parfois d'une façon étrange aux angles des rues piétonnes. Elle passe d'une rengaine à une autre toutes les 3 ou 4 secondes, chantant sans grande conviction. Elle adopte le ton ambigu de quelqu'un qui est à la fois actrice et spectatrice, intégrant constamment des petits commentaires à son numéro en formes de pirouettes humoristiques. Elle ne chante jamais un air en entier, mais un *medley* ultra rapide de refrains connus, du type « Et viva Españaa... Lalalala... » Elle a un chapeau et la voix voilée d'une personne qui a peut-être connu des excès. Son numéro est difficile à suivre. Elle déborde constamment le moindre cadrage qu'elle pose, en embrayant sur un autre refrain, ou sur un commentaire (« qu'est-ce qu'on s'amuse, hein ! »). L'effet produit est celui d'une sorte de représentation impossible. La posture d'actrice n'est pas tenue et la posture d'audience est intenable. Il est possible de la croiser de temps en temps dans les rues de la ville.

Cela peut paraître anecdotique, mais nous allons voir que la somme de ces petites choses prend une certaine consistance. Une personne de notre connaissance habitant la ville, nous disait qu'à certains moments, elle avait l'impression qu'il n'y avait que des malades mentaux dans les espaces publics²⁰¹. Et c'est vrai qu'aux heures creuses de l'été, pendant les vacances, on croise des personnes reconnaissables par leur expression, leur regard trop fixe et concentré, des airs un peu hagards ou tourmentés. Parfois leurs habits signalent des négligences trop évidentes. Aussi, la mère d'une jeune femme ayant étudié dans cette ville nous racontait aussi qu'à une heure avancée, raccompagnant sa fille chez elle vers Carnot, sa fille lui a dit : « Tu vas voir, on va croiser que des fous... » Et elle racontait qu'en effet, elles n'avaient croisé que des « gens bizarres », ou marginaux, dont la présence et l'action étaient intrigantes et n'obéissait pas aux « apparences normales » (Goffman, 1973b).

Voici la description d'une autre situation. Nous sommes assis sur un banc, en bordure du centre-ville, derrière le Palais de justice :

201 En ce qui nous concerne, au début de l'enquête, nous avons envisagé de solliciter des personnes de l'association Lucien Bonnafé que nous avons rencontré dans la rue (association de soutien aux personnes au handicap psychique). Aussi, une autre association importante ayant pignon sur rue au centre-ville (« Les moyens du bord »), est destinée à ce public.

Je m'installe à la lisière du centre, derrière le palais de justice. Agréable, bruit, activités, gens, mais pas vraiment de « passage urbain », un passage clairsemé. Je me rends compte que le lieu, la place (un cours en fait) est tout en long, avec un manque de positions en vis-à-vis. C'est assez morne en termes visuels. En face, une devanture de restaurant « Sushi Sashimi maki – Sushi Ren japonais ». L'aménagement neuf est assez beau, une rainure d'herbe dans l'enrobé gris clair, un banc confortable et large. Sur la rue Michel Rondet, à un angle, je remarque avec plaisir que le soleil fait apparaître le grain des blocs de grès, au-dessus du « Bar de la paix ». En haut de la rue, je croise une femme et j'entends son souffle et le frottement de ses vêtements, tellement l'entourage est silencieux. Puis je croise un homme, son visage m'apparaît au plus près sur ces trottoirs étroits. A ma gauche, sur des bancs, des voix d'hommes parlant arabe. Les façades de grès (gros blocs) sont ici repeintes de différentes nuances de blanc bleuté, blanc crème, blanc beige, et globalement salies. Une façade blanche est plus claire. A l'angle, un café social avec un panneau « changement de propriétaire ». A l'extrémité vers la Comédie, un grand panneau en hauteur : « Studio à partir de 26 m² 39900€ ». 2 jeunes Arabes de 30 ans passent et repassent, s'interpellent avec un homme devant un « café-club » (une vieille enseigne en hauteur avec un téléphone), et sur la vitrine, un petit cartel en diode lumineuses « Coffee ». Les hommes arabes s'interpellent à grand bruit. Un autre restaurant « Aya Sofia spécialités turques », fermé, comme le japonais. Une famille africaine passe, 2 femme voilées, une femme avec un foulard et un enfant, un homme typé Rom qui attend. Il appelle au téléphone. Sa femme arrive avec une petite fille, 5 minutes après. Quelques sons d'oiseaux, passage de voitures, un creux d'animation vers 15h45. Passage dans la rue Michel Rondet : trois jeunes Blancs avec sacs à dos, un couple de 50 ans, blancs, une jeune femme avec sac à dos et chaussures de marche, 2 ados arabes. Une BMW passe à toute allure en ronflant. 2 jeunes de 30 ans, assis en survêtements colorés Nike et Adidas. Temps doux, 23°. Le passage lent de voitures permet de voir distinctement les conducteurs : beaucoup de jeunes hommes maghrébins. Trois jeunes filles passent, l'une est « voilée », à robe longue. Une voiture repasse et klaxonne à l'attention des « jeunes » (30-40 ans) du bar. Les bancs sont comme des terrasses pour ces cafés sociaux. Un homme de 60 ans s'arrête pour parler avec eux. Le bus 16 « Villebœuf le haut » passe, il y a surtout des Blancs à l'intérieur. [...] Une femme maghrébine passe lente, jeune et mince, une allure concentrée, une langueur de toxico (me dis-je). Le soleil chauffe vraiment. Ce cours Buisson est court. Avec les hommes du banc d'à côté, des échanges de regard se produisent. Ils partent, me passent devant, l'un d'eux me regarde plus longuement que les autres. Une dame âgée s'assoit à côté de moi, fatiguée, avec un caddy de courses. Chez les jeunes Blancs, je distingue soit un style *mainstream* coloré – type « sport Décathlon » par exemple – soit un style « techno anarcho militaire ». Chez les jeunes Arabes, le style est différent, soit « sport » – survêtement intégral de marque – soit « urbain » – jean et blouson noir parfois avec casquette. Des gens blancs descendent la rue M. Rondet, ils pourraient venir du parking du Clapier (un couple de 35 ans et une femme de 60 ans).

Je joue sans doute un peu des effets de contenance mutuelles lors des croisements, en regardant les passants, et parce que je ne porte pas mon attention sur un portable. J'identifie des ports de têtes et des conduites typiques : pour les hommes, la tête un peu haute, le visage sérieux, les yeux un peu plissés, un échange de regards pas trop rapide (sinon cela serait un signe de crainte ?) mais qui ne doit pas s'attarder non plus... L'idéal me semble être le visage préoccupé du fumeur ou du travailleur, sourcils froncés, produisant une attention qui ne doit pas être trop ouverte (crainte d'un engagement ?) Pour les ados, je perçois une manière d'engagement remuant et théâtral, consistant à se montrer sur-engagé dans une action, cela donnant peut-être une initiative « naturelle » dans l'interaction. Le trop mou ou trop lent ne semble pas prisé, sauf avec une expression entendue, latente et menaçante, style gangster. Cette latence de la menace que je perçois dans les signes échangés vient-elle de mon incompétence interactionnelle en un tel contexte, ou de mon altérité phénotypique dans ce quartier d'immigrés ?

Nous ne sommes plus dans le centre, mais en bordure du centre, dans le quartier maghrébin de

Beaubrun – Tarentaize – Couriot. Dans ce contexte, la relative indifférence aux différences qui opère dans les situations urbaines denses, est en question. L'atmosphère et le flux d'ensemble ne priment pas sur les rapports inter-individuels. Ce qui définit la situation n'est plus la densité et la diversité de coprésences changeantes. Aussi, le fait que les passants aient pour la plupart des caractéristiques ethno-raciales visibles communes, rend pour nous l'indifférenciation plus compliquée. Ici, les corps et les visages prennent une importance particulière. C'est à travers eux que les « contacts » prennent des formes repérables, selon la durée des regards, selon les attitudes des personnes. Corps et visages « exsudent » des expressions plus ou moins intenses, engageant par là une communication non verbale lors de courtes séquences d'interactions non focalisées²⁰².

Toutefois, le caractère urbain et anonyme de la situation n'est pas remis en cause, et si les regards semblent plus interrogateurs qu'au centre, personne ne nous aborde pour nous demander des comptes quant à notre présence. Le lieu est à la fois animé – un passage régulier, des passants divers et variés, des véhicules – et à la fois calme, au point que les coprésences en deviennent un peu embarrassées. Les « magasins » n'accueillent pas foule. Les entrées et sorties, le *turn-over* et la diversité des clients sont réduits (cafés et cafés sociaux, restaurants fermés). On a à faire ici à une situation périphérique, dans un quartier populaire d'immigration, situation qui se distingue du centre par une moindre intensité, une moindre diversité d'interactions.

Dans les deux dernières situations, les caractéristiques sociales et culturelles des personnes sont perçues comme possiblement pertinentes dans les « propriétés situationnelles ». Certaines actions, certains comportements, certaines apparences ont une teneur inattendue qui nous interroge, différenciant légèrement des « apparences normales²⁰³ ». En s'interrogeant sur les formes d'engagements-types des personnes, et sur nos propres capacités à y répondre, une ambiance advient en même temps qu'un sentiment supérieur d'aisance (ou moindre de trouble). Les situations urbaines sont donc interrogées ici dans les manières de coordonner et d'ajuster les engagements réciproquement, dans leur

202 La distinction entre « interaction focalisée » et « interaction non focalisée » est centrale (Goffman, 2013). La « focalisation » désigne des engagements cadrés et réglés. Les interactions fugaces et en passant, ne mobilisant pas la parole, sont « non focalisées » (parfois Goffman utilise le terme d'« interaction diffuse »). Les interactions de face-à-face mobilisant la parole sont considérées comme des « interactions focalisées ». Notons – et cela seul va à l'encontre des conceptions communes de « l'indifférence urbaine » – que « l'inattention civile » relève pour lui du type « interaction focalisée ». Un peu comme avec la distinction « situation » et « occasion », certains cas sont à la limite. On peut aussi considérer que les processus de focalisation interactionnelle varient en degré – une interaction non focalisée pouvant bien le devenir, *vice versa*.

203 « Lorsque le monde qui entoure immédiatement l'individu ne laisse rien présager qui sorte de l'ordinaire, lorsqu'il semble lui permettre de continuer ses habitudes (étant indifférent à ses desseins et ne constituant ni une aide ni une gêne importantes), on peut dire que l'individu ressent les apparences comme « naturelles » ou « normales ». Donc, pour l'individu, les apparences normales signifient qu'il n'y a aucun danger à poursuivre les activités en cours, en accordant qu'une attention périphérique au contrôle de la stabilité de l'environnement. » Goffman, 1973b, p. 228.

atmosphère et dans le sentiment d'une aisance ou non.

2. Des profils d'engagements en relation

Nous allons voir maintenant qu'il est possible de progresser dans la compréhension de telles situations urbaines ordinaires en précisant la notion d'« engagement ». La question de la production d'un horizon d'engagement en commun devient alors centrale.

2.1. Différents profils d'engagements simultanés

Dans cette description d'une place en bordure du centre-ville, nous voyons que des engagements différents cohabitent. Cette cohabitation soulève des questions d'ajustements mutuels, ou de « définition de la situation » selon un certain profil, et au détriment d'un autre.

Le 8 juin place Jacquard, terrasse du « Café l'époque ».

Deux jeunes femmes passent avec des mines animées d'un affect. J'y vois l'indice d'une vie dans laquelle il y a un souci de soi et de la place pour l'épanouissement d'un désir. Cela n'est-il possible que dans un espace privé, protégé ? J'ai vu aussi un homme maghrébin de 45 ans, cracher sur le côté, et me jeter un regard noir de défi, l'espace d'une seconde. Aussi, par deux fois, je vois une femme maghrébine avec deux filles, dont l'attention est très focalisée sur ses filles et réciproquement. Ensuite, à trois reprises, je vois une femme blanche avec une fille. La fille est plus loin de la mère, les attentions sont moins focalisées. Elle fait des aller-retours, et le jeu de regards est plus lointain, plus distant et compliqué, qu'avec la femme précédente. Elles occupent aussi plus d'espace (les filles sont plus à distance). Les femmes blanches avec un enfant, ont l'air d'être traversées par des rapports avec un environnement plus large – au contraire des femmes maghrébines avec deux enfants, dont l'attention semble complètement recentrée sur leurs enfants. Les visages semblent dire différents rapports à l'espace mais aussi au public. Il y a aussi des personnes âgées, plus ou moins altérées, et des hommes qui défient l'entourage d'une face méchante comme pour démontrer leur virilité (ce sont encore d'autres rapports au public). 3 filles maghrébines de 14 ans, assez bien habillées, passent : « Du coup Saint-Étienne c'est un compost... c'est St Étienne de Compostelle ! » C'est la grève du ramassage des poubelles. Le dialogue des fenêtres à la rue est ici inexistant : pas de stores de couleur, de linge, de plantes sur les balcons, sauf sur l'immeuble « post moderne » affublé d'un Carrefour city, où il y a des géraniums roses bien rangés sur le rebord des fenêtres. Il y a des heures, vers 14 h, avec plus de mines fatiguées. Vers 15 h, elles le sont moins, le rythme des marches aussi est plus lent. Il y a aussi plus de femmes, moins de femmes blanches, et plus de femmes âgées. Les discussions du bar débordent dans la rue. Le passage des voitures est feutré, relativement régulier. Des gens se garent en *warning* en face du Tabac, devant une entrée de garage, pour le tabac mais aussi pour le bar. Les passants sont plus nombreux dans l'axe des rues Praire et Buisson (trottoir pourtant petit) que le long de la place Jacquard où le trottoir est pourtant « sophistiqué » : enrobé gris clair, rigole pavée, bordure de trottoir surélevée, places des voitures avec bordures, grilles métal peintes en gris mat autour de petits arbres. « L'envahissement contrôlé » par le végétal est-il en cours – comme cela se fait à Berlin et Leipzig ? Je l'espère mais j'en doute. Le bar ferme à 15h30, l'enlèvement des terrasses a commencé. Je m'interroge sur cet horaire, car nous sommes ici très près du centre.

Nous sommes dans un lieu qui n'est pas central, mais « péricentral ». Notre perception se porte beaucoup sur les faces ici. Les rapports avec les personnes, et l'atmosphère qu'ils induisent, passent par ce canal. Ce sont des indices subtils et fugaces, bien qu'assez clairs. En prenant soin de les décrire, on voit que les visages communiquent un sens, qui pèse sur la situation. La face n'est pas seulement « le miroir de l'âme », mais aussi un miroir de l'engagement. Elle communique à l'entourage non seulement le cours d'une pensée, mais un « contenu expressif » et en ce sens, une perspective d'action – un « engagement » – probable. La saisie de ces surfaces et apparences peut-elle nous conduire quelque part ? Ne sommes-nous pas forcément et toujours dépassés par de tels indices multiples et mouvants ? C'est le point de vue classique de la sociologie pour qui cela ne saurait mener à une intelligibilité consistante²⁰⁴. Mais dans l'expérience, on ne croise pas des catégories et des statuts mais des personnes, des visages, des regards²⁰⁵. Certes l'expérience urbaine ordinaire consiste à ne pas trop prendre en compte les « messages expressifs » (Goffman, 2013, p. 14) des uns et des autres, par la mise en œuvre d'une réserve et d'une attitude blasée (Simmel, 2013). Et il est vrai que la pertinence de ces éléments n'est pas évidente. Pourtant, on ne peut se couper complètement de l'environnement et des messages expressifs « exsudés » par les autres, sous peine de d'endosser une posture d'indifférence vis-à-vis de ce qui nous entoure. Mais le degré de réserve n'est pas le même dans la « grande ville »²⁰⁶ que dans une ville de moyenne importance comme la nôtre.

Ces « messages » ont un contenu expressif qui peut aussi bien donner un sens à toute une situation,

204 Un sociologue avec qui nous avons fait un essai de marche commentée, nous a confié que la simple observation des espaces urbains, ne pouvait que produire une « sociologie sauvage », vocable probablement construit sur le modèle de la « psychanalyse sauvage », c'est-à-dire sans cadre théorique et méthodologique consistant.

205 « Ce que l'on voit réellement, ce sont les individus. Les sociétés ne se voient pas. On ne peut donc pas dire d'elles qu'elles existent ou qu'elles sont « réelles » au même titre qu'on peut le dire des individus qui les composent. Finalement, tout ce que l'on peut dire des structures sociales provient de l'observation des individus et de ce qu'ils disent ou produisent. » Elias. Cit. in. Haroche, 2004, p. 147.

206 « La base psychologique sur laquelle repose le type des individus habitants la grande ville, est l'intensification de la vie nerveuse, qui résulte du changement rapide et ininterrompu des impressions externes et internes. L'homme est un être différentiel, c'est-à-dire que sa conscience est stimulée par la différence entre l'impression du moment et la précédente ; des impressions persistantes, l'insignifiance de leurs différences, la régularité habituelle de leurs cours et de leurs oppositions ont besoin de beaucoup moins de conscience que la poussée rapide d'images changeantes [...]. Tandis que la grande ville crée justement ces conditions psychologiques – à chaque sortie dans la rue, avec le rythme et la diversité de la vie sociale, professionnelle, économique –, elle établit [...] une profonde opposition avec la petite ville et la vie à la campagne, dont le modèle de vie sensible et spirituel a un rythme plus lent, plus habituel et qui s'écoule d'une façon régulière. [...] Ainsi, le type de l'habitant des grandes villes [...] se crée un organe de protection contre le déracinement dont le menacent les courants et les discordances de son milieu extérieur. [...] L'attitude d'esprit des habitants des grandes villes les uns à l'égard des autres pourra bien être désignée d'un point de vue formel comme un caractère réservé. Si la rencontre extérieure et continuelle d'un nombre incalculable d'êtres humains devait entraîner autant de réactions intérieures que dans la petite ville, où l'on connaît presque chaque personne rencontrée [...], on s'atomiserait complètement intérieurement et on tomberait dans une constitution de l'âme tout à fait inimaginable. » Simmel, 2013, p. 41-53.

La double caractéristique de ville moyenne et de « ville-faubourg » trouble ces distinctions entre grande, petite ville et « vie à la campagne ».

ou rester cantonné à une simple expression individuelle. C'est la reprise, la réponse, la continuation par d'autres de la « ligne d'action » (ou du « profil d'engagement ») induite par ces expressions, qui lui donnera sa consistance et une dimension sociale. Une définition sociale et en commun de la situation et de la conduite à tenir, est ainsi en jeu en chaque situation. Les messages expressifs exsudés par les uns et les autres dessinent des « profils d'engagements »²⁰⁷ qui seront plus ou moins continués, plus ou moins laissés en suspens. Nous reconnaissons un regard noir qui nous heurte, car il communique une « ligne d'action »²⁰⁸ ouvrant plutôt la perspective d'une interaction rude et conflictuelle. Les visages animés par des affects plus heureux nous invitent vers d'autres horizons. La question de savoir si ces visages et regards communiquent à la situation un « profil d'engagement », dépend de ce qu'ils sont effectivement repris ou non, en tant que « cadrage » de l'expérience ratifié collectivement.

Dans les situations ordinaires urbaines qui nous intéressent, des profils d'engagement bien définis et normés n'ont pas vraiment cours comme c'est le cas dans des cérémonies ou rituels publics²⁰⁹. Pourtant, la tonalité de l'ambiance semble toujours en question. Sa définition est interrogée ici par

207 Suivons les explications éclairantes de Daniel Cefaï : « [La] notion d'engagement (*commitment*) [...] a des ressemblances avec celle d'engagement (*involvement*) développée dans la thèse [de Goffman] de 1953 [...]. Cet engagement n'est pas un choix existentiel, pas plus qu'un destin structural. Il ne donne pas autant de liberté que le présupposent les approches interactionnistes : agir dans tel ou tel arrangement interactionnel entraîne irrévocablement vers d'autres lignes d'action et provoque un réalignement des activités des autres participants autour de ces lignes d'action. L'individu « se retrouve enfermé (*locked*) dans une position et contraint (*coerced*) d'être à la hauteur des promesses et des sacrifices incorporés dans cette position ». Et il en subit, de gré ou de force, les conséquences, prévues ou non. [...] Partant, c'est une autre définition qui est proposée du rôle, « comme la réponse typique des individus dans une position particulière ». [...] Goffman dit vouloir définir le rôle en relation à « l'activité qui prend place dans les murs d'un établissement social singulier [...]. Nous pouvons regarder la participation habituelle de l'individu à un tel établissement comme une séquence habituelle d'activités quotidiennes. » Ces séquences d'activités, qui s'ordonnent progressivement en lignes d'action, sont coordonnées les unes aux autres « dans l'accomplissement d'une seule activité conjointe, un circuit d'actions interdépendantes quelque peu fermé, qui s'auto-entretient et s'auto-interrompt – que nous pourrions appeler un système d'activités situées. » Le rôle n'est plus rapporté à un système de fonctions ou de positions sociales, mais à un « système d'activités situées », soit une action conjointe dans l'espace-temps commun de la situation, [...] une rencontre sociale. Quand celle-ci se répète, un processus de différenciation de « rôles situés » tend à se produire, ces rôles situés étant complémentaires les uns des autres [...]. Dans cette perspective, ce n'est pas la personnalité d'un individu dans son ensemble qui est impliquée, mais un « Soi situé ». Suit l'exemple du manège et du « profil d'engagement » qui s'y crée, moyennant une définition partagée de la situation, une orientation mutuelle de ses membres, une attention collective à la même activité et une intensité affective éprouvée de concert. [...] Les « niveaux d'engagement » varient selon les types de rassemblements et de rôles à y tenir, mais les participants peuvent manifester trop d'intérêt (gêne, affectation) ou pas assez (désinvolture, désaffectation). Bien se tenir dans une interaction, c'est y tenir sa place avec aisance (*poise*) et sérénité (*equanimity*), sans être une menace pour son bon déroulement, sans être pointé comme un personne défailante ou fautive (*faulty*) et se voir remettre à sa place. Cela requiert un travail d'organisation de l'attention [...]. Goffman examine différents « arrangements écologiques », qu'il appelle encore « arrangements de communication ». Cefaï, 2013, p. 216-219.

208 « Quand deux personnes sont ensemble, une partie de leur monde est constituée par le fait (et par la prise en considération du fait) que la ligne d'action de l'une est soit facilitée, soit entravée par celle de l'autre. [...] Robert E. Park le suggérait [...] : « [...] [L]'individu en société vit une existence plus ou moins publique, en ce que ses actes sont anticipés, évalués, inhibés ou modifiés par les gestes et les intentions de ses partenaires. [...] » » Goffman, 2013, p. 17.

209 Au stade de foot, le « profil de l'engagement » normal est, par exemple, plus cadré.

les visages, les regards. Comme toujours avec l'urbain, la définition de la situation est aussi interrogée à travers d'autres éléments. Ici, nous nous focalisons sur les fenêtres et les plantes sur les balcons, les vitesses de déplacement des personnes, les fluctuations de l'ambiance sonore, les voitures stationnées. La question qui se pose est celle des signes pertinents pour donner à comprendre ce à quoi il faut s'attendre, pour saisir le « profil de l'engagement » ayant cours dans cette situation. Voilà la question qui se pose avec insistance, quasiment à chaque moment et dans chaque lieu urbain.

2.2. Profils d'engagements typiques et « engagement commun ».

Observons maintenant une situation dans laquelle les propriétés de la situation sont principalement définies par une catégorie de personne. Les protagonistes de la scène sont des collégiens et lycéens issus majoritairement des quartiers périphériques.

Arrêt de tram de la place de l'Hôtel de ville, un jeudi de fin d'hiver à 17h.

Il y a ici beaucoup de petites interactions rapides et pressées, qui rendent cet espace un peu surchargé. Les acteurs et destinataires de ces interactions sont majoritairement des jeunes gens (entre 14 et 20 ans environ), dont la plupart ont un phénotype maghrébin ou africain. En face de l'arrêt du tram il y a deux arrêts de bus, dont l'un (le 3) va dans un quartier périphérique de grands ensembles, la Cotonne. C'est comme la scène d'un petit théâtre, où les jeunes semblent faire des entrées et sorties rapides. Le centre d'intensité de l'attention se situe à proximité des arrêts de bus. Les jeunes s'en écartent en se dispersant un peu plus loin sur la place. Ils font des allers-et-retours incessants sur cet espace, où se nouent des rapports de grande proximité (certains se parlent de près, s'embrassent ou s'attrapent par les épaules), s'échangent des regards rapides, comme si l'entrée sur cette scène comportait un risque et une excitation. Un jeune homme avec une cigarette allumée attrape son ami par l'épaule, ils divaguent en marchant vite entre les gens, y compris en bousculant quelques personnes alentour (ils me touchent en passant). Des gens plus âgés attendent à l'arrêt du tram, et portent leur regard comme automatiquement vers ce centre d'animation, peut-être un peu sidérés. Il y a vraiment du monde ici, et on entend les bribes de discussion lorsqu'il n'y a pas de tram. Une ado maghrébine de 15 ans, habillée comme une dame, crache un chewing-gum juste à mon niveau, elle me regarde avec morgue. Un jeune homme maghrébin, 18 ou 20 ans, habillé comme un monsieur, costume ajusté slim, petite mallette imitation croco, entre dans le tram. Il éteint sa cigarette sur le montant en caoutchouc de l'ouverture des portes du tram, mais n'a pas le temps de l'éteindre correctement. Il doit alors se faufiler et entrer de force, en retenant les portes, l'air détaché, comme si de rien n'était. Les jeunes sont dans leur élément, ils font des signes depuis le tram, des copains les attendent (probablement des copains d'école et de quartiers) Il y en a un, assis avec un groupe sur la barrière du parking, qui arrive à l'arrêt du tram, pousse un « wahh ! » et embrasse un chien Golden Retriever, d'une de ses amies. 2 filles rigolent entre elles. Il se passe tout un flux d'interactions entre ce côté de la Grand'rue (et l'arrêt de tram où je suis) et l'autre côté, vers les arrêts de bus. Des groupes de jeunes Noirs en face, il y en a deux ici qui rient et parlent fort (langue inconnue). C'est un temps où les jeunes traînent avant de rentrer, à la sortie

des collèves et lycée. Les groupes : 9 de 18 ans, 3 de 16 ans avec une femme, 4 autres jeunes en survêtements. Les groupes naviguent entre les arrêts de bus et les marches de l'Hôtel de ville. Ils sont une trentaine. En plus de 3 couples fille/garçon, il y a un grand groupe, 2 jeunes boivent une canette de boisson énergétique 50cl. Sur le bas de la place côté Ouest, il y a quelques petits groupes de collégiens et lycéens blancs (3 groupes). Beaucoup de ces jeunes ne font pas qu'attendre le bus mais restent pour le plaisir, pour les rencontres et les échanges, et laissent passer des bus. 2 garçons font semblant de se battre et bousculent une jeune femme avec son portable, qui fait une mine dérangée. Blanche, blonde, elle tient son portable à 2 mains. C'est vraiment un sas entre la cours de récréation et le retour chez soi. Dès que les groupes partent, une ambiance plus calme et ordinaire revient. La dame âgée qui attend le tram à côté et un jeune se parlent : « Vous levez pas, il est encore à Jean Jaurès... » Comme si une fois l'ambiance de chahut retombée, l'existence des autres retrouvait sa place.

Dans cette situation, un profil d'engagement typiquement adolescent a cours. Il y a une excitation, du bruit et une agitation. On y voit des déplacements erratiques, des gestes amicaux d'embrassades et salutations, des interpellations et des rencontres, des passages et repassages, des petits groupes observant la situation de loin. La situation est définie par les propriétés d'une « adolescent society » (Coleman, 1981) structurée par des enjeux de popularité vis-à-vis d'un public limité et spécifique. La plupart de ses adolescents semblent se connaître. Peut-être qu'ils se côtoient dans leur établissement ou dans leur quartier pour un certain nombre d'entre eux. En effet, cette scène prend place autour d'arrêts de bus qui desservent plusieurs quartiers périphériques. La situation regroupe des personnes ayant des caractéristiques communes en termes d'âge. Ils partagent aussi des origines culturelles, mais c'est d'abord un profil d'engagement spécifique en fonction de l'âge que l'on observe.

La situation suivante est encore plus explicite de l'importance du critère d'âge dans la définition des propriétés de la situation.

En redescendant du parc de Montaud avec notre chien, nous prenons le bus pour rentrer. C'est un de ces petits bus utilisés ici pour les rues étroites et tortueuses des collines²¹⁰. Devant le lycée professionnel Benoît Charvet, une masse impressionnante de lycéens est massée sur le petit trottoir. Ils montent tous dans le bus dans un flot de cris et de rires. Tout le monde est compressé et le chahut commence. Un grand groupe à l'arrière chante très fort des chansons en riant. D'autres groupes plus petits parlent plus normalement. La parole circule d'un groupe à l'autre, certains s'interpellent, en criant sur le mode adolescent mêlant provocation et ironie. Les pauvres rares personnes déjà dans le bus sont submergées par un volume sonore très haut, fluctuant par vagues. Il y a globalement une grande excitation, une agitation, des rires nerveux, y compris des espèces de cris d'excitation. A chaque arrêt, les portes se bloquent face à ce trop plein de monde. Progressivement, au fur et à mesure que le bus revient dans la ville, des passagers nouveaux et adultes entrent. La situation retrouve des propriétés normales, les lycéens redevenant des passagers parmi d'autres et non plus les occupants exclusifs du bus. L'excitation

210 Il s'agit de la ligne 21 qui dessert les trois collines proches du centre, la colline des Pères, le Crêt de Roc et Montaud.

et la tension retombe progressivement, la ville ordinaire reprenant ses droits.

Les catégories sociales (d'âge, de sexe, de classe, de « race ») sont-elles la clé pour comprendre les propriétés situationnelles ? Il ne fait pas de doute qu'il y a des situations urbaines cadrées par et pour des « groupes sociaux ». En principe, les contextes « vraiment urbains » mettent en coprésence dense une diversité de catégories de personnes. Si l'« air de la ville qui rend libre²¹¹ », c'est par son pouvoir d'ouverture et de reconfiguration sociales. Mais l'histoire stéphanoise n'est pas qu'urbaine, elle est aussi « faubourienne ». C'est pourquoi la teneur des situations varie, passant d'un régime public à un régime « paroissial » (selon le terme de Lofland, 1998). La situation de chahut dans le bus est un cas particulier, car elle rassemble dans un espace confiné et à un moment donné, un groupe presque exclusivement constitué de la catégorie de lycéens issus d'un petit lycée professionnel, partageant une inter-connaissance. La situation précédente de la place de l'Hôtel de ville a aussi une certaine homogénéité catégorielle, bien que dans une moindre mesure. Il s'agit d'un rassemblement de lycéens à la sortie des classes, issus de plusieurs établissements scolaires, avec des âges différents. Ils se mêlent aussi aux passants de la ville (même s'ils sont ici « en force »²¹²). La catégorie de l'âge est particulièrement apte à produire un cadrage situationnel spécifique, du fait d'un partage de mêmes manières d'agir.

Voici à présent une autre situation dans laquelle les membres du rassemblement sont majoritairement des adultes aux origines africaines et maghrébines.

Centre 2, 11h45, un jour ouvrable d'hiver ensoleillé. Une intensité de passage rare à St Étienne. L'aire d'observation est de 10 mètres de diamètre environ. Beaucoup de monde, passage, allée et venues vers l'arrêt du tram pour faire ses courses, avec sacs, cabas, poussettes. Jeunes femmes et jeunes hommes, principalement Arabes et Noirs. Les Blancs sont globalement plus âgés, sauf un groupe de jeunes Blancs qui ont fait le tour derrière mon dos, ne passant ainsi pas devant le Rom qui fait la manche sur le passage (entre l'entrée du centre commercial et l'arrêt du tram). En face à 8 mètres, un gars arabe, 40 ans, fume cigarette sur cigarette, furieusement, le visage plissé de contrariété (il a un air assez fou). Un couple de Blancs est passé devant le Rom, en s'écartant un peu à son niveau. Globalement, les Noirs et Arabes ne s'écartent pas en passant devant le Rom. Il y a des groupes de jeunes lycéennes. Il y a un chibani sur chacune des trois assises en béton avec des arbustes. Puis deux autres arrivent, ils se saluent, se parlent, se croisent. La « mère » rom fait la manche, quant à elle, à l'arrêt du tram, de l'autre côté de la rue. Un homme arabe, la trentaine, jogging neuf impeccable et regard un peu hautain, se pose à un mètre de moi vers le pilier. Il reste 2 minutes, regarde la scène lui aussi, crache et s'en va. Une femme en foulard se « selfise » avec une perche. Un homme blanc, âgé me tend un petit livret : « Tenez... – Qu'est-ce que c'est ? – C'est un message d'espoir... – Non merci, ça va aller... – Pourquoi, vous

211 Diction allemand souvent cité.

212 On se souvient d'avoir lu, écrit au marqueur sur un siège du bus 6, « la Palle en force ! » La Palle est un quartier périphérique de grands ensembles, aujourd'hui en partie détruit.

avez suffisamment d'espoir ? – Oui oui, ça va... – Et en quoi ? – Oh... y a plusieurs raisons d'avoir de l'espoir... – Ah oui ? (incrédule) – Oui oui... raisonnablement... – Ah mais parce que vous avez espoir en autre chose qu'en Jésus-Christ ? – Oui... des choses et d'autres... – Ah parce que le seul qui donne la vie éternelle, c'est Jésus-Christ... c'est le seul qui me donne espoir ! – Bon... Je vous trouve un peu catégorique, mais enfin, si ça vous fait plaisir, moi je n'y vois pas d'inconvénients... – Non non, bien sûr... – Allez, bonne journée Monsieur... »

Ici, c'est plus animé que dans le centre, sans aucun doute. Le centre commercial est un point d'approvisionnement bon marché (Auchan). Une fille blanche s'appuie sur le bouton destiné à demander le passage du feu au rouge, et tout le boîtier tombe, maintenu toutefois par ses fils. Surprise et rires.

On retrouve la présence de *chibanis* assis qui discutent et se saluent. Des personnes sont debout et discutent, un couple de Roms fait la manche. Mais ce qui caractérise la situation est le passage intense. Bien sûr dans ce passage, il y a des petits événements, des gens qui se croisent, des personnes qui donnent une pièce au mendiant, des personnes qui se saluent et discutent, des personnes qui regardent passer les gens, etc. Ce seuil d'entrée d'un centre commercial rassemble des personnes qui trouvent un intérêt à ce passage chacun à leur manière. Le mendiant profite du flux de passants, les *chibanis* profitent de la densité sociale pour croiser du monde – tout comme des jeunes profitent de cette densité pour espérer croiser des personnes de l'autre sexe (peut-on imaginer), le démarcheur chrétien en profite pour divulguer sa bonne nouvelle. La situation est dense et complexe, mais son cadrage principal est la fonction de passage. La concentration de personnes issues de l'immigration ne semble pas avoir de pertinence particulière dans la définition situationnelle – même si on peut supposer que cela en a pour certains (les *chibanis* par exemple, et peut-être les mendiants, l'aumône étant l'un des « cinq piliers de l'Islam », etc.)

On l'a vu, « l'engagement » n'est pas psychologique. Il implique une certaine manière d'agir, mais surtout il est plus ou moins efficient, ratifié, partagé et pertinent, selon les situations. Le fait qu'il n'y ait que des personnes issues de « minorités visibles »²¹³ ou presque, contribue-t-il à « définir la

213 « Une minorité visible [...] est une variable démographique définie par le droit canadien comme « les personnes, autres que les Autochtones, qui ne sont pas de race blanche ou qui n'ont pas la peau blanche ». [...] Le terme de « minorité visible » a été sanctionné la première fois de manière officielle en 1984 dans le rapport de la Commission d'enquête sur l'égalité en matière d'emploi [...] à la suite d'un besoin de nommer les personnes victimes de discrimination raciale à l'embauche. Cette expression a été inscrite en 1986 dans la Loi sur l'équité en matière d'emploi. » https://fr.wikipedia.org/wiki/Minorité_visible

En France, « [u]ne minorité visible est une minorité nationale dont les membres sont facilement reconnaissables au regard du groupe majoritaire. Par opposition, on qualifie de minorité invisible les groupes minoritaires dont les membres ne sont pas physiquement reconnaissables, même entre eux. Dans un pays européen, les asiatiques peuvent être considérés comme une minorité « visible », alors que les homosexuels sont une minorité « invisible ». Le concept de minorité, utilisé en France depuis quelques années, désigne selon l'INED les immigrés non européens, les personnes nées dans les départements d'Outre-Mer (DOM) et les personnes qui en sont les fils ou les filles. La presse qualifie de « minorités visibles » : « les noirs, arabo-berbères, métis, asiatiques, indo-pakistanaï ». Ce concept est apparu à la suite des protestations de personnes issues des minorités, dénonçant un manque de personnes d'origine « non européenne » dans certains secteurs de la société française (média, publicité,

situation » ? Théoriquement, les différences culturelles ne sont pas pertinentes en termes situationnels, comme le dit Isaac Joseph :

L'espace public ne construit d'identités que rapportées (dans un milieu de visibilité mutuelle) et culturellement fragmentaires (dans l'ordre de l'interaction). En ce sens, la multiculturalité des sociétés complexes n'est pas la cohabitation d'identités préformées sur un territoire, mais l'accessibilité commune. Non l'intégration structurale des minorités culturelles, mais leur dispersion dans l'espace dramatique [...]. » Joseph, 1998, p. 16.

Dans la situation précédente, le cadrage principal de l'engagement est tellement fonctionnel et anonyme que les règles basiques de la socialité anonyme (indifférence polie, coopération véhiculaire) ont cours. La grande majorité des personnes sont issues des « minorités visibles », et cette présence majoritaire semble rendre non pertinent la « stigmatisation » comme processus interactionnel (Goffman, 1975). Ses embarras caractéristiques n'ont pas lieu et il y a plutôt une atmosphère d'aisance. Le phénomène de stigmatisation consiste à « spoiler²¹⁴ » (et à performer) une caractéristique en principe non pertinente (bien que visible) de la personne dans l'interaction. Entre membres d'une « minorité visible », l'attribution d'un handicap ou d'une caractéristique négative dans l'engagement (du fait de la couleur de peau) a moins de chance d'advenir. Il ne peut y avoir de « stigmatisés » que s'il y a des « normaux », qui produisent une « reconnaissance sociale » au lieu de la simple « reconnaissance cognitive » attendue (Goffman, 1975). La définition d'un horizon commun (et ordinaire) est fragilisée lorsque ce processus opère, car des « qualités sociales » différentes sont attribuées aux personnes sur certains critères. En revanche, lorsque tous partagent visiblement des apparences similaires (et qu'ils partagent une absence de « qualités »²¹⁵), il n'y a pas de processus de stigmatisation.

représentation politique, etc.) malgré les changements intervenus ces dernières décennies dans la composition de la population française. En effet, une étude réalisée en 2004 par Yazid Sabeg et Laurence Maillart-Méhaignerie situait les minorités visibles à 8-9 millions d'individus (5 à 6 millions de Maghrébins, 2 millions de Noirs et 1 million de personnes originaires du monde asiatique) soit près de 15 % de la population métropolitaine. [...] [Certains] font remarquer que les minorités visibles ne sont pas les mêmes partout et qu'il y a des endroits en France où les autochtones « Blancs » constitue localement une minorité visible. »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Groupes_ethniques_en_France#cite_ref-22

214 Rappelons que le titre original de l'ouvrage de Goffman (1975) est « Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity ».

215 Au sens que donne Isaac Joseph à ce mot, à la suite de Musil (nous y reviendrons).

2.3. Deux régimes d'engagements : diffus et focalisé

Voici deux situations qui prennent place sur deux terrasses de café. Elles permettent de saisir des formes typiques de l'engagement et de l'attention. A travers ce qu'on peut appeler des « formats de l'engagement », une sorte de pré définition situationnelle s'opère.

Jeudi 16 juin, 9 h.

Arrêté au café des Acacias, avenue Loubet. Banquettes en skaï ancien (ou bakélite), un long comptoir, café populaire au *standing* modeste années 70. Un homme de 60 ans en terrasse, turc ou maghrébin, en veste de costume, cheveux mi longs, café et cigarette. Autour, des boulangeries arabes bien achalandées en cette période de Ramadan. Impression agréable, jeu de regards avec les passants, appuyés mais sans excès. Des enfants, collégiens, femmes avec foulards, hommes me regardent. Les vieux à côté regardent aussi le spectacle toujours renouvelé de la rue. Il me semble y avoir un jeu de posture de dignité. Les 2 femmes qui tiennent le café sont excitées, font de grands sourires, elles dansent parfois et chantent à l'intérieur. Des vieux habitués viennent (croissants, café). Un homme entre dans le café : « Quelqu'un à une Audi ? - Oui c'est moi (dit un client) - Parce que c'est un passage là en fait... » Force sourires, « Oui, excuse-moi ». Il enlève sa voiture. Des femmes entre 40 et 60 ans passent, certaines fument et sont préoccupées comme des travailleuses (travaillent-elles à la CAF en face?) Un homme arabe de 50 ans nettoie l'horodateur, garé en double file avec un petit camion en *warning*. Les deux hommes de la boulangerie d'à côté s'activent pour une livraison, et discutent sur le pas de la porte. L'animation est assez homogène : voitures passantes à allures régulières, des voitures en double file, des livraisons et aller-retours, des passants prenant le temps de regarder. Il y a une diversité des passants : femmes actives apparemment, jeunes hommes, enfants, femmes avec foulard et robe longue parfois avec caddy, des hommes âgés – les vêtements ne sont pas toujours soignés, les compositions haut / bas, pas toujours recherchées. Un vieux à grosse bedaine et un autre frêle avec casquette entrent dire bonjour aux 2 femmes du café. Un jeune marche avec arrogance, pieds en canards, démarche mi lente chaloupée, tête très haute, regard très sérieux, basket aux pieds et écouteurs sur les oreilles.

Je change de terrasse de café et me rend au centre, sur la place Dorian. Le café coûte 1 euro 50, servi dans une tasse ordinaire mais *design* de fine faïence blanche, un verre d'eau Bigalet (au bar les Acacias, le café coûte 1 euro 30, la tasse est en grosse faïence marron, les 2 sucres en morceau un peu humides sont posés dans une soucoupe, et le verre d'eau est un Arcopal de cantine.) Ici, la serveuse est une dame d'environ 60 ans qui a son caractère. Une cycliste passe sur le trottoir, elle dit : « Elle passe là tous les matins... un jour je vais lui mettre un coup de chaise, elle va tomber, bam ! Non mais c'est pas assez large la rue ? ! » Elle dit cela à deux clients. Un homme âgé arrive, elle lui dit : « Ah mais tu peux fumer... je m'en fous, c'est pas moi qui vais crever ! Mais compte pas sur moi pour t'emmener des fleurs à ton enterrement ! » L'autre rit jaune, tousse gras, écrase sa cigarette et entre. Il y a un peu de monde à l'intérieur, les toilettes sont propres et modernes. Je remonte, mon café et mon verre d'eau ont disparu. « Ah, vous m'avez enlevé mon café ? – Vous aviez pas fini ? Ah mais il est là sur le comptoir, je vous le ramène... Mais elle est vide la tasse – Ah non, j'avais pas fini. » Je n'insiste pas. « Bon, je vais vous en refaire un... – Comme vous voulez... – Mais elle était vide... » Elle me ramène mon café, sans rien dire. Je glisse un « j'avais pas terminé... » Deux hommes sont assis à côté de moi : l'un, 45 ans, plus âgé que l'autre (30 ans) raconte une histoire se déroulant en Afrique, au Sahara occidental. Il est question de Mokhtar Ben Mokhtar, d'un camion à double fond, de cigarettes de contrebande et d'armes, et d'une boîte de nuit : « Les Blancs se comportent mal avec les femmes... ils leur donnent des petites tapes derrière la tête, et elles n'osent rien dire. Alors y a un gars qui en attrape un, et lui met une grosse baffe de maçon... » Il se lève au milieu des tables de la terrasse et continue son histoire avec mimes : « Il l'attrape par la tête (il fait des bruits) et ouvre la porte du bar avec sa tête, et lui donne un coup de pied au cul – il débaroule les

escaliers... » Son interlocuteur rigole doucement. Ils s'en vont un peu après (ils ont pris des cafés).

La place Dorian est occupée, comme souvent, par des tentes et barnums fermés. Ce matin une tente « vidéo game kids », les massifs de plantes et les petits arbres rendent l'espace compliqué. Un camion de livraison recule, puis passent un camion-poubelle et un bus. Le soleil sort enfin. Deux personnes âgées arrivent très doucement, du coup je les remarque. Elles s'avancent vers le marchand de fruits et légumes. Il y a un homme sur la terrasse qui parle fort en arabe au téléphone, depuis 20 minutes.

On a à faire, dans cette description, à deux environnements différents. Une valuation de la « stabilité de l'environnement » s'opère en arrière-plan. La focalisation interactionnelle diffère entre la première terrasse de café et la seconde. Le déploiement de notre regard est plus ou moins « cadré » par les différentes scènes qui se déroulent. Il y a une continuelle contamination des micro scènes d'interaction à la situation plus large, comme si les unes « bavaient » sur l'autre, comme si les frontières entre les unes et l'autre n'étaient jamais nettes, mais toujours changeantes. Bruno Latour (2007) critique la notion d'environnement, sous-tendue par l'idée d'une extériorité de l'humain au milieu, et nous incite à penser plutôt les situations en fonction des dépendances et attachements qui y ont cours. Dans ces deux situations, et malgré une saisie « de-scriptive », on voit bien ici des relations et des formes d'engagement en train de se former. A la limite, toute « situation » est une distribution de l'attention, des rapports co-construit avec des « entités » et pas d'autres.

Ici, le cadrage se règle sur deux pôles. Soit « l'occasion sociale » demeure l'entité interactionnelle de référence, c'est-à-dire que les différents engagements individuels co-habitent et se coordonnent en commun de façon lâche. Dans ce cas, les différents acteurs contribuent à une ligne d'action commune (et ordinaire), qui consiste essentiellement à rester attentif à la situation environnante. C'est une manière de laisser la situation ouverte à d'éventuelles redéfinitions par des engagements environnants. C'est aussi une attention et un souci donnés à de potentiels motifs d'accomplissement de l'expérience (Quéré, 2014). Dans ce cas, une « attention diffuse » à la situation est nécessaire, la porosité entre les engagements des coprésents étant ainsi maintenue. C'est le cas de figure du « café des Acacias » : le spectacle toujours renouvelé de la rue fait que l'attention embraye sans arrêt sur différentes personnes, des visages, des attitudes, des rôles (travailleurs, clients, passants, etc). Dans le café du centre, le cadrage de l'expérience est différent. La situation tend à être définie par certains acteurs qui focalisent l'attention et imposent, en quelque sorte, un certain profil d'engagement. Sur cette place piétonne (les bus et camions de livraison y ont cependant accès), les humeurs de la patronne et l'histoire rocambolesque d'un client donnent le ton à la situation. Il y a une moindre

diversité et densité d'éléments perçus. Le maintien d'une constante définition situationnelle, toujours ouverte à ce qui arrive, d'une situation aux propriétés indéfinies, dispersées, diffuses, n'advient pas. Sous l'auvent de la terrasse, l'environnement est moins changeant et ainsi peut-être moins gai (Sansot, Honnorat, 1994).

On peut ainsi distinguer deux types de situations, avec leurs propriétés et impropriétés. La première est diffuse, ordinaire, composée par un ensemble de choses environnantes. Un profil d'engagement spécifique y a cours, le maintien d'un regard glissant d'une chose à une autre, sans que ces choses ou personnes n'imposent de profil d'engagement particulier. Nous nous laissons porter par la ville, à regarder passer les gens, installés au centre du spectacle changeant de la rue. C'est une forme de « participation » et d'ancrage dans l'onde de pertinence de la ville en cours, sur un mode distant, réservé et large. La situation fait l'objet d'une exploration de ses perspectives d'engagement possibles, des liens pouvant rester virtuelles ou peut-être avoir une « chance »²¹⁶ de se réaliser. La seconde situation est au contraire faite d'une succession de cadrages scéniques, produits par certains engagements. Le spectacle ne porte plus sur la situation ouverte de la ville toujours changeante, mais sur des scènes bien délimitées, avec leurs acteurs. L'horizon de la situation est moins ouvert, l'attention moins dispersée et distraite, plus focalisée et restreinte.

Nous avons ici à faire à deux régimes de l'engagement, diffus et focalisé. La ville nous place au cœur de cette variation. Dans une ville de taille moyenne, ainsi que dans les espaces urbains périphériques, le maintien des propriétés d'une « occasion sociale » diffuse est régulièrement problématique. C'est une chose qui peut être étonnante pour un habitant de grande ville, mais dans une ville moyenne, les définitions situationnelles sont relativement fragiles et vulnérables. Une personne peut facilement donner le ton à la situation, par ses gestes, par le fait qu'elle parle fort – ce qui est plus rare et plus compliqué au milieu d'une forte agitation métropolitaine. La distinction opérée par Simmel (2013) entre grande ville et petite ville n'est pourtant pas opérante pour nous. Dans notre ville moyenne, les rapports sont moins d'interconnaissance et de familiarité, que d'« étrangeté mutuelle » (Quéré, Brezger, 1992). En ce sens ils sont réellement « urbains ». Mais cette condition urbaine est instable dans ce type d'environnement peu dense, où la production de réserve ne s'impose pas comme une protection naturelle. Aussi, si une relative désorganisation normative laisse place au doute quant aux propriétés situationnelles, c'est sans doute que les « inscriptions » et « affiliations sociales » sont historiquement peu instituées dans cette « ville-

216 Weber (1995) donne un rôle crucial à cette notion dans son approche compréhensive.

faubourg ».

3. L'urbanité, une histoire de rapports et de réciprocité

La « ville sans qualités » pourrait être le milieu qui fait de nous cette « matière qui épouse toujours le premier monde venu », comme dit Musil (2011). Elle fait de nous des « hommes sans qualités », c'est-à-dire des personnes plus attachés aux circonstances, à la spéciosité du présent, qu'aux identités sociales ou culturelles. Ce processus d'urbanité fonctionne par mise en rapports : « La richesse du réel doit d'abord être conçue à partir des phénomènes de contiguïté, de rencontres aléatoires et innombrables. C'est-à-dire à partir de rapports. » (Joseph, 1999, p. 14). L'enquête conduite au prisme du sensible et de l'expérience, s'attache à saisir ces rapports, c'est-à-dire l'aventure des contacts, des convergences et divergences, distances et proximités. En mathématique, un rapport est la « [r]elation résultant de la comparaison de deux grandeurs inégales, mais de même espèce, et qui peut être évaluée avec précision »²¹⁷. Quelles que soient les manières de les saisir (description, marche commentée, entretien, photographie), il nous semble que c'est toujours la perspective de ces liens (ou rapports) qui est « évaluée » en tant que « chance ». La conception weberienne de la relation mérite qu'on s'y arrête :

« Nous désignons par « relation » sociale le comportement de plusieurs individus en tant que, par son contenu significatif, celui des uns se règle sur celui des autres et s'oriente en conséquence. [...] Le contenu peut être extrêmement divers : lutte, hostilité, amour sexuel, amitié, piété, échange commercial, « exécution », « esquive » ou « rupture » d'un accord, « concurrence » économique, érotique ou autre, communauté féodale, nationale ou de classe [...]. Il s'agit toujours du « contenu significatif » empirique visé par les participants [...]. [L]a relation sociale *consiste* exclusivement, et purement et simplement, dans la *chance* que, selon son contenu significatif, il a existé, il existe ou il existera une activité réciproque des uns sur les autres, exprimable d'une certaine manière. [...] Cette chance peut être très considérable comme elle peut être minime, presque négligeable. Ce n'est que dans le sens et la *mesure* où elle a existé ou existe effectivement [...] qu'a existé ou qu'existe également la relation sociale en question. [...] Cela ne veut aucunement dire que les individus qui participent à une activité dans laquelle les uns se règlent sur les autres attribuent, dans le cas particulier, un contenu significatif *identique* à la relation sociale ni que l'un des partenaires adopte intérieurement une attitude qui corresponde significativement à celle de l'autre, que par conséquent il existe une « réciprocité » en *ce* sens. *Seul* le fait que cette chance existe – par conséquent la plus ou moins grande *probabilité* qu'une activité significative correspondante se développe [...] – est l'indication de la « persistance » d'une relation sociale [...]. Le contenu significatif d'une relation sociale peut reposer sur une *entente* par un engagement mutuel. Cela signifie que ceux qui participent à cette relation se font (entre eux ou d'une autre manière) des *promesses* valant pour leur comportement futur. Chaque participant compte alors normalement [...] sur le fait que (avec une certitude variable) *l'autre* orientera son activité dans le sens que lui-même (agent) donne à l'entente. » Weber 1995, p. 58-61. Il souligne.

217 <https://www.cnrtl.fr/definition/rapport>

Les relations sociales dans la ville sont plus ou moins réglées en réciprocité. Si l'on considère l'urbanité comme le registre d'un certain type de relations sociales, on peut en observer les variations, la plus ou moins grande réciprocité. Notre enquête nous a conduit à identifier des relations « objectivement unilatérales des deux côtés », non coordonnées vers une réciprocité de perspectives et un même contenu significatif (notamment dans la deuxième partie). C'est le cas avec les frictions interactionnelles. Weber ajoute, d'une façon proche de Goffman :

« La relation des uns aux autres [...] reste [sous une forme réciproque] [...], tant que l'agent *présuppose* (de façon peut-être totalement ou partiellement erronée) chez son partenaire une attitude déterminée à son égard et oriente en conséquence sa propre activité, ce qui peut avoir, et même a le plus souvent, des conséquences pour le déroulement de l'activité et l'aspect de la relation. Elle n'est objectivement « réciproque » que dans la mesure évidemment où les contenus significatifs « correspondent » l'un à l'autre – suivant les *expectations* moyennes de chacun des participants [...]. Du point de vue sociologique, un « État » cesse par exemple d'« exister » dès qu'a disparu la chance qu'il s'y déroule des espèces déterminées d'activités sociales, orientées significativement. Cette chance peut être très considérable comme elle peut être minime, presque négligeable. Ce n'est que dans le sens et la *mesure* où elle a existé ou existe effectivement [...] qu'a existé ou qu'existe également la relation sociale en question. » Ibid. p. 59

Peut-on dire, en paraphrasant Weber, que, du point de vue sociologique, l'urbanité « cesse [...] d'« exister » dès qu'a disparu la chance qu'il s'y déroule des espèces déterminées d'activités sociales, orientées significativement » ? Mais quelle est « l'orientation significative » et de quelles « espèces déterminées d'activités sociales » s'agit-il alors ? Nous avons désormais des éléments pour répondre à ces questions. L'orientation de sens est celle des apparences plausibles d'un horizon de paix, d'une coopération civile. L'espèce d'activité sociale consistant en une perspective (réciproque) de paix, est le maintien d'un profil d'engagement ouvert à cette perspective paisible, coopérative, attentive et réservée en même temps, d'un mot « civile ». Les lieux, les équipements, ainsi que les visages portent les signes de ce travail, les signes du lien civil. Notre enquêté Alain T., nous le rappelait à juste titre : « ce qui porte pas à confusion, c'est si vous avez un regard qui se veut respectueux et curieux au sens positif du terme, c'est pas le même regard que si vous avez un regard noir, qui ne sourit pas, et qui dévisage l'autre comme une bête curieuse qui vient déranger mon quotidien ! » Nous verrons plus loin le rôle de la face dans la production de cet horizon de réciprocité. Isaac Joseph l'exprime clairement :

« La visibilité mutuelle spécifie un ordre de la vie publique [...] Le principe fondamental de cet ordre veut « que chaque participant se garde de détruire la face des autres ». Les procédures et les compétences d'apaisement se ramènent toutes à cet interdit fondamental, à ce *noli tangere* qui est la condition de possibilité du face-à-face. La forme élémentaire de la violation, c'est donc l'offense au principe de réciprocité pratique qui régit la vie publique : une personne doit pouvoir « compter sur le tact et la probité d'autrui pour sauver la face et l'image qu'elle a d'elle-même. » » Joseph, 1998, p. 35-36.

L'urbanité consiste pour une bonne part en un « travail de concertation constitutif du monde des apparences : celui des civilités ordinaires et, plus fondamentalement, celui du social lui-même comme univers d'actions réciproques. » (Ibid., p. 54). Le maintien d'une urbanité se joue donc dans la « chance » que l'activation sociale d'un tel contenu significatif ait lieu. Et cela est en jeu dans les interactions non focalisées aussi bien que focalisées. L'enjeu est toujours le maintien d'un horizon de civilité, ou la production d'une autre perspective relationnelle « moins réciproque ». Un tel engagement principal en civilité souffre bien sûr des variations importantes. Mais ce qui se joue en toutes circonstances, ce sont les chances d'avènement d'un tel contenu significatif. Si cela est vrai, nous avons ici quelque chose comme une formule des rapports d'urbanité.

Notre « approche sensible » suit l'expérience et les productions de « contenu significatif de l'activité sociale » activée en ville. L'expérience active des liens plus ou moins pertinents en fonction des situations. Il nous faut désormais suivre ces liens de façon plus assidue, dépasser les situations pour saisir les occasions de rapports. Habiter la ville, c'est se mettre en rapports avec d'autres, dans des situations et par moments. Reprenons le fil de notre enquête où nous l'avions laissé à propos des situations ordinaires et des profils et types d'engagements. Nous avons vu que ces « situations ordinaires » maintenaient un horizon de participation et d'action essentiellement ouvert et paisible, en partie en attente.

4. Des rapports urbains.

4.1. Un détour par les rapports métropolitains

Il nous faut faire un détour par la métropole, car la « mise en rapports » spécifiquement urbaine que nous cherchons à comprendre est plus claire en situation de densité et de diversité²¹⁸. Voyons un type de situation très ordinaire dans une grande ville. Jouir du spectacle de la vie qui fourmille, du cœur de la ville qui bat, est un plaisir très métropolitain. Lofland (1998) voit dans le « people watching » un des « interactionnel pleasures » urbains. Cette assez longue description à Paris rend compte de l'étendue des rapports, de leur relance continuelle, de leur fugacité aussi :

Paris, 14h30 (dimanche 21/08), terrasse Brasserie café l'Européen, face à la gare de Lyon. Incroyable intensité urbaine à Paris. Je suis ému dans le métro de tous ces visages, ces êtres. C'est beau indéniablement, ces milliers de vies qui nous effleurent si rapidement, on sent sous la surface les pensées qui donnent le pouls de la vie, des vies multiples et une vie commune : la ville. En sortant du train, d'abord frappé par l'importance quantitative des Noirs. Je vais manger mon encas sur la place St Lazare (gare d'arrivée) – je pense à Monet et Brel : un Noir, casquette, assis sur un banc (en fait un siège monoplace) avec de grands sacs de voyage, un Blanc jeune avec un sac à dos et un tapis de sol roulé, casquette short, un sourire figé sur la bouche et un regard dur et désabusé, une femme de 60 ans fardée mince qui fume, le regard inquiet. Un Noir rasta maigre un peu sale vient me demander « de la monnaie ou une cigarette », puis s'assoit, boit une grande canette de bière et va « taper » une clope à un autre, puis une clope à un autre. Une pluie d'embruns commence à tomber (des jeunes sans abris sous des arcades sont allongés et assis par terre). Je prends le métro, un homme et une petite avec une pancarte « famille syrienne », la fille récite quelque chose d'une voix forte dans l'indifférence des passants, puis un étage plus bas, même chose mais avec une femme à foulard, la voix de la petite prend tout l'espace, nasillarde. Métro : un homme s'assoit en face de moi (je pousse mon sac) : coupe-vent rouge Chevignon, casquette avec un bandeau de tissu indien au front et un casque hi-fi Sony sur les oreilles, visage tendu et regard au loin, concentré, intranquille.

Je sors, dédale de la gare de Lyon, je trouve la sortie « grandes lignes », puis veux sortir vers l'esplanade de la gare pour un café en extérieur. L'allée avec ses peintures est belle et désuète, je suis surpris par l'ampleur du hall et le nombre de gens assis (un week-end d'août à la gare). Je sors par la grande entrée pour profiter du spectacle architectural. Je trouve un café en ayant consulté les tarifs d'à côté. Je m'assois (prix comptoir café 1€, terrasse 2.5€, même rapport pour un demi). Je demande à une femme si ça ne l'ennuie pas de garder un œil sur mon sac pendant que je vais aux toilettes (avant lui avoir demandé si elle restait 5 minutes). Elle me dit « vous voulez dire empêcher quelqu'un de vous le prendre ? – (je ris) Oui, manu militari si possible – Ah ça dépend s'il est grand et costaud... Je ris et vois qu'elle est assez sérieuse, mais elle accepte. Toilettes en sous sol, verre et marbre, à l'intérieur de la brasserie, une écaillerie, des serveurs en livrée. Je me dis que vraiment, c'est à Paris qu'est le monde, l'expérience urbaine, et forcément l'architecture et tout le tremblement... Je retourne à ma place en remerciant poliment « Je vous remercie madame – Ah, c'est rien...

Une jeune beurette, deux tables à côté, jupe courte, chaussures et haut à paillette argentées, très fardée, ongles blancs, rouge à lèvres, coiffure soignée, face à un café, lunettes, très concentrée elle fume. Je me demande si elle se prostitue. Un type passe, très bien habillé (costume), 50 ans,

218 Les géographes Lévy et Lussault (2013), définissent justement l'urbanité comme un *rapport* de diversité et de densité.

crâne rasé, un petit sac à dos de ville, il semble parler tout seul (bas). Lorsqu'il me dépasse, je m'aperçois qu'il marche en chaussettes dans la rue. Un Noir avec un moignon vient faire la manche, puis un autre avec un accent anglais (« 1€ pour un café »), « non » à nouveau. Celle d'à côté a laissé la monnaie de son café sur la table au Noir. 2 Roms jeunes tirant de grosses valises, chantant en regardant les clients attablés, une cliente anglophone se fait traduire le menu, les 2 jeunes serveurs parlent très mal anglais, c'est laborieux (ça dure 5 minutes). Des passants de tous types (jeunes, vieux, riches, pauvres, Noirs, Roms, Arabes, vélos, valises, très gros, petits, normaux...), des pigeons aussi. Cette animation m'anime. 2 passants anglais demandent au serveur après un geste du doigt « Tu connais un supermarché ? – Oui pourquoi... – Ah euh... boire du vin... euh acheter du vin – Oui, vous voyez par là, après la Caisse d'épargne... – Pas loin ? – Non une minute – Ah Ok, parce que train... » Ils ont des valises. Je souris et trouve de la fraîcheur à la langue hésitante qui vient déplacer les habitudes (politesse, code). C'est encore un effet de cette belle urbanité.

La France, le monde, sont là, ils passent sous mes yeux. Des prises de son ici seraient édifiantes : plein de langues, de sons, de bruits, de bribes. Une chose est sûre, les « bourgeois » (qu'on reconnaît à leurs manières châtiées) habitent Paris, c'est leur élément (leur refuge ?) Je vois et entends des manières de parler inconcevables pour un habitant d'autres villes de France. Ce sont peut-être des bourgeois modestes qui se donnent des airs... « Jean-Daniel », le fils et sa mère à côté qui font une remarque sur le serveur « Il a l'air tout handicapé... – c'était bien tes vacances en Corse ? – C'était très bien, vraiment mes vacances en Corse c'était très bien » (cette manière de répéter la phrase, cette confiance dans sa langue, sa phrase, se permettre d'être redondant – à la limite de la fatuité – est-il un signe de classe ?) Ils parlent de Rouen.

Le temps passe vite ici. Des chiens avec maîtres passent. Un type avec un caddy (une tente Quechua, un tas de couvertures et un vrai barda, souriant, en tongues avec 2 chiens obèses). Bien sûr des poussettes, des belles femmes, des vieux avec des moins vieux qui leur font la conversation d'une façon un peu artificielle (une femme à une vieille femme, un homme 60 ans à un homme très âgé, un vieux a l'air ennuyé par la logorrhée du plus jeune). Des jeunes femmes jolies, des visages sidérés et apeurés, un homme de 40 ans type Indien gros, apeuré et triste. Roulis, bruits de voitures et de bus « tût tût ». L'air hautain de jeunes en survêtements, la tête haute et les yeux durs. L'air « découvrant le monde » de jeunes Blancs avec sac à dos, émerveillés. Dans une forme de vision périphérique tâchant de saisir les éléments fortuits perçus sur les bords, je vois que se meuvent des voitures. Leurs couleurs : noir brillant, gris, blanc, bleu, plusieurs teintes de gris (métal, quasi noir, clair), teintes bleutées, vert et rouge, teinte vert-gris métal, mais la majorité sont noires (sombres, métallisés), grises et blanches. Des scooters de ville.

Je reprends un demi : 4.60€. Un autre serveur me sert, prend le café (il froisse la note) m'apporte le demi, je paye de suite, il me rend 4 pièces de 10 cts, lentement, une par une. Finalement, je laisse 20 cts (j'ai été serveur), du coup je n'ai pas payé le café. Une « princesse noire » : talon aiguille, robe à multiples voiles. Je regarde trop les mendiants (il me semble que la plupart les ignorent), alors ils s'arrêtent, du coup je dois dire « non », en hochant la tête ou tout haut. Des T-shirt et robes rouges, orangées et fluo émergent de la masse. A côté, la famille un peu bourge : « Est-ce que vous avez de la menthe glaciale ? » ça faisait longtemps que je n'avais pas entendu cela, « menthe glaciale ». Certes une exigence, mais aussi une connaissance des moindres différences de marchandises. Culture bourgeoise ou seulement gamme de choix d'une capitale ? A côté, des jeunes, l'air turcs, riant (un a une très grosse montre au poignet), parlent seulement « turc », mais parfois un peu français « Elle fait quoi ? Elle travaille ? » Il montre une photo de sa femme (ou sa sœur?) Une jeune femme passe à vélo, avec sac à dos et sacoches. Le vélo paraît grand pour elle. La mondialisation est bien là, mais elle n'est pas la même qu'à St Étienne, plus variée, plus diverse, plus foisonnante. A St Étienne, c'est une mondialisation du bas. Si ici, tout se paye cher, il semble que cet excès commercial induise une profusion sociale, une multiplicité des autres échanges également. Un marchand d'épis de maïs grillés indien, son grill installé dans un caddy Auchan, s'est posté à l'angle en face. Finalement, le serveur d'avant s'est aperçu du café, me demande si je l'ai payé, je lui dis « non » - il aurait fallu que je parte. Je pense : il doit être plus facile de trouver une femme à Paris qu'à St Étienne. Le jeune Turc à côté

chantonne à nouveau en modulations orientales. Un homme avec une chemise jaune bouton d'or et bleu pétant, avec des palmiers et une casquette bleue, genre Colombie ou Caraïbes. Avec tant de passage, on pourrait distinguer des démarches, des manières de porter le jean (haut, bas). La mode prend consistance dans la masse.

Du soleil, éclaircies. Un taxi qui klaxonne un autre (Uber?), pas mal de taxis sans la coiffe, l'un sort le bras « et doucement là ! » et l'autre re klaxonne... Un des cuisiniers ou plongeurs de la brasserie est assis sur un pas de porte qui succède la terrasse en façade. Il fume l'air éreinté, regard et traits durs et froids, fatigué. D'ailleurs, avant, je demande du feu au serveur (il demande à son collègue, un vieux posté à cet endroit). L'immobilité gage de « vérité » ? Le passage, grisant mais trompeur, superficiel – mais multiple ? Simplement, la coexistence d'une multitude de mondes. Un homme, abîmé, caban, cheveux gris longs et sales me dit directement ; « Vous pourriez m'offrir un café ? ». Signe de tête négatif. Une voiture de police fait dégager tous les véhicules en double file. Dans le bar, l'eau des toilettes est chaude. Très bien pour les mains, mais on ne peut pas la boire ou remplir sa bouteille. J'hésite à demander un verre d'eau. Maintenant, je fatigue, le monde me paraît moins beau : mines plus fermées luttant contre le bruit et l'intensité, pas mal de visages déprimés et durs, et des visages plus légers derrière lesquels le sourire n'est pas loin.

Nous remobilisons ici une écriture de type « main courante », dont le but est la transcription des images, scènes, et choses vues. Cela permet de souligner quelque chose comme l'« état naturel » d'une situation urbaine, dans lequel le potentiel de mise en rapports d'une multitude d'éléments déliés mais contigus, est omniprésent bien que rarement réalisé. Les coprésences multiples dessinent des engagements conjoints possibles. La « membrane » séparant habituellement les réalités individuelles est déplacée par ces situations de densité, par ces rapports.

« [U]n acte social quel qu'il soit, verbal ou non verbal, n'est pas la projection ou l'expression d'une substance individuelle ou collective, ce n'est pas non plus l'effectuation singulière d'un code extérieur, c'est une manière de se positionner sur une membrane, de se déplacer sur une frontière. C'est la membrane, la ligne de frontière qui définit l'intérieur et l'extérieur et non le contraire. La réserve n'est donc pas une manière d'éprouver la limite mais de la fonder. Quels que soient les pactes et les convenances, la socialité, en tant qu'elle est vécue, n'est que l'ensemble des expériences pour lesquelles un acteur est confronté à l'indécision sur les limites respectives du soi et de l'autre, de ce qui se fait ou ne se fait pas. Cette série d'expériences définit la socialité en acte. Elle n'est pas indépendante des codes et des territoires déjà constitués mais elle les redéfinit constamment. » Joseph, 1984, p. 99-100.

La triple coalescence deweyenne entre le *self*, l'environnement et la démocratie (Wilson, 2016) passe-t-elle par un tel « concernement » foisonnant de surface ? On peut se demander plus simplement, sous quelles conditions les coprésents de la ville demeurent des *matters of concern*, des objets de préoccupation réciproque. L'urbanité consiste peut-être dans le maintien de ce régime d'attention (de souci et de soin). Pour ce faire, on a vu qu'une pluralité d'acteurs et d'actants étaient impliqués. Revenons à notre terrasse de café, et remarquons que ces rapports se développent

essentiellement de façon imaginaire, en rêverie, comme lorsqu'un regard est saisi au vol et embrayé sur une action ou une pensée. On retrouve les experts de ces rapports, pour qui il s'agit de « situations de rapports » (au sens économique du terme!) L'indistinction, la confusion et plus encore les passages entre entités individuelles, foule et public, sont peut-être caractéristiques de l'urbain²¹⁹. L'urbanité pourrait être un régime spécifique de mise en rapports, pour une part utopique²²⁰ et imaginaire, et pour une autre bien réel.

Cette autre description parisienne témoigne différemment de ces rapports, qui sont un peu plus qu'une simple rêverie personnelle. C'est comme si une dynamique d'intrigue s'enclenchait par l'intermédiaire de fragments, de plans (parfois des gros plans). La cohérence de cette intrigue est toujours en question, jamais réalisée autrement qu'au travers d'un affect – d'une ambiance peut-être – d'une aisance, ou de trouble.

Paris, RER D. Une femme noire assise en face de moi. Elle regarde autour d'elle et se remaquille en me faisant des ébauches de sourires. Un Noir qui fait des gestes courts et petits avec sa main à cause de sa musique au casque (d'un air très sérieux). Une femme 45 ans, blanche, élégante, s'enlève la culotte du pli des fesses. Couloirs du métro : le visage rêveur d'une jeune fille, apeurée et fasciné, qui marche dans une station. Un homme noir avec un air de conquérant. Un type qui me gêne avec sa valise et ne me laisse pas passer. Je bouscule pour passer. Dans la rue : les cuisses d'une jeune femme noire, collants à motifs, mini jupe. Sourires des passants. Une serveuse au comptoir, café excellent 1.20€, sourire d'une sincérité désarmante. Une vieille dame dans la rue qui fait un grand sourire. Des femmes à l'air amusé, une discussion s'improvise devant un traiteur Viet au marché, entre moi et une jeune femme « ça fait envie hein ? – Oui, j'adore les raviolis japonais. C'est bien, on peut avoir un plat viet et un dessert... » Elle semble un peu gênée. Elle est belle. Est-ce que je drague sans en avoir l'air ? Une vieille femme qui ramasse de la terre tombée d'un petit pot d'ornement floral sur des barrières. Un homme s'arrête et lui demande « Vous allez y arriver ? » J'étais en train de regarder et de me demander quoi faire... Une vieille femme qui s'arrête devant un zonard qui fait la manche « Vous voulez des bananes ? » Le gars gêné, fait oui de la tête, et ses deux chiens approchent en remuant la queue, mettant leurs museaux dans le cabas de la dame. Des mendiants dans la rue. Un chien qui fonce tout droit sans regarder devant lui. Je m'arrête pour le laisser passer « Alors ! Mais il ne regarde pas du tout devant lui celui-là... comme un gamin ! – Oui... ç'en est un... » Sourires. Je me retourne pour regarder le chien, un petit staffy à l'air tout gentil. Le tissu orange jaune et bleu de robe d'une africaine qui s'allume une cigarette. Elle a une sorte de poinçon en tatouage sur la tempe. Volume sonore général mi-haut, motilité générale

219 L'inquiétude d'une foule agissant comme un seul homme dans un déchaînement de violence, a été volontiers dramatisée par les psychologues comme Le Bon. R. E. Park procède quant à lui « à la distinction entre les concepts de « foule » et de « public », le premier désignant une entité mouvante dans laquelle les individus fusionnent les uns avec les autres, et le second une collectivité sociale d'interaction. [Son] ouvrage [Le public et la foule] [...] a [...] orienté nombre de recherches de cette école de Chicago, notamment celles qui ont eu trait aux transformations des individus inclus dans les contextes de groupes, les uns portés plutôt à une « certaine dépendance mutuelle des individus » (la foule), les autres concentrés plutôt sur les « prises de position des individus [qui] se heurtent les uns aux autres et s'éclairent mutuellement » (le public). » Ruby, 2008, § 1.

Les situations que nous saisissons ne relèvent pourtant pas de ces deux notions. Il s'agit plutôt de tenter de suivre « l'onde de pertinence en mouvement » (Goffman, 1973b, p. 242) telle qu'elle existe dans une ville.

220 Nous faisons nôtre la conception de Ricoeur (2016), selon laquelle l'utopie est une construction idéale pouvant servir à orienter et construire le présent.

élevée mais plaisante, régulière.

La description précédente condense quelques heures passées à Paris, en une dizaine d'images qui ont retenues notre attention, dont nous nous souvenons quelques heures plus tard. Il arrive évidemment que l'onde de pertinence se focalise sur des cadrages plus précis, comme l'espoir de rapports sensuels. Le poème célèbre de Baudelaire « à une passante » dit les apparitions du désir dans la ville, en images fugitives²²¹. Les poètes objectivistes américains²²² ont saisi la ville comme un labyrinthe de fragments, dont le suivi procure une exploration poétique (forme de « ligne d'intérêt »). Des profils d'engagements s'esquissent, essentiellement virtuels, mais donnant sens à l'expérience. Ces rapports sont précaires, la plupart demeureront strictement personnels, mais leur multiplicité et leur omniprésence contribuent à « définir une situation »²²³, à esquisser des engagements. L'expérience métropolitaine est faite d'images et de scènes très courtes et pourtant vues, au travers desquelles se trament des fragments d'intrigues.

La plupart du temps, ces scènes sont oubliées aussitôt que vues, elles ne sont qu'incidentes, on n'y attache pas de sens. Pourtant, à certains moments, on hésite. Doit-on dire quelque chose à cette vieille dame qui nous sourit ? Devrait-on prolonger le dialogue avec cette femme – et comment le faire sans définir abusivement la situation ? Doit-on profiter du spectacle de cette onde en mouvement en spectateur, ou bien y intervenir ? Mais il y a aussi ce que l'on voit sans le vouloir, ce qui nous interpelle et nous choque, comme la vieille dame qui demande au jeune mendiant s'il veut des bananes et qui répond « oui » l'air gêné. C'est de ce régime instable de rapports qu'est faite l'urbanité. Dans ces situations, nous sommes dans un rapport, c'est-à-dire que la membrane entre intérieur et extérieur, entre soi et les autres, perd en étanchéité. Ces scènes rendent compte d'un « concernement » avec les choses de la ville, voire d'un attachement²²⁴. Évidemment, il est possible

221 Il s'agit du poème n° 93 des « Tableaux parisiens » : « La rue assourdissante autour de moi hurlait. / Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse, / Une femme passa, d'une main fastueuse / Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ; / Agile et noble, avec sa jambe de statue. / Moi, je buvais, crispé comme un extravagant, / Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan, / La douceur qui fascine et le plaisir qui tue. / Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté / Dont le regard m'a fait soudainement renaître, / Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ? / Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être ! / Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, / Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! » https://fr.wikipedia.org/wiki/A_une_Passante

222 Notamment Williams (2016) et son poème *Paterson* – nom d'une ville – adapté au cinéma par Jarmusch (2016), et Oppen (2011).

223 Rappelons les termes de Goffman à propos de cette notion centrale : « Il est évident que le fait de définir des situations comme réelles a des conséquences, mais celles-ci peuvent n'avoir que peu d'incidence sur le cours des choses. Il arrive qu'une définition inadéquate de la situation n'ait d'autre effet que de laisser planer un léger embarras chez ceux qui s'y sont risqués. [...] Si toute situation demande à être définie, en règle générale cette définition n'est pas inventée par ceux qui y sont impliqués [...] ; le plus souvent, nous nous contentons de confirmer correctement ce que nous attendons de la situation et nous agissons en conséquence. » Goffman, 1991, p. 9.

224 Le destin plus ou moins tragique du désir d'appartenir à cette « onde urbaine », est au cœur de l'intrigue de

de ne pas y prêter attention, de se concentrer sur sa propre conduite. On contribue alors à produire de l'indifférence, une expérience plus morne (notons que ces observations ont lieu lors de courts séjours ponctuels à la capitale). Une telle « fermeture »²²⁵ vis-à-vis de l'entourage n'est pourtant jamais totale. Le maintien d'un engagement alerte et d'une « ligne d'intérêt » active avec le monde, dépend des chances de « réussite » des relations, ou d'accomplissement d'expérience. La coalescence du moi et de l'environnement n'est maintenue – peut-on supposer – que si elle se déroule sans trop d'encombres. Dans le cas contraire, la ligne d'intérêt se fragmente, et les distinctions de catégories (de personnes, d'espaces) sont motivées. Dewey n'ajoutait pas pour rien, à la coalescence « moi – environnement », celle de la démocratie (Wilson, 2016).

De quels « espèces déterminées d'activités sociales orientées significativement » (Weber, 1995) dépend alors l'attachement aux choses de la ville que l'on appelle « urbanité » ? Ces simples « coprésences », cette minuscule participation à des petites perspectives éphémères qui se font et se défont, sont-elles vraiment consistantes ? L'urbanité tient-elle du plaisir à assister à ces engagements virtuels, et ainsi à les perpétuer ? Ce maintien appelle un travail collectif et un ensemble d'agents, y compris en dehors des interactions (les architectes par exemple). On observe en tout cas à Paris, que l'atmosphère de civilité est liée à un plaisir (sourire, bonhomie, sensualité) – la sensualité n'étant qu'une des perspectives de la paix (au moins au début!) Le lien de coprésence est plus ou moins urbain, selon que le « travail de concertation constitutif du monde des apparences » (Joseph, 1998, p. 54) déploie des « chances » de mises en rapports. Concrètement, c'est en s'inscrivant dans un même registre (au sens théâtral du terme) que les interactants ont des chances de se constituer en entités « inégales mais de même espèce ». En saisissant et en regardant ces scènes ordinaires de la vie urbaine, une ligne d'intérêt au monde spécifique prend forme, diffuse et ouverte.

4.1.1 Un réseau d'intrigues dense et ramifié

Cette organisation surfacique de l'urbain est peut-être à considérer comme puissance, ou

nombreux « romans de villes ». Les appartenances et disposition sociales rattrapent souvent les personnages et la désillusion peut l'emporter (comme c'est le cas chez Döblin, 2010). Pour autant, cette « onde publique » existe, dans un régime clignotant, appartenant aussi bien à l'illusion qu'à la réalité. Faut-il parler alors d'« imaginaire » ?

²²⁵ L'enjeu du maintien de ces attachements est au cœur de la qualité d'habiter. Ces attachements (mineurs mais multiples) concourent à former un usage et un « goût » (Hennion, 2009). Leur absence peut concourir à former du « dé-goût », c'est-à-dire les conditions de l'échec d'accomplissement de l'expérience (Dewey, 2005a), ou conditions d'infélicité.

démultiplication des possibles. En présence de multiples réseaux de sens et d'intrigues, nous avons la conviction que la construction d'un monde est à portée, que si ce n'est le monde, du moins notre monde est en construction. L'urbanité dépend-elle d'une croyance dans la consistance des possibles et des rapports produits par les coprésences ? Cette observation personnelle suggère qu'il est peut-être moins question du regard des autres que des regards de l'autre. Plus les « regards » (et leurs exigences sous-jacentes) sont divers, plus les réseaux et intrigues du possible se développent :

Paris, couloirs du métro : Pourquoi cette très jeune femme (23 ans) croisée au détour d'un couloir de métro, m'est apparue comme « vraiment femme » ? J'ai cette pensée qu'à Saint-Étienne, elle me serait apparue comme une gamine prenant des airs de femme. Un sourire à mon passage, démarche chaloupée, bottines à talons, lunettes, maquillage ; elle est petite, sûre d'elle. Son attitude porte la réalité de son engagement, une puissance en devenir, « naturelle » dans ce contexte.

Les images, les perspectives, les rêveries, les possibles, foisonnent au point de nous embarquer. Expérience grisante, porteuse de virtualités et de désillusions. Bien sûr la fatigue guette, l'attention se restreint, le caractère blasé émerge par intermittence. Une ville peut-elle disparaître lorsqu'« a disparu la chance qu'il s'y déroule [...] [cette espèce déterminée d'activité sociale orientée] significativement » (Weber, 1995) ? Cette jeune femme a une aisance qui lui serait peut-être refusée à Saint-Étienne. Elle est à l'aise avec son jeune âge, son image semble inscrite dans des réseaux (de mode, d'un paraître en public) qui ouvre des perspectives dont son engagement est porteur. Et certes, si à Saint-Étienne cette profusion est moindre, le dégrisement est moins brutal. L'urbanité nous fait ainsi « habiter le fugace » par moments, relier tous ces fragments en intrigue, et y croire raisonnablement. La présence des autres ouvre à des rapports, les occasions de rencontres se multiplient. L'enclenchement d'une intrigue « en commun » demeure toujours possible. Ces mises en rapports sont fragiles et vulnérables face aux profils d'engagements exclusifs, et aux différentes manières de « fermer l'intrigue » commune. Leur force de connexion réside dans leur multitude, leur densité et leur diversité.

« La logique d'un fait social, c'est la modalité selon laquelle il est producteur de liens. Voilà pourquoi les faits sociaux n'ont rien de naturels. Au contraire, ils sont parfaitement énigmatiques, ce sont des adaptations toujours inventives. [...] Il faut d'abord se convaincre de la richesse du réel, de l'infinité de ses formes, de la démultiplication des ressources. [...] La richesse du réel doit d'abord être conçue à partir des phénomènes de contiguïté, de rencontres aléatoires et innombrables. C'est-à-dire à partir de rapports. » Joseph, 1999, p. 11-14.

Une telle profusion des rapports « métropolitains²²⁶ » est cependant exceptionnelle dans la ville moyenne qui nous occupent. Cela peut avoir quelque chose d'un peu morne et navrant. La situation suivante témoigne du rétrécissement des horizons de la ville de moyenne importance. Un soir, devant le « Méliès café », nous avons engagé la conversation avec deux jeunes femmes qui fumaient elles aussi. Parlant de la ville (quoi d'autre?), elles nous ont dit leur désarroi d'être ici. Elles venaient de régions rurales proches et y faisaient des études d'infirmières. Nous leur avons dit que « ce n'était peut-être pas la folie ici », mais qu'on pouvait « facilement s'y faire une petite vie tranquille... ce qui est pas si mal ». Ce à quoi elles ont répondu qu'une vie tranquille n'était pas l'horizon le plus excitant lorsqu'on a vingt ans. On peut le comprendre. La ville comme lieu de rassemblement des destinées, lieu des possibles, des rencontres et de l'émancipation, n'est pas seulement un désir d'ascension bourgeois. Ce thème rebattu par la littérature du 19^e (époque du développement urbain), notamment chez Flaubert, Balzac ou Stendhal, ne doit pas faire oublier l'importance de ce foyer d'horizons des expériences et des vies. Une ville est l'objet des espoirs d'une vie ouverte à d'autres, d'un élargissement des horizons. C'est à ce titre un véritable attracteur où chacun tente sa chance, tente d'y construire une vie en relation avec la culture et le monde. Alors, les intrigues sont-elles moins amples à Saint-Étienne, et les désillusions moins cuisantes ? Ce sont plutôt d'autres rapports ou « réciprocity » qui ont cours.

4.2. Les intermittences de la fête.

Il y a des moments et des lieux où il y a comme une relance continue du divers par le divers. Les métropoles en sont remplies. Le mouvement, l'animation, l'agitation ou la vie urbaine, ont parfois cette qualité accueillante et invitante. On a vu qu'il ne s'agissait pas de qualités mystérieuses, d'humeurs psychiques, mais bien plutôt d'une configuration civile et urbaine des engagements réciproques, faisant intervenir les espaces, l'équipement, les contacts civils.

La description suivante rend compte de quelques événements d'un vendredi après-midi lors de l'Euro de football en 2016. Il y a ici un liant qui produit une configuration spécifique. Il maintient

226 L'étymologie mérite réflexion. « [D]u gr. μ η τ ρ ο ' π ο λ ι ς littér. « ville-mère », « ville qui a fondé, ou colonisé d'autres villes ». <https://www.cnrtl.fr/definition/métropole>. On peut aussi entendre, dans cette étymologie, que la *naissance* d'une disposition politique est liée à l'expérience urbaine.

un engagement commun dans une perspective festive et bienveillante. L'alcool joue ici son rôle certainement. Des caractéristiques de mouvement, de rapidité démultiplient les rapports. Les situations sont toujours ré-embrayées au travers des rencontres, des présences. Un schème d'engagement en arrière-plan semble avoir cours, « institué » par l'événement festif. La constante équivoque « ville-faubourienne » autour de la définition des situations, ne fait plus problème, car « la situation *at large* » est définie comme une fête.

Lundi 20 juin, 11h20, beau.

Ce soir, les Anglais jouent contre les Slovaques. Les terrasses de café ont été interdites en ville. J'ai arpenté Peuple, Dorian, Hôtel de ville, Jaurès, Guesde, Violette : pas de terrasses. Vers l'église Sainte Marie, une terrasse de salon de thé. Arrêt au café de Lyon, dialogue sympa avec le patron et un homme de 65 ans, qui est au rosé, digne bourgeois avec une éloquence « Mais comment ils vont faire pour se taper dessus ? Ils auront pas de chaises et de tables ! – Si, ils pourront démonter les stands de l'Euro... Mais il va rien se passer... - Vous êtes un grand rêveur vous ! - On parie ? » Drôle, rires, belle musique (Rick Holmstrom).

Du monde sur cette terrasse : paroles anglais, allemand, français, école, les voitures glissent doucement, voix gamins atténuées, un quad vient déchirer l'ambiance sonore. St Roch place 13h30 : Plaisir à photographier, je photographie à l'intuition, sans forcer la réflexion et le regard, sorte de dérive avec des pauses photographiques. Rencontre : « Eh oh ! » Trois jeunes Maghrébins me hêlent de loin. C'est bien à moi qu'ils s'adressent, j'approche tranquillement. « On aime pas bien les photos... – Ah, ben je prends tout le quartier, les bâtiments... – On aime pas bien les photos... – Pourquoi, vous êtes recherchés ? » Sourires. Je leur montre les images sur le petit écran de l'appareil. « On ne vous voit pas... Ah si là, au zoom, on voit que y en a un qui a des lunettes... » Finalement, pas de problème. Il y en a un qui insiste finalement pour me montrer son logement (me croyant journaliste peut-être) dans le passage Fourneyron. Il me montre une ancienne chambre froide transformée en salle de bain (ancien abattoir de volailles), il a conservé les portes anciennes. Fini en 79 l'abattoir. Il a fait une chambre d'hôtes. « Ah mais c'est dur c'est sûr à St Étienne, pour le commerce... » A l'intérieur, sa famille mange. Ados, sourires. « Faudrait que la mairie vienne voir de temps en temps, y en a qui roulent comme des fous. »

Les Anglais : un couple de 50 ans me demandent « The center ? - Straight on ! » Beaucoup d'Anglais, par 2 ou 3 ou 4, pas des *hooligans*, des jeunes et moins jeunes qui déjeunent en terrasse à Villebœuf. Je me pose à la terrasse du japonais à St Roch : à côté deux hommes avec accent du sud, parlent immobilier, « investir dans la pierre... Avenue Rochetaillée, ils font des pièces auto, ils les baignent dans l'huile... Quand je suis venu de Marseille il y a 5 ans, on a acheté, faut investir dans la pierre... ça va repartir, c'est sûr... »

14h30, place Bizillon. Un homme arabe met du vin blanc dans une petite bouteille. Une jeune femme pianote son téléphone pendant que le gamin trotte, et un groupe de supporters slovaques, en face de moi, font des photos et boivent. Des amoureux se bécotent, un homme seul. Puis 3 femmes, 2 vieux, un homme vient manger sa pizza. 4 « jeunes » de 30 ans viennent fumer, un gars remplit sa bouteille. 4 Slovaques boivent du whisky, ils restent 30 minutes environ, saluent les autres Slovaques qui passent dans la rue (grands gestes des bras), se prennent en photo, ont l'air fatigués. Ils ont dans les 30 ans, des écharpes, drapeaux sur les épaules, un avec un chapeau de viking en peluche, lunettes de soleil, n'ont pas l'air ni trop saouls ni trop méchants²²⁷. Dans la soirée, je rejoindrai la place du Peuple occupée par les supporters anglais, grâce à un bar tabac qui a ouvert malgré l'interdiction. L'ambiance est très festive et sympathique. Beaucoup de monde se mêle aux supporters qui boivent de pintes de bières et chantent. Un ballon de foot sert de jeu avec des tirs en l'air, dans la foule, sur les façades (sans

²²⁷ On pense au film *Face value* (Van Der Keuken, 1991), et à la scène de descente de car d'un groupe de supporters de foot.

méchanceté). Ils reprennent en chœur la chanson *Angels* de Robbie Williams²²⁸, moment de grâce et d'émotion.

S'invitent dans cette traversée, des passants, des clients de bar, « les Anglais » et des supporters Slovaques, des jeunes qui boivent place Bizillon. La ville n'est pas seulement mise en mouvement par notre déplacement, une intrigue originale motive son exploration. Les engagements réciproques sont produits et cadrés par l'événement sportif. Le pertinent et le fortuit se déplacent. Les petites frictions de coprésences habituelles n'ont plus cours. Cet événement majeur active une « ligne d'intérêt » à l'échelle de la ville²²⁹. De nouveaux rapports émergent, un nouveau régime, une nouvelle puissance qui rapporte les différentes entités à une même « espèce » (selon notre définition du « rapport »), à une perspective commune, festive. Ces nouveaux protagonistes aux chapeaux de viking en peluche, enveloppés dans leurs drapeaux, saouls dès le début d'après midi, qui chantent, crient, rient, redéfinissent largement la situation. Les attentes et perspectives de la situation, les engagements changent. Des engagements robustes, rituels même, prennent place et effacent l'ambivalence des cadrages de la « ville-faubourg ». La présence en ville prend une autre teneur, et boire dans les espaces publics devient « plus normal » en cette occasion. On peut dire que l'événement de l'Euro produit un cadrage de l'expérience suffisamment puissant pour reconfigurer les définitions situationnelles ordinaires.

Dans cette extra-ordinarité, l'urbain retrouve une certaine gaîté. Un vieil homme, face au spectacle de la masse des supporters descendant la Grand'Rue en chantant, sautant sur les capots de voitures, nous a dit, ce même jour : « C'est beau hein... Faut bien que je regarde, parce que ça, je le verrai plus... » Saint-Étienne est un haut lieu du football en France. C'est un sujet de dignité et même d'orgueil (souvenons-nous du mot du président de l'ASSE Roger Roger : « En football, Saint-Étienne sera toujours la capitale, et Lyon sa banlieue »²³⁰.) Le stade est un haut lieu de densité humaine et d'intensité sociale, avec des normes interactionnelles qui ne sont pas celles que l'on

228 Une vidéo intitulée « Thousands of England fans sing Robbie Williams' Angels in Saint-Étienne » est visible sur internet. Il ne s'agit pas du même moment, mais du même chant filmé sur la place Jean Jaurès, le même jour.

<https://www.dailymotion.com/video/x4hsz15>

Il s'agit d'une chanson tendre dont l'usage est prisé en contextes virils, comme en témoigne « OG Ghost Prepper » sur youtube : « I spent years tattooing British soldiers from a Canadian/British base. The stories I heard, the heavy hearts... and this song was an unofficial anthem and lullaby to those troops. Andy, Tony, Goon, and the rest of you, thank you for your service to the world. I pray you all find peace from the horrors of war. God save you, and keep you safe. » <https://www.youtube.com/watch?v=luwAMFcc2f8>

229 Michel Peroni (2002), parle de « l'hospitalité faite ville » à propos de la coupe du monde de football.

230 Phrase souvent citée et bien connue des Stéphanois. <https://www.lyoncapitale.fr/actualite/derby-saint-etienne-vs-lyon-cinquante-nuances-de-conflits>

trouve dans les espaces publics. Et il arrive que « le chaudron²³¹ » déborde sur la ville, avec sa foule survoltée. Seulement voilà, – une fois le chaudron consommé – il arrive que la ville retombe comme un soufflé. On retrouve à nouveau l’ambivalence caractéristique de la « ville-faubourg ».

4.3. L’enjeu des rapports réciproques ordinaires

En dehors des situations extra-ordinaires, festives et rituelles liées au football, on peut donc dire que la réciprocité réelle et effective se produit plutôt dans l’écart, la réserve. C’est dans une « organisation normative lâche » que la diversité (réelle) des cadrages de l’expérience peuvent cohabiter plus facilement. C’est ce que nous avons appelé la « civilité faubourienne », offrant une chance à la rencontre et à des engagements en réciprocité. Cet « espace public » ne peut fonctionner qu’au travers d’une normativité lâche.

L’ordinaire consiste en « attentes normatives réciproques [...] sur le mode de l’allant de soi » (Relieu, Terzi, 2003, p. 385). La maîtrise d’un tel « savoir pratique » confère une qualité de « membre ordinaire », et permet « de se sentir en confiance et de voir en « apparences d’événements familiers » ce à quoi on contribue ou ce que l’on regarde » (Ibid.) Mais de quoi est-on membre en tant que « membre ordinaire » ? D’un groupe social mettant en œuvre des procédures semblables ? D’une commune humanité ? L’ordinaire est complexe parce qu’il échappe largement à la thématization, au « pliage en variables » (Latour, 1994, p. 594). Il opère une sorte de réduction du contenu significatif de l’activité, sous une forme « pré-réflexive », phénoménale. Pour une sociologie phénoménologique (Cefaï, 2006), ce qui est « sensible », ce sont les perspectives ou horizons d’actions, de relations (coordination, réciprocité ou non). Dans l’ordinaire des rapports, les personnes s’arrangent pour que cela se passe sans encombre, sans trop de complications. Elles sont membres de ces gens ordinaires qui évitent non seulement les vagues, mais qui produisent même le calme et la paix (voir la civilité), de façon circonstancielle. L’usage des « ressources sûres » (Goffman, 2016) – contenu significatif pertinent en toutes circonstances, ou presque, fait partie des savoirs de cette production d’ordinarité. La gentillesse, l’amabilité, le caractère sympa, bref tout ce qui relève de la civilité ordinaire, performe une continuité phénoménale de l’expérience commune. Joseph rappelle que la micro sociologie aboutie à une « sacralisation de l’ordinaire »²³² car dans

231 Nom donné familièrement au stade Geoffroy Guichard (du nom du fondateur du groupe des épiceries Casino).

232 « Sans la sacralisation de l’ordinaire que permet la microsociologie celui-ci n’est qu’un jeu formel, sans corps où

l'ordinaire, c'est nous, l'autre, toutes les personnes présentes qui sont concernés et dépendants de nos propres actions. Cette production d'ordinarité est donc un savoir modeste (souvent singé en médiocrité). Il n'en demeure pas moins « terrestre » (selon le mot de Latour, 2017), c'est-à-dire réaliste et prenant soin de l'ici et du maintenant. Il requiert plus d'intelligence et de subtilité qu'il y paraît.

Nous allons observer une situation prenant place dans les transports en commun, et revenir à une description extensive. C'est un jour de fête, *Halloween*. On notera la réalisation d'une familiarité ordinaire et pourtant urbaine, décontractée, produite en grande partie par de jeunes adolescents. C'est une ambiance qu'on peut dire familiale, ou bon enfant.

Arrêt de bus 3 devant pharmacie, « entre étrangers ». Je demande : « Il est passé le 7 ? ... Oui, il passe le 7... » Je regarde à nouveau les horaires. Une autre mamie arabe « il vient de passer... » « Ah 14 minutes, il vient dans 14 minutes ». Une femme arabe assise par terre, tremblante, tire la robe de la même mamie « Il est passé le 3 ? Non... »

Autre arrêt de tram : une jeune fille noire assise, et un jeune Blanc s'arrête (autour de 17 ans) : ils parlent « préfecture... mais je peux pas appeler, y a que un mail... Donne moi le mail, je demanderai... mais je sais pas... sinon je demande l'asile » Ils sourient ensemble...

Dans le tram (direction Hôpital Nord, 16h45) : contrôle des tickets, 2 filles ado tentent de s'enfuir. Elles sont captées, semblent un peu terrorisées « C'est où ça ? En Pologne ? » Elles descendent plus loin. Une femme noire bien coiffée, une jeune fille fatiguée, un jeune homme, des voix d'enfants, des femmes âgées. Je suis assis au milieu du tram, à l'arrière les ados, devant les familles. Je fais le tour au terminus Hôpital Nord. Je vois à un arrêt une jeune fille 16 ans, jupe volante au dessus du genou, cheveux longs ondulés. Un jeune homme sort du travail, pantalon bleu travail, il baille. Des filles ados qui montent toutes voix dehors, corps menus et apprêtés, deux garçons suivent. Voix et postures théâtrales : « Oh... ferme ta gueule ! »... « Ah, j'ai un bleu là. Aïe ! Tu m'as fais mal (sourir suggestif)... Rires... « Ah non... ça pique... » Les deux garçons sont gênés, encadrés dans leurs capuches et portables, parlent de « plans cul » (n'ont pas l'air d'avoir l'âge). Deux familles noires montent à la Terrasse ; une gamine maquillée Halloween : « viens mon petit squelette ». Rires et voix d'enfants.

Les garçons font mine de taper les filles pour jouer. Les filles se mettent à chanter. « Chutt !! » disent les garçons. « Mon amour éternel, n'est pas ration-nelll... ». « Atchouuum ! » presque un cri, surexpressivité. Les filles chantent, les garçons se cachent « On va vous raconter l'histoire d'un amour imposs-ible... , etc. » Elles ont 14 ans. Une jeune femme avec foulard les regarde un peu condescendante. « Profite de la vie... c'est l'histoire de notre temps... yeah yeah yeah... ». Les garçons : « c'est horrible ! » Une femme blanche de 60 ans : « Tu chantes bien ! » ; « Si c'est vrai madame, elle va passer l'audition... – C'est même pas vrai, elle a même pas passé l'audition ! – Merci Madame... De rien Madame... Oh, mon téléphone ! »

Des gens qui montent, un gamin noir qui joue avec son petit Spiderman. 3 filles ados sérieuses « j'ai jamais fait Halloween. A côté un gars regarde le site « les numériques » sur son téléphone. A partir de Jaurès des adultes blancs (l'air d'actifs) montent. Autres habits, seuls, apprêtés et affairés, pas d'enfants, pas en famille. Les visages sont beaux à cette heure, à ce moment, rêveurs (début du week-end?) et fatigués. Une jeune femme noire, grand yeux rêveurs. Assis derrière, des couples ados et adultes, 2 hommes, des femmes jeunes aussi, qui ont un air et un ton un peu bourgeois, une manière de regarder avec distance, une once de dégoût, démarches et

s'affrontent des stratégies armés de pieds en cap pour une guerre des structures et, inversement, sans cette minutie du regard, c'est le sens même d'une affirmation de socialité qui se perd [...] ». Joseph, 1984, p. 99.

habits différents, plus neufs – y compris chez cette jeune femme maghrébine. Une famille, elle, foulard (Roumaine?), 5 enfants, français parfait, discutent dessins animés, elle rit avec les enfants. Il fait froid, soufflerie du tram.

Repris le tram à Châteaueux à 17h40.

Une jeune fille regarde par la fenêtre, deux ados filles montent, une bise à une femme avec ses fils : « toujours fidèle à sa mère hein » dit une ado au gamin, caustique. 2 ados filles noires, 14 ans, maquillées coiffées, boucles. Un jeune Noir casque sur les oreilles « J'suis à Bergson... ça va ». Derrière ça parle, 2 filles, 12/13 ans. « Moi je rentre chez moi... je vais jouer à la play ! » dit sur un ton péremptoire qui claque. Il porte treillis et écouteurs soigneusement posés sur les oreilles, une vraie sophistication dans le style. La copine de l'ado fille (plus jeune) semble un peu délaissée dans l'interaction, elle a des écouteurs. Ils descendent à Terrasse. Le tram se vide. Je descends aussi. Bergson, le tram se remplit à nouveau. La fille à côté a jeté finalement un coup d'œil à mon carnet de notes et croquis (un seul regard, long et expert). En restant dans le tram, les « capuches » semblent « bon enfant ». Ce sont les engagements occultes assumés qui ne sont pas bon enfant : un type grand 16 ans, maghrébin, casquette parka, rentre dans le tram, parle tout seul tout haut (à moi ?), « Oh y a un attentat ! ... Non je t'affole ». Borderline, sérieux... Un jeune avec une écharpe qui a le sérieux d'un travailleur. Des ados drôles, déguisés : « T'as pas l'air débile !... Eh mais non ! ... Tu pues la merde ! » (me choque). A côté la jeune femme tape sans arrêt sur son smartphone, ce qui paraît tout à fait normal, alors que moi j'ai sans doute l'air louche avec mon carnet.

L'intérêt est ici de voir que le profil d'engagement se compose non plus à partir de la réserve. Il est au contraire fait par les adolescents, leur interconnaissance, leur familiarité, les discussions directes, les liens entre enfants et parents. Bref, un climat de jeu, « bon enfant » est assumé dans l'occasion sociale. C'est une voie praticable de l'urbanité de la ville qui apparaît. Ici quelque chose fonctionne, dans la participation, dans la sociabilité anonyme. Les personnes échangent, se mettent en rapport dans cette situation qui mobilise des personnes jeunes, des adolescents et des enfants, et des adultes en âge d'être parents ou grand-parents. La diversité des catégories de personnes est un trait structurant de la situation, ainsi que la composition « mixte » des personnes (mixte en âges et sexes). Les relations entre adolescents sont inscrites dans le jeu du désir latent qui leur est typique. L'ambiance festive d'*Halloween* produit une excitation chez les enfants et met en coprésence enfants, parents, adolescents, travailleurs. Certaines personnes maintiennent les distances et distinctions catégorielles, quand d'autres saisissent ces petits liens. Le chant de la jeune fille ouvre une discussion avec une femme âgée. L'important est que la définition de la situation « *at large* » n'est pas confisquée par une catégorie de personne, mais maintenue dans une forme ouverte et diffuse, grâce à un soin pris à ne pas dépasser les limites de l'ordinaire, de la provocation.

On retrouve la présence importante des jeunes et adolescents, catégorie intermédiaire entre les enfants et adultes. Notons que l'échange prend place dans les espaces éloignés du centre. Au

moment de l'arrivée dans le centre, l'augmentation de la densité et la diversification des personnes induit une mise en sourdine de l'engagement des jeunes gens. Les engagements « faubouriens » d'inter connaissance, se mêlent aux engagements réservés du centre, sans se transformer complètement, simplement en devenant plus réservés. Ici, un certain degré de diversité catégorielle (d'âge et de sexe) rend beaucoup moins pertinente, apparemment, la catégorie « culturelle ». En développant leur propre « fil situationnel » (depuis les espaces périphériques), les adolescents prennent de vitesse l'embarras des rapports en public. La familiarité – au sens d'un engagement proximal – se déploie alors assez facilement dans le tram. Seuls quelques personnes produisent les signes d'un refus d'engagement, un peu outrés par ce débordement. Mais ce qui peut étonner ici, c'est que les adolescents parviennent à rendre pertinents leur cadrage et les catégories qui vont avec, celles de « personnes » directement en rapports, plus que d'individus anonymes. Notons que ces adolescents tiennent un cadre avec *brio*, sans ruptures intempestives.

Une petite note de terrain saisit ailleurs l'importance de la diversité des membres de la situation pour définir une situation ordinaire.

Tram de Carnot à Peuple 15h10.

Dans le tram, à cette heure, une grande majorité de descendants d'immigrés, environ aux trois quarts. Les engagements réciproques sont fluides. La diversité des personnes – vieux, jeunes hommes, filles, garçons, actifs, lycéens – et la densité moyenne de la situation, contribuent à une atmosphère d'ordinarité. La situation diversifiée offre elle-même des supports d'engagements diversifiés, produisant ainsi l'impression d'une animation normale. Pas de question d'« insiders / outsiders » ici. Je note une absence de troubles et de frictions, qui produit une sorte d'être en commun ordinaire aisé. Je m'y sens bien.

Cette situation suggère que l'horizon ordinaire est d'autant plus accessible que la diversité des catégories de personnes coprésentes est importante. Il est possible qu'un clair déséquilibre dans la répartition ethno-raciale (entre Blancs et autres, entre « normaux » et « stigmatisés ») permette que la définition de la situation soit moins soumise à embarras. Dans ce cas-là, la question de la stigmatisation ne se posant pas (pour des personnes pourtant probablement habituées à la stigmatisation), l'horizon d'ordinarité peut se déployer plus aisément. La diversité des appartenances catégorielles (âge et sexe) semble désarmer les oppositions conflictuelles et concurrentielles. Autrement dit, une « configuration civile » est plus à même d'advenir lorsque des définitions situationnelles rigides et unilatérales n'ont pas cours. Elle dépend aussi d'une certaine diversité d'actants, d'un cadrage diffus (ou large), nous l'avons évoqué. L'innocuité sociale émergeant dans

les rapports aux bébés et aux « petits vieux » (Gayet Viaud, 2006), peut être rapportée à des conditions où la dépendance²³³ annule la concurrence. Les chances de rapports réciproques de surface ordinaires, adviennent-ils plus entre les âges qu'entre les sexes, les classes ou les « races » ? C'est plutôt que les âges renvoient à un mode d'engagements en familiarité (Thévenot, 2006), et à une sorte de solidarité « naturelle ».

233 Latour (2017) rappelle le dénigrement de ce terme par toute une pensée de la modernité (et de l'émancipation). Penser la politique et le social à partir de l'écologie nous invite à reconsidérer la « puissance sociative » des dépendances, et le fait que nous sommes des entités « relatives » à un certain nombre de personnes, d'objets, de rapports.

5. « L'expérience publique » en intrigues

5.1. Variations de l'engagement et registres d'expérience.

Reprenons notre question de départ : comment distinguer les situations dans la ville ? On a vu qu'il y avait des situations où cohabitaient différents profils d'engagement. On a vu que dans d'autres situations, des « engagements principaux » tendaient à une certaine exclusivité. On a également distingué des manières d'engagements plus ou moins focalisés ou diffus. Si l'essentiel des situations urbaines rassemblent des engagements différents, c'est la question de leur coordination, de leur cohabitation, ou bien de leur conflictualité, qui devient centrale. Nous allons maintenant remettre la ville dans le mouvement de la marche, en rendant compte d'une longue marche. Cela nous permettra d'apporter de nouveaux éléments à la question de la coordination des engagements.

Même jour (que précédemment), vers 16h .

En descendant vers Carnot, la rue devient de plus en plus interculturelle (boutiques africaines et snack kebab, agences d'intérim et marchand de fruit/légumes). Il y a du monde, de l'animation, j'en suis surpris. Je croise un groupe de jeunes Noirs, qui sont moins tranchants sur l'ambiance que les Maghrébins me dis-je, dans le port du corps, de la voix, du regard. Plus bas, calme, magasins fermés, agences d'intérim et de copropriété, des pas de portes commerciaux qui accueillent peu de public. Arrivée à Carnot, beauté d'automne avec les marronniers, bancs, groupes et tranquillité, asymétrie heureuse. Une réussite, une urbanité distanciée et sereine. L'ombre épaisse des marronniers est intimidante au printemps et l'été, mais là, c'est très bien. 17 bancs et tables sont occupés (4 par des groupes, un groupe de jeunes Blancs, sinon une majorité de jeunes Arabes et Noirs). Une fois sur la place, le bruit de la ville est adouci, même le diesel des bus. Des pigeons a leur affaire, des marrons jonchent le sol. Des familles avec enfants.

Retour à Jean Jaurès 17h40. Le passage est plus important. Bruit des jets d'eau et lumière tombante. Un temps urbain, de rencontres, de croisement, un contexte où la question de l'appropriation – ou d'un profil d'engagement particulier – ne se pose plus. Sur le trajet de la Plaine Achille, puis vers Crêt de roc et Jaurès : une ambiance urbaine qui me surprend car ce sont des espaces en principe vides. Il y a, à cette heure, du passage, on ne se dévisage pas – il est vrai que la lumière entre chien et loup et le faible éclairage ne le permettent pas. Je croise de jeunes Maghrébins, des jeunes Blancs qui font du skate, des vieux, mémés, adultes, des jeunes qui squattent des coins de rue, des femmes, des familles. Tout ce beau monde se côtoie en douceur, les conditions de l'inattention civile sont là. Le bruit, la lumière atténuée, le monde distribue l'attention de façon diffuse, aide à l'inattention civile et sa « confiance nécessaire et présumée ».

18H20 : Atténuation brutale de la lumière vers Peuple – Foy (ensuite Gambetta même lumière atténuée) ; rues piétonnes : lumière vive mais tamisée, lenteur plus générale, discussions à mi voix. Place neuve, du monde : autres sortes d'interactions, avec des voix qui se feutrent, pas criardes, qui modulent aussi : autres types sociaux, autres types d'activité (impression de repas d'affaire). Un rapport « à la ville » se crée, dans une sensualité permise par l'absence de « conflits » ou de concurrence entre profils d'engagement. Sur l'avenue de la Libération, je perçois un manque de gens, comme si cet incontestable « plus beau boulevard stéphanois » ne fonctionnait pas. Les voitures y prennent le pas sur les autres occupant, dans « l'animation » et l'espace sonore. Retour rues piétonnes, faible intensité d'ambiance, impression de désanimation, baisse de dynamique que je retrouve rue G. Teyssier.

Nous retrouvons les différents types de l'engagement saisis précédemment, notamment les définitions situationnelles diffuses et focalisées. Selon les lieux et les moments, les « propriétés situationnelles » varient (Goffman, 2013). Autour de 18h, la fluidité d'une animation ordinaire apparaît, faite d'une diversité de personnes et de mouvements. Un profil d'engagement diffus et non focalisé prend place, que nous associons à l'ordinaire. Se composent une diversité de rapports changeants, vécus avec un certain plaisir, relançant continuellement l'attention. Ce type d'engagement est mobilisé plus particulièrement « en passant ». Lofland (1998, p. 90) avait identifié le fait de regarder passer les gens (« people watching »), comme l'une des « sources de plaisirs interactionnels ». En revanche, dans les « lieux de séjour », et en dehors des moments circonscrits d'intensité de la vie urbaine (comme la sortie du travail), la question de profils d'engagement spécifiques et concurrents peut se poser.

L'identification des catégories de personnes n'est pragmatiquement pertinente que si des engagements spécifiques sont à déduire de ces catégories. En principe, les catégories sociales et culturelles sont pas corrélées à des engagements spécifiques, et donc non pertinentes à prendre en compte. Ce qui compte, c'est l'identification d'indices signalant des engagements civilement coordonnés, ou des engagements potentiellement offensifs quand à la « ligne d'action » des autres (Goffman, 2013). Le cours d'action ordinaire consistant à « être en ville », relève plus d'un engagement diffus que d'une suite d'engagements focalisés. On a vu que la présence d'une pluralité des catégories de personnes, et plus généralement d'objets d'attention, participent au sentiment d'une situation commune ouverte aux modulations. Les propriétés situationnelles et les profils d'engagements sont assouplies dans une sorte de régime « flottant ». Ce régime de rapports minimes et distants mais divers et denses, semble correspondre à un sentiment d'urbanité ordinaire. Un rapport élargi à la ville se crée, qui transcende les différentes « situations » (et leurs définitions). Par là se crée une espèce d'« appartenance surfacique » (à l'onde de pertinence co-construite), dans laquelle le plaisir à son rôle. Dans ces situations, chercher à identifier l'engagement à produire et l'engagement qui a cours, n'est plus vraiment pertinent. Un engagement indifférencié et commun prend alors place, comme par « sympathie » pour le divers. Comme le dit Isaac Joseph : « La routine, lorsque « tout va bien » [...] consiste à flotter [...]. La question est donc de savoir quelle est la nature du calcul, suffisamment confortable pour me donner le loisir de flotter, et suffisamment pertinent pour me déplacer sans encombre. » (Joseph, 1998, p. 145). Ce flottement dans le déplacement vaut aussi dans les situations de coprésence plus statiques.

5.2. Les conditions de félicité du lien civil ordinaire.

Revenons à cet autre lieu privilégié de la production des rapports urbains, les transports en commun. Ces endroits se prêtent aux longues descriptions en « main courante ». En effet, on peut s'y installer et y voir se dérouler la vie urbaine. Ces situations diffèrent cependant de celles qui ont lieu sur les places publiques et les terrasses de café. La proximité entre les personnes est plus grande d'une part, et d'autre part se pose la question d'une composition de l'engagement en réciprocité dans une certaine durée. L'un des fondateurs de la sociologie urbaine (et de la sociologie du sensible), avait bien vu l'importance de ces lieux de la coprésence en commun :

« Avant le développement qu'ont pris les omnibus, les chemins de fer, les tramways au XIX^e siècle, les gens n'avaient pas l'occasion de pouvoir ou de devoir se regarder réciproquement pendant des minutes ou des heures de suite, sans se parler. [...] Le fait qu'un homme qui se présente exclusivement à la vue, revêt un caractère énigmatique plus marqué que celui d'un homme dont la présence se révèle par l'ouïe, a assurément sa part dans cet état d'incertitude inquiète, dans ce sentiment de désorientation par rapport à l'ensemble des vies, ce sentiment d'isolement, ce sentiment que de toutes parts on se heurte à des portes closes. » Simmel, cit. in Joseph, 1984, p. 53.

La description suivante montre une situation très ordinaire dans le tram. Le sentiment qui prime n'est pas celui de « se heurter à des portes closes ». Nous y voyons la gestion d'un profil d'engagement partagé et ouvert en commun, où la question de « la concurrence des dignités » (pour ainsi dire) ne se pose pas.

Tram C2 Solaure, jeudi 9/11, 10h30. Du monde dans le centre. Tréfilerie, trafic, Centre 2 trafic. 2 dames au téléphone tout haut : « Allô ? Allô ? Il a eu ses séances de kiné Patrick ? » A partir de Bellevue, c'est assez vide (13 personnes). Avant le tram était plein. Un échange avec un vieil homme à casquette : il poinçonne mais ne voit pas et n'entend pas si le ticket s'est bien validé. Je lui dis : « C'est bon », j'ai vu la lumière verte. Il me remercie. Un vieux Maghrébin qui entre, il pousse une jeune femme noire du bras pour pouvoir poinçonner. Je suis sur un « appui-fesse » (banc haut pour pouvoir s'appuyer), je me pousse contre un pilier. Sans que je ne lui dise rien, sans que je fasse signe autrement qu'en agissant, il voit cela, il sourit et me dit dans un soupir « non merci ». Il reste au milieu de la travée. Ce sont de toutes petites interactions : se pousser, laisser sa place, laisser poinçonner ou pas, parler avec le regard, l'essentiel consistant à ne rien faire, ne pas bouger, faire en sorte que la coprésence immobile prolongée se passe bien en portant son attention principale ailleurs (dehors, sur son téléphone ou un livre, dans une rêverie, etc.) C'est un soin pris à ne pas imposer un profil d'engagement. Certains (jeunes en groupe, personnes hautaines ou méprisantes, sociologue) accordent à la situation une attention qu'elle n'appelle pas, par des regards ou attitudes exsudant une expression. L'attitude adéquate en vigueur : être absorbé en regardant par la fenêtre (investir l'attente, le *travelling* en commun du

transport), s'extraire de la situation, être en régime d'interaction minimale et latérale. Solaure : une femme avec poussette, 35 ans, parle en arabe fort avec sa fille dans le tram vide. Elles ont des foulards bien couvrants. Tout à l'heure, j'ai vu des cheveux un peu gras, un sac à main en skai usé, des habits simples. Une jeune femme lit un livre en face de moi, ce qui n'est pas si courant.

Dans ce tram, nous nous trouvons dans deux types de situations avec chacune leur profil d'engagement principal. Dans le centre, la densité des coprésences induit un profil d'engagement latéral et « cognitif »²³⁴, consistant à être attentif à ne pas trop s'imposer aux autres. Les personnes en groupe (pour qui l'engagement dépend d'une assistance délimitée), sont à même de produire des engagements ne prenant pas en compte le public élargi – mais ce n'est pas le cas dans cette situation-là. On peut parler ainsi de comportements civils. On observe qu'une fois atteinte la partie périphérique de la ville, la forme de l'engagement change. Des engagements plus focalisés – conversations téléphoniques, conversations entre connaissances – s'y développent. Les quelques personnes éparses sont moins prises en compte comme entité « considérable » et à considérer. Dans ces lieux (périphériques et faubouriens) l'assistance a-t-elle une moindre consistance publique ? La situation *at large* pèse-t-elle moins, à mesure que la densité des coprésences diminue ?

Une autre situation montre ces modulations entre engagements en zone centrale et en périphérie.

Lundi 8/10/18, 14h20, Tram.

Des gens seuls et des groupes. 3 ados (2 Maghrébins, un Noir), 2 femmes maghrébine et noire, 50 ans. Au total, 8 ou 9 personnes. Une situation ordinaire. 2 ados discutent école derrière, les gens seuls sont dans leurs bulles, ils semblent respectés et non troublés dans leur rêverie personnelle par les autres. Les 3 ou 4 ados prennent soin de ne pas dire un mot plus haut qu'un autre, préservant une ambiance commune. Ils sourient entre eux. Ceux de derrière descendent (ils font plus de bruit). Puis, à l'avant, un groupe de 4 ados se met à parler plus fort. Le trouble advient alors, j'ai l'impression que quelque chose de l'ordinarité de la situation disparaît. Ils n'ont pas l'air vraiment à l'aise, se sentent exposés et semblent se défendre en parlant trop fort. Ils sortent. Puis 2 jeunes amoureux collégiens viennent saluer une jeune fille noire obèse. Ils sont contents, discutent. 2 femmes avec foulards discutent aussi. Derrière moi, un jeune couple (la femme a un foulard) parle dans une langue étrangère. Un jeune Arabe est face à moi plongé dans son portable, un vieil Arabe avec une barbe, sérieux et silencieux à côté. Une femme âgée, blanche, s'assoie, les deux jeunes amoureux blancs boivent du coca, un jeune Arabe monte avec deux baguettes de pain, casquette, barbe. Ambiance silencieuse, les conversations sont atténuées et lointaines, on entend les annonces du tram. Pas de gestes en particulier, immobilité, situation peu dense, calme et détendue. 2 jeunes femmes blondes descendent en discutant. L'ordinaire vient du fait que les gens sont dans leur bulle et n'ont pas l'air gênés. Ils savent où regarder, où porter leur corps, ils ont de la place. Il y a peu de monde dans le tram après Bergson, les

234 Nous reprenons ce terme à Goffman (1975), qui distingue « reconnaissance cognitive » et « reconnaissance sociale ». Une personne réalise une « reconnaissance cognitive » et exprime qu'elle a vu une personne *lambda* (en se poussant légèrement par exemple). Une personne réalise une « reconnaissance sociale » en exprimant qu'elle a vu une catégorie sociale (et elle agit en conséquence). Cette distinction est au cœur du processus interactionnel de stigmatisation.

attitudes se font plus blasées. Au retour, 2 jeunes de 17 ans montent. L'un a l'air d'avoir des problèmes psychiques, il a un regard noir un peu fou, une sacoche, un survêtement. Un vieux blanc au visage ouvert, un couple de Noirs au fond, un jeune Arabe. Ambiance calme et ordinaire. Une femme âgée et un homme de 50 ans, montent. Grande tranquillité. Une jeune femme et un jeune homme montent ensemble, complices, rires. Le jeune au regard noir cerné me donne l'impression que sa tête de dur ne cadre pas bien (il fronce les sourcils consciencieusement), comme si cette face était un masque plaqué. Son malaise est visible.

La question du réglage des rapports entre les personnes en simple coprésence se pose. Dans la proximité du tramway, on voit plus clairement ce qui se joue, l'ajustement des coprésences, le « faire ordinaire » en commun, et les petits accrocs qu'une telle opération occasionne. La gestion des regards et des « ailleurs » (« engagements secondaires »), l'atténuation sonore des adresses, produit une perspective civile et paisible, qui adoucit la proximité. Ce n'est donc pas tant la question de la (co)production d'un même profil d'engagement qui se pose, que celle de la gestion et de l'ajustement des engagements. Mais cet ajustement est précisément une forme donnée à l'engagement qui n'est pas séparable de son contenu. Une telle « gestion » est prise en charge par ce format (ou formalisation) de l'engagement qu'est la civilité. Dans les situations examinées ici, les « apparences normales » perdurent, et il n'y a pas à (ré)évaluer (le cadrage de) la situation. C'est pour cela qu'elles sont et demeurent ordinaires. En revanche, nous ressentons une augmentation de la tension, lorsque la situation se trouve disputée par des engagements particuliers qui tendent (ou cherchent) à la reconfigurer.

Il y a ici une difficulté à lever. En effet, on peut entendre dans cet argument, quelque chose d'un peu réactionnaire. Une conception de « l'ordinaire » comme ordre normatif à l'œuvre et allant de soi, est peut-être difficile à défendre « politiquement ». L'ordinaire ravalé au rang de la médiocrité, voire du suivisme grégaire, est une chose courante. Pourtant, l'ordinaire n'est que « l'ordre » bricolé produit au quotidien par les personnes, les uns avec les autres. Il n'a pas de velléités politiques ou programmatique, mais il cherche « seulement » à ce que les choses se passent sans encombres. Cette perspective micro politique n'en réfère pas à l'horizon lointain d'une nouvelle société à venir, mais au situationnel, et à ce qu'on peut (en) faire, ici et maintenant. Les « apparences normales » sont d'ailleurs peut-être plus inclusives qu'on peut le penser, comme la « reconnaissance cognitive » élargie à tous, l'inattention civile et la « réserve » (Goffman, 1973b ; 1975 ; 2013 ; Simmel, 2013). Cet horizon du proche qui se déploie, fait du tact, de la considération, du souci des rapports, ses *matters of concern* principaux.

L'ordinaire est une sorte de scène ouverte à tous vents et pourtant régulée. Nos descriptions montrent qu'il y a presque toujours co-existence entre une occasion sociale large et des scènes et publics circonscrits et autonomes par rapport à elle. Ordinairement, la modulation entre ces deux ensemble (*at large* et focalisé) se déroule sans encombre et sans gêne. L'ordinaire n'est donc pas cet engagement majoritaire non contesté que ses contempteurs critiquent, mais une sorte d'ordre par défaut, intégrant les différents ordres (et désordres) dans une même situation. La différence pertinente n'est pas seulement celle qui existe entre un engagement (ou cadrage) fait en commun, civil, formel, réservé, valable en toute circonstances, et un engagement particulier destiné à un public spécifique. Une autre distinction est à faire entre un engagement modulable et ouvert (aussi dans ses raisons), et un engagement inflexible et fermé (sur ses raisons). La modulation entre le public et les publics est sans doute la compétence que mobilise une ville, une compétence finalement strictement (micro)politique d'urbanité.

Le degré de diversité d'engagements avec lequel les personnes sont prêtes (et compétentes) à se coordonner, est central pour un « ordre du public » en aisance. L'ordre civil de l'urbain ne tient que parce que la ligne d'intérêt envers les situations concrètes persiste²³⁵. Et une telle visée nécessite, pour ne pas être déçue et reniée, une panoplie d'outils, des formats interactionnels prêts à l'emploi, des « *ready-made* expressifs » (Joseph, 1984, p. 28). C'est tout le problème – et toute la solution ingénieuse et fragile – de la civilité. L'attention à l'autre passe par un certain formalisme qui permet aux rapports de se déployer en dépassant la concurrence des dignités (civiques), en la rendant non pertinente. L'entité de référence change ainsi : ce n'est plus le citoyen de qualité, le membre d'une culture ou d'une classe qui est pertinent, mais un *Self*, un citoyen sans qualité (Mead, 2006 ; Joseph, 1998). Ce qui peut sembler être une réduction insupportable n'est en fait qu'un registre approprié à la socialité urbaine. C'est certes une métamorphose et un autre régime du social, mais qui permet l'articulation des identités et appartenances et les « rapports » propres à l'urbain.

Le formatage de l'engagement (civilité) n'est qu'un savoir-faire permettant de dépasser les simples contacts, d'envisager du commun, de « traverser les situations » et de demeurer dans la perspective de « rapports ». En restreignant le champ des possibles, en bornant le cadre de l'expérience dans un registre excluant la violence physique, la civilité performe une confiance probable et un horizon de paix. La civilité libère l'engagement de la lourdeur des enjeux civiques, en se positionnant dans l'ici et le maintenant, dans « le situationnel » comme dit Goffman (2016). On comprend le désarroi des

235 Comme le dit Kierkegaard : « L'intelligence de l'instant n'est pas chose facile, et qui s'y méprend fait, habituellement, provision d'ennui pour le reste de ses jours. L'instant est tout [...] ». Cit. in Sollers, 1994, p. 566.

tenants d'un grand récit politique, d'une perspective de révolution ou de transformation des rapports sociaux, face à la civilité, car les entités pertinentes changent radicalement. Ce n'est pas « le sens » et ses perspectives, mais le situationnel et sa possible durabilité qui prime. Cela requiert une attention non plus seulement au *sens* des mots et des actes (c'est-à-dire à leurs perspectives qui ne sont pourtant jamais accomplies), mais aux « signes du lien », à la « personne », à sa face, à notre face mutuelle. Il ne s'agit plus d'avoir raison contre, mais d'avoir raison avec, ici et maintenant. Conservatrice, la civilité ? Oui, conservatrice de l'ici et du maintenant à partir de quoi faire le monde, et en ce sens protectrice de l'essentiel, de ce qui « est » et peut donc être continué. Comme dit Callon, « l'action, comme la vie, ne commence jamais, elle continue » (2017, p. 417). Et cette continuité, qui porte en elle ce qui vient, demande de prioriser dans l'agir, moins ses causes et raisons, que ses conséquences.

6. Civilités faubouriennes

6.1. Une organisation normative lâche

Le tissu du social, la texture de la socialité, ne sont pas lisses. L'idéal des égales dignités n'étant jamais atteint, les inégalités sociales donnent des raisons aux mésententes, différends et perspectives conflictuelles. Malgré tout, la coordination des engagements en situations demeure pertinente pour former du commun, un commun certes circonstanciel mais néanmoins réel. Nous allons observer maintenant la question de la persistance des définitions civiles de la situation, malgré des engagements dissonants.

Tram, 18h15, en soirée (Terrasse vers Solaure).

A l'avant : femmes blanches, un homme jeune ado, moi, du chauffage. Une ambiance un peu « mémés ». A l'arrière : 2 hommes noirs, un homme typé machrek ou Inde avec les pieds sur le siège, une jeune fille qui téléphone et me regarde de cette façon un peu trop appuyée qui n'est pas celle des « beaux quartiers ». Elle est habillée tout en noir, petit sac à main rose *cheap* mais mode, cheveux blonds décolorés. Un homme parle dans une langue de l'Est (bulgare, russe ?) Il y a deux mondes, à deux places dans le tram. Les ados et jeunes hommes avec des attitudes vindicatives, se mettent plus volontiers à l'arrière.

18h20, avenue du Général Foy : les magasins (de vêtements, sous-vêtements, coiffure, gadgets, chocolats notamment), bien qu'éclairés et colorés, sont vides. Vers le Sud, de St Louis jusqu'à Badouillère, l'espace est vide et sombre. Des voitures de police passent, sirènes hurlantes et à fond. Vers le campus, c'est à nouveau bien sombre. 2 jeunes, performant un surengagement de « cool attitude » dans le corps : « Je l'ai acheté 51 Euros... ça pète sa grand-mère ! » Deux autres jeunes hommes ont l'air russes. Saint-Étienne n'est pas la plaque tournante entre Rhône Méditerranée et Auvergne invoquée par Sanguedolce (en 1984)²³⁶, mais entre toutes les périphéries du monde (en 2020), me dis-je. « Tu fais quoi ? Tu vas à la Terrasse ? T'attends pas ton pote ? – Je le rejoins aux Ursules. Et toi tu fais quoi ? – Rien, j'vais rester avec vous je crois bien... Je dois rejoindre Untel aux Ursules » Ce sont des jeunes à l'air un peu désœuvrés, avec cet air redoutable un peu trop sérieux pour leur âge. C'est un groupe de copains de lycée ou de quartier, trois garçons et deux filles. Ils parlent de Pastis et de bouteilles de lait... Ils ont des paquets de gâteaux et de l'Ice tea, et sont montés à Centre 2.

Nous percevons un certain désœuvrement, un temps faible. Des jeunes sont à leurs occupations récréatives un peu en marge – l'arrière du parking des Ursules est un ancien parc que la construction du parking a transformé en interstice, ce qui en fait un bon endroit pour boire (et fumer) à l'abri des regards et du public²³⁷. On les entend car le tram est assez vide. Ils s'autorisent des interactions sans que cela atteigne la définition situationnelle d'ensemble, comme si l'occasion sociale était suffisamment souple (ou peu définie), pour absorber ces interventions. Nous sommes en bordure du

236 Comme il le déclarait dans un film de communication sur la ville produit par la municipalité, que nous avons visionné lors d'une recherche à la cinémathèque.

237 C'est le cas des parcs urbains, le Jardin des plantes, le parc Sanguedolce, notamment.

centre. Dans cette situation peu dense, la définition normative est lâche, et les personnes ont le tact suffisant pour ne pas « agresser » le profil d'engagement ordinaire (la « ligne de communication » non verbale des autres).

Les formes de communication (non verbales et diffuses) qui donnent leur teneur aux situations en public sont subtiles. Ce qu'on voit des autres dans la ville ne dure que l'espace d'une ou deux secondes. On comprend ainsi l'enjeu qui pèse sur les apparences (« normales »). Les rapports entre tous se jouent dans des intervalles de temps très courts. Faire la civilité et l'ordinaire consiste donc à se rendre accessible dans ces intervalles-là, à faire figure civile dans ces tout petits écarts. On comprend la nécessité de faire appel à des « ready made expressifs » dans ces moments. La teneur des rapports prend consistance dans ces micros intervalles, que ce soit en résonance et accord, ou en dissonance et tension. Les rapports de la civilité anonyme et ordinaire sont difficiles à saisir, ce qui les rend vulnérables, « modalisables ». Ils demeurent strictement « situationnels » (Goffman, 2016), et les remèdes légaux aux « incivilités » n'ont pas grand-chose à faire avec leur champ de pertinence.

Les variations entre « être en commun » et « être en particulier », se déploient constamment dans la ville. L'enjeu est celui du maintien d'une cohabitation des engagements, et donc de la production de ce maintien. Cet horizon commun et civil est plus ou moins évident. Dans certaines situations, prennent part des personnes plus ou moins en marges ou stigmatisées. Leur articulation avec le cadrage ordinaire de la « situation *at large* », n'est pas toujours évident, comme le montrent les deux exemples suivants :

Dans le tram, c'est un matin de d'hiver ensoleillé, un homme monte dans le tram. Il a des lunettes de soleil sur le bout du nez, un sac plastique dans chaque main bien lestés de bouteilles en verre qui tintent lorsqu'il monte. Il a le buste en avant, la tête en arrière, le menton haut, un air renfrogné et patibulaire. Il donne des coups d'œil à droite à gauche, et toise la situation de toute sa hauteur. Il parle tout seul sur un ton péremptoire. Je comprends qu'il est saoul. Son profil d'engagement s'impose en force dans la situation, jusqu'alors très paisible. Mais il n'y a personne, alors il reste au centre en ronchonnant, puis il sort à Bizillon.

Il arrive assez souvent dans cette ville, de se retrouver à faire situation commune avec des personnes aux parcours visiblement difficiles. Certains portent les signes de la grande précarité, de la maladie mentale, de la déviance affirmée ou de la délinquance. A plusieurs reprises, le comportement de certains hommes seuls, nous a fait penser à des ex détenus profitant de l'extérieur

comme d'une liberté retrouvée. On voit ici que cet homme embarque un engagement en tension. Son attitude face au public est entre défiance et « réponse ». Il le dispute à un public, en montrant qu'il est prêt à y faire face, dispute d'ailleurs engagée dans un soliloque. Cet homme-là, porte son petit théâtre ambulant mais n'impose pas vraiment « une scène » aux autres²³⁸.

Voici une autre observation, assez similaire, qui prend place à Lyon²³⁹, un soir d'été – contexte peu dense :

C'est la fin juillet, je prends le tram entre Perrache et Part Dieu à Lyon, il est un peu moins de 21h. Le tram est à moitié plein. A l'intérieur, un Rom avec une poussette et deux enfants. L'un des enfants court dans l'allée centrale. Le Rom parle de façon très sonore dans sa langue à son enfant. La tranquillité des personnes assises n'est clairement pas prise en compte. Elles doivent supporter des interjections fortes dans une langue inconnue. Un groupe de 4 hommes d'une trentaine d'années (qui ont l'air d'être du Moyen Orient), entrent à un arrêt. L'un d'eux parle au téléphone d'une voix forte et péremptoire. Il a des lunettes teintées (il fait nuit). Il a l'air de donner des ordres dans le téléphone, et parle également trop fort pour ne pas « déranger » le calme, et préserver le profil d'engagement ordinaire de l'occasion sociale. Il s'assoit, encadré par ses trois amis qui gardent le silence et n'ont pas l'air à l'aise. La conversation dure de longues minutes, il poursuit sur le même ton haut. Je m'échauffe un peu sur mon siège, du fait de la tension que le ton de cet homme produit sur la situation. J'ai envie de me mettre à chanter tout haut pour contrer cette définition situationnelle imposée.

Cette observation rapporte notre irritation à devoir supporter cette « scène » et la place d'assistance à ce spectacle. Nous préférerions pouvoir nous engager par ailleurs, dans une perspective ordinaire, mais ces deux hommes, parce qu'ils parlent très forts et sur un ton brutal, donnent un ton qui s'impose à la situation. Leur présence n'est pas réservée et effacée, coulée dans l'engagement en commun des autres personnes. Ils prennent une posture, en jouent, se donnent en spectacle. L'ennui et l'agacement viennent de ce que cette scène ne propose pas une perspective de paix, mais au contraire a des accents conflictuels. La coordination des engagements n'est pas effectuée et prise en charge. Le fait de chanter aurait d'ailleurs pu être une forme de « coordination », ratifiant en quelque sorte la légitimité d'un régime individualiste des engagements.

La situation suivante montre que la civilité peut très bien s'accommoder des pratiques au moins déviantes, et peut même aider à leur inclusion, sans que cela pose de problème – à partir du moment

238 « Dans son mode d'apparition, le trouble psychiatrique se présente comme une rupture de l'évidence commune, un trouble de l'intelligence partagée. [...] La folie fait irruption au cœur de la réciprocité, comme pathologie du lien et des échanges, dans le langage, comme trouble de la conversation, dans l'action conjointe, comme modification systématique de l'attention, de la perception et de la représentation de l'intention. » Joseph, Proust, 1996, § 1.

239 Que ce soit en football ou en toute autre matière, on voit que ces deux villes sont en liées. Surtout depuis Saint-Étienne (l'inverse étant moins vrai). Nous avons nous-même vécu 10 ans à Lyon.

où une ambiance paisible et respectueuse a cours.

Square Hauptmann. Du monde, soleil, 16h. 2 femmes avec de grands voiles et poussettes, vers les jeux avec des enfants. Une femme avec un nourrisson en kangourou sur le ventre, lit un livre (D. de Vigan), blanche, jeune, au soleil. Elle change de place vers un autre banc à l'ombre. Un groupe de gars (dizaine), la trentaine. Pack de bières Heineken, odeur de marijuana. Ils ne sont pas agressifs et discutent sans extériorisation excessive (sur un mode nonchalant antillais me dis-je). Il y a d'autres jeunes (en lien avec le groupe?) qui font des aller-retours réguliers avec la très étroite traboucle donnant sur la rue des frères Chappe, ce qui me fait penser à du *deal*. L'un des gars (Kevin), blanc, regarde sa fille sur la balançoire. D'autres gens, une femme blanche avec des enfants aux jeux, des femmes noires qui passent avec bébé sur le ventre. La cohabitation est tranquille. La conversation roule avec nonchalance dans le groupe à côté, pas de vagues, accent nonchalant. Je pense qu'il y a du *deal* (un qui vient dire au téléphone, en face de moi « si t'attend une heure, c'est bon. ») Étonnante la cohabitation, pas de soucis, pas d'appropriations exclusives de l'espace. Des femmes seules blanches traversent et passent vers le grand groupe – intimidant *a priori* – mais leurs gestes et volume sonore sont calmes. On entend bien la rue et les voitures, on voit les passants, l'espace est ouvert et en lien avec les alentours où il y a un peu de passage. Accommodement naturel d'une ambiance sonore et gestuelle tranquille. Ils mettent une musique en sourdine, sifflotent doucement. Certains sont avec leurs enfants.

On voit ici une coexistence d'activités qui ne sont pas toutes sur le même registre. Pourtant le maintien d'« apparences normales » par ceux qui sont, si ce n'est engagés dans des pratiques délictueuses, du moins en train de fumer et de boire, rend la cohabitation possible. Notons qu'il s'agit de personnes plus âgées que les jeunes « déviants » habituels. Elles sont plus attentives à ne pas empiéter sur la situation ordinaire, plus attentives et conscientes des conséquences (et de l'intelligibilité) de leurs engagements.

Train de 21h54, quai de la gare Part Dieu, Lyon.

Dans l'escalator menant au quai du train pour Saint-Étienne, un jeune Noir (22 ans), avec un petit balai, une petite bouteille d'eau rempli de jus de pomme (sans doute aussi de vodka), je me retrouve à son niveau dans l'escalator, et il me parle « Ouais, j'ai un balai... – Ah... ben c'est bien... – Ouais, comme ça avec mon balai... – Et ben c'est bien (mimique disant que j'ai compris) – Vous êtes bien ? (je le regarde) – Mais oui je suis très bien... et vous même (ton trop haut, il commence à m'énerver) – ça va, mais vous êtes bizarre vous... – Je sais pas mais vous aussi vous êtes bizarre avec votre balai et votre bouteille là... en plus vous êtes complètement bourré... – Vous, vous êtes pas bourré mais vous êtes [bizarre ou sérieux]... – Très bien, écoutez, vous êtes jeune hein... voilà, je vous souhaite une bonne soirée – Mais vous aussi vous êtes jeune... – Bonne soirée à vous, bonne soirée... — Mais en fait je vous aime bien... il lève la main pour me la serrer ou toper... – Passez une bonne soirée ! (et je lui tape sur l'épaule trois fois de façon appuyée, sans lui serrer la main).

Quel est le problème ? Le problème est celui de « l'incompatibilité » et de la difficile coordination avec certains engagements un peu excentriques. Un jeune homme saoul nous aborde et insiste pour définir la situation : nous sommes bizarres et son comportement – parler à des inconnus et les mener

dans une conversation alcoolisée et absurde – est normal. Nous avons attendu longtemps le train, la journée a été longue, nous sommes à nos préoccupations avec l'envie de nous asseoir au calme. Et ce jeune homme nous embarque dans autre chose : nous ne sommes qu'un rabat joie. Évidemment, il y a comme une impression désagréable de « modalisation » incongrue (Goffman, 1973b). Ce jeune homme en fait trop, il dépasse les bornes, et nous n'avons aucune envie de discuter avec lui.

Cette autre scène montre une nouvelle fois que la gestion des engagements mutuels est centrale dans les situations les plus ordinaires.

Assis dans le train : un jeune, casquette, survêt du Bayern monte, passe dans le couloir avec un regard méchant et suspicieux d'inquisiteur. Il repasse 2 minutes après dans le même sens. Derrière moi, un père et un garçon de 8 ans. Un autre jeune Noir, sweat Lacoste et casquette, empestant l'alcool s'assoit à quelques mètres. Je le sens et j'entends sa musique, rap agressif. Je me dis que cette musique est vraiment tendue au maximum, comme pour « passer à l'acte » (voix dures aboyant, rythme hypnotique, boucle mélodique sombre, noire même)²⁴⁰. Je change de place (je n'ai pas envie d'avoir l'énergumène pendant 45 minutes en face de moi – et de le sentir). Je vais me mettre en bas : toute autre ambiance, des femmes, et une impression de normalité. Une jeune femme discute avec un jeune homme (blancs) de leurs activités et métiers liés au sport. Tout un poème ce train, comme un des « lieux d'apprentissage social » pour moi, rencontre d'une altérité et d'un public différents de celui des rues de Saint-Étienne.

On voit ici que nous agissons un certain engagement normatif. Nous nous ajustons vers des micro milieux où les engagements nous semblent plus coordonnés à celui que nous attendons. Question d'âge peut-être. Mais on voit surtout qu'il existe des espaces assez compartimentés pour des profils d'engagements typiques – le haut et le bas du wagon, l'arrière et le devant du tram, le devant et l'arrière de la salle de classe, etc. Cette partition est évidente, mais la question de leur coordination demeure. Leur séparation est en effet une solution leur permettant de s'épanouir sans avoir à s'ajuster mutuellement.

Revenons à des situations « ordinaires ». On peut y voir des variations autour d'un même ajustement entre engagements individuels et particuliers, et « visées pour le bien public » (Thévenot, 2011) – disons plutôt, pour le bien du public et du « situationnel ».

Dans le tram, vendredi 3/05/19 – heure creuse, je m'assois, un gars jeune arabe, survêt, 23 ans, il est étalé comme sur un canapé, je dois faire avec pour m'asseoir en face. Il ne bouge pas d'un pouce, il a une canette rose sur le côté – il est comme devant la télé, je pense. Le fait qu'il ne

240 Notre (contre) culture juvénile liée à la musique avait aussi ce type d'ambiance. Pour avoir réécouté, 15 ans après, quelques disques (et la radio libre locale – Radio Dio), nous leur avons trouvés une atmosphère globalement sombre.

bouge pas d'un pouce est significatif d'une non coopération, d'un non ajustement. Son visage porté vers le dehors est inexpressif, statique. Derrière, 2 filles téléphonent en parlant fort : « je veux bien pas m'énerver... mais ça va être tendu du string... », « on va à C2 » sur un ton péremptoire prisé dans l'attitude hip hop. L'immobilité statique du jeune homme me signifie, « je ferai pas le moindre effort pour toi, je ne modifierai pas mon engagement d'un pouce pour toi ». Avec lui, un échange de regards s'engage, lourds : premier croisement je décroche, puis je re regarde, il re regarde. Je fais un signe de menton, le regard est long, je fais une mimique puis je dis un « bonjour » formel, auquel il répond en chuchotant, avec un rictus ironique. Ensuite, il appelle la femme qui l'accompagne, en face de lui. Il parle fort, évoque un « bières cacahuètes chez Eliane », une asso à Solaure, un squatt de migrants, « j'suis rentré, y a une machine à laver... »

Il y a aussi des ados derrière qui parlent fort, Noirs, 16 ans.

Terminus. Silence. 2 femmes maghrébines s'assoient à côté. La mère avec la fille enceinte : « c'est Bilal ! », elle croise une fille dehors, une connaissance. Elle lui parle par la fenêtre par gestes, « vas-y je t'appelle, tu vas à... »

Ici, les personnes sont maghrébines à 90 %, dans la rue aussi. 2 jeunes filles arabes parlent cuisine : « aïe les gratins c'est trop bon... le couscous marocain, ouais bien sûr... les Tunisiens ils nous ont volé l'harissa... ». Un peu plus tard : « Viens, on descend là... ça tombe bien, on n'a rien à faire... Eh, y a Hamin ! » dit-elle avec une grosse voix de gorge qui chambre. Derrière, 2 jeunes Noirs en survêtements qui parlent dans une langue inconnue, fort, à l'africaine, une parole ponctuée de rires et de gloussements. Un Blanc, 20 ans, cheveux verts et rose. Une femme noire, parle doucement en face de moi au téléphone.

Ici, l'attention et la participation à « l'occasion publique » n'est pas pertinente. Ce sont des situations circonscrites avec leur public particulier qui se développent principalement. Une tonalité de concurrence, de « pare offense potentielle » a lieu avec le jeune homme. Nous remarquons l'effort de discrétion fait par cette dame noire qui parle doucement au téléphone, et *a contrario*, l'absence d'efforts visant à établir une séparation entre les affaires privées et la situation publique par d'autres. C'est le cas des personnes qui parlent de façon sonore, avec des personnes toute proches (considérées ainsi comme des « non personnes », selon le mot de Goffman).

La ville n'est-elle qu'une infinie variation du réglage des rapports entre les personnes ? Est-elle un espace où la multitude des fragments de vies oscillent constamment entre coordination et discordance ? Et cette forme-là est-elle assimilable à un « ordre » ? Il semble que l'ordre public soit soumis à des « formes sociales » (Simmel, 2010), héritées, instituées, produites et reproduites, mais aussi historiques et retravaillées dans leur mise en œuvre quotidienne. L'espace public urbain ne serait-il « que » cette coordination d'engagements variés ? On comprend que l'urbanité soit fragile. Elle dépend de ces coordinations subtiles, qui requièrent des compétences. C'est un peu comme si l'enjeu était de maintenir un horizon d'engagement en commun au travers de la multiplicité des engagements indépendants. La ville alterne niches situationnelles et occasions sociales ouvertes, modulant des formes et degrés de porosités divers.

On peut cependant identifier deux formes un peu différentes de l'expression du « politique » dans la ville, le civique et le civil (ou micropolitique), à la suite d'Isaac Joseph (1984) et de Daniel Cefaï (2013). La civilité – et la production d'ordinaire, d'aisance et de paix qui est son but –, n'engage pas de dispute comme sur une scène politique, au contraire du civique. Son horizon n'est pas l'intégration, plus ou moins dramatique (et théâtrale), de nouveaux membres dans une « communauté politique » – avec ses entrées et sorties de scènes, coulisses et tactiques. Elle engage – c'est son aspect le plus exigeant et contraignant – la production d'une perspective continue et continuée. On peut d'ailleurs noter une différence de recours au public entre l'horizon civil et l'horizon politique. Dans l'horizon politique (civique), la situation est toujours minorée par rapport à des principes, des idées, une histoire, un public, bref des récits exogènes. Les tenants de cette perspective ont d'ailleurs peu de scrupules à imposer leur engagement, sous couvert d'une batterie de raisons, et même d'éclabousser les coprésents, au nom de ces raisons. On comprend que leur scène déborde de la stricte situation, a à faire avec un public en grande partie imaginaire et absent. Les tenants d'une perspective civile, sont au contraire scrupuleux à ne pas faire peser sur la situation des « raisons » extérieures à elle. Ils doivent trouver des ressources au sein de la situation, minorer les concepts sans doute, et prendre en compte les personnes, l'ambiance, l'aisance, les faces, le moment, plus qu'une « communauté politique ». Dans cette perspective, la scène, sa théâtralité et son schématisme²⁴¹ sont remplacés par le soin de « la situation ».

6.2. Rencontres dans les marges

Lors d'une journée d'observation de terrain, alors que nous écrivions sur un banc de la place Jean Jaurès, un homme nous a abordé. Très poliment et avec un embarras très urbain, il a commencé par nous saluer et nous sourire. Son français très approximatif rendait l'embarras incontournable – mais cet embarras nous rapporte à la communauté assez large des embarrassés. L'espace ouvert par cet embarras, couplé à l'animation bienveillante de Bilel, a ouvert une discussion. Vérifiant et cherchant souvent des mots sur son *smartphone* (outil permettant la vocalisation et donc renseignant sur la

241 Une « scène » obéit au format suivant : une position d'acteur face à des spectateurs, un tour de parole réglé entre actance et audience, un formalisme dans le jeu de question – réponse. La scène de l'assemblée politique (l'assemblée nationale par exemple) obéit à ce schéma. En « situation », la différence principale est la faible pertinence de ce « tour de rôle ». Il y a une forte interactivité entre actance et audience, une perspective co-produite avec l'autre dans la situation, qui rend toute posture « théâtrale » peu pertinente.

prononciation), il avait cette confiance en l'engagement immanent qui caractérise les personnes relativement dénuées, inscrites dans l'action au présent parce que non portées à des occupations par ailleurs. Homme d'une quarantaine d'années, charmant et riant, sachant faire rouler la conversation avec légèreté sans empressement, Bilel nous a raconté qu'il était arrivé de Syrie depuis un an, avec sa femme et ses trois enfants. Logé dans un village des monts du Pilat, il venait en ville pour faire ses démarches, et passait le temps en attendant le car pour remonter dans son village.

Le savoir-faire de Bilel pour nouer la conversation consistait d'une part à la rendre agréable et pertinente, à se raconter et à inciter à se raconter sans empressement, et d'autre part à maintenir son registre trivial, débarrassé des lourdeurs du jugement. Aussi, nous-même conservions notre engagement (occupés à écrire), ce qui permettait que les blancs dans la conversation ne soient pas problématiques. Le maintien, en même temps, d'un engagement individuel et d'un engagement en commun, et le passage souple de l'un à l'autre, caractérisait cette situation. La conversation pris fin au bout d'une petite heure, après qu'il nous eu raconté l'absurdité d'une guerre ayant soudainement chamboulé des millions de vies. Les horizons normaux d'une vie étaient subitement devenus non pertinents, comme la possibilité d'exercer un métier, la possibilité de rester sur un territoire devenu inhabitable (territoire à l'histoire conflictuelle – le plateau du Golan). Il nous parla aussi de la joie d'être père, nous encourageant avec empressement à le devenir. Il nous dit également son étonnement de voir qu'il n'y avait ici que des étrangers et pas de « Français ». La situation a vite dépassé le simple échange d'informations, comme si le fait de rester sur place longuement, en ce début d'après midi ensoleillé, nous rendait disponible et accessible à un moment commun. Nous avons recroisé Bilel trois ou quatre fois dans la ville, près de notre quartier maghrébin, dans le centre et à Centre deux, sur les assises d'une placette climatisée de la galerie commerciale, accueillant un certain nombre de personnes âgées. Nos rencontres donnaient lieu à des échanges chaleureux, sourires et à ces échanges ponctués de recherche sur Google, et de prononciation des mots en voix de synthèse par l'appareil.

Une autre rencontre assez similaire a eu lieu avec un vieil homme, sur un banc derrière la médiathèque, une fin de matinée ensoleillée d'hiver. Le contact se fit par un petit échange de mimique avenante, et parce que je cherchais à entrer en contact. Un échange de mots de circonstances « On est bien là, hein ! », ouvrit une discussion. Il avait un léger accent. Venu de Yougoslavie dans les années 70, il avait travaillé sa vie durant dans différents chantiers, principalement dans la région mais aussi dans toute la France. Employé de grandes entreprises, il

pouvait partir quelques mois pour de gros chantiers, pour l'armée par exemple, à Pierre-sur-Haute (infrastructure souterraine anti nucléaire du département). Les rencontres avec cet homme et avec Bilel se sont déroulées toutes les deux dans un contexte similaire, sur un banc au soleil, dans un moment de calme. Le rapprochement entre le parc Jean Ferrat (derrière la médiathèque et dans le quartier de logements sociaux de Tarentaize) et la place Jean Jaurès (centre-ville) peut surprendre. Pourtant, les situations étaient similaires, la ville-faubourg ayant capacité à se transformer en faubourg ou en ville, selon les moments.

Non loin de là, dans le parc Couriot où nous allions régulièrement avec notre chien, nous avons rencontré plusieurs fois, une dame d'une soixantaine d'années. De nombreux endroits du parc sont souvent jonchés de débris, de papiers, bouts de verre, et cette dame nettoyait simplement le parc avec des branchages et brindilles ramassés. Nous avons noué conversation, et elle nous a raconté qu'elle était arrivée du Maroc très jeune pour se marier à une personne travaillant ici à Saint-Étienne. Elle avait eu 6 enfants qu'elle avait élevés. Ses enfants étant désormais partis de la maison, elle se trouvait un peu désœuvrée. Elle s'occupait ainsi en nettoyant littéralement le parc, qui était devenu anormalement propre pendant les quelques semaines où elle s'en occupait. Triant les déchets, balayant les graviers, enlevant les petits restes comme les bouchons de cannettes ou les bris de verre, elle passait son temps à cette tâche herculéenne. Son français approximatif n'empêchait pas des échanges simples. Nous l'avons vu pendant quelques semaines s'activer dans le parc, nettoyant jusqu'au coin des Roms (« le tunnel »). Nous étions admiratifs d'un engagement occupationnel sans faille, un peu maniaque peut-être, mais efficace et tranquille.

Ces éléments signalent à la fois un format de la rencontre impromptue et certains profils d'engagements accessibles. Outre des histoires de migrations, ces moments ont en commun une appartenance ordinaire au moment. En respectant les formats (de civilité et de tact) de l'entrée en contact, les rencontres et connaissances se nouent facilement. « Prendre le temps » ensemble est une activité spécifique inscrivant les personnes dans la perspective commune d'un simple « être-là », ouvrant aux aventures de la sociabilité chère à Simmel.

Conclusion du chapitre

Dans la plupart des situations urbaines ordinaires, nous interrogeons les engagements en tant qu'ils préfigurent des perspectives d'actions plausibles. Ils font l'objet des enquêtes ordinaires dont nos descriptions rendent compte. Ce qui fait sens de façon assez commune, ce sont moins les actions des uns et des autres, que la stabilité de la situation ou de l'ambiance, et à travers elle la possibilité de nous y coordonner. Notre engagement dépend d'une sorte d'aisance sensible, provenant du fait qu'il soit plus ou moins ratifié ou disputé. Ce que l'on saisit, c'est d'abord l'état d'une ambiance, d'une réciprocité. Une attitude civile a donc pour objet ce souci d'une continuité sans encombre jusqu'à nouvel ordre. On peut y voir la définition d'un profil d'engagement en « réciprocité » – celui-ci apparaissant comme le « *matter of concern* » central des espaces publics. Comme le dit Isaac Joseph, si on peut parler de « compétences du citoyen, dont l'usage civil ou incivil des espaces publics est l'épreuve ordinaire », elles sont de l'ordre de « compétences sociales élémentaires [...] qui sauvegardent le lien social et restaurent sa transparence virtuelle [...] [et] la réciprocité des perspectives dans la situation de transaction en tant qu'elle est publique. » (Joseph, 1998, p. 24-25). Un espace public est « avant tout un espace de savoirs, concurrents ou partagés, s'articulant dans la construction d'un même système d'activités ou se parasitant l'un l'autre » (Ibid., p. 34). Il apparaît que la « ville faubourg » décline des « rapports » de façon contrastée, selon les moments, selon les lieux, les personnes. « La réciprocité des perspectives » n'est pas toujours à l'œuvre, et différents registres situationnels y cohabitent. Nous avons vu aussi que la densité des transactions étant souvent faible ici, la production d'ordinarité devenait un enjeu d'autant plus important. L'ordinaire apparaît comme un registre interactionnel fait d'interactions très diffuses, prenant soin surtout d'une réciprocité, quitte à ce qu'elle demeure réservée et silencieuse. A travers lui, un souci minimal mais réel du « public », est à l'œuvre.

Conclusion de la partie.

La ville ne se dissout pas nécessairement dans une complexité insondable ou indémêlable, lorsqu'on cherche à la décrire en expériences. Elle prend au contraire bien sens de proche en proche. Pour que l'expérience soit un bon moyen de saisir la ville, nous devons accepter de nous laisser embarquer, de frayer les intrigues qu'elle procure, et d'aller là où elle nous porte. Cela produit moins un mélange des genres et des disciplines (urbanisme, paysage, sociologie, littérature), qu'une focalisation sur ce qui compte dans le contact et le lien à la ville. C'est la capacité des éléments à faire intrigue, à déployer des continuités phénoménales et à procurer de l'aisance, qui les rend pertinents pour l'expérience. Le foisonnement environnemental est ainsi « décanté », pragmatiquement, par l'expérience. C'est ce « contenu significatif émergent » dans le contact à la ville que nous appelons « urbanité ». Ce « sens » est un enjeu de connaissance, en ce qu'il contribue à « avoir de l'aisance », devenant ainsi structurant pour l'habitabilité d'une ville.

La traversée est un outil permettant de saisir les variations de l'aisance et de l'expérience, les variations micro écologiques de l'entourage, et les actants des continuités et des ruptures de notre expérience. Nous croyons suivre ainsi une petite histoire inscrite dans les choses et les situations, avec ses chemins, ses impasses, ses avenues et ses sentiers en devenir. Une limite de l'urbanité apparaît lorsque les indices de la pauvreté (dégradation, absence de soin), mettent en question la confiance en une sécurité minimale requise pour avoir de l'expérience. Lorsque les indices du « sans encombre » deviennent incertains, l'urbanité se met à vaciller. Aussi notre expérience s'accomplit en fonction de notre compétence à produire de la continuité, et en fonction de la disposition de l'entourage à ratifier notre participation. L'urbanité et les ambiances urbaines sont relativement vulnérables aux « attaques de la ligne d'action » ou de communication (Goffman, 2013), d'une part, et aux brisures des lignes d'intérêts et d'intrigues sédimentées dans « la ville », d'autre part. Dans cette configuration de « ville-faubourg », nous avons à faire assez régulièrement à des écarts ou ruptures, dans les profils d'engagements, dans les définitions situationnelles, et jusque dans la morphologie urbaine. Nous avons aussi commencé à cerner des postures récurrentes, des sortes de personnages typiques : ceux qui cherchent à se laisser porter par l'onde de pertinence urbaine, ceux qui imposent des définitions de situations, souvent en jouant des coudes, et ceux qui se contentent d'occuper les intervalles sans souci de réciprocité.

On peut se demander pourquoi notre expérience personnelle pourrait-elle atteindre le domaine du

« sens commun » ou d'une « expérience publique » (Quéré, 2003) ? On peut appréhender le « sens commun » comme le sens dont la communauté d'explorateurs des gens ordinaires a le souci, et qui consiste en interrogations quotidiennes, comme celles dont nous rendons compte. On peut ainsi considérer notre travail comme une contribution au projet pragmatiste d'enquête collective infinie (Joseph, 2015). En tout cas, ce dont nous rendons compte ici a contribué à donner sens aux situations pour nous, et surtout à accéder à une aisance, relative mais certaine. Il se peut que le sensible et les affects aient la part belle dans ce sens commun. A partir de la célèbre définition du public de Dewey (2005b), comme ensemble de personnes suffisamment concernées par les conséquences de leurs actions pour en prendre soin, on peut se demander en quoi consiste un tel soin dans cette ville, quelles en sont les acteurs, les ressources et les compétences ? Pour l'instant, nous n'avons fait que saisir certains réseaux de sens et lignes d'intérêts que nous avons jugés frayables, pour nous-même. Ceux-ci donnent une forme à cette urbanité selon nous. Le lecteur est invité à se reporter au Tome 2 pour suivre quelques-unes de ces intrigues en images.

PARTIE 2. AUX BORDS DE LA « CITÉ ».

Introduction de la deuxième partie

La « cité » est un concept que l'on trouve chez Aristote, qui fonde une appartenance à une communauté politique, au travers d'un lien qu'il nomme « philia » (souvent traduit par amitié)²⁴². Pour Boltanski et Thévenot (1991), le mot renvoie aux formes d'organisation socio-politiques qui maintiennent le principe d'une commune humanité, excluant donc les politiques non universalistes de ségrégation. Le concept a donc de l'ampleur. On peut aussi l'appréhender comme un horizon public de l'urbain, au sens d'une communauté de membres affectés par les conséquences des actions mutuelles (Dewey, 2005b), ou comme une entité dans laquelle on prendrait soin des formes de la réciprocité et du social (Sennett, 2019). Évidemment, non seulement chez les Grecs mais encore aujourd'hui, la grande communauté publique et démocratique possède son dehors et ses bords. Rancière (1995) a montré comment l'accès à cette cité (et à la scène politique) s'effectuait par des tactiques de « méésententes », visant à mettre au jour les contradictions de cette réciprocité.

Parler de « bords de la cité » est une image pour dire qu'en certaines occasions, les relations en public prennent des formes qui excèdent la régularité et la réciprocité civiles ordinaires. Mais les bords ne sont que des limites relatives ouvrant sur d'autres choses. Des études empiriques sur l'urbanité (Garcia Sanchez, 2006) ont montré comment les interactions ordinaires se transformaient dans les contextes d'intense conflictualité politique. Mais même en dehors des contextes de « troubles civils », la ville est moins un long fleuve tranquille, qu'un delta aux méandres incertains et aux courants parfois tumultueux.

« [Les] espaces publics ne sont pas tant de dialogue que d'embarras, d'offense et de réparation, d'inattention civile dans les rencontres focalisées ou de coexistence pacifique dans les rassemblements orientés [...]. Ils ne sont pas tant de consensus délibératif que de friction dans les commerces du quotidien, de compétition pour l'occupation de territoires, allant des reproches de l'ordre de l'irritation ou de l'agacement aux controverses autour des frontières et d'usages. [...] L'étude de la ville comme bien commun [...] développe une pragmatique des usages, des rituels de rencontre et d'évitement, de rassemblement et de mobilisation [...] [et]

242 « Aristote le savait déjà (de fait, les formes de la cité antique lui permettaient de penser ainsi), « l'unité de la ville ne tient pas à ses remparts ». Ce qu'il désigne comme âme et foyer générateur de cette unité, c'est une amitié (philia) liant les membres de la communauté politique que la ville constitue. » Bailly, 1992, p. 138.

mène [...] une ethnographie des processus de communication et coopération des habitants [...] Un des paris de cette microsociologie est qu'il est possible et pertinent d'observer et de décrire des situations de co-présence, sur un mode ethnographique, éventuellement, en recourant aussi à des éléments de récit et de documentation. » Cefai, 2007a, p. 24-26 ; 14.

Nous allons voir désormais des enquêtés et usagers aux prises avec la ville. Des formes de frictions et d'accrocs plus ou moins sévères ont lieu, qui appellent des arrangements. A partir de ces situations nous suivrons les intrigues qui émergent, les solutions que les personnes trouvent pour s'en accommoder, les petites transformations qu'elles opèrent pour simplement faire-avec. La condition urbaine et d'abord une condition de mitoyens qui ont à gérer les petites frictions quotidiennes de la coprésence. Comme le dit Joseph, « [r]emonter à l'usager à partir de l'usage, c'est présupposer un collectif constitué dans son rapport à un espace ou un bien défini comme public [...]. » (Joseph, 2004, p. 15). C'est dire que ce sont moins les qualités ou caractéristiques (sociales et culturelles) de l'usager qui comptent que ses compétences d'« acteur », dans l'action. Nous avons commencé à voir que les rapports de coprésence mobilisaient des savoirs-faire de coordination, souvent gratifiée par de l'aisance. Les heurts et les troubles mineurs des interactions urbaines apparaissent ainsi moins comme des injustices que comme des « injustesses ». La question n'est pas de « réclamer » pour rétablir un ordre encadré par la loi, mais d'agir pour rétablir un ordre de l'interaction ordinaire.

CHAPITRE 3. FRICTIONS MITOYENNES.

Introduction

Nous allons interroger ici la teneur des rapports de coprésence urbaine avec un autre type de données. Il s'agit essentiellement d'entretiens et de « marches commentées » (Thibaud, 2015) effectuées auprès de personnes enquêtées. Nous allons y retrouver une même logique de l'interaction, les rapports urbains y étant appréhendés au travers d'une pragmatique de l'usage « avec encombre ou sans encombre ». Il y a bien une « valuation » – ou enquête ordinaire (Bidet, et al, 2011) – faite par les personnes dans l'entrelacs des situations urbaines. Elle porte sur les degrés de coordinations potentielles à « l'activité occasionnée » (Goffman, 2013, p. 33), ou sur l'enjeu de la construction d'une familiarité. Les troubles ou micro épreuves (Breviglieri, Trom, 2003) prennent une part importante dans l'expérience ordinaire de la ville, sans occasionner pour autant de drames ou d'« expérience négative »²⁴³. Il s'agit plutôt d'irritations et d'agacements. Ces frictions arrivent lors d'interactions non conformes à des attentes souvent prises pour allant de soi. Il y a des rapports vécus comme intrusifs, ou des définitions situationnelles aux intentions apparemment douteuses. En tout cas, c'est toujours l'aisance ordinaire qui est atteinte. En ce sens, l'aisance apparaît comme un bien public, peut-être le bien le plus précieux de la ville.

243 Goffman désigne par « expérience négative » une désorganisation normative telle que « l'activité occasionnée » en devient complètement incertaine. « Lorsque nous faisons l'expérience d'une rupture de cadre [...], c'est la nature même de nos croyances et de nos engagements qui, subitement, se trouve bouleversée. [...] A la recherche d'une prise nouvelle, dans un domaine bien cadré, on ne trouve aucun cadre immédiatement satisfaisant, aucun qui vaille encore dans la situation actuelle ou aucun qu'on se sente capable d'assumer. On ne sait plus formuler les bonnes réponses et on s'embourbe. L'expérience elle-même – le jeu dont nous disposons, qui résulte de la donne que la situation nous met entre les mains et de notre propre mise –, censée se dessiner au moment même où la partie commence, reste sans forme et disparaît comme expérience. La réalité flotte de manière anomique. C'est ce qui s'appelle une « expérience négative » – négative parce qu'elle s'oppose à ce qu'elle n'est pas, à savoir une réponse organisée et soutenue de manière organisée. » Goffman, 1991, p. 370.

1. Des petites rencontres urbaines ordinaires

Les gens que l'on croise ont une importance relative dans les situations que l'on peut traverser en ville. Il est probable que la justesse de l'attention qu'on leur porte – justesse dépendante d'une compétence de cadrage spécifique – soit au centre d'un savoir être urbain. Si l'entourage devient indifférent, l'expérience urbaine devient un tunnel inintéressant, contraignant et pénible. Au contraire, un entourage urbain ayant trop d'incidence dans notre expérience, ferait de la ville un enfer (« on s'atomiserait complètement intérieurement et on tomberait dans une constitution de l'âme tout à fait inimaginable. » Simmel, 2013, p. 54). Comment régler alors ces rapports avec les gens qui nous entourent ?

Paul R. est enseignant-chercheur dans un établissement stéphanois. Il a 55 ans. Il habite la plupart du temps à Paris, et passe quelques jours à Saint-Etienne pour son travail, parfois trois jours d'affilée ou plus. Il nous explique que pour lui, les gens participent de l'atmosphère aux lieux urbains :

Donc toi, la ville c'est quand même beaucoup les lieux...

La ville ? Ah ben c'est... oui, ben c'est les lieux et les gens... mais les gens, les passants, voilà...
Les passants, comment tu arrives à sentir, ressentir, à percevoir des choses, dans ces petites interactions...

Ben ouais... tu les regardes, tu imagines où ils sont, qui ils sont, les passants... mais les passants, c'est hyper furtif... ça va un peu trop vite les passants... donc il te reste les lieux pour t'emporter comme ça...

Mais ça n'a pas de poids, dans ton expérience de la ville, les gens, les passants ?

Ah bah si... si si ben si... parce que sans les passants, y a pas tellement d'atmosphère... enfin tu vois, les passants ils font totalement partie de l'atmosphère... mais ça dépend, ça dépend de l'état d'esprit dans lequel je suis... je pense qu'ils ont pas du tout la même importance... en fait, c'est vachement difficile à définir... non mais, si si, je sais que je regarde les gens, je regarde les gens toujours, enfin toujours... peut-être pas toujours d'ailleurs, mais enfin très souvent je regarde les gens... mais là où tu peux voir les gens c'est quoi ? Tu prends le tram, là tu vas les voir... quand tu marches, tu les croises, c'est très rapide, c'est des images furtives que tu vois... si tu t'assieds à un bistrot, tu les vois, enfin un bistrot ou dans la rue, tu peux t'asseoir mais bon, on le fait pas... donc là, ils sont importants... mais effectivement, sinon... en fait, ce que je voulais dire, puisque tu me demandes ça... parce que marcher en ville, ou marcher pas qu'en ville d'ailleurs, marcher, c'est quand même... c'est à la fois être totalement replié dans son monde intérieur, c'est-à-dire, c'est penser, mais c'est penser avec ce qu'il y a autour... c'est-à-dire, c'est à la fois être replié, c'est ça que je voulais dire, être replié et penser... mais en même temps, c'est se laisser transporter... c'est-à-dire que moi j'ai l'impression que ce sont les pensées, les sensations qui font ton chemin... quand tu prends le plaisir de marcher, tu vas dehors parce que... tu vois, moi par exemple, je sors souvent de chez moi, le soir, faire un petit tour dehors, et je prends la température, pour moi c'est « prendre la température »... et je regarde, en fait voilà, je regarde... et du coup, voilà je regarde ce qui se passe... ben alors évidemment, quand tu sors de chez toi, le problème c'est que le monde dans lequel tu es, il est pas infini... y a des points que tu évites, y a

des coins où tu te dis, « je vais parce que j'y vais jamais », mais sinon tu tournes en rond quelque part... mais tu prends la température quand même, tu vois l'atmosphère... alors là, les gens sont très importants, parce que là, c'est plus l'espace et les immeubles tralala, c'est l'atmosphère, l'ambiance...

Paul R. signale deux manières d'être en ville en mouvement. La première consiste à « marcher pour marcher », à « prendre la température », et porter son attention sur l'atmosphère. C'est un usage un peu récréatif (bien qu'il puisse avoir lieu « par moments », y compris en allant au travail). Dans ce cas, « les passants » sont importants, parce qu'une attention leur est octroyée, une considération et une place dans la situation. Il nous dit regarder presque tout le temps les gens dans ses marches en ville. Paul évoque une seconde manière, plus routinière et moins attentive à l'entourage et aux gens. Dans ce cas, ce sont les lieux qui prennent le pas et participent à l'atmosphère, les gens devenant des présences furtives peu pertinentes. Il dit aussi qu'il faut s'asseoir pour mieux les considérer, pour qu'ils aient une importance réelle. L'importance des passants dans l'ambiance est donc à la fois une question de vitesse, et une question d' « état d'esprit », d'engagement individuel, nous dit Paul R..

La teneur du rapport aux gens dans la ville dépend donc des moments. La présence des autres peut aussi bien être secondaire, que prendre une part essentielle dans la définition d'une ambiance, dans le plaisir d'être en ville.

« For most contemporary city dwellers, or indeed visitors to the city, the experience of walking along a city street, and musing on the diversity of faces they see and langages they hear, on the shops with arrays of different products and smells, restaurants displaying foods and recipes from across the world, is a sensory delight. This is the contemporary phantasmagoric « multicultural » city, where people of different races, ethnicities, class locations, ages and sexualities live side by side, produced by a complex set of socio-economic, global/local, political and socio-demographic shifts which mean that living with difference, though always a feature of urban life, is probably now quintessentially what city life is about. » Watson, 2006, p. 1.

Ce « délice sensoriel » dont parle Sophie Watson comme d'une quintessence de la vie urbaine, est à la fois social, esthétique, écologique. Il a un caractère diffus. La notion d'ambiance est appropriée pour qualifier ce rapport dispersé à une pluralité d'entités. Les gens prennent part à la définition de l'ambiance, on l'a vu, notamment par les engagements qu'ils produisent. Cette ambiance – pas si simple à saisir – a une consistance, et n'est pas imaginaire ou chimérique²⁴⁴.

²⁴⁴ L'ambiance et l'urbanité ont leurs contempteurs. Par exemple, comme l'écrit un certain Spykman : « On the street, in the subway, on the bus, [the city dweller] comes in contact with hundreds of people. But these brief incidental

1.1. L'enjeu de la construction d'une familiarité dans la ville

Le rapport à la ville va parfois avec un « désir » de découverte, de rencontre, d'interactions. Jean Noël Blanc (2003) parle d'un « besoin de ville ». On attend souvent d'une ville qu'elle nous transporte, qu'elle nous mette au contact de mondes, de personnes, de perspectives, d'opportunités. C'est peut-être ce qui contribue à lui donner une image positive. C'est aussi pour cela que la grande ville remplit plus volontiers ce « besoin de ville », et a globalement une image plus positive que les petites et moyennes villes, qui restreignent le champ des possibles et des opportunités²⁴⁵. Les amateurs de ville sont des sortes d'explorateurs de l'ordinaire, attentifs aux petites scènes du quotidien, dans la rue, sur les places publiques, de la fenêtre ou aux comptoirs de cafés (Médam, 1979). Ils semblent attendre et fomenter secrètement quelque chose. Que ce soit l'amour, l'amitié, les regards, c'est sans doute les aventures de la coprésence humaine qui sont recherchées. Notre participation à la trame de l'ordinaire est toujours possible et ouverte. Sans la perspective de cette participation, le désir d'urbanité peut disparaître au profit des univers balisés et délimités des banlieues, périphéries et lotissements.

Hakim B. est un enquêté avec qui nous avons marché. Il a 35 ans et est aussi enseignant-chercheur dans cette ville, où il a toujours vécu. Il nous parle des petites rencontres qui jalonnent son parcours quotidien pour aller au travail. Il évoque des personnes qu'il croise, qui participent de l'ambiance de son trajet. Ce sont les enfants qui rendent les lieux vivants, et une vendeuse à la sauvette (activité théoriquement illégale²⁴⁶, mais qui n'a pas complètement disparu visiblement).

Et en termes de « rencontres » dans cette rue là, ça t'arrive de croiser des gens... d'échanger ?

associations are based neither on a sharing of common values nor a co-operation for a common purpose. They are formal in the most complete sense of the term in that they are empty of content. » Cit. in Lofland, 1998, p. xvi.

245 On trouve ce cliché négatif associé à la petite ville, par exemple, dans la chanson de Lou Reed *When you growing up in a small town* : « When you're growing up in a small town / You say, "no one famous ever came from here" / When you're growing up in a small town / [...] Bad skin, bad eyes, gay and fatty / People look at you funny / I hate being odd in a small town / If they stare let them stare in New York City / At this pink eyed painting albino / How far can my fantasy go? / [...] There's only one good thing about small town / There's only one good use for a small town / There's only one good thing about small town / You know that you want to get out. » Reed, 1990.

246 Selon le Code pénal : « Article 446-1. La vente à la sauvette est le fait, sans autorisation ou déclaration régulière, d'offrir, de mettre en vente ou d'exposer en vue de la vente des biens ou d'exercer toute autre profession dans les lieux publics en violation des dispositions réglementaires sur la police de ces lieux. » Le vendeur à la sauvette fait partie de la galerie des *street people* (Whyte, 1988, p. 25-55), avec les artistes de rue, distributeurs de prospectus, les vieux grincheux, les parano, déclamateurs dérangés, hommes-sandwich, sorcières, clochards à sacs en plastique, mendiants, harangueurs publics, pickpockets et autres escrocs, joueurs de bonneteau, dealers de drogues, prostituées, proxénètes. Cette galerie de personnage du New York des années 1980 ne correspond pas tout à fait à celle du Saint-Étienne de 2021, mais certains s'y retrouvent.

Alors ici, là, justement... alors d'échanger non, mais là, y a une famille, je pense de Roms ou autre, je sais pas, ou de gens de l'Est, qui habitent ici en rez-de-chaussée... et pour le coup, je vois souvent les enfants jouer dehors... donc ça c'est une rencontre, mais y a pas d'échanges tu vois...

Et ça te fais quoi...

Et ben de voir des gamins dans cet espace-là, je trouve ça cool, parce que... alors ils ont la place Villebœuf qui est pas loin, j'allais dire « sinon où est-ce qu'ils jouent ? »... mais voilà, cette rue là, pour le coup je marche systématiquement au milieu parce qu'elle est pas passante... et au contraire y a des gamins qui jouent, qui s'assoient là, sur les trucs qui ont été mis [lors d'un aménagement urbain] là... et quand y a des enfants, pour le coup je trouve ça toujours cool quoi... place Jacquard c'est pareil, place Jean Jaurès dans les jets d'eau, enfin j'sais pas, j'trouve que des enfants qui jouent, ça rend le lieu agréable... je sais pas comment expliquer mais t'sais, c'est agréable de voir des enfants, t'sais, tu t'sens bien, tu te dis que c'est un bon endroit si y a des enfants qui jouent, enfin j'sais pas, ça me fait cet effet-là, donc là j'arrive à voir des enfants... et là, une fois, j'ai vu une dame asiatique qui, je sais pas pourquoi, avait ouvert et avait des trucs à l'extérieur qu'elle semblait vendre donc je me demande si y a pas quelqu'un qui travaille ici, ou qui fait quelque chose, mais y a rien d'affiché, donc tu sais pas trop... c'est un espace de travail ou de vente, je sais pas quoi... et donc c'est les seuls rares que je croise ici, la famille d'Europe de l'Est, et la dame asiatique, je l'ai vu 2/3 fois, et après, sinon, y a rien là, jusque là-bas...

Hakim B. parle de rapports de coprésence, inopinés, improvisé et heureux. Colette Pétonnet (1982) a noté – dans ses visites au cimetière du Père Lachaise²⁴⁷ à Paris – l'importance de la structure aléatoire et non contraignante des formes de contacts. Les rapports ordinaires sont inscrits dans le cours flottant des petites libertés d'individus anonymes. Lorsque les interactions focalisées restent non contraignantes, elles ne sont soumises qu'au seul plaisir de la sociabilité.

Alors ensuite, là, dans mon parcours, j'ai régulièrement deux personnes que je croise systématiquement... une dame qui sort d'ici, très âgée, qui marche vraiment très tordu, et qui me demande systématiquement si j'ai pas une cigarette... donc elle fait son tour du matin... je réponds systématiquement que je fume pas, ça ne l'empêche pas (rire), 3/4 fois par semaine, de me demander si j'ai pas une cigarette quand elle me croise... Donc t'sais, je sens quelqu'un d'hyper dépendant mais qui peut pas s'en payer, et qui sort le matin à la recherche de sa clope... jusqu'à pouvoir rentrer chez elle quoi... et du coup ça jure, avec une autre personne que je croise juste après la place Chapelon, sur le banc jaune [...] celui où c'est marqué « fort » là, ou je sais pas quoi... je vois souvent un auteur illustrateur pour enfants, qui fait des livres pour enfants, que j'ai rencontré dans une soirée chez une amie... Et régulièrement, il vient là, et je le croise quand il vient à 9h, parce qu'il est hyper régulier... il pose ses enfants à l'école, et il vient prendre son café ici, qu'il boit dehors, parce qu'il fume et on peut pas fumer à l'intérieur... et donc je le vois là, à chaque fois, et c'est mon petit bonjour du matin, « ça va machin ! », ça me fait ma coupure avant d'enchaîner sur la rue, euh, la diagonale...

Tu t'arrêtes ?

Ouais, je m'arrête, on discute un petit peu quand je suis pas trop à la bourre, mais souvent quand je le croise, c'est que je suis un peu à la bourre, parce que ça veut dire qu'il est plus de 8h et demi, et que il reste encore... un peu moins de 20 minutes à faire derrière... donc je reste pas trop trop... mais c'est agréable de marcher et de te dire que tu croises – tu vas croiser – quelqu'un que tu connais... enfin t'sais, t'as l'impression d'être de quelque part, de connaître les gens un

247 Lieu emprunt d'« ambiance » qui permet un engagement particulier, cette « demi solitude des banlieues » dont parle Reverzy (1977, p. 190).

petit peu, donc je trouve ça bien... c'est l'effet un peu quartier, même si lui est pas dans mon quartier, mais il est sur mon parcours quoi... voilà, je trouve ça bien de se dire que tu connais des gens dans ta ville... en même temps, j'y habite depuis un certain temps hein... mais même quand tu déménages, t'arrives à rencontrer d'autres gens, ou en retrouver d'autres qui ont aménagé vers toi...

Le trajet quotidien d'Hakim est ponctué par une rencontre, qui est l'occasion d'une pause, si l'heure le permet. Cette rencontre est familière, c'est une connaissance (« c'est l'effet un peu quartier »). Cette situation ordinaire participe d'un attachement : « c'est agréable de marcher et de te dire que tu [...] vas croiser quelqu'un que tu connais... t'as l'impression d'être de quelque part [...]. Voilà, je trouve ça bien de se dire que tu connais des gens dans ta ville... » On peut voir ici un passage fluide entre un régime « public » et un régime « paroissial²⁴⁸ ». Se jouent ici des situations et une compétence à appartenir à la catégorie des gens ordinaires se conduisant selon une norme commune et qui participent de « la vie sociale des rues » (Whyte, 1988, p. 8).

La familiarité que l'on parvient à construire dans la ville est source de plaisir, de goût et d'attachement. Henri B. est un commerçant à la retraite de 67 ans. Il a tenu un magasin de produits textiles en centre-ville pendant plusieurs décennies. Il a fait le choix d'habiter dans la ville, car dit-il, « ça m'a toujours paru beaucoup plus simple pour tout ». Il évoque l'attachement qui le lie à cette ville, à sa ville :

ça me fait plaisir, parce que c'est un endroit que je connais, oui je le connais... un endroit où j'ai l'habitude d'être... quand j'arrive, je vous promets, de Paris à St Étienne, quand je suis à St Étienne, je suis content ! [...] Peut-être pour moi une habitude ou un confort de connaître les choses que je connais, parce que [...], par exemple, lorsque je suis à Lyon, pourtant j'aime... la ville est quand même, enfin, beaucoup plus belle, on est un peu en extase, quand on passe sur les quais, les machins, les trucs c'est magnifique... mais j'ai pas ce sentiment de... comment dirais-je... c'est pas une crainte, mais du moins non, je suis ailleurs, je suis pas chez moi en fin de compte [...]. J'aimerais bien vous dire que je suis à St Étienne parce que les immeubles sont jolis, parce que la mairie est magnifique, ça je peux pas vous le dire... enfin c'est une sécurité, [un lieu] où j'ai l'habitude de vivre oui, puis j'ai peut-être quelques repères à droite à gauche, quand je passe devant une librairie ça me fait plaisir parce que je sais que c'est là où je vais retrouver un bouquin ou je sais pas quoi, quand je vais acheter, mettons deux pommes machin, je sais que je vais rencontrer truc [...], enfin bref, enfin à chaque fois c'est un plaisir... oui, c'est un plaisir...

248 Non faisons référence à la trichotomie des régimes de l'urbain de Lofland (1998) : public, paroissial, privé. Le mot (« parochial ») choisi par L. Lofland (1998), désigne un type d'espace et un mode d'occupation intermédiaire entre le public et le privé. L'étymologie montre sa pertinence. En effet, une paroisse est un ancrage dans un monde étranger, une proximité transitoire qui ne produit pas de « demeure », qui n'a pas la centralité d'un diocèse. « Le lat. *parochia* est une altération d'une forme ant. *Paroecia* ([...] du gr. eccl. $\pi \alpha \rho \omicron \iota \kappa \iota \alpha$ « séjour dans un pays étranger » [...]); puis « communauté, église particulière » début iv^es. [...]. $\pi \alpha \rho \omicron \iota \kappa \iota \alpha$ est dér. de $\pi \alpha \rho \omicron \iota \kappa \omicron \varsigma$ proprement « celui qui habite à côté, près » désignant les étrangers, ceux qui n'ont pas droit de cité [...], de $\pi \alpha \rho \omicron \iota \kappa \epsilon \tilde{\iota} \nu$ « demeurer auprès de ; séjourner dans un pays comme étranger » [...] les chrétiens se considérant comme citoyens de l'au-delà, de passage dans la cité terrestre. » <https://www.cnrtl.fr/definition/paroisse>

Cet attachement fonctionne par l'intermédiaire de multiples « prises » (ou attaches). Son plaisir provient de la construction progressive de repères, d'habitudes qui lui procurent de l'aisance. Cette « navigation » dans un univers balisé permet d'en disposer aisément et d'avoir le sentiment de l'habiter. L'anticipation et la répétition d'actions, le côtoiement réitéré de personnes, des rencontres prévisibles, produisent une routine qui l'ancre dans son environnement, et lui procurent une « sécurité ontologique²⁴⁹ ». On peut supposer qu'au contraire, la fragmentation de l'expérience dans des épreuves instables et incertaines, peuvent compromettre une aisance à habiter, signifiant un « monde non coordonné ».

1.2. Ruptures de la trame de l'ordinaire et décadrages de l'engagement.

L'affect est donc un indice primordial de « félicité de l'expérience », et donc un élément central pour enquêter sur l'urbanité. Dans l'expérience ordinaire, les situations prennent sens de façon évidente à travers des affects. L'expérience varie selon des degrés de félicité. Cette évaluation essentiellement « sensible » dépend de bien des éléments. « Le sensible » (que ce soit l'affect ou l'ambiance) n'est que le *feed-back* (retour d'information) de l'action, d'une valuation « écologique » toujours en cours (Gibson, 2014). Il est donc aussi social et co-produit par les personnes en situation.

[Garfinkel a insisté] sur le caractère sensible et concret de l'ordre et de l'intelligibilité du monde social (ce ne sont pas les discours et la réflexion qui en sont la source). Ce faisant, il rapporte leur production, leur reconnaissance et leur maintien à des opérations, réglées normativement, que les agents sociaux (les « membres ») font méthodiquement entre eux, ou les uns par rapport aux autres, dans la gestion de leurs affaires de la vie courante.²⁵⁰

1.2.1. Les connaissances et les « emmerdes » évitées

Au travers de simples actions ordinaires (manières de se croiser, de se parler ou de se regarder par exemple), des perspectives émergent, des rapports se construisent. Blandine S. a 34 ans, elle est

249 « Sécurité ontologique » définie comme « confiance des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'actions sociaux et matériels. » Giddens, 1994, p. 98.

250 Citation issue du début de l'article sur Garfinkel, dans l'Encyclopédie Universalis en ligne (l'auteur n'est pas crédité). <https://www.universalis.fr/encyclopedie/harold-garfinkel/2-1-ethnomethodologie/>

agent dans une administration d'État de la ville. Elle se considère Stéphanoise, même si elle a grandi dans la plaine (du Forez). Elle habite à proximité du centre-ville. Elle explique :

Sur les situations de croisement comme ça là... tu te déplaces ? Quand tu croises les gens...

Ah ben, j'ai tendance à me déplacer, parce que les gens ils me bronquent moi.

Ils te « bronquent » ? C'est-à-dire ?

C'est à dire que quand t'es... je sais pas si t'as remarqué, mais les gens font pas attention aux gens plus petits qu'eux...

Ah ouais, tu dirais ça toi ?

Ouais. Et donc d'une manière générale...

C'est la taille...

La taille, le poids je sais pas... mais du coup, c'est vrai que moi j'ai tendance à me déplacer... ce que fait pas H... Quand on est tous les deux, moi j'ai tendance à me pousser pour laisser passer, et lui il avance. C'est pour ça que je pense que c'est un problème de poids ou de taille, je sais pas...

Tu y penses à ça ? Tu le remarques ?

Je le fais automatiquement, et après j'y pense et (rire)... bon ça doit être mon côté tordu, mais parfois, quand je suis dans le tram, j'ai le sentiment qu'il faudrait avoir une espèce de carapace avec des petits piques, qu'on puisse faire sortir pour que d'un coup les gens, ils prennent conscience que t'es là, et que si ils te poussent, ils vont se faire mal quoi... que ce soit un peu inversé... mais oui, c'est très souvent que... qu'on me voit pas (rire)

Donc tu dirais que c'est une histoire de taille... c'est une histoire de groupe, de sexe aussi, ou...

D'une manière générale je pense que les gens font de moins en moins attention à ce qui les entourent, parce qu'ils sont au téléphone, parce qu'ils regardent pas... et après c'est vrai que oui, quand t'es petit, on te voit encore moins...

La « motilité coopérative » est l'un des cinq principes²⁵¹ identifiés par Lyn Lofland (1998), qui structurent les conduites et interactions entre étrangers dans les espaces publics. Déplacements et cheminements dans la ville font l'objet d'évaluations et de coordinations précises. Théoriquement, le croisement entre les gens consiste à accorder sa trajectoire avec eux. Mais cette coopération ne va pas de soi, et admet en pratique un certain nombre d'écarts. Cette simple coordination véhiculaire est l'objet d'enjeux de places, de rôles et de positions respectives²⁵². Les gens « bronquent²⁵³ » Blandine S. dans le passage. Elle passe ainsi son temps à éviter les gens qui lui arrivent dessus. Elle explique cela par sa petite taille et sa qualité subordonnée de femme, car cela n'arrive pas à son compagnon, qui est grand. Un ordre s'élabore dans la simple action de passer, qui n'est pas à

251 Lofland a identifié cinq principes structurant l'action dans les espaces publics : la motilité coopérative, l'inattention civile, la primauté d'un rôle d'audience, l'obligeance restreinte et la civilité envers la diversité. Lofland, 1998, p. 27-34.

252 La galanterie consistant à laisser passer une dame en est un exemple, tout comme le « refus de civilité » consistant à s'imposer en continuant tout droit jusqu'à ce que l'autre se décale (action qui peut dépendre de celui que l'on a en face).

253 J'ai découvert par la suite que le mot – que je pensais signifier « gronder, admonester » sur le modèle de l'espagnol « broncar » – signifiait « heurter, cogner, buter ». Le mot viendrait du patois régional (dauphinois, lyonnais).

<http://parlerlyon.free.fr/html/bronquer.htm>

<http://www.electriccafe.org/dauphinois/entry.php?id=bronquer>

l'avantage de Blandine. Elle est contrainte de « céder le passage » et la priorité aux autres, et éprouve un sentiment de petite injustice.

Ces situations impliquent différentes personnes (*a minima* Blandine et un croisant). L'espace pourrait être suffisamment large pour permettre un croisement de plusieurs personnes de front, sans qu'elles aient à se déplacer. Dans les « promenades²⁵⁴ » comme les grands boulevards parisiens par exemple, on n'a pas à s'occuper constamment de laisser passer les autres. C'est un équipement qui facilite la coopération véhiculaire. A Saint-Étienne, des trottoirs notoirement étroits forment un cadre équipé « invitant », au contraire, à ce genre de disputes de priorité, de primauté. C'est un « cadre mal équipé » pour la conduite véhiculaire civile.

Blandine S. prend en compte ces mésaventures. Elle montre que son engagement dans la ville est une organisation de sa perception, une distribution de son attention.

Les magasins, tu les regardes un peu ou pas spécialement ?

Dans cette zone-là, non, pas spécifiquement non... c'est vrai je fais pas trop... quand je fais du shopping, je vais chercher quelque chose, je flâne rarement...

Et les gens que tu croises, tu y fais attention ?

Non, pas spécialement (rires)

Où ici plus qu'ailleurs, ou à des endroits ?

Non je fais pas spécialement attention aux gens, non [...]. Je regarde pas spécifiquement les gens, et d'ailleurs c'est souvent que les gens qui me connaissent m'arrêtent, parce que c'est pas moi qui les ai vu en premier... ou j'ai une capacité à sentir les gens que j'ai pas envie de voir, mais de loin, ça c'est très particulier... c'est le moment où je vais commencer à regarder les gens, tu vois, et c'est pile le moment où tu vas croiser la personne que t'as pas envie de voir, et « oup » (rire) changement de direction... j'ai ce coup de bol-là (rires), j'ai dû mettre un radar en place...

Ah ouais ? C'est-à-dire ? Tu regardes de loin, tu veux dire les gens que t'as pas envie de voir...

D'une manière général... c'est-à-dire que je vois pas les gens qui sont autour de moi, parce que je suis souvent en train de penser à différents trucs quand je marche, ou de pas penser du tout d'ailleurs, et tout à coup à 100 m, je me mets à regarder et c'est là que je vois la personne, et que je me dis « ah tiens, je vais changer de trottoir, ou je vais prendre un autre chemin »...

C'est quelqu'un que t'as pas envie de croiser ?

Ouais...

C'est pas des gens en particulier, ou des groupes...

Non... Ou les emmerdes, si je sens, je sens les gens qui peuvent être euh... ça c'est un truc que j'avais peut-être développé quand j'étais sur Paris, j'ai tendance à sentir les endroits où il faut pas aller, pour éviter d'être embêtée ou quoi que ce soit, ouais...

C'est-à-dire que tu le vois de loin ? Et du coup tu...

Ouais... je m'adapte, j'adapte mon chemin en fonction...

Et du coup tu regardes un peu au loin de temps en temps...

Ouais...

Sans t'en rendre compte...

254 Nom d'un type d'espace urbain, inféré de son usage. « Lieu spécialement aménagé dans ou aux abords d'une ville pour la déambulation, la flânerie » <https://cnrtl.fr/definition/promenade>.

Sans m'en rendre compte, ouais je pense, mais pas forcément de près...
D'accord, et du coup ça se passe au niveau plutôt sonore, ou c'est au niveau visuel, des
présences...
C'est au niveau visuel ouais, des présences, effectivement...

Blandine « flâne rarement » lorsqu'elle fait des achats, elle va chercher des choses précises dans des endroits précis. On peut supposer qu'il y a un manque d'éléments invitant à cette pratique de flânerie²⁵⁵. Elle met aussi en œuvre une certaine distribution de son attention. On peut y voir une « participation publique » spécifique, prudente, qui s'attache à peu focaliser l'entourage, comme elle le précise. Les détails qu'elle donne sur l'organisation de sa perception visuelle indiquent qu'elle s'organise en fonction de deux situations typiques : les rencontres inopinées avec des personnes connues avec qui elle ne souhaite pas entrer en interaction, et « les emmerdes ». On peut imaginer que « les emmerdes » désignent des situations d'interaction avec des personnes capables d'embarquer l'interaction vers des horizons « non civiles ». Typiquement, on imagine que ce sont des personnes susceptibles de faire un mauvais coup, comme les groupes de jeunes garçons farceurs et provocateurs, les personnes aux intentions délictueuses. Sa perception visuelle est non focalisée et diffuse, et pourtant elle est capable d'identifier à la fois les personnes connues et les « emmerdes » potentielles. Elle ne fait pas attention aux gens, rêve souvent en marchant, et pourtant elle peut discriminer des catégories de personnes dans l'entourage, grâce à ce qu'elle nomme elle-même un « radar » (un « scan » continu de l'environnement qui n'est sensible qu'à certains éléments).

Les travaux sur l'activité visuelle dans les espaces urbains équipés d'oculomètres, montrent que la vision est étonnamment versatile et rapide (Grimaud, 2013 ; Cerclet et al., 2020). Le registre de conscience mobilisée, souvent dit « pré réflexif », serait en fait plutôt pré-conscient mais très réflexif²⁵⁶. C'est un cadrage²⁵⁷ particulier qu'embarque Blandine, une attention certes diffuse, mais qui structure ses rapports à l'environnement. L'activité attentionnelle de Blandine réalise un certain « ordre », caractéristique de l'urbain, désengagé mais alerte. Il correspond à une forme ordinaire de

255 Plusieurs personnes nous ont dit cela. Un enquêté disant même qu'il n'était « pas du genre à flâner ». On peut y voir plusieurs causes. D'abord, la ville a peu d'aménagements de type « promenades ». Mais c'est plus globalement lié à son « urbanité faubourienne », à un centre-ville réduit avec ses commerces en berne, à une « hétérogénéité sociale » produisant parfois des frictions. Nous y reviendrons.

256 C'est une intelligence écologique dans l'action, basée sur le sentir, l'appréciation et l'anticipation des contacts (Gibson, 2014).

257 La notion de *frame* (Goffman, 1991), peut-être traduite par *cadre* (c'est le sens généralement retenu) mais aussi par *trame*, *châssis* (structure) ou même *image* (au sens de reflet, métaphore). Le mot *cadre* en français est polysémique et assez ambigu. Il désigne autant les limites circonscrivant un objet (le cadre du tableau) que les grandes lignes du contenu ainsi délimité (une « loi-cadre »). La polysémie de la langue anglaise apporte une dimension importante, absente du « cadre » français, à savoir une dimension temporelle. La *trame* est ainsi une structure dirigeant l'action dans le temps de son effectuation. C'est pourquoi, pour insister sur cette dimension processuelle (et temporelle), et non seulement fixe et spatiale, nous utiliserons principalement le terme « cadrage ».

l'engagement en public. Une distinction entre les catégories de personne peut-elle se former à partir de là, entre celles qui se coordonnent avec cet « engagement » et celles qui ne le partagent pas ? En tout cas, une distinction, plus « sociative » (Latour, 2007) que sociale donc, s'opère entre ceux qui co-opèrent ce cadrage, et ceux qui n'y coopèrent pas. La différenciation est basée sur une norme pragmatique de participation à un cours d'action. Cela éclaire la production des micro actions en commun dont sont faits les espaces publics, structurés par une forme d'« intégration sociative » ou de proche en proche – ce qu'est fondamentalement la « civilité ». On voit que le simple fait de « passer » dans la ville, consiste en réalité en la construction d'un engagement avec l'appui d'éléments sélectionnés dans l'entourage, participant en retour au cadrage de l'action.

1.2.2. « Des garçons qui squattent » et des « garçons en survêtement ».

La coordination, ou au contraire la non coordination des engagements mutuels et de l'entourage, est parfois perçue plus simplement. Une étudiante de 21 ans, qui a obtenu récemment une licence de sociologie dans cette ville (sans y habiter), nous dit par exemple en entretien :

Y a certaines rues, qui sont, on va dire, elles sont pas faites pour y rester quoi... de plus en plus à l'abandon, donc c'est vrai que ça donne pas très envie de se balader dans la ville [...] Oui je trouve que y a des rues qui font un peu glauques, ou même y a des garçons qui squattent, et du coup, ça donne pas envie de passer... des garçons, des personnes qui peuvent squatter des rues, pas forcément des SDF... mais voilà, comme y a pas trop de circulation des personnes, ben on ose pas trop... enfin, moi je sais qu'en tant que fille, j'ose pas trop aller dans certaines rues où je sais que y a pas trop de personnes...

Dans quelles rues ou quels lieux par exemple ?

Je sais pas trop le nom des rues, mais par exemple derrière le palais de justice... alors pourtant c'est le palais de justice donc c'est un endroit plutôt bien, mais là, derrière je sais qu'il y a un restaurant où je vais... et ben dans c'te rue, y a pas mal de bars et c'est vrai que si, en tant que fille, on attend dehors [...], on se fait vite accoster... les hommes sont pas très agréables... c'est vrai que c'est ce genre de rues, où y a rien, où les gens se posent... et donc moi, j'étais juste à côté du restaurant, parce que j'ai pas voulu m'asseoir sur le banc, donc c'était un soir, ben y avait des hommes qui passaient en me disant des mots pas très agréables... je les ai plus vraiment en tête, mais vraiment des mots crus quoi...

Des insultes ?

Ouais, ou même de la drague mal vue, on va dire...

« Derrière le palais de justice », les espaces publics sont majoritairement investis par des hommes aux origines maghrébines ou turques. Nous voyons ici, que la différenciation sociale est d'abord saisie en tant que « non coordination sociative ». C'est la non coopération en commun dans la définition situationnelle qui produit le malaise, et non un raisonnement déductif procédant des

catégories de personnes. C'est la teneur des rapports qui est jugée négativement. Ces espaces publics ont une particularité. Ils sont faits de rassemblements devant des cafés (qu'on peut dire « ethniques »), strictement sexués. Dans ce contexte, le critère sexuel acquiert une pertinence particulière. Cette étudiante dit sa surprise et son malaise d'être prise à parti dans une situation où on lui attribue un « rôle » particulier. Elle exprimera en entretien son sentiment d'insécurité dans cette ville. Le simple croisement dans l'espace urbain, donne donc lieu à des « cadrages » de l'interaction, plus ou moins partagés et coordonnés, attribuant des rôles et « qualités » variables aux personnes. Chacun embarque peu ou prou un « engagement », qui configure l'entourage d'une façon particulière. Cette étudiante s'attend à avoir un rôle de citadine ordinaire, et non un rôle de jeune femme à séduire.

Elle raconte précisément une scène dans laquelle les contacts sont ambigus :

Par exemple, une fois, y a un gars qui demandait une feuille à une fille, donc une feuille de papier, et elle lui a dit qu'elle en avait pas... et tout de suite il s'est mis à s'énerver... « non mais une feuille pour écrire, pas une feuille pour rouler ! » Il s'est énervé, et puis après il s'est assis, et puis il a parlé que de toute façon, tout le monde lui en voulait, et que la société c'était... ben voilà, qu'il se sentait pas bien... Ou des fois, on parle dans d'autres langues, et on, enfin je comprends pas ce qu'ils disent, et on sait qu'ils parlent sur nous parce qu'ils nous regardent, et du coup c'est vrai que c'est une situation de gêne aussi... Une fois, ça m'est arrivé à la gare de Bellevue... je sentais qu'on parlait de moi, mais je comprenais pas... Après je pense que c'est pas dans toute les villes... quand y a de l'animation, quand y a de la circulation, ben y a du monde... et donc plus y a du monde, mieux c'est (rire)...

La spécificité des engagements mutuels entre inconnus est de rester sur une ligne de crête de l'action. Cette activité n'est pas acrobatique et cette crête est praticable. Elle suppose simplement de gérer un « engagement désengagé », ou un « désengagement concerné » qui n'est pas « faux », mais ordinaire et spécifiquement urbain. C'est un cadrage de l'expérience ordinaire qui est en jeu, qui maintient une perspective paisible et respectueuse (d'un mot « civile »), tout en étant non focalisé, désengagé, etc. On sait que ce cadrage civil est vulnérable aux « modalisations », aux frictions, aux manipulations, aux « couacs ». C'est ce que nous explique cette étudiante. Ces situations la dépassent, parce qu'elle ne parvient pas à poursuivre son engagement, à le moduler. Elle perd le fil de son expérience et d'une expérience commune. Il y a des ruptures de cadres qui sont inquiétantes pour elle, car elle ne parvient pas à se resituer. Elle n'arrive pas à concilier efficacement l'engagement dans la situation et le désengagement (ou réserve) inhérent aux contextes urbains. Joseph (1984) explique l'étonnante subtilité de ce jeu interactionnel – on comprend qu'il déborde

sans arrêt –, l'enjeu du maintien des *selves* coprésents dans la situation, et de *la* face comme instance « à sujet indéfini » :

« [I]l s'agit de savoir quels sont dans nos sociétés les rapports entre les engagements dans une situation et le *self* qui s'engage [...] L'art des façades prend alors tout son sens [...], c'est un savoir-faire, une habileté, qui consiste à redéfinir les situations. [...] Calmer le jobard, c'est en somme un remède de grand-mère, la potion magique de la civilité. Le tout est de redonner consistance à une série de lignes de fuite qui se sont soudainement évanouies. Peu importe qui assure ce travail de redéfinition de la situation ; le désengagement consiste en tout cas à reconsidérer la situation présente en la définissant « par ailleurs ». En d'autres termes il implique un déplacement dans le répertoire de rôles, qui est la condition *sine qua non* pour que les choses ne tournent pas à l'aigre. [...] Les stratégies réparatrices utilisées pour sortir de cette mauvaise passe [...] consistent toutes à convaincre le public que l'engagement dans la situation n'était que partiel. Responsabilité limitée, responsabilité partagée au sens très précis du terme, responsabilité hésitante, j'y suis–je n'y suis pas, j'y crois–j'y crois pas. Stratégie du cloisonnement ; je ne joue pas toutes mes billes. Stratégie de la discrétion et du secret. [...] Stratégie de la relation à plaisanterie : on sait bien que c'était pour rire. Toutes ces stratégies sont celles du défaut d'engagement. « Calmer le jobard », c'est donc mettre en scène le rapport du soi (*self*) à la situation en jouant de la structure dialogique, en soulignant la perméabilité de la membrane (« Ce n'est rien »), en soulignant la part d'indétermination implicite de l'engagement. Et défendre le *self*, c'est défendre une simple instance de réflexivité du social, [...]. C'est une pratique de sauvetage de la socialité sans sujet, à sujet indéfini. » Joseph, 1984, p. 105-108.

L'enjeu qu'il y a à aborder et à entrer dans une interaction focalisée, est d'ouvrir des conséquences. On peut y voir une manœuvre, une manipulation de l'engagement de l'autre à des fins particulières. Mais ces fins ne sont pas forcément malintentionnées, elles peuvent être consenties conjointement comme c'est le cas dans les rencontres amoureuses, ou la drague « réussie », ou encore dans les civilités ordinaires. Une interaction enclenche en effet une suite d'échanges de façon plus ou moins contraignante, ce qui peut engager à une relation (on parle de « chaînes d'interaction »). Des obligations et des obligeances s'élaborent au fur et à mesure des échanges focalisés, qui peuvent aboutir au seul bénéfice d'une personne (le manipulateur), au détriment d'une « victime », ou bien qui peuvent bénéficier aux deux personnes. Une formule peut résumer la félicité du social en ce sens, celle « des obligeances ou dépendances consenties ». Mais dans le cours d'action ordinaire le plus commun, l'horizon interactionnel reste ouvert, indéterminé. Il consiste à capter, sur le mode d'une attention flottante, des ressources à sa modulation, à sa vie. Cela peut représenter un registre ordinaire de « l'être en ville », un régime heureux car sans ennui, qui requiert toutefois une coopération.

Il faut noter que les jeunes garçons dont il est question ici, sont souvent en groupe ou au moins à deux. Leur intention probable, lorsqu'ils abordent les jeunes femmes, est d'aboutir à une « rencontre », de draguer. Ils ont recours à l'adresse directe, ils entrent dans l'interaction, dans l'espoir qu'un échange favorable suivra. Évidemment, ces situations sont propices aux maladresses et aux vexations. On sait à quel point la drague est un exercice difficile. L'enjeu est de *maintenir l'écart* entre une définition de la situation, et la liberté d'engagement de l'autre personne. La pratique de ces jeunes garçons est maladroite et bien trop directive. Notre étudiante en parle :

J'ai déjà parlé avec d'autres filles et je sais que y a des filles qui se sentent en insécurité dans la rue... après moi il m'est jamais rien arrivé de très très grave, mais ouais je me sens pas très à l'aise, enfin les hommes ils ont très... enfin c'est très bizarre leur façon de réagir des fois avec les femmes... je pense que y en certains qui z'aiment bien accoster... enfin voilà, ils savent pas comment s'y prendre... en général c'est un peu les mêmes, les groupes de personnes qui vont accoster quoi, ça veut dire les garçons en survêtement... voilà quoi, un peu plus ce type de personnes... [...] Ben ça dépend vraiment des endroits ou du moment aussi... par exemple, ben quand y a pas les trams et qu'il faut que je marche, ben de la fac jusqu'à Bellevue, et ben je marche tout le long de la rue quoi... donc plusieurs fois, là, je me suis faite accoster, donc rien de méchant mais voilà... après quand on attend à un endroit fixe, par exemple une voiture, ou qu'on attend sur une place ou devant un magasin, et ben là aussi c'est possible qu'on nous interpelle, ou sinon ben juste quand on marche et la personne commence à nous parler quoi... ben je revois avec mon oncle et ma tante... donc ma tante, elle est jeune, elle a 28 ans, et on marchait avec mes cousines, et pareil, elle s'est faite accoster, donc elle était devant, mais elle a rien répondu, elle... elle est comme moi, elle ignore un peu quand on... donc il lui a juste dit « ben elle est belle ta robe »... et comme elle lui a pas répondu, il a commencé à être un peu... il lui a dit « ah, t'aurais pu dire merci ! », donc du coup mon oncle, il a répondu « ben je te dis merci à sa place quoi ... » C'est pour dire qu'il a vraiment des personnes de tout âge qui se font aborder... y a aussi des adultes qui sont venus m'aborder déjà, d'une quarantaine d'années, ça pourrait être mon père quoi...

Le problème est pour elle de se faire aborder et accoster inopinément. Ses attentes à circuler tranquillement sans entrer dans des interactions avec ces jeunes, ses attentes de « réserve » et d'« inattention civile » sont mises à mal parce qu'on s'adresse à elle directement, on l'« accoste » – elle, ou d'autres femmes. La manipulation rapportée ici est grossière. Un jeune homme fait un compliment direct « sur sa robe », sans ambage, et face à l'absence de réponse, il reproche en s'énervant « ah t'aurais pu dire merci... » Le jeune joue (et force) le registre familial pour ensuite exiger des obligations de politesse, quand la jeune femme joue le registre de la réserve et du désengagement normal. Entre les deux, il y a un « couac ». Mais la modalisation du jeune a des effets sur la situation (il insiste), puisqu'il provoque une réponse à sa question par l'homme présent dans la situation. On comprend que la réponse par l'homme redéfinit la situation en rompant les contraintes interactionnelles ouvertes de façon exclusive par le jeune avec la femme. Mais la définition de la situation par le jeune – une chaîne d'interaction exclusive entre lui et la jeune femme

– n'est pas loin de l'offense. D'abord parce qu'un compliment sur la robe peut être conçu comme inapproprié, mais aussi parce que la présence du mari à côté est carrément ignorée, voire méprisée. Joseph (1984) évoque les « manipulations dignes du plus petit malin génie des banlieues » (p. 106) et les contextes démunis propices aux offenses et à leur réparations²⁵⁸.

L'étudiante nous dit que ces interactions arrivent principalement dans des espaces calmes, peu animés et non centraux. Elle évoque les abords d'un centre commercial (Centre 2) construit en 1973, dans une partie faubourienne de la ville, à la place d'une ancienne prison.

Et ça se passe dans des lieux particuliers, ou n'importe où ? [...] Place de l'Hôtel de ville ?

Non, parce que y a du monde, ça circule, et y a des commerces... donc du coup à l'Hôtel de ville je me suis jamais faite accoster, ni à Jean Jaurès... plus où c'est un peu plus calme quoi, vers Centre 2, alors là, Centre 2, même si y a du monde dans Centre 2, à l'extérieur, j'y reste pas à l'extérieur... tout le tour, ouais c'est pas l'endroit où je reste... et sinon toute la rue qui remonte jusque la fac, ben de la fac jusqu'à Bellevue, à cet endroit-là en général... Et sinon tout le centre-ville c'est tranquille, sauf derrière le palais de justice, mais là, c'est un quartier à part...

Une connaissance nous a dit s'être faite « agressée » par un homme alcoolisé, « derrière » ce centre commercial. Abordée violemment, l'homme lui a sauté dessus en lui faisant des avances, ce dont elle a su se sortir (subissant toutefois un choc émotionnel). L'endroit est fait d'immeubles, de passages et de squares, sans voitures et autre passage que ceux des habitants. C'est une zone résidentielle plus qu'urbaine, dans laquelle les « yeux de la rue » (selon l'expression de Jane Jacobs) ne veillent pas toujours. Ces espaces péri-urbains voire périphériques semblent plus propices à la survenue de ces vraies ruptures de cadres de l'expérience, que les espaces animés. La même étudiante fait référence aux abords du faubourg collinaire du Crêt de Roc, « endroits qu'elle n'apprécie pas » et où les yeux de la rue ne veillent pas forcément.

Y a un endroit que j'affectionne pas, c'est le Crêt de Roc... ma grand-mère elle y habite là-bas, enfin les rues, tout ce qui est aux alentours et en-dessous, c'est des endroits que j'apprécie pas... même l'ascenseur qui aide à monter les escaliers, je préfère prendre les escaliers que l'ascenseur, parce que pareil, c'est pas des endroits très agréables... pareil, ça fait très calme, alors si des fois on croise quelques personnes, ben voilà c'est pas très agréable... Mais sinon les endroits où je dirais où il peut y avoir des échanges, c'est sur les places, ou vers les arrêts de tram, en général, c'est où y a pas mal d'interactions, enfin même pour demander une route ou un arrêt, c'est à ces endroits que je trouve que y a pas mal d'interactions... ou même le transport

258 « Il ne s'agit pas du tout de masquer une déconvenue, mais de retrouver une ligne de fuite, une issue [...]. Le monde des bas-fonds nous livre donc la vérité éthique du jeu : non pas sauver la face, mais sauver la face de l'autre. [...] Et il est significatif que l'instance chargée de « calmer le jobard » appartienne à un monde où les seules ressources sont celles de la maîtrise des impressions. « C'est là (dans les bas-fonds) que les gens se lancent dans les affaires les mains vides et avec pour tout bagage, le plus engageant des sourires. » ». Joseph, 1984, p. 106-112.

lui-même, dans le tram... [...] Ouais voilà, l'animation me rassure.

Les endroits calmes peuvent donner lieu à des situations de coprésence embarrassantes et désagréables, parce qu'ont lieu ces détournements situationnels, allant des jeux de « sales gosses », à des intentions délictuelles. Évidemment, ce ne sont pas des beaux quartiers. On comprend que l'animation urbaine anonyme cadre l'occasion sociale, et en limite les « modalisations » et définitions exclusives. Comme le dit Jane Jacobs : « When there are people present in a public space such as city streets, it strengthens the space and inspires social cohesion. »²⁵⁹ Les espaces urbains densément pratiqués sont propices à un réglage en commun de l'engagement où « l'indétermination implicite de l'engagement » prime (Joseph, 1984, p. 108).

1.2.3. « Les mecs bourrés »

Émeline S. est une femme de 48 ans, qui travaille dans un lycée de la ville. Elle s'est installée à Saint-Etienne il y a 6 ans, après avoir vécue à Londres et la région parisienne. Elle nous raconte que la virtualité de l'agression est une constante dans son usage de la ville, qui induit un certain « mode de conduite de nuit » :

Là on rentre dans une partie plutôt plus maghrébine de la ville...

Ouais...

Et toi, en termes d'expérience de la ville... tu as des interactions... ?

Oui ben souvent, quand je vais à la médiathèque de Tarentaize je passe par là ouais...

Comment tu le sens, comment tu le vis [ce quartier]... est-ce que ça change l'expérience de la ville, ou pas ?

Oui, ça la change d'une certaine manière parce que y a plus le même rapport à l'intérieur - extérieur, j'ai envie de dire... entre l'intérieur, la boutique, et l'extérieur... là, y a un empiètement en fait de l'extérieur par les marchands, par les gens qui flânent devant... voilà une façon d'exister dans la ville qu'on trouve pas ailleurs, enfin je trouve... mais qui est liée culturellement, avec une manière d'être, de grignoter en fait sur l'emplacement urbain quoi... mais ouais, par habitude culturelle... après moi, j'y habite pas, je pense que j'aimerais pas forcément y habiter, j'aimerais pas trop me faire emmerder le soir ou des choses comme ça... mais moi-même dans ma propre expérience, je me déplace dans la ville à toute heure du jour et de la nuit, et j'ai jamais eu de problèmes... mais c'est aussi parce que j'ai élaboré, des petites stratégies de conduites de nuit...

Comme quoi par exemple ?

Ben « conduite de nuit » quoi (rire)... de marcher toute seule dans la nuit, quand t'es une femme, c'est un truc... enfin parce que c'est venu assez spontanément en fait, puis par l'expérience en fait... et ben une manière de faire attention à comment on marche, qui y a derrière, changer de

259 « Lorsqu'il y a des personnes présentes dans un espace public comme les rues d'une ville, cela renforce l'espace et crée de la cohésion sociale. » Notre traduction. Cit. in Jagannath, 2016, § 5.

trottoir si il faut... une espèce de stratégie infime... alors c'est pas parce que on parle de ce quartier-là que j'aborde cette question-là, mais par rapport à ma façon de vivre dans la ville, où je peux vivre effectivement dans la ville de jour comme de nuit, je ne me pose jamais la question de la dangerosité d'un quartier, ni de la ville... mais par contre, j'ai intégré tout un tas de stratégies, c'est ce dont je te fais part là, qui me rassurent en fait, et qui font que je fais ça sans craintes... mais parce que j'ai vécu à Paris, parce que j'ai vécu à Londres, parce que j'ai vécu dans des quartiers très très difficiles, à Londres par exemple... où voilà, j'avais 20 ans quoi... tu vois donc y a vraiment des façons de s'être construit sa propre expérience, de survie en fait... *Pour essayer d'éviter un maximum et d'anticiper les situations possiblement problématiques...* Ah ben complètement... mais oui, mais bien sûr... mec bourré, euh « poum ! », allez hop « se mettre super loin », enfin être à l'affût quoi... en étant suffisamment lucide pour justement avoir cette... c'est marrant, je t'en parle parce que c'est un truc complètement intégré, mais d'une force en fait, c'est que je m'en rends même pas compte... souvent, quand je sais que je vais rentrer seule, je me pose même pas la question, enfin je sais que je vais jamais rentrer déchirée chez moi quoi... déjà, d'une part parce que c'est pas mon habitude, mais pas même au point de pas pouvoir avoir la lucidité justement d'avoir ces déplacements « stratégiques » quoi... *Au final, c'est aussi, quand même, des conduites que t'as adaptées, que tu as inventées... voilà, c'est un « faire »...*

Ah oui oui, complètement ouais... ah oui oui oui, puis c'est un faire ancien quoi... donc ce qui fait que, à 40 ans et quelques, ben voilà... on m'a posé souvent la question « mais t'as pas peur de rentrer toute seule ? » Mais non en fait (rire)... Mais en fait c'est la peur, c'est-à-dire que je me suis construit une stratégie pour justement l'avoir domptée quoi... ce qui veut pas dire que si y a un type qui vient avec un couteau qui m'agresse, j'aurais pas la trouille quoi (rire)... comme ça m'est déjà arrivé dans le métro, à 5 ou 6 heure du matin, dans le 1er métro, me faire agresser, sauter dessus par un type complètement dingue... voilà quoi, après c'est des trucs qui t'arrivent... pfffff, tu souffles après quoi... mais sur le moment, t'as rien pu anticiper, t'as rien pu voir, quoi... après oui, ça, je pense que ça fait parti des expériences de ville aussi, tu vois, pour une femme, ouais, ouais ouais... et puis en même temps, garante de mon autonomie, en aucun cas on me raccompagne parce que peut-être je vais avoir peur... c'est hors de question...

Pour Émeline S., l'agression potentielle est une idée en arrière-plan qui configure sa conduite de nuit. Il s'agit pour elle de se tenir sur ses gardes en mettant en route une sorte de radar, de « faire attention à comment on marche, qui y a derrière, changer de trottoir si il faut... », de se tenir le plus loin possible du « mec bourré ». Évidemment, même si « c'est pas parce qu'on parle de ce quartier-là [qu'elle] aborde cette question-là », elle n'aimerait « pas forcément y habiter », et n'aimerait « pas trop [se] faire emmerder le soir ou des choses comme ça... » Il s'agit donc d'évaluer les potentiels « mecs bourrés » et « emmerdes », qui se recrutent quand même plutôt chez les hommes pauvres que chez les riches vieilles dames par exemple²⁶⁰.

1.2.4. Les petits dealers de rue

Les situations de « mauvaises rencontres », d'agacement, de tensions entre des définitions

²⁶⁰ Ce qui serait effectivement incongru et comique, comme l'ont bien vu les Monty Python (Mac Naughton, 1971) dans un sketch mettant en scène un gang de vieilles dames qui sévit en ville.

situationnelles différentes sont assez courantes en milieu urbain. C'est une conséquence logique du rassemblement dense, dans un espace restreint, d'une diversité de personnes et de populations.

Hakim B. raconte :

Et ça t'arrive de faire des mauvaises rencontres ? ou pas...

Rarement... ça arrive quand des fois au lieu de passer par là, je prends la rue Durafour... et y a des mecs qui après traînent sur la place St Roch là... et qui te regardent au loin, si t'as le malheur de regarder un peu dans leur direction, je pense que ça deal ou je sais pas quoi... alors je sais pas si ils te regardent pour genre client potentiel ou... et quand ils voient que non... c'est genre « regarde pas trop », parce que c'est vrai que je marche souvent un peu tête levée et... je sais pas, ça doit... ils doivent se dire « qu'est-ce qu'il regarde lui » ou je sais pas quoi... mais sinon sur le parcours, pas trop... sur le parcours même jamais...

Place St Roch ? Quand tu arrives de la rue Durafour...

Ouais, parce que ça m'arrive de faire Durafour, parce que quand je rentre tard... j'm'attrape un kebab place St Roch ou dans la rue Durafour là, chez Hedhou ça s'appelle... et du coup, après, je poursuis, je fais pas la diagonale... et place St Roch ouais... c'est pas qu'ils sont agressifs, mais t'sais, tu t'sens regardé... et j'aime pas être regardé, alors en même temps, moi, je regarde les gens, donc t'sais, c'est donnant donnant hein... mais y a un peu ça... mais sinon non, ou alors vraiment, pour le coup, là où des fois ça arrive de se faire brancher pour une clope, ou je sais pas quoi, c'est plus en centre, quand tu finis vraiment tard, mais sinon jamais sur le parcours là, vraiment vraiment jamais...

Et ça se passe comment ? Ya des échanges verbaux, ou c'est plus euh...

Non c'est plus... le genre de truc que je déteste c'est : « t'as pas une clope ? » Tu fais « Non j'fume pas », et on te répond « ouais ouais c'est ça... » Mais t'sais c'est le truc, c'est le genre de truc chiant là, tu vois... mais en plus c'est vrai je fume pas, réellement t'sais... et c'est le genre de truc, t'sais, où t'as pas envie, dans ton quotidien, qu'on vienne te parler mal... c'est pas agressif t'sais... j'me suis jamais fait agresser ou quoi ou qu'est-ce, hein... mais c'est quand même une agression... t'sais quelqu'un qui croit que tu lui mens ou qui te répond comme ça, t'sais c'est une agression verbale, je trouve... même si c'est pas une insulte, même si c'est pas...

L'agression certes minime dont parle Hakim est relative à des rencontres remettant en question sa « conduite publique », son regard sur l'entourage et sa tranquillité. Que ce soit les jeunes dealers (probables) sur la place qui lui signifient par des regards intimidants qu' « il faut pas trop regarder », ou l'adolescent qui « l'agresse » en insinuant qu'il refuse de lui donner une cigarette, ces personnes décadrent son engagement ordinaire en imposant rudement le leur. Il n'y a pas de « travail de coordination » entre les deux profils d'engagement. Au contraire, on a ici des engagements qui se heurtent et qui demeurent antagonistes, chacun campant sur ses positions sans envisager d'arrangement, de dialogue²⁶¹. Notons que la conduite des regards est centrale dans ces interactions.

261 « Les « non-dupes » nous agressent. Ils n'ont que faire des civilités. Ils se veulent directs. Francs et massifs. Les ambiguïtés sont pour eux des pièges, la précarité, une faiblesse de la conscience de soi. Ils ne s'embarrassent d'aucun embarras. Ils tiennent à purger le monde de toutes ses hésitations. Alors, ils nous éclaboussent de leur identité, de la vérité de leur désir, qu'ils s'acharnent à vouloir trouver dans les plis d'une philosophie du soupçon. « Points d'ancrage symbolique ». Ils y tiennent comme à leur première noce. [...] Ils sont décidés à sortir du placard. Sus à la réserve au nom de la critique critique. [...] Ces crises de négativité sont devenues insupportables. Non seulement parce qu'elles sont capricieuses et velléitaires, mais aussi parce qu'elles sont incohérentes, elles ne

Un regard est l'un des éléments les plus expressifs (avec le visage et l'attitude corporelle), et donc l'un des moyens d'expression les plus courants de l'engagement. L'étudiante de 21 ans nous dit :

Je sais que moi en général, si je vois au loin des groupes on va dire, et ben je trace, je regarde pas, j'évite le regard en général... je regarde où je marche et voilà ça s'arrête là... Ouais parce que des fois, ben ça arrive de regarder les personnes, mais on sait jamais comment elles vont le prendre... ou alors elles vont commencer à aborder alors que c'est pas forcément ce qu'on avait envie... après, si on te pose une question parce que ça arrive... d'ailleurs les gens ils hésitent à poser une question quand ils sont perdus, ça se sent, bon ben j'y réponds, ou bien quand je vois quelqu'un de perdu, j'arrive à intervenir, mais sinon...

Elle agit avec prudence et réserve dans la conduite du regard. Son inquiétude – son *matter of concern* – porte sur le devenir de la situation, et donc sur le cadrage adéquat de son engagement en vue d'un déroulement sans encombre. Elle redouble de réserve, voilant son regard, pour faire-avec ces hommes trop engageants. Encore une fois, on peut dire qu'il n'y a pas ici d'« harmonisation réussie » des engagements dans l'interaction. C'est plutôt l'engagement de cette jeune femme qui se rétracte, qui se fait petit avec crainte, qui est dominé. Hakim B., comme l'étudiante, s'offusquent d'être « agressés » dans leur conduite ordinaire en ville. Ils font part de frictions qui occasionnent une expérience dérangeante voire inquiétante. On peut comprendre leur agacement. Leur marche dans la ville, la ligne d'action de leur « être en ville » est entamée par des irrptions intempestives. Le cadre de leur expérience ordinaire subit des ruptures du fait de ces jeunes gens qui imposent leur définition de la situation, avec de gros sabots. Cela provoque des dissonances et des « couacs » interactionnels. On retrouve cette configuration particulière de « ville-faubourg », faite de ruptures et changements de registres inopinés dans l'interaction entre différentes catégories de personnes, entre le public et le « paroissial » (Lofland, 1998).

1.2.5. L'articulation des régimes de l'urbain en question

Lofland (1998, p. 10) distingue trois « domaines » considérés comme des « territoires sociaux »

répondent plus. Il faudrait pouvoir décrire tout le savoir faire du « non dupe », du « planqué » qui « ne croit plus en rien » avec une intensité remarquable. En réalité dans l'espace public le non-dupe n'est que l'image inversée du combinard. Il déploie la même compétence pragmatique. Il est soumis aux mêmes pulsations du social : socialisation-désocialisation ; engagement-désengagement ; tensions et convictions, puis gestes d'emprunt, *ready-made* expressifs. Voilà ce qu'il faut dire : le non-dupe n'est qu'une face de l'organisation bilingue d'un espace public. Si les non-dupes nous agacent tant c'est que leur prétention à l'autonomie du jugement les enferme dans un monologue. Ils sont incapables d'admettre la structure dialogique du social, c'est-à-dire son ironie fondamentale, le sens des péripéties. Ils sont sans répartie. [...] [I]ls ont perdu le goût du jeu parce qu'ils se sont aperçus un jour qu'ils n'étaient que des « jobards ». Goffman, cit. in. Joseph, 1984, p. 104-105.

avec des types de relations ou de sociabilités. Le « domaine privé » est « caractérisé par des liens d'intimité entre membres de groupes primaires situés dans des réseaux familiaux ou interpersonnels » (Ibid.). Le « domaine paroissial » est « caractérisé par un sens du commun entre connaissances et voisins engagés dans des réseaux interpersonnels situés dans des communautés » (Ibid.). Le « domaine public » est quant à lui « constitué de ces aires de peuplement urbain dans lesquelles les individus coprésents tendent à être personnellement inconnus ou seulement connus catégoriellement. Autrement dit, le domaine public est fait de ces espaces urbains qui tendent à être habités par des personnes étrangères les unes aux autres, qui se « connaissent » seulement au travers de catégories identitaires occupationnelles ou non personnelles (par exemple, chauffeur de bus, client). (Ibid. p. 9) » La « ville-faubourg » floute une telle distinction. Le statut « urbain » ou « périphérique » des espaces est souvent trouble. Dans les lieux péri-urbains et périphériques dont il est question ici – l'étudiante le dit bien – le registre d'interaction est différent des lieux centraux. Les rapports sont facilement « modalisés » (Goffman, 1991) sur un canevas familial et personnel, alors qu'en ville ils sont plus dispersés, et l'engagement implicitement indéterminé.

La question du passage de l'un à l'autre de ces régimes se pose donc, de ses modulations, articulations ou différenciations. Dans les différentes situations rapportées ici, les abords et contacts se font sans préambules. Les interactions y ont un caractère direct et cavalier²⁶², et une fois les interactions engagées sur un mode familial, les obligations interactionnelles sont plus étroites. L'important est pour nous que ce registre interactionnel survient dans la rue, dans les espaces publics – à la surprise de nos enquêtés. Il y a un trouble dans les registres d'interactions, qui se font familiaux (paroissiaux), alors qu'on s'attend à des civilités urbaines.

Nous traiterons plus en détail de la question de la civilité plus loin. Mais notons qu'il est fort possible qu'elle soit principalement ignorée pour les personnes qui abordent ainsi cavalièrement, jeunes garçons dont beaucoup sont issus de l'immigration et de quartiers périphériques (sphère triplement « paroissiale », juvénile, culturelle et de quartier). Illustrons cette hypothèse avec une situation que nous avons vécue personnellement. Lorsque nous avons commencé à prendre le train entre Saint-Étienne et Lyon régulièrement, entre 17 et 19 ans, « l'inattention civile » qui avait cours dans les wagons était incroyablement déroutante. Le silence, le calme et l'entêtement des personnes à s'absorber en elle-même et à ne pas communiquer entre elles, nous était incompréhensible. C'était une manière d'être en public que nous ne connaissions pas, pas plus que « le monde des adultes »

262 Chevauchant les seuils, les préambules et les limites dans les contacts.

peut-être du fait d'une socialisation juvénile assez accomplie. Le rassemblement de personnes silencieuses coupant les canaux de communication avec l'entourage, percutait nos habitudes « paroissiales » des échanges. Nous pensions que le fait de se rendre accessible aux autres dans les situations de proximité était une sorte de devoir de participation à la situation. Nous étions, comme un campagnard ou un provincial (en fait un faubourien) heurté par l'indifférence du métro parisien. Nous n'arrivions pas à considérer ce cadrage de l'engagement autrement que comme une froide et inhumaine indifférence. Le sens (et la fonction) de la réserve en situation de rassemblement nous étaient inconnus (autant que ses avantages). Le train (et la grande ville de Lyon) nous menaient dans des mondes inconnus. L'expérience de rester en coprésence immobile et silencieuse avec des inconnus pendant un temps long, était – comme l'avait relevé Simmel²⁶³ – une sorte d'épreuve.

Plusieurs années plus tard, avec l'expérience d'une grande ville (Lyon), ce cadrage situationnel est devenu plus normal – au point d'ailleurs de recouvrir l'ancien et de le rendre presque incompréhensible. Un grand nombre des situations de ce chapitre mettent en scène des adolescents. Il est probable que beaucoup d'entre eux ne connaissent pas les situations publiques et urbaines denses, et ne comprennent simplement pas l'intérêt et le sens des normes d'inattention, de civilité, de coopération véhiculaire, parce que dans leur environnement, ces actions n'ont pas cours. Il faut considérer l'enfant et l'adolescent comme acteurs d'un monde limité, plus « paroissial » et proche du « groupe primaire », que « public » – la loi ne leurs reconnaissant d'ailleurs pas tous les droits et devoirs « civiques ». La plupart des conflits de cadrage décrits précédemment concernent des « jeunes », dont les comportements ne sont pas adaptés au cadrage public qui est attendu par nos enquêtés qui sont tous adultes. Les « modalisations » ressemblent donc à des ajustements maladroits et à des moments d'apprentissage des civilités, des erreurs de civilités. On peut se demander si une part des carrières déviantes et délinquantes ne dérivent pas d'échecs d'une socialisation aux civilités, ou d'une incapacité à produire et maintenir des engagements publics (s'enfermant dans des réseaux spécifiques, paroissiaux).

263 Cf. p. 246.

2. Du dérangement à l'arrangement (et retour).

2.1. Distribution spatiale et situationnelle.

La différenciation des places et des lieux entre des usager-types n'a rien d'extraordinaire. C'est même l'ordinaire de la vie urbaine que de distribuer ses différents usagers en différents espaces et temps, et l'objet privilégié de la sociologie urbaine depuis ses débuts (Zorbaugh, 1983 ; Chombart de Lauwe, 1965). Les classes sociales habitent des espaces différents, ce qui limite les contacts, les embarras et frictions. Mais d'autres catégories se distribuent dans l'espace et le temps de la ville. L'étudiant amateur de bière ne partage pas forcément les espaces et les temps des personnes âgées qui se retrouvent l'après-midi sur les bancs de la place Jean Jaurès, et *vice versa*. Parce qu'elle permet le développement de sociabilités spécifiques, la séparation des groupes sociaux n'est pas un problème *a priori*. Que les espaces publics urbains soient définis par une accessibilité inconditionnelle, ne signifient pas que toutes les activités doivent s'y dérouler ensemble et côte à côte.

Trois de nos enquêtés nous ont dit qu'ils étaient peu attachés à la rue des Martyrs et « les rues piétonnes ». C'est un espace rassemblant les activités récréatives nocturnes. Ses usagers nocturnes (et en soirée) sont majoritairement jeunes et Blancs. Des enquêtés nous disent éviter cette zone. C'est le cas de Johanna H., femme de 33 ans, employée dans une administration d'État de la ville. Elle a habité dans différentes petites et moyennes villes, et à Lyon. Elle nous dit :

Ouais ben y a des coins que j'évite un peu parce qu'ils sont bondés... voilà, par exemple, la rue Martyrs Vingré, j'ai pas forcément de plaisir à y aller quand elle est bondée d'étudiants de partout... même si, voilà, c'est pas que je le fuis mais voilà, j'ai moins de plaisir à y aller...

Un autre enquêté avec qui nous avons arpenté les places Jean Jaurès et de l'Hôtel de ville – Yazid T. – nous a également fait remarqué qu'il se plaçait dans les endroits calmes, à distance des jeunes plus bruyants. Yazid T. est agent technique d'un établissement d'État local. Il a 47 ans et a travaillé dans l'Est et le Sud de la France. Il est arrivé ici, il y a 5 ans. Il raconte :

Surtout, comme y a les petites maisons, je viens souvent ici... ou alors comme j'ai envie de m'asseoir ou me reposer... avant, je lisais les liv', ils étaient là, tu vois, y avait deux bacs ici... et là ils les ont enlevés, je sais pas pourquoi... et je crois que c'est la maison du livre à côté qui faisait ça, parce que y a un magasin de livres juste à côté là... et je viens souvent par rapport à

mon magasin, parce que avant, lui, il était de l'autre côté, en haut de la place Dorian... et il est venu s'installer ici, à mon avis par rapport au chiffre d'affaire (rire)...

Du coup, quand tu te posais là, t'allais sur les marches pour te poser, non ?

Euh non non... tu vois y a des... des genres de sièges là...

C'est des bancs ouais, c'est des petits sièges...

Voilà... c'est des sièges assez rigolos, parce que y en a un qui te tourne le dos, et toi t'es sur le côté comme ça...

T'arrives à trouver de la place là souvent ?

Ouais ouais... mais au pire, c'est les ados là qui vont là-haut, sur les...

Sur les marches ?

Sur les marches ouais... donc comme je te dis, ils font un peu de bruit et donc je vais pas du côté où y a du bruit, j'essaye de... mais ils m'emmerdent pas, mais c'est leur jeunesse hein, c'est la... la joie de la jeunesse là, tu vois...

Pour leurs propres besoins ces deux enquêtés évitent certains lieux à certains moments. Leur but est d'être tranquille et de ne pas se retrouver au milieu d'adolescents agités, ou de jeunes en ébriété. Des personnes de différentes catégories ont donc des espaces pour leurs activités spécifiques. L'espace urbain est fait de zones – ou niches – dans lesquelles des usages-types sont admis, avec leurs profils d'engagement. La coexistence de ces différentes activités en différents lieux et moments, est normale. Tant que ces espaces sont délimités assez strictement (les marches de l'Hôtel de ville pour les ados, « les rues piétonnes » pour les étudiants assoiffés), « l'ordre public » ou la définition de l'occasion sociale (Goffman, 2013), n'est pas remis en question. Il n'y a pas de « désorganisation normative ». Même si des conflits d'usages et problèmes de voisinages peuvent apparaître (plaintes courantes dues au bruit par exemple), les problèmes sont plus de mitoyenneté que de citoyenneté. C'est parce que ces usages sont communément jugés légitimes, qu'ils sont acceptés et que l'on tâche d'en limiter les nuisances. En revanche, d'autres frictions appartiennent plutôt au registre de « l'incivisme » et renvoient à des problèmes plus aigus et fondamentaux.

2.2. Yazid T. ou l'art de coexister...

2.2.1. ... avec les « voleurs » et les prédateurs

Yazid T. travaille dans une administration publique de la zone centre. Il est né dans l'Est de la France de parents Marocains. Il est arrivé dans la région il y a 6 ans. A notre proposition de faire une marche commentée – puisqu'il habite dans une autre ville de l'agglomération – il a répondu par

l'affirmative en nous proposant de le suivre lors de sa pause de midi. A ce moment-là, il se rend sur la place Jean Jaurès pour y manger et fait parfois un tour (ou des emplettes) place de l'Hôtel de ville à côté. Il nous raconte sa vision de l'espace en ces termes.

Ouais ouais... ou comme des endroits comme celui-ci, y a beaucoup de gens qui sont là pour viser leur proie... soit c'est un voleur, soit c'est un mec qui cherche une nana... je sais pas, mais je suis sûr que y en a, parce que y a des regards qui trompent pas... y a des gens qui sont là pour voir si y a des gens qui ont un sac ou un porte-monnaie... « est-ce que c'est assez facile de lui prendre »... sur une terrasse, « est-ce que y a possibilité de voler un téléphone », parce que moi, je te parle de ça, parce que j'ai déjà entendu deux gars, qui parlaient... ils parlaient en arabe... je sais pas si ils pensaient que je comprenais pas, ou pas

Tu comprends l'arabe toi ?

Ouais ouais... donc ils disaient qu'ils allaient essayer de piquer un téléphone portable qui est sur la terrasse qui est là-bas, vers les kebabs... donc j'ai compris qu'ils étaient pas là juste pour le plaisir, tu comprends ce que je veux dire ?

C'est des jeunes ?

Ouais... mais c'est des pays et des gens, ils sont pas Français... parce que leur langage me dit qu'ils sont pas Français... ils sont même pas d'origine, et ils sont même pas de, comment dire ça... ils ont pas vécu en France, ils sont nés à l'extérieur... le français, c'est à peine s'ils arrivent à le parler...

Et ça, y en pas mal des personnes étrangères ici ?

Ah ouais y en beaucoup... ah ouais ouais, même je trouve que y en a trop ! J'aime pas le racisme, j'aime pas dire « lui est en trop et moi je suis pas en trop », ça c'est pas mon truc... mais y a des moments il faut être réaliste hein... quand y en a trop, y en a trop hein

Mais pourquoi alors... tu dis « y en a trop » parce que c'est dérangeant ? enfin y a un truc qui...

Ouais! c'est dérangeant parce que...

ça marche pas, y a un truc qui dérange ton...

Voilà... ils ramènent leur méthode de vie chez nous, et qui convient pas à notre système de vie, tu vois... donc obligé c'est dérangeant !

Et c'est quoi ces méthodes de vie pour toi ?

Ben, ils viennent avec des carrés de vin... tu vois les... en cube-là...

Ouais

Ils s'installent au bord... en plein milieu de l'herbe là-bas... et ils commencent à crier à tout va, dans leurs langues parce qu'on comprend pas... et bon, ils me font montrer qu'ils sont là. Mais peut-être chez eux ça se passe bien hein... peut-être qu'ils le vivent bien, comme ça, chez eux... mais chez nous, on n'a pas l'habitude de voir ça... et quelque part, ça nous perturbe... ah moi ça me perturbe...

Et ça perturbe quoi alors, chez toi ?

Ben ça fait que j'm'éloigne... j'ai pas envie de rester là...

ça te dérange ton calme... parce que toi tu cherches plutôt le calme...

Voilà... voilà... Et comme je vois que je suis pas capable d'aller leur dire « oh calmez-vous, faites un peu moins de bruit » ou quoi que ce soit... « parce qu'on a envie, y a pas que vous, on est là aussi pour en profiter de cet endroit... », et je sais que ça pourrait partir en vrille, alors j'évite... et tu vois, je fais le dos rond et je continue ma route, et je vais peut-être bouger pour éviter d'entendre ça... mais je vais pas leur dire de faire quelque chose pour arrêter ça...

Mais du coup... c'est quand même un dérangement...

Ah ouais... ah ouais... un gros dérangement même ... parce que ils ont... c'est pas par rapport à leur langage hein... ils ont droit de s'amuser, ils ont le droit de faire... mais comme c'est quotidiennement, tous les jours, ça c'est trop... une fois, tu vas dire bon, ils ont envie de venir boire un coup, ils fêtent un truc, ça peut arriver ! On l'a tous fait ça, hein... mais comme tu vois que c'est tous les jours comme ça... euh y a quelque chose qui va pas... bon, ça s'est arrêté, parce que y a des gens qui z'ont dû se plaindre... la police elle a dû intervenir, ça c'est sûr et certain...

et faites gaffe hein, ça veut pas dire qu'ils sont mal habillés et tout ça hein ! Ils sont très très bien habillés hein... hé comme on dit « l'habit ne fait pas le moine »... vraiment, c'est au moment qu'ils se rattrouper, qu'ils se regroupent, que tu vois qu'ils viennent de la même fratrie quoi, qu'ils sont ensemble en fait... mais si tu les voyais individuellement dans la ville, tu dirais pas que lui il connaît lui, ou alors il connaît lui... ils sont tellement bien adaptés à notre système de vie, que y a que quand ils sont ensemble qu'on voit qu'ils viennent d'ailleurs en fait...

Finalemnt, c'est des gens qui errent un peu dans l'espace public... enfin, qui ont rien à faire de la journée...

Ben ils ont pas de travail à mon avis... voilà, voilà...

Ils déambulent, et puis des fois ils se retrouvent, ils essayent de faire des petits coups, des petites magouilles, des petits...

Voilà... tout simplement, voilà...

C'est ça hein ?

En fait ils sont là, ils sont pas là juste pour s'amuser... ils sont là pour se donner du courage en buvant de l'alcool à mon avis... et après, dès qu'ils voyent une opportunité, ils y vont...

Et c'est quoi ces opportunités d'après toi ? C'est le vol ?

Ben c'est de voler, voilà... parce que ces gens-là, ils ont rien, c'est sûr et certain... parce que pour boire déjà ce qu'ils boivent comme alcool, c'est parce qu'ils ont pas les moyens de se payer autre chose, à mon avis hein... Et ils boivent des briques de vin... ils sont à 5 ou 6...

ça c'est plutôt des gens de l'Est ?

Ouais ouais...

On retrouve des situations d'interférence entre différents types d'engagement. Yazid T. explique qu'il y a « dérangement » de sa pause, de son aisance et de sa tranquillité. D'autres gens, étrangers selon lui, fomentent de petits vols, boivent du vin en cubitainer et crient. Sa perspective de la pause de midi, de trouver un endroit tranquille pour manger s'en trouve affectée. Il les prend en compte et s'en éloigne – tout en les tenant à l'œil. Son ordre est dérangé. On voit d'une part que les intentions délictuelles de certaines personnes entament une confiance dans la situation et produisent un soupçon et une méfiance. On voit d'autre part que « le situationnel » amène Yazid vers des considérations civiques et politiques.

Par son usage répété et régulier de cet espace, il a acquis une connaissance de certains usagers types qui se distinguent par leurs comportements, et dont il se méfie.

Ouais ouais... vu que j'ai grandi dans un quartier, je sais comment que ça se déroule... [...] et on sait un peu les manières de certains jeunes, qu'aujourd'hui je vois, que j'ai vu aussi à l'époque... que ils me disent ce qu'ils vont faire en fait hein... C'est pas qu'ils me le disent à la parole... je sais, par rapport à leur démarche à leur... attention, qu'ils vont faire quelque chose de pas catholique, tu vois... y a pas besoin de me le dire même, je le ressens...

Donc tu les évites, comme tu disais tout à l'heure ?

Ah ouais... comme la peste, excuse-moi mais c'est comme ça...

Et comment... t'arrives à voir, à quels signes t'arrives à voir ça, que ils vont faire un truc... est-ce que c'est tous les groupes de jeunes euh, en survêtements machin, de banlieue ?

Non non non... non non, ces gens-là...

C'est ceux qui... c'est quoi leur attitude ?

Non, ces gens-là, ils sont pas par groupes... ils sont par deux ou trois, c'est tout, ils sont pas en groupe... soit ils sont à deux, soit ils sont à trois, ils font jamais ça en groupe... c'est à leur démarche, la manière comment ils regardent... vous savez comme y a un... un lion qui va attaquer sa proie, on sait reconnaître à partir du moment qu'il va attaquer

Hum, hum...

Et ben moi j'arrive à reconnaître ça chez eux... la même chose... je pourrais vous dire, il va y aller maintenant ou il va attendre tout à l'heure... la manière qu'y se comporte...

Et qu'est-ce qu'il attaque ? Il cherche la bagarre, c'est ça ? Il cherche euh...

Non non ... l'argent !

Le vol tu crois ?

Ah oui ! ah oui... tu sais comme ils sont au chômage et ils ont des vêtements que moi je pourrais pas me payer avec mon salaire...

Ouais...

Faut pas être con hein, faut arrêter d'être... faut ouvrir les yeux, faut arrêter de faire l'autruche hein... moi je dis que c'est logique...

Mais quand tu dis euh... « ils cherchent des proies » pour quoi ? Pour les voler ?

Oui, pour les voler !

Tu crois que c'est ça ? Pour leur voler leur portable... ou...

Voilà... tu sais...

Et c'est qui ces proies, à ton avis du coup ? plutôt les jeunes filles...

Les jeunes voilà... les jeunes filles, surtout les jeunes filles ouais...

Ouais

Parce que ils savent qu'ils vont pas avoir de réplique... y aura pas un retour je veux dire tu vois... c'est malheureux de dire ça, mais c'est ça...

C'est les jeunes filles, tu crois...

Mais je crois pas que y ait une histoire d'agression... c'est une histoire « je passe, je prends et tu vois rien », tu vois... et « je continue mon chemin, et tu t'en rends compte que quand je suis déjà loin »...

Ah... tu crois que c'est vraiment des pickpockets à l'ancienne

Ah c'est certain, ah ouais ouais ouais... ah ouais, mais c'est des mecs...

Mais comment c'est possible... dans les poches ils prennent ?

Non mais maintenant les gens ils sont tellement cons qu'ils laissent ça sur la tab' ! T'à l'heure on repassera par là-bas et tu verras... pour les gens qui mangent à la terrasse, là...

T'en as déjà vu ça, des trucs, du vol comme ça...

Non pas ici, mais j'ai déjà vu oui, mais pas ici... ici j'ai déjà vu des gens qui ont l'intention de le faire, mais pas plus... Regarde là-bas, qu'est-ce que je dirais pour ces gens là-bas ? Je pourrais pas te dire hein... ils sont là peut-être comme moi en train de regarder...

Tu crois que c'est un truc vraiment pour du vol... ou c'est un truc un peu pour...

Y a de tout

... pour se montrer, ou pour faire les malins... parce que y a un peu de ça aussi...

Y a beaucoup de ça...

Y a un peu « faire les malins pour faire les malins » quand même...

Y a beaucoup de « faire les malins »... mais les gens qui viennent ici, je vais être honnête avec toi, soit ils viennent pour draguer, parce qu'ils vont trouver des jeunettes de leur âge, qui sortent de l'école... que eux aussi, hein, les filles, y sont pas là pour...

Ouais ouais, les filles aussi...

Y sont là aussi pour la même chose hein... donc ça peut être un lieu de rencontre... et pour certains, qui sont moins aisés que d'autres... regarde, c'est eux que je te parle, là-bas, qui sont dans le banc là... voilà, ces gens-là, ils font du bruit, ils se bagarrent, ils emmerdent les gens, ils font tout eux... regardez-les pas parce qu'il va vous rentrer dedans, voyez ce que je veux dire...

Et là, les jeunes dont tu parles, c'est quasiment des ados là, du coup...

Voilà... ouais ouais, c'est pas de l'adulte...

Mais qui peuvent être assez agressifs... les garçons, ils peuvent être assez agressifs... ?

Ben l'agressivité, c'est bizarre... je l'ai vu le jour où y a eu les gilets jaunes là...
Ah ouais ?
 Parce que sinon, dans l'ensemble, ils me font pas montrer qu'ils sont agressifs... je sais qu'ils ont l'intention, mais je dis pas qu'ils vont le faire... peut-être que je me trompe aussi, j'ai pas la science infuse hein, je vais te dire...
Mais t'arrives à voir dans leur attitude qu'ils cherchent des proies, comme tu disais...
 Voilà, voilà... voilà, mais bon...
Mais ils sont pas forcément agressifs
 Non non... les seuls fois que j'ai vu qu'ils étaient agressifs, c'est le jour où y a eu les gilets jaunes là... ils étaient vraiment agressiv'...
C'est-à-dire « ils étaient agressifs » ?
 Ah ben, ils jetaient des cailloux un peu partout... pour un rien ils seraient capables de... bon, ils avaient un taux d'adrénaline qui était assez haut, et les gars, ils étaient prêts à tout faire en fait à ce moment-là... eux, ils cherchent pas à chiquer, ils envoient, ils cassent, et hop... ils s'en foutent du reste...
Et ça, c'est quand même des « jeunes jeunes » hein, globalement...
 Ah ouais ouais, ah ouais ouais...
Ils ont à peine 18 ans...
 Voilà c'est de l'adolescent ouais... c'est malheureux hein, mais bon ils aiment bien, c'est un jeu pour eux, c'est pas vraiment... ils se battent pour rien du tout en fait... ils sont là pour s'amuser, ils aiment casser voilà, voilà...

L'attention de Yazid se porte sur des personnes qui partagent l'espace avec lui – la plus grande place de la ville – mais dont les actions et intérêts sont différents. Il parle de jeunes, qui à la fois viennent traîner par ici pour rencontrer des filles, cherchent à commettre des larcins, vols de téléphones par exemple ou de porte-monnaie : « ils font du bruit, ils se bagarrent, ils emmerdent les gens, ils font tout eux... » Son attention est focalisée sur des personnes qui ne partagent ni son engagement, ni sa définition de la situation.

2.2.2. ... avec les saltimbanques, les « mecs qui boivent », « les personnes de l'Est » et « les personnes craignos »

Yazid raconte dans le détail qu'il partage ce moment sur la place avec des « autres », avec qui un ajustement de l'engagement et une vigilance sont nécessaires. Ces autres, ce sont à la fois des « personnes de l'Est » qui boivent, des sans abris, des adolescents un peu délinquants ou des délinquants plus âgés, des « saltimbanques ». C'est bien « situationnellement » qu'est expliquée leur différence. Ils produisent un cours d'action spécifique qui profite de la situation. Ils n'ont pas les mêmes visées « ordinaires » et paisibles que Yazid, pas plus qu'ils ne sont en pause de midi. Leur activité et définition de la situation sont bien différentes. Lorsqu'il évoque les Roms bulgares de la

place de la Pareille, c'est un dérangement environnemental et non interactionnel qui est en cause. La saleté et les bouts de verre font une situation non partageable pour lui :

ça me dérange juste parce que c'est sale... ils sont sales, ils respectent pas l'endroit... ils vont boire une canette, ils vont la laisser sur place... et c'est pas des cannettes de coca, c'est des cannettes de bière... et c'est des trucs qu'à la fin, les gamins ils s'amuse à s'casser et qu'on retrouve à terre dans le parking... en fait, ce parking, je crois que, à mon avis, y a plus de Français qui stationnent là-bas... Si vous regardez bien les immatriculations, c'est BG BG BG BG... ils viennent de Bulgarie, ils ont fait leur petit coin... bon je dis pas qu'ils embêtent les gens, c'est pas vrai, mais ils salissent... dernièrement, j'ai vu une descente de police, à 6h du matin, parce que j'arrive de bonne heure moi... ils ont fait enlever tous les véhicules... tous ceux qui z'étaient pas là, à la fourrière... et ils ont appelé les engins, les plus gros engins de nettoyage de la ville pour nettoyer le coin... parce que c'était sale de chez sale... y avaient des matelas, y avaient des assiettes, y avait de tout, des habits...

Yazid T. « séjourne » sur la place Jean Jaurès, quasiment tous les jours pour manger, lorsque le temps le permet. Il se place évidemment en fonction des groupes ou personnes potentiellement dérangeants, engagés dans des actions qu'il a repérées comme déviantes, ou simplement susceptibles de troubler le repos de sa pause. Il prend place donc à distance de ces personnes, « à l'opposé » – la distance étant le meilleur « pare-engagement » (Goffman, 2013) qui soit.

D'accord... et du coup, est-ce que tu peux essayer de parler de ces moments-là un peu plus précisément... je sais pas, c'est pas facile mais... qu'est-ce qui t'arrive exactement, qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu penses, à quoi tu penses, quand tu t'assois sur ces bancs... tu laisses le temps passer ? Tu cherches à rencontrer des gens ? Qui c'est ces gens ? ...

Tout dépend, tout dépend, tout dépend... comment je pourrais te dire ça... tout dépend l'ambiance... Si je vois que y a des gens qui sont là, avec leurs chiens, qui font chier leurs chiens n'importe où et tout ça, ça va être l'ambiance du jour... ça va m'écœurer, je vais regarder ça... je serai même, des moments, prêt à intervenir, oralement hein ! En leur disant que y a d'autres endroits pour aller faire chier leurs chiens... ou alors, tout court, je laisse faire, mais bon, ça devient ma préoccupation... ou alors, comme y a des gens qui font... comment on dit ça... ceux qui s'amuse à faire jongler des boules et tout, des balles... Comme y a des jongleurs, comme y a des... comment on appelle ça là, des...

Saltimbanques ?

Ouais, des saltimbanques... et ben je m'attarde sur eux, sur tout ce qui se passe... en fait j'ai pas de but précis en venant ici, je viens manger... et après je trouve une préoccupation, en regardant ou en voyant ce qu'y a aujourd'hui... comme la dernière fois, y a eu de la bagarre... la police elle est intervenue, donc j'ai regardé... un jour où y avaient les gilets jaunes, ça a envoyé plein de petits trucs ici, j'ai regardé... ou alors la CGT, comme ils font leurs grèves tout ça, ils viennent ici devant l'Hôtel... euh la préfecture... c'est ce qui se passe...

D'accord, mais du coup c'est ça qui donne... tu dis « c'est une ambiance »... donc ça t'affecte aussi dans un état d'esprit ?

Ah oui, bien sûr ça m'affecte... ben oui, ça dépend ce qu'y a... si c'est des trucs malheureux comme je te dis, si je vois des gens dormir à terre, à ras-le-sol, ça me fait... ça me touche ! je dis pas que ça me touche pas...

Mais tu viens quand même aux mêmes endroits, même si y a des gens...

Ah ouais ouais ouais, ouais ouais... c'est mon endroit comme le leur hein ! Donc j'ai le droit de

revenir quand j'ai envie...

Et comment ça se passe cette cohabitation ? Y a des moments, y a un peu de...

Et ben, je vais être honnête avec toi, j'essaye d'être à l'opposé d'eux. Si c'est des gens qui sont... qui craignent, j'essaye de me mettre à l'opposé... mais si c'est des gens que y a de l'ambiance, ou que ça rigole et tout ça, je me mets... je me rapproche d'eux plutôt...

De te mettre à l'opposé, c'est-à-dire ?

De l'autre côté de la place, voilà...

De te placer de l'autre côté...

Ouais... Pour éviter, parce que c'est des gens, des moments, qui sont sur état alcoolique, et ils peuvent venir vous engrainer pour un rien ! Du fait que vous les avez regardé... comme je t'ai dit, je suis curieux, je m'empêche pas de... j'arrive pas à m'empêcher de regarder ce qui se passe... et suffit que l'autre ça le déplaît, il serait capable de venir m'emmerder, tu vois... que si je suis loin de lui, y a moins de chance de me faire emmerder, tu vois...

Donc ces personnes « qui craignent » comme tu dis, c'est qui ?

A mon avis, c'est des... c'est des sans domicile fixe... ils vivent avec leurs chiens...

Plutôt jeunes...

Voilà... et ils dorment dehors je crois, parce que ils dorment... je sais pas si tu vois quel genre de mecs que je parle... ils sont souvent en bande euh trois filles, deux trois garçons... et ils viennent ici, ils passent leur après midi ici... Je sais pas si c'est parce que y a de l'ambiance...

Ils mettent de la musique aussi des fois, non ?

Ouais ouais, ils font de la musique, ils font surtout de la musique en faisant du bruit eux-mêmes, et souvent, ils se font dégager par la police... souvent la police elle vient justement pour eux... aujourd'hui bizarrement ils sont pas là, je comprend pas... on en parle d'eux et voilà...

Donc c'est surtout eux les gens qui craignent comme tu dis...

Ah ouais, ah ouais... non les gens des pays de l'Est, ils font rien de mal... ils sont là, eux ils viennent pour dormir ou essayer de gratter, à mon avis...

Et du coup ça te dérange pas, tu peux te mettre à côté d'eux...

Ah non, non... non mais même eux hein... même eux, je me mets de l'autre côté de la place... parce que eux, j'ai peur qu'ils me demandent quelque chose, et que je serais obligé de leur refuser, parce que j'ai pas, tout simplement, et... je sais qu'ils lâchent pas le morceau « allez s'il vous plaît, allez s'il vous plaît »... ça me fait mal au cœur et j'ai pas envie d'avoir ce problème... donc j'évite de les approcher en fait... j'essaye de m'éloigner... comme les mecs qui foutent la merde là... un peu pareil...

Et euh... les bandes de jeunes, tout ça, t'as pas de souci... genre, tu vois, de périphérie, de quartiers, de banlieue un peu... parfois un peu en groupe...

Ouais ouais... non, moi je les connais pas déjà, j'habite pas par ici... je suis de Firminy donc même si ils viennent de quartiers, ça risque pas qu'y viennent du mien... et ces gens-là, ben comme je t'ai dit hein, j'évite hein... Si je vois que y a un attroupement de jeunes de quartiers... j'évite d'aller vers eux... je vais du sens opposé comme je t'ai dit... en fait, je m'empêche de vivre quelque part, je m'empêche de faire ce que je veux, parce que ils sont là justement...

Mais, ça arrive souvent ça, que tu sois obligé de...

Non, non... Non

Non ça va ?

Non ... A part, l'histoire des mecs qui boivent de l'alcool, et les gens des pays de l'Est qui sont là... eux, je suis obligé de me mettre... mais je viens tous les jours, c'est pas ça qui va m'empêcher de venir... mais je vais éviter d'être trop près d'eux, tu vois...

Sur cette place centrale, il y a beaucoup d'activités et d'animations. Certains rassemblements de personnes sont comme des « attractions » qui « mettent l'ambiance » : si « ça rigole et tout ça... je me rapproche d'eux plutôt... » D'autres, « qui craignent », sont envisagés comme tout à fait susceptibles d'occasionner des embêtements, des embrouilles : « parce que c'est des gens, des

moments, qui sont sur état alcoolique, et ils peuvent venir vous engrainer pour un rien ! Du fait que vous les avez regardé... [...] et suffit que l'autre ça le déplaît, il serait capable de venir m'emmerder, tu vois... que si je suis loin de lui, y a moins de chance de me faire emmerder... » Il y a aussi les personnes qui mentent, qui vont engager l'interaction et forcer Yazid à refuser de leur donner, ce qui lui fait « mal au cœur ». Il n'a « pas envie d'avoir ce problème », et se préserve donc de ces développements de l'action, qu'il prévoit. En somme, son moment est construit en fonction des personnes susceptibles d'interagir avec lui et de conduire l'interaction vers des développements problématiques : « en fait, je m'empêche de vivre quelque part, je m'empêche de faire ce que je veux, parce que ils sont là justement... » Il les tient donc à distance. Il précise :

Mais même moi personnellement, je veux pas m'asseoir à côté de quelqu'un, euh...
Où t'as un doute...

Voilà, si j'ai un doute, si je vois que cette personne elle peut être craignos, si je vois que plusieurs fois dans la semaine ou dans le mois, je l'ai vu à cet endroit et elle fait toujours la même chose, elle vient manger, et après elle repart au travail et tout, pourquoi pas partager un banc ? C'est pas à elle non plus hein, la personne hein... Regarde, comme là, ces trois jeunes... ben c'est un peu ce que je te dis... tu vois, ils regardent un peu à gauche à droite, où y a une opportunité... je dis pas qu'ils vont le faire hein, mais si ils trouvent l'opportunité, ils seraient capables de le faire... ça risque de changer leur euh, leur direction... [...] si y a rien, ben ils vont continuer leur chemin... si y a quelque chose, ils vont en parler plus loin, et ils vont refaire un autre tour pour faire montrer que ils sont là pour se balader... et peut-être qu'ils vont faire le truc sans que la personne elle se rende compte, tu vois...

Les petites enquêtes ordinaires qu'il mène portent sur l'engagement des gens, sur les signes qui montrent que ce sont des gens « sans histoires », ou « à embrouille » pourrait-on dire. Les engagements des uns et des autres ne sont pas du domaine du privé, ou du personnel. On voit à nouveau à quel point ils comptent dans l'expérience en public. Les engagements ont une part virtuelle et en devenir, ils n'en sont pas moins visibles et perçus au travers de contenus expressifs, de « gestes²⁶⁴ ».

Regarde-les les jeunes qui sont sur le banc, là, c'est des pays de l'Est... Ils ont leurs cannettes de bière, et ils sont tous les jours là... [...] Et depuis que, je t'ai dit, y a eu des descentes de policiers, ils se sont calmés... ils se mettent dans un coin et ils restent calmes quoi tu vois, ils sont tranquillos... mais qu'avant ! J'te jure là, je te parle de ça y a même pas un mois, c'était le bordel ici... j'en avais marre, je voulais même plus venir tellement... parce que je voyais ça, ça me dérangeait, je me suis dit, un jour ou l'autre je vais parler et je vais dire que ça me dérange, et là, je risque de prendre... [...] et là, je me suis dit, ouais, il faut qu'il se passe quelque chose... et quand j'ai vu la police intervenir, putain j'étais content, honnête hein... parce que j'allais changer d'endroit pour manger à midi...

Ouais... t'allais changer d'endroit parce que... ils devenaient un peu majoritaires quoi... ils

264 On trouve cette conception du geste comme préfiguration d'un acte chez Mead, 2006.

mettaient l'ambiance, et puis c'est eux qui... que ça devenait l'ambiance majoritaire quoi...
Ouais, ouais, voilà... mais pas une belle ambiance... c'est une mauvaise ambiance...
Ouais ouais... un truc un peu craignos... des cris...
Voilà, ouais... ils cherchent la merde aux gens surtout... parce que comme ils boivent de l'alcool, ils se sentent un peu plus courageux, tu vois...

Son usage, sa présence même, dépend donc des autres personnes autour. C'est évident, mais il faut en tirer les conséquences. Yazid continuera à venir manger ici à midi tant que l'ambiance restera calme, tant que les apparences resteront normales, tant que la situation restera ordinaire. Si les marginaux, alcooliques, voleurs à la tire en puissance, mendiants, définissent la situation ou produisent l'ambiance de façon majoritaire, il s'en ira. La qualité de son expérience se co-construit ainsi avec les coprésents (elle en dépend assez strictement). Et la définition de la situation est toujours une affaire en cours, formée et modulée par chaque personnes présente à la situation. Goffman prenait soin de préciser : « une situation sociale se produit dès que deux ou plusieurs individus se trouvent en présence mutuelle immédiate, et se poursuit jusqu'à ce que l'avant-dernière personne s'en aille. » (Goffman, 2016, p. 180). On peut se demander jusqu'à quel point et en fonction de quelles relations, la situation demeure accessible et praticable pour Yazid.

Mais du coup... ton expérience des lieux, quand même, elle est quand même affectée par ces gens et par ce genre de trucs...

Ah ouais, ah ouais ouais ouais... c'est clair...

Beaucoup ?

ça, par eux, et par ceux qui z'ont des chiens et qui font chier leur chiens n'importe où... ceux-là aussi ils m'affectent... parce que je suis prêt à m'énerver à cause de ça... parce que je trouve que c'est malheureux de salir une ville qui est si belle... parce que le problème, c'est que les gens de l'extérieur comme ils vont venir chez nous, ils vont dire « j'ai été à Saint-Étienne, c'était sale partout », tu vois...

Hum hum

Et des alcooliques dans la rue, des gens avec des cannettes à tout va... dans n'importe quelle rue et n'importe quel coin, tu trouves des gens qui sont comme ça... et c'est ce qui m'écoeure là... et je l'ai vu beaucoup à Saint-Étienne, c'est ça qui m'a tué, parce que c'est la ville où je vais faire grandir mes enfants et tout, et je vois ça et je dis « putain c'est affreux ! » Comment on peut laisser faire ça ? Franchement, tu vas en Belgique, tu trouves un morceau de papier à terre, c'est une amende hein... tu vois, tu vas là-bas, c'est propre, ça brille de partout...

Ouais ouais ouais...

Pourquoi en France on serait pas capable de faire la même chose ? Tu vois, ça, je comprends pas... rien que les chiens tu vois, les punir vraiment...

[...] C'est quand même parce que... ben ça donne une ambiance aux lieux

Et oui et oui et oui... quand c'est propre... surtout comme tu vois des gens, oh ! Ils marchent dessus, ils marchent dans la merde, et ils t'envoient tout ça... sur 50 mètres tu vois une trace de merde... Et pourquoi ? Parce que y a pas le choix, le mec il est obligé de tomber sur une crotte de merde, y a que ça, y a que ça... et je dis, on dirait qu'ils prennent ça pour décorer la ville, tu vois... on dirait qu'ils veulent décorer la ville avec de la merde... surtout cette rue-là, là, juste ce

trottoir là [rue Praire]... à l'époque c'était le trottoir le plus sale de Saint-Étienne... ça puait l'urine de chien, ça puait la merde, ça puait de tout... et là, ça s'est calmé ces derniers temps... je sais pas si c'est le soleil qui fait ça...

Du coup, t'arrives quand même à avoir... enfin une expérience un peu agréable de la ville... enfin t'arrives à faire abstraction un peu, ou pas ?

Ben oui, mais ça me... ça me gâche tout ça...

Quand même... tu dirais que t'arrives à faire abstraction ou tu dirais que ça te gâches quand même... ça dépend des jours ?

Oui... non... je vais te dire, ça peut être bien, je le sais... je sais que c'est beau... ça peut être bien... terrible même... mais comme des moments je vois ça, ça gâche un moment, mais bon... y a des cons partout hein !

Les préoccupations ne sont pas tout à fait les mêmes pour Yazid T. que pour Hakim B. ou pour l'étudiante précédemment interrogée. Les personnes occasionnant les griefs, et les raisons de ces problèmes sont également différentes. Mais dans tous ces cas, les enquêtés nous font part de « récits de recadrages », et de leurs relatifs succès. Autrement dit, ils voudraient redéfinir la situation en fonction de leur cadre d'expérience, mais ne le peuvent ou ne le savent pas faire. La plupart du temps, ils en restent à un grief, un agacement, et ils finissent par se méfier ou par mettre de la distance avec ces (auteurs de) troubles. L'harmonisation ou la coordination de leurs manières de faire avec ces personnes (et ces situations), se règle par la distance, la retenue et la réserve. Pour Yazid T. et les autres, les arrangements mis en œuvre, sont l'application de « distances de tranquillité » (si on peut dire) et de « pare-engagement » (Goffman, 2013).

Nos enquêtés rapportent des situations où la coordination ordinaire et « naturelle » ne se fait pas. Le réglage des actions réciproques fait problème. Un doute pèse sur la perspective d'une participation au bien en commun le plus concret – le moment, la situation sans encombre. Yazid T. a sa petite sociologie des types de personnes « à embrouille », et de leurs comportements types. Mais il nous dit également qu'une coordination des engagements réciproques en public est attendue *a minima*, comme allant de soi. Il explique bien que la félicité de la coprésence urbaine ordinaire a pour conditions une coopération à une trame pragmatique et sensible. Nous retrouvons l'étrange paradoxe de la condition urbaine, celui d'une aisance dans la réserve. Yazid T. nous explique pourquoi le fait de rester sur son quant à soi est parfois nécessaire :

Est-ce que tu peux... essayer de préciser de comment ça se passe justement dans les... dans les regards, les interactions justement... tu dis effectivement que tu gardes les distances, mais quand tu peux pas, ou quand... Est-ce que tu peux me raconter des moments où ça se passe, où y a des trucs qui te déplaisent ou... tu vois ce que je veux dire ? Dans les échanges qu'il peut y avoir, comment ça se déroule du coup... est-ce que du coup tu leur tournes le dos ? Comment...

Ben non ben... la dernière fois, regarde, j'ai essayé de tourner le dos à des gens... j'ai entendu un genre de bruit devant l'arrêt du tram, là... bon, par curiosité j'ai tourné la tête, j'ai regardé ce qui se passait, en fait je voyais des gens qui étaient en train de se battre... mais en fait, comme j'ai regardé plus profondément, j'ai vu que c'était une femme qui se faisait frapper ! Par une autre femme... mais y avait une femme qui était seule, et l'autre femme, elle était accompagnée avec des hommes... donc l'autre elle répondait pas, peut-être parce que elle avait peur des autres, elle avait peut-être pas peur de la femme, mais elle avait peur des autres... et l'autre elle s'amusait à la frapper, et à la frapper et à la frapper...

C'était des jeunes ?

Non ils étaient pas si jeunes que ça... Et j'avais envie d'intervenir parce que ça me faisait mal au cœur, je disais « c'est pas normal »... donc y a une personne qui l'a fait avant moi, ils ont appelé la police... et la personne qui a appelé la police, elle s'est fait embêter par les gens qui z'ont tapé la fille, comme la police est partie... parce qu'ils l'ont traité de balance, ils lui ont dit « c'est de ta faute » et tata tata... donc quelque part...

C'est quelqu'un qui était sur la place ?

Ouais, voilà, qui était comme moi, en train de regarder... et quelque part, j'ai bien fait de pas parler parce que ça m'aurait arrivé à moi... et là, c'était plus des filles, c'était les mecs... parce que elles étaient avec leurs maris... ils se sont éloignés au moment qu'elle frappait la fille... mais comme les policiers sont arrivés, ils allaient même se frapper avec la police et tout... je veux te dire, c'était chaud hein... donc quelque part, j'évite... parce que j'ai eu tellement de problèmes dans ma vie que j'en fais le moins possible maintenant pour en avoir... maintenant je sais pas, le contact avec les gens, c'est pas trop mon truc non plus, si c'est des gens que je sens que...

T'es prudent...

Voilà je suis prudent... voilà surtout beaucoup de prudence ouais... mais si je les vois qu'ils parlent de musique ou alors j'entends qu'ils parlent de n'importe quoi... de créativité ou alors de l'église tout simplement, je parlerais avec eux, y a pas de problème, j'essayerai même de m'incruster... mais comme je vois que c'est des gens... de t'façons, tu le vois au premier regard hein... tu vois ce que ça vaut en fait...

Comment tu vois ça ?

Ben justement, ça j'arrive pas à te l'expliquer comment je le vois (rire)

Tu le vois au premier regard, c'est-à-dire sur leur attitude, sur comment ils sont...

Sur leur attitude voilà, par rapport aux gens... voilà voilà, par rapport aux gens, de la manière qu'y s'expriment... comme ils parlent assez fort, les gens à côté ils regardent et ils disent... ils sont peut-être embêtés, et ils osent pas le dire... et l'autre, il les regarde et il les menace « Qu'est-ce qu'y a ?... T'as un problème ? »... Ces gens-là, je sais que je vais pas aller les voir, tu vois, parce que je sais que c'est des gens qui vont foutre la merde, et qui cherchent la merde en fait quelque part... ils cherchent à crier à tout va, mais ils veulent pas qu'on leur dise « faites moins de bruit, laissez les autres vivre ! »... donc voilà...

Et toi, ça te dérange, toi, quand y a des gens qui parlent fort à côté ?

Ben non mais... y a rien qui me dérange à partir du moment qu'on vient pas m'emmerder... Bon ça m'emmerde quand même, parce que je suis obligé d'écouter ce qu'ils disent... ben je m'éloigne, je préfère m'éloigner que leur dire, parce que je sais que ça peut amener très loin... tu sais, juste un mauvais regard, tout dépend la personne qu'y a en face de toi... si le mec il sort d'un asile et que tu le sais pas, ben il est capable de te tuer hein pour ça...

Il raconte ici l'intérêt de la réserve, de la distance, et de la limitation de l'engagement et de l'attention – pour ne pas s'impliquer dans des cours d'actions potentiellement compliqués. D'un côté, il y a la situation *at large*, à laquelle Yazid est attentif – et dont l'évaluation est essentiellement « sensible », d'ambiance. De l'autre, il y a des situations spécifiques, avec leurs acteurs-types et leur cours d'action particuliers. Nous avons déjà identifié ces deux grands types de situations

précédemment. Mais Yazid nous parle d'une chose un peu différente, celle de l'entrelacement nécessaire entre ces deux types de situations (diffuse et focalisées), des passages et modulations de l'une à l'autre – il se rapproche lorsqu'il perçoit une « bonne ambiance », ou au contraire, il rompt le lien à l'appartenance situationnelle commune lorsque « ça craint ». Il cerne bien les types de situations et les catégories de personnes « impraticables », mais ce faisant, il exprime l'allant de soi d'une attente d'urbanité qui préserve à la fois le potentiel de rencontre, et les différents quant à soi. On retrouve aussi les figures types du dehors du « civil » (au sens latin)²⁶⁵, en l'espèce le militaire (avec les policiers) et le criminel : « juste un mauvais regard, tout dépend la personne qu'y a en face de toi... si le mec il sort d'un asile et que tu le sais pas, ben il est capable de te tuer hein pour ça... »

Une manière de comprendre « les emmerdes et autres embrouilles » dont il est question, est leur capacité à nous conduire vers des actions qui sortent du cours commun, ordinaire et civil. Cela est vrai pour Yazid, Hakim et l'étudiante. Les actions qui maintiennent ce cours commun et civil, comme le jeu du « j'y suis-j'y suis pas », « les stratégies du défaut d'engagement », le travail de redéfinition de la situation « par ailleurs » (Goffman, 1989b), ou la performance de la « communauté des embarrassés » (Joseph, 1984), tout cela est court-circuité. L'engagement est contraint à des chaînes de conséquences strictes, conduisant à des extrémités incertaines voire inquiétantes, sans « ailleurs » qui tienne. On peut dire que les acteurs de ces débordements de la civilité sont très probablement désaffiliés, en tout cas mal positionnés publiquement. Pour eux, l'horizon de l'égal dignité citoyenne, et les droits et devoirs qui en découlent, sont probablement hypothétiques, voire non effectifs. En effet, dans la dureté de la condition de marginal, de déviant, de précaire ou de délinquant, l'engagement et les actions civils sont pour l'essentiel inopérants et sans objet.

2.2.3 La connaissance sensible des contacts d'un (ex-) stigmatisé

En situation de coprésence, ce sont les engagements²⁶⁶ et leur degrés de coordination, d'« ouverture

265 Cf. p. 33. Hobbes liait déjà la légitimité d'un « État civil » à la protection de la vie humaine. « Une loi de nature [...] est un précepte, ou une règle générale trouvée par la raison selon laquelle chacun a l'interdiction de faire ce qui détruit sa vie, ou qui le prive des moyens de la préserver, et de négliger de faire ce par quoi il pense qu'elle serait le mieux préservée. [...] Là où il n'existe aucune puissance commune, il n'y a pas de loi ; là où il n'y a pas de loi, rien n'est injuste. » Hobbes, 2000, p. 230 ; 228.

266 Nous redonnons ici, à toute fin utile, la définition que donne Goffman de cette notion centrale : « Quand des individus entrent en présence immédiate les uns des autres dans des circonstances où il n'est pas exigé d'eux qu'ils communiquent par la parole, ils ne s'engagent pas moins, inévitablement, dans un genre de communication. En effet, un sens est attribué à certains éléments de la situation, qui ne sont pas nécessairement liés à des échanges

mutuelle » (Goffman, 2013, p. 144), et d'accessibilité signalant une participation commune, qui sont évalués. Yazid nous explique que la civilité la plus ordinaire (la politesse) est un enjeu important, puisqu'elle performe et permet ainsi souvent de produire, un engagement « normal » dans la situation. La politesse redoublée est d'autant plus importante pour lui, car elle permet de désamorcer une catégorisation stigmatisante (dont il souffre parfois en tant que « Maghrébin »), une appréciation négative, et d'élaborer un cadrage civil – donc d'enclencher les obligations situationnelles (rituelles).

D'accord... Et par rapport à ton expérience, le fait que tu sois d'origine maghrébine... c'est ça hein ? Maghreb pas Machrek...

Oui... hein...

Est-ce que du coup dans ton expérience de la ville ça joue... y a des choses que tu vois par rapport à ça du coup ? Est-ce que du coup t'as des expériences particulières par rapport à ça ?

Ouais, bien sûr, au niveau...

Dans la ville je veux dire, dans l'espace public... [...] toi, t'as l'impression de vivre le racisme aussi, dans des attitudes, ou pas ?

Ah ouais, ouais faut pas, faut pas se voiler la face hein...

Dans l'espace public ou pas ?

Non, pas dans l'espace public...

Tu le ressens pas ça ?

Si... l'espace public ça veut dire quoi ? comme ici...

Enfin, dans la rue quoi... dans ces espaces là...

Non non, pas dans la rue... c'est plutôt dans mon travail ouais...

Ouais...

Alors je sais pas exactement si c'est vraiment ça... Mais moi, je vois ça, des différences... hum...

Mais dans la ville ? dans ces lieux-là, tu le sens pas ? T'as pas de...

Si, dans les magasins, en allant dans les magasins, parce que ils savent pas à qui ils ont à faire... à partir du moment qu'ils savent à qui ils ont à faire, ça se passe mieux... mais le premier contact il est un peu froid... je sens que y a une crainte envers moi, tu vois... et ça c'est par rapport à ma... parce que je suis typé c'est tout hein, c'est pas...

Et donc ça, ça se met en place... après, quand la conversation s'engage, après c'est bon...

Voilà, voilà... dès que y a eu un petit contact ça y est, la personne elle m'a acceptée dans sa bulle en fait, tu vois...

Et ça, tu le sens, tu le vois pas dans la ville... dans les échanges de regards...

Non... non... ah si, ça peut arriver quand je demande quelque chose, un renseignement...

D'accord...

La crainte du premier contact... mais quand la personne elle s'est mise à me répondre et qu'elle a vu que vraiment je lui demandais l'adresse, et que je cherchais vraiment à savoir vraiment une adresse, que c'était pas une opportunité pour l'agresser ou... et ben ça se passe mieux... mais y a toujours ce... cette petite euh... ce petit recul...

C'est dans le premier moment du contact, la première...

verbaux. Ceux-ci incluent des apparences corporelles et des actes personnels : le vêtement, la posture, le mouvement et la position, le niveau sonore, les gestes physiques comme le signe de la main ou les salutations, les décorations faciales et les expressions émotionnelles. Dans chaque société, ces possibilités de communication sont institutionnalisées. Si nombre de ces événements peuvent être négligés, certains, tout au moins, ont des chances de se produire régulièrement et de se voir attribuer une signification commune. [...] Alors que ces signes semblent mal apprêtés pour passer dans des messages discursifs, à la différence du langage articulé, ils paraissent bien conçus pour véhiculer des informations sur les attributs sociaux de l'acteur, et sur sa conception de la situation de coprésence, de soi et des autres. » Goffman, 2013, p. 31-32.

Voilà, voilà... y a toujours le petit recul, voilà... mais je lui en veux pas hein... je trouve que c'est un fait normal, parce que y a des gamins qui sont vraiment euh, vulgaires et méchants...
Qui jouent de ça... enfin ouais, qui manipulent un peu les gens...
 Voilà voilà... donc je comprends un peu qu'ils ont peur... c'est si par la suite ils continueraient à jouer ça, là je serais pas d'accord avec eux... parce que ils savent qui est-ce qu'ils ont devant eux... et là, ils peuvent faire le choix de rester comme ils sont ou alors de changer... tu vois ?
Mais du coup, toi, tu fais des efforts, tu dois faire des efforts pour...
 A chaque fois... à chaque fois...
Pour euh... pour montrer un peu patte blanche...
 Chaque fois, chaque fois... tout le temps, tout le temps... je te jure, à tout moment...
Et c'est quoi, comment ça se présente, ces efforts, c'est quoi exactement ?
 Ben je vais être poli...
Ouais...
 Et je vais pousser la politesse... c'est pas simplement « s'il vous plaît », je vais aller plus loin...
D'accord, d'accord... mais ça, tu le fais systématiquement ?
 Tout le temps, tout le temps, aux gens que je connais pas... après comme je te dis, y a une confiance qui s'installe, ça se passe autrement... et je l'ai fait avec toi aussi hein !
Ouais ouais, ouais ouais ouais...
 Je veux dire, les premiers contacts, je t'ai pas agressé hein... j'ai été bien poli...
Ouais ouais
 Et ben voilà, c'est comme ça que je fais... et je sens chez certaines personnes qu'ils ont un petit recul au tout début... et après ça se passe bien...
Et ces « petits reculs » comme tu dis...
 C'est une crainte qu'ils ont !
Ouais ouais... mais tu le vis dans les lieux qu'on a traversé, quand tu viens manger, tu le vois...
 Partout partout partout... partout, ouais partout...
Par exemple, quand tu disais les gens qui viennent s'asseoir à côté de toi, sur les bancs, tu le vois ça ou pas ?
 Ah oui oui oui... mais les gens qui viennent s'asseoir à côté de moi, je crois que déjà, de loin, ils ont tiré l'inquiétude... c'est pas en venant s'installer, ils se disent bon « lui, est-ce qu'il va me faire quelque chose, est-ce qu'il va m'embêter ou quoi »
C'est déjà de loin...
 Déjà ils doivent me connaître, ils m'ont déjà peut-être vu dans la place, ils se disent « ouais, je peux aller venir manger là, à côté de lui, sans problème »... et si ils viennent, c'est vraiment parce que y a pas de places ailleurs... ou alors, y a des gens peu fréquentables dans d'autres endroits, qu'ils préfèrent venir de ce côté que de celui-là, tu vois...

Les « stigmatisés » (Goffman, 1975) jaugent de leur intégration ou non à la situation ordinaire selon les micro expressions qui signalent le type d'identité qui leur est attribué dans l'interaction. Dans le cours normal et ordinaire des situations de coprésence, l'autre est « reconnu » cognitivement (comme un individu *lambda*) au travers de signes formels (relever la tête, se tourner vers l'autre, une petite mimique). Le stigmatisé est troublé et embarrassé parce que des signes lui indiquent qu'il fait l'objet d'une « reconnaissance sociale » spécifique (Ibid.). Pour Yazid T. (d'origine maghrébine et « typé » comme il le dit), la production par l'autre d'une reconnaissance ordinaire requiert le redoublement des civilités. C'est l'usage de l'artifice et du formalisme des civilités qui construit sa condition de membre ordinaire. Yazid T. évoque des « petits reculs », « des craintes », quant à ses

intentions et à son engagement. Il doit alors rassurer ses interlocuteurs et interactants par l'accentuation des civilités, signaler qu'il est bien engagé civilement. Alors, les échanges peuvent suivre un cours ordinaire et normal. Il parle de la prudence qu'il met en œuvre pour ne pas avoir de problèmes, problèmes qu'il a eus apparemment en nombre par le passé. La construction d'un engagement serein mobilise donc tout un art de faire.

Soulignons une chose pour finir. En suivant Yazid dans son usage de cette grande place du centre-ville, on voit que différentes catégories de personnes et différents engagements coexistent, et qu'ils sont en travail de coordination (plus ou moins réussi). Cela n'est certainement pas le cas de toutes les villes, les grandes places centrales y étant souvent des hauts-lieux du commerce, de l'attractivité et des catégories sociales y contribuant. On retrouve la pertinence de la notion de « ville-faubourg » de Merriman (1994). Mais remarquons que cette notion est également pertinente au niveau micro sociologique. En effet, ces ajustements, écarts et distances entre les personnes, les fluctuations entre les définitions de la situation, mais aussi des civilités spécifiques et parfois heurtées, sont le lot de la ville-faubourg.

Conclusion du chapitre

L'expérience ordinaire de la ville est jalonnée de petites anicroches dans certaines situations types et avec des acteurs types, pour nos enquêtés. Ce sont des situations définies spécifiquement et unilatéralement. Ce n'est pas la réciprocité de la relation sociale qui prime, mais plutôt une certaine tension, une conflictualité. Certaines personnes ont des comportements laissant supposer des activités déviantes ou délinquantes. La réciprocité et la réserve urbaine attendues sont remises en cause, et occasionnent des irritations, des agacements. On peut y voir un registre « paroissial » des interactions qui s'articule mal au « registre public » – ces situations étant en effet définies par et pour des rassemblements restreints. Ces dérangements à un ordre de la réserve civile appellent des arrangements et un certain art de la cohabitation. Bien que nos différents enquêtés tâchent de maintenir ce type d'interaction dans le domaine du « fortuit » en conservant une distance prudente, ces interactions font régulièrement irruption dans l'usage ordinaire de la ville. On voit qu'une catégorisation s'effectue en fonction des engagements et des formes d'interactions, et non selon des catégories sociales posées *a priori*. Une liste assez ouverte prend forme qu'on pourrait intituler avec Yazid, celle des « personnes craignos ». Ces « frictions mitoyennes » compromettent-elles le sentiment d'urbanité ? Induisent-elles des repositionnements dans l'espace de la ville, ou d'autres savoirs et compétences interactionnels et civils ?

CHAPITRE 4. LA CITÉ EN FACES ET EN TRAVERS.

Introduction

Nous allons revenir dans ce chapitre à une approche en première personne. Le suivi des « actes de la même personne » est utile car il « fait apparaître ce à quoi il doit procéder pour agencer la discontinuité des moments successifs » (Dodier, 1993a, p. 76). Disons même que ce suivi offre un contenu que l'enquête aurait du mal à saisir autrement. Il s'agit toujours d'accrocs de l'expérience urbaine ordinaire, qui varient en formes et en intensité. Du trouble, à la dispute, à l'offense, ce sont toujours des définitions de la situation et des cadrages de l'engagement qui se confrontent. En mobilisant le compte rendu d'expérience personnelle, nous pourrions suivre l'évolution de ces troubles et de nos réactions. Nous verrons aussi qu'une configuration de rôles en public est en jeu dans ces situations. Nous allons voir trois grandes formes d'accrocs, ceux de la coopération véhiculaire, ceux de la conduite des regards et de l'attention, et ceux qui concernent la composition de la face.

1. Des accrocs en public.

Le mot « accroc » appartient au domaine textile. Dans la trame d'un tissu, un accroc laisse voir une saillie, un défaut. Pour autant il ne détricote par forcément tout le tissu. Les accrocs dont il va être question, nous les avons d'abord perçus comme des ruptures dans l'expérience urbaine ordinaire. Ce sont des frictions qui produisent des chocs et des mécontentements. On peut voir ces troubles comme des moments dans lesquels coexistent des cadrages différents de la situation. Ces « rencontres » sont à décrire, car en elles se jouent des formes d'arrangements, d'ajustements. Ces moments font sens à leur manière, nouent des intrigues, des disputes. Aussi, les significations associées à ces accrocs sont dérangeantes, car de ces frictions émergent des griefs lourds à gérer parfois, que l'on préfère souvent écarter de nos préoccupations. En fait, ces troubles demandent du temps pour être minorés, compris, arrangés.

« Les problèmes trouvent leur origine dans la reconnaissance que quelque chose va mal et qu'il faut y remédier. Dans cette perspective, un trouble implique des composantes à la fois de définition et de réparation [...]. Une difficulté surgit, un remède est trouvé et appliqué ; il opère, temporairement ou pas du tout ; un nouveau remède est recherché. [...] La compréhension du problème ne commence à émerger à proprement parler que lorsque la personne troublée y réfléchit, discute de la question avec d'autres, et commence à mettre en œuvre des stratégies réparatrices. L'effort pour trouver un remède et le mettre en œuvre est crucial pour les processus d'organisation, d'identification et de consolidation du trouble. »
Emerson, Messinger, 2012, p. 58-59.

Nous allons donc mobiliser ici notre propre expérience de citoyen. Cela nous permettra de faire état du travail et des ajustements effectués en acte. Grâce à cette « auto-analyse » (pragmatique), nous allons expliquer les modifications subies dans notre engagement et notre compréhension des ressorts en jeu. Les troubles relevés ont lieu de façon plus évidente avec des jeunes hommes presque toujours, souvent porteurs des signes d'une sous-culture de banlieue et souvent de personnes issues de l'immigration. On comprend que ces acteurs représentent une part pauvre, dominée ou en marge de l'espace social. Une « ville-faubourg » c'est un rapport aux marges, une présence des frictions, des conflits et des heurts.

Un enquêté nous raconte justement des agressions qu'il a subies dans sa jeunesse, en périphérie. Alain T. est un éducateur spécialisé à la retraite. C'est un homme de 68 ans, grand et en pleine forme, qui a toujours habité dans la ville ou sa périphérie. Il relate l'incompréhension occasionnée

par ces agressions, alors qu'il était adolescent :

« Là [à Firminy Vert], j'ai vécu des trucs aussi, qui étaient douloureux... vous savez l'époque des scooters, avec les chaînes de vélo... ben j'ai été agressé 3 ou 4 fois moi, comme ça, par des gars... ça aussi ça me trottait dans la tête, parce que je ne comprenais pas trop pourquoi hein... Bon, donc y a plein de choses qui se sont associées, qui ont fait que je ne pouvais pas faire autre chose que le boulot que j'ai fait... [travailleur social] »

La violence de ces gars à scooters avec leurs chaînes de vélo qui l'agressent « comme ça », il ne la comprend pas. Il y a peut-être confrontation entre deux mondes, mais surtout éclipse des raisons communes (ou du sens commun), et c'est cela qui est « douloureux » pour Alain T.. Il raconte que sa carrière professionnelle (d'éducateur spécialisé) a été une manière de comprendre de tels décalages au sein du social.

2. La non concordance des définitions situationnelles

2.1. Les petits accrocs latéraux ordinaires.

Bien que courants, ces accrocs sont essentiellement « latéraux ». Ils sont fugaces et très vite ré-embayés sur les préoccupations plus centrales des acteurs (leur activité par exemple). Nous avons vu qu'un certain nombre de personnes interviewées en faisaient état, mais qu'il était difficile d'apporter des précisions sur ces phénomènes évanescents. Le terme « latéral » désigne des épiphénomènes qui débordent les cours d'actions, qui adviennent sur leurs bords. Ils sont au chevauchement de plusieurs cours d'actions. Pour rendre compte de ces phénomènes, des descriptions resserrées s'imposent. Des comptes-rendus d'expérience à la première personne sont nécessaires pour saisir leur dimension sensible et phénoménologique²⁶⁷.

La situation suivante montre une forme d'adresse caractéristique des adolescents, ambiguë et en bordure de cadre, faite de loin et en groupe (donc sans interlocuteur précis), dans des situations elles-mêmes en marge de la ville (derrière Centre 2).

Alors que je photographie²⁶⁸ les lieux vers la mairie annexe de Centre 2, j'entends un groupe de gamines dire à la cantonade : « Souriez, vous êtes filmés... », en prenant une voix grossie pour souligner l'ironie et le défi assumé. Ce à quoi je réponds : « Non, je filme pas, je photographie... Pourquoi, ça vous intéresse ? – Non, ça ne nous intéresse pas du tout, mais pas du tout du tout ! » Je ronchonne quelque chose. Ensuite, derrière Centre 2, je photographie avec un pied, restant 10 minutes au même endroit. Deux adolescents papillonnent à côté. J'entends le garçon qui s'approche dans mon dos (pour voir ce que je photographie ?), puis qui repart. Ils ne disent rien. Au bout de 10 minutes, je leur dis : « Vous voulez passer devant ? Ça me fera des figurants dans l'image ! – Ah non... » Ils restent à côté. Ensuite je marche, j'arrive dans un jardin. Je suis frappé car il y a une cinquantaine de personnes, presque toutes d'origine nord africaine. Je tombe devant une entrée à l'arrière de Centre 2, dont la façade est en béton strié. Je perçois un effet esthétique immédiat. Des groupes de jeunes disent, l'air de pas, en passant et de loin : « Oh ! ? Pourquoi tu filmes ? » Six ou sept ados de 13 – 14 ans. Je pourrais ignorer la remarque mal-

²⁶⁷ La conception du sensible et du corps de Merleau-Ponty nous parle. Il montre l'intérêt qu'il y a à décrire des expériences vécues : « L'acquisition de l'habitude est bien la saisie d'une signification, mais c'est la saisie motrice d'une signification motrice. [...] Si j'ai l'habitude de conduire une voiture, je l'engage dans un chemin et je vois que « je peux passer » sans comparer la largeur du chemin à celle des ailes, comme je franchis une porte sans comparer la largeur de la porte à celle de mon corps. [Ces choses] [...] ont cessé d'être des objets dont la grandeur et le volume se détermineraient par comparaison avec d'autres objets. Ils sont devenus des puissances volumineuses [...] contraignantes et apparaissent d'emblée comme praticables ou impraticables pour mon corps et ses annexes. [...] Les lieux de l'espace [...] inscrivent autour de nous la portée variable de nos visées ou de nos gestes. S'habituer à un chapeau, à une automobile ou à un bâton, c'est s'installer en eux, ou inversement, les faire participer à la voluminosité du corps propre. [...] [L]'habitude ne réside ni dans la pensée ni dans le corps objectif, mais dans le corps comme médiateur d'un monde. [...] On dit que le corps a compris et l'habitude est acquise, lorsqu'il s'est laissé pénétrer par une signification nouvelle, lorsqu'il s'est assimilé un nouveau noyau significatif. » Merleau-Ponty, 2009, p. 178-182.

²⁶⁸ Voir carnet photographique (tome 2), p. 9 et 33.

adressée, à la limite de l'audible. Je finis par répondre : « Je ne filme pas, je photographie... Vous inquiétez pas, de toutes façons, c'est pas vous qui m'intéressez... » dis-je, avec un semblant de grosse voix (qui me surprend *a posteriori*). Quelques minutes plus tard, je leur demande : « Vous voulez poser ? Ça vous dit de passer devant le champ ? – Oh non ! » Puis, quelques secondes plus tard, « Allez ouais... venez, on va poser les gars... » Ils passent finalement dans le champ, mais n'y restent pas, le groupe finissant par décliner l'invitation finalement. Tout l'échange se déroule à distance, à 10 ou 15 mètres.

Photographier la ville pose certains problèmes. La démarche idéale est d'avertir les personnes présentes des prises de vues, cela facilite l'acceptation – les personnes peuvent ainsi choisir de rester ou non, en connaissance de cause. Mais cela n'est pas toujours possible, simplement parce que les entrées et sorties de champ sont continues en ville. Aussi, comme le dit Depardon (2010), il faut savoir « prendre » l'image sans demander, parfois de façon un peu grossière. Autour du centre commercial, pas mal de jeunes en groupe « traînent ». Leur participation à la situation est maladroite – on retrouve cette maladresse caractéristique des enfants et des personnes en marge. Contrairement aux adultes qui vont faire leurs courses, ces jeunes traînent. Ils développent dans le lieu un autre usage, dans ses marges, sur les bords. Puisque ce sont rarement des acheteurs, les vigiles (majoritairement Noirs ou Arabo-berbères) les ont à l'œil, et leur interdisent parfois l'entrée de magasins s'ils sont trop nombreux. Pour autant, ils ne sont pas engagés dans des actions délictueuses. Ils restent plutôt sur un seuil, comme en attente d'inscription dans des cours d'actions invitants pour eux. Dans la situation précédente, on voit bien qu'ils participent latéralement à ce qui ne les regarde pas *a priori* (tout en les regardant dans un autre sens). Ce cadrage flottant de leur expérience, les tient à distance tout en leur offrant une vue (de spectateur) sur un large éventail de cours d'actions. Cette place permet également un rôle de vigie, et l'exercice d'un contrôle et de valuation sur les situations, pour « voir » s'ils peuvent s'y inscrire (s'en rapprocher, etc.) C'est du moins une manière de comprendre l'action de « traîner ».

Dans un autre contexte – la place Jean Jaurès – lors d'une fin de matinée d'été, nous sommes aller voir les personnes présentes en leur disant que nous allions filmer la place²⁶⁹. Certains décidèrent de quitter les lieux et d'autres acceptèrent de rester. Des liens avec un groupe de jeunes se sont créés, dont nous avons fait quelques images, les montrant intégrés dans leur sphère proxémique et dans leur propre action. Une confiance en notre engagement²⁷⁰ avait pu s'élaborer. Nous voyant rester de

269 Voir carnet photographique (tome 2), p. 77 et 81.

270 Anne Jarrigeon (2015) note que la question du droit à l'image est surtout dépendante d'une « confiance en l'engagement » du photographe. La confiance en l'engagement dans la situation se produit lorsqu'une confiance a pu s'établir avec la personne, dans la situation. L'usage responsable qu'elle fera des images (non diffamant ou commercial, deux cas légalement opposables pour le « droit à l'image »), en est déduit.

longues heures sur la place et leur demander s'ils étaient d'accord pour être filmés, un lien s'était créé. Aussi, ils continuaient à faire ce qu'ils faisaient, à savoir boire (de la vodka).

Dans le tram aussi, on peut croiser souvent des groupes de jeunes. Le soir et les week-ends, ils cherchent des lieux et des situations qui leur soient adaptés. Un vendredi soir vers 19h, nous avons entendu une jeune fille dire au téléphone. « Ouais ?! ... T'es où ? ... Tu fais quoi ? ... Rien... A Centre 2 ? Y a qui, y a qui ? Ah, non... je vais pas venir... je vais voir... » Les adolescents sont en quête d'autonomie, mais encore proche de l'enfance. Leur emploi du temps, en dehors de l'école, leur laisse du temps libre, à remplir. Les lieux animés de la ville sont pour eux, des lieux où se retrouver, où « traîner leurs guêtres », manières de fuir l'ennui des quartiers périphériques, et de rechercher des opportunités et de choses à faire (« tu fais quoi ? »). On peut en voir dans le train qui vont à Lyon le samedi (souvent à la Part-Dieu), et on peut souvent surprendre des conversations téléphoniques du même type.

L'observation suivante est effectuée à Lyon, dans le centre commercial de la Part Dieu – haut lieu d'animation et de densité humaine.

A Lyon, à la gare et au centre commercial de la Part Dieu, je suis grisé par le flux des gens. Un flux ininterrompu, le sentiment d'être chez soi dans la foule, qui agit comme une protection. Plaisir. Beaucoup plus de ressources et d'opportunités (virtuelles) – que dans les rues de Saint-Etienne. Des Roms font la manche, des personnes distribuent des journaux gratuits, des enquêteurs pour ONG sont là. Sentiment de quasi vertige. Pas besoin de tourner les yeux ou la tête, de focaliser mon attention, pour voir du divers, de la différence, de la profusion renouvelée, des femmes, des jeunes beaucoup. « Dior Addict », « Huttoopia – un séjour en pleine nature » – « La nature est un cadeau, ouvrez-là » avec l'image d'un sachet de friandises aux graines. La « reconnaissance cognitive » et instinctive des personnes alentour est automatique (par fraction de seconde), la « reconnaissance sociale » est rare dans cette masse. La question de la coordination des engagements ne se pose donc pas vraiment. Un visage blasé, une réserve suffit, le monde bouge autour, je peux demeurer spectateur. L'impression d'une foule de possibles, d'être au cœur du monde, de se laisser flotter dans le flux, malgré un engagement minime – plaisir de la grande ville. A St Étienne, les « profils d'engagement » des uns et des autres sont vraiment visibles, alors qu'ici tout le monde s'en fiche – tout va beaucoup trop vite. Le régime de reconnaissance cognitive à l'œuvre, fait appartenir chacun à une même catégorie « générique », des gens, du peuple²⁷¹. Sur l'une des places de la galerie commerciale de la Part Dieu, deux filles ados avec leurs portables. L'une téléphone (engueulade feinte, raccroche au nez, théâtralité, des minauderies adolescentes comme j'en observe dans le train). L'autre joue à un jeu sur son téléphone. Un jeune Noir, à côté, est en conversation vidéo. Il a l'air gêné, il cherche des « engagements subordonnés pour meubler, mais n'en trouve guère, regarde à droite à gauche, fait des œillades. L'échange est assez vide de contenu. Le portable est presque dans toutes les mains, ou connecté via un casque. Les plus vieux (souvent Maghrébins) n'ont pas

271 Un proche nous a dit apprécier l'impersonnalité des fast-food. Il s'y trouve tranquille, précisément du fait de n'avoir à faire à personne en particulier. L'urbanité américaine, bien que souvent décriée, a sa propre puissance d'« intégration fonctionnelle ».

de portables, ils regardent la foule, dignes. Des gens mangent des macdo ou boivent des boissons sucrées. La tonalité principale est à l'attente et au désœuvrement. Je note que l'accoutrement « survêt-basket » concerne des personnes de 12 à 30 ans environ. Des jeunes Noirs étrangement mobiles, avancent et reculent, sautent sur les marches, se tapent dans les mains, s'attrapent par les épaules, puis vont voir des copines un peu plus loin sur « la place », tout cela dans une gestuelle glissée. Leurs visages semblent témoigner d'un vide, comme une sorte d'incompréhension de ce qu'ils font. Une jeune fille, à côté, se maquille en se mirant dans son portable.

Les jeunes et ados ont souvent peu (ou pas du tout) de pouvoir d'achat. Leur occupation principale est donc sociale. Leur « société adolescente » (Coleman, 1981) est assez délimitée, en termes de participations et d'actions. Ils cherchent les lieux où se retrouver entre jeunes, en groupes, avec les filles et les garçons, leurs amitiés et inimitiés. Mais ce profil d'action « en traînant²⁷² » participe de la définition de la situation *at large*, de l'ambiance. Au centre commercial de la Part-Dieu, ils peuvent rester aux bords du flux et de l'action commerciale en s'installant sur des placettes. Dans cet endroit, l'engagement principal de l'action demeure l'usage commercial, surtout lorsqu'il y a du monde. Mais ce n'est pas toujours le cas dans le centre de Saint-Étienne, car le « cadrage principal » de l'activité urbaine (le commerce et le passage) fait simplement défaut. Ils se retrouvent donc – parfois avec embarras – à « définir les situations », qui sont précisément flottantes pour eux.

2.2. Disputes autour du « cadrage principal » de la situation.

Le « cadrage principal de l'activité » dans la ville est plus ou moins évident selon les lieux et les moments. Dans le train de 8h12 allant à Lyon par exemple, la plupart des personnes ont leurs routines, leurs petites habitudes (travailler sur ordinateur, écouter de la musique, lire, pré-figurer sa journée). Chacun possède une ligne d'action relativement claire, la situation est bien définie. D'ailleurs, la proportion d'adultes Blancs est élevée dans ces moments. Aux heures de pointe, les « couacs situationnels » sont rares. En revanche, dans les heures creuses, ceux-ci arrivent plus souvent. La situation suivante en est un exemple :

272 Le mot dit précisément la désinscription de leur action. On « traîne » sa présence, comme on traîne un objet encombrant, lorsqu'on n'est pas mobilisé dans une action cadrée, dans un script défini. Ces moments de désœuvrement ne sont pas de la flânerie – activité qui est au contraire un cadrage de ce désœuvrement dans une exploration active. « Traîner » charrie une bonne part d'ennui. Mais c'est aussi une exploration et une expérimentation de la ville, une sortie des limites du quartier, de la famille et des groupes d'interconnaissance. C'est aussi les retrouver et retomber sur eux, peiner à s'en détacher.

Le train de 12h30 allant à Lyon est assez rempli. Des travailleurs et des jeunes. Derrière moi, un jeune homme Maghrébin répond au téléphone et engage une conversation à voix haute, qui dure, avec un langage peu châtié. Un homme qui est devant moi, typé Indien ou Malgache, se retourne et dit : « Non mais, vous pouvez pas parler moins fort... Vous voyez pas que vous dérangez tout le monde là ? » Le jeune homme tombe des nues, comme si l'idée qu'il puisse déranger ou être rappelé à l'ordre, ne l'avait pas effleuré : « Mais vous êtes qui vous d'abord ? Vous me dites ça comme ça... » L'autre renchérit tout de suite : « Il faut respecter les gens ! Vous devez respecter les autres, non mais enfin !? » Le jeune, toujours en ligne, finit par s'apercevoir qu'il a la situation contre lui – en quelque sorte. Il baisse franchement la voix, et finit par raccrocher en ronchonnant. L'incident est clôt et chacun revient à sa participation dans la situation de coprésence silencieuse.

La notion de « cadrage principal » est utile car elle signifie que tout cadre est toujours potentiellement contesté, en instance de débordement (Callon, 2017). Le cadrage principal désigne la définition situationnelle réussie, celle qui a cours, avec un « schéma de comportement » ratifié et reconnu par les membres de la situation. Et ce schéma n'est pas du tout abstrait mais basé sur une raison pragmatique. En l'occurrence, il s'agit de maintenir un silence suffisant pour rendre possible les activités privées des gens autour. Aux bords du cadre, il y a donc toujours potentiellement des accrocs (latéraux), des mises en question de la situation, d'autres cadres, etc. Disons que tant que le cadrage principal tient, il y a tolérance et prise en charge des interférences. Mais parfois certains engagements sont trop dérangeants et capables de produire des « ravages organisationnels » (Goffman, 1991) dans la situation.

2.2.1. Du trouble au délictuel, en passant par le marginal

La situation suivante montre un trouble minime et courant qui advient lorsque nous sommes tenus pour une « non personne » (Goffman, 2013), dans une situation où notre présence n'est simplement pas prise en compte.

Angle rue Balzac et du Grand Gonnet. Rue très calme, contrastant avec le centre, trottoir étroit, soleil d'hiver, de face, j'arrive vers l'angle, la pharmacie est là, 3 types assez grands, quarantaine, habillés ville, lunettes noires, sont là et parlent fort. Ils forment un triangle, l'un se recule lorsque j'arrive et se retourne, et poursuit la discussion apparemment sur un ton de discorde, criant presque, juste quand je passe au milieu. Rupture brutale de milieu, d'ambiance sonore et de situation. Je me retrouve quasiment face à un homme qui me crie dessus en arabe. Je passe, et je donne aussi de la voix, radotant un « non mais ça va... on peut passer quand même... »

Autre situation similaire, où notre présence est non considérée. Devant l'église Saint Ennemond –

quartier Beaubrun, des gamins du quartier font « un mur ». Je passe et le ballon m'atteint. Je réagis « Non mais tu peux pas faire attention ! – Ouais, mais on fait un mur, monsieur... – Et alors ? Tu peux pas regarder avant de tirer ? » Les frictions et troubles interactionnels dans la ville prennent différentes formes, de la transgression à la provocation, en passant par les « modalisations ». La plupart du temps, les incivilités sont contenues dans l'écart (finalement assez important) entre la politesse et le comportement légalement punissable (Roché, 2002). Dans la situation suivante, le contrevenant à l'ordre attendu dépasse cette limite, ce qui nous permet d'y avoir recours :

Venu pour écrire au Crêt de Montaud, au calme, l'ambiance m'aère la tête. J'entends une moto qui fait des tours dans le parc, ruinant le calme. Voyant qu'il passe à proximité, je l'interpelle. Je lui explique que je suis venu ici pour me reposer, que les engins à moteurs sont interdits et qu'il y a beaucoup de chemins autour de la ville où cela ne pose pas de problème. « Oui mais monsieur, c'est interdit partout, et puis je peux pas y accéder aux chemins... » Je lui rappelle que dans un parc c'est 1000€ d'amende, me semble-t-il. Voyant que je ne transigerai pas, il commence à recadrer la situation : « Mais d'abord vous venez là, vous me dites même pas bonjour... » Je coupe court : « écoutez, c'est interdit, point barre... Je suis venu ici spécialement pour me reposer, alors les bruits de moteurs de tondeuse là, c'est non... Maintenant, vous êtes prévenu... Si vous allez pas ailleurs, j'appelle les flics... – Mais appelle-les ! Je les connais, c'est mes amis ! ... » Je répète : « Voilà, je vous aurai prévenu... » et je m'écarte... Il va ailleurs, plus bas dans le parc, puis au bout d'un moment le bruit s'en va. Évidemment, le moment reposant est un peu gâché... Il me faut bien 15 minutes pour retrouver mon calme, mais j'obtiens la paix.

On remarque ici que le recours à une règle claire (en l'occurrence la loi) permet de couper court aux discussions interminables. Cela permet aussi de maintenir un cadre formel et rigide et d'éviter ainsi les déformations, reformulations, tentatives de recadrages faites inévitablement. La loi est dure mais c'est la loi, et surtout, elle ne se discute pas à l'infini. Pour autant, certaines règles, du code de la route par exemple, supporte quelques modifications :

J'arrive en voiture dans une rue étroite (Henri Gonnard). Un jeune homme arrive assez vite en face, en sens inverse. Je fais un geste, levant les bras et ouvrant les mains pour dire « non mais ça va ? Y a un problème là ». Pas de réaction, le type reste dans sa voiture immobile le regard fixe. Je recule pour le laisser passer, car je ne suis pas loin d'une intersection. J'ouvre la fenêtre à son passage. Il me dit, agressif « Quoi quoi quoi !? » Très calmement, je réponds : « Monsieur... Vous êtes en sens interdit là... vous le savez ? – Ouais et alors ?!... ça fait 50 ans que j'habite là moi ! – Vous le savez donc... » Puis il part.

Un ordre qu'on peut dire « paroissial » ou familial est revendiqué ici. Une règle basique du code de la route est contestée, par quelque chose comme un droit à arranger les règles pour son usage privé. Ce type d'arrangement avec la règle est une liberté prise, et pour laquelle une tolérance existe dans

certains contextes d'interconnaissance. Récemment, nous avons vu un homme se garer devant un garage en disant à une personne présente dans l'immeuble de klaxonner si besoin, car elle était à côté. Ces petits arrangements sont monnaie-courante en contextes familiaux. Mais évidemment, ils deviennent problématiques lorsque les membres de la situation sont plus nombreux et qu'un réglage public est requis. L'important est ici que la définition « paroissiale » de la situation (Lofland, 1998) ouvre la porte à une redéfinition bien plus large de l'ordre. Si les arrangements peuvent permettre de s'arranger plus simplement avec la rigidité légale, ils peuvent aussi produire et performer un autre ordre, l'usage finissant par devenir habitude, par faire foi. Les arrangements avec la règle peuvent aussi témoigner d'autres ordres, d'autres cadrages, comme dans les contextes délictueux ou délinquants.

A l'angle de la rue Franche Amitié, je passe avec mon chien, il est 19h45, vendredi. Je passe sur le trottoir qui est assez étroit et sur lequel des chaises sont disposées face à la rue (aujourd'hui des tables). Un nouvel établissement avec des jeunes de 22 ans, capuches, survêtements, sacoches. Ils ont tendance à regarder la rue d'un air de propriétaire, prenant parfois la pose, allongés sur un quad sur le trottoir, ou affalés sur des chaises. Deux jeunes jouent au foot dans ce tout petit espace. Au moment où je passe, l'un tire dans mes jambes avec force. Surpris, je dois dire quelque chose du genre « Non mais ça va pas ? » L'autre répond, narquois : « Ah... il a voulu faire un petit pont... il a voulu faire un petit pont ! ». « Il aurait fallu demandé avant, s'il était joueur... » dis-je courroucé. « Hein ? » « Vous auriez dû demander avant si j'étais joueur !? » d'un air fort qui reste sans réponse. Je poursuis ma route.

Nous parlons de contexte délinquant, car certains de ces jeunes y sont liés. Un jour, au même endroit, je vois l'un d'eux crier « Skoda Skoda ! » et s'en aller en courant derrière le bâtiment, à la venue d'une voiture de police de cette marque tchèque. Aussi, des trafics de stupéfiants, sont souvent démantelés à cet endroit, comme nous le disait le directeur de la police municipale du quartier lors d'un entretien qu'il a eu la gentillesse de nous accorder. Pour en revenir au fonctionnement interactionnel de la situation, on voit qu'il y a ici une intimidation cachée de façon narquoise sous un acte ludique (manipulation de cadre), petite agression bénigne mais avant tout interactionnelle. C'est une forme que nous retrouvons régulièrement, dans le cas de jeunes qui s'approprient l'espace pour le besoin de leur activité délictueuse. En donnant un « camouflet interactionnel » à des personnes considérées comme intruses, ils dissuadent le passage à cet endroit. Ces petites intimidations latérales de dissuasion ne sont pas des menaces ouvertes – à ce titre punissables – et restent ambiguës. Elles peuvent ainsi toujours être niées au besoin. A peine un mois après, ces jeunes quittaient la place.

La situation suivante se déroule dans un quartier moderne de grands ensembles (Tarentaize) situé à

deux cent mètres de la précédente. L'accroc est plus direct et le protagoniste plus jeune et inexpérimenté. Le même schéma a cours. L'offense a bien lieu, mais une marge subsiste pour ménager à la situation un autre cadrage éventuel. L'adresse demeure ambiguë et ainsi contestable.

Jeudi 13h20. Rue Jo Gouttebauge – dans le quartier HLM de Tarentaize, je passe à côté d'un groupe de 4 jeunes Maghrébins de 16 ans qui restent sous une arcade. Le jeu de regards a été subtil : je regarde suffisamment longtemps pour montrer que je les vois, mais pas longtemps au point de « forcer la situation » et d'en enclencher une autre (d'offense). Ils parlent fort. Au moment précis où je dépasse le groupe, l'un s'écarte et s'approche subitement de moi de façon perpendiculaire (ni frontalement, ni par derrière) en criant « Hein... je te lui mettrai un coup de batte de baseball à ce fils de pute ! » Il me hurle quasiment dessus, mais l'ambiguïté est extraordinaire. Il s'adresse à ses copains, tourné vers moi, tout en parlant vraisemblablement de moi à la troisième personne. Il s'agit d'une intimidation, ce qui me donne à penser que ces jeunes dealent (ou guettent), et contrôlent les présences dans le quartier. J'en reste interdit. Il y a une nette intrusion dans ma sphère proxémique, corporelle et sensible. L'intimidation est claire, mais reste ambiguë, ce qui fait que je ne peux pas vraiment y répondre (et je n'y réponds pas malgré une hésitation), sauf à rendre pertinente cette adresse et à m'embarquer dans l'interaction (manœuvre dissuasive en ce sens). Il faut aussi dire que ces pratiques (d' « attaques de la ligne de communication » comme dit Goffman) m'atteignent désormais assez peu affectivement - alors cela m'aurait fait peur il y a vingt ans, comme je pense que cela terrorise encore d'autres jeunes. Mais il y a vingt ans, je ne serais pas passé par ici avec cette confiance publique, ou j'aurais produit un engagement fébrile, ou simplement changé de trottoir.

A cet endroit, il y a presque toujours un groupe de jeunes, hiver comme été. Nous avons assisté plusieurs fois à des sifflements et des cris à l'entrée du quartier, faits par des guetteurs prévenant du passage d'une voiture de police. La situation suivante est une « modalisation » d'un tout autre genre. Le jeune homme utilise toujours un cadrage ambigu, s'adressant à nous indirectement, mais son contenu n'est pas l'intimidation. C'est au contraire un registre théâtral étrange, grotesque, qui est mobilisé.

Mercredi 20/03/19. Arrivée à la rue Neyron, par les escaliers du passage Clairvivre. Un gamin de 16 ans est là. Je m'arrête pour regarder les travaux des escaliers, admirer la vue, restant dos tourné au carrefour. L'échange de regards est insistant avec le jeune, mais conservant le bénéfice du doute. Je prends soin de border mon engagement sur la contemplation du paysage et de la vue. Un autre arrive : « Oh, lui j'l'ai jamais vu par ici... » et puis bien fort en criant sur le mode spécifique du jeu et du chahut : « 99 bis²⁷³ !... 9-9 bis ! » Je suis toujours dos tourné, je me retourne et le regarde sans ciller. Il a 16 ans, il maintient le regard de longues secondes. « Bonjour » je dis. « 99 bis ! » dit-il d'une voix chantée qui déraile dans l'aigu, avec une théâtralité très appuyée. « Vous voulez me parler ? » dis-je, « ah, il me semblait bien... ». « Oh vous êtes flic ?! Oh, vous êtes du 99 bis... 2^e étage, les stups, non ? – Tu t'y connais pas trop en flic toi... », et il continue son cirque : « 99 bis ! » Je dis, « tu pourrais dire bonjour et au revoir comme tout le monde ! » L'autre jeune, qui est resté muet jusqu'à présent : « Ah l'écoutez pas Monsieur, il est con... Allez bonne journée », et l'autre de continuer « Oh les stups... Ah... 99 bis ! » Je file, et je remonte cette rue assez délabrée. Il y a beaucoup de nom arabes sur les

273 L'Hôtel de Police de Saint-Étienne se trouve, c'est notoire, au 99 bis cours Fauriel.

boîtes aux lettres. J'arrive Place Fourneyron et j'attends le tram. Un jeune de 16 ans parle au téléphone puis avec ses amis, si fort, qu'autour on ne rate rien. Il raconte, visiblement avec fierté et d'un ton péremptoire, son nouveau travail de plaquiste à ses copains qui ont l'air encore lycéens. Et puis un type âgé arrive, très saoul, il péroré. Il a l'air Roumain ou Rom, il boit de la vodka (liquide transparent), il va et vient, et crie tout seul dans une langue étrangère « Zobi ! ... z'aime pas... Ah Ben ali... oh zobi ! » Il passe et repasse devant l'arrêt de tram en se donnant en spectacle pendant de longues minutes. Je finis par lui dire, un peu excédé : « Ok ça va, on a compris... ça suffit quoi ! – Quoi, qu'est-ce qu'y a ? – C'est bon là... vous êtes là à parler tout fort, à crier... Et ben c'est bon, on a compris, vous nous saoulez... » Échange un peu tendu : « Quoi ?! Qu'est-ce tu veux ? » Je répète. Il dit : « T'es pas content ? Va te niquer ! » Et puis il change de registre en riant : « Oh mais toi... beau gosse hein ! » et il rigole. Pendant l'interaction, les jeunes et le fier plaquiste semblent amusés. Ensuite, il s'assoit un peu plus loin et continue à pérorer seul, plus bas.

Cette accumulation de scène de la vie urbaine peut surprendre. Les défenseurs et promoteurs d'une bonne image de la ville, diraient que cela ne communique pas un message très positif. Mais ces scènes ont bien lieu, à certains endroits, dans des quartiers pauvres, en partie composés d'étrangers et d'immigrés. On pourrait imaginer qu'elles se déroulent plutôt en périphérie, dans des quartiers populaires excentrés. Mais ce n'est pas le cas. Ici, la distinction ville / faubourg n'est plus vraiment pertinente. Il s'agit précisément d'une « ville-faubourg ». Entre des comportements provocateurs, facétieux et des pratiques délinquantes, il y a plusieurs pas, qui ne sont pas forcément franchis, heureusement. Nous saisissons seulement des situations et interactions sans connaissance précise de l'activité des personnes qui y prennent part. Pour autant, ces situations ne sont pas vraiment des échanges de civilités. On voit clairement que la limitation (civile) de l'attention et la considération des autres n'est pas au cœur des préoccupations des acteurs. Ce sont cependant des cadrages spécifiques de la relation mutuelle, qui témoignent de cours d'actions spécifiques avec lesquels la coordination n'est pas évidente. Difficile d'en vouloir aux protagonistes, très jeunes pour la plupart, dominés et pauvres sans doute, et difficile de dire que nous n'en ferions pas autant à leur place. Mais on voit que les situations ordinaires de la vie publique s'organisent forcément avec eux, plus ou moins facilement. Une autre situation montre une sorte de coupure entre deux publics et deux mondes.

Jeudi 17h45 face à la BU. Du monde sur la place et le parvis, dispersé sur une bonne partie de la place. Des étudiants pour la majorité, des jeunes en tout cas et une ambiance, disons urbaine, de « monde », qui me fait plaisir (on se sent quand même mieux avec des gens autour). Les gens sont assez statiques, signifiant par là leur simple souhait et plaisir d'être-là, leur intention et donc leur désir d'être ensemble. La dispersion est plutôt homogène, par petits groupes, petites grappes de quelques étudiants. Un signe qui ne trompe pas sur l'urbanité et l'aspect central du lieu : la présence d'un témoin de Jéhovah avec son panneau JW.ORG, et ses feuillets « La tour de

garde » (ils sont toujours à des endroits très passants, Jaurès, Hôtel de ville, Peuple, une fois vus à Fourneyron, sur le bord de la place vers République). Je traverse la place avec plaisir, en diagonal comme d'habitude et au moment de m'engager dans cette traversée plaisante, j'aperçois trois jeunes Maghrébins (13 ans au plus), assis sur un petit gradin faisant face au rassemblement, un peu comme les bergers d'un troupeau ayant vue panoramique sur l'ensemble. Ils sont dans un « coin » de la place, écoutent un rap sur haut parleur et marmonnent leurs scansion graves de façon très solennelle. Leur immobilité frappe par rapport aux autres – ils sont en dehors du rassemblement, à l'écart. Autour d'eux, un vide de 10 mètres au moins. Je les regarde en passant. Il y en a un, petit, les yeux cernés et plissés, concentré à scruter et à écouter les paroles virulentes, dont je croise le regard théâtralement mauvais en passant, j'entends « comment tu me regardes toi ! » dit suffisamment fort pour être entendu, mais pas suffisamment pour que je sois pris à parti et tenu de répondre.

Le petit groupe des jeunes adolescents montre une attention excessivement focalisée par rapport aux autres. Alors que les autres vaquent, c'est comme s'ils s'astreignaient à recadrer le caractère diffus de l'engagement en imposant un registre frontal. Si on peut y voir des raisons civiques sous-jacentes – ils sont dominés et stigmatisés socialement, et trop jeunes pour participer à ce rassemblement, – la tonalité de leur engagement jure pour le moins, par son caractère très offensif, sur l'ambiance détendue de la place. L'intégration à une situation commune n'a pas lieu. C'est au contraire, une franche coupure qui est mise en scène.

Cette situation se déroulant dans la ville nouvelle de Rillieux-la-Pape, dans la banlieue lyonnaise, le montre d'une autre façon :

Rillieux, vers le Centre Chorégraphique National. J'arrive en avance, l'environnement est vraiment agréable, vert, arboré, calme, oiseaux, etc. J'attends, j'ai du temps, je flâne. Un jeune Maghrébin arrive, encadré dans sa casquette recouverte d'une capuche, avec de la musique forte sur son téléphone (une vraie agence cadrante). Le voyant arriver, je le regarde de loin. Il arrive sur moi et je suis planté au milieu du chemin de bitume entre les pelouses, me demandant si attendre ici ou ailleurs... Il me dit : « T'attends quelqu'un ? – Euh non... Pourquoi ? – Je sais pas t'as l'air bizarre – Ah bon ? – Attends, bouge pas, je vais t'envoyer une petite équipe... tu bouges pas hein ! » Finalement, après 10 minutes, toujours personne. Je prends cela comme une sorte d'intimidation « mi figue, mi raisin », une adresse familière et cavalière, un peu menaçante sur le ton ironique d'une aide apportée.

Ces petites épreuves de l'expérience publique signalent des territoires structurés pour des « équipes » et des « publics » (Goffman, 1973a ; Iveson, 2007), qui définissent la situation selon leurs besoins spécifiques (des guetteurs par exemple). Si cela est courant dans les quartiers périphériques populaires de grands ensembles, issus d'un urbanisme parfois qualifié d'anti urbain, en ville cela l'est moins. Mais en contexte de ville-faubourg, on voit que c'est la

question de l'articulation entre un « public » marginal et pauvre, et un « public » non marginal et non pauvre qui se pose. Et toutes ces situations ne sont que des frictions entre des définitions (ou cadrages) non coordonnées.

2.2.2. Le maintien de l'écart entre cadrages

Parfois, les différentes définitions de la situation sont maintenues à distance. Cela permet une coexistence sans interférence. C'est le cas dans la situation suivante.

Deux jeunes Maghrébins de 15 ans, passablement euphoriques (saouls peut-être), montent dans le train en gare de Saint-Chamond autour de 23 heures. Ils sont hilares, chantent, l'un d'eux se met à insulter tout haut les passagers de l'étage supérieur (il reste sur la plateforme entre les étages), et à insulter une femme avec des propos à connotation sexuelle. Leur focalisation et leur humeur est insaisissable, ils passent du coq à l'âne, du sérieux le plus sordide à des rires exubérants, de la chanson marmonnée, à des adresses provocantes à la cantonade. Ils perturbent l'ordre calme et réservé du wagon. Mais ils savent interrompre leur manège à temps – avant que l'intolérable soit reconnu par l'audience –, tout en se rendant suffisamment menaçants pour dissuader les réactions, bien qu'ils s'adressent de façon offensante au public du train. Le phénomène ne dure que les 8 minutes du trajet entre les deux gares, et se tasse à l'arrivée en gare de Châteaureux.

Dans ce cas, il y a certainement une part de méconnaissance des règles d'usage des espaces publics, et un mépris affiché à l'ordre de la situation. Les deux adolescents sont dans le même espace que les autres, mais pas du tout dans le même cadre. Ils se situent en marge (ils restent sur « la plateforme entre les wagons »). Cette position leur permet de tourner en dérision la situation, de la surplomber, tout en les maintenant en dehors de la situation en commun.

2.2.3. Recadrage ordinaire

Une autre scène intéressante a lieu sur le marché de la place Albert Thomas, marché essentiellement de Blancs. Elle illustre un recadrage interactionnel en règle. Quelques Roms font toujours la manche sur le marché, venant à la rencontre des clients au moment où ils payent, disant sur un ton suppliant « S'il vous plaît... » Un vieil homme, à l'étrange accoutrement (lunettes de soleil, une casquette avec un badge avec un drapeau français (peut-être un insigne militaire), déclare alors tout haut d'un ton enjoué : « Ah ! Regardez-moi ça... Et c'est sale comme tout, que ça a encore de la merde au cul ! Regardez-moi ça, c'est pas

croyable... » Le marchand s'amuse de la scène. Une femme qui fait également la queue dit : « Non mais Monsieur... on dit pas des choses comme ça ! On respecte les personnes ! On respecte les personnes, c'est tout ! » Elle s'emporte en criant d'un air définitif. Le vieux s'en va en ronchonnant. La femme a complètement recadré la situation sur des enjeux moraux, court-circuitant la moquerie du vieil homme. Elle a 45 ans environ, assez grande, des vêtements légèrement alternatifs, un *look* d'enseignante ou de fonctionnaire dans la culture par exemple.

3. Des offenses. Situation et « public » à l'épreuve.

Des accrocs plus graves surviennent parfois, rarement heureusement. Ils prennent la forme d'offenses qui appellent un processus de réparation au développement incertain. Nous avons rencontré quelques rares situations violentes, desquelles nous nous sommes toujours tiré sans encombres sérieuses, grâce, notamment, à un recours à l'entourage et au public alentour. Dans les cas présentés ici, il s'agit, comme presque à chaque fois, de personnes dominées, des jeunes souvent descendants d'immigrés, ou peut-être immigrés eux-mêmes. A la différence des situations précédentes, ces situations plus dures sont le fait de personnes plus âgées, entre 25 et 50 ans. Il y a un point commun entre ces situations d'agression et de violence. Elles entendent « réparer » des torts, ou fabriquer des situations « bénéfiques » pour ceux qui les déclenchent.

Un homme maghrébin, petite trentaine est dans sa voiture au feu rouge. Il crie à la cantonade. Sa voiture est à moitié avancée sur le passage piéton, et lui est à moitié sorti de sa fenêtre ouverte. Il insulte les gens qui passent sur le trottoir. Et « fils de pute » et re « fils de pute... » Il insulte une mère (40 ans) et son fils (6 ans) « Et vous sales Français, vous êtes des fils de pute ! » J'arrive, il est toujours à moitié sorti de sa fenêtre et je lui fais signe, une moue pour dire « ça va on a compris... vas-y mollo », sans arrêter de marcher. « Qu'est-ce qu'il y a toi ? Je sors et je te nique ta mère sale fils de pute... Viens, viens ! allez viens ! » Je suis « dégagé » de la situation, m'éloignant sur le trottoir, tournant un peu la tête et faisant mine de sourire. « Fils de pute, moi je suis avec une blanche depuis 10 ans... vous êtes tous des fils de pute... je vais te niquer ta mère... » Je me retourne et lui dis calmement « Mais j'ai rien dit... » tout en continuant mon déplacement. Après ses menaces et une longue hésitation, mais voyant probablement que je descends et poursuis mon chemin, il sort. Il descend un peu le trottoir vers moi, mais s'arrête au fur et à mesure. Je suis à moitié tourné vers lui, spécifiant que je ne l'ignore pas complètement, mais continuant ma progression vers le dehors de la scène doucement. Il répète sans arrêt « fils de pute ». Visiblement sa rage a une raison raciste. La femme avec son enfant est visiblement effarée, mais elle ne dit rien, elle continue à marcher, et s'arrête par intermittence (comme moi). Ça peut paraître étrange mais face à une telle situation, c'est assez naturel : il s'agit de ne pas faire comme si de rien (on est quand même sidéré – et il faut considérer la situation), mais il s'agit aussi de ne pas donner de crédit outre mesure à ce fou furieux qui n'en demande pas tant pour définir complètement une situation de rixe. En m'éloignant, je vois que des gens sont arrêtés, retournés, mais font mine de ne pas regarder. Dans cette situation, la fixation de l'attention est cruciale, potentiellement dangereuse, et donc l'inattention (du type « je siffle en l'air, l'air de rien ») est de mise. Il y a une adresse diffuse, à tous et à personne (dans ses mots), sauf que lui qui a jeté son dévolu sur moi en l'occurrence, car je lui ai adressé un signe. Dans la situation on se demande sans arrêt, s'il serait capable d'agresser physiquement quelqu'un, et lui aussi sans doute, d'où les hésitations, les siennes et celles des autres. Mais on fait comme si ça n'était pas pertinent, tout en étant vigilant.

L'étonnement face à la violence gratuite est la première réaction. Ensuite, il y a l'étonnement face à l'indifférence feinte, nécessaire pour faire face à la situation. En effet, face à un « fou », le mieux est de ne pas donner prise à l'interaction, de laisser passer l'orage. En fait, il n'y a pas vraiment de place

à tenir dans l'interaction, d'où l'éloignement de tous les protagonistes. L'ordre défini par le protagoniste conduit à un « ravage organisationnel » (Goffman, 1973b, p. 354). Avec des insultes dures et directes, c'est toute la normalité et l'ordinarité pacifique des espaces publics qui sont mises en cause. Mais que l'on réagisse ou non, on prend place dans une situation dans laquelle on est forcément insulté. Le fou semble exiger réparation d'un déshonneur abstrait. Si l'on ne répond pas, la définition situationnelle du fou a toute latitude. En répondant, on devient la cible potentielle, mais on considère cette personne en exprimant un désaccord face à un ravage organisationnel qu'on n'accepte pas totalement. Une autre possibilité est l'opposition frontale, relever le défi et entrer dans la rixe. En tout cas, entrer dans la situation est problématique !

Une situation aussi particulière est-elle intéressante pour notre enquête sur les cadrages et débordements des engagements dans les espaces publics ? Elle nous montre l'excès et une forme extrême de l'accroc, en donnant à comprendre qu'à certains moments l'horizon du plausible est la rixe, la violence physique²⁷⁴. On comprend le danger et la faiblesse de ce cadrage de l'engagement. Le danger de coups et blessures, éventuellement graves, est évident. Mais la pauvreté d'une telle situation et surtout son caractère largement fantasmatique est aussi clair. En effet, il n'y aura pas grand-chose à gagner d'une victoire en combattant, mais tellement à perdre potentiellement (la vie), qu'évidemment ces extrémités n'arrivent que rarement, sauf entre enfants, voire adolescents, ou dans des contextes très cadrés (les rixes entre supporters adverses par exemple).

Poursuivons avec une autre occurrence, physiquement menaçante également.

Un matin d'automne, il fait froid, je vais au bureau à vélo. Comme d'habitude, je ne conduis pas très bien, je slalome entre les voitures au feu. A un feu, je passe entre les voitures assez vite, une voiture me klaxonne, je ne sais pas tout à fait pourquoi, peut-être a-t-elle dû freiner pour me laisser passer. Je lève le bras en tournant la paume au ciel, l'air de dire « il est où le problème ? », et passe au feu rouge en poursuivant ma route. J'entends derrière moi un gros 4x4 de ville qui accélère comme un fou et qui part à ma poursuite. Effaré, je finis par m'arrêter sur le trottoir et par attendre le type. Le type en question, peut-être Turc, s'arrête en me barrant la route comme dans un film américain (alors que je suis déjà arrêté), et sort. Je dis avec une voix forte et assurée « Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez quelque chose ? – Qu'est-ce que tu m'as fait comme geste ? » Je lui dit que j'ai levé le bras, il croit que je lui ai fait un doigt d'honneur ou un geste obscène. Je lui dit que non, je remime le geste. J'ai une voix forte dans l'échange et je le vouvoie, comme je fais d'habitude dans ce genre de situations. S'il venait pour éventuellement en découdre, j'ai l'impression que mon attitude parvient à désamorcer la tension, à recadrer la situation. Je lui adresse directement la parole et entre dans le dialogue. J'explique aussi que j'ai toujours conduit comme ça en ville, et que je vois pas où est le problème. Il dit que c'est pas possible, qu'en plus j'ai fais ce geste, je lui dit que non, etc. Il repart. Je suis éberlué qu'un type

²⁷⁴ La rixe (et la guerre) sont souvent dotées d'une valeur positive (virile), en tant qu'épreuve de force individuelle ou de défense de l'honneur d'un groupe.

me poursuive en voiture comme il l'a fait, à cause de la mauvaise interprétation d'un geste...

On a ici un conflit de cadres. Notre définition de la situation est la suivante : à vélo, il est possible de suivre des règles de conduite prenant quelques libertés avec le code de la route, et d'avoir une expressivité spécifique, disons « latine » et réactionnelle. La sienne est : dans la ville et en voiture, le moindre doute sur un geste potentiellement offensant, exige de tirer au clair la situation et de demander réparation si besoin. Quitte pour cela, à rouler comme un fou dans la ville... On voit accessoirement, l'importance de la parole dans le recadrage de l'offense en échange d'arguments. La violence extrême que peuvent occasionner les interactions en voiture est un phénomène étonnant, mais bien réel (Katz, 1999). Un autre exemple similaire :

Je suis en vélo et je passe au feu rouge comme d'habitude. Une petite voiture monoplace, me rattrape et me dépasse en me frôlant dangereusement. Je crie puis rattrape la conductrice (50 ans) au prochain feu, et lui dit « Non mais ça va pas ! Vous auriez pu me tuer en me frôlant comme ça ! » La dame hurle : « Vous n'avez pas le droit de passer au feu rouge comme ça ! » Nous finissons par crier ensemble, puis nous nous séparons.

Dans ces situations, les protagonistes sortent de leurs gonds, sont débordés violemment par un comportement inscrit dans un autre cadre. Ils demandent réparation. C'est comme si le non-respect du code de la route (ou de l'honneur), atteignait leur personne (intégrité, dignité) en provoquant un débordement inacceptable. L'ordre de l'interaction change tout d'un coup de registre, à cause d'une définition de la situation concurrente faisant vaciller l'horizon civil et de paix ordinaire. Cela montre aussi la valeur cadrante qu'un ordre, même formel comme le code de la route, peut avoir. Ce type d'organisation formelle est un garde-fou contre des atteintes organisationnelles aux effets potentiellement incontrôlés. Comme disait fort justement Alphonse Allais, « une fois qu'on a passé les bornes, il n'y a plus de limites. »

Dans cette autre situation publique, un regroupement de cortège avant une manifestation, on voit que le cadrage « institué » de la situation est néanmoins débordé (par les marges). C'est un débordement qui passe presque inaperçu, mais dont l'action pourrait causer un « ravage organisationnel » (Goffman, 1991) en cas d'accident :

Samedi 9/03 14h15 – 15h. Manifestation de gilets jaunes, ambiance étrange, regards entendus. Une centaine de personnes, 95 % de Blancs. Le public me fait penser à un concert de Johnny, quelques marginaux, un handicapé en fauteuil avec un haut parleur « allez allez allez... » qui rigole, et qui est entouré, fait un peu la mascotte. Une scène surexposée dans laquelle tout le

monde se regarde en attendant. 2 hommes se font cérémonieusement 4 bises au milieu de tous. Des mines malmenées, revenues de tout, peut-être chômeurs, ouvriers, certains un peu alcooliques sans doute, marginaux. Au bout d'un moment, des petits groupes d'ados Arabes, Noirs et Blancs, arrivent. A côté, 3 jeunes de 15 ans et une fille de 14 avec une bière, ont une voix traînante au ton étrange, qui donne un « style défoncé punk » – elle a un parfum « bonbon haribo » très fort. Un grand groupe de jeunes Maghrébins de 13-14 ans passe au milieu. L'un saute en mimant un grand coup de poing. Un autre à un visage figé au regard terrible (j'en suis choqué), attitude qui me fait penser à un toxicomane. Ils vont et viennent, se jaugent avec un autre groupe, qui fait sauter des pétards. Ils finissent par jeter des pétards, au début dans les endroits vides, puis carrément au milieu de la place et de la foule qui attend. 3 hommes en jaune viennent leur dire d'arrêter... Mais ils reprennent et shootent au pied dans de gros pétards, qui atterrissent dans la foule. Cela pourrait bien blesser quelqu'un gravement au niveau de la tête. Ils finissent par partir en courant. Je suis un peu le cortège, des pétards explosent régulièrement. Une impression de danger et de malaise.

Nous avons ici une définition situationnelle structurée, avec une finalité précise et un profil d'engagement clair, et un autre profil d'engagement qui attaque clairement cette ligne d'action. L'hostilité envers l'engagement principal est affichée. Elle est le fait de jeunes adolescents en groupes. Leur action devient clairement dangereuse pour l'entourage. Ils sont alors rappelés à l'ordre (situationnel et public). La coexistence de ces deux engagements nous surprend, et surtout le danger réel que ces adolescents font courir aux gens en jetant des pétards dans la foule. On peut voir ici un relâchement normatif.

La situation suivante mérite un développement plus ample, car elle montre le rôle de l'environnement et du public dans le cadrage de la situation.

A Centre 2, je prends l'escalator, ou plutôt le tapis roulant en pente, pour monter à l'étage. Il n'y pas grand monde, c'est le soir. Deux jeunes, autour de 30 ans, sont accoudés chacun à la rampe de chaque côté, de façon légèrement décalés. En murmurant un pardon, je passe au milieu, il y a la place, et je ne souhaite pas attendre la minute trente que dure la montée derrière eux. Au moment de passer, j'entends et je sens qu'un des deux types crache avec force dans mon dos. Je sens vaguement quelque chose d'humide sur le bas de mes cheveux. J'arrête ma marche, et me retourne incrédule « Attendez, vous venez de me cracher dessus là ? » Il est affalé sur la rampe et saoul, je le sens tout de suite à son haleine, et répond avec un sourire : « Non, non... mais non, c'est pas moi... – Attendez, j'ai bien senti que vous m'avez craché dessus dans le dos... – Mais non, je ne vous ai pas craché dessus... Attention dit-il vous allez vous... » faisant mine de façon condescendante de m'empêcher de trébucher car nous arrivons en haut de l'escalator. S'en suit une longue conversation d'une dizaine de minutes durant laquelle, au milieu du magasin, je fais un scandale. Dès que je commence à entrer dans la « dispute », je fais un signe à un vendeur (qui se fait petit et s'éclipse) en lui disant d'aller chercher la sécurité. Je le redis à un autre, « non mais là, je vous demande d'aller chercher la sécurité, et rapidement... », tout en continuant la prise de bec. J'ai en effet posé un cadre, et les deux (l'un reste muet durant tout l'échange) sont pris dans le déroulement de l'interaction, dans l'ordre des échanges de parole. La difficulté, a été pour moi, de maintenir la situation hors violence – tout en les maintenant dans l'obligation de l'échange verbal, en parlant très fort et en exigeant réponse et réparation. Pour cela, il faut enclencher l'échange de parole et mettre l'autre en demeure de répondre – en s'organisant pour

que l'autre soit amené à répondre, à ne pas user de violence, idéalement à écouter bouche bée, bref à le clouer sur place. Je cherche donc à lui rabattre son caquet sur le terrain verbal, et non sur le terrain de la rixe où je n'aurais sans doute pas mes chances. Clairement, c'est le cadrage proposé par le jeune homme, et ce serait une suite relativement logique. L'enjeu de la « discussion » est d'abord de faire reconnaître à l'autre son geste – ce qu'il s'obstine à nier malgré l'évidence, mais ce qui me donne du champ pour renchérir, contester, et donc le clouer au pilori d'une argumentation basique (exprimer publiquement le caractère inadmissible de la situation). Il faut aussi conserver le cadre verbal strict, que le vouvoiement préserve (bien sûr, il tente de m'attirer sur son terrain, s'approchant, me tutoyant et me rudoyant d'un ton menaçant – ce que je rejette en disant, « attendez, je vous ai pas permis de me tutoyer, je vous vouvoie donc vous faites pareil ». Pour conserver et renforcer ce cadre, il me faut aussi attirer l'attention en parlant fort, et même très fort, ce qui a pour but d'interpeller le public, de faire « une scène » (littéralement), assignant à l'autre une place qu'il ne peut plus quitter, le rôle de l'engueulé, du « gamin » qui « crache sur les gens ». Voilà le cadre que je construis pour l'interaction. C'est la première fois que cela m'arrive, et je suis choqué. J'en fais donc des tonnes, me mettant en scène « Non mais j'en reviens pas – me faire cracher dessus, comme ça ! Dans le dos ! Mais on est où là ? », prenant à partie l'atroupement qui se fait (mais très à distance), ainsi que les deux vigiles qui mettent bien 5 minutes à arriver : « On se fait cracher dessus dans votre magasin ! Vous trouvez ça normal vous ? On vient faire ses courses tranquillement, et on se fait cracher dessus... Non mais je rêve là ! » Bien sûr, l'autre continue de nier (c'est la faiblesse de sa position) – le gars de la sécurité dit : « Non mais on n'a pas vu ce qui s'est passé Monsieur... – Ah oui, et ça alors, c'est quoi (montrant mon blouson « c'est moi peut-être ? ») Je vois bien que se forme un atroupement autour, mais à distance. L'autre ne fait plus le fier depuis un moment, il est cloué sur place. Quand à son comparse, il reste sans rien dire (le cracheur est blanc, cheveux longs et habillé en jogging d'un club de foot italien, l'autre a le teint mat, peut-être Antillais). Je m'énerve progressivement, élevant la voix progressivement, jusqu'à monter un véritable scandale. Plus je prends conscience de ce qui s'est passé en le disant à la cantonade, plus je perds contenance. Et en effet, c'est bien le but de l'opération, donner à la situation un sens qui la rende intolérable (recadrage) : « Non mais je suis fou ! Je me fais cracher dessus ! On se fait cracher dessus dans ce magasin, vous voyez ? » Je vois une femme qui acquiesce à distance. L'autre ne sait pas quoi faire, il n'en croit pas ses yeux. Il pensait passer un bon moment, éventuellement se faire une petite bagarre, il a droit à un déculottage sur la place publique. Au bout d'un moment il me dit : « Non mais... vous voulez quoi en fait ? Vous voulez de l'argent ? C'est ça ? » Bien sûr pour que la scène tienne, il faut sans arrêt recadrer les choses en place la scène (« Attendez, on se connaît pas... vous ne me tutoyez pas... ») Il s'agit bien de rester sur la crête de l'argumentation, de cette controverse-là – du « vous m'avez craché dessus, que l'autre dénie ». J'ai partie gagnée dans ce cadre-là. Il faut s'attacher à ne pas ouvrir certaines perspectives (grossièretés ou menaces) Je menace de faire du bruit autour de ça, hurlant que c'est « inadmissible ! », de faire en sorte que ça se sache (« faites moi confiance, ça va se savoir... Dans ce magasin, on se fait cracher dessus sans raisons messieurs dames ! » Puis m'adressant aux vigiles : « Et vous, vous dites rien ! Non mais je rêve... » Les gars de la sécurité (dont un reste en retrait sans rien dire) sont dépassés. Ils ne savent pas comment arrêter le scandale, désamorcer les choses « Calmez-vous Monsieur... ça va... » « Me calmer ? Non ça va pas, justement. Vous trouvez ça normal, vous, que je vienne comme ça tranquille faire mes courses, et que je me fasse cracher dessus, dans le dos, sans raisons ? Et bien non je me calmerai pas... non non non... C'est tout simplement inadmissible... Inadmissible ! » Et l'autre de rester bouche bée. « Je vais faire une réclamation... je n'accepte pas de me faire cracher dessus comme ça... Bon, vous allez quand même les virer ces deux-là... Vous n'allez pas me dire, qu'on peut comme ça cracher sur les gens, et s'en tirer à bon compte, continuer à faire ses courses comme si de rien n'était ? » « Mais monsieur, nous on n'a pas vu ce qui s'était passé... » « Et ça alors, c'est quoi ? » « Non monsieur, on ne peut pas se prononcer... » La sécurité n'est pas à l'aise non plus. Je suis furieux. « Bon alors on fait quoi... » Je réfléchis et me dis que quitte à poursuivre la situation, je dois donc demander des excuses. « Vous aller me faire des excuses ». Je crois me rappeler qu'il les fait du bout des lèvres (la sécurité intervient pour enjoindre l'autre

à faire ses excuses). Je crois dire quelque chose, « Ok, je les entends... je ne sais pas si je les accepte mais je les entends... » Puis pour continuer, je dis – parce que l'autre s'en tire à bon compte finalement – « Bon ok, et maintenant vous allez me serrez la main... pour qu'on en reste là... » Il le fait, mais au moment de serrer, sa main se tourne et il fait quelque chose comme un petit cri malin, l'air de dire, « et non, je ne te serre la main pas à la régulière... », manière de « reprendre la main » sur la situation. Certes, c'est un peu forcé ce serrage de main, mais je ne savais pas comment clore la situation (c'est une erreur) – ses simples excuses du bout des lèvres ne me paraissaient pas suffisantes. J'en fais encore des tonnes sur le fait que ces deux grossiers personnages puissent continuer à faire leurs courses comme si de rien n'était « Et bien, on est dans un drôle de magasin hein ! On peut venir cracher sur les gens et continuer à faire ses courses, ça alors ! ». Un public clairsemé est toujours là à bonne distance. Les deux protagonistes, après un bon quart d'heure s'éloignent... Je pars avec la sécurité pour faire la réclamation, et ne m'arrête pas, je poursuis dans la même veine « non mais c'est fou, c'est inadmissible, je ne l'accepte pas. Je veux voir un responsable... – Non, mais y a pas de responsable dans le magasin... – Je veux faire une réclamation... faites moi confiance ça va se savoir... »

Cette situation a été pénible, car se faire cracher dessus est une offense particulièrement humiliante²⁷⁵. Si cela nous était arrivé il y a dix ou vingt ans, nous n'aurions pas réagi de cette manière. Les deux hommes s'attendaient peut-être à ce qu'on se retire sans rien dire, ruminant notre humiliation et notre impuissance. Clairement, recadrer la situation sur le terrain de l'échange verbal nous permet de faire face, de restaurer une capacité d'action, de recadrer. Les autres, sont visiblement sur un autre registre (et peu compétents sur celui-là). Cette scène montre l'enjeu qu'il y a autour du cadrage d'une situation et du rôle d'un public pour sa ratification. Au fond, c'est une scène *pour* ce public. Il s'agit de ne pas prendre le cracheur à parti (en l'insultant par exemple), car ce serait renchérir sur le terrain de la chaîne des offenses, engager la riposte et les insultes, puis éventuellement en venir aux mains. Effectivement, étant offensés nous offensons en retour, puis il se dit offensé et répond en nous offensant, etc. Il s'agit donc de rester sur le terrain de la dispute verbale. Pour ce faire, la prise de recul scénique, pour la montrer comme un objet à un public, est cruciale : « Vous m'avez craché dessus ! J'en reviens pas ! On vient faire ses courses tranquille, et on se fait cracher dessus dans ce magasin... » Niant l'évidence²⁷⁶ – s'il reconnaît les faits, cela enclenche une obligation, excuses, réparations éventuelles, etc. – il reste enfermé dans ce déni (« Vous m'avez crachez dessus là ? – Mais non... »). En transformant la « chaîne d'interactions » gestuelles et violentes – qui appelait la rixe – en chaîne d'interactions discursives, nous recadrons l'offense autour d'un enjeu de sens. Sur ce terrain, nous avons partie gagnée, car cela met en évidence la faute commise, l'intolérable de la situation, et justifie la demande de réparation. Il s'agit

275 En fait, il s'agirait d'une « voie de fait » ou « violence légère » pouvant entraîner une contravention de quatrième classe et une amende de 750 € maximum.

276 Cette dénégation est au passage significative de la conscience qu'il a de l'« injustifiable » de son geste. Cela ne peut être reconnu publiquement dans une argumentation. Cela implique de sa part une posture cynique (« Non, mais c'est pas moi... ») significative d'une extériorité par rapport au sens commun.

donc de mettre en scène l'exigence de réparation (ce dont il n'avait pas conscience, se croyant maître de la situation). Pris au piège en quelque sorte, il s'en rend compte au bout d'un moment lorsqu'il dit « vous voulez de l'argent ? c'est ça ? » Il comprend qu'il y a une éventuelle réparation à apporter. Son cadrage de départ (devant mener à la rixe) est défait.

On peut aussi voir dans cette situation l'ambiguïté de son cadrage normatif. L'offenseur et son acolyte sont dans leur propre cadre, nous sommes dans le nôtre, quelques personnes s'intéressent à la scène mais de loin seulement, acquiesçant du bout des lèvres pour quelques-uns, les deux vigiles refusant de prendre partie. L'ordre de la situation demeure instable et indéfini. Nous n'y rétablissons qu'un ordre ponctuel qui s'évanouira avec notre départ, laissant revenir une « configuration de rôles » incertaine, lâche. Ces différentes scènes de la vie publique montrent des situations où la norme du lien civil ordinaire est débordée, puis rétablie sur le terrain verbal.

4. Les aventures de la conduite des « unités véhiculaires »

4.1. Des formes de co-opération véhiculaire.

Les frictions, ruptures de cadres et offenses ne sont pas toujours aussi aiguës et frontales, heureusement. Les accrocs prennent plus couramment des formes beaucoup plus subtiles et légères. Ils se jouent aussi dans les déplacements quotidiens, dans la conduite des corps en mouvement, que Goffman (1973b) appelle « unités véhiculaires ». L'écrivain Michel Del Castillo, dans un roman se déroulant en France pendant la guerre d'Algérie, décrit une expérience qu'il a dans un quartier populaire de Paris. Cela résonne avec nos observations :

« [J]'étais allé au cinéma dans une petite salle cachée derrière les grands boulevards. Lorsque la séance a pris fin, il devait être cinq heures. La nuit glissait. Encore ému par le film que je venais de voir, j'ai longuement marché, comme je le fais si souvent en pareilles circonstances, tout en réfléchissant. Une heure plus tard, je me suis retrouvé dans un dédale de ruelles populeuses, au pied de la butte Montmartre. [...] [J]e n'ai réussi qu'à m'enfoncer davantage dans ce réseau serré d'étroites ruelles bordées d'immeubles lépreux. Une foule dense, pauvrement vêtue, composée en majorité d'étrangers circulait, me bousculant, m'écartant avec une sorte de hargne. Plusieurs fois, j'ai eu l'impression qu'on me dévisageait avec une curiosité mêlée d'animosité. Un jeune homme, à l'abri sous une porte cochère, m'a même fixé avec une telle insistance que j'ai instinctivement pressé le pas. » Ibid. p. 111.

Il décrit ailleurs, toujours au travers d'une marche urbaine, les raisons d'un comportement orgueilleux et vindicatif, qui poussent à « bomber le torse ». C'est une sorte de revendication civique, en situation de dominé et d'étranger, qui est décrite.

« Durant son trajet jusqu'au vieux pont, mon père défilait en brandissant un invisible étendard. A l'époque, celle de l'Occupation, la raison de cette marche, ponctuée de coups de chapeaux et d'œillades meurtrières, m'échappait tout à fait. J'attribuais ce besoin de parader à une bizarrerie de son caractère. Il voulait, imaginai-je, braver ses concitoyens en leur montrant qu'il n'était pas, malgré les apparences, un vulgaire menuisier [...]. Quand il se lançait [...] dans son orgueilleux défilé des dimanches, je doute que les habitants de Lodève y aient vu ce qu'il voulait qu'ils vissent. Il souhaitait leur montrer la République, l'idéal Socialiste. Eux ne voyaient qu'un petit homme sombre de peau, vêtu d'un costume râpé, qui dégringolait la vieille ville en bombant le torse. » Del Castillo, 1991, p. 36.²⁷⁷

²⁷⁷ La première page du roman *Bel-Ami* de Maupassant représente une situation proche : « Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. [...] [E]t il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette. Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelqu'un, les

Quelques courtes notes de notre carnet ethnographique rendent compte de situations d'accrocs véhiculaires. Ce sont souvent de petites notes, car il s'agit de courts moments. On remarquera que l'équipement (le trottoir) joue souvent un rôle important.

Un type, 30 ans, le menton très haut, arrive et sa trajectoire coupe la mienne progressivement mais sûrement. Je lui donne un petit coup avec l'avant bras lorsqu'on se croise, tout en disant « excusez moi... » Il se retourne, surpris, me regarde, laisse passer une seconde et dit « c'est pas grave ». Le geste volontaire et un peu théâtral de laisser passer, d'endosser une attention courtoise pour les autres dans la circulation, semble assez rare ici.

Une camionnette passe dans la rue Henri Gonnard, trottoir 50 cm, bruit et présence trop intense, violence interactionnelle. Une femme bottée de cuir (60 ans) me suis de très près, mais ne me dépasse pas. Je ralentis franchement pour la laisser passer, et faire cesser cette situation agaçante.

Ces petits agacements territoriaux et véhiculaires heurtent une attente ordinaire, qui veut que l'on marche aisément dans la rue, et que l'on co-opère cette aisance. Ici, nous avons différents acteurs qui produisent de la gêne (on voit que les véhicules à moteur y participent). Ces autres notes de terrain décrivent d'autres situations du même type, ainsi que certaines adaptations et réactions de notre part :

A Beaubrun. Un groupe d'ado sur un trottoir étroit. Fidèle à mon précepte : j'ai remarqué qu'en ne me poussant pas *a priori*, ça se passait mieux et que j'étais plus dans le ton. Le groupe (une dizaine) : un premier me touche légèrement l'épaule, puis un second. Rien de spécial non plus dans l'interaction. Comme si la norme était dans ces petits contacts et dans cette tension bien conduite et maîtrisée.

A l'angle du tabac de la rue la pareille, 3 jeunes, 18/20 ans, sont immobiles sur le trottoir ici très étroit. Je passe, décidé, estimant qu'un trottoir c'est d'abord fait pour trotter. Un des jeunes se déporte brusquement à ce moment, je manque de le bousculer : « hop là... pardon ! » dis-je d'un ton exagérément haut pour en souligner l'ironie. Il me semble entendre ronchonner derrière moi... Je tends l'oreille ostensiblement tout en continuant de marcher.

On voit ici certaines modulations que la coopération véhiculaire occasionne. Une conduite un peu rugueuse et virile, faite de dureté et de petits contacts maîtrisés, peut prendre une forme quasi normale, sorte de conduite sans encombre. Mais aussi bien, l'agacement peut induire un jeu des provocations, réparations et manœuvres pouvant conduire la situation vers des tours agressifs.

passants, les maisons, la ville entière, par chic de beau soldat tombé dans le civil. Quoique habillé d'un complet de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle cependant. [...] [I] ressemblait bien au mauvais sujet des romans populaires. »

https://www.ibibliotheque.fr/bel-ami-guy-de-maupassant-mau_ami/lecture-integrale/page1

Un matin – 8h15, à l'arrêt de tram Foy, un jeune est devant les portes, 20 ans, un casque sur les oreilles. Il se fait bousculer franchement par un homme d'une cinquantaine, sportif, crâne rasé, au fort accent stéphanois : « On laisse passer les gens ! » dit-il excédé.

13/02, devant la fac, je fais mine de traverser, le feu piéton est vert. Un gars arrive en voiture et passe, je suis pourtant engagé. Il me regarde de sa fenêtre légèrement ouverte avec des yeux assassins. Je dis avec détachement : « Le feu piéton est vert ; Monsieur... »

Conduite véhiculaire et conduite du regard vont de pair, l'une et l'autre se produisant ensemble, pouvant être corrélées, relayées, ou même décorrélées. Peut-être que la « normalité de la situation » n'est jamais aussi nette que lorsque la motilité du corps et du regard sont intégrées dans une situation complexe, avec des gens, des véhicules, du soleil, des enfants, des végétaux, une belle architecture et un paysage, une activité commerciale, etc. En situations denses, les conduites véhiculaires sont plus régulées, et les accrocs, s'ils arrivent, sont plus incidents. Ils sont rapportés à un ordre plus complexe, et peut-être engagent-ils moins l'amour propre. Une faible animation est plus propice aux disputes sur les appropriations. Rappelons-nous de l'étudiante que « l'animation rassure ».

Voici une expérience personnelle, qui date d'une douzaine d'années.

Dans le métro parisien, aux heures de pointe, la non-coopération véhiculaire est presque impossible. Une scène assez incroyable s'est déroulée à Lyon, à la sortie du métro de la Croix Rousse, à une heure de pointe : les couloirs de la station sont bondés, les gens jouent des coudes et s'extirpent de la situation, sans trop d'égards pour les autres. Je me fais un peu bousculer, et je fais pareil. Je dois changer de couloir pour sortir, et me retrouve moi-même à bousculer un homme à mes côtés. Celui-ci, s'arrête, me regarde et me dit très haut, excédé : « Pardon ! On dit pardon voyons ! »

Une autre note ethnographique : « Des gens me dépassent et se rabattent trop vite, m'obligeant à ralentir. Cela m'agace, j'y vois une infraction au « code de la route » des piétons. Il m'est arrivé de marcher volontairement sur les talons d'une personne qui s'est rabattue trop vite. Il s'est alors confondu en excuses, à ma grande surprise, ce qui semble aller dans le sens qu'il se sentait en faute. » Ces micro scènes arrivent souvent en ville. Récemment, à la sortie de la gare de Saint-Etienne, nous sortons avec les passagers du train. Dans les rues proches, les voitures sont un peu embouteillées. Un jeune dans une petite voiture fait ronfler son moteur au feu, semblant exprimer son impatience. Au moment où il passe, il ne respecte pas la priorité des piétons (leur feu est vert).

Des éclats de voix s'en suivent, une jeune femme rouspète, lui renchérit. Cette autre scène, il y a de nombreuses années, nous a marquée :

Nous attendons nombreux au feu piéton pour traverser l'avenue Garibaldi à Lyon, au niveau de la rue de la Part Dieu. Au signal, les piétons s'engagent, ainsi qu'un vélo. Celui-ci renverse une jeune femme en plein milieu. Il reste interdit. La femme se lève furieuse en criant, elle lui donne un coup avec son sac à main, bouillante de colère, ce à quoi il répond en criant aussi. Nous assistons avec d'autres piétons à cette scène surréaliste, qui fait irruption dans le quotidien le plus ordinaire.

Dans cette collection de vignettes, nous avons à faire à des usages non-coordonnés, à des incompréhensions, des disputes, des rappels à l'ordre. Ces problèmes n'engagent pas les seuls passants, mais aussi les équipements matériels, la voirie, les trottoirs, les parcours dans le métro. Ces conduites véhiculaires non coordonnées, proviennent-elles de contextes où les entités sont considérées comme autonomes (les voitures et les gens, les différentes classes sociales, les passants et « les gars du coin de la rue », etc.) ? Ou bien sont-ce seulement les arrangements et le dialogue qui ne sont pas immédiatement accessibles²⁷⁸ ?

4.2. Ajustements de la « co-opération » véhiculaire

L'enquête a produit une réflexivité sur nos propres usages ordinaires de la ville. Nous nous sommes rendu compte au bout d'un certain temps, que nous cédions le passage un peu trop souvent, au point que cela en devenait gênant²⁷⁹. Nous nous en sommes rendu compte indirectement. En effet, l'usage urbain normal et habituel veut que les trajectoires respectives se coordonnent « naturellement » par la cession systématique du passage, par le premier à remarquer la présence d'une autre personne sur sa trajectoire (Relieu, 1996). Goffman (1973b) et Lofland (1998) ont identifiés cette conduite civile de base sous les noms de « coopération véhiculaire » et de « motilité coopérative ». Mais ici, dans notre usage quotidien de la ville, nous nous sommes rendu compte que la gestion des trajectoires ne

278 L'une des explications classique apportée à la hausse des incivilités dans la période contemporaine, serait une perte de la solidarité sociale inhérente aux sociétés avancées (Roché, 2004).

279 L'accessibilité inconditionnelle des espaces publics souffre des variations mais reste au centre de ses « raisons ». Rappelons-nous Yazid disant « cet espace, il est autant à eux qu'à moi ! » Une sorte d'égalité est donc attendue en droit dans l'usage des espaces publics. Le refus d'endosser une position subalterne est normal et courant. Ce refus des positions subalternes n'a pas cours avec la même vigueur dans tous les espaces (par exemple dans le monde du travail). Les espaces publics sont donc les espaces de la performance et de la vérification des égales dignités citoyennes.

correspondait pas à cette norme. Nous avions à éviter des passants, signe que notre réglage n'était pas adapté. Une impression désagréable d'être repoussée des trottoirs s'est fait jour, ajoutant à l'inconfort des trottoirs étroits.

La constatation de notre cession récurrente du passage, nous a rendu intelligible cette action précédemment inconsciente, automatique. Nous nous sommes rendu compte que si cela arrivait, c'était que le « réglage » normal pour nous (selon lequel le premier à voir l'autre se déplace pour laisser le côté du trottoir à l'autre), n'avait pas vraiment cours ici. Notre habitude n'était pas adaptée à l'environnement. Nous avons dû réfléchir sur notre usage et l'actualiser. Nous avons alors constaté que beaucoup des personnes qui ne remplissaient pas cette « coopération » étaient des hommes, dont l'apparence semblait dire une appartenance populaire. Nous avons alors compris qu'ils ne mettaient pas en œuvre cette « motilité coopérative ». Marchaient-ils donc tout droit sans se préoccuper des autres ? Nous avons donc changé notre norme de gestion véhiculaire, en nous adaptant à ce nouveau principe, qui veut que la cession du passage n'est pas automatique. Après tout, pourquoi toujours céder la priorité si cela n'est pas réciproque ? Il est vrai, que lorsqu'on ne s'écarte pas à la vue d'un piéton qui arrive en face et qu'on maintient son cap, l'autre finit bien (presque) toujours par s'écarter. Il est donc vrai, que l'on peut pratiquement garder son cap sans percuter les autres passants, car ce sont eux qui prennent alors en charge (contraints et forcés), le « changement de couloir » (Goffman, 1973b).

Ce qui constituait une action incorporée allant de soi, s'est mis à devenir un objet de réflexion. En effet, remettre en question cette norme pratique et apparemment anodine, ouvre un certain nombre d'interrogations sur la simple action du passage en ville, sur les places respectives, leur coordination et les raisons soutenant ces actions. En changeant l'action, on change aussi la situation, on réinterroge les raisons de son ordre, le rôle des usagers. En effet, faut-il garder son cap en toute circonstance et s'imposer un peu grossièrement en toute circonstances ? Faut-il céder le passage à certaines catégories de personnes (personnes âgées, femmes enceintes, enfants) mais pas à d'autres ? En ouvrant cette toute petite « boîte noire²⁸⁰ », c'est une intelligence de l'action (si limitée soit-elle) qui apparaît. On peut, par exemple, concevoir d'imposer à certains la cession du passage, en se mettant sciemment sur leur trajectoire. Ce qui s'est passé en réalité, c'est que nous avons conservé globalement la norme de l'automatisme de la cession du passage au premier coup d'œil, sauf dans les cas où nous percevons une absence de réaction en face apparemment préméditée²⁸¹. Autrement

280 Nous renvoyons à la note 47 p. 78, qui en donne une définition.

281 La situation typique inverse existe. Lorsque deux personnes se cèdent mutuellement le passage, elles peuvent

dit, si l'on voit que l'autre a vraisemblablement identifié notre présence sur sa trajectoire mais qu'il n'y réagit pas et se maintient sur le même « couloir » que nous, alors nous pouvons choisir d'en faire autant.

On comprend que cette expérience a reconfiguré notre perception du passage en ville – et donc en un certain sens, le passage en ville. En effet, nous n'aurions pas eu l'idée de vérifier si l'autre coopérait bien à la motilité véhiculaire, ni même envisager de ne pas nous écarter, si la coopération véhiculaire était restée la norme. Mais notre usage a ici légèrement changé. Le fonctionnement est désormais le suivant. Il y a d'abord un premier regard de loin (comme dans l'ancien système). Mais si l'évaluation remarque un air pas trop arrogant (premier critère) ou que la personne s'écarte (deuxième critère montrant qu'il coopère), alors nous répondons en participant à la « coopération véhiculaire » – pourquoi pas avec un peu d'affectation, en s'écartant plus qu'il n'en faut, afin de bien montrer qu'on laisse le passage²⁸². En revanche, si l'on voit que l'autre a un air arrogant, qu'il ne s'écarte pas malgré son avancée, on peut alors considérer qu'il est engagé dans une perspective concurrente. Décider de ne pas s'écarter, c'est en quelque sorte démontrer en pratique la nécessité de cette coopération, en conduisant la non coopération jusqu'à sa limite (se retrouver nez à nez). On peut même envisager une option particulièrement perverse (de quasi sabotage) : viser de loin une trajectoire qui arrivera sur la personne au moment de la croiser, très progressivement, alors même qu'on est, à distance, dans un autre couloir. Cela rend le choix des trajectoires par avance inopérant.

« Tenir le haut du pavé » ou « céder le passage » peut être corrélé à un enjeu symbolique de position (sociale). Rappelons-nous que Blandine se disait « bronquée » par les passants. En ce qui nous concerne, nous avons ajusté notre pratique au contact d'usages essentiellement mis en œuvre par des personnes typiquement défavorisées socialement. L'expérience des petites vexations interactionnelles est plus courante pour les dominés et stigmatisés. Et dans cette expérience, un savoir spécifique s'acquière (l'identification de ses enjeux et ressorts), et avec lui une compétence pour en jouer. Il y a semble-t-il des manières spécifiquement « populaires²⁸³ » de passer, et de

s'empêcher de passer en changeant et rechangeant de couloir pour laisser passer l'autre – qui en fait autant. L'excès de politesse aboutit en ce cas à un grippage de l'action.

282 Tout récemment. Il y a une poubelle au milieu du trottoir. Une femme arrive en face. Nous allons arriver au même moment à peu près à l'endroit de la poubelle et devoir se laisser passer. J'anticipe donc, et je m'arrête pour lui laisser le temps de passer. Voyant cela, elle presse théâtralement le pas, se mettant à presque courir. Je souris et souffle un « merci ! »

283 La notion de « classes populaires » est une des « grandes catégories classificatoire des sciences sociales » (Schwartz, 2011, p. 21). Si c'est bien « par la conjonction d'une position dominée et de formes d'altérité culturelles – par rapport aux classes et aux normes dominantes – que se caractérisent les classes populaires » (Ibid. p. 8), les degrés de la domination et de la dépossession varient de façon importante. Il est vrai que « l'acquisition de [...] compétences [scripturaires] est fortement problématique pour beaucoup d'enfants d'ouvriers et d'employés, [...]

modaliser les « comportements coopératifs »²⁸⁴ avec les autres. Il faut ajouter la dimension sexuée de ces micro épreuves, advenant presque toujours entre hommes, d'après nos observations.

Les comportements coopératifs des piétons souffrent donc des variations, des degrés, selon les contextes sociaux et les interactants. Nous nous sommes donc rendu compte que ce « principe structurant de l'interaction entre étrangers » (Lofland, 1998, p. 27), n'avait pas toujours cours. Nous avons donc rencontré différents cas de figures. Le plus étrange est celui de se retrouver nez-à-nez face à une personne qui ne se déplace pas (la question du temps dans lequel on reste dans cette position se pose alors). Nous avons également été confrontés quelquefois, à des personnes occupant un autre couloir qui nous ont regardées et qui ont changé sciemment de couloir pour qu'on s'écarte (cas de figure où évidemment, nous nous comportons comme dans le cas précédent). L'option « originelle » de l'anticipation de la cession de priorité de loin, est clairement la plus économique, la plus simple et la plus fonctionnelle en milieu dense. Mais précisément, ici le milieu urbain n'est pas dense, et son usage peu fonctionnalisé. D'autres configurations adviennent, par exemple, résoudre le problème par un petit contact de l'avant bras et un « Pardon, excusez-moi », ou un frôlement.

On ne décide pas seul d'une norme interactionnelle, on s'y adapte et on s'y ajuste. Ce faisant, on acquiert connaissances et compétences. La coopération véhiculaire est ici infléchie mais non supprimée. Et il serait trop simple de renvoyer ces pratiques à de l'incivilité. Cette friction entre engagements peut aboutir à un assouplissement des cadres respectifs, à une prise de conscience

leur univers culturel est caractérisé par un tout autre type de rapport au langage, où prédominent les pratiques de la communication orale et auquel la familiarité, l'attention, l'intérêt pour la forme écrite, pour le texte écrit peuvent être largement étranger » (p. 19). Aussi, les classes populaires se caractérisent par une certaine « condition de confinement » (p. 36) : « La famille et le quartier sont au centre du réseau social et les formes de sociabilité locale tiennent une place décisive dans la vie quotidienne. [...] Le monde extérieur, c'est-à-dire les territoires, les institutions et les groupes qui le composent, apparaît comme hors de portée, il est perçu comme opaque, impénétrable, ou hostile. Les relations au sein du groupe d'appartenance (notamment le quartier) sont denses, mais elles s'accompagnent d'un isolement (évidemment relatif) par rapport à la société environnante. » (p. 35). Pour autant, cette « difficulté d'accès au monde extérieur (à ses territoires, ses institutions, ses statuts sociaux, aux formes symboliques qui y dominent), et dès lors [l']évitement de celui-ci, [le] repli sur l'entre-soi, le groupe immédiat, le territoire local, auto-ségrégation et insularité » (p. 39) sont relatives. Les classes populaires ont aussi leur propre « puissance d'altérité » positive (p. 20). Elles sont capables de « produire leurs formes de vie propres, celles qui s'accordent le mieux à leurs conditions d'existence, à leurs expériences, à leur(s) point(s) de vue sur le monde » (Ibid.). Elles possèdent un « univers local » (p. 38) plein de ressources, « un espace connu et familier où l'on est inséré et en sécurité [...] un lieu d'entraide, d'échanges et de solidarité [...], un territoire sur lequel peuvent s'édifier, dans la durée, d'authentiques positions et réputations locales, où l'on peut être reconnu. » (Ibid.) Schwartz termine son article en prônant l'abandon du « modèle des univers ségrégués » (p. 38) : « De puissants processus acculturatifs n'empêchent nullement les mécanismes de la dépossession et de la différence culturelle de continuer à produire intensément leurs effets. [...] Mais pour qui veut étudier correctement les formes que prend aujourd'hui celle-ci, il faut se placer à l'intérieur d'un cadre analytique qui sache tenir compte aussi des tendances au désenclavement, à l'ouverture sur le monde extérieur, à la participation élargie aux formes symboliques dominantes. » (p. 42).

284 L'expression est de Michael Wolff, cit. in Lofland 1998, p. 25.

mutuelle et à des arrangements. L'opposition du viril et du civil tient-elle vraiment ? N'est-il pas plus pertinent d'envisager des formes de conjugaisons, de jeu, d'oscillations entre une « raison virile » et une « raison civile » ? N'est-il pas plus porteur d'interroger les modifications, transformations, changements des engagements et des cadres, plutôt que de les appréhender comme des entités stables et antagonistes ? On peut voir dans ce contexte, un certain « ordre » prendre forme, qui consiste en un équilibre subtil entre le maintien d'une « opposition²⁸⁵ » et la performance d'un horizon civil. On comprend que c'est un positionnement en tension, aux bords du « dérapage » (l'offense). On peut facilement y voir une forme sociale constituée avec les *outsiders* (faubouriens, adolescents, étrangers, déviants), un cadrage typique de l'action dans une « urbanité faubourienne ».

285 « Opposition » au sens de réponse, ou encore au sens sportif de « défense » par interposition du corps (« offrir une opposition »).

5. Regards et modulations de l'(in)attention (in)civile.

Dans l'expérience urbaine ordinaire, de micro liens se font et se défont au travers des engagements mutuels et des « attentions ». Le contenu « sensible » qui se construit dans ces contacts prend des formes plus subtiles que les confrontations de cadres et les incidents véhiculaires. Un des contenu les plus importants de la communication non verbale, est le regard. A propos de « l'inattention civile²⁸⁶ » Goffman parle d' « ajustement délicat » (Ibid.). C'est un souci et un soin témoigné par l'engagement à l'égard de l'autre. La réserve ou l'inattention, est paradoxalement une confiance, un égard. Pour autant, le croisement de deux personnes dans la rue n'obéit pas toujours à ce « plus minime des rituels interpersonnels, et qui pourtant régule constamment le commerce social entre les personnes dans notre société » (Ibid.). Les variations de l'attention sont un bon moyen de faire varier les degrés de civilité.

Des accrocs se produisent dans la conduite des regards en passant, notamment lors d'une attention excessive. Si le regard ne se détourne pas – comme il le devrait par inattention civile – c'est que l'autre est objet d'une attention particulière, et qu'on lui attribut par là une « qualité » particulière dans la masse des passants. Les femmes pour les hommes qui draguent, les « clients » pour les vendeurs à la sauvette, les voleurs pour les gendarmes, les étrangers pour les xénophobes, les « racés » pour les racistes, sont objets de « regards », d'attentions et d'intentions particulières, de cadrages. Le contraire est également vrai : les prétendants pour les cœurs à prendre, les gendarmes pour les voleurs, etc. font l'objet d'une attention particulière. Cette attention particulière produit donc, en quelque sorte, une catégorisation particulière dans la masse des passants anonymes. Si l'on²⁸⁷ s'estime « trop » regardé – objet d'une attention anormalement soutenue –, on peut interroger le regardeur sur les raisons de son regard, d'un signe de menton ou de sourcils, d'un « on se connaît ? » On peut aussi prendre acte de cette attention et répondre d'un regard un peu plus long, d'un petit signe descendant du menton (forme minimale de salut), ou d'un sourire de façade. Le

286 « Une première personne donne à la seconde suffisamment d'information visuelle pour lui montrer qu'elle a reconnu sa présence (et cette dernière admet ouvertement l'avoir vue), mais l'instant suivant, elle retire son attention afin de signaler que cette personne ne constitue pas une cible particulière de curiosité ou ne fait pas partie de ses plans. Pour réaliser cette forme de courtoisie, le regard de la personne voyante peut croiser le regard de la personne vue, mais sans que ne s'y laisse lire aucune « reconnaissance ». [...] Les passants se regardent l'un l'autre, jusqu'à arriver à environ deux mètres cinquante de distance. Ce faisant, ils s'allouent l'un à l'autre, par leurs gestes, un côté du trottoir. Puis ils baissent les yeux en se croisant – un peu comme on met les codes à la place des phares. [...] Par sa conduite d'inattention civile, l'individu laisse entendre qu'il n'a aucune raison de suspecter les intentions des personnes coprésentes : il n'en a pas peur, n'est pas hostile à leur égard et ne cherche pas à les éviter. En se montrant poli, il s'attend en retour, de façon automatique, à subir un traitement analogue de la part des autres. » Goffman, 2013, p. 74.

287 L'usage du pronom relatif impersonnel veut ici montrer la réversibilité de ce type de situation, pouvant concerner tout un chacun.

sourire est un moyen d'embrayer le cours de l'interaction vers un horizon civil d'apaisement, alors que le « Qu'est-ce qu'il y a ? On se connaît ? » est plutôt un embrayage vers un horizon de dispute. En pratique, il y a de nombreuses raisons d'être l'objet d'une attention particulière. Les personnes sont plus ou moins regardées, selon l'intérêt, la curiosité qu'elles suscitent, et selon qu'elles « attirent l'attention » (par exemple une personne aux cheveux roses, ou un Indien à Saint-Étienne²⁸⁸).

En ville, les interactions sont majoritairement « non focalisées ». Entrer dans une interaction focalisée, c'est donc passer à un autre fonctionnement, c'est entrer dans des cadres plus définis par les uns et les autres. Généralement, il n'y a pas de raison d'entrer dans des interactions focalisées en ville, sauf à vouloir un engagement (pour demander un service), ou y être obligé (pour acheter quelque chose par exemple). Et pourtant, nous sentons bien souvent des espèces de rapports, dans le moindre croisement. On peut ainsi dire que nous sommes toujours « un peu » engagé en réciprocité y compris entre simples passants – « l'inattention civile » le montre. Il y a donc un flou entre signes supposés de l'engagement (engagement virtuel et configuration de rôle) et engagement réel. On sait en effet – plus ou moins bien selon les âges – que certains tirent profit de ces focalisations interactionnelles, en matérialisant des engagements (et les obligations qui suivent)²⁸⁹.

Ces « badineries cognitives », comme dit Goffman (1991), ont une grande importance dans les situations ordinaires de coprésence. Car on peut y voir à chaque fois, avec chaque interactant, des enjeux de définition de la situation. Normalement, la question ne se pose pas, mais ce « normalement » est en fait une production interactionnelle et sociale, qui n'a pas cours en tous temps et lieux. La réserve activée dans « l'inattention civile » est un geste de confiance à l'égard des autres particulièrement élaboré, qui performe une trame civile d'engagement sans encombre. Pour autant, cette pratique peut se révéler inadaptée. Dans les situations potentiellement porteuses d'encombres, à cause par exemple d'une équipe aux intentions douteuses, il vaut mieux faire usage d'une attention accrue. Mais aussi, les attentes et intérêts en termes d'« attention » peuvent être différentes dans un même lieu.

288 Il y en a peu. Nous en avons rencontré un, un soir, aux abords de la gare, qui nous a demandé sa route en anglais. Nous lui avons indiqué le centre et validé un voyage en tram. Il nous a dit être content de rencontrer enfin quelqu'un qui parlait anglais.

289 Nous avons travaillé quelques années dans une entreprise faisant des enquêtes dans la rue, dans la rue la plus passante de Lyon. Les « enquêteurs » devaient faire passer des questionnaires sur des produits de consommation auprès des passants. Ils partageaient la rue avec des personnes qui s'attachaient quant à eux, à attirer l'attention des jeunes gens, pour leur vendre des cartes et autocollants pour une cause charitable (cause bidon en l'occurrence). Nous-mêmes, nous sommes faits délester de quelques Euros, une fois ou deux, lorsque nous étions plus jeunes, à ce même endroit. Pour une description de l'art du cadragé du vendeur à la sauvette, voir Callon (2017), p. 5-14.

Ces chamailleries autour de l'exercice du regard sont un des enjeux concrets *des* espaces publics comme espace d'exposition. Des rapports se développent, d'autres s'ignorent. Une part de la micro politique des espaces publics se joue dans ces regards réciproques. La disparition de ces regards (ou leur voilement excessif) signe des situations potentiellement inquiétantes, d'indifférence ou de crainte de l'autre²⁹⁰. Une des « conditions de félicité » de l'urbanité présuppose donc une « accessibilité » minimale, réglée et limitée, mais tangible entre les êtres. Goffman parle d'« engagements accessibles » (2013, p. 131). La production de ces petits liens est collective, et capable de produire une « ambiance sociale » plus ou moins heureuse ou tendue. Un enquêté, Alain T., exprime bien lors d'un entretien, l'enjeu qu'il y a à continuer à se regarder mutuellement en ville – l'expression « ce/ceux qui nous regarde » signifiant aussi la solidarité :

Y a pas tant d'échanges que ça, c'est ça ?

Si, ben si je suis dans le tram va y en avoir un peu plus... parce que là, y a une promiscuité qu'on peut créer, on peut créer par le regard, par le gamin qui est là, par le fait que j'ai pas de cheveux, qu'ils sont blancs et qu'on va me laisser la place et puis que je vais en profiter pour dire « merci, ça va bien, je suis encore pas foutu, mais c'est vachement sympa de me l'avoir proposée... », ça aussi, ça me marque en ce moment... mais je suis agréablement surpris qu'on me le fasse, et je vois que les gens qui me proposent la place pour m'asseoir, ce sont des gens de cultures différentes ! Surtout les jeunes, quels qu'ils soient, ils le font... quand ils sont pas trop coincés sur leur smartphone ou avec leur musique, et qu'ils voient quand même un peu clair ce qui se passe autour, y en a qui voient pas, mais y en a qui voient, et quand ils voient, ils proposent... et du coup, moi ça me permet d'échanger, et de dire « non non, restez assis, moi ça me va bien, je suis debout, pas de souci », et voilà, ça se fait comme ça... ça va se faire dans un commerce, parce que la personne d'avant, qui attend avec moi, on peut échanger... mais sur le trottoir, ça ne peut être qu'un sourire, qu'un échange de regard... mais c'est déjà beaucoup ! Pour moi, il me semble que c'est déjà fondamental ça, qu'il faut... je m'y astreins en ce moment, et je le fais... *Alors vous diriez que vous interprétez les mimiques ou les visages, quand vous croisez des visages, des personnes, vous vous faites des idées sur...*

Oui, ben oui, je me fais mon film, ça c'est sûr...

Sur ce qu'elles pensent...

Ben tout le monde se fait son film... je me fais mon film, on est d'accord...

Et du coup c'est quoi alors ? C'est une interprétation de l'expression, de l'expressivité des personnes...

Mais... mais moi je suis un mec sérieux comme dirait l'autre... donc quand on me voit marcher tout seul dans la rue, ils se disent « mais putain, ce mec il est pas souriant », et ils ont raison... parce que je suis en train de penser, parce que je suis sur autre chose... mais, et c'est bien l'effort que je fais parce que je me dis « mais tu dois faire la gueule quand t'es dans la rue ! »... ouais, je peux faire froid, « tu donnes pas envie qu'on t'aborde... donc, fais attention à ce qui se passe autour de toi... regarde, ouvre... » Et c'est vrai que je l'ai mis en application depuis que je suis à la retraite, dès que je peux marcher à l'intérieur de la ville, je le fais, j'essaie de le faire, et je la vois autrement ! Et c'est pour ça que je suis là aujourd'hui [nous avons pris rendez-vous pour l'entretien]... c'est parce qu'il me semble que y a un... y a tout un champ qui est en train de se modifier, où on est pas si mal que ça... enfin je veux dire, on aurait pu... y a pas autant de rupture qu'on pourrait le croire, et y a plus de... y a à mon avis plus d'ingrédients pour que ça se

290 L'écrivain Patrick Modiano, fin connaisseur de « l'être urbain », qualifie de « ville sans regards » le Paris de l'occupation. La guerre est en ce sens un désastre non seulement social mais civil.

<https://www.franceculture.fr/emissions/l-invite-e-des-matins/l-invite-des-matins-du-jeudi-07-octobre-2021>

diffuse, pour que y ait un melting-pot qui s'installe, que d'ingrédients pour que ça se cloisonne en communautarisme...

La teneur des rapports, la production d'un sentiment de confiance, de solidarité ou de défiance, sont fondés sur les formes prises et données à cette visibilité réciproque inhérente à la « publicité ». Le regard est à la fois l'expression la plus ordinaire et originaire du lien (Marcelli, 2020), et un droit démocratique qui veut que les affaires des autres nous regardent. Le « droit de regard » doit cependant être limité (il l'est dans « l'inattention » civile), sous peine de devenir tyrannique. C'est l'une des spécificités du lien urbain et civil : présent et confiant tout en étant distant et évanescent, respectueux et attentif tout en étant réservé, désintéressé mais disponible, octroyé à tous également mais non désincarné, les regards dans la ville expriment précisément la teneur de l'urbanité. Pour autant, nombreuses sont les situations où les regards accrochent et où les engagements s'interrogent, s'opposent, voire se confrontent, surtout dans les contextes urbains peu denses.

6. Parades d'intentions et « configuration de rôles »

Dans son ouvrage le plus éthologique, Goffman identifie un phénomène qu'il nomme « extériorisation » (nous citons à nouveau cet extrait important) :

« Par le terme « extériorisation » [...], je désigne le processus par lequel un individu emploie explicitement des mouvements de tout son corps pour rendre accessibles des faits relatifs à sa situation et inaccessibles autrement. Ainsi, à pied ou en voiture, l'individu se conduit [...] de telle sorte que la direction, la vitesse et la résolution du trajet qu'il se propose soient lisibles. En termes éthologiques, il fournit une « parade d'intention ». Par cette préfiguration gestuelle de ce qu'il s'engage à faire, l'individu se transforme en quelque chose que les autres peuvent déchiffrer et prédire ; par l'emploi de ce procédé à des points stratégiques appropriés – ceux où le trajet qu'il indique est perçu comme une promesse, comme un avertissement, comme une menace, mais non comme un défi –, il devient quelque chose à quoi les autres peuvent s'adapter sans atteinte d'amour propre. » Goffman, 1973b, p. 26.

L'extériorisation d'une attitude se fait par la conduite du regard, par des gestes et des attitudes corporelles. Il existe plusieurs types de parades d'intentions et d'extériorisation. « L'inattention civile » et la « coopération véhiculaire » sont des parades d'intentions inscrits dans un ordre civil. Mais il existe aussi des intentions moins civiles, agressives et même offensives. Les personnes socialement « dominées » ont plus de raisons que les autres de réparer un ordre injuste pour eux, eu égard aux promesses démocratiques des égales dignités. Les promoteurs d'autres ordres sociaux ont aussi des raisons d'attaquer les engagements normaux (les exemples extrêmes sont les « terroristes » de tous bords et leurs sympathisants idéologiques). L'état de guerre demeure une réalité en certains lieux du globe, et un horizon toujours possible des rapports humains, que Hobbes (2000) rapporte à un état « naturel »²⁹¹.

De telles parades d'attention sont-elles réellement « conséquentes » ? Induisent-elles suffisamment

291 « La nature a fait les humains si égaux quant aux facultés du corps et de l'esprit que, bien qu'il soit parfois possible d'en trouver un dont il est manifeste qu'il a plus de force ou de rapidité d'esprit qu'un autre, il n'en reste pas moins que, tout bien pesé, la différence entre les deux n'est pas à ce point considérable que l'un d'eux puisse s'en prévaloir et obtenir un profit quelconque pour lui-même auquel l'autre ne pourrait prétendre aussi bien que lui. En effet, en ce qui concerne la force du corps, le plus faible a assez de force pour tuer le plus fort, soit par manœuvre secrète, soit en s'alliant à d'autres qui sont avec lui confrontés au même danger. [...] [I] est manifeste que pendant ce temps où les humains vivent sans qu'une puissance commune ne leur impose à tous un respect mêlé d'effroi, leur condition est ce qu'on appelle la guerre. [L]a guerre ne consiste pas seulement dans la bataille ou dans l'acte de combattre, mais dans cet espace de temps pendant lequel la volonté d'en découdre par un combat est suffisamment connue [...]. Car, de même que la nature du mauvais temps ne consiste pas en une ou deux averses, mais en une tendance au mauvais temps, qui s'étale sur plusieurs jours, de même, en ce qui concerne la nature de la guerre, celle-ci ne consiste pas en une bataille effective, mais en la disposition reconnue au combat, pendant tout le temps qu'il n'y a pas d'assurance du contraire. Tout autre temps est la paix. [...] En temps de guerre, la force et la tromperie sont les deux vertus cardinales.» Hobbes, 2000, p. 220-230.

de réaction pour produire d'autres ordres interactionnels, et sont-elles sciemment produites en vue d'un certain ordre ? En tout cas, nous observons des attitudes « combatives », constituées en se figeant, se raidissant, en présentant le corps frontalement, et en composant une face adverse. L'endossement d'une gestuelle est toujours l'ébauche d'un acte possible, même s'il n'y pas forcément de passage à l'acte signifié. Les questions incluses dans la définition de la situation, sont celles de la ratification d'un rôle de participant à l'interaction et de la production d'un format de l'interaction. L'une comme l'autre peuvent ainsi être entérinées, refusées, ignorées, contestées. Rappelons-nous ces mots de Joseph, déjà cités en introduction :

« Un cadre est un dispositif cognitif et pratique d'attribution de sens, qui régit l'interprétation d'une situation et l'engagement dans cette situation, qu'il s'agisse du rapport à autrui ou à l'action elle-même [...]. [L]a notion de cadre désigne une « structure d'attente » par laquelle nous abordons le monde avec des *ready-made* interprétatifs [...]. Toute une série de notions découlent de [...] [cette] analyse des cadres. La notion de *participant ratifié* d'abord, qui désigne la personne « officiellement » destinataire de la représentation ou concernée par les propos échangés. Le participant ratifié est celui qui est à sa place dans l'ordre de l'interaction. Or cet ordre, loin d'être défini d'avance comme au théâtre où tout spectateur est destinataire du spectacle, se construit et se confirme dans la situation et au travers des différents indices ou mouvements, explicites ou implicites, produits par les participants. La deuxième notion découle de la première : puisque les participants adoptent des positions de locution et aménagent le terrain de leurs interactions par leurs manières de faire ou de parler, le *format de production* de leurs paroles ou de leurs gestes, leur capacité à changer de registre, décide de l'intelligibilité mutuelle des participants et du maintien de la réciprocité des perspectives entre un locuteur et son auditoire. » Joseph, 1998b, p. 65-66. Il souligne.

6.1. Clôtures des engagements et définitions plus ou moins publiques des situations

Le soin pris à éviter les regards et à éviter de s'engager dans une situation conjointe, finit par scinder et rétrécir le monde, à y construire des places hors « concernement ». Les zones d'inattention et de non prise en compte délimitent un hors-champ, une non visibilité qui scinde l'espace public en espaces avec leurs publics spécifiques²⁹². L'espace public se scinde donc en deux, avec des situations qui nous regardent et d'autres que l'on choisit d'ignorer. Cela a pour conséquence d'exclure certaines personnes des « membres » de l'espace public ordinaire, et réciproquement, de (se) fermer l'accès et la relation à ces personnes. C'est pourtant un peu plus compliqué, parce que

²⁹² Rappelons que l'entretien des espaces urbains dépend largement de leur degré de visibilité publique. En signalant à l'équipe de cantonniers qu'il y avait un tas de déchet à tel endroit du parc, l'un d'entre eux nous a répondu : « Mais de toute façon, y a que vous qui vous plaignez ! »

les territoires et les niches écologiques dans la ville ne sont pas étanches. On l'a vu, la ville nous met plutôt en rapports qu'elle ne nous sépare. Pourtant des cadrages supposés exclusifs et excluants sont parfois mis en œuvre, de façon ordinaire.

Dans le tram et les transports, nous avons observé une différence claire entre deux conduites-types des regards qui correspondent à deux ambiances. Certains s'attachent à produire de la légèreté, de l'innocuité dans les rapports. D'autres s'attachent à produire de la lourdeur, une ambiance de plomb, aux enjeux sérieux. Les premiers s'efforcent de ne pas voir et de ne pas entrer en interaction, et ils y arrivent en principe assez bien. Les seconds promènent quant à eux des regards pesants sur l'entourage²⁹³. L'usage de foyers d'attention (Goffman, 2013) – téléphone, écouteurs, livre – ou l'inscription dans une « unité de participation » propre (Goffman, 1973b) – en couple, en groupe, – permet d'ignorer le travail des définitions situationnelles, et de définir son propre cadrage dans la situation. Il est aussi possible d'investir un « ailleurs » (par exemple l'horizon qui défile en bus, ou la rêverie) et de focaliser son attention indépendamment. Pour autant, il ne faut pas que la réserve apparaisse aux autres comme une fuite, ou un refus de prise en compte de la situation (ce qui peut occasionner un refus d'accorder un égard à l'entourage). Le public et les « publics » se composent donc en fonction des adresses produites et des adresses considérées (Iveson, 2007), un public n'étant que la conséquence du maintien de la production d'une attention partagée. La ville n'est pas un long fleuve tranquille. En elle, se jouent, se règlent et se construisent les rapports sociaux. La densité et la diversité sociale qui sont à son fondement (Levy, Lussault, 2013) font que ces rapports sont innombrables, renouvelés, rebattus, circonstanciels, interpersonnels, subjectifs, sociaux, écologiques, économiques, etc. Restons donc au cœur des variations de cette « onde de pertinence en mouvement ».

Accrocs et offenses arrivent lorsque l'on fait valoir d'autres définitions et cadrages de l'interaction que celles apparemment en vigueur. Ils sont relativement courants, *a fortiori* dans les contacts socialement mixtes. Ici, une situation dans un quartier pauvre, parfois dit « taudifié »²⁹⁴.

Je sors de chez moi et je vois un jeune garçon noir, 12 ou 13 ans peut-être, gros. Il me regarde et tient mon regard de façon inattendue pour un pré adolescent. J'en suis surpris, et je tiens son regard. Il finit par détourner la tête, l'air tout drôle. Je pense qu'il s'éprouve à la virilité. J'y vois une pratique récurrente chez les jeunes qui traînent dans la rue.

293 On reconnaît deux personnages urbains typiques – que nous retrouverons plus loin, les « surfeurs de l'onde de pertinence » et les « gardiens non-dupes ». Cf. p. 580.

294 La photo de « l'affaire du Monde » a été prise dans ce quartier.

Ce genre de regard fixe fait peser sur nous une attention particulière, qui « attaque » l'accomplissement du lien civil anonyme et détaché. Ce tout jeune garçon a probablement peu d'intérêts à un ordre des civilités. Il n'en a peut-être pas l'usage du fait de relations sociales cantonnées aux réseaux d'interconnaissance, et peut-être n'en a-t-il simplement pas connaissance²⁹⁵. C'est aussi un « test », une provocation et une bêtise de gamins, comme dans la situation suivante :

Je rentre chez moi (j'ai mon masque). Deux adolescents Maghrébins (12 ans) sont là à traîner sur un coin de la place se tenant à une barrière. Je me dis en les voyant, que je vais faire en sorte de ne pas les regarder, et produire une sorte d'indifférence civile. Et au moment où je passe, juste au moment où je suis passé, j'entends dans mon dos « Oh ! Toi ! Je te connais pas d'abord ! » dit avec une voix très exagérément grossie. J'entends à moitié, n'imaginant pas qu'ils s'adressent à moi. Mais étant donné qu'il n'y a personne d'autre autour, et que son copain dit « Aïe, aïe... tu lui as... », je me retourne, et je les regarde. L'un rigole et l'autre ne sait pas où se mettre : « C'est à moi que vous parlez ?! – Ah mais non non... Ah mais non, c'est à lui là... » et il montre un balcon dans l'immeuble d'à côté... Il se met à gesticuler et baragouiner en espérant trouver quelque chose à dire pour s'en tirer... J'en déduis que c'était donc bien à mon attention que le jeu d'intimidation s'adressait. Je lui dis « Ouais... fais gaffe à ce que tu dis quand même... » et je m'en vais.

Cette adresse directe menaçante est une caricature d'appropriation et de contrôle. Ces pré ados s'exercent aux attaques de cadres, comme un enfant s'exercerait à la moto sans en avoir la maîtrise. L'exercice civil de limitation de l'attention est loin d'avoir toujours cours, *a fortiori* dans des quartiers non centraux. Ces enfants sont dans « leurs » quartiers, un quartier ancien populaire et essentiellement maghrébin. Ils font des bêtises, mais ces bêtises ont une forme particulière et sont adressés à une personne aux caractéristiques particulières. Une autre situation très similaire s'est déroulé deux ans plus tard au même endroit.

Alors que je rentre chez moi en vélo un soir où le quartier est calme, je croise un enfant de 12 ans peut-être, qui va chercher son ballon sous une voiture. Il me voit et se met en crier en me tirant la langue. Je lui demande s'il veut me dire quelque chose. Il continue son cirque. Ses copains qui l'attendent assis sur une barrière, font entendre des grosses voix « Oh... fils de... » en sourdine, sur un arrière plan sonore. L'autre continue à crier : « Ahhhh... avec tes cheveux-là... » en faisant une mimique efféminée (j'ai des cheveux longs). Je redis quelque chose comme « Qu'est-ce que tu dis ? » et lui de continuer son cirque. Je me détourne de ces sales gosses. Je n'arrive pas à ouvrir la porte de l'allée qui se coince. Et là, je m'aperçois qu'ils me jettent des cailloux. Je gueule en donnant de la voix « Ohhh ! » Ils se raidissent un instant... Mais voyant que je ne viens pas vers eux, et que je cherche à ouvrir ma porte, ils poursuivent : « Ahhhhh !!! Il arrive pas ouvrir ! Il est coincé... » Je finis par rentrer chez moi.

295 Personnellement, la compréhension d'un tel ordre nous a demandé un travail de recherche, la lecture de Goffman, et n'est arrivé qu'à un âge adulte relativement avancé. Aussi, ces jeunes gens sont pour la plupart, non responsables civiquement..

Ici on dépasse la simple attaque latérale de la ligne de communication. On s'oriente vers une situation d'offense et de conflit. L'une des suites « logiques » interactionnelle, aurait pu être que je leur coure après en criant, et qu'ils s'en aillent en courant. Il y a fort à parier qu'avec une apparence inscrite dans un profil d'engagement plus typique dans le quartier – port, face et attitude viriliste (crâne rasé, culture musculaire, habits noirs ou de sport) provoquant la crainte quant aux engagements mobilisables – cette situation ne serait pas advenue (mes cheveux longs sont évoqués).

La ville est l'espace des contacts, de la mise en présence des mondes, et donc forcément aussi des séparations, du refus des contacts, des disputes. Ces tensions et offenses expriment une distance sociale, perçue et produite. Clairement, les enfants du quartier sont dans un monde social particulier. Ils ne répondent pas toujours à cette appartenance commune performée par un comportement formel qu'est la civilité. Le quartier²⁹⁶ dont il est fait mention ici, est historiquement un quartier d'immigration, proche d'un des grands puits de mine de l'agglomération (fermé en 1973). Véritable point de chute des arrivants de la migration et de l'immigration, il a été successivement le quartier des paysans de la Haute Loire – dits les « ventres noirs » (Mazoyer, 1991) –, des Italiens (qui y ont bâti la grande église Saint Ennemond classée au patrimoine), puis des Maghrébins. Il y a donc sans doute des formes de sociabilités spécifiques, juvéniles et culturelles.

6.2. Du formatage interactionnel aux « territoires » urbains

Cela se complique avec les activités délictueuses qui nécessitent d'être conduites aux marges.

Je remonte la rue Beaubrun (que j'emprunte rarement) au cœur du quartier maghrébin de Beaubrun. A un endroit où il y a souvent une « animation nocturne » avec des jeunes hommes qui font du bruit, qui parfois jouent au foot au milieu de grosses voitures garées sur le trottoir, aux moteurs ronflants, avec des jeunes « postés » devant une boutique qui a récemment brûlée, à cet endroit il y a maintenant un magasin « épicerie de nuit » (vendant en fait essentiellement de l'alcool) fraîchement repeint. Un jeune (25 ans) est assis sur un tabouret haut et surveille la rue de loin. On se regarde, avec insistance et sans aménité. Je dérape un peu, du fait de la teneur franchement offensante du regard tenu. Je dis « Bonjour Monsieur » d'une voix forte (je suis de l'autre côté de la rue). Il ne répond rien, ne fait pas de signe, et continue son défi de regard. « C'est nouveau cette supérette ? – Pourquoi ? – Je dis c'est nouveau ? – Pourquoi ? – Comment

296 Rappelons les chiffres de l'INSEE (2021) que nous donnons p. 174. Le taux de pauvreté y est de 46,5 %, contre 24,6 dans la commune et 18 dans l'aire métropolitaine. Le pourcentage d'habitants étrangers y est de 26,6 %, contre 13,9 dans la commune et 9,5 dans l'aire métropolitaine.

ça « pourquoi » ? – Pourquoi tu me demandes ? – Parce que ça vous dérange ? – C'est toi qui me dérange, les gens comme toi... » Alors je dis, « Ah ben alors, si je vous dérange... » Un homme plus âgé sort à ce moment de la supérette : « Monsieur ? Vous voulez venir ? Venez voir le magasin... – Non, merci ça va... Visiblement y en a que ça dérange ». Ils échangent quelques mots. Je continue mon chemin. Quelques mois plus tard ce magasin fermait.

Le plus étonnant est que le profil d'engagement ordinaire est maintenu, malgré la provocation et l'offense caractérisée. Il y a la position que nous-même tenons, langagière et exerçant notre « droit de regard » avec insistance, et la position du jeune, également langagière mais grossière. Dans ces espaces péri-urbains ou périphériques, l'absence d'animation induit des entrées cavalière dans l'interaction de face à face. Cet homme signale-t-il qu'« il faut pas trop regarder » (comme nous l'a dit le marcheur enquêté Hakim B. dans une situation similaire) ? En tout cas, il performe un contrôle social dans le « ghetto ». Ce qui « accroche » concerne la conduite du regard, et plus précisément du « droit de regard ». Par notre regard, nous le gênons dans la conduite de son contrôle territorial, et il nous gêne également en imposant une limite à notre engagement. Son ami s'empresse d'ailleurs de réparer l'accessibilité, en nous invitant à entrer dans le commerce. Autrement dit, nous exerçons notre droit de regard pour maintenir un plan d'expérience en commun, quitte à forcer les situations, et malgré les intimidations qui sont faites pour nous en tenir à l'écart. Ce contrôle territorial est également produit pour protéger des activités illégales, type trafic de stupéfiants²⁹⁷.

Cette situation met en scène deux définitions situationnelles non conciliées. L'accroc dans la situation engage la confrontation de raisons débordant la seule situation. L'enjeu n'est pas seulement ponctuel – la possibilité de dispute ou de rixe – mais concerne aussi la « normalisation » d'un ordre d'interaction conflictuel. Car logiquement, avec la récurrence de ce genre de situation, la distribution du (droit de) regard et (du devoir) de limitation de l'engagement est rebattue, et par là l'horizon de l'action ordinaire en public. Une méfiance dans la conduite des regards découle de la récurrence de ces situations. La limitation civile et respectueuse de l'attention n'advient pas si des

297 A cet égard, un certain nombre de « points chauds » niveau regards, se sont révélés être liés à des trafics de stupéfiants démantelés, si l'on en croit le journal local. C'est le cas du « chicha lounge », à l'angle des rues Servet et Braille, d'un point dans la rue Jules Ledin. Des trafics de drogues sont régulièrement (re)démantelés dans les rues Neyron, Beaubrun (celle de la situation présente).

<https://www.leprogres.fr/edition-loire-sud/2020/05/13/pres-de-20-000-et-2-kg-de-resine-de-cannabis-saisis-chez-un-dealer>

<https://www.leprogres.fr/faits-divers-justice/2021/07/13/trafics-de-drogue-demanteles-a-saint-etienne-les-lourds-antecedents-des-principaux-suspects>

<https://www.leprogres.fr/loire-42/2019/02/21/deux-gros-reseaux-de-stupefiants-demanteles-hausse-des-saisies-les-chiffres-de-la-drogue>

cadres conflictuels entrent en tension, ou alors sur le mode de la crainte (ce qui n'est plus du tout une inattention *civile*).

Place Boivin : je croise un jeune au regard sérieux. Je le regarde, il me regarde, on se regarde en se croisant. Il dit « qu'est-ce tu veux ? » ou « qu'est-ce qu'il y a ? » modulé comme il faut, à la limite de l'adresse claire et de la ruminant. Il a un casque sur les oreilles et je crois d'abord qu'il parle au téléphone, pour réaliser ensuite qu'il s'adresse probablement à moi.

Un gamin de 15 ans me regarde trop fixement, assis sur sa rambarde, dans un regard qui m'est adressé. C'est un regard qui n'est pas assez diffus et flou, mais trop net et lourd de sous-entendus. Je le soutiens avec mon visage sévère – je commence à avoir l'habitude de ce jeu-là. Il le décale très légèrement, en défocalisant un peu au dedans ou dans le vague, puis refocalise. Je tiens. Il semble me proposer une sorte de test, d'intimidation, testant ma capacité à tenir sur cette scène. Il finit par détourner.

Un regard un peu long est tout de suite associé à l'offense, ce qui provoque une réaction. Il pourrait être embrayé sur une autre perspective interactionnelle, un signe de tête, une reconnaissance, voire un sourire, sur un mode ironique. Cela arrive parfois. Par exemple : un adolescent me regarde lourdement, fixement. Je lui dis « Bonjour ! » Il rougit ensuite et semble tout gêné. Cela nous est arrivé aussi à l'inverse – dans un croisement avec un homme ayant passé la trentaine. Dans ces situations, le passage sans transition d'un visage dur et impavide (étymologiquement inaccessible à la peur) à une expression bienveillante, signale ironiquement l'ineptie de ces attitudes, en les relativisant. Pourtant, la dureté a moins de chance d'être attaquée et ridiculisée – est moins susceptible de recadrages blessants – que la bienveillance naïve. On peut noter ici une rigidité du format de l'engagement, explicable peut-être par un contexte limité en diversité.

Une situation récente (avec masque chirurgical donc) dans le métro à Villeurbanne. Un jeune homme Maghrébin jette des œillades lourdes de propriétaire (sans doute avec ses raisons) sur l'entourage, et sur nous. Pour performer une autre définition situationnelle et minorer la sienne, nous nous asseyons à côté de lui en attendant du métro. Il se tourne alors vers nous en nous regardant ostensiblement, sans doute pour nous intimider – sentant probablement une « opposition » à son cadrage. Nous nous retournons pour le regarder également, et répondons par un sourire de façade (en plissant les yeux, le sourire étant sous le masque). Ce recadrage de l'interaction vers un cours normal, se révèle efficace. Il est sans doute surpris et désarçonné par la perspective (civile) induite par notre engagement, ce qui désamorce « sa » situation d'offense et de concurrence territoriale. En produisant un cadrage incongru et sans rapport avec le sien, nous relativisons sa définition de la situation. Nous pouvons ensuite revenir à notre occupation ordinaire, en prenant soin de ne pas relancer le contact visuel, fort de notre propre confiance dans l'engagement produit. En fait, nous

avons auparavant sciemment ignoré son cadrage, nous n'avons pas reconnu sa définition de la situation. C'est pour cela qu'il nous a regardé. Le contact a donc été un peu chaud ou offensant, mais notre sourire détaché, a semble-t-il fonctionné (il aurait été compliqué pour lui de poursuivre la ligne d'offense face à cet engagement neutre et civil, mais opposant).

Cette observation à Lyon, sur les quais du Rhône, avec beaucoup de monde, un jour d'été illustre également ces enjeux de formatage interactionnel. Fixant notre attention sur un jeune Maghrébin pour voir s'il allait s'en rendre compte dans cette foule, il me dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez de la beu ? – Euh... non, pourquoi ? – Je sais pas, vous me regardez là... » On voit d'une part, qu'il remarque mon regard – donc qu'il « contrôle » les regards qui le concerne, et d'autre part qu'il en est surpris. Pour qu'il s'en rende compte, il faut bien qu'il exerce un contrôle strict sur les regards alentour. En fait, chez les « stigmatisés », la conduite du regard est différente de celle des « normaux » (Goffman, 1975). Un regard focalisé sur un « normal » ne sera pas perçu par lui, car il a toute les chances de mettre en œuvre une conduite civile de limitation de l'attention, empêchant qu'il se rende compte des regards portés sur lui (performant une confiance quant à l'entourage). En revanche, une focalisation sur une personne appartenant à une catégorie stigmatisée aura toutes les chances de donner lieu à une « réponse ». Chez le stigmatisé, les « lignes d'aguets » et les accès interactionnels sont sensibles²⁹⁸. Il contrôle scrupuleusement le regard des autres sur lui, ne mettant pas en œuvre la limitation de l'attention d'un « normal ». Mais cette conduite a des conséquences sur la conduite des autres, en bonne logique interactionnelle. En effet, elle rebat les cartes de la distribution des regards, du regard en public et de l'attention. Ici, remarquons que ce jeune adulte a la compétence d'en relever le caractère inapproprié, et non de l'envisager dans une perspective conflictuelle.

On remarque que l'usage des regards est corrélé aux configurations situationnelles. Le regard lourd de défi invitant à détourner le regard, à ne pas s'attarder et à déguerpir, est utile pour des activités illégales par exemple. Même si ce n'est pas facile à reconnaître, il y a bien, à travers la récurrence de ces « conduites de communications », la construction progressive de rapports tendus, qui occasionne parfois des dérapages. Faut-il y voir la conséquence ou la cause d'une séparation sociale étanche²⁹⁹, distribuée dans l'espace et défendue ? Faut-il y voir des formes instituées du lien « civil »

298 C'est une vérification assez sûre de l'appartenance de la personne à une catégorie de stigmatisé. Son engagement est construit en fonction des habitudes et attentes de certaines formes de « relations sociales ».

299 Le documentaire « États-Unis, le nouvel apartheid » (Icard, 2016), documente la construction progressive mais presque totale, d'une séparation raciale en Alabama. L'enchaînement des définitions des situations ordinaires entraîne des typifications et des usages, et finalement un ordre institué.

construites dans le temps long d'une histoire de violence coloniale ? En tout cas, les engagements ont un caractère contraignant de définition situationnel, certes non total mais important. Si l'on peut maintenir une figure de façade dans une « ambiance revêche », il y a quand même plus de chances que l'on s'adapte au cadrage principal de l'engagement. Le conflit est bien une « forme sociale » (Simmel, 2010). Il y a des chaînes interactionnelles amorcées, des plans de l'engagement formalisés et hérités, dont certains sont difficiles à réorienter. Comme on le voit dans cette situation aux accents bellicistes.

Café de l'angle, un gars qui me scrute. Regards tenus en forme d'offense et de défi, jusqu'à proximité, je lâche un « bonjour », il ne répond pas, toujours regardant. Je lâche : « Ah non même pas ? Ben alors... » Je m'en vais. Je peste en maugréant, me demandant s'il n'y a pas une question de deal. Chez moi, des idées noires et un ajustement difficile de raison. Je pense à la rixe et à la violence, à ses conséquences funestes (prison, mort), à ce à quoi je tiens (mes proches), à éviter ce coin ce soir, et à me méfier de ces situations.

Il y a des années, nous avons croisé sur un trottoir à Lyon – dans le péri-centre – un jeune Blanc au *look* de « teuffer³⁰⁰ », qui avait un air très tourmenté et qui parlait seul – s'adressant à soi et à la cantonade : « Mais il faut pas baisser les yeux ! ... Si on baisse les yeux, alors c'est mort... »³⁰¹ On voit à nouveau que les raisons et pertinences attribuées à ce phénomène sont variables, passant de motifs de virilité, à des motifs politiques et civiques (performance d'une égale dignité), à des motifs sociologiques (stigmatisation) et des motifs situationnels (dissuader de regarder des activités qui doivent rester discrètes). Plus récemment, à Centre 2, un petit Rom de 8 ans bouscule ostensiblement une femme blanche de 50 ans, et lui ronchonne dessus. La femme lui répond : « Non mais oh... tu pourrais t'excuser ! » Le gamin embarque toute une gestuelle défiante, regard lourd de défi, et fait les gros yeux. La femme répond : « Si tu crois que tu m'impressionnes, tu te trompes... » Avec sa mère ou sa sœur et deux autres enfants plus petits, il se met dans la file d'une autre caisse, à dix mètres. La femme continue à parler tout haut « Non mais oh... c'est incroyable ça ! » Je suis à côté, et je participe en regardant la scène et le gamin sévèrement. La mère (ou la sœur) finit par se rendre compte de la situation, et a l'air gênée. Elle finit par ébaucher un visage s'ouvrant un peu à la situation, comme pour demander pardon.

300 Accoutrement des amateurs de techno, d'un mode de vie « traveller » et de drogues « récréatives » et psychédéliques.

301 Dans les endroits mal famés, la conduite du regard requiert une limitation. Dans *Star wars, Le réveil de la force* (Abrams, 2015), lorsque Han Solo et sa troupe arrivent sur une planète dans un repaire de contrebandiers, il prévient ses acolytes en disant « Don't stare ! Don't stare ! » *To stare* signifie « fixer du regard ». Par ailleurs, Exline (1962) analyse les interactions visuelles en corrélation à la compétition, au sexe, et au besoin d'affiliation.

Ces affaires de regards tenus signalent que les croisements peuvent faire l'objet d'une compétition. C'est un outil d'interaction non verbale, qui produit une espèce de hiérarchie dans la situation, comme une forme de dominance, qui est une configuration de rôle circonscrite au situationnel. Ces comportements peuvent être appréhendés comme des formes de résistances à une domination structurelle (économique et sociale), explication leur donnant une légitimité (Scott, 2019). Leur caractère situationnel et fugace a peut-être quelque chose de dérisoire, mais la production d'un ordre interactionnel n'est pas anecdotique. Il faut y voir d'après nous une « puissance » de cadrage, motivée par une « chance de faire triompher au sein d'une relation sociale [une] propre volonté » (Weber, 1995, p. 95). Ces comportements ont un caractère impérieux qui s'imposent comme une dominance situationnelle. Est-ce une forme de « naturalisation » des rapports sociaux et des engagements, conséquente d'un défaut de socialisation ? Nous percevons ce genre de tentatives de définitions situationnelles de façon certes latente mais récurrente. Rappelons-nous que pour désigner ces petites attaques de la ligne de communication des rapports civils, plusieurs enquêtés ont parlé d'« ambiance ». On peut y voir la production d'une forme typique d'engagement, délimité sexuellement, socialement et en terme d'âge (essentiellement juvénile).

Évidemment, pour des personnes structurellement « dominées », ayant à subir des inégalités de traitements dans un nombre important de domaines, le recours à des formats de civilités différentiels peut se comprendre. L'observation suivante en témoigne :

Je suis à l'aéroport de Lyon, au *desk* d'une compagnie d'autocar. Derrière le comptoir, une très jeune femme d'origine maghrébine. Je lui demande le prix du billet. Je l'achète finalement par internet sur mon portable, car c'est moins cher. La jeune femme est sèche et froide avec moi. Arrive ensuite une femme maghrébine âgée, en foulard. Elle demande un renseignement à cette même jeune femme qui se fait alors très prévenante, déployant tous les signes de la considération, de l'accueil, de la bienveillance (voix enrobée, sourires et expressions affectueuses du visage, propositions réitérées d'aides supplémentaires, préoccupation pour la personne, etc.)

Évidemment, les interactions civiles souffrent des variations. Ce jeu des ratifications et des refus de participations, est une part ordinaire de la vie des espaces publics démocratiques.

7. Gestion des « contacts mixtes » et stigmatisation

L'ordinaire de l'urbanité est généralement encadré par ces principes structurants que sont l'inattention civile, la mobilité coopérative et la primauté du rôle d'audience³⁰² (Goffman, 1973b ; Lofland, 1998). Ces manières de faire produisent du commun et de l'indifférenciation. Le porteur de « stigmates » a à faire à un régime d'interaction particulier dans lequel l'embarras est bien supérieur à la normale (Goffman, 1975). Sera-t-il considéré comme un « normal » et intégré à l'ordre interactionnel civil ou bien sera-t-il « stigmatisé » par un comportement exprimant un doute quant à son engagement ? Le trouble existe *dans* l'interaction, doublement. Le « normal » se demande s'il peut attendre de l'autre une conduite normale, quand le « stigmatisé » se demande comment l'autre le considère (normal ou stigmatisé ?), tout en sachant qu'il doute probablement, précisément parce qu'il est porteur d'un stigmaté perceptible. On saisit la complexité – et le complexe – qui s'opère pour la personne portant un signe pouvant être stigmatisant. En tout cas, dans les situations de « contacts mixtes », les « apparences normales » sont régulièrement problématiques, le « stigmatisé » étant celui sur qui s'exerce un doute (quand à une confiance en son engagement).

Le « découpage du pertinent et du fortuit » (Goffman, 1973b) se dérègle dans ces situations, le cadrage commun (ordinaire) est en doute, ce qui crée du trouble. L'alternative pour le stigmatisé est la suivante : ou exagérer lourdement la normalité³⁰³ pour ratifier sa qualité de « normal », ou bien performer son « identité sociale » (éventuellement en forçant le trait). Mais l'affirmation d'une autre identité sociale ouvre la perspective d'un engagement différent, ce qui complique l'appartenance à la catégorie de membre ordinaire (Garfinkel, 2007). La révélation inopinée d'une « identité sociale » produit une perturbation³⁰⁴. Cela sous-entend que la civilité est constituée en grande partie par la production active d'ordinarité par les membres d'une situation.

Dans la vie publique ordinaire, un travail d'identification sociale et de définition situationnelle se réalise, entre civilité, revendication distinctive, indifférence. Des formes d'offense surviennent par exemple sous la forme de conduites véhiculaires irrespectueuses (forçant l'autre à changer de couloir véhiculaire), ou d'« attention incivile » (fixant les passants du regard) – on l'a vu. La

302 Nous laissons de côté ici les deux autres principes identifiés par Lofland (1998), à savoir « l'obligeance restreinte » et « la civilité envers la diversité ». Le premier sort du cadre des interactions non focalisées qui nous occupe ici. Le second se rapporte pour nous à l'inattention civile ou la réserve.

303 C'est ce que nous a raconté Yazid T. Cf. p. 299-302.

304 Le sous-titre original de l'ouvrage *Stigmaté* est « Notes on the management of spoiled identity ». La traduction française « les usages sociaux des handicaps » s'écarte du sens original, qui serait plus proche de « notes sur la gestion des dévoilements identitaires ».

suspicion et l'exigence de réparation sont courantes pour le stigmatisé, alors que la prudence et l'évitement (du regard et de l'unité véhiculaire) le sont pour le « normal » (Goffman, 1975). Nous avons observé un comportement typique de croisement, le plus souvent avec des jeunes : à distance, nous identifions presque toujours « quelque chose d'étrange », une sorte d'adresse par un mouvement du corps (une extériorisation). Alors que de loin, les « normaux » performe une « reconnaissance cognitive » (attention purement fonctionnelle, visant à éviter les autres passants, sans prêter attention à leurs spécificités identitaires), certains jeunes semblent performer une « reconnaissance sociale » (Goffman, 1975). Il nous semble que c'est une spécificité de cadrage de ce « public ». Rappelons qu'une « reconnaissance sociale » consiste à identifier une personne selon une catégorie particulière (femme, Noir, personne handicapée, mendiant, jeune en survêtement, riche, « normal », Blanc, etc). Plus précisément, nous avons observé que ces jeunes effectuent souvent un contrôle visuel à distance (entre 30 et 15 mètres environ) par lequel ils jaugent la personne et le type de reconnaissance qu'elle produit. Si celle-ci regarde également et de manière insistante de loin, c'est un signe qu'elle identifie l'autre non simplement cognitivement mais socialement. Il y a alors un motif si ce n'est d'offense, du moins de doute quant à une éventuelle stigmatisation. Ce geste apparemment anodin de regarder fixement de loin est une forme de contrôle (*monitoring*) de la situation.

Cela s'observe dans la conduite des regards. Pour saisir cela, il suffit de s'attacher à regarder fixement la personne qui arrive au loin. On s'aperçoit alors que pour la plupart, cette opération passe totalement inaperçue, et est absolument sans effet (si l'on exclut les personnes myopes...) Ils ne se rendent compte de rien, car ce geste n'est pas pertinent, n'entre pas dans leur préoccupation. La conduite d'un « normal » consiste, de façon étonnamment régulière, à identifier « cognitivement » les obstacles et les personnes croisées, et à poursuivre sa route dans une inattention civile. Ainsi, qu'une personne nous regarde de loin ou non, nous ne nous en apercevons pas. Nous ne surveillons pas, et ne sommes pas attentifs à la conduite du regard d'une personne qui se trouve à 20 ou 30 mètres. En revanche, la catégorie de personnes qui nous intéresse, se rend bien souvent compte de ce regard direct de loin. Elle y répond bien souvent, les regards se croisent. Cela signifie que ces personnes embarquent dans leur conduite cette même opération de contrôle (*monitoring*) de loin, qu'elles portent attention avec précision et à l'avance, aux regards et aux présences. Pourquoi donc effectuer ce contrôle lointain de l'autre ? Pour nous, il s'agit d'une observation aux motivations scientifiques. Mais si cela est bien une conduite ordinaire pour ces personnes, comment l'expliquer ? Vérifient-elles si elles sont en train d'être « reconnues socialement » et donc

stigmatisées ? En tout cas, il y a pour certains un contrôle effectué de loin. S'il s'agit d'évaluer à distance l'engagement de l'autre pour s'y préparer, cela signifie que ces personnes ont des raisons de produire ce surcroît d'attention.

Évidemment, ces observations en situation produisent un certain engagement, et probablement un doute quand à nos propres intentions. On peut y voir un petit *breaching experiment* – expérimentation de transgression de norme (Garfinkel, 2007). La « transgression » de la conduite de l'attention est une transgression apparemment minime, mais elle sème probablement le trouble sur notre intention, notre identité (pourquoi n'agissons-nous pas comme un normal ?) En tout cas, une fois ces regards de loin identifiés, le cadrage de la situation change. Y a-t-il « offense » ou « stigmatisation » ? Que me veut cette personne qui me regarde trop directement ? S'agit-il d'y répondre, et comment ? Faut-il composer une face d'intimidation, rouler des épaules, se « grandir », tenir le regard pendant tout le « contact » ?

La performance d'une attitude suffisamment inquiétante, avec la face patibulaire et menaçante associée, est alors un développement typique de la situation. Cette performance vise, croyons-nous, à dissuader tout abord et toute « agression ». Les petites intimidations gestuelles sont performées préventivement, en guise de protection. Roulement d'épaules, balancement de la démarche occupant l'espace, déplacement au centre de la place pour forcer l'autre à se pousser, redressement du corps, regard fixe, un certain nombre de signaux communicationnels indiquent « l'opposition ». « Entre hommes », on peut voir fréquemment ce travail corporel – plus ou moins subtil – signifiant « s'il le faut, je suis prêt à l'affrontement », comportement plus récurrents chez les jeunes des classes populaires³⁰⁵. Il est clair que ce type de cadrage offensif met une certaine « ambiance », produit trouble et tension. De telles manières d'agir sont circonscrites en termes d'âge³⁰⁶, d'après nos observations. Autour de 30 ans, l'engagement prend des formes moins dispersées, les cadrages sont plus denses et moins latéraux. Par ailleurs, il est probable que l'usage de psychotropes

305 Évidemment, ce n'est pas tout à fait exact. Quasiment exclusivement « entre hommes », ce cadrage advient parfois (mais rarement) avec des femmes jouant sur le terrain de la virilité, des effets de manches et de la domination naturelle. Elle arrive aussi avec des hommes âgés et blancs, lorsqu'ils sont visiblement inscrits dans une culture populaire (travailleurs manuels par exemple), ou à l'accoutrement sportif. Mais elle arrive de façon récurrente avec les jeunes arborant les signes de la sous-culture de banlieue. Ces situations déclinent notablement en fréquence avec l'avancée en âge, la montée dans l'échelle sociale, et la diminution de la taille et du poids des personnes, bref en fonction du potentiel de force et de « dangerosité » pouvant être attribué aux personnes.

306 Goffman fait évidemment référence à ces productions.

« Au sein des bandes de jeunes Américains d'origine mexicaine, le « mauvais regard » semble une notion bien établie ; il implique une infraction à la règle d'après laquelle les inférieurs sont censés détourner le regard après avoir brièvement affronté celui de leur supérieur. Il peut s'agir là d'une question de « plate bandes » et d'autorité hiérarchique. » Goffman, 1973b, p. 58-59.

hallucinogènes (comme le cannabis) amplifie ces phénomènes de dispersion du cadre.

8. Formats du « face-à-face » dans les faubourgs

Généralement, on s'attache à une certaine stabilité de notre regard (et donc de ses foyers d'attention), ce qui est une manière de maintenir le cadrage de la situation. La stabilité du cadrage engagé par le regard, agit comme un rempart aux potentielles intrusions. Les baladeurs, ainsi que les téléphones portables sont ainsi parfois utilisés comme « pare-engagement ». L'inattention n'est pas toujours civile. Elle peut être effectuée pour ignorer des définitions situationnelles possiblement douteuses (susceptible de nous embarquer sur un terrain glissant). Elle n'est pas forcément exempte de mauvaise foi³⁰⁷. Un regard constant et concentré (sévère par exemple) produit aussi un rempart contre les amorces interactionnelles extérieures – alors qu'un regard labile et papillonnant est au contraire sujet à se faire embarquer dans les intrigues de l'engagement alentour. Aussi, l'ordre de la visibilité en public varie selon les contextes sociaux et culturels³⁰⁸.

Il existe des formes rugueuses d'interactions non focalisées. La volonté d'imposer sa définition à la situation est en effet une possibilité. Une manière incivile de porter le regard, est de fixer le passant en maintenant la focalisation le plus longtemps possible, jusqu'à son dépassement dans le passage – ce qui frôle l'offense. Cette manière peut se décliner en plusieurs options : la fixation constante du regard jusqu'au dépassement, la fixation intermittente et entrecoupée, l'indifférence puis une refocalisation lourde à proximité, etc. Toutes ces « options » de focalisation du regard sont signifiantes, mais ont en commun de produire un engagement peu amène, à la limite de l'hostilité. On se rend compte alors que des protagonistes sont à l'aise avec ce type de cadrage, et prompts à l'antagonisme. Maintenir ce cadrage n'est pas « facile ». Il y faut le courage et la confiance de sa capacité à relever l'accroc, à éviter la rixe.

307 C'est le cas typique de la personne qui reste imperturbable et concentrée sur son cours d'action, alors que la situation part à vau-l'eau. Ce genre de situation a un potentiel comique évident. Un exemple en est la scène de l'accident de voiture du film « Le corniaud » (Oury, 1965), dans laquelle Luis de Funès, malgré la désintégration totale de la 2 CV de Bourvil, s'approche en disant : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Le cinéma muet burlesque est un excellent catalogue de gags situationnels, étant donné son recours obligé à la communication non verbale.

308 Nos observations dans le métro de Saint-Petersbourg ont saisi un « ordre de visibilité réciproque » prudent, fait de regards rentrés et distants, où les regards se croisent rarement, et où les faces semblent solidement attachées à une forte réserve. Le métro montréalais nous paraît dépendre d'un autre ordre des visibilitées, où les regards mutuels sont brefs et mobiles, les considérations se retirant prématurément (selon nous). Pour nous, il en a résulté une sorte de déception, face à une socialité « très urbaine » mais qui a quelque chose de froid dans ce retrait rapide de la considération. Le métro de Paris constitue un ordre des visibilitées intermédiaire : les airs y semblent plus renfrognés, l'évitement des regards s'y opérant moins parfaitement et moins prudemment (parfois aux limites de l'impolitesse). Une part de « l'expérience publique » se joue dans cette compétence à « faire traîner les regards mais pas trop ». Évidemment, les regards lourds et intimidants sont les indices de définitions situationnelles établies par des gardiens d'un « ordre du social » (policiers, délinquants, représentants d'une autorité).

Ces face-à-face « en mode duel³⁰⁹ » appelle l'endossement d'une face menaçante capable de relever la rixe, et inscrivent une perspective pour le moins pesante. Ils entérinent et produisent le soupçon d'intentions hostiles entre simples passants, montrant la latence d'enjeux de domination et de compétition entre les inconnus. Entrer dans ce jeu (d'acteurs), mais sans y rester, est possible. C'est une manière de cohabitation. Du moins évite-t-on la scission de l'espace public évoquée plus haut, en zones de visibilité réservées. On rétablit une sorte de co-opération de l'engagement – de « partage du sensible » (Rancière, 2000) –, certes conflictuel mais partagé. Pour autant, la question est de maintenir à distance, l'horizon de la rixe et du conflit ouvert.

Après quelques années – car ces éléments font état d'observations conduites sur cinq années – nous en sommes arrivé à une position, à un cadrage relativement stable et confortable, médian en quelque sorte. Le cadrage que nous utilisons actuellement est efficient, en ce qu'il permet de jouer sur les deux tableaux sans s'empêtrer dans des conséquences interactionnelles négatives. Il mobilise de façon principale un engagement civil, et de façon subordonnée – si besoin – un cadrage ouvert à l'horizon des griefs. Il consiste à conduire un regard mobile traitant les présences sur un mode cognitif. En cas de croisement de regards défiants, il s'agit de le considérer avec circonspection, de décrocher (regarder ailleurs), puis d'y revenir pour le réinterroger. C'est une manière de civilité, de courtoisie. Nous prenons en charge le premier décrochage mais pour revenir ensuite interroger ce regard. La plupart du temps, les personnes semblent conscientes de cette « politesse », et n'ont pas de raisons outre-mesure de maintenir la perspective offensive. Réinterrogées par notre regard, elles le détournent alors, sentant que leur insistance serait exagérée. Ce « décrochage – raccrochage » est une procédure laissant la politesse à l'autre de se repositionner dans une perspective respectueuse. En lui cédant la main, c'est alors à lui de jouer, et nous pouvons observer alors son engagement de façon déagée. Les engagements rentrent alors dans l'ordre, c'est-à-dire dans l'ordinaire de leur coprésences paisibles. S'il arrive que le regard ne se détourne pas, alors un sourire de façade, un froncement de sourcil, introduisent un peu d'insouciance. Ainsi, on désamorce en quelque sorte le cadrage offensif, et l'on « rafraîchit » (ou épure) le travail de cadrage en commun.

Nous avons traversé un certain nombre de frictions de ce type. Se produisent alors des réactions verbales, qui sont le plus souvent adressées à la cantonade, du type « Quoi ? qu'est-ce tu veux ? », ou bien « qu'est-ce t'as toi ? » Mais l'horizon de sens étant fondamentalement latent, ces adresses ne

309 Les westerns spaghetti ont exploité au maximum cette dramaturgie des duels de regards (en gros plans), des faces patibulaires de personnages aux intentions clairement douteuses. Notamment, le fameux *Le bon, la brute et le truand* (Leone, 1966).

sont la plupart du temps que des ronchonnements. Lorsqu'ils sont sonores, les personnes prennent rarement le risque de les adresser frontalement, et d'ouvrir une potentielle séquence d'offense caractérisée. La plupart du temps, ces micro situations s'évanouissent dans le passage. Ces petits rituels d'intimidation (ou en tout cas d'engagement offensif) ont un côté un peu ridicule, comme un jeu pour grande personne auquel s'essayent les petits pour tester leur virilité. Il nous est arrivé d'y répondre par de surexpressifs « Oulala ! », lourds d'ironie.

Ce type d'attaques de ligne de communication non verbale sont essentiellement le fait de jeunes adultes et d'adolescents. Mais on l'a vu, cela fait aussi partie de la panoplie des engagements délinquants. Un exemple le montre bien. Un jour de printemps, quelques jeunes avaient posé des chaises devant un café à l'angle des rues Beaubrun et Franche Amitié, contrôlant ainsi du regard toute la perspective de la rue. Voyant un jeune nous fixer de loin, nous nous sommes engagés dans un regard réciproque (il faut dire qu'ils font souvent peser leur engagement sur les passants), nous attachant à le regarder depuis le début de la rue à 50 mètres. Lui même avait sur la rue un regard en perspective, dans son fauteuil. Nous avons tenu ce regard mutuel tout le long du passage (1 à 2 minutes), et nous sommes arrivés face à face en nous regardant ostensiblement, nos visages à 20 centimètres, dans une situation absurde. Non seulement il ne lâchait pas, mais il insistait autant que nous, signifiant qu'il ne lâcherait pas. Situation incongrue, qui aurait été comique sans l'hostilité. Nous nous sommes alors mis sur le côté – il s'était levé – puis avons poursuivi notre chemin en grommelant, n'ayant rien à faire à rester ici, alors que lui était installé. Nous avons recroisé quelques fois dans le quartier ce jeune homme de 25 ans. Une fois, il marchait furieusement en fonçant tout droit sur le trottoir encombré de l'avenue Loubet, et nous avons dû nous écarter pour le laisser passer. Nous l'avons vu un autre jour aller se cacher en courant derrière un immeuble en criant « Skoda, Skoda ! », à l'arrivée d'une voiture de police de cette marque. Il est difficile de ne pas en déduire qu'il dealait.

Ces situations correspondent à un ordre interactionnel déviant et glissant. L'enjeu (et l'art de faire) semble être d'opposer sa présence tout en évitant l'offense. Cela implique un dosage subtil et des variations. Par exemple, cela peut consister à fixer le regard de loin de façon suffisamment prolongée pour composer une présence opposable, puis par le report du regard sur autre chose, puis par le retour d'une petite séquence de regard suffisamment fixe pour relancer la tonalité antagonique. Ou encore, il est possible de porter son regard à contre-temps : de loin clairement, puis plus du tout à mi distance, et à nouveau de façon un peu lourde mais par courtes séquences dans la

proximité.

9. Maintenir l'urbanité en faces

L'enjeu de maintien de la « face » n'est pas seulement celui de sauver sa propre face, mais de sauver la face de l'autre – et par là même, la sienne, comme nous le rappelle Isaac Joseph (1984). En maintenant la face de l'autre, on maintient ouvert et actif la participation à la situation commune. En considérant (le sens de) la situation comme étant ce dont nous avons à prendre à soin mutuellement, quelque chose comme un registre public (ou civil) du lien social apparaît. Ce soin consiste à prendre en charge l'action présente et son horizon (prendre soin de ses développements et conséquences, pour reprendre le mot de Dewey). Goffman dit que « la façon dont une personne accomplit sa part de figuration et aide les autres à accomplir la leur représente le niveau de son acceptation des règles fondamentales de l'interaction sociale. » (1974, p. 30). Cette « réciprocité faciale », si on peut dire, passant par des expressions ratifiées ensemble, est moins un attachement au public que sa performance même.

« On peut définir le terme de face comme étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. [...] En général, l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir ou d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement. [...] [C]e sont les règles du groupe et la définition de la situation qui déterminent le degré de sentiment attaché à chaque face et la répartition de ce sentiment entre toutes. L'individu garde la face lorsque la ligne d'action qu'il suit manifeste une image de lui-même consistante, c'est-à-dire appuyée par les jugements et les indications venus des autres participants, et confirmée par ce que révèlent les éléments impersonnels de la situation. Il est alors évident que la face n'est pas logée à l'intérieur ou à la surface de son possesseur, mais qu'elle est diffuse dans le flux des événements de la rencontre, et ne se manifeste que lorsque les participants cherchent à déchiffrer dans ces événements les appréciations qui s'expriment. La ligne d'action d'une personne pour d'autres personnes est généralement de nature légitime et institutionnalisée. Lors d'un contact particulier, tout interactant dont les attributs personnels sont connus ou visibles peut trouver normal et moralement justifié qu'on l'aide à garder une certaine face. » Goffman, 1974, p. 9-10.

« Sauver la face de l'autre », c'est savoir faire en sorte que les regards et les visages s'envisagent en commun. La face nous enjoint de considérer le « soin des personnes » comme une activité sociale essentielle, y compris dans le registre des interactions urbaines ordinaires. La face, ce n'est pas tant le visage en lui-même, que l'engagement qu'il invite à prendre, la perspective qu'il porte. Ceux-ci peuvent être fermés ou ouverts, plus ou moins engageants, plus ou moins avenants. Les situations dont nous rendons compte ici, sont bien entendu des moments où le maintien d'une face (en

commun) est problématique³¹⁰. Les espèces de confrontations vues ici occasionnent des faces réprobatrices *a minima* (porteuses d'un grief donc), voire méprisantes. Ce sont d'ailleurs moins des faces que des masques figés et caricaturaux. Les protagonistes (souvent porteurs de signes de déviance) semblent en être arrivés à la conclusion (et à la production) d'une réciprocité inenvisageable. Les personnes dominées socialement (structurellement)³¹¹ peuvent avoir des raisons de le penser. Cela a cependant un effet important de déconsidération du situationnel comme foyer de l'attention et de l'action communes, et d'investissement d'un autre domaine – qu'il soit idéal, symbolique, idéologique, « individuel en plan » (Thévenot, 2011). L'aisance dans l'interaction n'est ainsi plus accessible par un réglage mutuel des engagements, et il peut arriver que chacun promène ses raisons et son quant à soi, sans souci commun.

« Une personne qui parvient à garder la face dans la situation en cours est quelqu'un qui, dans le passé, s'est abstenu de certains actes auxquels il lui aurait été difficile de faire face plus tard. [...] Lorsqu'une personne ressent qu'elle réussit à garder la face, sa réaction est typiquement de confiance et d'assurance. Suivant fermement sa ligne d'action, elle estime qu'elle peut garder la tête haute et se présenter ouvertement aux autres. Elle se sent en quelque sorte légère et en sécurité [...]. Dès qu'elle pénètre dans une situation où elle reçoit une certaine face à garder, une personne prend la responsabilité de surveiller le flux des événements qu'elle croise. Elle doit s'assurer du maintien d'un certain *ordre expressif*, ordre qui régule le flux des événements [...] de sorte que tout ce qu'ils paraissent exprimer soit compatible avec la face qu'elle présente. » Ibid., p. 11-13.

Notre enquête sur les formes ordinaires du lien civil, nous conduit interroger les lignes d'actions (ou engagements) des personnes coprésentes et leur coordination. Peut-on penser cet « ordre expressif » comme une forme d'« en public » des marges (Quéré, 2003) ? On a vu que des relations réciproques relativement stables pouvaient s'instaurer avec un ordre expressif des virilités, si l'évitement de l'offense était accompli. En tout cas, c'est une configuration de rôles (un ensemble de rôles se structurant réciproquement) dans laquelle nous avons du mal à trouver notre place. Venir jouer sur le petit théâtre des dominances nous agace, mais nous détourner de ces scènes nous irrite également, car cela nous enlève une aire de participation (communicationnelle). On peut se demander si cela

310 L'écrivain Michel del Castillo décrit un phénomène de ce type, dans un roman se déroulant à Paris durant la guerre d'Algérie : « Dans la rue ou dans l'autobus, si je me trouve en face d'un Arabe, je détourne les yeux ou je souris doucereusement, comme pour me démarquer de mes compatriotes. Les regards de ces hommes gris et indifférents me procurent un sentiment d'angoisse intolérable. Je crois y lire un reproche lancinant, comme une plainte qui n'ose pas s'exhaler. » Del Castillo, 1991, p. 72.

Le situationnel, tout présentiste qu'il est, a bien sûr à faire à un arrière-plan historique, *a fortiori* en cas de conflit armé.

311 Environ la moitié des détenus en France sont étrangers, et dans la moitié restante, 50 % ont des parents étrangers (Mahi, 2015).

est une réduction de l'espace public (altérant sa nature unitaire), ou bien si cela est une pluralisation, un dédoublement de cet espace public, en sphères cosmopolites³¹² et culturelles ?

Nous avons progressivement trouvé un usage interactionnel satisfaisant, qui parvient à maintenir une participation communicationnelle et une trame d'« expérience publique ». D'une part cet usage nous apaise (c'est un signe que la transaction est bien cadrée), et d'autre part il préserve un cadrage civil avec des participants désengageants et désobligeants ? C'est une séquence d'égards faciaux type (fixer, décrocher, raccrocher) qui s'est révélée fonctionnelle :

- « Fixer » pour considérer suffisamment l'autre (en amorçant une inscription dans le théâtre des virilités outrées) – manière de considérer le cadre et la face de l'autre.

- « Décrocher » pour recadrer une inattention normale et civile en déniait la pertinence de la conflictualité (ne ratifiant pas le rôle induit), et en inscrivant l'échange dans le registre du fortuit ou du « cognitif » (normalisation).

- Raccrocher pour réinterroger l'autre quant à (sa définition de) la situation, forme d'égard civil et de cadrage dans une participation commune. Libre à l'autre de choisir alors son engagement, mais de notre côté, le cadre est épuré (Goffman, 1991)³¹³. Nous l'avons épuré de sa perspective conflictuelle, ce qui nous met dans une position tenable, justifiable, confortable (d'aisance).

On voit que ces écarts représentés par les cadrages / décadrages / recadrages s'apparentent à des coupes dans le montage du cours de l'expérience, qui permettent de le réorienter. D'ailleurs, les « jobards » et autres non-dupes (Goffman, 1989b) ne recadrent pas et se reconnaissent facilement

312 Comme nous l'a fait remarquée notre directrice de thèse Pascale Pichon, nous avons ici à faire à une urbanité faubourienne *et* cosmopolite. La question du débrayage des civilités et sociabilités spécifiques (avec leurs espaces), *et* de leur articulation et embrayage dans une civilité commune, se pose dans les contextes cosmopolites. Karahasan (1994) dit bien que le quotidien cosmopolite de Sarajevo s'est dégradé à mesure qu'une idéologie ethno-nationaliste s'est développée. La production d'un sens commun transversal (civil) pourrait donc être plus cosmopolitique qu'il n'y paraît.

313 « Par cadre épuré, j'entendrai une configuration dans laquelle la relation au cadre de tous les participants à une activité est claire, en distinguant le fait de clarifier son propre rapport au cadre et le fait de participer à un cadre clairement défini. Dire qu'un cadre est clair, ce n'est pas seulement dire que chaque participant a une manière correcte de voir ce qui se passe, mais aussi qu'il y a une manière correcte de voir le point de vue des autres, ce qui inclut leur manière de voir ce point de vue. [...] Deux automobilistes qui entrent en collision sur une route verglacée peuvent interpréter l'événement comme totalement accidentel et ne pouvoir s'accuser, en toute bonne foi, d'aucune faute. Le cadre est donc clair. Mais s'ils ne sortent pas de leur voiture pour échanger quelques banalités sur l'incident, ils ne sauront pas qu'ils sont d'accord, ni qu'ils savent que chacun d'eux sait que l'autre est d'accord [...] La communication, et particulièrement la communication de face-à-face, dissout ces strates de l'échange ou, du moins, nous permet de penser qu'elles sont périmées. » Goffman, 1991, p. 331.

par la fixité de leur engagement, et le caractère figé de leur face.

Cette espèce de production de civilité par gros temps, nous repositionne dans la transaction, par un travail de recadrage. Bien sûr, si malgré cela l'offense reste dans l'air, rien n'oblige à insister. On voit que le processus qui se joue dans l'instant du croisement peut engager un travail réflexif de posture. L'enjeu de l'expérience est toujours celui d'un positionnement maintenant une aisance dans la transaction, en gardant la face, de soi et des autres. Comme le dit Goffman, il y a ainsi renforcement d'une ligne de confiance et d'assurance, développement d'une compétence à se présenter ouvertement aux autres en gardant la tête haute, parce que l'horizon d'aisance est sauf. La face apparaît donc comme une instance de participation (micro sociale) des plus importantes. Perdre la face (de l'autre) en public, c'est boucher l'horizon des rapports et des intrigues. Sauver la face en public, c'est maintenir actif et ouvert le réseau ramifié des intrigues sociatives, dont la ville peut être le terrain.

Conclusion du chapitre

Après les frictions de la mitoyenneté, nous avons vu ici que les civilités ordinaires de la ville-faubourg n'étaient pas exemptes de travers, et de dérapages plus ou moins contrôlés. Le tissu du public peut même s'effiloche au point qu'on peut douter de la consistance de sa trame. L'intérêt de la focale en première personne utilisée ici, outre la saisie du contenu significatif de ces expériences très ordinaires, est qu'elle permet de saisir aussi les ajustements et arrangements de l'expérience dans la durée. Car enfin, si accroc il y a, il y a presque toujours reprise de la trame ordinaire et civile, y compris dans les situations rocambolesques ou par des stratagèmes un peu alambiqués. La tension, les offenses et la violence, font partie de l'histoire (du temps passé et présent) d'une ville-faubourg. Les barrières à l'octroi de la considération réciproque y demeurent sensibles. Mais n'est-ce pas le propre de tout espace public ?

« [U]n espace public est un dispositif de mise en tension des identités entre distance et proximité, entre le face-à-face avec autrui et la coprésence de tout un chacun [...]. Il rappelle que toute socialisation passe par un travail de figuration, civilement structurant puisqu'il met à l'épreuve les compétences sociales à l'accord, et civiquement essentiel, puisque toute présentation de soi est descriptible comme une justification et donc comme un traitement de la mésestente ou de l'offense virtuelle. » Joseph, 1998, p. 15.

Les « compétences sociales à l'accord » dont parlent Isaac Joseph ici, passent par des savoirs pratiques bien précis – les engagements coordonnés dans la conduite du regard, du corps et de la face.

CHAPITRE 5. DE LA VILLE IDÉALE A LA CITE RÉELLE.

Introduction du chapitre

Après avoir interrogé la ville dans ses interactions ordinaires, nous allons l'aborder ici dans une démarche plus compréhensive et moins interactionniste. Les données de ce chapitre sont issues, presque entièrement, d'entretiens semi directifs. Le contenu significatif qui émerge, concerne l'usage de la ville avec le recul d'expériences dans la durée. La ville s'y déploie en rapport plus ou moins conforme avec un modèle, un idéal ou une représentation. Elle est censée remplir certaines conditions et perspectives. La ville apparaît ainsi prise dans des enjeux et problèmes variés, allant de problèmes d'aspects esthétiques, à des problèmes de perspectives sociales et sociétales, à de simples perspectives d'aisance et de tranquillité quotidiennes, à celles du maintien de liens humains ordinaires.

1. État des lieux, état d'une urbanité

1.1. Des espaces dégradés en manque de dynamique.

L'empêchement à pouvoir disposer d'une ville « normale », c'est-à-dire animée et commerçante, induit souvent d'abord un sentiment négatif. Une jeune femme, étudiante n'habitant pas la ville, nous a dit lors d'un entretien : « Une ville avec les commerces fermés, ça me met mal à l'aise... comment dire... ça diminue ma joie de vivre en fait... » L'affect vient manifester ici un horizon d'expérience et des perspectives bouchés. Il est lié aux interactions et aux « invites » que les lieux proposent, à leurs inadéquations avec les attentes de ces personnes. L'habiter y semble diminué d'une dimension essentielle d'animation urbaine. Hakim B., l'un des marcheurs que nous avons interrogés, nous disait : « les soirs d'hiver, lorsque tu croises personne, c'est d'une tristesse ! » Il parlait du boulevard Valbenoîte, dans une partie faubourienne de la ville, qu'une autre marcheuse-commentatrice avait qualifié de « quartier-dortoir ».

Une étudiante de 22 ans, habitant avec ses parents dans les environs éloignés, nous parle de son expérience de la ville :

Je dirais que c'est une ville morte, parce que justement de plus en plus, dans le centre ville, les magasins ferment... donc y a moins d'activité on va dire... y a certaines rues qui sont, on va dire, pas faites pour y rester quoi, de plus en plus à l'abandon, donc c'est vrai que ça donne pas très envie de se balader dans la ville... [...] Après je pense que c'est pas dans toutes les villes... quand y a de l'animation, quand y a de la circulation, ben y a du monde, et donc plus y a du monde, mieux c'est (petit rire) [...]. Ben y a certains lieux qui sont bien entretenus, comme par exemple les anciens immeubles qui datent du 19^e qui sont bien, mais y a certaines rues, c'est... les bâtiments ils font un peu sales, et ça se voit qu'ils sont pas entretenus, y en a qui sont à l'abandon, et je trouve qu'il y a quand même pas mal de rues qui sont comme ça dans la ville... et je trouve ça dommage enfin bon, y a des questions de financement et puis peut-être parce que les gens ils s'éloignent aussi, donc au final pourquoi investir dans une ville alors qu'elle est peut-être juste pour dormir ou je ne sais pas quoi... mais ouais, y a certaines rues, je trouve qu'elles manquent de pep's...

Et ça donne une ambiance à la ville, ces espaces ?

Ben ouais ça lui donne une ambiance négative on va dire, une ambiance d'une ville morte en fait, enfin y a rien... c'est vrai que en général, c'est ce que j'utilise comme terme « une ville morte »... parce que quand on me parle de comment elle était avant, qu'il y avait tout ce qui était la mine, les armes, le vélo, le tissu, que y avait beaucoup de circulation, et ben aujourd'hui on a du mal à croire que y avait ça à l'époque quoi... [...] ben comme je vous ai dit, je trouve qu'elle fait triste un peu la ville quand même, donc déjà, je trouve que ça y joue beaucoup si la ville elle est pas dynamique... elle fait fade, on a pas très envie d'y rester... et puis je trouve qu'il manque d'animations, des concerts, même des petits concerts de rue enfin... moi, y a une ville que j'admire, c'est par exemple Bordeaux... parce que y a des petites danses, des petits concerts comme ça, de rues, et je trouve que ça, ça emmène une gaîté, on a envie de s'arrêter pour regarder... [...] Ouais voilà, l'animation me rassure...

Notons l'ensemble des éléments saisis par cette jeune femme : des espaces « morts » qui ont l'air abandonnés, une faible dynamique qui ne donne pas envie de rester dans la rue, un exemple opposé – en l'espèce une métropole « ultra dynamique », Bordeaux. L'absence de « monde » est un élément mal vécu et inquiétant. Nous avons vu que cette étudiante évoque aussi des interactions de type « accostages », qui vont avec cette ambiance.

Un autre étudiant, Comorien quant à lui, nous raconte une perception mitigée de la ville :

Je dirais que St Étienne c'est une ville dans la moyenne, c'est pas une ville très attirante... les seules choses qui peuvent, pas attirer, mais les seules choses qui peuvent maintenir les gens sur St Étienne, c'est le centre commercial, les bars *et cetera*. Mais y a pas grand chose, y a pas une spécificité à St Étienne... Y a un manque de modernisation je dirais, ben par rapport aux bâtiments... et ouais, même sur l'aspect de la ville, la ville n'est pas très attirante, mais après on y vit bien quand on y habite, mais sinon pas plus que ça...

Qu'est-ce qui est un peu... repoussant...?

Ben je dirais, je dirais l'urbanisation, l'aspect de la ville... elle est pas assez moderne... elle garde toujours ses bâtiments anciens... et même dans certaines villes, ils ont des bâtiments anciens, ils les nettoient et ça rend la ville un peu jolie... mais St Étienne c'est assez gris... ce serait les façades, nettoyer les façades pour que ça soit un peu plus... ouais, il faudrait qu'il y ait, je sais pas, une architecture un peu plus moderne, des bâtiments plus nouveaux, plus neufs, plus modernes, comme sur Lyon ou bien dans les grandes villes...

Tu vois des manques... tu te sens un peu bloqué ou contraint ?

Non, non, en terme d'usage ça va... j'arrive à faire ce que je veux...

Si y avait des manques ce serait plus de l'ordre esthétique ?

Ouais, ce serait plus du fait d'attirer... de l'ordre esthétique, ouais du manque de couleurs, ouais de plus de, comment, plus de modernité... je sais qu'à St Étienne, quand il fait pas beau, personne ne sort, presque personne ne sort, et la ville est très moche... et quand il fait beau, alors ça va, elle est un peu plus vivante... très moche dans le sens où la ville devient gris comme le temps quoi... y a certaines villes où il fait un mauvais temps, et où la ville elle reste quand même agréable... alors qu'à St Étienne, ouais non...

Les endroits où j'aime aller ? Je dirais que je suis attiré, parce que j'aime bien voir du monde, et quand y a pas de monde, je m'écarte... ben les endroits où je vais pas souvent, ben Bellevue, la place Bellevue, j'y vais pas très souvent... Je vais jusqu'à Solaure, mais que pour aller voir des amis, sinon j'y vais pas pour autre chose... Ouais Solaure aussi, c'est pas non plus très attirant, voilà... [...] Le week-end, je vais surtout en ville, centre-ville, on va dire entre Peuple – square Violette – Jean Jaurès – et Bicentenaire... ouais, ce serait ma zone... Square Violette, y a des boutiques, avant y avait un truc de *piercing*, j'y allais souvent pour acheter, et puis y a aussi des boutiques de *design* qui sont pas très loin de square Violette, qui fait un peu des objets *design*... oui j'aime bien, j'y suis aller 4 fois je crois, j'ai jamais acheté quoique ce soit, ouais, j'aime bien flâner dans ce coin... et pour le cinéma aussi, le Camion rouge, Jean Jaurès, l'Alhambra, et les rues piétonnes aussi...

En terme d'interaction, quand tu te promènes dans la ville... tu as des choses à raconter là-dessus ?

Non, non rien de particulier en fait... quand je marche, je marche...

Quand vous êtes sur la place du Peuple ? Vous discutez, vous passez le temps ? Avec d'autres groupes ?

Non, non on reste juste en groupe... [...]

La seule chose qui ressemble, à St Étienne et Lyon, c'est le fait que les deux villes sont pas

spacieuses... elles sont pas espacées. Moi, par exemple j'ai visité Bordeaux, c'est très ouvert, y a de l'espace, et c'est très beau aussi... Lyon, j'aime bien mais c'est juste que c'est un peu serré, c'est pas très spacieux... pas comme Bordeaux, y a de l'espace, c'est ouvert, c'est pas tout serré... A St Étienne les seuls endroits où c'est ouvert, je dirais Peuple, Jean Jaurès... ouais, et Bellevue je pense... C'est les seuls espaces un peu... [Les] routes faites comme ça... [il désigne la rue de la République] ouais, je me sens serré... Sinon, les espaces où je me sens pas serré... les trajets du tram et les places Jean Jaurès, Peuple...

La « valuation » s'opère ici par la prise en compte d'une pluralité d'éléments – assez détaillés – composant ou non une « forme »³¹⁴. Les éléments que cet étudiant relève sont :

- l'animation, le monde et l'activité humaine (« quand y a pas de monde, je m'écarte... »)
- un schème spatial « serré / ouvert » (une ville « pas spacieuse, pas espacée »)
- un « état » rattaché aux indices de l'entretien, du soin et de la couleur (« et même dans certaines villes ils ont des bâtiments anciens, ils les nettoient et ça rend la ville un peu jolie... »)

Quelque chose apparaît ici en creux, c'est la « forme » d'une ville perçue comme défaillante. La synergie formée par une « vie urbaine », une « spaciosité », et un certain « état » donnerait à la ville sa qualité, la rendrait sans doute plus « attirante », attractive. Nous avons interrogé une femme flamande d'une quarantaine d'années, récemment installée en tant que professeur de Yoga. Remarquons avec plaisir les typiques « allez » qu'utilisent les Flamands :

Vous pouvez me parler de votre perception générale de la ville ?

C'est très intéressant, c'est-à-dire on sent un passé... euh assez, bon, il y a des différents aspects... car il y a un aspect avec des jolis bâtiments, des vieux bâtiments du temps de la révolution industrielle, comme les rubans et tout ça, donc les belles maisons bourgeoises un petit peu... et puis à côté, il y a ce côté minier, on se sent un petit peu, parfois, comme dans les tranchées (rires)... car c'est tout un petit peu abîmé, parfois il y a des bâtiments abîmés, ou un petit peu noirs comme ça... un côté lourd, un côté euh dépourvu, un petit peu dans certains quartiers, c'est un petit peu dépourvu... et je pense que y a les gens qui veulent dynamiser beaucoup, c'est ça, allez... Y a des quartiers qui sont en mauvais... les bâtiments qui sont, allez, pas bien entretenus...

Lesquels ?

Y a des quartiers, Tarentaize, peut-être y a des petites rues à côté de Chavanelle, entre Chavanelle et cours Fauriel, y a des rues qui sont un petit peu... y a des bâtiments aussi, y a des HLM...

C'est une ville qui vous paraît invitante ?

Ben quand je suis arrivée sur la ville, c'était très compliqué pour moi... j'avais peur, car ça m'ass... ça assombrissait... car je venais d'Anvers, c'est à côté d'un fleuve... Ici, ils ont couvert le fleuve, donc c'est un petit peu bizarre... mais quand on y habite, les gens sont très chaleureux... ils sont forcés à être créatifs je pense... allez, c'est une ville avec des possibilités, y a une belle nature à côté... il faut trouver son chemin un petit peu je pense... mais c'est surtout les gens qui construisent la ville...

Vous avez eu peur ?

314 Pour Merleau-Ponty (2009), une forme est « un phénomène dans lequel le tout est antérieur aux parties. » (p. 129)

Y avait un côté très très sombre... comme peut être le temps, aussi c'est pas toujours soleil... c'était un petit peu ça, et puis les rues très étroites, au centre ville donc, on peut marcher à pied, mais les autres rues sont assez étroites et parfois gris... on circule donc beaucoup en voiture... c'est très serré...

Vous aimeriez des zones plus aérées ?

Ça manque un petit peu... y a le cours Fauriel qui est un peu plus spacieux, et surtout les places, qui peuvent être agréables je trouve, les places...

Est-ce que vous parleriez d'un usage globalement agréable de la ville ?

Euh... y a du travail (rire), y a du travail...

Dans une enquête sur Pau et Toulouse, Ledrut (1973) relevait qu'une « tonalité vitale » était associée aux espaces urbains par ses habitants. Les lieux sont porteurs d'indices de leur état, de leur entretien. Ils sont à ce titre annonciateurs d'usages-types, et plus largement de perspectives de vie plus ou moins prospères. Les « images de la ville » sont prises dans ces enjeux selon Ledrut (1973). Pour Gibson (2014), l'espace (urbain ou non) est porteur d'« invites » à des actions spécifiques. Il est perçu « écologiquement », c'est-à-dire selon ses perspectives particulières et son potentiel d'habitabilité.

Une étudiante en architecture de Paris, venue faire un stage à Saint-Étienne pendant 5 mois, nous a aussi répondu en entretien :

Pouvez-vous me parler d'une perception générale de la ville de Saint-Étienne ?

Je trouve que c'est une ville agréable pour le piéton. Parce que j'ai pas eu l'expérience d'y vivre avec une voiture, mais elle est très agréable pour un piéton, on a facilement accès à beaucoup de choses, enfin, surtout quand on habite dans le... pas loin du centre-ville, on a facilement accès à beaucoup de choses... les places du centre-ville sont agréables. Après, il y a certains quartiers où j'osais pas trop aller, peut-être. Enfin, je sais pas si c'était fondé ou pas.

Quels quartiers, par exemple ?

Euh, peut-être le quartier de... en fait, je sais pas si c'est Tarentaize ou si c'est plus au sud. Enfin, peut-être que j'avais pas de raison d'y aller aussi, mais voilà.

Globalement, hein, s'il y a des choses, aussi des images, par exemple, qui vous ont marquées, des choses qui pour vous caractérisent cette ville ?

Euh... qu'est-ce qui m'a marqué, ben, peut-être le tramway, là, qui traverse toute la ville et qui fait... je sais pas, je trouve qu'il fait un peu une coupure entre deux parties de la ville. Qu'est-ce que... si, ben les... enfin, les immeubles pas abandonnés, mais en mauvais états, ou les rez-de-chaussée vacants, c'est vrai que ça m'a un peu marqué aussi.

Les rez-de-chaussée vacants dans le centre-ville, du coup, c'est ça ?

Oui.

Et les immeubles en mauvais états, ça vous paraît être dans la ville en général, vous dites ?

Euh... non, en particulier dans certains quartiers. J'ai l'impression que c'est assez concentré. [...]
Je vois plus ça, par exemple les Rues Neyron, Ferdinand, tout ça...

Vous pouvez essayer de qualifier ces zones ? Par exemple la Rue Neyron, vous l'empruntiez, la Rue Neyron ?

Ben, on sent qu'il y a... qu'il y a pas énormément d'entretien, que... je sais pas. Si, il y a justement un événement qui m'a marqué, c'est qu'un jour, je passais... mais je pense pas que c'était la Rue Neyron, ça doit être une autre rue, mais à côté, et un bout d'immeuble s'est écroulé

juste à côté de moi. Je sais pas si vous avez entendu parler de cet événement, mais voilà. Enfin, les pompiers venaient d'arriver en fait... voilà, c'est vrai que ça m'a marqué [léger rire]. Et heureusement, je crois qu'il était inoccupé... donc voilà. Mais, euh... je sais pas, on sent que c'est des rues pas très animées. Ouais, voilà, on sent pas une vraie vie.

Et alors, quel effet ça vous fait du coup ? Le fait de traverser ces espaces ou cet espace, quel est le ressenti ?

Euh... bah c'est vrai qu'on se sent pas forcément à l'aise. On a envie de passer un peu vite [léger rire].

Ça vous paraît du coup insécure, peut-être dangereux ?

Euh... un peu, oui. Ouais.

Et c'est... enfin, ça vous paraît plutôt calme ? Plutôt, comment dire... il y a une vie, ou il y a pas du tout de vie ? Vous pourriez essayer de qualifier un petit peu cet espace ou ces sensations que vous avez ?

Ben, après, je les ai pas énormément traversés, mais quand je les ai traversés, oui, j'ai pas senti énormément de vie. Oui, c'était plutôt calme et c'était peut-être ce calme et ce... qui m'inquiétait, je sais pas.

Le sentiment d'un abandon ?

Oui. Un peu, oui.

Cette jeune femme est un peu contrariée dans certains espaces faubouriens dégradés. Elle est affectée par cet environnement, alors qu'elle trouve ce qu'elle attend d'une ville au centre. Ces endroits où elle n'« ose pas trop aller » (qu'elle aborde avec crainte donc) ont quelque chose d'inquiétant, un calme un peu excessif qui lui fait se demander si les lieux ne sont pas abandonnés. « On sent pas une vraie vie » dit-elle. L'environnement lui renvoie une inadéquation écologique, un milieu lui offrant des invites ambiguës, non coordonnées à ses attentes. Elle ne saisit pas à quoi peut bien l'inviter cet espace faubourien (on retrouve la fameuse rue Neyron), elle ne lui trouve pas d'usage, de « jouissance ». Il renvoie plutôt un désengagement et un détachement.

1.2. Les attentes et les affects d'une ville : animation et aisance.

« L'animation » est une catégorie couramment utilisée pour qualifier une ville. Le caractère vivant et animé des lieux urbains, ou leur caractère calme voire « mort », sont des qualités communément attribuées aux zones urbaines. L'animation est formée par les « rencontres, les échanges furtifs et impersonnels, les rituels quotidiens ou festifs, ou encore les communions éphémères. Nous pouvons en effet tenir pour acquis que l'ordinaire de l'animation urbaine concourt à développer des combinaisons sensibles d'aménités urbaines mais aussi, sur le versant opposé du tapage et des appropriations [...] » (Pichon et Thibaud 2017, p. 2-3) Elle mobilise toute une série d'acteurs « professionnels tels que : programmateur d'événement, accompagnateur de renouvellement urbain,

artiste, animateur socioculturel, médiateur, scénographe, architecte, urbaniste, sociologue, paysagiste, géographe, défenseur du patrimoine » (Ibid.), commerçants, musiciens, etc. Mais elle dépend aussi et surtout de la présence des citoyens dans la ville. Plus exactement, l'animation existe lorsque s'active chez les citoyens « leurs étonnements et curiosités partagés ». « Le public est, de fait, l'acteur collectif indispensable à toute action d'animation. » (Ibid. p. 3). L'animation est ainsi le produit d'une diversité d'actions et d'acteurs, dont la coordination est nécessaire, pour construire l'aménité des espaces urbains (places, fontaines, boulevards), des événements festifs, ou encore les « passages et [...] micro-événements qui forment la texture [...] d'un lieu » (Ibid. p. 7). Bien que généralement caractéristique de l'urbain, l'animation n'y est pourtant pas systématique.

Deux femmes, anciennes Stéphanoises habitant à Saint Chamond depuis une vingtaine d'années, ont répondu à nos questions. Elles ont tenu à le faire ensemble. Âgées d'une soixantaine d'années, elles se sont connues étudiantes à Saint-Étienne, dans le secteur médical. Elles sont aujourd'hui employées de la fonction publique.

Ben c'est-à-dire que moi j'y ai habité il y a 20 ans, 25 ans maintenant, et elle était beaucoup plus dynamique, le centre-ville était plus sympa... moi je trouve que là ils ont, je sais pas si ça vient des travaux du tram où ils ont créé des larges trottoirs et des larges avenues là, pour le tram, je trouve que ça fait... ça fait pas petit cocon, ça fait pas petit centre-ville là-bas...

Du côté de l'avenue de la Libération... du côté de la place du Peuple, par là-bas ?

- Oui... oui c'te grande avenue là...

- Moi je trouve un peu tristounet, voilà...

Ah oui, plus qu'avant ?

Plus qu'avant.

Vous diriez que c'est aussi les aménagements qui ont fait ça...

Je trouve ils ont trop épurés... moi j'aime bien les villes où c'est plus serré, les petites rues, voyez... Mais bon voilà, après c'est que moi... Y a quand même beaucoup de locaux vides aussi, par rapport à y a 20 ans... Ah moi, il me semble que c'est moins dynamique hein, que ça a perdu du souffle. [...] Ben par contre, avec leurs travaux là, bon, c'est agréable de marcher *Sur l'avenue de la Libération ?*

Oui... mais je trouve que c'est triste, ça fait trop grande avenue... Mais sinon pour marcher, impeccable, on se cogne plus...

Ah oui... parce que vous vous cogniez avant ?

Ouais...

Dans les rues de St Étienne ?

(rires) Et ben les trottoirs étaient plus petits... ou alors on descendait, c'était le tram qui klaxonnait derrière... et hop ! fallait remonter... Là, c'est sûr que, au niveau...

Donc ça s'est amélioré quand même à ce niveau là... ça rend la marche plus agréable quand même...

Ah ben oui quand même... ça je peux pas dire le contraire...

Ces deux femmes perçoivent une baisse de régime de l'animation de la ville (« ça a perdu du

souffle »). Il s'agit d'une caractéristique générale, dont les facteurs ne sont pas forcément clairs, mais qu'elles perçoivent néanmoins clairement. Elles l'associent à une absence de monde, ainsi qu'à un élargissement des espaces urbains. Il y a un vide « qui fait triste ». C'est une caractéristique souvent remarquée par nos enquêtés : « c'est triste³¹⁵ » ou « tristounet ». Un aménagement urbain plus commode, avec des trottoirs plus larges pour marcher, apporte une qualité de confort « pour marcher » indéniable. Mais cette « marche confortable » délestée de ses aléas, ressemble à un appauvrissement de leur expérience. Avec le ré-aménagement des espaces du centre-ville, une reconfiguration de l'engagement s'est opérée. En somme, « elles ne s'y retrouvent plus », ne reconnaissent plus la ville. Quelque chose fait sens de façon sensible, par une sorte d'inadéquation d'expérience. Leur expérience de la ville est liée à une configuration typique attendue d'une certaine intensité. En l'absence de cette teneur d'expérience, quelque chose de la ville échoue « à faire ville », à être « sympa ». Elles évoquent d'ailleurs plusieurs explications possibles : une moindre densité humaine, des espaces élargis et « trop épurés », la présence plus importante de magasins fermés. La synergie³¹⁶ de ces éléments concourent à une qualité d'expérience déficitaire. Les deux femmes évoquent d'ailleurs assez bien une espèce d'effilochement de ce qui trame l'urbanité, de l'agencement de l'urbanité. Cette non concordance entre la ville et leurs attentes produit un affect vaguement triste et un certain détachement. Une manière de comprendre cet état de fait est le déplacement des populations vers la périphérie. En déplorant l'aspect triste de la ville et des commerces fermés, les deux femmes signalent leur attachement à l'animation et aux centres urbains :

Comment vous expliquez ça... vous l'expliquez, vous le constatez ? Vous croyez que c'est les gens qui sont allés vivre à l'extérieur, ou pas ?

- Je sais pas... pourtant non, on est nombreux hein...

- oui, mais les gens vont peut-être plus dans les grandes surfaces...

- les commerces, oui, ils viennent pas aux commerces de St Chamond... ils partent sur Givors... oui, Givors le centre commercial... et puis y a *Steel*³¹⁷ aussi, je pense que c'est terrible ça...

315 La tristesse des petites villes et des faubourgs est un lieu commun poétique, qu'on trouve chez le poète symboliste belge Rodenbach (1901) : « En des villes sans joie aux carrefours déserts / Où de rares passants, en grises silhouettes / Se meuvent, balançant leur marche comme un glas, / On sent un froid silence uniforme qui plane ; / Si despotique, encor qu'il soit débile et las, / Qu'en lui tout cri se tait, que toute voix se fane, / Que même un bruit de pas déconcerte d'abord, / Que la moindre rumeur infinitésimale / Cause un trouble, paraît une chose anormale / Comme de rire auprès d'un malade qui dort. / Car le silence là vraiment s'atteste ! Il règne, / Il est impérieux, il est contagieux ; / Et le moins raffiné des passants s'en imprègne / Comme d'encens dans un endroit religieux. [...] » https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Règne_du_silence/Paysages_de_ville

316 « La synergie est un type de phénomène par lequel plusieurs facteurs agissant en commun ensemble créent un effet global ; un effet *synergique* distinct de tout ce qui aurait pu se produire s'ils avaient opéré isolément, que ce soit chacun de son côté ou tous réunis mais œuvrant indépendamment. » <https://fr.wikipedia.org/wiki/Synergie#Sociologie>.

On retrouve là une idée-force du pragmatisme, de la sociologie interactionniste, ainsi que de l'écologie.

317 « Steel » est le nom d'un nouveau centre commercial ouvert en 2020 en périphérie de la ville, sur un ancien site industriel et minier. Dénommé « retail park », ce « centre » commercial se caractérise par un aménagement

Du coup... ça questionne sur un usage de l'espace public, c'est-à-dire qu'est-ce qui fait, disons l'agrément, qu'est-ce qui donne envie d'aller se promener dans la ville, si ce n'est les commerces ?... pour vous, est-ce que vous aimez flâner dans les villes, est-ce que vous allez faire d'autres choses que acheter des choses ?

- Ah oui... quand tu es dans une ville, moi j'aime bien visiter surtout les sites anciens... et c'est pas tellement mis en valeur... peut-être un peu plus à St Étienne, mais...

- A St Chamond non plus, c'est pas mis en valeur... alors qu'il y aurait, il pourrait y avoir...

- Ah ben y a des lieux sympas...

- Ah si si, y a des trucs sympas

C'est quoi... c'est des usines, des anciens bâtiments industriels...

Ouais, ben ça, ils sont en train de tout casser pour faire un centre... un super centre commercial...

C'est le projet des aciéries ?

Ouais...

Ah bon, un centre commercial ?

- Ouais, un centre commercial...

- Ouais, un gros truc là !

- Un cinéma multiplex, alors qu'on a un cinéma, un petit cinéma qui fonctionne bien... c'est bête... mais je pense qu'ils veulent faire revenir des gens un peu, sur St Chamond...

- Ouais mais enfin bon... étant à côté de Saint-Étienne et Lyon... moi je pense qu'ils vont se casser la figure...

Ce centre commercial ?

On n'en a pas besoin... y a un Leclerc... y a des magasins de nourriture et tout... enfin, on comprend pas tout...

Vous habitez dans la ville de St Chamond ou aux alentours ?

- Moi dans la ville

- A l'extérieur moi...

Est-ce que vous pouvez me dire ce que vous observez depuis chez vous, ce que vous remarquez, quelle est la lecture des abords du chez-vous ?

Ben moi... on est arrivé, on a acheté une vieille ferme, et on était tout seul où on habite... et en 20 ans, on s'est retrouvés entourés de maisons, de lotissements...

Au-dessus de St Chamond ?

Vers Fonsala, entre Fonsala et Lhorme, je sais pas si vous voyez...

C'est au-dessus... un petit peu sur le Pilat...

Ouais c'est ça...

Donc ça s'est beaucoup développé la construction...

- Ah ouais... vraiment...

- Alors que nous, quand on est arrivé, en face de chez nous on avait – tu sais chez Schmidt...

- Hum...

- Une entreprise... boissons et... charbon je sais plus... enfin, anciennement charbon, après ils faisait fuel je sais pas quoi, et puis ils sont partis... et depuis et ben c'est envahi d'arbres... enfin c'est abandonné, la maison est abandonnée, le parking est abandonné...

Ah oui ? c'était quoi, c'était un magasin...

- Un dépôt...

- Un dépôt, on va dire... une petite entreprise... ils sont partis plus loin, ils se sont agrandis... mais là, du coup, l'espace, non, nous ça s'est vidé...

- Ça s'est vidé, au contraire...

- En fait quand quelqu'un part, personne reprend derrière...

- Ouais

Dans la ville ? Vous auriez une explication... pourquoi personne reprend d'après vous...

d'espaces publics de loisirs (cafés, restaurants, parcs et jeux pour enfants, animations, musique, aménagement paysager). Sa construction a été controversée parce qu'il a été vu par beaucoup comme un coup de grâce donné à un centre urbain déjà en difficulté, risquant d'augmenter encore la vacance commerciale. <https://www.steel-saint-etienne.fr/>

- Y a pas de demande ! je pense enfin, je sais pas...
- Et puis ce qu'ils essayent de monter, ça tient pas hein... au bout de deux ans les magasins...
Qu'est-ce qu'ils montent ?
- Non mais des commerces, des petits commerces qui ont essayé d'ouvrir dans c'te fameuse rue piétonne, et ben deux ans, et puis après ils ferment... le magasin de chaussures, et ben on avait l'impression qu'il marchait bien, les baskets...
- Mais il marchait bien, c'est lui qui a voulu fermé... enfin je crois...

Les commerces ont quitté les villes pour s'installer en périphérie, comme de nombreux habitants. Ce changement les détache en quelque sorte de la ville. On peut s'interroger sur cette nostalgie de la vie urbaine, et sur l'urbanité produite dans ces espaces commerciaux et périphériques. Qu'est-ce qui est perdu dans ces espaces par rapport à la ville ? Est-ce la multiplicité et la co-existence des usages en un espace unique ? Qu'est-ce qui est valorisé dans la ville qui ne se trouve pas dans le zoning fonctionnel des périphéries urbaines, si ce n'est un droit à l'exploration, à la coprésence sans objet, voire à l'errance ? Ces espaces suburbains ne semblent pas remplir le « besoin de ville » de ces deux femmes (Blanc, 2003), cette mise en présence aléatoire avec d'autres, la virtualité de rencontres et cette communication spécifique, diffuse mais aussi intense qui s'effectue avec les personnes et les lieux. Ce sont aussi les cheminements piétons qui font défaut aux espaces périphériques.

Et qu'est-ce qu'il faudrait faire... Vous avez des idées ? A votre avis...

Oui, pour stimuler...

Pour que la ville s'anime... qu'est-ce qui rendrait le centre-ville attractif... qu'est-ce qui pourrait l'améliorer, vous avez des idées là-dessus ?

Non je sais pas... ce que je vous disais un peu tout à l'heure... qu'elle soit un peu mise en valeur au niveau patrimoine...

- Ouais, mais tu crois que ça attirerait du monde ?

- Je sais pas...

En termes d'espaces verts, y a un manque à St Chamond, ou pas ?

- Ah non... y a un joli parc...

- Y en a plusieurs de parcs...

- Ah ouais ouais, et puis ils sont en train d'en faire... le foyer Barrat, là...

Donc c'est pas une question de manque d'espaces verts ?

- Non. Non non non, y en a hein... et même bien entretenus je trouve...

- Ouais, ouais, ils sont nickel hein...

- Ouais ouais... ça c'est pas mal...

Et est-ce que vous parleriez d'usages communautaires, de communautés culturelles dans l'espace... à St Chamond et à St Étienne ?

- Alors St Étienne je sais pas... mais à St Chamond euh, le centre-ville, ouais, si si... des communautés qui sont bien euh...

- Oui oui oui...

C'est par quartier ou c'est...

- Ouais

- Y a par quartier et y a une bonne partie du centre-ville aussi...

Donc est-ce qu'il y a une animation, mais qui est juste communautaire, à laquelle vous avez pas accès... ou est-ce que même ces lieux-là sont inanimés pour vous ?

- Ah non, ils sont animés (petit rire)

- Mais on n'y a pas accès, on n'est pas...
- On n'y a pas accès, je veux dire...
- C'est Nord-Africain, c'est ça ?*
- Essentiellement oui
- Oui
- Et là c'est animé ?*
- Oui, oui... enfin oui... enfin si, c'est animé, les soirs...
- D'accord, donc y a des commerces communautaires...*
- Mais voilà, ouais... ça par contre, oui...
- Et c'est vrai que ça explique peut-être aussi pourquoi les gens quittent la rue piétonne... je parle pas des commerces, mais des appartements... oui, par rapport au bruit...
- Par rapport au bruit ?*
- Parce que y a du bruit, le soir... c'est des bars...
- Non, c'est dans la rue...

Interrogée sur Saint-Étienne, elles en viennent à faire référence à « leur ville », la ville qu'elles expérimentent couramment et qu'elles habitent, Saint-Chamond, la seconde ville la plus importante de l'agglomération située à 10 kilomètres de Saint-Étienne. Ce centre-ville triste qu'elles n'utilisent plus, est pourtant habité et animé par une population d'origine nord-africaine. Nous induisons clairement la question (« est-ce que vous parleriez d'usages communautaires ? »), mais cela s'avère être un élément important passé sous silence jusqu'ici. Le centre n'est pas réellement « vide », mais il est vide « pour elles ». Ces espaces sont bien pratiqués, mais par une autre population. Ce sont en fait des lieux « animés » (« enfin si, c'est animé, les soirs »), il y a même des commerces, mais ce sont des commerces et une animation « communautaires », auxquels les deux femmes ne se sentent pas « avoir accès ». La mise en présence d'inconnus, qui est la fonction d'urbanité (Lofland, 1973), rencontre certaines difficultés lorsque la « distance sociale »³¹⁸ est importante. « La ville » a été et est toujours l'espace de coprésence et de rapports entre inconnus, mais aussi l'espace des « niches écologiques », des territoires séparés socialement (Grafmeyer, Joseph, 1990). Mais les deux femmes interrogées ici, saisissent l'attachement à la ville au travers d'éléments signifiant l'animation et la vie urbaine. Ils ont une importance affective, de l'ordre du « vital » comme dit Ledrut (1973).

1.3. « La ville comme elle ne va pas », ou à la poursuite d'une urbanité-modèle.

Le commerce est au centre de la vie et de l'animation urbaine, du moins dans leur version

318 « La notion de distance sociale renvoie à l'idée d'un espace social structuré par des caractéristiques comme l'âge, le genre, l'origine ethnique et le statut social. » Bonnet, 2008, § 1.

« occidentale ». La sphère publique en dépend en partie, les cafés ayant joué un rôle décisif dans la construction de l'espace public démocratique (Habermas, 1988). La densité humaine et la profusion des marchandises de notre économie, sont des ressources de l'attachement ordinaire à la ville. Une ville sans commerces apparaît souvent « morne », volontiers associée aux « cités dortoirs » grises et tristes des périphéries et des petites villes. Nous retrouvons Josiane D., une femme de 59 ans, issue d'une famille d'immigrés du Caucase. Elle a été commerçante dans la ville puis dans une galerie commerciale de l'agglomération. Elle est engagée dans la vie associative et politique (avons-nous compris à demi-mots). C'est une personne dynamique, qui aime converser et qui ne mâche pas ses mots. Comme beaucoup d'autres d'habitants, elle déplore la décroissance, la fermeture de nombreux magasins et la dégradation de la fonction commerciale – mais plus encore de la vie qui y est associée. Les commerces, comme l'architecture ou le *design*, sont associés à des valeurs non seulement esthétiques mais à une fonction d'attrait et d'attractivité :

Moi je trouve que depuis les dix dernières, enfin depuis 15 ans, ça s'est enclenché... mais je trouve que depuis les 5 dernières années, effectivement, ça s'est accentué... Je sais pas si c'est parce que la population s'appauvrit, les mœurs changent, je sais pas, mais en tout cas... aussi, j'ai remarqué une chose, c'est qu'en voyageant, le mobilier urbain d'un bout à l'autre de la France c'est le même... Voyez... Alors je suppose qu'il est acheté, que y a des fabricants... Mais quel est l'intérêt alors, de changer de ville, de voyager de découvrir des choses si c'est les mêmes bancs en béton armé partout, les mêmes lampadaires, les mêmes abribus, les mêmes... vous trouvez que c'est bien ?... Du coup, c'est désolant parce qu'on met pas la ville en valeur... moi je suis sidérée, je me balade souvent à pied, je trouve que y a de beaux immeubles, rien n'est mise en valeur... On pourrait dire aussi aux commerçants que y a des codes couleurs par exemple dans une rue, pour que ce soit attractif, rigolo, joli, qu'on ait envie de se balader, que y ait pas une enseigne rouge, une verte, une jaune, une lumineuse... pour le moment j'ai remarqué que c'est que des néons, c'est moche de chez moche... bon, au-dessous de ces bâtiments, il pourrait y avoir un code couleur... dire par exemple, on a trois codes couleurs dans cette rue, point barre... et je vous assure que déjà visuellement, ce serait déjà beaucoup plus attractif, non ?

Le commerce est une part de l'esthétique des villes, de son architecture³¹⁹. Josiane D. indique un

319 Les « grands magasins » en sont un exemple typique, ainsi que les « passages » commerciaux célébrés par Benjamin (1997). Ils sont contemporains de « l'urbanisme », entendu par Cerda comme science du développement du bien-être matériel et social (Sennett, 2019). Leurs décors somptueux et leur vie ont été bien décrits par Zola : « C'était, à l'encoignure de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin, un magasin de nouveautés dont les étalages éclataient en notes vives, dans la douce et pâle journée d'octobre. [...] [C]e magasin rencontré brusquement, cette maison énorme pour elle, lui gonflait le cœur, la retenait, émue, intéressée, oublieuse du reste. Dans le pan coupé donnant sur la place Gaillon, la haute porte, toute en glace, montait jusqu'à l'entresol, au milieu d'une complication d'ornements, chargés de dorures. Deux figures allégoriques, deux femmes riantes, la gorge nue et renversée, déroulaient l'enseigne : *Au Bonheur des Dames*. [...] Denise demeurait absorbée, devant l'étalage de la porte centrale. Il y avait là, au plein air de la rue, sur le trottoir même, un éboulement de marchandises à bon marché, la tentation de la porte, les occasions qui arrêtaient les clientes au passage. Cela partait de haut, des pièces de lainage et de draperie, mérinos, cheviottes, molletons, tombaient de l'entresol, flottantes comme des drapeaux, et dont les tons neutres, gris ardoise, bleu marine, vert olive, étaient coupés par les pancartes blanches des étiquettes. À côté, encadrant le seuil, pendaient également des lanières de fourrure, des bandes étroites pour garnitures de robe,

délaissement et un *négligé* visible dans les lieux, sur les pas de portes et vitrines. Elle signale ainsi en creux, son attente d'une norme urbaine. Elle développe sa conception de ce qui fait une expérience positive de la ville, mélange et synergie d'animation commerciale, d'aménité, d'esthétique et de convivialité. Elle souligne un changement de la ville, la « population qui s'appauvrit », les mœurs qui changent. Elle est choquée par un défaut de « mise en valeur » : « c'est désolant parce qu'on met pas la ville en valeur... moi je suis sidérée, je me balade souvent à pied, je trouve que y a de beaux immeubles, rien n'est mis en valeur... » Cette absence de mise en valeur n'est pas vraiment acceptable pour elle, et devient un motif de revendication. Elle en appelle à la mise en place de codes couleurs, qui rendraient les lieux plus « attractifs ». Elle évoque aussi un manque de soin (de goût et de diversité) dans le choix du mobilier urbain. On voit que son usage quotidien de la ville est l'objet d'une enquête continue et d'un questionnement sur l'attendu, le légitime, et l'adéquat.

La notion d'« attractivité » (comme celle de « dévitalisation ») fait l'objet d'un usage répandu dans le monde de la politique urbaine et de l'urbanisme. De gros enjeux de communication politique se nouent autour de cette thématique de « l'attractivité »³²⁰.

la cendre fine des dos de petit gris, la neige pure des ventres de cygne, les poils de lapin de la fausse hermine et de la fausse martre. Puis, en bas, dans des casiers, sur des tables, au milieu d'un empilement de coupons, débordaient des articles de bonneterie vendus pour rien, gants et fichus de laine tricotés, capelines, gilets, tout un étalage d'hiver aux couleurs bariolées, chinées, rayées, avec des taches saignantes de rouge. Denise vit une tartanelle à quarante-cinq centimes, des bandes de vison d'Amérique à un franc, et des mitaines à cinq sous. C'était un déballage géant de foire, le magasin semblait crever et jeter son trop-plein à la rue. » Zola, 1883, § 1-4.

https://fr.wikisource.org/wiki/Au_bonheur_des_dames/1

A Saint-Étienne, sur la place Waldeck Rousseau, un immeuble haussmannien « art déco » (classé) a accueilli les « Nouvelles Galeries » dès 1895. Le magasin a fermé en 2005, puis a accueilli l'enseigne H&M de 2011 à 2019. Il est aujourd'hui à nouveau fermé.

320 Un site internet justement intitulé « Saint-Étienne attractivité » a été mis en place par la collectivité territoriale « Saint-Étienne Métropole ». Deux onglets le composent. L'un intitulé « Vous souhaitez développer une activité économique » vante « un marché favorable à votre développement », « des coûts immobiliers et salariaux attractifs », « un vivier de talents » représenté par son nombre d'étudiants (25 000), « un écosystème favorable à l'innovation alliant économie et recherche ». Le second onglet s'intitule « Vous souhaitez vous installer à Saint-Étienne ». Il vante « une dynamique économique active » (une comparaison avec les villes de Marseille, Metz, Lille, Montpellier la situe au milieu), des « équipements culturels et sportifs d'une grande métropole », « un pouvoir d'achat attractif [pour] accroître sa qualité de vie », « une meilleure qualité de vie [...] pour répondre aux besoins de vos enfants », « un cadre de vie naturel préservé » (avec un indice de qualité de l'air moyen, les heures d'ensoleillement annuelles, un très faible pourcentage de la population exposé à plus de 68 décibels par jours, et un pourcentage des axes autoroutiers embouteillés de 16%). Cela se conclut par « Saint-Étienne, une ville d'avenir qui vous veut du bien ».

<http://www.saint-etienne-attractivite.fr/>

Véritable leitmotiv du « développement » de la ville, l'attractivité est une notion particulièrement utilisée par les politiques et les journalistes. Par exemple dans ce document produit par la municipalité : « Palmarès des villes les plus attractives : Saint-Étienne change et cela se voit ! Oui qu'on se le dise ! Il fait bon vivre, étudier et travailler à Saint-Étienne et dans sa Métropole. En effet, Saint-Étienne se classe 16ème et entre dans le classement général des 70 villes les plus attractives de France, que vient de publier dans un hors série, l'hebdomadaire Le Point, devant, par exemple, Clermont-Ferrand, Orléans, Nancy, ou encore Rouen. Saint-Étienne engrange de bons résultats dans les domaines tels que la création d'emplois (4ème) ou la population étudiante (2ème). Autre motif de satisfaction important pour l'attractivité des villes aujourd'hui, Saint-Étienne obtient la 6ème place au classement général des

Qu'est-ce qui fait l'attractivité d'une ville d'après vous ?

Ce qui fait l'attractivité d'une ville, je trouve que c'est la variété, l'offre produits, voilà, l'offre produits. Il faut qu'il y ait des bars, il faut qu'il y ait des restaurants, il faut qu'il y ait des choses populaires, il faut que y ait des magasins bas de gamme, des magasins très haut de gamme, il faut qu'il y ait... voilà, que tout le monde puisse s'y retrouver, se promener... il faut aussi des vitrines qui fasse rêver... quand vous vous arrêtez devant une vitrine, si elle vous fait rêver, vous achèterez pas aujourd'hui, ni demain, mais peut-être un jour... et puis ça vous fait plaisir, c'est ludique...

C'était quoi l'exemple que vous preniez... le marché couvert de Sète ?

Alors moi je dis, je prends l'exemple du marché de Sète, parce que j'ai une affection particulière à Sète... Ce sont les halles, et [...] quand je passe devant les halles de Saint-Étienne, je me dis « Au secours ! »³²¹

Bien sûr... c'était un mélange de végétation, de diversité, de l'offre... De vie ?

Voilà... ben les halles, la vraie vie... les halles c'est un marché couvert, populaire... pas au sens péjoratif du terme, mais populaire où tout le monde s'y retrouve... voilà, on a l'emplacement, il est en plein cœur de ville, on pourrait peut-être l'exploiter de cette manière... et mettre des marchands de tout ce que vous pouvez imaginer, tout ce qu'on peut trouver sur les marchés, sauf que c'est couvert... tout le monde aime aller aux halles, les jeunes femmes, les vieux, les jeunes, tout le monde... parce que c'est un lieu de convivialité, on discute, on parle, on se rencontre, on échange, on y mange aussi dans les halles, quelquefois y a des restaurants... donc c'est la vie, la vie est là... et du coup, si vous avez un marché, des vrais halles en plein centre-ville, je crois que autour, la vie se construira d'elle-même... Des commerçants ont envie de venir s'installer parce qu'il y a de la population qui passe, y a des clients, y a un chaland, voilà...

Le déclin de l'activité commerciale et économique de cette ville post industrielle est considéré comme une anomalie. La conception « normale » de la ville demeure celle d'une ville vivante, animée, dont le marché couvert (ou les halles) est un symbole. Pour cette dame, l'attractivité est conçue au travers du « plaisir » de la consommation, associée à la vie et au « ludique »³²². Pour elle, le commerce est le moteur principal de la vie urbaine : « c'est la vie, la vie est là... » On pense à l'évocation poétique de la gaîté urbaine (Sansot, Honnorat, 1994), aux descriptions des halles de

villes où il fait bon vivre grâce notamment à la qualité de l'air (3ème), à la surface et la qualité des espaces naturels (6ème) ou encore la sécurité (5ème) [...]. Saint-Étienne progresse, se développe, s'embellit, s'affirme, gagne des habitants. C'est de bon augure. »

https://www.saint-etienne.fr/sites/default/files/contribution/internetconomie_emploi/CP_Palmaresdesvillesplusattractives-190619_0.pdf

Enfin, un site local titre « Saint-Étienne première ville attractive de France » pour préciser ensuite que cela concerne le critère du coût de la vie, dans une « enquête [...] réalisée par Regionjob publiée pour Le Parisien ». <https://42info.fr/saint-etienne-premiere-ville-attractive-france/>

321 Les Halles Mazerat, construites en 1872, architecture de fer et de verre, ont été rénovées et réouvertes en septembre 2021. Au moment de l'enquête, elles accueillent, sur la moitié de leur surface une superette *Leader Price* et quelques magasins. En nous y rendant, nous sommes souvent surpris d'y trouver concentrée une population blanche.

322 Une étude ethnologique du marché de Carpentras de M. de la Pradelle, montre que s'y développe « une économie de la séduction [...] du côté des chalands, par une disponibilité, du côté des marchands, par des techniques de vente reposant sur la sociabilité » produisant un « plaisir de l'agora » et un « plaisir né de cette interaction réglée ». Le marché y est vu également comme un « rituel célébrant l'appartenance au lieu ». Chamboredon, 1998, p. 173.

Paris par Zola³²³. Elle parle d'animation, évoquant une sorte d'attraction magnétique à la présence humaine, une ville « comme une féerie »³²⁴, un tourbillon, une fête. Elle souligne une dérégulation associée à un appauvrissement de la ville, qui produit une uniformisation et diminue son envie d'être en ville (comme un pôle magnétique inverse). Elle explique l'intérêt d'une diversité de l'« offre produits » destinée à représenter les besoins et désirs des personnes.

L'engagement urbain typique attendu par Josiane D., est une configuration attentionnelle et interactionnelle. Le déficit d'offre commerciale empêche un usage-type consistant à regarder les vitrines, à entrer et sortir des magasins, à avoir un rythme de marche varié avec des arrêts, un réglage de l'attention qui cherche des objets en vitrine (processus si bien décrits par Zola). C'est non

323 « [...] Florent n'avait d'attention que pour la grande charcuterie, ouverte et flambante au soleil levant. Elle faisait presque le coin de la rue Pirouette. Elle était une joie pour le regard. Elle riait, toute claire, avec des pointes de couleurs vives qui chantaient au milieu de la blancheur de ses marbres. L'enseigne, où le nom de QUENU-GRADELLE luisait en grosses lettres d'or, dans un encadrement de branches et de feuilles, dessiné sur un fond tendre, était faite d'une peinture recouverte d'une glace. Les deux panneaux latéraux de la devanture, également peints et sous verre, représentaient de petits Amours joufflus, jouant au milieu de hures, de côtelettes de porc, de guirlandes de saucisses ; et ces natures mortes, ornées d'enroulements et de rosaces, avaient une telle tendresse d'aquarelle, que les viandes crues y prenaient des tons roses de confitures. Puis, dans ce cadre aimable, l'étalage montait. Il était posé sur un lit de fines rognures de papier bleu ; par endroits, des feuilles de fougère, délicatement rangées, changeaient certaines assiettes en bouquets entourés de verdure. C'était un monde de bonnes choses, de choses fondantes, de choses grasses. D'abord, tout en bas, contre la glace, il y avait une rangée de pots de rillettes, entremêlés de pots de moutarde. Les jambonneaux désossés venaient au-dessus, avec leur bonne figure ronde, jaune de chapelure, leur manche terminé par un pompon vert. Ensuite arrivaient les grands plats : les langues fourrées de Strasbourg, rouges et vernies, saignantes à côté de la pâleur des saucisses et des pieds de cochon ; les boudins, noirs, roulés comme des couleuvres bonnes filles ; les andouilles, empilées deux à deux, crevant de santé ; les saucissons, pareils à des échines de chantre, dans leurs chapes d'argent ; les pâtés, tout chauds, portant les petits drapeaux de leurs étiquettes ; les gros jambons, les grosses pièces de veau et de porc, glacées, et dont la gelée avait des limpidités de sucre candi. [...] Florent sentit un frisson à fleur de peau ; et il aperçut une femme, sur le seuil de la boutique, dans le soleil. Elle mettait un bonheur de plus, une plénitude solide et heureuse, au milieu de toutes ces gaietés grasses. C'était une belle femme. Elle tenait la largeur de la porte, point trop grosse pourtant, forte de la gorge, dans la maturité de la trentaine. Elle venait de se lever, et déjà ses cheveux, lissés, collés et comme vernis, lui descendaient en petits bandeaux plats sur les tempes. Cela la rendait très propre. Sa chair paisible, avait cette blancheur transparente, cette peau fine et rosée des personnes qui vivent d'ordinaire dans les graisses et les viandes crues. Elle était sérieuse plutôt, très calme et très lente, s'égayant du regard, les lèvres graves. [...] Dans tout ce blanc, le soleil brûlait. Mais, trempée de clarté, les cheveux bleus, la chair rose, les manches et la jupe éclatantes, elle ne clignait pas les paupières, elle prenait en toute tranquillité béate son bain de lumière matinale, les yeux doux, riant aux Halles débordantes. Elle avait un air de grande honnêteté. » Zola, 1878, § 41-43.

324 Citons à nouveau ces mots d'Isaac Joseph, dans une introduction à un ouvrage de Gabriel Tarde : « Il faut d'abord se convaincre de la richesse du réel, de l'infinité de ses formes, de la démultiplication des ressources. [...] La richesse du réel doit d'abord être conçue à partir des phénomènes de contiguïté, de rencontres aléatoires et innombrables. C'est-à-dire à partir de rapports. » Joseph, 1999, p. 11-14.

Notons la corrélation ici faite entre ces « rapports », et le caractère aléatoire et la quantité des rencontres. Le sens mathématique du rapport (« relation résultant de la comparaison de deux grandeurs inégales, mais de même espèce, et qui peut être évaluée avec précision » - définition donnée par le CNRTL) souligne que le rapport est une opération qui rapporte des entités dans une commensurabilité « de même espèce ». L'argent est aussi un vecteur de « rapports » : « [F]inalement l'argent a instauré pour tous les hommes un niveau d'intérêt commun si englobant... qu'il a jeté les bases d'une compréhension immédiate et réciproque, une uniformité d'orientations qui devait contribuer de façon extraordinaire à engendrer la représentation de *l'universel humain* qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la société et de la culture... [...] Le remplacement de la prestation par le paiement en argent libère immédiatement la personne de l'enchaînement spécifique que cette prestation lui imposait. » Simmel, cit. in. <https://www.franceinter.fr/culture/philosophe-les-bienfaits-et-mefaits-de-l-argent-selon-le-philosophe-viennois-georg-simmel>

seulement une économie de l'attention, mais aussi toute une organisation (un « réseau-acteur ») qui soutiennent ce type d'expérience, les magasins, la foule, le soin et l'esthétique des espaces urbains, et globalement bien sûr, une certaine concentration de richesses.

Ce « déficit commercial » est associé à un changement de mœurs et de population, à un appauvrissement aussi, que notre enquêtée saisie comme une modification des rapports et des perspectives.

Alors ce que vous disiez avant sur le fait de rester chez soi, internet et tout ça, ça tue le centre-ville, la convivialité...

Ça tue le centre-ville, ça tue les relations entre les gens... parce que c'est vrai que si on est assis devant son ordinateur, on rencontre personne, hein, c'est que du virtuel, donc moi, je crois que les vraies rencontres se font avec les vrais individus, les échanges, avec des gens de tous âges, de tous bords... et justement, en échangeant, ben viennent des idées. Et puis ça nous fait du bien ! Parce que les êtres humains, on ne peut pas vivre les uns sans les autres, hein, ça nous fait du bien, même si on dit que des bêtises, et ben justement, on a passé un moment à dire des bêtises et c'était très convivial... [...] Je crains bien que d'ici quelques années, il y ait plus personne dans les centres-villes, qu'il y ait des voitures je ne sais quoi qui roulent à je ne sais combien à l'heure, qu'il n'y ait que des centres commerciaux voilà, qu'on ne voit plus âme qui vive de sa journée... Est-ce que c'est ce monde dans lequel on veut vivre ? Je sais pas, je suis pas sûr... Voilà, je trouve que c'est bien agréable de faire son marché avec son panier, d'acheter ses légumes... de pas forcément acheter 15 kilos de pommes terre, mais d'en acheter un, de l'avoir choisi, d'avoir échangé avec le commerçant, d'avoir eu l'impression d'exister... que en face, vous avez quelqu'un qui vous conseille, vous existez...

Et ça, c'est une relation, c'est un lien social pour vous...

Bien sûr que c'est du lien social, bien sûr, c'est le premier lien social, le commerce, c'est le premier lien social... vous avez des petites grands-mères qui ne voient personne, elles vont chez le boucher du coin, elles échangent, on lui demande comment va sa cousine, enfin peu importe, on lui demande des nouvelles, c'est le premier lien social, effectivement... et il coûte pas cher... [...] il faut aussi un mixage [...] toutes sortes de formes de commerces pour que, effectivement, on se disent « il se passe quelque chose dans les centres-villes qu'on ne trouve pas ailleurs », qu'on ne trouve pas en zone périphérique... moi je pense que le fait que les villes soient piétonnes et qu'on dit que ça casse le commerce, c'est un faux problème... vous allez aller dans les pays du Nord comme en Allemagne *et cetera*, où ils garent leurs voitures aux périphéries de ville et où ils sont en vélo, ça marche très bien... [...] je crois que n'importe qui a envie de se promener, de faire du shopping, que ce soit les hommes, les femmes de tous âges, ils ont envie de regarder des pâtisseries et pas des gâteaux sous plastique, ils ont envie de voir des chocolatiers, ils ont envie de voir des bouchers, ils ont envie de voir des marchands de prêt à porter... enfin tout ce qui se passe dans la vie... Alors on me dit « oui, tel commerce va être remplacé par une banque, par une assurance... » Mais c'est pas la vie ça ! C'est pas la vie de la ville, c'est pas ça... la vie, c'est la consommation de tous les jours... des individus, c'est ça qui crée la vie...

Josiane D. saisit la synergie de la vie urbaine. Il est besoin d'un « cocktail », d'une configuration d'ensemble, humaine, commerciale, esthétique, sensorielle, configuration qui fait la vie ou, *a contrario*, la mort de la ville (« à force de vider la convivialité des centre-ville, voilà, ils sont vides,

ils sont morts »). Étrange robustesse de ce sens commun de la ville, qui fait feu de tout bois. Tous ces éléments fabriquent une perspective urbaine heureuse. En leur absence, c'est la perspective du désastre, du repli, de l'absence de rapport et d'humanité propre à la ville qui apparaît : « je crains bien que d'ici quelques années, il y ait plus personne dans les centre-villes, qu'il y ait des voitures [...] qui roulent à je ne sais combien à l'heure, qu'il n'y ait que des centres commerciaux voilà, qu'on ne voit plus âme qui vive de sa journée... ») Le développement d'internet est pointé comme responsable d'une « dévitalisation » de la ville. On retrouve ici les symboles du développement urbain moderne, parfois associés à la « mort de la ville » (Choay, 2006b), comme l'étalement urbain états-uniens et les villes privilégiant la voiture sur le piéton, comme Dubaï.

Le discours de Josiane D. est particulièrement rôdé. Elle développe sa thèse de la nécessité vitale des commerces de ville. Elle articule des éléments matériels et sociaux passant du bien-être, à un « bien » plus général et commun.

On peut [...] re végétaliser le centre-ville plutôt que le minéraliser, et puis essayer de faire un mixage entre une ville *design* et une ville un peu tournée vers le passé, parce que... bon s'asseoir sur des bancs en béton c'est pas très... ludique...

Végétaliser, d'après vous qu'est-ce que ça peut apporter ?

Parce que d'abord ça apporte de la fraîcheur dans la ville... ben je pense que tout le monde aime les fleurs, les plantes, c'est des endroits où on aime se promener, parce que des places minérales bétonnées ne donnent absolument envie à personne, ni à 18 ans ni à 75 ans on a envie de s'y arrêter, même si des fois on dit « tiens oui, c'est futuriste », mais voilà on y passe seulement, on n'y reste pas...

Le lien à la mémoire vous semble pas vraiment exploité ?

Non, moi ce que je déplore, c'est que je suis sûr que y a des tas de petites fontaines, des tas de statuette qui sont certainement stockées soit dans les locaux des mairies, soit dans les archives... je trouve que à St Étienne, il manque de fontaines, de points d'eau, et autour des fontaines, on peut amener la convivialité, y a plein de places, plein d'endroits, plein d'angles de rues où on pourrait mettre un point d'eau, une petite statuette, et ça participe à l'ambiance générale.

Pour vous c'est un manque... comment dire... d'aspect plaisants ?

D'aspects plaisants oui... ludiques...

D'agrément... en fait vous avez pas l'envie par exemple de vous promener dans la ville de Saint Étienne, y a peu d'attractions pour vous...

Si on se promène, on en a vite fait le tour et on a pas d'endroits où se poser vraiment, parce qu'ils sont trop minéraux... et puis voilà ça participe du charme de voir plein de petites fontaines, plein de petites statues, plein de rappels du passé, plein d'ancrages... d'autre part, aussi la propreté, la sécurité... moi je déplore de voir la ville se transformer en une ville du Moyen Orient... alors j'ose le dire, on est en France, y a toutes sortes de cultures, mais quand je me balade à Saint-Étienne, je veux me trouver en France, je veux pas me trouver à Alep ou je ne sais où... et je suis d'accord qu'y ait des kebabs, mais pas toute la ville, des rues entières... je prends par exemple la rue de la République, y a quelques temps je me disais « tiens, on a pas mal de galeries de peinture, de galeries d'art, pourquoi on ferait pas une rue entière consacrée entièrement à ce thème ? » Voilà, bien sûr en négociant des loyers, en faisant des conditions parce que quand on veut changer les choses, il faut s'en donner les moyens, aussi bien les

propriétaires de surfaces que les... [...] on a vu pendant la biennale, y avait moyen de changer les choses...

Oui oui, enfin ponctuellement...

Oui oui, mais bon, je vous dis des galeries d'art parce que, pourquoi pas des galeries d'art ou d'antiquités... mais c'est vrai que si elles étaient toutes au même endroit, ça fait un endroit convivial, on a un but de visite, et une clientèle attire l'autre... pourquoi pas... parce que plutôt que de laisser ces magasins vides ou envahi par des choses qui peuvent que faire fuir les gens, pourquoi pas tenter cette expérience... il pourrait y avoir un mixage je sais pas de cabinets d'architecture, d'art, de cabinet de designers, de galerie de peinture... [...] Ben je prends l'exemple de Lyon, vous avez une rue ou deux où y a que des antiquaires, quand on veut aller chez les antiquaires, on est sûr d'en trouver plusieurs, même si on achète pas aujourd'hui, en tout cas on regarde les vitrines, en tout cas, on sait que voilà dans ce lieu y a ça... si on vous demande actuellement ce qu'il y a rue de la République, rien, les gens vont vous dire « rien »... ils la connaissent pour rien, ils ont pas envie d'y passer, ils l'évitent, elle est facile d'accès... donc moi je trouve que ça serait pas une si mauvaise idée que ça, puisqu'on est en train de refaire tout l'îlot Châteaureux... voilà ça sera une entrée dans la ville qui donnera un peu le ton, quand je vous dit « galerie d'art », ça pourrait être tourné vers ce qui concernait le passé de St Étienne, en tout cas quelque chose de différent qui ne peut pas être en périphérie de ville, qui oblige à être en centre-ville... voilà, on n'est pas très loin d'ailleurs de l'office du tourisme, quand on passe par là, donc il me semble que souvent, quand j'y passe, je me dis « tiens voilà ça pourrait être des petites échoppes », y a des villes où y a des petites échoppes d'artisans, et ça marche...

Le raisonnement de cette personne va des qualités d'aménité urbaine, à une revendication pour le développement de nouveaux commerces (boutiques d'artisanat et galeries d'art). Notons la force de l'argumentation : les qualités urbaines sont supposées « universelles », indiscutables, évidentes (« tout le monde aime les halles [...] les jeunes, les vieux... c'est la vie ! ») L'intrication « plaisir – bonheur – consommation – développement économique » ne fait pas question. La ville est un creuset dans lequel tout un chacun peut se fondre avec bonheur et profits. C'est un modèle de la vie normale, avec pouvoir d'achat et « offre produits » correspondantes. Cet imaginaire modèle une conduite des vies, participant à la production de richesse et à la consommation. Mais un tel modèle occulte soigneusement la part des « pauvres », des personnes à la marge de cette prospérité, part négative rejetée comme non pertinente.

Habermas (1988) nous rappelle ce que la publicité doit à la promotion des intérêts commerciaux de la sphère bourgeoise. L'ouverture d'un espace de liberté politique est concomitante de la reconnaissance de la liberté privée d'entreprendre. Cela est créateur de rapports nouveaux, d'une nouvelle époque (l'époque moderne). L'ordre social se reconfigure. Un nouveau pouvoir, de nouvelles richesses et de nouvelles précarités émergent en même temps (Castel, 1995). Cet « espace public » dont la ville est le cœur, est aussi un espace imaginaire ouvert, au moins théoriquement, aux ambitions de chacun. Le développement d'une sphère privée coïncide avec la reconnaissance

d'un individu porteur de droits universels. Ainsi, la ville est peut-être le lieu d'une petite utopie qui réalise par intermittence des moments d'égalité et de liberté de courte portée. Ce n'est pas une « organisation sociale » suffisante en soi, mais qui se créent en son sein des ouvertures, des rapports, des rêveries. Cependant, cette ville propose bien l'expérience inattendue et dérangeante de la pauvreté, et en partie de l'échec de cette perspective « sociale » exemplaire. Les projets de développement et d'attractivité portés par les édiles correspondent toujours peu ou prou aux imaginaires glorieux des vies réussies, et des réussites sociales dont « la ville » se doit de renvoyer l'image.

Ainsi, Josiane D. se fait urbaniste et politicienne, et propose carrément un projet pour transformer la ville. Elle appelle de ses vœux le développement d'espaces commerciaux dédiés à « son public ». Elle déplore le phénomène de paupérisation de cette ville et la présence massive d'une population issue de l'immigration (post) coloniale – clientèle en faisant fuir une autre. Bien consciente qu'un projet de ville passe par la construction d'« adresses publiques » (Iveson, 2007) – ce qu'elle nomme des « offres produits » correspondant aux attentes de publics spécifiques – elle déplore l'absence d'un quartier regroupant les galeries d'art, les cabinets d'architecture, les boutiques d'antiquité. Elle fait état de l'importance du lien au passé pour produire un ancrage, une authenticité, une histoire avec des racines. Elle projette une ville alliant développement, innovation, création de zones commerciales haut de gammes, et elle y croit (sans doute un projet qu'elle partage avec d'autres). Elle milite en quelque sorte pour le développement d'une offre « haut de gamme », dont elle argumente le pouvoir d'attraction avec un certain *brio*.

1.4. Une conception et un projet typiques pour la ville ?

Le discours de cette dame porte un véritable projet pour la ville. Arrêtons-nous un moment là-dessus. Le type de projet qu'elle attend et qu'elle promet, correspond *grosso modo* à celui qui est porté par les édiles municipaux depuis plusieurs décennies. Le projet d'un pôle centré sur les arts graphiques et les magasins d'antiquité a été développé dans les années 80 autour du « Parc Giron ». Le site a fait l'objet d'un premier projet de reconversion avec l'enjeu de « perpétu[er] dans le paysage stéphanois la mémoire de cette activité industrielle disparue »³²⁵. Cet objectif de

325 <https://francearchives.fr/fr/article/128963244>

perpétuation peut se comprendre comme la valorisation de l'héritage des élites industrielles (de l'artisanat, de l'art et de l'industrie). On voit la persistance d'un projet de transmission et de « perpétuation » d'une activité productive, et de la classe supérieure productive qui la porte (ingénierie, artisans et ouvriers spécialisés, art). Cette filiation avec les arts industriels est d'ailleurs aujourd'hui revendiquée dans l'étiquette de « ville *design* »³²⁶. Le *design* est en effet la figure de proue d'un projet de développement liant passé industriels, avenir prometteur et « offre produits haut de gamme » (comme dit bien notre enquêtée). On peut y voir une volonté de perpétuation d'un ordre productif et social, malgré la réalité d'une production industrielle locale très diminuée, dans la ville intra-muros en tout cas. Un tel « projet » s'apparente à une « production spatiale », c'est-à-dire à un « projet social »³²⁷. On peut s'interroger sur l'étonnante stabilité et insistance de ce « projet ».

Le projet architectural actuel du site du Parc Giron est instructif. Il permet de saisir l'intrigue d'un certain « projet de ville ». Nous allons voir que « la ville » en tant qu'espace public, fait partie des préoccupations de la reconversion du site. Le projet actuel consiste à construire des logements dans les bâtiments de l'ancienne usine de velours Giron, fermée en 1980. Le parc Giron est un « site [qui] a fait l'objet d'une première recomposition dans les années 80 en Cité des Antiquaires, restaurants, bars de nuit et bureaux et [...] d'un centre d'activités s'organisant autour des arts graphiques. Le vieillissement du site et l'évolution majeure qu'ont subis les arts graphiques avec l'arrivée du numérique ont conduit à un second déclin. »³²⁸ L'agence d'architecture Busquet propose « une rénovation qui permettra de réaliser un programme mixte composé de commerces et de logements. Au rez-de-chaussée, c'est un supermarché à l'enseigne Intermarché et une boulangerie snack qui prendront place. À l'étage, 30 lofts exploitant les volumes et l'esthétique industrielle des lieux seront réalisés, ils bénéficieront d'un jardin extérieur. L'intervention est complétée par la recomposition de l'ensemble des abords permettant ainsi d'ouvrir le projet sur la ville et sur le quartier de Châteaureux. » (Ibid.) Le discours sur le maintien d'une vie urbaine de quartier est au cœur de la justification du projet : « L'intégration du supermarché dans un site existant de qualité combat les constructions de type « boîtes » de banlieue et évite le déplacement des résidents vers la périphérie. [...] Au travers de notre projet nous proposons la reconversion en une seule intervention

326 Rappelons que Saint-Étienne est membre du « réseau des villes créatives de *design* » décerné par l'UNESCO. Elle organise aussi la « biennale internationale du design » depuis 1998.

327 Dans une perspective marxiste développée par Lefebvre (2000), « la production de l'espace » est la production d'une réalité sociale légitimant et reproduisant son propre modèle : « « [L]e mode de production organise – produit – en même temps que certains rapports sociaux – son espace et son temps. C'est ainsi qu'il s'accomplit ». L'espace (social) est un produit (social). L'espace ainsi produit sert aussi d'instrument à la pensée comme à l'action. [...] « [L]'espace social [...] résulte d'une suite et d'un ensemble d'opérations, et ne peut se réduire à un simple objet. Effet d'actions passées, il permet des actions, en suggère ou en interdit ». Martin, 2006, p. 9-10.

328 <http://www.busquetarchi.fr/project/parc-giron/>

d'une friche moribonde en un véritable lieu de vie attractif dans lequel viendra³²⁹ s'installer 30 nouvelles familles. C'est un véritable outil de recomposition du quartier. » (Ibid.)

Le discours autour de ce projet est porteur de l'ambition de rayonner sur la ville, de « revitaliser » la vie de quartier, de participer à l'animation du centre en évitant « le déplacement vers la périphérie ». Une justification importante du projet est sa fonction commerciale, et ainsi sa participation à la « fonction urbaine ». L'avenir meilleur fait toujours partie des raisons justifiant les projets spatiaux, comme les projets politiques. On remarque que le site n'est pas décrit avec précision, mais saisi au travers de la problématique très générale de la « revitalisation urbaine ». Le site est qualifié de « moribond », et rien n'est dit des qualités faubouriennes des abords de la rue de la Richelandière, de son adossement à la colline de Villebœuf et à un grand parc, de la proximité de montées d'escaliers publics. Tout est tourné vers la ville, l'animation urbaine et la perspective de l'activité commerciale. S'il est noté que les arbres existants seront conservés, les abords du site resteront goudronnés, gardant le parking (déjà existant) comme le montrent les images du projet.

Les qualités piétonnières disparaissent au profit des espaces privés et commerciaux. La voiture demeure au centre de l'espace projeté. La préoccupation tourne autour de « l'attractivité », de la vie commerciale et urbaine – référence étant faite de la zone d'activité de Châteaureux (le projet de nouveau quartier d'affaire stéphanois). « L'autre côté », vers la colline et les faubourgs, les piétons et les jardins, n'est simplement pas mentionné. Le discours est d'ailleurs ambigu, si l'on considère à la fois l'intention d'« éviter le déplacement vers la périphérie » et la valorisation des espaces pour la voiture. La quiétude faubourienne, caractérisée par une vie tournée vers les espaces domestiques, l'absence de commerces (et l'existence d'éventuelles activités agricoles et productives³³⁰), n'est pas prise en compte, alors qu'il s'agit d'une caractéristique très valorisée par les habitants que nous avons interrogés (nous allons le voir).

Cette esquisse de participation à la vie urbaine, remplie par un projet architectural et quelques commerces, témoigne-t-il d'une absence de réflexion sur l'urbanité de cette ville ? Ou bien cela doit-

329 Nous reprenons le texte du projet *verbatim*.

330 Les actuels « faubourgs » anciens de la ville, situés entre la ville centre et la périphérie, sont presque exclusivement résidentiels. L'activité productive qui irriguait autrefois ce tissu – petits ateliers situés à l'intérieur des îlots –, a presque entièrement disparue. Elle s'est déplacée vers la périphérie. Autour du quartier de Monthieu et de Saint-Jean Bonnefond – c'est-à-dire à 3 ou 4 kilomètres du site du parc Giron – l'activité est aujourd'hui foisonnante. John Merriman (1994) nous rappelle que dans les faubourgs « la vie rurale était toujours insérée dans la texture même de la vie urbaine. [...] Entre ville et campagne, le flux et le reflux étaient incessants [...]. Les ateliers, manufactures et entrepôts des zones périphériques attirent une main-d'œuvre qui s'installe dans leur voisinage car les prix y sont moins chers, et la ville n'est pas loin où l'on peut espérer trouver aussi du travail. » (p. 49-53).

il être considéré comme significatif d'une manière de concevoir la production de la ville³³¹ ? Remarquons ici l'absence d'« articulation » entre la zone d'activité centrale et les espaces collinaires faubouriens. On perçoit une coupure entre des espaces et imaginaires sociaux. Les propos de Josiane D. sur le besoin d'une vie urbaine faite de pluralité et de diversité, se focalisent sur la ville centre, tout comme le projet d'architecture de l'ancien site industriel Giron. L'espace faubourien est presque invisibilisé dans ces propos, et il n'est pas à exclure que ces espaces n'intéressent ni notre enquêtée, ni les architectes en question. On peut s'étonner de « l'allant de soi » d'une telle vision de la ville, vision qui est à la fois une aspiration, un projet et un « cadrage ». Celle-ci ne semble pas souffrir de contestations évidentes, bien que son aspect caricatural et « surfait³³² » apparaisse assez vite. C'est qu'une autre perspective a forcément partie liée à un imaginaire différent que celui de la ville attractive.

1.5. Inquiétudes et problèmes d'image

Retrouvons les deux femmes de Saint-Chamond. Elles n'habitent certes plus Saint-Étienne depuis longtemps, mais elles ont conservé une image qui n'est plus en adéquation avec la réalité de la ville actuelle. Cette non concordance dit l'insuccès de leur attachement, et nous renseigne sur les critères qu'elles utilisent pour leur valuation. Ce sont des « impressions », mais elles sont suffisamment solides pour orienter clairement le sens qu'elles donnent à la ville.

Alors moi je suis pas du tout foot, mais je suis venue l'autre jour qu'y avait le match, le gros match, là, je sais pas quoi, de l'Angleterre. Ben c'était super festif sur la place là... ben c'était super sympa... ils avaient mis de la musique...

Sur Jean Jaurès ?

Ouais... ça faisait du bien un peu, c'était dynamique quoi... et puis il faisait beau, enfin ouais, ça a stimulé...

Hum... ça manque pour vous, la dynamique de cette ville ?

Ouais... ouais ouais, un peu... un peu

A quel niveau ?

Et ben (souffle)... moi je la trouve tristounette, je trouve que y a pas beaucoup de gens... je sais pas, mais bon...

331 Mentionnons ici les représentations promotionnelles des projets d'architecture, avec leurs silhouettes et personnages typiques (Moreno, Simonnot, Siret, 2013). La forme lisse, avec des personnages très majoritairement « non pauvres », « non vieux » et « non de couleur », véhicule un projet non seulement de « ville » mais aussi de « cité ». « [A]u-delà d'un simple enjolivement du cadre architectural, la représentation des personnages forme un intermédiaire entre l'abstraction d'un édifice en gestation et l'imaginaire d'un public qui y projette son existence, quand bien même cet idéal serait en décalage avec la réalité. » Ibid. p. 121.

332 Le mot convient car il dit les efforts excessifs faits pour performer l'image, le projet, et finalement, la ville souhaitée.

Ouais... y a pas beaucoup de magasins non plus...

(rires) On vient pas non plus pour remplir Saint-Étienne... je sais pas...

Ça manque de gens, ça manque de magasins ?

- Ouais je pense, ouais...

- Ben de magasins je sais pas [...] on a beaucoup de places vides quoi, de locaux vides... ça renforce le sentiment de... mais bon, à Saint-Chamond c'est pareil...

- Ah ben c'est encore pire (souffle)... c'est triste !

- Et pareil, on a vu l'évolution en 20 ans...

En 20 ans ?

- Ah ben oui... y avait une rue piétonne, et puis c'est catastrophique hein...

- Ben oui... une surface sur deux qui est fermée...

- Hum... la rue Ventefol, derrière... plein de commerces, c'est pareil...

C'est une configuration d'ensemble qui fait sens, y compris affectivement, alors même que les causes ne sont pas précisément déterminées³³³. Elles observent un changement depuis une vingtaine d'années et regrettent un manque de dynamisme, de « souffle ». Le manque de personnes, de commerces, la présence de locaux vides et fermés, s'accordent à une perspective décliniste un peu inquiétante (« c'est catastrophique hein »). Cette inquiétude (*matter of concern*) dont la ville est l'objet, nous l'avons souvent rencontré dans l'enquête. Une personne de notre connaissance s'inquiétait encore de la perspective d'une mort de la ville, en nous disant « mais une ville, ça peut mourir ! »³³⁴

Ces éléments font émerger une réflexion sur « l'état³³⁵ » de la ville, et sur l'hypothèse de différents

333 Dewey développe une conception de l'émotion comme effet ou traduction du « travail de l'expérience » (Quéré, 2014, 2021) – conception à laquelle nous souscrivons.

334 A notre connaissance, la mort d'une ville est un phénomène rarissime. La plupart du temps, il ne s'agit que de quartiers abandonnés à la suite de l'arrêt d'une activité productive, minière par exemple. Les cas d'abandons réels de villes entières sont liés soit à des catastrophes naturelles (volcans, tarissement des sources) ou humaines (nucléaires par exemple – et encore, même à Fukushima des habitants sont restés), soit au tarissement de l'activité économique, soit encore au détournement des voies de communications, si l'on en croit Wikipedia. Mais des villes nouvelles peuvent aussi devenir des « villes fantômes », lorsqu'elles sont construites avant la mise sur le marché, ou lors de crises économiques majeures. Les États-Unis possèdent des villes fantômes (en fait des villages ou des bourgs), à cause d'une histoire particulière de l'établissement humain, lors de la « conquête » de l'Ouest notamment. Des « villes » minières ont ainsi été abandonnées aux États-Unis, tout comme certains secteurs importants de villes en Sibérie (par exemple à Vorkouta, ville construite par les prisonniers du goulag, qui a perdu la moitié de sa population en 30 ans). L'inquiétude d'une possible « mort urbaine » est intéressante pour le cas de Saint-Étienne. C'est en effet aussi une ville minière, de production, qui a perdu un cinquième de ses habitants suite au déclin industriel. Ces questions nous interrogent plutôt sur des régimes ou états de villes, et sur l'étonnante consistance de cette représentation de la ville animée, prospère et densément peuplée. L'expérience de cette ville entame justement ces « représentations ».

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ville_fantôme

335 Le terme a des sens multiples. Il est emprunté « au lat. class. *statũ* « action de se tenir », « position, situation », souvent associé aux termes *civitas*, *imperium* d'où le b. lat. « état, forme de gouvernement ». Il désigne une « [m]anière d'être (soit stable, soit sujette à des variations) d'une personne ou d'une chose [...], [é]quilibre de la santé d'une personne, considéré en dehors de toute atteinte pathologique particulière », ou une « [s]ituation, condition d'une personne [...], [p]lace occupée dans la société par une personne du fait de sa fortune, de sa profession, de son rang ». L'état renvoie donc à une forme et à une position prise temporairement par une entité en devenir. Cette forme ou place, s'acquiert (socialement) et se consolide éventuellement, la condition du vivant (et du social) étant d'être soumis à variations, à transformations. Boltanski et Thévenot (1990), parlent d'« états de

« régimes » d'urbanité. L'image un peu crépusculaire n'est pas seulement associée à la récente période du déclin industriel, mais également à sa période industrielle (Vant, 1981). Une personne venue de Paris pour travailler à Saint-Étienne dans les années 70, nous racontait que ses amis lui adressaient leurs « sincères condoléances » au moment de son départ pour cette ville. Cette plaisanterie sarcastique associe la ville à un horizon funeste, et même funèbre. Ce genre de petites remarques, volontiers faites au détour de conversations informelles, relèvent d'un sens commun qui a un caractère d'évidence et d'« image »³³⁶. Nous en avons relevé un certain nombre. Par exemple, un étudiant de l'école des Mines nous disait sans ambages : « le centre-ville ? il faudrait y mettre une bombe... » Ou encore, lors d'une réunion de travail avec des personnes issues d'autres régions, l'évocation de « la ville de Saint-Étienne » a provoqué une petite hilarité chez une personne, naturellement relayée par des petites plaisanteries, comme si le caractère risible et ridicule de cette ville en tant qu'horizon d'expérience, relevait d'une évidence de sens commun.

Le site « ville-idéale.fr » est fourni en commentaires, évaluations et clichés sur les villes françaises. Les perceptions franchement négatives sur la ville s'y donnent libre cours. Par exemple, l'internaute « Kaïs » écrit : « [e]nvironnement déprimant, rien n'est vraiment beau, aucun parc arboré au centre, aucun coin d'eau... [...] Sentiment en sortant, d'être dans un environnement dangereux et mauvais, volonté de partir. En bref, Saint-Étienne est de très loin la pire ville dans laquelle j'ai habité. J'y ai vécu dix-huit années, mon adolescence, où chaque jour j'espérais partir loin d'ici. Vivre ici ou y rester est certainement l'une des pires décisions que l'on peut faire de sa vie. » On voit à quel point, une ville porte en elle une perspective d'avenir, de vie. Son « état » représente des perspectives possibles et un certain niveau d'ambition. Un autre internaute, « Globetrotteur », le dit clairement : « Ville terriblement moche, triste et déprimante. Ville très pauvre, le centre ville est une catastrophe, grosse pauvreté dû faut le dire à un énorme pourcentage de la population qui ne vient pas de France. La ville n'est pas faite pour des personnes avec de gros projets ou ambitions. »

Un enquêté que nous allons retrouver plus loin, un jeune *designer*, rapportait qu'on lui disait : « ah... mais t'as fait un stage à Saint-Étienne ? Mais c'est pas une ville morte ? C'est pas une ville où chacun est un peu dans son coin ? » On l'a compris, l'image négative de la ville est répandue, et la restauration de cette image est au centre des enjeux de communication politiques sur la ville.

grandeurs », pour désigner des formes typiques de justifications politiques, permettant d' « arrêter la dispute » et d'atteindre une certaine stabilité dans un ordre moral, politique et social – stabilités que les auteurs nomment « cités ».

336 Ledrut (1973) remarque qu'une ville, comme probablement tout milieu habité, s'appréhende sous une « tonalité vitale » qui synthétise, dès « le niveau perceptif », ses perspectives sociales et d'attachements plausibles. Didi Huberman (1992) souligne le caractère touchant, et potentiellement blessant, des images « qui nous regardent ».

« L'imagerie » de cette ville (Vant, 1981) a toujours été l'objet de jugements dépréciatifs radicaux et à l'emporte-pièce, notamment de la part de voyageurs de passage. Lors d'une communication en public que nous avons faite à l'Université Pour Tous, des personnes présentes nous ont dit à quel point il fallait être vigilant à propos de « l'image qu'on véhiculait » de cette ville. Cette ville avait « un problème d'image », et il fallait la montrer sous un jour positif. Cela sous entendait-il qu'on se devait de maquiller un peu la réalité ? Les photos que nous avons montrées dans ce cadre ne remplissant pas cette fonction, on nous a fait remarquer qu'elles faisaient « un peu peur ». Un autre exemple de maquillage³³⁷ parle de lui-même. Lors d'un reportage télévisuel du journal national de France 3, à propos du projet d'installation de micros dans l'espace public visant à pénaliser les nuisances sonores, tous les plans du reportage montraient une ville « ravalée », propre et neuve. Nouveaux tramways, centre-ville fraîchement repeint, immeubles neufs, pas un seul plan ne comportait un immeuble ancien, un espace un peu dégradé ou des traces du passé industriel.

Cette « posture réactive » visant à présenter une belle image à tout prix pour contrebalancer une imagerie négative, est ambiguë. En « maquillant » la réalité (en s'inscrivant dans une fonction de contre-propagande), elle a deux effets potentiellement délétères. D'abord, elle s'inscrit en vis-à-vis des chefs d'accusations, leur donnant ainsi le change (et les tenant pour acquis). Mais surtout, en s'efforçant de faire « bonne figure » (et non « grise mine » !), elle déprécie et mésestime une grande part de sa réalité, de son histoire et identité industrielle. Cette opération se fait par un déni (et un mépris) de toute une part de la ville, qui représente plus de 80 % de son espace et qui trame son propre « tissu urbain »³³⁸. L'ancien tissu faubourien, plus ou moins dégradé, constitue – croyons-nous – une part importante de sa spécificité, de son authenticité et de sa beauté, d'un mot de son urbanité. A travers cette « guéguerre des images », c'est une opposition sociale qui s'exprime. Ces mises en scènes de « l'état des lieux » portent en elles des perspectives d'avenir, et donc de vie et d'habiter, particulières.

Cette fabrication d'une image de ville « attractive », pour ne pas dire « sexy » ou « bankable », s'apparente à une « production spatiale » (Lefebvre, 2000). Elle vise à établir un projet, un avenir, à donner « un cap » au territoire, sans grands égards pour la réalité. L'indignité de l'état réel de la ville

337 « Maquiller » ce n'est pas seulement « cacher sous » mais aussi « fabriquer » une autre réalité. Comme nous le rappelle l'anglais « make-up ».

338 La notion de « tissu urbain » vient précisément signifier la continuité urbaine, tramée dans le temps, qui articule bâtiments publics, privés et espaces publics. La production moderne de la ville s'est opérée au contraire et majoritairement par « interventions » radicales et parcellaires. Le terme de « tissu urbain » a donc pris un sens critique (de la modernité urbanistique) historiquement situé autour des années 70 - 80. (Choay, 2006b ; Panerai et al., 1997).

semble justifier la hauteur d'un projet de « développement » et de progrès. Cette perspective correspond bien à celle de l'épopée industrielle conduite sous la bannière de capitaines d'industries. Thévenot et Boltanski (1991) ont montré la typicité d'une « cité industrielle », où l'institution d'une grandeur commune et la place de chacun se trouve dans la participation à la production³³⁹. Par ailleurs, Latour (2017) a montré les effets néfastes et l'insuffisance de cette « cité », dans la perspective des enjeux écologiques actuels, et d'un horizon d'habitabilité durable. Les perspectives politiques et sociales du « projet industriel » sont-elles compatibles avec le soin du bien public ? Ou ce bien public n'y est-il conçu que secondairement par rapport aux biens privés ? Ces notions permettent-elles de comprendre une organisation de cette ville, de cette cité, de cet espace public ?

Ce qui frappe, c'est l'opposition binaire que bon nombre de personnes mobilisent à l'endroit de la ville, comme s'il n'y avait d'autre choix que l'horizon de la « déchéance » (pauvreté, dégradation), ou l'horizon de la « salvation » (forcément « glorieuse »). Cette manière de saisir la ville à travers une ambivalence entre deux « états », sans appréhender leurs degrés intermédiaires, doit nous interroger. On peut y voir une dramatisation et un moyen rhétorique basique permettant d'exclure la contradiction, et de renforcer un projet en restreignant l'horizon de la discussion publique³⁴⁰. L'épouvantail de la pauvreté est suffisamment efficace pour rendre indiscutable le projet de s'en éloigner. En dramatisant la précarité comme indigence, on reconduit l'ancienne mission d'une élite industrielle, proposant la subsistance à une masse destinée à en disposer.

Une telle configuration de « l'intrigue sociale » s'explique en partie par une histoire urbaine particulière, celle d'un peuplement rapide issu de l'exode rural et des migrations, et d'établissements plus ou moins durables. On commence à comprendre que le jeu de postures autour de « l'image de la ville » correspond au maintien d'une distance sociale entre les pauvres et les autres. La ville idéale et son horizon glorieux (toujours à venir) occupe tout l'espace des représentations, et la ville ordinaire fait l'objet d'un quasi interdit de représentation, d'un dénigrement et d'une certaine négligence en réalité. La ville semble aliénée par une ambivalence (honteuse ?), qui s'avère être un

339 Saint-Simon (l'inspirateur de la « cité industrielle » de Boltanski et Thévenot) est un philosophe industrialiste, économiste et militaire, penseur de la nouvelle société industrielle post révolutionnaire. Cet utopiste a occasionné un véritable mouvement religieux après sa mort (Picon, 2003). Il a eu sa statue auprès de Lénine à Moscou, et c'est « une des rares personnalités à avoir été célébrées durant la guerre froide, à la fois par les États-Unis, en tant que héros de l'indépendance américaine, et par les soviétiques pour le rôle que ses travaux ont joué dans la construction de la pensée matérialiste de Karl Marx. »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Claude-Henri_de_Rouvroy_de_Saint-Simon

340 Un tel espace politique clivé, grâce à l'épouvantail de la déchéance, est une manière d'avoir raison, d'être indiscutable. C'est aussi une position qui en dit long sur la distance sociale qui sépare les édiles des « gens de peu ». On voit ce que cela implique de non prise en compte, de rejet et de mépris, dans le parlement des entités participant du public, pour parler comme Latour. L'expression de « public fantôme » pourrait-elle s'appliquer ici ?

bon instrument pour justifier des projets de renouveau, de développement. On peut y voir une forme de « vulnérabilité narrative » (Pichon, 2021) à l'endroit de la ville.

1.6. Controverse sur (l'image d') une ville

« L'affaire du Monde » est une illustration littérale de ce « complexe », évidemment pas si simple à dénouer. Le 3 décembre 2014, un article est paru dans le journal « Le Monde », intitulé « A Saint-Étienne, le centre-ville miné par la pauvreté »³⁴¹. La journaliste rapporte, sur un mode volontiers subjectif : « Le ciel est bas mais l'impression de grisaille, presque poisseuse, ne vient pas de là. Dans ce quartier de Saint-Étienne, ce sont les immeubles délabrés qui donnent le bourdon. »³⁴² Cette publication a provoqué un véritable tollé. De nombreuses réactions ont remis en cause une vision méprisante et biaisée de la ville, la jugeant inexacte. Plusieurs architectes ont envoyé au journal (qui a reçu de très nombreuses lettres de lecteurs stéphanois) des descriptions de projets et de réalisations montrant des bâtiments neufs et propres qui « ne donnent pas le bourdon ». Cette polémique sur l'image de la ville permet de souligner certaines ficelles de la controverse.

341 https://www.lemonde.fr/societe/article/2014/12/08/a-saint-etienne-le-centre-ville-mine-par-la-pauvrete_4536458_3224.html

342 La journaliste Sylvia Zappi poursuit : « Là, des cabanes surplombent le dernier étage d'une construction. Ailleurs, c'est un empilement de bâtiments décrépis au détour d'un escalier. Ici, à quelques pas du palais de justice, dans ce qu'on appelle Tarentaize, l'un des quartiers déshérités de la commune, même les arrière-cours abritent des bâtisses qui tombent en ruine. Armeville, l'autre nom de la cité de Manufrance, semble être restée « pauvre ville », la capitale des taudis. »

A Saint-Etienne, le centre-ville miné par la pauvreté

La ville de la Loire illustre le cas de figure, fréquent, où les revenus les plus élevés se trouvent en périphérie

SAINT-ETIENNE: ANTOINETTE ZAPPALÀ

Le ciel est bas mais l'impression de grisaille, presque polaire, ne vient pas de là. Dans ce quartier de Saint-Etienne, ce sont les immeubles délabrés qui donnent le boudoir. Les façades sont comme couvertes de suie. Là, des cabanes surplombent le dernier étage d'une construction. Ailleurs, c'est un empilement de balcons décaprés au détour d'un escalier. Ici, à quelques pas du palais de justice, dans ce qu'on appelle la Tarentaise, l'un des quartiers déshérités de la commune, même les arrêts-cours abritent des bâtisses qui tombent en ruine. Arriveville, l'autre nom de la cité de Maffran, semble être restée « pauvre ville », la capitale des taudis.

Avec un taux de 25 % de pauvreté, bien au-delà de la moyenne nationale (14 %), Saint-Etienne est l'illustration du phénomène des centres-villes pauvres dont l'INSEE, dans son portrait social paru le 19 novembre, a souligné la persistance. « Saint-Etienne est dans le situation précaire, où c'est la couronne qui a les revenus les plus élevés, ensuite la banlieue, puis le ville centre. Les quartiers classés prioritaires par la politique de la ville sont dans la ville », explique Jean-Michel Floch, auteur de l'étude. La deuxième grande ville de Rhône-Alpes est même classée dans le premier tiers des villes pauvres de l'Hexagone par le Centre d'observation et de mesure des politiques d'action sociale (Compas).

Rénovation homogénéisatrice

« Ici, c'est le quartier de Saint-Jean (sur-ville de Saint-Etienne) », explique Hamza Ould Mohamed, responsable de jeunesse en montrant les multiples tabacs et commerces arabes. Comme Beaubrun, autre quartier pauvre et abîmé, la Tarentaise a accueilli les vagues successives d'immigration algérienne et marocaine venant travailler dans les mines et les hauts-fourneaux. Il y a bien quelques HLM issus d'une tentative de rénovation dans les années 1980 mais, eux aussi, construits à la va-vite, font grincer les dents. Comme si les taudis modernes avaient remplacé les anciens.

Un peu plus loin, c'est encore une autre zone du centre-ville, Cité de l'Arc, qui abrite d'autres délabrés urbains. A l'opposé se trouve un autre quartier dégradé, Jacquart. « Le tout fait comme un croissant de pauvreté qui est toujours là, autour de l'axe de ville », constate Jean-Noël Hilar, sociologue urbaniste à la retraite.

La municipalité, comme la bourgeoisie locale se sont investis dans l'immobilier. La ville « de l'arme, du cycle et du ruban »



Le quartier de Beaubrun, à Saint-Etienne. ROMAN ET BENEDETTO POUR LE MONDE

chantée par Bernard Lavilliers, a donc grossi en logeant ses travailleurs – mineurs, ouvriers de l'armement ou passementiers – dans des immeubles de rapport que les petits propriétaires faisaient pousser vite et mal. Dans les années 1980, on bâtit de gros blocs sur les collines. La centre-ville est laissé en l'état.

Ces quartiers de bidonvilles, mal entretenus, sont restés en l'état, accueillant toujours les plus modestes. Des Stéphanois qui vivent avec un revenu médian compris

entre 7 900 et 10 300 euros par an, soit entre 690 et 900 euros par mois. Qui viennent fêter aux distributions de nourriture de la mairie ou font la queue au centre communal d'action social pour un coup de pouce. « La pauvreté va avec la dégradation de l'habitat », admet Caroline Lamour, responsable de la politique de la ville. Quelques tentatives de rénovation homogénéisatrice ont été faites dans les années 1980.

Dans cette ville frappée par la crise industrielle, l'urgence était

ailleurs : il fallait sauver l'emploi amputé de dizaines de milliers de postes avec la fermeture des mines et des usines dans les années 1980-1990. Le terrain de redressement à cette ville qui a perdu 20 000 habitants entre 1990 et 1999. En plus de la perte d'emploi, on assiste à un exode des classes moyennes vers la banlieue – Andrézieux, Four, Saint-Galmier... – où l'on peut s'acheter un logement avec un jardin à 50 kilomètres de là.

« Un affichage social par le bas » En 2007 l'état crée un établissement public d'aménagement (EPA) dont la mission est centrée sur la revitalisation économique de la cité industrielle. Quartier d'affaires autour de la gare, centre commercial, création d'entreprises : les réalisations élaborées à coup de ZAC (zones d'aménagement concerté) sont louées aux populations que l'on veut attirer. « Avancez donc de côté mais pas la pauvreté », explique Pascal Hourning, son directeur.

Les municipalités successives ont pris la même orientation.

Dans cette ville frappée par la crise industrielle, l'urgence portait sur la sauvegarde de l'emploi, et non la rénovation urbaine

L'EPA a détaillé son rôle dans les quartiers anciens et la ville s'est centrée sur les réalisations d'architectes de renom, comme le Zébré ou la Cité du design. « Les dupes ont été prises dans une logique libérale qui a vu éclore un affichage social par le bas, à l'américaine. Les élites et les classes moyennes s'en sont allées, laissant ces quartiers aux pauvres immigrés », souligne Christel Morel Jourd'heuil, géographe à l'université de Saint-Etienne.

Ensuite, ni les HLM ni les logements privés dégradés n'ont été jugés dignes de faire l'objet d'investissements. La vacance et l'in-

salubrité les ont précipités dans le délabrement et les quartiers se sont enfouis dans la pauvreté. La municipalité a bien pris quelques décisions d'aide publique pour forcer les propriétaires à faire des travaux mais peu d'entre eux l'ont fait.

Aujourd'hui encore, la nouvelle municipalité table sur les nouveaux habitants qu'elle veut attirer : « Je veux relancer l'attractivité pour donner aux classes moyennes envie de revenir », plaide le maire UMP Gaël Perditou qui assure « passer beaucoup de temps avec les promoteurs pour les convaincre ». Quelques-uns ont investi mais le font fait dans les quartiers moins abîmés. Pas à la Tarentaise qui compte encore à elle seule 50 immeubles insalubres. La ville garde donc son paysage urbain balafre. « On est dans une ville qui souffre mais on ne peut pas dire ça à une population durant trente ans », reconnaît Florent Pigeon, ancien élu à l'urbanisme de la précédente municipalité.

BYLVIA ZAPPALÀ

La journaliste en reste à l'expérience du choc. Choquée par la pauvreté (d'un quartier pauvre d'immigration proche du centre), elle en reste au constat outré. Elle refuse qu'une ville lui offre un tel visage, elle dénie (en creux) un tel horizon de ville ou de vie. L'expérience de la ville (la journaliste y est venue, elle y a marché), provoque un « reportage » qu'on pourrait croire concerner un « ghetto noir » des États-Unis – le ghetto étant la spatialisation d'une distance sociale instituée. Pourtant, la réaction massive des Stéphanois³⁴³ est justement une opposition à cette assimilation de la ville (et de ses habitants) à une condition pauvre, et donc à ce type de quartier. Un air d'indignité

343 Réaction certes massive, mais ne venant sans doute pas des Stéphanois les plus pauvres. Cette réaction montre l'importance du maintien d'une perspective d'avenir prospère, pour bon nombre d'habitants.

colle à la ville, ce qui est insupportable. La ville a longtemps été la « capitale des taudis » (notamment à l'après guerre). Remarquons que cette controverse est une répétition quasiment à l'identique, d'une autre affaire ayant eu lieu en 1966³⁴⁴. Cela indique aussi une faible préoccupation politique à l'endroit des aménités et du bien-être publics, ainsi que la faible représentation politique des intérêts des classes populaires dans cette ville d'industrie³⁴⁵.

La pauvreté n'est pas enviable mais elle existe. Son maquillage (dans les médias)³⁴⁶, la rend peu visible et ainsi non pertinente en tant que « problème public ». Elle est en principe soigneusement mise à distance dans les périphéries urbaines. L'usage typique de « l'image de la ville³⁴⁷ » par les édiles, s'inscrit dans « un imaginaire du dynamisme, de la compétitivité, de l'attractivité » (Genard et al., 2016) – toutes qualités que Saint-Étienne ne remplit pas de façon évidente. Des urbanistes employés à l'EPASE (établissement public d'aménagement de Saint-Étienne) nous ont répétés que l'enjeu principal était de faire (re)venir les « investisseurs », les capitaux. Ils attendent un redémarrage, un renouveau, une renaissance, le retour de la croissance. Mais le problème est que la course après un tel projet empêche de considérer certaines spécificités de cette ville, qui en constituent non seulement l'identité mais des ressources³⁴⁸ et qualités majeures.

344 « Parmi les très nombreux exemples qui pourraient illustrer la susceptibilité des Stéphanois face à l'« agression » d'un certain journalisme, on se souvient du reportage télévisé de l'émission « Cinq colonnes à la une » en novembre 1966 : dans le cadre de la reconversion du bassin stéphanois, la séquence en question a « complaisamment montré une grande ville qui croupit comme à plaisir ». Les réactions ne se firent guère attendre ; les journaux exprimèrent toute la colère et l'indignation des Stéphanois auxquels cette « nouvelle émission-scandale » causait le plus grand préjudice : « on a piétiné avec ignorance les efforts que Saint-Etienne accomplit. On a délibérément fermé la porte sur tout ce qui naît et se crée alors que la porte d'en face, celle d'un passé et de ses complexes a été lourdement enfoncée... [...] ». Dans le n° du 26 novembre 1966 d'Hebdo, la rédaction faisait état de lettres et même de poèmes envoyés par des Stéphanois désireux de participer à la réhabilitation de leur ville. » Mandon, 1976, p. 138.

345 C'est en effet une différence importante avec d'autres « villes ouvrières » françaises, comme Le Havre, Alès, Villeurbanne, Roubaix, pour ne citer qu'elles, longtemps communistes ou socialistes. Sur les 22 maires qu'a comptés la ville de 1900 à aujourd'hui, seuls 4 ont été « socialistes » (et deux d'entre eux pour de courts mandats) : Jules Ledin (1900-1906), Antoine Durafour (1930-1932), Ferdinand Faure (1939-1942), Joseph Sanguedolce (1977-1983), Maurice Vincent (2008-2014). Saint-Etienne, qui n'a eu qu'un maire communiste (Sanguedolce) par une union de la gauche, est notoirement une ville de « centre droit ».

346 Selon le rapport du CSA (Conseil Supérieur de l'Audiovisuel) intitulé « Baromètre de la diversité de la société française » de 2020 : « Les catégories socioprofessionnelles supérieures (CSP+) sont toujours surreprésentées (73 %), au détriment des catégories socioprofessionnelles inférieures (CSP-), représentées à hauteur de 12 %, et des inactifs (15 %) et ce, alors que selon les chiffres de l'INSEE, les CSP+ et CSP- représentent, respectivement, 28 % et 27 % de la population et les inactifs 45 %. » CSA, 2020, p. 23.

347 La mise en image des villes renferment des enjeux de « récits » (de mise en intrigue ou en scène), d'identité et donc de projets et de devenir (Ricoeur, 1998 ; Lussault, 1997).

348 Notons que la reconquête d'« une image de ville » en contexte post industriel, peut passer par des mises en récits et en images originales. C'est le cas du collectif d'animateurs du « Charleroi Adventure City Safari » : « Visitez la ville industrielle la plus incroyable d'Europe. Élu « plus laide ville du monde » par un récent sondage Néerlandais, Charleroi offre une large gamme d'attractions excitantes. Suivez-nous pour un safari urbain et découvrez l'endroit où la mère de Magritte s'est suicidée, la maison de Raymond La Science (de la bande à Bonnot), le métro fantôme, la rue la plus déprimante de Belgique, grimpez au sommet d'un terril et visitez une authentique usine désaffectée. Charleroi adventure vous fera découvrir les mystères de la plus intéressante région post-industrielle d'Europe. [...] [D]écouvrez notre itinéraire et réservez un siège pour le trip de votre vie. » <https://www.charleroiadventure.com/>

2. Tensions et ambivalences d'une urbanité faubourienne.

2.1. Habiter, ou configurer des relations

Dans la proximité urbaine, une sorte de dépendance relative entre les personnes prend forme. On peut dire que des définitions de l'en commun se rejouent continuellement dans les situations urbaines ordinaires. Nous avons vu certaines situations typiques d'une urbanité faubourienne où le contact avec l'altérité provoque certains troubles. Retrouvons notre enquêtée Josiane D. :

Je pense que si on continue à laisser dévitaliser les centres villes, j'ai bien peur que ça devienne que des ghettos...

Des ghettos, c'est-à-dire ? Qu'il n'y ait pas d'animation commerçante, c'est ça ?

Qu'il y ait pas d'animation commerçante, et que les gens le désertent d'ailleurs... on voit le week-end, y a plus personne, y a un peu de monde la semaine parce qu'ils y travaillent, mais en fait ils viennent pour travailler, ils consomment très peu et ils partent... ils ont pas envie de rester... donc pour inverser la tendance... c'est vrai que St Étienne a été rénovée, mais ce que je constate moi, quand j'étais plus jeune, c'était peut-être pas tout à fait comme ça, mais les gens restaient, les gens restaient dans la ville... [...]

Vous avez connu des gens qui ont quitté la ville pour s'installer en zone périphérique ?

Oui... oui, beaucoup bien sûr...

Et vous continuez à avoir des liens ?

Oui, on continue à avoir des liens, mais ils viennent de moins en moins souvent à St Étienne, ils vont soit à Lyon, soit dans des petites villes de la périphérie qui se sont développées et où ils trouvent finalement des choses... je prends l'exemple de Montbrison, où ils trouvent à peu près la même chose qu'à St Étienne, en ayant l'impression d'être plus serein, d'être plus... d'être dans une autre ambiance voilà... Après, une fois que les habitudes sont prises, ils reviennent très peu sur la ville...

C'est quoi l'ambiance de St Étienne, les problèmes d'ambiance qu'il peut y avoir ?

Ben c'est un peu de tout... c'est les problèmes d'insécurité, les problèmes d'incivilité, de ville moins propre, bien que la municipalité récente fasse le maximum, c'est tout un ensemble de problèmes...

D'après vous, ça se concentre autour de choses comme ça, la civilité, l'incivilité ?

Voilà... et puis bon, il y a aussi le problème que d'habiter à la campagne c'est quand même très ludique, surtout qu'elle est proche... à 5 km de St Étienne, on peut être en rase campagne, donc c'est quand même... tout de même, je prends la personne qui habite dans un ensemble bétonné, si elle a l'occasion d'aller habiter à la campagne, elle va le faire, surtout si elle a des enfants... voilà, y a cette dimension-là qu'on doit prendre en compte... je pense que peut-être les nouvelles générations sont tournées vers ce type d'habitation, parce que dans leur travail, ils ont du stress, ils ont envie de vivre une vie peut être plus authentique, plus calme... les couples travaillent à deux donc du coup, c'est vrai que les week-ends à la campagne, c'est sympa...

Et alors selon votre expérience à vous, quelles caractéristiques vous souhaitez mettre en avant... dans votre quotidien, dans les lieux que vous pratiquez ?

Quelles caractéristiques, à quel niveau ?

Moi, ce que je cherche à comprendre, c'est...

C'est pourquoi je reste dans cette ville ?!

Non, non non... c'est comment, à travers votre expérience vous pouvez mettre en évidence les caractéristiques de cette ville...

Alors bon, moi je trouve que déjà à St Étienne, c'est une ville qui a un passé, un passé de

travailleurs, et qui est un passé industriel, et il reste quand même des vestiges... on avait les armes, les cycles, la métallurgie, la passementerie... donc on a quand même un passé, un fort passé industriel qui reste quand même, malgré tout... donc c'est pas une ville anonyme... on a été *leader* dans plein de choses, on est encore *leader* dans plein d'entreprises... moi je crois aux entreprises stéphanoises, je crois qu'elles peuvent relever le défi, donc on peut avoir confiance en l'avenir... oui, c'est une caractéristique de la ville... c'est une ville minière, avec ce que ça comporte, les mauvaises choses, mais les très bonnes choses aussi... c'est une ville avec un passé, avec un passé historique... si on lève la tête, on prend la peine au lieu de marcher tête baissée, on peut regarder, y a de très belles constructions, c'est une jolie ville St Étienne...

Est-ce qu'il y a des lieux, des espaces auxquels vous êtes attachés ? Et d'autres qui vous déplaisent, qui vous dérangent...

Bon, moi par exemple, j'habite pas très loin d'une place qui s'appelle place Badouillère, que je trouve très belle, historiquement je trouve que c'est une très belle place... vous avez des endroits, le cours Fauriel me plaît beaucoup... même je vous dirais que la Grand'rue, c'est une rue très longue, c'est l'ADN de St Étienne je dirais... voilà, elle me plaît beaucoup cette rue, elle manque encore un peu de convivialité et d'attractions, mais c'est une rue qui me plaît beaucoup...

Josiane D. est attachée à la ville par certains de ses espaces publics (places, boulevards). L'histoire locale, l'épopée industrielle est porteuse de valeurs qui sont évoquées et participent de son attachement. Pourtant, il y a des bémols. Il y a une inquiétude quant au devenir de la ville. On comprend que ses attentes déçues d'un centre urbain plus dynamique pèsent. Elle évoque finalement deux perspectives différentes. D'une part le devenir-ghetto de la ville (« si on continue à laisser dévitaliser les centres villes, j'ai bien peur que ça deviennent que des ghettos... »), et d'autre part un habiter périphérique, « rurban » (« je prends l'exemple de Montbrison où ils trouvent à peu près la même chose qu'à St Étienne, en ayant l'impression d'être plus serein [...] il y a aussi le problème que d'habiter à la campagne c'est quand même très ludique, surtout qu'elle est proche... à 5 km de St Étienne, on peut être en rase campagne »). Elle tient à la ville, elle est active dans une valorisation de la ville, elle détaille certains de ses attachements. Mais elle liste aussi un certain nombre de motifs de détachements. Lorsque nous lui expliquons ce que nous cherchons à comprendre, elle nous coupe de façon vindicative : « *Moi ce que je cherche à comprendre, c'est... c'est pourquoi je reste dans cette ville ?!* » Les thèmes de la mauvaise ambiance, de l'insécurité et des incivilités apparaissent progressivement comme des aspects centraux de son expérience de la ville :

C'est une ville invitante, est-ce que vous vous sentez conviée... est-ce que y a des choses dont vous vous sentez privée ?

Oui oui oui... non, Saint-Étienne, je trouve que par rapport à sa population, y a une offre produits, culturelle, à tout niveau... à tous les niveaux oui... [...]

C'est peut-être plus, comme ce que vous disiez, dans la promenade, dans la flânerie, que c'est plus difficile ?

Oui, c'est plus difficile parce qu'elle a une mauvaise image de marque...

Oui, mais c'est pas que ça... c'est aussi un manque réel de verdure comme vous disiez...
 Plus de luxuriance je dirais, voilà... je crois que déjà ça participe, quand la ville est fraîche, quand elle est conviviale, naturellement des espaces se créent après...
Vous sentez-vous en sécurité dans cette ville ?
 Même si elle a pas la réputation d'être sûre, je m'y sens en sécurité...
Elle a pas la réputation d'être sûre ?
 Non, y a un sentiment d'insécurité...
Mais, c'est des personnes que vous connaissez qui vous racontent ça ?
 Non, non, on le voit, parce que bon, vous allez prendre des transports en commun, vous êtes... y a des incivilités... dans la rue aussi...
C'est quoi ces incivilités ?
 Bon on va vous insulter fréquemment... on va vous interpeller, vous manquer de respect, voilà...
Par exemple, sous quelles formes ?
 Des insultes !
Des insultes ?
 Voilà, de populations... on se sent pas, on se sent... voilà, on sent pas qu'on va être agressé vraiment, mais on se sent tout de même agressé...
Ah oui, des insultes ? C'est-à-dire... directement ?
 Oui, directement ou indirectement... des incivilités en tout genre, et qu'on n'arrive pas à maîtriser parce que... on voit des groupes de gamins qui insultent des grands-mères qui passent... donc on se sent pas... voilà...
C'est le fait de gamins d'après vous... de jeunes ?
 C'est le fait d'à force de tout pardonner, de pas mettre un peu de répression et un peu de punition, tout est permis, voilà tout est permis... y a pas de limites... on voit, moi je passe place de l'Hôtel de Ville, je vois fréquemment des gamins dans l'espèce de jet d'eau qu'il y a là, se baigner, se laver les pieds, alors qu'il y a des panneaux « interdit de s'y mettre »... bon, et ben les gens sont irrespectueux... [...] C'est-à-dire que j'ai l'impression que les Stéphanois, ils se sentent plus chez eux... ils sont envahis par toute... des populations en tout genre, qui n'ont pas les mêmes règles de vie que nous... et du coup, les Stéphanois se mettent en retrait, et du coup ces populations envahissent l'espace public, elles ne respectent pas notre espace public...
 [...] *Donc vous diriez que cette « violence », elle vient d'une certaine population ou de cultures ?*
 Oui, oui oui [...] Écoutez, à Saint-Étienne, on a toutes les populations... je me demande s'il y en a une qui n'est pas représentée actuellement... vous montez dans le tram, si vous entendez parler français, c'est déjà pas mal... donc au bout d'un moment, je pense que les populations sont fatiguées, elles se reconnaissent pas... bon, vous passez place de l'Hôtel de Ville, moi fréquemment j'y passe le soir, je vois des gamins s'y baigner. Si jamais vous les agressez en leur disant que ça se fait pas, vous avez toute une population qui vous tombe dessus... donc ça dérange, oui ça dérange...

Cette ambiance, ces incivilités, sont le fait de comportements de jeunes, de gamins et de « populations en tout genre, qui n'ont pas les mêmes règles de vie que nous... » Josiane D. parle d'insultes dans la rue et dans les transports en commun : « on va vous interpeller, vous manquer de respect [...] on se sent quand même agressé ». Elle a l'impression « que les Stéphanois ils se sentent plus chez eux... [...] et du coup [...] [ils] se mettent en retrait ». Avec ses attentes d'une cité dynamique, commerçante, agréable et civile, elle se heurte à une autre réalité. Ce n'est pas seulement un dérangement de ses habitudes. Elle a le sentiment qu'un autre ordre (moral, public?)

recouvre celui qu'elle attend – à cause d'un certain laxisme politique. C'est un débordement civil et urbain, qui lui semble incontrôlé et inquiétant. Notons que ces désagréments se passent, comme pour un autre enquêté, Gérard C.³⁴⁹, au « centre-centre », place de l'Hôtel de ville.

Si vous voulez, c'est quelque chose qui m'intéresse, parce que c'est difficile d'en parler... y a beaucoup de prudence avec ça...

Y a beaucoup de prudence, parce que y a beaucoup d'hypocrisie... moi je vais vous dire ce que je pense réellement... [...]

C'est-à-dire, y a une crainte...

Oui c'est un mélange... y a une crainte, parce que dès que vous dites quelque chose maintenant vous êtes catégorisé dans tel ou tel... c'est interdit, on va vous mettre un P.V. *et cetera*. Moi je vais vous dire, tout à l'heure vous me disiez, « est-ce que y a des populations qui fuient la ville ? », moi bon, je suis une Stéphanoise, j'ai plein d'amies, femmes, qui ont un certain pouvoir d'achat, qui viennent pas à Saint-Étienne, pour un seul motif que je vais oser dire : elles en ont marre de voir que des femmes voilées dans les rues... elles s'identifient pas à cette... alors on va me dire que je suis raciste... non, je m'appelle madame D., voyez et je suis d'origine géorgienne, mais y a un certain... ça dérange... y a deux populations qui sont en train de s'affronter, et on sait pas... moi je vous dis mon sentiment, je vous le donne... beaucoup de femmes stéphanoises vous le diront, elles le feront peut-être pas sur l'antenne, mais c'est ce qu'elles pensent, elles en ont marre... parce qu'elles ont l'impression qu'elles vont pas aller dans leur monde... c'est deux mondes très différents... [...] je dirais qu'on a l'impression qu'on piétine nos valeurs...

Je pense que y a deux mondes qui ne se côtoient pas... alors je sais pas si c'est qu'ils s'affrontent...

Je crois que les Stéphanois et d'autres n'ont pas l'impression d'être respectés, qu'on respecte pas, en tout cas, ce qu'ils ont mis longtemps à construire, leur culture, leurs coutumes, leurs us... voilà... alors d'où ça vient, c'est un ensemble de choses... je pense que ça vient du laxisme ambiant, du laxisme politique, du laisser-aller, de tout en tas de choses... résultat des courses, on en est arrivé là... on a transformé nos villes en... on ne sait pas d'ailleurs en quoi...

Oui, mais alors, on pourrait imaginer que ces deux populations – mettons qu'il y ait deux populations – puissent avoir des lieux dans lesquelles avoir des pratiques communes...

Mais écoutez, qu'est-ce que ça veut dire « des pratiques communes » ? Je vous comprends pas, on est en France... « les pratiques communes »...

Non mais des pratiques communes, ça pourrait être des pratiques commerciales, ne serait-ce que ça, ça pourrait être des lieux pratiqués ensemble... c'est pas forcément le cas...

Non mais moi, je pense qu'elles ne le font pas parce que ni l'une ni l'autre n'ont envie de le faire. Voilà c'est tout, parce que je dirais que c'est le choc des cultures... c'est le choc des cultures...

Oui, mais qui se différencient... ce que je questionne, c'est savoir comment...

Les rallier ?

Est-ce qu'il y a des lieux, est-ce qu'on partage des espaces ou des temps ensemble...

Sans doute... parce qu'on peut pas non plus...

Quels sont-ils ces lieux ? La rue ?

Ben la rue, déjà, regardez, la rue, certainement...

Mais alors du coup, qu'est-ce qu'on partage dans la rue, c'est quoi ? C'est des regards, c'est des... vous parliez d'invectives, d'incivilités...

Oui, c'est des regards...

C'est aussi de la civilité ?

On partage l'espace je pense, c'est tout. Mais on ne se rencontre pas vraiment... ponctuellement, il peut y avoir des rencontres... moi je pense que c'est un problème national où

349 Cf. p. 532.

on doit déterminer, un jour ou l'autre, tout le monde vit sous le même truc... [...] on veut pas admettre que y a une population réellement française, et que tous les autres qui arrivent dérangent quand même un peu... on les invite, mais qu'ils respectent les lois... moi-même je suis invité, je respecte, je suis en train de vous dire que j'aime Saint-Étienne, je fais la cuisine géorgienne chez moi, je n'ai pas abandonné... mais je trouve que c'est une chance inouïe de vivre en France, je respecte le matériel français, je respecte les traditions françaises... je les aime, je les ai fait miennes d'ailleurs... voilà, point barre... Après, pourquoi ça se passe comme ça, je pense que c'est un ensemble de choses, et je crois qu'on est dans la mauvaise voie parce qu'on peut aller qu'à la catastrophe...

C'est un dérangement d'usages, de coutumes. Elle parle de lassitude, de femmes qu'elle connaît qui « en ont marre » de voir des femmes voilées avec qui elles ne s'identifient pas. De quoi est faite cette irritation ? Il nous semble intéressant d'entendre ses paroles sans les rabattre trop vite sur une rhétorique politicienne (dont on retrouve les thèmes, certes.) Son amertume vient d'abord de la perception d'un changement de la ville, de l'ambiance, et des obstacles qu'elle rencontre dans un usage souhaité de la ville, et peut-être d'une certaine perspective de vie. Ce sont les frictions civiles ordinaires, les différences d'usages, l'échec des mises en rapports ordinaires qui fondent sa vision d'une confrontation entre des populations³⁵⁰.

Mais justement, de manière très pragmatique, quelles sont les expériences que chacun fait dans cette confrontation de cultures on va dire... même au niveau individuel... comment chacun vit ça, dans quels espaces, dans quels endroits, dans quelles situations... est-ce qu'il y a des tensions, et quelles sont ces tensions ?

Ben y a bien des lieux où ces populations... on se fréquentent, on peut dire, au match de foot, moi j'ai vu plein de gens... mais je vous parle en tant que femme... moi, en tant que femme, je m'identifie pas à cette femme voilée, j'ai pas envie de leur parler... j'ai tort peut-être, parce que derrière ce voile, y a peut-être une femme très intéressante, mais elle me donne pas l'image qu'elle m'intéresse... voilà, elle est pas dans la règle...

Vous les croisez dans la rue...

Je les croise dans la rue, elles m'ont rien fait...

Et pas dans les magasins ?

Si, aussi, on en voit, bien sûr que si on les voit dans les magasins, elles consomment... on les voit dans les marchés, on en voit chez les coiffeurs... mais j'ai pas envie d'aller vers elles, ça ne m'intéressent pas, parce que ce mode de vie ne m'intéresse pas, je ne veux pas être dans ce mode de vie... d'abord en tant que femme [...] je trouve que c'est une régression totale pour les femmes, donc j'ai pas envie d'aller dans ce sens-là, certainement pas... alors que si ça se passait autrement, je pense que y aurait pas de souci particulier...

Qu'est-ce que ce serait autrement alors ?

Ben que tout le monde... regardez, je suis bien habillée à l'euro péenne, on est en...

C'est-à-dire... donc c'est vraiment l'habillement...

C'est pas... c'est le mode de vie... écoutez « l'habillement », arrêtons de dire... [...]

« C'est pas le même mode de vie »... c'est-à-dire ?

Ben non, faut quand même être aveugle pour ne pas voir que c'est pas le même mode de vie...

350 Ce phénomène de friction ethno- raciale est assez courant. Rapportons une anecdote. Lors d'une soirée avec des jeunes chercheurs dans cette ville, une femme racontait l'histoire d'un ami qui s'était fait brutalement intimidé pour une place de parking, par un homme d'origine maghrébine. En discutant, la conclusion fut que ces actes étaient relativement courants et que leur caractère « racial » était clair.

enfin, y a aucune femme française évoluée qui veut être comme ça...

Et c'est quoi ce mode de vie... c'est de pas travailler, c'est ça ?

Mais je vais pas... d'abord ne pas travailler, oui... ne pas travailler, c'est peut-être un choix... elles ont la liberté de pas travailler si leur mari a les moyens de les entretenir, pourquoi pas, c'est un choix, elles peuvent élever leurs enfants, c'est pas dans ce sens-là... je veux dire que dans la façon de se vêtir, c'est une agression permanente pour les autres femmes, et déjà ça creuse un fossé qui est pas franchissable, des deux côtés...

Hum... oui oui j'essaye de voir quels seraient ces terrains...

D'entente ?

Ou pas d'entente, peut-être seulement de partage ?

Moi je pense que déjà les Français ont fait une grande part du partage, ils ont partagés leur pays avec ces gens... ils leurs donnent toutes les possibilités de s'intégrer, à eux de vivre à l'européenne... [...] C'est pas le fait qu'elles soient d'une religion ou d'une autre que je reproche, c'est le fait, dans l'espace public, de ne pas vivre à l'européenne et de ne pas vivre à la française... le reste après, qu'elles soient musulmanes ou pas, ça ne me pose pas de problème... mais ça nous sépare, forcément...

Et d'après vous, c'est source de mauvaise ambiance, de tensions...

Ben tout à fait, mais complétement... après, vous le voyez bien...

Finalemnt la mauvaise ambiance vient quand même de là...

Ben elle vient de ça et d'un ensemble de choses... et puis on a beau tourner autour du pot, dire « oui, oui mais là, mais si... », non, elle vient de ça... 90 % des femmes qui sont honnêtes vous le diront, elles en ont ras-le-bol... Et oui, parce que forcément, nous, femmes françaises, on est obligées d'ajuster notre comportement, de se comporter différemment... je vais vous dire, moi quand j'avais 20 ans, j'étais beaucoup plus libre, beaucoup plus, je sais pas si on peut appeler ça délurée... parce que je ne peux plus me permettre de me promener de la même manière que je me promenais il y a 25 ou 30 ans à Saint-Étienne... non, parce que je vais me faire agresser, je vais me faire invectiver... des jeunes garçons vont se permettre...

Mais à quel niveau ? Vestimentaire ?

A tous les niveaux... vestimentaire... on va se permettre de me...

Vous, ça vous arrive de vous faire invectiver ?

Ben... on va me dire que je suis mignonne, alors que c'est un gamin de 15 ans, je me laisse pas faire, vraiment pas, je suis pas du style à me laisser faire... mais y a un manque de respect, un manque de respect de la femme, voilà...

C'est-à-dire vous vous faites aborder, d'une certaine manière c'est ça...

On se fait aborder, on se fait insulter, on se fait regarder de travers parce que vous êtes en jupe... jusqu'à aujourd'hui, vous savez, les femmes elles sont en jupe, c'est la tenue je dirais d'une femme, d'être en jupe, en robe... une femme qui est sexy, c'est normal hein, c'est tout ce qui y a de plus normal, donc je vois pas pourquoi je me ferai insulter... et ben si, si... si maintenant, parce que des populations qui ont pas les mêmes mœurs que moi, qui arrivent de l'autre côté du globe, se permettent de venir s'imposer dans un pays qui n'est pas le leur... [...] y a des règles, il faut les respecter, si les gens respectent les règles, y a aucun problème... et je crois pas que les Français soit des gens racistes du tout, preuve en est, toutes les populations sont représentées... donc ça dérange...

Ça vous arrive souvent ça de vous faire invectiver...

Alors pas souvent, parce que bon, faut pas non plus exagérer, on n'est pas chez... mais quand même...

Vous le percevez après dans des attitudes, aussi dans des lieux, dans des regards ?

Dans des attitudes, dans des lieux, dans des regards... et bon, les femmes n'ont pas envie...

Vous diriez qu'y a, quoi... de la violence, de la malveillance... de la haine ?

C'est un peu de tout, c'est un peu de tout... c'est quelque chose de latent...

Les invectives, les incivilités sont difficiles à décrire précisément. On voit bien le cadrage de l'engagement de Josiane D. : une femme voilée lui renvoie un imaginaire négatif, régressif et rétrograde, et le simple fait de se trouver en coprésence va provoquer une « humeur », un énervement. Elle dit que cet habit l'agresse et creuse un fossé infranchissable. La coordination des engagements réciproques est empêchée, bloquée et maintenue dans une forme conflictuelle et de confrontation. Malgré nos tentatives pour recadrer l'échange sur le terrain des interactions, le discours de cette dame s'emballe un peu dans une opposition logique. Elle se dit énervée, horripilée, et elle s'indigne d'une situation qui n'est pas normale, d'un « renoncement à notre culture chrétienne » (ailleurs dans l'entretien). Pour elle, il y a une confrontation culturelle, un conflit pour la définition d'une norme, qui se joue au quotidien. La question se pose d'un engagement ou cadrage dominant, principal, qui définirait la norme, qui serait ici fortement en tension.

L'important pour nous est de noter que ces éléments sont engagés dans la valuation de l'expérience urbaine. Dans la coprésence, il y a une communication qui a son importance, une sorte d'« adresse » à l'autre qui se fait au travers de l'habillement, des attitudes, des manières de regarder, de faire sentir à l'autre une disposition à son égard (plus ou moins compréhensive ou conflictuelle). Il semble que l'urbanité se joue dans ces engagements ordinaires produits dans les rapports de contiguïté. La ville vécue est le terrain d'une production d'actes – disons d'un ouvrage – qui est celui de la civilité entre inconnus. Dans l'interaction non focalisée, il se communique non pas un discours, mais plutôt une perspective et un horizon relationnels. La situation d'interaction typique qui est une épreuve pour elle, est le contacts avec des jeunes garçons qui lui adressent des propos déplacés, oscillant entre drague, jugements normatifs sur la bonne conduite à tenir pour la femme, offenses et insultes.

Josiane D. est une jeune retraitée qui attend des autres coprésents qu'ils coopèrent à un ordre interactionnel et social, qu'elle estime normal, fondé culturellement et historiquement, etc. Elle dit aussi que l'espace de rencontre de ces deux mondes, c'est la rue – et seulement la rue, dit-elle, « parce qu'on peut pas non plus... » vivre dans mondes étanches, semble-t-elle dire. Ce qui se partage, c'est « l'espace, c'est tout » dit-elle. Et tout de suite, elle évoque la question de la définition de la norme, sous la forme d'une inquiétude quant à la norme qui vaut³⁵¹ : « c'est un problème national où on doit déterminer un jour ou l'autre, tout le monde vit sous le même truc... » Elle

351 L'actuel président de la région Rhône Alpes Auvergne et cadre du parti Les Républicains, L. Wauquiez, a qualifié Saint-Étienne de « quartiers perdus de la France », en évoquant le « communautarisme ».
<https://www.francebleu.fr/infos/politique/grand-remplacement-laurent-wauquiez-point-du-doigt-saint-etienne-1509365423>

Cette thématique de la perte d'un ordre ancestral, d'une norme, en tout cas d'un changement (appelant un rétablissement de l'ordre) existe bien sûr dans la sphère politique.

reconnaît que les femmes voilées « ne lui ont rien fait », qu'elles sont peut-être des personnes intéressantes sous leur voile. Mais, ce sont les valeurs induites par cet habit qui donne le sens à la situation. Non seulement « ça creuse un fossé [...] [qui] n'est pas franchissable, des deux côtés », mais la catégorisation vide le moment de l'interaction de son ordinarité et de sa « mondanité ». Pour notre enquêtée, l'affichage d'une étiquette si visible donne à ces individus une qualité de membres de communautés, qui les rend inaccessibles en tant que « personnes ». La séparation est consommée. Ni l'une ni l'autre partie ne sont plus « intéressées » réciproquement, ni « enrôlées » dans une expérience commune : « on n'a pas envie de se mélanger avec eux... et eux non plus... » Les actes, les manières de s'habiller mais aussi les manières de regarder, d'être en contact, sont les éléments qui comptent dans le travail de définition situationnelle, dans une sorte de décodage des perspectives et présuppositions embarquées par l'autre (ou engagement).

Elle affirme qu'elle ne peut plus s'habiller comme elle le faisait il y a 25 ans, sinon elle est rappelée à un autre ordre que celui qu'elle estime légitime et consacré légalement, historiquement, etc. Elle est « obligée » de prendre en compte ces acteurs de la définition de la situation, qui deviennent acteurs d'un « ordre public » – c'est sa hantise. Elle sent de l'inimitié, des problèmes, une conflictualité « latente » dit-elle, « une mauvaise ambiance ». Pour Josiane D., « être dans l'espace public », c'est déployer un réseau de significations au travers d'actes, de signes, signalant une appartenance à une perspective sociale. Dans chaque interaction, la production d'un horizon de normalité est en cours, offrant aux autres une qualité de membre ou non (Garfinkel, 2007). On peut dire que la ville est ce lieu où le (co)présent est toujours co-responsable de la définition de la situation et de son horizon normatif. On s'adresse toujours latéralement au coprésent (réciproquement), et l'enjeu de ce « dialogue » – non pas de sourds mais plutôt de muets³⁵² – est le maintien d'un en-commun accessible, qui sauve le social d'une hypocrisie des rapports sociaux. *A contrario*, le verrouillage de conceptions arrêtées *a priori* produit des arrangements « grippés », et fait de la civilité une hypocrisie.

Les rapports entre coprésents, par la tonalité qu'ils donnent aux moments, sont capables d'entamer le plaisir et le sens même de l'être en ville. On peut comprendre le compte-rendu de cette dame, comme une incapacité pour cette dame à recadrer son expérience. L'urbanité a changé, et c'est le « goût » (ou attachement) d'une ville dont elle avait l'habitude qui est affecté. Elle est persuadée que « ça va finir en drame ». De tous nos enquêtés, c'est la seule personne enquêtée qui vit le contact

352 La prééminence de l'œil sur l'ouïe a été relevée comme une caractéristique du milieu urbain par Simmel (2013), Joseph (1984), Breviglieri, Stavo Debaugé (2007).

avec « ces populations » dans un antagonisme si vif. C'est aussi la seule, qui soit si attachée au centre-ville et à une urbanité commerçante « classique ». Nous voyons en tout cas, que les « rapports » qui se jouent dans l'usage ordinaire de la ville, ont une importante fonction d'attachement.

2.2. L'arrangement spatial des rapports

Karine L. est une travailleuse sociale de 41 ans, arrivée à Saint-Étienne il y a 12 ans. Elle fait le récit de son habiter dans cette ville, de ses déboires, et des étapes par lesquelles elle est passée. Elle raconte comment elle est parvenue à s'attacher à la ville, et les efforts de « recadrage » qui ont été nécessaires.

Et alors est-ce que tu peux parler justement un peu du centre-ville, quel est ton rapport au centre-ville, on a dit que tu les traversais beaucoup...

Je le traverse, j'y suis beaucoup entre midi et deux parce que j'y travaille...

C'est un espace qui est important pour toi ?

Ben oui c'est un espace qui est important pour moi, parce que j'y suis beaucoup en fait au final puisque je te dis que j'y suis entre midi et deux tout le temps...

Comment tu en parlerais, comment tu le qualifies en termes de rencontres, de situations, de lieux... de sentiments ?

Ben, je trouve qu'il s'améliore, il est de plus en plus accueillant, parce que... je trouve que les plans de rénovations urbaines l'ont rendu plus attractif, plus accueillant... après c'est pas forcément dans le centre-ville que j'aime être dans Saint-Étienne, pas du tout... je trouve que même les espace de... les places, elles sont très belles, très accueillantes et tout, mais là aussi quand tu es un parent et que tu as des enfants, les 4 jeux qui se battent en duel avec des manèges, place Jean Jaurès... euh pas génial quoi... Et à part ça, cette place-là, elle est pour le coup, pas très sécurisante... beaucoup de trafic, les gars, ils passent leur temps à fumer, à rouler... toi, tu te balades à côté avec tes enfants, c'est quand même pas génial quoi, enfin voilà, j'ai pas envie de ça, j'ai pas envie de ça pour mes gamins... Après, moi, contrairement à beaucoup de gens, quand on dit « y a beaucoup d'incivilités », « y a beaucoup de problèmes », moi j'ai jamais eu de problème à Saint-Étienne, au centre-ville, jamais...

Tu dirais pas que... tu notes pas d'incivilités...

Si, des gens qui crachent tout le temps, bien sûr, tu vois... c'est pas ça qui me choque plus que ça, mais si bien sûr qu'il y a des...

C'est juste des petits comportements... tu te sens pas forcément en insécurité ou agressée...

Non, mais parce que je suis adulte... je pense que je serais ado, je le vivrai pas pareil, parce que j'ai pas peur de ça... mais par contre, je serais ado, je pense que je serais pas toujours à l'aise dans le centre... parce que y a quand même beaucoup de groupes de jeunes, parce que y a quand même beaucoup de bagarres... j'ai assisté à un nombre quand même important de bagarres, aussi bien de filles que de garçons d'ailleurs... j'ai déjà séparé des filles...

Dans le centre ?

Ouais, ah oui oui, dans le centre.

Où ça ?

Ben y en a eu une, y a quinze jours quand je prenais le bus, à place de l'Hôtel de ville, les filles elles étaient en sang, en sang... moi j'en ai séparé deux, rue de la paix, enfin tu vois, c'est souvent, c'est très très souvent qu'il y a des bagarres... et puis moi je travaille, si tu veux mon bureau il donne sur l'Hôtel de ville, ça n'arrête pas de crier, de hurler, t'entends les sirènes, t'entends la police, ça défile hein, presque tous les jours hein...

Sur la place de l'hôtel de ville ? Des bagarres, des espèces d'embrouilles...

Oui oui, ça hurle, ça crie... ça c'est très très fréquent, l'été là, quand moi je travaille fenêtre ouverte...

C'est des jeunes ?

Ouais, je dirais pas tout le temps si tu veux, mais ouais, c'est souvent des jeunes...

On retrouve ces « espèces d'embrouilles », de bagarres entre adolescents, mais aussi une coprésence d'activités difficiles à coordonner, comme l'usage de stupéfiants et les jeux pour enfants. Ces frictions sont localisées dans le centre-ville. Elle précise que les espaces sont beaux mais les soucis proviennent d'usages inconciliables, qui rendent les situations tendues et problématiques pour elle. La définition des propriétés situationnelles n'est pas évidente, elle relève une sorte de désorganisation normative. En dehors des grandes places du centre-ville (Jean Jaurès et Hôtel de ville), un tissu de rues étroites accentue la proximité avec certaines situations troublantes, appartenant au registre des marges, de la pauvreté. Karine L. a habité un ensemble HLM dans le quartier de Tarentaise – Couriot, et se remémore de situations choquantes. Elle raconte une histoire de construction d'un territoire du quotidien, articulant différents espaces, le logement, les « abords du chez soi » (Moley, 2006), les rues autour, les parcs pour les enfants. Cet ensemble de situations et leurs teneurs sensibles, constituent l'espace du quotidien soumis à valuation, le territoire de l'habiter.

Tu peux préciser... c'est quoi le problème avec les trottoirs ?

Ils sont pas assez larges ! Je veux dire, ils sont pas assez larges, tu peux pas te croiser... quand t'es un parent, c'est l'enfer hein... t'es sur le qui-vive en permanence, enfin moi je la trouve un peu stressante [cette ville]. Et d'ailleurs Tarentaise, c'est le pire. Moi je redescendais la rue Aristide Briand pour souvent venir en centre-ville, je trouvais que c'était vraiment pas pratique, et d'ailleurs c'est pour ça que je suis partie, je détestais ce côté étriqué... puis c'est quand même déjà des rues étroites, alors plus des trottoirs étroits, c'est quand même pas très sympathique...

Alors tu peux préciser... c'est quoi... c'est un sentiment ?

T'as un sentiment d'enfermement en fait, et puis t'as pas de lumière, du coup tu vois, c'est... tu captés rarement d'ailleurs le soleil dans ces rues-là, toutes les rues qui gravitent depuis de la place de l'Hôtel de ville...

Mais tu les traverses plutôt rapidement...

Oui, tu les... moi je... ou alors, maintenant c'est un peu moins vrai parce que la rue Michel Rondet elle a été retraitée un petit peu, le début, ils ont essayé justement d'élargir, mais dès que tu t'engouffres dans les deuxièmes parties de rue, dès que t'as passé la rue de la résistance, c'est à nouveau des trottoirs étriqués... enfin pas de lumière...

Du coup tu dirais que ça produit des interactions particulières avec les autres...

Oui... oui, des interactions un peu violentes ouais...

Ah oui ? Tu peux raconter des situations ?

Ah moi je peux raconter des situations puisque j'ai habité dans le plein centre donc... dernier immeuble « Cité nouvelle » de la rue Aristide Briand... tu sais c'est le grand bâtiment tout neuf, enfin ouais, il a douze ans, un truc comme ça, quinze ans peut-être... On entendait... l'été, tu entends tout ce que font tes voisins, même au huitième étage, t'entends crier... En fait, c'est un quartier où y a beaucoup de bruit, beaucoup de bruit, et moi j'entendais des scènes pas possibles hein... tu peux même capter les conversations des gens comme si ils ont les fenêtres ouvertes quoi... ça c'est un peu... alors j'imagine que c'est pareil dans beaucoup de ville, mais là, vu que y a pas de vie dans ce quartier, c'est encore pire, parce que t'entends vraiment tout... y a pas de passants... t'y passes pas à Tarentaise, il faut y venir quoi... et là pour le coup, c'était pas très agréable quoi, comme lieu de vie...

Est-ce que tu as des situations dont tu te rappelles, de ce type-là...

Écoute oui... je pense, une nuit, non mais oui, une femme qui s'est faite... je sais pas si elle s'est faite agressée en tout cas, j'ai entendu une voiture s'ouvrir, une porte de voiture s'ouvrir, se fermer, se claquer... elle, elle a hurlé, j'ai eu l'impression qu'elle était poussée enfin tu vois, c'était hyper violent comme situation. Alors moi je sais pas qui elle était... je suis pas aller voir, parce que le temps que je réalise tout ça... ouais, ça venait de la rue...

C'était l'été, tu avais les fenêtres ouvertes...

Ouais c'est ça, c'était l'été j'avais les fenêtres ouvertes, c'était le soir, c'était tard, je sais pas, il était une heure du mat' quoi. Et autre chose tu vois, qui est fort dommage, c'est que, j'ai habité donc dans ce quartier « Cité nouvelle », y a une partie qui donnait sur un grand parc intérieur, magnifique...

Ah oui, et fermé...

Quand j'ai demandé à « Cité nouvelle » si nos enfants pouvaient aller jouer, ils ont dit non. Parce que problèmes de civilité... les parents, c'est vrai dans ce quartier, ne sont jamais présents dans les parcs... Moi la plupart du temps, je me retrouvais toute seule avec mes gamins, à gérer les enfants des autres en fait... et ça, au bout d'un moment, tu dis stop quoi... c'est, t'as envie de changer de quartier...

Alors tu allais dans d'autres parcs, là dans ce quartier du coup avec tes enfants... si le parc de l'immeuble n'était pas accessible ?

Et ben, en fait on prenait la voiture, on allait au parc de l'Europe ou à François Mitterrand, systématiquement, parce qu'à l'époque le Clapier était pas du tout... je pense que j'aurais habité là du temps où... le Clapier, maintenant, est un parc sympa... parce que pour le coup, maintenant, j'y vais avec mes enfants... de Tardy je vais au Clapier, ouais... là, j'y serai allée, tu vois, parce que c'était juste à côté... ça fait passer de l'autre côté du boulevard...

Alors tu pourrais me parler de ce parc, le Clapier, qu'est-ce que tu en penses, est-ce que tu as des choses à raconter...

Des cacas de chiens partout, donc ça bof quoi... après j'aime bien l'été quand y a les parasols... ça c'est sympa, tout le côté, comment, je sais pas comment ils appellent ça déjà...

Vers le musée de la Mine...

Oui mais ça a un nom tu sais, à partir du moment où ils mettent les chaises longues... ouais, voilà, là c'est très sympa, les gamins ils adorent jouer dans l'eau, alors ce parc, qu'est-ce qui manque ? Comme partout, comme tous les parcs de Sainté, un peu d'ombre ! C'est infernal quand t'y vas avec des gamins, tu restes pas longtemps en fait, parce qu'il fait trop chaud l'été... Voilà, et puis je trouve que, c'est tout en bande comme ça... il manque un endroit un peu plus convivial, qui regroupe un peu tout le monde... le fait que toutes les activités elles soient en bande, ça crée pas forcément de l'échange et de la convivialité... après, les tables, les tables qu'ils ont mis pour pic niquer, je trouve ça très sympa, je me dis, pour les gens qui ont pas de jardins, tu vois, tu peux venir pic-niquer le dimanche, ça peut être sympa quoi... faut voir comment ça va évoluer au niveau des plantations...

Tu aurais un souhait ? C'est à dire « comment ça va évoluer au niveau de plantations » ?

Ben oui ! Faut, je sais pas, il faut crée des espaces plus... des endroits un peu plus intimes, des endroits où tu peux t'isoler mais où, tu vois, t'as un endroit où te mettre un petit peu à l'ombre... ce serait quand même plus sympa... et puis peut-être retraiter cette grande esplanade, parce que c'est de la caillasse, tu vois c'est pas... ça pourrait être de la verdure ce serait plus

sympa... mais faudrait pas que des chiens, parce que y'en a ras le bol des...

Ou alors que les gens ramassent ?

Que les gens ramassent, mais... ouais parce que là, c'est infernal, à St Étienne tu passes ton temps à jongler entre...

Tu dirais que c'est général à la ville ?

Ah ouais, je trouve ça... ah ouais globalement, je trouve que c'est une catastrophe.

La confrontation à des situations de précarité, de délinquance, au mauvais entretien et à de mauvaises conceptions (trottoirs, isolation, ombre), rendent l'expérience ordinaire de Karine éprouvante. C'est un ensemble de choses qui l'affectent, une matérialité urbaine, des situations violentes, le bruit. Ce qu'elle raconte signale que les conflits d'usages ne semblent pas pris en charge par des agents spécialisés de la ville (qu'ils soient urbanistes, cantonniers ou autres). Elle s'y trouve exposée directement, se retrouve à devoir s'arranger avec des situations délicates, ce qui provoque un certain stress. Elle a été mal à l'aise dans cet environnement, et a déménagé dans un quartier plus tranquille.

Je suis arrivé à St Étienne à Tarentaize, dans un immeuble, dans un logement social... j'ai pas du tout aimé le quartier de Tarentaize, parce que pas sympa, pas forcément de commerces, et en fait très vite, j'ai eu la curiosité de rechercher quelque chose de plus sympa, une maison individuelle... et en fait j'ai eu aucune difficulté, j'ai habité très vite dans une maison qui avait beaucoup de cachet, dans des anciens ateliers de passementiers, avec un jardin, et on a très vite accédé à la propriété, on a trouvé une maison pas chère du tout, avec un jardin... et c'est en ça je veux dire...

Mais où ?

A Tardy... les deux maisons étaient à Tardy ouais, la première en location était à Tardy et la deuxième, dont on est propriétaire aujourd'hui, est à Tardy aussi... Sur les hauts de Tardy, pas loin de... vers les jardins de Volpette... donc on est à côté de l'école... mais quand t'arrives dans une ville, avoir la chance très vite d'être en location dans une maison à un loyer abordable, et très vite pouvoir être propriétaire de ta maison, pareil avec un jardin, c'est quand même pas... et pourtant, on a deux salaires tout à fait moyens, enfin je veux dire, on fait pas parti de... on n'est pas deux cadres sup... c'est en ça que je la trouve...

D'accord, du coup par rapport à ces quartiers-là, tu parlais de Tarentaize et du fait qu'il y ait pas vraiment de commerces, à Tardy du coup tu en n'as pas vraiment plus, ou si, tu trouves ?

En fait, y en pas vraiment plus, mais y a quand même une petite centralité à Tardy. T'as une petite rue qui est commerçante, et tu vas retrouver la pharmacie, l'épicerie, un boulanger...

La rue qui est vers la place...

Buisson, voilà. Et en plus, moi, ce que j'ai retrouvé à Tardy, c'est un peu une ambiance de village... y a une association qui s'appelle les amis de Ferdinand, qui organise tout un tas d'événements...

A l'amicale ?

A l'amicale pas que... donc, tu sais, y a une fête annuelle place Buisson, après en septembre, ils accueillent les nouveaux arrivants du quartier, donc ils font un repas, à la maison de retraite où ils accueillent les nouveaux arrivants... donc en fait, l'école, les parents, y a des asso... cette association les amis de Ferdinand a une antenne famille, donc intégrée à l'école, et une antenne habitants. Donc en fait, t'es toujours amené à rencontrer des personnes, à faire des choses avec des gens de ton quartier, et c'est en ça que je la trouve vraiment très accueillante, tu peux très vite nouer des liens, c'est pas fermé, c'est ouvert aux autres en fait... c'est une ville ouverte...

Alors du coup, toi, tu es arrivée dans une situation, tu es arrivée seule ici à St Etienne, tu en parlais un petit peu...

Alors je suis arrivée en famille, mais seule sans connaissance, sans aucune connaissance... à part une personne et sa propre famille, une amie à moi avec ses parents, on connaissait personne d'autre...

Donc il y a dix ans, y a onze ans...

Ouais... et maintenant un super réseau...

Et donc c'est intéressant pour moi que tu parles du réseau en termes de lieux, c'est à dire que sur ton quartier, tu listes quels sont les lieux, les points qui sont des ancrages sociaux... alors est-ce que c'est des associations qui sont dans différents lieux, ou est-ce que c'est différents lieux... est-ce qu'il y a aussi des amis, est-ce que c'est vraiment des structures constituées, type associations, ou est-ce que c'est des réseaux plus informels...

Écoute, y a vraiment ce réseau, enfin cette association les amis de Ferdinand, qui fait qu'aujourd'hui, y a beaucoup d'évènements sur le quartier qui font ce que je te disais... enfin, les gens se rencontrent quelques soient les générations, on crée du lien, y a des échanges entre les personnes, y a tout un tas d'activités autour de cette association... donc je dirais qu'à Tardy c'est ça, c'est cette association pour moi qui est là depuis un an, un an et demi, c'est l'amicale laïque de Tardy, qui est extrêmement dynamique, qui organise tout un tas d'évènements, notamment le « réveil tardyf » une fois par mois, où tu passes un dimanche avec les gens de ton quartier ou autres, en fait c'est ouvert à tout le monde, mais tu passes, tu peux passer, un super moment... ben c'est pas un dimanche en famille, mais c'est un dimanche avec des gens que t'apprends à connaître, voilà...

Alors ces gens... ils sont de diverses origines, divers horizons, divers je sais pas cultures... diverses classes sociales...

Diverses classes sociales, je dirais oui, diverses cultures, bof, pas trop non, je crois pas... au niveau de la mixité, par rapport à l'âge, pas vraiment. Y a quand même cette tranche, on va dire 25 / 45 tu vois, avec des enfants, qui viennent là passer le dimanche parce qu'ils... t'as beaucoup de jeunes qui viennent aussi parce que, ben ils ont fait la fête, le lendemain, ils ont envie de se poser le dimanche, ils se retrouvent avec les copains, ils jouent à des jeux de sociétés, enfin voilà, c'est vraiment... l'amicale, c'est devenu un lieu de rencontres et en plus, au niveau spectacles, maintenant ils ont une très bonne programmation, qui est assez éclectique d'ailleurs, et qui je trouve a le mérite de s'adresser à tous...

Tu dirais que c'est pluri culturel ou pas, ces lieux... enfin le quartier, et puis ces associations...

Ouais, ça le quartier, je te le confirme, il est pluriculturel hein, parce que j'ai mes enfants à l'école de Tardy... voilà, t'as vraiment toutes les cultures qui se mélangent et plutôt bien d'ailleurs hein... c'est une école qui fonctionne bien... Voilà, après, la particularité de Tardy c'est effectivement d'être un quartier mixte... c'est aussi résidentiel, t'as un peu cette tranche de, comment on peut dire... de « bobos » qui vit (rires) dans voilà, toute la rue de la sablière, les ateliers de passementiers... et c'est très éclectique, très mixte, très multiculturel, et franchement y a pas de souci à Tardy, c'est très sympa...

Et dans ces structures là aussi, on retrouve cette même mixité ou...

Euh non, tu vas pas retrouver une mixité culturelle... pas trop, tu vois... pas trop, sauf pour des évènements un peu particuliers, un peu phares, tu vois, quand y a des évènements un peu plus hip hop, ou un peu plus portés par d'autres associations... moi je suis présidente d'une association [liée à la Turquie], et là, nous par exemple, on va faire quelque chose en collaboration avec Tardy... ben là, bien sûr que y aura de la mixité... parce que nous aussi, dans notre association, on a des liens avec la communauté turque, et donc là, de fait il va y avoir des collaborations... Mais je veux dire, cette communauté-là, elle va pas venir par exemple à un « réveil tardyf » le dimanche, pas trop...

Est-ce que tu dirais que ton expérience de la ville se focalise beaucoup sur ces zones là, sur ces quartiers-là, ou pas ?

Non... non non, c'est un peu tous les quartiers, moi je me focalise sur Tardy parce que je vis à Tardy et que j'ai créé forcément des liens, à la fois d'amitiés et autres... après, je suis beaucoup dans le centre-ville, parce que j'y travaille... et souvent ben je me balade, j'aime beaucoup aller

au Clapier... souvent avec mes enfants, ben on fait la coulée verte. Donc en fait, je me balade pas mal dans la ville... souvent, le dimanche, je prends pas la voiture pour sortir de la ville, je me fais une balade urbaine, plus qu'une balade à la campagne...

Dans son parcours, Karine L. est passé d'un logement social dans le quartier de Tarentaize (l'immeuble en question est à 300 mètres de la place de l'Hôtel de ville), à un quartier collinaire et faubourien en dehors du centre, où elle a trouvé ses repères. Dans le quartier calme de Tardy, elle n'est plus confrontée à la violence, au bruit et au malaise. Au contraire, sa socialité s'y est organisée autour d'une amicale laïque, d'espaces plus ouverts faits d'un mélange de jardins et de rues résidentielles. Sa situation lui a permis de devenir propriétaire rapidement d'une maison avec jardin très abordable. Elle juge de ce fait, la ville accueillante. Elle précise que cette amicale – et certaines rues du quartier de Tardy – ne sont pas « mélangées » culturellement, même si elle estime que « socialement », il y a un certain mélange. En revanche, dans les écoles du quartier, la pluriculturalité existe bien, « et ça cohabite plutôt bien d'ailleurs ». A travers ce récit, on comprend que l'horizon d'expérience s'est dégagé pour elle. Il est devenu viable et de qualité, alors qu'il était, autour d'un quartier péricentral pauvre, assez angoissant.

Cette ville ménage des espaces très différents et pourtant proches, du fait notamment d'un relief accentué. Certains quartiers faubouriens et résidentiels sont à l'écart des flux urbains (on dit ici « descendre en ville » depuis les collines). Pour Karine L., la félicité de son habiter s'est trouvée dans les faubourgs plus que dans la ville. Ce qui ne l'empêche pas de demeurer critique sur certains aménagements de ce quartier, à savoir la place centrale du quartier, précisément un lieu de rassemblements en public :

Alors en termes esthétiques ou sensible, tu pourrais parler du quartier de Tardy, ou le raconter, le qualifier...

En termes d'esthétique, je trouve qu'il y a beaucoup à faire, c'est un quartier qui n'est pas... finalement, y a pas eu de plan de rénovation sur le quartier, donc il est pas très attractif, par rapport à certains quartiers du centre-ville où y a eu un plan de façades, où y a eu de grosses réhabilitations... on n'est pas sur un quartier en rénovation urbaine, voilà... mais je le trouve sympa, y a un habitat plutôt individuel, que d'immeubles collectifs quoi, donc il est plutôt agréable à vivre, ouais... et puis beaucoup d'espaces verts, on respire quoi...

Qu'est-ce que tu aurais à dire, sur des lieux, par exemple, sur des situations que tu vis dans ce quartier, dans les espaces publics...

Ben la place Buisson par exemple...

Tu la pratiques toi par exemple ?

Pas du tout, je suis très très déçue... mais en même temps, j'avais qu'à participer à la consultation hein, y a eu toute une consultation qui a été menée, j'y étais pas donc je trouve que suis mal placée pour critiquer... mais ils ont mis des pavés partout (rires)... des pavés... et en fait, ben les pavés, c'est une galère sans nom... les gamins ils peuvent pas jouer sur la place,

quand tu passes avec une poussette, je te dis pas (rires), ton bébé qui est secoué dans tous les sens (rires)... je trouve ça dommage en fait, parce que finalement y a des investissements importants qui sont réalisés et qui n'apportent pas l'attractivité que tu pourrais imaginer... et ça c'est dommage... cette place-là, je trouve qu'elle a pas été très bien traitée...

Et en termes d'usages, d'occupations...

Tu sais, ça devait être, à la base... moi j'avais assisté à une réunion... on devait s'y retrouver les dimanches pour faire des pique-niques, ça n'a pas du tout pris, parce que je pense que le lieu le permet pas... elle est toute en pente comme ça, je te dis, y a des pavés partout, tu peux même pas mettre une table quand on fait la fête de quartier, c'est un peu galère (rires), voilà...

C'est pas lié au bruit de la circulation ?

Et c'est lié au bruit, ouais... c'est extrêmement, la circulation... t'arrives à un carrefour, t'as deux rues qui s'enfourment, et la rue de Tardy là, ça n'arrête pas de défiler. Après, moi, ce que je vis mal depuis que suis à St Étienne, c'est les trottoirs... c'est une catastrophe...

Les paroles de Karine L. montrent (comme pour d'autres) que les espaces du quotidien participent aussi des qualités d'expérience et de l'habiter. On peut dire que « le sens attribué à la ville » dépend largement des éléments qui participent d'une qualité d'expérience. L'habiter, pour cette femme, a consisté en l'aménagement d'un espace à distance des marges (notons qu'elle travaille dans le social auprès de personnes précaires). Karine L. met en œuvre des actions correctrices (*remedials*) aux troubles et épreuves qu'elle vit. Elle réorganise son espace de vie, se construit un territoire, un réseau. On voit qu'un attachement est une construction de longue durée.

2.3. L'arrangement interactionnel des rapports

Les rapports avec les (plus ou moins) nouveaux habitants sont au centre des propos d'Alain T.. C'est un ancien travailleur social, un jeune retraité. Il est grand et sportif. Après une première rencontre lors de la biennale du *design*, il a tenu à répondre à notre entretien. L'entretien a rapidement porté sur les rapports à ces relativement « nouveaux » citadins, immigrés parfois de longue date, ou « jeunes ». Alain T. évoque les adolescents qui « font des conneries », dégradant du mobilier urbain par exemple. Il saisit la ville au travers d'une particularité démographique, mais aussi au travers des tout petits liens et rapports civils qui adviennent en certains lieux (le tram, les transports en commun, ascenseurs), en situations de coprésence.

Mon voisin, hier encore, Kabyle du 3e étage, 8h et demi du matin, on descend, je le vois avec sa femme et il me dit « salut la jeunesse »... bon, parce que bon, ça va hein, c'est ou je suis nommé directeur, ou « le jeune », ou bon, on rigole... ou chef... mais bon, c'est bien, c'est sympa, parce que c'est amical et c'est... c'est plein de tendresse... et du coup il me dit « On va dire au revoir à

l'un des nôtres... »... Et je lui dis, « oui, mais vous allez où ? » Il me dit, « mais on va à l'hôpital... », je lui dis « euh oui... vous allez à la morgue de l'hôpital, alors si j'ai bien compris... » « Oui, on va à la morgue de l'hôpital... » Et puis très vite comme ça, il me dit « Vous savez qu'il existe, chez nous, dans le village... c'est un des nôtres... » Je lui dis « pourquoi un des vôtres... un de votre village en Kabylie ? » « Oui! un du village de Kabylie... » Et là il me dit « mais vous savez qu'on donne 25 € chacun, toutes les années, au fond communautaire... pour toutes les personnes qui décèdent, où qu'elles soient, qu'elles soient au village... » Les personnes du village qui sont restées au village, ou qui sont parties dans le monde entier, quel que soit le pays où elles sont, y a une caisse commune, 25€ par personne, et ils donnent 250 parce qu'ils ont des enfants, par an... et cette caisse sert aux obsèques ou à rapatrier les corps en accompagnement... ça coûte 3600 € pour revenir là-bas, avec un cercueil et un accompagnateur, ou pour faire les obsèques dans le pays, si ils veulent rester dans le pays où ils ont émigré... enfin ils ont le choix... c'est pas quelque chose ça ! Mais on est bien dans le besoin des diasporas... c'est en termes de repères culturels nécessaires à garder, à conserver... moi quand je vous dis que j'ai perdu mes racines de paysan et que je retrouve plus la ferme de mon grand-père, c'est bien un petit peu du même ordre, j'ai bien perdu quelque chose... ça existe plus... sauf que moi ça existe plus du tout, ça s'est transformé... Eux, il existe leur village, ils y vont encore, ils le voient, ils gardent le lien, c'est d'une autre nature ! Mais on est bien, on est bien dans des mutations et des transformations... Et qu'est-ce qui relie ? J'ai eu l'occasion d'en parler avec lui... alors il est fier de la façon dont il a élevé ses onze mômes, en étant mineur de fond, lui aussi, pendant 30 ans, en étant silicosé, là aussi ça nous relie... mon père il était mineur de fond pendant 20 ans, et il a été obligé d'abandonner parce qu'il s'est fait coincer plusieurs fois sous des coups de grisou, et qu'il a eu des accidents graves, bon... et lui, il est mort de deux cancers du poumon, le mien... lui, il est silicosé, il est encore vivant, c'est un sacré costaud, parce qu'il a tenu ses 30 ans... mais je veux dire par là que ça, ça nous relie, et quand je vois moi, ces gens de l'immigration de la 3e génération qui râlent contre tout et contre nous tous, j'ai envie de leur dire « mais enfin, calme ! Ton père il a bossé avec le mien ! Ou ton grand père il a bossé avec le mien, au même endroit, dans le même trou ! » Donc, et ça je peux en parler avec ce voisin, parce que là, il sait d'où je viens là, voilà, et ça relie, ça... Autre exemple qui relie : il a une de ses filles qui s'est retrouvée veuve, avec une gamine qui maintenant est une jeune adulte handicapée mentale... et ben ça nous relie quelque part, hein... quand elle a su mon job, et ben elle a eu la banane hein... elle me dit « Mais vous lui parlez à mon fille ? » un jour. Je dis « Ben oui, pourquoi je parlerais pas à votre fille ? ». « Mais personne lui parle à ma fille. » Alors bon, après, je lui ai dit le reste... Mais bon, elle a compris, évidemment. Un exemple tout con, il est là. Et puis mon grognon là-haut, bourgeois, qui a vendu toute sa sauce pendant des années à des pharmaciens qui s'engraissaient, et lui il s'engraissait avec, et qu'il supporte pas que y ait une trace de doigt sur une porte, j'ai envie de lui dire « Tu fais chier quoi ! Calme-toi... t'es dans l'excès ». Et je le lui ai dit gentiment aussi, mais... On voit bien que... on voit bien que ça tient mais vraiment à des cacahuètes, les trois quarts du temps, pour que les choses se passent ou se passent pas... Si vous imaginez 5 minutes, que ce voisin-là, je me contente de lui dire « Bonjour Bonsoir » depuis qu'ils sont arrivés... je ne saurais ni qu'il a été mineur, ni qu'il est silicosé, ni que y a ce processus, ni que sa fille a une personne handicapée, parce que j'aurais même pas fait gaffe, j'aurais pas regardé... Bon, c'est bien une démarche qui nous est propre... pour tout un chacun...

Oui, c'est un choix personnel...

Mais non, c'est plus qu'un choix personnel, c'est un choix de vivre ensemble !

Oui, mais justement... vous, c'est quelque chose dans lequel vous êtes actif, mais...

Mais actif, pas du tout ! Je fais rien ! Je suis à la retraite... Non, mais je suis pas responsable d'une assoç, je suis pas engagé, je suis pas militant, je porte pas un flambeau...

Non mais je veux dire... autour de vous...

Oui, mais je suis actif, au sens où j'essaie d'être...

Est-ce que vous voyez des personnes réagissant comme vous, ou d'autres... dans votre entourage ?

Mais... je vois des personnes qui réagissent comme moi, et je vois des personnes qui n'ont pas

envie d'y aller... je vois les deux...

Qu'est-ce que ça veut dire qu'elles ont « pas envie d'y aller » ?

ça veut dire qu'elles se protègent ! qu'elles ont peur de perdre des choses, qu'elles se sentent envahies, et puis que « c'est plus comme avant, mon brave monsieur », et puis que voilà, et puis que « c'est triste, vous vous rendez compte, ce tag ici, vous vous rendez compte ça là, vous vous rendez compte, cette rue dans quel état elle est, oh la la... » C'est des gens qui sont restés bloqués dans une mentalité conservatrice et bourgeoise... et qui sont convaincus que ce qu'ils ont, c'est grâce à leur travail, et qu'ils ont eu beaucoup de mérite d'être en sécurité avec un carnet de caisse d'épargne, et puis de voir l'avenir tranquille... et puis de pouvoir se payer la maison de retraite quand ils en auront besoin, si jamais un jour ils veulent y aller... ces gens-là, ils sont, dans leur tête, ben ils ont pas envie d'être dérangés...

Alain T. nous embarque dans son récit, et nous donne une leçon de compréhension, il faut le dire. Il comprend finement « la problématique de l'immigrant, de tout immigré » (ailleurs dans l'entretien), la crainte de la perte des attaches, et les crispations qui en résultent. Cela résonne avec nos observations sur les accrocs et la rudesse des « ghettos ». Mais il suggère que cela est vrai pour tout le monde, en l'occurrence pour à peu près tous les Stéphanois, qui proviennent effectivement pour beaucoup, d'une histoire d'attachements précaires, de migrations. Il y a une défiance de la perte, de ce qu'on a connu, de la ville d'avant pour les uns, des cultures et communautés pour les autres. Et de faire le parallèle entre son histoire et celle de son voisin Kabyle, au travers des rapports aux lieux des origines : « moi quand je vous dis que j'ai perdu mes racines de paysan et que je retrouve plus la ferme de mon grand-père, c'est bien un petit peu du même ordre, j'ai bien perdu quelque chose... ça existe plus... sauf que moi ça existe plus du tout, ça s'est transformé... Eux, il existe leur village, ils y vont encore, ils le voient, ils gardent le lien... » Nous avons conservé ce long extrait parce qu'il est intéressant de suivre son propos lorsqu'il se demande « qu'est-ce qui relie ? » Il répond par l'exemple. Ce qui relie, c'est le fait d'être en relation, de se parler, de prendre cinq minutes pour un sourire, de poser une question, d'engager la conversation – en l'occurrence il s'agit de rapports de voisinage –, bref de partager des moments et d'interagir. Difficile de ne pas être d'accord. Il évoque – dans son allée d'immeuble, lieu important de rapports en public il est vrai – les histoires qu'il a partagé grâce aux bavardages ordinaires, les connaissances qu'il en a tiré (la caisse commune pour le rapatriement *post mortem* en Kabylie), les liens humains qu'il a noués par ces échanges anodins avec la jeune fille handicapée et sa mère. Il échange donc des histoires ordinaires avec ses voisins et se rend ainsi compte qu'une histoire commune les rapproche. Ce que nous dit Alain T., c'est que le lien se fait et tient par cela, par l'action de produire le lien, qui est « une démarche qui nous est propre... pour tout un chacun... » (« imaginez 5 minutes, que ce voisin-là, je me contente de lui dire « Bonjour Bonsoir » depuis qu'ils sont arrivés... je ne saurais ni qu'il a été mineur, ni qu'il est silicosé... »). Et de s'agacer sur les « gens qui sont restés bloqués dans une mentalité conservatrice

et bourgeoise », sur ceux qui restent dans la plainte et la défiance, qui ne font pas ce pas, ce petit lien ordinaire vers l'autre, qui n'ont pas le temps, etc. Il relie donc, et extrapole, le lien urbain (ou civil) à partir des liens de voisinage. Pour lui, cela relève d'un même phénomène (le lien, l'interaction), mais cela prend d'autres formes dans les espaces publics. Et cela dépend des humeurs, reconnaît-il.

Y a les deux facettes hein, faut pas caricaturer... y a moi quand je suis irritable et que je suis fatigué, que je supporte pas... faut pas que j'aille dire, et je ne le fais pas, faut pas que j'aille aborder l'autre dans ces conditions-là, parce que ça va mal se passer, ça arrive à tout le monde, je le sais... et puis y a moi, quand je vois un gamin qui se penche sur un truc public, et qu'il va le dégrader, ce jour-là, je dis « tu peux », tu vas aller le voir, tu vas lui dire, tu vas échanger... tu vas lui faire comprendre ta position, à quoi ça sert, voilà, pourquoi c'est ça, pourquoi y a un arbre fleuri ici, voilà, si on lui casse ses branches, forcément y aura moins de fleurs... y a des jours où je peux le faire... quand je suis dans le métro à Lyon, les gars qui se mettent à écraser leurs clopes sur les sièges, consciemment ou volontairement, y a des jours où tu peux y aller, y a des jours où tu peux pas y aller. Y a des jours où tu peux y aller, tu peux leur dire... mais ce jour-là, faut être bien en forme hein! Faut être zen hein, parce qu'il faut y aller, faut aller au milieu des 4 ou 5, et puis faut leur dire, « ben les gars, je comprends pas, vous êtes en train de faire quoi là, y a un truc ? oh, c'est un transport en commun et je le prends, comme vous... et qu'est-ce que vous êtes en train de faire là ? Pourquoi écraser votre mégot là-dessus ? » Ahhh Bouhh ! Bon, après ils réagissent comme ils réagissent, mais n'empêche que on peut le dire, et ça se passe... mais y a des jours où c'est pas la peine, parce que ça va mal se terminer, on peut pas le dire...

Et est-ce que ces types de situations, vous en vivez à Saint-Étienne ?

Et ben non ! Moi pas... j'ai été agressé une fois, mais c'est tout ! Et je l'ai fait exprès... enfin, je l'ai pas fait exprès, mais je comprends pourquoi j'ai été agressé... je descends à pied, justement c'était l'hiver, j'avais un manteau noir et un chapeau noir, et j'avais des gants noirs, il faisait froid... alors imaginez la bête hein! Chapeau Stetson, le grand machin noir et les gants... Et puis j'arrive, y avait une manif pro palestinienne là-bas, place de l'Hôtel euh, vers la place Marengo... Je me suis fait traité de juif et agressé. Ben ouais !

Ah bon ? Agressé ? C'est-à-dire ?

Ben verbalement, attends, oh non, non non, verbalement... mais verbalement agressé, clairement, affiché, pas dans mon dos...

Traité de « juif » ?

Ouais, « sale juif »... bon, merde, j'aurais jamais pensé que ma tenue puisse faire penser à un sale juif ! C'est la seule fois, ok ? c'est tout ! c'est la seule fois, mais on voit bien que c'est... [...]

Et alors en termes de sûreté, de sécurité, c'est une ville où vous vous sentez en sécurité ?

Complètement... Mais là, dans les lieux que je dis... j'irais pas à la Cotonne [un quartier de grand ensemble périphérique sur une colline], peut-être, la nuit hein... j'irais pas...

Mais dans le centre-ville, disons dans les lieux que vous traversez...

Pas de souci... moi j'en ai pas, non j'en ai pas... non non, c'est pas de ça...

Est-ce qu'il y a des inquiétudes, quand même, vis-à-vis de comportements, dans les lieux que vous traversez ? Est-ce que y a des lieux dans lesquels vous sentez plus ou moins de tensions... vous m'avez parlé du bar le Lutetia...

Non, y a pas de tensions... non non...

C'est juste que y a pas de mixité... du coup vous vous sentez pas invité...

Non...

Donc vous les évitez...

J'y vais pas... Mais moi je suis pas bar, donc... je consomme très très rarement quelque chose dans un bar, moi, très rarement, j'y fais pas attention... mais je le vois, parce que j'y passe et que

je m'arrête à la poste, je me suis fait la remarque et puis que j'ai vu, pendant que j'habitais à Bellevue, que ce *Lutetia*, avant c'était pas du tout ça... vous savez, avant, les gens qui avaient des bureaux de tabac, c'était un bureau de tabac qui marchait plein pot, les gens en dix ans, ils se faisaient une fortune et puis ils vendaient... c'était ça avant, et puis aujourd'hui, c'est devenu autre chose... mais il fonctionne bien, il fonctionne différemment, mais il fonctionne bien quand même...

Rappelons que « l'acte social » est une « manière de se positionner sur une membrane, de se déplacer sur une frontière » (Joseph 1984, p. 99), entre soi, son monde et les autres, une frontière mouvante, commandant « des adaptations toujours inventives » face à « la richesse du réel, de l'infinité de ses formes, de la démultiplication des ressources » (Joseph, 1999, p. 11-14). C'est étrange comme ces « rapports autres » sont abordés ici. Ces autres rapports associent successivement des petits actes de vandalisme d'adolescents, des lieux occupés aujourd'hui par une clientèle d'origine maghrébine où « il n'y a pas de mixité », une agression verbale lors d'une manifestation pro palestinienne. Si « rapports autres » il y a, c'est que ces situations sont définies autrement, que les profils de l'engagement et le cadrage de l'action y sont différents que ceux auxquels il est habitué ordinairement, peut-on supposer. C'est le simple constat d'un changement et d'une évolution des habitants de la ville, et donc des formes d'interactions, des engagements, etc. Et Alain T. de continuer à passer du lien de voisinage au lien civil entre inconnus, comme s'il s'agissait d'une seule et même chose. Il signale l'enjeu qu'il y a à engager ces rapports-là, à produire ce registre de l'engagement de proximité. Dans l'extrait suivant, il aligne clairement les rapports de voisinage et les rapports civils anonymes, au travers d'une conception de « l'intérêt porté », des petits riens pourtant « fondamentaux » parce qu'« ils font qu'on peut se supporter » :

ça c'est pour les plus vieux... et quant aux plus jeunes, ben ils ont pas le temps, parce qu'ils courent...

C'est à dire « ils ont pas le temps » ? Ah oui, ils ont pas le temps d'être en lien...

Non, ils ont pas le temps... ils sont, ils courent... et le plus jeune qui vient d'emménager là, qui est un type intelligent, qui m'a l'air effectivement vif comme la poudre, et qui est plein de dynamique... bon, ben il s'emmerde pas la vie à se baisser pour remonter le sabot et à le relever quand il rentre dans la cour ! Fait chier quoi ! t'as envie de lui dire « Cool mec ! t'es pas encore... t'es pas encore en trois huit quoi, tu peux le faire, t'as le temps... »

Alors oui du coup, c'est intéressant, la question du temps... est-ce que vous trouvez que y a des lieux, des endroits dans lesquels ce temps est plus propice, ou existe plus – ce temps du lien – que dans d'autres, ou pas ? C'est en termes de lieux que ça se détermine, cette temporalité... ou vous diriez que non c'est pas ça...

Non c'est pas en termes de lieux...

ça peut être dans n'importe quelle situation...

Oui, c'est une respiration... c'est pas en termes de lieux... non c'est une respiration, c'est une façon de... d'être, quotidiennement... ça coûte trois fois rien de prendre 10 secondes, dans les petits moments de la vie du quotidien pour eux, pour qu'il se passe ou qu'il se passe pas quelque chose... écoute, c'est de cet ordre-là, même le gars qui coure, même le gars qui bosse, je sais ce

que c'est, j'ai bossé je courais... non, c'est pas de cet ordre... je vois bien mes gamins, comment ils fonctionnent, je vois bien... ils prennent le temps de la rencontre, et pourtant ils bossent dur...

Donc en fait, ça se joue aussi beaucoup à des interactions... avec des petits mots, quoi... avoir un petit mot pour quelqu'un... c'est ça ?

Hum, pour moi c'est le début... c'est l'ouverture...

C'est avoir un mot, une expression, avoir une attention...

C'est avoir un sourire, c'est avoir un regard... et dès qu'on peut enclencher un mot, on enclenche un mot... et c'est de l'intérêt porté...

Donc ça, ça se joue effectivement dans le voisinage hein, d'une certaine manière...

Oui

Mais, ça se joue aussi ailleurs dans la ville...

Oui... oui... oui

Même dans le centre-ville ?

Oui... mais ça n'a pas d'effets aussi forts, parce qu'on s'arrête pas devant la boîte aux lettres ou dans l'ascenseur euh... mais il me semble que la façon dont on porte un regard sur l'autre, l'autre devine si y a un jugement ou si y a acceptation... ça, c'est une évidence, y a pas besoin de parler pour ça...

Donc vous faites confiance à l'interprétation ou une espèce de... comment dire, à l'intuition aussi...

Ben à l'intuition, au ressenti ! On a tous l'habitude de se frotter par le regard quotidiennement les uns et les autres !

D'accord, oui oui, mais alors, c'est là où ça devient un peu délicat...

Demandez à une femme, et vous verrez comment elle vit les regards, elle va vous expliquer ça...

Oui oui, c'est là où c'est délicat, c'est là où on est sur du sensible... c'est-à-dire quelque chose qui est pas forcément compréhensible...

Si ! c'est compréhensif... si si...

... ça peut porter à confusion...

En tout cas, ce qui porte pas à confusion, c'est si vous avez un regard qui se veut respectueux et... et curieux au sens positif du terme, c'est pas le même regard que si vous avez un regard noir, qui ne sourit pas, et qui dévisage l'autre comme une bête curieuse qui vient déranger mon quotidien ! C'est pas le même regard çui-là ! Bien sûr qu'il questionne, cet autre qui est pas le même que moi... mais je crois que tant qu'il n'a pas eu à mon égard quelque chose d'insupportable, je vois pas pourquoi je n'aurais pas la même attitude qu'avec n'importe quelle autre personne que je connais pas... et c'est bien là qu'il est le problème, c'est que c'est bien la représentation qu'on se fait des gens qu'on méconnaît, qui nous fait le plus de mal, plutôt que d'essayer de les rencontrer dans ce qu'ils... dans ce qu'on pense qu'ils sont... quelques fois, je tombe sur le cul, quelquefois je tombe complètement à côté de la plaque, quelquefois le gars il me dit « mais qu'est-ce que tu me veux ? » Et je dis « ben rien désolé... », simplement voilà, je me suis planté, « pardon... »

Donc ces petits riens dont on parle, vous pensez que ça tient... que c'est fondamental, d'une certaine manière...

J'en suis convaincu

C'est ça qui fait tenir ensemble, enfin qui fait que, on va dire « une société », ou une ambiance dans une ville, passe d'un côté ou de l'autre... ou c'est ça qui fait le lien, enfin qui fait tenir les choses, vous diriez ?

Moi je pense que c'est un des éléments importants qui fait qu'on peut se supporter, et qu'on va au-delà même de se supporter, qu'on va même au-delà du respect, c'est-à-dire qu'on peut même imaginer pour l'autre un devenir aussi beau qu'on veut pour soi... et c'est bien à ce niveau-là que les choses doivent se passer... si vous regardez l'autre comme lui donnant autant de chances que vous en voulez pour vous, les choses changent tout... si vous le vivez comme venant vous bouffer votre territoire, ben c'est sûr que ça va pas fonctionner... Hors quel territoire on va venir bouffer à Saint-Étienne, dans la mesure où il se vide ? Vous pouvez me dire ? On n'est pas en train de marcher sur la tête ? On a 30 000 bonhommes, 30 000 têtes en moins sur la ville, et on

va, on va pas pouvoir accueillir ceux qui viennent ? C'est pas un problème de bâtiments, y en a plein qui sont vides... Donc il faut bien, faut bien, à un moment donné ou un autre, se mettre devant la réalité de ce changement de la ville, et qui nous oblige nous-même à un propre changement... ça veut pas dire que demain je vais changer de religion, ça veut pas dire que demain je vais changer ma manière de vivre – pas complètement en tout cas – mais ça veut dire que je vais peut-être découvrir que y a d'autres façons de faire, y a d'autres façons de vivre les émotions, d'autres façons de vivre les sentiments, d'autres façons de vivre le respect qui s'exprime autrement que ce que je dis... moi ça me fait toujours rire quand j'entends dire que quand on a bien manger dans certains pays, il faut roter pour dire que tout va bien... ben chez nous c'est interdit de roter, c'était mal élevé... je fais exprès de prendre ces petits exemples, le crachat par terre, ça me gêne énormément... la ville sale, ça me gêne énormément, mais ça, c'est ma maniaquerie à moi, c'est mon éducation à moi, c'est comme ça que j'ai été élevé, j'arrive pas à le dépasser... j'ai du mal, moi je suis plutôt du genre à mettre des fleurs et à ce que ce soit beau, j'aime l'esthétique, j'aime pas les trucs dégueu, les graffitis sur les murs, je supporte pas, même si c'est du *street art*, moi je veux bien, le *street art* il me gêne, il me gêne s'il a pas des lieux prévus pour ça, si il sort comme ça au-dessus d'une cheminée, ça me fait bizarroïde, j'ai du mal... mais c'est moi ça ! N'empêche que j'ai jamais fait de scandale pour ça non plus...

Les petits riens sont les amorces du lien et sont à ce titre fondamentaux. Pas d'embarras autour du statut du sensible, pas de « je sais pas trop ce que c'est « le sensible » »³⁵³. Alain T. a des talents de conteur évidents, il sait faire état de son expérience avec une éloquence aux accents hugoliens. Reprenons son propos. Par le petit rien de l'amorce du lien, que ce soit un sourire, un échange sur la pluie – peu importe – un moment d'être-avec advient, et ce moment (de la rencontre, cette « respiration ») construit un petit lien, qui amorce une potentielle familiarité, voire une perspective commune : « Moi je pense que c'est un des éléments importants qui fait qu'on peut se supporter, et qu'on va au-delà même de se supporter, qu'on va même au-delà du respect, c'est-à-dire qu'on peut même imaginer pour l'autre un devenir aussi beau qu'on veut pour soi... et c'est bien à ce niveau-là que les choses doivent se passer... si vous regardez l'autre comme lui donnant autant de chances que vous en voulez pour vous... les choses changent ». « L'aube vient en chantant, et non pas en grondant »³⁵⁴ écrivait Hugo. Si Alain T. « fait un pari optimiste », c'est parce qu'il est déjà engagé et donc attaché à cette perspective. Il a de l'assurance et de l'aisance, parce qu'il est attaché à un ensemble de gestes, d'actions, de relations – un réseau-acteur visiblement efficace, depuis un certain temps. Il met en œuvre précisément le travail de la face dont parle Goffman :

« Par *figuration (face-work)* j'entends désigner tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même). [...] Lorsqu'une personne ressent qu'elle réussit à garder la face, sa réaction est typiquement de confiance et d'assurance. Suivant fermement sa ligne d'action, elle estime qu'elle peut garder la tête haute et se présenter ouvertement aux autres. Elle se sent en quelque sorte légère et en sécurité. [...] » Goffman, 1974, p. 14 ; 12.

353 Comme nous l'a dit un camarade chercheur.

354 Hugo, 1856, XIII.

« Accepter les règles de l'interaction sociale »³⁵⁵, c'est d'abord, souvent, en avoir essuyé les plâtres, avoir fait des erreurs, avoir fait fausse route. En un mot, c'est recadrer son action en fonction du « qualcul³⁵⁶ » de sa félicité. La félicité est une notion pragmatique : on se rend compte que ça se passe plus ou moins bien dans l'action en agissant, c'est même le propre de l'expérience. Se rendre compte d'une félicité de fonctionnement des interactions ordinaires, nous encourage à poursuivre dans cette voie (puisque ça se passe bien). Pour Alain T., la ville est le terrain de ce travail. En cela, il est engagé dans l'élaboration de l'urbanité, en acceptant les troubles et embarras. C'est un travail modeste, mais précis et pratique, qui produit une forme d'appartenance commune, une solidarité (plus situationnelle que « politique »). Les rapports urbains fugaces peuvent donc être porteurs de grandes ambitions. Il nous rappelle d'ailleurs que la production de ces liens ordinaires avec la population immigrée ou issue de l'immigration, n'est pas si évidente qu'on pourrait le penser.

Ce que je trouve bien dans cette ville, c'est ce côté... y a quand même... ça permet à des gens très différents de vivre ensemble quand même, de vivre côte à côte en tout cas, sans pffff... sans se faire du mal... déjà c'est beaucoup...

C'est vrai que c'est pas forcément évident de voir ça ailleurs hein

C'est énorme hein... moi je trouve que c'est beau par rapport à ça... elle me plaît par rapport à ça... elle a pas encore complètement perdue ses racines ouvrières du « on transpire ensemble, on prend du plaisir ensemble... on sait ce que c'est que la vie... la vie nous réserve des merdes, on prend les petits bonheurs où ils sont, voilà... » Voilà, cette simplicité dans le vivre au quotidien, elle est à Saint-Étienne, et du coup, si ça on se l'entretient, par ce que je vous disais tout à l'heure, dans cette façon d'être dans le lien, même de surface hein, le regard qui donne à l'autre autant de chances que soi d'être ici, et ben c'est quand même pas le même regard qui lui reproche d'être là, je suis désolé...

La construction des engagements réciproques et des petits actes ordinaires a une portée politique. Rappelons la belle définition du public de Dewey : « Le public consiste en l'ensemble de tous ceux qui sont tellement affectés par les conséquences indirectes de transactions qu'il est jugé nécessaire de veiller systématiquement à ces conséquences » (Dewey, 2005b, p. 95). « La face » et l'aisance relève d'un « travail public » qui concerne un matériau certes « micro sociologique », mais dont les effets sont importants. Si elles jugent que de telles conséquences les affectent, les personnes peuvent s'impliquer dans ce travail de l'ordinaire du lien, et contribuer à produire une aisance partagée.

355 « [L]a façon dont une personne accomplit sa part de figuration et aide les autres à accomplir la leur représente le niveau de son acceptation des règles fondamentales de l'interaction sociale. » (Ibid., p. 30).

356 Nous reprenons le mot à Callon, 2017.

Et ça, ça se commande quotidiennement par nos médias, par la façon qu'on a de mettre en exergue le fait négatif plutôt que de mettre en exergue le fait positif... par la façon dont on va, un moment ou un autre, stigmatiser telle chose, par ce que on va en faire... [...] tous les gens qui sont dans la chose publique, ont des grandes tendances à partir d'un fait et de le généraliser. Et ont pas assez conscience du dégât qu'ils font dans cette façon de partir du particulier au général, et du particulier à l'universel, et a en tirer des lois... et aujourd'hui je suis horrifié, par exemple, les médias, pour faire de l'antenne ou pour boucher deux heures, font ce que j'appelle des micros trottoirs, je trouve ça purement scandaleux, c'est un manque d'éthique... [...]

Et c'est quelque chose qui transparait dans le discours des personnes qui vous entoure ?

Mais complètement ! Les gens retiennent les petites phrases, les gens retiennent les petits mots...

De la télé...

Les gens ont horreur de ce qui est compliqué, on va tous vers la simplification, puisqu'il faut qu'on ait une pensée du monde qui nous entoure... comme il est très complexe, si quelqu'un nous en donne une réponse simple, on saute dessus ! On la prend !

Hum... oui mais dans votre expérience à vous, [...] vous entendez pas ces discours ?

J'ai entendu un locataire voisin qui m'a dit à une époque, « moi, je vais vivre en France », bon ok c'est tout... [...]

Et cette dimension politique, elle est présente dans votre vie quotidienne, vous diriez ? Enfin je veux dire... dans la ville, avec les gens...

Oui... oui, moi je l'affiche maintenant... je l'affiche maintenant... je supporte pas les extrêmes, les simplificateurs je supporte plus, et donc voilà, les choses sont complexes, elles se prennent dans la complexité, y a une réalité, et on fait comme on peut avec ce qu'on a, et je pars du principe que les gens qui essayent de le faire sont honnêtes... et quand y en a qui jouent pas le jeu, effectivement je supporte pas... [...]

Et donc pour vous... la réalité c'est aussi une résistance à ça...

Oui

Les petits gestes dont vous avez parlé c'est aussi, d'une certaine manière, une résistance...

Je crois que foncièrement, je suis un résistant, oui... oui je pense que quelque part je suis résistant... je suis un résistant parce que quand on a travaillé avec la pâte humaine, on voit très bien comme c'est compliqué... quand on a travaillé avec les problèmes des gens, et leur misère, on voit très bien que y a rien qui est simple, et quand on voit les problématiques économiques et sociales, y a rien qui est simple, on le sait... [...] Et nous adultes, dans notre compréhension de notre ville, de notre pays, de notre espace public, on est dans le même cas de figure, on a besoin d'être éduqués quotidiennement, quotidiennement ! Éduqués !

Et alors, est-ce que vous diriez que c'est une posture d'action volontaire de votre part, mais est-ce que vous diriez qu'elle est vraiment partagée par beaucoup de gens, ou est-ce que plutôt, vous vous sentez un peu minoritaire, dans ce que vous proposez, dans ce que vous vivez...

c'est que je serais entre guillemets seul, célibataire, sans être marié, je m'engagerais aujourd'hui... parce que c'est ce que je fais, je m'y foudrais à fond... je m'engagerais dans le sens où j'aurais envie d'œuvrer pour cette chose publique aussi, j'aurais envie que ce soit une association n'importe quoi hein, humanitaire n'importe quoi, je le ferais, mais bon j'ai une femme qui a des besoins, qui a besoin de vivre avec moi, qui a besoin de moi, au nom de mon couple et de ma vie de couple, je m'interdis tout engagement associatif et tout engagement politique...

Oui, mais je veux dire, l'engagement dont je parlais, c'était aussi ce dont vous parlez, sur les petits gestes...

Oui oui, mais bon... moi je rencontre des gens qui sont sensibles à ça...

D'accord mais est-ce que vous vous sentez un peu seul là-dedans ou pas du tout ?

Non, non j'en rencontre... je rencontre des gens qui sont là-dedans, et on est nombreux moi je pars de ce principe... on est nombreux... ah, c'est mon espoir...

D'accord c'est un espoir... mais est-ce que vous voyez aussi un manque de ce côté-là, ou est-ce que vous êtes inquiet par le fait que... qu'il puisse y avoir une disparition de ces petits liens...

Oh pas vraiment... non parce qu'on en a tellement besoin tous, qu'on est obligé d'aller les

chercher ailleurs si on les trouve pas là, il faut qu'on les trouve quelque part... ils nous sont indispensables à notre survie, comme la flotte... on peut pas s'en passer...

Donc vous voyez pas vraiment de manque de ça...

Je pense qu'on est tous en capacité de pouvoir aller le chercher quelque part... mais tant qu'à faire, s'il faut pas faire des kilomètres pour aller le trouver, c'est mieux ! Si on le trouve à notre porte, c'est mieux... si on le trouve en allant chercher son pain, c'est mieux, si on le trouve en partageant un espace public, c'est mieux... et non pas aller se regrouper dans des endroits spécialement qui seraient faits pour ça parce que ça nous rassure... comme une association culturelle ou autre... je dis pas qu'il faut pas y aller dans celle-ci, mais si une association culturelle – qu'elle soit turque, maghrébine ou tout ce qu'on voudra – elle veut faire son boulot, qu'est-ce qu'elle doit faire ? Elle doit faire la double démarche. Elles doivent accueillir ses pairs, et elles doivent les amener à aller vers les autres différents... sinon elle fait pas son boulot, sinon pourquoi... sinon faut pas qu'elle s'implante ici à Saint-Étienne. De mon point de vue, j'y suis jamais rentré, mais si elle font pas ce double travail... [...]

Vous avez une inquiétude de ce côté-là ?

Oui... j'ose espérer... oui, je crains que ça se fasse pas forcément, je crains que... je pense que y en a qui le font, d'autres qui le font moins bien, et c'est pour ça que, en dehors de ces asso, on est chacun contradictoires, dans nos liens sociaux... c'est-à-dire qu'on peut passer d'un espace à un autre espace, d'un engagement à un autre engagement, pour des motifs et des causes différentes qui peuvent même être contradictoires, on est parcellaires, on est morcelés et on est multi carte, dans notre façon d'être, et de créer un réseau et nos liens... et heureusement, et c'est bien. Mais partant de ce constat, les personnes qui sont par exemple dans une association culturelle – j'ose espérer, comme elles sont engagées ailleurs ou familialement ou ailleurs dans une autre assoç ou dans un autre espace, religieux ou autre – elles peuvent diffuser une parole d'ouverture, et ça y en a, et c'est très bien, et du coup elles ramèneront de l'ouverture à l'intérieur, donc elles vont éviter que ça se nécrose, ou que ça reste enfermé sur eux et que ça tourne en boucle, dans de la protection, voilà, dans un repli protectionniste... pour que ça puisse aller au-delà...

Alain T. dit l'enchevêtrement entre les formes de l'expérience, les engagements ordinaires, les petits gestes quotidiens, et la politique. Il fait le lien entre l'espace médiatique, l'espace public et les espaces publics. On peut suivre aussi les entités qu'il associe dans son intrigue : des personnes coprésentes dans le tram, des faces, des hommes et femmes politiques, des journalistes, ses voisins, des associations culturelles. Ce qui relie ces personnes et ces lieux, c'est leur participation à la production d'un « concernement » commun ou public, ou leur participation à la production de frontières.

Conclusion du chapitre

Saint-Étienne est une ville dont « l'état » et le cours ne sont ni tranquilles ni stables. L'image et la représentation d'une urbanité classique, structurée par une centralité commerçante animée, sont ici mises à mal. Son manque de dynamisme est parfois dur à vivre. Mais il est largement accentué par des attentes et aspirations d'animations dignes d'une grande ville. Aussi, la pauvreté qu'elle renferme bouleverse l'imagerie urbaine typique et affecte l'expérience ordinaire. En tant que « ville-faubourg », Saint-Etienne est traversée d'ambivalences qui occasionnent des frictions, des humeurs, des troubles persistants. Cette ville met en coprésence des mondes qui se côtoient rarement d'aussi près. En ce sens, nous observons des séparations socio-spatiales et des crispations sur des postures idéales (voire stéréotypiques). Mais la ville trouve une certaine félicité d'expérience – comme toute ville probablement – lorsque l'horizon de la réciprocité demeure accessible ordinairement – affaire de « personnes » plus que de « populations » sans doute.

Conclusion de la partie 2

La première partie a montré que l'expérience urbaine consistait en intrigues frayables, et en situations ouvertes à la participation ordinaire (attentionnelle, d'ambiance, des rapports virtuels). Nous y avons vu que l'expérience se heurtait aussi à des limites, limites de la participation et du concernement en commun (et en aisance), et limites des territoires du commun. Nos photographies ont voulu montrer que le déploiement de l'expérience *in situ* s'appuyait sur des indices environnementaux de surface, offrant des histoires et motifs d'« engagement » (Goffman, 2013). Dans cette deuxième partie, les bords de la cité sont, pour ainsi dire, au centre. Dans leur travail fondateur d'identification des grandes formes de la raison politique, Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991) entendent par « cité », une construction intégrante et intégrale accueillant l'ensemble des humains. Une cité n'en est plus une, si elle est discriminante, et si elle se fonde sur un partage des humains *a priori*, avec des rôles fondamentalement inégaux et étanches.

En interrogeant les contacts ordinaires dans la ville chez différents enquêtés, nous avons vu dans cette deuxième partie que le « délice sensoriel de la vie urbaine » et le plaisir des petites rencontres quotidiennes, n'étaient pas toujours au rendez-vous. Ce milieu de participations de surface qu'est la cité, a aussi ses travers et ses bords. « Emmerdes », activités délictueuses, « personnes craignos » ou simples marginaux, occasionnent de petits « chocs existentiels » et des raccords parfois abrupts entre « structures de pertinence » (pour parler comme Schütz). C'est précisément parce que ce sont des personnes des bords et des marges de la cité, peu ou pas intégrés à son système de droits et de devoirs, d'obligations et d'obligances réciproques (c'est le cas notamment des mineurs), que la coordination des engagements sont problématiques. Nous avons pu identifier, par un retour sur l'expérience en première personne, des enjeux typiques du réglage de l'expérience en commun, comme la coopération véhiculaire, la coordination des engagements via les regards et la face. Lorsque les heurts dépassent les bornes de l'expérience paisible, le recours à un ordre civil est tenté, souvent par une sollicitation de l'entourage (avec plus ou moins de succès). Le risque de ces accrocs réitérés est l'abandon d'un espace (et d'usages) en commun, le développement de territoires séparés, et l'érection de murs et de limites plus strictes. Pour autant, des manières de faire permettent de rouvrir les accès aux formes d'engagements civils, et de recadrer les « joueurs de coude » vers la performance d'une pertinence en commun. La face (en commun) a un rôle central dans la configuration civile, et son maintien appelle parfois quelques facéties.

Une ville demeure inscrite dans une représentation idéale construite historiquement et culturellement, qui est un horizon de rapports (sociaux, commerciaux, et autres) paisibles, accessibles, dynamiques. Saint-Etienne n'y correspondant pas tout à fait, elle sème parfois le trouble. Les oscillations de ce milieu urbain, de son animation et de son « état », occasionnent des doutes en nombre quant à sa normalité, sa sécurité et son devenir. Cela occasionne aussi des actions de rétablissement de l'ordre (urbain et civique), de façon parfois brutale et sourde aux spécificités du contexte. La « ville » porte de nombreux stigmates d'interventions peu soucieuses du tissu urbain, tout comme la cité est traversée d'interactions mettant en crise le sens du commun. Nous retrouvons ainsi, à un niveau plus général, les errements et erreurs d'une cité clivée en catégories, populations, ou en idéaux. C'est une manière de perdre le fil du commun et de performer des limites qui étouffent la participation à l'expérience ordinaire de la ville. On peut ainsi formuler l'enjeu suivant : que les séparations catégorielles restent relatives dans l'espace et dans les interactions, et qu'une participation en commun demeure active et accessible.

La cité contemporaine (cette ville et toute autre) n'est ni un long fleuve tranquille ni une Idée, mais une réalité faite d'enjeux d'aisance en commun. Lorsqu'une ville rassemble des mondes (et c'est vraiment le cas ici), leur articulation occasionne des tensions. La ville est bien une aventure (et un laboratoire) qui nous demande d'innover dans nos façons d'être en rapport. On l'habite dans des contacts (plus ou moins rugueux), dans des distances variables, et les réciprocités n'y ont pas la régularité d'une cité idéale. La ville nous fait vivre des rôles variables (selon les humeurs comme nous le rappelle Alain T.). L'enquête fait progressivement apparaître une urbanité à l'œuvre, avec ses formes, ses problèmes et préoccupations (*concerns*), ses (re)cadres et débordements typiques, bref une forme d'« ordre public »³⁵⁷. On peut se demander si cet ordre n'est pas « rationnel en valeur » pour certains groupes sociaux seulement (Weber, 1995), et s'il est donc réellement « public ». Accéder à un tel ordre public, demanderait de considérer la « réprobation (relativement)

357 On trouve une conception claire de la notion d'« ordre » chez Weber : « L'activité et tout particulièrement l'activité sociale [...] peut s'orienter, du côté de ceux qui y participent, d'après la *représentation* de l'existence d'un *ordre légitime*. La chance que les choses se passent réellement ainsi, nous l'appelons « validité » de l'ordre en question. » Weber, 1995, p. 64 (il souligne).

Il ajoute : « La légitimité d'un ordre peut être *garantie* : A. De façon purement intime et dans ce cas : 1) de façon purement affective, par un abandon d'ordre sentimental ; 2) de façon rationnelle en valeur, par la foi en sa validité absolue, en tant qu'il est l'expression de valeurs ultimes obligatoires (d'ordre éthique, esthétique ou autre) ; 3) de façon religieuse, par la croyance dans le fait que la possession de biens du salut dépend de l'observation de l'ordre ; B. Ou [...] par l'expectation de certaines conséquences spécifiques externes [...]. Cet ordre nous l'appelons : 1. *Convention*, lorsque sa validité est garantie extérieurement par la chance que, si on s'en écarte à l'intérieur d'un groupe d'hommes déterminés, on s'expose à une *réprobation* (relativement) générale et pratiquement perceptible ; 2. *Droit*, lorsque la validité est garantie extérieurement par la chance d'une *contrainte* (physique ou psychique), grâce à l'activité d'une *instance* humaine, *spécialement* instituée à cet effet, qui force au respect de l'ordre et châtie la violation. » Ibid., p. 68. Il souligne.

générale et pratiquement perceptible » (Ibid.), et donc de prendre soin d'actions aux conséquences communes. Cela pourrait nous conduire à envisager la ville comme un « agencement », c'est-à-dire une série de « cadrages »³⁵⁸ alignés et articulés (Callon, 2017).

358 La notion de « cadrage » est à entendre ici dans l'acception de Michel Callon (2017) qui diffère sensiblement de celle de Goffman (1991). En gros, Goffman se réfère au cadrage de l'expérience et de l'engagement individuel, quand Callon se réfère à un cadrage de l'action collective résultant d'un réseau-acteur étendu dans l'espace et le temps. La focale est micro et socio-phénoménologique chez Goffman, alors qu'elle est macro et socio-technique chez Callon. Pour ce dernier, un cadrage est une « action collective, stratégique, structurée et orientée vers la résolution de problèmes. » Callon, 2017, p. 402.

PARTIE 3. LES CHEMINS DE L'URBANITÉ.

Introduction de la troisième partie

Nous allons reprendre ici l'enquête sur la ville en marches, en nous attachant à suivre l'intrigue qui se forme à son contact. Nous avons déjà vu que l'action et l'engagement s'organisent « à même la ville », avec des humains, mais aussi avec d'autres entités, des bâtiments, des lieux, de la lumière, des voitures, des ambiances, etc. C'est le caractère double et complexe de l'urbain, à la fois ville et cité (Sennett, 2019). Il importe de suivre les enquêtés aux prises avec cet objet de façon réaliste et empirique, comme nous le rappelle Laurent Thévenot.

« [L]'engagement est donc éprouvé au regard : a) d'une réalité consonante ou qui incite la personne à constater ce qui a fait défaut ; b) d'un bien confirmé ou qui amène la personne à remarquer ce qui a été mis à mal. [...] Afin de caractériser le réalisme de l'engagement, nous portons attention aux repères dont l'agent se sert pour saisir son environnement et évaluer le succès de cet engagement au cours d'un processus de révision et de création. [...] [L]'agent accorde de l'importance à son environnement, et [...] [a] recours à un certain format pour appréhender aussi bien l'entourage d'objets [...] que d'êtres humains [...]. [...] Dans son réalisme, l'appréciation prend appui sur des repères tirés de l'environnement, mais où s'arrête cette collecte et quelles en sont les limites ? La réponse à cette question fait ressortir la relation entre la saisie de repères pertinents et la délimitation du bien qui gouverne l'appréciation. [...] La visée d'un bien et celle d'un réalisme sont les deux conditions pour l'entendement commun d'un régime d'engagement, et donc pour la possibilité d'une coordination selon ce régime. » Thévenot, 2006, p. 239-240.

Ce « bien » de la ville – le bien de cette ville – quel est-il ? Ce n'est pas uniquement un bien politique qui règle les rapports humains dans l'horizon civique des égales dignités. C'est peut-être un bien qui permet aux expériences, aux relations réciproques et à l'aisance de s'accomplir. En nous penchant à nouveau et de façon plus approfondie sur l'expérience de la marche, nous allons voir une autre facette de cette urbanité apparaître. La problématique de l'engagement et de l'attachement à la ville ne concerne pas seulement les interactions avec les personnes, mais aussi une expérience des « lieux ». C'est peut-être l'apanage d'une « ville-faubourg » que d'être traversée par des « courants » venus du dehors et d'ailleurs. La « banlieue », non au sens des quartiers de grands ensembles mais comme « tout ce qui est hors les murs, entre les murs et le commencement de la

campagne » (Ibid., p. 118), est évidemment un territoire de prédilection pour les rêveries du promeneur Pierre Sansot. Il en saisit des caractéristiques justes et savoureuses, que l'on se doit de rapporter :

« J'ai traversé une époque où toute la terre, même la plus recouverte d'immeubles, d'entrepôts, de commerces, abondait en chemins. [...] Je songe à la banlieue telle que je l'ai explorée [...] Je n'étais pas le seul à m'éprendre d'une telle passion. Il suffisait que ce fût dimanche, que le labeur de la semaine s'interrompe pour qu'elle apparaisse comme un paradis. A la sortie d'un bus ou d'un métro, ils avançaient en file indienne ou par grappes avec leurs paniers, leurs cannes à pêche, parfois un accordéon, un instrument de musique. Ces groupes traçaient d'innombrables cortèges qui serpentaient autour de la Seine ou de la Marne. Puis ils s'arrêtaient, ils cherchaient un endroit pour mettre au frais une bouteille de vin, manger une friture. [...] Le soir venu, ils regagnaient silencieusement la capitale comme harassés par tant de bonheur. [...] Noblesse d'une banlieue aujourd'hui élimée. [...] Nous ne concevions pas la banlieue comme [...] un territoire où parquer les travailleurs, les indigents, les étrangers, mais comme une manière d'exister singulière, au même titre que le cœur de la ville est susceptible de nous donner des leçons d'humanité – par le fait d'hommes qui aimaient vivre à même la rue, s'attarder aux alentours d'un café, d'un commerce, [...] de la place de la mairie et qui, peuplant ainsi les artères, les constituaient en authentiques chemins. Le privé et le public, la rue et les immeubles n'étaient pas séparés comme il est de règle dans une société de la méfiance et du repli sur soi. Très souvent, les fenêtres demeuraient grandes ouvertes, laissant pénétrer les bruits de la rue. Ceux-ci apportaient une touche de gaieté et de la compagnie à une ménagère dans sa cuisine, à un locataire couché sur un lit en train de rêver et de fumer une cigarette, à des amoureux enlacés. Ils se mêlaient aux bruits des casseroles, aux paroles de deux amants. Par ailleurs, à travers un échange de bienfaits, les maisons transmettaient de l'intime à la rue. [...] En des instants de grâce, certains quartiers ou certaines rues de la ville proprement dite étaient saisis par la beauté de la banlieue et apparaissaient comme des faubourgs. Dès les premiers beaux jours, les habitants ouvraient largement leurs fenêtres et les cafés débordaient en terrasses. Des gens qui se connaissaient à peine ou même des inconnus entreprenaient des conversations. Les humbles, les petits, les vieux s'affichaient sans ostentation mais aussi sans honte. [...] Il y avait surtout de la mollesse dans l'air, dans les corps, dans les escaliers, qui allait jusqu'à l'attendrissement. » Sansot, 2000, p. 146-150.

Les chemins de l'urbanité stéphanoise passent par ses faubourgs. La métaphore de la « ville à l'envers » nous invite à quitter certaines controverses proprement urbaines, qui ne sont finalement pas taillées pour cette « ville ». Il nous faut la réentendre dans sa chair, pour y déceler des formes et intrigues qui la caractérisent en propre, et non selon un hypothétique modèle plus apte à maquiller la réalité qu'à s'y accorder. C'est en suivant les cadrages qu'opèrent des enquêteurs en marches, que nous pourrons saisir les résonances des « scripts » de cette ville (chapitre 6). On y trouvera un espace accidenté par un urbanisme peu inclusif, et historiquement moins soucieux d'urbanité que de production. Nous y verrons aussi des qualités d'habiter mitigées, oscillant entre le calme des faubourgs et des collines, et des espaces dédiés à la circulation routière. Ensuite, il nous faudra

entendre le langage des faubourgs qui conduit les marcheurs à des accomplissements d'expériences spécifiques (chapitre 7). Nous verrons différents « courants porteurs » et traversants que nous indiqueront les marcheurs, avec leurs frontières. Ces attachements faubouriens constituent une grande part de la langue de l'urbanité stéphanoise. D'ailleurs, nous verrons que le centre retrouve son sens et son orbite lorsqu'il se conjugue avec ces dehors (chapitre 8). L'urbanité faubourienne retrouve son latin et sa forme, dans le réseau d'espacements et de relations qui la rend praticable en aisance.

CHAPITRE 7. LA VILLE EN MARCHE(S).

Introduction

Nous allons reprendre l'enquête sur les « tout petits liens » qui se forment au contact de la ville. Le matériau est ici fait principalement de « marches commentées à la deuxième personne » (Thibaud, 2015). Nous allons mobiliser une dialectique entre les « cadres » de l'expérience (Goffman, 1991) mis en œuvre par les marcheurs, et les « scripts » (Akrich, 1987) inscrits dans la matérialité urbaine. Cela nous permettra d'enquêter un peu différemment sur la ville. Nous serons attentifs aux hésitations de l'engagement parce qu'ils signalent des ajustements en cours. L'expérience en cours d'accomplissement et de réflexion sera une nouvelle fois notre véhicule. Nous verrons qu'il est possible de retrouver des formes instituées du « social » par l'intermédiaire d'une « sociologie des associations » (Latour, 2007) et de l'action. En suivant des processus de cadrage et d'attachement en cours, nous verrons apparaître une sorte d'intrigue sociale de l'habiter.

1. L'expérience, une question de cadrages.

Dans notre enquête ethnographique, la ville est appréhendée en marches. Nous avons marché avec des personnes, soit, mais *que* nous ont-elles racontées en marchant ? On partira de l'hypothèse la plus simple. Dans l'impossibilité de circonscrire *a priori* le champ et l'objet de leur « récit » (le fonctionnement de la perception en milieu urbain, la production de l'aisance et de la sécurité, la description de la ville, leur position dans la ville, leur portrait sociologique, le portrait sociologique de cette ville, etc.), nous dirons qu'ils ont *traduit le cours de leurs rapports* à la ville. La perception et le sens que les marcheurs construisent avec les situations et les lieux, sont ces rapports en jeu et en cours³⁵⁹. Disons simplement, et plus justement, que les marcheurs enquêtés rendent compte de leur *action* d'être en ville.

Pour éviter ces interminables problèmes de définitions réciproques de l'objet et du sujet, nous choisissons la voie médiane du pragmatisme. L'action des marcheurs a du sens. C'est au processus de traduction continu auquel se prête la ville, que les marcheurs nous invitent. En partageant leur expérience, ils nous convient à l'ouverture de la « boîte noire » (habituellement conservée dans un compartiment étanche et non accessible) de la production des « significations » de la ville. Si l'on ne peut pas dire avec certitude qu'il s'agit dès lors *du* « sens de la ville » (nos marcheurs produisent du sens, tout comme les politiques, les urbanistes, les automobilistes, les mendiants, les personnages âgés, les écoliers, mais aussi les rongeurs, les platanes, les matériaux de constructions, etc.), on peut dire en revanche qu'ils abordent le sens de leurs engagements et leur travail de cadrage dans la ville. Rappelons la définition du cadrage que donne Goffman :

« [T]oute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements [...] et notre propre engagement subjectif. Le terme de « cadre » désigne ces éléments de base. [...] [U]n cadre ne se contente pas d'organiser le sens des activités ; il organise également les engagements » Goffman, 1991, p. 19 ; 338.

Le processus de cadrage est un cours d'action. Cela vaut la peine de le décrire, car à travers lui, c'est l'activité (d'identification, de signification, d'engagement) produite en situation qui nous est rendue accessible.

359 L'important était donc, dans l'enquête, de laisser advenir ce cours, de faire confiance aux enquêtés et de suivre l'intelligence de leur savoir de sens commun.

« Si toute situation demande à être définie, en règles générales cette définition n'est pas inventée par ceux qui y sont impliqués, même si l'on crédite la société à laquelle ils appartiennent d'un tel pouvoir ; *le plus souvent, nous nous contentons de confirmer correctement ce que nous attendons de la situation et nous agissons en conséquence.* Il est vrai que nous nous engageons personnellement pour négocier tel ou tel aspect de l'ordre dans lequel nous vivons, il n'en demeure pas moins que, une fois que nous y sommes parvenus, nos activités se déroulent mécaniquement, comme si cet ordre avait toujours existé. » Goffman, *Ibid.* p. 9-10. Nous soulignons.

La notion de cadre – *de l'expérience*³⁶⁰, rappelons-le – nous semble très utile. En effet, elle maintient (tient en main) à la fois la labilité expérientielle et phénoménologique engagée par chacun en chaque instant, et les formes typiques et normées du social continuellement négociées et en question dans l'expérience. L'introduction de l'ouvrage³⁶¹ de Goffman s'inscrit clairement dans la problématique d'une sociologie phénoménologique. Le concept permet de suivre les intrigues du phénoménal sans se perdre dans les brumes de « l'être » (pour ainsi dire), Goffman restant plus éthologue que phénoménologue. Les expressions « erreurs ou litiges de cadrages » (p. 301), « ruptures ou ambiguïtés de cadres », ou encore « cadres de pertinence [...] renvoyant à un segment [...] de l'organisation sociale (p. 296) », montrent ce souci de tenir ensemble les intrigues cognitivo-perceptives individuelles, et la contrainte sociale de leur mise en forme (en cadre). Plus exactement, ces intrigues expérientielles sont l'expression du social en réalité et en forme. « Le maintien des définitions [pertinentes] de la réalité » (p. 268), est un travail constant, avec ses enjeux, ses conflits et disputes. Sous cet angle, l'enjeu du social est d'y « voir clair », ce qui requiert un « travail de cadrage [...] bien mené » (p. 296). « L'organisation sociale de notre société tout entière soutient ces distinctions [par lesquels nous y voyons clair] et leur fait écho » (p. 296).

Un certain nombre de difficultés sont ainsi levées. Le social – ce avec quoi les acteurs ont à faire et ce que le sociologue a à traduire – peut être appréhendé au travers de l'action problématique de « définir correctement la réalité » pour pouvoir lui prêter un sens suffisamment adéquat pour s'y engager correctement (agir). Il est clair que cette activité occupe largement les personnes (sans parler des sociologues). Elle constitue même l'essentiel de leur « travail » (au sens que Schütz donnent à ce terme), qui passe par des interrogations, réflexions, erreurs, ajustements. Le travail de prestation de sens engagé dans l'action de marcher en ville est donc susceptible de nous apprendre

360 Dont le sous-titre original est « An essay of the organisation of experience », qu'on peut traduire par « un essai d'organisation de l'expérience ».

361 Il faut noter qu'il est écrit en 1974, soit trois ans après *Relations in public* (mais traduit en français 17 ans plus tard). Le lien entre les deux ouvrages est étroit, mais le paradigme éthologique est presque entièrement abandonné dans *Frame analysis*, pour le paradigme pragmatiste de « suivi du sens de l'expérience ».

bien des choses. Ainsi, « la ville » est objet de constantes interrogations sur les cadrages donnant sens aux situations, et avec lesquels s'engager correctement. L'activité du citoyen (et ses compétences) consiste à évaluer, discerner, s'interroger, émettre des hypothèses, s'engager avec confiance, s'engager avec prudence, se désengager – en fonction des situations. Qu'elles soient vides, pleines de gens ou traversées seulement par deux personnes, les situations font l'objet d'un travail de cadrage, à savoir d'une réflexion sur le sens de ce qui arrive et l'engagement à y mener. Et effectivement, nos marcheurs ont traduit pour nous ce travail.

2. Se situer, « Être perdu », « s'y retrouver »...

Johanna H. est une femme de 33 ans employée dans une administration. Née dans une autre ville moyenne de la région, elle vit à Saint-Étienne depuis 5 ans. Elle a habité sur la colline de Villebœuf et habite aujourd'hui dans le centre. Elle nous a proposé un trajet en bordure de centre-ville, qui est une reprise d'un de ses premiers trajets dans cette ville. On voit ci-dessous une situation où elle perçoit la non clarté de la distinction des environnements dédiés aux piétons et aux voitures.

Moi ça m'avait un peu étonnée d'arriver sur ce carrefour-là... j'ai pas compris tout de suite ce qui se passait... d'avoir un truc, ce bâtiment, là, avec la poste, t'as vraiment l'impression d'un truc... le bâtiment, je le trouve pas très beau hein, mais, d'un truc très monumental, posé là, dans un angle, la Comédie³⁶² en face... là aussi tu sens qu'après, sur la gauche, t'as un grand grand bâtiment, tu sens qu'il se passe un truc... qui va se passer un truc par là-bas, et puis au fond, tu vois que y a encore un clocher ou quelque chose qui se dessine... et moi quand je suis arrivée là, ben j'étais un peu perdue quand je suis arrivée là... je savais pas si le centre c'était par là, si le « centre centre » c'était par là... y avait un peu trop de choses, un peu trop de possibilités en fait... Tu vois j'arrive pas à savoir ce qui est, ce qui est du trottoir, ce qui est de la rue... en plus avec les travaux de la Comédie... Là, les voitures passent, mais là, apparemment, elles passent pas... ça me paraît pas clair moi... là, tu vois que y a un trottoir donc tu dis « là je vais être en sécurité »... mais quand t'as du monde, que t'as des bus qui passent et que ça va dans tous les sens... c'est un carrefour quoi, y a une circulation qu'est quand même assez fluide, autant à pied qu'en bagnole... tu sais pas trop quoi, moi j'étais un peu perdue...

Cette place Roannelle n'a pas été épargnée par les chantiers. Carrefour ancestral entre les deux principaux axes de circulation vers l'Ouest (vers Firminy et vers Saint-Rambert), cette place est à la jonction de deux des plus anciennes rues-faubourgs de la ville. Dès l'établissement du premier plan en damier de la ville en 1826, une nouvelle rue (la rue Beaubrun) est tracée et aboutit sur la place. En 1937, l'élargissement de l'avenue E. Loubet défigure la place. En 1974, une barre moderne à l'architecture fonctionnaliste est construite dans l'avenue pour accueillir la Caisse d'allocation familiale et la Sécurité Sociale³⁶³. A la fin des années 70, avec « l'opération Tarentaize », se construit

362 Nom du principal établissement théâtral de la ville, la « Comédie de Saint-Étienne ». Fondée par Jean Dasté, « la Comédie » a été un haut lieu du théâtre populaire français, visant à offrir les pièces du répertoire aux publics n'ayant pas accès au théâtre. Les photographies d'Ito Josué et Louis Caterin montrant le public de ces représentations (de 1948 à 1963) parfois en plein air, rendent compte de cette « expérience » avec force. Elles sont conservées au Musée d'art moderne et contemporain de la ville (Cavallo, 2018).

363 « L'immeuble met à disposition des structures un espace de 25 000 m² de bureaux sur onze étages qui accueillent 1000 salariés et 1500 visiteurs par jour. Malgré cette imposante capacité, les locaux s'avèrent rapidement inadaptes, exigus et ne sont pas en mesure de s'adapter à l'évolution des pratiques, notamment en matière d'accueil des usagers. En outre, le moindre projet de rénovation représente un investissement très lourd du fait des dimensions du bâtiment et de la présence d'amiante isolée. Son classement dans la catégorie Immeuble de Grande Hauteur (IGH) s'avère aussi un inconvénient car à l'origine de coûts de fonctionnement très élevés. En 2012, la CPAM annonce qu'elle quittera le bâtiment à l'horizon 2017. Cette annonce du départ de la principale structure (elle occupe à elle seule 54 % du bâtiment), ne tarde pas à être suivie de celle du départ de la CAF et de l'URSSAF, ne pouvant supporter seules les coûts de fonctionnement. L'immeuble est cédé à l'EPORA pour l'euro symbolique en 2016 afin

un grand ensemble. La morphologie de la place en est changée. Un seul des deux axes originaires est conservé, l'autre devenant une voie secondaire piétonne³⁶⁴. A ce problème d'identification des frontières entre les territoires du piéton et de la voiture, s'en enchaînent d'autres, comme l'identification de la direction du centre-ville et de la direction des faubourgs. Johanna H. ne sait pas où aller pour aller vers la ville, le centre-ville n'est pas clairement « indiqué ». Ce flou rend l'orientation difficile, le sens de la marche est brouillé. Cela signale qu'en principe, il est attendu que « l'orientation » et la capacité à se situer dans les espaces urbains se fasse « naturellement » et clairement. Ici, ce sont les signes du cheminement principal supposé conduire au centre qui sont recherchés.

Et là pareil, c'est la même sensation que quand on était sur la place de – j'ai pas le nom – qui est à côté de la médiathèque, le carrefour avec la poste, avec la Comédie, où c'est complètement, où j'étais complètement perdu... et j'arrive là, et là je suis sur un truc que je comprends un peu mieux. T'as une place, t'as une petite place, t'as du vert, t'as une église, t'as des commerces autour, ça fait très centre historique tu vois... et c'est super agréable, enfin, c'est la magie de St Étienne, c'est que t'as pas besoin de faire des kilomètres, et... dans chaque quartier, t'as des petits endroits comme ça, où t'as une qualité qui est assez exceptionnelle quoi... [...] t'as des commerces à proximité enfin, ouais je sais pas...

Le côté un peu... ville-village, non ?

Oui ville-village, une place... mais c'est surtout de se dire que ça permet qu'il se passe quelque chose, c'est-à-dire ça permet que les gens ne soient pas juste en passage, y a un truc qui peut... fixer quoi... Dans ce qu'on a à regarder, dans ce qu'on a à faire aussi... c'est pas forcément un endroit où on ne fait que passer... [...] Disons que ça t'invite à rester, pas à tracer, à dire « putain il faut que j'aïlle là, je vais passer au plus court, machin »... là, tu passes, si t'as envie de t'asseoir, tu t'assoies...

La forme d'urbanité qu'elle aime et qu'elle attend est sans doute liée à la ville de son enfance – le centre médiéval d'une ville moyenne – forme de centralité urbaine ancienne³⁶⁵. L'enquête ordinaire

de mener à bien un programme de réhabilitation dans laquelle la ville de Saint-Étienne s'engage à acquérir 9000 m² pour y installer des services municipaux : un pôle d'établissements culturels comprenant les archives municipales et certains services de la police municipale. » <https://archives.saint-etienne.fr/article.php?laref=1560&titre=immeuble-loubet>

« D'une superficie de 20 000 m² sur 20 étages, l'immeuble Grande hauteur de l'avenue Emile-Loubet sera non pas démoli comme il avait été appréhendé à l'annonce du départ des trois organismes (CPAM, Caf et Urssaf) dans de nouveaux locaux du quartier de Châteaueux, mais réhabilité. [...] L'immeuble accueillera un mix de bureaux, de commerces et de logements. Concernant les commerces, une négociation avec une entreprise extérieure au département dont le nom devrait être révélé d'ici janvier 2019, est en cours. Des discussions avec des promoteurs immobiliers sont également entamées. Surtout, la Ville a trouvé le moyen de résoudre le devenir des archives municipales, installées actuellement cours Fauriel et dont la capacité est aujourd'hui insuffisante. [...] Le centre de supervision des caméras de surveillance de la Ville pourrait aussi être hébergé dans l'immeuble. Au dernier étage, là où était installé l'espace de restauration collective pour les 930 salariés, un restaurant devrait être installé. Une seconde entrée donnant sur l'arrière du bâtiment, disposant d'un parking de 272 places, sera créée. »

<https://www.lessor42.fr/l-avenir-de-l-immeuble-grande-hauteur-loubet-se-dessine-21370.html>

364 <https://archives.saint-etienne.fr>.

365 Choay (2003) distingue de grands types historiques d'espaces urbains : les espaces de contact (médiévaux), de représentation (âge classique), de circulation (modernité industrielle), de connexion (contemporanéité).

de Johanna porte sur les gradations de son engagement et sur les « invites » disponibles dans les lieux. Les commerces, bancs, l'église, et probablement une dimension historique, invitent « à rester, pas à tracer ». L'orientation n'est pas géographique et dépendante de coordonnées abstraites, mais elle est saisie de proche en proche dans le rapport aux lieux. Il ne s'agit pas seulement de savoir où on va, mais où on est, de savoir si on peut s'attarder ou s'il vaut mieux « tracer ».

Je trouve ce passage pas très sympa là, entre la place du peuple, et puis l'entrée du parking des Ursules... je trouve même ça un peu dégueulasse, ça cache complètement les bâtiments qui sont derrière, là, du 19^e, qui sont assez beaux [...] Enfin je trouve pas ça agréable... ben, je sais pas, y a de la circulation, les magasins, bon les magasins, c'est les grandes chaînes, les bâtiments sont pas très beaux de ce côté-là, en face un peu mieux mais... Ah je trouve ça aussi assez décevant, quand tu viens de la place Grenette par exemple, et que là, tout un coup, tu te trouves sur un grand truc ouvert... et alors bizarrement, je regarde toujours un peu plus de ce côté, le côté un peu moche, et je suis jamais trop attirée par ce côté-là... et je pense que c'est la façon aussi dont je le pratique, parce qu'en général, je remonte toujours sur ce côté, et je descends en face... enfin, je peux pas te dire pourquoi hein... Donc quand je monte, je suis plutôt sur une vision qui est, voilà, tout droit, et je vais pas voir le square [la place Waldeck Rousseau]... Et j'étais très contente de trouver un marché couvert, parce que je trouve ça chouette, et que dans plusieurs villes où j'ai vécu, y avait des marchés couverts qui avaient été réhabilités, et c'est un lieu de... un lieu de vie, où tu peux avoir des resto, des bars, où tu peux faire tes courses... là, en plus t'as des produits un peu du coin, du terroir, t'as un boucher, t'as un fromager, fromager de la Haute Loire donc c'est bien (rire), mais finalement j'étais assez déçue... alors y a un projet où ils doivent réhabiliter, remettre des commerces dans ce marché couvert... mais moi j'étais assez déçue parce qu'on est vraiment pas sur une place. J'ai l'impression d'être en bord de boulevard, et de pas pouvoir profiter du bâtiment et de ce qu'il propose... c'est un espèce de boulevard... Pourtant ça fait un côté très grande ville tu sais, avec des beaux bâtiments, un truc tout droit machin... mais par rapport à ce qu'il peut proposer et ce que ça pourrait être, enfin moi je m'y retrouve pas...

Ouais, et puis y a un truc... il est penché...

Ouais. Non et puis tu sens qu'ils ont vraiment voulu faire un truc avec la voie de tram... enfin je sais pas... et puis la bourse du travail ! Là aussi c'est un truc, « la bourse du travail »... il faut que y ait un espace public devant pour que les gens, et les ouvriers et les syndiqués puissent se retrouver... quand tu vois, puis bon, là, on n'a pas de recul, quand tu passes en tram, tu la vois pas, faut vraiment être en face pour bien la voir, alors que c'est un truc hyper important une bourse du travail ! [...] Et puis ce qui est dommage aussi, c'est de se dire, tu vois, que c'est un bâtiment qui peut être un équipement assez fabuleux quoi, d'avoir autant de mètres carrés, en plein Saint-Étienne, à côté du musée, et un parking, enfin tu te dis que y aurait peut-être un truc... et de voir comment c'est en ruine à l'intérieur... y a un côté très désolant quand même...

Les lieux ici décrits ont également subi d'importantes modifications. L'aménagement est réalisé entre 1840 et 1853 (Bonilla et al., 2005, p. 52-57). La place des Ursules était une des grandes places de la ville, accueillant un marché, véritable extension de la place du Peuple, qui était l'ancien champ de foire devant les murailles médiévales. L'incendie du théâtre (construit en 1853) en 1928, et surtout la construction du parking en 1966, ont achevé de faire de cet espace, un « espèce de boulevard ». Johanna H. perçoit un « ratage » dans l'articulation des espaces – dans « l'inclusion »

de la « phrase urbaine » (Bailly, 1992). Et cela se manifeste par une déception. Elle est « déçue » dit-elle, de se retrouver dans un tel endroit, après la place Grenette. Son attente implicite de continuité est rompue. Le parking des Ursules forme un endroit « un peu dégueulasse » qui « coupe » un accord attendu avec les jolis immeubles 19^e, et le marché couvert. Elle a le sentiment que quelque chose « cloche » ici. Elle s'interroge à nouveau (comme plus haut) sur la qualité d'urbanité et le degré de centralité des lieux, ou sur leur simple fonction de passage. Elle perçoit assez finement un amalgame (du trouble) : une place ancienne recouverte par un parking et une espèce de boulevard (« un truc tout droit »), un marché couvert mais « sans place » (un marché doit avoir sa place semble-t-elle dire), de beaux bâtiments de « représentation » et un bâtiment public important (la bourse du travail) qui appelle aussi sa place, son espace de rassemblement.

Si l'espace a subi d'importantes modifications, il est ambigu entre un usage routier (« y a de la circulation »), et des qualités d'urbanité bourgeoise du 19^e³⁶⁶. Il y a un trouble sur la pertinence de l'entourage, sur la fiabilité des invites peut-être. Elle a l'impression d'être comme elle dit, « au bord de quelque chose ». L'espace de proximité précédant distribuait des invites, et donnait envie de s'asseoir, de regarder. Ici, le parking³⁶⁷ et une voie circulante invitent plutôt « à tracer », alors même que d'autres éléments invitent à rester. On peut comprendre qu'il y a un défaut d'articulation entre usages et espaces piétons et motorisés.

Les propos de Johanna H. ne sont pas des « badineries esthétiques », mais bien plutôt des « badineries cognitives » goffmaniennes. Ils ne cherchent pas à trouver les ressorts d'un plaisir urbain et d'une expérience d'esthète, mais ils traduisent l'enquête ordinaire sur l'engagement. Dans la perception en mouvement, la question de la continuité joue un rôle important. Cette continuité sensible est un indice fondamental sur l'engagement, le cadrage, les invites, le milieu et sa sécurité. Faut-il remettre en question son engagement, ré orienter son attention et ses attentes ? Les limites perçues ici ne signalent pas un changement de « milieu » (au sens de Gibson, 2014), mais plutôt un

366 Qualité d'urbanité symbolisée par le boulevard haussmannien articulant habitats, usages piétons, promenades (arbres), cafés, commerces et circulation routière. Rappelons que l'urbanisme était considéré, par les pionniers du 19^e, comme une ingénierie autant matérielle que sociale (Sennett, 2019).

367 La conscience de la « non pertinence » de ce parking à étages en plein centre-ville, existe. Nous savons que des projets de réhabilitation existent, notamment pour relier les pentes du jardin de l'ancienne école des Beaux Arts au centre. Mais comme souvent ici, l'argument financier empêche la conduite du projet, cachant mal le défaut de volonté (politique). Lors d'une discussion informelle, l'un des dirigeants de l'EPASE (établissement public d'aménagement de St Étienne) reconnaissait qu'« il fallait » démolir ce parking, afin de « retrouver » la place des Ursules et l'ensemble paysager de l'ensemble (avec l'ancienne école des Beaux Arts en surplomb). Mais « on n'a pas l'argent pour cela » nous disait-il. Il en va de même pour l'immeuble de la CAF et de la sécurité sociale. Après avoir fait valoir la qualité architecturale de l'édifice ayant permis d'empêcher la démolition initialement prévue, des architectes de notre connaissance nous ont dit que l'enlèvement du pourtour du bâtiment (initialement prévu) avait été retoqué pour raisons financières.

milieu hybride, à la fois central et au bord, à la fois urbain et périurbain, à la fois de vie urbaine et de circulation. C'est la fonction urbaine d'animation, de rassemblement, l'invitation à rester et à s'attarder qui est entamée. Sa « déception » dit « ça pourrait être mieux ». L'incertitude porte aussi sur le type d'urbanité : s'agit-il d'une métropole (« ça fait un côté très grande ville »), ou d'une petite ville ? Qu'est-ce qui n'a pas « pris » (ou prise) ici, malgré des aménagements plus que centenaires ? En tout cas, Johanna H. nous dit que la ville impose des recadrages. Les cadres qu'elle embarque elle-même ne s'ajustent pas tout à fait à ceux qui sont inscrits dans l'espace.

Et là aussi, je trouve ça un peu déstabilisant... cette place qui... enfin, j'arrive pas à voir ça comme une place... t'as un arrêt de tram qui est en plein milieu, mais qui est dans la continuité de la bourse, mais qui est un peu posé là... t'as un petit espace pour les vélos, enfin moi j'ai pas envie de profiter de cet espace-là... parce que t'as un tram hyper bruyant qui passe, parce que t'as des bagnoles, et en fait c'est un parking quasiment quoi... [...] Puis t'as vraiment l'impression d'être en bout de quelque chose quoi, en bout de l'avenue, sur un parking... tu sens qu'il peut se passer des trucs, un peu plus en hauteur, là-haut, mais tu sais pas quoi, t'arrives pas à voir... t'as des bâtiments qui ont rien à voir les uns avec les autres, t'as l'impression que c'est compliqué, d'être obligé de contourner le parking pour monter... enfin, y a une impression d'inaccessibilité sur toute une partie de la ville... moi, quand j'arrive là, j'ai l'impression d'être face à un mur quoi... c'est-à-dire que si tu sais pas où tu dois aller – à part si tu es en « déambulation – promenade – je découvre » – mais la première fois que je suis arrivée là, je me suis dit : « bon y a un truc, soit c'est la fin de quelque chose, soit c'est le début d'autre chose », mais on voit pas le début... et c'est dommage... t'as le musée qui est juste au-dessus, mais tu vois pas l'entrée... enfin, si tu sais pas que c'est par là qu'il faut passer pour aller au musée, ben je trouve ça pas hyper accessible quoi... mais même dans le regard c'est pas accessible quoi, t'es obligé vraiment de monter très haut pour voir le musée...

L'actuelle place Albert Thomas est un espace-charnière (ou mal (dé)fini), un lieu historique de rupture et de suture. Avant 1840, nous sommes ici aux lisières de la ville dans un endroit non bâti. Entre 1840 et 1853, la rivière Furan – qui passe à cet endroit – est recouverte, et le bâtiment de la sous-préfecture (actuel musée) et les espaces publics attenants (place en face et jardin à l'arrière) sont construits. Cet espace se situe entre l'ancien bourg pré révolutionnaire, la grande extension Sud de la ville industrielle, et les flancs pentus de la colline de Pères. L'histoire des jonctions, collages et aménagements de cet espace font que le piéton s'interroge sur la marche à suivre, sur son orientation et l'accessibilité des lieux. On peut y voir une accessibilité contrariée. L'actuel musée d'art et d'industrie par exemple (ancienne sous préfecture, puis musée de Saint-Étienne) n'est « pas hyper accessible... même dans le regard ». La « place » sur le flanc de la bourse du travail propose aussi un espace peu propice au rassemblement, bruyant, avec une station de location de vélo. On peut se demander si la trame que Johanna H. cherche à suivre – avec les difficultés qu'on voit – n'est pas celle de la ville du XIX^e. C'est sans doute ce modèle de l'urbanité bourgeoise

haussmannienne, qui est attendu, avec les qualités qu'on lui connaît à Paris, et sur certains boulevard lyonnais, grenoblois, etc. Mais cette trame urbaine classique n'est faite que de bouts. En effet, ce plan en damier (plan Dalgabio) de cette ville, n'est en fait qu'une jonction des anciens faubourgs dans un même tissu urbain. Et ce tissu jouxte plus ou moins selon les lieux. Aussi, c'est comme si cette ville bourgeoise du 19^e, n'avait pas « pris », et qu'on lui avait superposé une autre trame, moderne celle-là, qui privilégie les voies de trafic automobile. La « lecture » empirique et en mouvement, de Johanna, s'attache à identifier une trame visible, trame permettant d'anticiper ce à quoi on peut s'attendre dans les espaces suivants. Cette trame est précaire, ambiguë, elle a des trous. Elle perçoit cette place comme « un mur » dit-elle. La continuité est incertaine, et il en résulte une désorientation, une précarité des invites et de l'accessibilité.

3. Marcher avec les voitures

3.1. Une cohabitation problématique entre piétons et voitures.

Distinguer les situations selon qu'elles sont faites pour les voitures ou faites pour les piétons, est un premier cadrage basique de l'engagement des marcheurs. La cohabitation avec la voiture peut être plus ou moins problématique. La coordination entre ces deux types d'espaces est traitée par les urbanistes avec plus ou moins de succès³⁶⁸. Par exemple, ici, la proximité et le bruit de la circulation gênent Johanna.

Je remonte rarement par le cours Victor Hugo... je l'ai fait y a pas longtemps et en fait, je le trouve encore plus sombre que les... je le trouve pas attractif en fait pour marcher, et puis ça circule beaucoup au niveau voiture en plus... donc je remonte jamais...

Tu saurais dire pourquoi ?

Les voitures en fait... c'est pas agréable en fait, ouais... et les bâtiments sont plus sombres, c'est moins...

Le bruit et la proximité immédiate des voitures, ainsi que le caractère sombre des bâtiments, disqualifient l'usage d'une rue (« c'est pas agréable »), entame la qualité de l'expérience piétonne. La présence des voitures et son harmonisation avec les piétons est l'une des grandes questions de l'urbanisme moderne. La tenue de la « bonne distance » tout en maintenant une articulation entre les deux, est un signe sûr d'urbanité et de qualité d'habiter. Cette proximité des voitures est néanmoins graduée et mesurable approximativement, comme nous l'avions noté lors d'une marche sur l'avenue de Saxe à Lyon.

Sur l'avenue Jean Jaurès (Lyon), au croisement de la rue de la Thibaudière et de la rue Saint Jérôme, je suis saisi par un sentiment d'aisance. Je me dis qu'ici, l'urbanité est bien réglée. En cherchant à comprendre, je vois que les trottoirs sont vraiment larges (des trottoirs de boulevard), qu'il y a des arbres, que la circulation est présente mais à distance – n'interférant pas dans le déroulement du moment, la marche suivant une continuité spatiale et d'ambiance sonore suffisamment régulière. Il y a un réglage de la bonne distance avec les voitures, de sorte que les deux flux n'interfèrent pas. Il y a aussi un peu de monde, mais pas trop, des magasins un peu

368 « Outre la réhabilitation du tramway et du vélo, pour qui des infrastructures urbaines ont été re-pensées en France et en Europe, la marche à pied revêt aujourd'hui de nouvelles lettres de noblesses. [...] [N]ombreuses sont les municipalités qui œuvrent aujourd'hui pour améliorer les conditions physiques d'accueil et de confort des pratiques piétonnes [...]. Si certaines optent pour une intégration de la marche à pied dans leur schéma directeur et vont jusqu'à refondre leur centre-ville piéton, d'autres, probablement moins aisées, consentent néanmoins à embellir la rue, élargir le trottoir, éliminer les obstacles à la marche, renforcer la signalisation... et rendre parfois au piéton la priorité qu'il a longtemps perdue sur la voiture, en créant de nouvelles « zones de rencontres ». [...] La « zone de rencontre » est un outil qui, comme la « zone 30 » et l'aire piétonne, vise un apaisement de la circulation dans les agglomérations. Ce nouvel espace de circulation induit un système de priorité pour le piéton, qui est autorisé à marcher sur la chaussée sans y séjourner, et limite la vitesse des véhicules à 20 km/h. » Thomas, 2010, p. 9.

espacés, de différentes fonctions (cafés, restaurants, pressing, coiffeur, auto-école, banques, boulangerie, épicerie).

Lors d'un entretien avec une femme de 38 ans, mère de deux enfants (venant de Nantes et installée à Saint-Étienne depuis deux ans), nous retrouvons ce thème de la voiture qui dégrade la qualité d'expérience :

Le seul problème, c'est la circulation... en tant que piéton, c'est une ville dangereuse je trouve... y a pas du tout de respect du piéton [...]. On peut avoir priorité en tant que piéton sur un passage clouté... et bien, on l'a pas ! Les gens passent [...], je vois beaucoup de gens griller des feux rouges, des voitures rouler très très vite, du stationnement anarchique... c'est quelque chose qui m'étonne énormément [...]. Je trouve ça gênant en fait... c'est gênant parce que, y a une peur, en me disant... avec les enfants en fait, c'est surtout ça... d'être hyper prudent en fait, une hyper vigilance quand on se balade...

Cette femme est confrontée à des comportements automobiles irrespectueux de la place des piétons, qui « l'étonnent énormément ». Elle développe ainsi une « hyper vigilance » dans son engagement dans la ville. C'est une gêne, et même une peur. Ces espaces de circulation ne font pas l'objet d'usages plaisants. Lorsqu'elle nous a raconté cela – nous ayant expliqué qu'elle habitait sur les pentes de la colline de la Cotonne – nous nous sommes représentés le boulevard Daguerre. Elle nous a confirmé que sa remarque concernait bien cet espace, plus particulièrement le passage piéton qui traverse cette partie du « boulevard urbain³⁶⁹ », sorte de périphérique intérieur.

Si l'on « habite » en piéton, on pratique aussi la ville en voiture. De l'un à l'autre, il y a sans doute deux manières de vivre la ville. Un film d'archives sur la ville produit par la municipalité Durafour et promouvant le progrès, montre une personne comme prise sur le fait sortant de sa voiture, disant « Eh ben quoi ? On a bien le droit d'avoir sa bagnole quand même ! »³⁷⁰ La voiture est privilégiée lors des trente glorieuses – comme un peu partout en France, période de grand développement des infrastructures routières³⁷¹. Une littérature importante³⁷² émerge dès la fin des années soixante, sur les problèmes causés par l'urbanisme moderne et fonctionnaliste. C'est d'ailleurs la notion d'« urbanité » qui émerge à travers ces critiques, pour désigner une qualité et une entité menacées par l'étalement urbain et la dépendance à la voiture, comme en Amérique du Nord.

369 Cet axe circulaire est la plus notable contribution de l'architecte et urbaniste catalan Ricardo Bofill, dépêché par la municipalité Thiollière pour intervenir sur la ville en 1992.

370 Nous avons visionné des films d'archives à la cinémathèque sur la ville. Référence non retrouvée.

371 Gardon (2009) montre que les projets d'autoroutes urbaines en France s'échelonnent sur la longue durée.

372 L'article de Choay (2006b) intitulé « Le règne de l'urbain et la mort de la ville » synthétise la question.

L'expérience de plusieurs enquêtés témoigne d'une gêne récurrente à cet égard. Nos souvenirs de jeunesse des samedis après-midi au centre-ville autour de la place Dorian (échangeur de bus) et de la rue de la République, sont ceux d'un trafic exagérément intense et bruyant. Il y a eu, sous les mandats du maire Thiollière (de 1994 à 2008), un vaste plan de piétonisation du centre-ville qui a occasionné de nombreux travaux, et des plaintes de la part des commerçants notamment. La controverse pour ou contre l'accessibilité motorisée au centre-ville n'est pas terminée³⁷³. Si la piétonisation des centre-ville permet une « réappropriation » par les piétons et les modes doux, elle n'est pas forcément garante d'une attractivité commerciale et urbaine.

Dans notre approche de l'expérience en marche, nous avons souvent noté les frictions perçues dans la coprésence de ces deux types de « véhicules ». Un sentiment d'inconfort et de danger émerge parfois de cette cohabitation. Par exemple, il arrive de croiser des véhicules motorisés de gros gabarit allant beaucoup trop vite. Les manières de conduire les véhicules (respectueuse, agressive, etc.) ont une incidence sur l'entourage et sur l'expérience de l'espace. Avec les véhicules motorisés, un cours d'interaction s'ébauche (et ses « chaînes d'interaction » pertinentes), comme avec tout autre interactant. Une note de carnet de terrain en rend compte :

Je suis dans la rue Praire, rue centrale, commerçante et étroite. Les trottoirs sont étroits et ont été rabaissés au niveau de la chaussée. Un jeune homme s'engage dans la rue avec un gros fourgon de 3,5 tonnes, châssis long. Il prend quasiment tout l'espace de la rue et roule à une vitesse qui me paraît invraisemblable. J'ai le temps de me sentir en danger pour plusieurs raisons. D'une part, les trottoirs ne sont pas surélevés mais au même niveau que la chaussée, le véhicule est d'un gros gabarit en rapport à la rue étroite. D'autre part, je n'ai pas de « refuge » s'il venait à empiéter sur le trottoir (et donc un simple écart du volant m'écraserait). Je m'arrête, sidéré, et le regarde. Il a le visage vraiment renfrogné. J'ai le temps de faire le signe de tourner l'index sur ma tempe.

³⁷³ La question est complexe car il faut ménager à la fois un accès aux transports et aux marchandises, aux clients extérieurs à la ville avec des parkings accessibles et centraux, et une expérience piétonne « apaisée » et sécurisée. Après la piétonisation du centre, la réouverture de transversales Est-Ouest a été un slogan de campagne pour l'actuel maire LR Gaël Perdriau : « Les commerçants stéphanois, les premiers concernés avec les riverains, sont partagés entre l'impatience de cette mise en application et aussi une certaine appréhension. « J'ai vraiment hâte de connaître les décisions qui vont être prises car j'aimerais beaucoup que les voitures puissent à nouveau circuler devant mon commerce », confie Sandra Bairro, gérante de la boutique de prêt à porter Lili Rose, place Jean-Jaurès. Parmi en effet, les hypothèses émises par certains commerçants, la rue Sud de la place Jean-Jaurès qui pourrait à nouveau voir les voitures défiler depuis la rue Michel-Servet et la rue de Lodi qui devra alors changer totalement de sens de circulation. « Les personnes ne veulent pas se balader. Beaucoup viennent dans une boutique quand elles passent devant la vitrine. D'autre part, les Stéphanois ne sont pas habitués aux parkings souterrains qui, d'ailleurs, sont trop chers. » Selon la jeune femme, « il faudrait que les voitures puissent à nouveau circuler dans la rue Georges-Teyssier pour ensuite pourvoir remonter place Jean-Jaurès en passant par la place Dorian ».

www.lessor42.fr/saint-etienne-l-ouverture-des-transversales-interroge-les-commer-ants-8570.html

Dans cette même rue Praire, Hakim B. un marcheur enquêté, nous fait part d'un équipement défaillant, qu'il juge « hallucinant » :

Donc là aussi dans le genre passage... quand tu commences à 8 heures et demi ou 9 h, t'as souvent plein de gens qui stationnent devant l'école là, Saint Charles... et c'est galère, parce que tu sais pas par où tu passes *et cetera*, sachant que y a un truc hallucinant dans cette rue [rue Praire], on le voit plus là, c'est effacé au sol, mais les voitures descendent vers nous, et les vélos vont dans ce sens-là... ça me paraît un peu surréaliste vu la largeur de la rue, mais c'est marqué au sol, donc je sais pas, c'est un peu bizarre... et voilà, ça fait parti de ces rues, un peu t'sais, où on se croise difficilement quoi... alors surtout aux heures de pointe, entre l'école, les étudiants qui vont à l'école, les étudiants et puis l'école primaire... pardon [s'adressant à un piéton]... plus les gens qui vont dans un sens, dans l'autre, qui vont marcher... c'est bien, parce que ça anime, pour circuler c'est plus galère... je dis sans doute ça, parce que je suis pas toujours toujours très à l'heure en fait... ça demande des fois de courir, et quand tu cours, c'est un peu galère ça...

L'espace apparaît clairement mal équipé dans l'expérience d'Hakim. Les différents flux et unités véhiculaires sont mal coordonnées. Cela cause des gênes. On voit que la question de la coordination des pratiques, des conduites entre les personnes mais aussi entre les différents types de véhicule, est un élément important de l'urbanité. Notons que les interactions piétons – voitures sont parfois rugueuses et dangereuses car les registres interactionnels engagés sont différents, et donc dissonants lors de rencontres. L'usage de la voiture est ambigu, car situé à la fois dans les espaces publics et au dehors (dans un habitacle privé) – cela provoquant des conflits de cadres récurrents (Katz, 1999). Dans la situation suivante, Blandine S. (une autre marcheuse) dit que ces deux manières de pratiquer la ville (à pied et en voiture), s'inscrivent dans des circuits étanches et indépendants.

Après, je m'étais rendue compte d'un truc, quand j'ai divorcé, et que je suis revenue habiter dans le même quartier que mon ex-mari, qui est resté rue de la république, je me suis dit « mince ! », je vais le croiser tout le temps. Et je me suis rendu compte qu'en fait, on a vécu, on est resté 17 ans ensemble... et quand il est arrivé sur St Étienne, on a pratiqué la ville ensemble. Je l'ai croisé une seule fois ! On n'a pas du tout la même pratique de la ville, on va pas dans les mêmes lieux...

C'est-à-dire que depuis que vous habitez séparément, vous ne vous êtes pas croisés ?

Jamais. On habite à... je peux voir son immeuble depuis mon appart... il travaille sur St Étienne, on ne s'est jamais croisé une seule fois... c'est une pratique de la ville complètement différente, je pense qu'il fait beaucoup de choses maintenant en voiture, alors que moi, comme « j'étais pas voiture » et que lui, il a acheté une voiture tout de suite après... ben je fais tout à pied, je vais dans certains magasins, il y va pas... en fait je pense qu'il y allait à cause de moi, tu vois... et c'est surtout, dans un périmètre de moins de 100 m, tu peux ne jamais croiser une personne, avec laquelle tu as vécu pendant 17 ans. Moi c'est un truc qui me surprend encore...

Les véhicules permettent l'approvisionnement commercial, la mobilité à plus grande échelle et sont

aujourd'hui inhérents au fonctionnement des villes. La gestion de la coexistence piétons / voitures est un point central de l'urbanisation – les modèles classiques de l'urbanisme (à Paris et Barcelone notamment) réussissant cette articulation (Sennett, 2019). Une « ville-faubourg » se caractérise par une interface ville-campagne développée, par la présence d'industries en périphéries et par de longues « rues-faubourgs » traversant cette étendue. Il semble qu'ici, le rapport piétons / voitures se vive de façon souvent antagoniste. Blandine S. parle de la place du Peuple, l'une des places centrales, qui est aussi un carrefour :

Cet endroit en particulier, est-ce que tu peux m'en dire quelque chose ?

C'est le début de la place du Peuple qui est plus une place... Et c'est un endroit un peu étrange... Alors il est étrange, je l'ai toujours trouvé bizarre au niveau configuration, parce qu'on se croit un peu dans une place mais on l'est pas vraiment, et parce que c'est ni une voie ni une place... enfin voilà c'est un peu un espace étrange pour moi, au niveau configuration, on a l'impression qu'on crée des espaces pour que les gens restent, mais ils ne restent pas, et puis c'est à la fois aussi un peu carrefour, y a cette espèce de descente un peu étrange, là, on sait pas trop... de mise à niveau, là, en fait quand tu passes vers « Nicolas », ouais, qui est un peu bizarre... après, c'est une zone super dangereuse, pour moi, que j'essaye d'éviter au maximum en hiver parce que ça glisse à mort, ah ouais, c'est la zone qui glisse le plus... c'est un des endroits les plus dangereux de Sainté, parce qu'en plus, comme y a des endroits où il y a des fausses montées, des fausses descentes, à partir du moment où il y a un peu de verglas ou de gel, faut t'accrocher, voilà. Là, on arrive sur la place du Peuple, voilà, qui est pour moi le...

Pour toi, c'est ici l'arrivée sur la place du Peuple ?

Ouais, ça commence un peu là, ça commence un peu avant, c'est un espace qui s'est décalé en fait, parce que la place du Peuple, elle était vraiment au centre avant... elle s'est déplacée un peu sur cet espace-là, mais sans que ça le soit vraiment, parce que y a pas assez d'espace... ça reste quand même une zone de circulation plus qu'une zone de place où on reste... et puis après y a cet espèce de carrefour qui n'est plus une place mais où j'ai un peu du mal à comprendre le lieu quoi... alors que c'était un endroit où j'aimais bien venir avant, avant les travaux... c'est vrai qu'on se retrouvait souvent ici, c'était le lieu de rendez-vous... y avait un Macdo là... c'était un endroit où on se retrouvait avec des copines, des copains, et puis c'était un endroit où on pouvait rester même le soir... c'était pas forcément un endroit dangereux parce que c'était quand même bien au centre, et y avait plein d'endroits pour s'asseoir, on s'asseyait même par terre à l'époque, si mes souvenirs sont bons, ouais, enfin c'était une vraie place...

Et là, ça a changé, avec le tram, le carrefour ?

Ouais, je trouve... et c'est pas un endroit où je donne rendez-vous... en plus quand on donne un rendez-vous ici, on sait pas, on perd toujours les gens en fait, parce qu'on sait pas où les retrouver sur cette place... et puis c'est ce côté carrefour, moi qui me donne pas envie de rester là quoi...

Blandine décrit la place du Peuple, à travers l'usage qu'elle en a. L'équipement est ambigu (place et/ou carrefour), ainsi que l'utilisateur-type privilégié (piéton ou tram). Le doute qu'elle exprime quant aux limites de l'espace signifie aussi l'ambiguïté de la forme, entre rue et place. L'ambiguïté porte aussi sur le type d'usage (« on crée des espaces pour que les gens restent, mais ils ne restent pas, et puis c'est à la fois aussi un peu carrefour »). Elle évoque un usage dangereux en hiver (à

cause de plans inclinés au revêtement glissant³⁷⁴) – ce qui n'empêche pas d'autres usages heureux par ailleurs (elle nous parlera d'un « rendez-vous amoureux » qu'elle a eu sur des bancs). Les éléments matériels et techniques jouent un rôle important dans les commodités et félicités d'usage. On peut supposer que la fonction d'un « équipement urbain » est de garantir d'abord l'intégrité physique des personnes. Cet espace cause de petits problèmes, et son usage n'est pas immédiatement évident. Si la place est un agencement d'éléments matériel, d'usages sociaux, remarquons l'évocation de souvenirs anciens plus conformes à ses attentes (il y a plus de 20 ans).

3.2. Une histoire de priorités : cadrages d'actions et scripts d'usages

Blandine S. évoque un autre équipement. C'est également une place (place Anatole France), et un carrefour avec passage piéton et feu de signalisation. Comme le sol glissant et les déclivités de la place du Peuple, « c'est un endroit dangereux » :

Je trouve que c'est un des endroits les plus dangereux de St Étienne (rire)...

Ce carrefour, là ?

Je sais jamais comment le traverser moi... parce que t'es obligé de faire des étapes en fait... ben, les passages piétons, ils sont quand même... ils sont pas au centre quoi ! (rire)... donc si tu veux faire les choses bien, t'es ici, il faut tout contourner pour aller là, passer là, revenir... enfin, on te demande de faire un crochet en fait, alors qu'instinctivement t'as envie de faire ça...

Et tu le fais pas ?

Si ! Je le fais, enfin ça dépend... quand y a beaucoup de voitures, je suis obligée de faire les crochets, mais je râle... mais sinon j'essaye de viser au centre, enfin ça dépend... parce que comme ça arrive de partout là, t'as des voitures qui arrivent ici... ici, eux, même toi t'es vert, ils peuvent passer... tu vois, ils ont « attention au piéton », qu'ils ne voient pas hein... ils s'en foutent complètement...

D'ailleurs... [une voiture arrive et passe alors que nous sommes engagés sur la chaussée pour traverser]

Voilà, tu vois... voilà t'as le tram qui arrive dans un sens, et dans l'autre, t'as des voitures... c'est un endroit qui est super mal foutu... avec des immeubles qui sont tout biscornus, tu sais même pas comment on peut habiter dans un truc comme ça (rire)... ils ont des fenêtres de tous les côtés... avec cet immense truc qui cache la lumière là [un gros immeuble hors gabarit]... bon qui est classé, mais qui est quand même très massif, c'est particulier... et puis les voies de trams, et des gens... alors les vélos, ils savent jamais où aller non plus... c'est un endroit bizarre... c'est vraiment un truc, les systèmes où les voitures et les vélos peuvent passer en même temps, que je trouve super angoissant en ville, parce que y a différents endroits... y en a au moins 3 que je pratique et t'as intérêt de faire attention quand même... faire du vélo à St Étienne - je n'en fais pas - mais ça doit être un calvaire... mais le piéton, c'est pas évident non plus (rire)...

374 Le pavage en pierre lisse (pierre marbrière calcaire) de la zone centre, est particulièrement glissant, non seulement avec le verglas, mais aussi avec la pluie. Une autre enquêtée dira être tombée à vélo sur cette place. Nous avons plusieurs fois croisé des gens qui manquaient de glisser sur ces dalles et qui pestaient.

La traversée pour les piétons est inconfortable et dangereuse. Blandine est obligée de devenir très attentive, de se dérouter de sa trajectoire « instinctive », mais aussi de « viser juste » en fonction de l'estimation de la distance et de la trajectoire des voitures – ce qui la fait « râler ». Dans cette séquence d'action, l'usage contrarié nous montre, en creux, l'usage attendu, à savoir le suivi d'une trajectoire à l'instinct (suivant le cours de l'action initialement engagée), un réglage régulier de l'attention (ne pas avoir à estimer des éléments compliqués), être normalement « servi » par l'équipement, et ne pas râler. En somme, il s'agirait d'être dégagé d'actions qui s'ajoutent en surplus dans le passage, grâce à un équipement fiable (permettant de « flotter »³⁷⁵ comme dit Isaac Joseph). Le carrefour dont il est question ici, est un équipement assez complexe, visant à coordonner le flux des différents véhicules : les piétons avec les voitures, les vélos et le tram. Cette coordination est la condition pour la conduite aisée de chacun. Pour Blandine, c'est tout « l'endroit [qui] est super mal foutu », le carrefour et les immeubles autour (trop hauts, « biscornus », qui cachent la lumière). A partir du moment où la normalité de la situation est en doute, c'est la pertinence des éléments de l'entourage qui est mise en question. Et Blandine se demande si tous ces éléments ne conspirent pas ensemble, contre elle, pour lui rendre l'expérience difficile et désagréable³⁷⁶.

En prenant l'exemple de l'automobile, Michel Callon (2006) explique que l'intrication des « réseaux-acteurs » n'apparaît jamais aussi bien que lorsqu'elle est en crise :

« Est « inscrit » dans l'automobile, dans l'artefact technique lui-même, un utilisateur autonome doté de la capacité de décider où il va, de circuler comme il veut et quand il veut. L'autonomie du conducteur tient paradoxalement au fait que l'automobile n'est qu'un élément dont le fonctionnement est dépendant d'un large réseau socio-technique. Il faut des infrastructures routières avec leurs services de maintenance, des sociétés d'exploitation des autoroutes, l'industrie automobile, le réseau des garagistes et des distributeurs d'essence, une fiscalité spécifique, des auto-écoles, un code de la route, des agents de la circulation, des centres techniques pour contrôler la sécurité des véhicules, des lois, etc... »³⁷⁷ Callon 2006, §11

375 Rappelons ses mots : « La routine, lorsque « tout va bien » [...] consiste à flotter [...] La question est donc de savoir quelle est la nature du calcul, suffisamment confortable pour me donner le loisir de flotter, et suffisamment pertinent pour me déplacer sans encombre » Joseph, 1998, p. 145.

376 Goffman (1973b) évoque les actions de sabotages qui ruinent la confiance la plus élémentaire avec l'environnement, et obligent les protagonistes à des séries d'actions fastidieuses pour vérifier la fiabilité du « cadre équipé ».

377 Il ajoute : « Nous pourrions considérer chacun des éléments du réseau sociotechnique pour montrer que, humain ou non humain, il contribue à sa manière à faire circuler le véhicule. Cette contribution [...] a été progressivement définie et cadrée durant l'établissement du réseau sociotechnique [...]. Des concepts comme ceux de « traduction », d'« intéressement » et de « porte-parole » ont été développés pour expliquer la constitution progressive de ces assemblages hétérogènes [...]. » Ibid. §13-15.

L'expérience de Blandine S. montre le non-alignement des différents acteurs permettant le bon usage. Dans le cas de la ville – et de cet endroit en particulier – la complication augmente du fait d'une sédimentation historique des usages et espaces. Le développement moderne de l'usage de la voiture implique en effet des équipements importants. Le bon usage ou la bonne définition d'un utilisateur-type dépend ainsi d'une chaîne d'actions coordonnées et distribuées dans des actants humains et non humains. Quels sont les acteurs et entités impliqués dans la situation décrite par Blandine ? Les services chargés du réglage des feux (services municipaux de la voirie et sans doute électriciens d'entreprises privées), les autres piétons, les automobilistes, les conducteurs de tram, les constructeurs d'automobiles et de trams (et notamment les acteurs dédiés aux avertisseurs et au freinage), les services de la signalisation de la voirie (peintures au sol, passage piétons), les personnes qui fabriquent et entretiennent la chaussée (producteurs de bitumineux, de machines à aplanir l'enrobé, travailleurs chargés de l'appliquer et d'utiliser ces machines, et donc formateurs à cette utilisation, personnel en charge des vérifications), les architectes, paysagistes, urbanistes en charge de concevoir « l'équipement public » (l'angle de la place), et leur application au suivi du chantier³⁷⁸. On pourrait ajouter aussi les acteurs participant au moment vécu par Blandine, les enfants qui traversent, cet automobiliste-là qui conduit trop vite – et peut-être ses amis de comptoir qui lui font un signe lorsqu'il passe (il y répond et relâche son attention de la route), son employeur (qui lui ordonne de se presser), et – qui sait – la guêpe qui l'a piqué à ce moment, etc³⁷⁹.

Blandine S. ne recompose pas cet ensemble d'acteurs reliés et dépendants. L'ordre (ordinaire) auquel elle se réfère, résulte plutôt d'une pertinence moyenne et typique de l'action située. Quels « actants-clés » peut-on identifier ? D'abord les éléments qui contribuent à maintenir l'action dans son cadrage. On constate qu'en cet endroit, l'agencement ne fonctionne pas très bien. Il n'est pas adapté à la normalité attendue par Blandine, en tout cas en ce qui concerne le sentiment de sécurité, l'aisance dans le déplacement. Peut-on dire que les réseaux de la production de la ville ne sont pas « alignés » correctement *pour* les piétons ? Est-ce à dire que les manières de faire la ville, les différentes tâches de la « fabrique » de la ville – bref quelque chose dans l'organisation du « faire la ville » – dysfonctionnent ? C'est une possibilité, et de nombreuses observations personnelles témoignent d'objets incongrus, d'une maintenance des espaces laissant à désirer³⁸⁰.

378 On sait qu'il s'agit d'une étape souvent négligée par les concepteurs (architectes, paysagistes, urbanistes), parce qu'elle relève d'autres professionnels souvent issus d'autres mondes sociaux.

379 Ces concours de circonstances possibles montrent la complexité des intrigues (ou chaînes d'interactions) dans lesquelles les citoyens peuvent être pris.

380 Nous verrons plus loin l'importance que prennent des « détails » dans la perception des espaces urbains, les détails n'étant que des indices rapportés à un ensemble de significations plus large. Par exemple, la rue A. Durafour a été

Mais on peut aussi se demander s'il n'y a pas une ambiguïté dans la définition de l'utilisateur-type. Si l'on fait l'hypothèse d'un utilisateur-type pauvre (par exemple), cela change-t-il le réseau des interactants et le « cadre équipé » ? En théorie, dans un contexte républicain, non. *A priori*, l'espace urbain est fait pour des « usagers » génériques, répondant à des caractéristiques communes. Les villes sont faites pour des corps humains³⁸¹ et des citoyens. Mais en pratique, les normes de production de la ville (l'organisation du travail, les outils, la formation, etc.) n'obéissent pas aux mêmes standards selon les contextes sociaux. La production des espaces publics dépend de ressources financières sensiblement différentes selon les territoires. L'expérience des espaces urbains rend compte de cela. Mais revenons aux automobilistes de Michel Callon, qui nous rappellent ceux de Blandine :

« Lorsque notre automobiliste prend à partie un autre automobiliste qui lui a volé la priorité, ou lorsqu'il reçoit une contravention pour l'infraction qu'il a commise, il interagit avec d'autres acteurs individuels parfaitement identifiables. [...] Les interactions, comme celles entre automobilistes qui se chamaillent ou qui sont aux prises avec des agents de la circulation, *se déroulent dans un cadre qui les tient et les contient*. Autrement dit, il n'y a pas d'interactions sans cadrage pour les contenir. Le mode de cadrage étudié par la SAR [sociologie de l'acteur-réseau] étend celui qui est analysé par Goffman en soulignant *la part active jouée par les non humains qui préviennent les débordements intempestifs*. Les automobilistes et les agents de la circulation sont assistés, pour développer leurs arguments concernant la manière dont l'accident est survenu, des non humains qui les entourent. Sans la géométrie matérielle de l'intersection, sans la présence des feux tricolores qui n'ont pas été respectés, sans l'existence de règles de la circulation qui prohibent certains comportements, sans les lignes continues qui « matérialisent » les voies autorisées, et sans les véhicules eux-mêmes qui prescrivent et autorisent certaines actions, l'interaction serait impossible, car les acteurs ne pourraient donner aucun sens à l'événement et, par dessus tout, ne pourraient se mettre d'accord ni sur la qualification de l'incident ni sur sa description. *Ce cadrage qui contraint les interactions en évitant les débordements agit simultanément comme un dispositif de connexion*. [...] L'automobiliste pourra par exemple invoquer un défaut de fabrication, le manque de conscience du garagiste qui effectue la maintenance de sa voiture, le détraquement des feux tricolores, le mauvais état de la chaussée, le manque de formation de l'agent chargé de la circulation, etc... Les éléments qui cadraient silencieusement les micro-interactions deviennent visibles [...]. Ces situations de crise et de controverses [...] rendent visibles les actants engagés dans le cadrage [...] » Callon, 2006, §18-20 (nous soulignons).

refaite récemment, les trottoirs redimensionnés, mais l'application d'un même revêtement de goudron noir sur la chaussée et les trottoirs (et son mauvais aplanissement sur les bords), dévalue malheureusement l'expérience et l'équipement. Aussi, sur les nouvelles voies de trams, des « clous de voirie » sont disposés pour signaler des passages pour les piétons. Mais les têtes de ces clous se sont arrachées pour la plupart (mal scellées?), laissant apparaître des tiges filetées émergeant d'un ou deux centimètres de la chaussée, équipement parfait pour crever un pneu de vélo ou pour trébucher. Dans un autre registre, les éclats de verre jonchant le Parc Couriot sont un constant rappel d'usages non civils et d'un entretien qui n'en tient pas compte.

381 Le travail sur l'inclusion des personnes en situation de handicap montre que la prise en compte des différentes « conditions physiques » n'est pas toujours prévu. Aussi, des associations existent à Saint-Étienne pour promouvoir les commodités piétonnes (non pourvues), comme le collectif « Place aux piétons ». <http://placeauxpietons.fr/#>

La notion de « script » renvoie au cadrage effectué par des « objets techniques » (Akrich, 1987). Les « scripts » inscrivent, dans un objet technique, un fonctionnement, un usage. Ils résultent d'une construction sociale. Les espaces urbains peuvent être considérés comme des objets techniques, non seulement en tant que technique de gestion des différents flux (eau, réseau électrique, usagers), mais en tant qu'ils organisent des rapports et un habiter (Sennett, 2019).

« [L]es objets techniques ont un contenu politique au sens où ils constituent des éléments actifs d'organisation des relations des hommes entre eux et avec leur environnement. Les objets techniques définissent dans leur configuration une certaine partition du monde physique et social, attribuent des rôles à certains types d'acteurs – humains et non humains – en excluent d'autres, autorisent certains modes de relation entre ces différents acteurs etc. [...] L'objet technique ne peut pas plus être confondu avec un dispositif matériel qu'avec l'ensemble des usages « remplis » par ce dispositif : il se définit très exactement comme le rapport construit entre ces deux termes. [...] Par la définition des caractéristiques de son objet, le concepteur [...] propose un « script », un « scénario » qui se veut prédétermination des mises en scène que les utilisateurs sont appelés à imaginer à partir du dispositif technique et des prescriptions (notices, contrats, conseils...) qui l'accompagnent. Mais tant qu'il ne se présente pas d'acteurs pour incarner les rôles prévus par le concepteur (ou en inventer d'autres), son projet reste à l'état de chimère [...]. [C]e sont les réactions des utilisateurs qui donnent un contenu au projet du concepteur [...]. [L]'objet technique définit des acteurs, l'espace dans lequel ils se meuvent et [...] des relations entre ces acteurs. Mais [les objets techniques] font encore plus que cela : ils donnent une mesure de ces relations, établissent des hiérarchies, définissent des normes : nous nous trouvons devant des mécanismes d'attribution ou d'accusation généralisés qui prennent la forme de rétributions, sanctions, contrôles, soumissions, etc. Certains dispositifs vont plus loin dans le « contrôle social » : ils établissent des normes de comportement et punissent les impudents qui les transgressent. » Akrich, 1987, p. 1-10.

A ce carrefour, Blandine s'attend à pouvoir poursuivre une conduite « naturelle », sans encombre et sécurisée. Mais l'espace lui impose de modifier son action, d'être plus attentive, de devoir viser, de se poser la question de savoir si elle fait le tour ou si elle passe tout droit, de se demander si elle n'est pas en danger. Bref, son cadre est débordé par un script qui n'y correspond pas tout à fait. Elle peut certes circuler, mais elle doit produire un ajustement de sa pratique avec les voitures, ajustement non pris en charge par l'équipement justement. Dans ce carrefour de la place Anatole France, le « cadre équipé » (Goffman, 1973b) n'est pas véritablement dangereux, mais il est plutôt « mal fait ». Le script de l'espace est-il négligent ou porte-t-il une hiérarchie (et des priorités) particulières ? Il laisse place à l'équivoque dans la priorité entre piétons et voitures (« je peux passer par là, ainsi que

les vélos et les voitures »), et n'ordonne pas rigoureusement de priorité dans les usages (« ça arrive de partout là, t'as des voitures qui arrivent ici... même toi t'es vert, ils peuvent passer... tu vois, ils ont « attention au piéton », qu'ils ne voient pas hein... ils s'en foutent complètement... »)

« L'histoire des [...] [objets techniques] pourrait se lire comme une longue série d'accusations réciproques entre les différents intervenants [...] : d'un côté les industriels pour lesquels « si ça ne marche pas (sous-entendu techniquement), c'est que c'est mal utilisé (socialement) », de l'autre les utilisateurs ou plutôt ceux qui se veulent leurs représentants : « si ça ne marche pas (socialement), c'est que c'est mal conçu (techniquement) » [...]. Un objet technique définit non seulement des acteurs et des relations entre ces acteurs, mais il [...] établit des systèmes de causalité qui s'appuient sur des mécanismes de raréfaction du sens. [...] C'est en ce sens que les objets techniques peuvent être considérés comme des instruments politiquement forts : dans le même temps qu'ils produisent des modes d'organisation sociale, ils les naturalisent, les dépolitisent, leur confère un contenu autre. Le renversement *a posteriori* de toutes les histoires particulières qui ont abouti à la mise en place et au fonctionnement de certains objets techniques est à la base de ces processus de naturalisation, c'est-à-dire de fixation univoque de liens de causalité. » Ibid. 216-218.

Pour Blandine, à cet endroit, la simple action de traverser apparaît comme un problème. Une chose est sûre, l'expérience du piéton n'est pas complètement sécurisée – et cela apparaît comme une spécificité de l'espace. Ces problèmes sont sans doute typiques d'une ancienne ville industrielle ayant toujours rechigné à répondre aux normes d'agrément, de commodité et de sécurité urbaine (Merriman, 1994 ; Mandon, 1976). Ce carrefour traite-t-il la coordination entre piétons et voitures d'une façon antagoniste en privilégiant les motorisés ?

3.3. Des ordres de priorité et des encombrements

Retrouvons Hakim B. lors de notre marche conjointe, dans le secteur central :

Et donc là, t'as ça là, les gens qui se garent là, tu sais pas... je passe à droite, je passe au milieu, je passe ? Ça, c'est chiant par contre, dans ces petites rues comme ça...

C'est souvent ça ?

Dans ces petites rues, tout le temps... tout le temps, dans ces petites rues-là...

C'est pareil, c'est une gêne, avec la poussette ou...

Avec la poussette, ou avec la marche... parce que tu te dis « est-ce que je marche sur la route ? »... alors qu'à partir de là, tu fais un peu plus gaffe, parce que y a un peu plus de passage... du coup, je vais sur la route ou je me mets en diagonale, en – je sais pas comment dire –, en latéral entre la vitrine et la bagnole... enfin, t'sais, t'as l'impression que ça te coupe ta marche et que t'as pas... alors que normalement, ça devrait pas, t'sais, ça a pas *a priori* lieu d'être

quoi...

Hakim identifie un obstacle récurrent formé par les voitures garées sur le trottoir. Ce n'est pas seulement une gêne, c'est aussi une modification de l'engagement, une mise en danger ou en insécurité. Il y a conflit entre deux manières de définir l'usage normal ou principal. Il y a un cadrage de l'automobiliste (« je dois bien garer ma voiture quelque part, et autant que je la gare là où c'est pratique et où y a de la place »), et un cadrage piéton (« j'aimerais pouvoir marcher dans la ville sans être toujours en train de faire attention aux voitures, de pouvoir suivre des trottoirs l'esprit tranquille »). L'« articulation » entre ces deux cadrages (non alignés), n'est pas prise en charge par l'équipement matériel, ni par l'institution publique. Hakim signale qu'au contraire, c'est « tout le temps » comme ça. Les automobilistes utilisent le trottoir pour eux, au détriment des piétons qui n'ont qu'à s'adapter, se déporter sur la chaussée au risque de se faire renverser (que ce soit avec une poussette ou non).

Et puis là, nous est arrivé ce qui arrive tout le temps à Saint Étienne et que je ne comprends pas, c'est quand le feu est rouge pour tout le monde... tu sais, pour les piétons comme pour les voitures, ça dure une plombe, tu sais pas si t'y vas, si t'y vas pas... et souvent tu te dis « j'y vais » et c'est le moment où ça passe au vert pour les bagnoles... c'est insupportable... je crois que c'est la seule ville de France qui a des feux comme ça...

Hakim B. remarque une autre déficience de l'équipement des lieux, en l'espèce, le fonctionnement des feux. Ce désagrément répété lui fait se demander si ce n'est pas une spécificité locale. Il s'agit encore d'un défaut dans la coordination de l'usage des piétons et des voitures. Hakim remarque également la gêne récurrente des poubelles sur le trottoir, d'autant plus depuis qu'il a un enfant et une poussette. Presque tous les marcheurs interrogés ont noté l'étroitesse incommode des trottoirs de cette ville.

Donc là aussi, y a ça, là... avant je m'en étais jamais rendu compte, c'est les poubelles sur les trottoirs... là encore ça va, on a de la marge de ce côté là, je me rendais pas compte à quel point c'est gênant... je m'en suis rendu compte quand j'ai eu le petit avec la poussette... c'est insupportable en fait de devoir descendre un trottoir, remonter *et cetera*... tu te demandes quand est-ce que les gens doivent rentrer leurs poubelles t'sais, parce que peut-être le camion a dû passer... il est au moins 10 heures, donc normalement il est passé y a un certain temps, et les gens les rentrent pas en direct, et du coup, des fois, ça te gêne franchement le parcours quoi...

4. L'intrigue de l'expérience, entre scripts et cadres.

4.1. Scripts ambigus et recadrages incessants

La lecture que Johanna H. fait des lieux rend également compte des ambiguïtés et de la précarité des cadrages dans cette ville. C'est comme si quelque chose de « l'état » de cette ville était incertain, ville ou faubourg, abords du chez soi où l'on gare sa voiture ou bien espace public de la rue. Johanna H. relève dans son expérience, l'oscillation ambiguë entre lieux de rassemblements et espaces de transit.

Et c'est vraiment quand t'es en haut là, que tu te rends compte que en fait et ben, ouais l'espace vert il est... y a un espace jeu pour les enfants... là on est sur un alignement, quelque chose de sympa, le musée, le petit parc avec les jeux, bon, tu traverses la route, mais t'as encore un petit square dessous avec un monument... on n'est plus sur un truc linéaire de boulevard qui fait chier, où y a des choses mais où tu peux pas en profiter... là, t'es sur un endroit où tu dis tiens, il se passe des trucs, là on peut s'arrêter, là, y a une petite organisation autour de la place qui fait que ben, t'as des bars, je sais pas y a un truc qui te donne plus envie... [...] Ben je m'y sens mieux et, je trouve que c'est un endroit qui est super sympa dans St Étienne, enfin c'est même dommage, à la limite, qu'il y est pas plus de terrasses, de bars, de choses comme ça... Quand tu passes cette espèce d'avenue-là, t'as vraiment l'impression d'être sur un bord de ville, alors que t'es dans le centre, que c'est un endroit où t'es obligé de « passer-passer », et puis là, t'arrives, et t'as un truc qui est hyper ouvert... t'as des arbres, t'as un musée, voilà, il pourrait se passer plus de choses...

Johanna relève un script ambigu. Le lieu a les apparences d'une place urbaine « où il se passe quelque chose », mais elle a aussi l'impression d'être en bord de ville. L'alignement urbanistique et paysager dont elle parle est en effet l'un des plus monumentaux de la ville. Une perspective d'un bon kilomètre relie les escaliers du Jardins des plantes jusqu'à l'ancienne sous préfecture (aujourd'hui musée d'art et d'industrie). Pourtant cet axe paysager fort n'est vraiment visible que depuis les pentes de la colline, car les rues qui le composent ne sont que des rues secondaires. C'est comme s'il y avait eu le projet d'une perspective monumentale, qui avait finalement été revue et corrigée à cause du changement de l'axialité urbaine. D'ailleurs la statue monumentale à la mémoire des combattants de 1870-1871 est singulièrement posée au milieu de cette perspective, tournant le dos au musée et au boulevard, et bouchant la vue (en perspective) pour le piéton. Ce décalage entre une intention paysagère forte et une morphologie de rues secondaires (sans continuité sensible), est un autre indice d'ambiguïté entre urbanité de représentation et urbanité fonctionnelle. Johanna H. n'hésite pas seulement quant au type d'espace (centralité ou « bord »), mais aussi quant à l'usage en vigueur (passage ou séjour).

Intéressée par l'architecture et l'art en général, Johanna H. ne décrit pas uniquement les bâtiments et leur intérêt, elle les considère en tant qu'ils agissent, facilitent ou rendent plus difficiles, le déplacement, la circulation, l'accès, l'engagement. C'est ainsi toute une grammaire des espaces urbains invitants qu'elle nous expose, comment fonctionne l'attraction pour certains lieux et la perception d'obstacles, comment se lie l'ambiance d'un lieu à un autre (ou non). C'est à une pragmatique de l'engagement urbain ordinaire qu'elle nous convie. Ce qui « fait sens », c'est le fonctionnement ou non de l'engagement – censé être inscrit dans les lieux –, du moins selon ses attentes.

Moi j'ai l'impression ici que y a une espèce de scission qui se fait, alors c'est complètement peut-être imaginaire, et c'est à mon avis subjectif hein... mais en passant par cette rue-là, dont j'ai pas le nom – je connais pas les noms des rues à Sainté (rire) – t'arrives là, moi j'ai l'impression qu'y a une rupture quoi... Après c'est parce que je... enfin, maintenant je connais un peu, mais pour moi, là-bas c'est le quartier de la fac, je m'y sens pas bien là-bas, j'y vais jamais, à part quand je dois aller à l'université, mais c'est très rare... j'ai l'impression que y a rien pour moi là-bas, donc j'y vais pas... là [la rue Voltaire], j'y passe jamais non plus, là j'y passe rarement, je sais où ça va mais j'y passe pas non plus... si tu veux pour moi le seul truc qui va pouvoir m'attirer, c'est de repasser par là, pas forcément sur la ligne de tram...

Tu l'évites plutôt la ligne de tram ? La Grand'rue ?

Je l'évite plutôt ouais, je trouve ça chiant à mourir... je vais plutôt passer par là, donc ça veut dire prendre le square [la place Anatole France]... alors là, aujourd'hui on a une lumière qui est assez super aussi, t'as le reflet dans les arbres, c'est un peu tamisé... Alors c'est pas le square le plus agréable, tu vois quand on était sur le square qui était... comment il s'appelle...

Le « cours » Jouvin Bouchard...

Là, je le trouve plus agréable, je trouve qu'on a plus envie, enfin voilà, si je devais choisir, j'irais plutôt sur l'autre square que ici, à Anatole France... mais là, quand même, on est quand même bien quoi... bon y a quand même des bagnoles qui passent, mais ça c'est dans tout St Étienne... Je te dis, moi j'ai grandi dans un centre-ville historique où, bon dans ma rue y avait des voitures qui passaient, mais où certains jours, les jours de marché, le samedi, c'était piéton, y avait pas de bagnoles... enfin c'est incroyable, c'est un confort... et de se dire qu'à Sainté t'as des rues qui font deux mètres de large, t'as quand même des bagnoles qui passent, je trouve ça terrible... Après c'est peut-être rassurant pour moi d'être sur un endroit qui est fermé... qui est ouvert et fermé, c'est-à-dire qu'on est sur une place qui est un peu carrée, qui est quand même fermée sur trois, sur trois côtés... C'est-à-dire qu'on a des beaux bâtiments à regarder, y a des choses à voir, et en même temps tu peux regarder le ciel et t'as de la verdure... Je trouve ça assez rassurant, et agréable en même temps... mais tu sais que tu vas pouvoir t'y poser, que tu vas pouvoir faire... enfin faire quelque chose, pas faire que passer quoi...

Vers la fac tu y vas jamais, t'aimes pas ?

Non.

Et tu vas un peu au-delà, ça t'arrives d'aller à Centre 2, Bellevue ?

Alors Bellevue... j'y suis allé y a quelque temps parce que j'avais un rendez-vous là-bas, parce que voilà, c'est pas un endroit où je vais... Centre 2 effectivement, si j'ai besoin d'aller, je sais pas, à Auchan pour acheter un truc très particulier, mais c'est rare... et puis j'aime pas y passer en plus...

Johanna saisit un ensemble d'éléments qui participent au caractère agréable et invitant des lieux.

Elle tire des informations – fiables pour elle – de son expérience, de ses perceptions, de son ressenti et de ses affects : la qualité de la lumière (« c'est un peu tamisé »), la distance des voitures (« c'est un confort »), le caractère contenu de l'espace (un peu fermé), la présence du ciel, de la verdure, des « beaux bâtiments à regarder ». Ces éléments donnent une qualité à « l'être-là », et invitent à rester (« tu sais que tu vas pouvoir t'y poser, que tu vas pouvoir faire [...] quelque chose, pas faire que passer quoi »). Une compréhension à assez grande échelle en découle, sorte de cartographie sensible et personnelle des lieux urbains. Les lieux seulement passants, où il n'« y a rien », qui sont « chiants à mourir », ne sont ni utilisés, ni envisagés. Cependant, Johanna est aussi sensible à des espaces à l'écart du centre et sans fonction affirmée de rassemblement, s'ils sont connectés à d'autres lieux et traversés par des flux modérés. On retrouve ainsi une dimension faubourienne et pourtant urbaine.

Moi, là [place d'Arménie], je trouve ça bien [...] Ouais, bon, y a un peu trop de bagnoles, faudrait que y ait un peu un espace vert, mais ouais je sais pas, ça me parle quoi... ça me parle beaucoup plus que le boulevard [la Grand'rue]... Pourtant tu sens que t'es pas en plein centre-ville, parce que y a pas énormément de commerces, y en a qui sont fermés, tu sens pas qu'il y a une vie dynamique non plus, mais y a encore trop de voitures qui passent là à mon avis... mais je sais pas, je trouve ça plus sympa... la rue Michelet elle est très très longue donc, quand tu commences ou que tu finis par cet endroit qui est un parking, c'est pareil, c'est pas un endroit exceptionnel hein, mais y a des arbres, c'est un peu dégagé, tu sais que si tu montes tu vas aller à tel endroit, ou si tu vas à droite tu vas à tel endroit... Et puis en même temps, t'as pas l'impression d'un espace de transition non plus... tu sais quand je te disais tout à l'heure sur la rue-là, qui tourne, j'avais l'impression de quitter un truc... là, je sais que en fait je vais pas quitter quelque chose, je vais pouvoir partir dans d'autres directions, ou je vais pouvoir aller tout droit pour rentrer chez moi, ou je sais pas, mais y a pas cette impression, enfin pas de déchirure mais de truc que tu vas quitter enfin... ça s'enchaîne plutôt bien... du coup, c'est plus agréable à parcourir parce que t'es pas face à des murs...

Y a une continuité, mais des bifurcations possibles...

Ouais... Tu vois, ce que j'aime bien avec la rue Michelet, c'est que même si c'est une rue qui est très très grande, quand t'es au bout tu vois pas forcément l'autre extrémité mais je sais pas, y a un rapport, une échelle qui fait que... ça fait « grande rue » mais sans être un boulevard, sans être une grande rue, où les bâtiments sont pas très hauts, où t'as un trottoir qui est quand même assez large, où tu peux circuler, enfin ça invite plus, c'est plus agréable de passer par une rue comme ça, que de passer pas le boulevard [la Grand'rue] [...] Tu vois, là, c'est un peu dégagé, t'as des collèges, tu vois quand même le ciel, t'arrives à voir l'espèce de ligne d'horizon... t'as de la circulation mais ça va, c'est gérable, c'est pas une autoroute non plus...

Elle poursuit l'explication de son intérêt pour les lieux. Cela dépend d'une forme, d'un agencement de critères : la présence d'une ligne d'horizon relativement perceptible en continu, une absence de « déchirure » dans la forme urbaine, des ouvertures et des liens à d'autres lieux, une quantité minimale de végétaux, une commodité suffisante (largeur des trottoirs), et une circulation modérée. Ces éléments captés en marche dans la ville constituent des ressources pour son attachement.

Comme le dit Madeleine Akrich (1987), l'objet technique définit à la fois des acteurs et des rapports entre des acteurs.

L'objet technique ne peut pas plus être confondu avec un dispositif matériel qu'avec l'ensemble des usages « remplis » par ce dispositif : il se définit très exactement comme le rapport construit entre ces deux termes. [...] [C]e sont les réactions des utilisateurs qui donnent un contenu au projet du concepteur [...]. [L]'objet technique définit des acteurs, l'espace dans lequel ils se meuvent et [...] des relations entre ces acteurs. Mais [les objets techniques] font encore plus que cela : ils donnent une mesure de ces relations, établissent des hiérarchies, définissent des normes [...]. Akrich, 1987, p. 2-8.

En suivant les commentaires de Johanna, on retrouve l'idée d'équipements automobiles privilégiés sur les usages piétons (rappelons qu'un parking à étages a été construit un plein centre en 1968). Ces derniers se développent aujourd'hui, mais plutôt en bords de ville³⁸². Ce choix de production d'une ville pour la voiture correspond-il à une déconsidération des piétons, qui sont historiquement les gens du peuple (Arasse, 2000) ? Johanna disait bien les scripts ambigus d'espaces qui pourraient inviter à rester, mais qui sont trop passants. Comment ne pas voir dans ce défaut d'équipement piéton, un parti-pris et une histoire politiques, un script définissant une norme d'usage ? Les édiles et aménageurs de cette ville partagent-ils une conception « anti-urbaine » (Lofland, 1998) rejetant le corps à corps des coprésences urbaines et favorisant les sphères du privé ? Effectivement, en voiture, on ne « rencontre » personne (Katz, 1999). La face de l'autre n'a ni à être considérée n'a ni à être sauvée³⁸³. Les espaces de rassemblement et de séjour sont ainsi fondamentaux pour le maintien de la dimension publique des villes. Ce sont souvent d'anciennes places de marché (ou champ de foire), ou d'anciens « espaces de représentation » (Choay, 2003) devenus espaces publics³⁸⁴. Une ville uniquement faite de rues, ou faite essentiellement pour la voiture, offrirait une autre

382 La ville a édité une série de cartes et brochures sur des promenades urbaines : « 17 parcours pour (re)découvrir la ville verte. » « Ces parcours, aux difficultés et longueurs variables, s'adressent à tous : que vous soyez sportif émérite ou marcheur du dimanche, vous prendrez plaisir à parcourir la ville sous toutes ses formes. Et à Saint-Étienne, la diversité des reliefs n'a rien à envier à la richesse des paysages : du cœur de ville rénové aux abords verdoyants, des parcs arborés aux collines environnantes, en passant par de légères incursions dans les communes alentour, laissez-vous surprendre par ces 17 circuits ! » Nous voyons dans cette petite communication, un ton récurrent utilisé dans la communication municipale, qui cherche à emporter le morceau par enthousiasme surjoué, quitte à prendre quelques libertés avec la réalité. On peut y voir quelque chose de populiste et condescendant, mais surtout une distance entre les désirs et la réalité – qui cache mal la distance des dirigeants de la municipalité avec la « ville réelle ». En effet, un certain nombre de ces promenades comportent des passages non aménagés pour les piétons, et pas toujours agréables.

383 On comprend que l'inscription d'un usage de la marche dans la ville, recouvre des enjeux politiques (Tonnelat, 2016a). La phrase « Vaincre le capitalisme par la marche à pied » est attribué à Walter Benjamin, et sert d'exergue au roman *Les renards pâles* (Haenel, 2015). Nous voyons apparaître dans l'enquête des enjeux sociatifs et micro-écologiques, comme ressources pour la marche en ville.

384 Un certain nombre d'espaces urbains de séjour, étaient initialement destinés à des usages aristocratiques ou curiaux (certains parcs, squares et même certaines places).

configuration des rapports en public³⁸⁵. L'enquête par la marche nous permet ainsi de saisir les agencements qui accomplissent l'habiter et les attachements, et ceux par lesquels ils sont inaccomplis.

385 La médina arabe est l'exemple type du labyrinthe de rues. L'espace public y est structurellement différent, les « maisons » ayant leurs propres espaces communautaires (*patio*).

5. L'usage ordinaire de la ville. Histoire(s) d'habiter.

5.1. La notion d'« habiter » : expérience, habitude et attachement.

Le sens du terme « habiter » signifie « occuper habituellement un lieu ». Il vient du latin *habitare* (résider), dérivé de *habere* (avoir). « Habiter » a des racines communes avec l'habitude (*habitus* : manière d'être), l'habitus (mise, tenue), et l'habit. On peut saisir « l'habiter » comme l'articulation de ces trois sens : l'ancrage écologique de tout animal (qui dispose d'un habitat), le processus de construction de l'habitude (par répétition et confiance), et la reconnaissance sociale de qualités (habit).

« Le terme d'« habitation » provient du latin *habitatio* et exprime le « fait d'habiter », la « demeure ». Le mot « habiter » a longtemps signifié « habiller », comme son étymologie latine le laisse entendre, mais *habituari* veut aussi dire « avoir telle manière d'être », et celle-ci dépend pour beaucoup des vêtements... Du reste, en français, le mot « habit » va être synonyme de « maintien » de « tenue », au sens de « tenir sa place », son rang. Derrière *habituari* se profile le terme d'*habitus*, qui relève du latin classique et signifie « manière d'être ». [...] Le verbe « habiter » est emprunté au latin *habitare*, « avoir souvent », comme le précise son dérivé *habitus*, qui donne en français « habitude », mais ce verbe veut aussi dire « demeurer ». L'action de « demeurer » est équivalente à celle de « rester » ou de « séjourner » [...]. Ce n'est que vers 1050 que le verbe « habiter » indique le fait de « rester quelque part », d'occuper une « demeure ». » Paquot 2005, p. 5.

Le terme « habiter » renvoie souvent à une appartenance fondamentale au monde, acception particulièrement présente dans le terme « habitat » qui désigne l'écosystème inhérent à la vie de chaque espèce. La phénoménologie donne aussi à « l'habiter » un sens de lien originaire au monde :

« L'utilisation indistincte du verbe *sein* pour exprimer « habiter » et « être » en vieil allemand, a conduit Heidegger à proposer une réflexion où ils se confondent, sont coextensifs, coconstitutifs [...]. « Finalement, habiter, c'est effectivement *être* parmi les choses, donner au monde son sens et en partager la teneur avec autrui, constituant ainsi l'être-ensemble, qui est conjointement un *être-avec* et un *être-parmi*. » Paquot, cit. in Allen, Bonetti, 2018, p. 31-32.

Si le sens de l'habiter est complexe, son action n'est que « compliquée ». En effet, nous le voyons dans notre enquête, « habiter » se plie en variables³⁸⁶ mobilisées ponctuellement et différemment. Si le ressort économique est déterminant, ce n'est qu'en tant que moyen pour procurer de l'aisance

386 Nous reprenons la distinction entre complexe et compliqué à Latour (1994). Cf. p. 14-15.

dans la construction d'un rapport à l'environnement façonnant un « habitat ». Pour les personnes que nous avons interrogées, le sens donné aux lieux correspond à ce à quoi elles tiennent, à ce qui donne de la valeur à leur rapport à la ville, à leur « être » au contact de la ville. La « valuation » continue de l'entourage est ainsi une sorte d'inventaire renouvelé et quotidien des ressources de l'habiter. Ce « travail » a bien un but, celui de construire des engagements adéquats dans le monde, de prendre en compte les obstacles, gênes et problèmes rencontrés, et de refaçonner ces engagements si besoin. Nos enquêtés nous font part, assez naturellement, de leur « enquête sur l'ordre de la ville [...] au travers de l'examen du surgissement des troubles » (Breviglieri, Trom, 2003, p. 402) et de leurs sentiments d'aisance. Ils s'attachent à appréhender « les modalités sensibles d'ajustement à un environnement proximal et les épreuves de « bas niveau » qui lui correspondent qui appellent potentiellement à changer les formes d'engagements dans le monde. » (Ibid.) L'habiter se thématise ainsi en ressources (plus ou moins sûres, fortes ou faibles), et en perspectives (engageantes). Habiter consiste à construire une routine s'appuyant sur la confiance établie avec l'environnement, à stabiliser un ancrage et une certaine « reconnaissance sociale » (traduite par l'environnement), pour pouvoir « rester quelque part ».

Cela « nous montrent à quel point le verbe “habiter” est riche, que son sens ne peut se limiter à l'action d'être logé, mais déborde de tous les côtés et l'“habitation” et l'“être”, au point où l'on ne puisse penser l'un sans l'autre... [...]. [L]'habitat, dans le sens commun, comprend l'habitation et tous les itinéraires du quotidien urbain. [L]a surface du logement n'est pas seule identifiée à l'habitat. Celui-ci déborde. Je réside bien dans le trois-pièces de cet immeuble, mais mon habitat véritable embrasse plus large, il intègre la cage d'escalier et l'ascenseur, le hall d'entrée, le local à bicyclettes, les abords immédiats de l'immeuble, le cheminement qui mène à la rue, les rues voisines qui desservent la station de RER, l'école, la boulangerie, le jardin public... » Paquot, 2005, p. 6-7

En donnant voix à l'expérience de la ville, nous saisissons l'habiter comme un processus d'enquête, d'interrogations, d'ajustements et de réponses formulés par les habitants dans leurs actions ordinaires. C'est bien une forme de « coalescence » entre soi et l'environnement, appréhendée au travers de l'aisance et de la participation, qui signe ordinairement la qualité d'habiter (Wilson, 2016 ; Zask, 2022)

5.2. Des qualités d'habiter mitigées

Sophie G. a soixante trois ans. Elle a été cadre dans le secteur médical et est aujourd'hui à la retraite. Elle habite sur la colline de Villebœuf et souffre d'une surdité partielle. Elle nous parle de ses allers-et-venues quotidiennes, partagées entre un usage fonctionnel (les courses, des activités régulières au centre social) et un usage de loisir (des promenades avec sa fille).

J'aime bien arriver vers le Centre des Congrès, parce que c'est aménagé, y a des fleurs, des massifs... je passe vers le Planétarium, y a quelques marches à descendre, on est un peu à l'écart de la circulation, et là y a une espèce de passerelle, y a une allée qu'on peut traverser, et j'arrive devant la pharmacie, vers la Chambre de Commerce... C'est calme, y a des gens qui sortent leur chien... par contre le carrefour en bas de la Vivaraize, c'est pas toujours facile de traverser, y a souvent de l'attente pour les piétons... Sinon le cours Fauriel est agréable, je prends l'allée centrale, entre la contre-allée et le cours Fauriel, y a une allée piétonne, je prends l'allée... y a pas énormément de monde, y a beaucoup de circulation, c'est bruyant... ça doit faire 1,5 ou 2 kilomètres, je fais ça presque tous les jours...

La formule « j'aime bien » est omniprésente dans les manières de dire la ville. Elle exprime la valuation ordinaire de l'habiter en faisant appel à un registre affectif et sensible. La présence de massifs de fleurs participe de la valeur de l'expérience. Mais plus fondamentalement, les lieux sont appréciés en fonction d'une tenue à distance des voitures, et de la possibilité d'un cheminement à l'écart des flux routiers. La difficulté à traverser le cours est un élément de dévaluation de l'expérience, tout comme la proximité du cheminement piéton en bord de route. En effet « c'est bruyant » - elle nous dira d'ailleurs qu'avec son problème de surdité, ce n'est pas possible pour elle de converser en marchant lorsqu'il y a beaucoup de circulation. Elle dit « privilégier les trajets moins bruyants », en passant par une rue moins passante, la rue de la Convention – pourtant moins agréable que le cours :

Des fois je prends la rue de la Convention, c'est plus calme, mais aussi ça descend moins en dénivelés, pour le retour surtout... c'est plus régulier, enfin ça m'économise un peu de montée... y a pas de commerce, c'est pas très gai, y a maximum 500 mètres, y a rien de spécial à voir, elle est un peu passante en voiture... c'est pas spécialement agréable, je trouve que le cours Fauriel est plus agréable, sauf quand il y a trop de circulation en heures de pointe...

Elle nous parle de la portion de ville qu'elle habite et pratique le plus. Elle explique qu'elle désinvestie complètement le centre-ville à cause d'un manque d'attrait commercial.

Saint-Étienne c'est une ville intéressante mais ça manque de vie ! Le centre-ville ça devient... y a beaucoup de magasins qui ont disparu... avant, même si on n'avait pas l'intention d'acheter, on allait faire du lèche vitrine dans le centre, c'était agréable quoi... mais maintenant, y a plus rien à voir, y a plus grand-chose niveau magasins, y a plus rien ! y a plus rien d'intéressant... il m'arrive parfois d'aller à la Fnac³⁸⁷, ou alors à la librairie de Paris, c'est tout...

L'espace urbain qu'elle pratique régulièrement (et presque exclusivement), tourne autour de la colline de Villebœuf. Elle pratique le haut de la colline pour ses promenades, et le bas, à savoir le cours Fauriel, pour ses courses, de façon quasi quotidienne. Sophie G. nous dit qu'elle va de temps en temps à un supermarché (environ 3 fois par mois), pour faire des courses plus importantes en voiture (magasin qui se trouve en bas de la colline de Villebœuf sur le versant Nord). En somme, sa pratique de la ville, son « habiter », sont circonscrits à ces différents espaces et usages. Le cours Fauriel constitue la centralité de cette géographie personnelle. On peut dire qu'il s'agit de son « quartier », c'est-à-dire à la fois « une portion de ville », « un espace de proximité », « un milieu de vie » et « un cadre d'action » (Grafmeyer, 2007). Le quartier peut se définir simplement par :

« « [L]'endroit où l'on habite », un intermédiaire entre le logement et la ville, un espace à la fois proche et familier. L'écrivain Georges Perec le dit à sa manière : le quartier est « la portion de la ville dans laquelle on se déplace facilement à pied ou, pour dire la même chose sous la forme d'une lapalissade, la partie de la ville dans laquelle on n'a pas besoin de se rendre, puisque précisément on y est » » Ibid, p. 25.

Le quartier est la portion d'espace urbain que l'on habite, que l'on connaît et dont on fait le plus souvent l'expérience. Cela n'empêche pas qu'il soit l'objet de valuations quotidiennes. Sophie G. lui trouve des qualités mitigées :

Bon je pense qu'il n'y a pas grand-chose à voir Cours Fauriel, donc je me dis vivement que j'arrive, vivement que ce soit fini... Ces trajets, je les fais plus par obligation, alors que quand on va se promener [avec sa fille], je les fais plus par plaisir, c'est différent... Bon ça m'arrive de privilégier les trajets moins bruyants... Non, il y a jamais grand monde sur cette allée au cours Fauriel. Je croise surtout des gens qui vont faire pisser leurs chiens, et parfois quelques vélos... Du côté gauche, le trottoir il est pas pratique, j'évite de le prendre, donc je prends l'allée... il y a des avancées sur le trottoir, des commerces, des banques, et là c'est relativement étroit... et vers Midas, le trottoir est souvent encombré par des voitures, des motos, alors c'est pas agréable... Ou sinon je vais faire des balades avec ma fille. A ce moment-là, on passe vers la Maison de la Culture, le Jardin des Plantes, et en général on monte jusqu'au sommet... et là y a une chose intéressante que je ne connaissais pas, y a une réserve d'eau, et y a une vue dégagée sur Saint-Étienne, c'est un point culminant... et puis après, on redescend par les petites rues tranquilles et

387 Ce magasin a quitté le centre-ville pour la galerie commerciale d'une grande surface de périphérie (à Monthieu), le 20 mai 2017. <https://www.leprogres.fr/loire/2017/04/07/saint-etienne-la-fnac-quitte-le-centre-ville-pour-s-installer-a-monthieu>

résidentielles, avec des petites maisons et jardins... l'été c'est agréable quand c'est fleuri... on prend quelquefois des passages en escaliers, des descentes en escaliers... Avant y avait des puits de mine sur la colline de Villebœuf, et y a une rue qui s'appelle la rue du puits Gallois, je crois, ça rappelle le passé minier de Saint-Étienne... et ces passages étaient peut-être en rapport avec cette activité, les gens pour aller travailler, ils passaient peut-être par là... [...] y a des points de vue très agréables, surtout avec les passages qui créent des perspectives sur Saint-Étienne qui sont intéressantes...

Le cours Fauriel n'est pas un espace remarquable, et Sophie G. lui trouve des qualités mitigées. Elle utilise un autre secteur, les hauts de la colline, pour des promenades avec sa fille, espace qu'elle apprécie plus et qui est associé à une pratique récréative et ponctuelle de promenade. Elle identifie les éléments qui participent du plaisir de cet usage : vues sur la ville et le paysage, présence de fleurs et végétaux, traces historiques. Ce sont des motifs d'attachement et d'agrément. L'espace du cours Fauriel n'est pas particulièrement agréable – (« il n'y a pas grand-chose à voir »). Elle remarque des empiètements de certains commerces sur les trottoirs (des « commerces sans marchandises » – ici de réparation automobile). Elle note aussi un manque de vie sociale, de « vie de quartier »³⁸⁸. Les motifs de désagrément ou de désinvestissement sont ici, les empiètements commerciaux sur la commodité de son engagement piéton, la gêne causée par les voitures, une certaine monotonie de son engagement (« y a pas grand-chose à voir »), l'omniprésence d'usages routiniers simplement fonctionnels (« faire pisser le chien »). Pour Sophie G., le bruit altère la qualité des lieux, au point d'en faire un espace ne permettant qu'une fonction de passage, avec une qualité d'expérience dégradée.

Ce que je regrette, c'est que sur le côté gauche, en direction du Rond-point, y a pas d'endroits pour s'asseoir, pour prendre un café, tous les cafés sont à droite... il m'arrive de m'arrêter à une terrasse de café, l'été, quand il fait beau, mais elles sont toutes de l'autre côté, je regrette qu'il n'y en ai pas à gauche... elles sont agréables, la brasserie des Platanes surtout, depuis qu'ils ont fait le nouvel aménagement... il m'arrive aussi d'aller chez « Farinèr³⁸⁹ » vers le Rond-point, et de prendre un café là-bas...

388 « Raymond Ledrut [...] proposait de distinguer soigneusement deux dimensions de la « vie de quartier » : d'une part, les « relations sociales » interpersonnelles qui se nouent au sein de cette portion de l'espace urbain ; d'autre part, la « vie collective » au sens strict, qui est fonction du degré de participation des habitants aux diverses organisations locales (associations d'habitants, de commerçants, de parents d'élèves, associations sportives, organisations religieuses, amicales diverses...). Considérant que « le nombre, le volume et la vie des organisations collectives de quartier jouent un rôle essentiel dans la cohésion du quartier et son individualisation », Ledrut proposait une typologie des quartiers construite en fonction de la manière dont s'y combinent ces deux composantes de la vie sociale de proximité. » Grafmeyer, 2007, p. 30.

Sophie G. suit des cours au centre social de Beaulieu et noue des relations amicales dans le quartier. Dans notre enquête sur l'expérience située, nous abordons moins la vie de quartier, qu'une qualité d'habiter articulée aux espaces publics eux-mêmes.

389 Chaîne de boulangerie industrielle locale.

La qualité ou valeur des lieux dépend de choses précises. Le goût des choses et des lieux urbains, les attachements, dépendent d'éléments qu'on peut appeler des ressources : les lieux calmes préservés de la présence massive des voitures, les commerces commodes et « accessibles », les lieux permettant des temps de pause lors d'un rayon de soleil par exemple, ou pour se restaurer au passage. Sophie G. attend des lieux une aménité offrant tranquillité et permettant le séjour (comme Johanna H. qui est sensible aux invites à rester). Elle évoque l'importance des lieux de « sociabilité informelle »³⁹⁰. Certaines choses altèrent de tels engagements et posent problèmes : les automobilistes, les activités empiétant sur le trottoir et altérant la commodité de la marche (voitures et moto garées sur le trottoir). Toutefois, c'est une question de degrés. Rappelons-nous que le cours Fauriel est malgré tout « plus agréable que la rue de la Convention ». Le problème principal est donc l'usage intensif des voitures qui entame la qualité de l'expérience piétonne, alors qu'il s'agit de la plus grande et belle « avenue³⁹¹ » de la ville.

La qualité d'usage de ce lieu est soumise à variation en fonction d'une pluralité de facteurs. La circulation massive dévalue le lieu, alors qu'un rayon de soleil en accroît la valeur d'expérience. La ville est affaire d'interaction d'éléments divers dont la synergie fonctionne plus ou moins. A travers ces quelques mots sur l'expérience ordinaire de Sophie G., on retrouve des éléments typiquement associés à l'urbanité, comme le boulevard, la terrasse de café, la limitation du flux de voiture et du bruit, la valeur esthétique des percées visuelle, la valeur signifiante de l'histoire. Remarquons qu'à chaque fois, nous avons à faire à un composé d'éléments. Ce n'est pas le boulevard seul, ou la

390 « Le terme de *Geselligkeit* utilisé par Simmel qui signifie sociabilité, pourrait être traduit au mot à mot comme « le fait d'être avec d'autres personnes agréablement [...] La sociabilité constitue ce qu'il appelle la forme la plus pure de la réalité sociale, au sens où cette interaction est la plus « épurée » ou dépouillée de toute finalité rationnelle utilitaire et déterminée. Ainsi explique-t-il : « La forme consiste en une action réciproque des éléments par laquelle ceux-ci se constituent précisément en une unité ; et puisque (dans le cas de la sociabilité) les motivations concrètes de l'unification, rattachées aux finalités de la vie s'évanouissent, il faut accentuer avec d'autant plus de force et d'efficacité la pure forme, c'est-à-dire le lien de réciprocité, qui flotte en quelque sorte librement entre les individus. [I] existe un nombre infini de formes de relations et de sortes d'actions réciproques entre les hommes, de médiocre importance, et parfois même futiles si on considère les cas particuliers, qui contribuent cependant à constituer la société telle que nous la connaissons, en tant qu'elles se glissent sous les formes sociales plus vastes et pour ainsi dire officielles. (...) On ne saurait reconstituer la vie de la société, telle que nous la connaissons par expérience, à partir des seules structures [...] qui forment les objets traditionnels des sciences de la société (...). Les hommes se regardent les uns les autres, ils se jalouent mutuellement, ils s'écrivent des lettres et déjeunent ensemble, ils éprouvent sympathie et antipathie par delà tout intérêt tangible (...) : ces milliers de relations de personne à personne, momentanées ou durables, conscientes ou inconscientes, superficielles ou riches en conséquences [...] nous lient constamment les uns aux autres. C'est en cela que consistent les actions réciproques entre les éléments qui soutiennent toute la fermeté et l'élasticité, toute la multiplicité et toute l'unité de la vie en société. » Rivière, 2004, p. 211-214.

391 « L'*avenue* trouve sa source dans les promenades urbaines du XVIIe et XVIIIe siècle. Issue de la tradition des allées de parc à la française, elles sont généralement plantées de deux files d'arbres et composées d'une chaussée centrale avec des voies latérales. Les mails et les cours, précédant l'avènement de l'avenue moderne, dont les plus célèbres le Cours-de-la-Reine (1616) à Paris, et le cours Mirabeau à Aix-en-Provence (1649), sont les lieux privilégiés des sorties citadines. » Antoni, 2010, p. 60.

terrasse de café seule, mais un agencement. C'est le boulevard avec du soleil, des points de vues, un peu de monde, des commerces, des terrasses de café, une circulation automobile peu intense ou tenue à distance. On peut dire que la qualité d'habiter est relativement fragile, car dépendante de configurations variables et assez subtiles.

Cette mise en regard de trois notes ethnographiques montre cette variabilité des rapports aux lieux. L'habitabilité des lieux est évaluée dans la durée et « en moyenne », tout en variant fortement selon les moments.

Soir d'hiver (en voiture) : Le cours Fauriel m'apparaît sordide. Grand tapi de bitume cerné de pelouse et de platanes découpés, de parking en épis, d'une contre allée, puis encore des voitures contre le trottoir. Pas de piétons, un espace mort. Pas un café ouvert, ni un magasin le long de ce long boulevard. Ville déprimante. Une personne qui attend seule le bus, dans l'obscurité du soir d'hiver tombant. Au centre, les regards se croisent presque tous tellement il y a peu de monde. Même dans les voitures les regards se cherchent.

Vendredi 13/10/17, 17h30 :

Je sors des archives et il y a une circulation énorme sur le cours Fauriel, qui m'apparaît absurde. Je pense tout de suite à Lyon, aux quais du Rhône les vendredis soir, où j'ai eu ce même sentiment. Cette partie est vraiment différente du reste de la ville, une urbanité moderne années 60, celle du « tout voiture ». Le bruit et le désagrément me submergent littéralement. Je traverse au passage sans regarder (les voitures roulent au pas), dans un geste de fierté, comme pour faire valoir mes droits d'humain face à cette situation absurde.

Extrait d'une traversée (printemps) :

Remontée par la Vivaraize, le temps vire au beau. Superbe, l'architecture moderne immaculée, le vert, les souvenirs d'enfance et leur fraîcheur, mon ancienne école. Ensuite, redescende par la rue Henri Deschaud, vers la poste du cours Fauriel. Calme, propre, une vue incroyable sur le Guizay. Ambiance calme mais vivante. Sur le cours Fauriel : beaucoup de sollicitation, d'attention, de présences, et d'emboîtements d'espaces (immeubles, balcons, allées piétonnes, parking, voitures). Trafic. La sortie de l'école Fauriel : une vivacité de ville centre. N'est-ce pas la partie de ville qui a siphonné le centre jusqu'en périphérie ? Agréable, belle, dense, quelques commerces, des gens, un sentiment d'espoir, pas de visages hargneux, une ambiance de bonheur urbain ordinaire.

6. Une urbanité malmenée par la productivité

6.1. Des contrariétés inscrites dans l'espace et des choix inscrits dans le temps.

En suivant Sophie G. dans ses appréciations ordinaires, on voit que le cours Fauriel est ambigu dans sa fonction, « entre promenade et boulevard urbain ». En ce sens, il est représentatif de l'urbanité et de l'histoire de cette ville.

« Ce double objectif du projet de départ est à l'origine de l'ambiguïté du cours Fauriel que les aménagements successifs, mettant l'accent tantôt sur l'aspect promenade, tantôt sur celui de boulevard, n'ont pas levé. Actuellement, le cours n'a plus sa fonction de promenade et de lieu de divertissement mais la contradiction subsiste : l'une des principales artères d'entrée dans la ville - et donc très passagère - est également la rue centrale de l'un des quartiers les plus résidentiels de Saint-Étienne. »³⁹²

L'équipement pourrait mieux servir l'usager piéton³⁹³. Par exemple la commodité des croisements pourrait être améliorée par l'agrandissement des lieux de traversée, par un allongement temporel des feux. Cela impliquerait en contre-partie de contraindre les automobiles à un temps d'attente supérieur au feu rouge. On retrouve dans cette ville, un traitement de la cohabitation piéton / voiture favorable à cette dernière. On a vu que cela avait un sens historique et sociologique. En effet, l'automobile (et avant elle la monture) est historiquement associée à un statut social élevé. La marche est en revanche la condition du pauvre³⁹⁴. Un retournement s'est opéré récemment dans les valeurs associées à ces postures respectives. Aujourd'hui, se passer de voiture et utiliser le vélo concerne majoritairement les classes moyennes et supérieures urbaines. Il faut souligner combien les deux pratiques renvoient à des formes d'actions et à des espaces différents. L'accessibilité automobile est corrélative d'un traitement de l'espace (longues séquences roulables, largeur, visibilité, régularité, notamment), et d'un type de contacts et d'interactions tout à fait spécifiques

392 <https://archives.saint-etienne.fr/article.php?laref=267&titre=cours-fauriel-entre-promenade-et-boulevard-urbain->

393 Une mesure approximative de la largeur du « cours » donne à peu près : 8 mètres dédiés au piéton en 4 bandes séparées (de 1 à 2 mètres donc), 20 mètres pour les voitures roulantes (en 3 bandes), 10 mètres pour les voitures stationnées (en 4 bandes), 3 mètres pour les arbres et végétaux (en 2 bandes). Dans la largeur, les rapports d'occupation du sol sont de 73 % pour la voiture, 19 % pour les piétons, et 7 % pour les arbres et végétaux. Notons que les vélos sont orientés sur la portion piétonne (ce qui la réduit d'autant).

394 Les pauvres ont longtemps été associés aux vagabonds, aux « itinérants », cheminots et autres personnes en mouvement qui ne disposaient pas d'un logis fixe. Dans une étude sur les représentations de la marche dans l'histoire de l'art occidentale, Arasse (2000) montre que l'une des premières représentations de marcheurs, est celle d'Adam et Eve chassés du paradis par Masaccio (1425). Cette fresque bien connue est souvent considérée comme l'une des premières représentations de la pesanteur des corps, et donc de la naissance de la représentation d'un environnement et d'un espace « réel » (et non plus symbolique). Les marcheurs seraient ainsi de « vrais habitants ».

(Katz, 1999). Les pertinences pragmatiques et d'engagement changent radicalement.

Les espaces de circulation routière sont des éléments clés du développement urbain. Les villes y sont associées originellement. Cette ville industrielle est d'ailleurs liée au développement du chemin de fer³⁹⁵ permettant l'acheminement des produits de l'industrie. Mais la fonction industrielle des voies de communication, en tant qu'outils de production de richesse, dépend de connexions qui concernent plutôt les grands axes du territoire national³⁹⁶ que l'échelle locale. Par conséquent, les aménagements de et dans la cité (avec une « fonction urbaine »), sont moins corrélés à la production industrielle. Les raisons d'un sous-développement de l'urbanisme (alors que la ville a été à la pointe du développement technique et industriel très tôt) sont liées à une configuration sociologique binaire, selon l'historienne Nicole Vernet Carron (1999). Une élite industrielle économe et surtout soucieuse de ses affaires, « coexistait » avec une large population manouvrière et pauvre.

« Compte tenu de son rang, (huitième ville française à la fin du XIXe siècle), de l'importance de sa population (presque 150 000 habitants vers 1914) et de la richesse de ses élites, Saint-Étienne est encore aujourd'hui une ville médiocre du point de vue de l'urbanisme. On ne saurait lui reprocher son absence de patrimoine architectural ancien, mais on peut s'étonner de la discrétion d'une bourgeoisie qui n'a pas cherché à affirmer sa puissance ni à faire de son cadre de vie le miroir de son prestige. La trace que laisse au contraire le patriciat, est celle

395 « Si l'Angleterre inaugure dès le début du XIXe siècle le premier chemin de fer public (hors réseau industriel privé), c'est à Saint-Étienne que la première ligne de chemin de fer d'Europe continentale voit le jour, pour desservir le plus gros bassin houiller de France de l'époque. Saint-Étienne, éloignée des grands fleuves, aurait pu bénéficier du canal de Givors, initialement prévu entre le Rhône et Saint-Chamond puis la Loire. Mais, victime du retrait des investisseurs qui préfèrent prendre leurs dividendes plutôt que d'investir dans l'infrastructure, il n'ira jamais plus loin que Rive-de-Gier. Louis XVIII accorde en 1823 la première concession pour construire une ligne de chemin de fer. Elle relie Saint-Étienne (Pont de l'Âne) à Andrézieux. Les premiers wagons, tractés par des chevaux, transportent du charbon dès 1827 sur un parcours de 18 km jusqu'à la Loire où il est chargé sur des bateaux. [...] Dès 1826, Marc Seguin obtient la deuxième concession pour construire cette fois une ligne entre Saint-Étienne et Lyon. Elle ouvre par tronçons successifs, d'abord entre La Grand-Croix et Givors dès 1830. C'est la première ligne de France où circule une locomotive à vapeur (la fameuse machine Seguin), et c'est aussi sur cette ligne qu'est réalisé le premier tunnel ferroviaire de France, sous Rive-de-Gier (légèrement au sud du tunnel actuel), aujourd'hui classé monument historique. En 1831, les premiers voyageurs payants de France sont transportés entre La Grand-Croix et Givors. En 1832, la ligne est ouverte entre Givors et Lyon, puis en fin d'année entre La Grand-Croix et Saint-Étienne. La traction est longtemps mixte, assurée par des chevaux et des locomotives à vapeur. En 1844, la première machine à vapeur arrive à escalader les pentes de Rive-de-Gier et rentre en gare de Saint-Étienne alors située voie de Bérard (au Sud-est du parc relais actuel de Châteaureux). Les premiers voyageurs peuvent ainsi parcourir Saint-Étienne - Lyon (57km) en 2 à 3 heures alors qu'il leur en fallait au moins 8 par la route. [...] C'est toujours à Saint-Étienne que sont réalisés les premiers transports combinés de passagers, ancêtre de l'interconnexion. Les voyageurs pouvaient partir de la Place de l'Hôtel de Ville dans des omnibus tirés par des chevaux. Sans que les occupants descendent de voiture, les roues du véhicule étaient échangées à la Terrasse et l'omnibus poursuivait sa route sur la voie ferrée jusqu'à Andrézieux où les roues étaient à nouveau changées, l'omnibus poursuivant sa route jusqu'à la préfecture alors située à Montbrison. » EPURES. Agence d'urbanisme de la région stéphanoise. 2015, p. 1-3.

396 « [L]a 3e ligne de chemin de fer de France est construite à partir de 1828 entre Andrézieux et Roanne. Alors la plus longue avec ses 67 km, elle est mise en service entre 1832 et 1833. Initialement prévue jusqu'à Roanne, elle s'arrêtera au Coteau jusqu'en 1858, la ville de Roanne ayant longtemps interdit son territoire au chemin de fer. Le charbon était alors transporté jusqu'au Coteau pour être ensuite transporté sur la Loire puis, dès 1838, sur le canal de Roanne à Digoin. » EPURES. Agence d'urbanisme de la région stéphanoise. 2015, p. 2.

d'un manque d'ambition et d'audace, celle d'une vision à court terme des problèmes d'urbanisme, d'une politique parcimonieuse et réductrice. [...] Une rupture toutefois intervient vers la Belle Époque : les élites recherchent un nouvel art de vivre et se préoccupent davantage de leur confort. Cependant, hormis l'aménagement de nouveaux quartiers comme l'avenue de la Libération, la place Badouillère ou les collines résidentielles périphériques, ce n'est pas la cité qui intéresse les notables : c'est dans la mouvance des résidences aristocratiques de la plaine du Forez qu'ils vont bâtir des châteaux [...]. Saint-Étienne apparaissait [...] comme la plus retardataire des grandes villes françaises sur le plan de l'hygiène. En 1865, le tiers seulement des maisons était relié à l'égout ; en 1911 elle restait au premier rang de la nation pour la proportion d'immeubles surpeuplés, soit 34 % ; en 1914, la moitié de ces immeubles n'étaient pas desservis en eau. [...] Un certain fatalisme s'était instauré quant aux inconvénients de l'industrialisation. Les notables n'étaient guère plus exigeants pour leur propre habitat que pour l'apparence générale de la cité. [...] L'habitat bourgeois stéphanois est avant tout caractérisé par son dimorphisme. En ville, les valeurs étaient celles du travail et de l'épargne et non du paraître, et les préoccupations d'ordre esthétique ne venaient à l'esprit de personne. Même lorsque la région a pris son essor, la discrétion est restée de rigueur : les fabricants ne tenaient pas à étaler leur fortune, se plaignant continuellement des difficultés économiques et déjouant par là les exigences salariales. A la campagne, au contraire, le poids des regards populaires et celui des traditions étaient moins lourds. [...] L'habitat pouvait alors se montrer luxueux et se plier aux normes de la haute société. » Vernet-Carron 1999, p. 345-66.

Dans un tel contexte, il ne faut pas s'attendre à trouver des avenues d'agrément. Nous avons remarqué à notre arrivée dans la ville, que l'absence de grands axes larges dédiés à la promenade changeait l'usage que l'on pouvait faire de la ville. L'espace urbain semble s'être organisé ici prioritairement et quasi exclusivement autour de la fonction industrielle, le cours Fauriel étant une exception notable.

« 1856, Saint-Étienne, récemment promue au grade de Préfecture de la Loire, ambitionne la création d'une avenue de prestige. Ces « Champs Élysées » stéphanois d'une longueur de 2 km, de la place Villebœuf aux fermes du Rond-Point, s'étaleront sur une largeur de 50 m, constitués d'une grande artère centrale, de 2 allées piétonnes bordées d'arbres et de 2 rues latérales. En 1865, cette avenue, construite au Sud-Est de la ville sur un lieu dépourvu d'habitation, parcourue par un ruisseau le Chavanelet, prendra le nom de Cours Fauriel. De 1870 à 1900, ce secteur verra naître de splendides maisons bourgeoises, des brasseries et la gigantesque Manufacture d'Armes et Cycles des armuriers Mimard et Blachon. Le Cours Fauriel était fréquenté, pour les promenades et évasions dominicales, par de nombreux Stéphanois qui se rendaient dans les guinguettes campagnardes [...] »³⁹⁷.

Cet important axe urbain devait être – lors du projet de conception – une promenade reliant la ville

³⁹⁷ Bien que trouvée sur un site internet non officiel, cette citation nous paraît être une bonne description de l'histoire du cours Fauriel. <http://vagabondages.cpa.free.fr/index.php/cours-fauriel-rond-point/>

à la campagne (vers le Pilat)³⁹⁸. Pour sa construction, une rivière est recouverte (le Chavanelet). Le développement de cette partie de la ville, une petite vallée et des collines alentour, sera consécutif au tracé de l'avenue³⁹⁹. La grande usine Manufrance s'y implantera en 1894. On peut supposer que promenade d'agrément et grande usine ne font pas bon ménage, la seconde provoquant bruit et pollution, quand la première vise un usage récréatif. Le projet initial de « promenade » (fonction urbaine) a donc été transformé, notamment par une implantation industrielle d'importance. Le « cours » prendra à nouveau une autre physionomie dans les années 1950, avec le développement de fonctions résidentielles et automobiles. Le passage de la RN 88 et la construction d'un auto-pont traversant le Rond-Point, transforme définitivement le projet initial de promenade (en tram, à cheval, à pied ou à vélo) en un axe de circulation mécanique⁴⁰⁰. Le tracé initial du cours (1856) qui prévoyait la construction d'un parc comme point d'aboutissement de la promenade, fut abandonné en 1900. Un autre projet de parc voit à nouveau le jour en 1964 (le parc de l'Europe), alors que le viaduc routier et le tunnel du Rond Point sont construits 4 ans plus tard⁴⁰¹. Ces changements de planification et l'erraticisme des projets d'urbanisme sont des éléments sensibles au présent dans l'expérience des marcheurs. Hakim B., nous disait :

Et puis après, quand le petit a vraiment envie de marcher, ben de là-haut, on redescend par la rue Émile Clermont au parc de l'Europe [...] Et ça fait justement une rupture, quand t'arrives au cours Fauriel, au rond-point, l'autoroute... ça fait, t'sais, un passage pas très agréable... mais après, t'es dans le parc...

398 A Dijon, le cours du Parc fait figure de modèle pour ce type d'aménagement. Partant des limites de la ville vers un parc, il s'agit d'une allée arborée d'un kilomètre et demi. « C'est en 1671 que la ville établit le Cours du Parc. Long d'1 km 500 et doublé d'allées collatérales, il est alors planté de tilleuls sur quatre rangées et devient vite la promenade favorite des Dijonnais. Cette remarquable avenue était considérée comme la plus belle du royaume sous Louis XIV. L'entrée (actuelle place Wilson), est marquée par deux majestueux piliers couronnés de vases à guirlandes. La plupart des maisons qui bordent la promenade ont été bâties à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe siècle, quand le développement économique de la ville favorisait l'émergence d'une bourgeoisie aisée. » <https://www.destinationdijon.com/patrimoine-naturel/cours-du-parc/>

L'histoire des deux villes s'oppose en de nombreux points, notamment quant à la forme (concentrique à Dijon et en linéaments à Saint-Étienne), et à l'histoire (longue pour Dijon et « courte » ici en comparaison). On voit cependant que ce type d'avenue-promenade constitue un équipement urbain typique d'une société aisée (aristocratique), repris lors de l'émergence de la bourgeoisie industrielle au 19^e siècle.

399 Nous avons ici un exemple de « lotissement par le tracé viaire », type de fabrique urbaine la moins contrainte, selon la typologie proposée par Hélène Noizet et Anne-Sophie Cléménçon (2021). Cela correspond à une planification urbaine de type « lâche ».

400 L'autopont est bâti sur le lieu-dit Chavanelet, qui était situé sur le trajet du pèlerinage entre Lyon et le Puy en Velay (portion du chemin de Saint Jacques de Compostelle) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Chavanelet>.

Il faut noter que l'usage (du pèlerinage) se perpétue par delà les constructions et démolitions spatiales. Dès la belle saison, il est courant de croiser des pèlerins, aux heures creuses, dans le train entre Lyon et Saint-Étienne – ceux-ci continuant vers Le Puy. L'origine de la ville tient d'ailleurs de cette place à la croisée des chemins allant d'une part vers le Puy et d'autre part vers Roanne ou Clermont-Ferrand.

401 On voit encore un témoignage de la difficile harmonisation des usages routiers et piétons : « 9 juillet 1966 : les voies de circulation Coventry et Merrheim [traversant le parc de l'Europe], trop proches des jeux pour enfants, sont fermées à la circulation. » <https://archives.saint-etienne.fr/article.php?laref=268&titre=parc-de-l-europe>

Dans la construction de la ville, la concurrence entre usages piétons et routiers (fonction de transport) s'est clairement faite au détriment des piétons. N'oublions pas que la ville a été d'abord un regroupement de sites de production industrielle. Dans les villes denses et anciennes, les promenades d'agrément sont liées aux besoins de « représentation » des classes supérieures (aristocratie puis bourgeoisie), associées à un imaginaire cultivant le plaisir, l'élégance, etc. Ici de tels espaces n'existent pas vraiment. Et le cours Fauriel qui avait pour projet d'être les Champs Élysées stéphanois, s'est transformé en autre chose. Cependant, les usages d'agrément ne sont pas réservés aux seules classes aisées. Et c'est plutôt vers la banlieue, sur les bords de rivière (les guinguettes des bords de Marne par exemple), que les usages récréatifs populaires se développent. Dans cette ville, les marches « récréatives » pour jouir du calme se font d'ailleurs plutôt *sur* les collines et dans les faubourgs, comme nous le verrons avec plusieurs enquêtés. La ville-centre reste aujourd'hui encore, plutôt associée, par ses espaces et son ambiance, à l'activité, au bruit, à une fonction de circulation plus que d'agrément.

L'exemple du cours Fauriel montre bien qu'un projet d'espace public initialement dédié à la promenade et à l'agrément, s'est finalement transformé en un espace industriel⁴⁰², puis en un axe routier. Le non ancrage et le non investissement des élites dans leur ville (Vernet-Carron 1999) – explique cette absence de planification durable des projets urbains. Appréhendé dans la longue durée, le cours Fauriel montre des changements d'orientation, de fonctions et d'usages, qui sont des éléments sensibles dans l'expérience actuelle de l'espace. A partir des années 1950, le développement de la ville s'est opéré vers l'extérieur (et pour la voiture), au détriment de la partie centrale de la ville. François Tomas (1982) montre que l'ambitieux développement urbain initié à la fin des années 1950 (grands ensembles périphériques, centres commerciaux, infrastructures routières), se base sur des études aux chiffres gonflés, prévoyant une croissance exponentielle de la population urbaine devant atteindre 800 000 habitants à l'an 2000⁴⁰³. On peut se demander si cette « erreur », qui a permis la construction d'infrastructures considérables, n'était pas intéressée.

402 Jusqu'à 3000 ouvriers ont travaillé à l'usine Manufrance, d'une superficie de 200 000 m². L'usine construite en 1894 fermera définitivement au début des années 1980.

403 L'agglomération métropolitaine (dans son acception la plus étendue), compte aujourd'hui autour de 400 000 personnes.

6.2. Centralité d'apparat et développement centrifuge

Les espaces publics des zones urbaines centrales sont en général plus porteurs de qualités d'urbanité, de commodités et d'aménités que les zones excentrées, qui sont elles plus souvent dédiées au espaces privés résidentiels et aux voies de communication. L'histoire de la centralité de cette ville est particulièrement complexe. Véritable ville-champignon, la ville s'est rapidement développée au début du 19^e siècle grâce à l'activité industrielle, sur un grand territoire (Bonilla et al., 2005). Les petits ateliers sis dans les logements privés, les petites usines sises en « cœurs d'îlot », les moyennes et grandes industries⁴⁰⁴ disséminées dans la ville, formaient un dense tissu⁴⁰⁵. Cette activité en agrégeait d'autres. Cafés et bars – dont Daniel Mandon (1976) dit qu'elle en comportait un pour 70 habitants en 1950 ! –, restaurants ouvriers, commerces en tous genre, foules dans les rues et détente à l'heure de la sortie d'usine, donnaient à la ville une véritable animation quotidienne. Bien que né ici (en 1979), nous avons personnellement toujours connu une ville étrangement calme, vidée de sa substance populeuse. Elle nous a toujours parue étrange, comme si quelque chose ne cadrerait pas. Dans la dernière période du déclin industriel – notamment sous l'ère du maire Michel Durafour de 1964 à 1977 – le développement urbain a été important, mais il s'est surtout porté sur la périphérie, porteuse à l'époque des promesses d'une vie confortable⁴⁰⁶. La modernisation de la ville des « trente glorieuses » a consisté à construire des tours, des barres, des lotissements et de grandes infrastructures commerciales et routières. Ici, cette reconstruction et modernisation a aussi concerné des quartiers anciens relativement centraux, jugés insalubres qui ont été pour certains simplement rasés, pour y reconstruire des bâtiments modernes et commerciaux⁴⁰⁷.

404 Dont les plus grandes étaient : la Manufacture d'Armes, Manufrance, Giron.

405 Elle a été qualifiée de « ville-usine », de « cocktown » comme d'autres villes industrielles anglaises (Vant, 1981).

406 Les films de communications produits par la municipalité Durafour (conservés à la cinémathèque) sont éloquentes à cet égard. La ville représentée et mise en récit, est la ville moderne, une vie de banlieues cossues accueillant des cadres supérieurs.

407 En périphérie, des opérations de grande ampleur ont vu le jour, dans le Sud-Est (Métare, Beaulieu, Montchovet, La Palle), à Montreynaud, La Cotonne, le Grand Clos. Dans la partie ancienne et déjà bâtie de la ville, deux opérations sont d'importances : la destruction du quartier du Panassa et la reconstruction de l'ensemble de logements sociaux de Tarentaize, et la destruction du quartier Tréfilerie – Bizillon (dont une prison et une caserne), pour y reconstruire un grand centre commercial, l'université, et des immeubles modernes. Cette dernière zone a été renommée Centre 2. Ces grandes restructurations urbaines étaient courantes à l'époque, Valence a également vu la construction d'un nouveau « centre » en périphérie, appelé « Valence 2 ». « Il y eut [...] plein accord pour lancer en quelques années de vastes opérations d'urbanisme. Les unes étaient destinées à résorber des quartiers profondément taudifiés comme à « Tarentaize » sur sept hectares ou à rénover des quartiers péricentraux comme à « Bergson » sur dix hectares ou à « Prison-Tréfilerie » sur dix-neuf hectares. Cette dernière opération reçut d'ailleurs très vite la vocation de devenir le CBD [Central Business District] stéphanois, avec, sous le nom de Centre-Deux, un programme comportant plusieurs dizaines de milliers de mètres carré de bureaux. Sur les hauteurs périphériques, pendant ce temps, étaient engagées de vastes zones d'habitations : 3800 à Montreynaud, 1600 à la Cotonne, 1800 au Grand Clos, sans oublier la ZAC de Condamine qui, sur les 690 hectares d'un plateau dominant les gorges de la Loire, devait recevoir un ensemble résidentiel de 2000 maisons individuelles. En fait, cette politique volontariste qui se proposait, par une modification du « cadre », d'attirer les « cadres » et donc les emplois, ne parvenait pas à atteindre cet objectif. » Tomas, 1982, p. 135-137.

Ce développement centrifuge de la ville s'est produit ici à une époque où le centre perdait l'essentiel de son activité économique et donc de ses habitants, pour beaucoup présents depuis une ou deux générations⁴⁰⁸ seulement.

Contrairement aux grandes villes et aux villes anciennes aux structures sociologiques stables, la « centralité » est ici précaire. La situation difficile des commerces en centre-ville (notamment dans la rue de la République) en témoigne. Mais cette centralité centrale – pour ainsi dire – n'est pas ici la seule centralité. La ville en comporte d'autres, plus ou moins importantes, dont certaines sont péri-urbaines (Bellevue, Carnot par exemple). En contexte de crise ou de reconfiguration urbaine, ces centralités peuvent se disperser, voire disparaître. Normalement, elles se reconstituent continuellement grâce au turn-over des travailleurs, commerçants, habitants des grandes villes. Nous avons nous-même connu une zone commerçante qui s'étendait de la place Carnot à la Charité (axe Nord-Sud) et de la place Boivin à la place Fourneyron (axe Est-Ouest). Mais dans sa période de pleine activité industrielle, il faut se représenter une ville très animée, notamment aux heures d'entrée et de sortie d'usines, constellée de bistrot⁴⁰⁹ (l'espace intermédiaire entre logement et lieu de travail) et « normalement » dotée de commerces de détail. Cette ville-là, a peu été « mise en image⁴¹⁰ ». Ensuite, une bonne part de la population qui vivait au centre s'est tournée vers les dehors

Tomas montre dans cet article que le plan d'urbanisme métropolitain d'envergure adopté en 1970 (OREAM) se basait sur des simulations démographiques et économiques extravagantes, visant 800 000 habitants en l'an 2000 (à partir d'un recensement de 1968 donnant 464 000 habitants dans un périmètre de l'agglomération appelé Zone de Peuplement Industriel et Urbain – chiffre qui pourrait avoir été gonflé pour des raisons financières). Ibid. p. 132. « Pour l'essentiel, les « modèles » retenus à l'époque pour assurer l'aménagement de l'agglomération stéphanoise sont en tout point comparables à ceux qui ont été proposés, à la même époque, dans toutes les grandes villes françaises : rénovation du centre-ville ; multiplication des Z.I. et des Z.A.C périphériques ; création d'un nouvel ensemble urbain de plus de 200 000 personnes au Sud de la plaine du Forez ; maintien des coupures vertes entre Saint-Étienne d'une part et Saint-Chamond et l'extension Nord d'autre part ; aménagement du Massif du Pilat en parc naturel ; construction de l'autoroute Lyon-Clermont avec tout un système de pénétrantes et de rocades jusqu'au « ring » péri-central. » Ibid., p. 134.

Ce plan d'urbanisme à grande échelle, initié par la municipalité centre-droit des mandats Durafour, a été réévalué et revu en 1977 par la nouvelle municipalité d'Union de la gauche, au regard d'un réajustement à la réalité démographique et économique. C'est alors un nouveau modèle d'urbanisme qui est prôné, dont les objectifs sont : un refus du zonage fonctionnaliste, la volonté de diversifier les quartiers socialement et fonctionnellement et de les relier au tissu urbain, l'enrayement du « processus de dégradation menant à la taudification » (ibid., p. 138). On voit à quel point la ville hérite aujourd'hui de l'ambivalence de ces deux modèles de développement urbain.

408 N'oublions pas que les habitants de Saint-Étienne avaient émigré, pour la plupart, des campagnes alentour et des régions voisines. « L'ancrage social » y était faible. Également, les élites dirigeantes (familles d'industriels) étaient originaires d'alentours plus ou moins lointains, et ont également reflué vers leurs territoires d'origine – parfois proches – lors du déclin industriel. Finalement, les populations qui sont restées sont celles pour qui le retour n'était pas possible, ou celles qui n'avaient pas les moyens de déménager en périphérie. Ce mouvement se poursuit encore aujourd'hui.

409 Un proche nous racontait que durant son enfance (années 60), il y avait entre Carnot et Jean Jaurès « peut-être une centaine de bars ». Aujourd'hui, il y en a 6, mais une bonne quinzaine de snack restauration rapide.

410 Lors d'une recherche limitée effectuée à la cinémathèque de la ville, nous avons trouvé des images de la ville thématiques de façon assez constante. Le travail et une certaine pauvreté y sont représentées, les luttes autour du travail, grèves notamment. Les producteurs d'images étaient soit des reporters (traitant de sujets d'actualités), soit des amateurs, souvent « idéologiquement informés ». Plus tard, une production filmique sur la ville a été mandatée

de la ville plus ou moins éloignés. Par exemple, la plaine du Forez, située à une quinzaine de kilomètres et s'étendant jusqu'à 50 kilomètres de la ville, a connu un développement important dans la même période. Le chiffre notoire est celui d'une perte d'un cinquième de la population de la ville (Béal et al., 2020).

La désindustrialisation coïncide donc avec une extension de la zone d'habitation à un large territoire. L'activité commerciale s'est ainsi déplacée du centre à la périphérie, avec les « grandes surfaces » et la « bagnole », emblème de la nouvelle société de consommation. Ce schéma centrifuge de peuplement est encore aujourd'hui largement à l'œuvre, comme en témoignent l'établissement et le déplacement récents des lieux culturels majeurs de la ville vers la périphérie (la Comédie, le Fil, le Zénith), ainsi que la construction en 2021 d'un parc d'activités commerciales⁴¹¹. Cela explique en partie pourquoi la voiture, élément-clé du développement périphérique, prend cette part dans la ville. Le carrefour de la place Anatole France si bien décrit par notre enquêtée Blandine, doit-il être compris comme l'inscription dans l'espace d'une déconsidération des piétons et habitants du centre, au profit des automobilistes habitants en bords de ville ? Aujourd'hui, les édiles semblent prendre conscience du problème et venir au chevet d'une urbanité en souffrance, 40 ans après la bataille. D'importants travaux du centre-ville dans les années 2005-2015 sont faits dans l'intention de restaurer une attractivité, de « faire revenir les gens au centre-ville ». Une revalorisation de la vie commerciale et urbaine est visée. Mais en trente ou quarante ans, la situation a changé. Une bonne partie de la classe moyenne s'est tournée vers la périphérie ou d'autres régions plus dynamiques.

par les municipalités, notamment à partir du mandat Durafour. C'est alors la mise en récit (en images) d'un « futur radieux » qui est à l'œuvre. En revanche, les scènes ordinaires de la vie publique, les images de la centralité urbaine sont rares à notre connaissance.

411 Dont la promotion est éloquent : « Avez-vous déjà imaginé faire votre shopping dans un lieu qui mêle expériences extraordinaires et loisirs pour toute la famille ? Un lieu de shopping divertissant qui vous emmène dans une balade charmante et dépaysante au goût d'ailleurs... C'est toute l'idée de STEEL, un *retail park new generation*, mêlant design et nature, à l'image de la transformation de la ville de Saint Etienne : le nouveau cœur battant de ses habitants. Suivez-nous, on vous fait visiter... Inspirée de l'histoire et du dynamisme de la ville emblématique du design : Saint-Étienne, l'architecture de ce nouveau site joue avec les paysages. A peine levez-vous les yeux, que vous vous sentez déjà emporté par ce sur-toit métallique, semblable à un ruban digne des plus grandes rubaneries d'antan et qui semble caresser les collines alentours. La poésie opère. Au fil des allées, espaces arborés, bulles d'activités ludiques et œuvres artistiques se succèdent. Pensé comme une promenade invitant à la reconnexion à la nature, ce parc végétalisé de 35000m² compte plus de 1000 arbres, 48 000 arbustes et 36 000 plantes vivaces. Nul doute que les espèces animales de la région viendront s'y nicher, y jouer, s'y perdre et s'y retrouver. Ainsi, STEEL offre à toute la famille un jardin extérieur verdoyant et rythmé quand, à l'intérieur, se mêlent en dansant, lumière et convivialité. Une ambiance architecturale propice au shopping plaisir comme à la détente. » <https://www.steel-saint-etienne.fr/decouvrez-steel/>

6.3. Une urbanité subsidiaire façonnée par des dirigeants ni très urbains ni très « sociaux ».

L'étude historique de Nicole Vernet Carron (1999) sur les élites stéphanoises nous apprend que celles-ci étaient plus « implantées » dans les environs de la ville que dans la ville même⁴¹². La main d'œuvre ouvrière est aussi changeante et mobile, mais elle n'a pas toujours les moyens de la mobilité (Béal et al., 2020). L'immense majorité de la population de cette ville était liée aux fluctuations des emplois industriels – cette instabilité étant ici une caractéristique durable. La ville pâtirait-elle de cette absence d'ancrage et d'« investissement » de sa population ? A la fin de la période industrielle et au début de la période post industrielle (1970 – 1990), a lieu un reflux de la population vers les territoires d'origine (Ibid.). Les édiles espèrent alors un renouvellement de la population et une gentrification de la ville, mais cet espoir sera déçu, bien que cela demeure encore l'objectif principal et le schéma-type de « développement » de la ville. La ville se développe aujourd'hui essentiellement dans la périphérie lointaine de son aire métropolitaine.

Les études historiques nous apportent un autre élément. En principe, l'ancrage des élites dans la ville s'accompagne de leur participation à l'aménagement urbain, pour leur propre usage notamment. Cet ancrage est assez habituel, dans le cas de villes au passé aristocratique et à une histoire de longue durée. Cela fait pourtant défaut ici. Une rivalité entre les élites du ruban et de l'acier a été vive. Ceux du ruban, majoritaires et inscrits dans le territoire local, ont longtemps gouverné la cité et imposé leur vision contre ceux de l'acier, qui venaient d'ailleurs et gardaient des réseaux étendus sur un territoire plus vaste. Aussi, le système de la production rubanière était atomisé en petites unités de production. Les conditions de la formation de solidarité ouvrière, de l'émergence d'une conscience de classe, et d'une politique « socialiste » susceptible d'engager des aménagements urbains pour le peuple⁴¹³, n'étaient pas réunies. La formation d'une telle « solidarité » ou d'une politique sociale, a été jugulé par le système de la fabrique de passementerie (Vernet-Carron 1999)⁴¹⁴. L'après-guerre a pourvu, grâce au rôle plus régalien de l'État, la cité en

412 Le seigneur du bourg médiéval originel était implanté sur la colline de Saint-Priest-en-Jarez, en périphérie lointaine de la ville actuelle. L'actuel maire G. Perdriau vit lui à Rochetaillée, village du Pilat faisant partie de la commune depuis 1973. Les grandes familles de la bourgeoisie rubanière étaient établies dans des appartements en ville, et dans des châteaux aux alentours de la ville. Les grandes familles de la métallurgie étaient quant à elles établies près de leurs usines, majoritairement en périphérie de ville. Elles n'étaient pas liées au territoire local mais à la capitale et un territoire beaucoup plus large. La ville était ainsi un lieu de production (de capital), plus qu'un lieu d'habitation, pour les élites (Vernet-Carron 1999).

413 Comme le note Vernet Carron, ce sont les rares maires aux sympathies « socialistes » qui ont conduit des travaux urbains d'ampleur. Lorcin (2005) fait le récit du « rendez-vous compliqué » et manqué entre « les socialistes stéphanois et la ville » entre 1900-1910.

414 « Déjà partagée entre deux univers différents, le monde pré-capitaliste de la Fabrique, d'une part, celui de la grande industrie métallurgique ou minière d'autre part, les élites anciennes et les élites nouvelles de Saint-Étienne se sont trouvées en rivalité dans une cité où leurs activités semblaient techniquement incompatibles. Mais derrière ce refus

infrastructures éducatives, de santé, sportives et culturelles qui manquaient vraiment jusqu'à lors (Béal et al. 2020). Mais en ce qui concerne l'espace urbain, l'essentiel des efforts de construction et d'aménagement, se portent sur les nouvelles zones périphériques commerciales et résidentielles. Encore aujourd'hui, le développement urbain est en fait surtout un développement péri urbain. L'exemple du nouveau centre commercial *Steel* à l'entrée Est de la ville (et en bordure d'autoroute), le déménagement de la Comédie de Saint-Étienne dans une ancienne zone industrielle désaffectée péri centrale, et la construction de nouveaux quartiers résidentiels sur l'ancienne plaine industrielle du Marais, est une manière de construire de la ville, ailleurs que dans la ville existante.

Nous retrouvons l'antagonisme et « le problème d'image » évoqué au cinquième chapitre. Rappelons-nous l'opposition faite par Josiane D. entre une ville espérée et projetée, et le refus d'une réalité de ville pauvre. Daniel Mandon (1976) remarquait déjà cet étrange recouvrement de la ville modeste et populaire (mais aux qualités d'habitabilité spécifiques) par un anxieux projet d'avenir plus glorieux.

« De manière assez unilatérale, les portraits et témoignages abondent pour souligner les impressions défavorables que suscite la « disgrâce » de Saint-Étienne [...] comme si la tristesse du cadre impliquait la laideur morale de ceux qui y vivent ! [...] D'un côté, on trouve des Stéphanois qui, loin de contester cet aspect de « ville noire », semblent en tirer le meilleur parti en soulignant les mérites et la « gloire » que confère à la « capitale du travail et du cœur » un passé industriel prestigieux. D'un autre côté une contestation plus radicale et plus récente fait appel à une représentation futuriste de la cité, véritable antidote de la légende héritée du passé ; c'est l'imagerie de demain : Saint-Étienne de l'avenir ou de l'an 2000 répandue dans la presse locale. [...] [S]i en général l'ouvrier stéphanois se sent bien dans sa ville, il n'en va pas de même pour toute une bourgeoisie qui s'y sent mal à l'aise et cherche à en redresser l'image parce qu'elle ne répond pas aux « canons de la ville » : c'est l'origine d'une nouvelle imagerie plus conforme aux transformations économiques actuelles et plus révélatrice du malaise ressenti par les classes moyennes dans la crise actuelle. [...] Autrement dit, il faut briser le « cercle vicieux » dans lequel est enfermée l'agglomération industrielle. Peur, immobilisme, perte de prestige, ce processus peut être enrayé grâce au mouvement inverse. Il faut donc créer un « climat favorable, même s'il est surfait », qui permette aux Stéphanois de remonter la pente. Le Maire de Saint-Étienne dit en ce sens « la foi inébranlable des Stéphanois dans l'avenir de leur ville, en montrant qu'on ne suit pas son destin : on le force, on le fabrique au prix d'un combat qui ne cesse jamais... afin de changer le visage de Saint-Étienne. » [citation de M. Durafour dans un éditorial intitulé « Soyons fiers de Saint-Étienne⁴¹⁵ », 1969] [...] La démarche paraît légitime si l'on mesure l'importance de

de cohabitation se cachait en partie la méfiance du patriciat vis-à-vis d'industriels qui pratiquaient une gestion de la main d'œuvre différente de la leur et risquaient, par leur exemple, de déstabiliser le système traditionnel. De plus, leur prospérité dépendait de la vitalité du commerce et du maintien du libre-échange, alors que les maîtres de forges faisaient pression sur l'État pour bénéficier de mesures protectionnistes. Enfin, les uns étaient en général monarchistes et les autres plutôt républicains. » Vernet-Carron 1999, p. 292.

415 Cette célébration d'une fierté d'appartenance relayée par la municipalité sur de grandes affiches publicitaires, représente bien l'ambivalence et le rachat à bon marché (symbolique) d'une construction communautaire. Si cela

« l'imagerie négative » qui l'a provoquée ; mais le risque demeure pour ceux qui ne voient l'avenir qu'à travers « des maquettes qui font rêver » d'oublier un présent par trop préoccupant ou du moins de voiler avec pudeur ou habileté les tons discordants d'un tableau encore assombri. C'est toute l'ambiguïté d'une réaction qui, dans son combat bénéfique, met facilement sur le compte de la démagogie ou du « défaut de matière grise », toute analyse des difficultés susceptibles de raviver la grisaille ! La réalité d'une nouveauté qui se fait un peu plus chaque jour ne saurait pourtant se confondre avec le désir, si grand soit-il, d'une nouveauté qui se rêve. » Mandon 1976, p. 128-38.

Daniel Mandon évoque une configuration politique qui se manifeste dans les discours et actions municipales. Elle relève du complexe (au sens psychologique du terme). Discours et actions (les unes légitimant les autres) ont la qualité spécifique d'être impérieux, péremptaires et dogmatiques. Ils « oublient le présent » en le recouvrant d'un avenir radieux supposé redresser un tort passé et réparer la ville. Mais cette opération – apparemment de restauration de fierté populaire – peut être assimilée à des objectifs plus troubles. Elle consiste à oblitérer la ville populaire, à en recouvrir son visage et sa vitalité, sous l'image caricaturale d'une misère obscène inacceptable (qui justifie l'impériosité). On peut se demander ce qui subsiste sous les assauts réformateurs, constructeurs, démolisseurs, projectuels des dirigeants. Mandon dit que « l'ouvrier stéphanois se sent bien dans sa ville », quand « une bourgeoisie s'y sent mal à l'aise ». Cet imaginaire ambivalent – ou l'imaginaire grandiloquent du développement économique et de la croissance au travers de « visions » d'avenir (Genard, Berger, et Vanhellefont 2016), ou un imaginaire honteux et misérable – n'est-il pas symptomatique d'un mésusage et d'une méconnaissance de la ville ? N'est-ce pas un effet de la distance et peut-être d'une répulsion des édiles à l'endroit de la ville ?

Rappelons-nous que la ville est vraiment née avec l'industrie, sa forme pré-industrielle n'étant que celle d'un petit bourg. L'urbanisme – le plan de développement de la ville – n'intervient qu'une fois l'implantation et les peuplements plus ou moins anarchiques constitués, et avec un certain délai par rapport à la croissance industrielle. La ville planifiée dès la moitié du 19^e ne sera réalisée que partiellement autour de 1900, sous la forme d'une trame orthogonale superposée à la forme existante des agrégats urbains structurés autour des industries (Bonilla, Tomas, et Vallat 1994). Cette superposition – ou l'absorption de l'ancienne trame – demeurera partielle, mais recouvrira et contribuera sans doute à désorienter le « sens » de cette ville⁴¹⁶. L'urbanisme stéphanois, s'il est

peut faire plaisir pour certaines célébrations ponctuelles de l'appartenance collective (importantes autour du football), cela ne suffit pas à masquer avec une certaine condescendance, l'insuffisance de « l'intégration publique » de la cité.

416 De façon littérale, étant donné que l'urbanisme du 19^e inscrira dans l'espace un axe Nord-Sud se substituant à l'axe originel Est-Ouest – axe originel suivant les axes routiers Lyon – Le Puy (et au-delà Mende et Toulouse) et Lyon –

précoce dans l'histoire de l'urbanisme⁴¹⁷, est aussi fondamentalement précaire car très dépendant des fluctuations capitalistes industrielles. Y oscillent ambitions métropolitaines réelles, ouvrages importants et annulation de projets. La ville consiste ainsi en un patchwork dans lequel voisine de très dignes bâtiments haussmanniens et des constructions maçonnées de village, et des rues en terre jusque dans l'après guerre⁴¹⁸. La ville dépend d'une élite économe privilégiant les équipements productifs industriels plutôt que ceux de la cité. La politique sociale et l'attention aux espaces de la cité, sont ici entrelacées à l'activité industrielle. C'est autour et à travers l'industrie que les aménagements dédiés à l'agrément, à la culture et l'éducation sont pensés et produits, relativement chichement⁴¹⁹ – les couches supérieures n'habitent souvent pas dans la ville.

Aussi, sa croissance ultra rapide a institué ce que Daniel Mandon appelle un « désordre établi » (Ibid. p. 54). La poly centralité en quartiers favorise un rapport distant des habitants à la centralité, distance accentuée par le lien historique des faubourgs aux campagnes environnantes. Ces quartiers (anciens villages devenus faubourgs) possèdent des qualités d'urbanité spécifiques, pas toujours pris en compte par les projets de développement économique et urbain.

« Si l'on excepte les logements des mines ou d'entreprises, on est bien obligé de constater le caractère anarchique d'une intégration territoriale vécue dans la plus grande et la plus scandaleuse improvisation. [...] [D]ans une adresse des échevins à l'Assemblée Nationale, le 26 décembre 1789, il est dit que près du tiers des habitants sont « indigents » [...] Le développement de la grande industrie a provoqué très tôt les concentrations ouvrières dont témoigne l'ascension démographique de l'agglomération stéphanoise, avec les conséquences sociales, comme le travail des femmes et des enfants, le travail nocturne, l'insalubrité des

Clermont-Ferrand.

417 Le terme ne sera inventé par l'ingénieur et homme politique catalan Cerda qu'au milieu du 19^e siècle. On parle avant d'aménagement et d'art urbain. Le terme « urbanisme » souligne l'ancrage de l'aménagement dans une démarche scientifique et sociale (Charre 1996). A Saint-Etienne, le plan en damier dit Dalgabio, date de la fin du 18^e siècle et sera mis en œuvre jusqu'aux années 1830.

418 Notamment dans les faubourgs populaires collinaires autour de Beaubrun, comme le montre un film amateur conservé à la cinémathèque, « St Étienne mars 1946 » de Jean-Marie Augier.

419 Le « Jardin des plantes » est « le plus ancien parc stéphanois ». Créé en 1845, il est « issu du courant hygiéniste du milieu du XIX^e siècle. La verdure devant préserver la santé des mineurs des miasmes de la ville, le jardin était initialement un *arboretum* avec nombre de spécimens d'arbres rares et remarquables. » <https://www.saint-etienne.fr/découvrir-sortir/saint-Etienne-ville-nature/parcs-jardins-stéphanois/jardin-des-plantes/jardin-des-p> Également, le barrage du Gouffre d'Enfer (ainsi que ceux des vallées voisines de Cotatay, Ondenon, Echapre, le Rive) répond d'abord aux besoins de la production industrielle. Il s'agit moins d'empêcher les crues meurtrières que de réguler les débits car les industries dépendent de l'énergie hydraulique. Aussi, les besoins d'approvisionnement en eau se feront longtemps attendre. La ville « attend depuis plus d'un demi-siècle un réseau de distribution susceptible de satisfaire les besoins d'eau de la population et le nettoyage des rues ». Si le barrage est couplé à un aménagement paysager d'agrément et une promenade, c'est dans « l'esprit saint-simonien de la deuxième moitié du XIX^e siècle. [...] Le message de ces hommes de la deuxième moitié du XIX^e siècle est clair : la science est parvenue à maîtriser la nature tout en sachant la respecter et en lui rendant hommage ».

<https://www.forez-info.com/encyclopedie/memoire-et-patrimoine/21534-le-barrage-du-gouffre-denfer.html>

Citons également les forges de l'Alliance de Pont Salomon aux abords de l'agglomération, phalanstère regroupant usine, logement, école et lieux de culture.

ateliers et des taudis... que l'on retrouve décrites dans les enquêtes de Villermé. [...] Aucune crise économique, cependant, ne symbolise autant que celle des années 1880 l'instabilité de l'emploi, l'inquiétude, pour ne pas dire l'angoisse d'une population ouvrière incertaine des lendemains. [...] Sur 66 000 ouvriers occupés dans le bassin stéphanois, on comptait 10 000 chômeurs et 50 000 en chômage partiel ; seulement 6000 ouvriers conservaient leurs activités régulières. D'après l'enquête parlementaire, Saint-Étienne se dépeupla de 25 000 habitants en deux ans, la seule commune de Terrenoire connut un exode de 40 % de sa population⁴²⁰. [...] Les passementiers, après la grande grève, essaimèrent à la campagne, dans les environs pour y trouver un appoint à leur subsistance dans de petits travaux de culture et d'élevage [...] [cela témoignant de] la communauté de mœurs et de sensibilité qui peut exister entre le milieu rural et le milieu populaire stéphanois. [...] [L]'héritage rural grève encore une tradition urbaine mal affermie [...] [A] l'image du village, le quartier a longtemps constitué une véritable société d'inter-connaissance dont l'homogénéité sociale et culturelle a favorisé la vie des associations. A cet égard, dans le rapide processus d'urbanisation qu'a connu Saint-Étienne, les quartiers ont été des relais précieux pour l'intégration des ruraux à la ville [...] » Mandon 1976, p. 63-76 ; 120.

Faut-il voir ici une difficulté à prendre en compte la vie des « gens de peu » (Sansot, 1992), pas forcément indigents mais souvent seulement « modestes » ? Ou bien est-ce plutôt un rejet épidermique, une culture « anti-urbaine » (Lofland, 1998) d'une classe dirigeante provinciale ? Le détour socio historique nous permet de saisir une bi-polarisation⁴²¹ et un antagonisme social ancrés. La ville et la cité sont sur un sol instable : « [P]our reprendre une formule de Jean Guilton, ici « même le terrain travaille » ! » (Ibid, p. 71). Les quartiers occupés par cette population ouvrière et rurale, peu ancrée et retournant facilement dans l'arrière pays rural, ont accueilli, à partir des années 60, une population d'ouvriers issus de l'immigration européenne et maghrébine. Le retour au pays étant plus complexe pour ces populations, elles se sont installées, quant à elles, de façon peut-être plus durable dans cette ville.

« Algériens, Marocains et Tunisiens se retrouvent entre eux, fréquentent les nombreux cafés tenus par des coreligionnaires dans les quartiers et îlots insalubres que les Stéphanois abandonnent et qui prennent alors des allures de « médina ». On ne peut parler d'insertion sociale pour les étrangers, comme du reste pour les nationaux, sans voir les problèmes posés par l'intégration territoriale et plus particulièrement par ceux du logement : « Le poids du

420 On peut interroger les accents misérabilistes parfois présents chez Mandon. Les conditions d'une vie modeste sont peut-être un peu vite intégrées à la perspective de la misère – geste certes progressiste, mais ayant justifié bien des projets sociaux et sociétaux brutaux peu soucieux des ressources existantes.

421 « [L]'approche sociologique du centre de Saint-Étienne tentée ces dernières années par des bureaux d'étude comme l'E.P.U.R.E.S ou le C.R.E.S.A.L. fait [...] ressortir une bi-polarité qu'André Vant qualifie de remarquable : « d'une part, ouvriers et ruraux dessinent un espace large et centré sur la place du Peuple ; d'autre part, ressortissants de « grandes villes » et gens de catégories sociales supérieures dessinent un espace étroit et centré sur la place de l'Hôtel de Ville ». Cette bi-polarité traduirait soit « une divergence dans le mode d'appréhension traditionnel et émotionnel » en ce qui concerne la place de l'Hôtel de Ville, soit – c'est le point de vue de Michel Roche – un décalage important entre « une société locale à dominante ouvrière et fort enracinement rural » et une société globale « dans laquelle les catégories tertiaires pèsent d'un poids de plus en plus lourd ». Ibid. p. 64-65

taudis, des bidonvilles sur l'associabilité n'est plus à démontrer. Il est, dès lors, trop facile de jeter la pierre aux étrangers, surtout aux ethnies les plus défavorisées, en leur reprochant de ne pas s'adapter, quand on les contraint à prendre la relève des asociaux français en occupant leurs taudis » [Rapport d'Économie et Humanisme]⁴²². Ainsi, toute une population campe plus qu'elle n'habite dans une cité qui, par ailleurs, souffre avec acuité de sa propre anémie urbaine. » Ibid. p. 119-120.

Daniel Mandon fait le lien, peut-être un peu vite, entre « asocialité » et habitat dégradé. Il ne considère pas que des quartiers modestes (comme celui du Panassa⁴²³ ou du Crêt de Roc) puissent constituer un habitat avec de vraies sociabilités. Même si la qualification de « taudis » et d'« habitat dégradé » mériterait une plus grande attention, il semble que les enjeux symboliques priment sur l'observation détaillée, ce qui autorise d'ailleurs la mauvaise foi. Faut-il parler d'une configuration sociale particulière et d'un imaginaire de la ville ballotté « entre un passé encombrant et un avenir rêvé » (Ibid. p. 66) ?

« En fait, nous retrouvons à l'échelle d'une ville ce que l'on peut constater au niveau de la classe ouvrière : un certain décalage, une dépendance de colonisés, un passé de « sinistrés ». Et s'il apparaît nécessaire de donner un nouveau visage à Saint-Étienne en modifiant son *image de marque*, il est illusoire de croire que cela suffise à enrayer cette « sinistrose » ; il faut une autre mesure issue de l'évolution d'un milieu devenu plus conscient de son passé et du parti qu'il peut en tirer pour l'avenir. Or, face aux profondes et rapides transformations qui affectent aussi bien la vie économique que le paysage urbain – réalisation des opérations de rénovation de Saint-Etienne-Centre-II et de l'îlot Bergson Nord, construction de rocales, création de nouveaux axes et de la zone industrielle du Nord-Est, etc. –, il y a peu de conscience du changement. » Ibid. p. 66-67. Il souligne.

L'affirmation est d'autant plus étonnante que le volontarisme de projets urbains de grande ampleur, où des quartiers entiers (populaires) sont démolis, semble préfigurer une « conscience du changement ». Mais c'est le travail de regard sur elle-même que cette ville n'accomplit pas. Problème d'image, de reflet, ou de miroir et d'identité – en tout cas, le travail d'une représentation suffisamment réaliste n'est pas effectué. « [E]ntre *un passé* que l'on décrit ou que l'on explique parce qu'il n'est plus et *un futur* qui n'est pas encore, bien qu'on le vive comme projet, il y a tout

422 On notera l'assimilation hâtive des pauvres aux asociaux. Cela signale l'absence d'une considération des formes de vie autres que celles modelées par la réussite sociale et pour le développement économique.

423 Le progressisme est en effet partagé par les élites industrielles et par certains dirigeants prolétariens. Dans le film institutionnel produit par la ville sous le mandat Sanguedolce (maire communiste parvenu aux responsabilités sous une union de la gauche) – film intitulé « Vivre à Saint-Etienne » de Jean Frédéric Samie –, celui-ci déclarait que le quartier du Panassa était « lépreux », qu'« on ne pouvait pas le reprendre », autorisant sa démolition et la construction d'un quartier de logements sociaux (Tarentaize).

l'affrontement et la tension [et l'espace de mystification et d'illusion] de la prédiction créatrice. » (Ibid. p. 66, il souligne). La conduite au bulldozer⁴²⁴ du développement économique, du progrès, et de production de richesse, nous semble asphyxier et écraser cette ville dans son être, son ambiance et sa réalité (en prétendant la sauver). Cette course en avant pour la production de richesse se fait sans considération pour l'urbanité. C'est donc vers l'autre partie – la part supposée laide, décriée, refusée – qu'il est urgent de se tourner. Car sous les assauts des crises capitalistes, subsiste une ville. Et finalement, la mauvaise image⁴²⁵ de la ville ne viendrait-elle pas d'un discrédit assez constant de sa part « modeste »⁴²⁶ ? Peut-on dire sérieusement que le carrefour d'Anatole France et le cours Fauriel possèdent ce script « inscrit » en eux ?

424 Machine qui trouve grâce aux yeux des dirigeants et des manœuvres, des capitalistes et des socialistes – bref des progressistes de tous les pays.

425 L'imaginaire et la mise en récit dont la ville a fait et fait encore l'objet, témoigne d'une absence de représentation de toute une part de la cité et de la ville. Si la condition de pauvreté n'est pas enviable, celle de modestie – sans l'être non plus nécessairement – possède toutefois des qualités et des avantages. De cette prise en compte, croyons-nous, dépend le développement d'une urbanité spécifique, réelle et existante.

426 La municipalité actuelle (LR) cherche bien entendu à attirer et à valoriser les catégories socio professionnelles supérieures (CSP+), exactement comme à l'époque de Michel Durafour (il y a 50 ans). En témoigne la valorisation de commerces « haut de gamme » par des campagnes d'affichages publicitaires dans la ville. Rappelons que le directeur de la Région, L. Wauquiez (L.R.), a déclaré sur la radio RTL, que Saint-Étienne faisait parti de ces « quartiers perdus de la République ». Dénonçant la fin d'un modèle d'intégration républicaine et les communautarismes, et sommé de donner des exemples par le journaliste, il déclare : « je vous emmène à Saint-Étienne, on ira à Firminy. Et vous verrez rapidement que la réalité va vous sauter au visage. ». Il se défend de soutenir la thèse du « grand remplacement culturel », mais invoque au contraire « la réalité ».

Le maire de Firminy (communiste) a demandé des excuses (qu'il n'a pas obtenu à notre connaissance). Le maire de Saint-Étienne a également réagi, déclarant que « le minimum que les Stéphanois attendent » ce sont « des excuses ».

<https://www.francebleu.fr/infos/politique/grand-remplacement-laurent-wauquiez-point-du-doigt-saint-etienne-1509365423>

<https://www.nouvelobs.com/politique/20171031.OBS6747/wauquiez-voit-le-grand-remplacement-a-saint-etienne-polemique-en-3-actes.html>

Conclusion du chapitre

A l'issue de ce chapitre, nous constatons qu'une ville enquêtée à partir de l'expérience sensible dialogue nécessairement avec l'Histoire. Les rapports aux lieux se positionnent selon des inscriptions, ou des cadrages de l'action institués (Callon, 2017), ou encore des « investissements de formes » (Thévenot, 1986). Une ville est bien un certain « ordre » légitimé au cours de l'histoire, plus ou moins public et « social », qui passent par un agencement de ses espaces, et donc de son expérience. Au travers des troubles et interrogations que les marcheurs déplient dans leur usage, à travers la petite histoire des choses et des lieux, c'est une histoire politique des rapports sociaux qui apparaît. C'est aussi un certain état de l'urbanité.

CHAPITRE 8. LE GOÛT DES FAUBOURGS.

Introduction

Dans le premier chapitre et le précédent, nous avons vu que les lieux portaient en eux-mêmes, des invites qui orientaient nos marches. Nous allons ici laisser le champ libre à des personnes enquêtées, pour qu'elles nous expliquent comment fonctionne leur goût des lieux. Sans doute y a-t-il une importance à saisir les ressources à travers lesquelles se construisent le goût et l'attachement (Hennion, 2009) de la ville. C'est un « bien » qui compte de façon assez évidente dans l'expérience. Faut-il parler de cadrages coordonnés à des scripts, ou de « formes sensibles » dont il y a à prendre soin ? La banlieue, autre nom des faubourgs, a sa richesse, son bien, son régime, comme nous le dit Jean-Christophe Bailly :

« La banlieue, je me souviens, c'était de l'autre côté, on pouvait s'y rendre comme on voulait, en train, en voiture, en autobus, à pied même, mais c'était de l'autre côté et c'est toujours là-bas, ailleurs, et c'est toujours le moins lointain des voyages [...]. C'est vaste et cela s'en va de tous les côtés [...] comme si l'exposition par rapport à la ville avait coloré pour toujours ces espaces mis en jachère, qui changent tout le temps, où l'on construit et démolit [...]. La banlieue, ce sont [...] des images de vie retirée, des descriptions de roman, c'est immobile et la nuit il n'y a personne. [...] Il n'y a pas de banlieue idéale. Pour l'idéal, c'est un peu loin la banlieue, mais [...] la banlieue ne cesse pas de rêver [...]. Elle ne rêve pas à la ville, [...] elle rêve à « rien », comme tous ces riens urbains, ces riens d'urbanité qui la font et qui s'allongent avec elle dans ses avenues et ses impasses, dans ses jardins et ses rocales. Alors, très brusquement, se renversent l'image infernale et ses effets attendus : autour de la ville qui demeure la jungle – et on entend sa rumeur la nuit – la savane par endroits s'éclaircit et dans le temps déjà si dilaté glissent des épiphanies. Telle villa aux relents nervaliens, à Vanves, [...] le mystère qui entoure tout établissement humain bordé par la nuit. Des gens qui jouent aux cartes à Saint-Denis la plaine, les affiches de corrida dans le foyer espagnol de la rue Christino Garcia, les couleurs des boubous devant l'hôpital franco-musulman de Bobigny, les Quatre-Routes et les Six-Chemins, un froissement de peupliers sur la Marne, des poissons rouges dans un bassin. » Bailly, 1992, p. 117-120.

1. En quête de formes, passer des frontières.

Les marcheurs font l'expérience de la ville, ils la pratiquent et nous restituent cette expérience en mots. Sur quoi porte leur expérience ? Quels sont les éléments qu'ils saisissent et qu'ils jugent suffisamment pertinents pour nous les commenter ? Le premier de ces « éléments » tient de la traduction de situations immédiates, qui s'imposent à eux. Dans ce registre d'expérience, les phénomènes possèdent un caractère sensible et immédiat qui s'impose à la perception. Les personnes utilisent d'ailleurs parfois des onomatopées pour dire le caractère subit de ces phénomènes : « bam ! », « paf ! », « tac ! », etc. Pour ponctuels qu'ils soient, ces phénomènes se répètent.

Ces phénomènes d'ambiances ont une importance dans l'expérience, du moins c'est ce que nous ont dit les marcheurs. En ce sens, la marche est une histoire d'engagement qui se constitue avec les espaces. Marcher consiste à « avoir des expériences » et à saisir les événements et phénomènes qui y participent (éventuellement pour y avoir recours). Des indices font sens « écologiquement », c'est-à-dire qu'ils portent le sens des potentielles dispositions relationnelles « inscrites » dans les lieux. Étant donné le caractère sensible de cette perception écologique (ou « pré réflexif »), ce ne sont pas les cohérences qui se perçoivent d'abord, mais les incohérences, et donc les limites et les frontières. C'est ce que nous allons voir dans l'enquête.

Le piéton perçoit des frontières en marchant. Il les perçoit avant même d'en identifier la teneur, avant même de les comprendre. Cela va dans le sens de Gibson (2014) pour qui la perception de tout animal (humain compris⁴²⁷) est écologique. Une compréhension écologique de l'entourage structure nos perceptions les plus ordinaires. Si les dangers que nous courons aujourd'hui sont quasiment inexistantes par rapport à ceux de l'animal sauvage, de telles données sont encore pertinentes pour les personnes en locomotion. Les « surfaces » qui se signalent dans l'entourage indiquent des changements de configurations environnementales. Ces indices de surface peuvent être insignifiants, minimes mais aussi pertinents. Ils peuvent en effet indiquer des changements d'habitat, et donc d'usages. C'est pourquoi, nous dit Gibson, nous sommes attentifs aux « surfaces » car c'est à travers elles que se donnent à voir les changements d'invites et de milieux. Tout changement perçu peut s'avérer être une modification de « milieu⁴²⁸ » qui offre de nouvelles invites

427 L'utilisation du terme « animal » est quasiment systématique dans l'ouvrage de Gibson (2014). Il désigne un être écologique, c'est-à-dire lié à un environnement par le mouvement et l'exercice de la perception. L'humain ne fait pas exception.

428 Ces modifications dépendent de l'échelle d'observation. Par exemple, une autre essence d'arbres accueille peut-être

avec lesquelles s'ajuster.

1.1. Des formes en « ordres » ?

Pratiquement, nous avons constaté que la perception de limites était récurrente dans la ville. Limites de quoi ? D'*Umwelten*, de milieux, de « cadres équipés », et donc de « structures de pertinences » (Goffman, 1973b) ? Plutôt que de parler de frontières entre territoires ou milieux, nous parlerons plutôt d'ordres en formes et en formations. Nous retrouvons notre marcheur Hakim B. :

Après on va rentrer dans quelque chose d'un peu plus dense là-bas, et puis on va arriver en ville, donc c'est un des derniers moments où t'as un peu de vert, entre là et l'espace qui est devant la crèche... donc t'as les deux petits espaces qui se répondent, et puis après on va vraiment rentrer dans ce que j'appelle le centre... *Grosso modo*, sur mon parcours j'ai l'impression de faire trois quartiers, donc le quartier résidentiel où j'habite, et puis après y a St Roch qui est une transition, c'est pas le centre mais ça commence à se densifier... puis après y a le centre... voilà, et t'as les trois trucs... et en fait, surtout ici, je trouve que y a une vraie frontière entre là, parce que c'est topographique, parce que y a une grosse rue que tu traverses, pas n'importe comment, et parce qu'après tu vois ça devient plus dense, y a plus de passage *et cetera*, donc t'as vraiment l'impression de sentir que tu vas changer de quartier, même si dans les faits, l'architecture est à peu près la même hein, c'est des immeubles du 19e, ils sont peut-être plus hauts de ce côté-là, parce que y en avait beaucoup qui devaient être des passementiers qui captaient la lumière, qui travaillaient dedans, et là-bas c'est plus bas, c'était plutôt des armuriers d'après ce que j'ai lu... mais tu vois c'est sensiblement la même période et tout, mais pas la même chose... j'sais pas, je sais pas mieux l'expliquer que ça, mais j'ai vraiment l'impression qu'on passe quelque chose, entre les deux là...

Y a une ambiance sonore aussi... parce que là, quand on arrive, le bruit des voitures, il saute aux oreilles...

Carrément... effectivement le son y fait beaucoup...

Hakim sait qu'il passe à « autre chose ». Il perçoit les indices du changement, il perçoit aussi des qualités générales qui changent. Il découpe des grands types de zones urbaines : le quartier résidentiel (sur la colline), une zone de transition (Saint Roch) et le centre. Il faut noter que cette intelligibilité de la structure urbaine, provient d'indices sensibles : topographie, densité humaine, densité automobile, éléments végétaux, architecture (avec une pertinence incertaine), ambiance sonore. Nous voyons que la désignation des types de zones urbaines dépend d'une pluralité de critères sensibles, plus que d'une seule caractéristique « spatiale » ou géographique. La répartition

d'autres espèces d'insecte, une autre couleur, un autre matériau attirent peut-être d'autres animaux. Un autre traitement ou un autre état des murs, signale peut-être d'autres types de comportements, d'autres pratiques, « d'autres habitants ».

des usages motorisés et piétons apparaît non seulement encore brutalement, mais la coordination des usages piétons et motorisés revient au centre des préoccupations.

Et donc on arrive à une espèce de deuxième coupure... avec, encore une fois, un truc hyper bruyant, hyper large à traverser... et alors, c'est une place ici, c'est marqué derrière « place Jean Grivola »... mais ça n'a rien d'une place en fait... alors maintenant ils ont mis ce truc, mais t'sais, t'as tellement de bagnoles, et puis t'es au bord de la route, y a une route au milieu quoi, donc pour moi, c'est pas vraiment une place... donc c'est un peu dur à traverser, surtout que le passage piéton, il est pas là... il est où d'ailleurs ?... je sais pas où il est, mais *grosso modo*, je fais la diagonale, pour continuer la mienne tu vois, et donc faut toujours s'y prendre un peu à deux fois, bien regarder... parce que tu traverses là, et souvent, y a des voitures qui ralentissent, tu crois qu'elles te laissent passer, mais c'est qu'en fait elles rentrent à l'hôpital, surtout le matin... donc faut faire un peu gaffe en traversant... et après là, tu rentres dans autre chose, c'est pas vraiment l'hyper centre, mais quand on va commencer à se rapprocher de Vingré et tout ça, c'est une autre ambiance, ça commence à être autre chose... alors le matin, c'est mort, c'est vide vers la place Neuve... mais le soir, tu vois, y a tous les gens qui sont venus boire un coup et tout ça, donc ça fait encore un peu centre-ville...

Pour toi c'est pas le centre-ville ici...

Pas encore... en fait le centre-ville, je le mettrais à l'avenue de la libération... mais c'est une espèce d'extension du centre-ville, tu vois, parce que y a du commerce, y a des gens, y autre chose que juste de l'habitat...

Tu distinguerais quand même cette zone de ce qu'il y a au dessus...

Ouais... du fait de cette rupture, t'as une espèce de transition... et puis après, deuxième transition, quand on va rentrer vraiment dans les rues piétonnes là-bas, là ça fait quelque chose... et la troisième, c'est quand on va couper d'une façon ou d'une autre l'avenue de la libération, parce que je prends pas toujours le même chemin, et là on est vraiment en centre centre... et donc, le centre sera le troisième quartier entre guillemets, que je vais traverser... y a juste cette zone tampon qui est un peu difficile à qualifier...

C'est une rue, un peu de transition entre le centre et le péri centre...

Ouais, dans mon ressenti hein... si j'enlève toute analyse historique machin, dans mon ressenti de ma marche quoi, c'est comme ça que je le vois... après si je faisais « historien », j'aurais regardé les cartes, j'aurais dit que c'est plutôt les faubourgs t'sais... y a le centre historique de Saint-Étienne, vers Boivin, puis t'as les faubourgs autour... ça ç'en était un, surtout à partir de là-bas... et puis après, t'as le centre 19e, en damier, l'Hôtel de Ville, Dalgabio et tout... mais après la façon dont tu marches, c'est un peu... t'sais, quand tu le marches, que tu le pratiques, c'est un peu différent...

Les séquences urbaines sont constituées par les lignes de coupures et de sutures. La connaissance historique de la structure urbaine est relativement peu pertinente pour l'expérience. Ce sont des indices de « surfaces » dans les lieux où la personne est engagée, qui sont pertinents comme informations (potentiellement vitales). Car la personne (et tout animal) s'engage bien avec son corps et sa vulnérabilité. Hakim B. identifie donc une frontière représentée par un flux de voitures important. Un peu plus loin, il rend compte d'une autre limite :

Et donc là, quand on rentre dans la rue piétonne... alors ça doit être parce que c'est piéton, parce

que c'est pavé, ou je sais pas... là je trouve que on s'approche franchement du centre-ville... et tu vois c'est là, depuis tout le parcours qu'on a fait, là, d'un coup, y a des gens... Et donc je sens que y a plus de gens, donc y a plus de densité, t'sais, vivante quoi, et donc on arrive au centre-ville. Et d'ailleurs tu le vois aux commerces là, pour le coup y en a plus trop des vacants, y a des belles vitrines, y a des trucs... t'sais là, y a Cornan là, j'achète souvent des pâtes... Donc à part les deux rues-transitions dont je t'ai parlé tout à l'heure, à partir de là, je regarde tout le temps bien en traversant... parce que autant t'sais, tu peux marcher un peu sur les routes avant, sauf les deux là qu'on a traversées... et à partir de là, faut quand même faire super gaffe, parce que voilà, c'est le centre quoi, y a du passage... [croisement de la rue Michelet] Surtout que tu sors d'une rue piétonne, donc t'sais, tu pourrais être un peu pris dans le truc « je marche au milieu », mais faut faire gaffe, parce que pour le coup, la rue Michelet y a vraiment... pas un passage de fou, mais y a du passage quand même...

Un autre ordre s'impose à l'expérience d'Hakim. Il y a beaucoup de gens « d'un coup », peu de vacance commerciale. La « posture » et l'engagement changent. L'attention aux voitures et à leur danger devient plus soutenue. On entre dans le centre, mais on voit que les délimitations ne sont pas si claires. Hakim désigne plus haut la frontière du centre à l'endroit de l'avenue de la libération, en disant que les rues piétonnes sont une extension du centre, et ensuite, il désigne le centre à partir de l'entrée dans « les rues piétonnes ». En tout cas, il y a bien une « forme centre », qui, à défaut d'être circonscrite physiquement précisément, est qualifiée par un certain registre, une densité humaine dans l'espace public, une activité commerciale et un flux de voitures plus important. En même temps que change l'environnement, la posture, l'attention et l'engagement du marcheur changent également. On peut dire que le marcheur sort d'une certaine quiétude faubourienne (« la demi solitude des banlieues » de Jean Reverzy), pour entrer dans un autre type d'engagement, une attention plus alerte et un autre « ordre public ».

Accompagnons maintenant un autre marcheur. Paul R. (enseignant-chercheur de 55 ans que nous avons déjà croisé). Il partage son temps entre Saint-Étienne et Paris, où il habite la plupart du temps. Il connaît la ville depuis 7 ans. Dans sa marche commentée, il montre des frontières d'un autre ordre, qui se manifestent brutalement.

Qu'est-ce que c'est ce bazar ? On peut traverser peut-être là ? C'est curieux hein... Alors tu vois, là, par exemple pour moi y a un... y a une... en fait c'est comme quelque chose qui tranche dans l'espace, on a posé un... on a posé une lame, on a posé un tranchant, une hache quelque chose sur l'espace, et c'est pas encore bien posé. Peut-être ça prendra, il va falloir donner forme, mais là, tel que c'est foutu, tu vois cet angle, là, il est... il est fou ! Enfin je veux dire, c'est quoi ? ça va se refermer tout à coup ? ça va te couper en passant ? Tu vois y a (rire) quelque chose qui est hyper violent, je trouve hein... ça donne pas envie de passer, ça donne pas envie d'aller voir... *ça t'as retenu un peu ?*

Oui voilà, en fait ce qui m'a donné... voilà, ce que j'ai vu, c'est ça, c'est l'espace ouvert... je me suis dit « tiens, qu'est-ce qui se passe là ? »... enfin j'ai envie d'aller voir ce qui est ouvert, mais

ça, par exemple c'est très... ahhh, là ça prend une autre allure, ouahou... Qu'est-ce que c'est ? Tu sais ce que c'est, ce truc-là ? On peut pas passer ? Ah ouais on peut ressortir là-bas... bon, c'est un espace en train d'être repris en main quoi... Avec un vieux séquoia de... il devait y avoir une maison ici, importante, tu crois pas ? Tu sais c'est le genre d'arbre qu'il y avait dans des propriétés fin 19e, on plantait des séquoias partout, j'ai vu qu'il y en a pas mal à St Étienne d'ailleurs, des anciennes baraques qui ont ça... ouah là, c'est un peu terrain vague... tu vois, mais alors c'est un peu... c'est un peu tristounet quoi, voilà, par exemple... t'as un immeuble là comme ça, c'est « vlam ! », c'est un grand... un truc tout droit... bon il a sa petite ouverture qui a l'air pas mal, y a des gens dehors, et on te plante des arbres alignés à la perpendiculaire... pfuii, c'est lourd ! Je veux dire y a pas de... ah mais y a des enfants là-dedans... voilà, on retrouve les lignes de Jacquard de tout à l'heure, voilà y a un vrai problème dans l'architecture et la manière de faire les villes actuelles, c'est que, on les fait au cordeau... on trace des lignes « vlam ! », et on fait des angles... c'est pas souple [...] Ah c'est un gymnase, ouais... elle est dure la façade hein...

Nous sommes ici dans une zone péri centrale proche des faubourgs, au cœur d'un vaste îlot. L'endroit accueillait un corps de bâtiments imposants et son parc (le collège Saint-Michel détruit en 1950), dans lequel le Maréchal Foch fit ses études⁴²⁹. Le séquoia dont parle Paul en faisait-il partie ? Les lieux ont été récemment réaménagés avec un nouveau parc et un nouveau gymnase (il y avait un gymnase plus petit et un parking auparavant). Paul R. signale bien que les lieux agissent. S'ils ne « coupent » pas réellement, ils invitent ou retiennent, encouragent ou découragent. On comprend que c'est bien l'engagement et le passage qui sont en jeu. Si on suit Paul, ce type d'invite est « physique ». Pour lui, l'espace qui fait problème n'a pas « pris », il n'est pas intégré : « c'est pas bien posé. Peut-être ça prendra, il va falloir donner forme, mais là, tel que c'est foutu... » On peut entendre ce « donner forme » comme une « inclusion » (Bailly, 1992), ou atténuation des frontières et limites, ici aiguës au point de couper. L'engagement est donc la chose à la fois attendue et vulnérable.

La marche montre les raccords, les problèmes et les réussites, bref les aventures de l'engagement. A travers ces aventures, un ordre se dessine. L'expérience sensible, distribue et ordonne des pertinences – cette « onde de pertinence en mouvement » que nous cherchons à suivre. En tout cas, les lieux font sens à travers la manière dont l'engagement se compose avec eux. La confiance dans les espaces publics se construit avec et au travers des lieux. L'engagement, l'attirance (au sens magnétique du terme) se fait par les vides, par les ouvertures. Ici, la forme porte un sens d'inaccessibilité. Dans l'expérience de la ville, l'important semble de conserver un fil, une trame, des perspectives d'engagement. Les outils de cette continuité sont divers. Ils peuvent se manifester par des rappels discrets de motifs architecturaux, de couleurs, matériaux, formes, etc. L'expérience

429 <http://noms.rues.st.etienne.free.fr/rues/foch.html>

de Paul R. en est une illustration.

1.2. Trois écologies et leur désaccord

Suivons le réseau de sens d'une autre personne en marche. Gilles R. est un jeune *designer* (que nous avons déjà croisé rapidement dans ces pages). Il a fait plusieurs stages à Saint-Étienne, de quelques mois à quelques semaines. Il a habité Strasbourg, Grenoble et Paris et décrit le trajet qu'il fait pour se rendre à son stage, à la Cité du Design. Sa description de son trajet quotidien pour aller à la Cité du Design, nous permettra de saisir un peu différemment le passage entre les espaces, les mondes et les ambiances.

Lorsque je suis moi, dans mon appartement qui donne sur cette place où y a un monument aux soldats disparus de France...

Place Fourneyron...

Y a une station de tram ici, qui est assez bruyante dès le matin, dans les environs de 5, 6, 7 heures, et moi je sors d'abord sur cette place-là, et puis ensuite je la quitte en m'enfonçant dans cette petite rue résidentielle où on peut voir chez les gens presque, que je pratique quasiment seul [rue Neyron]... là, y a peut-être une ou deux personnes au loin, au bout de la rue, mais y a jamais quelqu'un qui m'accompagne en fait... là, y a effectivement ces immeubles à 3, 4, 5 étages de haut, sur environ 100 mètres 200 mètres, une grande descente... dans cette rue, les immeubles sont assez ternes, sombres... y a pas mal de travaux, de bruits et parfois quelques touches de couleurs, et notamment ces escaliers, et notamment une façade qui a été investie par les habitants... là, ce qui est étonnant, c'est que je retrouve à cet endroit-là, un groupe de jeunes qu'on pourrait qualifier de racailles, en jogging en train de fumer et de cracher... mais avec des jus d'orange comme ça, posés sur le bord de la fenêtre, comme s'ils avaient installés leur salon, comme ça à l'extérieur... c'est vers les escaliers que ces gens s'installent, y a plus de couleurs pétantes, jaune bleu, rouge, alors que le reste c'est un beige sali, parfois aussi propre, dans le sens où c'est la pierre qui est mise à nue... et ça, c'est un matériau qui est plus agréable qu'un vieux crépi dégoulinant... et à ce moment-là, au bout de ces 200/300 mètres, et ben je sors de ça, j'ai une grande vue qui se montre à moi, qui se dévoile avec un escalier qui descend au chemin de fer... et souvent, là, y a le soleil qui éclaire ce passage de rue, les nuages qui sortent des montagnes, enfin des collines avoisinantes... Oui c'est ça, le soleil, alors que avant je ne voyais que ses lueurs impactées dans les fenêtres et reflétées dans la rue... et là, le passage est beaucoup moins étriqué on va dire... et à côté, y a une friche qui est actuellement en travaux... Et ce qui est étonnant, c'est que ce passage-là, cette petite promenade pour aller au travail, ben c'est une rue plutôt calme en fait... je quitte justement cette place Fourneyron qui assez bruyante, avec cet arrêt de tram là... je suis seul dans cette rue-là, pour ensuite longer les lignes de train où je suis à quasiment 50 mètres de haut au-dessus, et ensuite je passe en dessous ces lignes de train... ensuite je passe dans un endroit, sous un petit tunnel de 3/4 mètres de long, où les voitures ne peuvent pas se croiser, où même les piétons n'ont pas de trottoirs, donc c'est un moment où je redouble d'attention, où je porte un peu plus l'oreille pour ne pas me faire écraser... je remarque qu'à côté y a des bâtiments qui sont en friche, et des endroits qui ont été réhabilités en jardins partagés aussi, mais j'ai jamais vu personne là-bas planter, travailler la terre... sauf cette mère et ses deux enfants, là, dans leur petit jardin clôturé par des grillages haut

de 2 mètres, et ben ils étaient en train de planter des cornichons (rire)... j'ai facilement pu discuter avec eux, en leur demandant « ah ben tiens, on accueille le printemps »... enfin, je discute facilement avec les gens... et ensuite lorsque je passe derrière ce... enfin en traversant ce tunnel-là, et ben j'arrive vers une autre zone bruyante qui est cette grande rue-là, qui sépare le Crêt du roc et la Cité du Design [boulevard Jules Janin]... et là, j'observe que l'architecture aussi change, c'est des lotissements, c'est là aussi, encore une fois, un parc en travaux, en travaux ouais... et là je me dis « ben, je suis arrivé », il faut que je me mette en tête que je suis au travail, et là, si j'avais à parler en termes visuels, les bâtiments de la manufacture ont été tout juste retravaillés, sont bien propres, font beaucoup plus modernes que le reste de la ville que j'ai pu traverser, où les trottoirs sont un peu en pente, mal finis on va dire... enfin en tout cas, on voit que ce passage précédent de la ville a été un peu marqué par le temps, que ce soit les dégoulinures sur le crépis, ces trottoirs un peu en pente... et cette partie-là de la ville, la manufacture qui a tout juste été rénovée, qu'est-ce que ça me fait comme effet ? On sent que la ville fait peau neuve... on devient beaucoup plus sérieux, on rigole plus quoi... on part sur une nouvelle feuille... enfin c'est l'humeur que j'ai en tête à ce moment-là... c'est aussi là que les gens vont... les gens qui prennent le tram vont travailler, ils se mettent dans une sorte d'état d'esprit, « voilà je suis sérieux, je traîne pas en route, je vais au travail, quoi »... ben là je me mets dans cette posture, là seulement, à la fin de ma promenade en fait... y a plus trop d'arbres à ce moment-là aussi... je quitte cette nature qui aérerait un peu mon esprit en fait, en amont...

Les portions de ville traversées ont leurs ambiances, leurs engagements et états d'esprit, ou « états de corps » (Thomas et al., 2010). On peut distinguer ici trois « écologies » (Banham, 2008). La première est peu détaillée. Il s'agit des lieux bruyants et passants – en l'occurrence la place Fourneyron et le boulevard Jules Janin, qui sont des axes de circulation. Ils se caractérisent par le bruit, la présence de circulation routière et du tramway – véhicule ayant « bonne presse » et pourtant très bruyant pour les riverains comme il le signale⁴³⁰. Le fait que ces espaces soient peu investis de « contenus significatifs » pour Gilles R., est signifiant de leur incapacité à produire de l'expérience, à intéresser les piétons. Ils sont tristement fonctionnels – comme le remarque aussi Johanna H. à propos du cours Victor Hugo. Ce ne sont pas des « avenues » ou boulevards qui invitent aux sociabilités et à l'agrément piétonnier. Cette fonctionnalisation de l'espace urbain est moins héritée d'une histoire industrielle que d'un faible souci politique à l'endroit de l'urbanité (on l'a vu).

La seconde écologie, collinaire et faubourienne, est plus détaillée et plus investie en expérience. Gilles R. traverse cette zone le plus souvent seul, et n'y croise que très peu de monde. Premier élément signifiant, le calme (à la fois une faible circulation automobile et une faible présence de personnes). Ce calme induit une ambiance particulière. Une relation se compose alors avec les lieux (il y a quelques zones arborées en friche, des talus et jardins). La lumière, les couleurs des bâtiments, l'état des murs et du bâti (et des trottoirs), le changement des perspectives sur l'horizon

430 Lors d'une nuit passée chez un ami au premier étage d'un immeuble de la Grand'rue, le passage du premier tram vers 5h a fait trembler l'immeuble et nous a réveillé.

sont les éléments dont Gilles R. rend compte. Ces éléments donnent sens à ces lieux. Il est attentif aux variations d'ambiances, aux changements de son état d'esprit et de son « état de corps ». Cette écologie faubourienne et collinaire se caractérise par un registre intime et proximal de l'engagement. Dans cette ambiance, il semble se produire une attente de « relation sociale » coordonnée avec un régime d'engagement en familiarité (Thévenot, 2006). Gilles note qu'il se produit un relâchement, une détente. Il raconte un échange verbal banal qu'il a avec des personnes dans un jardin. Cet engagement en familiarité, qui relève d'un usage en aisance (Breviglieri, 2004), apparaît également en creux, lorsqu'il signale qu'une fois arrivé vers l'ancienne manufacture il « ne rigole plus », il « devient sérieux ». Il y a une certaine « douceur faubourienne » – dont nous a parlé Sansot – sur ces pentes Nord-Est de la colline du Crêt de Roc. Dans cet espace, des traces du passé sont fortement présentes. Il y a aussi dans cette zone tranquille, la rencontre avec « un groupe de jeunes qu'on pourrait qualifier de racailles », qui sont dans la rue « comme s'ils avaient installé leur salon » (qui dealent probablement du cannabis⁴³¹).

Nous avons enfin, une troisième écologie, celle de « la nouvelle feuille » comme dit Gilles, qui prend place dans la ville rénovée. Il s'agit de l'ancienne partie industrielle de la ville, une partie plane au Nord (la plaine du Marais)⁴³². Les bâtiments sont « bien propres » et « beaucoup plus modernes que le reste de la ville » qu'il a traversée. « Il n'y a plus trop d'arbres » qui « aéraient [s]on esprit », ce qui induit un changement d'état d'esprit et de corps⁴³³. Les situations attendues et la norme comportementale de cette écologie ne sont plus celles du relâchement, des liens de familiarité et d'une expérience du sentir. Elles s'articulent autour de l'activité productive, du travail, du sérieux. Il ne s'agit plus de « traîner en route » comme avant, de rêvasser et de « sentir » l'ambiance et le paysage. Les cadrages de l'expérience et les engagements sont ainsi structurés par

431 Nous les avons rencontrés, cf. p. 315-316.

Aussi le journal local s'en est fait l'écho : <https://www.leprogres.fr/loire-42-edition-saint-etienne-metropole/2018/03/16/rue-neyron-les-trafiqants-gagnaient-150-000-euros-par-mois>

432 Le premier plan du film « Le juge Fayard dit le shérif » de Boisset (tourné à Saint-Étienne en 1977), est un survol en hélicoptère de la ville, du Sud au Nord. On y voit distinctement la limite de cette zone industrielle par une teinte d'ensemble nettement plus sombre.

433 Emprunté au registre de la danse, la notion d'état de corps est utilisée par Rachel Thomas (2010) pour saisir les ambiances urbaines. Un état de corps « s'exprime à travers la mutation de la matière corporelle (tensions, relâchements, crispation, amplitude, changements de rythme...), [...] [et] renseigne également autrui sur sa « dynamique intérieure » [...] En donnant forme à la matière corporelle, il rend cet élan vital partageable. [...] Chez Guisgand, le recours à la notion d'état de corps – au singulier – est donc utilisée pour rendre compte [...] d'une forme de disponibilité (à l'autre, à l'espace, aux événements, aux présences...) [...] L'état de corps [...] contient la dynamique à l'œuvre dans et entre les corps et le milieu. Il exprime donc la co-appartenance et la coplasticité entre des corps en mouvement et le milieu. [C]haque parcours urbain est l'occasion d'une transformation permanente des modes de présence, des coprésences, rappelant ainsi en quoi état de corps et ambiance sont intrinsèquement liés. [...] L'état de corps interroge ce que nous pourrions appeler les qualités toniques des corps. En présence les uns des autres, les corps se mettent mutuellement en tension et en vibration, modifiant le sens et les manières d'être ensemble. » Thomas et al. 2010, p. 30-32.

zones ou écologies, et corrélés à ces différents espaces, à leurs ambiances. Les états de corps de Gilles R. sont différents selon les écologies qu'il traverse. Dans la première (celle des axes de circulation bruyants), on peut supposer un « état de saturation »⁴³⁴, et un état de « vigilance inquiète » – même s'il n'évoque que le caractère bruyant des espaces. Dans l'écologie collinaire, on peut parler d'un « état de sublimation » et de disponibilité. Il y développe un engagement sensible à l'horizon et la lumière, ainsi qu'une disponibilité aux signes, traces, et à des interactions sociales en familiarité. Dans l'écologie de la « page blanche » (il parle de « nouvelle feuille »), on peut parler d'un « état de mobilisation et de tension ».

Dans nos deux tentatives de caractérisation de différentes écologies de cette ville⁴³⁵, on retrouve trois ensembles similaires, mais avec des différences notables. Le faubourg collinaire, associé à une ambiance et une sociabilité familières, demeure un repère dans nos deux expériences. Il est doté d'une qualité d'expérience esthétique forte. Le deuxième ensemble que Gilles R. désigne comme « la ville qui fait peau neuve », nous l'avons saisi quant à nous au travers d'un traitement paysager contemporain. Nous y avons vu un ensemble rendu cohérent par une ligne d'horizon stable (traitement paysager), alors que Gilles y voit plutôt un espace du travail où l'on devient sérieux (notons que nous avons cheminé en partie dans les mêmes espaces, mais en deux sens opposés). Le contenu significatif que nous attribuons à ces espaces diffère, mais nous sommes d'accord pour leur reconnaître une spécificité liée à des aménagements nouveaux. Enfin, la troisième écologie – que nous déduisons des quelques mots de notre enquête sur le bruit de la place Fourneyron – est pour lui corrélée à des espaces de circulation mécanique, au bruit. Nous retrouvons ces caractéristiques, de notre côté, dans un espace périphérique, à distance du centre, où l'usage des voitures est premier. Aussi, les alignements ou articulations entre ces ensembles sont perçues de façon différentes. Nous percevions une relative continuité d'ambiance entre faubourg et espaces paysagés récents, alors que Gilles perçoit une rupture (notamment parce qu'il traverse le cours Jules Janin). En revanche, nous percevions une rupture dès l'arrivée dans des espaces dédiés aux circulations mécaniques, ce qui est également le cas de Gilles R. Ces éléments nous donnent à penser la faible articulation entre ces différents espaces, tout en nous indiquant certains critères qui comptent dans l'expérience.

434 Nous reprenons ici, les types d'état de corps identifiés par Rachel Thomas (2010, p. 67-75) dans une enquête menée à Porto Da Barra, Salvador de Bahia (Brésil).

435 Nous faisons référence aux pages qui suivent notre marche filmée, à la fin du chapitre 1. Cf. p. 188-190.

1.3. Précarité et instabilité des ordres situés

Nous allons voir maintenant que les ordres situés perçus sont, en certaines occasions, précaires et instables. Que ce soit dans la partie centrale de la ville, en bordure de centre ou dans les faubourgs, les ordres sensibles et visibles auxquels les situations renvoient, sont régulièrement incertains – ce qui est caractéristique d'une « ville-faubourg ». Observons la place Waldeck-Rousseau, située en bordure du centre.

Jeudi 19/10, soleil, belle lumière, vent fort par rafales.

16h20, je m'assois place St Louis. Je ne m'y étais jamais assis. C'est à cause du soleil, de l'air doux, et d'un certain désœuvrement que je me suis décidé à faire une pause et prendre place ici. J'entre dans l'enceinte du square. Une femme très âgée au visage hiératique d'un grand sérieux, l'œil clair, prend le soleil sur un banc. Deux autres femmes (un avec un fichu sur la tête) devisent en arabe. La lumière est douce. Je reste 10 minutes à m'exaspérer de la saleté des bancs. Je refuse de m'asseoir sur des merdes de pigeon, refuse de bousiller mon pantalon de velours. Je suis excédé au point d'avoir envie d'aller faire un scandale aux services de la ville. Le square est dans un état terrible : merdes de pigeons, sol tâché, feuilles mortes accumulées aux abords mêlées à des papiers et plastiques. La vieille dame seule est assise sur un journal. Je finis par m'asseoir sur un banc, limite. Que se passe-t-il ici ? Des filles, jeunes ados font vraiment du bruit, des sorte de « cris de dinde » par intermittence. Les deux bancs occupés se vident. Un jeune homme arrive et se pose sur un banc avec son chien, au *look* de saltimbanque. Son chien divague, il le hèle plusieurs fois. Il est rejoint 10 minutes plus tard par un autre jeune de même style mais aux vêtements différents (casquette, chaussures de marche, T shirt large et pantalon vert un peu treillis, des chaînes pendantes au pantalon, bracelets pendants). Puis 2 autres les rejoignent pour faire un groupe de 4, avec 2 chiens, un sac à dos, une sorte de carton à dessin. Ils ont entre 20 et 25 ans. Deux sont assis par terre, deux sur le banc, ils ne s'offusquent pas pour s'asseoir.

Un groupe d'adolescents et 2 ou 3 garçons pré ados restent un moment au croisement de la Grand rue : ils parlent et crient, avec des intonations montantes. Le manège est presque toujours vide. Il y a d'autres bancs, plus bas sur la place. L'un est occupé par un couple de jeunes adultes. 2 jeunes femmes avec poussette et un enfant de 4 ans s'assoient sur un banc. Il y en a 5 au total. A côté de moi, des ados viennent s'asseoir : 2 filles dont une avec un foulard plaqué sur le front, et un garçon de 12/13 ans. La place est de forme carrée, flanquée de 2 rangées de platanes (7 d'un côté et 6 de l'autre). Comme souvent à Saint Étienne, l'aménagement est vieillot et pauvre : des barrières métalliques peintes en vert foncé, aux grillages aux formes ondulées d'une hauteur d'un mètre, entourent le square. Derrière ces barrières, des troènes taillés en cube (sapins et troènes). Je vois un panneau « chien interdit ». Une vieille femme vient s'asseoir avec une canne, seule. Les 2 femmes avec poussette et enfants sont parties, ont laissé un papier sur le banc. La mamie repart déjà. Il reste 2 jeunes. Autour, globalement, un flux clairsemé mais assez constant : passage dans la Grand rue, traversées de la place, passages réguliers du tram (« ding » et son puissant de la soufflerie du transformateur). Derrière moi, le son constant des voitures sur le cours Hugo, avec quelquefois des motos et des trams dont le son me parvient grave et feutré. 2 pigeons sont dans la place, puis 4. La lumière s'en va, le soleil n'est plus direct, il ne touche maintenant que les hauteurs des immeubles derrière l'église St Louis. 2 gamines viennent sur un banc, avec un smartphone rose et l'autre avec un blanc, elles se montrent des choses dessus. Le manège ne tourne toujours pas, les ados qui traînent là depuis une heure, parlent fort avec éclats et cris intermittents. Parfois ils chantent en faisant de grands gestes typique des clips de musique hip hop. Rires de crécelles un peu canaille, ils semblent reproduire une expressivité musclée un peu outrancière. Les jeunes « saltimbanques » boivent (des canettes de bière d'un demi litre) et

fument – du tabac je crois. Un homme âgé arrive en faisant des petits cris destinés à un enfant dans sa poussette. Il s'assoit au banc à côté. Les pigeons font leur ronde. Les commerces autour : Noblimo, Banque populaire, les Opticiens Mutualistes, H&M, la Maison de la Bible, un magasin de gadgets et produits bas de gamme, une sandwicherie, « maison Rafaa » volailles – charcuterie – boucherie, Helm's cuir et peaux.

Le chapiteau du manège est un peu croulant par endroit, et sale sur le dessus. La cabine est taguée et petite. Le type à côté babille et s'excite. Les édifices : belles mais modestes façades haussmanniennes, 2 bâtiments à façades lisses avec moellons de grès peints en blanc, aujourd'hui sales.

On trouve dans cette place des signes clairs de négligence et de délaissement des lieux. Pourtant, ils sont toujours en fonction et sont ordinairement utilisés. Certains éléments sont plus ou moins dégradés (l'aménagement public, les bancs, le manège), et l'entretien oscille entre le négligé, le délaissé et le normal. Il y a un horizon du désuet et du déclassement qui pointe. Ce « cadre mal équipé » provoque de menus problèmes, comme trouver un coin de banc pas trop souillé pour ne pas abîmer son pantalon, à moins de prévoir, comme la vieille dame, un papier pour s'asseoir dessus. Ces signes ne vont pas dans le sens d'un lieu plein de ressources et d'opportunités pour y développer une vie prospère. D'ailleurs, plusieurs personnes ayant vécu et quitté la ville, nous ont dit que la perspective d'y revenir était associée à l'idée d'une régression. Pierre Lassave (2002) rend compte d'un sentiment agacé dans une description des espaces publics de cette ville. Il est gêné et même un peu outré, que des punks (qu'il voyait déjà il y a 20 ans) soient encore là à traîner sur les places de la ville. Ceux-ci représentent un monde d'avant, dépassé et ringard. Ils dérangent et irritent le monde actuel de l'auteur. En tout cas, la configuration de ses rapports au monde est troublée par cette situation. Cette ville a une capacité particulière à produire du trouble. La concordance des temps (maintenant et il y a 20 ans), l'ordre des engagements et donc aussi le classement des catégories (normal, pas tout à fait normal, déviant, stigmatisé, délinquant, etc.) semble y être « dérangés ».

1.4. Stigmates de la pauvreté ou d'un ordre différent ?

Les ghettos noirs américains photographiés par Camilo Vergara (1995) portent les signes d'une dégradation qui signale au passant qu'il est dans un territoire spécifique. Certains quartiers français portent de tels signes de la différence sociale, qu'on peut appeler « stigmates⁴³⁶ », certains

436 « Empr. au lat. *stigmata*, plur. neutre de *stigma*, *-atis* « marque au fer rouge, marque d'infamie », du gr. σ τ ῖ γ μ α « piqûre ». » <https://www.cnrtl.fr/definition/stigmate>

immeubles ou quartiers de banlieues, certains quartiers anciens comme celui de Beaubrun – Couriot – Tarentaize. Ces lieux accueillent des populations pauvres avec une proportion importante d'étrangers. Les repères et standards de l'équipement urbain, ainsi que les cultures de civilités peuvent différer des zones urbaines plus centrales. Ces lieux semblent « faire plus ou moins partie de la ville ». Côté des espaces urbains dégradés signifie-t-il avoir à faire à d'autres territoires sociaux ? Les lieux – selon leur aspect, leur équipement – sont-ils faits pour des usagers types, ou bien acceptent-ils une pluralité d'usages, d'usagers ? Ce type d'état dégradé invite-t-il à la prudence ?

Faisons la connaissance d'un nouveau marcheur-enquêteur. Guillaume L. est un grand quadragénaire, enseignant dans le supérieur, qui a passé son enfance à Saint Chamond⁴³⁷ et dans ses alentours. Il a fait ses études universitaires à Saint-Étienne, puis est parti travaillé dans différentes villes de France. Il est revenu y habiter il y a trois ans. Nous avons proposé à Guillaume de nous conduire dans un « itinéraire » de son choix.

Naturellement, en allant à Châteaureux, ou en venant de Châteaureux, c'est cette rue-là [que je prends – à savoir la rue des frères Chappes]... j'espère que les... comment on appelle ça, les touristes, ne font pas la même chose... parce que ça doit leur faire drôle tout de même... mais naturellement, voilà, c'est cette rue-là... est-ce que c'est le plus rapide, j'en sais rien, mais voilà, cette rue-là, quand je la prends, je sais que je suis revenu à Saint-Étienne...

Comment tu en parlerais ? Pourquoi « ça doit leur faire drôle » ?

Ben elle a un certain caractère, elle aurait pu avoir un certain caractère... d'un autre côté c'est pas devenu un truc rempli de magasins participatifs, d'ateliers créatifs... elle aurait pu se « boboïser », ou en tout cas prendre cette tournure-là... mais d'un autre côté, elle est quand même sacrément déserte et sacrément délabrée... donc c'est, voilà c'est ce sentiment de « mon Dieu ! »... Celle-ci, ils auraient pu en faire quelque chose de catastrophique... c'est pas devenu « l'endroit rêvé magnifique », donc tant mieux... mais alors, c'est devenu quelque chose de complètement... on sait pas ce qui se passe ici... alors après, y a aussi certains échanges, des gens de l'EPASE qui me parlent des frères Chappes comme étant une des catastrophes stéphanoises, avec le Crêt de Roc... mais je sais pas, cette rue-là, voilà elle a... elle a quelque chose mais pffff !... qu'est-ce que c'est que ce truc ?! C'est fermé, y a pas de vie, en tout cas, l'idée que j'ai de la vie... [...] mais elle est tout de suite identifiable, c'est-à-dire sur la carte, j'irai la pointer, je la connais, je sais où elle est... par rapport à un paquet de rues, ou plus belles ou plus aménagées, ou plus harmonieuses ou moins harmonieuses ou que sais-je encore, mais ça y est, celle-ci elle est rentrée dans la tête... [...]

Alors, qu'est-ce qu'on t'a raconté à l'EPASE sur la rue des frères Chappes ?

Ben que c'était vraiment considéré, non pas comme une artère, mais effectivement une des rues, une des premières rues qu'on prend volontairement, guidé par je ne sais quoi, quand on sort de la gare de Châteaureux... et que, donc, à ce titre-là, elle aurait mérité un traitement particulier, mais pour tout un tas de raisons qui sont propres [...], la mayonnaise entre guillemet n'a jamais pris... c'est-à-dire, dans leurs choix de rachat de foncier ou d'aménagement, de propositions, *et cetera*... voilà, la rue des frères Chappes, c'est une grosse grosse catastrophe quoi... sous-entendu, ça faisait parti pour eux des aménagements ou des opérations qu'il ne fallait pas rater,

437 Une petite ville située à 10 kilomètres de St Étienne.

et que celle-ci a été ratée...

Guillaume L. parle d'une ambiance qui saute aux yeux et au moral. « Ça doit leur faire drôle », « c'est fermé », « sacrément délabré », « y a pas de vie »... Cette rue sécante sur les flancs bas de la colline du Crêt de roc, sépare et relie la partie « centrale » (la rue de la République), et une partie faubourienne qui, malgré sa proximité au centre-ville, reste un quartier populaire. Guillaume décrit précisément ce qui se joue avec ces lieux : la perception d'une qualité « sociale » oscillant entre pauvreté, délabrement, et tranquillité modeste. Il dit ailleurs qu'il associe cet espace à l'avenue Denfert Rochereau, à un tissu urbain fait de petit ateliers porteurs de l'histoire industrielle. La « tonalité » principale reste néanmoins une image dégradée, « catastrophique » pour un touriste dit-il. Pour les urbanistes, il s'agit d'un raté. La rectification, le réaménagement ou le recadrage qui s'imposait n'a pas eu lieu. Suivons les liens que fait Guillaume en parlant de ces lieux. C'est d'abord le choc (« ça doit leur faire sacrément drôle »), choc face à un lieu dégradé. Puis, c'est l'évocation de ce que la rue n'est pas devenue, un lieu « bobo ». Puis, Guillaume envisage une qualité historique et morphologique du tissu urbain, évoquant des ateliers, des cours intérieures. Enfin, c'est la vision d'urbanistes de sa connaissance qui termine l'évocation, à savoir le ratage, la catastrophe. Il y a ici un trouble. Le cadrage habituel de l'urbain, est mis à mal, déplacé. Y a-t-il quelque chose d'« obscène⁴³⁸ » ? On voit dans ces descriptions un doute quant aux caractéristiques des lieux. S'agit-il de lieux paupérisés ou non, d'espace centraux ou faubouriens ? Cette pauvreté est-elle une « misère noire » ou bien seulement une « modestie » ? Ces espaces sont-ils inscrits dans l'intrigue urbaine (historique, urbanistique, sociale), ou bien font-ils exception, sécession ? Sont-ils vraiment sûrs ?

Observons à présent une petite place qui se trouve à proximité, qui rassemble des bars ouvrant le soir et la nuit. Elle est parfois bondée le soir (des bars donnent des concerts), mais la journée, elle est vide la plupart du temps. Voici une description issue de notre carnet de terrain :

Place Jules Guesde. Tout de suite une bonne impression : la hauteur raisonnable des bâtiments qui déclinent des façades lisses (ciment, béton gris, moellons en grès repeints qui s'écaillent, ou qui ne s'écaillent pas, blanc crème, blanc gris, ou bruts, avec les joints redessinés), et le

438 Une étymologie probable serait constituée du préfixe « ob- », « préfixe des mots pour former une idée de position en face, et aussi de renversement » (wiktionary), et du radical « scène ». Le sens pourrait être « confrontation scénique brutale », ou mise sur la scène de ce qui est normalement caché, en coulisse. Le dictionnaire donne « qui offense ouvertement la pudeur dans le domaine de la sexualité », et « qui offense le bon goût, qui est choquant par son caractère inconvenant, son manque de pudeur, sa trivialité, sa crudité » (Cntrl). Ou encore, « « obscène » renvoie à ce qui devrait être « hors de la scène », ce qui ne devrait pas être vu par le grand public pour des raisons de bienséance » (Wikipédia).

dimensionnement de la place, les trottoirs larges et arrondis, les arbres, jeux de lumière (tâches de soleil). Pas mal de passage de voitures, y compris un camion de chantier Colas avec une citerne de goudron. Sortie de l'école 11h30, une majorité de personnes de phénotype maghrébin. Aussi quelques commerces plus branchés avec des petits tags sur les murs. Je suis seul sur la place. Les commerces : une pharmacie, Gan Assurance et placement, Eno Pizza, une épicerie, un magasin sans enseigne – un vieux rideau aux vitres, visiblement un ancien magasin transformé en logement, la vitrine rebouchée par des lamelles en bois, un Tabac presse fermé, « l'Entrepôt café » fermé, « Sporting » ouvert, « Club Spirit » fermé (avec un panneau sur la porte « 17h30 – 1h30 programme mix reggae électro, solidarité enfants Togo »). Des enfants passent. Des supporters croates passent. Je m'attends à croiser G. et R. et leurs enfants. Très calme, pas de bruit autre que les gens qui passent et qui parlent avec les enfants, quand il n'y a pas de voitures. Les arbres sont fins mais assez beaux, avec des formes irrégulières japonisantes. Les gamins piaillent. Je pensais monter à Fourneyron, mais finalement il y a un premier cercle concentrique important autour du centre, formé par la rue jeu de l'arc avec les magasins Mistigriff, Diminutif coiffeur et des locaux associatifs. Les couleurs de la place sont relativement heureuses, avec une enseigne Pelforth rouge et jaune, et une vieille carotte rouge de Tabac. Passage de gamins. J'y suis bien, mais plus j'y reste et moins j'y suis bien. Je suis le seul à être assis, et à ne pas passer. Tous les autres marchent, traversent, voitures comprises. Il y a aussi des Roms qui passent. Des sons de TV (jeu télévisé) me parviennent d'une fenêtre ouverte. Il y a aussi cette façade art déco en angle, belle et simple, avec un *bow window*. Une femme et son enfant arrivent en trottinette et montent à pied la rue Passerat. Il y a une sculpture en acier : arrosoir, citrouille, bêche, bidon d'essence avec des plantes dedans. Au dessus de la croix verte de la pharmacie, une caméra et un panneau « zone vidéo surveillée » sur la façade de l'immeuble années 30. Je perçois une homogénéité étrange, fade et trop diffuse faite d'une teinte gris ocre, notamment dans la rue Passerat. Étrange car semblant homogène bien qu'irrégulière : les gris délavés et écaillés alternent les teintes (rose, beige, vert, blanc). Le bitume gris clair vient faire continuité. Sur la place l'enrobé beige ocre est assez intéressant, il donne sa spatialité à la place et se termine dès qu'on en sort. Un scooter garé sur trottoir et un vélo attaché à l'arbre donnent aussi de la vie à l'endroit. De l'herbe autour des arbres, un dépôt de verre enterré, une poubelle en métal *design* gris mat, un bac congélateur rose de glaces « Carte d'or » sorti devant le Snack. Crissement de pneus : une camionnette qui arrivait à fond et une Clio bleue qui passe doucement, ont manqué de s'emboutir. Bruits de perceuse. 12H : plus de jeunes Blancs, un couple 60 ans, un jeune asiatique. J'entre régler mon café. A l'intérieur, Itélé : « attentat de Magnanville ». Un homme 60 ans, seul, au visage marqué, assis à une table, regarde la télé. Je me dis que dans la partie plus basse de l'attache aux bœufs, il manque vraiment une place, pour poursuivre le premier cercle concentrique autour du centre.

Les variations d'intensité de la vie urbaine, de densité des contacts humains, existent dans toutes les villes – y compris les métropoles. Mais il y a ici l'expérience d'un sentiment ambigu, à la fois agréable et intranquille. Des signes de précarité sont perçus. Une question en creux se pose, celle du cadrage (ou profil) de l'engagement qui a cours ici. Les éléments pertinents pour le définir, ou l'horizon de l'action qu'on peut raisonnablement attendre dans la situation, sont incertains. A-t-on à faire à un quartier pauvre ou seulement modeste ? Est-on dans un faubourg ou dans le centre ? Le lieu est-il dégradé ou entretenu ? Est-on à sa place ou déplacé ? A chaque fois, il y a des indices qui vont dans les deux sens. Les ressources d'attachement coexistent avec des motifs de détachement. On retrouve cette qualité – peut-être essentielle pour saisir cette urbanité – d'un fond immobile, inquiétant *et* attachant. On est inquiet par un vide troublant pour une place urbaine, mais on est

aussi dans un calme au pouvoir rassérénant. Ce « fond immobile » rappelle la campagne mais sans la vie et le mouvement végétal. Il rappelle l'ambiance de village, mais sans la quiétude d'un ordre limité, paisible et ancestral. On peut y voir les indices d'un « ordre » pas si stable, et potentiellement changeant.

On voit que les lieux en eux-mêmes sont travaillés par des réseaux de sens non immédiatement cohérents. Les ordres auxquels appartiennent ces lieux ne sont pas clairs et ambigus. Il semble y avoir plus de cohérence, de continuité, en marchant et donc en reliant différents espaces, que dans les lieux mêmes. Si en un même lieu, la question du cadrage de l'engagement (ou de l'expérience) se pose, c'est que les espaces ne définissent pas en eux-mêmes de scripts bien définis. Ils portent plutôt les traces d'usages nombreux et sédimentés dans le temps, usages et pratiques parfois hétérogènes. Nous constatons un certain ordre lâche, ni strictement pauvre, ni bien entretenu. Peut-être que cette ville permet l'entremêlement d'éléments la plupart du temps séparés – cela pouvant être sa caractéristique principale. Mais faut-il y voir des ordres en lutte (c'est le cas autour du « problème d'image » on l'a vu), un désordre ou bien un ordre tenable ? Peut-être que ce que nous appréhendons ne fait pas « ordre », et qu'il faut donc poursuivre le suivi de l'intrigue qui s'élabore au contact de la ville.

2. Des intrigues attachantes

2.1. Les sentiers de la familiarité personnelle

Christian V. est un homme de 60 ans, employé dans une administration d'État de la ville. Né à dans une ville moyenne de la région, il a fait ses études à Saint-Étienne. Il a ensuite travaillé dans plusieurs villes françaises, puis est revenu, 20 ans plus tard, pour une réinstallation définitive. Avec Christian V., nous avons effectué un « itinéraire » (Petiteau, Renoux, 2012). Pour lui, la ville témoigne d'une jeunesse passée, qu'elle ravive quotidiennement. Ses traversées urbaines matérialisent une mémoire, et attachent le présent à une profondeur de champ temporelle. Dans la marche de Christian V., mémoire et présent se chevauchent. Cette superposition est « heureuse » et donne sens aux lieux présents. La marche de Christian puise dans un réservoir d'images personnelles. Elle montre le travail de cadrage en familiarité qui s'opère avec la ville. Disons que le mille-feuilles des images personnelles ancrées dans la biographie de Christian fabriquent un « fil rouge » permettant un ancrage, par delà les transformations urbaines et les changements temporels.

Donc on va partir de là... on est ici devant le foyer où j'ai résidé dans les deux premières années... quand je suis venu de Mâcon pour étudier à Saint-Étienne... j'avais toujours vécu chez mes parents... j'étais jamais sorti, enfin je sortais, mais je vivais chez les parents... donc là, c'était la première fois que je venais vivre tout seul, pendant la semaine quoi... c'était la première résidence, donc c'est pour ça que ma mère avait choisi un foyer étudiants et jeunes travailleurs, qui était pas trop loin de la fac, et donc c'était ici... donc maintenant c'est devenu une résidence de personnes âgées... Je vais faire le trajet que je faisais pour aller à la fac... alors effectivement, ça fait rien si c'est mélangé dans le temps ? [...] Non mais parce que, quand j'étais en fac, j'avais un pote, et quand il a connu sa copine, c'est moi qui l'ai amené là, et c'était au bout de la rue... enfin tu vois, c'est un peu chargé d'histoire pour moi... C'était en 1974, 75... [...] Je passais par là, la rue Antoine Durafour... donc quand je partais à Mâcon, je prenais le bus en face... y avait un bus qui passait là, le 7, il passe plus là maintenant... mais y avait à l'époque un bus qui allait jusqu'à la gare de Châteaureux, il faisait Bellevue Châteaureux, donc il descendait par là... et il remontait par là, donc quand je venais de Mâcon, je prenais le bus, j'arrivais ici, enfin un peu plus loin, vers la station... ça doit être « les 5 chemins »... seulement à l'époque, Auchan, enfin, le centre commercial, il était pas construit... donc c'était un grand terrain vague en fait, tout ça, ça existait pas... donc, je traversais le terrain vague pour aller en [cours]... c'était une zone complètement...

La trame urbaine passée, d'il y a 40 ans, est encore inscrite dans l'expérience de Christian V.. On peut s'interroger sur le rôle de la mémoire dans la production d'attachement, mais aussi sur l'attention portée à la continuité (spatiale et temporelle) dans cette ville. On sait que les édiles ont parfois la volonté, commandée par la hauteur de leur fonction, de marquer leurs mandats par des

réalisations urbaines importantes. Ces constructions se font parfois contre les routines longuement construites par les habitants (Breviglieri, 2004). Par exemple, le changement des lignes et des numéros de bus (ici évoqués), ou les changements de noms des lieux, sont parfois irrespectueux de cette construction habitante. D'ailleurs, on voit bien que les vieux noms restent parfois en usage longtemps après les changements (par exemple, la place Badouillère, la place Marengo). Certains nouveaux noms ne prennent pas vraiment (comme la place Waldeck-Rousseau qui demeure pour beaucoup la place Saint-Louis), y compris après un changement de fonction radical. Le nouveau parc Sanguedolce bâti sur l'ancien puits de mine Couriot, est souvent appelé le parc Couriot, ou encore « à la mine ». Cette persistance des noms signalent une chose rarement⁴³⁹ prise en compte par les bâtisseurs, la perpétuation des usages, parfois sur la longue durée.

L'espace dont nous parle Christian V. (Centre 2, Tréfilerie), a été démoli et reconstruit presque entièrement entre 1971 et 1975. La ville était, à cette époque, en pleine rénovation⁴⁴⁰.

En fait ils ont démoli la fac de droit, enfin une partie de la fac de droit... et d'ailleurs le... comment... « le bateau renversé » là, il prend appui sur un reste de la fac de droit, la maison blanche... et donc, c'est pour ça que j'habitais là parce que c'était pas loin... j'allais à pied, j'avais pas besoin d'utiliser les transports en commun pour aller en cours donc c'était pratique quoi, c'était une commodité... parce que y avait le resto sur place... à l'époque c'était le resto U qui était à l'ancienne maison de l'université, là... donc on descend là, et on va jusqu'à la deuxième rue à droite, je me rappelle jamais les noms... [...] la cafète a toujours été là, mais c'était pas Casino au début, c'était je m'en rappelle plus, une autre marque... c'est vrai que après mes études, je suis parti à Lyon, et je suis revenu à Saint-Étienne... et quand je suis revenu à Saint-Étienne, je suis souvent revenu à la cafète, là... ces lieux, c'est un quartier que j'ai continué à fréquenter... quand je suis revenu à Saint-Étienne, j'ai habité rue Antoine Durafour, et après, à côté de Centre 2... c'est un des quartiers où j'ai le plus vécu, que je connais le mieux... je suis allé après à la Cotonne, ensuite rue Désirée Claude, rue Antoine Durafour, et je suis allé à Bellevue... donc c'est le quartier où j'ai le plus [vécu]... au début y avait beaucoup moins de commerces, il s'est beaucoup agrandi le centre commercial aussi, et au début c'était pas Auchan, c'était Record je crois ou un truc comme ça...

L'usage des lieux produit des réminiscences. La mémoire de Christian V. s'actualise en temps réel dans la marche. La marche est en ce sens comparable à la parole, c'est un acte qui fait advenir du

439 Les révolutionnaires de tous bords ont tôt fait de changer les noms pour signifier le changement d'Histoire. Mais le nom d'une ville reste – comme l'indique le cas de « Leningrad Saint-Pétersbourg ». Moins radicalement, certains politiques veulent marquer leur temps en inscrivant de nouveaux noms. Si certains changements de noms liés à des changements politiques font sens (l'avenue Pétain devenue avenue de la Libération par exemple), d'autres n'ont pas toujours de raisons d'être. Les catégories et enjeux politico-administratifs ne concordent pas toujours avec les catégories de l'expérience, qui s'avère durables. Le problème est qu'à trop vouloir renommer, un effet de flou advient. Le parc François Mitterrand est parfois aussi appelé la Plaine Achille, la place Jean Jaurès « place Marengo », la place Anatole France « place Badouillère », la place Waldeck-Rousseau « place Saint-Louis » ou encore « place des Nouvelles Galeries ». Il est vrai que l'avenue de la Libération n'a pas ce problème, même si avant de s'appeler Avenue du Maréchal Pétain, elle s'appelait Avenue Félix Faure...

440 Sur l'opération Tréfilerie, cf. note 407, p. 463-64.

sens⁴⁴¹ grâce à son propre élan, en quelque sorte. Christian réalise un décalque assez précis des lieux du passé.

Donc par là, oui, ça a beaucoup changé, y avait la direction de l'enseignement catholique, enfin, à la place de la maison de l'université... et là aussi c'est pareil, ces immeubles n'existaient pas... et puis à la fac, y avait encore l'ancienne caserne, la caserne Rullière en fait, à la place de... vers l'université... donc t'avais la fac de droit, et y avait l'ancienne caserne qui a été démolie depuis, je m'en rappelle plus en quelle année... y avait un café aussi où on allait... mais c'est bien que les lieux se transforment aussi, c'est l'histoire, ça peut pas rester immuable, heureusement d'ailleurs...

Et là c'était quoi alors ?

Ah ben la rue, les rues ont toujours existé, ce qu'il y a, c'est que ça, à la place y avait la direction de l'enseignement catholique... et les maisons arrivaient un peu plus loin...

Elles devaient arriver à peu près sur le trottoir...

Oui, elles arrivaient au trottoir, voilà...

Y avait quand même ces arbres ou pas ?

Ben oui oui, ils les ont pas construit... c'est pas des arbres qui ont 20 ans ça, ça grandit moins vite... parce que l'arbre qu'ils ont mis à côté, au bout de 5 ans, il est comme ça, alors... les arbres ils devaient y être... C'était pas construit comme ça, y avait la fac de droit, tu vois la maison qui reste... y avait un autre bâtiment, y avait les amphes, il en reste un bout de la fac de droit mais bon... mais là, c'était pas construit... y avait pas d'immeuble là, le Crous a été construit après... y avait un grand terrain vague où les étudiants garaient leurs voitures... et là, quand j'étais étudiant c'était pas du tout... les maisons allaient jusqu'au bout, y avait un café, enfin une buvette, vers « Les colonnes » ou un peu plus loin, je me rappelle plus exactement...

C'était des vieux bâtiments là ?

Ouais, c'étaient des très vieux bâtiments...

De deux - trois étages ?

Ouais c'est ça, ouais ouais... ils devaient être là, à la place des « Colonnes », là tu vois... les arbres ils devaient déjà exister... donc c'était là, exactement là où y a « Les Colonnes », c'était « L'Ambiance bar » ça s'appelait, c'était le bar où on venait entre deux cours, où on connaissait la patronne... et quand on attendait nos résultats... on attendait qu'ils les proclament, et puis toujours, y en avait un de nous qui allait voir si c'était affiché, et puis quand c'était affiché, tout le café se vidait... ils proclamaient les résultats, et puis on allait voir après si t'étais admis ou pas... donc j'ai fait pendant 4 ans quoi... la bibliothèque universitaire n'existait pas telle qu'elle est, elle a été agrandie, elle a été inaugurée en 75... après les arbres, y avait des préfabriqués qui sont restés très longtemps, je sais pas combien d'années... je saurais pas dire en quelle année ils ont été démolis... la Maison de l'armée elle existait déjà, donc... la bibliothèque elle a été construite en 75, c'était une bibliothèque très moderne... y a une rue qui a été fermée je crois, alors je me souviens plus... parce que avant, y avait une rue qui arrivait juste sur l'extension de la bibliothèque, t'avais une rue qui arrivait, mais je m'en rappelle plus le nom... mais je me souviens qu'il y avait un garage parce que j'avais amené ma voiture... et la caserne arrivait là... la caserne c'était ça, à la place de l'amphi, ils ont construit l'amphi à la place de la caserne... t'avais le bâtiment si tu veux, tu rentrais, tu traversais la cour et tu rentrais dans le bâtiment...

On sait à quel point la production urbaine moderne a fait l'objet de critiques du fait de son décolllement des trames urbaines existantes (Choay, 2006b ; Panerai et al., 1997). On pense aux espaces périphériques, « colonisés » sur la campagne (selon l'expression urbanistique). Leur

441 Bailly (1992) parle de « la grammaire générative des jambes ».

« prise », leur « inclusion » fait souvent défaut. Comme dit Jean Christophe Bailly, les effets de la table rase, en matière d'urbanisme, s'apparentent aux paysages dévastés par la guerre :

« On le sait, la proposition de raser les villes anciennes en ne conservant que leurs grands monuments, leurs grands signes, a été émise et a figuré, un temps, le maximum d'une architecture intégrale et conquérante. On le sait aussi, ce qui serait venu avec une telle table rase aurait été approximativement ce que la guerre, parfois, a donné : soit l'annihilation, non seulement du passé et le ravalement des signes d'architecture au rang de simples trophée, mais aussi l'annihilation de tout véritable présent et la destruction de cette fluidité avec laquelle le temps, par ricochets, compose avec l'espace. Cette fluidité en effet est composite, elle évolue, elle n'est pas que le temps s'écoulant sur des ruines. On peut changer les pièces du jeu, incruster dans le tissu autant de pièces nouvelles qu'on voudra [...], cela fait partie de la vie d'un tissu, c'est ainsi qu'il respire. » Bailly, 1992, p. 62-63.

On voit à quel point la ville matérielle est support de sens, de mémoire et d'appartenance, à travers une grande quantité de signes. La mémoire de Christian dédouble en quelque sorte les lieux, y maintient des lieux, des traces, et des pratiques disparus. On comprend que les ressorts de la mémoire ne sont pas les lieux seuls, mais bien plutôt les pratiques dont ils ont été le théâtre. L'aspect en transformation et même en chantier de la ville, ressort de ses descriptions.

Alors qu'est-ce que ça t'évoque tout ça là, ces lieux, le fait de revenir ici ?

Ah ben ça me plaît moi... parce que ça m'empêche de... j'ai l'impression que je vieillis pas, ça me rappelle ma...

Qu'est-ce qui te rappelle ta jeunesse ? c'est les immeubles, c'est les lieux, c'est le parcours ?

C'est le parcours en fait... parce que je faisais ce parcours... je faisais pas très attention à tout ce qu'il y avait, mais ça me rappelle ma jeunesse quoi... enfin bon, je peux pas dire que je vis dans le passé, mais je veux dire c'est un peu relié quoi... mais c'est vrai que c'est peut-être rassurant de vivre dans une ville qu'on a connu, c'est peut-être ça... revenir travailler ici, ça me rajeunit, parce que je foule l'endroit vraiment où j'étais quoi... d'ailleurs, y en une, une fois qui est rentrée dans mon bureau pour me demander quelque chose... et je l'ai reconnue moi... elle me dit, « on était pas en fac ensemble ? », je lui dis « si si... »... ça, je trouve ça intéressant parce que, c'est un endroit que j'aimais bien moi...

Le fait que Christian habite toujours dans ce périmètre qu'il a connu il y a 45 ans, semble lui assurer une certaine « sécurité ontologique », à savoir « la confiance de la plupart des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'action sociaux et matériels » (Giddens, cit. in. Hamel, 1997, § 49). On voit que la ville se prête à un agencement, à un réseau complexe faisant intervenir les souvenirs, l'esthétique, la sécurité, l'orientation, l'animation. Les lieux sont d'abord, pour les personnes, un agencement d'éléments mobilisés ponctuellement dans l'expérience. On retrouve Blandine S., notre marcheuse de 35 ans :

Après, je suis très sensible, dans le choix des endroits où je vais... alors, certes, y a la question de sécurité, l'esthétique, puisque je te parlais de la lumière, les arbres – y a toujours des arbres par là où je passe – mais y a aussi beaucoup de choses par rapport aux souvenirs... je m'accroche beaucoup à un lieu parce que ici j'y allais avec une copine, là je te parlais de Vincent – j'ai toujours un petit sourire quand je passe à cet endroit – certains chemins que je faisais avec certaines personnes... et c'est vrai que ça va conditionner aussi mes petits détours, parce que mon chemin pour aller à la fac, c'est pas forcément le plus rapide quoi...

Donc là, ce trajet-là il est lié à des souvenirs, c'est ça ?

Il est lié à des souvenirs... je le faisais pas avant, c'est très lié à Vincent en ce moment... mais quand on s'est rencontré, on se donnait un rendez-vous le matin au début de cette rue, et on remontait ensemble, mais genre à 6h du matin, pour avoir un moment ensemble, et après, lui, il vaquait à [ses occupations] ... Et c'est vrai que, depuis, je fais toujours ce trajet au retour alors qu'avant, quand je rentrais, je rentrais toujours par la Grand'rue. Donc là, ça fait maintenant un an que je reviens toujours par cette rue-là... je pense que c'est quand même un peu lié... Tout comme j'aime bien passer vers le petit square, où il y a la muse là, parce que j'ai une copine qui habitait là et ça me refait penser, et puis il y avait un bar, au pied qui avait des gros coquelicots, je me souviens pas comment il s'appelait, maintenant c'est devenu une agence de vente...

Ouais, le « Meyrieux »...

Ouais... et j'adorai cet endroit, j'ai toujours trouvé super charmant cet endroit, et du coup je repasse là, parce que ça me rappelle des souvenirs, qui me font un sourire le matin, qui me donnent la pêche...

Mais du coup, t'as peut-être, on a peut-être aussi, des souvenirs négatifs...

Je passe plus du tout rue de la République, mais vraiment. C'est peut-être aussi pour ça que je le croise pas maintenant, mais j'y passe pas... j'ai même tendance à contourner, voilà. Et je pratiquais beaucoup le petit le square Hauptmann là, et j'y vais plus du tout... j'allais souvent lire à cet endroit là, j'aime bien... tu vois, j'ai envie d'être en ville, mais j'ai besoin d'être dehors pour lire... et c'est plus dans ces endroits que je vais, effectivement...

C'est intéressant... est-ce que tu crois que dans d'autres villes, comme à Paris, où tu avais peut-être moins de souvenirs ou moins d'usages... est-ce que tu crois que c'était si différencié [au niveau] [d]es lieux ?

J'avais des trajets que j'ai encore... mais autant tu vois, là, je te parle, y a des choses, y a le trajet que j'ai envie de faire, et puis y a la contingence sécurité qui va faire que je vais peut-être dévier ou machin et tout... qu'à Paris c'est pas la contingence sécurité qui va jouer pour moi, c'est le côté pratique « mémoriser le trajet », parce que je me perds tout le temps à Paris... et donc c'est ça qui va faire que je vais plébisciter cette rue-là, parce que je sais où elle débouche, tu vois, y a un côté pragmatique que j'applique pas forcément ici... [...]

Après, y a un petit endroit particulier, mais bon ça c'est perso, c'est le petit truc avec les coquelicots, je sais pas si t'as déjà vu ça ?

Non... Y a un massif de fleur avec des coquelicots ?

Nooon ! Y a un petit banc-coquelicot

Avec une décoration...

Voilà... et qui est un endroit où je suis restée presque 4 heures à discuter avec Vincent la première fois où on s'est vu... et on est resté 4 heures pendant la nuit ici, assis sur ce truc à discuter... donc je l'avais repéré, j'ai toujours repéré ce petit module, je l'ai toujours trouvé super sympa, parce que je trouve qu'il apporte quelque chose à cet espace... en plus maintenant, il y a ce côté un peu émotionnel qui ressort... Mais ouais, moi je le trouve... il est à la fois discret et un peu « peps »...

Des situations passées jalonnent les lieux urbains et leur donnent une tonalité affective. Les lieux prennent sens à travers une diversité d'éléments, dont font partie des souvenirs personnels, des

souvenirs liés à des amitiés et des amours. Cela dessine des réseaux innombrables et singuliers dont la ville est le canevas. Ces traces affectives sont importantes au point de présider au choix d'un trajet : « ça va conditionner aussi mes petits détours, parce que mon chemin pour aller à la fac, c'est pas forcément le plus rapide quoi... » Et on a vu avec Christian V., la persistance et la vivacité de souvenirs de 40 ans. Une ville vécue produit donc des attachements intimes, singuliers, liés à des lieux bien précis, des détails, des situations heureuses ou malheureuses, parfois anciennes. Retrouvons Sylvie T., une femme de 41 ans. Elle a grandi dans cette ville et même dans le quartier qu'elle habite toujours, autour du cours Fauriel. Elle a 41 ans. Après des études de langue et une période passée à l'étranger, elle est aujourd'hui en recherche d'emploi dans la région.

Aujourd'hui tu m'as demandé de faire un petit parcours... en fait je vais le thématiser moi-même, parce que je crois que je suis aller libre, et j'ai envie de donner un peu un thème... je dirais « des endroits qui m'attirent potentiellement » aujourd'hui (rire)... « attractifs potentiellement » ça veut dire que j'y vais pas forcément, mais en tout cas j'y trouve un intérêt potentiel... donc on est place Grenette, et je m'aperçois qu'elle a vachement changée, donc c'est pour dire que j'y vais pas particulièrement souvent... ça fait longtemps que j'y suis pas passé, donc moi je découvre en fait là que y a un peu d'activité... et donc qu'est-ce qu'il y a ? Y a un restaurant, une épicerie fine que je connaissais pas, donc apparemment italien, produits italiens... moi, avant, cette place, j'y allais souvent parce que je passais par la place du Peuple qui est à côté, pour fuir un peu les voitures *et cetera*... parce que c'est vrai que avant, le centre-ville il était accessible aux véhicules... je passais par la petite rue, rue Mercière ouais... et ça m'arrivait d'aller au café...

Au bar de la marine ?

Voilà, au bar de la marine... pourquoi ? parce que les conso, c'était pas très cher (rire)... et puis que y avait beaucoup moins de terrasses, je crois aussi, à l'époque où j'y allais, voilà... et ça m'arrivait de venir manger à un restaurant qui se trouve ici, qui faisait aussi des choses bon marché en soirée, voilà... bon, ça, ça remonte... et voilà, je découvre que la poissonnerie il fait traiteur maintenant donc, sympa, à voir, à découvrir... je savais que potentiellement ça pouvait m'attirer de revenir ici (rire)

C'est des souvenirs d'ambiances particulières... c'était associé à des choses ?

Oui... ça va se répéter, bah c'est mes vingt ans hein... mais même avant... par exemple, là où y a le tabac, là, accroché au mur, en fait y a des locaux qui appartiennent au propriétaire du bar de la marine... et je me rappelle qu'on avait fait une exposition lors d'une fête de la musique avec des amis, on avait exploité l'endroit, le propriétaire avait été d'accord, donc on avait affiché une grande banderole sur le balcon, là, et c'était moi qui l'avait faite... c'est associé par exemple à ce souvenir très précis, et y avait des amis aussi, qui jouaient donc sur la place pour la fête de la musique ouais... je crois que c'était les « Dandy freaks » voilà... écoute sinon, des petits souvenirs mais pas avec forcément super d'intérêt, là, y un magasin de jouets, j'avais acheté une babilole pour ma nièce, ça m'est arrivé de y aller... donc ça fait déjà un petit moment qu'il est là ce magasin, voilà, et puis... c'est central et puis en même temps c'est pas trop loin de mon quartier non plus, voilà...

Tu trouvais ça un petit peu, comment dire... protégé par rapport à la circulation ? Pourtant y a la rue de la résistance...

Ben par rapport, oui la rue de la résistance elle est fréquentée mais... en fait je pense que y avait beaucoup moins de terrasses intéressantes au niveau luminosité à l'époque, parce que y avait pas encore toute la place euh... déjà, la place Marengo et la place de l'Hôtel de ville, y avait pratiquement pas de cafés... enfin y avait pratiquement pas de terrasses... et c'était plus cher, donc là le tarif des conso était plus abordable, voilà... Donc on va remonter... alors je pense que

tous les lieux où on va passer, ce sont des endroits où je pourrais m'y retrouver avec des amis, je m'y sentirais à l'aise, je m'y sentirais bien... ça n'a pas fondamentalement changé quoi... et puis je pense que c'est la taille de la place aussi qui m'attire hein, parce que je vais t'amener aussi à un autre endroit, c'est un peu pareil, c'est pas les grandes places de centre-ville, c'est des endroits un peu plus intimiste peut-être, j'en sais rien...

On perçoit à nouveau l'entrelacement des raisons de l'attachement aux lieux. Ici, des « souvenirs bien précis » sont évoqués, liés « aux vingt ans ». Souvenirs d'il y a une vingtaine d'années donc, mais qui conditionne l'aisance et « l'attractivité potentielle » des lieux au présent. La trame de l'attachement a donc aussi à faire avec la mémoire. Pourtant, d'autres raisons sont données à l'usage de ces lieux en particulier – le tarif moins élevé des consommations, le fait d'être à l'écart de la circulation automobile. Elle signale d'ailleurs son goût pour les endroits un peu « intimistes », « pas les grandes places du centre-ville ». La place Grenette fait bien partie du centre-ville, mais c'est une petite place, à l'écart, qui a une ambiance plus calme, qui garde une tonalité faubourienne peut-être. En tout cas, elle n'est pas traversée et occupée par une masse très importante de personnes. Les affects, même passés, demeurent actifs au présent. Ils traversent le temps, sont intimes et collectifs. Même si les lieux en question n'ont pas été traversés depuis longtemps par Sylvie T., ils demeurent chargés d'un potentiel d'aisance. Les interactions passées sont bien actives dans l'attachement aux lieux, comme le dit Melinda Milligan (1998).

2.2. « Le sens du calme »⁴⁴²

La quiétude excessive est l'une des premières choses que nous avons relevé dans cette enquête, en nous demandant comment faire avec ce calme à la fois dérangeant et accueillant. Nous allons voir que ce calme faubourien est une « ligne d'intérêt » qui traverse la ville, et en ce sens, c'est une de ses trames les plus constantes. Quel est son contenu significatif, comment s'y relier concrètement ? Une observation personnelle effectuée sur les flancs de la colline du Crêt de Roc, permet de comprendre que l'ambivalence récurrente entre ville et faubourg, aiguise l'enjeu d'un cadrage de l'engagement. En pratique, il est très courant d'effectuer une petite enquête sur ce que nous réservent les situations, sur la configuration des lieux, cela nous permettant d'y prendre place plus facilement.

En marchant sur les pentes de la colline du Crêt de roc (rue raisin), goûtant l'ambiance tranquille

442 Nous reprenons le beau titre de Yannick Haenel (2012).

faite de rares sons provenant des intérieurs, je vois un arbre surgir par-dessus le muret d'un jardin (peut-être un lilas). A ce moment, je me dis « Ah, ce que je l'aime cette ville ! » Curieuse déclaration de tendresse à cette ville. Si l'émergence de cet arbre, par-dessus un muret, est un petit événement heureux comme est capable d'en produire une ville, pourquoi cette joie soudaine ? Je crois que le plaisir vient de la résolution d'une ambivalence malaisée. L'aspect indécis entre ville et village produit une étrangeté, et induit un doute sur l'engagement à produire. Si je sais bien que je suis en ville (la densité urbaine me le confirme), l'ambiance sonore et le calme penche plutôt vers un environnement villageois. C'est précisément de cela dont l'arbuste par-dessus le muret est l'indice : il ancre (et cadre) la situation dans un registre « villageois », ou faubourien. Ce quartier peut être apprécié comme un village.

On a ici une expérience quasi « épiphanique », accomplie par un affect (Dewey, 2005a ; Quéré, 2021). La situation devient familière et plaisante, à partir du moment où l'ambiguïté est levée. Cela va dans le sens de la conception goffmanienne de l'aisance comme discernement du pertinent et du fortuit. L'arbre désigne l'espace tranquille et résidentiel du faubourg. Le recadrage que nous effectuons (dans cette perspective associée au calme des espaces domestiques), rassérène immédiatement l'horizon de l'expérience. Le cadrage de la ville dans une perspective faubourienne procure ici satisfaction et apaisement. Une familiarité apparaît soudainement aussi – nous avons passé notre enfance sur une des collines de la ville. En tout cas, c'est une dimension familière et domestique qui émerge, avec l'arbre, le muret et le jardin. Une marcheuse enquêtée nous dira d'ailleurs le plaisir qu'elle a à voir les monts du Pilat à l'horizon, lorsqu'elle est sur la Grand'rue.

Les faubourgs ne sont pas seulement porteurs d'une perspective trouble, pauvre et inquiétante. Ils représentent aussi une mise à distance de la ville, un monde tranquille et en retrait de l'agitation, dans lequel s'épanouissent les mondes domestiques. Entre « ville et campagne », les faubourgs préfigurent les actuels lotissements pavillonnaires (en plus urbains cependant). Lieux tournés vers les mondes privés et familiaux, ce sont des lieux essentiellement calmes. L'animation urbaine et sa frénésie sont souvent valorisées, mais un habiter de qualité s'épanouit souvent dans des espaces calmes et à l'écart. D'autres perspectives de vies sont associées à ces endroits. Ce ne sont pas des univers productifs (de richesses) en tant que tels, ni de production ni de consommation.

Cette tranquillité n'est pas circonscrite aux espaces à l'écart du centre, mais elle irrigue la ville en elle-même. C'est du moins ce que nous dit une étudiante en architecture, ayant fait un stage à Saint-Étienne :

D'accord. Et en termes d'interaction, est-ce que vous avez eu des interactions un petit peu avec des passants ou des ressentis avec ces interactions ?

Bah c'est vrai que pour une Parisienne, j'ai l'impression que les gens ont plus le temps. Que là,

on ressent pas de stress dans la vie des gens, enfin, en tout cas pas en extérieur...
C'est quelque chose qui vous est agréable, cette lenteur ? Vous diriez que c'est une lenteur ?
 Non. Je dirais pas que c'est une lenteur, c'est un rythme normal.
Un rythme normal...
 Oui, je pense.
Et vous trouvez ça agréable ou pas ?
 Oui. Oui, oui, je trouve ça agréable [...]. Il y a un jour où j'étais en retard, j'ai dû courir, *et cetera*, je sentais que j'étais vraiment en décalage par rapport au rythme. Et c'est pas quelque chose que je ressens à Paris, parce qu'à Paris, beaucoup plus de gens sont pressés. Et voilà, même, ben tout à l'heure, il y avait un problème avec le tram, j'attendais le tram et je voyais les gens autour qui attendaient. Ils avaient pas l'air... ils s'impatientaient un peu, mais enfin, c'était pas choquant, ça les dérangeait un peu, mais ils étaient pas révoltés...
Et est-ce que du coup, cette absence de densité, cette absence de stress, vous la voyez aussi d'un côté négatif ?
 Euh... non, pas particulièrement...
Par exemple, quand vous habitez ici [...] est-ce que vous en profitez de ce calme, peut-être ?
 Oui... Bah, je pense qu'il était agréable, mais je sais pas si sur un plus long terme ça m'aurait convenu, voilà.

Ce calme n'est pas perçu négativement par cette jeune femme, il est perçu comme un rythme de vie normal, plus normal qu'à Paris. Il y a, dans cette ville, une certaine qualité d'expérience, qui vient contrebalancer l'image négative dont elle souffre. Cette qualité se trouve dans les faubourgs, mais aussi dans la ville – la distinction entre les deux étant précisément problématique. Le calme et le rythme tranquille peuvent prendre une tonalité inquiétante, voire dangereuse, associée à l'abandon et à la pauvreté. Mais à certains moments et en certains lieux, quand les indices de dégradation ne sont pas trop importants, c'est une qualité associée à un rythme de vie normal, à une ambiance agréable. La ville est ici valorisée au travers de qualités plus faubouriennes que vraiment urbaines.

Nous retrouvons Sylvie T.. Elle nous parle d'un passage – déjà évoqué par Hakim B.. Elle parle d'un sentiment de protection dans cette rue étroite, presque sans circulation automobile, typiquement faubourienne.

C'était toujours ce fameux « passage » pour descendre au centre ville [passage Crozet Fourneyron]...
Tu passais tout le temps par là ?
 Ouais, alors pourquoi là ? parce que, un : y a très peu de voitures qui circulent, toujours, mais surtout, y avait des espèces de poèmes qui étaient écrits sur les murs... j'aimerais bien en retrouver un...
Des poèmes tu veux dire, des graffitis ?
 Euh c'était plutôt de la poésie...
Ouais mais je veux dire, c'était peint sur les murs ?
 C'était peint sur les murs ouais... tu vois là je pense que là, y a une trace, à mon avis, ça a été recouvert... mais c'était très poétique...
Comment tu le sens là cet endroit... tu sens quelque chose de particulier ?

Ben pour moi... c'est aller vers l'amusement, le divertissement, l'effervescence de la ville... parce que j'habite un quartier, j'habitais un quartier qui est un peu excentré... donc on est toujours dans la rue Crozet Fourneyron, et on est à 5 à 10 minutes à pied de là où j'habitais... donc je pense que le sentiment de sécurité vient aussi de cette rapidité à pouvoir rentrer chez soi, pas forcément accompagnée... et voilà, je suis passé souvent toute seule dans cette rue, en me sentant complètement...

La nuit ?

Oui la nuit la nuit, ouais bien sûr ouais ouais...

C'est calme aussi... ce calme tu le perçois...

Ah oui oui, moi je le perçois... c'est, bon, malgré qu'on entende le bruit des voitures, on se dit...

Tu le trouves comment ce calme ?

Moi je le trouve protecteur... je le trouve...

Tu saurais dire pourquoi ? pourtant y a des endroits où ça peut être trop calme, et ça peut être un peu inquiétant... là non c'est... tu trouves pas que c'est inquiétant...

Non... non non... c'est trop familier et comment dire... je pense que si je devais crier dans cette rue, y aurait plus d'une personne à pouvoir m'entendre, si il m'arrivait quelque chose... bon, y a pas mal d'habitations, et puis y a des passages, deux gros passages pas très loin...

T'y penses à des choses comme ça ?

Moi j'y pensais à l'époque, je me disais, de toute façon y a la rue qui est là... si y a quelque chose, je peux courir 30 mètres... et là, on est au milieu de la rue, et de l'autre côté si il faut courir 70 mètres, c'est pareil quoi... tu vois... et puis y avait ces poèmes sur les murs qui me rassuraient aussi... et là, on est en parallèle pratiquement à la rue Antoine Durafour, et j'ai pas ce sentiment de sécurité dans une rue qui pourtant est beaucoup plus fréquentée...

Tu veux dire ?

Ben je me sens plus protégée dans cette petite ruelle, qui n'est pas très fréquentée, que là où y a du monde à côté... j'aurais pu choisir le parcours à côté... alors je me retourne pour voir si y a plus une trace de ces poèmes... ben c'est bien dommage... il devait y en avoir 4 ou 5... c'était des phrases en fait, écrites couleurs pastelles je me rappelle, ou en rose ou en bleu pastel...

La rue est chargée de souvenirs et d'usages passés. Mais elle forme un environnement où Sylvie T. s'est toujours sentie protégée, alors que la rue est la plupart du temps déserte. Elle parle de « calme protecteur » et d'un « sentiment de sécurité » qu'elle estime liée à une familiarité, à une relative proximité avec le chez-soi. Dans la rue Durafour, passante, elle n'aurait pas ce même sentiment de sécurité. Elle a d'ailleurs réfléchi à la question. La faible longueur de la rue, l'estimation d'une attention proximale latente (du voisinage), qui pourrait être activée en cas de danger, contribue à ce sentiment, qui n'est pas seulement de sécurité mais d'aisance. Elle y cherche d'ailleurs les traces de poèmes inscrits sur les murs, autres signes d'une familiarité bienveillante.

3. Ressources et attachements faubouriens

Nous avons identifié certaines tensions qui ont lieu dans l'usage de la ville centre. Nous allons voir que les faubourgs font, selon nos enquêtés, l'objet d'usages plus apaisés. Les rapports avec les personnes n'y sont quasiment pas évoqués. Ce sont les rapports aux lieux qui sont au centre de l'expérience. Voyons maintenant en quoi consiste précisément ces attachements aux faubourgs et au calme, comment ils fonctionnent en pratique.

3.1. Les rapports au « paysage »

Une marcheuse-commentatrice, Johanna H., nous dit comment l'image qu'elle se faisait de la ville à son arrivée, a changé. L'image d'une ville grise, sombre, désagréable et inconmode est révoquée, dans l'expérience piétonne d'un lieu faubourien, doté de qualités paysagères :

Moi, étant pas de la ville, je venais, je faisais que passer à Sainté, je passais à Châteaucieux, je m'arrêtais pas, les rares fois où je passais dans St Étienne, ça me paraissait très compliqué, très merdique, impossible de circuler, de s'y retrouver, et puis... y a quelques années j'ai dû venir pour du boulot sur Sainté, passer une journée... j'arrivais de Montbrison, et je suis descendue à la gare du Clapier. Et c'est vraiment le premier point d'entrée que j'ai eu, moi, sur la ville de St Étienne et qui m'a aussi fait changer un peu d'avis sur la ville. [...] j'étais un peu flippée en me disant « ça va être très compliqué, je vais pas m'y retrouver, c'est merdique », et puis en fait non, ça s'est bien passé... (rire) [...] moi j'avais des expériences de St Étienne en voiture, où pour circuler ça me paraissait toujours très compliqué, il fallait toujours tourner moult fois pour arriver au bon endroit... Et puis c'était pas une ville, si tu veux, qui me parlait. Même en étant de Valence, je venais pas à St Étienne. Ou alors on allait à Centre 2, et jamais dans la ville quoi... [...] [Donc] j'étais passée par là... même si y a le boulevard et que c'est pas super agréable de circuler le long du boulevard, c'était plus simple de passer par là que de passer dans les petites rues, de faire des tours... [...] après, y a le musée de la mine qui est en face, y a un coin de verdure, c'est assez aéré, c'est pas le pire endroit de St Étienne quand même quoi ! [...] Ah c'est super vert quand même ! Enfin tu vois, y a des espaces verts, y a des arbres... t'es en ville mais t'as pas l'impression d'être vraiment dans un centre ville étouffant... [...] Moi je me souviens d'avoir été étonnée, tu vois, c'était un espèce d'étonnement, par rapport à un préjugé de St Étienne, de me dire voilà, je vais arriver, la ville ça va être que des petites rues étroites, ça va être gris, ça va être sombre, et puis en fait je suis arrivée par là, sur un grand boulevard hyper dégagé, avec de la verdure, ça correspondait pas tout à fait à l'image que j'attendais... Non, je trouve le coin sympa quand même...

Johanna s'attendait à des problèmes et complications liés à une expérience automobile de la ville, ainsi qu'à une image sombre et grise. Elle est surprise dans son expérience piétonnière, car celle-ci s'avère positive, contre toute attente. Un autre horizon se déploie au contact de l'espace faubourien.

Il s'agit ici du « boulevard urbain » dans le quartier paupérisé de Courriot – Tarentaize, dont nous avons vu la caractéristique populaire et l'aspect dégradé. La mise en rapport avec « le paysage » produit une expérience agréable. Le « recadrage » dans une expérience accomplie dont nous parle Johanna, se fait sur un axe routier ouvert, avec des vues sur l'horizon, des espaces verts proches et lointains. Sont ainsi mis à distance les clichés du sombre, du sale et du serré.

Les espaces urbains sont l'objet de rapports, par l'intermédiaire desquels du sens émerge. L'état dégradé de certains lieux renvoie à une perte de commodité, d'équipement, de repère. On peut éventuellement s'y tenir sur ses gardes, ou être dérouté (« qu'est-ce que c'est que ce truc ?! » disait Guillaume à propos de la rue des frères Chappe). Les lieux conservent les traces de leurs usages, de leurs entretiens, et traduisent un « état » localisé des rapports sociaux. Mais, pour reprendre l'expression de l'architecte Dominique Vigier⁴⁴³, « retrouver le paysage sous la ville » reconfigure l'expérience vers un accomplissement esthétique. S'agit-il d'un lien à l'originnaire qui reconnecte à une dimension essentielle (pré-réflexive, sensible, phénoménologique) ? En tout cas, l'espace naturel simplifie le processus de cadrage par rapport à l'espace urbain⁴⁴⁴. « L'étendue sous la ville » n'est pas en contradiction avec la ville, elle est au contraire son sol, son sous-bassement. A ce titre, c'est toujours une trame disponible de sens et d'orientation dans la ville. Le fond de la ville reste et demeure cette « étendue ». On voit que la trame paysagère ou naturelle, constitue une ressource d'attachement dans la ville, dont nous allons voir qu'elle est effective.

3.2. Des attachements faubouriens en intrigue.

Voyons maintenant une marche à plusieurs, que nous avons faite avec des personnes proches. Elle montre clairement qu'une diversité d'éléments urbains se combinent pour produire une intrigue

443 Dominique Vigier dirige une agence d'architecture qui construit essentiellement dans la région. Il est aussi enseignant à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Saint-Étienne.

444 L'altération d'un environnement construit laisse souvent affleurer son substrat, l'environnement naturel. Cela a quelque chose de réjouissant car la valuation de l'engagement que nous impose la ville, s'en trouve simplifié. Dans un environnement « naturel » les limites entre milieux sont moins nombreuses (pour l'humain), et les recadrages moins fréquents. Les paysagistes Alexandre Chemetoff et Michel Corajoud ont conçu, dans cette ville, des espaces mettant en valeur ce couplage étrange entre le « dégradé », les traces et la reconquête de la nature. Nous y voyons un agencement particulièrement pertinent car il ouvre une perspective qui manque à cette ville, celle d'un espace ni neuf ni dégradé, mais soucieux de sa mémoire. Cet équilibre (que l'on trouve par exemple à Leipzig – autre ville post industrielle européenne) est en effet détruit par les espaces du progrès (et ses fonctions commerciales ou productives). Mais inversement, il est aussi détruit par le mauvais entretien et la négligence, aboutissant à une perspective peu engageante et mal habitable.

suffisamment riche, et une expérience suffisamment accomplie. Notons que cette marche a lieu sur la colline de Villebœuf, dans une partie faubourienne⁴⁴⁵ donc. Il s'agit de l'une des premières marches commentées que nous avons effectuée pour tester le dispositif. Nous avons marché aux alentours de l'habitation d'Aline V., la personne principalement enquêtée. Des personnes qui nous accompagnaient ont pris part aux commentaires. Le trajet s'est fait sur le versant Nord-Ouest de la colline de Villebœuf, un jour d'hiver froid et ensoleillé (le dimanche 11 décembre 2016). Les éléments commentés sont ordinaires et peuvent paraître banals. Mais cela montre bien les ressorts de l'attachement ordinaire à ces lieux.

C'est un quartier un peu populaire quoi, enfin des immeubles relativement... enfin en pierre, tu vois, assez typiques de la région, avec des jardins devant, tu sais en flanc de colline, qui descend, et qui est exposé sud, sud ouest... Bon, y a un peu tous les styles, c'est un peu disparate, mais j'aime bien, y a toujours quelque chose d'intéressant à regarder... y a un peu tous les styles [...] Ben ça, c'est art déco, tu vois, c'est intéressant à regarder, avec la frise, tu vois... *Ah ouais, j'avais pas vu celui-là, c'est joli... avec ses balcons arrondis...*

L'architecture participe de « l'attachement » aux lieux. Nous retrouvons de façon récurrente la forme disparate du collage ou patchwork, caractéristique de cette ville, mais aussi de cette cité. Lors de la marche nous avons demandé à Aline à un moment : « Et là, ça passe ? » Cela signale la particularité d'un espace fait de « traverses », de chemins et passages, dans lequel le choix d'un itinéraire et la possibilité de bifurquer sont centraux. Cet espace se situe en bordure de ville, « bord⁴⁴⁶ » constituant un élément fondamental de cette « ville-faubourg » (Merriman, 1994). Julien Gracq (1985) évoque avec justesse, le territoire des bords de la ville de Nantes :

L'image de Nantes qui lève spontanément dans mon esprit est restée [...], non pas celle d'un labyrinthe de rues centrales d'où l'on ne s'évade qu'épisodiquement, mais plutôt celle d'un nœud mal serré de radiales divergentes, au long desquelles le fluide urbain fuit et se dilue dans la campagne comme l'électricité fuit par les pointes. Je me suis trouvé par là peut-être plus sensibilisé que d'autres à toutes les lisières où le tissu urbain se démaille et s'effiloche, sans pourtant qu'on l'ait tout à fait quitté pour la campagne, et il m'arrive quelque fois de penser [...] que ce goût pour les zones bordières a gagné chez moi par la suite de proche en proche, par un jeu d'analogies, dans des domaines inattendus, de tonalités sensiblement plus sombres : de la lisière à la frontière, pour l'imagination, il n'y a qu'un pas. Chaque fois en tout cas que je relis le poème de Rimbaud cité déjà ("La ville avec ses fumées et ses bruits de métier nous poursuivait par les chemins...") je retrouve le sentiment doux-amer – que le rêve bien souvent nous restitue, mais que je vivais alors familièrement – d'une dérive engourdie,

445 Les principaux « faubourgs » sont les anciennes communes de Montaud, Beaubrun, Valbenoîte et Outre-furan, rattachées à la ville en 1855. Outre-furan s'étendait de Villebœuf au Soleil et à Monthieu.

446 Rappelons qu'en anglais, le mot *border* sert à désigner la frontière.

frileuse, le long d'un vaste corps vivant dont on perçoit la respiration toute proche, mais qu'un sort malin empêche de rejoindre. C'est sur ces glacis atones, peu à peu gagnés par le silence et par une sorte de catalepsie, que la ville, ressentie grâce au recul dans son immensité, devient une hantise, à la manière d'une bête géante et tapie dont on ne percevrait que le souffle. » Gracq, 1985, p. 43-44⁴⁴⁷.

L'intérêt que nous éprouvons en marchant ne se limite pas aux détails architecturaux. L'enquête ordinaire sur l'entourage identifie des formes reconnaissables, parfois récurrentes, comme les jardins, les murets, les parcs. Nous sommes sur une colline et les collines comportent souvent ici des institutions éducatives et médico-sociales. Sur les collines de Villebœuf, des Pères, de Montferré, de Montaud et de la Vivaraize, des institutions médico-sociales, éducatives parfois religieuses prennent place, à l'écart de l'agitation industrielle et urbaine⁴⁴⁸.

Et donc ça, c'est tout St Michel, ça ?

Ouais c'est St Michel...

C'est énorme !

Ouais c'est grand, y a un grand parc... [...] C'est un ancien collège de Jésuites...

D'autres éléments focalisent l'intérêt dans cette marche. Les éclaircies, ou comme nous l'a dit une enquêtée, les « moments-lumière », les vues sur l'horizon, ainsi que des éléments de l'art urbain, entrent dans cette collecte ordinaire. Ces différents « éléments » sont mobilisés pêle-mêle dans la marche. Ils semblent constituer à ce titre des supports d'attachement, comme si l'espace public de la rue avait cette fonction essentielle de nous mettre en rapport avec d'autres choses – si ce n'est d'autres gens. Comme dit Allan B. Jacobs :

« Streets are more than public utilities, more than mere traffic conduits, more than the equivalent of water lines and sewers and electric cables, more than linear physical spaces that permit people and goods to get from here to here. [...] Streets shape the form and confort of urban communities. Their sizes and arrangements give or deny light and shade. They may focus attention and activities on one or many centers, at the edges, along a line, or they may

447 Et ailleurs : « J'ai aimé retrouver dans ce parc de Hampstead, et dans le chien-et-loup de ces rendez-vous clandestins des soirs d'été, l'image d'une glissade progressive hors des sentiers frayés, le désordre excitant qui gagne un paysage quand il échappe peu à peu à toute spécification trop claire. Quand il couvre, et autorise en même temps, des écarts plus libres dans les allures des promeneurs. Et le nom de terrains vagues, que j'ai ailleurs salué, recouvre ici pour moi un désir en même temps qu'une image élue : la confusion qui embrume par places ces lisières des villes en fait des espaces de rêve en même temps que des zones de libre vagabondage. Ces terrains vagues où, si la liberté de parcours nous restait mesurée, rien du moins ne venait contraindre l'imagination, s'appelaient pour moi à Nantes le Petit Port, la Colinière, le parc de Procé. » p. 62-63.

448 Citons l'institution pour personnes en situation de handicap Chantespoir sur Montferré, le CDAT et le centre Sainte Elizabeth pour personnes âgées sur la colline des Pères, la maison de retraite Saint Vincent de Paul à Montaud, l'institut médico-pédagogique Chantalouette sur la Vivaraize.

simply direct one's attention to nothing in particular. » Jacobs, 1993, p. 23.

Le trajet rassemble des éléments de différentes natures, qui ont en commun de donner une qualité particulière d'expérience. Ici l'expérience est essentiellement esthétique. Mais c'est plus qu'un simple agrément récréatif, puisque c'est par ces médiateurs que l'attachement aux lieux et au moment se produit.

Aline : Ben ça se couvre un peu... tout à l'heure y avait plus de soleil...

Sylvie : C'est dégagé... on voit les crassiers...

Evelyne : Ah un chien... deux chiens !

Aline : C'est une statue de... ouais des chiens... Des chiens, des lévriers, je sais pas... elle est bien abîmée hein... [...]

Enquêteur : *Oui, on voit le Guizay...*

A. : C'est du houx ça ?

E. : Oui, il doit être ornemental... il est bicolore...

A. : C'est joli hein...

L'attention se focalise sur différents objets. Les buissons (« houx ornemental ») sont pris en compte. L'horizon s'invite également. Tout compte-t-il vraiment ? A partir du moment où il contribue au cadrage de l'expérience, chaque élément est à considérer, dans une collection plus vaste qu'il forme avec d'autres éléments. On voit qu'un aspect mal entretenu, la statue « abîmée », est présent ici. L'altération de cet objet signale un entretien qui n'est pas strict, un délaissement limité ici à cette statue, mais qui prend d'autres proportions dans les quartiers plus pauvres. La dégradation matérielle, lorsqu'elle est tempérée, cadrée et contrôlée, n'a pas la signification négative qu'elle prend dans les quartiers dégradés. C'est même le devenir « normal » des objets et matières que de s'altérer⁴⁴⁹. Cela convoque aussi un imaginaire de l'écart, du calme, qui peut être valorisé⁴⁵⁰, en tout cas pour des lieux délaissés et des formes de « pauvreté légère » qui gardent un certain maintien.

Évelyne : C'est vert quand même là...

Enquêteur : *Ouais... ouais c'est bien, c'est calme, mais c'est vrai que ces parkings là, ça sert juste pour les soirées, sinon ils sont vides... ils servent aux auto école, je m'en rappelle, avec l'auto école on venait faire des tours ici...*

449 Les « lieux modestes » sont de ces « agencements » dont les caractérisation et représentation sont rares. Peut-être ne sont-ils pas porteurs économiquement et politiquement, mais ils renvoient à des formes d'habitabilité qui échappent en partie (qui demeurent à l'écart) aux exigences de progrès et de croissance. De nombreux « villages sans qualités » possèdent cette caractéristique d'espaces accessibles aux marques du temps et aux intrigues ordinaires. La photographie est toujours beaucoup mieux équipée pour dire ces agencements complexes, moyens et ordinaires. Signalons par exemple, le travail de Thibaut Cuisset (2007), sur le paysage contemporain de l'Hérault.

450 Pauvreté se dit aussi dénuement. Agamben (2015) montre la symbolique « glorieuse » associée à la pauvreté et au dénuement dans la culture chrétienne, et la « puissance destituante » qu'ils possèdent.

Aline : et y a des voitures de fonction... les gens ils garent...

Enquêteur : *ah ouais, sinon c'est bien vide... par contre c'est vrai que la vue là, ça a l'air d'être quelque chose hein... et là on marche en plein au milieu de la rue, enfin de la route, et on est pas embêté hein... en fait c'est une route qui relie deux parking là... non ?*

Sylvie: Ben non, parce que ça va jusqu'à Fourneyron là, ça redescend, la route... c'est une vraie route mais...

Enquêteur : *Ah ouais c'est une vraie route... mais qui dessert pas d'habitation donc..*

S. : ah par contre, y a quelques quelques déchets... les mecs qui viennent bouffer leur Quick là, sur le parking...

Enquêteur : *Ouais... les bouteilles tout ça...*

S. : et qui les balancent dans l'herbe...

A. : Ouais, c'est incroyable quand même ce manque de civisme...

Enquêteur : *c'est les jeunes...*

E. : Ouais et puis les bouteilles d'alcool... ouais, c'est vrai que y en a pas mal dis donc...

Enquêteur : *là, ça descend où là ? sur le cours Fauriel ?*

S. : Non ! Fourneyron, pas cours Fauriel... Enfin c'est pas cours Fauriel là... c'est vers Mimard quoi... enfin après Mimard, Chantegrillet...

Enquêteur : *Y a bien un autre parking, il me semblait que y avait un parking du haut...*

S. : Ah ouais il est immense celui-là en plus...

Enquêteur : *parking du bas et parking du haut... ah dis donc, y a plein de sacs plastiques... ça doit être le coin, le samedi soir pour venir picoler avant d'aller en boîte...*

Tout se mélange un peu dans la marche. Les lieux prennent une sorte de valeur sociale et morale (et esthétique) en fonction de traces d'usages inscrites dans les lieux. Les déchets sont laissés au milieu, dans cette zone qui « couvre et autorise les écarts » pour paraphraser Gracq. Ils occasionnent une petite indignation morale (« incivisme »). On remarque également ici, un sentiment de désorientation et un trouble sur le caractère indéfini propre aux espaces des lisières. L'indéfinition vaut pour les usages (« inciviques »), mais aussi pour le sens de l'orientation. La « vraie route » est ainsi qualifiée, car elle mène à des habitations (la « fausse route » reliant seulement deux parkings). Elle autorise en tout cas à marcher en son milieu. Le lien avec les lieux urbains proches (Fauriel, Mimard, Chantegrillet) n'est pas évident, et donne lieu à quelques interrogations. La contiguïté est incertaine, tout comme les limites. Ce statut indécis ou intermédiaire des lieux, on le retrouve plus loin, dans l'expression « c'est entre le parc et la forêt... c'est grand ! »

A. : A l'époque il y avait la « Dame Blanche »... mais ils ont dû le démolir...

Enquêteur : *ça c'est « post moderne »...*

E. : C'est de l'habitation ?

A. : ça fait bien centre social...

S. : Oui, c'est le centre social de... ben de la Dame Blanche...

E. : ils l'ont reblanchi...

Enquêteur : *ça a l'air bien propre... Ah... ça fait mi abandonné, mi... c'est un peu sale, effectivement... Mais c'est un super beau coin... Et les animaux, les paons du jardin des plantes... ils les ont enlevé ?*

E. : Je me souviens rue Jean Baptiste David, on les entendait les paons...

A. : C'est pas très propres, y a les voitures qui brûlent...

Enquêteur : *Effectivement...*

A. : A la Dame Blanche, je me suis fait vandalisé ma voiture..., je me suis fait cassé toutes mes vitres... il y a quelques années...

Enquêteur : *C'est pas vrai !*

A. : Des gamins qui se sont amusés...

O. : Qu'est-ce que tu faisais là ?

A. : Je me suis garée là, je sortais le chien [...]. A peine je m'étais éloigné que j'ai entendu des cris de Sioux, je me suis dit « ah tiens, des gamins qui jouent aux indiens... » Quand je suis revenu j'avais plus de vitres, ils avaient tout cassé... ils avaient lancé des pavés...

Enquêteur : *Pfuiit, incroyable ! C'était en journée ou il faisait nuit ?*

A. : C'était en journée...

Enquêteur : *Y avait un gros bâtiment, là, ils l'ont démoli...*

A. : Ben tiens le bois d'Avaize, je pense que c'est ça, sur la colline...

Enquêteur : *C'est vrai que c'est des coins, c'est incroyable... la vue qu'il y a sur la ville ! ...Y avait un bâtiment, là, avec une forme en quinconce...*

A. : Ben ils ont bien fait de le démolir, si c'est un repaire de brigands...

E. : Et les voisins, là [de petites maisons], ils doivent revivre eux...

On s'interroge toujours sur le statut et la qualité des lieux (habitation, institution, « repaire de brigands », « super beau coin »). Une remarque sur le style architectural se mêle à des souvenirs anciens des lieux, la présence ancienne de paons dans le parc que l'on entendait depuis une habitation. Se mêlent des souvenirs d'un bâtiment démoli et que l'on cherche malgré tout, d'un épisode délictueux de dégradation gratuite, des remarques sur la vue panoramique « incroyable ». Si ici, « même le terrain travail » (Mandon, 1976, p 71), l'agencement des lieux aussi. On se rend compte que la marche est un montage, un agencement fait de ressources dont on puise de façon désordonnée. Le mouvement de la marche est une action qui construit un agencement sous un certain ordre (un montage), tout en réinterrogeant la consistance continuellement. Des questions se posent dans le *cours*⁴⁵¹ de la marche et ne sont pas résolues *a priori*. Elles semblent concerner l'ordinaire en tant que distribution et agencement. On se demande non seulement « à quoi on tient » mais plus précisément « qu'est-ce qui nous interroge », « qu'est-ce qui nous maintient dans une perspective – et laquelle ». L'interrogation porte sur la teneur des attachements et donc sur la teneur des (micro) milieux traversés. Les éléments mobilisés dans cette enquête vont des souvenirs personnels, aux sentiments esthétiques, aux éléments historiques, aux perceptions écologiques, aux traces des usages sociaux, etc.

Selon Bruno Latour, l'écologie

« [...] ne sait pas ce qui fait ou non système [...], ignore ce qui est lié ensemble ou non, [...] elle s'enfonce dans les controverses, elle plonge dans les imbroglios socio-techniques, elle

451 Terme désignant le mouvement, le devenir, mais aussi une dimension de l'ordinaire (« courant »).

prend en charge de plus en plus d'entités aux destins de plus en plus divers, elle en sait de moins en moins avec certitude... [...] [I]l s'agit plutôt d'une situation d'enquête, de recherche et d'expérimentation, bref, d'un apprentissage collectif sur les associations possibles entre choses et gens sans que ni les uns ni les autres puissent dorénavant servir de simples moyens aux autres. » Latour, 1995a, p. 17-25.

On peut comprendre cette marche comme une activité d'agencement et d'ouverture de perspectives sur les lieux. Comme le dit Jean Christophe Bailly, la ville nous engage à des assemblages imaginaires :

« La manie des comparaisons, qui est si frappante dès qu'on parle des villes [...] établit à partir de cette intertraduction une chaîne réelle de ressemblance, d'échos et de prémonitions. Ces échos sont la plupart du temps avérés par l'histoire [...] mais ils peuvent aussi échapper à cette détermination positive et troubler davantage : échos soulevés en passant par un détail ou un ensemble, par une rupture ou une harmonie dans le tissu qui se tend ; forme, édifice, configuration ou même insignifiance qui font glisser un lieu vers un registre autre ou inconnu, où une autre ville semble étendre là comme un pressentiment de son propre imaginaire ; jeux de reflets et d'échanges où tout, en s'imbriquant, se décolle [...] » Bailly, 1992, p. 31-32.

En ce sens, on peut dire que la ville engage à une « poétique⁴⁵² », à sa propre poétique. Nous avons bien conscience qu'un tel terme ouvre la porte à une confusion méthodologique. Pourtant, la ville étant cette chose multiple (matérielle, sociale et idéelle), peut-être faut-il faire preuve d'un « devoir de perplexité » comme nous y invite Latour, et considérer l'efficace de la littérature à saisir les

452 Gracq (1985) explicite la méthode de sa « poétique de la ville » : « La forme d'une ville change plus vite, on le sait, que le cœur d'un mortel. Mais, avant de le laisser derrière elle en proie à ses souvenirs [...] il arrive aussi, il arrive plus d'une fois que, ce cœur, elle l'ait changé à sa manière, rien qu'en le soumettant tout neuf encore à son climat et à son paysage, en imposant ses perspectives intimes comme à ses songeries le canevas de ses rues, de ses boulevards et de ses parcs. [...] Je ne cherche pas à faire le portrait d'une ville. Je voudrais seulement essayer de montrer – avec toute la part de gaucherie, d'inexactitude et de fiction que comporte un tel retour en arrière – comment elle m'a formé, c'est-à-dire en partie incité, en partie contraint à voir le monde imaginaire [...] à travers le prisme déformant qu'elle interposait entre lui et moi, et comment de mon côté, [...] je l'ai remodelée selon le contour de mes rêveries intimes, je lui ai prêté chair et vie selon la loi du désir plutôt que selon celle de l'objectivité. Qu'elle m'accompagne donc, comme un de ces vade-mecum qu'on promène partout avec soi, qu'on feuillette, qu'on annote et qu'on rature sans ménagements, répertoire à chaque instant encore familièrement et inconsciemment consulté, à la fois tremplin inusable pour la fiction et réseau d'ornières mentales, que les cheminements qu'elle m'imposait ont creusés et durcis en moi. [...] Reprenons donc le chemin des rues de Nantes, non pas à la rencontre d'un passé que je ne voudrais mettre à ressusciter aucune complaisance, mais plutôt de ce que je suis devenu à travers elles, et elles à travers moi. [...] L'image qu'on garde d'une ville un moment habitée se développe, par une prolifération anarchique, à partir d'une cellule germinale qui ne coïncide pas forcément avec son « centre », nerveux ou fonctionnel. Cette cellule, ce quartier exigü d'où tout partait, où tout ramenait pour moi avec la rigidité particulière aux sorties et aux rentrées de l'internat, c'était le Nantes administratif, militaire et clérical, dont l'axe suit du nord au sud, entre Erdre et Loire, la ligne des Cours [...]. [...] Ces images dépareillées et parfois dérisoires, que rien apparemment ne rassemble et ne relie, composent pour moi comme un écu écartelé, gironné : la ville éclatée ressaisit en elles un chiffre plus parlant que toutes les vues panoramiques qu'on peut en garder, parce que la clé en est tout entière dans le tri exercé souverainement, sur le chaos donné, par une sensibilité encore sans guide et sans modèle, qui suivait sa seule pente, et à laquelle rien n'en imposait. » Gracq, 1985, p. 1 ; 7-8 ; 10 ; 28-29 ; 213.

entités spécifiques de ses réseaux de sens. Le terme poétique rend compte de cette action qu'effectuent beaucoup des marcheurs enquêtés (y compris nous-même), à savoir une recherche sur les « règles pratiques concernant la versification et la composition [...] »⁴⁵³ d'un ouvrage que le marcheur fabrique avec la ville, qu'on peut appeler une « expérience » au sens de Dewey (2005a). Non pas seulement une lecture de la ville, ni uniquement une compréhension du sujet marchant, mais une recherche sur les « règles de composition » d'un bon « attachement⁴⁵⁴ ». Et pour cela, l'enquête poétique de Gracq, cette recherche qui consiste à traduire ces « images dépareillées » qu'a déposée une ville en nous, est une forme d'enquête spécifique.

La ville nous engage dans son mouvement. Son expérience nous met à l'œuvre (et à l'épreuve) d'elle-même en quelque sorte, dans une interrogation constamment renouvelée des intrigues avec lesquelles nous nous « composons », comme un ouvrage collectif, anonyme, interminable. Et l'on ne sait trop ce qui compte dans cette composition (ou « versification »), ce qui concoure aux attachements, ce qui a besoin d'être considéré. La marche en ville – cette marche en groupe – n'est-elle pas une tentative de tirer cela au clair, d'explorer les formes qui nous invitent aux rapports, de saisir les entités avec lesquelles nous fabriquons du sens et de l'expérience ? On peut concevoir à partir de là un questionnement « politique » – en fait écologique –, une enquête sur les entités qui construisent nos dépendances et dont dépendent la félicité de notre habiter.

Notre propos n'est pas de quitter un cadre d'enquête ethnographique pragmatique pour le terrain de la création artistique⁴⁵⁵, mais plutôt de relever que la ville nous engage à une action de ce type, une enquête sur les résonances momentanées. La manière qu'à la ville, en nous interrogeant, de nous

453 L'un des sens retenus du substantif féminin. <https://www.cnrtl.fr/definition/poétique>

454 « Que serait un homme sans éléphant, sans plante, sans lion, sans céréale, sans océan, sans ozone et sans plancton, un homme seul, beaucoup plus seul encore que Robinson sur son île ? Moins qu'un homme. Certainement pas un homme. La cité de l'écologie ne dit pas du tout qu'il faut passer de l'humain à la nature ; et c'est pourquoi on a mis si longtemps à la trouver, car cette exigence paraissait trop absurde. La cité de l'écologie dit simplement que nous ne savons pas ce qui fait la commune humanité de l'homme et que peut-être oui, sans les éléphants d'Amboseli, sans l'eau divagante de la Drôme, sans les ours des Pyrénées, sans les palombes du Lot, sans la nappe phréatique de Beauce, il ne serait pas humain. (p. 19) [...] Tout se tient ? Pas forcément. On ne sait pas ce qui se tient, ce qui se trame. On tâtonne. On expérimente. On essaie. Nul ne sait ce que peut un environnement. » Latour, 1995a, p. 19–23. Dans un autre registre, l'écrivaine Emmanuelle Pagano s'interroge sur la traduction littéraire d'une passion amoureuse, et également sur les entités pertinentes pour en rendre compte : « Non, le sexe n'est pas le sexe seul, ce sont aussi des paysages, des marches dans ces paysages, à la campagne, en ville, ce sont une ville entière et un désert de France qui se croisent, des pauses, des ciels élargis, des odeurs rêvées mais obstinées comme des souvenirs, des lampes allumées, des nuits de vent comme hier soir, des livres, des livres entre nous, des livres malgré nous, des matins précoces, un futur quai de gare, des mémoires de conversations sur un grand escalier, des nœuds indélébiles sous le diaphragme, des noisettes dans mon muesli, du soleil dans ton dos, des journées vides, des journées pleines, un compteur en ligne, des rires, les cafés que tu bois en terrasse, déjà des mauvais souvenirs et des heures noires... » Pagano, 2011, 4^e de couverture.

455 Des traverses existent entre ces deux mondes, comme en témoignent les travaux menés par Latour (2002 ; 2005) dans le cadre du programme d'expérimentation en arts et politique. Cf. également Bossé (2018), Tixier (2015).

« mobiliser », de nous « engager » et de nous attacher (Hennion, 2003), voilà ce qu'il s'agit d'enquêter et de comprendre, si l'on veut saisir une urbanité. Ces éléments constituent un « agencement » par lequel la relation à la ville advient. Et il y a des chances pour que cette urbanité ait une histoire, que les rapports aux lieux, aux engagements situés et aux récits s'inscrivent dans un devenir historique en cours. Au travers des choses, des situations, des personnes, un « collectif » s'élabore, des rapports s'établissent avec certaines entités, qui constituent une urbanité.

- A. : On va prendre à gauche, y a des trucs intéressants... tu vois, ça, c'est genre 17e euh 18e...
Enquêteur : *Une grande bâtisse bourgeoise... c'est beau ici, j'étais jamais venu, rue Horace Vernet... Et en fait, ouais, Manufrance c'est juste en dessous...*
A. : J'aimerais bien qu'on voit les escaliers, c'est intéressant... c'est dommage, on essaye de faire durer le plus possible le haut, mais ça descend quand même...
Enquêteur : *Ben c'est plus calme, même archi calme... et puis ce qui est beau c'est que c'est des bâtiments un peu anciens, ou des belles maisons... c'est pas des villas Bouygues... même la rue est assez large... ouais, c'est superbe...*
E. : Moi j'aime bien ces petits jardins, tu vois...
A. : Mais même vers la Vivaraize y en avait aussi, la rue Montesquieu y en avait... ces collines un peu au dessus des usines quoi... [...] Regarde, y a une espèce de gargouille là... bon ben voilà, des petites descentes alternatives, on peut la prendre hein...
S. : Ben les escaliers on pourra les prendre en tout dernier et descendre sur la rue Liogier...
Enquêteur : *ça descend hein... pour ceux qui garent leur voiture ici... ah mais ça y est, maintenant je me repère, cette rue je connais...*
A. : ça commence à circuler...
Enquêteur : *c'est plus la même ambiance... Et oui parce que c'est un axe...*
A. : c'est joli cette vue là qu'on a...
Enquêteur : *Et puis en face, dis donc c'est haut... c'est quoi ça... ben c'est le Guizay...*
A. : Alors, par où c'est le mieux...
S. : Ben le plus tranquille c'est par là, et le plus direct c'est par là...
A. : Donc ces murets... et donc ça c'est marrant, y a un jardin collectif sans doute derrière...
Enquêteur : *ça pouvait être une maison des contremaîtres de Manufrance... t'as vu avec le truc pour décrocher les pieds... qu'est-ce qu'elles sont belles ces villas là... des vieilles villas comme ça... c'est vrai que l'art déco y en a quand même pas mal à Saint-Étienne si tu regarde bien...*
N. : Ahlala, c'est tout déglingué... mais c'est vrai que retapée elle serait belle elle... c'est vraiment un mélange de vieux et de neuf...

L'intérêt de rendre compte de cet extrait un peu extensif, est de restituer l'agencement d'éléments urbains dans la marche. Architecture, détails, éléments pratiques, résonance de certains noms, évocations mémorielles, appréciations sensibles et affectives, histoire, sociologie, tous ces éléments concourent à faire de la marche un *travail d'agencement* mobilisant les lieux de façon particulièrement versatile. Ces éléments forment un ensemble, comme un ouvrage bricolé formant le dispositif – le collectif – produisant pratiquement l'attachement à la ville⁴⁵⁶. Nous assistons ici,

456 Gracq encore : « Mieux vaut peut-être permettre à Nantes de se reformer en moi de la seule conjonction de hasard de débris tantôt imaginaires, tantôt réels, qui tous renvoient à un même noyau éclaté. Viendraient s'y conjoindre pêle-mêle, sans s'organiser en quoi que ce soit, l'omnibus onirique de *Zéro de conduite*, qui ramène le collégien à son internat. L'odeur de houille froide et de brouillard qui tombait compacte sur la ville, faiblement étoilée de ses

dans le cours de l'action, à une urbanité en train de se faire, en train d'interroger ses attaches, d'en vérifier la solidité, et de passer en revue les éléments qui y participent. C'est donc bien du « social » qui se structure, et plus exactement un certain régime du social correspondant à une « sociologie des associations » plus qu'à une « sociologie du social⁴⁵⁷ » (Latour, 2007).

A. : Le centre des congrès est là... on va passer par là, puis on prendra... donc là, y a l'entrée, enfin y a un parking souterrain...

- Enquêteur : *Il doit être vide...*

- A. : Ben là je sais pas... apparemment c'est une sortie enfin j'en sais rien...

- Enquêteur : *ça a l'air vide...*

- A. : c'est à cause du sens peut-être de circulation... ils rentrent par là-bas, faut passer à droite...

- Enquêteur : *Et c'est pas trop squatté, pas trop « zone » ? ça craint pas ?*

- A. : Non, c'est plutôt désert... à part les gens qui viennent faire pisser leur chien... puis y a l'école de commerce qui est juste là... donc euh (rire) c'est plutôt bien fréquenté...

- Enquêteur : *Non parce que c'est vrai que c'est joli là, la façade de Manufrance elle est impressionnante hein...*

- E. : c'est pas mal ouais...

- A. : le centre des congrès... et puis là-bas y a l'école des mines aussi, l'école des mines et puis des cabinets médicaux... y a pas mal de cabinets médicaux, orthopédie, là-bas au bout...

- Enquêteur : *c'est un peu mal entretenu...*

- A. : Oui...

- Enquêteur : *ça vieillit hein ces équipements...*

- A. : Oui ça vieillit...

- N. : Au niveau nettoyage aussi ça laisse à désirer...

- A. : Ah l'été, tu vois, les nanas elles se mettent là... elles se font bronzer...

lumières, avec le crépuscule d'hiver. Le décor de céramique modern-style qui fait aujourd'hui encore de *la Cigale* un Lipp provincial réduit au format d'une bonbonnière. Le pavé bossu, les maisonnettes claustrales de l'ancien passage Russeil [...]. L'aubette de la place du commerce, dont le virage râclait, jusqu'à agacer les dents, la chanterelle des tramways jaunes – domicile de nuit d'un clochard-poète dont un vers au moins est resté inoublié : Salut, roses qui fleurissez sur la neige ! L'amorce de la rue Charles Monselet, et le coude par lequel elle s'articule au boulevard Delorme, coude où s'annonce de loin la zone quiète du parc de Procé, où s'endort l'agitation des quartiers du centre aussi soudainement que si on pénétrait dans une allée de jardin : lieu pour moi de bon augure, de voisinage faste, tout autant que la perspective du boulevard de Doulon m'a toujours paru propre à assombrir une journée. » (p. 211-212).

457 « Je reconnais volontiers que, dans la plupart des situations, il est non seulement raisonnable mais aussi indispensable de recourir à la sociologie du social, dans la mesure où elle offre un raccourci commode permettant de désigner tous les composants déjà *acceptés* dans le monde commun. Il serait aussi bête que prétentieux de s'abstenir d'utiliser des notions telles que « IBM », « France », culture Maori », « mobilité ascendante », « totalitarisme », « socialisation », « classes populaires », « contexte politique », « capital social » [...], etc. , sous prétexte que leur composition exacte n'est plus toujours vérifiable. Cependant, dans des situations où les innovations abondent, quand les frontières du groupe sont incertaines, quand la gamme d'entités qu'il faut prendre en considération devient fluctuante, la sociologie du social n'est plus capable de tracer les nouvelles associations d'acteurs. Le pire serait de limiter par avance la forme, la taille, l'hétérogénéité et la combinaison des associations [...]. C'est alors qu'il faut remplacer le raccourci commode du social par le long détour, ardu et coûteux des associations en changeant également les tâches assignées d'habitude aux sociologues : il n'est plus possible de réduire les acteurs au rôle d'informateurs venant illustrer de façon exemplaire quelque type déjà répertorié ; il faut leur restituer la capacité de produire leurs propres théories sur le social. [...] Pour reprendre un slogan souvent critiqué de l'acteur-réseau [...], il nous faut « suivre les acteurs eux-mêmes ». Ce qui revient à documenter leurs innovations souvent sauvages, afin qu'ils nous apprennent ce que l'existence collective est devenue entre leurs mains, quelles méthodes ils ont élaboré pour rendre compte des nouvelles associations qu'ils ont été obligés d'établir. » Latour, 2007, p. 19-22.

Ici, la désorientation est encore au centre. Parc, parking, « espace qui craint », « espace bien fréquenté », lieu historique industriel et usages tertiaires, tout cela est envisagé et coexiste. L'entretien pas tout à fait net, le vieillissement des aménagements, va de pair avec des usages en marges de la vie urbaine comme « les nanas qui se font bronzer ». Les lieux sont tout sauf des réceptacles d'une activité sociale déterminée qui leur donnerait leur qualité. Ils portent en eux, par leur disposition, leur emplacement, leur aspect, leur propreté, leur esthétique, une qualité dont le marcheur se fait l'enquêteur. Le marcheur apprécie (activement) les attachements potentiels offerts par son environnement, petits attachements dont la somme finit par composer un « monde de la vie⁴⁵⁸ » – c'est-à-dire une relation au monde effective et vivante, de proche en proche.

*

« L'incertaine frontière » entre ville et campagne que constitue le faubourg (Merriman, 1994, p. 41), est aussi une incertaine frontière entre les catégories en tout genre, entre les classes, les cadrages et propriétés situationnelles typiques et attendus. On a vu l'importance d'un antagonisme symbolique vivace entre la ville et le faubourg. Finalement, les faubourgs ont bien des ressources tant qu'ils frayent leur propre perspective, et qu'ils demeurent dans l'écart entre la ville et les territoires non urbains. Les faubourgs développent une continuité et des expériences spécifiques. Ce sont des espaces dans lesquels les pressions progressistes et productives de la ville sont moindres. En ce sens, ils sont moins soumis aux séparations et limites en tout genre, et donc plus propices aux hybridations. C'est ce que nous disent nos enquêtés. Les faubourgs sont des linéaments qui relient des espaces, des temps, des régimes d'engagement (intimes, publics), qui sont « libres » des rhétoriques politiques que les centres urbains représentent. En eux opère ce que Jean Christophe Bailly appelle le « propre des villes » :

« Mais le corps urbain à la fois mue et garde trace des tatouages et des blessures anciens. Corps de guerrier, corps pacifique. Grands travaux et silence. Tout tient encore ensemble et parfois par miracle. [...] Ce que j'appelle ici « grammaire générative des jambes », qui est, au sens le plus lointain, la promenade comme, au sens le plus proche, une forme immédiate de

458 « [L]e passage conceptuel d'une *Welt des Lebendigen* [monde des vivants] à une *Lebenswelt* [monde de la vie] signifie le passage d'une vie située dans un monde à une vie vivant le monde lui-même, et qui façonne celui-ci tout autant qu'elle est façonnée par lui. Plus, c'est cette action réciproque elle-même qui est la vie, et celle-ci doit être entendue en un sens transitif comme *Erleben* [expérience], comme vie d'expérience d'un monde [...]. Il reviendra en effet à la phénoménologie husserlienne de penser cette transitivité comme intentionnalité d'une conscience constituante et d'approfondir ce faisant le sens de cette corrélation. [...] Cette structure temporelle du flux de la conscience faisant de la vie de conscience préthéorique une vie essentiellement anticipatrice et inductive, le monde de la vie est dès lors lui-même déterminé comme monde prédonné par le biais de ce caractère d'horizon, et en tant qu'horizon de l'induction elle-même – l'horizon de la vie [...]. » Farges, 2006, § 19 ; 56-58.

l'expérience, n'est rien d'autre que ce luxe déployé, que ce luxe de détails où s'appréhende un monde, où des hommes sont vivants, se déplacent, sont libres. Liberté concrète d'un jeu recommencé de sortie en sortie, liberté « politique » au sens le plus originel. [...] [C]et allègement de l'humanité que les villes ont permis – et qu'elles ont créée à force d'astuce, de cruauté, de raffinement –, on le reporte à soi-même et l'on s'allège soi-même, on se libère de son poids en ces lieux. [...] La ville est un marché, mais aussi ce marché où l'on échange sa pensée contre des objets – des objets qui sont et ne sont pas selon son attente. » Bailly, 1992, p. 39-40.

En tant que lisière entre ville et campagne, les faubourgs brouillent les territoires et les appartenances, se faisant ville ou village selon les moments. En eux se constituent une trame, sorte de variation sur un même thème, peut-être *la* trame de cette ville, en ce qu'elle parvient à relier ses composantes, à les conjuguer sans les opposer. Et Jean Christophe Bailly de nous rappeler la subtile pulsation d'une ville à l'œuvre, et les obstacles que les pouvoirs en tout genre y opposent :

« La ville, en son tissu vivant, n'est rien d'autre qu'un dépôt d'images, d'images souvent perdues, qui n'appartiennent qu'à la mémoire et qui stagnent, en attente, comme une réserve proustienne que seuls pourront raviver les pas des promeneurs. La ville, toute ville, est une mémoire d'elle-même qui s'offre à être pénétrée et qui s'infiltré en retour dans la mémoire active de qui la traverse, qu'il l'habite ou ne fasse au contraire qu'y passer. Ce tissu friable d'émotions a ses lois, ses découpages, des fractures. Infini, [...] il n'existe, ne vient au jour qu'en acte, comme parole : phrase ou récit, ligne cursive inventée par celui qui marche. Or la ville, toute ville, a des gardiens. Et les gardiens ne savent rien, ou très peu de choses, des rêves de ceux qui passent. Leur juridiction s'exerce sur les monuments, les accès, les voiries, mais n'a pas connaissance des images, et pourtant elle peut les détruire. [...] Les antiquités, les traces du passé font signe vers le présent dans une inflexion noble ou douce. Cette inflexion est retenue, et l'on décrète des signes qui la procurent. Mais ici quelque chose se décolle, car le signe collectif, isolé officiellement, est du même coup isolé de son contexte. Son contexte était le séjour du dépôt, de la lente et infinie déposition des images, au petit bonheur, sans souci du signe ou de la marque. [...] Mais le dégagement volontaire, et souvent volontariste, du signe, qui fait place nette autour de lui ou bien ménage des accès et prévient, la plupart du temps l'efface ou le ravalé à la mesure d'un simple bien de consommation culturelle. C'est ce qui arrive aux monuments, aux sites classés : ils échappent au flux, ils s'exhibent au lieu d'apparaître, comme avant, dans une échappée. [...] Soit la ville d'Uzès qui était, il y a quelques années encore, une émotion et une surprise et qui ne l'est plus. Innocente en quelque sorte, elle dérivait, elle vivait dans le siècle avec sa vieille peau ; la transition des rues aux places s'y faisait en douceur. Puis on l'a ravalée, à la française, c'est-à-dire avec une épaisseur trop grande, avec une science des coloris apprise sur des nuanciers sans nuances, et de telle sorte qu'elle a l'air aujourd'hui d'une variante de colonie imitée, du genre Port-Grimaud, avec cette propreté factice qui trompe son monde et qui prend si mal le soleil. » Bailly, 1992, p. 58-61.

4. Des « substances » attachantes

La difficulté est qu'il n'y a pas – malgré toutes les intentions politiques – *un* sens de la ville mais le tissage d'un ensemble de réseaux de sens. De tels « réseaux » sont susceptibles de faire plus ou moins forme cependant. Le suivi des intrigues du contenu significatif d'une ville est à la fois infini et interminable, en devenir. Nous proposons d'identifier des canaux ou des actants qui font liens, qui articulent les petits problèmes de limites et de pertinences relevés plus haut. Il y a des « entités » qui développent elles-mêmes leurs propres lignes d'intérêt, leurs propres alignements. Dans l'ordinaire des usages, le suivi de la référence est à la fois indéfini (multiple) et cohérent, aussi étrange que cela paraisse. Les relations et attachement se font à même la ville, en faisant feu de tout bois, en bricolant des perspectives multiples, en saisissant des détails et des vues d'ensemble, des fragments d'interactions et des éléments historiques.

Nos marcheurs savent que la ville se donne empiriquement par bouts, par événements, par rencontres, par expériences circonscrites à certains lieux, par moments. Ils ne cherchent pas à totaliser, à subsumer, à synthétiser leur connaissance de la ville. Ils n'ont pas besoin de « représentations sociales », de systèmes ou même d'une connaissance des lieux dans la durée. Ce ne sont ni des spécialistes de la perception humaine, ni des urbanistes ou des ingénieurs des ponts-et-chaussées. Ils se contentent de vivre la ville à leur manière, et de nous l'expliquer. Les affects associés à la ville sont particulièrement importants et courants⁴⁵⁹. Ils permettent de condenser et de synthétiser une expérience complexe, et de l'appréhender au travers de catégories maniables et communes⁴⁶⁰. Les villes sont souvent aimées ou non, selon les moments, les circonstances et les situations (Martouzet, 2014). Disons que nos marcheurs sont des bricoleurs qui manipulent des connaissances fragmentaires, historiques, architecturales, sociologiques ou philosophiques, techniques, etc. Ils produisent une connaissance de « sens commun » qui est non seulement suffisante pour leur usage, mais bien plus efficace pour l'ordinaire de l'expérience urbaine qu'un savoir scientifique spécialisé. Ils fabriquent leur ouvrage en se branchant sur une grande variété de domaines de pertinences sans que cela produise désordre ou cacophonie. Ils sont les artisans et les artistes d'un domaine que la science a du mal à appréhender, qu'on peut appeler l'ordre de l'ordinaire. Et c'est bien cette compétence qui fait d'eux des « habitants ». Suivons-les donc, comme

459 Notons cette synonymie de l'ordinaire et du *courant* – c'est-à-dire ce qui coure.

460 Ce que l'on aime ne serait-il pas ce dont on a fait l'expérience avec plaisir et aisance ? « J'aime, de Paris au Havre, de Bruxelles à Evora, le fil des trottoirs, les passages piétons, les magasins qui ont plusieurs entrées sur des rues différentes, les places et les statues [...], les vitrines, les cimetières, les musées et églises, îles de silence qui permettent de marcher dans le temps enfoui sous la ville [...]. » Rouanet, 2003, p. 19.

des guides des « mondes de la vie urbaine ».

4.1. La lumière.

Nous avons identifié des éléments que nous appellerons des « substances »⁴⁶¹ à la suite de Gibson (2014). L'approche écologique de la perception développée par Gibson, distingue trois grands éléments pertinents écologiquement dans la perception animale, les surfaces, les substances et les milieux. Le milieu est un territoire ayant une certaine régularité et qui peut à ce titre être habitable. Les indices de cette forme « milieu » sont dans les « surfaces », les détails et tous les éléments visibles, sensibles et pertinents pour estimer (« valuer ») un milieu. Écologiquement parlant, nous percevons donc des « invites » qui se logent essentiellement à la surface des choses. Ce sont des indications de limites, franchissements, seuils entre différents milieux. Les « substances » sont des matérialités types dans lesquelles les animaux sont appelés à se déplacer. L'eau et la terre, ou encore l'air, le sable, les marais sont des substances qui redéfinissent le type même des invites, la locomotion, et donc les pertinences écologiques. Nous reprenons ce terme à Gibson, car des enquêtés nous ont parlé d'éléments qui sont comme des substances particulières dans lesquelles on s'immerge et on prend place, des perspectives dans lesquelles on se glisse, qui reconfigurent l'expérience assez radicalement. Elles ont la caractéristique de ne pas être strictement délimitables et de déborder sur l'entourage. Elles sont employées comme des actants d'attachement et d'alignement. La première de ces substances est la lumière.

Retrouvons Blandine S. :

J'aime bien cet endroit aussi parce que je trouve que y a une lumière... le matin, ici, y a une lumière particulière...

Dans l'avenue de la Libération là ? Ou plus sur cette place ?

Entre la place et le... le truc Massenet, jusqu'au bout là-bas... Ouais, je trouve que y a une lumière... et ça m'a toujours fait ça, mais même il y a très longtemps quand je venais à St Étienne, pour étudier à la fac ou en prépa... c'est un endroit, ça me faisait du bien, tu sais comme ça te donne de l'énergie parce que tu lèves les yeux... je sais pas, tu vois le soleil, on a quand même les arbres et on a quand même le ciel, les immeubles sont assez sympas, et moi ça me

461 « Les substances diffèrent de toutes sortes de manières : en dureté, ou rigidité, en viscosité, définie techniquement comme résistance à l'écoulement, en densité, définie comme masse par unité de volume, en cohésion ou consistance, c'est-à-dire par leur degré de résistance à la casse, en élasticité, ou tendance à retrouver leur forme antérieure après déformation, et en plasticité, ou tendance à conserver la forme subséquente après déformation. » Gibson, 2014, p. 69.

recharge en énergie. Alors moi, le matin, j'aime bien faire ça à pied pour aller au boulot, parce que ouais, je me fais du bien en traversant cet endroit

Tu parlais d'abord de la lumière ?

Moi je trouve que c'est la lumière, et le matin moi je t'assure qu'elle est... c'est un peu jaune, c'est un peu jauni comme lumière... c'est un endroit que j'aime bien... C'est vraiment mon « endroit lumière »...

Et qui est lié aussi à un moment ? au matin...

Plutôt le matin ouais...

La lumière devient une quasi « substance » dans laquelle Blandine se plonge⁴⁶². Nous avons noté ailleurs que cette qualité d'éblouissement re façonne l'expérience urbaine. Avec la lumière, on peut s'abandonner à un sentir particulièrement intense. Du coup, le cadrage de l'expérience change, et les contraintes interactionnelles aussi. Repères, ressources, pertinences et compétences sont rebattus entièrement. La lumière a un pouvoir de configuration situationnelle, comme nous le notons dans un carnet de terrain :

Une après midi de fin d'hiver, je remonte la rue Georges Teyssier et j'ai le soleil en pleine face. Je ne peux rien percevoir de la rue que les masses d'ombre des passants que je croise. Je me surprends alors à un abandon – rare dans ce quartier arabe où les petits couacs interactionnels sont réguliers. Que je le veuille ou non, je ne peux que progresser comme un mal voyant, obligé de faire confiance à l'environnement, avançant sans trop y voir et me fiant donc forcément à la coopération véhiculaire des autres. Ce faisant, ébloui et aveuglé, je suis aussi délesté de l'obligation d'une quelconque « représentation » publique. J'en éprouve un sentiment de plaisir assez intense, un relâchement évident.

Un délestage de l'engagement public (les obligations de représentation et de rôle) a lieu. C'est une autre substance, un autre milieu, qui redistribue l'ordre des pertinences relationnelles. C'est aussi une autre forme de « navigation » qui s'ébauche. Il y a uniformisation et simplification de l'expérience (qui devient « aveugle » mais tactile), et augmentation du plaisir⁴⁶³. Les architectes savent bien que la lumière est l'un des éléments, si ce n'est l'élément principal de leur travail⁴⁶⁴. Blandine nous dit cependant que la lumière n'agit pas seule. Elle est corrélée à l'ampleur spatiale, aux arbres, au ciel, aux immeubles « assez sympas ». C'est un agencement d'éléments qui participent d'un plaisir urbain ordinaire.

Rappelons-nous une traversée nocturne, dans laquelle un passage très mal éclairé près d'un

462 Les expressions « bain » et « puits de lumière » signalent cette parenté « substantielle » entre l'eau et la lumière.

463 Outre la reconfiguration des lieux par la lumière que l'on peut observer lorsqu'il y a une « belle lumière », la lumière est un actant urbain puissant qui peut engager des réagencements cosmopolitiques (Yaneva, 2018) et le développement de sentiments de présence et d'intimité (Nielsen et al., 2018).

464 Selon la célèbre formule de Le Corbusier : « L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des formes sous la lumière ».

immeuble post-moderne, faisait apparaître l'idée d'insécurité. Mais la lumière solaire, c'est aussi de la chaleur :

Ben, on va aller par là alors du coup... Tant qu'à faire autant aller par là-haut⁴⁶⁵...

C'est marrant, c'est vrai que cette partie de ville elle m'intrigue aussi...

Je la sens plus « grande ville », ça ressemble plus à une ville... y a les institutions là-bas, je trouve pas que ça soit un endroit de vraie vie, je sais pas comment dire...

Tu saurais dire pourquoi ? C'est parce que y a les institutions ?

... la partie urbanistique, c'est beaucoup plus...

Quadrangulaire ?

Voilà, y a à ce niveau là, et puis le type de bâtiment qu'on trouve, le *design* urbain qu'ils ont utilisé... parce que là, y a eu plus de *design*, ils ont fait beaucoup plus de transformations et ça donne quelque chose qui est peut-être moins de bric et de broc et moins chaleureux quoi...

Tu veux dire sur les places surtout ?

Ouais les places... ben Hôtel de ville, oui, là aussi elle a perdu de l'intérêt. On n'a pas forcément envie d'aller s'asseoir au centre... avant effectivement, y avait plein de gens qui stagnaient, qui allaient s'asseoir au centre de la place, maintenant beaucoup moins en fait... et puis c'est une partie où y a surtout des banques, c'est assez bizarre d'ailleurs, on a vraiment une différence entre la place de l'Hôtel de ville qui est souvent très vide, où les gens, à la limite, se retrouvent et puis vont ailleurs, et la place Jean Jaurès, où y a beaucoup de monde... mais c'est tellement occupé par les bars et autres, que y a même plus d'espace où les gens peuvent s'installer simplement entre eux, c'est vrai que c'est un peu particulier ça... Ouais, et puis tu sais, t'as les arcades aussi, c'est particulier comme endroit...

Particulier en quoi ?

Au sens où les bâtiments semblent plus hauts, après c'est le ressenti hein... ils semblent plus hauts, et ça fait plus resserré, t'as moins de rapport avec c'te fameuse lumière ou ciel, je trouve, qu'à d'autres endroits... c'est pas un endroit hyper chaleureux quoi... t'es tout de suite dans l'ombre...

Et socialement, tu crois que ça change... Enfin plutôt du côté des gens, est-ce que tu crois que c'est différent que par là, par exemple ?

J'ai jamais ressenti de différence d'accueil des gens, ou de sourires des gens, ou de quoi que ce soit, à différents niveaux de la ville... peut-être la température... je pense qu'il fait plus chaud là-bas que... ouais, je pense que le soleil il tape plus là-bas, c'est un peu plus large, ouais, que là-bas, où y a plus d'ombre en fait [dans] la partie Hôtel de Ville - Jean Jaurès... Et quand il fait très chaud dans la zone fac et que tu viens dans la zone Jean Jaurès ou autre, t'es plus au frais... J'ai l'impression que le centre-ville commence à Jean Jaurès, ça commence à Jean Jaurès et ça va jusqu'à la place... comment elle s'appelle, St Louis je crois... jusque là... là j'ai l'impression d'être dans le centre ville, après, je suis dans autre chose...

Pour Blandine, une perception calorifique s'élabore. La chaleur renvoie à l'énergie dégagée par l'exposition solaire et la réverbération des matériaux. Si Blandine ne l'associe par vraiment à une dimension sociale et humaine (« chaleur humaine »), la chaleur est associée à un plaisir. La chaleur qualifie l'usage, procure une sensation plaisante qui vient en retour qualifier des parties de la ville exposées différemment⁴⁶⁶. Cette qualité a un caractère englobant, et pour Blandine, c'est toute la

465 Nous nous trouvons place du Peuple et la question est d'aller vers le Nord (la partie centrale avec les institutions), ou vers le Sud, en s'écartant du centre. Blandine choisit le côté Sud, le versant faubourg.

466 Nous avons noté que lors de la période hivernale, la place Fourneyron est ensoleillée jusqu'au soir, étant située un peu en hauteur et dans une perspective par laquelle passent les rayons du soleil (faisant face à l'Ouest). Les terrasses du Django Bar Tabac et des établissements attenants, sont ainsi ensoleillées et occupées tardivement.

ville qui est reconsidérée au travers de cette substance.

4.2. Percées visuelles.

D'une façon proche des « moments lumières » de Blandine S., les vues et percées fonctionnent comme des événements qui réorientent (ou désorientent) le sentir. La pertinence de l'engagement est rebattue. Souvent, le marcheur s'arrête pour un instant, pendant lequel il « plonge » dans la percée visuelle. Julien Gracq (1985) évoque ces perspectives qui « parlent brusquement à l'œil »⁴⁶⁷. La topographie collinaire de cette ville se prête à ses vues soudaines sur les reliefs alentours. Blandine, à nouveau :

Et après ce qui est bien à Sainté et qu'on n'a pas dans toutes les villes, c'est qu'on a toujours un point de vue... où qu'on soit, on va toujours avoir un point de vue sur une colline ou la nature... Et je l'avais, dans tous mes apparts, il fallait que j'ai un petit bout de colline, j'aime bien ce côté-là, ouais, qui me manquerait dans des villes hyper plates, où y a pas de collines autour...

Hakim nous fait part également du plaisir qu'il y a à jouir de ces vues depuis le chez-soi.

Et donc là on est en train de passer devant le cimetière qui est au sommet... et le cimetière j'aime bien y rentrer, avec mon fils, que pour le coup plein de gens n'aiment pas aller dans les cimetières, mais moi j'aime bien parce que je trouve ça très calme... et tiens, ils ont ouvert la grande grille là, c'est pas habituel, d'habitude c'est le plus petit portail... parce qu'en fait je trouve qu'on a une vue, sur là-bas, tu sais, sur le Guizay, sur les collines... et du coup, c'est pour ça que j'aime bien habiter là... alors c'est calme, j'aime beaucoup ce quartier-là, mais aussi parce que t'sais, on est en hauteur, comme ça je trouve qu'on domine un petit peu, on a des vues par là-bas, on voit le Pilat, on voit le Guizay *et cetera*, donc j'aime bien cette idée de vues très éloignées quoi donc... enfin « éloignées », c'est pas si éloigné que ça, mais *grosso modo*... ma compagne est du Pays basque et souvent, on va au Pays basque ou dans les Landes, alors au Pays basque, on voit les Pyrénées, mais dans les Landes on voit rien ! c'est plat plat plat... et pour le coup, j'aime bien ça dans le paysage de Sainté, c'est que t'as régulièrement, tu sais, des percées, des vues... alors c'est pas les percées d'Haussmann sur des monuments, c'est sur des vues, t'sais, que ce soit la butte de Saint Priest en Jarez, le Pilat machin tout ça...

467 « Il m'arrive encore aujourd'hui, au coin de certaines rues [...] de surprendre dans leur perspective un air de netteté vacante, inattendue, et comme fraîchement balayée, que la moindre touche de soleil matinal exalte et fait presque reluire [...] Mais cet effet peut surgir aussi, moins explicable, au milieu du quartier le plus banalement bourgeois, et surgir de presque rien : d'une déclivité de la chaussée qui s'ouvre tout à coup devant votre pas invitante et tentatrice, d'une sinuosité à peine sensible de l'axe de la rue qui voile et dévoile à-demi en même temps sa perspective, d'un arbre qui s'incline vers le trottoir par-dessus le crête d'un ancien mur, d'un équilibre que le hasard réalise dans le rythme des masses et des intervalles des bâtisses, et qui parle brusquement à l'œil. Le sentiment très simple nous gagne qu'il fait bon se tenir ici, que la vie y retrouve ses marques perdues et son rythme natif, et que le monde, d'un bref clin d'œil souriant, nous renouvelle et nous confirme ses épousailles. » Gracq, 1985, p. 35.

Ces vues, percées ou perspectives constituent un arrière-plan de la ville, un fond. Cet arrière-plan apparaît quelquefois, ouvrant sur le lointain, l'horizon et le ciel. C'est une caractéristique de cette ville, et plus particulièrement dès qu'on gravit les collines. Le visuel est ainsi rythmé par ces ouvertures et fermetures, par ces changements de focalisations. Dans ces endroits, quelque chose se libère des contingences du proche. Comme des fenêtres, nous nous y penchons et plongeons le regard dans d'autres perspectives.

Donc là on descend, et c'est là que je connais plusieurs personnes qui habitent et qui ont leur jardins en retrait, tu sais, qui donnent sur l'Ouest... et là on entre-aperçoit, c'est ça que j'aime bien, dans la descente là, t'as cet immeuble jaune là... et en fait, il te donne une fenêtre sur une autre partie de la ville, et en l'occurrence sur la tour de la Cotonne... et du coup, tu vois que y a quelque chose derrière, c'est ça que j'aime bien... t'sais c'est pas un truc resserré... ça là, « Tac ! » ça t'ouvre une fenêtre, « Boum ! », et tu vois que la ville continue derrière, et qu'elle a d'autres collines, ben la Cotonne, autre quartier un peu de colline... et j'sais pas, je trouve bien de se dire, tu vois là, c'est un peu face à nous, un peu un coupe-gorge, et là-bas, t'sais tu te dis tiens, dans ma montée ou dans ma descente, j'ai une respiration sur un truc comme ça qui s'ouvre, et en fait il existe autre chose là... ça me fait vraiment cette impression là quoi... Et je pense que ça marche parce que y a des collines... ce serait un grand plat, peut-être que ça ferait pas le même effet derrière... là, t'as une autre « fenêtre » mais faut se pencher un peu pour voir... tu vois autre « boum ! », autre « fenêtre » comme ça... j'aime bien ça...

Les vues rythment le trajet comme des ouvertures soudaines traduites par Hakim en onomatopées de bruits subits. Quelque chose d'autre s'ouvre soudainement, un autre registre de l'expérience sensible (« il existe autre chose là »). L'engagement change totalement et soudainement, et contraste par rapport au serré et « un peu coupe-gorge ». Les deux s'entrelacent et l'expérience de Hakim semble s'accomplir dans cette alternance.

Et puis après là, y a le petit virage que j'aime bien, ben du coup à l'immeuble où tu habitais, où après « Boum ! », tu vois la ville... Alors le matin tu te dis « ben purée il reste tout ça à faire ! », et encore c'est que la place Chavanelle qu'on voit au bout... mais par contre j'aime bien ce côté, c'est droit ! T'sais, t'as l'impression que tu vois bien où tu vas, et puis derrière voilà ce que je disais, tu vois du vert, tu vois des trucs, donc j'aime vraiment ça là, t'sais des traits qui donnent sur du vert, des ouvertures derrière

Tu veux dire « du vert » ? Derrière au fond là, les arbres

Ouais les arbres au fond, et puis encore au dernier plan, t'sais, là t'as la rue, puis t'as le centre, puis t'as une espèce de colline, j'arrive pas à voir, ça doit être Montaud ça ?

ça doit être Montaud ça...

Et puis encore derrière ! tu vois t'as encore un truc...

Ah ouais ah ouais, très juste...

Sur toute la descente que je fais, si je croise trois bagnoles par descente, c'est exceptionnel... Là, dans mon souvenir aussi y a une vue, mais qui est plus sur le cœur d'îlot... tu vois et je pense que lui, de ce côté, de l'autre côté ça doit être la rue Durafour... et entre les deux, tu vois, les rues doivent s'écarter, et du coup il doit y avoir quelqu'un qui habite là, dans l'épaisseur tu vois, entre

les deux... là, spontanément on voit le centre-ville, on dirait que je dois passer *a priori* tout droit pour aller dans le centre, mais tu vas voir qu'à un moment, je bifurque justement, par un petit passage... parce que y en a toujours... tu verras c'est la rue Crozet Fourneyron... mais voilà, t'es droit, et en même temps, tu sais que t'as des diagonales, des passages des trucs, on va en tomber sur un d'ailleurs... quand je vais vers la maison de l'université, où y a maintenant t'sais sciences po, je coupe des fois par là... ça s'appelle la rue Alain Fournier... et voilà, ça fait parti des... tu sais que t'as un passage, un truc qui sort *et cetera*. Je trouve ça bien, t'sais, t'es pas trop conditionné, tu peux bifurquer si t'as envie de bifurquer quoi... sachant que lui-même se prolonge, y a des bâtiments qu'ils ont démoli récemment là, au niveau de l'arbre en fait, t'as tout un alignement de bâtiments qu'ils ont tombé... puis tu redescends et après t'arrives sur le secteur de l'université...

L'espace n'a de sens que par le mouvement qu'il autorise. L'horizon sur le lointain ainsi que la présence de passages, traverses, arrière-cours et jardins (entre lesquels existaient parfois des chemins), prennent une importance notable pour Hakim. Les espaces perçus ne sont pas des plans inertes et bien délimités mais plutôt des lignes de fuite et d'intérêt, invitantes et dynamiques. La perception de la ville ne s'arrête pas aux éléments effectivement perçus mais se développe en continuités qui ne sont qu'« esquissées⁴⁶⁸ » par les objets perçus. La présence de l'horizon déploie des virtualités d'engagement. Ces éléments contribuent à faire varier ce qu'on peut appeler la souplesse ou viscosité de l'engagement, ou sa « texture pragmatique » (Licoppe, Figeac, 2014).

Hakim B. rend compte de son expérience des lieux. Ce réglage de l'engagement vers les ouvertures, le lointain, les traversées, et la trame verte qui tisse la ville en dehors de ses grandes voies de communication, offre une structure plus libre à ses engagements. C'est pourquoi, l'entrelacs de cette trame ouverte (et verte) avec la trame serrée du tracé viaire, constitue pour lui un usage plaisant. Faut-il dire que ces ouvertures et ces variations de perspectives et d'engagements constituent une « forme de la ville » ? Notons que ces indices ouvrent sur la campagne, les jardins, les arrières cours – bref, tout un lexique de faubourg.

4.3. Chromie et ambiances sonores

La couleur des façades est une chose souvent remarquée incidemment. Les teintes et ensembles chromatiques peuvent être compris écologiquement comme des indices signalant des milieux et des

468 Pour Husserl (2018), la notion d'esquisse réfère aux objets qui ne sont toujours perçus que partiellement (depuis un point de vue). Ils n'apparaissent que comme des « esquisses » de leur forme complète. La perception réelle fonctionne ainsi par esquisses.

ensembles. On dit couramment que la couleur dans la ville donne de l'homogénéité à un ensemble. Mais dans un milieu, c'est-à-dire un ensemble complexe et vivant, les surfaces doivent être diverses et variées. Des masses chromatiques trop homogènes, donnent aux lieux un caractère figé, artificiel, comme des milieux appauvris, voire morts⁴⁶⁹. C'est un élément-clé à travers lequel s'identifie la qualité des lieux urbains. La couleur et le son constituent deux éléments diffus, des masses⁴⁷⁰ qui entrent classiquement dans le domaine des ambiances. Comme la lumière et les ouvertures visuelles, ils ont la caractéristique d'être débordant, ou vibrant. La description d'une marche à la première personne montre que la chromie est saisie comme une qualité diffuse, plus ou moins cohérente selon les continuités qu'elle dessine dans l'étendue. Encore une fois, les continuités sensibles sont attendues et visées écologiquement, comme signaux d'une accessibilité. Elles priment sur les frontières et coupures qui figurent des signaux de changement de milieu, et donc d'alertes potentielles.

Depuis St Ennemond, je passe derrière l'immeuble de la CAF puis prends les escaliers rue Saint-Marc : silence, odeurs de fleurs et de végétaux (avant et après, des odeurs de voitures) ; arrivée à Peuple, une drôle d'impression : des sons de pas, des voix atténuées, comme une gêne à s'entendre mutuellement aussi distinctement. Jaurès : un groupe de sans abri (en ayant l'air) à l'angle, avec un vieux à casquette qui semble faire la sentinelle. Angle rue Michel Servet, Louis Braille, les 3 jeunes maghrébins habituels en survêtement. Lundi matin, beaucoup de magasins sont fermés, mais il y a comme une ambiance soupçonneuse. Finalement, je me sens assez coincé dans le centre. Le nouvel aménagement de l'arrêt de tram Peuple (un quai massif en plein milieu de l'avenue de la Libération) fait obstacle à l'ouverture qu'elle présente pourtant, et à un cheminement naturel dans cette direction. En fait, j'ai l'impression qu'avec cet aménagement, l'avenue de la Libération s'est « faubourisée ». L'avenue – le seul beau boulevard haussmannien stéphanois – est comme anémiée de son flux et de son lien à l'espace alentour (de son accessibilité), par ce quai du tram massif posé en plein milieu. Au delà de la Grand'poste, on entre dans une zone péricentrale où l'animation baisse clairement. Il y a également une forme de goulet d'étranglement de l'animation qui se produit assez vite sur la rue Gambetta (Grand'rue vers le Sud). La place Waldeck Rousseau⁴⁷¹ ressemble également à une place faubourienne, malgré ses restes de superbe haussmannienne. Il y a un sillon naturel (pente et gabarit volumique) dans lequel on stagne, qui se situe entre Peuple, Violette, Dorian : monter à Chavanelle demande un effort (traverser des espaces différenciés, Antonin Moine ou les rues piétonnes) ; monter sur la place Jules Guesde ne donne pas mieux (sauf en soirées les fins de semaine)⁴⁷². Vers la place Boivin et le cours V. Hugo, nous avons la même impression de quitter le centre et d'entrer dans des zones du péri centre⁴⁷³. La place de l'Hôtel de ville fait aussi obstacle, dans le cheminement, probablement du fait de sa relativement faible animation commerciale, et ses arrêts de bus chargés (comme des surgeons de l'ancienne place Dorian). J'ai donc cette impression d'« être coincé », de n'être appelé naturellement par aucun espace animé alentour, de rester et de stagner dans ce triangle (Peuple, Violette, Dorian), qui se révèle assez

469 La question apparemment anodine du ravalement des façades ou de leur peinture, comporte ce type d'enjeu (comme le note justement Bailly – Cf. p. 513.)

470 Dans la technique du dessin, on oppose souvent le trait et la masse. Le trait délimite les contours, et la masse dépose les surfaces. Le jeu contrasté des deux, forme l'essentiel de la technique du « dessin ».

471 Nous renvoyons à notre description de cette place, p. 485-86.

472 Nous renvoyons à notre description de cette place, p. 488-89.

473 Ce qui a été remarqué par notre enquêtée Johanna H.

peu animé et invite donc à ne pas s'attarder outre mesure. La place Badouillère (ou Anatole France) est déjà un espace hors-centre. Son charme vient, je trouve, de cette position péri-centrale affirmée (rare dans cette ville). Dans la ville, les formes architecturales ne viennent pas plus en aide dans cette orientation naturelle du mouvement, ou de la marche (urbaine) à suivre. Le « dialogue architectural » des façades mis en scène sur la place du Peuple est une réussite, mais reste une mise en scène. Ce qui dialogue ici (les immeubles médiévaux, bourgeois, modestes et modernes), ne dialogue en fait presque jamais ailleurs dans cette ville. Les ocres clairs et le gris de certaines façades composent une drôle de vibration chromatique. Le champ chromatique du gris se compose avec le violet (dalles du parking A. Moine), l'ocre clair, ou l'anthracite, en formant des dissonances. Les pavés mal scellés (du parking A. Moine et de la place Boivin) tentent de valoriser un gris violet, mais cette teinte n'est qu'un épiphénomène ajoutant un couac de plus dans le disparate. La teinte constitue une masse, une substance diffuse, comme un gabarit ou un volume. Il s'agit d'éléments fondamentaux de l'architecture qui font continuité et qui affectent l'accessibilité sensible des espaces urbains.

On voit que les éléments perçus sont des vecteurs d'intrigues, de continuités. Se mélangent des éléments végétaux, les ambiances sonores, les formes architecturales, les variations de la chromie, des détails perçus incidemment. Nous avons vu à quel point le calme et les ambiances sonores étaient chargés de sens et qualifiaient les lieux. Mais le son est une substance écologique qui, à la manière des ouvertures pour Hakim, est un élément de la trame sensible de la ville. Blandine S. nous raconte que les sons participent aux choix des trajets qu'elle emprunte.

T'es sensible à l'ambiance sonore ? Parce que là, on est arrivé, y avait comme un calme, un peu plus que dans les endroits qu'on a traversés...

Oui, alors je vais remarquer, bon je vais passer pour une vieille mégère, mais je vais remarquer les bruits d'enfants... parce qu'au bout d'un moment ça me lasse, donc je fuis ça... les zones un peu calmes ouais, j'en recherche... je recherche des zones un peu comme ça... ben pour rentrer, c'est pour ça que je te disais que je passe pas par le cours Victor Hugo, parce que je trouve que y a trop de bruits de voitures... Y a toujours du bruit en ville, et d'ailleurs quand y a pas de bruit, c'est quand y a eu des grosses chutes de neige, et ça peut me réveiller la nuit, le silence... donc c'est un truc, oui... je pense que le silence total, j'aurais du mal, je suis pas très campagne... enfin je vais la pratiquer mais j'y vivrai pas... Ouais, je rentre toujours par là, je ne sais pas pourquoi, je saurai pas te dire...

Hakim nous dit également l'importance de ce calme, globalement associé à un certain ordre de l'habiter, à un horizon domestique et paisible :

Et c'est reposant pour toi ce quartier ? Tu me dis, c'est calme... qu'est-ce qu'il y a dans ce calme ? C'est un calme apaisant, c'est pas un calme, je sais pas, angoissant ou...

Ouais je trouve... Non non carrément pas... en fait j'ai grandi dans les quartiers Sud-Est où, t'sais donc c'est à Montchovet exactement là, le quartier le plus chaud de la ville quand j'y habitais... il existe plus maintenant, il reste quasiment rien là-bas comme bâtiments... et ben pour le coup, je trouvais ça calme ! T'sais, t'as pas de voitures, de circulation, t'as de grands espaces verts, alors... t'as bien du bruit, t'sais, d'enfants qui jouent et tout ça, mais la nuit je trouve ça

étonnamment calme, et là du coup je retrouve aussi ce calme-là... j'aime bien qu'il y ait pas de bruits de bagnoles, t'sais de klaxons, de gens qui sortent des bars, qui sortent des restaurants... T'sais je trouve que y a... le lieu de l'animation, le centre-ville, t'y vas quand t'as besoin... moi, j'y vais pour le boulot, et puis après j'aime bien que là où tu habites, ce soit un peu comme ça, un peu silencieux...

On constate encore une fois que les motifs d'engagement se mélangent et agissent ensemble. Couleurs, animation urbaine, ambiance sonore, structure spatiale et paysagère, sont saisies ensemble dans la marche suivante.

En remontant l'avenue Libération vers la Grand'poste, j'ai encore une impression de « figement » due à un faible passage et à une teinte grise homogène. L'ambiance est peu engageante, peu mobile et peu urbaine. L'accessibilité véhiculaire est brouillée à cause de divers empiètements. Ce grand boulevard stéphanois (sans doute le plus haussmannien et le plus « représentationnel⁴⁷⁴ ») est compliqué par un trottoir semé de petites embûches qui forment une directivité peu régulière. Le mobilier « design » me semble peu intégré à l'espace urbain et simplement posé au milieu (valorisant l'objet au mépris de l'espace, comme sur la rue Denfert Rochereau avec ses sièges jaunes toujours vides). En arrivant devant le lycée Fauriel, j'ai l'impression d'une nouvelle baisse des motifs d'engagement et d'attention, d'un environnement plus pauvre en ressources et sollicitation : une teinte d'ensemble gris sombre, peu de gens et de mouvements, un bloc homogène formé par l'immense bâtiment du lycée et la longue barrière qui longe le trottoir. Et aussi, un appauvrissement de la diversité des publics (toute la section de 300 mètres est occupée par un collège/lycée). J'entre dans un autre type d'espace, qui figure un autre milieu écologique.

C'est bien souvent une forme d'ensemble qui se donne à voir en premier, avant les unités détaillées qui la constitue. Ce sont des indices de modification du milieu qui sont perçues ici. Ces éléments peuvent sembler négligeables, comme des lubies d'un observateur obsessionnel des villes (des « badineries cognitives » dit Goffman). Pourtant, leur somme est susceptible d'empêcher l'avènement d'une aisance, qu'elle soit véhiculaire, sociale, symbolique, situationnelle. Remarquons que l'environnement dans lequel nous percevons des gênes à l'engagement, autour de la place Jean Moulin, est encore une fois un espace qui a subi d'importantes modifications dans l'histoire. L'ancien Hôtel Dieu et son faubourg environnant ont été rasés en 1905. Le lycée Fauriel, la Poste ont été construits et la grande avenue « percée » à la même époque⁴⁷⁵. L'inclusion de cette partie n'a jamais pris.

474 Au sens d'un « espace de représentation », caractéristique de la ville classique dans laquelle le pouvoir se met en scène (Choay, 2003). Le modèle architectural de la grande bourgeoisie de la fin du 19^e siècle est encore imprégné du modèle aristocratique et curial (cf. Elias, 1985, p. 17-45). C'était d'ailleurs dans cette avenue que se situait le Grand Hôtel, actif de 1923 à 1986, qui fut le siège de la Kommandantur sous l'occupation.

475 [https://fr.wikipedia.org/wiki/Avenue_de_la_Lib%C3%A9ration_\(Saint-Etienne\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Avenue_de_la_Lib%C3%A9ration_(Saint-Etienne))

4.4. Des canaux traversants.

Il existe d'autres éléments qui ont une compétence spécifique de mise en rapport, de connexions. Un architecte à la retraite (ayant passé son enfance ici et vivant en région parisienne depuis), que nous avons interrogé en entretien, nous a parlé de l'importance de la « traversabilité » d'une ville. La manière dont il saisit cette qualité traversante est intéressante pour nous :

Ce que je retrouve à Sainté, c'est plus des trucs où l'habitat s'est fait avec le relief... que ce soit les passementiers, que ce soit toutes ces collines qu'il fallait gérer, soit en y mettant des cimetières, soit inconstructible, y avait ce lien avec l'environnement... pour moi y a le fait d'avoir le relief, que gère des escaliers ou ascenseurs ou autres... [l'enjeu] c'est parcourir la ville physiquement, même si après « Vigipirate » et « propriété privée » aidant, on se retrouve avec une transparence visuelle et c'est tout, avec des grilles... mais cette parcourabilité de l'espace construit est pour moi vitale... et c'est ce qui me fascine aussi dans les habitations troglodytes... on se retrouve dans des coteaux, avec des trucs superposés, mais tout passe, on passe sur la maison de l'autre, *et cetera*, bon avec des codes... il faut respecter l'intimité de chacun, mais ça reste ouvert... y a un moment à une biennale, j'avais beaucoup aimé, c'est quand ils ont fait la nouvelle ligne de tramway qui passe place du Peuple, et qu'ils avaient découvert tout le Furan... j'avais pris des photos... c'était génial, on pouvait rêver que l'eau reste là, qu'ils réhabilitent un peu tout ça... c'était pour réhabiliter un peu la voûte pour que le tramway passe...

La parcourabilité urbaine a forcément à faire avec le passage de « frontières », la traversée d'espaces distincts (dont certains sont troubles dans leur statut de public ou de privé). Mais elle peut aussi bien se maintenir (au travers de compétence, de « codes ») que se refermer (avec des dispositifs sécuritaires). L'intérêt de cet extrait est de montrer que la qualité de « traversabilité » apparaît structurante et nécessaire à cet homme. La référence à la rivière qui a été recouverte dans toute la ville (le Furan), signale que l'eau est précisément ce qui coure, ce qui traverse, et donc ce qui relie. En effet, les bords d'une rivière traversant une ville constituent une continuité spatiale et d'ambiance qui transcende les limites proprement urbaines (quartiers, fonctions, etc.) La rivière est une « voie de communication » à sa manière, pour une série de non-humains d'une part (animaux, végétaux, déchets industriels et domestiques), et éventuellement pour les piétons si les berges sont aménagées.

De façon très différente, le jeune *designer* Gilles R. nous parle d'une certaine richesse d'expérience qu'il a ressenti et vécu ici. Il évoque quelque chose comme une accessibilité de la durée, qu'on rangera dans les « substances traversantes » et liantes qui nous occupent.

Je suis quelqu'un de joyeux qui garde toujours le sourire, et là où j'ai fait mes études, je faisais cet effort-là de trouver des repères à chaque fois-là où j'habitais... alors que là, ma dernière expérience à Paris par exemple, ben j'étais toujours dans le travail et j'ai pas trouvé des repères personnels en fait... du coup c'était assez pauvre comme expérience on va dire...

Pourquoi tu n'as pas trouvé de repères personnels ?

Euh, pas le temps...

C'est quoi les « repères personnels » ?

Et ben par exemple à Strasbourg, j'ai pu prendre le temps de prendre des cours de danse... des cours de théâtre d'improvisation, aller au marché, trouver mes petits coins qui rythment ma vie quotidienne... euh à Paris pfouii... au supermarché, c'était que sur le chemin quoi, je m'amusais pas à me perdre pour trouver ce qui me plaisait... [...] Ce que j'ai apprécié, contrairement à Paris, disons que à Paris, j'ai remarqué que ma vue était limitée à 100 mètres, je pouvais pas voir l'horizon, seulement lorsqu'on monte à la Tour Eiffel, y avait toujours à Paris des murs assez grands... ici, non seulement sur mon trajet sur le Crêt de roc, ben je vois l'horizon, je peux voir loin, c'est aéré... à la Cité du design c'est pareil, je marche beaucoup, je traverse plusieurs types d'espace, soit à l'intérieur ou à l'extérieur, places publiques, que ce soit la journée en matinée ou le soir aussi quand il fait noir, quand les lumières sont allumées... et ben là, le temps c'est un peu plus riche, le rythme est beaucoup plus diversifié on va dire... y a plusieurs paysages qui se montrent à mes yeux...

Le temps et l'espace sont des formes *a priori* de la sensibilité selon Kant⁴⁷⁶. Ils sont corrélés dans l'expérience. Gilles R. dit qu'on peut disposer dans cette ville de plus de temps (qu'à Paris ou dans d'autres grandes villes), et donc de plus d'espace. C'est-à-dire ? L'expérience change, et quelque chose qui s'apparente à ce que Bergson nomme « durée », se produit dans un tel contexte. Cette durée n'est pas vide ou ennui, c'est au contraire un vecteur de mise en rapport, une substance liante. Grâce à ce temps étendu (voire distendu), l'espace s'approfondit, peut devenir plus « intéressant » nous dit Gilles. C'est ce que nous suggérons dès le début de cette enquête avec cette traversée nocturne d'espaces faubouriens immobiles. Ce temps est une invite à l'exploration, à traverser une diversité d'espaces contigus⁴⁷⁷, à une sorte de plongée. On peut entendre dans cet extrait, le « contenu significatif » suivant : cette ville est une mosaïque de situations ouvertes à l'exploration, alors que dans la grande ville, il y a une baisse d'intérêt pour la diversité situationnelle⁴⁷⁸. On retrouve ce « sens du calme » qui est l'une des signatures sensibles de cette « ville-faubourg ».

Gilles R. y voit une qualité d'expérience. Si « plusieurs paysages se montrent à [s]es yeux », s'il est attentif à l'horizon, et si le rythme est plus diversifié ici, c'est peut-être parce qu'il peut « prendre le

476 Plus exactement : « Le temps et l'espace sont nommés par Kant *formes a priori de la sensibilité* grâce auxquelles le divers, matière fournie par les sens, trouve à s'ordonner : en bref, il n'y a pas d'appréhension possible de ce qui m'affecte (par exemple, ce parfum qui m'indispose, ou cette masse sombre à l'horizon) si temps et espace ne donnent point *forme* à ce qui me touche. » Riaux, 2016, §1. Il souligne.

477 La notion d'asynchronie permet de penser la ville comme une composition d'éléments asynchrones réalisée dans la longue durée. L'expérience mobilise et jouit de cette ressource de sens, en construisant avec elle des intrigues multiples au contact de la ville (Noizet et Cléménçon 2021).

478 C'est une manière de comprendre l'énigmatique « intellectualité de la vie urbaine » perçue par Simmel (2013) dans les grandes villes.

temps ». Le temps est donc un « canal de traversées » et l'élément par excellence de la continuité. Comme l'eau, le temps coule et passe. Gilles R., comme l'architecte retraité interrogé plus haut, mobilisent différents actants de traversée et de continuité : le calme, le temps, l'eau, l'horizon, et bien sûr, la marche.

Conclusion du chapitre

Les frontières saisies par les marcheurs désignent différents ordres ou régimes de la ville en différents lieux. Ces ordres émergent d'abord par la saisie d'indices sensibles, mais ils sont réévalués et révocables. Ils sont donc relativement précaires. Les lignes de ruptures et sutures font l'objet d'interrogations particulières : une continuité existe-t-elle, et alors sous quelle forme et par l'intermédiaire de quels éléments ? Les marcheurs inscrivent ainsi la ville dans des continuités de différents types, représentées par leur mémoire, par des ensembles spatiaux, par une présence continue de l'horizon, par des ambiances et des substances spatialisées. Essentiellement imparfaits, effilochés, rompus et reprisés, ces différents fils sont pourtant la matière d'une expérience urbaine à hauteur, vitesse et sensorialité d'humain. Ce sont des attaches qui appellent des ramifications, sorte de trames dont les personnes cherchent les expansions. Ce tissu fait sens, et constitue la ville en intrigues sensibles. Celles-ci prennent essentiellement forme dans les faubourgs.

CHAPITRE 9. LA VILLE ORDINAIRE EN INTRIGUES.

Introduction

Nous avons désormais des éléments à verser au dossier d'un répertoire des attachements faubouriens. Nous allons maintenant soulever la question d'une « urbanité faubourienne », contradiction dans les termes à entendre comme une tentative d'appréhender ensemble, ville (centre) et faubourgs. Par delà les mouvements dialectiques et rhétoriques de leur rapport, leur articulation existe en réalité, en marches et en intrigues.

« Si la ville, la ville que nous aimons, se caractérise d'abord par la richesse et par la complexité de ses réseaux, par les surprises qu'elle ménage – chicanes, détours, raccourcis, contrastes, différences, découvertes, audaces, harmonies, repères –, alors la banlieue, le devenir-ville de la banlieue, doit tendre, non pas à retrouver, mais à trouver, selon ce qui lui est propre, le chemin de ces qualités [...]. La banlieue est un tissu, mais troué, déchiré, distendu, formé de pièces disparates, disjointes, privées de vie et de connexions. Ce tissu, il faut le resserrer, le tresser. On ne tisse ni ne tresse avec un seul fil – or, les fils sont là, les fils de couleur, mais en attente de ce tissage qui les rassemblerait. Le tissage n'est pas un schéma directeur : il n'en a ni la hauteur de vues ni l'aveuglement. Il procède par entrecroisements successifs, par recoupements légers, par sursauts clairs. Il est mineur. Loin de la logique des « grands travaux », l'immense travail à entreprendre sur la banlieue est une multiplication de logiques mineures, une grande trame faite d'une infinité de petites trames locales. » Bailly, 1992, p. 166-167.

Les mouvements de décentrage et de recentrage que nous allons observer, indiquent la recherche d'une juste tension entre une perspective métropolitaine dense, et un « devenir-banlieue » de la ville, formes qui ne sont que des cas théoriques limites. Son régime ordinaire est entre-deux. Nous allons entendre des marcheurs nous parler d'usages contrariés du centre. Ils indiquent ainsi que la ville prend son rythme et doit s'accorder d'abord à ses faubourgs. Nous verrons qu'une sorte de trame faubourienne innerve le péricentre, au travers d'un réseau préservant un sentiment de liberté, d'improvisation. Suivons donc à nouveau le fil de l'enquête.

1. La ville à l'envers.

1.1. L'agrément de la périphérie.

Gérard C. est un ancien supporter des Verts (toujours actif !), et jeune retraité de 59 ans. Il nous raconte, lors d'un entretien, qu'il aime d'abord sa ville par ses bords. Les espaces où il chemine, flâne et génère une grammaire urbaine avec ses jambes, sont les faubourgs. Il nous dit redécouvrir la ville par la marche, alors qu'il l'a toujours traversée en voiture lorsqu'il travaillait. Et cette redécouverte lui procure un vrai plaisir, ainsi qu'à ses proches.

C'est une ville que vous connaissiez plus en voiture du coup...

Ah ben complètement ! Depuis quelques années je connaissais pffouh... on va dire, pratiquement depuis que je travaille, je connaissais que la ville en voiture. Donc ça veut dire que je travaille depuis 42 ans (rires), du moins au début je conduisais pas, mais quand j'ai commencé à conduire...

Vous avez toujours fait cette ville en voiture finalement...

Voilà, finalement...

Et finalement le fait de la refaire à pied, vous la redécouvrez, vous l'explorez, vous la découvrez...

Complètement... complètement complètement... depuis quelques temps, je redécouvre la ville quoi... et je trouve que c'est sympa. Et je vois, mon amie, mon amie elle est roannaise... donc elle connaît parfaitement Roanne, qui est une petite ville hein, bon mais Roanne, vous en avez vite fait le tour... elle adore Saint-Étienne quoi... et elle y a vécu, elle y a vécu pendant deux ans, bon, son mari travaillait sur Saint-Étienne, avant de retourner sur Roanne... et là, elle adore qu'on marche ensemble dans Saint-Étienne (rire)... c'est assez sympa quoi...

C'est un peu la découverte finalement, quand on marche dans Saint-Étienne...

Une redécouverte on va dire... plus une redécouverte... [...]

Alors si vous deviez choisir disons un trajet que vous affectionnez particulièrement, lequel ce serait ? Quel trajet ce serait et est-ce que vous pourriez le décrire ?

Alors le trajet... ce que j'aime bien, le trajet que j'aime bien, c'est faire de chez moi, donc on va dire presque quartier entre Jacquard et Côte Chaude... passer devant le golf, et redescendre sur la Terrasse en longeant les jardins ouvriers... c'est un truc qui est super sympa, dans les endroits que je préfère (rire), que j'aime beaucoup...

Ah oui... alors c'est ce boulevard-là qu'ils ont fait, qui est assez grand, assez large, c'est ça ?
Ouais... on longe le golf de Saint-Étienne, où y a le grand hôtel⁴⁷⁹... donc dans le sens où moi, je descends, vous avez le golf sur la gauche et l'hôtel sur la droite, vous longez, et puis un moment avant de repiquer sur Saint-Étienne, vous repiquer sur la droite, et là, vous longez les jardins ouvriers, vous passez sous un petit sous-bois, et c'est super sympathique...

479 Gérard C. parle de « Grand hôtel ». Il s'agit de l'Hôtel du Golf, hôtel 4 étoiles avec piscine, construit aux abords de la ville. Une recherche sommaire sur internet donne 4 établissements de standing (4 étoiles) à Saint-Etienne : celui-là, le nouveau Novotel du nouveau quartier d'affaire de Châteaureux (près de la gare) et deux établissements à Andrézieux (à une dizaine de kilomètres de la ville). Nous avons vu que le « Grand'hôtel » du centre-ville, sis dans un bel immeuble haussmannien, a fermé dans les années 90. Le Golf de 18 trous a été construit sur une ancienne décharge municipale et sur des terrains ayant appartenu à une société houillère. Il a été inauguré en 1992. L'histoire de l'aménagement du site symbolise le déplacement du développement de la ville, se détournant du centre vers sa périphérie.

<https://www.asgse.fr/origine-du-parcours>

Oui, c'est quasiment bucolique, campagnard...

A complètement (rire), complètement... vous êtes sous un petit sous-bois, ah c'est pas urbain hein... Sinon, il y a un autre endroit qui est très très bien aussi, que j'affectionne assez, c'est tout ce qui est la colline de Villebœuf...

C'est aéré...

Voilà... donc par le dessus de la... euh de l'Opéra Théâtre...

Le Jardin des plantes...

Voilà, voilà, le Jardin des plantes, tout ce coin... ce coin est quand même très très très très sympathique aussi... Là, vous êtes en pleine ville et vous êtes en pleine nature... et en étant en pleine ville hein !

Qu'est-ce qu'il faudrait faire d'après vous... pour améliorer cette ville, pour mieux l'habiter... pour qu'elle soit plus...

Ben il faudrait déjà qu'on perde cette image, l'image qu'on a, qui est très négative... moi il me semble hein... on l'entend un peu par les médias tout ça...

L'attachement de Gérard C. à la ville passe par les bords de la ville, y compris des zones éloignées du centre. Cette ville semble trouver son équilibre, pour lui, dans un rapport avec les espaces périphériques et naturels environnants, plus qu'avec le centre-ville.

Et vous disiez tout à l'heure... c'est, pour vous, c'est une ville qui est très belle... qu'est-ce qui est très beau ?

Ben, l'environnement ! ... on a quand même un environnement qui est, je crois qu'on est comme Rome, on est entouré de 7 collines hein (rires)... je vais vous dire, comme on disait tout à l'heure, vous pouvez pratiquement partir du centre de Saint-Étienne avec votre sac à dos, et faire des super marches dans la verdure quoi... y a pas des milliers de villes qui ont la chance d'avoir ça... je parle pas d'aller dans un jardin public hein...

[Donc] vous faites ces promenades, vous flânez un peu... c'est une ville où vous aimez flâner...

Ouais, oui oui j'aime bien... alors je vais vous dire, pas spécialement le centre-ville... [...] Le centre-ville, je le connais presque par cœur, et c'est pas un endroit où je me reconnais bien... donc ça veut dire que je serai plus sur... allez on va dire, à partir de Jean Jaurès jusqu'à la Terrasse... et on va dire de place du Peuple jusqu'à Bellevue... [...] le centre-ville, place de l'Hôtel de Ville tout ça, c'est pas l'endroit où je m'éclate quoi (rire) [...] que j'apprécie outre mesure quoi... la rue de la République, par exemple, ça faisait une éternité que j'avais pas fait la rue de la République... là je l'ai faite parce qu'il y avait la biennale...

Et alors comment ça se fait ça, que ce centre-ville... qu'est-ce qui pour vous n'est pas attrayant ?

Alors, y a déjà une première raison, je pense la primordiale... j'ai connu le centre-ville avec beaucoup d'activités, beaucoup de magasins, beaucoup de choses... et actuellement, ça fait un petit peu mal de... quand vous êtes dans le centre-ville, voir tous ces magasins fermés, toutes ces boutiques fermées, des boutiques qui étaient un petit peu artisanales... bon faut être franc, beaucoup d'endroits, vous avez un magasin qui ferme, c'est une restauration rapide qui se monte, on voit beaucoup de ça... pffff c'est un peu dommage quoi (rire)... alors que à une époque, y avait des magasins diversifiés, des choses comme ça... donc c'est pour ça que ce côté centre-ville, j'apprécie moins... [...] ce qu'il n'y a plus, ça fait quelque chose qu'on n'a pas envie spécialement peut-être de voir quoi...

Vous disiez « ça fait mal » tout à l'heure...

Voilà, ouais c'est ça... c'est vrai que, bon, il y a plein d'endroits qui sont utilisés pour le moment parce qu'il y a la biennale... je pense que vous allez revenir dans 6 mois rue de la République, vous allez être très très surpris hein... de voir tous ces magasins qui sont fermés, des boutiques très anciennes qui n'existent plus... et je trouve que c'est un petit peu dommage... et bon, on n'a

pas trop envie de voir ça quoi (rire)... après c'est vrai que y a un autre côté aussi, que j'ai ressenti une ou deux fois... c'est d'être euh, de ne pas être en sécurité, ouais... ça je l'ai ressenti...

Est-ce que vous pouvez me décrire ces situations... dans quelles situations, quels endroits, quels moments ?

Pffff... on veut dire plein centre-ville... vraiment centre-ville... Jean Jaurès – Hôtel de Ville – Place du Peuple, où y a... quelque chose, des choses, des gens qui font qu'on ne se sent pas, on se sent pas à l'aise... qu'on se sent pas en sécurité... et pourtant, je vous promets que je suis pas d'un tempérament peureux ou quoi que ce soit... on le voit par des incivilités, des choses que moi y me gênent... je vais dire, je l'ai vu encore il y a pas longtemps, des gars qui mangeaient une barre de céréales... je vous promets, la poubelle elle était là, les papiers ils les ont jeté au sol ici... moi c'est des trucs qui me gênent un peu (rire), et qui me gonflent un peu quoi... y a des moments, moi ça m'a eu arrivé de me chauffer un peu, de me brancher parce que je... ah je veux dire, j'aurais vu une de mes filles qui faisait ça... elle reprenait son papier, puis elle allait le mettre dans la poubelle, et je vous promets qu'elle le refaisait pas une deuxième fois hein, vous êtes tranquille... donc ça, ça fait le non respect des gens...

C'est une ambiance ?

Ouais voilà, une ambiance qui aurait tendance à être, à être pesante... c'est-à-dire que, je veux dire, moi j'ai pas été confronté, mais j'ai vu, par exemple des jeunes, qui étaient là, et puis par exemple, une dame qui se retourne, qui regarde, comme on fait tous – on se retourne, on regarde –, et lui dire « mais qu'est-ce t'as à regarder ? » Voyez, des trucs qui me pffff... ouais, qui gênent un petit peu hein...

Le centre-ville est « dévalué » (en termes d'expérience mais pas seulement), à cause d'une image heureuse qu'il en a gardé, et dont le présent lui rappelle la disparition. Avant, le centre c'était l'animation, les magasins, la vie urbaine. Aujourd'hui, ce sont des magasins fermés et une ambiance pas très bonne, « quelque chose, des choses, des gens qui font qu'on se sent pas à l'aise [...] qu'on se sent pas en sécurité », pourtant il n'est pas « d'un tempérament peureux⁴⁸⁰ ». Les petites frictions interactionnelles contribuent à un usage insatisfaisant du centre. Son sentiment d'insécurité vient de comportements de « non respect », d'« incivilité », comme le fait de jeter des papiers par terre. Il évoque aussi des jeunes qui disent « qu'est-ce que t'as à regarder toi ? » L'insécurité apparaît ici comme une ambiance et des situations dans lesquelles les possibilités d'un accroc, d'un problème, voire de violences ne sont pas exclues. L'insécurité, nous rappelle Frédéric Gros (2012) est, dans la tradition philosophique, un « état mental ». Gérard C. indique ce qui est sensible dans la ville, à savoir la teneur des rapports mutuels avec les lieux et avec les autres. Il vit ainsi le centre-ville comme un lieu où, pour reprendre une formulation goffmanienne, les « lignes de la communication » sont parfois « attaquées »⁴⁸¹, et donc les attaches à l'aisance ordinaire entamées.

480 C'est un supporter chevronné des Verts, et à ce titre possiblement peu craintif des contacts rugueux. Du moins, lorsqu'il nous dit « je vous promets que je suis pas d'un tempérament peureux ou quoi que ce soit » avec un sourire en coin, c'est ce que nous traduisons.

481 Goffman parle de « relation entre personnes exposées et personnes qui s'arrogent illégitimement un droit d'ouverture », ainsi que de « fauteurs de troubles qui perturbent la ligne de communication ». Il ajoute que « les enfants et les malades mentaux – ces délinquants de la communication [...] jouent quelquefois au jeu d'« attaquer la rencontre » » Goffman, 2013, p. 123 ; 137.

Finalement, la ville est valorisée, valorisée et investie par d'autres situations et territoires, en l'espèce ses bords et faubourgs, tranquilles, « champêtres » et « super sympathiques ».

Les environs naturels de la ville donnent une qualité à la ville. C'est un thème récurrent, significatif d'une « ville-faubourg ». Sur le site « ville-idéale.fr », l'internaute *Aix*, qui note la ville à 2,31 sur 10, dit : « La région environnant Saint-Etienne est magnifique. Pour les amoureux de la nature, de la randonnée et autres activités en plein air, vous serez servis. C'est l'attrait principal de la ville. »⁴⁸² L'internaute *Saintétique* (qui donne une note de 4.88) dit : « La région est magnifique (mais bon ici on note la ville pas l'environnement extérieur) » (Ibid.)

1.2. « Le saumon qui remonte le courant » ou un centre mal équipé.

Nous retrouvons notre marcheur Hakim. Il exprime clairement un problème dans l'usage du centre, un centre dense et serré, « où ça circule mal ». Il vise un usage commode de passage, dans lequel il est possible de « garder son rythme », mais cela est rendu impossible par l'espace lui-même.

Donc là, dans la mobilité, le tram vient de passer... et y a un deuxième, donc ça va... mais souvent là [arrêt Général Foy], tu galères à passer, tu sais pas si tu dois prendre le trottoir ou pas, parce que y a plein de gens qui attendent le tram sur le trottoir... et du coup comme les gens attendent le tram sur le trottoir, mais au bord du trottoir, t'as du mal à passer, donc tu dis « je descends sur la voie » et pour le coup c'est une vraie descente quand t'arrives à un certain niveau, parce que ça fait une vraie marche, du fait du quai du tram... et du coup, je sais jamais si je passe sur le trottoir ou à droite, et là, par exemple, on se pose la question : on va sur le trottoir ? ... et on va être, t'sais, « le saumon qui remonte le courant ? » (rire)... ou « on va sur la rue mais y a le tram qui va repartir dans pas longtemps... » Donc c'est galère... et comme ça fait ça sur une partie du chemin, souvent je coupe, après, je prends une diagonale, parce que ça me gonfle au bout d'un moment de zigzaguer, alors que j'aime bien aller, pas droit mais t'sais, j'aime bien pouvoir garder mon rythme, pas m'arrêter *et cetera*... donc tu vois, là, on est en train d'expérimenter ça, là, le fait de remonter le courant... du coup, on passe côté tram, qui va redémarrer... voilà, on a entendu la sonnerie... et bref, on va traverser là-bas, on passe de l'autre côté du coup...

Où y a une camionnette garée...

Exactement... et un parapluie large qui nous fait marcher sur la route... et encore là, c'est une des rues les plus larges de Saint-Étienne... ça arrive, ça, régulièrement... et donc comme ça me gonfle, je tourne là... donc voilà, comme ça fait beaucoup de zigzag, et ben je passe là...

Tu tournes à gauche ?

Ouais... celle-ci, ou celle où y a « Forum⁴⁸³ », parce que j'aime bien passer devant « Forum »,

⁴⁸² https://www.ville-ideale.fr/saint-etienne_42218?page=5#commentaires

⁴⁸³ La librairie Forum, comme l'ancienne cafétéria Casino disposait d'entrées dans des rues différentes, un plaisir urbain noté par Rouanet (2003) : « J'aime, de Paris au Havre, de Bruxelles à Evora, le fil des trottoirs, [...] les

mais là, on va faire comme je fais d'habitude, le plus souvent... au bout d'un moment ça gonfle, donc je passe plutôt là... et je prends la rue de la résistance, qui est pas plus large, mais qui a moins de passage...

En cherchant simplement à « garder son rythme », à « tracer », Hakim est confronté à un espace dans lequel il se retrouve en situation de « remonter le courant ». Il a à lutter contre le flux des personnes, contre une circulation bloquée, contre des alternatives inconfortables (remonter le courant ou marcher sur la voie du tram). Il le dit : « c'est galère » et « ça le gonfle ». La solution est donc pour lui de prendre les rues adjacentes, dans lesquelles il peut marcher plus régulièrement et à son aise, sans ces problèmes. Donc curieusement, c'est dans les rues étroites qui bordent le centre que l'usage typiquement urbain de la marche rapide (pour se rendre au travail par exemple) peut s'épanouir.

Dans cette rue, presque toujours sans soleil, nous nous sommes souvent fait la réflexion qu'il y avait une « erreur »⁴⁸⁴, à savoir le non nivellement de la rue entre la partie pour les piétons et la partie pour le tram (les voitures n'y passent plus). C'est la même chose place de l'Hôtel de ville. Cette différenciation entre deux espaces « sociaux » (dédiés à des usages et usagers différents), apparaît à nouveau. Elle est ici encore accentuée par une différence franche de couleurs (chaussée gris sombre, et trottoirs beige clair). Hakim remarque que la marche est haute entre la chaussée et le trottoir, au niveau du quai du tram. L'inconfort consiste dans la différenciation des usages dans un espace restreint, où la majeure partie est dédiée au passage des trams, et les piétons cantonnés aux trottoirs qui ne sont pas si larges. Comme si cela ne suffisait pas, le trottoir est lui-même parsemé de petites gênes, de petits obstacles : barrières, grilles, pavement irrégulier, changement de largeurs, plans inclinés, surface glissante, etc. Et nous ne parlons pas du passage des vélos, réellement problématique (voire dangereux) à cause des rails qui se croisent, dalles, etc.

Deux « scripts » (Akrich, 1987) s'opposent ici pour la définition de la situation et la répartition des places. Force est de constater que c'est le tram (la machine) qui a gagné la partie, et remporté l'essentiel de l'espace. Il existe pourtant des moyens, plus subtils, pour faire cohabiter les deux usages. Les aménagements récents de tramways tendent à faire circuler sur un même plan (à un même niveau) piétons et tram. La coordination s'effectue par d'autres moyens : motifs au sol différents, allure du tram très modérée, etc⁴⁸⁵. Ici, le choix d'une distinction tranchée dans la

magasins qui ont plusieurs entrées sur des rues différentes [...] ». p. 19.

484 « Erreur » de commodité et donc de cadrage pragmatique.

485 L'ouvrage de Louis-Pierre Grobois et Isaac Joseph (2002) articule le travail de conception des aménagements du

répartition de l'espace a été choisie. Nous retrouvons le motif de l'ambivalence et de la tension de la « ville-faubourg », ne priorisant pas le piéton sur les transports mécaniques. Cette tension n'a cours que dans certains espaces, et elle s'apaise rapidement, dès la sortie de l'hypercentre qui n'est pas bien étendu. Hakim peut ainsi continuer sur son rythme, c'est-à-dire le rythme acquis par une longue marche provenant des faubourgs, constante et régulière. Il évite ainsi quasiment le « centre-centre », pour retrouver un espace propice à l'engagement développé dans les espaces d'où il provient. Rappelons-nous que l'aménagement du centre avait pour objectif de faire venir les Stéphanois en centre-ville pour faire des achats. Mais on voit qu'il y a des inconforts sérieux dans ces espaces centraux – la rue dont parle Hakim étant la plus commerçante de la ville.

1.3. Des aménagements « ni très riants ni très urbains »

Hakim B. perçoit d'autres éléments qui agissent et participent à la commodité (ou non) du piéton. La catégorie sous laquelle sont ordonnés ces éléments, n'est ni une catégorie d'objets ou de personnes, mais une catégorie pragmatique, à savoir le degré de coordination de ces éléments avec le déplacement du piéton. C'est en tant qu'ils sont coordonnés que ces éléments deviennent pertinents dans l'action de marcher. Ces éléments forment une liste incongrue : des voitures garées de travers, un alignement architectural, une voiture bleue, un oiseau, des manières de passer (en file indienne par exemple), des personnes avec des parapluies, des places de parking condamnées, de petits espaces verts, un arbre, une plante, un gros caillou (servant à délimiter des emplacements de parking), un horodateur, des poteaux, le petit présentoir en métal pour les journaux promotionnels et immobiliers, des plaques d'égout. Cet inventaire est typiquement urbain. Il amalgame des humains, des non humains (végétaux, animaux, minéraux), des objets. Ce qui est perçu, c'est le gradient de participation de ces éléments à l'aisance de la marche, chacun participant à l'action ordinaire de passer, et contribuant à la qualifier (la favoriser, la gêner, la ralentir, l'accélérer, etc.)

Donc là, rue de la résistance, ça circule mieux pour se croiser... par contre, on a toujours ce problème de bagnoles... alors je crois que là, elles ont le droit de se mettre... oui, c'est marqué au sol... pour autant, si elles se mettent un peu tordues – là t'as un bel alignement, devant moi où t'as la clio bleue –, t'as celle-ci, tu te dis « ouais voilà, ça va pas être très large pour passer

tram grenoblois à des questions d'usages et d'aisance pragmatique. Notons que les aménagements récents du tramway de Clermont-Ferrand (autour de la place de Jaude et de l'avenue des États-Unis), de Nice et de Marseille, ont également adoptés les principes des « zones de rencontre » et de la lenteur des véhicules (cf. Thomas, 2010, p. 9).

quoi... » Et d'ailleurs, on va devoir passer en file indienne...

On entend les oiseaux...

On entend des oiseaux ouais... et donc là, on vient de croiser deux personnes et il faut lever le parapluie bien haut pour pouvoir se croiser – je commente ce qu'on vient de voir là – ... je trouve ça bien aussi, que dans cette rue, ils aient condamné certaines places de parking, comme on a à gauche, là, pour les transformer en petits espaces verts, là... donc c'est l'équivalent d'une place et demi... en attendant, y a un arbre, une plante et je trouve ça cool que y ait ça en ville quoi...

ça fait un peu slalom avec les voitures, c'est vrai hein...

Ouais, non c'est galère... les voitures, le mobilier urbain... là par exemple, je trouve qu'on a trop de mobilier... regarde, si on se met là, entre la caillasse, l'horodateur, les poteaux... le petit truc où y a, t'sais, les journaux immobiliers à prendre là, tu vois devant la façade... en fait là, c'est trop... plus la bagnole, et tu te dis en fait, on virerait tout ça, ça serait autrement plus agréable quoi... les plaques d'égout aussi... je me demande tout le temps, c'est sans doute technique hein, mais pourquoi, un deux trois quatre plaques aussi rapprochées ne sont pas réunies en une seule... est-ce que c'est possible, est-ce que ça existe ou quoi ? Mais tu vois, ça fait beaucoup beaucoup de choses, ça fait dense...

Et ça tu le vois ?!

Alors je le vois, par déformation, à mon avis professionnelle...

Mais comment tu le vois... c'est-à-dire que c'est des choses qui accrochent ton regard ?

Ouais ouais, ça accroche, ça accroche... c'est vraiment pour moi comme quand... sans raconter ma vie, je suis assez ordonné, et en fait, quand je me pose dans mon canap', si y a un truc qui dépasse en face de moi, et je suis pas maniaque mais t'sais, j'aime bien que ce soit bien nickel... et après, dès que c'est nickel, je trouve ça hyper serein quoi... t'sais, mon chez moi, je m'y sens bien tu vois, et là c'est un peu pareil, je me dis « tiens si j'étais l'architecte de cette rue, je te virerais la moitié du mobilier là... » Et t'sais, on ferait un truc plus uniforme, alors pas forcément triste, mais plus continu, je sais pas comment dire...

Ces éléments divers accrochent le regard, comme si le regard décryptait, dans le déplacement, l'action favorable ou défavorables des actants, et anticipait leur valeur d'« invite ». Ces valeurs d'invites indiquent la commodité du passage, selon des critères physiques (planéité, largeur adéquate au passage de plusieurs corps, forme suffisamment régulière et visible pour être reconnue et anticipée dans une durée suffisante) et « sociaux » (contribution et coordination de ces éléments à notre engagement). L'opération (très ordinaire) qu'effectue Hakim correspond à un cadrage évaluant les débordements. Le cadrage de son action « pour passer » est sans cesse débordé par des éléments qui le contrarient. Il estime qu'il y a trop d'éléments qui contrarient ce cadrage. Comme nous l'a dit une personne mal voyante interrogée : « St Étienne, c'est un peu un parcours de gymkhana⁴⁸⁶ ».

Et comment tu t'y sens dans cette rue... ou dans cette ville – enfin dans cette ville, plutôt bien si j'ai... enfin, dans cette rue...

Alors dans la ville carrément bien... vraiment carrément bien... t'sais, j'aimerais bien pouvoir habiter là... on peut pas dire tout le temps, parce que t'sais, on sait jamais de quoi... mais si *a priori* je me projette ici, j'aimerais bien avoir un boulot ici durable pour être, pour être là... parce que j'y suis attaché, parce que ma famille est là, parce que je connais vraiment beaucoup

486 Type de course d'obstacles en équitation, en cyclisme et en sport automobile.

beaucoup c't'endroit, t'sais cette ville-là... après, sur le centre-ville à proprement parler et cette rue-là... donc t'as vu cette rue, là, c'est pas un parcours très riant... A part la librairie pour les enfants, là, « Croque linotte » que j'ai oublié de te montrer, où je m'arrête systématiquement devant la vitrine, parce que j'adore acheter des livres à mon gamin... mais, t'sais, c'est un passage un peu comme ça, pas très...

Pas très riant...

Ouais c'est pas... parce que tu slalomes, t'es un peu dans l'ombre... c'est agréable en été ceci dit... mais t'sais, c'est pas... ouais c'est pas... j'penses que ça marcherait mieux côté Grand'rue, mais voilà... le slalom, là, c'est un peu compliqué...

Tu prends rarement la Grand'rue du coup...

Ouais rarement... sauf vraiment si c'est tôt le matin... quand il m'arrive de commencer à 8 heures, y a vraiment personne... et du coup traverser les deux places, quand y a personne, dans une grande diagonale comme ça, je trouve ça bien, je trouve ça agréable ces places... mais le plus souvent, voilà, je passe, je décale un petit peu par ici...

C'est aussi parce que... pour pas rencontrer trop de monde ?

C'est ça, c'est ça, carrément... pour t'sais, le matin, marcher plus vite, pas avoir trop de... puis me concentrer après aussi sur [mon travail] qui arrive... et qu'il faut un peu commencer à faire transition... donc pour le coup, la rue elle est pas agréable, mais peut-être qu'elle me permet justement de commencer à me mettre dans la casquette du mec qui... qui va devoir faire le prof là... voilà, pendant un moment quoi...

Il est étonnant de voir à quel point la fonction de rassemblement social du centre, avec ses grandes places, est globalement peu goûtée par nos enquêtés. Cela, pour des raisons d'incommodités de l'espace, pour des raisons aussi de rassemblements moins publics que paroissiaux (on l'a vu). Mais c'est aussi une rupture qui s'opère dès l'arrivée dans le centre, rupture avec la disposition de la ville, avec le goût et l'expérience qu'elle procure un peu partout sauf dans le centre. Il semble bien y avoir une rupture assez radicale. Cela peut s'expliquer par le fait que « le centre » succède ici les faubourgs (historiquement)⁴⁸⁷, mais aussi par le fait que ce centre, avec sa fonction d'apparat, est le produit d'un développement économique florissant qui a pris fin depuis les années 70 environ. C'est comme si la ville se résorbait dans sa forme originelle, qui est sa structure sociale et spatiale, celle de faubourgs ramifiés.

Hakim B. nous dit aussi qu'il se concentre et dirige son attention et son engagement dans une perspective de travail (« je me mets dans la casquette du mec qui devoir [travailler] »). On peut y voir le contraire d'une fonction urbaine d'agrément remplie par des espaces de représentation ou de promenade, jusque dans l'engagement du passant. Ces espaces, autour de la rue de la Résistance, ont une ambiance forte : de hauts immeubles en pierre de la moitié du 19^e, resserrés, qui forment un réseau urbain dense, avec une esthétique cohérente. Cet espace nous fait souvent penser aux bas des pentes de la Croix-Rousse à Lyon, qui est également un espace d'articulation entre le centre et un

⁴⁸⁷ La place du vieux Saint-Etienne médiéval, qui ressemble à un îlot en bordure de centre, est également éloquent d'un centre-ville peu « raccord ».

(ancien) faubourg industriel. Il se trouve que l'urbaniste Dalgabio a participé au dessin des deux ensembles urbains (l'espace stéphanois ayant précédé une partie de l'espace lyonnais) (Bonilla et al., 1994).

2. Une urbanité par moments.

Nous sommes désormais en mesure de saisir les subtilités de l'urbanité. En tant qu'espace public, la ville est un milieu dynamique et changeant, dont l'enjeu est le maintien d'un régime conservant une tension tempérée entre deux pôles, celui d'une « fonction localisante » qui attache à « la spéciosité du présent » (Joseph, 1984), et celui d'une fonction délocalisante d'accessibilité inconditionnelle⁴⁸⁸. La localité dont il est fait mention ici n'est ni territoriale ni identitaire, mais ordinaire. Dans la ville, « les identités sont problématiques et les situations constamment redéfinissables » (Ibid.). L'urbanité « tiendrait » grâce à ce brouillage des identités, ou grâce aux « réseaux » permettant des appartenances au moment ordinaire. Ces « réseaux », ni seulement sociaux, ni seulement techniques, sont donc hybrides. Ils sont faits d'entités que notre enquête a cherché à mettre au jour. Ils fonctionnent au travers de ressources et de compétences que nous avons vues, et qui seront ressaisies en conclusion. Mais avant cela, terminons notre exploration de la ville en expérience.

2.1. La densité et la diversité métropolitaines, une réalité intermittente

Le régime urbain dont fait état Isaac Joseph, est métropolitain. Il est rare ici, mais il arrive par moments. Le visage de notre ville finit par prendre forme. Par delà les affirmations de fierté et d'orgueil souvent instrumentalisées politiquement et commercialement⁴⁸⁹, nous avons vu que la spécificité d'une urbanité faubourienne avait des ressources et des qualités, ainsi que des problèmes.

488 Rappelons à nouveau cette citation fondamentale d'Isaac Joseph qui synthétise la question de l'urbanité : « Le langage de la sphère publique s'articule donc autour de deux fonctions communicatives apparemment contradictoires : d'une part une fonction localisante qui l'attache à la « spéciosité du présent », d'autre part une fonction de délocalisation qui fait d'un espace public un espace d'accessibilité relative. C'est cette double articulation qui distingue un public d'un milieu [...]. Un espace public c'est tout le contraire d'un milieu ou d'une articulation de milieux. Il n'existe comme tel que s'il parvient à brouiller le rapport d'équivalence entre une identité collective (sociale ou culturelle) et un territoire. Une grande ville n'est un laboratoire de socialité que si elle fait de l'organisme urbain quelque chose de très particulier, fait de pleins et de creux, une éponge qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites et ses cavités. Un espace public n'est donc pas définissable par sa centralité – au contraire il peut se caractériser par son excentricité – mais par son fonction de désenclavement. De sorte que l'abstraction des identités sociales qu'il requiert de ceux qui y participent ne touche pas seulement les acteurs individuels, mais également les identités collectives. Ou, pour dire les choses autrement, un espace public n'est pas un plan d'organisation des identités dans un milieu, c'est un plan de consistance où les identités sont problématiques et les situations constamment redéfinissables. [...] [I]l faut arrêter de se plaindre de la superficialité des rapports sociaux. La grande ville n'est pas le décor d'une perte irrémédiable du sens. C'est un milieu où les identités se laissent lire en surface [...]. La surface comme lieu du sens, c'est très précisément l'expérience anthropologique du flâneur. [...] » Joseph, 1984, p. 39-43.

489 La campagne publicitaire « fiers d'être stéphanois » du groupe Auchan, reprenant un slogan de stade de foot, en est une illustration. La municipalité reprend également régulièrement ce slogan dans sa communication.

Ces problèmes ne sont pas des « problèmes publics » (Dewey, 2005b ; Cefaï, 2016), car ils ont une faible consistance dans l'arène politique et médiatique. Sont-ils neutralisés par une rhétorique populiste et « progressiste », comme le suggérait déjà Mandon il y a cinquante ans ? C'est possible, mais cela dépasse notre objet. Il est vrai qu'à travers notre approche, ce sont plutôt des questions micro politiques et des problèmes ordinaires d'aisance en public qui émergent.

L'observation suivante, pour subjective qu'elle soit, évoque l'avènement d'un « moment public ». Il s'agit d'un moment où les gens ne sont plus agglutinés dans un véhicule mais dispersés dans la rue.

Le tram est hors service (manif non prévue d'ouvriers d'une usine de papier qui ferme). La Grand'rue est enfin chargée de gens (comme ce que j'attends toujours de l'avenue Libération), au point qu'on se rend compte que le trottoir est trop étroit (d'autant que sa surface est compliquée par les bateaux qui empiètent, par des pierres de dallage mal ajustées, des nivellements différenciés, et un autre motif de dallage à 50 cm des vitrines.) C'est vrai que « c'est beau » comme nous l'a dit une amie. Beau car la ville populaire est là, « vraiment ville » enfin, sans ségrégation spatiale, les gens sont ensemble dans leur diversité (« c'est beau, il faut bien que je regarde, parce que je le verrai plus » nous disait un homme âgé face à la foule de supporters croates envahissant la Grand'rue, pendant l'Euro de football). Ce qui change avec l'arrêt du service des trams, c'est uniquement la densité de personnes rassemblées dans un même espace, mais c'est énorme. Comme je l'avais noté à Lyon, l'interaction change de nature (c'est un seuil qualitatif) : on ne peut simplement plus regarder chaque personne autour, et donc l'expérience change. On est obligé de faire avec des gens qu'on ne peut pas voir vraiment, on « baisse la garde », on est obligé de se « fier » à l'autre, auquel on donne le rôle de garant d'une dette de confiance. On entre en régime d'urbanité métropolitaine et on s'éloigne d'une configuration de quartier, de petites et moyennes villes. En fait, l'interaction entre 2 personnes (contrôlable et sur laquelle on peut peser) n'est plus pertinente. Cela devient une forme d'interaction (ou transaction) à plusieurs (dispersée), sur laquelle on ne peut pas intervenir. On est contraint d'accepter la situation comme elle est. Les rapports multiples, dépendant et en cours, prennent le pas sur les engagements visant à définir la situation, les rendent dérisoires. L'attention, la perception et la cognition deviennent différentes : on n'interagit pas avec un vieil homme, trois ados, un homme hautain ou une femme. On traverse un ensemble d'interactions possibles (avec tous ces gens) que l'on n'enclenche pas. On reste à la surface, les coups d'œil sont beaucoup plus rapides et sautant, et ne sont plus tout à fait des coups d'œil : pas le temps d'exprimer, pas le temps de peser sur, pas le temps d'exister autrement que dans la qualité spectrale du passant, ce qui nous libère de nos obligations envers les autres. Les interactions ne sont plus qu'un flux interactionnel pris en charge par l'endossement d'une posture en moyenne, prêt à la civilité comme à l'indifférence. On s'abandonne. Et c'est cet abandon que je retrouve et que j'aime lorsque je vais à Lyon, Paris ou autre grande ville. Cela *change le statut de l'interaction* : elle n'est plus définissable *a priori* à partir d'entités interactionnelles (id-entité), mais seulement dans un flux en devenir (cours d'action), modulé par des indices d'alarmes et d'invites.

Une configuration interactionnelle particulière apparaît, « métropolitaine ». C'est un régime de l'engagement, une distribution spécifique de l'attention. Dans cette configuration, une confiance s'établit de fait. C'est une situation très ordinaire dans les grandes villes, mais qui est relativement rare ici. C'est cela que l'on vient chercher dans les espaces publics des villes, mais aussi dans les

centres commerciaux, les cafés ou *fast food* bondés – la proximité avec des autres indifférenciés produisant de l'indifférenciation, un contact « populaire⁴⁹⁰ ». L'apanage des grandes villes est bien le plaisir de la coprésence, de « regarder passer les gens » (filles ou garçons), de ménager la chance de rencontres, ou de seulement apprécier l'expérience de la contiguïté avec d'autres vies que la sienne. Une ville devrait garantir cela, c'est son urbanité, sans quoi y prolifèrent les contrôles, les gardiens, les frontières, et la paranoïa. Dans une telle sphère publique, les catégories-types (les « identités » selon Joseph) y sont moins importantes que la valuation des perspectives ouvertes par chacun à la participation au cours de l'action ordinaire. La pertinence y est moins sociale qu'actantielle. Notons que le « cadre équipé », la surface du trottoir accidentée, irrégulière, gênante, n'est pas coordonné à un tel régime.

La ville, toute ville est une éponge (ou une pompe) dit Joseph (1984, Ibid.) « qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites » des milieux et situations, des identités. Une ville, *a fortiori* une grande ville, articule d'ailleurs des régimes publics, paroissiaux et privés (Lofland, 1998). Mais dans la « ville-faubourg » ces pulsations sont plus lentes, moins nombreuses, et d'autant plus contrastées. Lorsque des moments métropolitains adviennent, on en est surpris et souvent contents. Notons qu'ils arrivent souvent sous une forme festive, comme nous le disaient les deux femmes de Saint-Chamond : « je suis venue l'autre jour qu'y avait le match, le gros match là, de l'Angleterre. Ben c'était super festif sur la place là... ben c'était super sympa, ils avaient mis de la musique... [...] Ouais, ça faisait du bien un peu [...] enfin ouais, ça a stimulé... » En régime normal, c'est plutôt la ville tristounette et un peu morne qui prime. L'urbanité peine à trouver son rythme pourrait-on dire. Prendre ses désirs de métropoles pour des réalités, à la fois de la part des édiles et des habitants, serait-il une des causes du problème ? Cela empêche-t-il un attachement efficient et durable (et non ambivalent) à cette ville-faubourg ?

2.2. L'« encore raté » des ambitions métropolitaines

Nous allons désormais appréhender l'expérience de la ville, moins au travers d'un contenu significatif relevant du sentir et du perceptif, que de récits émergeant à son contact. Les données suivantes sont extraites de marches commentées. L'expérience des espaces peut induire un décalage

490 Au sens anglais de « qui a obtenu – ordinairement – la faveur du peuple ».

entre des attentes et une réalité, et ce décalage peut s'exprimer par des espèces d'intrigues. Guillaume L., que nous retrouvons, exprime à sa manière des significations instables, dont on saisit l'ambivalence ville-faubourienne :

C'est vrai que y a un attachement – à quoi il est dû ? – un attachement qui va forcément avec une grosse répulsion... un attachement quand on est à l'extérieur de la ville, quand tout le monde commence à la dénigrer, on le fait aussi mais bon, on dit à un moment ou un autre « mais faudrait que vous arrêtiez quand même »... et puis quand on la vit tous les jours, j'avoue que j'ai plutôt, au contraire, de l'urticaire, assez régulier, assez prononcé et de plus en plus fort [...]. Ce qui me gratte, ben qui m'agace, c'est cette volonté, enfin, j'ai l'impression que c'est une ville qui veut essayer de rattraper les autres, mais tout ce qu'elle entreprend, elle se plante... mais d'un autre côté, c'est ce qui la rend un peu charmante, quelque part... Des choses qui, « ah tiens ils auraient pu, ç'aurait été bien si... », ou « c'est moche », genre les Ursules, bon... Après, je sais pas, c'est ce côté, on n'a pas l'impression, moi j'ai toujours pas eu l'impression et je l'aurai jamais je pense, « d'être dans une ville »... c'est pas un village, on pourrait dire y a des endroits c'est des villages [...] tout le monde se connaît... je veux pas dire qu'ici les gens ne se connaissent pas... mais au niveau, je sais pas, ambiance, atmosphère... j'ai vraiment l'impression que St Étienne, c'est pas une ville non plus « dortoir », mais c'est vraiment une ville pour circuler, c'est fait pour circuler... alors c'est paradoxal parce que, c'est fait pour ça une ville normalement, je devrais dire que c'est une ville, mais y a un truc... on a construit un truc, de bric et de broc, et puis ça existe, ça à l'air d'exister, c'est pas encore le désert, mais non... y a un côté désuet, y a un côté ridicule... on arrive au passage Sainte Catherine, dans son genre, c'est pas mal, pas la peine d'appeler ça « passage », enfin de le vendre comme étant un « passage », d'accord on n'est pas à Paris... ouais, des tentatives, des choses intéressantes, que ce soit de l'aménagement, que ce soit du culturel ou autre chose, mais bon, toujours un truc raté, toujours un train de retard, ou « ah ben voyez, nous on n'a pas les moyens parce que nous, on est que des pauvres Stéphanois... », et puis ça se fait pas... ça c'est une horreur, ça a toujours été une horreur pour moi [le passage Ste Catherine]... un cul de sac, moitié un cul de sac, une voie qui amènerait dans une cour, et ça a pas le charme de la cour...

On est bien dans l'ambivalence et l'oscillation entre les signes d'une vraie ville, de vrais espaces urbains (des passages par exemple), et des indices qui les mettent en doute. Guillaume exprime cet entre-deux inconfortable et caractéristique, entre une ambition métropolitaine et des ratages qui la ramène à une réalité de petite ville. Les lieux le conduisent à produire un récit de l'ambivalence. Que ce soit en termes de statut (métropole, ville moyenne), de dignité et d'esthétique (une belle ville ou une ville moche), on reste dans le flou. On a même les deux en même temps, l'affirmation métropolitaine et sa dénégation. Il saisit par ailleurs que cet état intermédiaire, pour oscillant qu'il soit, est toutefois caractéristique. Notons que ce ratage concerne essentiellement le centre-ville.

Là on attaque la rue Balay... dans le « j'aime / j'aime pas », j'aime pas... étriquée, sombre... ouais, ça m'arrivait de la prendre aussi bien à pied, en voiture, *et cetera*... toujours eu une sensation de malaise dans cette rue, comme la rue de la république... donc ouais, les grosses artères, ou ce que sont censées être les grosses artères à Saint-Étienne, moi j'ai du mal, j'ai vraiment vraiment du mal... Alors après, place de l'Hôtel de ville, que je qualifierai de ridicule,

je sais pas, toujours été ridicule pour moi, étriquée, petite... Alors après, j'ai vu quelques photos où y avait un dôme qui couvrait l'Hôtel de ville et je me suis dit « ouah, ça, ça devait avoir de la gueule », mais même voilà, je sais pas, les bâtiments, le caractère un petit peu, que moi je qualifierais d'hétérogène... c'est-à-dire y a pas une unité, c'est pas une place à l'italienne non plus, c'est pas les Terreaux... y a vaguement un truc, on a compris qu'on était sur une place importante parce que y a la mairie au centre, très bien, mais voilà, y a ce gros bâtiment vert qui en impose, mais à côté, bon, c'est un petit peu disparate, ça part dans tous les sens, c'est pas harmonieux [...] Alors, rue de la république égale la rue « tiens le samedi il faut aller en ville, il faut aller en centre-ville », et tu as l'impression de passer plus de temps dans ta voiture, ou tu avais, à cette époque-là pardon, l'impression de passer plus de temps dans la voiture pour arriver jusqu'à un point B, qu'à ce point B en lui-même...

La référence à la grande ville, à l'espace public bourgeois des grands boulevards, aux places à l'italienne, à Lyon bien sûr, ne tient pas la comparaison. A cet égard, il y a une sorte de dégradation symbolique, qui confine au ridicule. Si ratage il y a, c'est un échec à faire ville, à faire ambiance urbaine, à donner une expérience de ville. « Y a un truc » qui cloche, qui boite, semble dire Guillaume. La ville existe sur un autre mode, « disparate », hétérogène, étriqué et sombre dans le centre. Elle apparaît globalement faite « pour circuler ». Même si ses souvenirs de l'expérience des samedis après-midi datent de son adolescence (d'une bonne vingtaine d'années), ils signalent une incohérence entre un usage du centre attendu, et un usage réel encombré, embouteillé, serré et en voiture. La piétonisation d'une bonne partie des rues du centre a eu lieu depuis, ainsi qu'une paupérisation de la ville-centre et la fermeture d'une bonne partie des magasins. Ce mouvement démographique ressemble à celui de certaines villes américaines : le centre se vide de sa population aisée pour accueillir une population pauvre, dans une sorte d'échange des lieux d'habitation mais de maintien de la « distance sociale ». Cette référence signale un modèle et une histoire d'urbanisation similaire, rapide, articulée à l'industrie et à l'immigration de la main d'œuvre, plus corrélée aux fluctuations des capitaux qu'à une action politique envers le public.

Alors aussi, si je réfléchis, mais là c'est pas spécialement lié ni à une rue, ni à un endroit, ni à un moment, mais je pense à une ville entière, à St Étienne, je ne lève jamais la tête dans les rues... je prends jamais le temps de faire ça, de regarder, j'avance... j'avance et j'avance et j'avance, ce que je ferai pas dans d'autres villes, où je prendrais le temps de traîner, de regarder, de prendre un peu de distance par rapport aux bâtiments pour voir à quoi ça ressemble, enfin, saisir différemment... St Étienne y a vraiment une lecture, un étage ou deux étages maximum, vraiment, même quand ça se révèle... à l'angle où on était tout à l'heure, Libération – Place du peuple [arrivant de la rue Frappa], bon ben là on n'a pas le choix parce que ça peut se voir, mais même là, je prends pas le temps de regarder tous les détails, j'arrive même à en découvrir par photos... Je dis pas que c'est... au contraire c'est intéressant, mais voilà c'est une ville, c'est une ville, pour moi, où on circule... c'est une ville où on sait qu'on doit aller là en partant de là... c'est une ville vraiment bas de plafond...

En parcourant la ville, Guillaume L. réfléchit au cadrage qu'il embarque, et par là, au sens qu'il donne aux lieux. En opposition à un usage d'agrément, commercial par exemple, cette ville-circulante induit un type d'usage, une manière de se déplacer « sans lever la tête ». Cet usage va avec la privation de certaines actions (« prendre le temps », « traîner », « prendre un peu de distance par rapport aux bâtiments pour voir à quoi ça ressemble »⁴⁹¹). Et c'est pourtant bien cet « usage », renvoyant à une urbanité classique proposant une expérience esthétique et publique, que Guillaume cherche à mettre en œuvre. On a à faire à une ville qui n'est pas faite pour être représentée, dans laquelle le Capital n'a pas investi de « frais de représentation » (selon l'expression de Marx). Cette « ville-circulante » condense un type d'usage faiblement commercial et peu esthétique. La ville reste circonscrite à une fonction technique de distribution des flux et déplacements à une certaine vitesse. Dans son usage courant, Guillaume ne prend pas son temps au contact de la ville, il n'y traîne pas. Faut-il y voir un engagement-type, articulant un type d'espace (circulant) et une limitation des contacts sociaux ? Ville de production et non de consommation (Weber, 1982)⁴⁹², l'investissement a ici été consenti, semble-t-il, plutôt pour faire circuler la « force de travail » que pour y développer la vie publique. Cet usage particulier produit une forme de « lien distant », propice à la voiture. Comme le dit Guillaume, c'est sans doute une ville où l'on s'arrête peu, qui propose peu de lieux d'agrément, de promenades (l'exemple du cours Fauriel est éloquent). Faut-il voir, dans ce refus d'équiper le séjour dans les espaces publics, et dans ce choix de la circulation (qu'on retrouve dans l'urbanisme nord américain), l'aveu d'une rencontre difficile, voire d'une peur du corps à corps urbain ? Car il est vrai qu'en voiture, on ne « rencontre » personne. Guillaume précise qu'il en a toujours eu, « naturellement », un usage mobile.

Y a des lieux peut-être que tu connais, que tu connaissais... c'était surtout des trajets dans ce

491 Une visite sur le site « wikipedia » de la ville, montre « différentes vues de la ville de Saint-Étienne ». Ce sont des images sans recul, collées aux bâtiments, et déformés par les objectifs photographiques. La mise en visibilité de la ville est non seulement embarrassée – on l'a vu – mais il semble qu'elle n'est simplement pas été pensée pour être regardée et mise en images. D'ailleurs, l'une des représentations les plus courantes de la ville, est la ville de loin, vue depuis les monts alentour. En 2016, la première image illustrant le site « wikipedia » sur la ville, était une vue depuis le Guizay (elle a donc été changée depuis).

492 Dans son travail socio-historique de typification des villes, Weber (1982) distingue notamment la « ville de consommateurs » et la « ville de producteurs ». La ville de consommateurs se caractérise pour Weber par « la présence de grands consommateurs, [qui] a une importance décisive pour les artisans et les commerçants d'une ville. » (p. 22). Ces « grands consommateurs » peuvent être « rentiers », « fonctionnaires », « féodaux » et « hommes politiques », « négociants » et « exploitants ». Au contraire, dans la « ville de producteurs », « [l']accroissement de la population et du pouvoir d'achat provient [...] de ce que – comme à Essen ou Bochum – s'y sont installées des fabriques, des manufactures, des industries de travail à domicile, qui approvisionnent des territoires extérieurs. [...] Les consommateurs du marché local sont pour partie [...] les entrepreneurs – quand ils sont domiciliés sur place –, pour partie, les travailleurs et les artisans formant la masse de consommateurs [...] ». Weber, 1982, p. 21-23. Nous soulignons.

que tu racontes...

C'est vraiment des trajets. C'est vraiment à chaque fois une succession de trajets, trajets pour le plaisir, enfin « pour le plaisir », c'est un bien grand mot, parce que si on note les mots positifs que j'ai employés depuis le début, ben y en a pas des masses, mais « trajets »... simplement l'envie voilà de marcher, marcher. On va pas dire « épuiser la ville », mais marcher quoi... pour confirmer ou ne pas confirmer une impression, ou des destinations précises, mais y a pas des lieux sur lesquels je reviendrais vraiment quoi. J'ai 10 minutes à tuer, ou j'ai un quart d'heure, je vais pas aller à tel endroit. J'ai du mal à associer, pourtant y en a sûrement eu, si je prenais le temps j'y arriverais, j'arrive pas à associer lieux et souvenirs à St Étienne, j'arrive pas à faire cette association-là. A part la fac, qui est totalement mythifiée parce que, c'est la fac en général, et c'est les années fac en général... peut-être les cinémas, parce que à la rigueur, voilà ce que je faisais le plus souvent à St Étienne... l'Éden, le Royal, le Méliès, pas le Méliès mais le France quand il s'appelait le France... voilà ce serait, à la rigueur la fac et deux trois cinémas plus deux bars, mais y a vraiment pas un lieu particulier qui serait associé, qui serait fort, sur lequel je reviendrais, où j'aurais plaisir à passer... [à part] voilà, comme je disais, y a la rue Michelet...

Et le « lèche vitrine », le shopping ?

Jamais. En général ça m'intéresse pas, quelle que soit la ville, et à St Étienne, ça a jamais été ça, ça a vraiment jamais été ça. Si je devais faire du shopping, et on va dire j'ai dû commencer à faire au sens « acheter des bêtises et des machins », là c'était Lyon. Donc c'était un mercredi par semaine, direction Lyon, Vieux Lyon, enfin la Presqu'île *et cetera*, et c'était Lyon. Shopping = Lyon.

Pour Guillaume L., dans cette ville, les lieux de passage prennent le pas sur les lieux de séjour. Son expérience de la ville, mais aussi sa compréhension, prend cette forme. On peut y voir un manque d'ancrage, dont témoigne la mobilité de la population sans doute, et la propre mobilité de Guillaume d'ailleurs, qui n'est revenu habiter la ville que depuis 4 ans. La mobilité est essentielle à la vie urbaine, mais elle est généralement tempérée par des espaces de séjour. On en revient à un certain « type de ville », révélé par les usages et les comportements, par la dimension sociale aussi bien que matérielle. Il s'agit d'un usage circulant, de passage et non de « commerce », non seulement de commerce dans les boutiques, mais aussi de « commerce humain ». Le consommateur et le flâneur ne circulent pas tout à fait comme le travailleur, et il ne sont pas pour leur entourage dans le même rapport, la même disponibilité. Ils n'(inter)agissent pas de la même manière. Ils n'ont pas pour l'entourage la même attention et curiosité. Notons qu'un certain nombre d'espaces de séjour des centres urbains anciens européens, sont d'anciennes propriétés de la noblesse devenus espaces publics. Cela est vrai d'un certain nombre de grands parcs urbains (comme le parc de la Tête d'or à Lyon), de certaines places⁴⁹³. L'essentiel du centre-ville stéphanois, du Nord de la place du Peuple jusqu'à la place Jean Jaurès, a été bâti d'une pièce selon l'urbanisme de Dalgabio (1826), sur un terrain enclos appartenant au clergé⁴⁹⁴. Notons également que la place Jean Jaurès (anciennement Marengo) a longtemps été un parc, avec de grands arbres et des bassins, et donc un

493 C'est le cas des anciennes places d'armes devenues places publiques, à Metz et à Charleville Mézières par exemple.

494 Ses bâtiments anciens ont d'ailleurs été démolis.

lieu de séjour et d'agrément⁴⁹⁵. A cette époque, il n'y avait ni le parc Sanguedolce (sur l'ancien puits Couriot), ni la place Carnot actuelle, qui est quant à elle devenue un parc.

On pourrait dire, pour paraphraser Guillaume, et en reprenant Ramon, le célèbre lanceur de navajas d'Hergé : « encore raté »⁴⁹⁶. Ce qui rate, c'est peut-être l'ambition métropolitaine, mais c'est surtout l'urbanité classique, habituelle et largement attendue (par nombre de nos enquêtés). La ville occasionne des bifurcations déroutantes, qui sont d'abord assimilés à des « ratés », du moins selon Guillaume. Peut-on dire que la part faubourienne de la ville « fait rater » sa part urbaine (et centrale), et que la part centrale fait aussi rater sa part faubourienne⁴⁹⁷ ? La tension entre centre et faubourg est évidente et structurelle. Nous avons vu que le caractère bancal du centre venait surtout d'une urbanisation peu préoccupée d'un large public. Le centre, s'étant construit ici après les faubourgs, a été conçu plutôt comme une vitrine de la réussite industrielle, que selon un développement continu et ramifié avec les anciens centres faubouriens. Le modèle urbain classique d'une centralité vers laquelle tout converge (comme c'est le cas dans toutes les villes anciennes d'importance), a été appliqué ici *ex nihilo*, alors que « la ville » était faite d'un tissu dispersé de faubourgs et de lieux de production industrielle. Le centre a depuis pris sa place pour ainsi dire, mais il reste emprunt d'une fragilité, d'autant plus après le déclin industriel. Finalement, « l'usage circulant » relevé par Guillaume, intègre ce centre dans sa forme faubourienne étendue. Comme Hakim, « il garde son rythme » en venant des faubourgs.

495 Un certain nombre de Stéphanois, dont nous-mêmes, ont le souvenir d'y avoir admiré ou poussé des petits bateaux dans les bassins.

496 Personnage de la bande dessinée de Tintin « L'oreille cassée », où Ramon le lanceur de navajas (ainsi que son perroquet), répète : « Caramba, encore raté ».

497 Redisons que nous faisons usage du terme « faubourg » plutôt que de celui de périphérie (ou de banlieue), parce qu'il renvoie à la fois à une époque (des périphéries anciennes – du 19^e – situés aujourd'hui entre les centres et les banlieues d'aujourd'hui), et à une forme (un tissu urbain dispersé alternant maisons individuelles, petits immeubles, jardins). John Merriman (1994) utilise en anglais « suburb city ». Cela n'a pas été traduit par « ville-banlieue » ou « ville-périphérie », mais bien par « ville-faubourg ».

3. Vers une urbanité faubourienne bien tempérée.

3.1. Tramer la ville avec l'horizon périphérique.

Nos marcheurs enquêtés évoquent des « engagements typiques » cohérents avec ce régime ambigu de l'urbanité faubourienne. Johanna H. nous explique qu'elle varie le choix des espaces traversés selon son humeur et le type d'expérience visée. Le péri-centre lui offre quelque chose comme une respiration, alors que dans le centre elle manquerait plutôt d'air. Les espaces en bordure de centre s'accordent pour elle, à un usage plus plaisant, à une expérience plus accomplie.

Tu vois, t'avais une espèce de tranquillité quand on était sur la place [Boivin], que là tu reviens, t'as la sensation d'être vraiment dans le centre, mais où c'est pas agréable quoi [carrefour rue de la résistance, rue sainte catherine]... les rues sont assez étroites, oui, là, t'as quand même quelques trottoirs, donc c'est pas mal, mais c'est pas... [...] Plus de bruit, plus de voitures... y a moins de soleil, y a moins d'espaces verts... et puis tu sens qu'on est déjà sur des boutiques qui sont plus... ah, ça fait pas petit commerce de proximité quoi...[...] c'est moins commerce du quotidien tu vois, c'est pas un commerce que tu vas forcément fréquenter tous les jours...

Tu passes de temps en temps là ?

Ouais [...] Je préfère passer par là... c'est-à-dire, tu vois, en sortant de chez moi, prendre la petite rue, passer par là... passer par les rues internes, passer par l'intérieur...

Par la rue de la résistance, tout ça...

Ouais, plutôt que de passer par le boulevard...

Ah oui, par la Grand'rue...

Enfin si j'ai pas le tram à prendre, si je dois pas aller bosser par exemple... si je dois aller d'un point A à un point B sur un temps assez limité, là je vais prendre le tram, mais si j'ai pas ça à faire, je vais le faire à pied, et je vais passer par là...

Pour aller au boulot des fois tu passes par là ?

Au retour... le matin je suis assez, [...] pas speed, mais j'ai mon petit rituel, je pars de telle heure de chez moi, je prends mon tram, et je sais qu'à telle heure, je suis au travail... mais le soir, c'est pas que je suis moins pressée de rentrer, mais c'est là où j'ai plus de temps – enfin plus de temps – t'as des fois envie de prendre un peu l'air, ou juste prendre le tram pour rentrer, c'est moins intéressant... Parce que, en sortant d'une journée de boulot, j'ai besoin de prendre un peu l'air, de voir autre chose, et de pas être dans la routine du matin qui est « je me lève – je me prépare – je prends mon tram – je vais bosser »... ça fait aussi un peu partie du sas de décompression, de lâchage de la fin de journée, de me dire que je suis pas dans une routine, et que je peux changer de chemin, prendre le temps de rentrer, voilà...

D'accord, mais ces espaces-là s'y prêtent plus du coup...

Oui !

... à lâcher la routine, alors que d'autres sont plus des espaces de routines, où il va moins se passer de choses...

Ben oui... oui...

Ils vont moins te permettre de te détendre...

Oui... moi je trouve pas ça intéressant, pour la façon dont je pourrais vivre la ville dans laquelle j'habite, de prendre le tram sur le... sur l'avenue, pour aller bosser... enfin c'est vraiment un truc très fonctionnel... J'y prends pas de plaisir, voilà, c'est juste rapide et pratique quoi... C'est vrai que tu vois, on est passé par là, on aurait pu passer par la place Grenette aussi, c'est une place qui est très sympa la place Grenette hein... [...] Y a un endroit, un moment qui est dégagé, qui est ouvert, où tu sais que tu peux t'arrêter, que ce soit pour aller dans les commerces... ou,

voilà... [...] qui est un peu à l'écart ouais... Après je pense que ça vient aussi de, enfin l'appréciation que j'en ai, ça vient aussi de là où moi j'ai grandi, à Valence. J'ai grandi en plein centre-ville, dans une rue à l'écart, où les voitures passaient mais où on pouvait jouer dehors sans problème... Où tu as des petites places au bout de petites rues exigües, où tu sais que tu peux te poser, que tu peux boire un verre, que y a des bars, enfin voilà... c'est moi l'expérience que j'ai originellement de la ville quoi...

Johanna fait une distinction importante entre deux « modes d'être » dans la ville, d'être à la ville : le « moins intéressant » qui concerne les espaces centraux de la rapidité et du fonctionnel. C'est un engagement moins intéressé et moins intéressant pour elle. L'autre « mode d'être », moins fonctionnel, « plus intéressant » et plus lent, dans lequel elle regarde plus, ou son engagement et son plaisir sont plus mobilisés, prend place dans la partie péri-centrale, à l'articulation du centre et des faubourgs. D'un côté les lieux de passage et de circulation, de l'autre les lieux de déambulation plus lente et plus aléatoire, favorisant la détente et « l'intérêt ». La ville permet ces deux modes ou réglages de l'expérience assez différents, mais elle les distingue. Là où se trouve le plus d'intérêt et de plaisir, ce sont dans les lieux en bordure du centre, le tissu urbain ancien de rues enchevêtrées, de petites places, où ne se concentrent pas les flux. Le goût ou l'attachement à la ville (Hennion, 2009), s'exerce ainsi à travers une suite de jugements, de mises à l'épreuve des lieux, de « valuations » qui aboutissent à un bon usage – où l'accomplissement expérientiel est central.

La marche suivante (à la première personne), évoque une sorte de flottement ordinaire, un engagement indéfini et ouvert qui advient également dans la partie « péri-centrale »⁴⁹⁸. C'est une caractéristique plaisante. Dans le centre, une autre configuration des engagements mutuels est perçue. Ces écarts, ambiguïtés et oscillations entre centre et périphérie, apparaissent non seulement comme une caractéristique de cette ville, mais peut-être comme sa principale qualité d'urbanité.

Samedi 11/05, 9h10, Place Boivin : Des choses de faibles intensité : 2 types qui discutent doucement face à la poste, assis au soleil, croisés un couple de vieux. Des petits bruits venant des magasins arabes sur l'avenue Loubet (frigos et train train quotidien), un calme rarement perçu dans cette rue habituellement traversée de voitures. Une femme balaie face au restaurant Le Boivin, le type du « Marché du soleil » accroche ses habits à des fils dehors avec une perche. Cela me donne l'impression agréable d'une ville de « petits vieux », faite d'activités de petite intensité, formant un environnement accueillant, qu'on regarde avec plaisir, qui ne nous agresse

498 Vant (1971) parlait déjà, à propos de cette ville, d'un « super centre » et d'« une zone centrale », d'une « distinction entre un centre étroit limité par la Grand'Poste à l'Est, la place Boivin à l'Ouest, les Nouvelles Galeries au Sud, la place Jean-Jaurès au Nord ; et un centre large, limité par la place Fourneyron à l'Est, le Palais de Justice à l'Ouest, la place Anatole-France au Sud, la place Carnot au Nord. » (p. 203.) Ce que nous appelons « péri-centre » correspond assez strictement aux espaces situés entre le « super centre » et la « zone centrale ». Depuis 1971, ces espaces se sont faubourisés et ont perdu une bonne part de leurs commerces.

pas. Des oiseaux (moineaux, hirondelles), quelques passants avec des chariots, quelques voitures. Un calme. Une lumière ocellée, des percées de lumières et de soleil et de gros nuages noirs, un air doux, un peu de vent. Un vieil homme arabe est assis seul sur un banc au soleil. Il est rejoint par une femme noire.

Hôtel de ville 9h30 : au centre se joue une autre dramaturgie. Le croisement avec les gens paraît être une affaire plus sérieuse. Un jeune gars qui chantonne (Roumain ou Albanais) en me regardant, on se croise, il détourne au dernier moment (deux profils d'engagement qui s'interrogent mutuellement). Les démarches sont beaucoup moins molles qu'auparavant, les passants plus pressés. Les espaces sont plus orthogonaux, plus dénués aussi : un trottoir pas très large, des immeubles 1900 hauts, une lumière grise, des vitrines mais peu d'entrées et de sorties des magasins. Cela met en exergue les passants – impression que nous avons aussi eu au Havre dans la partie Perret à l'urbanisme moderne. Le confort piétonnier n'est pas optimal : les trottoirs de la Grand'rue, avec leurs petites déclivités, anfractuosités et irrégularités, gênent le déploiement d'une attention diffuse, homogène et continue. Dans le centre, je perçois une autre configuration dramaturgique, d'autres scènes. Société des gens pressés, de la concurrence des engagements individuels – la ville comme « arène d'ambition » comme l'avait bien dit le baron, préfet et urbaniste Haussmann. Un travailleur qui attend et regarde son smartphone dans son camion, un autre dans sa fourgonnette attendant pour livrer semble-t-il⁴⁹⁹. Il y a quelques personnes assises sur des bancs (un homme Noir avec une forte odeur d'alcool parlant à une femme en africain, un homme avec sa petite fille sur les épaules, un couple de personnes âgées, une jeune de 20 ans « trop soulagée » d'avoir retrouvé quelque chose d'important au commissariat). Très peu de monde dans les magasins et sur les terrasses, pas mal de personnes âgées qui passent, ambiance calme mais éteinte.

Place Jean Jaurès 10h : première impression en arrivant, quasiment personne. Il y a pourtant des « équipes » bien identifiées : un groupe d'alcooliques de 50 ans, peut-être sans-abris, très éméchés sur un banc. Je passe à côté, le chien aboie, l'un dit : « toi ta gueule ou je te nique... je te nique... » (levant un bâton à la main). A moins de 10 mètres, dans le square pour enfants, un homme balance un enfant (grincements, rires), une femme assise. Une femme et 2 enfants silencieux. Quand les gens ivres s'en vont, ceux du square s'animent, commencent à faire du bruit, à s'exprimer. Des individus, des couples, une majorité de personnes seules, quelques personnes âgées sur des bancs, peu de passage. Les marches ne sont pas rapides en ce samedi matin. Un homme travaillant dans une pâtisserie sort fumer une cigarette sur la place. L'espace entre les magasins et la place est vraiment très encombré de tables et chaises entreposées autour des arbres. La place paraît un peu triste, vide de personnes mais encombrée. 10H20, la place s'anime dans l'espace sonore, il y a un peu plus de passage. Des voix parlant en arabe et d'autres langues (roumain, ukrainien ?) assez haut. C'est jour de marché à Jacquard – marché maghrébin essentiellement.

3.2. Décentrage, ou le centre en quête de perspectives et d'attaches

Nous retrouvons notre marcheuse Johanna. Elle nous parle d'une forme d'attachement à la ville, un positionnement « un peu à l'écart mais au centre », symbolisé par la place Dorian. C'est l'une des places de l'hyper-centre, mais qui conserve une quiétude faubourienne ou de petite ville :

⁴⁹⁹ Le journal Le progrès s'interroge sur ce qu'il reste de « l'esprit cœur de ville », du fait de l'omniprésence des camions de livraison garés sur les trottoirs du centre.

<https://www.leprogres.fr/loire/2017/07/14/pietonnisation-que-reste-t-il-de-l-esprit-coeur-de-ville>

Là, place Dorian, je trouve que c'est sympa aussi... on est un peu à l'écart, mais quand même c'est le centre... ça veut dire que t'as du commerce, bars, restauration, la place est agréable à vivre aussi, les bâtiments sont chouettes... t'arrives à voir le ciel, où y a pas un nuage aujourd'hui (rire)

Le truc, c'est « dans le centre mais un peu à l'écart » quoi...

Ouais

A l'écart de la Grand'rue, du bruit...

De la grande rue... moi je préfère couper par là, ou couper pour aller plus vite ou parce que c'est plus agréable, que de passer par la Grand'rue ou que... d'aller, rue de la République enfin je sais pas... moi quand j'arrive de chez moi aussi, c'est assez direct. Je vais sortir de la rue Michelet, je vais traverser je vais passer par la rue Alsace Lorraine là, et j'arrive là en 3 secondes quoi... et c'est super chouette, les bâtiments sont beaux... [...] Ce que je remarque, c'est que y a quand même assez souvent des gens qui se posent là, sur les bancs... là, y a pas trop de familles mais des fois t'arrives à voir des familles qui sont là, le samedi quand ils vont faire un tour en ville, et ben les gens vont se poser là... parce que t'as pas d'autres possibilités de te poser trop à proximité, je pense que la grande place là, euh de l'Hôtel de ville, elle est un peu... elle est peut-être trop passante... là, t'es un peu plus au calme, si t'es avec les gamins, tu peux les lâcher un peu là, y a pas de voitures tout de suite...

On remarque que l'expérience de Johanna H. est évaluée par deux critères saisis ensemble : la possibilité d'une pause et d'un séjour, et la perspective de mouvement et d'ailleurs (même proches). C'est ainsi que se compose son aisance, jusque dans le centre-ville. C'est un agencement subtil d'éléments multiples, invites au mouvement et à la traversée, lignes de fuite ou d'horizon, possibilités de bifurcations, distance vis-à-vis des voitures. L'art de l'expérience de la marcheuse Johanna nous informe d'une forme adéquate de l'environnement.

Tu passes souvent par ici ? [face à arrêt de bus HdV]

Ouais

Par ce trottoir-là ?

Ouais... j'aime pas passer par la place

T'aimes pas passer par ici ?

Non, que ce soit par la place ou par ici, j'aime pas... j'aime pas y passer, je trouve que c'est pas agréable, qu'on circule mal sur les trottoirs, que y a toujours du monde partout... et que ce soit d'un côté ou de l'autre, quoi

ça circule mal sur les trottoirs ? Y a trop de monde, c'est encombré...

Y a trop de monde, c'est encombré, et puis après quand t'es sur la partie plus basse, le long de l'Hôtel de ville...

Les arcades

Les arcades... je sais pas, j'arrive pas trop à passer sous les arcades, je trouve pas ça agréable, mais quand t'es sur le trottoir d'en face, côté, où t'as un truc de police là, enfin le trottoir est pas large du tout, enfin, je trouve pas ça agréable quoi... [...] du coup, moi je passe par là plutôt, ouais, c'est une autre ambiance... Après, soit je passe par Dorian, et puis je fais le chemin qu'on vient de faire, soit je passe par la place du Peuple... la rue, là, où y a « les Contrebandiers », et je remonte comme ça tu vois... [...]

T'aimes bien cette rue [Michel Rondet] ?

Ouais... c'est pas un amour fou hein, mais c'est une rue normale quoi, c'est pas un grand boulevard quoi... Tu sens qu'il se passe un truc au bout, tu vois du vert, c'est dégagé, t'as des petites rues qui partent sur les côtés, donc tu sens que tu vas pouvoir bifurquer si t'as envie de bifurquer, que t'es pas sur un itinéraire obligé, que je sens obligé quand t'es sur un grand boulevard quoi...

Tu te sens plus libre de...

Ouais...

De quoi, je sais pas... d'aller un peu où tu veux, de faire ce que tu veux, de...

De déambuler ouais...

Moins contrainte par... par les choses qu'il y a autour, par les...

Oui oui... d'avoir moins de mouvements de contrainte, de se dire que c'est pas un passage obligé, c'est là où moi j'ai envie de passer parce que... après là, je peux tourner par là et passer par cette place, comme on aurait pu continuer et passer plus haut, c'est un peu selon l'envie du moment. Mais quand t'es sur l'espèce de grande rue là, l'avenue, j'ai l'impression que t'as pas cette possibilité-là... [...] Tu vois, là, y a moins de monde, bon le décor il est pas forcément exceptionnel non plus... Là c'est sympa, parce qu'on retrouve un peu de soleil, ouais... J'ai un peu du mal à la traverser cette place [Plotton], là aussi je sais pas trop ce qui est piéton, ce qui est voiture... moi ça me désole qu'à St Étienne y ait tant de bagnoles... parce que même à Valence [...] qu'il y ait quand même une zone centre, qui est fermée aux voitures, parce que y a des rues qui sont justes pas praticables en bagnoles, enfin c'est quand même super sympa... [...] si on mettait ça piéton, ça pourrait peut-être donner une autre dynamique... et en fait non, les places quand c'est pas des squares, c'est des parkings quoi...

On a des précisions ici sur la distribution de l'attention dans le mouvement, sur les actants de l'aisance et du léger malaise. L'espace porte en lui une structure d'engagement, au travers de la présence d'un horizon ou non, de la présence de bifurcations et d'itinéraires alternatifs accessibles. C'est bien toujours le péri-centre, un espace centrifuge et ramifié, un réseau de bifurcations qui donne un sentiment de moindre contrainte et de légèreté peut-être. Pour Johanna, l'expérience s'accomplit dans cette ville par ce réseau de rues qui la porte ailleurs, comme un « déambulatoire » autour du « chœur »⁵⁰⁰ central de la ville. Elle suggère aussi que l'hyper centre, en l'espèce la place de l'Hôtel de ville et la Grand'rue, occasionnent un rassemblement peu agréable, « encombré », où « ça circule mal », peu fluide donc. La qualité qu'elle relève dans ce réseau de rues péricentrales est une fluidité de l'expérience, une diversité des fonctions entre mouvement et pause, animation et passage. C'est une qualité d'ambiance et de passage spécifique et fragile, que les voitures sont capables d'affecter.

500 Nous faisons référence à l'architecture des églises.

3.3. Recentrage, le périphérique en quête d'urbanité

La sécurité⁵⁰¹ structure l'expérience de Blandine S.. Les situations sont évaluées pour elle, en fonction de leur sécurité présumée au moment de s'y engager. Synonyme d'aisance autant que garantie contre les dangers éventuels, la sécurité visée par Blandine S. organise son usage de la ville.

*Donc ça revient « se sentir en sécurité »... ça structure un peu ton expérience de la ville, non ?
Vraiment ouais...*

Les endroits que tu choisis...

C'est vrai...

...les endroits où tu vas... et alors tu pourrais en dire deux mots ?

Il me faut de la lumière... parce que, ben parce que j'ai besoin... alors quand je suis vraiment seule et que je me sens pas en sécurité, comme je t'ai dit, souvent je le ressens de loin, donc je m'adapte rapidement... et, ben je suis petite, je suis pas costaute et j'ai aucune envie de me faire coincer dans un coin et d'avoir un problème. C'est plus un problème physique que de vol... je me suis jamais sentie... c'est étrange tu vois, c'est plus ce problème-là... qui est peut-être lié à une affaire qu'il y avait eu quand j'étais en internat, où y avait des types qui étaient rentrés dans l'internat pendant la nuit, c'était un jeudi de l'ascension et y avait personne pour garder l'internat, et on avait eu des gens qui étaient rentrés dans nos chambres pendant la nuit... et bon, il s'était rien passé de spécifique, mais c'est dans un endroit où tu es censé être en sécurité, et ben ça aurait pu vraiment déraiper... et je crois que depuis cette période-là, je crois que je fais vraiment attention à plein de trucs... et à Sainté, je me sentais très en sécurité quand la ville était méga bien éclairée, parce qu'elle était vraiment bien éclairée avant... et ils ont changé tous les luminaires, et avec leur système de lumière blanche, souvent très haute, où finalement ça éclaire très très peu, et ce qui fait que je fais un peu attention à ces endroits-là le soir... En journée, c'est plus les endroits où y a peu de monde, j'essaye d'aller dans les endroits où y a toujours un peu du monde... donc oui, j'évite, comme je te disais, la colline des Pères... le Jardin des plantes, c'est plus le soir que je l'évite, donc je fais attention... quand je vais à l'opéra, je passe par la zone, par l'entrée qui est sur le cours Fauriel... ouais, tout au début, à cet endroit-là... et je redescends toujours, je m'accroche toujours à un groupe qui redescend... mais oui, c'est vrai...

Donc tu as une science, comme ça, de l'évaluation, un peu intériorisée...

J'évalue les risques (rire)... et j'ai toujours mon téléphone... je ne sais pas ce que ça changerait, honnêtement, si jamais il m'arrivait un truc et que j'appelais ma mère, ou V., ou je sais pas qui, je pense pas que ça changerait grand-chose à ce qui peut m'arriver, mais j'ai besoin de me rassurer pour me donner confiance... et m'autoriser à...

Et tu as des sentiments du coup, c'est des affects du coup, tu as des peurs, ou des...

ça serre en fait... quand je me sens pas bien dans un endroit, moi ça me crispe... donc je sens, en fait, que je serre les mains ou la mâchoire, et je suis toute crispée... et dans ces cas-là, je sais qu'il faut que j'aille plus vite, et je marche très vite...

Et ces situations-là, c'est des situations où il n'y a personne, ou y a pas trop de lumière ?

Où y a pas trop de lumière, où il y a strictement personne mais où ça semble bizarre qu'il y ait personne... ça me le fait quasiment pas en journée, ça sera vraiment le soir, la plupart du temps, mais ça va conditionner ma sortie ou pas, ou le calcul de mon itinéraire pour rentrer. Par exemple, quand on fait des soirées aux Contrebandiers avec O., mon retour il est conditionné

501 Rappelons l'étymologie du terme « sécurité » : « Empr. au lat. *securitas* (dér. de *securus* « exempt de soucis ») « absence de soucis ; sécurité, sentiment d'absence de danger ; tranquillité d'esprit ».

<https://www.cnrtl.fr/definition/securite>

Nous relierions ainsi la sécurité à la sûreté et à l'aisance. L'aisance, selon Goffman (1973b), dépend de la construction d'une sphère de pertinences validée par l'entourage (social, matériel).

par le fait que je vais pas prendre les petites traboules que je prends habituellement, parce qu'il est une heure du matin, que je suis toute seule, et que j'ai pas envie de me faire coincer... c'est l'idée de se faire coincer en fait... et je passe pas par la place de l'Hôtel de Ville, parce que maintenant ça stagne beaucoup, donc je contourne...

Donc quand tu dis ça stagne, c'est aussi des regroupements ? Des jeunes, des gens qui...

Qui ont bu et qui du coup là, je sais pas comment ils vont réagir... Mais je me suis fait la remarque du côté idiot de se sentir en sécurité sur le trajet qu'on fait en permanence. Alors qu'en fait, il est pas forcément plus sécuritaire que la petite ruelle, ou que la petite rue d'à côté. C'est simplement qu'on le fait tout le temps, qu'il nous est jamais rien arrivé, et comme il n'est jamais rien arrivé, on pense pas qu'il va arriver quelque chose. L'autre fois, je me suis fait la remarque en disant « t'es bête passe par l'autre trajet il est plus court... » [...] [C'est] un usage sécuritaire... un peu grigri, tu vois (rires)

Blandine possède un savoir intériorisé concernant sa conduite dans la ville pour « faire être en sécurité ». Elle « ressent de loin » les potentiels vecteurs d'atteinte, et « s'adapte rapidement », grâce à son étrange radar qui voit au loin, de façon précise sans vraiment faire attention. La peur est bien présente, c'est une peur d'agression physique (« d'être coincée » dit-elle) qui se manifeste dans des conditions particulières : dans les endroits déserts, où « ça semble bizarre qu'il y ait personne », le soir et la nuit dans les endroits mal éclairés (l'éclairage devenant un élément clé de la « sécurisation des espaces publics »⁵⁰²), mais aussi dans les lieux et les temps « en marge »⁵⁰³. La colline des Pères est en bordure de centre-ville, mais elle est aussi une « marge » (au sens d'une lisière – c'est-à-dire une frontière épaisse, un espace-frontière) entre les faubourgs tranquilles de classe moyenne sur le haut de la colline, et les quartiers populaires et immigrés au bord du centre (Beaubrun, Tarentaize). Un autre lieu associé par Blandine à l'insécurité, est le Jardin des plantes. C'est une zone excentrée d'une dizaine d'hectares (« entre le parc et la forêt »), un grand parc totalement ouvert qui occupe tout un flanc de la colline de Villeboeuf⁵⁰⁴, dans lequel se trouvent des équipements socio-culturels

502 L'influence de la sécurisation des espaces publics sur la conception urbaine est traitée notamment par Loudier-Malgouyre, Vallet, 2010.

503 Deux récits d'agression de jeunes femmes nous ont été rapportés. Le premier reste incertain quand à sa véracité – mais n'en demeure pas moins un récit – fait état d'insultes et de coups produits par un groupe de jeunes hommes, aux abords du parking des Ursules, sur les flancs de la colline de Pères. Le second récit – digne de confiance – fait état d'une « agression » pendant laquelle la jeune femme a été molestée, derrière Centre 2 – à savoir une zone de résidences collectives dépourvue d'animation urbaine, et de ce que Jane Jacobs (2012) a appelé « eyes on the streets ». Comme dans toute ville, des récits d'agressions, sexuelles notamment, sont parfois rapportés dans le journal local : « Dans la nuit de samedi à dimanche, peu avant 3 heures du matin, une jeune femme de 23 ans a été violée par un homme, dans le quartier de la Métare à Saint-Étienne. Les faits se sont produits rue Paul Michelon à proximité du Gymnase. Cette étudiante originaire de Dijon avait accepté d'être raccompagnée par un homme rencontré dans la soirée. Celui-ci s'était montré de plus en plus entreprenant sur le chemin du retour [...]. L'individu, âgé entre 20 et 25 ans, a pris la fuite. Il est activement recherché par les services de police. » <https://www.leprogres.fr/loire-42-edition-saint-etienne-metropole/2019/03/03/saint-etienne-une-jeune-fille-violee-en-pleine-rue-cette-nuit>

Les méfaits ont ainsi souvent lieu aux marges de la ville (ici une banlieue de grands ensembles), aux marges des habitations (abords d'un gymnase, d'un parking), et dans les marges temporelles (la nuit).

504 Le parc est d'une superficie de 9,7 hectares.

<https://www.saint-etienne.fr/découvrir-sortir/saint-etienne-ville-nature/parcs-jardins-stéphanois/jardin-des-plantes>

disséminés dans la verdure : l'Opéra-théâtre et ses parkings, une piscine, un gymnase. Sorte de « promenade plantée⁵⁰⁵ », le Jardin des plantes est parcouru d'escaliers, passages, chemins et de quelques routes pour desservir les équipements publics. C'est une marge qui forme une parenthèse de calme dans la ville, parenthèse pouvant être utilisée pour différents usages⁵⁰⁶, comme nous avons commencé à le voir. La nuit – excepté les soirs de spectacles où il devient ponctuellement bondé – c'est un territoire aux marges de l'agitation urbaine.

Blandine éprouve de pénibles sensations dans ces moments : « ça serre en fait... [...] ça me crispe [...] je serre les mains ou la mâchoire [...] je sais qu'il faut que j'aille plus vite, et je marche très vite ». Pour éviter l'agression, elle développe des pratiques : elle « s'accroche » « à un groupe qui redescend », elle pense à son téléphone et aux personnes qu'elle pourrait appeler, ou se rassure par l'utilisation d'itinéraires routiniers, en suivant des rues larges et éclairées, quitte à rallonger le trajet, en évitant les groupes qui ont bu et dont elle ne sait pas « comment ils vont réagir ».

Et globalement, ton sentiment de sécurité ? Par exemple dans cette rue, ça va, ou moyen ou... Hum, j'ai jamais eu, jamais ressenti quelque chose de négatif, là... vraiment je te dis, l'insécurité, je l'ai eu colline des Pères... Je suis pas super fière quand je vais de nuit accueillir quelqu'un [à la gare] et que je dois me faire l'avenue Denfert, ouais, là tu vois, je trace... [...] surtout quand [...] elle est vide, parce que je me dis, si y a quelqu'un qui arrive, voilà... A l'inverse de l'Hôtel de ville, ce qu'on disait, c'est quand il y a beaucoup de monde et quand y a des groupes alcoolisés, mais on revient à ce que je te disais tout à l'heure... cette rue je la pratique tellement souvent, que j'imagine pas avoir peur dans cette rue... mais c'est vraiment irrationnel parce qu'en fait, quand y a personne ici, c'est pas plus sûr que la rue Denfert quoi...

Oui, mais [...] y a peut-être des appuis, que ce soit la lumière, tu parlais des arbres, de ces lieux, de la place, des fleurs des magasins, enfin t'as des choses quand même... qui sans doute sécurisent quoi...

Peut-être... peut-être oui...

Je crois que l'esthétique joue un rôle important dans tout ça... dans les lieux...

Oui, mais l'avenue Denfert elle est jolie maintenant...

Ouais. Donc c'est quoi ? [...]

Je sais pas. Je pense que... l'approche de la gare peut-être...

C'est surtout le fait qu'il y ait personne dans cette rue, parce que si il y avait des bars...

Voilà, peut-être effectivement, si elle était... elle a encore maintenant l'image sombre qu'elle était réellement avant. C'est comme la rue Neyron⁵⁰⁷, tu vois, j'y passe pas, je la contournerai la rue

505 Cf. <https://archives.saint-etienne.fr/article.php?larub=35&titre=espaces-verts>

506 Nous avons vu, dans une précédente « marche commentée », que c'était un endroit où l'on venait boire, sans doute les soirs de week-end. L'endroit a accueilli le camping municipal de Saint-Étienne jusqu'en 1986, qui est devenu ensuite une aire de gens du voyage. L'endroit a également accueilli des bidonvilles d'immigrés Nord-Africains dans les années 60 et 70.

507 La rue est notoirement une rue de trafic de drogue (cannabis notamment) – on l'a vu. Les médias locaux en font état :

<https://www.leprogres.fr/loire-42-edition-saint-etienne-metropole/2019/05/29/saint-etienne-quatre-ans-ferme-pour-l-animateur-du-traffic-de-stupefiants-rue-neyron>

<https://www.francebleu.fr/infos/faits-divers-justice/traffic-de-drogue-5-000-euros-de-chiffre-d-affaire-au-quotidien-rue-neyron-1558980645>

<https://www.leprogres.fr/loire-42/2019/11/01/j-ai-ete-fusille-rue-neyron-mais-je-ne-vends-pas-de-drogue>

Neyron (rire) [...] J'en ai pratiqué certaines des rues tu vois, rue Neyron, Ferdinand, là, c'est ça ? Y en a une qui s'appelle Ferdinand là... Y en a deux là-bas, y en a deux qui sont un peu... qui remontent vers le Crêt de roc, je les ai faites une fois tu vois, je les ai pas faites deux. Quand en pleine journée, t'as des gens qui dealent au milieu de la route et que t'as l'impression de déranger, bon ben tu dis « j'irai ailleurs »...

On peut saisir ces propos à travers la question d'une définition (plus ou moins) publique de la situation⁵⁰⁸. C'est toujours la définition situationnelle, les indices d'un ordre interactionnel qui sont mis en question dans « l'insécurité ». La question *du* public, et du cadrage d'un commun et des « entités » y prenant part, est donc toujours au centre de la question urbaine. Mais il faut aussi concevoir que les espaces urbains ont des formes plus ou moins publiques selon les moments et les lieux. L'exemple du « deal », rue Neyron – trafics plusieurs fois « démantelés » et recomposés – est paradigmatique.

Les usages de la ville sont plus ou moins « ratifiés » ordinairement par les autres, par des engagements coordonnés ou non, par des remarques ou signes faisant état d'un trouble – ce qui est sensible dans l'expérience. Par exemple, Blandine a cherché à transposer une pratique qu'elle avait développée à Paris au début de son installation à Saint-Étienne, « les pique-niques urbains ». Sans succès.

Quand j'ai habité Paris, j'ai découvert les pique-niques urbains, on allait manger sur le pont des Arts... j'habitais pas loin du Palais de la découverte et y avait plein de petits jardins et de bosquets, donc tous les soirs, comme il faisait super chaud dans les apparts, on mangeait dehors... soit je mangeais toute seule, soit je mangeais avec des gens, et donc c'était automatique, à partir du moment où il faisait beau, c'était « pouf » dehors, le repas du soir dehors...

Mais c'était des groupes ? Des voisins ?

C'était des gens avec qui je bossais, ou des amis de... enfin de prépa, qui étaient encore sur place... Et quand je suis revenue à St Étienne et que j'habitais, dans le coin, là-bas vers la fac... j'ai voulu reproduire ça... et donc je venais faire mes pique-niques sur cette place-là [le parc du

Cette rue fait aussi l'objet, comme tout le secteur, d'une attention particulière des aménageurs urbains. L'EPASE (établissement public d'aménagement de Saint-Étienne) y a rénové des maisons de ville. Il y a un enjeu d'appropriation autour de cette colline bien située entre gare et centre, et un souhait de « gentrification » de la part des aménageurs. Mais cette colline demeure historiquement investie par des classes populaires et des populations immigrées. <https://www.epase.fr/les-amenagements/les-operations/maison-de-ville-52-rue-neyron>

508 Stéphane Tonnelat et Cédric Terzi (2013) parlent de degrés de publicité des espaces urbains : « [L]e public ne relève ni de l'être, ni de l'acquis, mais du potentiel et du devenir. Dans cette perspective, c'est commettre une erreur de catégorie que de se demander si la place d'une ville, une rue, un Parlement, une chaîne de télévision, un hebdomadaire ou un site internet est un espace public. En effet, tous *ces environnements recèlent un potentiel de publicisation dont le devenir est voué à demeurer irrémédiablement contingent, ne serait-ce que parce que son actualisation dépend des modes d'organisation de l'expérience qui s'accomplissent dans et par des manières d'y agir conjointement*. C'est dire que les formulations substantives auxquelles nous recourons habituellement pour parler de l'espace public, de la publicité ou même de la démocratie tendent à nous faire perdre de vue qu'il s'agit de processus (de publicisation ou de démocratisation). » § 5. Nous soulignons.

cours Jouvin Bouchard]... Mais les gens, ils étaient sidérés ! Y a plein de gens qui passaient, parce que le soir, il y a surtout des personnes âgées là... et en fait, personne, les gens n'ont pas l'habitude de ça, le soir surtout... Et une personne qui met une nappe, là, et qui se met à manger à 19h, c'était (rire)... les gens s'arrêtaient et me regardaient. On me demandait « ah ben vous mangez là ? Mais c'est bizarre » (rire)... puis après, c'est vrai que comme c'est pas pratiqué et que y a pas l'atmosphère un peu particulière du pique-nique un peu urbain, je l'ai plus [fait], je l'ai un peu arrêté. Alors maintenant, ça se fait hein...

Mais ça t'est arrivé, quand même toute seule, de faire ton petit pique-nique... je te demande ça aussi par rapport à ton histoire de se sentir en sécurité ou pas...

Oui mais là je me suis jamais pas sentie en sécurité...

C'est ouvert, t'as de la lumière...

Ouais c'est ouvert, exactement, et puis bon c'était pas tard non plus, c'était 19h - 20h, il faisait jour... j'avais évalué mes risques, tu vois (rire)... donc c'est vrai que cet endroit, j'aimais bien...

L'intérêt est ici de voir que certains passants font part de leur perception à Blandine, de ce que sa pratique leur fait. Considéré comme anormal, le pique nique vespéral produit un jugement d'étrangeté. C'est un usage qui ne cadre pas avec la production (et les attentes) de l'ordinaire. Ce qui, à Paris, n'interroge personne et relève de l'ordinaire, est ici associé à quelque chose de bizarre, aux bords du normal. Cela nous indique des choses sur la ville et sur cette zone. En effet, les pique-niques au parc de Montaud ou au parc Couriot – qui sont de vrais parcs clos, en bordure de ville, sont courants et ne poseraient probablement de questions à personne. Ces personnes qui abordent Blandine pour lui donner leur avis sur sa pratique, le font sans ambages apparemment, comme si un tel usage était ici incongru, comme si « le public » adéquat était ici un ensemble de citadins laborieux traversant des axes de communication en voiture, mais certainement pas des jeunes femmes qui pique-niquent seules.

Peut-être cela dit-il aussi quelque chose d'un certain cadrage de la solitude. Dans une grande ville, les usages de la solitude sont peut-être plus libres, car la surexposition finit par produire une certaine indifférence. Aller manger seul au parc ou au restaurant, aller boire un verre seul en terrasse, est un usage courant. Dans la métropole, la solitude acquiert une légitimité de fait, par la densité des coprésences. Elle n'est pas regardée par l'entourage comme un défaut de socialité. Mais ici, aller manger seul (le soir notamment) relève de la gageure, car vous avez toutes les chances d'être le seul dans ce cas, entouré de groupes et de familles. Une solitude urbaine en aisance va sans doute avec un entourage animé, dense et actif. C'est le cas dans la grande ville, mais beaucoup moins dans la petite ville ou les faubourgs. Le partage du pertinent et du fortuit qui fonde l'aisance (Goffman, 1973b), est aussi social. L'accord, la coordination ou la réciprocité autour des actions des uns et des autres, se perçoivent et se sentent de façon sensible.

3.4. En quête de la trame d'une urbanité faubourienne

L'expérience de Guillaume L. trouve à s'accomplir, non pas sur le mode d'une urbanité métropolitaine dense, mais dans des lieux plus péri centraux. Il nous dit contourner souvent le centre, et garder un cap imaginaire sur les collines. C'est ainsi qu'il est (bien) attaché à la ville, qu'il aime cette ville.

Alors il y a quand même une constante, tout au long de n'importe quel chemin, n'importe quel itinéraire que j'ai fait ou que je pratique dans St Étienne, c'est éviter la Grand'rue. J'ai jamais su pourquoi, je me suis jamais... [...] y a un truc qui ne se passe pas entre la Grand'rue et moi [...] St Étienne, pour moi, ce sont les collines, donc c'est toujours un rapport en hauteur, je vais toujours aller chercher un truc en hauteur, même dans mes trajets que je fais à pied maintenant, quotidiennement, depuis que je suis revenu à St Étienne, j'essaie toujours de prendre des choses un peu, pas de traverse, mais voilà, d'essayer de trouver des choses que j'aurais pas vues, qui m'appellent nécessairement en hauteur... je sais pas pourquoi... [...] Et donc là naturellement, toujours attiré par là [la rue D. Papin qui monte], c'est pas par ici qu'on va passer, on va pas remonter direction colline des Pères, on va descendre, mais c'est toujours naturellement attiré par là... y a quelque chose, je sais pas quoi, qui me plaît, sur ces idées de collines... Ouais, St Étienne ça serait un peu ça : un point de départ – la fac ; un passage obligé et nécessaire pour tout un tas de raisons que j'arrive pas à expliquer, mais qui me rassure, qui me reconforte, où je me sens bien, c'est la rue Michelet ; et une destination, le Crêt de roc. Voilà. Voilà à peu près... Avec son pendant, l'intérêt donc, pour la colline des Pères, de l'autre côté... quand on parle avec des Stéphanois ou des gens qui viennent à St Étienne, ce qui les intéresse c'est la Grand'rue, Jean Jaurès, Hôtel de ville, et très peu le Crêt de roc et la colline des Pères, qui pour moi étaient des choses majestueuses, du genre « non mais réfléchissez quoi ! », c'est Montmartre ou la Croix Rousse⁵⁰⁹ en version stéphanoise !

L'« axe imaginaire » de Guillaume se situe dans une zone péricentrale, en bordure du centre. Il traverse le centre, mais évite les grands axes de circulation. Guillaume évoque un endroit dont plusieurs enquêtés nous ont fait part, et qui est pourtant un lieu « très ordinaire », la place d'Arménie :

Quand on commence à s'approcher là, de ce que moi j'appelle Badouillère – la Charité et le début de la rue Michelet – il se passe quelque chose. J'arrive pas à identifier si c'est des caractéristiques, enfin j'ai une vague idée... pour moi St Étienne égale Nord / Sud, des axes Nord / Sud [...], et là j'ai l'impression qu'il y en a un autre qui s'esquisse, des pentes du Jardin des plantes, enfin en gros de la place Villebœuf, qui après part dans ce sens là, Albert Thomas... y a quelque chose... y a pas plus d'ouvertures, j'ai pas l'impression de respirer plus que quand je suis ailleurs, mais je sais pas... est-ce que c'est dû à cette histoire d'eau, d'absence d'eau qu'on dit tous caractéristique de St Étienne, mais qui se fait sentir [ici] ? [Le fait] d'avoir jamais trouvé un point, vraiment, qui soit central où tout converge ? ...mais pour moi, là, ici, sur cet axe-là, il y a

509 L'opposition bien connue à Lyon entre la colline qui travaille (la Croix-Rousse) et la colline qui prie (Fourvière), pourrait effectivement avoir son pendant stéphanois, avec respectivement, le Crêt de Roc et la colline des Pères.

quelque chose. [...]. Ça a toujours été un endroit qui m'a intéressé. Ni pour les vues, ni pour, enfin j'en sais rien [...]. C'est pas un ressenti esthétique, c'est pas les bâtiments, c'est pas non plus une ouverture ou un changement d'horizon, mais j'ai l'impression quasiment, on va pas dire « charnel », mais que cet endroit-là, y a quelque chose [...] d'important dans la ville... c'est pas un basculement, c'est pas un nœud, on change pas d'ambiance radicalement entre la partie qu'on vient de faire et celle qui va arriver... [...] « Il y a quelque chose », sous entendu « il y a quelque chose à révéler » qui ne serait pas révélé actuellement... Et là aussi, la rue Michelet, à partir de là, pour moi on est dans le centre, « centre centre »... [...] y a certainement les bâtiments, en tout cas, dans la partie basse de la rue Michelet qui y participent, le style un peu 19^e [...], un peu majestueux... on n'est pas avenue de Libération – que je n'aime pas non plus – mais à partir de là, on est à St Étienne, on est au cœur, quasiment au cœur de la ville... pas au cœur de, enfin voilà je vais pas chercher à savoir si entre Jaurès et Vieux St Étienne, les rues piétonnes et machins, où est le centre historique, je m'en moque [...]... mais à partir de là, pour moi, j'entrais dans la ville, dans la cœur de la ville, et cette rue-là, il m'arrivait même de faire des détours, rien que pour pouvoir passer par là, ou juste le plaisir de la descendre et de remonter après.

Guillaume investit à cet endroit une forme, plus sensible que bien intelligible, qu'il cherche à définir. Les lieux semblent condenser des qualités représentatives de la ville, une péri-centralité, une « traversabilité » soulignée par la présence d'une eau qui coure⁵¹⁰, et une perspective Est-Ouest qui a l'air d'ouvrir un peu la ville. Cette place d'Arménie a été commentée par six de nos enquêtés. On peut se demander pourquoi, car elle n'a rien de spécial, mais on peut supposer qu'elle « représente » quelque chose. Cette « place », parfois appelée square par Guillaume, est située, de façon assez précise à l'articulation entre centre et faubourgs. Elle représente une urbanité des bords : non encore faubourienne, cet espace calme fait lien vers les mondes privés ; non encore central, cet espace un peu animé fait lien vers les mondes publics. Cette place est à l'intersection et à la suture de deux mondes, urbain et faubourien, public et privé, mais aussi le monde des « riches » de Badouillère et de Michelet, et celui des plus pauvres autour de Saint-Roch.

Quelles sont les caractéristiques de cette place ? Elle est assez calme, mi piétonne, mi parking (bien que le parking en occupent au moins les deux tiers), légèrement à l'écart du passage mais avec un passage automobile présent, bien qu'intermittent et tenu à relative distance. Il y a très peu de commerces, en fait quasiment pas – sauf un café-bar associatif et quelques commerces épars rue Michelet. Elle est adossée à un édifice imposant du 19^e, l'hôpital de la Charité avec son mur, ses bâtiments aux angles en briques apparentes, ses arbres⁵¹¹. Historiquement, elle est située en exacte

510 Une fontaine avec un bassin et une rigole traversant une partie de la place (rarement en fonctionnement) s'y trouvent.

511 Une pétition a circulé pour contester un projet immobilier (soutenu par la municipalité) de raser une bonne partie de cet hôpital historique, pour en faire un ensemble de logements de standing. L'enceinte des murs pourrait effectivement servir un projet de « gated community ». La pétition en question promouvait au contraire un projet de parc en centre-ville.

<https://www.change.org/p/pour-un-projet-citoyen-sur-le-site-de-la-charité>

<https://www.leprogres.fr/loire-42-edition-saint-etienne-metropole/2018/10/02/un-appel-a-projet-citoyen-et-public->

bordure de la ville ancienne (pré-révolutionnaire). Ce bord est donc un lieu de la couture entre la centralité et les faubourgs industriels⁵¹². Si l'on considère la compétence mise en œuvre par nos marcheurs, ils semblent « intrigués » par cette place. Intrigués car le lieu les engage à ouvrir et poursuivre une intrigue. Elle est intégrée à une vue, une « percée » entre les pentes du Jardin des plantes et le Musée d'art et d'industrie (ancienne sous-préfecture). Cette perspective est, pour ainsi dire, « à demi accomplie et à demi ratée », car si on la voit bien depuis les hauteurs du Jardin des plantes, elle disparaît une fois en bas.

On retrouve l'une des caractéristiques de ce tissu urbain, fait de ruptures, développé par bouts, par sections, selon des extensions et projets menés plus ou moins à terme, ou modifiés selon des contingences politiques et financières. La ville désoriente donc le marcheur, mais c'est pourquoi il y cherche des liens, des sens (perspective, cohérence du tissu), qui parfois sont rompus brutalement. Les exemples de ces ruptures, ou faux raccords, sont nombreux, y compris dans le centre. L'un des plus importants est le percement de l'avenue du président Faure en 1905 (actuelle avenue de la Libération). Ce chantier a occasionné la démolition de l'ancien Hôtel Dieu⁵¹³ et de son faubourg 18^e (dont il ne reste que l'église Notre-Dame), et la construction, à leur place, d'une zone aujourd'hui encore non incluse autour de la place-parking Antonin Moine. Cette opération aux proportions haussmanniennes, a produit en effet *le* boulevard stéphanois (nous en avons éprouvé la discontinuité sous divers aspects en marchant – discontinuité urbaine dès la place Jean Moulin et le lycée Fauriel, liaison avec la place du Peuple gênée par le nouvel aménagement du quai du tram, redoublement de l'ancienne rue de Lyon par l'avenue qui en diminue l'animation commerciale). Un autre « faux raccord » est celui du cours Fauriel, arrêté net place Villebœuf. Il n'arrive dans le centre que par un contournement et sous la forme d'une avenue dédiée à la circulation mécanique (le cours Gustave Nadaud). Aussi, le parking des Ursules, construit en 1966, rompt brutalement l'ensemble formé par l'ancienne école des Beaux Arts, son parc et la place des Ursules. Cette manière de faire la ville par bouts (sous la forme de grandes opérations d'urbanisme) sera poursuivie lors de la période moderne

pour-la-charite

512 Cf. *Cartes et plans* de Bonilla et al. (2005), pp. 50-51, 73. L'ouvrage distingue 5 sections articulées en 15 phases dans la construction de la ville. La première section – à laquelle nous nous référons ici est celle de la « naissance de la ville industrielle », décomposée dans les phases : « Saint-Étienne à la veille de la révolution », « Mise en place d'une nouvelle ville (1792-1819) » et « Affirmation d'une ville industrielle (1819-1840) ». Selon la lecture des plans d'archives, l'emplacement de la place d'Arménie se trouve partiellement bâti en 1824. La rue Michelet est tracée en 1824 et construite en 1840. En 1870 (Ibid., p. 60-61) l'îlot est entièrement bâti. En 1898, l'extension atteint St Roch et Bellevue, et l'îlot est pleinement intégré à l'agglomération urbaine (p. 66-67). L'îlot sera démoli – la place créée, en 1987. Historiquement, cette place fait partie d'un tissu, d'un ensemble, celui de la ville 19^e. Elle n'existe pourtant que depuis 33 ans. Elle est un de ces espaces que nous avons appelé la « ville-charnière ». <https://archives.saint-etienne.fr/article.php?laref=314&titre=-monument-commemoratif-des-victimes-du-genocide-armenien->

513 <https://archives.saint-etienne.fr/article.php?laref=289&titre=hotel-dieu->

et fonctionnaliste (avec les grandes opérations périphériques et l'opération Centre Deux – Tréfilerie, qui a été, rappelons-le, un projet de création d'une seconde centralité)⁵¹⁴. Au tournant des années 1980, une conscience du problème de non inclusion et de manque d'intégration des nouveaux quartiers à la ville, émerge. La ligne directrice de l'urbanisme (ainsi que l'équipe politique municipale) change alors (Tomas, 1982)⁵¹⁵. Mais, force est de constater que la situation n'en a pas été radicalement changée pour autant. Comme on nous l'a dit récemment, « ici, on n'hésite pas à démolir ». Le développement des transports en commun (et du tram), et le projet de piétonisation du centre, n'ont pas enrayé ce problème structurel.

Il semble que la place d'Arménie « représente » un lien non rompu entre ville centre et faubourgs, et qu'avec elle la perspective d'une trame urbaine cohérente (non éventrée par quelque intervention urbanistique moderne) apparaisse. Contrairement au cours Victor Hugo, elle relie encore différents fils d'une urbanité. C'est peut-être pourquoi elle est intrigante.

Alors, si je devais faire une liste [de ce qui compte ici pour moi]... la rue Michelet, c'est peut-être, une fois, la vue que j'ai eu de Saint-Étienne depuis la maternité, quand y avait encore la maternité, là, en allant voir la fille d'un pote, enfin sa femme qui avait du coup accouchée... et y avait un toit terrasse à la maternité ce qui fait que pendant que... tu pouvais aller boire un verre,

514 On peut se demander si l'objectif était de faire des chantiers (et des bénéficiaires privés) ou bien de faire la ville. Ce qui soulève à nouveau la question du souci public dans cette ville.

515 « Lorsqu'en 1977, la municipalité sortante est battue par une liste d'union de la gauche, [...] une vaste étude est [...] en cours (Dossier Habitat) pour comprendre les causes de la crise urbaine et rechercher de nouvelles solutions. [...] [L]a nouvelle équipe municipale [...] avait [...] élaboré une politique urbaine qui reposait sur quelques principes en partie inspirés de l'expérience bolognaise : – *refus du zonage et de tous les modèles fonctionnalistes dans la mesure où leur utilisation depuis le milieu des années soixante par les groupes financiers leur avait permis de faire de l'urbanisme une source de profit sans se soucier des déséquilibres sociaux qu'ils provoquaient* ; – la recherche de la satisfaction des besoins ressentis par la population, là où elle vit, en concertation avec elle [...]. A partir de ces principes furent définis trois grandes séries d'objectifs qui constituèrent les axes de la nouvelle politique urbaine stéphanoise : 1) la restructuration des opérations d'urbanisme lancée entre 1967 et 1973 pour tenter d'en faire des quartiers diversifiés socialement et fonctionnellement et les relier aux quartiers environnants. 2) la réanimation des quartiers anciens les plus fragiles afin d'enrayer le processus de dégradation conduisant à la taudification. 3) la réhabilitation des transports en commun en liaison avec un remodelage de la voirie qui ne soit pas traumatisant pour les quartiers concernés. » Tomas, 1982, p. 137-138. Nous soulignons.

Force est de constater que les résultats n'ont été que mitigés, poursuivant des opérations « fonctionnalistes » déjà engagées : « [L]a reconstruction de Tarentaise dont le programme de logements, allégé, a retrouvé sa vocation sociale (sur 600 logements, 513 de type HLM [...]) et dont le plan-masse a été modifié en 1977 avec le concours de la population dans une optique « post-moderne » qui recherche les liaisons avec les quartiers environnants et retrouve les îlots, les rues, les places et des jardins publics qui ne soient pas des espaces verts interstitiels. C'est aussi le cas de Montreynaud [...]. Contrairement à Tarentaise où le plan-masse a pu être modifié avant qu'il ne soit mis en œuvre, il s'agissait là d'un espace comportant déjà 2800 logements et évoluant vers le ghetto social à l'égal de bien d'autres ZUP périphériques de France. [...] C'est ainsi que dans la boucle du boulevard Saint-Saëns, les 335 logements répartis entre six tours et trois barres, se sont vu adjoindre 196 nouveaux logements (dont 120 en collectif, 24 intermédiaires et 52 individuels) pour constituer un quartier avec place centrale, rues, îlots, squares, terrain de jeu, et bien entendu, équipements commerciaux, scolaires et socio-culturels. [Avec] [c]ette [...] opération [...] on dispose désormais de l'un des exemples les plus achevés de restructuration d'un espace puisqu'en détruisant une trame « fonctionnaliste » classique a été réalisé un quartier urbain de type traditionnel. » Ibid., p. 139-141.

et y a une vue ! Enfin moi ça m'avait scotché, ça m'avait scotché... découverte des toits de Saint-Étienne... voilà mes fameuses collines qui étaient quasiment au niveau des yeux, enfin y avait plus cette différence... Donc y aurait peut-être ça qui, quelque part, participerait au fait de dire que cette partie de la rue Michelet est importante... Y a ce bâtiment là, moi qui m'a toujours impressionné. [...] Peut-être il a rien d'exceptionnel, pas plus qu'une qualité que ses voisins ou que d'autres. Mais celui-là il m'a touché... donc des propriétés matérielles, de bâtiments... forcément un certain nombre d'événements qui sont associés à cette rue, cette histoire de maternité... une copine qui était là quelque part en bas. Mais la rue Michelet, moi c'est ma rue, c'est un peu ça l'idée...

Cette rue Michelet est inscrite dans un réseau ou une intrigue, qui relie ville basse et colline, centre et faubourg (et la place d'Arménie relie une perspective Est-Ouest – elle ouvre donc littéralement des perspectives). Ces espaces ont un « potentiel de traversabilité et de liaison important, mais de cette liaison libre et improvisée (dont parlait Johanna), qui est le « propre des villes » selon Jean Christophe Bailly.

« Maquillée en son centre, délaissée sur ses bords, la ville se retrouve pour ainsi dire dispersée en son propre sein [...]. La vraie ville, la ville tout à l'œuvre d'elle-même est en effet toujours en quelque façon abandonnée : laissée tranquille, purement vouée aux joies du type et du nom, usant de sa propre essence comme d'une manne renouvelable. [...] Et la surprise, c'est bien que le propre soit dispersé à travers la totalité de l'espace urbain, et qu'il ne corresponde qu'en partie, voire plus du tout, aux zones officiellement recommandées à l'attention du visiteur. La signature du propre est libre et déliée, elle accompagne l'architecture, mais en spécifiant celle-ci tout du long autant comme une suite sans fin de petites notes et d'*ariettas* que comme un empilage de symphonies. » Bailly, 1992, p. 19-20

On peut considérer que l'enquête conduite par Guillaume recherche le bon régime de cette urbanité, irriguée par ses faubourgs, tranquille, clairsemée, mais urbaine quand même. La métaphore musicale utilisée par Bailly dit que la continuité fait partie des règles du jeu de l'expérience, y compris avec les changements de rythmes, les ruptures, les modes et changements de registres. Ces impressions et sentiments de se trouver bien en certains lieux, pour pouvoir y « tourner », y faire l'expérience d'un « passage agréable », sont importants en ce qu'ils tiennent un ensemble de choses, que Guillaume précise, sur le bas de la rue Michelet :

Alors si je devais dire « l'idée de ville », telle que je l'imagine ou en tout cas dans le fond dans lequel je baigne, ben ça serait là ! Mais vraiment là. [croisement rue Michelet et rue Denis Escoffier] C'est-à-dire, cette architecture-là, y a un mélange, un peu tout, petites rues, on mélange les époques, on passe par tous les styles tous les genres, y a beaucoup de façades, là « ça fait ville », dans l'idée très 19^e, ou en tout cas dans cet imaginaire-là... y a un peu de circulation mais on sent qu'elle est quand même réduite, y a du stationnement [du séjour], y a de la marche, y a à peu près tous les éléments... Tous les éléments, mais sans être nécessairement...

enfin y a pas de pression, y a pas d'oppression... moi j'étais bien ici et je suis toujours bien ici...
Est-ce que c'est des lieux que tu as habités ?

Du tout. Enfin « habité » si, d'une manière ou d'une autre. C'est-à-dire pas concrètement mais au sens, à part le magasin, quand c'était un magasin de photo, là plus bas, où j'achetais tout ce que j'avais à acheter en matière de photos... mais sinon c'était vraiment plus « passage », mais un passage agréable, pas un passage pour aller d'un point A à un point B. C'était une vraie envie de remonter, passer, quitte à remonter une rue pour pouvoir la redescendre après, remonter d'un bloc pour pouvoir redescendre par la suite, ou l'inverse... là je pouvais tourner, et tourner et tourner... un quartier que j'aime... j'allais pas du tout de ce côté-là, pas du tout direction Grand'rue encore un fois, St Louis et tout le reste... c'est vraiment cette partie-là... La poste, la grande poste me paraissait à des années lumières, à une distance pas possible... y a vraiment quelque chose, là. Je peux pas dire un côté parisien, je n'ai pas vécu à Paris, et à l'époque Paris pour moi, c'était ouhhh ! ... Los Angeles mais sur Seine... mais y a quelque chose, là, cette partie-là a quelque chose de particulier...

« Idée de ville », « passage agréable », « sans oppression », « où l'on est bien », voilà des éléments parlant de l'urbanité. Précisons que le haut de la rue débouche sur les faubourgs (vers Tréfilerie) et que le bas arrive dans l'hyper-centre. La rue Michelet est une percée tracée en 1824 et construite en 1840 (Bonilla et al., 2005), redoublant la Grand-rue (tracée en 1825) et lui faisant concurrence en quelque sorte. Mais alors que la Grand'rue (qui est aussi un percement) est au bord de la colline des Pères, la rue Michelet traverse l'un des plus anciens faubourgs de la ville médiévale, le quartier Saint-Jacques. Elle est ainsi irriguée par un réseau d'étroites rues piétonnes transversales, et elle s'y intègre. Lorsqu'on s'y trouve, on peut aller là ou ailleurs, bifurquer si on a envie et se perdre dans des petites rues. Et cette possibilité induit un sentiment de relâchement et de liberté que nous a bien expliqué Johanna plus haut : « T'as des petites rues qui partent sur les côtés, donc tu sens que tu vas pouvoir bifurquer si t'as envie de bifurquer, que t'es pas sur un itinéraire obligé... »

Guillaume L. parle d'un « mélange, un peu tout, petites rues, on mélange les époques [...], y a un peu de circulation mais on sent qu'elle est quand même réduite, y a du stationnement [du séjour], y a de la marche [...], enfin y a pas de pression ». Il perçoit un agencement qui aligne un ensemble de choses, le piéton, la voiture, le « faubourg » ancien, le centre, une diversité d'usages dans les limites d'un « gabarit » à la mesure du piéton (intensité, vitesse, bruit, dimensions). Un soin est également apporté à ce que Giovannoni appelle l'« edilizia minore » (architecture mineure), cet ensemble fait d'architectures domestiques, de mobiliers urbains, pavages, fontaines, grilles, portes, volets, fenêtres, etc. Si « ça fait ville », c'est parce qu'il y a « inclusion », tramage et même cadrage, d'une diversité d'éléments dans une régularité. C'est bien un agencement perceptif, sensoriel, matériel, « social » et relationnel. La référence à Paris est effectivement justifiée (du côté du Marais), tant il s'agit d'un tissu urbain médiéval, labyrinthique avec une densité d'activités raisonnable, qui

conserve quelque chose de son identité faubourienne d'antan. Ces éléments « font ville » parce qu'ils « font faire » ce cadrage d'une attention diffuse, exploratoire (autorisant la déambulation). La ville est ainsi coordonnée à l'expérience et à son enquête esthétique⁵¹⁶. Le marcheur est préservé des alarmes en tout genre (qui excèdent ce registre). Il se produit un phénomène d'inclusion urbaine, qui ouvre la perspective de l'habitable (un habitat coordonné à un ordinaire, une habitude, comme un habit qui sied ordinairement), et qui produit une « envie de [...] passer, quitte à remonter une rue pour pouvoir la redescendre après [...] et tourner ».

« [L]a ville [...] multiplie [...] les ouvertures et les passages, et [...] cette démultiplication, qui révèle l'espace en traçant en lui des schémas de lisibilité complexes et variés, produit un effet libérateur : un art d'aviver le jeu des contours et des circulations qui se confond *more geometrico* à la naissance du sentiment politique. [...] La fonction urbaine – qui fait défaut à tant de parties de villes et à tant de banlieues – peut être définie comme ce qui entraîne l'assemblage à la ressemblance en créant de l'identité, et comme ce qui entraîne l'identité au partage en créant de l'accessibilité. [...] Cet espace de l'identification et du partage, cet espace où le passant, visiteur ou habitant, se sent libre, c'est la rue. La rue est la phrase que le passant lit et interprète au sein du livre ouvert de la ville. » Bailly, 1992, p. 8-10.

La question du tissu n'est pas seulement celle du tissu urbain (la ville matérielle), mais celle du tramage qui se fait dans l'expérience entre une diversité d'éléments et d'« actants », comme nous le rappelle Guillaume. Un tel tissu agit « comme système de reconnaissance et d'identité » (Ibid., p. 51). Serait-il donc la trame, le fond, la structure de l'urbanité ? On peut admettre l'idée d'un tissu d'urbanité, entrelacement d'éléments sociaux et matériels. C'est pourquoi les problèmes de raccords⁵¹⁷ ou de décadres sont souvent décisifs, car ils signalent toujours plus qu'une simple occurrence discrète, ils renvoient à un ensemble en désaccord, à une forme ou un réseau.

Retrouvons maintenant Émeline S., une marcheuse que nous avons déjà rencontrée dans ces pages. Elle nous fait part de son bricolage expérientiel (de sa petite musique) autour de la place du Peuple. C'est toujours la recherche d'une continuité ou d'une constante qui est au travail, et la perception de fausses notes. Émeline développe un réseau de sens articulant la mémoire urbaine, l'esthétique des espaces urbains, la politique :

516 C'est à une enquête de ce type que se prête Camillo Sitte (2008) dans son « art de bâtir les villes ».

517 « Puis viennent les simples (et combien complexes!) problèmes de raccord [...]. [...] Mais pour qu'on reprise un tissu, il faut qu'il soit bon, irremplaçable. [...] C'est l'être du tissu qui devrait agir. Et pourtant, que de mailles idiotes, exhibitionnistes, présomptueuses, qui cherchent à accomplir l'architecture dans sa totalité, là où le programme ne demandait qu'une inflexion. [...] L'architecture est le modelé du drame, elle n'est pas le drame [...]. Symphonie, quatuor, sonate, bagatelle, aria, refrain : [...] pas plus que la musique n'est enfermable dans l'une des formes qui la constituent, l'architecture n'est assignable à résidence. Elle dérive, elle est le fantôme du grand œuvre qui traverse le minimum comme le maximum. » Bailly, Ibid., p. 49-50.

Je vais t'emmener dans une endroit que j'aime beaucoup, vraiment vraiment vraiment... la place du Peuple, déjà ce nom « place du Peuple », c'est magnifique... à l'intersection des trams, bon elle a un côté un peu dérisoire quoi, c'est une mini place enfin... voilà, après c'est ce qu'on retrouve dans tous les centres des villes, toujours ces magasins, ces boutiques... ils sont là, bien là, avec leurs antennes... et puis historiquement, c'est là le cœur de la ville, le premier marché était là, c'est là que le Furan passait, y avait une presqu'île, enfin, c'est vraiment là, le cœur de la ville quoi, peut-être pas forcément le plus ancien, c'est celui qui était vraiment proche du Saint-Étienne historique... c'était là où y avait les vrais échanges en fait... cette place du Peuple, donc c'est bien choisi pour ça...

Et quand tu dis « un peu dérisoire », c'est...

Ben « un peu dérisoire » parce qu'elle est petite, enfin elle a aucun... voilà, y a pas de fontaine majestueuse... enfin si, y a une petite fontaine, là, voilà enfin par rapport à d'autres villes, on est, voilà... mais moi j'aime bien ça de Saint-Étienne, je trouve que y a un côté touchant, de ça...

Un peu modeste, non ?

Oui, exactement « modeste ». Et voilà, y a certaines entreprises de la municipalité que je trouve un peu à côté de la plaque... parce que Saint-Étienne, enfin voilà, on peut pas viser plus loin que ce qui fait aussi son identité, même si c'est compliqué de parler de l'identité d'une ville, mais quand même... alors après oui, se débarrasser de tout un tas d'*a priori*, de jugements, mais bon ça se fait avec le temps, ça se fait pas avec des grandes opérations...

Tu veux dire... tu parles de quoi ?

Ah je parle du *design*, en particulier ouais ouais ouais, voilà... je trouve que c'est un peu à côté de la plaque par rapport à... je trouve qu'on est à côté quoi...

A côté de quoi ?

A côté de la réalité de la ville en fait, à côté de son passé, de ce qui fait sa force et qui fait son histoire... alors on a essayé de le transformer en le passant sous le coup de l'inventivité, de l'entrepreneuriat *et cetera*... mais y a un côté que je trouve un peu en décalage, et malheureusement qui coûte un fric fou... surtout ça, au détriment de... [...]

Le décalage il serait, si j'entends bien, dans un truc qui serait un petit peu hors sol...

Oui, qui est plaqué en fait, et qui est de l'ordre de...

Et qui se veut classieux et qui du coup est en décalage par rapport... à la place du Peuple...

Oui oui c'est ça, par rapport à la réalité de ce que vivent les gens... et puis désincarné quoi...

Et donc cette place du Peuple... tu l'aimes bien ?

Oui, moi c'est un endroit que j'aime bien ouais... c'est un endroit que j'aime beaucoup parcourir même la nuit... traverser même ces rails... bon je suis tombée en vélo là hein...

Le contenu « symbolique » qu'Émeline S. agence à partir de la place du Peuple est une manière d'appréhender la ville. Nous avons déjà vu, à plusieurs reprises (et dans la longue durée), la récurrence de ce motif d'une politique locale poursuivant des buts peu soucieux d'urbanité. Émeline suggère qu'on écrase l'horizon d'expérience des vies modestes sous les projets d'ambitions démesurées de développement, projets n'intéressant finalement que les politiques. Elle relève une fausse note fondamentale. La place du Peuple est le lieu des « gens de peu », et elle « voit » qu'il manque une articulation entre ces deux « visions du monde ». Peut-être que ne sont pas seulement en cause des municipalités peu scrupuleuses des aménités publiques, mais aussi un schéma de production urbaine largement à l'œuvre en France et dans le monde aujourd'hui. Il y a peut-être

effectivement, une profonde antinomie entre les visées de la croissance économique et la « modestie », le caractère « dérisoire » et simple que relève Émeline. Une variation sur ce thème est également développée autour d'une autre place toute proche, la place Grenette.

Cette petite place aussi, elle est assez touchante là... ouais, place Grenette...

Tu saurais dire ce qui est touchant ?

Ouais, la taille, je sais pas, la configuration, enfin, y a un côté un peu dérisoire quand même dans tout ça... enfin voilà une mini place quoi, et y en a peu finalement dans le centre-centre quoi...

Le caractère « touchant » de cet ensemble est son humilité. Il faut entendre « touchant » dans son sens premier : les indices d'une proximité humble est « sensible ». C'est peut-être le thème secret, « le fantôme du grand œuvre » (comme dit Bailly, Ibid.) qui traverse la ville comme une basse continue, cette question de la juste place des humbles dans la ville. Cette « place » est peut-être ce qui est historiquement refusé par les édiles, qui courent (et ratent) après leur désir de prospérité (qui reste une ambition privée). Blandine S. à propos de cette même place, voyait les choses un peu différemment : « il y a de belles places ici, comme la place Grenette... mais elle ressemble à rien... elle est dans un état lamentable, comme beaucoup de choses dans cette ville ». Cet état lamentable (ce « triste état ») est peut-être une contribution (indirecte) des dirigeants.

Là [rue Désiré Claude], on est quand même dans une version stéphanoise du beau quartier (rire)

...

C'est quoi alors « une version stéphanoise du beau quartier » pour toi ?

Ah ben des immeubles avec un certain *standing* quand même... oui ben la version stéphanoise du beau quartier, voilà, cet immeuble, là, on peut imaginer qu'il était là y a plus de 100 ans quoi, sûr, peut-être même 150... voilà des constructions anciennes, avec un certain cachet... je crois que l'immeuble de mes grands parents a disparu, mais c'était, j'imagine, quelque chose de cet ordre là... quand je dis leur immeuble, ma grand mère était concierge, donc voilà, ils habitaient le logement de la concierge... mais voilà, on voit ces façades, c'est vraiment fait de brique et de broc hein Saint-Étienne...

Tu veux dire... entre les différents immeubles...

Oui entre les différents immeubles, entre les différents quartiers... enfin y a quelque chose de pas du tout planifié, organisé vraiment, on le sent quoi... ça a été fait parfois même en dépit du bon sens, sans véritablement vouloir préserver... tu vois, voilà, t'sais un immeuble de 1937-1938, là, juste en face... à part si tu es vraiment dans les beaux beaux beaux quartiers du genre la Vivaraize, où là t'as plein de villas très chics... mais dans le cœur de ville, du coup, ça laisse... comment dire... on se sent pas « ghettoïfié » quoi en fait... on se sent pas dans un registre d'entre soi quoi... on peut passer, on passe, mais quelque part, on fait partie des lieux, quel qu'on soit en fait, parce que justement, y a ce mélange, y a ce mélange des genres qui fait que, voilà, les gens peuvent cohabiter en fait, de manière proche... parce que la ville est faite de cette manière là... enfin moi je me rappelle d'expériences, quand t'arrives à Londres, mais enfin là je veux dire, tu te sens pas à ta place... tu te sens hein, t'es pas chez toi quoi, tu appartiens pas... on te le dit par tous les moyens possibles, architecturaux et sociaux imaginables... et voilà, t'es pas du quartier et t'en fera jamais partie quoi, t'es vraiment dans un autre monde... Et Saint-Étienne, là, tout ça

là, c'est pas du tout une ville qui a été, par son histoire évidemment hein mais, du coup, dans l'expérience qu'on en a, du coup c'est assez accueillant justement aussi pour ça... parce que où qu'on se trouve, finalement, ben ce mélange-là existe, en fait, entre les habitants... donc après moi je sais que, avec l'innocence de mes 20 ans quand j'allais, quand je montais dans les quartiers huppés, parce que y avait un cinéma d'art et d'essai dans le quartier d'Hampstead et c'est là que j'allais, et voilà Hampstead c'est... c'est même pas le 16e, c'est juste invraisemblable quoi, au niveau... c'est là où y a tous les aristocrates, toutes les villas de la *upper class* quoi... *Tu veux dire que dans tous les quartiers, dans tous les endroits, tu pourrais te...*
Oui, moi je me sens plutôt... plutôt bien ouais ouais ouais... après y a des petits quartiers qui sont excentrés dans lequel je vais pas... comme je pense au Soleil, je pense à Montaud... ça, ce sont des quartiers où je ne vais jamais finalement pas parce que j'ai rien à y faire, donc là je parle vraiment du cœur de ville en fait...

Selon Émeline, cette ville a la particularité de ne pas (nous) rappeler à l'ordre social de différences. L'espace urbain est suffisamment hétéroclite pour être socialement accessible largement. C'est un signe d'urbanité populaire, dont on pourrait se préoccuper et prendre soin. Sans doute passe-t-il par certains réseaux de sens, d'objets, d'actions que nous avons saisis. Cette caractéristique est autant urbaine que sociale. Elle arrive ici à travers l'architecture, son caractère bricolé (« de bric et de broc ») et même « mal faite » (« faite en dépit du bon sens »). Il y a dans cette hétérogénéité, une absence de marquage de frontières sociales d'un quartier à l'autre. Cela produit moins un sentiment d'appartenance commune, qu'un rapport à un environnement non territorialisé. Cette caractéristique « ouverte » se module en désordre, en hétérogénéité, en mélange, mais aussi parfois en frictions. Cette urbanité de « bric et de broc » est bancale, accidentée, mal ficelée, mais aussi au travail, en formation et en jeu.

« Cette confusion d'un topos et d'un logos fondant une liberté, non seulement n'est ni donnée ni garantie, mais elle est infiniment perturbable et continuellement menacée. [...] [Q]ue les murs de la ville cessent de ménager entre eux les rythmes et les échappées nécessaires au libre accomplissement des parcours, et aussitôt l'espace urbain, abandonné, glisse hors de son être propre pour se faire complice d'une oppression et l'incarner. [...] [L]es situations d'accord entre objet et contexte ou entre beauté formelle et usage civil ont toujours correspondu à l'existence d'un espace ouvert et [...] ce sont des villes exposées à leur propre désir d'urbanité qui ont présentés des traits d'immédiate accessibilité. » Bailly, 1992, p. 9-10.

Peut-on saisir l'originalité d'une urbanité s'écartant des standards de la production urbaine contemporaine ? Ce que les dirigeants ne sauraient cautionner, c'est l'« absence de qualités » et les réseaux qui maintiennent cette propriété du « libre et délié » dont parle Bailly. Le problème n'est pas d'avoir d'ambitieux projets métropolitains, mais de mépriser les autres modes d'existence de cette ville. Une vieille dame ne nous a-t-elle pas dit, un matin frais de printemps au parc Couriot :

« Y a personne ! Ohlala, qu'est-ce qu'on est bien... »

Conclusion du chapitre

L'enquête sur l'expérience la plus ordinaire de la ville, donne accès aux transactions effectuées avec un environnement. C'est bien moins des identités personnelles qui apparaissent ainsi qu'une histoire et une politique faites ville. Les intrigues qui émergent au contact de la ville, s'accordent sur une perception relativement commune d'un centre comme étranglement d'horizons et de perspectives. Singulière urbanité-vitrine de cette ville-centre, qui tend aujourd'hui à baisser le rideau. Nous retrouvons à nouveau le motif d'aménagements urbains peu soucieux d'une large inclusion, contribuant à perpétuer le rendez-vous raté d'une urbanité faubourienne. Les usages montrent cependant que malgré des dissonances, la trame complexe de la ville regorge de ressources, que les marcheurs suivent souvent avec application et intelligence. Ses fils, qui portent de puissants accomplissements d'expérience, restent la matière d'une urbanité réelle, qu'il serait temps de considérer.

On comprend que la banlieue ou les *suburbs* ne soient pas suffisamment *bankables* pour les trompettes politiciennes. Mais en restant à l'écoute de la petite musique de cette ville, en tâchant de suivre ses différentes lignes mélodiques et ses problèmes d'accords, un travail de soin (*care*) et d'élaboration de ses formes sensibles est possible. La modeste musique stéphanoise est faite de lignes assez subtilement entrelacées, et malheureusement bien souvent recouvertes d'un tintamarre péremptoire. Il importe donc de continuer de frayer les chemins de cette urbanité, d'en éclaircir les abords, les formes et d'en considérer les modestes « actants ».

Conclusion de la troisième partie.

Nous avons vu que l'expérience de la ville conduisait à mettre en intrigue (et en question) les rapports entre les personnes, les choses, les lieux. À travers ces relations, ce sont des horizons et lignes d'expériences qui apparaissent, de proche en proche (partie 1). Ensuite, nous avons vu que cette cité occasionnait des accrocs et frictions, appelant des repositionnements et recadrages vers une perspective d'ordinarité, si ce n'est de réciprocité. Cette ville-faubourg percute les représentations de la « ville normale », parce qu'on y a à faire ordinairement (et historiquement) avec ses « marges ». Cela peut occasionner des postures (idéologiques ou non) conflictuelles et ambivalentes (partie 2). Enfin, l'enquête sur l'expérience de la ville nous a conduit à identifier, dans la matière urbaine, l'inscription d'un certain ordre social et public. De nombreux aménagements urbains sont ici assez peu « urbains », et orientés vers une finalité productive (privée). Les usagers quotidiens et habitants de cette ville, ont ainsi à y trouver leurs chemins (et leur aisance), souvent à l'écart des espaces centraux et motorisés. Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de cette urbanité, que de développer ses qualités d'habiter à l'écart des centralités de rassemblement. Si le rassemblement public est ainsi en quelque sorte raté (parce qu'il n'a jamais, semble-t-il, été sérieusement au programme de cette urbanité), d'autres rapports et pertinences se développent, particulièrement avec les faubourgs. Le calme, la lumière, les éléments traversants, et la présence de l'horizon, contribuent à l'attachement de cette ville. Ces éléments, qui appartiennent normalement plus aux bords des cités qu'à leur cœur, s'invitent ici (logiquement) dans la trame ordinaire de l'expérience urbaine (partie 3).

Notre enquête nous a conduit, à appréhender la « ville » et l'urbanisme par une sorte de micro histoire (phénoménologique), au travers de ses pertinences et aisances expérientielles. A suivre nos marcheurs, l'aisance apparaît moins dans ses espaces centraux encombrés et resserrés (espaces de représentation et de rassemblement), que dans ceux du péricentre. Ces derniers préservent un lien spatial et « rythmique » intriqué avec les faubourgs, et maintiennent les ressorts d'une intrigue urbaine « libre et déliée ». Les invites à l'exploration et au mouvement (à l'accessibilité, à la traversabilité) – pour multiples qu'elles soient – semblent relever d'un bien commun structurant la pratique ordinaire et le plaisir de la ville. Elles pourraient figurer, à ce titre, au programme d'un projet d'urbanité.

On peut s'étonner que la matière sensible d'une ville ne soit pas d'un accès plus simple et partagé,

alors qu'elle est quotidiennement en jeu dans son usage. C'est que les promoteurs de cette connaissance, se recrutent en différents champs (architecture, urbanisme, recherche scientifique), mais surtout que les travaux sur la ville sont encore redevables d'approches surplombantes (et déductives) qui ratent le subtil enchevêtrement des matières de l'urbanité. Une des leçons de la phénoménologie est que nous saisissons des formes parce qu'elles font sens, avant de pouvoir en détailler et connaître les éléments. Les engagements situés s'inscrivent dans les lieux au travers d'invites entre-tissées et représentées par des actants réels, qu'il faut prendre en compte ensemble. La compréhension et le suivi de ces phénomènes importent, si l'on veut s'accorder à cet objet qu'est la ville, et en être de « modestes enquêteurs » (et non des « athlètes moraux » forcément entamés) (Joseph, 2007). Nous avons vu que l'aisance était le « bien » – familial, individuel, public (Thévenot, 2006), et en tout cas commun – qui comptait *in fine*. L'intérêt de suivre des engagements réels et *in situ*, plutôt que des stratégies planifiées à partir de modèles standards, n'est qu'une question de « justesse ».

CONCLUSION GÉNÉRALE

Ces dernières pages s'organiseront en trois temps. Le premier temps ressaisira notre enquête au prisme d'une réflexion sur l'idée de « trame sensible de l'urbanité ». Nous verrons que les « voies de l'expérience » trament le fil rouge de notre thèse, et qu'elles en sont peut-être la proposition méthodologique la plus importante. Dans un deuxième temps, nous ferons retour sur notre démarche, en précisant les contours d'une « ethnographie de l'urbanité », composée d'une enquête sur l'ordre public et sur les ambiances urbaines. Une telle articulation déplace certaines frontières (notamment disciplinaires et professionnelles), tout en replaçant ces deux registres dans un enjeu commun d'habitabilité. Un troisième temps, proposera un bilan de l'enquête sous la forme d'un « mode d'emploi » de la ville. Nous envisagerons alors la ville au travers des ressources et compétences qu'elle mobilise, en matière d'ordre public et d'ambiances.

1. La trame sensible de l'urbanité

Le fil rouge suivi tout au long de ce parcours, est celui des « voies frayables en expérience », ou des voies par lesquelles on a de l'expérience dans la ville. Autrement dit, nous avons saisi des lignes d'actions frayées par des usagers de la ville, avec leurs obstacles et leurs arrangements. Cela peut paraître alambiqué, mais c'est bien ainsi que nous avons abordé les choses : si une voie est « frayée en expérience », c'est qu'elle est investie, intéressante, qu'elle procure plaisir esthétique, satisfaction, qu'elle se passe sans encombre. C'est qu'elle est praticable et pratiquée, en usage. Plus encore, c'est qu'elle « attache » et importe dans les rapports à la ville et aux autres. Notre enquête est finalement une collecte (et une collection) des « attachements » enquêtés, vérifiés, confirmés et investis en actes, ou infirmés, troublés, désinvestis, mais aussi arrangés et recadrés. L'attachement est « une technique de rapport à soi, aux autres et au monde [...] [qui a] une importance sociale et politique » nous rappelle Antoine Hennion (2003, p. 291). A l'issue de ce parcours, nous avons donc collecté un petit inventaire (non exhaustif) de ce qui fait l'« urbanité » à Saint-Etienne. On peut dire, par formule, que « la ville tient » par les actes innombrables et quotidiens qui parviennent à attacher les personnes à des situations d'aisance et à un horizon civil ordinaires. On peut dire aussi, avec Weber, que l'urbanité « cesse [...] d'« exister » dès qu'a disparu la chance qu'il s'y déroule

[c]es espèces déterminées d'activités sociales » (1995, p. 58), à savoir celles du « travail de concertation constitutif du monde des apparences : celui des civilités ordinaires et, plus fondamentalement, celui du social lui-même comme univers d'actions réciproques » (Joseph, 1998, p. 54). Il faut aussi inclure, dans ces « espèces d'activités sociales », la possibilité de s'attacher à la ville en expérience, par ses ambiances, en la parcourant, en l'habitant. L'urbanité dépend donc de la « chance » de l'activation d'un tel « contenu significatif » – activation complètement dépendante d'un certain nombre d'agents humains et non-humains, mais aussi de certaines compétences. L'urbanité vacille lorsque ces actes échouent à s'épanouir, parce qu'ils ne sont ni jugés pertinents ni mis en œuvre par les citoyens, et en premier lieu, par « ceux qui font la ville », qui la construisent et la gèrent.

La thèse a donc consisté à saisir les contours de la ville en actions et en expériences. Reprenons-en rapidement les étapes. C'est bien au contact de la ville et dans l'exploration que se forme le contenu significatif de l'urbanité, qu'il se déploie en expériences et en intrigues dans la marche. Le suivi de cette « onde de pertinence » nous a conduit à explorer les relations par lesquelles la ville prend sens (chapitre 1). De telles lignes d'expériences (ou d'intérêts) dans lesquelles on s'engage en corps et en significations, sont jalonnées de ruptures, de limites, de troubles. Celles que nous avons poursuivies en marchant – avec plus ou moins de succès –, sont celles d'une ambiance (mi-urbaine, mi-faubourienne), d'une « architecture mineure » (Giovannoni, 1998) ou d'un tissu urbain cohérent, et d'une aisance dans les interactions fugaces. Des ruptures de ces « vecteurs d'expérience » sont apparues souvent. Ce sont des situations où nous doutons du « cadre équipé » et d'une coordination possible avec notre usage (situations de trafic automobile, lieux dégradés, situations cadrées pour une fonction spécifique – par exemple l'industrie ou le commerce, le deal, le chahut, les disputes sur la définition de la situation) La « traversabilité » devient ainsi un critère d'urbanité essentiel. Les personnes et les choses qui y contribuent, positivement ou négativement, sont les éléments qui comptent, parce que nous cherchons à passer en demeurant « passible » (Quéré, 2002) afin d'« avoir de l'expérience ».

Dans les rassemblements en public (chapitre 2), il est toujours question de voies plus ou moins frayables et de « passibilité », mais leurs agents diffèrent. Ce sont moins les invites et intrigues de l'entourage matériel qui sont valorisées, que celles visiblement portées par les interactants. Les « engagements » perçus et supposés sont les indices d'un horizon d'actions, plus ou moins réciproques. Ce qui compte, ce sont moins les interactions focalisées et de face-à-face que les

interactions diffuses (nettement plus nombreuses) et leurs signes expressifs. Une bonne part du lien civil et de l'atmosphère, relève de ces liens distants et latéraux. Cette logique situationnelle (ou ordre de l'interaction) fait que la catégorisation des personnes est moins identitaire que relative à ces signes du lien, aux engagements en actes. On voit ainsi que la civilité est plutôt la performance d'une réserve dans la définition de la situation (forme d'égard pour les autres), qu'une intention de définir la situation à des fins précises.

Pour autant, la civilité a aussi ses bords, ses ruptures et limites. Dans certaines situations et avec certains acteurs-types (« mecs bourrés », « garçons en survêtements », « saltimbanques », enfants, etc.) la co-opération du lien civil est mise en question (chapitre 3). Malgré les irritations et parfois l'insécurité qui en découle, les personnes tendent à maintenir un horizon ordinaire, souvent par l'évitement, le maintien à distance, ou encore par de petites indignations (qui réparent l'ordre en raisons). Les accrocs et offenses adviennent sous forme de non coopération véhiculaire et de non coproduction du lien civil (chapitre 4). La redéfinition commune et ordinaire de la situation consiste à rétablir l'horizon de la coopération et de l'accord – ce qui n'advient pas toujours. Ces anicroches font émerger des questions générales de norme et d'ordre (chapitre 5). Des ordres pré-établis (idéaux et typiques) sont attendus. L'animation urbaine défaillante, un horizon social (et économique) incertain, le choc de la proximité avec la pauvreté, les accrocs interactionnels, les provocations et l'agressivité juvéniles, interrogent la teneur de l'ordre public. Des modèles sont alors invoqués, ceux d'une ville normale (animée, vivante, dynamique, suffisamment riche et commerçante), d'un ordre civique, d'une bonne image et d'une bonne presse, et d'une tranquillité civile. Ces débordements du cadre attendu de la ville normale produisent des réactions et des arrangements, que ce soit des revendications vindicatives (et politiques), des repositionnements spatiaux (changement de quartier), ou une participation accrue et engagée dans la production de la civilité quotidienne.

La ville est également pourvoyeuse d'expérience à travers sa matérialité. La recherche d'engagements stables et d'aisance, sont en jeu aussi avec les lieux (chapitre 6). Cet espace urbain porte des « scripts » pas toujours coordonnés avec l'expérience piétonne. Des équipements donnant priorité à la voiture et rompant le tissu urbain, rendent la marche incommode. Les « recadrages incessants » dans l'expérience piétonne figurent une ville ambivalente, où la production (de richesse) et le passage des véhicules motorisés dont elle dépend en partie, priment souvent sur le confort d'usage de ses espaces publics. Malgré ces obstacles, des lignes et des intrigues sont

développées par les marcheurs, pour leur attachement. Elles se situent un peu l'écart, se matérialisent en moments et en lieux par l'intermédiaire d'éléments comme la lumière, la présence d'un horizon lointain, les couleurs, des éléments traversants (comme l'eau et le temps), les traces mémorielles (et historiques), la tranquillité (chapitre 7). C'est au travers de ces éléments qu'un « goût » de la ville apparaît, plutôt ancré dans son péricentre et ses faubourgs. Le centre-ville apparaît souvent en désaccord avec ces attachements (chapitre 8). Parce qu'il manque de liaisons avec les lignes d'expérience qui proviennent des faubourgs, il est relativement désinvesti. Ce centre, créé *ex nihilo*, n'a pas été tramé avec la ville, et apparaît comme coincé entre des faubourgs qui l'ont précédés. La zone péricentrale préserve en revanche ses liens avec les faubourgs, en espaces, en ambiances et en engagements sensibles. Notre enquête met ainsi au jour cette quête (ordinaire) d'attachements tramés et continués en marche. Par ce biais, la forme de l'urbanité émerge, ainsi que ses ressorts.

La notion d'urbanité devient saisissable au travers de l'ensemble des rapports, engagements et formes qui soutiennent l'accomplissement de l'expérience et de l'aisance. Ces rapports maintiennent les personnes et les objets en liens, dans des espèces de participation et de concernement finalement assez communs. Malgré le caractère vivant, prolix, versatile et ramifié du sensible – qui le place souvent hors champ scientifique (comme le sens commun) – ce dernier a son intelligence. Cette multiplicité peut poser des difficultés épistémologiques. Elle n'est pourtant qu'une déclinaison (en agir, en sentir, et en significations) des pertinences écologiques structurant l'habitabilité la plus ordinaire. Puisque nous avons (eu l'impression d'avoir) été modernes, nous avons du mal à concevoir que la boîte noire de l'ordinaire possède quelque intérêt. Nous avons cherché ici à « ravauder » et à « créer un autre tissage des territoires » (Latour, 2021, p. 147), en nous laissant conduire dans l'expérience, de proche en proche. La ville prend alors une autre forme : en expériences, elle devient ce qui nous touche, ce dont nous avons le souci, ce qui nous regarde. Nous appréhendons ainsi des « formes de vie connectées » (Ibid., p. 161), des phénomènes plus ou moins intenses, dont nous savons qu'ils comptent.

Une telle approche peut surprendre – et nous conduire parfois dans quelques complications. Elle n'est pourtant qu'un effort de description de la ville vécue. Cela impose certes un suivi précis de ce qui constitue l'expérience, mais une telle démarche nous ouvre des portes. Elle nous connecte à l'entourage, nous engage à trouver des manières d'être en lien, d'être avec, d'être en aisance. Cela nous re situe, nous fait « atterrir » (Latour, 2017), et nous permet de nous inscrire dans un cours

d'actions multiples connectées, commencées il y a fort longtemps pour certaines. Bref cela nous rend une puissance d'agir et une participation (en fait très ordinaire) au commun. Bruno Latour (2021) nous l'explique merveilleusement dans une fable empruntée à la métamorphose de Kafka :

« Où suis-je ? » soupire celui qui se réveille insecte. En ville probablement, comme la moitié de mes contemporains. Par conséquent, je me retrouve à l'intérieur d'une sorte de termitière étendue : un appareillage de murailles, de cheminements, de réseaux de câbles, dont les ramifications s'étendent sous les campagnes, très loin. [...] En ville, en un certain sens, je suis toujours « chez moi » – du moins pour une portion minuscule : j'ai repeint ce mur, j'ai rapporté de l'étranger cette table, j'ai inondé par erreur l'appartement de mon voisin, j'ai payé ce loyer. Voilà quelques traces infimes pour toujours ajoutées au cadre de calcaire lutétien, aux marques, aux rides et aux richesses de ce lieu. Si je considère le cadre, je retrouve pour chaque pierre un urbain qui l'a fait ; si je pars des urbains, je trouverai pour chacune de leurs actions une trace dans la pierre qu'ils ont laissée derrière eux – cette grande tâche sur la mur, vingt ans après, elle est de moi, ce graffiti aussi. [...] Il en est de la ville comme de la termitière : habitat et habitants sont en continuité ; définir l'un, c'est définir les autres ; la ville est l'exosquelette de ses habitants, comme les habitants laissent derrière eux un habitat dans leurs sillages [...]. Un urbain est dans sa ville comme un bernard-l'hermite dans sa coquille. « Où suis-je donc ? » Dans, et par et en partie grâce à ma coquille. La preuve c'est que je ne peux même pas monter mes provisions chez moi sans l'ascenseur qui m'y autorise. L'urbain serait-il donc un insecte « à ascenseur » comme on dit d'une araignée qu'elle est « à toile » ? Encore faut-il que les propriétaires aient entretenu la machinerie. Derrière le locataire une prothèse ; derrière la prothèse, encore des propriétaires et des agents d'entretien. Et ainsi de suite. Le cadre inanimé et ceux qui l'animent, c'est tout un. Un urbain tout nu, ça n'existe pas plus qu'une termite hors termitière [...] Une termitière sans termite, c'est un tas de boue [...]. [...] Gregor doit se sentir moins seul depuis que son corps segmentaire se trouve en résonance avec sa Prague de pierre [...]. De quoi laisser sa famille sur le carreau, emprisonnée chez elle, dans leurs pauvres corps d'humains délinés à l'ancienne comme des silhouettes en fil de fer. Quand il était dans sa chambre, Gregor souffrait d'être un étranger parmi les siens ; une cloison et des verrous suffisaient pour l'enfermer à double tour. Une fois insecte, le voilà devenu passe-muraille. Sa chambre, sa maison, il les prend dorénavant pour des boules de glaise, de pierre et de gravats qu'il aurait pour partie digérées puis expectorées et qui ne limitent plus ses mouvements. Voilà qu'il peut sortir à loisir sans qu'on se moque de lui. La ville de Prague, ses ponts, ses églises, ses palais ? - autant de mottes de terre un peu plus grosses, plus anciennes aussi, plus sédimentées, toutes choses artificielles et fabriquées, qui émanent des mandibules de ses nombreux compatriotes [...] par un long travail d'astuce et d'ingénierie d'animalcules innombrables. [...] [N]ous vivons donc ensemble sur un territoire où « *tout nous regarde* » puisque chaque entité est en superposition avec les autres. « Holobiontes de tous les pays, unissez-vous [...] ». » Mais alors, si nous vivons ainsi emmêlés, il faut bien que nous en parlions ! Si nous débordons ainsi les uns sur les autres, nous formons donc du commun. Par conséquent, merci de m'indiquer le lieu, le moment, le jour, l'institution, la formule, la procédure, où nous allons pouvoir discuter de telles superpositions, limiter les empiètements ou permettre les compositions plus favorables à tous ? [...] S'il y a superposition et empiètements, alors il doit y avoir quelque chose comme un problème public, et donc une forme d'institution capable de reprendre la question des répartitions des formes de vie, inexorablement intriquées. Latour, 2021, p. 17-20 ; 99-100. Il souligne.

Notre enquête a ainsi cherché à « ravauder » l'urbain au travers des intrications que son expérience implique. Elle a ainsi rendu visible, et surtout intelligible, ce qui compte pour maintenir une habitabilité, de laquelle le plaisir à être ensemble ne saurait être exclu. C'est pourquoi, la trame sensible de l'urbanité est affaire de traversées, d'intrigues, d'horizons, de perspectives, de lignes, de cours (d'actions), de continuités, de trames – qui restituent à notre existence sa profondeur, son épaisseur et sa surface – surface tellement ramifiée qu'elle est nécessairement commune.

2. Un essai d'« ethnographie de l'urbanité »

Notre projet de saisir l'urbanité par une enquête ethnographique s'est développé par l'articulation d'une ethnographie de l'ordre public, et d'une ethnographie des ambiances urbaines. La ville en expériences mêle ces deux dimensions en une seule – l'urbanité –, car toute « ville » est aussi toujours une « cité » (Sennett, 2019). Cette « articulation » se fait dans l'expérience ordinaire, mais assez peu dans la littérature de recherche. D'ailleurs, nous ne l'avons que partiellement réalisée – et sur un mode alternatif – certains chapitres étant clairement inscrits dans l'une ou l'autre approche. Un bref retour sur ces deux types d'enquête est utile.

2.1. Ethnographie de l'ordre public

Notre enquête porte sur un « ordre public » situé. La notion d'« ordre public » est au centre des travaux de Goffman. Parler d'un « ordre (du) public », c'est dire que la chose publique n'est pas seulement « instituée », mais qu'elle dépend d'une mise en forme et en œuvre. Dans un texte-clé pour notre thèse, texte justement intitulé « L'ordre public. Micropolitique de Goffman », Daniel Cefaï (2013) apporte d'utiles précisions sur cette notion.

« [A]gir dans tel ou tel arrangement interactionnel entraîne irrévocablement vers d'autres lignes d'action et provoque un réaligement des activités des autres participants autour de ces lignes d'action. L'individu « se retrouve enfermé [...] dans une position et contraint d'être à la hauteur des promesses et des sacrifices incorporés dans cette position ». » Cefaï, 2013, p. 217.

Les actions ordinaires sont inscrites dans des cadrages construits collectivement et contraignants, bref dans un « ordre public ». Deux options s'ouvrent alors pour appréhender un tel ordre. La première option, classiquement sociologique, ramène les situations d'interactions à l'enjeu politique d'une égalité de positions. Le « situationnel » n'y est pas conçu comme un registre propre avec ses règles et contraintes, mais comme une scène du politique et du social. En ce sens, les interactions peuvent prendre des formes rituelles (ascendance, dominance), avec ses « épreuves de caractère » pour montrer que « l'on en a » (Ibid., p. 246-47). « La prévention et la réparation de l'embarras » n'y sont pas des « opérations cruciales pour la restauration et la reproduction de l'ordre de l'interaction » (Ibid., p. 245). Au contraire, l'embarras et le trouble peuvent y être mobilisés (et utilisés) pour « rétablir l'égalité ». Des positions distinctes dans un ordre social (structurel) peuvent donc induire la performance de « qualités », d'enjeux et d'intérêts distincts. Les « processus de « *in grouping* » et « *out grouping* » [...] [qui] fixent des frontières matérielles et symboliques entre groupes et renforcent le clivage de leurs réseaux de sociabilité et de leurs univers de significations » (Ibid. p. 248), en sont un exemple. Comme la classe, le genre, ou la sous-culture, « la « race », avant de relever de l'inégalité structurale [...] « se performe » en situation [...] [et] est une activité collective » (Ibid.)

La seconde manière d'appréhender « l'ordre public » consiste à ramener les situations d'interaction à une ordre spécifique, fait de « personne » et de « faces ». Les interactants y sont des habitants qui attendent le respect de leurs seuils. Dans ce cadre-là,

« [L]e sens de l'attachement [...] n'est pas tant dirigé vers des nations, des classes ou des organisations que vers des situations. Le sens des devoirs et des obligations et le respect des propriétés situationnelles ne sont plus autant liés à des relations interpersonnelles [...]. Le sens de l'attachement va vers la « petite société » qui se fait dans la rencontre ou le rassemblement. » Cefaï, 2013, p. 226.

Cette seconde manière de traiter l'ordre public est morale et écologique. N'étant pas ramenés à des groupes d'appartenances ou cultures qui structurent leurs actions et raisons, les acteurs partagent des problèmes communs de respect et de tact pour les seuils et les micro-milieus. Ils partagent une même condition de « personnes », endossent un même costume de Soi (un *Self* léger et relatif plus qu'une identité lestée de tenants et aboutissants politiques), et jouent un rôle circonstanciel et relativement « sans qualités ». Ils sillonnent « l'onde de pertinence » et habitent les « premiers mondes venus » (comme le dit Musil). Pour autant, nous avons vu qu'un tel cadrage, ou un tel

« rafraîchissement » de la situation, n'advenait pas en toute circonstance, et supposait des actions et compétences particulières.

« L'ordre public » est donc fondamentalement tendu entre un ordre d'enjeux politiques et d'oppositions « stratégiques » socialement rationnelles, et un ordre de l'interaction fait d'obligances réciproques et civiles. Mesurons bien l'écart qu'il y a entre ces deux options, entre une « visée politique » (renvoyant l'ici et le maintenant à une scène politique), et une visée interactionnelle (de « l'ordinaire sans encombre »). Nous avons vu des moments où l'ordre public penchait plutôt vers un ordre de l'interaction, et d'autres moments où l'horizon de la conflictualité (et de ses réparations) était plus clairement en vigueur. Difficile de ne pas voir que ces deux positions correspondent à des positions sociales, les uns ayant globalement intérêt à conserver l'ordre actuel, les autres à le renverser. Et pourtant, les bénéfices d'un ordre public (en régime démocratique) sont évidents, comme le disait Goffman :

« A la différence de nombreuses organisations et structures, un ordre peut profiter à presque tous les individus qui y participent, souvent avec équité et parfois énormément en proportion du coût individuel ; en fait, il peut être consciemment soutenu (et même établi) parce que les profits mutuels sont évidents. Des personnes peuvent s'assembler et s'accorder volontairement pour respecter certaines règles fondamentales, formant ainsi une coalition normative [...]. C'est pourquoi, quand un ordre s'effondre réellement, il peut s'ensuivre un déluge de troubles sociaux, et les participants sont alors forcés d'apprécier tous les usages qu'ils faisaient de l'ordre ancien et toute la dépendance qu'ils avaient formée à son égard. » Goffman, 1973b, p. 13-14.

On peut dire que ces deux manières d'envisager l'ordre public, représentent deux « ordres légitimes » en dispute et en opposition (Weber, 1995)⁵¹⁸. La question des « raisons » qui motivent les actions se pose effectivement. Mais il faut concevoir une intelligence de l'action plus complexe et subtile, l'action déployant des conséquences (réciprocités, contraintes) ni vraiment considérées (et considérables) en raisons, ni vraiment prévisibles. L'action nous dépasse (et déborde) essentiellement, en développant forcément des conséquences imprévues. C'est pourquoi, elle ne peut être que *cadrée* et non prédéfinie strictement dans ces conséquences (y compris les grands stratèges se trompent). Nos deux ordres légitimes placent ainsi le politique en des sphères différentes. En ce sens, nous avons à faire à deux conceptions du « politique ». Le premier laisse le

518 Selon Weber, l'activité sociale s'oriente « d'après la représentation de l'existence d'un ordre légitime. » (1995, p. 64). Il ajoute pragmatiquement : « La chance que les choses se passent réellement ainsi, nous l'appelons « validité » de l'ordre en question. » (Ibid.)

politique dans la chambre de ses raisons, tout en en projetant les ombres portées sur le situationnel. Le second resynchronise le politique aux relations et expérience de l'ici et du maintenant (devenant ainsi micro-politique).

Ces éléments sur les « (dés)ordres (du) public » éclairent certaines limites de notre enquête. Notre approche (ancrée terrain) ne saisit la ville qu'au travers d'actions entremêlées. Nous appréhendons la ville *in vivo*, en méandres, procédures, irritations, tensions, effets de manches, refus et dénis, violences, mais aussi en tactiques et intrigues. Cela nous permet de saisir « le social », non au travers de positions, d'identités, de places (déterminantes en conséquences), mais au travers de relations, de perspectives, d'interrogations et d'actions. Nous avons conservé, en quelque sorte, une « approche traversante » par un cadrage « centré action ». De cette façon, nous n'avons pas reconstitué des ordres en opposition, ou le champ de forces du social. Nous n'en avons fait que les frais. Mais nous espérons que la description même de ces déboires n'était pas inutile. Car si nous n'avons pas appréhendé une totalité sociale, nous avons saisi des arrangements, des expériences, des stratagèmes, des actions et les horizons qui les motivent. L'ordre public s'en est trouvé éclairé d'une certaine façon, ou plutôt emmêlé dans le tissu d'intrigues qui le constituent en réalité. C'est pourquoi nous utilisons le terme *ethnographie* de l'urbanité. On pourrait objecter que l'expérience d'une jeune femme, d'un vieil homme, ou d'un adolescent issu de l'immigration ne correspondent pas à celles que nous avons enquêtées. C'est indubitable. Mais si l'on ne peut saisir que partiellement la totalité des expériences de la ville, le suivi précis de certaines d'entre elles, nous conduit à des ramifications et des liens qui s'opèrent avec d'autres. Parce que nous sommes toutes et tous des êtres temporels, reliés et étendus, notre expérience donne à saisir les relations que le monde nous propose, et les arrangements que nous y produisons.

Ainsi, nous pouvons distinguer trois « personnages typiques » de cette plongée urbaine en forme d'enquête. Nous les avons aperçus dans ces pages. Il y a d'abord, les « surfeurs de l'onde de pertinence en mouvement », ensuite les « malins génies des intervalles », et enfin les « gardiens » ou « joueurs de coudes non-dupes ». Ces trois rôles s'ignorent ou se disputent, mais s'interchangent régulièrement sur les différentes scènes de la ville, en ses différents moments (y compris pour une même personne). Ils nous semblent réellement endossables par tout un chacun. Notre « surfeur » cherche à voguer et à flotter sur l'onde de pertinence en mouvement (chère à Goffman). Il cherche donc les courants, les formes, et les intrigues lui permettant de poursuivre sa glisse, de continuer son action. C'est un peu moins qu'un flâneur et un peu plus qu'un passant. Il fait l'expérience de la

ville en cherchant les réseaux de sens et les sociabilités susceptibles de le porter, de l'embarquer – forcément avec d'autres personnes ou avec des objets. On peut dire que l'onde de pertinence n'est que l'écume des cours d'actions qui se développent dans la ville, ou l'écume des rapports qui s'y esquissent constamment. Notre « surfeur » doit donc faire preuve d'une grande attention et d'un équilibre éprouvé, et peut-être d'une croyance en la puissance du social et de la ville à le transporter. Il s'appuie sur un certain nombre de ressources et mobilise des compétences spécifiques. Évidemment, c'est un peu le rôle principal de cette thèse. Nous avons vu qu'il faisait feu de tout bois – pourvu que l'onde soit porteuse, qu'elle lui permette de « flotter » (comme dit Isaac Joseph). L'urbanité est son beau souci.

Le malin génie des intervalles n'est ni inscrit dans un ordre (social, public, moral, etc.), ni dans une onde commune. Il habite les intervalles en les ouvrant suffisamment pour y définir des situations accordées à son intérêt. C'est une sorte de génie parce qu'il sort de sa lampe ou de sa boîte inopinément, contre toute attente, en apparaissant par surprise. Il est malin parce tout en sachant que cet intervalle est précaire, il sait pouvoir jouer sur l'effet de surprise, sur le charme de son originalité, pour en tirer quelque chose. C'est typiquement le sans abris qui fait la manche assis sur un rebord et qui nous hèle alors nous filmons la rue, ou l'adolescent qui s'invite ironiquement dans la discussion lorsque nous accompagnons un marcheur-enquêteur. Mais cela peut aussi être nous-même, lorsque nous envisageons de nous mettre en rapport, et que nous brisons le cours de l'ordinaire pour aborder quelqu'un, lui faire un signe, un sourire, voire une grimace. C'est enfin un « malin génie » parce qu'il doit toujours justifier, par quelque facétie, sa prise d'intervalle, que ce soit par l'humour, la provocation, la suggestion, etc. Aussi, il s'évanouit aussi vite qu'il est apparu. La ville est son milieu naturel, évidemment.

Le gardien, joueur de coude et souvent « non dupe », est un peu comme le personnage du donneur de leçon peu sympathique croqué par Carole Gayet Viaud (2011). C'est d'abord le gardien d'un ordre (quel qu'il soit). Il est, soit sur la défensive, soit sur la retenue, mais jamais loin de la réprobation. Il est garant de certains enjeux, ce qui le rend sérieux et peu avenant, préoccupé qu'il est par son ordre à garder. Il peut « jouer des coudes », parce qu'il sait que l'ordre dont il a la charge peut être débordé, voire piétiné. Il en impose (comme un gardien) parce que cet ordre compte plus que tout, et mérite bien qu'on donne de la voix et de « la gueule », qu'on compose une face de circonstance. Il ressemble au personnage campé par Goffman (1989b) du « non-dupe » (ou « jobard »), qui, pour s'être découvert en position de « pigeon » (social) – considérant avoir été

plumé –, en rajoute dans l'acrimonie. Il est tellement persuadé du bien fondé de sa mission de gardiennage, qu'il s'arroge un droit tyrannique sur le situationnel, et une position de surplomb. L'ordre qu'il garde justifie sa hauteur, et son humeur sombre va avec la rumination des nombreux griefs que sa rigidité ne peut qu'induire. N'étant pas dupe que la situation part à vau-l'eau (il est soupçonneux), il pense qu'il peut bien jouer un peu des coudes, lui aussi. Encore une fois, ce personnage typique peut être endossé par tout un chacun : nous mêmes lorsque nous regardons les adolescents produire un chahut invraisemblable dans le bus, des jeunes en groupe lorsqu'ils restent à l'arrière du tram en toisant les autres avec hauteur, des personnes âgées embêtées par les encombrements de la place Jean Jaurès, et bien sûr les personnes « de qualité » surplombant la situation de leur piédestal, et les vrais gardiens de la paix (publique).

2.2. Ethnographie des ambiances

Observons maintenant l'autre volet (articulé) de notre ethnographie de l'urbanité, à savoir celui de l'ethnographie des ambiances urbaines, architecturales et paysagères. Il a été nettement plus explicité dans la thèse, et nous ne nous y étendrons pas ici. Nous avons évoqués des « états de corps » (Thomas et al., 2010), des « écologies », des « substances qui attachent », des lignes d'intérêts et autres « canaux traversants ». Le caractère « politique » (ou écologique) des réseaux mobilisés dans ces attachements, pourrait être développé plus avant. Nous avons vu que des expériences se formaient avec la participation de certains « actants », mais nous pourrions interroger les agencements que ces participations exigent, et explorer plus avant les différents collectifs constitués dans ces expériences, leurs frontières et leurs transformations (Yaneva, 2018). C'est l'un des développements que nous aimerions donner à ce travail.

Nous avons vu cependant que le « goût de la ville » demandait de s'accorder avec une part faubourienne, périphérique. Cette « part faubourienne » consiste (en réalité et en actions), en un espace étendu. Son agencement n'advient que si l'on sait relier, parcourir et s'intéresser à ses chemins. L'horizon y joue un rôle important par sa fonction de liaison d'un tissu urbain lâche, et d'ouverture de la ville sur la campagne (le faubourg étant une « incertaine frontière » selon John Merriman). La teinte grise remplit également une fonction de liaison, reliant des choses qui ont « soigneusement » été tenues à distance, distinguées et séparées ici – à savoir la part faubourienne et populaire (y compris minière), et la part bourgeoise mais urbaine. Cette « part faubourienne »

déniée consiste aussi en une ambiance un peu en apesanteur. Savoir l'expérimenter et l'apprécier est une certaine compétence. Ces éléments esthétiques et d'ambiances, parce qu'ils comptent dans l'expérience, sont des fils qui tiennent la ville en significations et en perception. Les couleurs par exemple, en rayonnant, sont des foyers de « sens », sorte de cellules génératives déployant des liens (plus ou moins poursuivis ou rompus). Ce tissu urbain – même en ses pièces consistantes – est jonché d'opérations qui le désaccorde. Son expansion vers un urbanisme de la grande échelle est cohérent avec une absence de scrupules à l'égard de l'expérience (piétonne). Le fait que le pavement du centre-ville glisse dangereusement par temps humide, que la couleur des pavés de la « place » Antonin Moine rayonne d'un violet désaccordé, que l'opération « Tréfilerie – Centre deux » demeure un trou béant (cinquante ans après) à cause de raccords peu soignés aux alentours, nous le rappellent.

Moins qu'une épineuse question de « politique du sensible » (Rancière, 2000), c'est plutôt la question de la formation en actes, en réalités, en intrigues et en réseaux d'un « collectif » de l'aisance et de la réciprocité – et de ses agents –, qui se pose. Il est temps de considérer que le son d'une rivière, la présence d'un chat ou d'un arbre, ou d'un visage avenant, comptent dans notre attache, notre croyance peut-être, en une voie praticable et désirable de l'urbain – bref dans notre habiter. La « matérialité » urbaine est bien un ordre du public fait environnement. Resterait donc à identifier précisément ces actants pour les mobiliser dans la fabrique urbaine. Interroger « l'urbanité » – et non séparément l'ordre public, ou les ambiances urbaines – revient ainsi à saisir la production des engagements et des attachements, leurs agents, et leurs entrelacements. L'ordre public et les ambiances urbaines se chevauchent et se relancent en réalité. Ce ne sont que des formes et des histoires d'engagements (micro) écologiques, de proche en proche.

3. La ville mode d'emploi.

Puisque nous nous réclamons d'une approche pragmatiste, la question de l'utilité de la recherche se pose. A quoi a finalement servi ce travail ? Disons que nous donnons de la ville, une sorte de mode d'emploi, en quête d'utilisateurs (qu'il en trouve serait une satisfaction certaine). Nous croyons que ces utilisateurs sont potentiellement divers, et pourraient se recruter chez les simples citoyens, ou chez les professionnels de l'urbain. Nous allons ressaisir ici l'examen des compétences et des

ressources d'urbanité que notre enquête a mis au jour. Nous avons montré que l'attachement à la ville repose sur des ressorts : sa « traversabilité », la possibilité d'avoir de l'aisance, et un savoir-faire technique de « civilité diffuse ». Ces éléments comptent pour la ville, et c'est même à travers eux que « la ville compte ». Nous avons vu aussi que le jalonnement et l'entrelacement des attaches dans l'espace urbain avaient une importance particulière, car ils permettent une solidité d'attachement et une certaine stabilité de l'habiter. Ils sont d'ailleurs attendus normalement.

Dans les deux registres de l'ordre public et des ambiances urbaines, on peut identifier des ressources et compétences « standard » (valables en tout contexte), et d'autres plus « spécifiques » à notre contexte. Les compétences d'urbanité *standard*, sous le registre de l'ordre public, sont d'une part un égard pour le « situationnel », et d'autre part une connaissance des formats de l'engagement (inattention civile, coopération véhiculaire, maintien de la face, « *ready-made* expressifs », etc.) L'égard pour le situationnel performe une considération envers les coprésents et suscite des signes de réciprocité. Sans cette attention soutenue aux membres et personnes de la situation – qui est une manière de les engager à participer⁵¹⁹ – les interactions se vouent à un mauvais théâtre de rôles stéréotypés, bien peu engageant. Toutefois, cette considération seule est insuffisante sans la connaissance des « moyens (et outils) interactionnels ». Ceux-ci offrent un savoir-faire ordinaire et permettent de s'engager en aisance et en confiance. On peut également identifier des « ressources » (standard) dans ce registre de l'ordre public – ressources au sens de « gisements » servant la production de cet ordre. L'urbanité se développe au travers des comportements coopératifs, dans les registres des coopérations « véhiculaires », du maintien de la face et de la coopération dans l'engagement. Ce sont des techniques dont l'effet est d'orienter l'interaction vers le soin de ses conséquences. Ce soin pris à conduire les interactions dans un déroulement sans encombre, en sécurise la teneur, en accroît le plaisir et invite à en étendre la durée.

Nous pouvons également saisir des compétences et ressources *standard* dans le registre des ambiances urbaines – seconde composante de l'urbanité. Les compétences *standard* sont celles de la participation expérientielle et d'une capacité à « traverser ». « Savoir avoir de l'expérience » dépend d'un savoir-être en rapport avec l'environnement, d'une capacité à en suivre les intrigues et à « s'attacher ». Cela requiert à nouveau un égard pour le situationnel (et une attention soutenue), et une certaine « passibilité » (Quéré, 2002). Savoir traverser, c'est savoir suivre et emprunter les

519 Le cas de l'expérience d'une femme modifie-t-il ce schéma ? D'après nous, non, mais il change les formes de limitation de l'engagement. Une jeune femme qui s'attirerait des avances doit posséder des moyens interactionnels particulièrement affûtés pour gérer la subtile limite entre attention focalisée et inattention civile.

lignes d'intérêts et les intrigues multiples d'une ville. Savoir trouver les motifs suscitant l'attachement et la traversée, saisir les ambiances et leurs courants, sont des actions qui permettent d'éprouver le goût d'une ville, d'en faire l'expérience. Nous y voyons des compétences standard, parce qu'elles valent pour n'importe quelle ville. Les « ressources » *standard* participant de la production des ambiances urbaines, sont connues. C'est d'abord la considération d'une « échelle intermédiaire » (tissu urbain ou « architecture mineure »), intermédiaire entre l'entité trop grande de la ville et celle trop limitée du bâtiment, qui est rendue accessible par la marche. On l'a vu dans l'enquête, c'est la consistance du fil des continuités spatiales, temporelles, historiques, chromatiques, d'horizon – ainsi que leurs entrelacs –, qui trame dans la ville des ambiances.

Bien que « standard », ces compétences et ressources ont été mises au jour par l'enquête et par l'étude (des travaux sur le thème). Elles sont « connues » mais pas toujours considérées à la mesure de leur importance. Par ailleurs, nous avons saisi des compétences et ressources plus spécifiques à notre contexte. Voyons lesquelles, en reprenant notre double inventaire. La production d'égard et la connaissance des formats interactionnels, appellent ici des modulations particulières. Notre ville-faubourg, riche en débordements en tout genre, appelle une relative prudence attentionnelle et un peu de circonspection. L'attention est certes vitale pour la vie d'un espace public (comme le disait Jane Jacobs), mais dans notre contexte il arrive que la participation ainsi suscitée, ouvre au registre de la dispute ou de la conflictualité (comme le disait Alain T. lors d'un refus de contact visuel, « excusez-moi, je me suis trompé... ») Nous avons vu également, qu'une certaine compétence à recadrer (ou « épurer le cadre »), pouvait être utile en certaines situations.

Si les compétences en matière d'ambiances sont celles de la traversée et de la participation expérientielle, l'important est ici de garder le fil d'une ambiance tenue par-delà les variations et ruptures parfois brutales. Une participation expérientielle peut advenir dans la ville, par delà la somme des ruptures, coutures et faux raccords qui la jalonnent. La ville peut devenir de ce fait un terrain d'exploration passionnant (et déroutant). Les ressources d'ambiances et d'expérience esthétique sont ici relativement dispersées et fragmentées. Nous avons noté l'importance des raccords de milieux, de la continuité des substances attachantes et traversantes. Les prendre au sérieux pourrait être une forme de soin à l'esthétique réelle de cette ville. Une autre compétence (s'appuyant sur une ressource) – et qui est sans doute l'apanage des Stéphanois imprégnés de cette ambiance – consiste en l'appréciation d'une durée flottante et expansive (qui a quelque chose de rurale). C'est une forme de confiance profonde dans la ville. Quelques-unes de nos « rencontres en

marge » ont eu lieu dans ce « véhicule ».

Disons pour finir que les ressources d'ambiance d'une ville gisent plus dans sa matière réelle, que dans de grands projets rêvés. Engager les métamorphoses d'une ville – que beaucoup attendent – imposerait de mobiliser cette ribambelle d'acteurs et d'actants que nous avons croisés dans ces pages, et de leur donner forme. Gageons que notre collecte y contribue, à défaut d'esquisser un collectif :

« [U]n collectif [...] dérive toujours d'un collecter. Derrière toute organisation collective, il y aurait un processus d'activité permanente, l'organisation (descriptible par ceux qui y participent ou l'évaluent, la certifient et l'étudient) d'une collecte. [...] Une innovation, dans cette perspective, est l'extension de la collecte et la redéfinition de l'organisation collective. »
Joseph, 2004, p. 86.

Il est peut-être temps de faire bouger les lignes pour fabriquer cette ville. Il nous semble y avoir urgence à ressaisir la ville autrement, pour enfin laisser s'épanouir une urbanité qui n'attend que soin et considération.

BIBLIOGRAPHIE

- Abram, David. 2013. *Comment la terre s'est tue: pour une écologie des sens*. Paris: La Découverte.
- Abrams J. J. 2015. *Star wars. Episode 7. Le réveil de la force: film*. Lucasfilm.
- Adey, Peter, Laure Brayer, Damien Masson, Patrick Murphy, Paul Simpson, et Nicolas Tixier. 2013. « 'Pour Votre Tranquillité': Ambiance, Atmosphere, and Surveillance ». *Geoforum* 49, p. 299-309.
- Agacinski, Sylviane. 1992. *Volume: philosophies et politiques de l'architecture*. Paris: Galilée.
- Agamben, Giorgio. 1993. « Forme-de-vie ». *Multitudes* 15(1) [en ligne].
- Agamben, Giorgio. 2015. *L'usage des corps. Homo sacer, IV, 2*. Paris: Seuil.
- Agier, Michel. 2015. *Anthropologie de la ville*. Paris: PUF.
- Akrich, Madeleine. 1987. « Comment décrire les objets techniques ? » *Techniques & culture* (9), p. 49-64. [En ligne], repaginé p. 1-16. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00005830/document>
- Alberti, Leon Battista. 2004. *L'art d'édifier*. Paris: Seuil.
- Allen, Barbara, et Michel Bonetti. 2018. *L'habiter, un impensé de la politique de la ville: pour un renouvellement du sens de l'action*. La Tour-d'Aigues: L'Aube.
- Amphoux, Pascal. 2004. « Le projet urbain, la pensée paysagère et l'hybridation des savoirs. » p. 21-39 in *Zepf M. (Ed.). Concerter, gouverner et concevoir les espaces publics urbains*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Anderson, Elijah. 1978. *A place on the corner*. Chicago: University of Chicago Press.
- Anderson, Elijah. 2011. *The cosmopolitan canopy: race and civility in everyday life*. New York: W.W. Norton & Co.
- Anderson, Nels. 2018. *Le hobo: sociologie du sans-abri*. Paris: Armand Colin.
- Antoni, Robert-Max. 2010. *Vocabulaire français de l'art urbain*. Lyon: Certu.
- Arasse, Daniel. 1998. *Le détail: pour une histoire rapprochée de la peinture*. Paris: Flammarion.
- Arasse, Daniel. 2000. « La meilleure façon de marcher. Esquisse pour une histoire de la marche ». in *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche*. Paris: Réunion des musées nationaux.
- Arasse, Daniel. 2013. *On n'y voit rien: descriptions*. Paris: Gallimard.
- Arendt, Hannah. 1989. *La crise de la culture: huit exercices de pensée politique*. Paris: Gallimard.
- Arendt, Hannah. 1990. *Essai sur la Révolution*. Paris: Gallimard.
- Arendt, Hannah. 2005. *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme 3*. Paris: Seuil.
- Arendt, Hannah. 2002. *Condition de l'homme moderne*. Paris: Pocket.
- Attali, Jean. 2001. *Le plan et le détail: une philosophie de l'architecture et de la ville*. Nîmes: Jacqueline Chambon.

- Augé, Marc. 1992. *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- Augoyard, Jean François. 1979. *Pas à pas: essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris: Seuil.
- Augoyard, Jean François. 1998. « Éléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines ». *Les cahiers de la recherche architecturale* Automne (42/43), p. 7-23.
- Augoyard, Jean François. 2003. « Une sociabilité à entendre ». *Espaces et sociétés* 4(115), p. 25-42.
- Auray, Nicolas, et Bruno Vétel. 2013. « L'exploration comme modalité d'ouverture attentionnelle: Design et régulation d'un jeu freemium ». *Réseaux* n° 182(6), p. 153-186.
- Authier, Jean-Yves, Marie-Hélène Bacqué, et France Guérin-Pace, 2007. *Le quartier: enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. Paris: La Découverte.
- Bailly, Jean-Christophe. 1992. *La ville à l'œuvre*. Paris: Jean Bertoin.
- Bailly, Jean-Christophe. 2012. *Le dépaysement: voyages en France*. Paris: Points.
- Banham, Reyner. 2008. *Los Angeles*. Paris: Parenthèses.
- Barbisch, Caroline, et Luca Pattaroni. 2014. « Intime/extime, le désir au cœur de l'espace public ». *Tracés* (23/24), p. 10-15.
- Barthes, Roland. 1980. *La chambre claire: note sur la photographie*. Paris: Gallimard.
- Béal, Vincent, Nicolas Cauchi-Duval, Georges Gay, Christelle Morel Journal, et Valérie Sala Pala. 2020. *Sociologie de Saint-Étienne*. Paris: La Découverte.
- Béal, Vincent, Christelle Morel Journal, et Valérie Sala Pala. 2017. « Des villes en décroissance stigmatisées ? Les enjeux d'image à Saint-Étienne ». *Métropolitiques*, [en ligne].
- Becker, Howard S. 2001. « Sociologie visuelle, photographie documentaire et photo-journalisme ». *Communications* 71(1), p. 333-351.
- Becker, Howard Saul. 1988. *Les mondes de l'art*. Paris: Flammarion.
- Becker, Howard Saul. 2013. *Écrire les sciences sociales: commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*. Paris : Economica.
- Benford, Robert, et Scott Hunt. 2001. « Cadrages en conflit. Mouvements sociaux et problèmes sociaux. », p. 163-194 in Cefaï D., Trom D. (Eds). *Les formes de l'action collective. Raisons pratiques* (12). Paris: EHESS.
- Benjamin, Walter. 1997. *Paris, capitale du XIXe siècle: le livre des passages*. Paris: Cerf.
- Benjamin, Walter. 2010. *Images de pensée*. Paris: Christian Bourgois.
- Benjamin, Walter. 2013. *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Paris: Allia.
- Berger, Mathieu. 2015. « Des publics fantomatiques: Participation faible et démophobie ». *SociologieS* [en ligne].
- Berger, Mathieu. 2018. « S'inviter dans l'espace public. La participation comme épreuve de venue

- et de réception ». *SociologieS (Dossiers, HospitalitéS. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts)* [en ligne].
- Berque, Augustin. 1993. *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris: Gallimard.
- Berthoz, Alain. 2013. *Le sens du mouvement*. Paris: Odile Jacob.
- Berthoz, Alain, et Jean-Luc Petit. 2003. « Nouvelles propositions pour une physiologie de l'action ». *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive* 36(1), p. 367-372.
- Besnier, Michel. 1990. *Leipzig*. Seyssel: Champ Vallon.
- Bessy, Christian, et Francis Chateauraynaud. 1995. *Experts et faussaires: pour une sociologie de la perception*. Paris: Métailié.
- Bidet, Alexandra. 2011. *L'engagement dans le travail: qu'est-ce que le vrai boulot?* Paris: PUF.
- Bidet, Alexandra. 2020. « Considérer la "fragilité", composer un monde. Faire en citoyen l'expérience du flux de passagers du métro. » P. 27-48 in *Gefen A., Laugier S. (Eds). Le pouvoir des liens faibles*. Paris: CNRS.
- Bidet, Alexandra, Manuel Boutet, et Frédérique Chave. 2013. « Au-delà de l'intelligibilité mutuelle : l'activité collective comme transaction. Un apport du pragmatisme illustré par trois cas ». *Activités* 10(1) [en ligne].
- Bidet, Alexandra, Manuel Boutet, Frédérique Chave, Carole Gayet-Viaud, et Erwan Le Méner. 2015. « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne ». *SociologieS (Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations)* [en ligne].
- Bidet, Alexandra, Louis Quéré, et Gérôme Truc. 2011. « Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs. » P. 5-64 in *Dewey J., La formation des valeurs*. Paris: La Découverte.
- Blanc, Jean-Noël. 2003. *Besoin de ville*. Paris: Seuil.
- Boltanski, Luc. 1971. « Les usages sociaux du corps ». *Annales* 1(26), p. 205-233.
- Boltanski, Luc. 1990. *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action*. Paris: Métailié.
- Boltanski, Luc. 1993. *La souffrance à distance: morale humanitaire, médias et politique*. Paris: Métailié.
- Boltanski, Luc, et Laurent Thévenot. 1991. *De la justification: les économies de la grandeur*. Paris: Gallimard.
- Bonal, Gérard. 2002. *Besoin de province*. Paris: Seuil.
- Bonilla, Mario, François Tomas, et Daniel Vallat. 1994. *Saint-Etienne au XIXe siècle: l'immeuble, la rue, la ville: de Pierre-Antoine Dalgabio à Pierre-Léon Lamaizière*. Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne.

- Bonilla, Mario, François Tomas, et Daniel Vallat. 2005. *Cartes & plans, Saint-Etienne du XVIIIe siècle à nos jours: 200 ans de représentation d'une ville industrielle*. Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Bonnet, François. 2008. « La distance sociale dans le travail de terrain : compétence stratégique et compétence culturelle dans l'interaction d'enquête ». *Genèses* 73(4), p. 57-74.
- Bordreuil, Samuel. 1995. « De la densité habitante aux densités mouvantes : l'hyperurbanité. Développement périphérique et mobilité ». *Les Annales de la recherche urbaine* 67(1), p. 5-14.
- Bordreuil, Samuel. 2002. « La construction de l'incivilité comme cause publique. Pour une intelligence des interactions civiles ». P. 301-18 in Céfai D., Joseph I. (Eds). *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Bossé, Anne. 2015. *La visite: une expérience spatiale*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Bossé, Anne, 2018. *Penser depuis la frontière: expérimentations méthodologiques et épistémologiques entre art et sciences humaines*. Paris: Dis voir.
- Boucher, Maxime. 2015. *Améliorer la qualité des interactions sociales dans le métro de Montréal : chercher le sens pour éviter les contresens*. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise de sociologie, Université du Québec à Montréal [en ligne].
- Boukala, Mouloud, et Denis Cerclet. 2020. « L'enquête ethnographique face aux enjeux théoriques et méthodologiques du numérique¹ ». *Parcours anthropologiques* (15), p. 1-25.
- Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris: Minuit.
- Bourdieu, Pierre. 2004. *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris: Raisons d'agir.
- Brayer, Laure. 2013. « Appréhender, partager et concevoir le paysage en pratique à partir de dispositifs filmiques ». *Articulo* (Special issue 4) [en ligne].
- Breton, André. 2003. *Nadja: roman*. Paris: Gallimard.
- Breviglieri, Marc. 2004. « Habiter l'espace de travail. Perspectives sur la routine ». *Histoire & Sociétés* (9), p.18-29.
- Breviglieri, Marc. 2013. « Une brèche critique dans la "ville garantie"? Espaces intercalaires et architectures d'usage ». P. 213-36 in Cogato-Lanza E., Pattaroni L., Piraud M., Tirone B. (Eds). *De la différence urbaine. Le quartier des Grottes*. Genève: MetisPress.
- Breviglieri, Marc. 2009. « L'insupportable. L'excès de proximité, l'atteinte à l'autonomie et le sentiment de violation du privé. » P. 125-49 in Breviglieri M., Lafaye C, Trom D. (Eds). *Compétences critiques et sens de la justice*. Paris: Economica.
- Breviglieri, Marc, et Joan Stavo Debauge. 2007. « L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du « passant singulier qui s'aventure à découvert » ». P. 77-98 in Céfai D., Saturno C., (Eds). *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*. Paris: Economica.
- Breviglieri, Marc, et Danny Trom. 2003. « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. » P. 399-416 in Céfai D., Pasquier D. (Eds). *Les sens du public :*

publics politiques et médiatiques. Paris: PUF.

Butor, Michel. 1957. *La modification: roman*. Paris: Minuit.

Butor, Michel. 1994. *Le génie du lieu*. Paris: Grasset.

Callon, Michel. 1986. « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc ». *L'Année sociologique* 36, p 169-208.

Callon, Michel. 1999. « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégaïé : la double stratégie de l'attachement et du détachement ». *Sociologie du travail* 41(1), p. 65-78.

Callon, Michel. 2006. « Sociologie de l'acteur réseau ». P. 267-76 in *Akrich M., Callon M, Latour B. (Eds). Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris: Presses des Mines.

Callon, Michel. 2012. *Les incertitudes scientifiques et techniques constituent-elles une source possible de renouvellement de la vie démocratique ?* Papiers de recherche du CSI, n° 028. Paris.

Callon, Michel. 2017. *L'emprise des marchés: comprendre leur fonctionnement pour pouvoir les changer*. Paris: La Découverte.

Calvino, Italo. 2020. *Les villes invisibles: roman*. Paris: Gallimard.

Careri, Francesco. 2013. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. Paris: Jacqueline Chambon.

Carlier, Louise. 2018. « L'hospitalité urbaine : une lecture croisée des approches de Park et Joseph. » *SociologieS (dossiers, HospitalitéS. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts)*, [en ligne].

Carnevali, Barbara. 2013. « L'esthétique sociale entre philosophie et sciences sociales ». *Tracés* (13), p. 29-48.

Carton plein (Saint-Étienne). 2016. *La cartonnerie: expérimenter l'espace public, Saint-Étienne, 2010-2016*. La Défense: Plan urbanisme construction architecture.

Castel, Robert. 1995. *Les métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*. Paris: Gallimard.

Castells, Manuel, et Francis Godard. 1974. *Monopolville: analyse des rapports entre l'entreprise, l'État et l'urbain à partir d'une enquête sur la croissance industrielle et urbaine de la région de Dunkerque*. Paris: Mouton.

Castillo, Michel del. 1991. *Les cyprès meurent en Italie: roman*. Paris: Seuil.

Cavallo, Valérie. 2018. « À contrechamp, photographier le « théâtre de ceux qui voient » : Ito Josué et Louis Caterin pour Jean Dasté à la Comédie de Saint-Étienne (1948-1963) ». *Revue internationale de Photolittérature* (2), [En ligne].

Cefaï, Daniel. 1994. « Type, typicalité, typification. La perspective phénoménologique. » *Raisons pratiques. L'enquête sur les catégories* (5), p. 105-128.

- Cefaï, Daniel. 1996. « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques. » *Réseaux* (75), p. 43-66.
- Cefaï, Daniel. 2001. « L'enquête de terrain en sciences sociales : phénoménologie, pragmatisme et naturalisme ». P. 43-64 in *Benoist J., Karsenti B. (Eds). Phénoménologie et sociologie*. Paris: PUF.
- Cefaï, Daniel. 2002. « Faire du terrain à Chicago dans les années cinquante: L'expérience du Field Training Project ». *Genèses* 46(1), p. 122-137.
- Cefaï, Daniel. 2003. *L'enquête de terrain*. Paris: La Découverte.
- Cefaï, Daniel. 2006. « Phénoménologie et sciences humaines ». P. 863-866 in *Mesure S., Savidan P. (Eds). Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris: PUF.
- Cefaï, Daniel. 2007a. « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste ». P. 1-47 in *Joseph I., L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Paris: Economica.
- Cefaï, Daniel. 2007b. *Pourquoi se mobilise-t-on: les théories de l'action collective*. Paris: La Découverte, M.A.U.S.S.
- Cefaï, Daniel. 2010. *L'engagement ethnographique*. Paris: EHESS.
- Cefaï, Daniel. 2011. « Vers une ethnographie du politique. Décrire des ordres d'interaction, analyser des situations sociales. » P. 545-98 in *Berger M., Cefaï D. & Gayet Viaud C. (Eds). Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*. Bruxelles: Peter Lang.
- Cefaï, Daniel. 2013. « L'ordre public. Micropolitique de Goffman ». P. 209-90 in *Goffman E., Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Paris: Economica.
- Cefaï, Daniel. 2013b. « Qu'est-ce que l'ethnographie ? » *paru en espagnol in Persona y sociedad, Santiago de Chile* 1(XXVII), p. 1-30.
- Cefaï, Daniel. 2013c. « L'expérience des publics : institution et réflexivité. » *EspaceTemps.net*, [en ligne].
- Cefaï, Daniel. 2013d. « Opinion publique, ordre moral et pouvoir symbolique. Sur la sociologie des problèmes publics. » *EspaceTemps.net*, [en ligne].
- Cefaï, Daniel. 2015. « Mondes sociaux. Enquête sur un héritage de l'écologie humaine à Chicago. » *SociologieS [En ligne] Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations*.
- Cefaï, Daniel. 2016. « Publics, problèmes publics, arènes publiques...: Que nous apprend le pragmatisme ? » *Questions de communication* (30), p. 25-64.
- Cefaï, Daniel, Alexandra Bidet, Joan Stavo Debaugé, Roberto Frega, Antoine Hennion, et Cédric Terzi. 2015. « Introduction du Dossier « Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations » ». *SociologieS (dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations)*, [En ligne].
- Cefaï, Daniel, et Edouard Gardella. 2012. « Comment analyser une situation selon le dernier

- Goffman ? De Frame Analysis à Forms of talk. » P. 233-265 in *Cefaï D, Perreau L. (Eds.), Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*. Paris: CURAPP.
- Cefaï, Daniel, et Isaac Joseph (Eds). 2002. *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Cefaï, Daniel, et Dominique Pasquier (Eds). 2003. *Les sens du public: publics politiques, publics médiatiques*. Paris: PUF.
- Cefaï, Daniel, et Carole Saturno (Eds). 2007. *Itinéraires d'un pragmatiste: autour d'Isaac Joseph*. Paris: Economica.
- Cefaï, Daniel, et Cédric Terzi (Eds). 2012. *L'expérience des problèmes publics*. Paris: EHESS.
- Centre de sociologie de l'innovation, et Bruno Latour (Eds). 1992. *Ces réseaux que la raison ignore*. Paris: L'Harmattan.
- Cercllet, Denis. 2014. « Marcel Jousse : à la croisée de l'anthropologie et des neurosciences, le rythme des corps ». *Parcours anthropologiques* (9), p. 24-38.
- Cercllet, Denis (Ed). 2012. *Ré-inventer la politique culturelle ?* Vénissieux: La passe du vent.
- Cercllet, Denis, Thierry Boissière, Mouloud Boukala, Liliane Buccianti Barakat, Spyros Franguiadakis, Annie Tohme-Tabet, et Rita Zaarour. 2020. « Comment saisir et comprendre la marche en ville ? : Introduction à l'usage de l'eye tracker dans une rue de Beyrouth ». *Parcours anthropologiques* (15), p. 127-162.
- Certeau, Michel de. 1990. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard.
- Chabrol, Marie, Anaïs Collet, Matthieu Giroud, Lydie Launay, Max Rousseau, Hovig Ter Minassian, et Jean-Pierre Lévy. 2016. *Gentrifications*. Paris: Amsterdam.
- Chamboredon, Jean-Claude. 1998. « Compte rendu : Michèle de la Pradelle. Les vendredis de Carpentras. Faire son marché, en Provence ou ailleurs, Paris, Fayard, 1996. » *Etudes rurales* 147-148, p. 172-177.
- Chamboredon, Jean-Claude, et Madeleine Lemaire. 1970. « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement. » *Revue française de sociologie* 11(1), p. 3-33.
- Charre, Alain. 1996. *Art et urbanisme*. Paris: PUF.
- Chavassieux, Pauline, George Gay, Rachid Kaddour, Christelle Morel Journal, et Valérie Sala Pala. 2022. *(Dé)construire la ville: Les villes en décroissance, laboratoires d'une production urbaine alternative*. Saint-Etienne: Publications universitaires de Saint-Étienne.
- Chelkoff, Grégoire, et Jean-Paul Thibaud. 1992. « L'espace public, modes sensibles : Le regard sur la ville ». *Les Annales de la recherche urbaine* 57(1), p. 7-16.
- Choay, Françoise. 2003. *Espacements: l'évolution de l'espace urbain en France*. Milano: Skira.
- Choay, Françoise. 2006a. *L'urbanisme: utopies et réalités; une anthologie*. Paris: Seuil.
- Choay, Françoise. 2006b. *Pour une anthropologie de l'espace*. Paris: Seuil.

- Chombart de Lauwe, Paul Henry. 1965. *Paris : essais de sociologie : 1952-1964*. Paris: Éditions ouvrières.
- Coccia, Emanuele. 2018. *La vie sensible*. Paris: Payot & Rivages.
- Coleman, James S. 1981. *The adolescent society: the social life of the teenager and its impact on education*. Westport: Greenwood Press.
- Collectif-Rosa-Bonheur. 2016. « Centralité populaire : un concept pour comprendre pratiques et territorialités des classes populaires d'une ville périphérique ». *SociologieS (Penser l'espace en sociologie)*, [En ligne].
- Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. 2020. *Baromètre de la diversité de la société française. Vague 2019*, [En ligne].
- Coppola, Sofia. 2003. *Lost in translation: film*. American Zoetrope / Elemental Films.
- Corajoud, Michel. 2010. *Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent*. Arles: Actes sud.
- Cressey, Paul G. 2008. *The Taxi-Dance Hall: A Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life*. Chicago: University of Chicago Press.
- Cuisset, Thibaut, Jacques Ferrier, Gilles Clément, et Paul Ardenne. 2007. *Un Hérault Contemporain: Mission Photographique, Regard Sur Un Département*. Bruxelles: Archives d'architecture moderne.
- Deleuze, Gilles. 1983. *L'image-mouvement*. Paris: Minuit.
- Deleuze, Gilles. 1985. *L'image-temps*. Paris: Minuit.
- Depardon, Raymond. 2005. *Errance*. Paris: Seuil.
- Depardon, Raymond. 2007. *Depardon villes = cities = städte: [exposition, Berlin, Museum für Fotografie, 11 février-1er avril 2007]*. Paris ; Arles: Fondation Cartier pour l'art contemporain ; Actes Sud.
- Depardon, Raymond. 2010. *Paris journal*. Paris: Hazan.
- Depraz, Natalie. 1999. *Écrire en phénoménologie: « une autre époque de l'écriture »*. Fougères, La Versanne: Encre marine.
- Devisme, Laurent. 2014. « Ressorts et ressources d'une sociologie de l'expérience urbaine ». *Sociologie et sociétés* 45(2), p. 21-43.
- Dewey, John. 1993. *Logique: la théorie de l'enquête*. Paris: PUF.
- Dewey, John. 2011. *La formation des valeurs*. Paris: Les Empêcheurs de penser en rond ; La Découverte.
- Dewey, John. 2005a. *L'art comme expérience*. Paris: Tractatus & Co.
- Dewey, John. 2005b. *Le public et ses problèmes*. Paris: Gallimard.

- Didi-Huberman, Georges. 1992. *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*. Paris: Minuit.
- Döblin, Alfred. 2010. *Berlin Alexanderplatz: roman*. Paris: Gallimard.
- Dodier, Nicolas. 1993a. « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique ». *Réseaux* 11(62), p. 63-85.
- Dodier, Nicolas. 1993b. « Les arènes des habiletés techniques ». *Raisons pratiques. Les objets dans l'action* (4), p. 115-139.
- Dodier, Nicolas. 1993c. *L'expertise médicale: essai de sociologie sur l'exercice du jugement*. Paris: Editions Métailié : Diffusion, Seuil.
- Dodier, Nicolas. 1995. *Les hommes et les machines: la conscience collective dans les sociétés technicisées*. Paris: Métailié.
- Dodier, Nicolas. 1997. « Remarques sur la conscience du collectif dans les réseaux sociotechniques ». *Sociologie du travail* 39(2), p. 131-148.
- Dodier, Nicolas, et Isabelle Baszanger. 1997. « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique. » *Revue française de sociologie* XXXVIII, p. 37-66.
- Dos Passos, John. 2002. *USA: roman*. Paris: Gallimard.
- Dubet, François. 1995. « Les figures de la ville et la banlieue ». *Sociologie du travail* 2(37), p. 127-50.
- Dubuisson, Sophie, et Antoine Hennion. 1996. *Le design: L'objet dans l'usage: la relation objet, usage, usager dans le travail de trois agences*. Paris: Presses des Mines.
- Elias, Norbert. 1985. *La société de cour*. Paris: Flammarion.
- Elie, Maurice. 2006. « La vie perceptive selon Whitehead ». *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 131(1), p. 7-20.
- Emerson, Robert M. 2015. *Everyday troubles: the micro-politics of interpersonal conflict*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Emerson, Robert M., et Sheldon L. Messinger. 2012. « Micro-politique du trouble. Du trouble personnel au trouble public. » P. 57-79 in Cefai, D., Terzi, E. (Eds). *L'expérience des problèmes publics. Raisons pratiques* (22). Paris: EHESS.
- EPURES. Agence d'urbanisme de la région stéphanoise. 2015. « Les notes de l'observatoire déplacements ». (7), p. 1-12.
- Eribon, Didier. 2009. *Retour à Reims*. Paris: Flammarion.
- Ernaux, Annie. 1993. *Journal du dehors: roman*. Paris: Gallimard.
- Ernaux, Annie. 2017. *Les années: roman*. Paris: Gallimard.
- Esposito, Roberto. 2000. *Communitas: origine et destin de la communauté*. Paris: PUF.
- Exline, Ralph V. 1962. « Explorations in the process of person perception : visual interaction in

- relation to competition, sex, and need for affiliation ». *Journal of Personality* 1(31), p. 1-20.
- Farges, Julien. 2006. « Monde de la vie et philosophie de la vie. Husserl entre Eucken et Dilthey ». *Études Germaniques* 242(2), p. 191-217.
- Favret-Saada, Jeanne. 1994. *Les mots, la mort, les sorts*. Paris: Gallimard.
- Ferrand, Pascale. 2014. *Bird People: film*. Archipel 35.
- Ferry, Jean-Marc. 2001. *De la civilisation: civilité, légalité, publicité*. Paris: Cerf.
- Fijalkow, Yankel. 2007. *Sociologie des villes*. Paris: la Découverte.
- Foucault, Michel. 1975. *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Paris: Gallimard.
- García Sánchez, Pedro José. 2002. *Formes et conflits d'urbanité à Caracas : enquête sur l'écologie de l'ordre public*. Thèse de doctorat en sociologie sous la direction d'Isaac Joseph. Paris: EHESS.
- García Sánchez, Pedro José. 2006. « Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas ». *Espaces et sociétés* 126(3), p. 103-118.
- García Sánchez, Pedro José. 2007. « L'engagement à l'épreuve de "l'animal borné des villes" ». P. 261-275 in Cefai D., Saturno C. (Eds). *Itinéraires d'un pragmatiste: autour d'Isaac Joseph*. Paris: Economica.
- Gardon, Sebastien. 2009. « Impasses et limites dans la ville, les projets d'autoroutes urbaines ». *Pour mémoire* (7), p. 52-60.
- Garfinkel, Harold. 2007. *Recherches en ethnométhodologie*. Paris: PUF.
- Garleff, Jörn, et Luc Pecquet. 2011. *Guide d'architecture Saint-Etienne-Firminy*. Paris ; Saint-Etienne: Alternatives ; École nationale supérieure d'architecture de Saint-Etienne.
- Gaudin, Henri. 1992. *Seuil et d'ailleurs*. Paris: Demi-cercle.
- Gauthier, Catherine. 2013. *D'ici et de là-bas: Timezrit, Saint-Etienne, mémoires de mineurs [exposition, Saint-Étienne, Puits Couriot, Parc-Musée de la Mine, juillet 2012-mars 2013]*. Saint-Étienne: Puits Couriot/Parc-Musée de la Mine.
- Gauthiez, Bernard. 2003. *Espace urbain: vocabulaire et morphologie*. Paris: Monum, Patrimoine.
- Gayet-Viaud, Carole. 2006. « De l'innocuité sociale aux degrés d'humanité. Les types du petit vieux et du bébé. » *Les Annales de la recherche urbaine* (100), p. 59-67.
- Gayet-Viaud, Carole. 2008. *L'égard et la règle. Déboires et bonheurs de la civilité urbaine*. Thèse de doctorat en sociologie, sous la direction d'Alain Cottureau. Paris: EHESS.
- Gayet-Viaud, Carole. 2011. « La moindre des choses. Enquête sur la civilité urbaine et ses péripéties. » P. 27-54 in Berger M., Cefai D. & Gayet-Viaud C. (Eds), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*. Bruxelles: Peter Lang.
- Gayet-Viaud, Carole. 2014. *Le lien civil en crise ?* Bruxelles: Fabert ; Yapaka.be.
- Gayet-Viaud, Carole. 2019. « La civilité est-elle réac ? » *Politix* 1(125), p. 31-58.

- Gayet-Viaud, Carole. 2022. *La civilité urbaine. Les formes élémentaires de la coexistence démocratique*. Paris: Economica.
- Gayet-Viaud, Carole, Alexandra Bidet, et Erwan Le Méner. 2019. « Enquêter sur la portée politique des rapports en public ». *Politix* n° 125(1), p. 7-30.
- Geertz, Clifford. 1983. *Bali: interprétation d'une culture*. Paris: Gallimard.
- Genard, Jean-Louis, Mathieu Berger, et Linus Vanhellemont. 2016. *L'architecture des débats. Les imaginaires mobilisés. Brussels Centre Observatory. Portfolio 1. Cadrages, ouvertures, focus*. Bruxelles: Brussels Studies Institute.
- Geremek, Bronislaw. 1991. *Les fils de Caïn: l'image des pauvres et des vagabonds dans la littérature européenne du XVe au XVIIe siècle*. Paris: Flammarion.
- Gibson, James Jerome. 2014. *Approche écologique de la perception visuelle*. Bellevaux: Dehors.
- Giddens, Anthony. 1994. *Les conséquences de la modernité*. Paris: L'Harmattan.
- Giovannoni, Gustavo. 1998. *L'urbanisme face aux villes anciennes*. Paris: Seuil.
- Glaser, Barney G., et Anselm L. Strauss. 2017. *La découverte de la théorie ancrée: stratégies pour la recherche qualitative*. Malakoff: Armand Colin.
- Godard, Jean-Luc. 1982. *Lettre à Freddy Buache: film*. Gaumont.
- Goetz, Benoît. 2001. *La dislocation: architecture et philosophie*. Paris: La Passion.
- Goffman, Erving. 1961. *Encounters*. Indianapolis: Bobbs Merrill Company.
- Goffman, Erving. 1973a. *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Vol. 1. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 1973b. *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*. Vol. 2. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 1974. *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 1975. *Stigmate: les usages sociaux des handicaps*. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 1989. « Le travail de terrain ». *Journal of Contemporary Ethnography* 18(2), p. 123-132.
- Goffman, Erving. 1989b. « Calmer le jobard : quelques aspects de l'adaptation à l'échec ». P. 277-300 in Joseph I. et al. (Eds). *Le parler-frais d'Erving Goffman, Colloque de Cerisy de 1987*. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 1991. *Les cadres de l'expérience*. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 2007. *Façons de parler*. Paris: Minuit.
- Goffman, Erving. 2013. *Comment se conduire dans les lieux publics: notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Paris: Économica.
- Goffman, Erving. 2016. *Les moments et leurs hommes*. Paris: Points.

- Gourdon, Jean-Loup. 2001. *La rue: essai sur l'économie de la forme urbaine*. La Tour d'Aigues: L'Aube.
- Goux, Jean-Paul. 2003. *Mémoires de l'enclave*. Arles ; Montréal: Actes sud ; Leméac.
- Gracq, Julien. 1985. *La forme d'une ville: roman*. Paris: José Corti.
- Grafmeyer, Yves. 1991. *Habiter Lyon: milieux et quartiers du centre-ville*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Grafmeyer, Yves. 2006. *Sociologie urbaine*. Paris: Armand Colin.
- Grafmeyer, Yves. 2007. « Le quartier des sociologues ». P. 21-31 in *Authier J. Y., Bacqué M. H., Guérin-Pace F. (Eds). Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*. Paris: La Découverte.
- Grafmeyer, Yves. 2012. « La sociologie urbaine dans le contexte français ». *SociologieS (Dossiers, Actualité de la sociologie urbaine dans des pays francophones et non anglophones)*, [en ligne].
- Grafmeyer, Yves, et Isaac Joseph. 1990a. *L'École de Chicago*. Paris: Aubier.
- Grafmeyer, Yves, et Isaac Joseph. 1990b. « La ville-laboratoire et le milieu urbain ». P. 6-52 in *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris: Aubier.
- Grimaud, Emmanuel. 2013. « Comment capter et mesurer les mouvements oculaires. » P. 31-66 in *Datchary C. (Ed). Petit précis de méthodologie. Le sens du détail dans les sciences sociales*. Lormont: Le Bord de l'eau.
- Grobois, Louis-Pierre, et Isaac Joseph. 2002. *Habiter une ville accessible. Des usages à la conception*. Paris: Plan Urbanisme Construction Architecture.
- Gros, Frédéric. 2012. *Le principe sécurité*. Paris: Gallimard.
- Grosjean, Michèle, et Jean-Paul Thibaud (Eds). 2001. *L'espace urbain en méthodes*. Marseille: Parenthèses.
- Gusfield, Joseph R. 2009. *La culture des problèmes publics: l'alcool au volant la production d'un ordre symbolique*. Paris: Economica.
- Gutwirth, Jacques, et Colette Pétonnet (Eds). 1987. *Chemins de la ville: enquêtes ethnologiques*. Paris: C.T.H.S.
- Habermas, Jürgen. 1988. *L'espace public: archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris: Payot.
- Haenel, Yannick. 2012. *Le sens du calme: roman*. Paris: Gallimard.
- Haenel, Yannick. 2015. *Les renards pâles: roman*. Paris: Gallimard.
- Hajer, Maarten A., et Arnold Reijndorp. 2001. *In Search of New Public Domain: Analysis and Strategy*. Rotterdam: NAI Publishers.
- Halbwachs, Maurice. 1952. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris: PUF.

- Hall, Edward T. 1978. *La dimension cachée*. Paris: Seuil.
- Hall, Suzanne. 2012. *City, Street and Citizen: The Measure of the Ordinary*. London: Routledge.
- Hamel, Jacques. 1997. « La socio-anthropologie, un nouveau lien entre la sociologie et l'anthropologie ». *Socio-anthropologie* (1), [en ligne].
- Hannerz, Ulf. 1996. *Explorer la ville: éléments d'anthropologie urbaine*. Paris: Minuit.
- Hansen, David T. (Ed). 2006. *John Dewey and our educational prospect: a critical engagement with Dewey's Democracy and education*. Albany: University of New York Press.
- Haroche, Claudine. 2004. « Manières de regarder dans les sociétés démocratiques contemporaines ». *Communications* (75), p. 147-169.
- Heidegger, Martin. 2018. *Être et temps*. Paris: Gallimard.
- Hennion, Antoine. 1993. « L'histoire de l'art : leçons sur la médiation ». *Réseaux* 11(60), p. 9-38.
- Hennion, Antoine. 2003. « Ce que ne disent pas les chiffres... Vers une pragmatique du goût. » P. 287-304 in *Donnat O., Tolila P. (Eds). Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Hennion, Antoine. 2009. « Réflexivités. L'activité de l'amateur ». *Réseaux* n° 153(1), p. 55-78.
- Hennion, Antoine. 2010. « Vous avez dit attachements ? ... » P. 179-190 in *Akrich M., Barthe Y., Muniesa F., Mustar P. (Eds), Débordements. Mélanges offerts à Michel Callon*. Paris: Presses des Mines.
- Hennion, Antoine. 2012. « La gare en action. Hautes turbulences et attentions basses ». *Communications* 90(1), p. 175-195.
- Héran, François. 2020. « Intégration, constats et débats. Épisode 1. Introduction : de la notion d'intégration. », *Les leçons du Collège de France*. Émission radiophonique France Culture, 58 mn, 25/08/2020.
- Heurtin, Jean-Philippe, et Danny Trom. 1997. « L'expérience du passé ». *Politix* 10(39), p.7-16.
- Hitchcock, Alfred. 1959. *La mort aux trousses: film*. Métro Goldwyn Mayer.
- Hobbes, Thomas. 2000. *Léviathan ou matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*. Paris: Gallimard.
- Hoggart, Richard. 1991. *33 Newport Street: autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*. Paris: Gallimard.
- Honorat, Annie. 2005. « Cohabiter malgré tout ». P. 291-301 in *Haumont B. et Morel A. (Eds). La société des voisins*. Paris: Maison des sciences de l'homme.
- Houdart, Sophie, et Chihiro Minato. 2009. *Kuma Kengo: une monographie décalée*. Paris: Donner lieu.
- Hugo, Victor. 1856. *Les contemplations: poésie*. Wikisource [en ligne].

- Husserl, Edmund. 2008. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris: Gallimard.
- Husserl, Edmund. 2018. *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Paris: Gallimard.
- Icard, Romain. 2016. *États-Unis, le nouvel apartheid: film*. Nilaya Productions.
- Ingold, Tim. 1993. « The Temporality of the Landscape ». *World Archaeology* 25(2), p. 152-174.
- Insee Rhône-Alpes. 2009. « Saint-Étienne Métropole : la pauvreté concerne toutes les grandes communes de l'agglomération. » *La Lettre. Analyses* (120), [en ligne].
- Ion, Jacques. 2005. « Quand se transforment les modes d'engagement dans l'espace public ». P. 23-33. in *Becquet V., De Linares C. (Eds). Quand les jeunes s'engagent. Entre expérimentations et constructions identitaires*. Paris: L'Harmattan.
- Iveson, Kurt. 2007. *Publics and the city*. Oxford: Blackwell.
- Jacobs, Allan B. 1993. « Great streets : Monument Avenue, Richmond, Virginia. » *ACCESS Magazine* 1(3), p. 23-27.
- Jacobs, Jane. 2012. *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Marseille: Parenthèses.
- Jagannath, Thejas. 2016. « The Benefits of "Eyes on the Street" ». *medium.com [En ligne]*.
- Jamar, David. 2014. « Troubles de l'Espace Public : épaissir les lieux ». *CLARA* 2(1), p. 145-159.
- Jarmusch, Jim. 2016. *Paterson: film*. Le pacte.
- Jarrigeon, Anne. 2007. *Corps à corps urbains : vers une anthropologie poétique de l'anonymat parisien*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, sous la direction d'Yves Jeanneret. Paris 4.
- Jarrigeon, Anne. 2012. « Les Halles, Paris sous sol. Flux et regards sous contrôle ». *Ethnologie française* 42(3), p. 553-562.
- Jarrigeon, Anne. 2015. « Sociologie visuelle et droit à l'image. La demande d'anonymat en question ». *L'Année sociologique* 65(1), p. 225-246.
- Jayyusi, Lena. 2010. *Catégorisation et ordre moral*. Paris: Economica.
- Jeannet, Frédéric-Yves. 1997. *Cyclone: roman*. Bègles: Le castor astral.
- Joas, Hans. 2002. « Pragmatisme et sciences sociales. L'héritage de l'Ecole de Chicago. » in *Cefai D., Joseph I. (Eds). L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Joseph, Isaac. 1984. *Le passant considérable: essai sur la dispersion de l'espace public*. Paris: Klincksieck.
- Joseph, Isaac (Ed). 1991. *L'espace du public: les compétences du citoyen. Colloque d'Arc-et-Senans, 8 - 10 novembre 1990*. Paris: Plan urbain.

- Joseph, Isaac (Ed). 1995. *Prendre place: espace public et culture dramatique: colloque de Cerisy*. Paris: Plan urbain.
- Joseph, Isaac (Ed). 1995b. *Gare du Nord, mode d'emploi: programme de recherches concertées, Plan urbain-RATP-SNCF*. Paris: Recherches-RATP.
- Joseph, Isaac. 1997. « Prises, réserves, épreuves ». *Communications* (65), p.131-142.
- Joseph, Isaac. 1998. *La ville sans qualités*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Joseph, Isaac. 1998b. *Erving Goffman et la microsociologie*. Paris: PUF.
- Joseph, Isaac (Ed). 1999. *Villes en gares*. La Tour d'Aigues, France: L'aube.
- Joseph, Isaac. 2002. « Gabriel Tarde. Le monde comme féerie. » P. 9-36 in *Tarde G. IV. Les lois sociales. Esquisse d'une sociologie*. Le Plessis-Robinson: Synthélabo.
- Joseph, Isaac. 2004. *Météor: les métamorphoses du métro*. Paris: Economica.
- Joseph, Isaac. 2007. *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Paris: Economica.
- Joseph, Isaac. 2015. « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences: Vulnérabilité du public, observation coopérative et communauté d'exploration ». *SociologieS* [en ligne].
- Joseph, Isaac, et Gilles Jeannot (Ed). 1995. *Métiers du public: les compétences de l'agent et l'espace de l'usager*. Paris: CNRS.
- Joseph, Isaac, et Joëlle Proust (Ed). 1996. *La folie dans la place: pathologies de l'interaction*. *Raisons pratiques* (7). Paris: EHESS.
- Karahasan, Dževad. 1994. *Un déménagement*. Paris: Calmann-Lévy.
- Katz, Jack. 1999. *How Emotions Work*. Chicago: University of Chicago Press.
- Kaufmann, Jean-Claude. 2016. *L'entretien compréhensif*. Paris: Armand Colin.
- Kracauer, Siegfried. 2010. *Théorie du film: la rédemption de la réalité matérielle*. Paris: Flammarion.
- Labrot, Gérard. 1987. *L'image de Rome: une arme pour la Contre-Réforme, 1534-1677*. Seyssel: Champ Vallon.
- Laé, Jean-François. 2008. *Les nuits de la main courante: écritures au travail*. Paris: Stock.
- Laplantine, François. 1994. *Transatlantique: entre Europe et Amériques latines*. Paris: Payot.
- Laplantine, François. 2003. *De tout petits liens*. Paris: Mille et une nuits.
- Laplantine, François. 2005. *Le social et le sensible: introduction à une anthropologie modale*. Paris: Téraèdre.
- Laplantine, François. 2006. *La description ethnographique*. Paris: Armand Colin.
- Laplantine, François. 2012. *Une autre Chine: gens de Pékin, observateurs et passeurs des temps*. Le Havre: De l'incidence.

- Laplantine, François. 2013. *L'énergie discrète des lucioles: anthropologie et images*. Louvain-la-Neuve: Academia-L'Harmattan.
- Lassave, Pierre. 2002. *Sciences sociales et littérature: concurrence, complémentarité, interférences*. Paris: PUF.
- Latek, Irena, Sophie Paviol, et Clotilde Simond. 2014. *In situ, de visu, in motu. Architecture, cinéma et arts technologiques*. Gallion: Infolio.
- Latour, Bruno. 1994. « Une sociologie sans objet? Note théorique sur l'interobjectivité ». *Sociologie du travail* 36(4), p. 587-607.
- Latour, Bruno. 1995a. « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité. » *Écologie politique* (13), p. 5-27.
- Latour, Bruno. 1995b. « Note sur certains objets chevelus ». *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie* (27), p. 21-36.
- Latour, Bruno. 1996. *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris: Seuil.
- Latour, Bruno. 2000. « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement. » in *Micoud A., Peroni M. (Eds). Ce qui nous relie*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Latour, Bruno. 2004. *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris: La Découverte.
- Latour, Bruno. 2005. *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network-Theory*. Oxford: Oxford University Press.
- Latour, Bruno. 2007. *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris: La Découverte.
- Latour, Bruno. 2010. *La science en action: introduction à la sociologie des sciences*. Paris: La Découverte.
- Latour, Bruno. 2012. *Enquête sur les modes d'existence: une anthropologie des modernes*. Paris: La Découverte.
- Latour, Bruno. 2015. « Les zones critiques et la redéfinition de la notion de territoire », novembre 6, conférence au Collège de France. [En ligne].
- Latour, Bruno. 2017. *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*. Paris: La Découverte.
- Latour, Bruno. 2021. *Où suis-je? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*. Paris: La Découverte.
- Latour, Bruno, et Emilie Hermant. 1998. *Paris ville invisible*. Paris ; Le Plessis-Robinson: La Découverte ; Synthélabo.
- Latour, Bruno, et Peter Weibel (Ed). 2005. *Making things public: atmospheres of democracy*. Cambridge ; Karlsruhe: MIT Press ; ZKM/Center for Art and Media.
- Latour, Bruno, Peter Weibel. 2002. *Iconoclash*. Karlsruhe ; Cambridge: ZKM/Centre for Art and Media ; MIT Press.

- Latour, Bruno, et Steve Woolgar. 1996. *La vie de laboratoire: la production des faits scientifiques*. Paris: La Découverte.
- Laugier, Sandra. 2002. « Emerson : penser l'ordinaire ». *Revue française d'études américaines* 1(91), p. 43-60.
- Lavadinho, Sonia, et Yves Winkin. 2012. *Vers une marche plaisir en ville: boîte à outils pour augmenter le bonheur de marcher*. Lyon: Certu.
- Le Breton, Éric. 2012. *Pour une critique de la ville: la sociologie urbaine française, 1950-1980*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Ledrut, Raymond. 1973. *Les images de la ville*. Paris: Anthropos.
- Lefebvre, Henri. 2000. *La production de l'espace*. Paris: Anthropos.
- Lefebvre, Henri. 2009. *Le droit à la ville*. Paris: Economica ; Anthropos.
- Lemieux, Cyril. 2007. « À quoi sert l'analyse des controverses ? » *Mil neuf cent* n° 25(1), p. 191-212.
- Lemieux, Cyril. 2010. « Problématiser ». P. 27-51 in *Paugam, S. (Ed.), L'enquête sociologique*. Paris: PUF.
- Lemieux, Cyril. 2018. *La sociologie pragmatique*. Paris: La Découverte.
- Leone, Sergio. 1966. *Le bon, la brute et le truand: film*. Produzioni Europee Associati.
- Le Pajolec, Sébastien, et Bertrand Tillier. 2016. « Les « villes mortes » existent-elles ? » *Sociétés & Représentations* 41(1), p. 9-14.
- Lévi-Strauss, Claude. 1990. *La pensée sauvage*. Paris: Pocket.
- Lévy, Jacques, et Michel Lussault. 2013. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Belin.
- Licoppe, Christian, et Julien Figeac. 2014. « L'organisation temporelle des engagements visuels dans des situations de multi-activité équipée en milieu urbain ». *Activites* 11(1) [En ligne].
- Lippmann, Walter. 2008. *Le public fantôme*. Paris: Demopolis.
- Lofland, Lyn H. 1973. *A World of Strangers: Order and Action in Urban Public Space*. New York: Basic-Books.
- Lofland, Lyn H. 1998. *The public realm: exploring the city's quintessential social territory*. Hawthorne: Aldine de Gruyter.
- Lorcin, Jean. 2005. « Un rendez-vous compliqué : les socialistes stéphanois et la ville 1900-1910 ». *Cahiers Jaurès* N° 177-178(3), p. 53-65.
- Loudier Malgouyre, Céline, et Bertrand Vallet. 2010. « L'influence de la sécurité sur la conception urbaine. » *Les cahiers de l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la région Ile de France* (155), p. 25-28.

- Löw, Martina. 2015. *Sociologie de l'espace*. Paris: Maison des Sciences de l'Homme.
- Lussault, Michel. 1997. « Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine ». *Annales de Géographie* 106(597), p. 522-530.
- Lynch, Kevin. 2001. *L'image de la cité*. Paris: Dunod.
- Lynd, Robert Staughton, et Helen Merrell Lynd. 1959. *Middletown: A Study in American Culture*. New York: Harcourt Brace Jovanovich.
- Mac Naughton Ian. 1971. *La première folie des Monty Python: film*. Patricia Casey.
- Magnaghi, Alberto. 2003. *Le projet local*. Sprimont: Mardaga.
- Mahi, Lara. 2015. « Une sanitarisaton du pénal ? La mobilisation de la maladie dans des procès pénaux ». *Revue française de sociologie* 4(56), p. 697-733.
- Mandon, Daniel. 1976. *Les barbelés de la culture. Saint-Etienne une ville ouvrière*. Lyon: Fédérop.
- Marcelli, Daniel. 2020. *Les yeux dans les yeux: l'énigme du regard*. Paris: Albin Michel.
- Martin, Jean-Yves. 2006. « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre ». *Articulo – revue de sciences humaines* (2) [en ligne].
- Martouzet, Denis (Ed). 2014. *Ville aimable*. Tours: Presses universitaires François Rabelais.
- Martuccelli, Danilo. 2015. « Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie ». *Sociologie* 6(1), p. 43-60.
- Mauss, Marcel. 1989. *Sociologie et anthropologie*. Paris: PUF.
- Mayol, Pierre, Luce Giard, et Michel de Certeau. 1994. *L'invention du quotidien. 2. Habiter, cuisiner*. Paris: Gallimard.
- Mazoyer, Robert. 1991. *La descente en ville: roman*. Paris: Seghers.
- Mead, George Herbert. 2006. *L'esprit, le soi et la société*. Paris: PUF
- Médam, Alain. 1979. *Arcanes de Naples*. Paris: Des Autres.
- Meigneux, Guillaume. 2016. « De l'image-mouvement à l'image-composite. De nouveaux registres d'analyse sensible des ambiances ». P. 343-348 in *Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances*. Volos.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964. *Le visible et l'invisible: suivi de Notes de travail*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice. 2009. *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- Merriman, John M. 1994. *Aux marges de la ville: faubourgs et banlieues en France 1815 - 1870*. Paris: Seuil.
- Milligan, Melinda J. 1998. « Interactional past and potential: the social construction of place attachment ». *Symbolic Interaction* 21(1), p. 1-33.
- Milliot, Virginie. 2015. « Remettre de l'ordre dans la rue. Politiques de l'espace public à la

- Goutte-d'Or (Paris): » *Ethnologie française* Vol. 45(3), p. 431-443.
- Miłosz, Czesław. 1953. *La pensée captive: essai sur les logocraties populaires*. Paris: Gallimard.
- Miot, Yoan. 2013. « Renouveler l'habitat des quartiers anciens dans le cadre de la « Politique de la Ville » : la gentrification comme horizon ? – Les exemples de Mulhouse, Roubaix et Saint-Etienne ». *Métropoles* (13) [en ligne].
- Moley, C. 2006. *Les abords du chez-soi: en quête d'espaces intermédiaires*. Paris: La Villette.
- Molinier, Pascale. 2010. « Au-delà de la féminité et du maternel, le travail du care ». *Champ psy* 58(2), p. 161-174.
- Mondada, Lorenza. 2000. *Décrire la ville: la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris: Anthropos.
- Moreno, Paola, Nathalie Simonnot, et Daniel Siret. 2013. « Ambiances à vendre : la représentation des personnages dans les supports de promotion des projets immobiliers ». *Cahiers thématiques, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille* (12), p. 121-129.
- Morfaux, Louis Marie. 1980. *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*. Paris: Armand Colin.
- Murat, Laure. 2016. *Ceci n'est pas une ville: roman*. Paris: Flammarion.
- Musil, Robert. 2011. *L'homme sans qualités: roman*. Paris: Seuil.
- Nielsen, Stine Louring, Carsten Friberg, et Ellen Kathrine Hansen. 2018. « The Ambience Potential of Coloured Illuminations in Architecture: A spatial experiment exploring bodily sensations ». *Ambiances* (4). [En ligne].
- Noizet, Hélène, et Anne-Sophie Cléménçon. 2021. *Faire ville. Entre planifié et impensé, la fabrique ordinaire des formes urbaines*. Saint Denis: PU Vincennes.
- Ocquidant, Olivier. 2020a. « Du trouble à l'aisance. Une perspective interactionnelle et située sur les affects dans l'espace urbain. » P. 23-34. in *Laffont G.H., Martouzet D. (Eds). Ces lieux qui nous affectent. Colloque de Cerisy*. Paris: Hermann.
- Ocquidant, Olivier. 2020b. « L'approche sensible des espaces urbains. Éléments pour une ethnographie de l'urbanité ». *Recherches qualitatives* 39(2), p. 127-148.
- Ocquidant, Olivier. 2020c. « Participate in the Atmosphere. Distribution of Involvements and Attachments as Urban Construction ». P. 196-201 in *Masson D. (Ed). Ambiances, Alloæsthesia: Senses, Inventions, Worlds: Proceedings of the 4th International Congress on Ambiances*. Vol. 2.
- Ogien, Albert. 2012. « La perspective de l'ordinaire ». P. 163-177 in *Keucheyan R., Bronner G., (Eds). La théorie sociale contemporaine*. Paris: PUF.
- Ogien, Albert. 2020. « Émergence et contrainte. Situation et expérience chez Dewey et Goffman. » P. 69-93 in *de Fornel M., Quéré L. (Eds). La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales., Raisons pratiques* (10). Paris: EHESS.
- Ogien, Albert, et Louis Quéré. 2005. *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*. Paris: Ellipses.

- Oldenburg, Ray. 1999. *The great good place: cafés, coffee shops, bookstores, bars, hair salons, and other hangouts at the heart of a community*. New York ; Marlowe: ; Publishers Group West.
- Ollier, Claude. 1986. *Une histoire illisible: roman*. Paris: Flammarion.
- Oppen, George. 2011. *Poésie complète*. Paris: José Corti.
- Oury, Gérard. 1965. *Le corniaud: film*. Films Corona.
- Palmier, Jean-Michel. 1990. *Retour à Berlin*. Paris: Payot.
- Panerai, Philippe, Jean Castex, et Jean-Charles Depaule. 1997. *Formes urbaines: de l'îlot à la barre*. Marseille: Parenthèses.
- Paquot, Thierry. 2005. « Habitat, habitation, habiter: Ce que parler veut dire... » *Informations sociales* n° 123(3), p. 48-54.
- Paquot, Thierry. 2010. *L'espace public*. Paris: La Découverte.
- Paquot, Thierry. 2011. *Les faiseurs de villes: 1850-1950*. Paris: Infolio.
- Park, Robert Ezra. 1990. « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain. » P. 83-130 in *Grafmeyer Y., Joseph I. (Eds). L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris: Aubier.
- Pattaroni, Luca. 2007. « La ville plurielle Quand les squatters ébranlent l'ordre urbain ». P. 283-314. in *Bassand M., Kaufman V., Joye D. (Eds). Enjeux de la sociologie urbaine*. Lausanne: PPUR.
- Pattaroni, Luca. 2016. « La trame sociologique de l'espace ». *SociologieS (Dossiers : Penser l'espace en sociologie)* [En ligne].
- Paugam, Serge. 2008. *Le lien social*. Paris: PUF.
- Pecqueux, Anthony. 2015. « Ambiances et civilité: A propos de la contribution goffmanienne aux études sur les ambiances ». *Ambiances* [En ligne].
- Perec, Georges. 1989. *L'infra-ordinaire*. Paris: Seuil.
- Perec, Georges. 2008. *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Paris: Christian Bourgois.
- Perec, Georges. 2010. *Espèces d'espaces*. Paris: Galilée.
- Perelman, Marc. 1994. *Construction du corps, fabrique de l'architecture: figures, histoire, spectacle: une critique de l'ordre visuel moderne*. Hornoy-le-Bourg: La Passion.
- Peroni, Michel. 2002. « L'hospitalité faite ville ». P. 211-235 in *Cefaï D., Joseph I. (Eds), L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Petiteau, Jean-Yves, et Bernard Renoux. 2012. *Nantes, récit d'une traversée Madeleine-Champ-de-Mars*. Paris: Jean-Michel Carré.
- Petiteau, Jean-Yves, et Bernard Renoux. 2018. *Dockers à Nantes: l'expérience des itinéraires*. Annecy; Nantes: ESAAA ; Ensa Nantes.
- Pétonnet, Colette. 1982. « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien ». *L'Homme*

4(XXII), p. 37-47.

Pétonnet, Colette. 1987. « L'anonymat ou la pellicule protectrice ». *Le temps de la réflexion. La ville inquiète* VIII, p. 247-261.

Pharo, Patrick. 1985. *Le civisme ordinaire*. Paris: Klincksieck. Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales » [en ligne].

Pharo, Patrick. 1992. *Phénoménologie du lien civil: sens et légitimité*. Paris: L'Harmattan. Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales » [en ligne].

Pharo, Patrick. 1996. *L'injustice et le mal*. Paris: L'Harmattan. Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales » [en ligne].

Pichon, Pascale. 1992. « La manche, une activité routinière. Manières de faire ». *Les Annales de la recherche urbaine* 57(1), p. 147-157.

Pichon, Pascale. 2007. *Fragile urbanité. Une socio-anthropologie des lieux et des liens*. Rapport d'Habilitation à diriger des recherches. Université Jean Monnet. Saint-Etienne.

Pichon, Pascale. 2019. « Enquêter dans les hébergements et logements assistés. Émergence d'une théorie ancrée du chez-soi ». *Espaces et sociétés* n° 176-177(1), p. 69-85.

Pichon, Pascale. 2021. « Fragiles urbanités. Suivre les fils d'un parcours de recherche. » Communication au Séminaire Cultures Publiques du Centre Max Weber, 17/12/2021, Université Jean Monnet, Saint-Etienne.

Pichon, Pascale, et al. 2009. *Séminaire : Les formes de l'urbanité dans une métropole en chantier : politiques et processus à l'œuvre sur l'aire urbaine lyonnaise*. « Métropolisation et urbanité: histoire et concepts ». Programme de recherche territorialisées Rhône Alpes. 13 novembre 2009. Villeurbanne: Rize.

Pichon, Pascale, Fanny Herbert, et Alissone Perdrix. 2014. *Atlas des espaces publics: Saint-Etienne, une ville laboratoire*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.

Pichon, Pascale, et Jean-Paul Thibaud. 2017. « Animer l'espace public? Une question pluridisciplinaire de recherche ». *Ambiances* (3) [en ligne].

Picon, Antoine. 2003. « La religion saint-simonienne ». *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 87(1), p. 23-37.

Piette, Albert. 1999. *La religion de près: l'activité religieuse en train de se faire*. Paris: Métailié.

Piette, Albert. 2000. « Des formes ordinaires de la vie religieuse: Entre anthropologie et ethnographie ». *Archives de sciences sociales des religions* (111), p. 125-133.

Pinçon, Michel, et Monique Pinçon-Charlot. 2001. *Paris mosaïque: promenades urbaines*. Paris: Calmann-Lévy.

- Pirson, Jean-François. 2000. *Aspérités en mouvements: forme, espace, corps, sculpture, pédagogie*. Bruxelles: Lettre volée.
- Pollak, Michael. 1990. *L'expérience concentrationnaire: essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris: Métailié.
- Prato, Giuliana. 2015. « Polis, urbs et civitas: Un Regard d'anthropologue ». *Diogène* 251-252(3), p.12-27.
- Quéré, Louis. 1987. « L'argument sociologique de Garfinkel. » *Réseaux* 5(27), p. 97-136.
- Quéré, Louis. 1991. « Qu'est-ce qu'un observable ? » P. 36-40 in *Joseph I. (Ed). L'espace du public : les compétences du citoyen ; colloque d'Arc-et-Senans, 8 - 10 novembre 1990*. Paris: Plan urbain.
- Quéré, Louis. 2002. « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste. » P. 131-160 in *Cefai D. & Joseph I. (Eds), L'héritage du pragmatisme*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Quéré, Louis. 2003. « Le public comme forme et comme modalité d'expérience ». P. 113-134 in *Cefai D., Pasquier D., (Eds). Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*. Paris: PUF.
- Quéré, Louis. 2004. « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" ». *Revue du MAUSS* 2(24), p. 127-145.
- Quéré, Louis. 2006. « Entre fait et sens, la dualité de l'évènement ». *Réseaux* 5(139), p. 183-218.
- Quéré, Louis. 2010. « George Herbert Mead. La pensée comme conversation de gestes interne ». *Revue de Synthèse, Springer Verlag/Lavoisier* 1(131), p. 77-97.
- Quéré, Louis. 2014. « Le modèle esthétique de la communication de John Dewey ». P. 1-23, réécriture d'une conférence à Universidade Lusófona do Porto.
- Quéré, Louis. 2017. « A quoi pourrait bien ressembler une phénoménologie de l'espace public ? » *Occasional Paper* 44, p. 1-38.
- Quéré, Louis. 2021. *La fabrique des émotions*. Paris: PUF.
- Quéré, Louis, et Dietrich Brezger. 1992. « L'étrangeté mutuelle des passants : Le mode de coexistence du public urbain ». *Les Annales de la recherche urbaine* 57(1), p. 89-100.
- Quéré, Louis, et Marc Relieu. 2001. *Modes de locomotion et inscription spatiale des inégalités. Les déplacements des personnes atteintes de handicaps visuels et moteurs dans l'espace public*. Convention EHESS/Ministère de l'équipement, du transport et du logement-Direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction. Paris: CEMS/EHESS.
- Quéré, Louis, et Cédric Terzi. 2015. « Pour une sociologie pragmatiste de l'expérience publique: Quelques apports mutuels de la philosophie pragmatiste et de l'ethnométhodologie ». *SociologieS* [en ligne].
- Rabinow, Paul. 1988. *Un ethnologue au Maroc: réflexions sur une enquête de terrain*. Paris: Hachette.
- Rancière, Jacques. 1995. *La méésentente: politique et philosophie*. Paris: Galilée.

- Rancière, Jacques. 2000. *Le partage du sensible: esthétique et politique*. Paris: La Fabrique.
- Raulin, Anne. 2001. *Anthropologie urbaine*. Paris: Armand Colin.
- Rautenberg, Michel. 2015. « L'urbanité comme patrimoine de la ville ». *Diogenes* 251-252(3), p. 90-102.
- Rautenberg, Michel, et Corine Védrine. 2017. *Saint-Étienne ville imaginée: mineurs, artistes et habitants*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Reed, Lou. 1990. *When you growing up in a small town: musique*. New York: Sire.
- Relieu, Marc. 1996. « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville ». *Le Courrier du CNRS*, n° 82, 1996, pp.107-109.
- Relieu, Marc, et Cédric Terzi. 2003. « Les politiques ordinaires de la vie urbaine. L'organisation de l'expérience publique de la ville. » P. 373-397 in *Cefaï D., Pasquier D. (Eds), Les sens du public : publics politiques et médiatiques*. Paris: PUF.
- Remarque, Erich Maria. 1970. *Les camarades*. Paris: Gallimard.
- Rémy, Catherine. 2007. « Ni cliché, ni séquence : s'arrêter sur l'image ». *Ethnologie française* 37(1), p. 89-95.
- Rémy, Catherine. 2009. *La fin des bêtes: une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris: Economica.
- Renaud, Yann, et Stéphane Tonnelat. 2008. « La maîtrise d'œuvre sociologique des Jardins d'Éole. Comment construire une gestion publique ? » *Les Annales de la recherche urbaine* 105, p. 55-65.
- Reverzy, Jean. 1977. *Le passage: roman*. Paris: Seuil.
- Riaux, Jean-François. 2016. « L'espace comme « forme a priori de la sensibilité » ». *L'enseignement philosophique* 66e Année(4), p. 9-25.
- Ricœur, Paul. 1975. *La métaphore vive*. Paris: Seuil.
- Ricœur, Paul. 1983. *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique*. Paris: Seuil.
- Ricœur, Paul. 2016. *L'idéologie et l'utopie*. Paris: Seuil.
- Rivière, Carole Anne. 2004. « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité ». *Réseaux* 1(123), p. 207-231.
- Roché, Sebastian. 2000. « La théorie de la "vitre cassée" en France. Incivilités et désordres en public ». *Revue française de science politique* 50(3), p. 387-412.
- Roché, Sebastian. 2002. *Tolérance zéro? incivilités et insécurité*. Paris: Odile Jacob.
- Roché, Sebastian. 2004. *Sociologie politique de l'insécurité: violences urbaines, inégalités et globalisation*. Paris: PUF.
- Rodenbach, Georges. 1901. « Paysages de ville ». in *Le règne du silence*. Wikisource [en ligne].
- Roncayolo, Marcel. 1996. *Les grammaires d'une ville: essai sur la genèse des structures urbaines à*

- Marseille*. Paris: EHESS.
- Roncayolo, Marcel. 1997. *La ville et ses territoires*. Paris: Gallimard.
- Rosa, Hartmut. 2018. *Résonance: une sociologie de la relation au monde*. Paris: La Découverte.
- Rossi, Aldo. 1984. *L'Architecture de la ville*. Paris: L'Équerre.
- Rouanet, Marie. 2003. *Dans la douce chair des villes*. Paris: Payot & Rivages.
- Ruby, Christian. 2008. « Comment distinguer la foule et le public ? » *EspaceTemps.net* [en ligne].
- Ruttman, Walter. 1927. *Berlin symphonie d'une grande ville: film*. Karl Freund.
- Sacks, Harvey. 2002. « Faire "être comme tout le monde" ». P. 201-10 in *Thibaud J.P. (Ed.) Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*. Bernin: A la croisée.
- Saint-Etienne Atelier visionnaire. 2013. « Dossier de presse : Saint-Etienne, vers une mutation urbaine durable. » [En ligne].
- Saint-Etienne Métropole. 2019. « Opération Programmée d'Amélioration de l'Habitat en Renouvellement Urbain (OPAH-RU) Opération de Traitement de l'Habitat Ancien du quartier Tarentaize/ Beaubrun/ Couriot de Saint-Etienne. Convention cadre partenariale 2019-2024 ». [En ligne].
- Sansot, Pierre. 1992. *Les gens de peu*. Paris: PUF.
- Sansot, Pierre. 1993. *Jardins publics*. Paris: Payot.
- Sansot, Pierre. 2000. *Chemins aux vents*. Payot.
- Sansot, Pierre. 2004. *Poétique de la ville*. Paris: Payot & Rivages.
- Sansot, Pierre, et Annie Honnorat. 1994. « Qu'est-ce qu'une rue gaie ? Petite leçon de phénoménologie ». *Les Annales de la recherche urbaine* 64(1), p. 76-79.
- Sarraute, Nathalie. 1973. *Les fruits d'or: roman*. Paris: Gallimard.
- Schnapper, Dominique. 2002. *Qu'est-ce que la citoyenneté ?* Paris: Gallimard.
- Schütz, Alfred. 2008. *Le chercheur et le quotidien: Phénoménologie des sciences sociales*. Paris: Klincksieck.
- Schwartz, Olivier. 2011. « Peut-on parler des classes populaires ? » *La vie des idées*, [en ligne] p.1-49.
- Scott, James C. 2019. *La domination et les arts de la résistance: fragments du discours subalterne*. Paris: Amsterdam.
- Seamon, David. 1979. *A Geography of the Lifeworld Movement, Rest and Encounter*. London : Routledge / Croom Helm.
- Seamon, David. 2018. *Life takes place: phenomenology, lifeworlds and place making*. New York: Routledge
- Sennett, Richard. 1995. *Les Tyrannies de l'intimité*. Paris: Seuil.

- Sennett, Richard. 2019. *Bâtir et habiter: pour une éthique de la ville*. Paris: Albin Michel.
- Sieverts, Thomas. 2004. *Entre-ville: une lecture de la Zwischenstadt*. Marseille: Parenthèses.
- Simmel, Georg. 2010. *Sociologie étude sur les formes de la socialisation*. Paris: PUF.
- Simmel, Georg. 2013. *Les grandes villes et la vie de l'esprit: suivi de Sociologie des sens*. Paris: Payot & Rivages.
- Simon, Claude. 1985. « Conférence Nobel », décembre 9, Stockholm. [En ligne].
- Sitte, Camillo. 2008. *L'art de bâtir les villes: l'urbanisme selon ses fondements artistiques*. Paris: Seuil.
- Sollers, Philippe. 1994. *La guerre du goût*. Paris: Gallimard.
- Soulier, Nicolas. 2012. *Reconquérir les rues: exemples à travers le monde et pistes d'actions: Pour des villes où l'on aimerait habiter*. Paris: Ulmer.
- Stavo Debauge, Joan. 2011. « De la critique, une critique. Sur le geste « radical » de Luc Boltanski ». *EspaceTemps.net* [en ligne].
- Stavo Debauge, Joan. 2013. « « Les hantises, d'usages sociologiques en portrait conceptuel » ». *Revue de l'Institut de Sociologie* [non paginé] p. 1-17.
- Stavo Debauge, Joan. 2017. « Les qualités de l'hospitalité et l'idée de "ville inclusive" ». P. 1-14 in *Version française du texte publié en anglais dans le Guide Book de la Master Class «In/Out: Designing Urban Inclusion», Metrolab Brussels, du 23/1/2017 au 03/02/2017*. Bruxelles.
- Stavo-Debauge, Joan. 2017b. *Qu'est-ce que l'hospitalité? recevoir l'étranger à la communauté*. Montréal: Liber.
- Stavo Debauge, Joan, Marta Roca i Escoda, et Cornelia Hummel. 2017. « Enquêter. Rater. Enquêter encore. Rater encore. Rater mieux. » *SociologieS (La recherche en actes, Penser les ratés de terrain)*, [en ligne].
- Stendhal. 1997. *Promenades dans Rome*. Paris: Gallimard.
- Straus, Erwin W. 2017. *Du sens des sens: contribution à l'étude des fondements de la psychologie*. Grenoble: Millon.
- Tarde, Gabriel. 1890. *Les lois de l'imitation*. Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales » [en ligne].
- Tarde, Gabriel. 1898. *Les lois sociales. Esquisse d'une sociologie*. Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales » [en ligne].
- Tarde, Gabriel. 1901. *L'opinion et la foule*. Édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection: « Les classiques des sciences sociales » [en ligne].

- Tarrius, Alain. 1995. *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*. La Tour d'Aigues : L'Aube.
- Thévenot, Laurent. 1986. « Les investissements de forme ». P. 21-71 in *Thévenot L. (Ed), Conventions économiques*. Paris: PUF.
- Thévenot, Laurent. 1990. « L'action qui convient ». *Pharo, P., Quéré, L., (Eds) Les formes de l'action. Sémantique et sociologie. Raisons pratiques (1)*, p. 39-69.
- Thévenot, Laurent. 1994. « Le régime de familiarité. Des choses en personne ». *Genèses* 17(1), p. 72-101.
- Thévenot, Laurent. 2006. *L'action au pluriel: sociologie des régimes d'engagement*. Paris: La Découverte.
- Thévenot, Laurent. 2011. « Grand résumé de L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement ». *SociologieS [En ligne]*.
- Thibaud, Jean-Paul. 2002. *Regards en action: Ethnométhodologie des espaces publics*. Bernin: A la croisée.
- Thibaud, Jean-Paul. 2015. *En quête d'ambiances: éprouver la ville en passant*. Genève: Metis-Presses.
- Thireau, Isabelle. 2020. *Lieux communs: une ethnographie des rassemblements publics en Chine*. Paris: EHESS.
- Thomas, Rachel. 2005. *Les trajectoires de l'accessibilité*. Bernin: A la croisée.
- Thomas, Rachel. 2007. « La marche en ville. Une histoire de sens ». *Espace géographique* 36(1), p. 15-26.
- Thomas, Rachel (Ed). 2010. *Marcher en ville: faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Paris: Les Archives contemporaines.
- Thomas, Rachel, Sandra Fiori, P. J. Garcia Sanchez, Damien Masson, et Grégoire Chelkoff. 2010. *Les énigmes sensibles des mobilités contemporaines*. ANR MUSE Programme "Espace et territoires" [en ligne].
- Thomas, William Isaac. 2018. *The Unadjusted Girl. With cases and standpoint for behavior analysis*. London: Forgotten books.
- Thomas, William Isaac, et Florian Znaniecki. 2005. *Le paysan polonais en Europe et en Amérique: récit de vie d'un migrant, Chicago, 1919*. Paris: Armand Colin.
- Thrasher, Frederic Milton. 2013. *The gang: a study of 1,313 gangs in Chicago*. Chicago: University of Chicago Press.
- Tixier, Nicolas. 2003. « Parcourir pour projeter à l'entour du cimetière, un parcours au Crêt-de-Roch (Saint-Etienne). Lectures du site & enjeux de projet. » in *Jolé M. (Ed), Espaces publics et cultures urbaines. Actes du séminaire du CIFP de Paris 2000-2001-2002*. Certu. [En ligne] non paginé.

- Tixier, Nicolas. 2013. *Amiens 2030: le quotidien en projets*. Grenoble: Bazarurbain.
- Tixier, Nicolas. 2015. *Traversées urbaines: villes et films en regard*. Genève: MetisPresses.
- Tixier, Nicolas. 2016. « Le transect urbain. Pour une écriture corrélée des ambiances et de l'environnement ». P. 130-148 in *Barles S., Blanc N. (Eds), Écologies urbaines. Sur le terrain, PIR Ville et environnement*. Paris: Economica ; Anthropos.
- Tomas, François. 1982. « L'urbanisme à Saint-Etienne depuis le schéma d'aménagement de la métropole d'équilibre ». *Géocarrefour* 2(57), p. 131-143.
- Tonnelat, Stéphane. 2003. *Interstices urbains. Paris et New York. Entre contrôles et mobilités, quatre espaces résiduels de l'aménagement*. Thèse de doctorat en urbanisme et aménagement, sous la direction de Bernard Haumont et William Kornblum. Université Paris XII. Institut d'urbanisme de Paris / City University of New York Graduate School.
- Tonnelat, Stéphane. 2012. « Confiance et émotions dans le métro de New York ». in *Espinasse C., Le Mouel E. (Eds), Lieux et Liens*. Paris: L'Harmattan. [En ligne] non paginé.
- Tonnelat, Stéphane. 2016a. « Une infra politique de la marche ». P. 118-129 in *Amar G., Aper-Muller M. & Chardonnet-Darmaillacq S. (Eds), Le génie de la marche: poésie, savoirs, et politique des corps mobiles. Colloque de Cerisy*. Paris: Hermann.
- Tonnelat, Stéphane. 2016b. « Espace public, urbanité et démocratie ». *La vie des idées* [En ligne].
- Tonnelat, Stéphane, Michèle Jolé, et William Kornblum. 2007. « Vers une ethnographie coopérative. Trouver sa place dans "la ville en train de se faire". » P. 277-291 in *Cefai D., Saturno C. (Eds). Itinéraires d'un pragmatiste: autour d'Isaac Joseph*. Paris: Economica.
- Tonnelat, Stéphane, et Cédric Terzi. 2013. « Espace public ». in *Casillo I. et al. (Eds). Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*. Paris: GIS Démocratie et Participation.
- Tonnelat, Stéphane, et William Kornblum. 2017. *International express: New Yorkers on the 7 train*. New York: Columbia University Press.
- Trepos, Jean-Yves. 2015. « Des images pour faire surgir des mots : puissance sociologique de la photographie ». *L'Année sociologique* 65(1), p. 191-224.
- Trom, Danny. 1997. « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde ». *Politix* 10(39), p. 86-108.
- Uexküll, Jakob von. 1984. *Mondes animaux et monde humain ; suivi de Théorie de la signification*. Paris: Denoël.
- Van der Keuken, Johan. 1990. *Face Value: film*. Lucid Eye Films.
- Vant, André. 1971. « L'objectif et le subjectif : problèmes de délimitation du centre-ville de Saint-Etienne ». *Revue de géographie de Lyon* 46(2), p. 199-225.
- Vant, André. 1981. *Imagerie et urbanisation. Recherches sur l'exemple stéphanois*. Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Vergara, Camilo J. 1995. *The new American ghetto*. New Brunswick: Rutgers University Press.

- Vernet-Carron, Nicole. 1999. *Le ruban et l'acier. Les élites économiques de la région stéphanoise au XIXe siècle (1815-1914)*. Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Vertov, Dziga. 1929. *L'homme à la caméra: film*. Studio Dovjenko VUFKU.
- Ville de Saint-Etienne. Service Urbanisme, Ministère de la culture. DRAC, Joëlle Bourgin, et Philippe Allart. 2004a. « Plan local d'urbanisme. ZPPAUP Crêt de Roc. Rapport de présentation. »
- Ville de Saint-Etienne. Service Urbanisme, Ministère de la culture. DRAC, Joëlle Bourgin, et Philippe Allart. 2004b. « Plan local d'urbanisme. ZPPAUP Quartier Tarentaize Beaubrun. Rapport de présentation. »
- Vitruve. 2015. *De l'architecture = De architectura*. Paris: Les Belles Lettres.
- Warner, W. Lloyd. 1963. *Yankee city*. New Haven: Yale University Press.
- Watson, Rod. 1995. « Angoisse dans la 42e rue ». *Paperman P. & Ogien R. (Eds), La couleur des pensées: sentiments, émotions, intentions, Raisons pratiques* (6), p. 197-218. Paris: EHESS.
- Watson, Sophie. 2006. *City publics: the (dis)enchancements of urban encounters*. London ; New York: Routledge.
- Weber, Max. 1982. *La ville*. Paris: Aubier.
- Weber, Max. 1995. *Économie et société. I. Les catégories de la sociologie*. Paris: Pocket.
- Weber, Max. 1998. *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Pocket.
- Weller, Jean-Marc. 1999. *L'état au guichet: sociologie cognitive du travail et modernisation administrative des services publics*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Wenders, Wim. 1987. *Les ailes du désir: film*. Argos Films.
- Whyte, William Foote. 2007. *Street corner society: la structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris: La Découverte.
- Whyte, William Hollingsworth. 1988. *City: rediscovering the center*. 1st ed. New York: Doubleday.
- Williams, William Carlos. 2016. *Paterson*. Paris: José Corti.
- Wilson, Terri S. 2016. « Interest, Not Preference: Dewey and Reframing the Conceptual Vocabulary of School Choice: Interest, Not Preference ». *Educational Theory* 66(1-2), p. 147-163.
- Wirth, Louis. 1990. « Le phénomène urbain comme mode de vie. » P. 255-281 in *Grafmeyer Y., Joseph I. (Eds). L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris: Aubier.
- Wirth, Louis. 2006. *Le ghetto*. Grenoble: PUG.
- Wittmar, Petra. 2007. *Medebach: Photographien = photographs, 1979-1983*. Göttingen: Steidl.
- Wittmar, Petra. 2013. *Medebach: Fotografien 2009 - 2011*. Ostfildern: Hatje Cantz.
- Yaneva, Albena. 2012. *Mapping controversies in architecture*. Burlington: Ashgate Co.
- Yaneva, Albena. 2018. *Five Ways to Make Architecture Political: An Introduction to the Politics of Design Practice*. London: Bloomsbury Visual Arts.

- Yaneva, Albena. 2020. « The Happy City ». in *Pedersen Zari M., Connolly P., Southcombe M. (Eds). Ecologies design*. Oxon: Routledge.
- Younès, Chris. 2010. « Au milieu des milieux ». P. 43-49 in *Paquot T. et al. (Eds). Philosophie de l'environnement et milieux urbains*. Paris: La Découverte.
- Younès, Chris. Goetz, Benoît. 2010. « Mille milieux: Éléments pour une introduction à l'architecture des milieux ». *Le Portique*, 25.
- Zask, Joëlle. 2001. « Pourquoi un public en démocratie ? Dewey versus Lippmann ». *Hermès* (31), p. 63-66.
- Zask, Joëlle. 2003. « Politiques de l'interaction ». P. 1-37 in *Céfaï D., Joseph I. (Eds). L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. La Tour d'Aigues: L'aube.
- Zask, Joëlle. 2005. « La politique comme expérimentation ». P. 11-65 in *Dewey J., Le public et ses problèmes*. Paris: Gallimard.
- Zask, Joëlle. 2011. *Participer: essai sur les formes démocratiques de la participation*. Lormont: Le Bord de l'eau.
- Zask, Joëlle. 2014. « Le courage de l'expérience ». P. 1-17 in *Cometti J.P., Giraud E. (Eds), Black Mountain College, Art, Démocratie, Utopie*. Rennes: PUR.
- Zask, Joëlle. 2017. « S'entraîner à observer ». *Questions vives recherches en éducation* 27, [en ligne].
- Zask, Joëlle. 2022. *Écologie et démocratie*. Paris: Premier parallèle.
- Zevi, Bruno. 1959. *Apprendre à voir l'architecture*. Paris: Minuit.
- Zola, Emile. 1878. *Le ventre de Paris*. G. Charpentier. Wikisource[en ligne].
- Zola, Emile. 1883. *Au bonheur des dames*. Wikisource [en ligne].
- Zorbaugh, Harvey Warren. 1983. *The Gold Coast and the Slum: A Sociological Study of Chicago's near North Side*. Chicago: University of Chicago Press.
- Zube, Ervin H., James L. Sell, et Jonathan G. Taylor. 1982. « Landscape perception : research, application and theory ». *Landscape planning* 9, p. 1-33.

TABLE DES MATIÈRES

TOME 1.

INTRODUCTION GÉNÉRALE	17
1. La ville et ses problèmes : un objet complexe, chevelu et sensible.....	19
1.1. Une enquête sur Saint-Etienne.....	20
1.2. La ville de la sociologie.....	25
1.2.1 Espace(s) public(s).....	28
1.2.2. « Ville » et « cité ».....	30
1.2.3. Ambiances.....	32
1.2.4. Interactions et civilités.....	34
1.3. Des enquêtes ethnographiques en terrain urbain.....	40
1.3.1. L'entrée par les « groupes et cultures urbaines ».....	41
1.3.2. L'entrée par la « cité » et l'« ordre public ».....	42
1.3.3. L'entrée par la « ville » et les ambiances urbaines.....	44
1.4. Enquêter l'urbanité par les aventures de l'engagement et les intrigues ordinaires de « l'expérience publique ».....	47
1.4.1. L'ordre public en action, un ordre social et écologique.....	47
1.4.2. « L'expérience publique » en question.....	51
1.4.3. L'ordinaire, un ordre en question.....	54
1.4.4. La ville en expérience et en personnes.....	56
2. Démarche de l'enquête de terrain.....	61
2.2. Cadrage sur l'enquête de terrain.....	61
2.3. (Lost in) Descriptions.....	62
2.3.1. Démarche descriptive et usages de la description.....	65
2.3.2. La description instrumentale ou par « main courante ».....	66
2.3.3. La description comme compte-rendu d'expériences.....	71
2.3.4. La question de la typification des situations.....	75
2.4. En marche.....	78
2.4.1. Histoires de marches et de démarche.....	78

2.4.2. L'enjeu de « l'expérience ».....	82
2.4.3. « Ce qui nous traverse ». Saisir les intrigues de l'expérience en marche.....	86
2.3.4. Marcher, faire avec.....	89
2.4.5. Cadrages et scripts urbains.....	91
2.4.5. Bricolages autour de la méthode des « marches commentées ».....	94
2.4.6. « Marches à première personne ».....	95
2.4.7 « Marches à la deuxième personne ».....	97
2.4.8. Quelles situations-types et résultats des marches à la deuxième personne ?..	101
2.5. Des entretiens compréhensifs semi directifs.....	102
2.5.1. Retour sur la démarche compréhensive en sociologie.....	105
2.5.2. L'objet de nos entretiens.....	107
2.5.3. Résultats.....	110
2.6. Sur les images.....	110
2.6.1. Travail de l'image, travail avec l'image.....	111
2.6.1.1. « Dérives photographiques ».....	111
2.6.1.2. De la vidéo aux photogrammes.....	113
Plans fixes.....	113
Marches filmées.....	115
2.6.2. Usages des images.....	116
2.6.2.1. Descriptions.....	116
2.6.2.2. Classements et séries.....	117
2.6.2.3. Illustration.....	118
3. Sur notre posture de recherche.....	120
4. Plan de la thèse.....	123
PARTIE 1. DE PROCHE EN PROCHE, LA VILLE.....	129
CHAPITRE 1. Au contact de la ville, ou les intrigues de l'expérience.....	133
1. Premiers contacts.....	134
1.1. Une ambiance intrigante.....	134
1.2. Entre ville et faubourg.....	140
2. L'urbanité expérimentée en variations.....	142
2.1. Éléments pour une approche écologique de l'expérience.....	142

2.2. Traverser et « valuer » ce qui arrive, ou les intrigues de l'engagement.....	145
2.2. Situations-types et formes de l'engagement.....	150
3. Des personnes, des lieux et des choses. Une expérience distribuée.....	153
3.1. La traversée comme suivi de l'intrigue de l'engagement.....	153
3.2. Les personnes, leurs micro-milieus et la perception de micro frontières.....	157
3.3. Être au milieu des milieux.....	162
3.4. Cheminer au milieu, en quête de centre.....	168
3.5. L'aisance comme résultante interactionnelle et écologique.....	172
3.6. Le centre et la ville.....	176
4. Des formes sensibles de l'aisance.....	179
4.1. Frontières et obstacles à l'engagement. Des points et des lignes.....	179
4.2. Les trames de la continuité et ses attentes. Une traversée filmée.....	184
4.3. Traverser des configurations publiques. Histoires d'un parc.....	198
Conclusion du chapitre.....	206
CHAPITRE 2. Des rassemblements urbains ordinaires.....	209
1. Des situations dans la ville.....	210
1.1. Qu'est-ce qu'un rassemblement public ordinaire ?.....	210
1.2. Des situations-types ?.....	217
2. Des profils d'engagements en relation.....	223
2.1. Différents profils d'engagements simultanés.....	223
2.2. Profils d'engagements typiques et « engagement commun ».....	226
2.3. Deux régimes d'engagements : diffus et focalisé.....	231
3. L'urbanité, une histoire de rapports et de réciprocité	235
4. Des rapports urbains.....	238
4.1. Un détour par les rapports métropolitains.....	238
4.1.1 Un réseau d'intrigues dense et ramifié.....	243
4.2. Les intermittences de la fête.....	245
4.3. L'enjeu des rapports réciproques ordinaires.....	248
5. « L'expérience publique » en intrigues.....	253
5.1. Variations de l'engagement et registres d'expérience.....	253
5.2. Les conditions de félicité du lien civil ordinaire.....	255
6. Civilités faubouriennes.....	260

6.1. Une organisation normative lâche.....	260
6.2. Rencontres dans les marges.....	266
Conclusion du chapitre.....	269
Conclusion de la partie.....	271
PARTIE 2. LES BORDS DE LA CITÉ.....	275
CHAPITRE 3. Frictions mitoyennes.....	279
1. Des petites rencontres urbaines ordinaires.....	280
1.1. L'enjeu de la construction d'une familiarité dans la ville.....	282
1.2. Ruptures de la trame de l'ordinaire et décadres de l'engagement.....	285
1.2.1. Les connaissances et les « emmerdes » évitées.....	285
1.2.2. « Des garçons qui squattent » et des « garçons en survêtement ».....	289
1.2.3. « Les mecs bourrés ».....	294
1.2.4. Les petits dealers de rue.....	295
1.3. L'articulation des régimes de l'urbain en question.....	297
2. Du dérangement à l'arrangement (et retour).....	300
2.1. Distribution spatiale et situationnelle.....	300
2.2. Yazid T. ou l'art de coexister.....	301
2.2.1. ... avec les « voleurs » et « prédateurs ».....	301
2.2.2. ... avec les saltimbanques, les « mecs qui boivent », « les personnes de l'Est » et « les personnes craignos ».....	305
2.2.3. La connaissance sensible des contacts d'un (ex-) stigmatisé.....	312
Conclusion du chapitre.....	316
CHAPITRE 4. La cité en faces et en travers.....	319
1. Des accrocs en public.....	320
2. La non concordance des définitions situationnelles.....	322
2.1. Les petits accrocs latéraux ordinaires.....	322
2.2. Disputes autour du « cadrage principal » de la situation.....	325
2.2.1. Du trouble au délictuel (en passant par le marginal).....	326
2.2.2. Le maintien de l'écart entre les cadrages.....	332
2.2.3. Recadrages ordinaires.....	332

3. Des offenses. Situations et « public » à l'épreuve.....	334
4. Les aventures de la conduite des « unités véhiculaires ».....	341
4.1. Des formes de co-opération véhiculaire.....	341
4.2. Ajustements de la « co-opération » véhiculaire.....	344
5. Regards et modulations de l'(in)attention (in)civile.....	349
6. Parades d'intentions et « configuration de rôles ».....	353
6.1. Clôtures des engagements et définitions sociales des situations.....	354
6.2. Du formatage interactionnel aux « territoires » urbains.....	357
7. Gestion des « contacts mixtes » et stigmatisation.....	363
8. Formats du « face-à-face » dans les faubourgs.....	367
9. Maintenir l'urbanité en faces.....	371
Conclusion du chapitre.....	375
CHAPITRE 5. De la ville idéale à la cité réelle.....	377
1. État des lieux, état d'une urbanité.....	378
1.1. Des espaces dégradés en manque de dynamique.....	378
1.2. Les attentes et les affects d'une ville : animation et aisance.....	382
1.3. « La ville comme elle ne va pas », ou à la poursuite d'une urbanité-modèle.....	387
1.4. Une conception et un projet typiques pour la ville ?.....	395
1.5. Inquiétudes et problèmes d'image.....	398
1.6. Controverse sur (l'image d') une ville.....	403
2. Tensions et ambivalences d'une urbanité faubourienne.....	406
2.1. Habiter, ou configurer des relations.....	406
2.2. L'arrangement spatial des rapports.....	414
2.3. L'arrangement interactionnel des rapports.....	420
Conclusion du chapitre.....	430
Conclusion de la partie 2.....	433
PARTIE 3. LES CHEMINS DE L'URBANITÉ.....	439
CHAPITRE 6. La ville en marche(s).....	443
1. L'expérience, une question de cadrages.....	444
2. Se situer, « Être perdu », « s'y retrouver ».....	447

3. Marcher avec les voitures.....	453
3.1. Une cohabitation problématique entre piétons et voitures.....	453
3.2. Une histoire de priorités : cadrages d'actions et scripts d'usages.....	458
3.3. Des ordres de priorité et des encombrements.....	463
4. L'intrigue de l'expérience, entre scripts et cadres.....	465
4.1. Scripts ambigus et recadrages incessants.....	465
5. L'usage ordinaire de la ville. Histoire(s) d'habiter.....	470
5.1. La notion d'« habiter » : expérience, habitude et attachement.....	470
5.2. Des qualités d'habiter mitigées.....	472
6. Une urbanité malmenée par la productivité.....	477
6.1. Des contrariétés inscrites dans l'espace et des choix inscrits dans le temps.....	477
6.2. Centralité d'apparat et développement centrifuge.....	482
6.3. Une urbanité subsidiaire façonnée par des dirigeants ni très urbains ni très « sociaux ».....	485
Conclusion du chapitre.....	492
CHAPITRE 7. Le goût des faubourgs.....	495
1. En quête de formes, passer des frontières.....	496
1.1. Des formes en « ordres » ?.....	497
1.2. Trois écologies et leur désaccord.....	501
1.3. Précarité et instabilité des ordres situés.....	505
1.4. Stigmates de la pauvreté ou d'un ordre différent ?.....	506
2. Des intrigues attachantes.....	511
2.1. Les sentiers de la familiarité personnelle.....	511
2.2. « Le sens du calme ».....	517
3. Ressources et attachements faubouriens.....	521
3.1. Les rapports au « paysage ».....	521
3.2. Des attachements faubouriens en intrigue.....	522
4. Des « substances » attachantes.....	534
4.1. La lumière.....	535
4.2. Percées visuelles.....	538
4.3. Chromie et ambiances sonores.....	540
4.4. Des canaux traversants.....	544

Conclusion du chapitre.....	547
CHAPITRE 8. La ville ordinaire en intrigues.....	549
1. La ville à l'envers.....	550
1.1. L'agrément de la périphérie.....	550
1.2. « Le saumon qui remonte le courant » ou un centre mal équipé.....	553
1.3. Des aménagements « ni très riants ni très urbains ».....	555
2. Une urbanité par moments.....	559
2.1. La densité et la diversité métropolitaines, une réalité intermittente.....	559
2.2. L'« encore raté » des ambitions métropolitaines.....	561
3. Vers une urbanité faubourienne bien tempérée.....	567
3.1. Tramer la ville avec l'horizon périphérique.....	567
3.2. Décentrage, ou le centre en quête de perspectives et d'attaches.....	569
3.3. Recentrage, le périphérique en quête d'urbanité.....	572
3.4. En quête de la trame d'une urbanité faubourienne.....	577
Conclusion du chapitre.....	588
Conclusion de la partie 3.....	591
CONCLUSION GÉNÉRALE	595
1. La trame sensible de l'urbanité.....	595
2. Un essai d'ethnographie de l'urbanité.....	600
2.1. Ethnographie de l'ordre public.....	600
2.2. Ethnographie des ambiances.....	605
3. La ville mode d'emploi.....	606
BIBLIOGRAPHIE.....	613
TOME 2. CARNET PHOTOGRAPHIQUE.	
I.....	5
1. Une intrigue en images.....	19
2. Dérive photographique commentée.....	25

II.....	77
Aux passants.....	84
III.....	87
En quête de gris.....	89

Résumé

Au croisement d'une sociologie des interactions et des ambiances urbaines, cette thèse interroge l'urbanité à travers une enquête menée dans les espaces publics de Saint-Etienne, ville décroissante, populaire et cosmopolite. L'enquête s'attache à traduire et à suivre les manifestations sensibles de l'expérience par le biais de différents outils (marches commentées, descriptions, entretiens, photographies).

Basée sur des observations personnelles, la première partie montre que l'expérience urbaine consiste en intrigues de l'accessibilité et de la continuité, entremêlant les registres (notamment interactionnel, esthétique, historique). Les situations de coprésence y sont comprises par l'enjeu d'engagements coordonnés et d'une coproduction d'aisance. La deuxième partie montre que des formes d'accrocs et de non coopération dans les engagements réciproques, apparaissent régulièrement. Ces frictions de la mitoyenneté provoquent des troubles divers. Des enjeux interactionnels comme la coopération véhiculaire, la conduite de l'attention et du regard et le maintien de la face, sont examinés. Pour certains enquêtés, ces troubles mettent en cause des principes civiques interrogeant le vivre ensemble. Pour d'autres, des arrangements sont accessibles par des ajustements interactionnels ou par la distance spatiale. Une urbanité en tension apparaît, notamment dans ses rapports aux marges et à la pauvreté. La troisième partie examine les rapports aux espaces urbains. L'expérience de marcheurs rend compte de troubles et d'inconforts récurrents occasionnés par les aménagements spatiaux. Ceux-ci sont ressaisis dans la perspective d'une histoire urbanistique et politique, plus soucieuse de production que d'aménité publique. La forme d'une ville-faubourg apparaît, concentrant ses qualités d'habiter dans les faubourgs et en bord de ville.

Les accomplissements de l'expérience urbaine saisis par l'enquête, dépendent de compétences civiles ordinaires, du souci des situations en commun, des continuités micro écologiques de l'entourage, et des intrigues esthétiques et historiques inscrites dans les lieux. La thèse propose une compréhension de l'urbanité comme un ensemble de liens aux personnes et aux lieux, historiquement construit et ordinairement expérimenté.



**THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
Université Jean Monnet de Saint-Etienne**

**École Doctorale N° 483
École Doctorale Sciences Sociales**

**L'urbanité d'une ville-faubourg.
Étude ethnographique de l'expérience urbaine.
L'exemple de Saint-Etienne.**

TOME 2 – CARNET PHOTOGRAPHIQUE

Thèse de doctorat en sociologie
Sous la direction de Pascale Pichon
Soutenue publiquement le 06/12/2022, par

Olivier Ocquidant

Devant le jury composé de :

Alexandra BIDEET, Chargée de Recherche CNRS. *Examinatrice.*
Denis CERCLET, Maître de Conférence HDR, Université Lyon 2. *Président.*
Pascale PICHON, Professeure émérite, UJM, Centre Max Weber. *Directrice de thèse.*
Jean-Paul THIBAUD, Directeur de Recherche CNRS. *Rapporteur.*
Stéphane TONNELAT, Chargé de Recherche CNRS. *Examineur.*
Chris YOUNES, Professeure émérite, Ensa Paris La Villette. *Rapporteuse.*

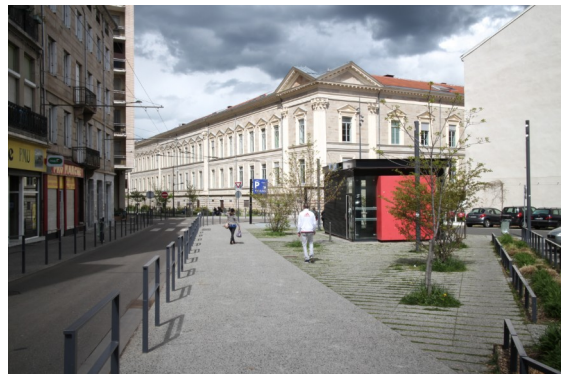
CARNET PHOTOGRAPHIQUE

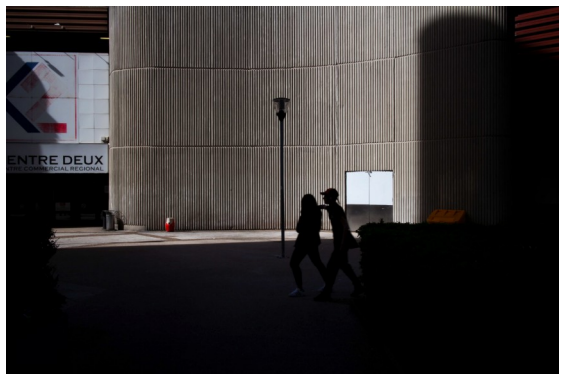
I





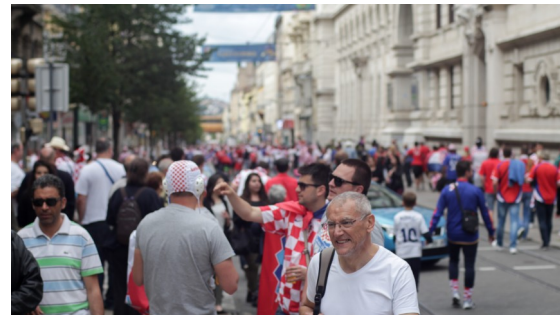






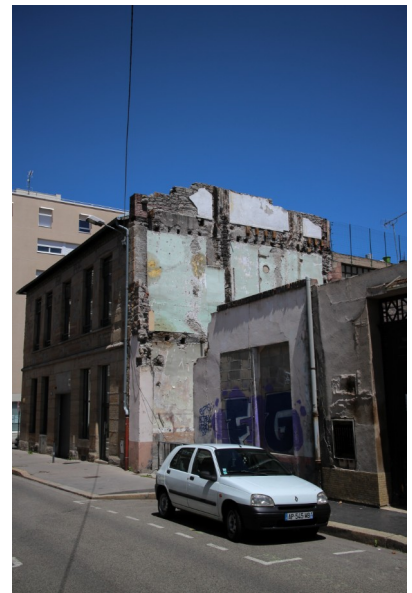














1. Une intrigue en images

Inintelligible, vague d'abord, une intrigue se constitue au fil des images, à force de regard, d'exploration. La teinte des façades est une des questions qui peut servir de fil rouge et donner sens à toute la série : grisâtres et ayant l'air sale même lorsqu'elles sont repeintes, elles laissent affleurer des traces malgré les nombreuses et épaisses couches de peinture. Persistance d'une ville surgie entre les puits de mines et l'industrie métallurgique, « cocktown » nimbée de fumées âcres et d'une très grasse poussière de houille, s'incrustant partout, notamment sur les parois des éviers blancs. Cette ville-là, qui paraît aujourd'hui si loin – les dernières cheminées d'usine se sont éteintes il y a 50 ans –, est pourtant encore partout, sous la surface, comme en dormance.

Il y a aussi les stigmates plus ou moins visibles de la pauvreté. Les bâtiments dégradés et espaces en friche sont en fait des éléments consubstantiels et la part de précarité inhérente à la ville industrielle. Détails d'un bâti abîmé, dont on ne sait s'ils annoncent une dégradation structurelle, ou s'ils font parti du décor. S'agit-il d'une ville moribonde¹, ou simplement d'une ville dans état autre, un état suffisamment rare (en France), pour qu'un trouble nous saisisse ? Ce sont des lieux un peu en marges, pourtant investis et habités. D'étranges contiguïtés se forment entre des jardins collectifs et des grands ensembles, entre des parking collectifs, des chemins et des maisons individuelles. Cette forme urbaine a quelque chose d'anarchique, et l'absence de lisibilité d'ensemble peut évoquer une ville chinoise². Dans ce milieu remué apparaissent des lieux modestes et tranquilles, ainsi qu'une intranquillité latente.

Des lieux villageois se détachent sur le fond d'une colline densément peuplée, des jardins familiaux face à un parking goudronné, une barre HLM en arrière plan (qui sera bientôt démolie), de petites maisons aux portails dépareillés et aux peintures passées font face à des immeubles neufs dans une rue trop large ; amalgame, encore,

-
- 1 Lors d'une exposition de sculptures d'une jeune artiste étudiante à l'Esadse (Mauve Farris) à la Serre (salle de l'ancienne école de Beaux Arts de Saint-Étienne), nous avons été surpris par une inscription sur l'une d'elle « Sainté vieux mort ». L'artiste nous a dit avoir vu ce graffiti quelque part dans la ville.
 - 2 Une amie nous a fait cette réflexion, en parlant d'une vue surplombante que l'on a sur le quartier de la Rivière, peu avant l'arrivée dans la ville, depuis la route de Rochetaillée. C'est une vue que l'on a également depuis la rue Crozet Boussingault sur l'ancien faubourg industriel de la Rivière, depuis les flancs de la colline de la Vivaraize.

de maisons individuelles anciennes et récentes, modestes pour la plupart, de vieux murs délavés par la pluie et de logements sociaux de années 50. Différents types d'habitats sont juxtaposés, architecture de béton, tôles ondulées et maçonneries amateurs. Bordures de gazon malingre et bosselé, strates de goudrons de différentes époques, qui ressemblent à des patchs dans un ouvrage rapiécé. De petits éléments neufs dispute leur dignité à un entourage au devenir incertain, comme un escalier bétonné, une rampe repeinte, une bordure de maison repeinte de frais. Un petit immeuble crasseux noir et un panneau de signalisation tordu, font face à des volets d'une couleur vert d'eau et à une devanture repeinte d'un beau kaki à la mode. « Qui » tient quoi, qui tire quoi, et vers quoi ? Quelles entités sont fiables et durables, lesquelles sont révolues ? A quoi tient la ville, qu'est-ce qui la maintient ?

Tout cela n'a cependant rien de « dramatique ». Derrière des maisons qui résistent aux stigmates, des arbres sortent de jardins privés. Des architectures contemporaines un peu prétentieuses, semblent vouloir effacer cette modestie, et l'écraser sous des symboles d'avenir radieux. Il y a des lieux où « cela prend », grâce à l'espace, aux interstices. Ce sont les lieux où l'ancien, le pauvre et le moderne cohabitent, se respectent et s'agencent. Cela prend lorsque le nouveau respecte le déjà-là, lorsque l'espace offre un recul suffisant pour faire place à ce milieu, à cette configuration. Et à nouveau, des amalgames *ad nauseam*, où l'accumulation excessive fait office de « forme ». Les réussites contemporaines savent rester modestes et garder des égards pour les lieux autour. Des gens passent, volontiers en groupes, des groupes d'hommes plus ou moins jeunes, et aussi de femmes, dont beaucoup sont venus – hier ou depuis des générations ? – du continent africain. Ces hommes et ces femmes occupent l'espace d'interstice où se trouve la ville, entre un (plus ou moins) fier passé disparu, et l'attente d'un redémarrage. Comment font-ils face à ce vide, à cette absence qui a quelque chose de sidérant ? Ce sont peut-être des descendants de pionniers de « l'aventure industrielle », dont le lien au travail a pu être instable, et dont l'ancrage demeure incertain. Ils ont un air libre et détaché, comme « au beau milieu », forcés d'explorer des routes et chemins incertains, peut-être de les inventer.

Ce n'est qu'une ville, comme une autre. Les personnes y sont seulement un peu plus entourées de vide qu'ailleurs, les solitaires y ont peut-être un air un peu plus seuls³, même en sortant de l'église. Des lieux centraux sont tellement rapiécés qu'ils ressemblent aux vieux appartements avec leurs strates de papier-peint superposées et

3 Dans *Paris – Journal* (Depardon, 2010) une photographie est prise à Saint-Etienne (p. 49). On y voit un vieil homme offrant une face fermée, seul, montant la Grand'rue déserte.

arrachées. Ce vide peut se faire l'allié des royaumes chimériques de l'adolescence – et des marges en général –, inviter à une exploration ouverte à tous vents. Mais une inquiétude latente invite à ne pas trop s'y attarder, peut-être. Si certains y prennent place dans un présentisme, d'autres prennent la tangente de cette étrange intrigue. Le *design* urbain semble également à l'essai, intimidé par une ambiance et des stigmates avec lesquels il n'arrive pas à dialoguer vraiment. On se croirait dans une banlieue déshéritée de Londres, nous a-t-on dit.

Dans cette configuration, des lieux se composent, travaillés dans plusieurs directions à la fois, tirés vers la dégradation et l'abandon, vers des gestes impérieux d'avenir, ou vers l'usage et le maintien ordinaire. Pour l'essentiel, l'enjeu est la recherche d'un équilibre entre le morne et le désespérant de l'absence, et une absence de prétentions qui est réjouissante et « accueillante » à sa façon. « Lieux de peu », les faubourgs conservent encore la charge d'un passé résonnant en sourdine. Ces lieux nous posent une étrange question : où sont passés les gens ? Lorsqu'on s'élève sur les collines, oiseaux, arbres et jardins se font une place. Les signes de déliquescence sont moins courants. Une maintenance et un maintien sont visibles, et une certaine commodité peut advenir. Des chemins et herbes folles s'invitent sur ces bords de la ville, comme des bras de mers qui l'irriguent, l'égayant et en effaçant la lourdeur. Échappées d'un système de production industrielle borné, lignes de fuite d'une ville et d'un peuple, qu'on ne cherche sans doute pas assez à la campagne. Si les perspectives s'ouvrent sur les collines et dans les faubourgs, la ville dense, la ville centre et la ville dure, restent dans la ville basse. Des devantures de boutiques qui ne rouvriront plus, le disputent à de nouvelles vitrines, trop voyantes et qui signalent leur modestie. Groupes de jeunes au loin qui gardent un coin de rue, contrôlant peut-être quelque trafic ; garages, jardins, immeubles anciens dont les fenêtres en PVC blanc jurent et ignorent une patine lentement déposée. Des dents creuses apportent lumière, fraîcheur et horizon, contre toute attente. On accède parfois à une dignité dans la modestie : tôle ondulée qui recouvre un mur sans doute noir et lépreux, petit immeuble et parking des années 50, rue au goudron clair et ancien, qui prétend, sinon à une dignité, au moins à une authenticité. Quelques beaux quartiers en « version stéphanoise⁴ », des bouts de rue où la contamination du stigmaté est tenue à l'écart, façades dignes et élégantes. Et à nouveau, sur les bords de la ville, quelque chose d'un peu miraculeux. On y sent un relâchement plus tout à fait urbain, une part sourde à l'histoire et aux choix des hommes, ouvertures sur un horizon d'avant et d'après la ville, devenir-village de la ville. Des voitures posées plus que garées, des ruelles redevenant chemins, bordées de

4 Comme nous l'a dit une marcheuse enquêtrice.

jardins et hospitalières aux chats. « L'abandon » y redevient une qualité, un possible⁵. La beauté naturelle des arbres et du paysage collinaire alentour, ouvre une trame qui fait plus que border la ville, qui la déborde et la traverse en fait, pour peu qu'on chemine sur ces bords.

On dirait qu'une part de Saint-Etienne a des airs de ville fautive. De quoi ? D'être née pauvre, délaissée, d'avoir été (et de continuer à être) mal traitée, d'être un instrument que l'on jette une fois qu'il a servi ? De n'avoir pas su former une urbanité, qui n'a d'ailleurs jamais figurée au programme des édiles ? Ou bien s'agit-il d'une honte d'avoir été exploitants (bien qu'exploités) de la manne industrielle, et ainsi complices d'un dessein peu soigneux, peu durable et avec peu d'égards pour l'environnement ? Tout cela n'est-il pas exagéré ? Il y a bien un centre urbain, actif et peuplé comme tout centre urbain. Des personnes y font leurs courses, le traverse. Il y a de belles architectures « art déco » dans certaines rues. Saint-Etienne « n'est pas si mal », son problème n'est-il pas d'abord dans le discours et les représentations de ses habitants, comme on l'entend parfois ? Si l'activité n'est pas débordante, elle est tout de même présente quotidiennement. Est-ce alors par goût, que nous revenons à nos chers

5 Nous voulons parler ici d'un abandon au sens d'un « état de corps ». Murat (2016) évoque le caractère érotique que peut prendre une ville, en l'occurrence, Los Angeles : « Le rapport érotique à une ville ne se mesure pas au degré d'excitation sexuelle dans lequel vous seriez en y cherchant des aventures. [...] Je parle d'une expérience globale, d'une alchimie, d'une *disposition* au désir et au plaisir, de sensations d'un corps en milieu urbain. Je parle d'émotion, et d'un *certain état de tension* provoqué non par des rencontres d'un soir mais par une ville, je cherche à comprendre le pouvoir qu'elle a de modifier une personne et sa façon d'appréhender le monde, je m'interroge sur l'impact d'un environnement sur l'humeur, les sens et l'esprit. [...] Cette immédiateté de la rencontre, comme une évidence qu'on ne questionne même pas, je la mets sur le compte de l'espace, cet espace ouvert à l'infini où le corps n'est jamais empêché ou bridé, toujours convié, et de la lumière, dont la douceur vous enveloppe en permanence. [...] Une lumière qui déleste le corps lui-même, soudain plus léger, plus svelte, débarrasse l'esprit de ses fumées et l'autorise à vagabonder. Une lumière qui donne à la ville sa couleur d'or rose dépoli, mat et légèrement cuivré. [...] La lumière à Los Angeles n'est pas un trait ou une caractéristique de la ville, c'est un état. Un état dans lequel on est immédiatement plongé et que maintient un climat sec, plus ou moins réduit à un printemps éternel. Sous le soleil pâle et une température moyenne qui avoisine les 20°C, le corps se détend, les muscles se relâchent, les visages se dérident. Il fait beau, tout est envisageable. [...] J'ai aimé Los Angeles tout de suite. Littéralement. En sortant de l'avion. La douceur de l'air, la lumière suave, cette lumière d'or pâle qui encore aujourd'hui détend mon cœur dès que je sors de l'aéroport [...]. Los Angeles a beau être une ville ahurissante, disproportionnée, c'est une ville beaucoup plus humaine et vivable qu'on le prétend ou qu'on le fantasme. Dans l'autobus, au supermarché, sur un parking, les gens s'adressent à vous, spontanément, nouant le contact sans pour autant engager une conversation qui pourrait être perçue comme invasive. Cette cordialité toute californienne, faite de politesse et de bonhomie, n'implique rien, et surtout pas une volonté d'entrer en relation, plutôt une manière de savoir-vivre, qui lisse le quotidien et le rend aimable. Elle entre pour partie dans ce sentiment de démocratie si sensible aux États-Unis, sentiment d'être égaux, toujours au même niveau. On le perçoit instantanément, à la façon dont les gens vous abordent et entament le dialogue, sans aucune affectation. Ni surplomb, ni contre-plongée. » Murat, 2016, p. 32-33 ; 30-31 ; 32 ; 17 ; 21-22. Elle souligne.

« vieux morts », aux lieux moribonds mais qui tiennent bon, comme cette cour intérieure du centre aux murs décrépits, sur lesquels on devine « Imprimerie », où la peinture écaillée le dispute au béton fendillé et aux briques friables ? Les portes closes des pas de porte (définitivement?), ont quelque chose de revêches, d'antipathiques, mais aussi de francs et directs. Certaines cours intérieures configurées pour une ancienne activité industrielle, sont rénovées de frais, repeintes, plantées et impeccables. Mais dans le fond, un ancien immeuble de grès et de briques noircies, « fait du bien », apporte une respiration, car il nous resitue. S'il y a une matière qui favorise l'expérience, c'est un composé de traces et de devenir, qui signalent un habiter en cours, des histoires et des vies. Les placages neufs qui cherchent à faire peau neuve, ne sont réussis que lorsqu'y respire encore l'antécédent. Manières d'ancrage. Disons que la ville, comme la vie, ne commence jamais, elle continue, même sur la campagne qui la précède.

Avant sa rénovation, la place Villebœuf, était un drôle d'espace. Jonchée de hauts arbres avec une ombre épaisse, un ancien bassin de ciment remblayé de terre et d'herbe s'y trouvait en son centre. Sous les arbres il y avait des bancs et un sol en terre battue. Une quantité importante de déchets, canettes, bouchons, emballages plastiques, mégots, s'y trouvaient (que l'on retrouve aujourd'hui à l'ombre des marronniers de la place Carnot). Des gens venaient s'y mettre à l'écart et à l'ombre, seuls ou en petits groupes. Quelques adolescents venaient faire leurs affaires, à l'écart du monde adulte, certains esseulés venaient y boire leur canette. Elle était un peu intimidante, y entrer demandait un peu de courage, mais elle avait un calme dense qu'elle n'a plus aujourd'hui. Elle est maintenant ouverte aux regards extérieurs (des arbres ont été abattus), plus accessible sans doute, mais aussi plus lisse. Comme si la ville attendue des politiques et urbanistes était une ville autre, ouverte et débarrassée de toute une histoire liée aux marges. Les marges ne sont pas seulement les territoires déshérités de la grande pauvreté, comme le croient peut-être les édiles et les privilégiés. Il y a de multiples marges, et ce sont des zones de rencontres entre divers milieux et horizons. Des rapports originaux s'y épanouissent aussi, des mélanges se font et des lignes d'intérêts se croisent dans ces interstices.

L'ancien quartier des armuriers. Ces lieux parlent un peu notre langue, non seulement parce nous avons habité à proximité enfant, mais parce que la ville s'y maintient, la ville ni riche, ni pauvre, mais simplement modeste. Une rue avec de larges trottoirs signale un égard pour l'habitant. Le site de l'université Tréfilerie est un quartier où les bulldozers s'en sont donnés à cœur joie. On a parfois l'impression d'y être « sur la

lune », comme nous le disait un architecte en parlant de Tarentaize (autre quartier construit sur les décombres d'un ancien, également dans les années 70). L'espace ouvert et la pelouse autour de la bibliothèque universitaire offrent pourtant bien une respiration : on s'y promène (avec son chien), on y prend le soleil quand c'est possible, on s'y arrête pour discuter, jouer aux boules, ou boire. Mais on y retrouve des arbres d'ornement (prunelliers peut-être) qui n'auront jamais la majesté de grands arbres, et qui participent d'une atmosphère factice, d'une impression de décor. Un homme urine dans les buissons, sur une place proche (Bizillon), lieu de rassemblement pour des hommes maghrébins, un peu en retrait de la rue.

A nouveau, des immeubles collés, de factures, d'époques, de largeur, de hauteur différentes. Ils ne forment pas un front bâti aligné, mais un semblant d'accordéon. Les peintures sont défraîchies, les fenêtres irrégulières. Deux magasins en bas sont fermés, la rue est en pente sévère. Saint-Etienne est une ville qui travaille, comme une charnière, entre les temps, les styles, les classes et les catégories peut-être. Ville-étape dans des parcours de vie, ville de passage, urbanité non déployée dans la durée d'un habiter. Un assemblage se constitue, mettant en commun et en collectif des choses qui n'ont pas l'habitude de se côtoyer. Ici, comme en banlieue d'ailleurs, il s'agit moins de pauvreté que de modestie. Cette ville (toute ville?) semble témoigner du rêve contrarié d'un accord avec le rythme lent et paisible de l'altération naturelle des choses.

2. Dérive photographique commentée



C'est un escalier, une rue-escalier⁶ courte, comme il y en a dans cette ville. Les barrières sont des tubes métalliques cylindriques basiques, aux angles arrondis, d'une peinture brune passée. Les marches sont faites d'un ciment effrité et rapiécé. On voit la terre noire en-dessous (sans doute des gravats de mâchefer houiller utilisé pour le nivellement). Les bords de la montée sont faits d'une maçonnerie grossière, un ciment fendillé (un mortier de terre ocre sableuse locale donnant sa teinte à une partie de la ville), laissant apparaître des brins d'herbe. Un mur de moellons de grès, délimitant les jardins de l'immeuble, une façade 19^e (modeste comme presque toujours ici), recouverte d'une épaisse couche de ciment (striée pour former un genre de modénature), s'effritant par morceaux, laisse voir la pierre de grès, avec des encadrements d'ouvertures en brique. En face, un grillage en kit blanc, sans égard pour l'entourage, l'époque, l'histoire que raconte le lieu. Est-il besoin d'évoquer la surface rugueuse et pourtant douce à la main de ce mortier jaune, pour lui reconnaître encore le témoignage d'un usage ancien des lieux, et nous engager à nous inscrire de façon sensible dans une histoire, dans un environnement ? Une autre histoire prend progressivement le dessus, celle d'un délaissement, d'une altération laissée à elle-même. Une boîte à sel en plastique jaune et bleue est posée au milieu du trottoir, en biais, œuvre de négligence ou de gamins facétieux.

En haut de l'escalier, une ruelle entourée de bâtiments d'un étage. On pourrait être dans un village, s'il n'était la grosse barre de verre et de béton qui émerge en fond. Une voiture Seat noire modèle de sport est garée sur un bord, collée au mur. Des portes de garages en bois, des revêtements de façades plus ou moins neufs. Le calme est perceptible, peut-être des bruits d'intérieur nous parviennent-ils, une télévision ou des enfants qui crient. Tout près, une ruelle qui monte. C'est une voie bordée d'entrées de garage, de murets et de grillages (la même barrière en kit blanc), des mêmes murs en grès noircis et de différents crépis plus ou moins déteints, des arbustes qui débordent des jardins en hauteur sur la rue. La chaussée, dont le bitume est aplani jusqu'aux bords, ne laisse aucune chance aux végétaux. La silhouette d'immeubles ouvriers anciens⁷ de mauvaise facture, alterne avec un immeuble aux lignes modernes, avec des blocs de terrasses hérissés. Quelques traces de graffitis enfantins effacés.

6 Les escaliers stéphanois ne sont globalement pas dans un très bon état. Ils constituent pourtant une spécificité de cette ville collinaire et particulièrement de ses faubourgs. Nos souvenirs d'enfance de la montée et descente de la rue Bouillet en courant, entre les murets des jardins et les arbustes – peut-être des lilas (par la rampe en plan inclinée notamment), en font des lieux de notre expérience.

7 Ici, sauf dans certains quartiers, l'ancien est du 19^e.



Sur la colline cette fois-ci, rue de la sablière. On retrouve le même vocabulaire faubourien, mais les immeubles sont plus hauts et la rue plus large. Des voitures sont garées sur les bords, empiétant sur le trottoir, qui est non seulement étroit mais ondulé par une succession de d'entrées de garages. Une femme de soixante ans avance tête baissée. Elle marche sur la chaussée et porte un cabas. Les murs sont anciens, noircis, des poteaux téléphoniques en béton armé servent de réverbères, un haut mur est envahi de lierre. L'ensemble compose une rue assez caractéristique de ces faubourgs collinaires denses – la colline des Pères étant la plus centrale des sept collines stéphanoises, avec le Crêt de Roc.

Une rue proche, un jour pluvieux d'hiver. Même type de rue-faubourg bordée de bâtiments à un, deux ou trois étages. Le trottoir a été élargi semble-t-il, avec un goudron noir, que le temps ne parviendra pas à suturer avec l'ancien asphalte lisse et clair. C'est un détail, et pourtant une note de la partition d'ensemble sonnera faux désormais. La lumière est « poisseuse » – le temps est à l'orage – mais aussi la teinte d'ensemble. Les gris ont un spectre trop large et non tempéré. Tous les tons sont de la partie, gris vert, gris jaune, gris bleu, gris rouge, il manque une tempérance chromatique structurant l'ensemble – un gris anthracite qui pourrait « faire milieu ». Au fond, deux plans : le premier, un amalgame de maisons et de petits immeubles disposés sans ordre apparent, et en surplomb, sur la colline, une barre d'immeuble moderne en panneaux préfabriqués (qui est en cours de démolition).

En nous rapprochant du centre, une place : des immeubles plus hauts, aux ferronneries et modénatures plus ouvragées que dans le faubourg précédent, des crépis délavés, des volets aux peintures écaillés, et des bâtiments industriels (la façade en tôle ondulée d'un garage) ; sur la place, les platanes en moignons ont subi une taille sévère. Ils sont entourés de gardes corps neufs, gris clair, avec une fonction esthétique reprenant les formes ornementales du pavage. Le revêtement récent est un « béton désactivé⁸ » d'un gris souris moucheté de graviers noirs – qui pourrait donner une tonalité d'ensemble à l'espace. Mais ce qui étonne surtout ici, c'est l'amalgame d'éléments mobiliers posés au milieu du passage : trois armoires électriques, un gros container à verre en plastique bleu sale, une station de « vélivert » avec deux rangées de vélos.

8 Il s'agit d'un procédé visant à offrir un rendu lissé. Le mélange de graviers et de ciments recouvrant le sol est aspergé d'acide. Celui-ci rend brillant les graviers (dont les couleurs peuvent être contrôlées) et enlève la couche de ciment superficielle. Le rendu est lisse et souvent réussi, mais le procédé polluant.



Rue Désiré Claude. Qu'a donc cette rue et cette image qui me parle ? Elle représente l'un de ces quartiers à l'hétérogénéité fonctionnelle (immeubles anciens et modernes, hauts et bas, bâtiments industriels et logements, quelques enseignes, des écoles). C'est une longue rue, relativement étroite, où la hauteur des immeubles surprend. La lumière est d'un gris orage électrique, mais l'on perçoit un environnement vivant, un habiter. Outre les voitures garées, deux femmes bien habillées traversent la chaussée en discutant. Les lieux ont une atmosphère de faubourg – avec des réverbères en tubes métallique comme on en trouve dans les zones industrielles. Plus exactement, c'est une rue qui remplit les caractéristiques d'une urbanité faubourienne, où vie urbaine et vie faubourienne sont entrelacés.

Un mur en béton surmonté d'une barrière (dessinée celle-là), longe une rue faite de décrochements. Le trottoir empiète sur la chaussée et s'arrête net, entre la chaussée et une piste cyclable. A cet endroit, de petits poteaux de protection émergent sur le trottoir. On retrouve une composition disparate caractéristique de cette ville. Un bâtiment aux modénatures post modernes alterne avec un mur aveugle ancien, et des bâtiments non alignés sur la rue. Au fond, on voit un amalgame de petits immeubles des faubourgs collinaires qui font penser à un village. On perçoit ici un entre-deux indécis entre ville et faubourgs. Nous voyons une trame qui est seulement esquissée, faite de trous, de déports, d'immeubles hétéroclites. Nous sommes ici aux limites d'un quartier qui a été rasé dans les années 70, par une opération de 19 hectares en pleine ville⁹.

C'est une rue dont le tracé a été conservé, mais dont les immeubles ont été rasés lors de cette opération. Nous sommes au milieu d'une étendue de terre battue, d'arbres ornementaux plantés lors de cette reconstruction. Il y a des bancs, des places de parking, des immeubles de « style promoteurs » des années 80, et un bâtiment orange avec une résille métallique noire au fond. On est un peu perdu, parce qu'on ne sait pas à quoi s'attendre ici, on ne sait pas « où » l'on est vraiment. Toutes les traces de profondeur historique ont été effacées. L'étrange impression d'être dans un décor provient de constructions de promoteurs qu'on aura du mal à qualifier d'architecture.

9 Selon Tomas 1982, p. 137. La zone de constructions des années 70 est en fait bien plus grande, s'étendant de Bicentenaire à Tréfilerie, ce qui représente un périmètre d'1 bon kilomètre de côté sur une profondeur entre 400 et 150 mètres, ce qui ferait plutôt 30 hectares.



L'image suivante montre la même zone et l'hétérogène à l'œuvre : un ancien bâtiment industriel en pierre, les restes d'un mur d'usine plus récente en ciment, derrière lequel s'élève un immeuble d'habitation des années 80. Au fond, l'étrange bâtiment du centre commercial Centre 2. Une trame rouge terre battue sert de repère dans l'espace. Dans la même rue, nous voyons cette zone qui fût en chantier dans les années 70, dans sa version d'arrière-cour. Cela donne un amalgame de ronces, d'anciens murs d'usines, de petits bâtiments d'usines en *shed*, et surtout de haut bâtiments modernes déjà ruinés, en attente de démolition.



Toujours le même secteur, mais de l'autre côté de l'immense bâtiment du centre commercial (3,9 hectares). Une vaste zone d'immeubles d'habitation, de parc et jardins, de rues intérieures, le secteur dit « des musiciens », zone moderne refaite sur la ville ancienne, promesse d'un habitat moderne, calme, fonctionnel. L'espace est vide, les plaques d'aggloméré de graviers rouges le dispute aux tôles ondulées en façades, et aux tours d'immeubles haut de gamme des années 80, avec gardes-corps en vitres teintées. Espace public plus tourné vers l'univers domestique que vers la ville, exemple d'un urbanisme de dalle dont les liaisons avec la ville sont difficiles – ce qui en fait une zone peu sûre¹⁰. Nous voyons un homme fumant à sa fenêtre, au dessus d'une entrée d'immeuble.

C'est un square qui se trouve à 350 mètres du précédent. Y être présent, c'est éprouver le sentiment lourd d'être dans un endroit délaissé, dégradé. La tonalité d'ensemble vient de matériaux altérés, usés et salis. De petits bâtiments maçonnés à façades lisses – qui pourraient être ceux d'un village – ont été repeints. L'humidité suintante de cette journée pluvieuse ajoute à l'ambiance lourde. De la mousse émerge des craquelures du trottoir. Une petite voiture est garée, seule, sous un panneau « interdiction de s'arrêter sous peine de mise en fourrière ». Le panneau du « square » se trouvant derrière les grilles est aussi sale, les murs font aussi les frais de l'humidité ambiante, les arbres sont décharnés. On peut voir ici, sans doute, un aspect de la ville qui a été rasée autour de Centre 2, dans son visage le moins flatteur.

10 Une connaissance s'est faite agressée par un homme ivre, qui l'a abordé, attrapé par le bras et fait des avances pressantes. Elle nous a dit : « Mais cette zone-là, je l'aime pas, je l'ai jamais sentie... »



Une centaine de mètres plus loin, voilà un espace faubourien dense, alternant tous gabarits de bâtiments et quelques nefs industrielles. C'est un square triangulaire bordé d'une étrange rangée d'arbres, de vieux acacias sans doute, avec leur écorce aux traits irréguliers et grossiers. Le square (de Champagne) est un espace public dans un état proche de la ruine, les bancs sont sales et très défraîchis, les surfaces goudronnées fendillées et bosselées, les bordures et pelouses également. La barrière a probablement été changée il y a une vingtaine d'années, dans un modèle en arrondis en aluminium ou polymère, très années 80 qui fait penser à du matériel-jouet pour enfant. Outre le square (en piteux état), l'espace possède une certaine dignité – c'est en tout cas l'impression qui transparaît de l'expérience des lieux. Il y a un ancien restaurant ouvrier qui semble encore en service, une rangée de voitures bien garées et des trottoirs qui atteignent peut-être le mètre cinquante de largeur, ce qui représente un équipement et une considération inattendue et rare envers l'usage piéton. On peut se croiser en se décalant très peu, sans déhanchement.

Un tout autre espace. C'est pourtant le contre-champ de la photographie précédente. Carrefour de rues larges, petit parking, « boîte à chaussure » en tôle ondulée – sans doute un gymnase. Outre les poteaux préfabriqués semi-pleins en béton armé (dont on finit par apprécier le rude style industriel années 30), on trouve un poteau de trolleys également en béton mais arrondi, des terrains de sport, bâtiments scolaires, barres d'immeuble des années 50 et les monts du Pilat en fond. L'espace est modeste, mais ni dégradé, ni abandonné. Au contraire il est vivant et habité. C'est le début de la périphérie.

La rue Thimonnier alterne bâtiments hauts (5 à 7 étages) et nefs industrielles anciennes. C'est la ville-faubourg vivante, la ville encore industrielle, et une zone qui demeure active depuis le 19^e sans doute. Elle a conservée sa trame mixte (industries et logements) tout en se modernisant (immeubles récents). On y sent une épaisseur des lieux, un milieu vivace et un respect d'un passé, qui donnent confiance.



La place Bellevue est une centralité importante de la ville – sans doute la seconde après la zone centre (si l'on exclut le centre commercial de Centre 2). La place est grande, triangulaire, en pente, bordée de routes passantes à deux voies. En son centre, un parking (qui accueille un marché trois fois par semaine), une station de bus et de tram (différents terminus), ainsi qu'un parc à l'arrière fait de buissons et de terre battu pour l'essentiel. C'est un aménagement automobile presque neuf, une route et un parking, des horodateurs et lampadaires récents. Le traitement du mobilier urbain est soigné, un muret de trente centimètres en béton, un beau revêtement du trottoir beige clair. La quasi totalité de la place est pourtant dédiée aux véhicules motorisée. Les places de parking en ligne bordant la rue jouxtent le trottoir sans dénivellement. Du coup, une camionnette (« Oriol, chauffage, climatisation, plomberie ») empiète sur l'espace piéton – le trottoir n'est ni étroit, ni généreux (moins de 2 mètres). Outre le parking (98 places) assez rempli, et les piétons entrant et sortant des voitures, on retrouve ces pauvres arbres d'ornement qui ne seront malheureusement jamais majestueux. De beaux et imposants immeubles s'élèvent en arrière-plan, signe d'une ancienne urbanité centrale. L'espace demeure pourtant dédié au stockage et à la circulation des véhicules.

En sortant de cette place, le trottoir est barré par une barrière en son milieu. Cette barrière (de type « croix de Saint André standard »¹¹) semble délimiter l'entrée d'un magasin de livraison de fruits et légumes. On trouve un peu plus loin deux poteaux de béton trolleybus, un horodateur – ainsi qu'une de ces reprises du sol en goudron routier noir (un ami urbaniste non stéphanois nous disait, outré, qu'« on ne faisait jamais ça ! ») Outre les sempiternels et mornes bâtiments de « style promoteurs » des années 80 - 90, dont on peut dire qu'ils sont sans qualité architecturale¹², on voit une volonté de valoriser l'espace public par des bordures de trottoirs en dalles de béton qualitatives. Mais les fissures qui se forment à leurs entours, à la jonction avec le trottoir et la chaussée, en font une surface non parfaitement plane (problème de mise en œuvre?) et rendent l'effet nettement moins réussi. C'est comme si des « intentions » de principes étaient affichées (« on rénove vos espaces publics »), mais que l'action n'était pas bien conduite, ou compromise par une base instable (elle-même un substrat de couches de matériaux et de mises en œuvre défailtantes ?)

11 On peut trouver un certain nombre de modèles standard du mobilier urbain de nos villes sur un site de vente.

<https://www.archiexpo.fr/fabricant-architecture-design/barriere-espace-public-36472.html>

12 L'ancienne ministre de la culture voulait promouvoir une sorte de label « qualité architecturale ». Si les critères peuvent en être discutés, deux d'entre eux sont relativement stables : le soin constructif (dont l'égard pour l'entourage) et « l'espacement » (Goetz, 2001).



Retour sur la place. La voie des tramways est large, les trottoirs sont compliqués par des dénivellements alambiqués, de petits tronçons de pistes cyclables (sans doute inutilisables en réalité), des « bateaux » abrupts pour accéder au parking, des panneaux, feux de signalisation, quais de tram, une station de « véliverts ». On trouve pourtant un symbole d'urbanité (qui pourrait paraître ironique), une colonne Morris. Deux couples de piétons se trouvent logiquement en plein milieu de la chaussée, témoignant ainsi d'un ratage du traitement de l'aménité piétonne.

Square Amouroux, à 200 mètres. Sortant de la centralité de la place Bellevue, on retrouve une configuration vivante, intriquée, buissonnante. Nous pourrions être à Clermont-Ferrand, dans une avenue faubourienne à grande circulation, qui alterne villas bourgeoises, petits immeubles de rapport, barre de béton années 50, façades de verre de bureaux années 90, ainsi que de nombreuses voitures et un jeune homme avec une casquette. L'espace est sur motorisé, mais il offre des plis multiples qui invitent à une exploration ou à une intrigue. Nous sommes à deux cent mètres d'une entrée de la voie rapide qui sert de boulevard périphérique.

A l'autre extrémité de la place, nous ne sommes plus tournés vers le centre de l'animation et du trafic, mais vers les faubourgs. La rue est étonnamment large bien que peu passante. On retrouve le faubourg dynamique de la Rivière, alternance relativement serrée de constructions faubouriennes 19^e, d'immeubles récents (dont l'un est en construction avec une grue), de carrefours, parkings. L'amalgame a quelque chose d'heureux selon nous, car on sent la dynamique qui porte l'espace. Le large bitume lisse gris taupe compose un « socle tonal », dans cette lumière, avec lequel les alentours s'accordent. Un bar tabac d'angle (typiquement faubourien), le « P'tit vert », en face duquel trois jeunes adultes sont appuyés, en fumant. Nous aimons cette image et ce type de lieu. Il est composé par un entrelacement réussi : un désordre architectural suffisamment dynamique pour n'être pas raté, des rues larges et tranquilles (les trottoirs ont été rénovés et atteignent par endroit le mètre cinquante), un soin relatif mais réel (un entretien disons), un habiter qui conjugue à la fois le travail, le transit, et l'habitat dans un bel équilibre, et un calme réjouissant.



En poursuivant la marche dans le faubourg de la Rivière, nous voyons un ancien manoir avec sa propriété bordée de murs cimentés d'aspect brut et de dalles de béton préfabriquées, derrière lequel s'élève une barre d'habitation de onze étages, un logement social moderne bien entretenu. Les deux mondes se joutent apparemment tranquillement. Nous avons ensuite une autre rue du même quartier, résidentielle, lumineuse parce que large et ouverte sur un horizon lointain. Y respire un habiter tranquille.

Nous parvenons ensuite aux bords du quartier, dans une ancienne zone des grandes industries, aujourd'hui fermées pour la plupart. C'est un carrefour avec un petit camion, une vieille enseigne rouge de bar « Kronenbourg ». Nous voyons que l'espace se dépeuple, des bâtiments industriels immenses sont à vendre. Sur la colline en fond, les imposantes barres rationalistes des collèges et lycée Jean Monnet.



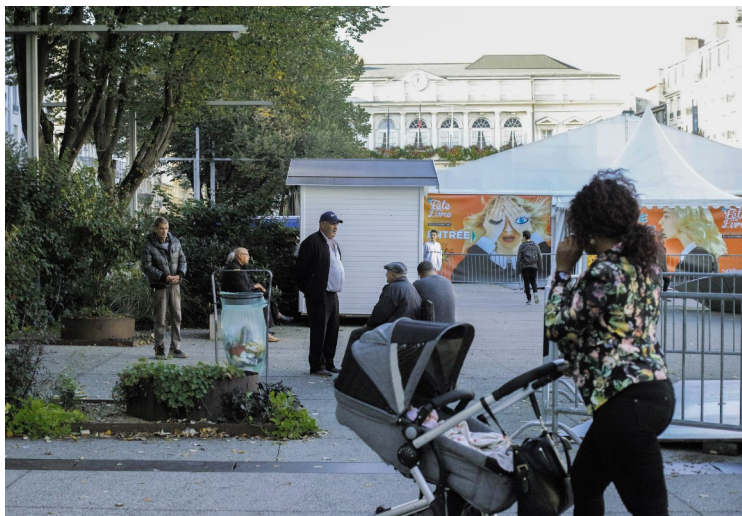
Nous accédons à cette ancienne zone industrielle, en bas de la colline de la Vivaraize, au bord du Furan. Une petite nef industrielle à la charpente effondrée, avec une cheminée ronde d'usine en brique. Le sol est en terre avec des nids-de-poules remplis d'eau, quelques buissons envahissants. Certains bâtiments sont encore utilisés (un panneau récent indique une serrurerie). Il y a deux camions, dont un semi remorque tractant des voitures accidentées sur deux étages. Dans une autre enceinte industrielle ancienne. Quelques voitures garées signalent un usage encore en vigueur, *a minima*. Au fond et en surplomb des usines, se découpent les villas et manoirs des familles d'industriels, probablement. Quelques immeubles d'une architecture tertiaire des années 80 prennent également place sur ce site, où coule le Furan, rivière presque entièrement enterrée sous la ville, la traversant du Sud au Nord sur 8 kilomètres environ. De gros tuyaux d'évacuation, probablement des chenaux industriels destinés à charrier l'air hors d'un shed immense, s'y déversent. C'est une rivière de deux mètres de large environ, dont le cours n'est pas aménagé mais chemine entre bâtiments, routes et usines.



En remontant sur Valbenoîte, la cité Chantalouette. Il s'agit d'une cité HBM¹³ des années 30. Des magasins fermés, un soleil tranchant. En montant sur la colline, quelque chose se perd de l'animation du faubourg de la Rivière. Le dialogue entre diversité architecturale, fonctions urbaines, passage, constructions n'est plus. Ici l'ensemble ouvrier bâti dans les années 30 semble figé dans son autonomie, déconnecté de la ville et de son mouvement. Il y a des voitures, les bâtiments sont probablement bien habités, mais le lieu est résidentiel exclusivement. Il n'invite pas à la traversée (un peu comme la zone « Centre Deux Preher » construite dans les années 70 et comme tous les grands ensembles périphériques ayant oublié de « faire de la ville » avec les habitations). La montée de la Vivaraize, passante et pentue, surplombée par une barre en béton de 15 étages, apparaissant dans la gloire d'un ensoleillement radieux. Au sommet, les deux blocs (avec fenêtres en aluminium coulissantes) des écoles primaires de la Vivaraize (notre école), avec leurs cours goudronnées. Ils font face au cimetière, bordés d'une rue calme aux lampadaires préfabriqués en béton armé, sans habitations. Les sommets de plusieurs collines de la ville sont des lieux calmes, propices aux institutions médico-sociales et aux parcs. Le contre-champ offre une rue de faubourg plus aisée, bordée d'une petite barre d'immeuble en béton de 4 étages. Il y règne un calme souverain, il n'y a personne.

*

13 Les Habitations à Bon Marché sont les ancêtres des HLM (habitations à loyer modéré), avant guerre.



Des enseignes de chaînes internationales, quelques piétons sur la chaussée et les trottoirs, un vélo, une voiture, un tram arrive. C'est un espace partagé et compliqué, avec un treillis de câbles en hauteurs, un pavage de larges dalles de pierre¹⁴ lisses et brillantes et de petits pavés, alternant avec un bitume gris sombre dans lequel s'insère les rails du tram. Chromatiquement, il y a une certaine élégance portée par une dominante de gris souris : un remarquable bâtiment monumental sculpté (l'Hôtel des ingénieurs des mines), des façades plus ordinaires de ce même gris pierre. Il y a aussi une petite caméra ronde blanche et noire en surplomb. Le pavement est lisse mais craquelé, la lumière est dure. Quelque chose dans la composition de ces couches d'histoire et de couleurs n'est pas heureux. Nous voyons une surcharge de peinture, et un brillant un peu clinquant. Peut-être le hiatus provient-il d'une incompatibilité profonde entre un mode d'existence semi rural et modeste et l'urbanité métropolitaine mondialisée au programme. De vieux messieurs sont assis sur la place, sous de petits arbres d'ornements, sur des assises recouvertes des plaques de pierre calcaire du même beige clair et de planches.

L'arrêt de tram de la place de l'Hôtel de ville. Des gens traversent, de jeunes gens, une jeune femme au regard baissé modestement, un tram à l'arrêt, encadrés par un front bâti élevé. Les trottoirs et les arrêts sont peu larges pour le trafic qu'ils accueillent. Le reste de la place est encombré de façon assez absurde de bordures, de massifs de plantes, d'énormes pots où poussent de petits arbres, de barrières et des grands barnum blancs de la fête du livre. Une femme noire avec une poussette, de vieux messieurs méditerranéens assis sur un banc.

14 Sans doute des dalles de pierre calcaire – dont nous la provenance nous est inconnue. L'entreprise « Île de France Pavage » a réalisé une grande partie du dallage de la place Jean Jaurès, 7500 m² de pavés calcaires de 6x4 posés en tresses. <https://www.ifp-pavage.fr/project/place-jean-jaures-saint-etienne-42/>



Des jeunes d'origine maghrébine accoudés à un poteau, de jeunes Noirs, une jeune fille voilée, deux trams qui se croisent. A la sortie du tram, les gens ont l'air de se gêner un peu, comme si le dégagement pour le passage n'était pas suffisant. A l'angle opposé de la place, des personnes sont assises sur des blocs de pierre blanche, une dame âgée téléphone, un jeune garçon joue sur son téléphone, et deux femmes qui parlent avec leurs cabas. Les blocs sont à une certaine distance les uns des autres et l'environnement est moins encombré. Une grande porte cochère en bois sculptée et peinte en rouge au fond, entre les façades d'une banque et d'une assurance.



Les images suivantes montre des lieux encombrés. Ce sont des lieux pourtant centraux (les places centrales de la ville). Le tram et ses quais, une boulangerie avec des tables et des chaises, des barrières, des marches, des piliers, des armoires électriques, des massifs de fleurs, s'imposent et occupent l'espace des trottoirs. Il y a la queue devant une boulangerie industrielle, le trottoir est abîmé et irrégulier, bien qu'il soit récent. Il est fait d'un pavage, de petites grilles métalliques et de petits dénivellements abrupts avec le quai du tram. Il y a des trous, des raccords de goudron noir mal aplanis sur des dalles lisses de pierre beiges. L'endroit est un des trottoirs les plus passants de la ville.

Un escaliers descendant au parking sous terrain est entouré de barrières et d'une marche, d'une borne informative, de barrières et de pots d'arbres. L'ensemble forme un angle de la place incroyablement encombré. Des bordures en acier Corten délimitant les massifs plantés en des formes alambiquées, surélevées d'une dizaine de centimètres, rendent l'espace encore plus compliqué, ainsi que des plaques d'égouts, des armoires électriques au milieu du passage, le quai du tram avec une marche haute que les vieilles dames peinent à monter. Une toute jeune fille méditerranéenne, élégante et maquillée, passe songeuse. On retrouve le curieux mélange d'élégance bourgeoise avec de grands bâtiments « fin de siècle », de pavés de pierre lisse beige, et un enchevêtrement d'éléments faisant obstacles, éléments fonctionnels (grilles, éléments techniques, mobilier) et commerciaux, qui semblent posés au milieu. Les petits éléments dégradés (raccords goudronnés, bordures et carreaux de marbres cassés) fissurent l'aspect soigné de l'ensemble.



La place Jean Jaurès est complètement encombrée de terrasses de cafés, quasiment impraticable pour les piétons qui voudraient la traverser – c'est une appropriation commerciale massive. Les plaques de marbres alternent avec des parties en terre ocre clair. C'est arboré, mais les perspectives visuelles et la directivité ne sont pas claires. L'espace est organisé de façon à distribuer l'attention dans la proximité. Son « sens » nous semble être celui d'une esplanade de terre battue plantée de platanes entre lesquels déambuler librement¹⁵ – proche de la partie Sud de la place Bellecour à Lyon – dans une forme ample, espace alternant exposition solaire et lumière en tâches. Mais nombreuses bordures, marches, massifs font barrières, et les différents squares fragmentent l'espace. Cette fragmentation permet sans doute des usages différenciés et spécifiques (enfants, restaurants, bar, passants) mais demeure un traitement d'ensemble qui fait le choix d'une distinction des usages, plutôt que de conserver une continuité d'ambiance sur toute la place. Pour inviter au passage (mais la déambulation boulevardière a peu cours ici), la lisibilité et la continuité spatiales sont nécessaires. Le cheminement et la portée du regard sont contrariés par des bordures, barrières, marches, massifs, grilles, dénivellements, tables et chaises de cafés, tas de parasols et de terrasses repliées et massés autour des arbres et entourés de chaînes, barnums d'animations, etc. La travée centrale minérale déploie son propre espace, mais il ne mène qu'à l'église (la plupart du temps fermée) et à la Grand'rue. La respiration, le rythme, la vie de la place, passe par les ocelles de lumières des grands platanes dans la terre battue beige et les usages qu'elle permet (pétanque, rassemblements sur des bancs, jeux d'enfants, fontaines), et de grandes pelouses. Cette place, « sans doute la plus belle de la ville » nous dit Hakim B., semble souffrir d'une multitude de couches sous lesquelles la trame est peu claire, comme si nous avions un brouillage de strates, d'intentions, d'usages en faisant un espace compliqué. L'ancienne place Marengo fin de siècle, avec ses grands arbres, ses bassins, ses jardins n'est plus – et pourtant, on sent que cet aménagement serait plus approprié, plus agréable et simplement plus naturel¹⁶.

15 Sur le modèle d'un espace non directionnel, aussi large que profond, ouvert, offrant une déambulation libre selon des trajectoires innombrables. La forêt de colonnes de la mosquée de Cordoue en est un exemple canonique. Espace très vaste, sans rigidité formelle, proximal et dont l'orientation est produite par la lumière naturelle (Butor, 1994).

16 Ces aménagements urbains arboré typiques du 19^e siècle, ont quelque chose de désuet, mais de réellement agréable et donc précieux – comme en témoignent la place Victor Hugo à Grenoble, et le parc bordelais à Bordeaux.



Un large boulevard péricentral. Bordé de platanes espacés, la chaussée à quatre voies est augmentée de contre-allées faisant parking. La surface de bitume ne laisse pousser que de petits pans de pelouse décorative et les platanes. Le piéton doit se faufiler entre les voitures, mobiles ou immobiles. On perçoit un espace exclusivement fait pour l'automobilité, inhospitalier au piéton, ainsi qu'à la vie végétale. Comme dans les avenues industrielles, il y a ici un recouvrement total de l'espace pour la fonction industrielle, et une inhospitalité à la respiration naturelle, qui peut être étouffante.

La place du peuple, dans une lumière crue d'hiver. Quelques passants au loin, des arbres sans feuilles, une surface apparemment récente faite de petit pavés lisses et brillants de pierre, d'une partie bitumée grise avec de petites tâches brunes un peu partout, de plaques d'égouts et raccords de goudrons. Un petit bâtiment au centre, bloc chromé et brillant – un local technique – qui est habituellement « invisible » dans l'usage de la place, apparaît ici incongru. Si l'on perçoit bien un travail d'aménagement, on peut s'interroger sur la réussite de la construction paysagère d'une évidence spatiale, d'un « espacement »¹⁷.

C'est la ville que nous aimons, la ville-faubourg, péricentrale, qui n'a pas subi les assauts de la deuxième modernité (celle d'après guerre), ni les ravalements fardés du centre. Elle garde quelque chose de vivant et cohérent. En fond, les bâtiments de l'hôpital de la Charité et leur élégance d'un 19^e précoce, quelques arbres, des trottoirs avec deux passantes, un ancien snack, le « Cosmopolitan », fermé et en cours de délabrement. Une voiture est au centre de l'image, désaxée et en biais. Elle témoigne ainsi d'une espèce de non coordination avec l'entourage et d'une emprise. Cette place Jean Grivolat, n'a effectivement « rien d'une place », comme nous disait Hakim B. Ce qui nous touche, c'est la patine, la trace d'une épaisseur temporelle qui n'est pas été méprisée par quelque intervention urbanistique. On peut y déceler un mode d'existence faubourien, un peu négligent, résultat d'un usage continu des hommes dans le temps. Cet usage, tout à fait ordinaire, signale un caractère praticable (et habitable) non démenti, une propension des choses respectée, ce qui induit confiance et aisance dans les lieux. C'est le début de la rue Antoine Durafour, une longue rue de faubourg. Des commerces y subsistent (malgré la situation « décroissante » de la ville). Ils sont inscrits dans la forme de la rue (pas de portes au rez-de-chaussée des immeubles d'habitations). Il y a ici une composition d'ensemble qui fait ville. C'est une rue passante en voitures. Un piéton traverse au milieu, leur contestant la place, et

17 C'est toute la culture de l'épure des espaces, que l'on doit à la modernité mais aussi à la Renaissance, qui passe par un « laisser place » ou « espacement », traduit spatialement, pour l'humain (Goetz, 2001).

signalant un usage de quartier tranquille la plupart du temps. La teinte gris cendre du sol (ou la lumière), fait jouer une partition de touches de couleurs alentour. L'historicité, les signes d'un espace en usage, la couleur et la forme architecturale et urbaine, signalent un espace coordonné avec une expérience maintenue dans la longue durée. L'ancien est précieux pour une ville (*a fortiori* ici), moins en tant que patrimoine que comme un cadrage de l'expérience inscrit dans une trame collective, garante d'une aisance sensible.





La ville-faubourg autour de Saint-Roch. Cette église et cette place, nous les avons photographiées à plusieurs reprises, sans succès. Elles nous paraissaient mal ancrées, mal cadrées, du fait (encore) d'une accumulation d'aménagements et de peinture non intégrés, d'une absence d'entretien maîtrisé. C'est un quartier paupérisé depuis une vingtaine d'années, devenu également majoritairement maghrébin en ce qui concerne les commerces et les usagers dans la rue. On y voit des magasins changeant rapidement de propriétaires, des façades bariolées aux néons clignotant, un ordre précaire et bricolé. La socialité populaire franco-maghrébine a ses formes vives (par exemple l'avenue Camille Pelletan et la rue du bon Pasteur, près de la porte d'Aix à Marseille), mais ici, c'est le manque de dynamique qui est perceptible.

Dans une lumière irréaliste d'orage, la blancheur de l'église tranche sur l'ombre, dans une ambiance expressionniste, et souligne la silhouette décharnée d'arbres en hiver. A son flanc, un immeuble de rapport 19^e, sorte de variation modeste sur un thème haussmannien ni prolétaire. Nous avons aussi les voitures enchevêtrées sur la place et les trottoirs, qui ancre le lieu dans sa réalité faubourienne (nous y avons croisé des petits vendeurs de haschich un soir). En voilant les traces d'usure qui témoignent des dégradations des derniers temps, le contre-jour met finalement au jour des éléments structurant de l'espace.



L'image d'une rue aux abords d'un carrefour, visiblement une placette. Une voiture utilitaire en premier plan, la façade d'une ancienne entreprise industrielle « Saint-Etienne Peintures », un snack-pizzeria en face, une poubelle qui déborde sur le trottoir, et au fond, des panneaux de circulation tagués, les immeubles d'une rue de faubourg et les monts du Pilat à l'horizon. L'ordinaire d'une rue stéphanoise que nous reconnaissons par le calme. C'est un étrange mélange de densité urbaine et d'absence de mouvement, surprenant au premier abord, mais rassurant quand on y a vécu.

Jouxtant l'université, une composition hétérogène. Un ancien immeuble voûté – sans doute un petit atelier d'industrie –, de petits immeubles de rapports ouvriers avec de modestes modénatures – dont le mur aveugle est fait de moellons de grès houiller noircis –, un immeuble moderne plus élevé recouvert d'un échafaudage, un immeuble mauve post moderne (ou pop) au fond (variation sur un thème louisianais), qui tient étonnamment en continuant une trame hétéroclite par surenchère. On devine un parc et des bâtiments récents (l'université). La rue faubourienne a sa largeur caractéristique, flanquée de trottoirs étroits et permettant le passage des camions. C'est une des pliures de la ville, ligne de rupture et de suture, cicatrice, trou. Cela finit par faire partie de la syntaxe de cette ville, avec ses faux raccords, essais et reprises, ratages. Mais c'est surtout la fraîcheur d'une lumière d'hiver qui « joue » ici au premier plan. L'environnement collinaire et la relative altitude (500-600 mètres, ce qui en fait l'une des plus haute grandes villes d'Europe en proportion de sa population) y donnent parfois cet air clair et lavé en hiver ou au printemps, et des effets de lumière rasante lorsque les rayons solaires apparaissent ou s'éclipsent sur une crête.

*



Les bâtiments de brique du puits Couriot, salis mais debout, qui donnent aujourd'hui sur un parc. C'est un ouvrage maçonné, avec une passerelle surélevée faite de fins piliers de bétons, ouvrage d'une architecture purement fonctionnelle sans souci esthétique. Dans le parc, en plein printemps, les feuilles et l'herbe sont grasses, chargées d'eau, les fleurs d'acacias qui font ployer les branches. Une grande étendue d'herbe est délimitée par un mur de soutènement ancien au fond, avec ses tags. Il n'y a personne et le couplage du calme et d'un grand espace dégagé en fait un lieu particulièrement hospitalier au repos, à une pause. Il n'incite pas vraiment au loisir mais plutôt à la rêverie, sorte de variation minière sur un jardin anglais.

Un parking en terrasse, vide (au moins le deuxième dans cette ville après Les Ursules), avec un étrange poteau métallique en « i grec ». Le bitume est gris clair, les lignes peintes délimitant les places sont vertes. Une trace noire en cercle entoure le poteau. L'esplanade est une aire d'usages nocturnes juvéniles (il borde un quartier populaire et d'immigrés), comme la pratique de dérapage au frein à main (d'où ces traces). Des compartiments en plastique rouge ayant accueillis des extincteurs, sont vides et béants depuis bien longtemps. Au fond, la dense frondaison des arbres du parc.



Dans les faubourgs Ouest de la ville, à proximité de l'ancien site minier de Couriot. Nous pourrions être en périphérie d'une ville d'Andalousie : immeubles bas, rue qui semble encore en terre – au bord de la ville – garages collectifs, petits immeubles en béton, alternent avec des maisons individuelles modestes. Un garage de réparation automobile au fond. Un homme à vélo au milieu de cette petite rue tranquille, méditerranéen. Le quartier est habité majoritairement par une population aux origines arabo-orientales. C'est une quiétude faubourienne, mais articulée à la périphérie et ses activités industriels.

Sur les flancs d'une colline en friche – acacias, boulots et arbustes – une terre grise, peut-être couverte d'une couche de suie. Des entrepôts industriels. La ville apparaît au loin, au-delà d'une zone où alterne entrepôts, arbres, bâtiments à l'abandon. Nous sommes dans une rue industrielle, avec de haut lampadaires, une maison, un entrepôt, un rond-point, et une peinture fraîchement refaite sur la chaussée. Il y a pourtant une maison habitée au milieu, reliquat faubourien dans une zone périphérique d'activités.

Quelques photos, un peu ratées, une fin de matinée d'hiver à la lumière trop forte. Sur la place Jean Jaurès, à l'arrêt de tram, quelques personnes passent. C'est un dimanche ou un jour férié, il y a un peu de passage. Les gens semblent attendre. Une femme âgée nous dévisage en grimaçant, deux autres maghrébines en surpoids passent (l'une soupire), des enfants avec une femme, des hommes entre deux âges attendent le tram et séjournent sur la place. En fond l'imposante préfecture surplombe. La place a une couleur gris sale, comme dans ces villes nordiques où la présence durable de la neige laisse, une fois fondue, une poussière grasse au sol. La suivante montre les arcades, la voie du tram, dans une lumière vive, quelques silhouettes passent, dont deux hommes passants qui nous regardent.



Même jour, sur le haut de la colline du Crêt de Roc, un parking le long d'un mur (le cimetière), des garages, quelques voitures garées, et une petite barre d'immeuble de 4 étages. Nous sommes à nouveau dans cette quiétude des sommets de colline. Platanes en moignons, bitume et bordures un peu abîmées, et une lumière forte d'hiver donnant une impression de suspension de l'instant.

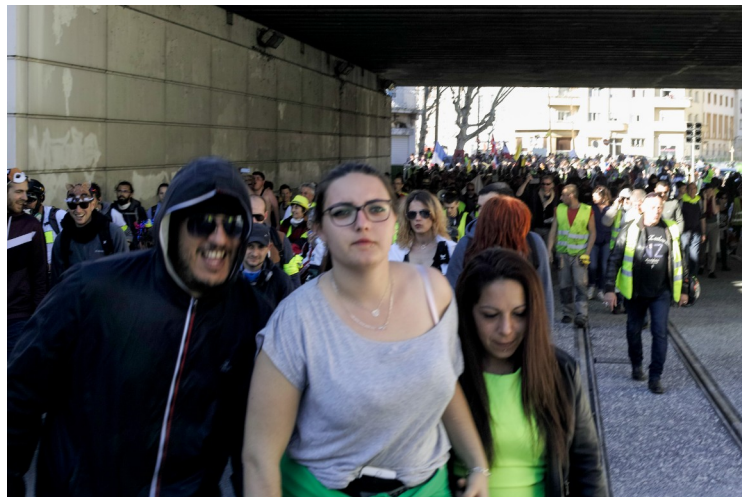
La suivante montre des familles sur les marches de l'Hôtel de ville d'assez près. Il y a une animation sur la place (l'ouverture de la biennale du design et des animations circassiennes), la population est mélangée en âges et origines. Les enfants attendent l'animation.

Sur la colline du Crêt de Roc à nouveau, nous pourrions être dans un village. C'est une impasse au goudron défoncé, avec deux voitures collées aux murs, un perron en escalier, des portails donnant sur des jardins et quelques arbres. Il y a un immeuble de 3 étages et un poteau en béton. Le liant important pour l'atmosphère, est ici le revêtement altéré laissant voir la terre par endroits.



La place Jacquard, après le marché. Des camions de nettoyage au fond, la surface pavée gris bleu est salie et jonchée de déchets plastiques et papiers. Des pigeons au loin, un homme de 60 ans en veste traverse au centre de la place, seul ; un autre homme en vêtement de sport est assis sur un bloc de béton, recroquevillé sur son téléphone. L'espace est vide, et la surface tâchée un peu repoussante. L'immeuble en fond est une petite barre de 6 étages, dans une suffisance moderne retenue.

Les trois images suivantes sont prises lors d'une manifestation des gilets jaunes, une journée ensoleillée d'hiver. Des jeunes gens masqués à Carnot et une agitation autour de fumées lacrymogènes, un drapeau pirate. La suivante montre une petite foule de dos montant sur une avenue près de la gare. La ville apparaît dans un état extra – ordinaire, investie par une foule qui revendique, dans un usage bien spécifique de l'espace public. L'image suivante est pris de près et de face, presque au même endroit, une personne de 30 ans fait le clown sur la photo en mimant un rugissement de lion, ses deux compagnes ont l'allure sérieuse et digne de revendicatrices. A l'arrière quelques personnes déguisées montre une ambiance ambiguë, festive et sérieuse à la fois.



*



Au dessus du parking des Ursules. Au fond, les halles et la bourse du travail et un bel immeuble de l'époque haussmannienne. Au premier plan, une barrière rouge et blanc taguée, une longue barrière en kit blanc délimitant un espace aux abords de béton abîmé, et une route que l'on devine être l'accès ou la sortie d'un parking. Il n'y a personne. Une barrière de chantier défoncée avec un petit bloc de béton aussi abîmé sont disposé au milieu de la route. Un petit étonnement est causé par ce mélange de signes d'une urbanité centrale et accomplie (de type haussmannienne), et d'une architecture fonctionnelle de béton des années 60 abandonnée, vide et altérée.

Une impasse faubourienne. Elle nous regarde parce que ses dimensions et gabarits invitent à la pause et au repos. On imagine un calme serein. Une vue ouverte sur une colline éloignée, un escalier d'un vert fantaisiste et une façade délavée – on devine un logement social « post moderne ». Des traces de négligence rendent l'espace peu invitant. En face un bâtiment d'un étage noirci dont les ouvertures sont encadrées d'un ciment ocre presque jaune (dont on devine une ancienne fonction mi industrielle, mi habitat).

C'est un autre jour, lors d'un autre trajet. La place Waldeck Rousseau, place dont le nom ne dit rien à personne – il faut lui donner son nom ancien, « Saint-Louis »¹⁸, comme l'église qui s'y trouve pour que les gens s'y retrouvent. C'est un espace en déshérence¹⁹ (c'est-à-dire qui n'a plus vraiment de destinataires), comme il y en a beaucoup ici, espace vieillot et mal entretenu, qu'on le traverse comme si c'était une route périphérique inhospitalière (cf/ description de la place, p.). Pourtant, la photo la saisit sous un angle plutôt flatteur. L'église dépose sa forme massive en fond, le square, sans objet, est heureusement caché par une rangée de buissons. Les vénérables platanes en frondaison, avec leur premières feuilles vert tendre, égailent l'endroit, sans encore faire masse ni ombre, dans un pointillisme clair dans une lumière matinale de printemps. C'est leur présence qui compte ici.

18 Plus exactement : la place St Louis était l'ancienne place formée par le parvis de l'église (construite vers 1610). Il y a création d'une nouvelle place en 1884 (par la destruction des immeubles en face), face au parvis dans un style haussmannien, qui sera nommée place Gambetta, puis Waldeck Rousseau en 1920, puis à nouveau Saint Louis en 1941, pour redevenir la place Waldeck Rousseau en 1944.

<http://vagabondages.cpa.free.fr/index.php/place-gambetta/>

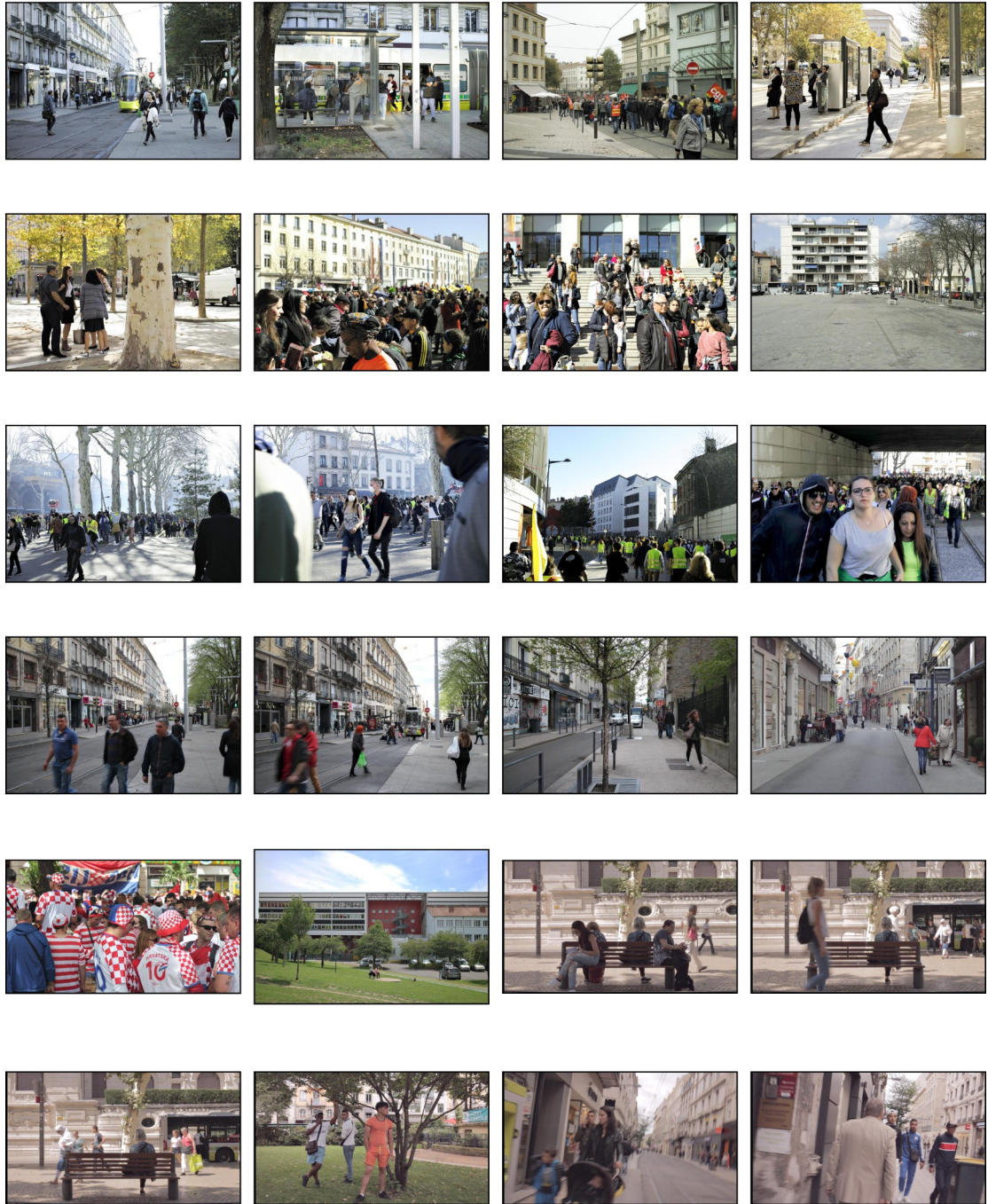
19 Une concertation a eu lieu en 2019 devant aboutir à des travaux en 2022. Le pré-projet prévoit de conserver les arbres, l'installation d'une travée centrale pour la traverser et d'un bassin.

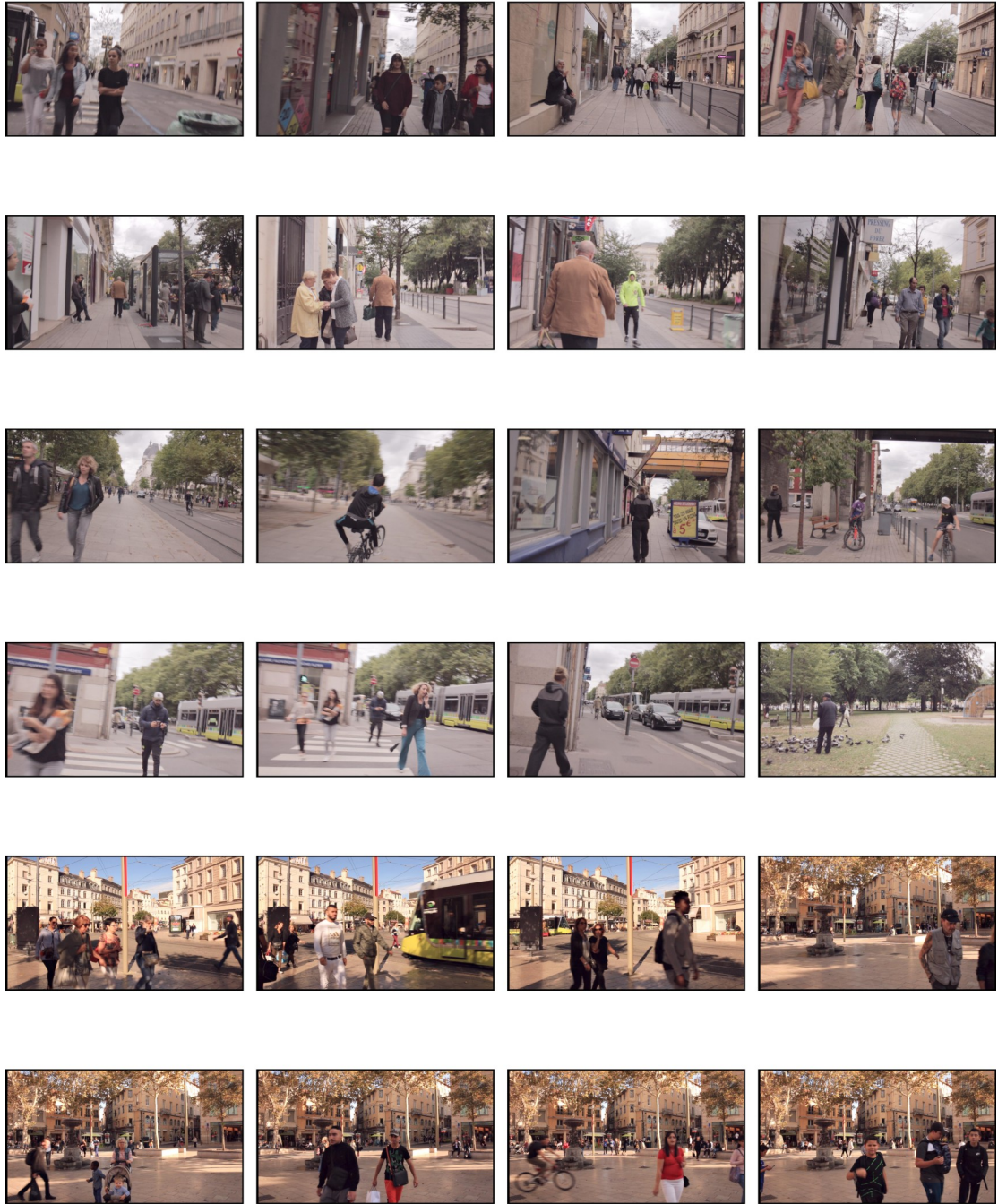


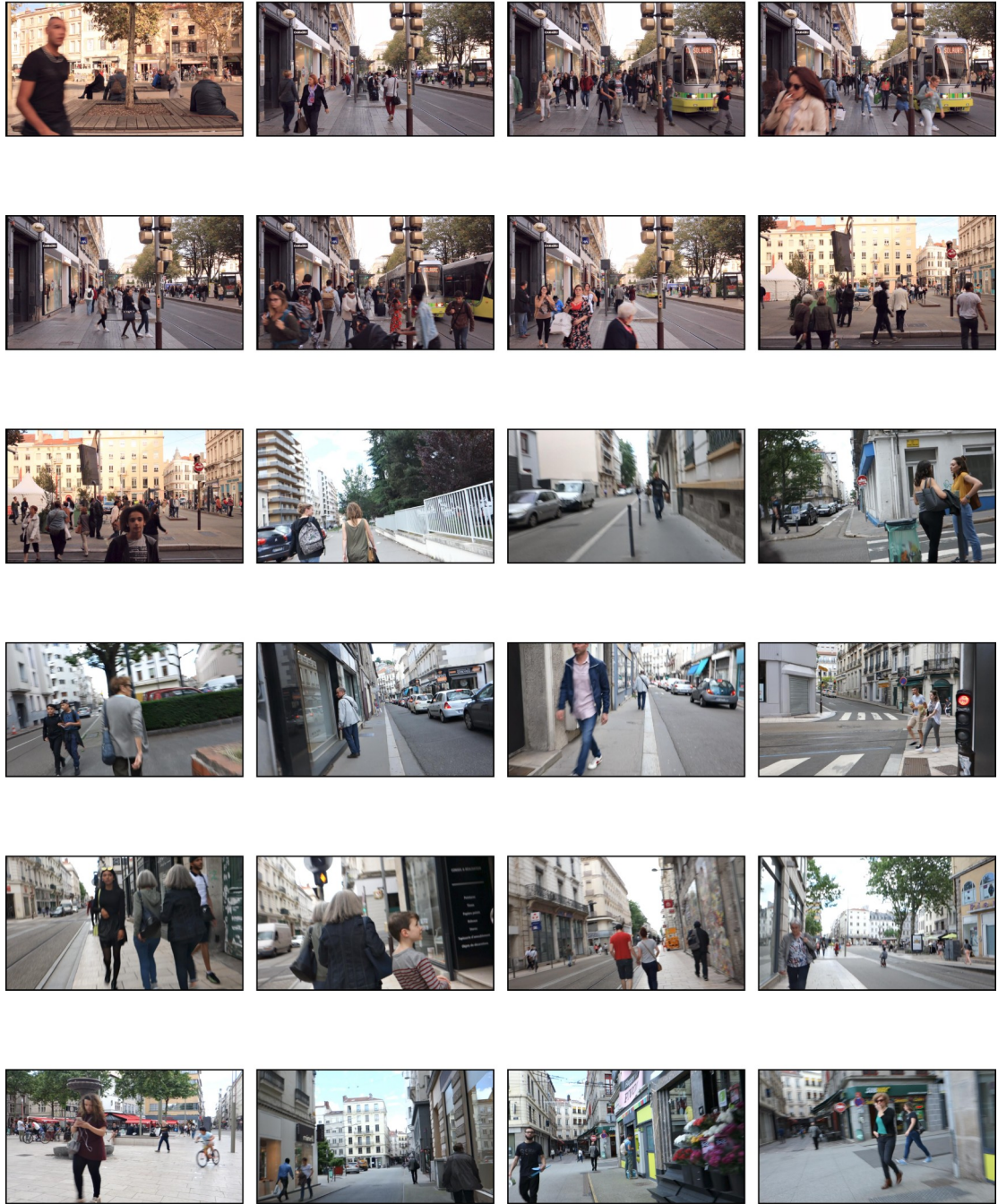
Autour de la place du Peuple à nouveau, sur le début du cours V. Hugo. On retrouve une teinte étrange²⁰, entre beige et gris vert. Le cours est peu engageant, alternance d'une voie de tram, d'une chaussée routière et d'un trottoir pourtant assez large. La composition architecturale est faite d'immeubles 19^e et d'un bâtiment fonctionnaliste leur faisant face (un parking en béton). L'espace est encombré de petit poteaux d'un mètre (empêchant le stationnement), de feux de circulation, de panneaux de circulation, de « sucettes » publicitaires, qui rendent l'espace ambigu, comme à la frontière entre centre et périphérie, entre usage piéton et usage motorisé. Quelques passants sur le trottoir et une femme en survêtement rose qui traverse, paraissant étrangère à un espace sans coordonnées.

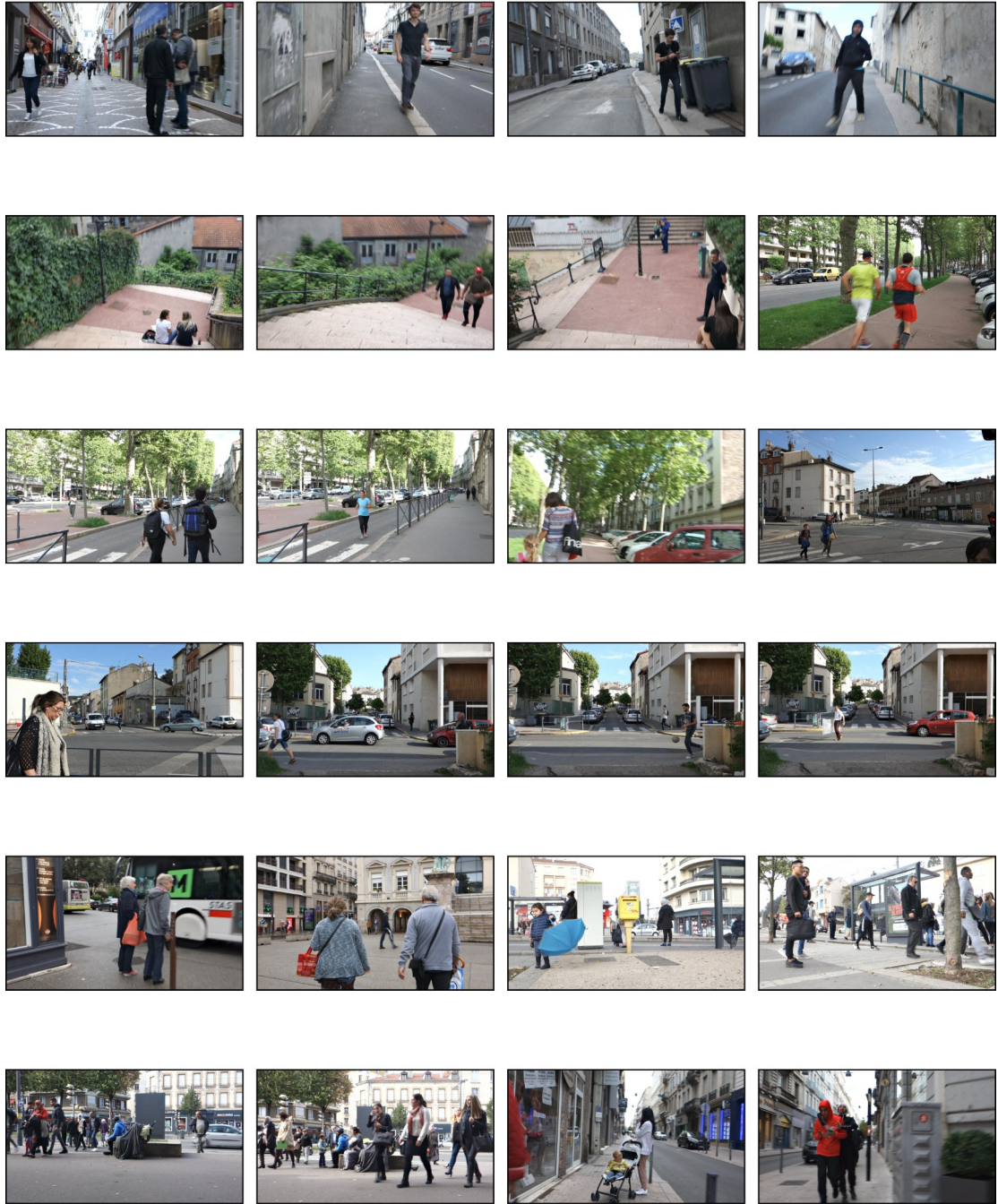
20 Cette série a été prise avec un appareil photo de marque Sigma, utilisant un type de capteur particulier (Foveon). Le rendu des couleurs est plus ou moins heureux selon la lumière.

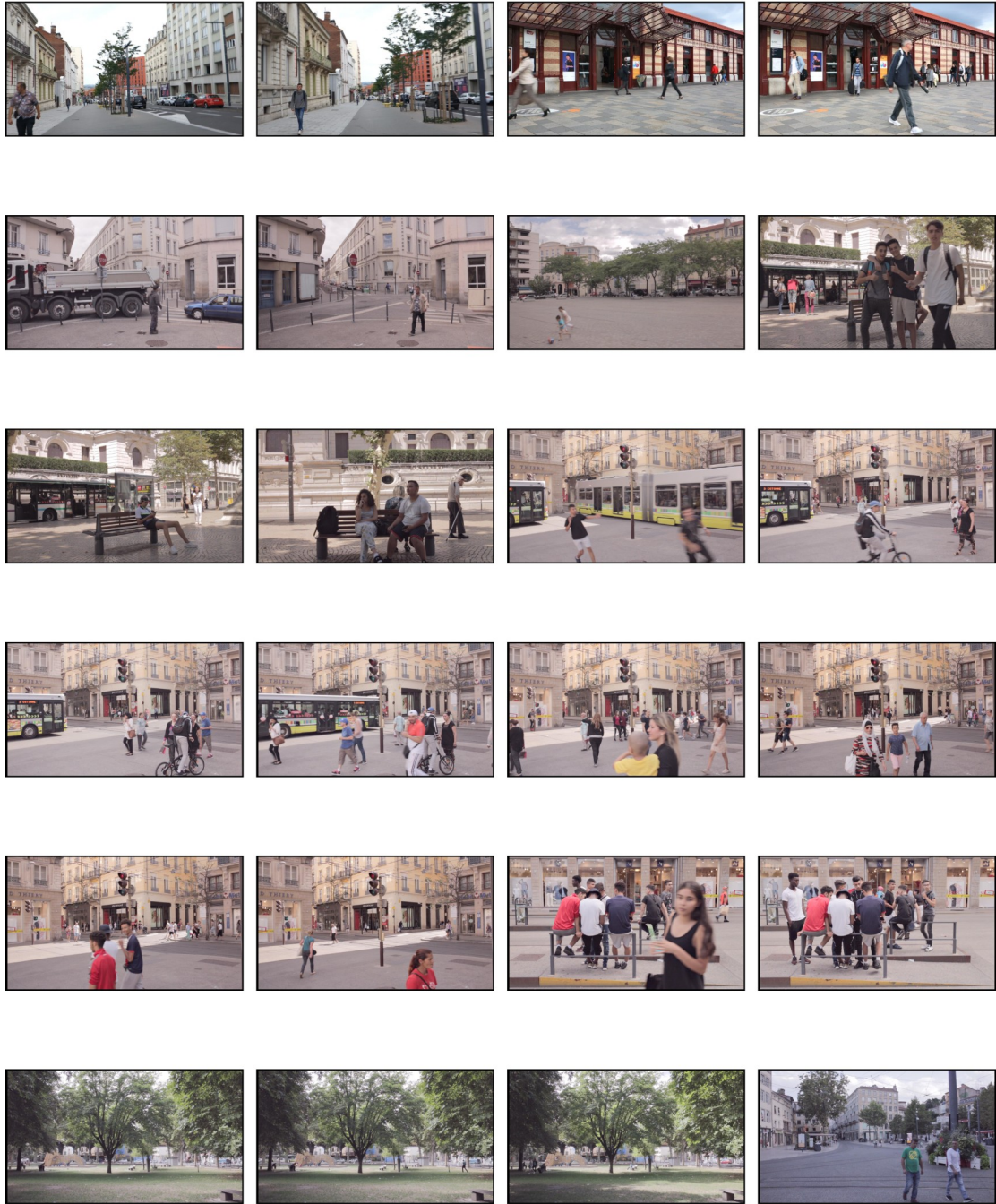
II













Aux passants

Photographier les gens dans les espaces publics semble transgresser quelque chose. Qu'y a-t-il donc de si sérieux qu'il ne peut être pris (en photographie) sur le fait ? Qu'est-ce qui est sensible et vulnérable à cette prise de vue qui excède le moment présent ? Serait-ce le petit drame de la composition mutuelle de nos engagements, de nos faces – comme si dans l'instant et l'ordinaire, il y avait quelque chose de sacré, un *noli me tangere* qui ne supporte pas la décontextualisation ? Y aurait-il quelque chose que la photographie démasquerait, devenant une sorte de geste obscène dans cet endroit le plus ordinaire qu'est la rue ? Que nous permet de penser l'image, spécifiquement ? L'image nous échappe et résiste à l'interprétation. Elle est surdéfinie dans une forme. La seule chose qui demeure pertinent face à une photographie, c'est sa description la plus serrée possible.

Nous souhaitons rendre ici un hommage aux passants ordinaires que nous croisons à chaque instants dans la ville. Fugaces, ils donnent pourtant de l'épaisseur à chaque instant dans la ville. Ils sont les principaux acteurs de ce travail. Nous les représentons ici sous la forme de planches photographiques. La planche minore chaque image – qui ne méritent pas ici un grand format – et met en rapport les images entre elles, sur un même plan. Ce sont des images ordinaires de passants ordinaires, qui nous ont paru pouvoir être rassemblée. Figés en une fraction de seconde, ces passants, si importants dans notre récit, perdent ici en épaisseur. Ils sont considérés autrement, à distance des interactions que leur contact induit. Nous ne saisissons pas la dramaturgie que leur croisement suscite. Certains prennent une légèreté qui les rend inoffensifs et beaux. La scène de la rue apparaît dans la distance et la transparence relationnelle. Nous ne sommes en relation qu'au travers de l'image et de ce fragment de seconde. Cela nous permet de revenir sur la scène, avec le recul que nous n'avons pas en situation.

Deux ensemble d'images se distinguent – ici présentées ensemble et sans distinction. D'une part, les « photographies cadrées » et des photogrammes issus de plans sur trépied, et d'autre part, des photogrammes tirés de marches filmées. Dans l'une et l'autre série, c'est l'intensité de la prise sur le fait qui varie. Dans la série des images en marchant, le mouvement compose des rapports fugaces et rapides. On se rend compte d'enjeux dramaturgiques qui font le relief de l'expérience urbaine, de regards parfois pesants, de visages réprobateurs ou interrogateurs. Deux jeunes femmes

discutent à un angle de rue avec la superbe de leur 20 ans ; un jeune homme gonfle le torse en arrivant à notre rencontre, un autre nous dévisage et semble se déporter de mauvaise grâce, des jeunes gens assis sur des escaliers forment leur aparté, fumant et buvant, d'autres arrivent l'air renfrognés, sans doute mécontents d'être filmés, mais ils n'en disent rien. Certains passent et se rencognent humblement, vis-à-vis d'une tâche qui ne les concerne pas directement (« et au fait, c'est pour quoi là ? » nous ont dit deux jeunes un soir d'été), des personnes âgées et des hommes baissent le regard, s'extrayant ainsi de la scène, des adolescents s'approchent, curieux, et se plantent devant, pour voir. Un mendiant nous fait un signe de la main, nous l'ignorons en poursuivant notre marche, des airs outrés ou intimidés (pour les jeunes adolescents) se lisent sur les visages, mais la plupart s'écarte et vaque, renvoyant notre prise de vue au domaine du fortuit. Deux jeunes gens sur des vélos maintiennent consciencieusement la tête tournée à notre passage, des femmes se cachent le visage de la main, mais rarement.

Dans la série des images plus cadrées, les personnes ont le temps de réagir, d'interagir, et parfois de se mettre en scène. Le champ est utilisé comme une scène dans laquelle certains entrent, d'autres composent un engagement fuyant ou interrogatif. Certains partent lorsque nous leur annonçons que nous allons filmer, mais la plupart restent, intrigués, surtout les jeunes. Nous en avons filmés quelques-uns dans une proximité familière qu'ils ont eu la gentillesse de nous accorder. Ce sont des scènes qui se construisent avec eux. Certains nous font de petits signes de connivence, de petits salut, d'autres des gestes obscènes.

Entre les deux pôles, « images volées » et images consenties, les photographies rendent compte des variations de l'engagement. Les passants apparaissent dans la candeur de leur engagement, notamment les jeunes dans la série des prises de vue fixes. Globalement, les plus âgés apparaissent dans le sérieux de leur civilité inattentive. Le petit théâtre de la ville ordinaire prend vie, mais la distance de l'image fixe ne fait que le suggérer, quand le texte peut rendre compte de ses petits drames, de l'intérieur. Si « la ville, c'est la fiction » (Godard, 1982), c'est vrai surtout dans le mouvement, dans l'émergence, dans la marche. Lorsqu'on s'arrête, des ajustements plus courants se trouvent. Les cadres de l'expérience et de la dramaturgie ordinaire se stabilisent. Les innombrables micro fictions portées par chaque personne et chaque visage, s'aplanissent dans des formes d'interaction plus communes, éloignant notre belle étrangeté mutuelle et nous rapprochant dans une familiarité partagée.

III

En quête de gris

Saisir ce qui porte l'engagement, les éléments qui font sens et qui dessinent une trame, un cadrage praticable, c'est d'abord saisir ce qui se dérobe à ce tramage, ce qui rompt avec le continu. Nous Certaines photos montrent une teinte noire qui ressort, notamment par temps humide, traces de houille du passé sans doute. Nous y voyons un fil qui trame littéralement la ville. On le retrouve dans le centre et jusqu'aux faubourgs les plus éloignés. Bien que souvent associé à la grisaille et à la tristesse, le gris est un champ chromatique aux tonalités particulièrement variées, comme le dit Annie Mollard Desfours (2015)²¹, auteure d'un dictionnaire du Gris :

« Une couleur-caméléon, de fusion, aux frontières incertaines. Tour à tour lumineux comme la lune ou poussiéreux comme la cendre. Gris argent, béton, banlieue, caserne, étain, fer, flanelle, perle, pierre, prison, zinc. [...] Gris de la sagesse et de la connaissance. Gris de la mélancolie et la solitude. Gris effacement et humilité, deuil, banalité, anonymat, invisibilité, secret. Couleur de la ville, de l'industrie, de la standardisation, mais aussi du sobre et du bon ton, de l'élégance et du luxe. »

Nous allons suivre la trame grise de la ville à travers une série de photographie, prise par temps humide pour la plupart. Une photographie amorce cette histoire de gris, et serait le centre de l'intrigue – ou un des lieux de la ville nouant cette intrigue, et en rassemblant les fils.

21 4^e de couverture.



Nous sommes ici dans une rue centrale. Des façades représentant un certain statut social, des immeubles aux fenêtres d'angle, un alignement continu de rez-de-chaussée commerciaux, ce qui est rare dans cette ville. Quelques passants dispersés. Ce qui frappe dans l'image, c'est l'impression que les piétons sont cantonnés à des trottoirs d'à peine deux mètres de large, alors que la chaussée (pour le tram et les voitures), occupe la quasi totalité de l'espace. Première dissonance. Il y a pourtant quelque chose qui fonctionne. Outre le fait que nous avons à faire à une forme urbaine constituée, « l'avenue », le brillant du sol mouillé prenant des reflets anthracite donne sa tonalité à l'ensemble. Une structure chromatique émerge dans ces tons sombres. Elle ne vient pas de la masse des couleurs des façades (repeintes dans des tons jaune crème plus ou moins défraîchis), mais des traits du dessin des bâtiments, de leurs ombres et anfractuosités. Une sorte de treillis de traits noirs donne à cet ensemble haussmannien, un caractère spécifique. Dans ces lignes sombres – faites par les micro saillies des modénatures et les recoins du bâti –, la poussière s'incruste, poussière de houille aujourd'hui tarie. Cela fait sens visuellement. Les immeubles n'ont jamais eu le lustre des boulevards parisiens et la dignité des portes aux boutons dorés. Ils sont issus de l'exploitation industrielle, et intrinsèquement corrélés à un environnement poussiéreux. L'ensemble possède une élégance architecturale, mais la patine sombre prime avec un caractère sérieux et d'industriel. Les anciennes ferronneries des immeubles peintes en noir, et les graviers noirs brillant du béton désactivé, font écho à cette trame de veines sombres inscrite dans le bâti.

On peut y voir un certain équilibre entre le propre et le sale, le bourgeois et le prolétaire, qui prend forme par une distribution chromatique, qui est aussi une distribution de choses entre elles. Il s'agit donc d'une intrigue à la fois sociale, matérielle et historique donc, dont les personnages / acteurs sont la couleur et les matériaux, éléments renvoyant à des activités et significations. On peut y voir la recherche d'un réseau de sens aussi bien que d'objets. Nous percevons cela en tant que « forme », comme un tout, avant d'en saisir distinctement les composants. Il est possible que ce tout, cette forme, ait une puissance intégrative, favorisant la coordination de choses entre elles, et qu'elle participe en tant que telle à notre aisance et notre attachement. A propos de la ville, Ledrut écrit : « L'imagibilité est grande quand les habitants peuvent percevoir, au bout d'un certain temps, la ville comme une « structure fortement continue composée d'éléments nombreux à la fois distincts et clairement liés entre eux » (Lynch). » Ledrut, 1973, p. 74.



Voici une autre image, prise à peu près au même endroit (à 100 mètres) en contre-champ. On voit ici un trottoir plus sale, un entretien qui apparaît négligé. Mais on voit également une teinte d'ensemble grise, qui signale un luxe discret (entre gris taupe et anthracite).

Nous sommes dans le même secteur, un peu plus bas, sur la place Anatole France. Nous avons ici un beau gris clair, élégant, propre et lisse, une coordination de couleurs. Ce que nous voyons (et ce qui nous regarde) dans ces images, c'est une quiétude, un ordre discret et calme, le charme des immeubles bourgeois anciens, des portes closes sur des mondes privés et bien rangés. C'est le gris qui nous dit cela, un gris clair et propre – gris perle. C'est aussi un bâti ancien, bien entretenu. Cet entretien est le signe d'une certaine richesse ou noblesse, l'entretien de ce qui dure, ce qui se maintient, ce qui compte, ce qui vaut. Ici, cette élégance dialogue avec l'entour, lui-même vieilli, patiné : le bitume craquelé par le temps, les mousses et herbes qui le transpercent (signalant un substrat plus ancien d'avant la ville), les blocs quadrangulaires de pierre taillée beige qui bordent les trottoirs (que nous aimons), un enrobé bitumineux gris sombre, l'élégance d'une peinture à moitié effacée et pourtant présente.



L'arrière de la Bourse du travail. Cela ressemble à une usine, un entrepôt, avec des graffitis sophistiqués (collage de papiers colorés). Le bâtiment fait face à une terrasse ajoutée à une façade à flanc de colline, sur de fins piliers de béton maçonnés peu esthétiques. Une même teinte grise est présente. Elle accueille une matière composite, sable, graviers, matériaux de construction peu nobles et poussière. Elle constitue une sorte de mesure tempérée, hospitalière à différents tons et matières, pourvus qu'ils demeurent nuancés. Ce gris clair-là – qui est aussi celui d'une lumière de soirée de printemps – relie le noir de l'antracite (latent), et le clair des façades en grès houiller, les activités industrielles salissantes, et les espaces habités, comme un juste milieu. Cette teinte coordonne les matières, la terre grisâtre, le ciment gris et le rouge brique des tuiles. C'est un peu la couleur d'un usage du monde local, un monde industriel, mais soigneux et habité. Nous sommes dans un lieu moins riche qu'auparavant, mais nous gardons une forme d'ensemble. Le propre et le sale cohabitent, le lisse et le rugueux, l'entretenu et le « un peu négligé ».

On accède aux quartiers plus pauvres de l'Ouest de la ville, en s'approchant de l'un des plus importants puits de mine de la ville, le puits Couriot (fermé en 1973). Le ton d'ensemble et la mesure n'y sont plus. Il y a bien un mur gris jaune sali, mais un immeuble mauve délavé d'époque récente, lui fait face. Cette couleur fade semble tourner vinaigre. Des carreaux de carrelages altérés viennent signaler un entretien douteux. Dans le fond mais tout proche, se découpe une imposante barre d'immeuble, proue d'un navire figé de verre et de béton, dont l'élégance étonne dans ce milieu. Elle a de subtils reflets de lumière, gris bleu sur les vitres et beige clair sur les plaques de marbres constituant la façade. Des voitures sont garées dans ce qui semble un passage ou une impasse. Elles s'imposent, trop proches, mal alignées, petites voitures françaises, dont l'une a de la publicité sur ses portières. Un portail métallique délavé semble être en train d'être repeint, bien qu'il soit dans cet état depuis des années. Un tag fuchsia arrondi, en hauteur, rehausse la tonalité des murs délavés. Nous perdons ici quelque chose de notre forme, dans la coordination de ces entités. Ce ne sont pas les formes architecturales qui sont en cause, mais ce violet passé de l'immeuble à gauche, les alentours salis du local à poubelle, et les murs un peu tâchés.



Un autre gris apparaît ici. C'est aussi une lumière, un endroit sombre un peu encaissé. On n'est plus du tout dans le gris perle et le lisse de la place Anatole France, mais dans un ton noir charbon diffus, qui s'étend un peu comme une tâche d'huile. C'est un gris plus gras (la poussière de houille l'était), qui fait plus sale. Cela apparaît comme une teinte qui se propage dans l'environnement, indépendamment d'un soin ou d'une intention.

Nous sommes ici sur l'ancien carreau de la mine, devenu un parc. Nous voyons d'autres matières et textures : pavés, terre grise, herbe. Le travail du paysagiste Michel Corajoud garde trace d'une mémoire des lieux en conservant ses matières. Ce sont comme des fils d'une intrigue qui fait sens, reliant un ensemble de choses, mais aussi un ensemble de personnes. Les petites entités que nous saisissons ici ne sont pas négligeables. Elles font forme dans une configuration d'ensemble. C'est une histoire de couleurs, mais aussi de matériaux et d'habitants, plus ou moins coordonnées et en lien. Il y a un enjeu à construire la ville avec eux, car ils sont garants d'une continuité de sens.

**

Dans la série d'images suivante, nous sommes dans l'espace péricentral, puis faubourien de la ville, souvent collinaire ou situé aux abords des collines. Ces histoires de couleurs, de gris et de textures, nous les retrouvons dans ces espaces. On peut y voir une cellule générative de sens, une « forme sensible » de la ville, qui pourrait être une ressource pour « faire ville ».





Cette série est faite de photographies du centre ville. Nous y voyons une tension, pas toujours heureuse, entre des strates. Un effet de recouvrement, de placage et de maquillage est sensible. Notre « forme » se retrouve à certains endroits, mais se perd dans d'autres. Par exemple, le pavage beige de pierres lisses calcaires ne fait pas lien avec cette histoire de gris, et s'en distingue au contraire. Faut-il voir dans cette intrigue chromatique un récit de cette urbanité ? Il y a ici une volonté de recouvrir, de cacher et de plaquer, quelque chose qui est pourtant au cœur de l'histoire – et donc de la vérité et de l'authenticité – de cette ville. Ce gris s'apparente à un sol ou un socle, qui même recouvert, refait surface.





TABLE DES MATIÈRES

TOME 2. CARNET PHOTOGRAPHIQUE

I.....	5
1. Une intrigue en images.....	19
2. Dérive photographique commentée.....	25
II.....	77
Aux passants.....	84
III.....	87
En quête de gris.....	89

Résumé

Au croisement d'une sociologie des interactions et des ambiances urbaines, cette thèse interroge l'urbanité à travers une enquête menée dans les espaces publics de Saint-Etienne, ville décroissante, populaire et cosmopolite. L'enquête s'attache à traduire et à suivre les manifestations sensibles de l'expérience par le biais de différents outils (marches commentées, descriptions, entretiens, photographies).

Basée sur des observations personnelles, la première partie montre que l'expérience urbaine consiste en intrigues de l'accessibilité et de la continuité, entremêlant les registres (notamment interactionnel, esthétique, historique). Les situations de coprésence y sont comprises par l'enjeu d'engagements coordonnés et d'une coproduction d'aisance. La deuxième partie montre que des formes d'accrocs et de non coopération dans les engagements réciproques, apparaissent régulièrement. Ces frictions de la mitoyenneté provoquent des troubles divers. Des enjeux interactionnels comme la coopération véhiculaire, la conduite de l'attention et du regard et le maintien de la face, sont examinés. Pour certains enquêtés, ces troubles mettent en cause des principes civiques interrogeant le vivre ensemble. Pour d'autres, des arrangements sont accessibles par des ajustements interactionnels ou par la distance spatiale. Une urbanité en tension apparaît, notamment dans ses rapports aux marges et à la pauvreté. La troisième partie examine les rapports aux espaces urbains. L'expérience de marcheurs rend compte de troubles et d'inconforts récurrents occasionnés par les aménagements spatiaux. Ceux-ci sont ressaisis dans la perspective d'une histoire urbanistique et politique, plus soucieuse de production que d'aménité publique. La forme d'une ville-faubourg apparaît, concentrant ses qualités d'habiter dans les faubourgs et en bord de ville.

Les accomplissements de l'expérience urbaine saisis par l'enquête, dépendent de compétences civiles ordinaires, du souci des situations en commun, des continuités micro écologiques de l'entourage, et des intrigues esthétiques et historiques inscrites dans les lieux. La thèse propose une compréhension de l'urbanité comme un ensemble de liens aux personnes et aux lieux, historiquement construit et ordinairement expérimenté.